

RÉPERTOIRE

DES

CONNAISSANCES USUELLES.

PARIS. IMPRIMERIE DE BETHUNE ET PLON.  
RUE DE VAUGIRARD, 36.

644864

# DICTIONNAIRE

DE LA

# CONVERSATION

# ET DE LA LECTURE.

Celui qui voit tout abrège tout.  
MONTESQUIEU.

TOME XL.



PARIS.

BELIN-MANDAR, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS 56.

—  
MDCCGXCVII.





# DICTIONNAIRE

DE

## LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE.

N

**NAVARRÉ**, pays situé sur les deux versants des Pyrénées, habité par une portion de ce peuple appelé par les Romains *Cantabres*, de deux mots de sa langue maternelle *khanta-ber* (chanteur sans pareil) ; nommé par les nations modernes *Basques*, du mot *basac-hos*, *bas-cos* (sauvages, montagnards), et qui ne s'est lui-même jamais désigné que par la dénomination d'*Escualdunac*, des mots *escu* (main), *alde* (favorable, adroite), *dunac* (ceux qui ont), e.-à-d. hommes ayant la main adroite, hommes adroits. — *Limites, dimensions*. La Haute-Navarre, qui appartient à l'Espagne, est bornée au nord par les Pyrénées, qui la séparent de la France, à l'est par l'Aragon, au sud par la Vieille-Castille, à l'ouest par les autres provinces basques ; elle a 30 lieues de long sur 24 de large. — En-deçà des Pyrénées, l'ancienne Basse-Navarre, qui fait aujourd'hui partie de notre département des Basses-Pyrénées, était bornée à l'est par ces montagnes qui la séparent de la Haute-Navarre, à l'ouest par le Béarn (v.), au sud par la Soule, au nord par le Labourd (v.). Elle avait 8 lieues de long sur 5 de large. — *Gouvernement ecclésiastique*. La Navarre es-

pagnole compte 2 évêchés, 5 collégiales, 753 paroisses, 70 couvents des deux sexes, et 15 hôpitaux desservis par des religieux. — En 89, une partie de la Navarre française relevait du diocèse de Dax, et l'autre partie de celui de Bayonne. Au reste, il n'y avait dans ce pays aucun chapitre, abbaye ni monastère, mais seulement quatre cures-prieurés, dont le revenu était fort modique, et 33 paroisses. — *Gouvernement civil*. La Navarre espagnole était autrefois un pays d'états qui jouissait de grands privilèges et obéissait à un conseil souverain. Elle est divisée en cinq districts ou *merindades*, dont l'établissement remonte à la fondation du royaume de Navarre, et dont les capitales sont Pampelune, Sanguesa, Olite, Estella et Tudela. — La Navarre française était du ressort du parlement de Pau. Il y avait à Saint-Palais une sénéchaussée composée d'un lieutenant-général, de deux assesseurs et d'un procureur du roi, qui connaissaient de toutes les causes civiles et criminelles. Il était libre aux parties d'aller directement au parlement ou à la sénéchaussée. Dans l'un ou l'autre cas, il pouvait y avoir appel au parlement. Le pays de Mixe, *Amicuze*,

possédait en outre un bailli d'épée et un lieutenant-général de robe longue, qui siégeaient à Garris, et jugeaient en première instance les affaires civiles et criminelles de leur juridiction. Enfin, il y avait dans le pays d'Ostabaretz un bailli d'épée, sous gages, qui connaissait des affaires civiles; et dans les pays d'Arberou et de Cize deux alcades justiciers, pourvus par le roi, dont les fonctions n'ont cessé d'être héréditaires qu'en 1719. La justice se rendait en Navarre comme en Béarn, conformément aux *fors* ou coutumes du pays. — Les deux Navarres, française et espagnole, avant leur séparation, formaient un pays d'états. Quand Ferdinand-le-Catholique eut usurpé la partie espagnole, Henri d'Albret, resté maître de la partie française, lui laissa le titre de *meriendade*; elle fut ainsi la sixième *meriendade* des deux royaumes. Il institua aussi dans la Basse-Navarre les états, qui avaient toujours existé dans la Haute. Ils furent composés de clergé, de noblesse et de tiers-état. Le clergé comprenait les évêques de Bayonne et de Dax, leurs vicaires-généraux, le prêtre-majeur, ou curé de St-Jean-Pied-de-Port, le prieur de St-Palais, le prieur d'Arenbels et le prieur d'Uztiat. La noblesse consistait en petits gentilshommes de fief, la plupart fort pauvres, et le tiers-état en 28 députés de villes et de paroisses. Lorsque l'assemblée était convoquée à St-Jean-Pied-de-Port, qui faisait partie du diocèse de Bayonne, l'évêque de Bayonne présidait le clergé. A St-Palais, situé dans le diocèse de Dax, c'était l'évêque de Dax; en l'absence des évêques, leurs vicaires-généraux. Il n'y avait point de rang réglé dans la noblesse qui siégeait avec le clergé; chacun se plaçait comme il arrivait. Le député de St-Jean-Pied-de-Port présidait le tiers-état. Il y avait en outre dans l'assemblée un syndic chargé des rapports et des propositions, un secrétaire qui rédigeait les procès-verbaux, et un huissier auquel était confiée la police des séances: celui-ci devait parler et écrire les trois langues basque, espagnole et romane.

Lorsque, sur les trois corps, il y en avait deux du même avis, ils l'emportaient sur le troisième. Néanmoins, en matière de budget et de finance, le tiers-état seul l'emportait. C'est un emprunt que la plupart des gouvernements représentatifs modernes ont fait à la vieille constitution de la Navarre. — Le chef de l'état donnait ordre à un de ses principaux fonctionnaires de convoquer l'assemblée; et celui-ci adressait incontinent des lettres closes à tous les membres. L'assemblée, réunie, envoyait une députation des trois ordres au représentant du prince pour lui donner avis de sa réunion. Celui-ci suivait aussitôt la députation dans le local de ses séances. Là, il prononçait un discours d'ouverture. Ensuite, on nommait une commission chargée de composer le cahier des griefs et propositions. Cette commission y travaillait trois jours, pendant lesquels les états ne s'assemblaient plus. Puis, le secrétaire faisait lecture du cahier. On délibérait et l'on votait sur chaque article, ensuite sur l'ensemble; et le travail amendé était remis par le syndic au représentant du prince, qui promettait d'y faire droit ou déclarait que ses pouvoirs ne s'étendaient pas jusque là. Dans ce dernier cas, on se pourvoyait directement auprès du chef de l'état. On procédait ensuite, en présence du commissaire du prince, à la dotation de la couronne et au budget du pays. L'un et l'autre ayant été fixés par les députés, et le procès-verbal en ayant été signé par le commissaire, une députation était nommée pour en aller donner avis au fonctionnaire qui avait ouvert la session. Celui-ci se rendait à l'assemblée, escorté de la députation et précédé de l'huissier des états, tenant une baguette aux armes de Navarre. Il acceptait gracieusement au nom du prince la donation faite à la couronne, et prononçait le discours de clôture. Cette assemblée reposait sur une base bien moins large que les états de Béarn, et surtout que le *bilcar* du Lahourd (v.). — *Gouvernement militaire.* La Navarre espagnole est gouvernée par un vice-roi qui réunit entre

ses mains les deux pouvoirs civil et militaire. La Navarre française avait, avant 89, un gouverneur, un lieutenant-général, qui était aussi gouverneur de la principauté de Béarn, et un lieutenant de roi. — Pour les mœurs, les coutumes et la langue, v. BASQUES et LABOURD. — *Villes principales.* Navarre espagnole ou Haute-Navarre. Pampelune (v.), capitale, en latin *Pompeopolis*, en espagnol *Pamplona*. On prétend qu'elle fut fondée par Pompée. Son premier évêque fut saint Firmin. — Navarre française ou Basse-Navarre : St-Jean-Pied-de-Port, *Fanum sancti Joannis Pedeportuensis*, sur la Nivè, à l'entrée du passage des Pyrénées, ancienne capitale, avec une citadelle bâtie sur un rocher. St-Palais, *Fanum sancti Palatii*, petite ville, disputée à St-Jean-Pied-de-Port le titre de capitale de la Basse-Navarre (v. PYRÉNÉES [Département des Basses-]). — *Histoire.* Nous avons émis ailleurs nos idées sur l'origine du peuple basque (v.). Charlemagne était allé guerroyer par-delà les Navarres : on ne sait si c'était au profit des Maures ou des chrétiens. Il recruta vainqueur la France lorsque les Basques, se montrant tout à coup sur la montagne d'Altabizar, fondent sur ses troupes et les environnent. En vain l'intrépide Roland renouvelle ses immortelles prouesses, tant de fois chantées par nos vieux romanciers, il est écrasé par le nombre et reste sur le champ de bataille avec l'élite des paladins de Charlemagne. L'empereur lui-même ne trouve son salut que dans la fuite. Tel fut le combat de Roncevaux. On découvre encore fréquemment près de l'ermitage d'Ibaneta des ossements humains qui attestent qu'il fut des plus meurtriers. J'ai publié, le premier, d'après des manuscrits peu connus, le chaos d'Altabizar, qu'entonnerent les Basques dans cette journée mémorable. C'est un hymne d'une sauvage poésie et d'un style homérique; c'est la plus belle ode peut-être qui existe. — Louis d'Aquitaine, fils de Charlemagne, reprit Pampelune sur les Maures en 806. Les Basques chrétiens se choisirent des rois.

La maison de Bigorre régna 500 ans; le sceptre passa ensuite à divers princes de différentes dynasties. Philippe-le-Bel fut le premier roi de France qui joignit à ce titre celui de roi de Navarre, vieille anomalie que la révolution de 1830 a effacée. Il avait épousé Jeanne de Navarre, héritière de ce royaume et des comtés de Champagne et de Brie. La Navarre en fut démembrée et fut donnée en 1316 à Jeanne, fille aînée de Louis-le-Hotin. Elle entra dans la maison d'Albret en 1494. — Ferdinand V, roi d'Aragon et de Castille, profitant de l'excommunication lancée par le pape Jules II contre Jean III, premier prince de cette maison, le déposséda en 1512 de la partie espagnole de ses états, ou de la Haute-Navarre, située au sud des Pyrénées. La partie française, ou la Basse-Navarre, placée au nord de ces montagnes, resta seule à la maison d'Albret. La première de ces deux parties a continué de suivre le sort de la péninsule hispanique. La seconde est tout ce que Jeanne d'Albret porta à la maison de Bourbon par son mariage avec Antoine, père de Henri IV. Louis XIII, fils d'Henri IV, unit en 1620 la Basse-Navarre à la France.

E. GARAY DE MONGLAVE.

NAVET (v. CHOU-NAVET).

NAVETTE (bot.), espèce de chou que l'on cultive pour la graine, dont on retire une huile propre à brûler et à être employée dans plusieurs arts.

NAVETTE, petit vase de cuivre, d'argent ou d'or, fait en forme de navire, et où l'on met l'encens qu'on brûle à l'église dans les encensoirs.

NAVETTE signifie aussi un instrument de tisserand, qui sert à porter et à faire courir le fil, la soie, la laine, entre les fils de la chaîne (v. TISSERAND). Les femmes, en France, se servaient autrefois de petites navettes d'or, de laque, d'écaillé, pour faire des nœuds ou du filet. Sous le ministère de Necker, on permit à M. Delasalle, manufacturier de Lyoo, de placer ses machines au château des Tuileries. Il y disposa de nouvelles navettes, appelées *navettes volantes*, fort

supérieures aux autres pour faire de la gaze et d'autres étoffes de toute largeur. Cette heureuse découverte nous ayant été ramenée depuis comme anglaise, il est juste d'en rendre la gloire à son véritable auteur, et à la France, qui l'en récompensa par une pension et par le cordon de Saint-Michel. — Faire la *navette*; au figuré, signifie faire beaucoup d'allées et de venues.

**NAVETTE DE TISSERAND.** On donne ce nom à la *voluta spelta* de Linné, chez les marchands de coquillages. X.

#### NAVIGATEUR, NAVIGATION.

Le navigateur est celui qui pratique l'art de la navigation, particulièrement dans les voyages de long cours. La navigation peut s'envisager sous trois points de vue : 1<sup>o</sup> celle qui se fait à l'intérieur ; 2<sup>o</sup> celle qui a pour but de parcourir seulement le littoral d'un pays : on la nomme aussi *cabotage*, venant de *cabo*, mot espagnol qui signifie *cap* ; 3<sup>o</sup> enfin la navigation *hauturière* ou en pleine mer : c'est le *pilotage* proprement dit, quoique la science du pilote ne doive rien moins être qu'étrangère à celui qui pratique seulement la navigation côtière. Ce sont les rivières navigables et les canaux qui servent à la navigation intérieure. Nous ne dirons rien de ses avantages : ils sont immenses, et chacun sait en effet combien la facilité du transport et des relations intérieures contribue à la prospérité du commerce. Ce sont les canaux du Midi, du Centre, de Briare et de St.-Quentin qui lient entre eux les fleuves navigables de la France. Des communications par eau, d'un ordre secondaire, réclameraient chez nous un bien plus grand nombre de canaux, surtout pour les cours d'eau qui ne sont que flottables : nous n'en avons guère d'achevés que sur une longueur de près de 400 lieues et en construction que sur une longueur de près de 600 lieues. L'étendue de nos rivières navigables est d'environ 1,877 lieues. Sous ce rapport, celui de la canalisation, comme sous celui de l'agriculture, des opérations industrielles et sous tant d'autres, nous sommes, malgré la supériorité

de notre population et de notre territoire, bien en arrière avec nos voisins d'outre mer. Le système des chemins de fer, dans lequel nous commençons enfin à nous lancer, portera sans doute, d'ici à peu d'années, un coup mortel à celui de la canalisation. La navigation côtière ou cabotage est celle, avons-nous dit, qui se fait à terre, le long des côtes, qu'on ne perd jamais de vue, ou du moins que très rarement : c'était à peu près la seule qui fût connue des anciens, et qu'on puisse pratiquer sans le secours de la boussole : elle exige surtout une connaissance exacte des terres, des montagnes et des rochers de la côte, dont la vue est si variable, suivant la distance et les divers points d'où on l'observe. Il faut également bien connaître les sondes, les marées, les mouillages et les divers fonds sur lesquels on peut avoir à jeter l'ancre. La science du marin de long cours est beaucoup plus compliquée en théorie, plus vaste, et outre une grande habitude de la manœuvre, il doit posséder aussi des connaissances astronomiques et géométriques assez étendues. Nous ne dirons que peu de choses des procédés nautiques de la navigation hauturière, de cet art merveilleux par lequel le marin retrouve constamment sa route à travers les plaines uniformes et presque sans fin d'un océan qui n'a pour bornes partout que le ciel, et un horizon toujours monotone, toujours le même. Des cartes sur lesquelles se trouve la figure réduite des mers qu'on parcourt servent à tracer la direction de la route en donnant le rapport entre les points de départ et celui d'arrivée. La latitude et la longitude indiquent positivement d'ailleurs au marin le lieu où il se trouve sur la carte, et par conséquent sur la mer. Il suffit, pour avoir le premier de ces cercles, de prendre la hauteur du soleil, dont la position, indiquée dans la *Connaissance des temps*, fait connaître, au moyen d'un léger calcul, à quelle distance on se trouve de l'équateur. La longitude, quoique beaucoup plus difficile à obtenir (ce qui se fait au moyen de chronomètres ou d'observa-

tions astronomiques), achève de vous faire connaître le lieu où vous êtes en déterminant l'ouverture de l'angle que forme votre méridien du moment avec celui du lieu de départ. Nous avons d'ailleurs la certitude que la science, dans ses recherches astronomiques ou autres, n'a point encore épuisé tous les moyens par lesquels il lui serait possible de déterminer exactement en mer l'ouverture de cet angle. Toutes ces observations n'ont pour but que de déterminer, comme on l'a dit, la direction du mouvement du navire, mais c'est la manœuvre qui crée en quelque sorte ces mouvements, par l'art avec lequel le marin sait orienter la voilure, relativement à un vent et à une route donnés. Les anciens, qui ne connaissaient, comme on l'a dit, que le cabotage, n'avaient aucune idée de toutes ces choses : aussi ne compte-t-on point chez eux de navigateurs qui méritent d'être cités, malgré les longues excursions maritimes que faisaient alors les vaisseaux phéniciens. S'il faut en croire quelques historiens, il y eut sous Néchos, l'un des successeurs de Sésostris, quelques-uns de ces vaisseaux qui, partis d'Arsinoé, port voisin du lieu où est aujourd'hui Suez, parcoururent toutes les côtes orientales de l'Afrique, doublèrent le cap des Tourmentes (de Bonne-Espérance), remontèrent, toujours suivant la côte, jusqu'au détroit de Gibraltar, qu'ils franchirent, et revinrent enfin par la Méditerranée, après trois ans de navigation, mouiller en Égypte, aux bouches du Nil. Quoi que l'on puisse penser de ce voyage, qui n'a guère d'ailleurs de remarquable que sa durée et sa longueur, il est constant que les navires phéniciens allèrent quelquefois en Écosse, et dépassèrent même les Canaries. Enfin, la boussole et l'aérolabe s'introduisirent dans la marine et y firent une révolution complète : quelques navigateurs s'aventurèrent au large, et sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle en 1492, les vagues de l'océan vomirent sur les plages du Nouveau-Monde l'Espagnol, dont l'apparition sur ce misérable hémisphère fut

le signal du massacre de plus de douze millions d'Indiens. Presqu'au même temps, et sous Jean II, roi de Portugal, Barthélemy et Pierre Diaz, doublèrent le cap de Bonne-Espérance, et Vasco de Gama, sous Emmanuel, alla conquérir les Indes pour la Lusitanie. De 1492 à 1502, d'autres navigateurs découvrirent diverses parties de l'Amérique. Alonzo-Ojeda et Améric-Vesputec, Florentin, qui donna son nom au nouveau continent, abordèrent sur la terre ferme d'Amérique, dont Colomb ne connaissait encore que les Antilles. Vincent Pinçon découvrit le Brésil. L'escadre de Magellan, partie en 1519 sous Charles-Quint, fit la première le tour du monde, malgré la mort de Magellan, survenue pendant la traversée. L'Espagne, sous le règne suivant, fit encore la découverte de diverses îles, et toutes les puissances maritimes marchèrent à l'œuvre sur ses traces, notamment l'Angleterre, qui ne tarda pas à découvrir l'Amérique septentrionale, Terre-Neuve, la Virginie, la Guienne, etc. Les navigateurs de cette nation s'efforcèrent surtout de chercher par le nord de l'Atlantique un passage dans l'océan Pacifique. Tels furent entre autres Barlow, Hudson, Parry, Davis, qu'on crut avoir résolu le problème; mais le détroit du nom de ce marin n'est sans doute qu'un golfe, ou au c'est réellement le passage cherché, les glaces qui l'obstruent sans cesse le rendent absolument impraticable. Anson, Byron, Wallis, Cook, Vancouver, etc., marquèrent ensuite parmi les navigateurs anglais. La Hollande en a eu aussi quelques-uns de distingués, tels que Van Noort, Peter-Nuyt et Abel Tasman, qui découvrit la terre de Van Diémen. La Russie n'a guère que deux navigateurs remarquables, ce sont Krusenstern et Kotzue; dont les travaux sont contemporains. La France en compte un beaucoup plus grand nombre, depuis Jean Cartier, qui remonta, en 1534, le fleuve St-Laurent, et ouvrit ainsi la voie pour fonder la belle colonie du Canada. Parmi les illustrations contemporaines que notre nation

compte en ce genre, figurent en première ligne les noms suivants : Bougainville, Chabert, Fleurieu, Borda, inventeur du cercle de ce nom, Laperouse, d'Entrecasteaux, de Rossel, Beutems-Beaupré, Baudin, Hamelin, Millius, les deux Freycinet, Duperré, Legoarant, Fabré, le malheureux commandant de la *Lilloise*, etc., etc. Nous n'oublierons pas dans cette liste M. Durville, récemment arrivé d'un voyage de circumnavigation (dont M. Arago a rendu un compte public), qu'il est sur le point de recommencer. Quand Horace disait, en parlant du navigateur de son temps :

*Illi robur et mo triplem  
Circâ pectus erat, etc.,*

il était loin, sans doute, encore de rendre tout ce qu'il y a d'audacieux, de grand, dans la vue ou plutôt dans la contemplation d'un de nos vaisseaux sous voiles, cette masse énorme flottant comme un jouet, au gré de la volonté d'un homme, et emportant jusqu'aux confins de la terre l'abrégé de tout un monde. Mais c'est surtout dans les ouragans que se développent mieux tout le génie et toute la puissance du marin : il semble qu'alors le vaisseau, impatient d'user du mouvement et de la vie qu'on lui a donnés, s'apprête à partager avec l'homme les efforts de la lutte qu'ils vont soutenir tous deux contre les éléments : comme il s'agit, comme il frémit sous les premiers coups de la mer et de la brise ! comme il se relève fièrement sous l'effort des premières rafales qui ont tenté de l'abattre ! et, quand la tempête est dans toute sa force, comme il obéit rapidement aux plus légères impulsions que lui communique la barre ou le moindre lambeau de voile ! On dirait qu'il comprend que c'est à la promptitude et à la docilité de ses mouvements qu'est attaché son salut et celui de l'homme qui lui a confié sa destinée. On ne saurait concevoir en effet les rapports sympathiques, mystérieux, qui s'établissent à la mer, entre le marin et son navire : le premier est souvent plus fier de l'élégance, de la bonne tenue de l'autre, que de la sienne propre ; c'est une coquette avec

laquelle il est momentanément fiancé et à laquelle il donne tous ses soins : il y a unité, solidarité d'intérêts, ils s'appellent du même nom ; ce sont comme deux parties d'un même tout ; c'est enfin une sorte de vie double, que ces hasards continuels, le pittoresque de la navigation et la majesté de la mer remplissent souvent, pour le marin, d'une poésie dont ne saurait se faire une idée celui qui n'a jamais navigué.

NAVAL. Cet adjectif, qui n'a point de pluriel masculin, n'est usité qu'avec un petit nombre de mots, comme force, armée, construction, et quelques autres. On se sert plus fréquemment du mot *maritime*. Nous ne ferons ici, à propos du mot *naval*, qu'une seule observation, qui repose sur une convention assez bizarre, et dont il serait sans doute bien difficile de développer les motifs, comme il arrive pour la plupart de celles sur lesquelles reposent les règles ou les exceptions de notre langue, c'est que l'expression *armée navale* a remplacé celle de *flotte de guerre*, et se donne seule à toute force navale de 27 vaisseaux et au-dessus, si ce n'est dans un seul cas, c.-à-d. quand on veut exprimer la totalité des bâtimens de guerre d'un état, comme dans celui-ci : la flotte de guerre de la Russie se compose de tant de vaisseaux de ligne de tant de frégates, etc. Le mot *flotte* reste donc aujourd'hui affecté à désigner une quantité indéterminée de bâtimens dont on ne connaît pas, ou dont on ne veut pas mentionner l'espèce, et il ne s'applique plus à un assemblage de bâtimens de guerre, excepté dans le seul cas que nous venons de dire. L'expression de *flotte marchande*, très usitée aussi autrefois, ne s'emploie plus que dans le cas où un assemblage de bâtimens marchands navigue sans escorte : s'ils sont escortés, c'est un convoi. L'acception primitive du mot *flotte*, d'après laquelle il désignait tout assemblage de bâtimens réunis en grand nombre, quoique de la même espèce, s'est maintenue chez les étrangers, notamment chez les Anglais : ils s'en servent toujours pour désigner toute armée

navale, une forte escadre ou l'ensemble des bâtimens de guerre réunis dans une seule localité, comme la flotte de la Tamise, de Plymouth, etc. Le mot *flottille*, petite flotte, n'a point été frappé de la proscription qui a atteint ce dernier : il désigne tout assemblage de petits bâtimens de guerre de diverses grandeurs et de diverses espèces ; ainsi, l'on dira : la flottille de Boulogne, composée de 2,365 bâtimens de toute espèce, montée par 16,783 marins, et portant 9,673 chevaux, 1,200 officiers et une armée de 160,000 hommes avec tout son matériel et 15 jours de vivres, est le plus formidable armement qu'ait jamais exécuté une nation maritime, soit dans l'antiquité soit dans les temps modernes. BULLOT.

NAVIGATEURS (ARCHIPEL DES [v. TONGA.] )

NAVIRE, de *navis*, *navigare*. On nomme ainsi dans le sens le plus général, et comme l'étymologie de ce mot l'indique, toute espèce de bâtimens propres à naviguer, quelque en soient le volume, la forme et les usages ; ainsi, le trois-mâts marchand et la pirogue du nègre, le vaisseau à trois ponts et la petite canonnière, les lourdes maries salopes des ports de mer et le bateau de charge informé que traînent les rivières, l'élégante gondole vénitienne et le grossier catimarron fernamboukois, sont également compris dans la vaste et générale acception du mot *navire*. On en distingue d'autant d'espèces, d'autant de formes qu'il y a de peuples et peut-être de peuplades sur la terre, et ce serait déjà un rude travail, s'il était possible, que d'en donner seulement la nomenclature dans la langue de chacun. Les navires des peuples civilisés se divisent en marine militaire ou de l'état, et en marine marchande, spécialement affectée au commerce. Les bâtimens de l'une et de l'autre se comprennent assez généralement sous le nom de *vaisseau*, et quelques personnes affectent même ce mot à désigner toute espèce de navire, ce qui est, ce nous semble, trop en forcer l'extension. Vaisseau de guerre se dit de tout navire armé en guerre ; les marins n'appellent ce-

pendant vaisseau, proprement dit, que les bâtimens du plus grand gabaris, qu'on range sur une seule ligne pour le combat, ce qui les fait aussi nommer vaisseaux de ligne. Au-dessous de ceux-là sont des navires plus légers, dont les dimensions et les formes sont différentes comme les noms : tels sont les frégates, les corvettes, les bricks, les goëlettes, etc. Les frégates n'étaient autrefois que de 20 à 40 canons de moyen calibre : elles ne prenaient point part, ou du moins que rarement, au combat, se bornant à répéter les signaux sur toute la ligne, à remorquer les vaisseaux désarmés, etc. Les corvettes et avisos, montant moins de 20 canons, étaient surtout taillés pour une marche supérieure, et portaient des ordres, des avis : c'étaient les mouches ou les courriers d'alors, comme le sont ordinairement aujourd'hui les bricks et surtout les goëlettes. On ne fait plus aujourd'hui de frégates en France, ou plutôt on a ainsi nommé trois nouveaux rangs de vaisseaux de 50 à 60 canons de gros calibre en deux batteries et sans gaillards, et l'on appelle *corvettes* les navires de même dimension que les anciennes frégates, à batteries couvertes et à gaillards. Cette innovation a été imitée de l'Angleterre, qui l'a prise aux Américains, chez qui elle date de 1812. Tout navire de 50 canons et au-dessus devrait donc reprendre le rang de vaisseau de ligne. C'est une assez triste bigarrure que cette variété de vaisseaux de guerre de toutes formes, de toutes dimensions, et rien n'est plus mal entendu dans l'intérêt de la force de l'armée navale, de la régularité des armemens, et surtout de l'économie. On ne saurait en faire une ligne de combat représentant une force également partout compacte et susceptible de la même résistance. De plus, il n'y a pas de proportion entre la force ou l'utilité de ces vaisseaux de tout rang et la mise hors des fonds nécessaires à leur construction et à leur armement, sans compter tous les embarras, toutes les dépenses extraordinaires et inutiles qu'entraîne l'irrégularité dans les dimensions des objets

dont se composent ces armements et grémements, et la difficulté, la lenteur de leur fabrication sur tant d'échelles diverses, qui rendent inutile pour l'un ce qui a été fait pour l'autre. C'est une belle idée unitaire, et dont on pourrait faire une heureuse application à la marine, que celle d'après laquelle Bonaparte fit construire son artillerie de campagne avant le passage du mont Saint-Bernard. Le vaisseau de 80 ayant été reconnu comme la perfection en ce genre de l'œuvre maritime, tant pour le combat que pour la marche et pour toutes les autres conditions qu'on recherche dans un navire de guerre, il serait en tout rationnel de modeler l'armée navale sur ce seul gabaris. Les trois-ponts sont au-dessus des facultés humaines, et ne réalisent point à la mer, où ils sont plus dangereux que les autres, ce que leur force apparente semble promettre. Les 74 sont manqués, et pour être ce qu'on appelle bien *battants*, c.-à-d. pour avoir assez de stabilité et de hauteur de batterie au-dessus de la flottaison, ils veulent être rasés. Les navires dans l'ordre décroissant sont, pour les raisons ci-dessus et d'autres qu'il serait trop long de dire, inutiles, jusqu'aux corvettes et bricks de 20 canons exclusivement, qui peuvent très bien remplir toutes les fonctions des frégates actuelles, comme on s'en convaincrait aisément par l'exposé des vrais usages de celles-ci. En adoptant ainsi le 80 pour modèle de vaisseau de ligne et le brick de 100 pieds de longueur et 33 pieds de bau pour maximum des bâtiments légers, notre armée navale, à nombre égal de bâtiments, à prix égal de leur mise dehors, serait certes beaucoup plus puissante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Dans son état actuel, elle est absolument organisée pour conspirer avec la stratégie navale anglaise contre tout succès que nous pourrions espérer sur mer en bataille rangée; car cette stratégie, comme on l'a tant vu de fois, est absolument modelée sur le grand principe de Bonaparte, qui consistait à réunir ses principaux efforts sur un point donné, où il jugeait devoir

frapper le plus avantageusement possible ces coups rapides et décisifs auxquels il a dû tant de victoires. La tactique navale anglaise n'a jamais été autre, soit au 13 prairial, soit à Trafalgar, et dans toutes les grandes batailles qu'ils nous ont livrées sur mer. Notre marine militaire actuelle consiste en 36 vaisseaux de ligne, environ 35 frégates, 7 corvettes et 200 autres bâtiments de guerre plus légers. Les ports de cette marine sont : sur l'océan, Cherbourg, Brest, Lorient et Rochefort; nous n'avons que Toulon sur la Méditerranée. Les navires employés dans le commerce au long cours, au cabotage et à la pêche, s'élèvent à plus de 80,000, jaugeant plus de 2,600,000 tonneaux, et montés par près de 330,000 hommes. Nos principaux ports de commerce sont, sur l'océan : Dunkerque, Dieppe, le Havre, Rouen, Honfleur, Caen, Granville, St.-Malo, Nantes, la Rochelle, Bordeaux et Bayonne. Sur la Méditerranée, Cette et Marseille. — La forme des navires d'un certain gabaris est généralement compliquée, à cause des courbes à double courbure qui le composent, dans le sens vertical et dans le sens horizontal. Elle ne peut-être bien déterminée que par l'application à la construction de connaissances géométriques assez étendues. — Un navire à *fret* est celui qui est loué pour porter des marchandises. Navire *armé* se dit de celui auquel il ne manque plus rien pour appareiller, qu'il soit de guerre ou de commerce. Le navire *armé en guerre* est celui qui, comme le corsaire prêt à prendre la mer, est uniquement destiné à attaquer : ce dernier porte cependant plutôt le nom de navire *armé en course*. Un navire *désarmé* est celui qui n'a, dans le port, ni mâts, ni grément, ni équipage, ni artillerie. Le navire *arqué* est celui dont les extrémités sont tombées, de sorte qu'il a perdu son gondolage, et que sa quille fait un arc, dont la concavité est en dessous. Le navire *condamné* est celui qui est trop vieux pour pouvoir naviguer. Un navire est *dur* ou *doux*, suivant la nature de ses mouvements de tangage et de roulis. Na-



*vire* !... est le cri de l'homme en vigie , pour avertir quand il découvre un bâtiment au large. — En astronomie , le navire *Argo* est une constellation de l'hémisphère austral.

BILLOT.

**NAXOS**, dans l'antiquité nommée *Dia*, *Strongyla*, aujourd'hui *Naxia* (*Nachsia*), est la plus grande des îles cyclades dans la mer Egée; son étendue est de huit milles carrés, sa population de 18,000 habitants. Elle renferme une ville qui porte le même nom, quarante villages, un château et un port; elle est le siège d'un évêché grec et catholique. Sa fertilité extraordinaire et la tradition mythologique de Bacchus, à qui elle était consacrée, la rendirent célèbre dans l'antiquité. On voit encore auprès de la source d'Ariane les ruines d'un ancien temple qui était placé sous l'invocation de Bacchus. Naxos était encore riche en céréales, et surtout en vins, qui sont toujours estimés comme les meilleurs de toute la Grèce. Les fruits de Naxos sont recherchés pour leur excellence. Ses carrières de marbre sont importantes, surtout de l'espèce connue sous le nom d'*ophaltes* ou d'*ophites*. Ce marbre s'endurcit à l'air et résiste pendant des siècles à son action destructive. Pour indiquer la fertilité de l'île de Naxos, on la nomme souvent la *Petite-Sicile*. Anciennement, les habitants attribuaient cette fertilité extraordinaire à Bacchus, leur dieu protecteur. Bacchus avait dans cette île ses principaux temples: c'est là que son culte était en honneur, que ses plus belles fêtes étaient célébrées. C'est là qu'il consola Ariane (v.), abandonnée par Thésée. Les premiers habitants de l'île de Naxos étaient des Thraces, qui furent plus tard soumis par des Thessaliens, sous la conduite d'Otus et d'Ephialtes. Après que les Thessaliens eurent été forcés de quitter l'île par une sécheresse qui se prolongeait trop long-temps, des Cariens s'y établirent sous la conduite de Nixos, peu de temps après la guerre de Troie. Pisistrate soumit l'île aux Athéniens. Après sa mort, Naxos recouvra sa liberté et devint très florissante. Elle ne tarda pas à partager

le sort de toutes les îles de l'Archipel, et tomba sous la domination des Perses. Mais lorsque ceux-ci, conduits par Xercès, voulurent subjuguier la Grèce, les Naxiens saisirent cette occasion pour reconquérir leur indépendance à la suite des batailles de Salamine et de Platée. Pendant les guerres de Mithridate, cette île était occupée par les Romains. Le triumvir Autoine la soumit au protectorat des Rhodiens; cependant il l'en délivra lorsque ceux-ci abusèrent de leur pouvoir. Naxos resta ainsi dans une sorte d'indépendance jusqu'à l'époque où Vespasien monta sur le trône impérial; ce-lui-ci en fit une province romaine. Elle partagea les destinées de l'empire d'Orient et tomba, après sa chute, comme toutes les autres îles de l'Archipel grec, sous la domination des musulmans. Elle appartenait au gouvernement du capitain-pacha, à qui elle payait un tribut annuel de dix bourses. Le peuple, comme cela a lieu en général dans toutes les îles de l'Archipel, élit lui-même ses magistrats. Aujourd'hui, l'île de Naxos fait partie de la Grèce indépendante. C. L.

**NAZARÉEN**, nom que donnaient anciennement aux premiers chrétiens leurs ennemis infidèles. Aujourd'hui encore, dans l'Asie orientale, on trouve des communautés chrétiennes qui conservent la dénomination de *nazaréens*. La secte des nazaréens qui s'éleva dans le 11<sup>e</sup> siècle en Palestine crut pouvoir allier les règles du culte hébraïque aux dogmes de Jésus-Christ; elle suivait l'Évangile de saint Matthieu. Les ébionites (les pauvres) allèrent encore plus loin, en observant la loi de Moïse, en rejetant les Épîtres de l'apôtre saint Paul, et en émettant des doutes sur la divinité du Christ, qu'ils ne considéraient que comme un homme extraordinaire. Comme les nazaréens, avec lesquels ils avaient une même patrie, et dont ils étaient contemporains, et cependant avec lesquels ils ne doivent pas être confondus, les ébionites possédaient aussi un Évangile hébreu plus ancien que le nôtre. Cependant, ces deux sectes, de peu d'import-

tance , paraissent s'être éteintes dans le 14<sup>e</sup> siècle. C. L.

**NAZARETH**, petite ville municipale de Galilée, à douze milles au nord de Jérusalem, sur une montagne, au milieu de belles contrées, qui sont encore aujourd'hui citées comme des merveilles par tous les voyageurs. C'est dans cette ville qu'habitait la famille de Jésus-Christ, qui s'y établit après son retour d'Égypte, et l'y éleva. C'est de là que les Israélites le nommèrent par dérision le *Nazaréen*, parce que les habitants de cette ville étaient connus par leur ignorance. Le peu de sympathie que trouva Jésus parmi les Nazaréens prouve la vérité de cette assertion, et il eut bien raison, quand il eut commencé ses sublimes leçons, de n'y pas rester. Pendant l'expédition d'Égypte, l'armée française porta ses armes victorieuses jusque dans ces contrées, et elle a laissé dans les environs de Nazareth et près du mont Thabor de nombreux souvenirs de sa vaillance. C. L.

**NÉANT** (philosophie, grammaire). Deux facultés intellectuelles directement opposées, celle d'imaginer et celle d'abstraire, contribuent à nous donner l'idée de ce que ce mot exprime. Dans plusieurs cas, le *néant* est un équivalent du *rien*, mais son origine n'est pas la même : c'est à l'abstraction seule que nous devons la notion du *rien*, notion toujours claire, essentiellement simple. Elle seconde très bien les opérations du raisonnement, quoique l'on ne puisse en parler qu'en employant des expressions propres seulement aux choses existantes. Ce n'est pourtant pas le *zéro* des géomètres, signe qui joue un rôle si important en algèbre, où il exprime le point de passage du positif au négatif, la différence de deux grandeurs parfaitement égales ; il n'est qu'un cas particulier dans la notion générale du *rien*. Ainsi, les mathématiques admettent cette notion, au lieu que celle de *néant* leur est tout-à-fait inconnue. — Pour bien concevoir les sens divers du mot *néant*, il faut les chercher dans les locutions où il est placé : on plonge dans le *néant* ; on y replonge

ce qui apparemment en était sorti sans avoir le droit d'exister. L'expression *tirer du néant* fut prise à la lettre par un pieux cénobite de l'ancienne abbaye de Sept-Fonts, dont les écrits firent partie des bibliothèques des maisons d'éducation, jusques vers la fin du siècle dernier. L'auteur y fait une effrayante énumération des *misères* et même des *différences* dont la puissance créatrice nous délivra lorsqu'elle daigna nous donner l'existence : « Qu'étiez-vous dans ce misérable état du néant?..... Vous ne saviez rien, étant l'oubli même.... Vous étiez plus laid que le péché, etc.... En un mot, vous n'étiez rien. » Cette apostrophe du fervent écrivain nous procure une occasion de comparer entre eux les fruits des méditations ascétiques d'un solitaire livré à son imagination, et ceux qui naissent dans le recueillement du cabinet par le travail de l'homme consultant sa raison, et ne s'occupant que de réalités. — Le moraliste qui veut faire voir le *néant* des grandeurs humaines s'attache d'abord à les montrer telles que l'imagination les dépeint ; il les réduit ensuite à leur juste mesure, efface leurs couleurs trop élatantes, et met ainsi à découvert ce que des yeux éblouis ne pouvaient apercevoir. Sans faire évanouir le fantôme, il conduit la main jusqu'à ce qu'on le touche, et l'illusion est dissipée par ce contact, quoique l'objet qui l'avait causée reste tel qu'il était réellement. Mais une opinion trop favorable conçue sans examen exagère communément l'expression de son désappointement ; on attendait beaucoup, et le peu que l'on trouve n'est plus que le *néant*. Ce mot n'est pris que très rarement dans le sens grammatical et rigoureux ; presque toujours il n'exprime que la suppression de la plus grande partie de ce que l'on suppose *anéanti*. Remarquons même que le verbe *anéantir* ne signifie pas opérer une destruction totale, mais seulement réduire à *presque rien* la chose dont il s'agit. Les tribunaux ne se contentent point de ces à-peu-près ; toutes leurs expressions ont un sens qui ne

laisse aucune latitude, et ce qu'ils ont mis au *néant* doit être considéré comme n'existant plus. *Néant* à la requête est un refus positif exprimé en termes du palais. — Par une bizarrerie de langage qui tient à l'imperfection de notre intelligence, on dit que le *néant* est antérieur à toute existence créée; on lui attribue de la sorte une date, une durée, un mode d'existence. On ne peut cependant l'assimiler sans aucun rapport à l'espace, étendue abstraite, infinie dans ses trois dimensions, où tous les corps sont placés, exécutent leurs mouvements, etc.: tout ce qui parvient à l'existence est considéré comme sorti du *néant*, qui serait ainsi le réservoir où l'on puiserait successivement tous les êtres futurs, de même que suivant l'ancienne cosmogonie, le chaos fournit tous les matériaux pour la composition de l'univers. L'imagination pouvait concevoir le chaos; la philosophie des Grecs s'en accommoda. Quant au *néant absolu*, abstraction qui supprime tous les êtres, et par conséquent toutes leurs relations entre eux, c'est une conception dont les sciences ne peuvent faire aucun usage, et qu'il faut abandonner à la métaphysique. FERRY.

**NECESSITÉ.** Suivant le Dictionnaire de l'académie, *nécessité* se dit proprement de tout ce qui est absolument nécessaire et indispensable; *nécessaire* signifie: dont on ne peut se passer, dont on a absolument besoin pour quelque fin; et *indispensable* se dit des choses très nécessaires, dont on ne peut se passer. Entre les définitions de *nécessaire* et d'*indispensable*, s'il y a quelque différence, l'académie ne la signale point, et dénuées, comme elles le sont, de plus ample éclaircissement, elles reviennent tout simplement à bonnet blanc, blanc bonnet. Afin donc de rendre intelligible la définition de la *nécessité*, recourons au seul moyen efficace, qui est d'établir les différences qui existent entre *nécessaire* et *indispensable*. — Considérés de la manière la plus générale, tous deux expriment dans les choses des exigences qui font qu'elles doivent avoir lieu ou

être faites. Voici les différences: comme *capesso* vient de *capio*, dont il augmente l'intensité, *nécessaire* vient d'un primitif, *neco*, d'où dérive aussi *nectere* (lier, attacher, enchaîner), qui en est le fréquentatif; *nécessaire*, c'est donc ce à quoi on est attaché ou enchaîné, mais par des liens naturels: telle est la mort; aussi se dit-elle en latin *nex*, *neccis*. *Indispensable*, de *in*, négatif, et *dispensare* (disposer, régler), c'est ce qui n'est pas disponible, facultatif; ou bien ce dont on ne peut se dispenser, s'exempter, s'affranchir, ce à quoi on ne peut se soustraire. La première différence, et toutes les autres s'y rapportent, consiste par conséquent en ce que *nécessaire* et *indispensable* font considérer l'exigence, l'un par rapport à la chose, l'autre par rapport à nous. On ne peut pas ne pas faire, ne pas subir ce qui est *nécessaire*; on ne saurait ne pas faire, ne pas subir ce qui est *indispensable*. Le caractère de *nécessaire* existe à cause de l'objet; celui d'*indispensable* existe à cause du sujet. De là vient qu'*indispensable* se dit seulement en parlant des personnes; l'effet suit *nécessairement*, et non pas *indispensablement*, la cause. En second lieu, ce qui est *nécessaire* l'est universellement, à tout égard, quoi qu'il arrive; c'est, comme la mort, quelque chose d'irrévocablement fixé et à quoi on est réduit. Ce qui est *indispensable* dépend souvent des lieux, des circonstances, des individus, du moment. Enfin, la nature fait les choses *nécessaires*, les convenances font les choses *indispensables*. Il est impossible de ne pas faire ce qui est *nécessaire*; souvent il est simplement mal de ne pas faire ce qui est *indispensable*. *Indispensable* se doit dire de toutes les sujétions qui nous sont imposées par les bienséances, les devoirs sociaux, nos engagements envers nous-mêmes, nos habitudes: on s'impose des devoirs *indispensables*, on est retenu près d'une personne par des soins *indispensables*. Les besoins que nous nous créons sont *indispensables*, au lieu que nos besoins naturels sont *nécessaires*.

et s'appellent même des *nécessités*. Dans un sens moins général, *nécessaire* et *indispensable* signifient : dont on ne peut se passer, dont on a absolument besoin. La différence alors est encore la même : *nécessaire* s'entend par rapport à la chose, *indispensable* par rapport à la personne. *Nécessaire* est plus général, plus vague ; *indispensable* plus particulier, plus précis. Ce qui est *nécessaire* est très utile, très bon, très avantageux, et cela naturellement et toujours ; ce qui est *indispensable* est plus pressant, c'est, dans le cas et relativement à la personne dont il s'agit, une condition *sine qua non*. C'est pourquoi l'on dit bien, plus ou moins *nécessaire*, et non, plus ou moins *indispensable*. Et ce qui prouve mieux encore que *nécessaire* se prend dans un sens général et affaibli, c'est qu'on dit : se priver du *nécessaire*, et même une *indispensable nécessité*. A la rigueur, un individu peut n'avoir pas ce qui est *nécessaire*, eu égard au but qu'il poursuit, parce que ce mot exprime une exigence générale, objective ; mais il ne peut manquer impunément de ce qui est *indispensable*, parce que c'est une exigence subjective, qui le touche personnellement. On s'est quelquefois maintenu dans un emploi sans les talents *nécessaires* ; on ne peut qu'échouer quand on commence une entreprise sans les ressources *indispensables*. — Le mot *nécessité* conserve son caractère d'objectivité, quand on l'emploie dans le sens de *besoin* et d'*indigence*, c'est-à-dire pour exprimer un état opposé à celui de bien être, de richesse. De leur côté, *besoin* et *indigence* sont marqués, au contraire, d'un caractère incontestable de subjectivité. On est dans la *nécessité* lorsqu'on est dans la détresse, lorsque les événements ou les circonstances pressent et enlacent dans des liens qui étouffent. « Les riches, dit Pascal, sont obligés d'assister les pauvres dans les *nécessités* urgentes » ; et ailleurs : « La nature instruit les animaux à mesure que la *nécessité* les presse. » Jean-Jacques, pour vivre, était obligé de copier de la musique ;

il ne voulait point se servir de son talent d'écrivain comme d'un métier : « Parce que, dit-il lui-même, la *nécessité*, l'avidité, peut-être, m'eût fait faire plus vite que bien. » Le *besoin* et l'*indigence* sont relatifs au sentiment pénible qu'on éprouve dans le dénûment. « Je ne demandais, dit Jean-Jacques, qu'une vie innocente et tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles *besoins*. » Et, en parlant de madame de Warens : « Elle devait éprouver toutes les peines de l'*indigence* et du mal-être. » Du reste, l'*indigence* enchérit sur le *besoin* ; elle marque une peine plus pénétrante, plus vive, par cela même que ce mot est formé d'un participe présent, *indigens*, du verbe latin *indigere*. *Besoin*, comme besace (*bis saccus*), besaiguë (*bis acuta*), besaigre (*bis acer*), renferme dans sa composition le mot *bis* deux fois, et ensuite *soin*, latin *sentium* (langueur, deuil, affliction) : le *besoin* est donc une double, c'est-à-dire une grande affliction, un grand soin, un grand souci, mais rien de plus. Dans la *nécessité*, nous sommes serrés, pressés, réduits à l'extrémité, à la misère ; dans le *besoin*, on éprouve un simple sentiment de peine par suite d'une privation ; dans l'*indigence*, on éprouve un *besoin* accablant, un vide profond qui afflige et fait souffrir. « Jésus-Christ est venu remplir les *indigents* et laisser les riches vides. » (Pascal.)

BENJAMIN LAFAYE.

• NECKER (JACQUES), ministre des finances et ensuite premier ministre sous Louis XVI, naquit à Genève, le 30 septembre 1732. Sa famille était protestante, ancienne et originaire du nord de l'Allemagne. Son éducation fut distinguée et le rendit familier avec les grandes questions de philosophie et de politique. Il se livra au commerce suivant le désir de ses parents, et parvint, après vingt ans de travaux, à faire une fortune honorable et brillante. Dès ce moment, il se mêla aux affaires d'une nature plus élevée. La république de Genève le nomma son ministre résident à la cour de France. La compagnie des

Indes françaises, dont il était le syndic, qu'il avait animée un peu en 1764, fut définitivement abolie en 1770. La courte durée de ce syndicat fournit néanmoins à Necker l'occasion de montrer un grand talent d'administrateur. Sa renommée s'accrut successivement par l'*Éloge de Colbert*, qui lui valut le prix de l'académie française, et par son ouvrage intitulé : *Essai sur la législation et le commerce des grains*. Dès lors, il était facile de prévoir que Necker arriverait tôt ou tard à la direction des finances du royaume. A l'époque dont il est question ici, l'état manquait de crédit et ne pouvait en avoir ; les impôts, que le peuple payait presque seul, étaient dépensés par le bon plaisir du roi, qui, suivant les anciennes habitudes de la monarchie, n'avait de compte à rendre à personne. Les particuliers tremblaient de confier les fruits de leurs travaux, de leurs épargnes, à une administration environnée de mystères ; ils étaient d'ailleurs trop souvent les témoins des folles dépenses, du luxe inouï d'une noblesse oisive, vaine, dédaigneuse, avide et insatiable des largesses royales, pour hasarder facilement les ressources de leur existence. Cependant, la guerre de l'indépendance américaine était résolue, et il fallait de l'argent à tout prix ; le comte de Maurepas, premier ministre de Louis XVI, incapable de lever seul les difficultés qui l'environnaient, proposa au roi, en 1776, d'adjoindre Necker au contrôleur-général des finances Taboureaux ; Necker reçut d'abord le titre de directeur du trésor royal, mais l'année suivante il fut le directeur-général des finances. En arrivant au pouvoir, il était pénétré du désir de réformer les abus choquants qui absorbaient en partie les revenus de l'état et paralysaient surtout son crédit ; le xvii<sup>e</sup> et le xviii<sup>e</sup> siècle avaient instruit les peuples sur leurs véritables droits ; le vilain sentait sa force, et murmurait tout haut contre les charges qui l'accablaient ; il n'était plus possible depuis long-temps de le tailler à merci et miséricorde pour subvenir aux dépenses extraordinaires des

guerres ou aux fêtes magnifiques des princes et des grands. Il n'y avait pas 30 ans que Montesquieu avait écrit dans l'*Esprit des lois* : « Il ne faut point prendre au peuple sur ses besoins réels pour des besoins imaginaires de l'état ; les besoins imaginaires sont ce que demandent les passions et les faiblesses de ceux qui gouvernent, le charme d'un projet extraordinaire, l'envie malade d'une vaine gloire, et une certaine impuissance d'esprit contre les fantaisies. » Les peuples étaient pénétrés de cette grande vérité. On était donc réduit à contracter des emprunts pour subvenir aux dépenses imprévues ; et la science du crédit était à son berceau. Aujourd'hui, l'on sait concilier l'intérêt du prêteur et celui de l'état. Ce dernier paie exactement les rentes des emprunts, et le prêteur a, par la Bourse, l'occasion quotidienne de toucher le montant de ses avances : de là la confiance, le crédit ; mais tout ceci n'a été réalisé en France qu'en 1817. Du temps de Necker, les emprunts étaient des opérations difficiles et lourdes au trésor, car les prêteurs exigeaient impérieusement, pour devenir commodés, un amortissement prompt et bien hypothéqué. En vérité, ils n'étaient point blâmables : ils avaient été souvent trompés dans les emprunts des administrations précédentes ; les suspensions de paiement, toutes les réductions d'intérêt, arrivées en 1771, étaient encore récentes et les engageaient à ne plus s'aventurer sans prendre des précautions extrêmes. Necker entra pleinement et franchement dans la voie des réformes qu'exigeaient le siècle et la raison. Pour donner l'exemple et avoir les coudées franches dans ses projets, il refusa le traitement considérable attaché à ses importantes fonctions. Le célèbre *compte-rendu* au roi en 1781 sur les finances de l'état, par Necker lui-même, contient les principaux actes de son administration depuis 1776. Cette œuvre renferme les principaux titres de gloire de ce ministre et sera vivre long-temps son nom dans l'histoire. C'est dans le *compte-rendu* que nous puiserons les

détails qui doivent faire apprécier sagement les intentions et les actes de Necker. Une analyse de ce volume, qui, à son apparition, transporta la France de joie et de reconnaissance, et l'Europe d'admiration, nous a paru la meilleure biographie du père de M<sup>me</sup> de Staël. — Necker, dans le *compte-rendu*, commence par signaler l'importance de la publicité dans les finances, qui impose à un ministre l'exactitude des devoirs, tandis que les ténèbres et l'obscurité favorisent la nonchalance. Cette publicité devait avoir aussi la plus grande influence sur la confiance publique : elle était en grande partie cause de cet immense crédit dont jouissait l'Angleterre, et qui faisait sa principale force durant la guerre. — Le *compte-rendu* est divisé en trois parties : dans la première, Necker examine l'état des finances, le crédit public et les diverses opérations relatives au trésor royal ; dans la seconde, il développe les actes qui ont réuni des économies importantes à des avantages d'administration ; dans la troisième, il expose au roi des dispositions générales « qui n'ont eu pour but que le plus grand bonheur de ses peuples et la prospérité de l'état. » Nous suivrons le ministre pas à pas. Lorsque Necker fut chargé des finances de l'état, il n'existait aucun tableau complet et appuyé des éléments nécessaires pour connaître facilement tous les détails de leur situation ; le directeur-général parvint, à force de travail, à combler cette lacune importante. Son prédécesseur, M. de Clugny, avait en outre laissé un *déficit* de vingt-quatre millions de la recette à la dépense ordinaire ; enfin, il dut, dès son entrée en fonctions, c'est-à-dire à la fin de 1776 et au commencement de 1777, s'appliquer à chercher des ressources extraordinaires pour former une marine respectable et préparer des armements considérables dans les ports du royaume. « Je vis ainsi, dit-il en s'adressant à Louis XVI, se développer successivement la nécessité urgente, non seulement de mettre parfaitement au niveau vos revenus et vos dépenses ordinai-

res, mais encore de procurer à votre majesté un excédant de revenu, afin d'asseoir ainsi sur un fonds libre l'intérêt des emprunts que le besoin de la guerre rendait indispensables. Indépendamment de cette tâche pénible à remplir, il fallait encore trouver des capitaux par la confiance des prêteurs, et y réussir, malgré le délabrement du crédit attaqué et presque détruit par tous les retranchements de capitaux et d'intérêts, et par tous les retards de paiements qu'on avait éprouvés pendant la paix. » Pour arriver à ce double but, Necker se mit à la poursuite de tous les abus et de tous les gains inutiles ; il porta l'économie sur les grandes affaires et sur tous les détails ; il opposa une résistance ferme à toutes les demandes multipliées de gratifications, d'indemnités, d'échanges, de concessions, et à toutes les manières d'être à charge au trésor qu'une longue facilité avait introduites. On conçoit qu'il dut ainsi soulever contre lui des réclamations sans nombre, mais il tint bon, et le roi le soutint. De la sorte, et malgré le *déficit* laissé en 1776 par M. de Clugny, malgré les dépenses immenses de la guerre et les intérêts des emprunts faits pour y subvenir, Necker parvint à réaliser un excédant de dix millions deux cent mille livres de recettes ordinaires sur les dépenses ordinaires. Je n'insisterai pas sur le chapitre relatif au *crédit*, j'ai fait connaître à ce sujet les opinions de Necker ; elles sont toutes renfermées dans cette maxime fort sage : Économiser, réformer les abus, perfectionner les revenus, et assurer de cette manière le gage des emprunts sans violence et sans nouvelle charge pour les peuples. — Avant de passer à la seconde partie, je nommerai la *caisse d'escompte*, dont la création fut vivement encouragée et appuyée par Necker : cette institution, qui, au commencement de ce siècle, a été renouvelée à Paris sur des bases plus larges, sous le nom de *Banque de France*, fut un bienfait véritable pour le commerce ; elle facilitait les transactions en modérant l'intérêt de l'argent et en mainte-

nant une grande activité dans la circulation. Son fonds effectif était de douze millions seulement, fournis par des actionnaires ; elle escomptait sur le pied de trois ou quatre pour cent par an des lettres de change à deux ou trois mois de terme. Ce qui va suivre montre les détails des réformes introduites par Necker dans toutes les branches de l'administration des finances : l'ensemble des grâces viagères accordées à la noblesse, et connues sous le nom de pensions, gratifications annuelles, appointements conservés, subsistances, etc., formaient pour le trésor une charge annuelle de vingt-huit millions ! « Je doute, dit Necker, à ce sujet, si tous les souverains de l'Europe ensemble paient en pensions plus de moitié d'une pareille somme. » Dès son entrée en fonctions, le ministre renvoya toutes les demandes qui n'étaient pas fondées sur des engagements ou sur des services anciens et signalés. Bien plus, afin de mettre ordre et clarté dans les largesses qui avaient été concédées, il fit ordonner que toutes les pensions éparses dans un grand nombre de caisses seraient réunies au trésor royal, et fit comprendre dans un seul brevet toutes celles accordées à la même personne sous quelque dénomination que ce fût. Necker fit encore une guerre acharnée à une autre sorte de largesse dont on avait extrêmement abusé, savoir : les intérêts dans les affaires de finances : « Comme la voie des pensions, dit-il, ne pouvait ni satisfaire les prétentions, ni servir assez bien la cupidité honteuse, l'on avait imaginé d'autres tournures, et l'on en eût inventé chaque jour. Les intérêts dans les fermes, dans les régies, dans les étapes, dans beaucoup de places de finance, dans les pourvoiries, dans les marchés de toute espèce, et jusque dans les fournitures d'hôpitaux : tout était bon, tout était devenu digne de l'attention des personnes souvent les plus éloignées par leur état de semblables affaires. » Après avoir énuméré encore beaucoup d'autres scandales de ce genre, Necker ajoute : « L'obscurité prévenait

la réclamation publique, et l'apparence d'une convenance réciproque délivrait encore du joug de la reconnaissance. C'est donc à ce genre d'abus, dont on ne saurait mesurer l'étendue, que j'ai cru devoir opposer les plus grands obstacles. — Necker savait depuis long-temps, lui qui avait passé sa vie dans les affaires importantes, que les financiers étaient trop multipliés, et surtout qu'ils faisaient des profits trop considérables ; des améliorations, sous ce rapport, avaient été proposées plusieurs fois, mais les ministres qui avaient fait des tentatives s'étaient rebutés par les difficultés. Necker poursuivait avec persévérance le but qu'il s'était proposé : il sentit que le crédit ne tenait pas aux financiers, mais à la nécessité où sont les prêteurs de placer leur argent d'une certaine manière ; qu'à l'égard des fonds appartenant à ces financiers eux-mêmes, c'était une erreur chimérique que de croire à leur découragement et même à leur humeur ; que dans la disposition de leur argent, ils sont semblables à tous les hommes, qui ne prêtent ni par affection, ni par reconnaissance, mais seulement d'après leur sûreté et leur convenance. En conséquence, il réduisit les taxations des trésoriers, diminua leur nombre, et les fit rentrer dans la dépendance du ministre des finances, qui put dès lors surveiller leurs opérations. — Les receveurs-généraux proprement dits étaient au nombre de quarante-huit. Absolument désunis dans leurs opérations et indépendants les uns des autres, sans contrôle, sans surveillance, le désordre était à ce point qu'ils faisaient au roi des avances avec les propres deniers de l'état, ou bien qu'avec ces ressources sacrées, ils entraient dans les affaires particulières. Necker réunit toute la gestion des receveurs-généraux à une seule compagnie composée de douze personnes, et ressortissant du ministre ; il en résulta un ordre inconnu jusqu'alors, et une économie essentielle. Les receveurs-généraux des domaines et bois, qui offraient les mêmes désordres que tout à l'heure, furent réunis également à une



seule administration. Enfin les bénéfices des fermiers-généraux furent modérés considérablement, sans arrêter cependant l'action qu'il importe de ménager à l'intérêt personnel. La perception entière de tous les droits fut divisée entre trois compagnies seulement. En descendant dans les détails de l'administration, on trouvait que les diverses branches avaient été l'objet de tripotages dont les bénéfices illicites étaient partagés entre d'avidés et inutiles croupiers. « Votre majesté en a eu connaissance, dit Necker, et y a remédié; la seule affaire de finance où je n'ai point vu d'abus de ce genre, c'est la régie des poudres, dont les conditions avaient été réglées sous M. Turgot. » — Quant aux dépenses de la maison du roi, Necker reconnut bientôt que le nombre des tables, leur constitution, celle des offices et des cuisines, tout était un modèle de dépenses inutiles et compliquées. Une multitude d'officiers étaient à la fois fournisseurs, apprêteurs et convives. Une dépense exagérée en était la suite, et des privilèges à charge aux provinces étaient encore l'effet de cette constitution. — Louis XVI, dont les intentions étaient excellentes, donna son approbation à un plan simple, qui, sans nuire à la ponctualité de son service et à son éclat au dehors, diminua la dépense de près de moitié. Les seigneuries et les divers domaines fonciers, qui composaient autrefois le principal revenu de la couronne, s'étaient successivement dissipés, ou du moins avaient été mis hors des mains du roi, et par des libéralités ou des concessions à vil prix, et par la formation des apanages, et par des échanges ruineux, et par des usurpations; cette nature de biens ne rapportait plus au roi que quinze cents mille livres de rentes; Necker fit examiner tous les titres, explorer toutes les possessions actuellement ou jadis royales, et proposa des mesures qui, en conservant les droits acquis, devaient prévenir les désordres à l'avenir, et améliorer les revenus de la couronne. L'économie de Necker était sage et raisonnée; inexorable pour la prodigalité, elle

était attentive à rémunérer convenablement les emplois. S'il diminua les honoraires des grandes fonctions, il augmenta ceux des petites lorsqu'elles ne lui parurent pas suffisamment rétribuées. — Le dernier article de la seconde partie du compte-rendu est relative aux monnaies, dont on fabriquait chaque année pour quarante-cinq millions moyennement. Depuis un très grand nombre d'années, des particuliers favorisés recevaient un ou deux pour cent sur l'or et l'argent qu'ils apportaient à l'hôtel des monnaies; en sacrifiant un demi pour cent sur leurs bénéfices, ils pouvaient attirer à eux tout l'or et tout l'argent dont avait besoin l'hôtel des monnaies, et faisaient ainsi très aisément de gros bénéfices; mais c'étaient des intermédiaires complètement inutiles. Necker les supprima entièrement, et enrichit encore par-là le trésor de plus de 500 mille francs par an. Il améliora encore d'autres détails de l'administration des monnaies. — Vient maintenant la troisième partie du compte-rendu de Necker; elle n'en est pas la moins intéressante, et ne contribua pas peu à l'immense popularité que lui attira ce rapport public. Déjà Turgot, ce grand ministre de qui Mallesherbes disait : « Il a la tête de Bacon et le cœur de L'Hospital, » avait entrepris seul ce que la révolution opéra plus tard, la suppression de toutes les servitudes et de tous les privilèges. Il avait proposé d'affranchir les campagnes de la corvée, les provinces de leurs barrières, le commerce des douanes intérieures, l'industrie de ses entraves, et enfin de faire contribuer la noblesse et le clergé aux impôts dans la même proportion que le tiers-état. Mais il mécontenta les courtisans d'une part, les parlements d'une autre, et fut renversé. Necker, qui vint six mois après lui, conçut la réforme sur un plan moins étendu que celui de Turgot, mais qu'il exécuta avec plus de mesure dans son ministère de cinq ans. Il commença par établir un comité de magistrats éclairés, chargé d'examiner les affaires contentieuses que faisait naître la multiplicité



d'impôts divers, au moyen desquels on prélevait 500 millions sur les 24 millions d'habitants de la France. Il supprima les quatre intendans des finances attachés au contrôle-général : ces hauts fonctionnaires obtenaient le plus souvent leurs charges par faveur ou par héritage, et ne servaient à l'administration que lorsque le contrôleur-général, occupant la place comme un bénéfice, leur en laissait tous les soins. Il simplifia la taxe des *vingtièmes*, toujours fertile en discussions entre les contribuables et les officiers du trésor ; il ordonna que tous les vingt ans on recommencerait dans chaque paroisse l'examen du bien foncier, pour établir, s'il était nécessaire, un nouveau vingtième ; dans l'intervalle, toute augmentation dans la contribution d'un propriétaire, en particulier, fut interdite. La taille, la capitation taillable, et les autres accessoires de la taille, étaient de tous les impôts ceux qui accablaient le plus les gens des campagnes. Dans toutes les pénuries d'argent, on avait recouru à cette ressource, que l'on pouvait augmenter obscurément. Necker mit un frein à cette exploitation du peuple, en faisant ordonner que toute augmentation dans ce genre d'impôts devrait être soumise d'abord à l'enregistrement des cours. De plus, il en fit une répartition plus équitable entre les provinces. Les corvées furent aussi l'objet de ses méditations : c'était un des impôts les plus injustement assis ; les pauvres en étaient à peu près les seules victimes. Le désir d'arriver avec ménagement à le supprimer dans les diverses provinces, la nécessité d'établir l'ensemble des impositions sur des bases plus conformes aux habitudes, aux richesses, aux besoins de chaque localité ; la surveillance qu'exigeaient les grands travaux de routes à exécuter dans les différentes portions du royaume, toutes choses que ne pouvaient embrasser des intendans, tantôt présents, tantôt absents, et fréquemment étrangers aux études qu'exigeait une administration éclairée, déterminèrent Necker à créer des administrations provin-

ciales, sortes de conseils généraux composés de propriétaires de différents ordres, qui s'assemblaient tous les deux ans, et qui, dans l'intervalle, étaient représentés par des députés de leur choix. Les fonctions de ces administrations se bornaient à répartir les impositions, à proposer au roi les formes les plus favorables à la justice, à prêter une oreille attentive aux plaintes des contribuables, à diriger la confection des routes, à choisir, pour y parvenir, la manière la moins onéreuse au peuple, etc. — L'utilité de ces institutions, essayées d'abord dans le Rouergue, le Berri, le Bourbonnais, fut manifeste dès le commencement. Les deux dernières assemblées, notamment, s'imposèrent des contributions volontaires pour créer des établissemens et des travaux utiles, et adoptèrent un plan tendant à supprimer les corvées ; mais Necker se retira trop tôt pour compléter ces mesures. — De nos jours, on s'élève beaucoup contre l'impôt sur le sel, qui augmenté considérablement une denrée indispensable à la consommation journalière de l'homme. Cependant, si l'on compare l'impôt actuel à celui qui existait avant la révolution, on verra que nous sommes beaucoup mieux traités, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, que ne l'étaient nos pères. Aujourd'hui, une population de 33 millions d'habitants paie au trésor un droit sur le sel qui s'élève à 46 millions nets, tandis que les 24 millions d'habitants qui peuplaient la France en 1781 fournissaient au trésor, sur leur consommation de sel, un revenu net de 54 millions. Un cri universel s'élevait alors aussi contre cet impôt, l'un des plus considérables de tous ; il était connu sous la dénomination de droit de *gabelle*. Les provinces y étaient fort inégalement sujettes, et, sous ce rapport, étaient divisées en *pays de grandes gabelles*, *pays de petites gabelles*, *pays de salines*, *pays rédimés*, *pays exempts*. De ces bigarrures, de ces diversités choquantes, résultaient des armées de contrebandiers se recrutant dans les campagnes, et cherchant à se soustraire à la misère de leur

état par l'appât d'un gain facile qu'ils obtenaient en portant du sel d'un pays franc dans un pays de gabelle. De là la nécessité d'avoir une armée d'employés et de soldats destinée à arrêter le torreur de la contrebande. Pour couper court au mal, Necker proposa d'établir le prix du sel uniforme dans tout le royaume en le maintenant au prix de cinq à six sols la livre, soit 25 à 30 liv. le quintal. A cette époque, le sel coûtait dans certaines provinces appelées *franches* une liv. 10 s., et dans d'autres (pays de grandes gabelles), jusqu'à 60 liv. le quintal. Avec cette réforme, Necker proposait la destruction des droits de *traites et péages*, au moyen desquels des douanes funestes au commerce percevaient des impôts de certaines provinces à d'autres *réputées étrangères*; il était, au moment de sa retraite, à la recherche d'un plan simple qui rendit la circulation intérieure absolument libre. — Le *mont-de-piété*, dont la constitution actuelle aurait besoin de réformes, puisqu'en définitive il prête à des malheureux à 12 pour 100, le *mont-de-piété*, dis-je, a été établi par Necker en 1777. Il fut éminemment utile, puisqu'il détruisit les établissements obscurs d'usure et de rapine, où des hommes avides et cupides abusaient sans frein de l'empire que leur donnaient sur des jeunes gens des moments de besoin et d'égarements. Il prêtait sur gages à 10 pour 100. — Le commerce et les manufactures furent aussi l'objet de la sollicitude de Necker : il en diminua les entraves et encouragea leurs efforts. — Il existait encore de vieux restes de la féodalité ; tel était le droit de *main-morte*, en vertu duquel tout homme qui avait demeuré un an et un jour dans une maison dépendant de certaines seigneuries était esclave du seigneur. Des moines, des chanoines, avaient droit de *main-morte* dans certaines provinces, telles que la Franche-Comté, la Bourgogne, le Nivernais, l'Auvergne, etc. « On a vu cent fois, dit Voltaire, des officiers décorés de l'ordre militaire de St-Louis, et chargés de blessures, mourir *main-*

*mortables* d'un moine aussi insolent qu'inutile au monde. » Necker fit abolir ce droit scandaleux dans tous les domaines et seigneuries du roi. Plusieurs seigneurs s'empressèrent de suivre un tel exemple. — Un autre reste de la barbarie féodale fut aboli dans tout le royaume par les soins du même ministre ; je veux parler du droit de *suite*, en vertu duquel des seigneurs de fiefs situés dans diverses provinces réclamaient l'héritage d'un homme né dans l'étendue de leur seigneurie, quoiqu'il s'en fût absenté depuis long-temps et eût établi son domicile dans un lieu franc. — Enfin, les hôpitaux et les prisons, où des malheureux étaient entassés et manquaient de soins et d'air, reçurent des améliorations considérables. M<sup>me</sup> Necker eut la plus grande part à ces bienfaits, et fonda même à Paris un hospice qui porte son nom. — Le *compte-rendu* dont on vient de lire le résumé fut lu au roi en présence du comte de Maurepas, et répandu ensuite dans la France, où on le lut avec avidité. L'Europe entière honora le ministre qui en était l'auteur ; le gouvernement absolu reçut par cette publication un coup dont il ne se releva pas ; la France venait d'être initiée aux matières d'état ; elle connut trop désormais la plaie qui la rongeaient au cœur pour n'être pas résolue à employer les remèdes violents s'ils devenaient nécessaires. La popularité de Necker déplut au vieux premier ministre Maurepas. Il ne pardonnait pas d'ailleurs au directeur-général des finances d'avoir profité de son absence de Versailles, causée par un accès de goutte, pour faire remplacer au département de la marine son protégé Sartine par l'illustre maréchal de Castries, qui entendait la comptabilité autrement que l'ancien lieutenant de police. Maurepas, qui avait la preuve irrécusable de l'exactitude du compte-rendu par toutes les pièces justificatives à l'appui, qu'il possédait, laissait cependant, avec une satisfaction qu'il ne dissimulait pas assez, laisser les courtisans répandre autour de lui des réfutations malveillantes pour Necker. Celui-ci résolut enfin d'ar-

rière le jeu de ces insinuations perfides , et d'imposer silence à ses ennemis par la discussion de ses projets devant le roi. Il n'avait pas encore l'entrée au conseil; il la demande , on la refuse , mais on lui propose l'entrée de la chambre , ce que les courtisans considéraient comme une grande faveur pour un homme qui n'était pas noble. Il donne sa démission peu après le compte-rendu : on l'accepte plutôt que de surmonter des préjugés. La retraite de Necker fut regardée comme un malheur public. Le grand Frédéric passait une revue lorsqu'il reçut les dépêches qui la lui annonçaient : « Ils ont accepté la démission de Necker, dit-il , cela fait pitié. » Au sortir du ministère , Necker composa un ouvrage intitulé : *Administration des finances* ; il parut en 1784 ; on en vendit 80,000 exemplaires en peu de jours. Par cette lecture sérieuse , la France fut initiée aux sciences économiques , devint apte à juger les actes du gouvernement , et put en apprécier tous les désordres. Après beaucoup d'essais et de tentatives , une intrigue avait amené M. de Calonne au ministère (1783). C'était un homme hardi , brillant , spirituel , fécond en ressources , confiant dans l'avenir et dans les hommes. Autant Necker était économe , autant il était prodigue. Il étourdissait la reine par des fêtes , s'attacha les courtisans par des largesses ; il donna beaucoup de mouvement aux finances , pour faire croire à la justesse de ses vues par la facilité de ses opérations ; il séduisit jusqu'aux capitalistes en se montrant d'abord exact dans ses paiements. Il continua les emprunts après la paix , et il épuisa le crédit que la sage conduite de Necker avait valu au gouvernement. Alors il fallut recourir aux impôts , mais le peuple était ruiné et ne pouvait presque rien fournir. Il restait pour dernière ressource de réduire la dépense par la suppression des grâces , et , cela ne suffisant pas , d'étendre l'impôt sur la noblesse et le clergé. Calonne se flatta d'obtenir le consentement de ces deux classes dans une réunion composée de ses membres , qu'il ap-

pela *assemblée des notables* , et dont il ouvrit les séances le 22 février 1787. Mais il s'était mépris : les privilégiés étaient peu disposés aux sacrifices ; ils le furent bien moins encore lorsqu'ils apprirent qu'en peu d'années les emprunts s'étaient élevés à un milliard six cent quarante-six millions , et qu'il existait dans le revenu annuel un déficit de cent quarante millions. Des discussions très vives s'engagèrent alors. Calonne accusa Necker ; il affirma qu'au lieu d'un excédant de dix millions , il y avait à sa sortie du ministère un vide de cinquante millions. Necker offrit au roi de venir se justifier devant les notables. Cette faveur lui fut refusée. Il répondit par un écrit qui lui valut son exil à quarante lieues de Paris. Cependant , Calonne succomba quelques jours après. Louis XVI avait pensé à le remplacer par Necker , mais il en fut détourné par les courtisans ; et l'archevêque de Toulouse , Brienne , le plus acharné ennemi de Calonne , devint premier ministre. L'assemblée des notables se sépara après avoir consenti à tout ce qu'elle avait d'abord refusé à Calonne : impôt territorial , impôt du timbre , suppression des corvées , assemblées provinciales , tout fut accordé avec affectation. Cette transaction , quoique partielle et forcée , eût pu encore mener loin le ministère de Brienne s'il eût fait enregistrer sans délai au parlement les décisions arrachées aux notables. Mais le parlement , dont l'opposition était fort intéressée et très peu populaire au fond , avait vu avec un vif déplaisir la concession de la subvention territoriale faite par les notables ; il profita du répit qu'on lui laissa pour refuser presque tout avec une habileté assez grande pour augmenter encore sa popularité. Le parlement hâta ainsi tous les malheurs. Brienne , privé des ressources que l'assemblée des notables avait concédées , eut recours , pour se procurer de l'argent , à une foule d'expédients qui augmentèrent encore la détresse et minèrent profondément l'autorité. Enfin , ne pouvant obtenir ni impôts ni emprunts , il se vit forcé de recourir au dernier

moyen proposé par tous les corps de l'état, la convocation des états-généraux. Un arrêté du conseil, daté du 8 août 1788, ordonna qu'ils s'assembleraient le 1<sup>er</sup> mai 1789. A peine cette mesure fut-elle décidée qu'elle effraya ceux mêmes qui l'avaient provoquée. La circulation du numéraire s'arrêta; le paiement des rentes de l'état fut suspendu; Brienne imagina alors de tout solder en billets portant intérêt jusqu'à la fin de l'année suivante. Cette nouvelle était à peine répondue qu'une alarme générale se manifesta et fit craindre une insurrection dans la capitale. Brienne, épouvanté, fit demander l'assistance de Necker. Celui-ci lui répondit qu'il aurait consenti à partager les travaux du premier ministre au commencement de son entrée aux affaires, mais qu'il ne voulait pas, dans le moment actuel, partager son crédit. Brienne vit alors que le moment de la retraite était arrivé; il céda la place à Necker, après s'être pourvu de huit cents mille francs de bénéfices, de l'archevêché de Sens et du chapeau de cardinal: « S'il ne fit pas la fortune publique, il fit au moins la sienne, » ajoute à cette occasion l'auteur de la *Révolution française*. Lorsque Necker rentra aux affaires, la confiance l'y suivit; il trouva le trésor royal avec quatre cents mille francs. Néanmoins, le crédit fut rétabli sur-le-champ; les difficultés les plus pressantes furent écartées; en un seul jour les effets remontèrent de 30 pour cent. Necker fit mettre en liberté la députation de Bretagne, qu'on avait enfermée à la Bastille, rappela le parlement exilé, et fit arriver, avec toute la diligence possible, les subsistances, que l'hiver très rigoureux de cette année rendaient fort difficiles à réunir. Toutes ses mesures furent si bien dirigées que l'irritation se calma partout, et se changea même en expressions de vive reconnaissance pour le ministre qui répandait tant de bienfaits. La convocation des états-généraux une fois décidée, il fallut régler leur organisation. On se demandait quel y serait le rôle du tiers-état; s'il obtiendrait

une représentation égale en nombre à celle des deux premiers ordres; si on délibérerait par tête ou par ordre; et si le tiers n'aurait qu'une seule voix contre les deux voix de la noblesse et du clergé. La première question agitée fut celle du nombre des députés: à cette occasion, l'abbé Sieyès écrivit, dans une publication fort célèbre, où il examinait la question débattue: *Qu'est-ce que le tiers-état? — Rien. — Que doit-il être? — Tout.* Le parlement de Paris, qui avait poussé avec acharnement à la convocation des états-généraux, entrevoyant déjà la conséquence de ses provocations imprudentes en faveur du peuple, qu'il n'aimait pas, et dont il avait voulu seulement faire un instrument pour servir ses projets, enjoignit pour clause expresse le maintien des formes des états-généraux convoqués en 1614, formes qui annulaient tout-à-fait le rôle du troisième ordre. Dévoilé par l'invocation de cette mesure, il fut couvert d'outrages et dépopularisé sans retour. Necker, dont le principal mérite était l'habileté financière, n'osait prendre sur lui la décision de la question qui occupait la France entière. Il s'adressa, pour prendre un parti, à une assemblée des notables qui s'ouvrit à Versailles le 6 novembre et ferma sa session le 8 décembre suivant. L'assemblée des notables se déclara contre ce qu'on appelait le doublement du tiers. Un seul bureau, celui que présidait Monsieur, frère du roi, depuis Louis XVIII, vota pour ce doublement. Néanmoins, le conseil du roi, par un arrêté du 27 décembre 1788, adopta l'avis de la minorité: il fut ordonné que le nombre total des députés serait de mille au moins; qu'il serait formé en raison composée de la population et des contributions de chaque bailliage, et que « le nombre particulier des députés du tiers-état serait égal à celui des deux premiers ordres: » cette déclaration, attribuée à Necker, accrut à son égard la faveur de la nation, et fit arriver au roi autant d'actions de grâces qu'il avait reçu de supplications des différentes parties de la France pour accorder

ce qui venait d'être résolu. Cependant, cette déclaration ne décidait rien quant au vote par tête, mais elle le laissait espérer, car il était presque inutile d'augmenter les voix si on ne devait pas les compter. Une telle lacune était funeste au pouvoir, car le tiers-état, enhardi par une demi-concession, devait emporter la concession tout entière. Il semble que la cour recherchait toutes les occasions d'amener les causes de sa ruine prochaine. — Le 5 mai 1789, les états-généraux furent ouverts par le roi en personne : lorsque Necker entra dans la salle, il fut l'objet de l'enthousiasme général. Après que le roi et le garde-des-sceaux, Barentin, eurent prononcé leurs discours, Necker occupa l'assemblée pendant trois heures. Il eut le tort de parler en homme prudent qui ne voulait se commettre ni avec la cour, ni avec le peuple ; son discours fut un long budget de finances, où il n'aborda point la question du *vote par ordre* ou *par tête*, que tous les esprits attendaient avec impatience. En voulant ménager tout le monde, il fit beaucoup de mécontents parmi les députés du tiers, et porta lui-même un grand coup à l'immense popularité dont il jouissait. Satisfait d'avoir obtenu la double représentation du tiers-état, il craignait l'indécision du roi et le mécontentement de la cour. N'appréciant pas assez l'importance d'une crise qu'il considérait plus comme financière que comme sociale, il croyait pouvoir arrêter tous les débats qu'il prévoyait par l'adoption du gouvernement anglais, en réunissant la noblesse et le clergé dans une seule chambre et le tiers-état dans une autre. Trompé par les éloges qu'il avait reçus de ses amis et du public, Necker se flattait de conduire et d'arrêter les esprits au point où s'arrêtaient le sien : dans cette illusion, il laissait naître les événements au lieu de les prévenir. Mais il lui était réservé d'apprendre bientôt que les demi-mesures n'ont aucune puissance devant un parti vainqueur. « Les concessions, comme l'a dit un écrivain distingué, ne satisfont qu'après la victoire. L'attitude imposante prise

par le tiers-état après l'ouverture des états-généraux, le titre d'*assemblée nationale* qu'elle se donna après que la noblesse et le clergé eurent refusé de vérifier en commun les pouvoirs, effrayèrent la cour, qui n'était rien moins que disposée aux innovations. Necker, qui était sincèrement attaché à la cause populaire, et qui désirait aussi la conservation intacte d'une monarchie modérée, voulait que Louis XVI, dans une séance royale, ordonnât la réunion des ordres, mais seulement pour toutes les mesures d'intérêt général ; qu'il s'attribuât la sanction de toutes les résolutions prises par les états-généraux ; qu'il improuvât d'avance tout établissement contre la monarchie tempérée, tel que celui d'une assemblée unique ; qu'il promît enfin l'abolition des privilèges, l'égalité d'admission de tous les Français aux emplois civils et militaires, etc. Le premier ministre n'avait pas eu la force de devancer le temps par un plan pareil ; il ne sut pas, lorsqu'il le présenta, en assurer l'exécution. Les intrigues de la cour, qu'une sorte de fatalité poussait à sa perte, donnèrent lieu à cette séance royale du 28 juin, où Louis XVI ordonna la séparation par ordre, et irrita profondément les esprits par un langage d'autorité qui ne convenait plus. On sait que le roi ordonna en vain à l'assemblée de se séparer, et que M. de Dreux-Brézé, réitérant l'ordre du roi aux membres du tiers restés à leur place, malgré le départ de la cour, de la noblesse et du clergé, Mirabeau lui répondit : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la puissance du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes. » Necker, par le conseil de ses amis, n'assistait point à cette séance, ce dont on lui fit le plus grand honneur ; il envoya même sa démission au malheureux roi, qui avait méconnu ses conseils. A peine la nouvelle de cette démission fut-elle répandue qu'un mouvement populaire éclata. Necker fut supplié de conserver son portefeuille, et y consentit sur la promesse formelle que ses conseils

seraient les seuls suivis désormais ; on verra bientôt comment ils le furent : cependant , le premier ministre obtint du roi qu'il l'aiderait à surmonter les dégoûts du clergé et surtout de la noblesse à se réunir en assemblée commune avec le tiers-état. Louis XVI écrivit-même dans ce but une lettre qui consacra enfin la réunion des trois ordres, réunion indispensable, et sans laquelle toute réforme devenait impossible. Mais le conseil secret, dont les préjugés aveugles poussaient le roi vers l'abîme, avait obtenu une concentration de troupes sur Paris et Versailles, afin d'intimider l'assemblée. Le 11 juillet, on eut pouvoir agir ouvertement. Necker reçut, pendant son dîner, un billet du roi qui lui enjoignait de quitter le royaume sur-le-champ. Il dina tranquillement sans faire part de l'ordre qu'il avait reçu aux amis qu'il avait invités. Sa femme elle-même ne l'apprit qu'au sortir de table. Il monta en voiture avec elle, comme pour aller à St-Ouen, et prit à 269 pas de sa maison la route de Bruxelles. Ce ne fut que le lendemain, 12 juillet, que la fille de Necker elle-même et ses amis apprirent son départ. Aussitôt que la nouvelle s'en répandit à Paris, la plus vive agitation s'y manifesta. On se rend au Palais-Royal : « Citoyens, dit Camille Desmoulins, en montant sur une table le pistolet à la main, le renvoi de M. Necker est le tocsin d'une Saint-Barthélemy de patriotes ! ce soir même, tous les bataillons suisses et allemands sortiront du Champ-de-Mars pour nous égorger ! Il ne nous reste qu'une ressource ; c'est de courir aux armes. » Bientôt après, on promène le buste de Necker dans la ville ; le tumulte se propage ; la cavalerie charge le peuple ; l'irritation augmente, et le 14 la Bastille était prise. Pour calmer les esprits, le roi fut obligé de renvoyer les troupes ainsi que le ministère aveugle qui s'était emparé des affaires, et de rappeler Necker. Cet homme, populaire alors, revint en triomphe, pendant que les ministres, contre-révolutionnaires, et tous les auteurs des desseins qui venaient de

manquer, le comte d'Artois, le prince de Condé, le prince de Conti, la famille Polignac, quittaient la cour et sortaient de France, commençant ainsi la première émigration. L'entrée de Necker à Paris fut un jour de fête ; l'assemblée entière des électeurs le reçut à l'Hôtel-de-Ville, et plus de 200,000 habitants, pressés sur la place et aux environs, le saluèrent et l'applaudirent à son arrivée. Mais ce jour, qui fut pour lui le comble de la popularité, en devint aussi le terme. Voulant arrêter les vengeances populaires, qui déjà s'étaient exercées d'une manière sanglante contre ceux qui avaient trempé dans les projets du 14 juillet, il demanda une amnistie générale, qui lui fut accordée sur-le-champ. Cette grâce, qui comprenait le baron de Bezenval, commandant en second de l'armée récemment assemblée sous Paris, et que l'on avait arrêté à Nogent, quoiqu'il fût muni d'un passe-port du roi, fut bientôt regrettée et reprochée à Necker, que l'on accusa de protéger les ennemis du peuple. L'amnistie fut révoquée, et, dès ce moment, Necker ne fit plus que lutter contre la révolution. — Le ministère qu'il parvint à constituer eut un faible parti dans l'assemblée constituante. Il se composait du petit nombre de ceux qui désiraient les institutions anglaises. A leur tête se trouvaient Lally-Tollendal, Mounier, Clermont-Tonnerre, Malouet. Leurs idées eussent été les meilleures dans une société tranquille, où l'émancipation des citoyens eût été le vœu général. Mais en présence d'une noblesse et d'un clergé riches et puissants, dont les intentions n'étaient rien moins que favorables à la liberté, les députés du peuple étaient peu disposés à des concessions qui les auraient fait rentrer en partie dans cette longue nullité dont ils sortaient à peine. On était républicain sans en porter le nom. L'influence de Necker sur l'assemblée fut presque nulle durant le temps de sa dernière administration. Malgré ses efforts, il n'avait pu faire cesser les embarras financiers, qui avaient été l'occasion, mais non pas la cause,

d'une révolution appelée invinciblement par les lumières, la richesse, la force imposante de la classe moyenne. — Les états-généraux avaient été convoqués pour rétablir les finances épuisées. A peine étaient-ils réunis que toutes les facultés des députés avaient été absorbées dans une lutte de pouvoir; les besoins impérieux du moment avaient été oubliés pour asseoir avec justice les droits de la nation. — Necker seul avait tout le souci des finances : enfermé dans ses pénibles calculs, dévoré de mille tourments, il s'efforçait de remédier à la détresse publique. Les besoins augmentaient avec la diminution des revenus, causée par la réduction du prix du sel, le retard des paiements, le refus fréquent de payer les impôts, la contrebande à main armée, etc. Le 9 août, Necker vint proposer à l'assemblée un emprunt de 30 millions : il fut voté, mais avec des modifications telles qu'il devint impossible. On compta sur le patriotisme de la nation, et l'intérêt offert aux prêteurs ne fut que de 4 1/2 p. 100, comme si les spéculateurs, gens dont toutes les affections sont concentrées dans l'argent, étaient susceptibles de patriotisme. Cet emprunt ayant échoué, Necker, le 27 août, expose de nouveau les besoins impérieux du trésor, et propose un emprunt de 30 millions, qui ne réussit pas mieux que le premier. Quelques jours après commencèrent les débats sur les questions fondamentales de la constitution de l'état. J'ai déjà dit les opinions de Necker sur ce point. Les deux chambres et le *veto* du roi furent mis en discussion. L'unité de l'assemblée et sa permanence furent votées à une forte majorité. Vint ensuite la question du rôle réservé au roi après que l'assemblée aurait voté des lois : les uns, et c'étaient les zélés partisans de la cour, à la tête desquels se trouvait Mounier, voulaient le *veto absolu*. Necker imagina, comme moyen conciliatoire, le *veto suspensif*, qui revenait au même, mais dont l'expression était une concession apparente ; il conseilla au roi de se prononcer en faveur de ce dernier, qui fut en effet dé-

crété par l'assemblée, avec la condition que le refus de sanction du prince ne pourrait s'étendre au-delà de deux législatures. Il fut établi en outre que la sanction royale ne pourrait s'exercer que sur les actes législatifs, mais nullement sur les actes constitutifs, qui ne seraient que promulgués. L'adoption du *veto suspensif*, qui avait été en partie l'ouvrage de Necker, raviva un peu sa popularité, et lui servit à faire adopter des mesures financières dont le besoin devenait de plus en plus pressant. Le 24 septembre 1789, Necker reproche à l'assemblée de n'avoir rien fait pour les finances, après cinq mois de travail. Les deux emprunts proposés déjà n'avaient pas réussi, parce que, les troubles ayant détruit le crédit, on n'avait pu faire des placements dont l'intérêt était trop faible. Les capitaux se cachaient ; ceux de l'étranger ne se présentaient plus. L'émigration, l'éloignement des voyageurs, avaient encore diminué le numéraire. Le trésor était presque vide. Le roi et la reine avaient été obligés d'envoyer leur vaisselle à la monnaie. En conséquence, Necker demande une contribution du quart du revenu, assurant que ces moyens lui paraissent suffisants. Un comité, assemblé immédiatement, emploie trois jours à examiner ce plan, et l'approuve entièrement dans la séance du 26. Cette journée fut l'une des plus mémorables de l'assemblée, par l'éloquence de Mirabeau, qui voulait faire adopter de confiance le plan de Necker, dont il était l'ennemi personnel, et sur lequel il voulait faire peser toute la responsabilité de cette opération décisive. Voyant que l'assemblée hésitait, frappé au reste de l'urgence des besoins, cet illustre orateur se précipite à la tribune, et fait une improvisation magique. Aussitôt l'assemblée se lève et décrète que : *oui le comité des finances, elle adopte de confiance le plan du ministre*. Mais ce moyen ne pouvait suffire aux besoins du trésor que pour un temps fort restreint. C'était d'ailleurs la dernière mesure financière que Necker dût provoquer. Après les journées sanglantes

des 5 et 6 octobre, le roi et sa famille avaient été obligés de venir résider à Paris; l'assemblée s'y transporta aussi, et y tint ses séances. Des sacrifices immenses devaient être bientôt imposés à la noblesse et au clergé, qui s'étaient montrés d'abord si jaloux de leurs privilèges. Malgré leurs efforts, malgré ceux de Necker lui-même, les biens du clergé, qui s'élevaient à plusieurs milliards, et qui avaient été concédés ou donnés, non à ses membres personnellement, mais au service de la religion, du moins en apparence, furent, par la loi du 2 novembre 1789, mis à la disposition de l'état; lorsque plus tard on hypothéqua sur ces biens un emprunt de 400 millions, Necker voulut s'y opposer; il réprouva la circulation des assignats, bonne alors, sagement établie, mais désastreuse plus tard, lorsqu'on eut fait des émissions qui n'étaient fondées sur aucune valeur. L'existence ministérielle de Necker ne se consuma plus que dans une lutte inutile; toutes les mesures étaient prises, ou sans le consulter, ou sans écouter ses mémoires, car, en sa qualité de ministre, il était privé de la parole dans l'assemblée. D'un autre côté, le parti de la noblesse, aveuglément attaché à ses privilèges, ne pardonnait pas à Necker son engouement pour la monarchie constitutionnelle. Ceux des nobles qui consentaient à la concession d'une portion de leurs anciens droits l'accusaient d'avoir provoqué une révolution qu'il ne pouvait diriger. — « Les temps étaient bien changés pour lui, dit M. Thiers, et il n'était plus ce ministre à la conservation duquel le peuple attachait son bonheur un an auparavant. Privé de la confiance du roi, brouillé avec ses collègues, excepté Montmorin, il était négligé par l'assemblée, et n'en obtenait pas tous les égards qu'il eût pu en attendre. L'erreur de Necker consistait à croire que la raison suffisait à tout, et que, manifestée avec un mélange de sentiment et de logique, elle devait triompher de l'entêtement des aristocrates et de l'irritation des patriotes. Necker possédait cette raison un peu fière qui juge les écarts des

passions et les blâme; mais il manquait de cette autre raison plus élevée et moins orgueilleuse, qui ne se borne pas à les blâmer, mais qui sait aussi les conduire. Aussi, placé au milieu d'elles, il ne fut pour toutes qu'une gêne et point un frein. Demeuré sans amis depuis le départ de Mounier et de Lally, il n'avait conservé que l'inutile Malouet. Il avait blessé l'assemblée en lui rappelant sans cesse, et avec des reproches, le soin le plus difficile de tous, celui des finances; il s'était attiré en outre le ridicule par la manière dont il parlait de lui-même. — La nouvelle émission de 800 millions d'assignats, décrétée au commencement de septembre 1790, malgré l'opposition de Necker, amena sa retraite: le 4 septembre, il donna sa démission, qui fut acceptée avec plaisir par tous les partis. L'ex-ministre se dirigea immédiatement vers la Suisse, et traversa, non sans courir des dangers, des provinces où son passage avait produit l'enthousiasme un an auparavant; sa voiture fut même arrêtée à la frontière, et il fallut un ordre de l'assemblée constituante pour que la liberté d'aller en Suisse lui fût accordée. Il se retira à sa terre de Coppet, près Genève, où il mourut en 1804. — Necker a fait plusieurs ouvrages de politique et de finances, mais le plus important de tous, celui qui eut la plus grande influence sur son existence et sur son siècle, est, sans contredit, le *Compte-rendu*, dont j'ai fourni plus haut une longue analyse. — Dans cet article, je ne me suis attaché qu'aux grandes phases d'une existence étroitement liée à l'une des périodes les plus tranchées, les plus décisives de notre histoire nationale. J'ai laissé les bons-mots et les anecdotes pour les biographies des marquises vaporeuses ou des hommes célèbres par leur futilité. Cependant, je ne puis passer sous silence un fait qui honorerait toujours la mémoire de Necker. — Lorsqu'il eut remplacé Brienne dans la direction des affaires, les banquiers Hoppe ne voulurent se charger de la subside de Paris qu'avec la caution personnelle du premier ministre. Il leur of-



frit en garantie deux millions de sa fortune, qu'il déposa au trésor royal. — Lorsqu'il reçut le billet de Louis XVI, qui lui enjoignait de quitter le royaume sur-le-champ, le 11 juillet 1789, son premier soin fut d'écrire à MM. Hoppe qu'il maintenait sa caution. Il laissa également son dépôt après sa démission définitive ; sa famille ne put le recouvrer qu'après 1815, par l'intervention de Louis XVIII. Necker, en effet, avait été déclaré émigré en 1792 pour avoir envoyé à la convention un plaidoyer en faveur de Louis XVI.

AUGUSTE CHEVALIER.

**NÉCROLOGE, NÉCROLOGIE**, dérivés de deux mots grecs, *nekros* (mort) et *logos* (discours), emportent avec eux leur signification. *Nécrologie* signifie une notice faite à l'occasion de la mort d'un individu, *nécrologe* un livre - registre sur lequel on inscrit les noms des morts. Dès la plus haute antiquité, chaque église chrétienne inscrivait dans son *nécrologe* le nom, la date de naissance et de décès, et un court éloge des évêques et des prêtres distingués que la mort enlevait à la congrégation religieuse. Les couvents d'hommes et de femmes adoptèrent cette coutume, et dans les communautés religieuses, comme dans les paroisses, un registre était dressé et tenu avec le plus grand soin pour conserver le nom des saints, des évêques, des moines, des curés, des bienfaiteurs ; le temps de leur mort et le jour de leur commémoration, ainsi que cela avait toujours lieu pour les saints comme pour les bienfaiteurs. « Ou y marquait aussi à mesure, est-il dit dans le *Dictionnaire de Trévoux*, la mort des abbés, des prêtres et des religieux ; et parmi les séculiers celle des chanoines et des dignitaires. » Le *nécrologe* s'appelait aussi le *calendaire* (*calendarium* et *obituarium* ou *obituarium*), c.-à-d. le livre des *obits* (décès). — Depuis, le mot *nécrologe* s'est appliqué à certains ouvrages consacrés à la mémoire des hommes célèbres, parmi lesquels les auteurs de ces recueils ont souvent inscrit des noms d'hommes fort obscurs, mais dont les héritiers les payaient grasse-

ment pour dire du bien de leurs auteurs. Aussi est-ce avec raison que l'académie, si naïve dans ses exemples, a inscrit cet axiome dans son *Dictionnaire* : « La *nécrologie* est toujours un peu suspecte d'exagération. » — Parmi les vieux *nécrologes* inspirés par l'esprit religieux, on peut citer le *Nécrologe de l'abbaye de Port-Royal des Champs*, par Dom. Rivet, bénédictin, 1723, in-4°. C'est un ouvrage de parti, où l'on voit avec étonnement cité le nom de Marcel, ce prévôt des marchands de Paris qui joua un rôle presque aussi équivoque que celui de Robespierre pendant les troubles qui éclatèrent à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, pendant la captivité du roi Jean et la régence de son fils Charles V (v. ces mots). Nous avons possédé un très bel exemplaire de ce *Nécrologe*, avec des annotations de plusieurs jansénistes célèbres. Ce livre et ces précieux autographes nous ont été volés par un personnage d'ailleurs très pieux, et qui, depuis, a été appelé à rendre devant Dieu un compte sans doute assez sévère. Dix ans après la publication du *Nécrologe* parut le *Supplément au Nécrologe de l'abbaye de Port-Royal des Champs* (publié par Lefebvre de Saint-Marc en 1735). L'abbé Goujet a en part à ce *Supplément*, mais ses différents auteurs avaient grand soin de garder l'anonyme, car il n'était pas prudent alors d'arborer ouvertement l'étendard du jansénisme. Il y a eu aussi le *Nécrologe des appelants et des opposants à la bulle Unigenitus*, œuvre janséniste, par le P. La Belle de l'oratoire, 1755, in-12. L'abbé Cerveau, né en 1700, mort en 1780, a, par opposition à l'esprit philosophique, alors en vogue, publié de 1760 à 1778, en 7 volumes in-12, le *Nécrologe des plus célèbres confesseurs et défenseurs de la vérité du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle*. Ces différents ouvrages ne pourront jamais être lus qu'avec ennui, mais ils mériteront toujours d'être consultés par les biographes consciencieux. Depuis, un littérateur, célèbre de son vivant par son esprit, son immoralité et sa méchanceté, l'auteur de la *Dunciade*, Palissot, puisqu'il faut

bien le nommer à une génération qui ne lit plus , et qui ne lira sans doute jamais ce poème satirique , Palissot obtint en 1767 pour la demoiselle Fauconnier , sa maîtresse émérite , le privilège d'un *Journal des deuils* ; ils y réunirent une autre publication , déjà commencée depuis 1764 : c'était le *Nécrologe des hommes célèbres de France*. Dans cet ouvrage , Palissot et ses collaborateurs , parmi lesquels les plus connus , ou plutôt les seuls connus , sont Poinssinet de Sivry , Castillon , Lalande , François de Neufchâteau et Maret de Dijon , faisaient l'éloge et donnaient les particularités de la vie de ceux qui étaient morts dans l'année. On a dit de ce recueil qu'il renfermait plutôt la satire des vivants que l'éloge des morts ( Grimm , *Correspondance* , t. 7 , p. 375 ) , Le *Nécrologe des hommes célèbres* cessa de paraître au 17<sup>e</sup> tome en 1789. Nous l'avons souvent parcouru , et la justice nous oblige de dire que cet ouvrage renferme plus d'une notice intéressante , en compensation de beaucoup de fadaïses. Un auteur encore plus décrié que Palissot , Fleuriau , qui prenait effrontément le titre de *marquis de Langle* , a publié en 1807 le *Nécrologe des auteurs vivants* , brochure très maligne et très mal faite sur les contemporains et les émules de l'auteur du *Voyage en Espagne*. C'était au surplus la troisième édition , avec un nouvel intitulé , de *Paris littéraire* , qui parut en l'an VII , et qui avait été réédité en l'an IX sous le titre de *l'Alchimiste littéraire*. — Depuis , notre littérature n'a pas manqué de *nécrologues* , qui ont eu une destinée plus ou moins obscure. Parmi ces productions , nous distinguerons l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul ; publié pendant la restauration , sous l'empire des idées un peu exagérées du *libéralisme* d'alors ; mais cet ouvrage ne se recommande pas moins par des recherches bibliographiques très précieuses , et par ce ton d'honnêteté et de convenance qui était assez rare à cette époque chez les auteurs de biographies contemporaines. CH. Du ROZOIS.

**NÉCROMANCIE** , du grec *necros*

( mort ) et *mantéia* (divination) , divination par laquelle on prétendait évoquer les morts pour les consulter sur l'avenir. Elle était fort en usage chez les Grecs , et surtout chez les Thessaliens : ils arrotaient de sang chaud un cadavre , et prétendaient ensuite en recevoir des réponses certaines pour l'avenir. Ceux qui le consultaient devaient auparavant avoir fait les expiations prescrites par le magicien qui présidait à cette cérémonie , et surtout avoir apaisé , par quelques sacrifices et par des présents , les mânes du défunt , qui , sans ces préparatifs , demeurait constamment sourd à toutes les questions ( v. ÉVOCATION ET MAGIE ). X.

**NÉCROSE** ( chirurgie ) , du mot *nécrosis* , mort , mortification , gangrène des os , appelée autrefois *carie sèche*. C'est une grande question de la chirurgie que celle de la nécrose , et afin de la traiter complètement , il faudrait faire plus qu'un article de dictionnaire destiné aux gens du monde ; mais , pour suppléer aux développements pratiques d'un sujet aussi difficile , nous tâcherons d'en exposer les diverses parties avec méthode , avec clarté. — Les os comme les muscles , les vaisseaux , les nerfs , et tous les autres organes du corps humain , jouissent de propriétés vitales qui les développent , les conservent et les font vivre ; mais aussi , en vertu de leur organisation , ils peuvent s'altérer dans leur développement , dans leur forme , dans leurs rapports , dans leur texture ; ils peuvent enfin mourir isolément , en détail , avant le terme , et cette mort partielle des os s'appelle la *nécrose*. Cette maladie n'était pas inconnue des médecins de l'antiquité ; elle n'a été cependant bien observée qu'à une époque beaucoup plus éloignée d'eux que de nous. L'énumération seule des noms attachés aux travaux sur la nécrose serait une liste longue et inutile ici , parce qu'ils ne sont bien connus que dans la science. — La nécrose peut affecter tous les os , dans des proportions diverses , soit en partie , soit en totalité , les os superficiellement situés plutôt que les autres , les os longs plus que les os plats , et les os plats

plus que les os courts; parmi les os longs, ceux du bras, de la cuisse, de la jambe; parmi les os plats, ceux du crâne; parmi les os courts, ceux du nez. — Des deux tissus constituant la substance osseuse, le tissu compact est bien plus souvent que le tissu spongieux le siège de la nécrose, qui du reste affecte tantôt la surface externe, tantôt la surface interne, ou bien la totalité de l'os. — C'est presque toujours dans la continuité des os que s'observe la nécrose: elle attaque quelquefois le cal des fractures ou les extrémités osseuses des moignons coniques. Les cartilages ossifiés sont enfin susceptibles de se nécroser. — Toutes les causes qui tendent à détruire la circulation et l'influx nerveux dans les éléments d'un os, soit spontanément, soit consécutivement à l'inflammation (*ostéite*), peuvent en déterminer la nécrose. — La nature de ces causes doit varier. Une contusion, une plaie, une fracture, surtout par arme à feu; des topiques irritants ou caustiques, l'action prolongée du froid ou la congélation, le feu ou des brûlures profondes, la gangrène des parties molles, voilà pour les causes externes ou déterminantes. — Certaines maladies constitutionnelles, telles surtout que les scrofules et la syphilis, et à un moindre degré les affections scorbutiques, rhumatismales, arthritiques, psoriques et dartreuses, voilà pour les causes internes ou prédisposantes. La suppression des règles ou des hémorrhoides ne sont que des causes fort éloignées; en signalant aussi l'abus du mercure, on a peut-être exagéré cette cause-là. Mais il faut admettre des causes spéciales de nécrose, telles que la dénudation d'un os, le décollement ou la déchirure du périoste, soit par la cause première ou vulnérante, soit par une infiltration de sang ou de pus, et puis l'ostéite, les lésions de la moelle, et enfin la saillie des os après les amputations mal faites ou mal réunies. En raison de ces causes, ainsi que de l'os affecté, la nécrose est *simple* ou *compliquée*, *superficielle* ou *profonde* (ou bien *invaginée*); de là surtout des formes différentes, que l'on

rapporte à trois espèces principales: 1<sup>re</sup> *espèce*. Nécrose externe ou des lames superficielles d'un os long, le périoste étant détruit et la moelle intacte. — 2<sup>e</sup> *espèce*. Nécrose interne ou des lames profondes, la moelle étant détruite et le périoste intact. — 3<sup>e</sup> *espèce*. Nécrose totale ou de l'épaisseur et de la circonférence: elle se divise en trois genres: 1<sup>o</sup> destruction de ses deux membranes; 2<sup>o</sup> conservation de l'une d'elles; 3<sup>o</sup> conservation des deux. — Il faut savoir que toute portion d'os nécrosée, quelle que soit son espèce, tend à se séparer du reste par un travail particulier dont nous allons indiquer le mécanisme: cette portion d'os s'appelle *séquestre*, et ce phénomène *séparation du séquestre*. Mais ce n'est pas tout, la déperdition de substance osseuse doit être remplacée ensuite; c'est en effet ce qui arrive dans la plupart des cas; et ce nouveau travail s'appelle, à tort peut-être, *reproduction* ou *régénération de l'os*. Nous essaierons de l'apprécier à sa juste valeur, en examinant ce qui arrive à chaque espèce de nécrose. — *Première espèce*. Si une portion du périoste est détruite, les couches externes correspondantes de l'os se séparent et meurent, tandis que les couches internes continuent de vivre par la membrane médullaire. Cette forme de nécrose s'appelle *exfoliation*, parce qu'en effet les lames osseuses superficielles semblent se détacher par feuilles, et, selon que cette exfoliation est plus ou moins appréciable, elle est dite *sensible* ou *insensible*. Elle est complète lorsque des bourgeons grenus et vermeils se manifestent au fond de l'ulcère; le sang épanché des petits vaisseaux les réunit, la suppuration cesse alors, les chairs se rapprochent et s'anissent par une pellicule blanche et ferme, qui constitue une *cicatrice adhérente*. On ne peut point admettre alors de régénération. — *Deuxième espèce*. Lorsqu'au contraire le périoste est intact et la moelle détruite, le phénomène inverse a lieu, mais il devient compliqué. Un travail inflammatoire s'opère, les lames externes se gonflent au niveau de la nécrose des lames

internes, qui tendent à s'isoler de plus en plus; la suppuration arrive, se fait jour au dehors (par des aignes communs indiqués plus loin), et favorise ainsi l'expulsion du séquestre. Le séquestre est expulsé; la cavité accidentelle de l'os se remplit par les orifices des vaisseaux osseux et médullaires d'une lymphe sanguinolente et glutineuse, qui s'organise peu à peu, jusqu'à ce que le canal de la moelle soit ainsi reproduit; mais ce n'est pas encore une régénération proprement dite. — *Troisième espèce, premier genre.* L'os étant nécrosé dans toute son épaisseur et toute sa circonférence, avec destruction de ses deux membranes, n'a plus d'appui sur lui-même, rien qui puisse le revivifier, car les parties molles dont il est entouré ne sont pas organisées à cet effet, si bien qu'à la période d'élimination, il s'opère souvent une fracture spontanée du séquestre, qui ensuite est expulsé sans qu'il puisse être régénéré. Quelquefois cependant, après l'extraction d'un séquestre peu étendu, il se forme aux extrémités osseuses séparées, des productions stalactiformes qui s'abouchent, s'unissent, se solidifient, et remplacent la portion nécrosée. Ces cas du reste démontrent que les os vivent non seulement par le périoste et la membrane médullaire, mais encore par les vaisseaux propres de leur parenchyme; et la conclusion de ces faits importants, c'est que l'on a trop généralisé les phénomènes de régénération dans la nécrose, en les expliquant par l'influence exclusive des membranes propres des os. — *Troisième espèce, deuxième genre, premier cas.* Si l'une des deux membranes, le périoste, par exemple, n'a pas été détruite dans la nécrose de la totalité de l'os, on admet généralement que ce périoste se sépare, s'irrite, s'injecte, se gonfle et sécrète une lymphe qui s'épaissit peu à peu elle-même, s'organise, devient adhérente, et finit par ossifier le périoste. Cette théorie, déjà ancienne, est non seulement ingénieuse, elle semble vraie dans l'observation pathologique, aussi bien que dans les expériences faites sur les ani-

maux vivants; mais d'autres faits lui sont absolument contraires, et démontrent que la régénération n'a pas toujours lieu, malgré l'existence du périoste. — *Troisième espèce, deuxième genre, deuxième cas.* Si dans la nécrose totale ce n'est plus la membrane externe, mais l'interne ou médullaire, qui se trouve conservée, c'est par elle que devrait se faire le travail de reproduction inyerse à celui du périoste; on ne peut nier qu'il en soit ainsi dans cette sorte de nécrose des os longs, et même cette ossification par la membrane médullaire s'opère assez vite; mais s'il s'agit des os plats, des os du crâne surtout, et par conséquent de la dure-mère, il n'y a plus rien de semblable; la déperdition de substance laisse un vide qui tend à se rétrécir, à se fermer même, par l'amincissement des bords de l'ouverture crânienne; la dure-mère n'y fait rien, elle reste intacte, libre et telle que l'a faite son organisation primitive. Voilà un fait bien positif, démontré surtout par les dernières recherches de mon père à l'hôtel des Invalides, et que ne contestent même plus les partisans de la régénération membraneuse. Il en est de même pour la nécrose des fosses nasales et de la voûte palatine. — *Troisième espèce, troisième genre.* Lorsqu'enfin les deux membranes restent intactes dans la nécrose de toute l'épaisseur et la circonférence de l'os, elles secondent doublement le travail d'ossification par l'épanchement ou l'exudation de lymphe plastique, qui se combine aux sucs sanguins des vaisseaux. Voilà donc la régénération complète, la seule qui soit bien démontrée. — Ces phénomènes distinctifs de nécrose étant pris pour types, les symptômes généraux peuvent se rapporter à trois périodes, qui se lient entre elles; savoir : *Première période.* Inflammation primitive ou spontanée, comme dans l'ostéite. — *Deuxième période.* Inflammation, secondaire ou essentielle, propre à la nécrose. — *Troisième période.* Expulsion du séquestre. — Le gonflement de la partie immédiatement en rapport avec l'os nécrosé constitue le

premier signe. Il augmente d'autant plus que la nécrose s'opère plus profondément, il est tantôt circonscrit, tantôt très étendu. La rougeur et la chaleur ne sont pas prononcées; elles peuvent ne pas se manifester du tout, mais la douleur est à peu près constante, et plus vive si la cause du mal est plutôt interne qu'externe; elle est accompagnée de symptômes généraux; fièvre, malaise, insomnie, amaigrissement, troubles fonctionnels d'autant plus graves que l'expulsion du séquestre semble plus lente, plus difficile. La suppuration tend à se former toujours et marque ordinairement l'arrêt de développement de la tumeur. On en plusieurs abcès se manifestent plus promptement, selon que la nécrose est plus superficielle, et ils s'ouvrent spontanément, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur. Si les foyers purulents communiquent entre eux, il en résulte des décollements plus ou moins étendus, des ulcérations fistuleuses pénétrant dans l'intérieur de l'os par des trous multipliés qui servent à l'écoulement du pus et même à l'issue des fragments nécrosés. Ces ulcérations fistuleuses n'ont aucune tendance à se fermer, ou si elles se ferment accidentellement, c'est pour se rouvrir bientôt, et ne se cicatriser définitivement que lorsque le séquestre a été expulsé. Le nombre, la forme, la profondeur, la direction de ces ouvertures, sont du reste très variables. — Quant à la nature de la suppuration, elle n'offre rien plus rien de constant; le pus n'altère pas l'os nécrosé, comme on l'a cru, mais il peut altérer l'os nouveau ou la continuité de l'os sain. — L'examen superficiel de ces divers symptômes, et l'appréciation des circonstances antérieures, ne suffiraient pas pour reconnaître sûrement l'existence de la nécrose, si elle n'était constatée par une exploration attentive. Voir et toucher surtout l'os malade, voilà le moyen de diagnostic certain. Il n'est bien applicable qu'à la nécrose avec ulcération des parties molles. On introduit pour cela le doigt dans le foyer, si l'ouverture est assez large, sinon une sonde ou un stylet,

qui fasse reconnaître l'étendue de la dénudation de l'os, sa surface, sa résonance et sa mobilité. Or, une surface inégale, rongée, rugueuse, un son clair, sec, osseux, la sensation d'un ou de plusieurs fragments libres, mobiles, tels sont les signes certains, pathognomoniques de la nécrose. — On ne devrait pas la confondre alors avec la carie, qui en diffère essentiellement. En effet, dans la nécrose, l'os, privé de toute nutrition et de ses rapports organiques avec les tissus voisins, se dessèche, s'isole de plus en plus, jusqu'à ce qu'il se détache complètement, comme l'escharre ou la gangrène des parties molles; tandis que dans la carie, la continuité de tissus persiste non seulement, mais augmente de vitalité, comme dans l'ulcération cancéreuse. Mais l'une peut se compliquer de l'autre indistinctement, c'est alors que le diagnostic différentiel devient difficile. — Les complications ordinaires de la nécrose se lient bien plutôt aux causes qui l'ont produite. Dans la nécrose siphilitique, par exemple, les douleurs deviennent nocturnes, en même temps que des ulcérations à la gorge, des exostoses, des taches de la peau, et surtout l'état des organes génitaux, ne laissent aucun doute sur la nature du mal. On reconnaît de même la nécrose scorbutique aux symptômes généraux des scorbutiques, de même la nécrose scorbutique à ceux du scorbut, et ainsi des autres complications. — Il est facile de concevoir, d'après tout ce qui précède, combien la nécrose doit varier dans sa marche, tantôt lente, tantôt rapide. — Quant au pronostic sur les chances de guérison, il est ordinairement favorable, surtout lorsque la nature, bien secondée par l'art, a besoin de moins d'efforts pour l'expulsion du séquestre; si la nécrose est une maladie mortelle pour l'os, elle ne l'est pas pour le malade, et n'a de terminaison funeste que lorsqu'elle est accompagnée d'une suppuration ancienne et abondante, qui a épuisé toutes les forces, ou lorsqu'elle est compliquée de quelque lésion profonde de l'un des organes ou des produits organi-

ques essentiels à la vie. Ces cas sont devenus rares depuis que l'expérience chirurgicale a posé en principe que tout os nécrosé est un corps étranger dont il faut aider ou opérer l'extraction. — Mais avant cela, il y a mieux à faire, c'est de prévenir la nécrose elle-même, s'il en est temps encore, par un traitement préservatif rationnel, selon les lésions primitives. Pour empêcher, par exemple, un os de se nécroser, lorsqu'il a été dénudé par une cause traumatique dans une certaine étendue, avec déperdition de substance des parties molles, il faut panser la plaie mollement avec des médicaments muciagineux, appliquer un appareil légèrement contentif, et le renouveler rarement, afin d'empêcher le contact de l'air. Si des foyers sanguins se sont formés consécutivement à une contusion de l'os, il faut les ouvrir à temps, évacuer le sang, nettoyer le fond de la plaie et en rapprocher les bords. La même pratique est applicable aux abcès critiques développés à la surface des os et près des articulations. Des injections émollientes conviennent quelquefois dans les foyers sanguins ou purulents, lorsqu'il existe quelques signes locaux d'inflammation. Il faut enfin ne jamais négliger le traitement général relatif aux complications morbides qui peuvent exister : la syphilis particulièrement réclame un traitement spécifique bien dirigé. — C'est par défaut de tous ces soins, ou par des méthodes de traitement contraire, qu'autrefois les résultats des diverses lésions osseuses étaient malheureux. On ne réussit pas cependant toujours aujourd'hui à les empêcher, malgré les soins les plus habiles. Il faut alors en venir au traitement curatif de la nécrose. Ici l'art n'a plus qu'à seconder le travail si admirable de la nature, qui se suffit souvent à elle-même, pour absorber le séquestre, s'il est assez faible ou assez mince, ou pour l'expulser au contraire s'il est trop volumineux, et il ne faut pas en hâter le moment par des manœuvres violentes : la chirurgie doit savoir attendre, comme elle doit savoir opérer. — Lorsque cette sage expectation

a donné le temps à l'os nécrosé de se détacher de l'os sain et de l'os nouveau, il faut ébranler le séquestre, sans efforts, sans secousse, en appréciant ses rapports et sa mobilité, et favoriser sa séparation et son issue par l'ouverture la plus rapprochée de l'une de ses extrémités. Si cette ouverture n'est pas assez large, on l'agrandit par une incision proportionnée, ou bien on fait une contre-ouverture dans un point convenable. Le séquestre se présente quelquefois de lui-même à l'extérieur et devient ainsi plus facile à extraire. Dans certains cas au contraire, il reste assez fortement enclavé dans les tissus pour devoir être brisé, s'il est assez friable, afin de sortir par morceaux. — L'emploi des caustiques ou du feu pour détruire le séquestre encore enfermé serait une pratique nuisible (on peut croire cependant, d'après des observations cliniques, que les chirurgiens négligent peut-être l'usage du cautère actuel, non plus alors, mais lorsque la nécrose est à son début). Si, au lieu d'être friable, l'os est très dur et fortement enclavé ou invaginé dans l'os de nouvelle formation, des incisions ne suffisent plus : le trépan est indiqué et appliqué par couronnes assez rapprochées les unes des autres pour se transformer en une seule ouverture, sans toutefois qu'une trop grande déperdition de substance expose l'enveloppe osseuse à se rompre, ou au moins à s'affaiblir. On peut, au lieu du trépan, se servir de l'une des scies ingénieusement inventées dans ces derniers temps. La gouge et le maillet, si souvent employés autrefois, peuvent imprimer à l'os des secousses nuisibles : il ne faut donc s'en servir que dans les cas de nécessité absolue. — Quoi qu'il en soit, le séquestre une fois extrait présente des variétés nombreuses de surface, de forme, de consistance, de couleur : il est ordinairement rugueux, épaissi, plus léger et d'une teinte terreuse, comme sur les momies. — On remplit ensuite la cavité osseuse avec de la charpie mollette, et par dessus un pansement simple et doux, renouvelé selon l'abondance de la suppuration. La posi-

tion du membre et un régime approprié suffisent pour compléter le traitement curatif. La suppuration diminue de plus en plus dès que le séquestre est enlevé, le dégorgeement s'opère progressivement, des bourgeons charnus se développent à la surface de la plaie, dont les bords se rapprochent à mesure que les parois du nouveau cylindre osseux s'amaigrissent et se resserrent, et enfin il se forme une cicatrice, déprimée proportionnellement à la perte de substance du nouvel os. Il faut le préserver ensuite des violences extérieures, et même des efforts musculaires, tant qu'il n'a pas acquis une solidité complète, car, s'il s'agit d'un os isolé, comme au bras, à la cuisse, le membre peut devenir difforme par défaut de soutien; ce qui n'arriverait pas pour un des os de l'avant-bras ou de la jambe, parce que l'autre, faisant office d'attelle, lui prête son point d'appui. — Le nouveau se trouve dès lors à la place et dans les limites de l'ancien : il a les mêmes formes, les mêmes rapports, les mêmes insertions musculaires. C'est un fait bien démontré par l'anatomic pathologique et par la physiologie expérimentale. Tel est le traitement consécutif à l'extraction du séquestre. — L'amputation avait été jusqu'à la fin du siècle dernier la seule ressource chirurgicale dans les cas de nécrose de l'un des grands os d'un membre inférieur; elle n'est plus indiquée que dans certains cas graves exceptionnels, lorsque, par exemple, la suppuration a pénétré dans une articulation, et que la nécrose s'est compliquée de carie, lorsqu'aussi cette suppuration épuise les malades avant que la séparation de l'os nécrosé soit accomplie, ou bien encore lorsque la multiplicité des séquestres contenus dans des cavités particulières n'autorise pas d'autres tentatives de guérison. HIPPOLYTE LASSEY.

**NECTAR.** C'est de ce nom que les Grecs ont appelé une boisson délicieuse réservée aux dieux, et qui donnait l'immortalité aux hommes qui la touchaient seulement des lèvres. Elle tire son nom de la négation grecque *nē* (ne pas), et de *kteinēin* (tuer), comme qui dirait, par un

sens équivalent, qui donne l'immortalité. A l'imitation de Sapho, il ne faut pas confondre le nectar avec l'ambrosie (v.) : l'un était le breuvage, l'autre l'aliment des divinités. Selon Homère, le nectar était rouge; il brillait de la pourpre vive de nos raisins de Bourgogne, dont on attribue les premiers ceps sur nos coteaux à Bacchus lui-même. Les anciens Grecs versèrent, avec leur génie et leur sagesse ordinaire, dans la coupe des dieux cette liqueur vermeille et enchantresse des vignes célestes, images de celles de nos collines, devant laquelle fuient les soucis les plus noirs. Ganymède, bel enfant dont le doux nom signifie qui réjouit les chagrins, et la fraîche Hébé, la Jeunesse, étaient chargés, le premier, de verser d'une aiguière d'or cette divine liqueur dans la coupe de Jupiter, et la seconde d'une amphore d'albâtre couronnée de roses dans la coupe des autres dieux. Festus ne crut pas pouvoir exalter plus haut la boisson de l'olympé qu'en l'appelant *murrhina potio* (breuvage murrhin). La murrhine était une espèce d'agate transparente dont l'Asie faisait des vases; leur prix était si élevé que Pétrone paya un bassin de cette précieuse pierre 720,000 fr. de notre monnaie. Rendons hommage à l'imagination riante des Grecs; laissons le dieu Odin et ses sombres Scandinaves dans leur *walhalla*, vider avec un rire affreux des crânes humains, écumants de bière et d'hydromel; et nous, pour donner un exemple de *nectar*, pris aujourd'hui au figuré, au défaut de celui de l'olympé, savourons le *nectar* de France, notre chambertin, notre pommard, notre clos Vougeot. Que dis-je? le baiser cueilli par un berger sur les lèvres d'une bergère est pour lui du *nectar*. Écoutez l'un d'eux soupircer dans un idylle ce vers :

Quel pur nectar j'ai bu sur ta bouche enflammée!

DENNE-BAZON.

**NEF.** Ce mot était d'une acception assez usuelle pour désigner les navires dans le temps où ils n'avaient point encore acquis les dimensions colossales où on les porte aujourd'hui. Dans ce sens,

il n'a pas de pluriel, et n'est plus usité qu'en poésie : c'est ainsi que Béranger a dit :

Des qu'on signale une nef vagabonde,  
Sera-t-elle lui . . . . .

On appelle *moulin à nef* un moulin construit sur un bateau. *Nef* se dit aussi d'une sorte de récipient ou vase de vermeil en forme de navire, et destiné dans les palais à des usages domestiques du ressort de la table. Ce mot est particulièrement usité encore aujourd'hui pour désigner la partie des églises qui s'étend depuis le chœur jusqu'à la principale porte. C'est l'emplacement qu'occupe ordinairement le public pendant la représentation de la messe et des offices divins. Quelques personnes croient que ce nom lui vient de la forme intérieure des églises, qui offre généralement assez d'analogie avec le dedans de la coque, ou d'une partie de la coque renversée d'un navire.

BILLOT.

**NÉFLE**, fruit du néflier, d'une couleur grisâtre, concave dans sa partie supérieure, qui se termine par un limbe à cinq divisions. Sa chair dure, extrêmement acerbe et astringente, semée de cinq noyaux osseux, n'est mangeable qu'après avoir subi une sorte de fermentation qui la ramollit et lui donne une saveur plus douce. Les nêfles recueillies en automne et déposées sur la paille parviennent plus promptement à cet état. Écrasées et mêlées avec les poires et les pommes sauvages, elles font une boisson saine et légèrement astringente; autrefois, elles étaient employées comme médicamenteusement astringent, après avoir été séchées au four.

**NÉFLIER**, de l'icosandrie pentagynie, de la famille des *rosacées* compte un assez grand nombre d'espèces. 1° *Le néflier commun meslier* (*mespilus germanica*), arbre de 6 à 15 pieds, a de grandes feuilles ovales, lancéolées, vertes en dessus, blanches et cotonneuses en dessous; ses fleurs sont blanches, grandes, solitaires et sessiles dans les aisselles des feuilles; on le trouve dans les bois du centre de l'Europe, où il fleu-

rit en juin. Les variétés du néflier que nous cultivons dans nos jardins pour leurs fruits sont : *le néflier à gros fruit*, *le néflier à fruit sans noyaux*, *le néflier à fruits précoces*, *le néflier à fruit alongé*. Cet arbre réussit à peu près partout; il se multiplie de graines, de marcottes, et par la greffe sur le cognassier, l'aubépine, etc.; placé sur le bord des massifs, au milieu des gazons, il produit un effet agréable dans les jardins paysagers. 2° *Le néflier du Japon* ne peut vivre chez nous que dans les orangeries; greffé sur notre aubépine, et placé dans une exposition favorable, il supporte bien l'hiver. 3° *Le néflier buisson ardent* est un arbrisseau originaire des parties méridionales de l'Europe; ses fleurs et ses fruits sont un bel ornement pour les jardins; son feuillage toujours vert est un avantage qui doit encore le faire rechercher. 4° *Le néflier nain* croît naturellement sur les montagnes de l'Europe; il pousse en buissons touffus et d'un vert luisant.

P. GAUBERT.

**NÉGATION** (du latin *negatio*), exprime l'action de nier : la négation est le contraire de l'affirmation. Dans le langage philosophique, la négation est l'absence d'une qualité dans un sujet qui n'en est pas capable. Mais, pour mieux faire comprendre ce que c'est que la négation, disons un mot de la nature de l'affirmation. Ainsi que le fait remarquer la *Logique de Port-Royal*, la nature de l'affirmation est d'unir et d'identifier, pour ainsi dire, le sujet avec l'attribut, puisque c'est ce qui est signifié par le mot *est*. Il s'ensuit aussi qu'il est de la nature de l'affirmation de mettre l'attribut dans tout ce qui est exprimé dans le sujet, selon l'étendue qu'il a dans la proposition, comme, quand je dis *tout homme est animal*, je veux dire que tout ce qui est homme est aussi animal, et ainsi je conçois l'animal dans tous les hommes. Voilà une affirmation, une proposition affirmative; elle affirme sans restriction tout ce qu'elle comprend en soi. Quant à la nature de la négation, on ne peut l'exprimer plus clairement qu'en disant que



c'est l'action de concevoir qu'une chose n'est pas une autre chose. « Non seulement, suivant le livre déjà cité, les propositions négatives séparent l'attribut du sujet selon toute l'extension de l'attribut, mais elles séparent aussi cet attribut du sujet selon toute l'extension qu'a le sujet dans la proposition, c.-à-d. qu'elle l'en sépare universellement si le sujet est universel, et particulièrement s'il est particulier. Si je dis que *nul vicieux n'est heureux*, je sépare toutes les personnes heureuses de toutes les personnes vicieuses, et si je dis que *quelque docteur n'est pas docte*, je sépare *docte* de *quelque docteur*, et de là on doit tirer cet axiome : « Tout attribut nié d'un sujet est nié de tout ce qui est contenu dans l'étendue qu'a ce sujet dans la proposition. » Les grammairiens appellent *mots négatifs* ceux qui ajoutent à l'idée caractéristique de leur espèce, et à l'idée propre qui les individualise, l'idée particulière de la négation grammaticale. Les *mots* *personne*, *rien*, *aucun*, *ne*, *ni*, *non*, sont des mots négatifs. La négation, renfermée dans la signification de ces mots, tombe sur la proposition entière dont ils font partie, et la rend négative. Il ne faut point confondre ces mots négatifs avec les mots privatifs grecs et latins que nous avons transportés dans notre langue, et dans lesquels on a voulu voir des négations (PRIVATIFS). M. Silvestre de Sacy, dans ses *Principes de grammaire générale*, dit que les particules destinées à exprimer la négation peuvent être considérées comme des adverbess.

CHAMPAGNAC. 1778

**NÉGLIGENCE.** La négligence, dont quelques personnes veulent à peine faire un défaut, en est cependant un grand, puisqu'elle ne nuit pas moins aux autres qu'à nous. Il est bien rare que le négligent ne le soit que pour lui, et qu'il donne plus de soin et d'attention aux affaires dont on le charge, aux intérêts qui lui sont confiés, qu'aux siens propres : c'est, en outre, un défaut acquis, et la négligence n'a point, comme la paresse, la faible excuse de l'innatité; c'est par

degrés que l'on s'y accoutume, et qu'elle devient une habitude. — Le *négligent* n'est pas un de ces caractères fortement prononcés qui conviennent au théâtre; toutefois, Dufresnoy, qui saisissait assez bien les nuances et les demi-caractères, l'a peint avec talent et vérité : on prétendit, il est vrai, que dans ce personnage il avait tracé son portrait. — Il est une autre sorte de négligence, celle des habillements, que l'on excuse chez les gens de lettres, les artistes; en un mot, chez les hommes occupés de soins plus graves que ceux de la toilette, quand, cependant, elle n'est pas poussée trop loin, et que ce n'est point chez eux une affectation. Quant aux dames, on sait que lorsqu'elles négligent un peu leurs atours, la coquetterie n'y veut rien perdre, et que le *négligé* est souvent leur plus séduisante parure. — Dans le style, la *négligence* est tantôt un juste objet de critique, tantôt une faute excusable, où même une grâce qui séduit mieux le lecteur que le *purisme* le mieux observé; cela dépend du genre de l'ouvrage : on ne tolère point les *négligences* dans les grandes compositions, telles que le poème, l'histoire, la tragédie, la haute comédie, etc.; on les pardonne à des productions plus légères, comme l'épître, le conte, la chanson, etc.; celles de Chaulieu n'ont point nui à son renom littéraire, et l'on serait bien fâché que M<sup>me</sup> de Sévigné eût effacé les siennes. — OUSSEY.

**NÉGOCE, NÉGOCIAINT** (v. COMMERCE, COMMERCANT).

**NÉGOCIATEUR, NÉGOCIATION.**

Le *négociateur* est, ou celui qui négocie quelque affaire considérable auprès d'un prince, d'un état, ou le personnage plus modeste qui négocie quelque affaire particulière, telle qu'un mariage, une vente, etc. Un habile *négociateur*, dit La Bruyère, sait parler ambigument et d'une manière enveloppée, afin de faire valoir ou de diminuer la force des mots, selon les occasions. La *négociation* est l'art, l'action de négocier les grandes affaires, les affaires publiques, un armistice, la paix; ou l'affaire elle-même qu'on traite, qu'on

négoce, ou la manière de traiter une affaire particulière, ou le trafic des agents de change, des banquiers, sur les billets, sur les effets de commerce. *Négociant* est donc, ou en général faire commerce et trafic, ou en particulier transporter, céder des effets publics, des lettres de change, à une personne qui en donne la valeur moyennant intérêt, prime, gain ou perte de change; ou enfin, traiter une affaire en grand ou en petit. Un ambassadeur, a dit un écrivain du dernier siècle, doit savoir aussi bien vivre que *négoçier*. *X.*

**NÈGRE, NÈGRESSE, NÉCALLOS,** sont des individus de sexe et d'âge différents qui constituent la race noire si remarquable dans la grande famille du genre humain.

*Æthiopes maculati præm, tenebricosi figurati.*  
*Per facies hominum gentes.*

*[Muscivores, Æthiopes, etc., etc.]*

Nous avons énuméré déjà, dans l'article de l'Honour (v.), les différentes nations et les variétés de leurs souches, qui constituent, selon nous, l'espèce *Nègre*; il ne peut donc être ici question que de sa nature même et de sa constitution spéciale, au physique et au moral. Tout le monde connaît cette sorte de museau, ces cheveux laineux avec une barbe rare, ces grosses lèvres si gonflées, ce nez large et épaté, ce menton reculé, ces yeux ronds et à fleur de tête, qui distinguent les nègres et les feroient reconnaître, même quand il seraient blancs de peau, comme leurs *albinos* (v.). Le front du nègre est abaissé et arrondi, la tête comprimée vers les tempes; ses dents sont placées obliquement en saillie. Plusieurs d'entre eux ont les jambes cambrées, presque tous avec peu de mollets, des genoux toujours demi-fléchis, une allure éreintée, le corps et le cou tendus en avant, tandis que les fesses ressortent beaucoup en arrière. Tous ces caractères extérieurs montrent déjà une nuance vers la forme des singes; nous allons les développer encore davantage pour signaler les différences d'espèce entre le nègre et l'homme blanc.

**§ I. Caractères anatomiques de l'espèce nègre comparée aux autres races humaines.**

Indépendamment de la proportion de grandeur des os de la face et des mâchoires prolongées, le crâne ou l'encéphale est plus rétréci dans le nègre, ce qui constitue une infériorité radicale et constante de son organisme. Il s'ensuit que les nègres sont beaucoup plus sujets à l'idiotie qu'à la folie, car rarement on en voit de fous; ils ne connaissent ni l'apoplexie, ni même l'hydrophobie, dit-on. Le Coran de Mahomet dit aussi que tous les peuples ont eu des prophètes, excepté les nègres, comme s'ils manquaient de haute capacité et d'inspiration. Leurs principaux défauts sont la paresse, l'apathie, l'ignorance, le défaut de génie (quoiqu'il y ait des exceptions signalées par l'évêque Grégoire dans son écrit sur la littérature des nègres); il n'en est pas moins généralement établi que les peuplades nègres, dans tous les lieux du globe qu'elles habitent depuis tant de siècles, en parfaite indépendance, au sein de l'Afrique surtout, végètent sans prévoyance, sans développement spontané de civilisation, sans conserver même celle qu'on leur offre ou qui présentent leurs voisins plus éclairés. Ils préfèrent croupir dans l'oisiveté, parce que le travail, sous un climat brûlant, leur paraît si insupportable qu'ils ne s'y livrent, quoique robustes, que par nécessité de vivre. Les mâchoires des nègres étant plus prolongées que celles des blancs, comme leurs os des pommettes, il fallait des muscles masticateurs plus puissants. Leur occiput, plus aplati, et le reculement du trou occipital plus en arrière, rendent chez eux la nuque du cou moins creuse, ce qui les rapproche de la forme de l'orang-outang, ainsi que l'arrondissement de la calotte de l'oreille. Le docteur Madden observa dans la Haute-Égypte que le squelette des nègres offre assez fréquemment six vertèbres lombaires (comme l'orang) au lieu de cinq, ce qui donne raison de la longueur de leurs reins et de leur allure dégingandée.

Leurs hanches sont moins saillantes que les nôtres; leur cavité pelvienne, rétrécie du haut, s'ouvre plus vers le sacrum, comme chez les singes; de là vient l'accouchement facile de la négresse. Il n'est pas jusqu'au négrillon qui soit plus velu que le blanc, et jusqu'à la longueur des bras, et des doigts des pieds et des mains, chez les nègres, qui ne présente une tendance manifeste vers la forme des quadrumanes, selon les remarques des célèbres anatomistes Soemmerring, P. Camper et Rudolphi. — De plus, on trouve des Hottentots et des nègres dont les os propres du nez sont soudés en un seul, comme dans les singes macaques, et dont l'humérus est percé à la fosse de l'olécrane, de même que chez le pongo (non les gibbons). Les os du crâne, durcis au grand air et au soleil, soudés de bonne heure aux nègres, sont plus épais, plus blancs ou éburnés que ceux des autres races; aussi, les nègres portent toujours leurs fardoux sur la tête, au rapport des frères Lander. Ces gros corps athlétiques, le long du Niger, restent toute leur vie de grands enfants, dans leur excessive indolence et leur malpropreté; heureux, malgré leur volontaire pauvreté, ils rient et se laissent duper, subjugués sans peine, par leurs gouvernements arbitraires. Leurs femmes, habillardes, faciles, crédules, cèdent à toutes les superstitions, comme les hommes; par stupidité. — Nous avons reconnu avec d'autres observateurs que, en effet, l'encéphale du nègre était généralement moins volumineux, moins pesant d'environ 6 à 9 onces, que celui même de la femme blanche, déjà inférieur en poids à celui de l'homme blanc. A la vérité, le célèbre anatomiste Tiedemann a mesuré plusieurs encéphales de nègres aussi volumineux que ceux des blancs, mais cette infériorité s'applique à l'espèce en général, bien qu'il y ait encore une très grande distance du nègre à l'orang. Ce n'est donc point un motif suffisant pour conclure avec MM. Blumenbach, Prichard, Gaetano, Pesce, et d'autres auteurs, que la race humaine est une. Si

l'on s'en rapporte même à la Bible, la postérité de Cham diffère de ses frères, depuis sa malédiction. Noirs jusque dans leur intérieur, les nègres ont le sang, la chair, les muscles d'un rouge tirant sur le brun. La portion grise de leur moelle encéphalique et de la colonne épinière est très foncée en couleur, ou même noireâtre, ainsi que le sang et la chair musculaire. Quelques anatomistes ont rencontré quatre lobes à leur poumon droit, mais ce caractère n'est pas général comme l'est la forme arrondie de la portion de leur estomac dite le *cul-de-sac*; il se relève davantage que celui de l'homme blanc, au-dessus de l'insculcation de l'œsophage; cette structure le rapproche de celui des singes. — Enfin, à mesure que diminuent les organes intellectuels, ceux de la volupté brute se déploient davantage; les nègres en offrent la preuve par la grosseur de leurs parties sexuelles et par l'extension considérable des lèvres du vagin et des nymphes chez la plupart des négresses, au point qu'elles exigent l'excision en divers pays. Tout le monde a entendu citer le prétendu tablier des Hottentotes; c'est un prolongement naturel de l'enveloppe préputiale du clitoris, laquelle retombe en avant. Personne n'ignore que, sous les climats chauds et humides, toutes les membranes s'allongent, que les mamelles des négresses tombent comme des besaces, que leurs parties sexuelles se relâchent, que les bourses, ou le scrotum, se distendent et s'emplissent souvent d'humours chez les vieux nègres; les tissus cellulaires et muqueux prédominent ainsi dans toute cette race. — En effet, la nature approprie le nègre aux contrées brûlantes; son tempérament est en général lymphatique et mou; même dans les déserts les plus arides; lent, apathique, sa paresse impatiente la vivacité des Européens; son indolence ne peut comprendre notre mobile inquiétude. Aussi l'on reconnaît ce relâchement de ses membres par l'inertie qu'il préfère à tout, par sa somnolence, et jusque par ces amas de graisse au croupion des femmes *bochimans*, de la tribu des Housouanas,

dont on a vu un exemple à Paris, sous le nom de la *Vénus hottentote*. Les nègres sont moins sensibles que les Européens ; l'eau-de-vie la plus forte, le rum, le piment, les condiments les plus brûlants n'excitent que faiblement leurs nerfs du goût ; leur peau, molle, épaisse, huileuse, lisse où peu velue, enroulée, sous l'épiderme, d'un réseau noirâtre, muqueux, qui lui donne cette teinte charbonnée, enveloppe les houppes nerveuses qui viennent s'y épanouir. Parmi nous, une peau fine, délicate, éprouverait des tourments horribles des moindres froissements du fouet : le serf nègre, déchiré par les lanières de cuir de son commandeur, et dont les plaies saignantes sont quelquefois frottées, par surcroît de punition, de vinaigre et de poivre, soutient cependant de tels châtimens avec flegme et patience. On en a vu, sortis du supplice, accourir à la danse de leurs *guiriots*, au son du *balaf* de leurs musiciens, ou se livrer à l'amour avec cette furie bestiale qui transporte aussi la négresse. — Cette insouciance naturelle est un résultat de la constitution du nègre ; il pousse à l'excès l'imprévoyance de l'avenir. Les vaisseaux négriers avaient toujours, en faisant la traite, quelques musiciens à bord pour faire oublier à ces malheureux, trainés en esclavage, toute leur infortune. Ils dansaient, quoique persuadés qu'on les emmenait pour les dévorer. — Ces traits d'infériorité autorisent plusieurs naturalistes et physiologistes à établir une différence spécifique entre le nègre et les races blanches. S'il est vrai que, dans les règnes organisés (végétal et animal), les êtres soient émanés du degré le plus imparfait pour s'élever au rang le plus perfectionné, le nègre, comme inférieur, doit avoir précédé l'homme blanc. De même, la plupart des races noires ou brunes d'animaux sont plus brutes, grossières ou sauvages que les blanches, plus molles et civilisées (comme on l'observe dans les genres des cochons, des chiens, etc.). Ainsi, l'homme blanc, affaibli sans doute par la culture intellectuelle et cette éducation

sociale qui le garantit de la rudesse des éléments, en revanche y gagne un plus grand développement de sensibilité et d'intelligence que n'en peut obtenir le sauvage et le nègre endurci sous le soleil brûlant de l'Afrique. — Il est donc facile de prouver, par l'organisation anatomique, que le nègre se rapproche plus des singes que notre race blanche ; que son cerveau est comparativement plus étroit que le nôtre, tandis que les nerfs qui en émanent avec la moelle épinière sont plus volumineux ; aussi, est-il moins destiné à la pensée qu'aux actes de l'animalité. En effet, ses hémisphères cérébraux, plus petits, offrent moins de circonvolutions, tandis que de grands tubercules quadrijumeaux, un cercelet considérable avec une grosse moelle allongée annoncent une propension plus marquée vers les fonctions corporelles sensibles que pour les facultés intellectuelles. De même, Camper a montré, par la comparaison de l'angle facial, que le blanc, dans les races les plus perfectionnées, approchait de l'ouverture droite de 90°, tandis que le museau du nègre descendait même au-dessous de 80, et que le singe orang s'abaissait à 65, pour se confondre avec l'ignoble muile des brutes s'avançant vers la pâture, tandis que le cerveau et le front se recule, comme si la pensée cédait à la glotonnerie. Aussi l'animal est-il plutôt fait pour manger que pour réfléchir. Les organes du goût et de l'odorat, plus développés chez le nègre que dans le blanc, prennent, comme ceux des sexes, un plus puissant ascendant sur son moral qu'ils n'en ont sur le nôtre ; le blanc est donc plus destiné à la vie intellectuelle et civilisée que le nègre.

§ II. De la coloration des diverses lignées nègres et de ses causes. Des castes ou mélanges avec d'autres races, mulâtres, métis, petits-blancs, etc.

On a cru généralement que la couleur des nègres résultait de l'action continuée des rayons solaires sur ces habitants de l'Afrique ; l'on a regardé les Éthio-

piens comme à demi-rôtis, détestant le soleil ainsi qu'on le disait des Troglodytes, fuyant dans des cavernes; mais l'habitation géographique des peuples a montré qu'ils n'étaient nullement colorés en raison de la chaleur et de l'éclat des diverses contrées du globe. Il y a au contraire des hommes de race blanche, même dans le milieu de l'Afrique, décrits par Léon l'Africain, par Marmol, Shaw, Bruce, Adanson, et des tribus nègres plus ou moins noires, soit à la terre de Diemen, à la Nouvelle-Zélande, soumis à des froids rigoureux; et enfin, sous les plus horribles climats polaires habitent des races à cheveux et yeux noirs, à peau très brune, comme les Esquimaux, les Lapons, les Kamtschadales, à côté des blancs et blonds Islandais et Finnois. Nous avons exposé ces faits détaillés dans notre *Histoire naturelle du genre humain* (2<sup>e</sup> édition). — Cette couleur âtre, huileuse, salissante d'ailleurs, pénètre toutes les humeurs du nègre, ses chairs, son sang, son cerveau; sa bile est plus foncée que chez les blancs. Peut-être l'odeur forte des nègres en sueur émane de la même cause. Toutefois, les os, les dents, conservent leur blancheur, ainsi que le liquide reproducteur, contre l'opinion de quelques anciens. Les négrillons ne naissent pas noirs à la vérité, mais déjà plus colorés que les blancs, surtout à leurs parties génitales, et ils brunissent sans être exposés au soleil. Il est bien vrai que l'action de cet astre hâle et noircit plus ou moins la peau des blancs, mais elle ne produit pas ces effets sur les poils des quadrupèdes ou les plumes des oiseaux, car il y a des espèces blanches sous les cieux les plus ardents, et les Européens, les Asiatiques, de race blanche originaire, ne deviennent réellement noirs qu'à la suite d'alliances avec les nègres. Les anatomistes admettent pour cause le pigment noir qui se dépose en couche dans le tissu muqueux, dit de *Malpighi*, sous l'épiderme, et pénétré dans les poils ou cheveux pour les teindre de sa nuance (différente selon les races humaines). Ce pigment,

selon Leeat, P. Barrère et d'autres auteurs, émane de la bile ou des capsules atrabillaires gonflées d'un suc noir. On trouve chez quelques animaux atteints de mélanose, ou maladie noire, des dépôts ou poches tuberculeuses de matière noire analogue à celle d'un sang veineux très foncé, comme l'a fait voir M. Breschet; c'est une sorte d'excrétion de carbone surabondant, d'après le sentiment de Blumenbach, et dont manquent au contraire les *albinos* (v.). Meckel père faisait émaner de la partie corticale brune du cerveau du nègre cette coloration qui imprègne tout l'organisme; mais il faut reconnaître, selon nous, une disposition native; comme entre le lapin à chair blanche et le lièvre à chair noire, à moins de recourir, avec Ovide, à la chute de Phaéton :

Inde etiam Æthiopes nigrum traxerunt colorem  
Credita.

Il est certain que des peuples à peau blanche ne supporteraient point l'action vive des rayons d'Afrique sans être frappés de ces inflammations appelées *coups de soleil*. Aussi, ce réseau muqueux noir du nègre garantit le derme, et H. Davy observe que la chaleur rayonnante est absorbée, comme la lumière, par les surfaces noires, qui la convertissent en chaleur sensible. Il s'ensuivrait que cette couleur noire augmenterait encore la chaleur dans le nègre (comme le font pour nous les habits noirs en été). En effet, M. Douville, en son voyage dans l'Afrique centrale, a expérimenté que les nègres ressentent plus de chaleur corporelle que les blancs de même âge et de même sexe, et que le travail rend cette chaleur encore plus insupportable aux nègres. — De là suit une autre considération : l'ardeur du tempérament doit en être augmentée; aussi, la puberté est précoce chez les nègres et les négresses surtout; dès l'âge de dix à douze ans, elles arrivent à la nubilité, et la liberté dont elles jouissent les fait bientôt devenir mères. Par la même cause, et par la lubricité naturelle à cette race, les nègres des deux sexes vieillissent plus prompt-

tement et s'usent plus que les blancs. Ces peuplades seraient excessivement nombreuses si tous leurs enfants vivaient; mais l'ineurie et la paresse, qui les laissent périr parfois dans l'indigence, au milieu d'un sol fertile, faute de soins et de culture, les petites guerres qu'ils se livrent dans leur barbare anarchie, la traite dans laquelle les pères vendent leurs enfants pour du rum ou des colliers de verroterie, diminuent notablement cette population. Il faut dire aussi que la corruption et la férocité sont poussées parfois à leur comble chez diverses tribus nègres, et qu'elles ne prennent de notre civilisation trop souvent que les vices, comme le disait Mollien des habitants du Fouta-Toro, et d'autres voyageurs, des Gallas, des Anaieos, etc. Les Ashanties, les Fantées, emploient des barbaries atroces, soit par vengeance contre leurs ennemis, soit par les plus affreux sacrifices humains à leurs fétiches, *gris-gris* divinisés, avec l'ivresse et tous les débordements. Comme ils sont peu sensibles eux-mêmes, ils ont des supplices cruels, et l'anthropophagie ne leur est pas inconnue encore aujourd'hui. S'il existe des nègres peu jaloux pour leurs femmes, d'autres exercent sur elles des férocités inouïes. Cependant, à côté de ces fureurs, on trouve des peuplades d'une hospitalité patriarcale et d'une bonté qui descend jusqu'à la faiblesse de se laisser enchaîner et réduire à la servitude. — C'est par suite de cette inertie morale que les nègres esclaves, rendus à la liberté, périssent en plus grand nombre, faute de travailler et de s'assurer une existence à venir, que les blancs. Cette mortalité, plus considérable parmi les affranchis que chez les esclaves, a été surtout constatée aux États-Unis. De 1820 à 1831, il est mort à Philadelphie un blanc sur 42, tandis qu'il succombe un nègre libre sur 22 nègres affranchis. Les nègres esclaves trouvant des secours, ne sût-ce que par intérêt de la part de leurs propriétaires, périssent en bien moindre quantité. — Les préventions sur la noblesse de la peau

blanche, dans les colonies, sur celle des noirs, tiennent à plusieurs causes qui ne sont pas uniquement des préjugés. On comprend déjà la supériorité morale incontestable de la race blanche; elle est telle que, nulle part sur le globe, les nègres n'ont pu réduire des hommes blancs en servitude, tandis que ceux-ci, en moindre nombre et moins robustes de corps, vont saisir, au fond de l'Afrique, les nègres pour les enchaîner, les dompter dans des colonies. Les sauvages mêmes du nord de l'Amérique ont assujéti des nègres et les font travailler; les barbares de la Nouvelle-Zélande et autres peuplades polynésiennes réduisent partout en servitude les tribus nègres de leurs îles, jusqu'à les sacrifier dans leurs festins. — Dès les anciens âges, on qualifiait de *blancs* les hommes libres et de *noirs* les esclaves; de là viennent les noms de Russie-Blanche, Valachie-Blanche, etc. Les Huns furent jadis distingués en *blancs*, ou libres, et en *noirs* (quoique de couleur blanche), comme serfs. On n'a pas même, aux États-Unis d'Amérique, obtenu l'égalité démocratique entre le descendant d'un nègre et le blanc, quoique le mélange réitéré avec cette dernière race, par des générations successives, ait effacé la tache originelle. Un édit de Louis XIV, en 1704, avait fait déchoir de la noblesse quiconque s'alliait aux négresses, et même aux mulâtres. Ce préjugé règne encore dans les républiques espagnoles d'Amérique. Il serait heureux, sous quelques rapports, que cette opinion arrêtât le débordement immoral de cette foule de petits blancs, hommes de couleur, bâtards, la plupart sans moyens de vivre, privés d'éducation, qui encombrant les colonies des Européens et en menacent l'existence, par suite de la promiscuité des races. On a dit de plus que l'homme blanc était franc, *candidé*, loyal, tandis que le noir était faux, rusé ou fourbe, comme la plupart des serviles menteurs et fripons. Le courage en effet paraît, ainsi que le génie, l'apanage des races blanches, dominatrices et civilisatrices du globe, tan-

dis que les souches noires n'ont donné que des esclaves.

TABLEAU DES MÉLANGES DES RACES.

| PARENTS.            | PRODUITS OU CASTES.  | DÉGRES DES MÉLANGES.    |
|---------------------|----------------------|-------------------------|
| Blanc et nègre.     | Mulâtre.             | 1/2 blanc, 1/2 noir.    |
| Blanc et mulâtre.   | Terceron.            | 3/4 blanc, 1/4 noir.    |
| Noir et mulâtre.    | Griffe ou zambo.     | 3/4 noir, 1/4 blanc.    |
| Blanc et terceron.  | Quarteron.           | 7/8 blanc, 1/8 noir.    |
| Noir et terceron.   | Quarteron saltatras. | 7/8 noir, 1/8 blanc.    |
| Blanc et quarteron. | Quinteron.           | 15/16 blanc, 1/16 noir. |
| Noir et quarteron.  | Quinteron saltatras. | 15/16 noir, 1/16 blanc. |

Le mot *saltatras* (saut en arrière) désigne un retour vers la race noire. Les mélanges du sang noir avec d'autres tiges, comme celle des Américains naturels, ou Caraïbes, ou avec les Indiens de l'Asie orientale, engendrent des individus de nuances variées qui portent des dénominations différentes selon les contrées, comme nous l'avons exposé dans notre ouvrage sur le genre humain. Ce sont ces hommes de couleur qui dominent Haïti et qui menacent l'avenir des établissements européens. N'ayant ni l'intelligence perfectionnée des blancs, ni la soumission laborieuse des nègres, dédaignés des premiers, haïs des seconds, comme voulant usurper sur ceux-ci les droits des blancs sans en posséder des titres légitimes, ils forment une caste ambiguë sans état fixe, et plus prompte à la révolte que disposée au travail. — On sait que cette teinte foncée du nègre réside dans le tissu réticulaire placé sous l'épiderme : celui-ci est une concretion de la mucosité (dite de Malpighi) laquelle transsude continuellement par les petits vaisseaux du chorion, et forme le pigment noir. Cette couleur n'est encore, dans le négrillon naissant, qu'une nuance jaunâtre qui, brunissant peu à peu, devient d'un beau noir luisant dans l'âge de la force, et qui se ternit enfin ou pâlit dans la vieillesse, et lorsque les cheveux grisonnent. De même, dans ses maladies, le nègre se décolore, il devient livide. Les nègres sont

d'autant plus forts, actifs et vigoureux qu'ils sont d'un beau noir dans leur race. Leurs cicatrices restent grises.

### § III. De l'esclavage et de la traite des nègres. Des négriers, etc.

Dès le temps des Phéniciens, et même auparavant, les nègres ont été achetés, réduits en esclavage et chargés des travaux les plus pénibles : les anciens Égyptiens avaient des eunuques noirs à leur service, comme les Assyriens et les Perses; Tyr et Sidon trafiquaient de ces esclaves; les Carthaginois les employaient dans le commerce, à l'exploitation des mines. Hannon, navigateur carthaginois, nous apprend dans son *Périple* que les nègres étaient, dans ces époques reculées, ce qu'ils sont encore aujourd'hui, de misérables peuplades végétant sous leurs cabanes, trouvant difficilement leur nourriture avec quelques bestiaux, cultivant à peine quelques champs de mil, et soumises à de petits despotes. — Les conquêtes des Grecs, celles des Romains, en Afrique, rapportèrent des esclaves en Europe. Les Éthiopiens, ou nègres, furent fréquents à Rome et à Constantinople au temps du Bas-Empire. Les invasions des Maures et des Arabes, les interruptions des Sarrasins, disséminèrent en tous les lieux de la domination musulmane les peuples noirs de l'Éthiopie. Dès la fin du *xiv<sup>e</sup>* siècle, les navires portugais rapportèrent aux îles Canaries des esclaves nègres pour la culture des terres. En



1481, les Portugais bâtirent un fort sur la côte d'Afrique, et vers 1520, Alonzo-Gonzales fit l'un des premiers ce commerce de sang humain, qui a subsisté jusqu'à nos jours. Dès 1508, les premiers esclaves nègres furent transportés à St-Domingue par les Espagnols; en 1510, le roi d'Espagne, Ferdinand-le-Catholique, envoya le premier, pour son compte, des nègres au Pérou, peu après sa conquête. On attribue à Barthélemy de las Casas, illustre défenseur des Américains, le conseil d'employer les nègres à leur place pour des travaux pénibles. L'évêque Grégoire a tenté de laver de ce reproche l'évêque de Chiapa: Quoi qu'il en soit, la traite fut légalement autorisée en Espagne d'abord, sous Charles-Quint en 1517, et approuvée par le pontificat de Léon X, puis sous le règne d'Élisabeth en Angleterre, et sous Louis XIII en France. Tous ces princes l'adoptèrent sous le prétexte que les noirs n'étant pas chrétiens, ils ne pouvaient pas prétendre à la liberté d'homme. Les Génois, entre autres, se livrèrent aussi avec ardeur à ce commerce pour les autres nations par un trafic interlope. — Les partisans de l'esclavage soutiennent, avec Aristote, qu'il y a des esclaves par nature, c'est-à-dire des êtres inférieurs en intelligence, ou incapables de se gouverner, comme les enfants, et par cette raison condamnés à la subordination. A quel titre, ajoutent des publicistes, posséderions-nous l'empire sur d'autres êtres, ou les animaux, si ce n'était par cette supériorité d'industrie et d'habileté que nous accorde la nature pour les gouverner? Si l'ordre éternel a voulu que le bœuf et le cheval, malgré leur force, se courbassent sous le joug de l'homme; si les faibles, les incapables, cèdent aux plus forts en intelligence, leurs protecteurs nés, la femme à l'homme, le plus jeune au plus âgé, de même le nègre doit obéir au blanc. N'est-ce pas la nature qui a rétréci son cerveau et lui a distribué avec plus de parcimonie les plus hautes facultés? Jusque parmi les races inférieures, des insectes même, et les républiques des four-

mis, des termites, des abeilles, n'y trouve-t-on pas des exemples d'ilotes, de parias, de nègres esclaves, réduits par la nature à des travaux pour élever les édifices, amasser des provisions, prendre soin de la progéniture dans l'intérêt général de l'état? La nature établit l'inégalité et la subordination des races herbivores sous les carnivores; le monde est une république immense dans laquelle les rangs de chaque espèce sont assignés; chacune doit s'y classer ou coordonner d'après sa valeur relative, sa puissance réciproque, sans qu'on ait droit d'en murmurer. Que prétendent donc, ajoutent ces philosophes, les défenseurs d'une égalité chimérique? Si elle existait, le monde même ne pourrait plus subsister. Otez tout empire sur les animaux, et l'agriculture périrait, et, sans elle, l'homme retourne sauvage dans les bois. Otez toute hiérarchie dans l'état, partagez également les biens, et personne ne voudra travailler ni obéir; tout mobile d'action sociale est anéanti; et la cité se dissout, la famille même tombe dans l'anarchie par l'égalité. La nature, plus sage, a donc établi une inégalité pour l'ordre, afin que le fort protégeât le faible, et que celui-ci rendit service à celui-là. Dites si jamais aucun peuple produirait les grands monuments de la civilisation sans cette hiérarchie et ce concours nécessaire des travaux par le commandement des uns et l'obéissance des autres? Les armées sont des hiérarchies nécessaires pour la défense des états. — Mais s'il y a des inégalités naturelles entre les races d'hommes, et s'il en faut d'artificielles dans la société, elles doivent se compenser par des bienfaits réciproques. Le christianisme, à cet égard, d'accord avec la philosophie, présente la Divinité comme égale pour tous les humains; et, comme dit Sénèque, ne sommes-nous pas tous plus ou moins co-serviteurs les uns des autres sur la terre? Ce n'est que par une absurde concession que des jurisconsultes ont osé dire, *servi nascuntur*. Quelle contrée barbare que celle où le sein maternel est frappé de servitude? Rien au monde peut-il justi-



fier l'attentat de donner des fers à cet innocent qui en sort ? — Quoi qu'il en soit, les Européens firent la traite en Afrique, au nord et au sud de la ligne équatoriale, à la côte d'Angole, Cabinde, Loango, Malimbe, Saint-Paul de Loando et Saint-Philippe de Benguela. On remarquait que les Mandingues étaient les meilleurs, c'est-à-dire les plus dociles. Les Eboës, ou Ibos, sont les plus stupides et timides ; au contraire, les Koromantyns du royaume de Juida sont fiers, sauvages et rebelles. La Côte-d'Or fournissait les plus forts esclaves, et en plus grande quantité. Dans le canal de Mozambique, on a fait aussi la triste des Macquois, des Monjivas, des Sofalas, et autres tribus. Enfin, on obtient encore beaucoup d'esclaves du nord de l'Afrique par le Fezzan et le Bournou, mais ils arrivent exténués de longs voyages en caravanes à travers les déserts. Les Wangarécens ne sont pas estimés autant que les esclaves de Haouassa, plus industrieux et moins stupides. Plusieurs autres contrées donnaient des nègres de qualités diverses, et distingués par un tatouage ou des déformations et modes imprimés sur leur peau selon les pays. — On achète ces esclaves par des échanges, avec du fer en barres, de l'écandevie, du tabac, de la poudre, à canon et des armes, des quincailleries, surtout des étoffes de laine ou de coton bariolées de couleurs vives, rouges, etc. Au Congo, des pères ont vendu leurs enfants ; ailleurs, des nègres reçoivent comme monnaie le petit coquillage dit *cauri* ou *puçelage* (*cypræa moneta*), pêché aux îles Maldives ; sur d'autres côtes, on préfère les *pagnes* ; outre ces objets, les rois, les chefs de chaque contrée, se font donner des présents, et les courtiers d'esclaves, les comptoirs européens, exigent des droits ou rétributions qui augmentent le prix des nègres : un bel esclave de cinq pieds cinq pouces revenait, sur la côte de Guinée, à 600 francs. Les jeunes femmes coûtaient 400 francs. Chaque année, la traite enlevait à l'Afrique environ 100,000 individus. Saint-Domingue en recevait 25,000, car il est certain que les colonies

dévorent les nègres, soit que la servitude, les peines et les travaux dont ils sont accablés les minent insensiblement, soit qu'ils manquent d'assez de femmes pour assurer leur reproduction, ou que ces nouveaux élimés et leur genre de vie ne la favorisent pas. — Que l'on se représente des compagnies de négriers débarquant avec des armes, des ferrements ou des chaînes, et quelques marchandises pour la traite, sur les côtes de la Gambie, à Gorée, à Sierra-Leone, et autres stations. L'on avance par caravanes chez des peuples simples, qui ouvrent leurs cabanes hospitalières à ces étrangers. Ceux-ci ont excité les petits rois ou chefs de tribus à des guerres pour faire des prisonniers et les livrer à la traite. C'est dans la nuit que se font à l'improviste les expéditions contre les nègres. On enivre les malheureux captifs ; on les enchaîne ; on surprend des enfants, on séduit des négresses, on attire les individus écartés et sans défiance par des présents légers de verroterie ; on pille de petits hameaux trop faibles pour résister ; on enlève tantôt une mère pour attirer son fils, et tantôt le fils pour avoir sa mère. On pénètre ainsi jusqu'à 1,200 milles dans les terres. On attache les captifs à une chaîne ; on leur saisit le cou dans une fourche, dont la queue longue et pesante les empêche de fuir. Ces bandes, semblables à celles des galériens, sont ramenées de 2 à 300 lieues de l'intérieur, à travers d'affreux déserts, en portant l'eau, la farine, les graines ou racines nécessaires pour subsister. Si quelques femmes ou enfants ne peuvent suivre, on les abandonne au désert, et ceux qui parcourent les mêmes lieux y ont trouvé leurs cadavres desséchés, que rongent les bêtes sauvages. — Arrivés sur la côte, ces malheureux y sont enfilés par bandes ou chaînes dans les vaisseaux négriers, jetés à fond de cale, chacun sur des cadres si étroits qu'il leur est impossible de se retourner avec leurs ferrements ; ils n'occupent que le même espace qu'ils auraient dans leur tombeau, et ne respirent d'air qu'autant qu'il le faut pour prolonger leur douloureuse vie, car

on en a accumulé jusqu'à 1,500 sur un seul bâtiment. Qu'on juge de la vapeur épaisse de transpiration et d'odeur infecte qui s'exhale de tant de corps échauffés dans l'air méphitique et empesté des soutes de ces navires, surtout pendant la nuit, et lorsqu'on ferme les écoutilles. Aussi ces infortunés hurlent de toutes parts qu'ils étouffent ; les femmes tombent en défaillance, et il périt beaucoup d'individus faute d'air, outre le chagrin, la terreur et la nourriture grossière de fèves, de mil ou d'ignames qu'on leur distribue, ainsi que l'eau, avec parcimonie. — Bientôt, la plupart sont saisis d'une dysenterie pernicieuse, le *séringat*, parce que ces malheureux lèchent leurs excréments liquides tout à coup, et, pour comble de misère, chaque fois qu'ils éprouvent ce besoin, il faut que toute la chaîne de leurs compagnons d'infortune se lève, en sorte que nuit et jour ils n'ont point de repos. L'appareil lugubre de leurs fers, et ces marches de galériens ; la nuit dans leurs étroites demeures, empêche tout sommeil. Joignez-y les cris effrayants des souffrances, et qu'on pense aux résultats des besoins pressants de ces misérables, dont les déjections fétides salissent et leurs voisins et ceux placés au-dessous d'eux ! Au milieu de ce crouppissement de malpropreté, de cette dégoûtante putridité, née de l'encombrement ; la fièvre s'allume, une contagion dévorante moissonne comme la peste, en peu de jours, une multitude de nègres. Un pauvre moribond, gisant à côté d'un compagnon de sa misère, demande en vain quelques gouttes d'eau pour se rafraîchir ; il faut qu'il se lève avec la chaîne ; on le frappe s'il ne peut marcher ; il périt sur la place, ou de maladie ou de mauvais traitements. Telle est l'effrayante mortalité causée par l'entassement de tant de corps exhalant une sueur fétide, par des déjections empestées, par l'aspect des mourants, à fond de cale, respirant leur pourriture, que les médecins n'ont pas hésité à reconnaître dans ces causes l'origine du typhus nautique et de la fièvre jaune, dont la malignité dévaste les populations, et font

si chèrement payer aux blancs leur atrocité. — En effet, tel vaisseau négrier qui a chargé 12 à 1,500 esclaves sur la côte d'Afrique perd, en moins de deux mois de traversée pour le trajet aux colonies d'Amérique, plus des deux tiers de sa cargaison : aussi est-il plus avantageux de charger moins d'esclaves à la fois, et de les bien traiter, parce qu'on en perd beaucoup moins. On cherche à les distraire par une mauvaise musique, et en les faisant danser sur le pont. Mais lorsque le désespoir saisit ces nègres, ils se précipitent dans la mer si l'on n'y prend garde. Pour prévenir les révoltes, on les tient enchaînés ; à la moindre résistance, on les attache à des barres de fer. La plupart, écorchés par leurs efforts, poussent des hurlements lamentables qui se répètent chez leurs compagnons dans tout le vaisseau, et qui remplissent, pendant la nuit en pleine mer, l'âme des bourreaux négriers eux-mêmes de la plus affligeante mélancolie sur la perversité humaine. — Parvenus aux colonies, les nègres sont examinés, marchandés comme un bétail ; on regarde leur langue, leur bouche, leurs parties naturelles, pour s'assurer de leur santé, de leur force. On les fait courir, sauter, lever des fardeaux ; les négresses nues sont considérées dans le plus grand détail ; leur jeunesse, leurs charmes, sont mis à l'enchère. Mais telle est la consternation qui règne dans ces marchés de chair vivante que les nègres se croient à une boucherie, et destinés à être dévorés ; on a vu de jeunes négresses en mourir de frayeur. — Assez d'écrivains ont signalé la distance entre le colon et le nègre ; les lois l'ont consacrée dans le code noir et le code blanc. On a remarqué que plus les peuples sont libres, comme les Américains, les Anglais, plus leurs nègres sont maltraités, tandis que les peuples assujettis au despotisme, comme l'étaient les Espagnols, traitent plus doucement leurs esclaves.

#### § IV. De l'abolition de la traite et de l'affranchissement des noirs.

De tout temps, les sages de diverses nations répudièrent cet asservissement

de la race humaine, et le législateur des chrétiens appela tous les hommes les enfants égaux d'un même père. Il faut convenir aussi que le christianisme, dès son origine, eut surtout la gloire d'affaiblir l'esclavage dans l'empire romain, ou le monde civilisé ; bien que l'empereur Adrien en eût déjà modéré les rigueurs. Toutefois, les vieux Romains croyaient voir dans cette nouvelle religion, embrassée en foule par les esclaves, qu'elle apportât un sort meilleur par l'Évangile (la bonne nouvelle), le déchaînement de l'anarchisme. — Ce ne fut donc point le système féodal qui commença l'affranchissement des serfs blancs, comme on l'a dit ; mais l'Église. Le pape Alexandre III déclara que la nature n'avait pas créé d'esclaves, et toutefois ceux des domaines ecclésiastiques furent de tous le plus longuement conservés, comme leurs biens de main-morte. L'esclavage subsista donc durant tout le moyen âge, malgré plusieurs édits d'affranchissement portés par Constantin, Justinien et Théodose, et quoique les barons chrétiens, partant pour la conquête de la Terre-Sainte, aient concédé la liberté à prix d'argent à beaucoup de leurs serfs, ou que les personnes pieuses à l'article de la mort en aient affranchi *pro amore Dei et mercede animæ*. Mais il était dans les destinées que la race blanche sortît peu à peu de ses fers, tandis que l'antique anathème prononcé sur la tête des descendants de Cham les menaçait d'un esclavage éternel. — Les quakers censurèrent les premiers ; dès 1727, la traite des nègres, et les premiers la proscrivirent en 1774 dans la Pensylvanie par les plus honorables motifs du christianisme. Ce fut une grande victoire de la religion sur l'intérêt privé. Cette abolition du commerce des nègres ne fut obtenue qu'en 1807 et 1808 dans le parlement britannique, et consacrée par la France en 1815. Elle avait eu lieu de fait pendant nos révolutions, ainsi que l'émancipation des noirs dans les colonies. On se rappelle le fameux axiome : « Périissent les colonies plutôt que les principes, » en sorte

que la nation française devança longtemps l'Angleterre en générosité, plus même que ne l'aurait prescrit la prudence. En effet, il était naturel que les noirs opprimés eussent à venger des injures sur leurs maîtres ; qu'ils ne pouvaient considérer que comme d'injustes tyrans ; de là toutes les horreurs qu'un climat brûlant inspire d'ailleurs aux passions de haine et à la rage de la vengeance à ces hommes avilis par l'esclavage, et qui ne purent s'élever à la dignité qu'inspire la liberté. Ils s'enivrèrent de barbarie et du sang des massacres. Aujourd'hui, sur la terre d'Haïti, dont ils restent libres possesseurs, leurs progrès de civilisation sont nuls par suite de l'indolence ou de l'apathie. Leur paresse est telle qu'il faut, dit-on, les contraindre encore à coups de fouet au travail de la culture ; et qu'ils sont subordonnés aux mulâtres qui les gouvernent. — Les nègres soustraits par les croisières anglaises aux bâtiments négriers, sont réunis sur la côte de Guinée dans la colonie de Liberia, et forcés d'acquiescer par leurs travaux la façon de leur affranchissement ou les frais de leur libération. Ces nègres rendus à la liberté, souvent ne trouvant à vivre nulle part loin de leur pays, préfèrent rester dans la dépendance. — Les états de l'Union de l'Amérique septentrionale, qui ont conservé des nègres esclaves (en Virginie, en Géorgie et autres états du sud), les voient se multiplier en beaucoup plus grand nombre même que les blancs, selon l'observation de M. Tocqueville. Au contraire, parmi les états du nord, chez lesquels les nègres sont libres ou émancipés, leur mortalité est plus considérable que celle des esclaves, et même que celle de la race blanche, comme le prouve la *Statistique médicale* du docteur Emerson. En effet, le maître de l'esclave le soigne dans ses maladies et sa vieillesse, tandis que le noir libre, manquant de prévoyance et de secours, succombe dans la misère et l'insouciance ; il en périt à Philadelphie annuellement 1 sur 22. Ces faits confirment l'opinion que par tout le globe la race nègre montre moins d'ac-

tivité et de ressources d'intelligence que la race blanche. Nous pourrions pousser plus loin ces remarques, surtout s'il s'agissait des tiges cueore plus abruties des Hottentots et des Papous, appartenant également à l'espèce nègre dans l'état sauvage. — Ne désespérons pas toutefois de cette grande race que la nature n'a pu répudier de la civilisation par une condamnation éternelle. Si le nègre, à notre avis, n'est point notre égal, pourquoi de plus heureuses circonstances pour leur état social et leurs moyens d'éducation n'allumeraient-ils pas chez eux le flambeau de la vie intellectuelle et politique, jusqu'au degré de lumières et de félicité auquel notre espèce peut prétendre ? Ne déshériterions aucun membre de la grande famille de ces hautes espérances ; tendons au faible une main protectrice pour l'élever à un rang supérieur dans l'échelle de la perfectibilité, au lieu de l'opprimer dans un malheur irrémédiable. Par ces mutuels services, tous les peuples de la terre, échangeant les productions de la nature et celles de leur industrie, cimenteront leur bonheur. Ils multiplieront les gages de leur amitié au lieu de s'opprimer par des violences qui perpétuent les querelles ou éternisent ces motifs des guerres qui entre-déchirent l'humanité (v. HOMME). — On dit figurément : traiter quelqu'un comme un nègre, pour exprimer le mépris et les mauvais traitements qu'on lui inflige, etc.

J.-J. VIREY.

**NÈGREPONT** (en latin *Negrepontia*, *Eubœa*, *Insula Chalcis*). C'est l'ancienne Eubée. L'île de Négrepont forme un des districts (sandschaks) de la province de Romélie. C'est une des plus grandes de l'Archipel ; son étendue superficielle est de 70 milles carrés, et sa population de 60,000 habitants, dont 45,000 Grecs. La capitale, Négrepont, anciennement Chalcis, est si peu éloignée que, de cette ville jusqu'à une tour qui s'élève dans le détroit, nommé Euripus, il y a un pont-levis qui peut se déplacer pour laisser passer les vaisseaux. Un pont de pierre de cinq

arches le réunit aux côtes de Livadie. Dans le port de la capitale, dont la population est de 16,000 habitants, stationnait autrefois la flotte des galères turques. L'île de Négrepont est coupée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, qui n'est qu'un prolongement des montagnes de Thessalie. A l'extrémité méridionale s'élève l'importante forteresse de Karysto, en face d'Athènes. Par sa formidable situation à l'entrée du détroit, elle commande, non seulement toute l'île, mais aussi le territoire d'Athènes. C'est à cause de cela que depuis la révolution de 1822 les Grecs ont plus d'une fois fait la tentative de la prendre d'assaut. Jadis, l'île de Négrepont était célèbre par ses carrières de marbre gris, et par la quantité d'amiant (substance incombustible) qu'on y recueillait. Aujourd'hui, ses principales productions sont des céréales, du vin et du coton. En 1821, cédant aux patriotiques et chaleureuses exhortations de la belle Modéna-Maurogenia, les habitants de l'île arborèrent le drapeau de l'indépendance. Cette jeune fille descendait d'une noble famille de princes grecs, qui jadis avaient possédé d'importants fiefs dans l'île d'Eubée. Lorsque le dernier prince de cette famille eut perdu la citadelle de Karysto, il entra au service du sultan : ses descendants furent employés par le divan en qualité de drogmans. Le sultan, soupçonnant de trahison le dernier représentant mâle de cette famille, Stéphan, le fit étrangler. Sa fille Modéna se réfugia dans la petite île de Mikone, où elle arma deux vaisseaux pour combattre les Turcs et défendre les Grecs opprimés. Les capitaines de ces vaisseaux fournirent des armes aux populations d'Euripus (entre la Béotie et l'Eubée) pour les aider à reconquérir leur liberté. Maurogenia promit que sa main serait le prix du Grec, né libre, qui serait vainqueur des Turcs. Soixante-douze villages de l'île de Négrepont prirent les armes. Les Turcs se retirèrent dans les citadelles de Négrepont et de Karysto, que les Grecs bloquèrent étroitement, mais qui

furent approvisionnées par des vaisseaux turcs et chrétiens, et plus d'une fois secourus par des armées ottomanes qui envahirent la Livadie. En 1822, le vaillant Elias-Jatrans, fils de Mauro-Michaelis, tenta l'escalade de Karysto; mais il échoua après avoir combattu comme un lion; se voyant enfin entouré d'ennemis, il préféra la mort à l'affreuse perspective de tomber au pouvoir des Turcs. (V. l'Histoire de la régénération de la Grèce, par Pouqueville, 3<sup>e</sup> volume, p. 285.)

**NEIGE** (*nix*), eau congelée, dont la formation a été décrite à l'article *météore*, et qui, dans certaines circonstances, tombe du sein de l'atmosphère en flocons divisés pendant leur chute, et d'une éblouissante blancheur. Lorsque sa cristallisation s'opère au milieu d'un air calme, la neige affecte la forme de petites étoiles hexagonales terminées en pointes très aiguës; elle ne présente au contraire que des masses floconneuses irrégulières si l'agitation de l'atmosphère fait entre-choquer les petits cristaux et les rassemble en groupe. Étant composée d'un grand nombre de molécules de glace assez désunies, la neige présente à l'air une infinité de surfaces, et cela explique sans doute son évaporation, qui est très considérable. En effet, lorsqu'il n'en est tombé qu'un ou deux pouces, deux jours, au plus, par un vent sec, et au plus fort de la gelée, suffisent pour la faire disparaître. La neige est facilement compressible; et perd une partie de son opacité et de sa blancheur dans une forte compression. Ce phénomène est fort simple. L'observation prouve que tous les petits glaçons qui composent la neige jouissent de la transparence; qu'ils sont séparés par des intervalles remplis d'air, dont la réfrangibilité est bien différente de celle de la neige; et que par conséquent la lumière éprouve une multitude de réfractions qui doivent donner à la neige l'opacité et la blancheur. Maintenant, si par une forte compression, l'on rapproche étroitement les particules, on chasse l'air qui, avant cette compression, se

trouvait interposé entre les petits cristaux, et dès lors il est évident que les milieux traversés par la lumière diffèrent moins en réfrangibilité; que partant la lumière souffre moins de réflexions et que la neige doit perdre une partie de son opacité et de sa blancheur.—On sait que les vents du sud et d'ouest qui couvrent le ciel de nuages, diminuent presque toujours l'activité du froid; aussi, comme la neige ne tombe que par un temps sombre et couvert, n'est-il pas surprenant qu'elle soit suivie de cette variation atmosphérique. Quelquefois cependant il neige par un froid très vif, qui redouble ensuite d'intensité, et Mussembrok a même observé que la neige alors tombait sous la forme d'aiguilles, tandis que celle qui tombe par un temps doux est mêlée de pluie et prend toujours la forme de gros flocons.—L'influence de la neige sur la conservation des plantes et sur la constitution de l'atmosphère est un fait reconnu. Elle prévient d'abord le rayonnement vers le ciel, qui, par des nuits calmes et sereines, suffit seul pour faire prendre aux corps terrestres une température sensiblement inférieure à celle de l'air. Elle pénètre ensuite les vents qui passent sur les montagnes qu'elle couvre, et refroidit ainsi les ardens brûlants du tropique et de la zone torride.—Comme elle réfléchit fortement la lumière, son aspect long-temps soutenu blesse les yeux faibles et délicats, et nos malheureux frères qui en 1812 ont perdu la vie dans les steppes de la Russie ne témoignent que trop de l'exactitude de cette assertion.—La neige est beaucoup plus légère que la glace ordinaire; le volume de la glace ne surpasse que d'un neuvième environ celui de l'eau dont elle est formée, tandis que la neige fraîchement tombée a douze fois plus de volume que l'eau qu'elle fournit étant fondue. Plusieurs navigateurs ont trouvé de la neige rouge à la baie de Baffin, dans l'hémisphère boréal et à la Nouvelle-Shetland, dans l'hémisphère austral. Francis Bauer a reconnu avec le microscope que la couleur des neiges polaires est due à la

présence d'un très petit champignon du genre *uredo*. Au Saint-Bernard, la neige rouge est permanente, et une récente découverte a établi l'identité de la neige rouge des Alpes avec celle des pôles. — *Neige* s'emploie aussi pour signifier une grande blancheur, et dans ce sens il n'a pas de pluriel : un teint de *neige*, la *neige* de son visage. Les poètes latins ont également pris *niveus* pour *albus* : *lac niveum*. Proverbialement, on dit : cela fait la boule de *neige*, en parlant des intérêts d'une somme d'argent qui s'accumulent, des séditions qui se grossissent comme les *neiges* qui tombent des montagnes dans les vallées. *Neige* est encore un terme de philosophie hermétique. C'est le mercure des sages, ainsi nommé à cause de sa blancheur. Cuire la *neige*, c'est encre le mercure hermétique, faire l'ouvrage de la pierre. . . . C. D.

**NELSON** (HORACE), l'une des gloires de la marine anglaise, naquit le 29 septembre 1758, dans le comté de Norfolk. Il n'avait que 12 ans lorsqu'il commença son apprentissage dans la profession de marin, qu'il devait tant illustrer. Le capitaine Suckling, son oncle maternel, remarqua les heureuses dispositions qu'il annonçait : un caractère déjà ferme et résolu, un grand amour de la gloire et des aventures, et une justesse de vues et de raisonnement fort rare à un âge aussi tendre. Il le prit à son bord ; lui donna les premiers enseignements dans ses voyages, et le confia après au capitaine Phillips, chargé d'un voyage de découverte vers le pôle nord. Nelson, grâce à son activité et à son intelligence, avança assez rapidement. Lieutenant en 1777, il suivit Christophe Parker, commandant du poste de la Jamaïque. Commandant de corvette en 1778, puis capitaine en second en 1779, il fit la guerre d'Amérique avec ce titre. De retour en Angleterre, il partit bientôt avec la frégate le *Borée* pour les îles Sous-le-Vent. Il avait sous ses ordres le duc de Clarence, qui faisait ses premières armes sur le *Pégase*, dont il avait le commandement. Une circonstance critique, jointe à l'inexpé-

rience du jeune prince, pensa mettre en péril le *Pégase* et son équipage : une manœuvre hardie de Nelson sauva les jours du duc et de ses gens. Nelson, déjà renommé en Angleterre, se maria au retour de cette expédition, mais bientôt il quitta sa jeune épouse. La révolution française arrivait, et la guerre s'était déclarée. Il reçut la mission d'aller croiser dans la Méditerranée, et il assista à la prise de Toulon, Calvi et Bastia. Il perdit un œil devant cette dernière ville. Nommé commodore en 1796, il tenta une attaque contre les îles Canaries ; mais la résistance du gouverneur espagnol rendit ses efforts inutiles. Un combat célèbre dans les fastes maritimes et glorieux dans la vie de Nelson devait bientôt réparer ce léger échec. Il battit, de concert avec l'amiral Lewis, depuis lord Saint-Vincent, la flotte espagnole à la hauteur du cap Saint-Vincent. Ce brillant succès lui valut le titre de contre-amiral et la décoration de l'ordre du Bain. Sa victoire fut accueillie à Londres avec enthousiasme, et les honneurs populaires qu'on lui rendit durent satisfaire son âme avide de gloire. Le gouvernement lui donna bientôt le commandement de l'escadre qui bloquait Cadix : il fit bombarder cette place ; mais le courage du commandant espagnol Marméado tint bon devant cette injuste agression. Il perdit quelque temps après le bras droit, en voulant reprendre l'île Ténériffe. Son retour en Angleterre, malgré ces deux échecs, fut celui d'un triomphateur. La cité de Londres lui avait précédemment envoyé des lettres de bourgeoisie dans une boîte d'or du poids de 800 guinées ; il reçut à cette époque du gouvernement une pension de 1,000 liv. sterl. — La seconde croisère qu'il fit devant Cadix ne fut pas couronnée de succès. Il avait reçu l'ordre d'observer la flotte française mouillée à Toulon, et prête à transporter Bonaparte en Égypte. Un coup de vent l'éloigna de sa position : il fut forcé de relâcher en Sicile, et, lorsqu'il reparut devant Toulon, la flotte française avait quitté le port. Il se mit, mais inu-

tilement, à sa poursuite. Sur les côtes d'Égypte, il rencontra l'amiral Bruix, qui avait 13 vaisseaux, 3 frégates et un aviso dans la baie d'Aboukir. Nelson profita de la négligence de l'amiral, qui avait laissé un assez grand espace entre la terre et ses vaisseaux : il coupa le rivage, en faisant passer six de ses vaisseaux entre la côte et la flotte française. Fort de cette manœuvre, il attaqua de front Bruix : la nuit se passa dans ce combat furieux, et le matin il durait encore : mais le vaisseau que montait l'amiral français sauta par l'explosion du magasin à poudre. La bataille était dès lors perdue pour les Français : leurs prodiges de courage furent inutiles ; ils se firent tuer ou sauter, et Nelson trouva tous les navires rasés et désemparés. Cette victoire, achetée si cruellement et si brillante par ses difficultés même, lui valut de nouveaux honneurs. Nommé baron du Nil en Angleterre, duc de Bronte en Sicile, électeur de Messine par le sénat de cette ville, il reçut du grand-seigneur une aigrette en diamants. Son séjour à Naples fut fatal à cette haute réputation d'honneur, de courage et de loyauté, qu'il devait à sa conduite passée. Il y fit connaissance de lady Hamilton, cette célèbre courtisane, qui avait rempli la Grande-Bretagne du bruit de ses aventures galantes, et qui continuait à Naples, près de son mari, l'ambassadeur anglais, cette vie corrompue, en s'associant aux cruautés et aux actes infâmes du gouvernement napolitain. Nelson, pour plaire à cette femme, qui lui témoignait le plus violent amour, se mêla aux intrigues dont ce malheureux pays était victime, et laissa mourir lâchement des innocents, entre autres le prince Caracciolo, dont il aurait pu sauver les jours. En 1802, nommé pair du royaume, il fut chargé de plusieurs missions près des cours du Nord ; puis il reçut l'ordre d'aller bombarder Alger. Depuis son brillant combat d'Aboukir, sa fortune pâlissait ; et plusieurs expéditions, tentées inutilement, semblèrent mettre un terme à ses succès. Le dernier et le plus beau de ses

triomphes devait lui coûter la vie. Il avait essayé en vain, en 1805, de s'opposer à la jonction des escadres française et espagnole, qui faisaient voile vers les Antilles ; chargé de les attaquer à leur retour, il alla les rejoindre vis-à-vis le cap Trafalgar. Jamais peut-être, dans aucune rencontre, Nelson ne montra plus d'habileté et ne déploya de plus savantes manœuvres. Tout le monde connaît le résultat de cette bataille décisive : 17 vaisseaux de l'escadre combinée furent pris ou coulés bas. Nelson reçut un coup de fusil parti du *Bucentaure* que montait l'amiral français, et fut blessé mortellement. L'amiral espagnol Gravina reçut également un coup mortel. L'amiral Villeneuve fut fait prisonnier et conduit en Angleterre. On sait que, rendu à la liberté et de retour en France, cet officier-général, ne pouvant supporter la froideur de Napoléon, qui parlait de le faire traduire devant un conseil de guerre, résolut de se donner la mort : il étudia à cet effet sur des gravures l'anatomie du cœur, et, lorsqu'il se crut suffisamment instruit pour son fatal projet, il s'enfonça dans le cœur une longue épingle, et mourut à l'instant. — L'Angleterre comprit quelle perte elle faisait en perdant Nelson, qui l'avait habituée aux victoires : le deuil fut général. Ses dépouilles funèbres restèrent exposées plusieurs jours à Greenwich, et déposées à Saint-Paul, sous un monument de marbre.

JONCIEUX.

**NÉMÉSIS** (v. Furies).

**NEMROD**, fils de Chus, était, suivant l'expression de l'Écriture, un vaillant chasseur. On suppose qu'il fut un de ceux qui travaillèrent avec le plus d'ardeur à la construction de la tour de Babel, monument gigantesque, dont les voyageurs ont vainement cherché les ruines. Il paraît que, pen content de faire la guerre aux animaux sauvages, le fils de Chus abusa de sa force et de son courage pour dompter ses semblables, et les soumettre à un joug. D'après le plus grand nombre des commentateurs et des critiques, il aurait bâti Babylone, dans le

lieu même où était la fameuse tour dont nous venons de parler. Ainsi, il aurait fondé la monarchie assyrienne, la plus ancienne et la plus puissante de l'Orient. — Nemrod a été confondu par quelques-uns avec Bélus, dieu des Assyriens, et avec Ninus, fondateur de l'empire de Ninive.

L'abbé J.-G. CHASSAGNOL.

**NÉNUFAR**, plante aquatique que quelques botanistes ont prise pour type de la famille des *nymphaeacées*. Il est des nénufars à fleurs rouges, bleues, jaunes et blanches. Les plus communs en Europe sont les jaunes et les blancs, *nymphaea lutea* et *nymphaea alba*; mais le plus beau est, sans contredit, le *nénufar blanc*, dont il sera spécialement question dans cet article. Le *nymphaea alba* est remarquable par son nom si doux, remarquable par les belles fleurs blanches et les larges feuilles cordiformes qu'en juin et juillet il étale à la surface des eaux, remarquable surtout par la mystérieuse vertu dont l'avait si gratuitement doté l'imagination crédule des anciens. — Le nénufar blanc est aux plantes aquatiques ce que le lis est à nos fleurs terrestres, d'où, sans doute, la dénomination de *lis des étangs*. — Dès la plus hante antiquité, il est presque partout question du *nénufar*. Ainsi, une nymphe de la mythologie meurt de la jalousie que lui inspire Hercule, et se voit métamorphosée en nénufar ou *nymphaea*. Indépendamment de cette gracieuse origine, on le rencontre dans les poésies et les livres religieux des Indiens, et on le retrouve également dans les traditions comme sur les monuments des Égyptiens; leurs lotos sacrés ne sont que les *nymphaeas* divers que le Nil berce à la surface de ses ondes. — Mais c'était peu pour le nénufar de trôner parmi les plantes aquatiques, et de se perdre dans la nuit des temps, il a été bien autrement préconisé pour ses prétendues propriétés anti-aphrodisiaques : voyez plutôt Dioscoride et Pline en discourir avec admiration. Les chanteurs d'alors y cherchaient un moyen certain de perfection-

ner leur voix, et les médecins d'autrefois, un remède assuré contre de cruelles insomnies. — Des déserts de la Thébaine, où l'ascétisme chrétien l'appelait à combattre les désirs de la chair révoltée, il passa dans les cloîtres; d'où il est arrivé jusqu'à nous avec une imposante réputation, qui, malheureusement, est tombée devant l'analyse chimique. — Ce qu'on ne se demandait point alors, ce qui, de nos jours, se comprend parfaitement, c'est que cet auxiliaire des jeûnes et des macérations revendiquait en sa faveur la plus large part d'une séduction à laquelle il était complètement étranger. — Mais, d'où lui venait cette magnifique attribution? serait-ce de son doux nom de *nymphaea*? serait-ce plutôt de la blancheur éclatante de ses fleurs, ou encore de la limpidité des eaux, du fond desquelles le nénufar projette ses feuilles et ses fleurs? Je ne sais; mais il est aujourd'hui constant qu'à la féconde amilacée de ses racines il se joint des principes toniques, astringents, et que ses fleurs seules possèdent, mais à un faible degré, la propriété émolliente. — Maintenant que justice est faite, il faut toutefois bien dire une chose, c'est qu'en cessant d'être l'auxiliaire de la vertu, la sauvegarde de la chasteté, le nénufar n'a perdu ni son nom, ni son éclat, ni ses sites mobiles et transparents. Le prestige s'est dissipé, mais la beauté reste, et l'ancien rival de l'agnus castus, aujourd'hui dis-  
 crédité comme lui, réveillera toujours des souvenirs aussi frais que poétiques. Que de grandours déchuës ont un pire destin!

CHARLES LARONDE, 1864

**NÉOGRAPHE**, NÉOGRAPHISME (cf. ORTHOGRAPHE.)

**NÉOLOGIE**, genre nouveau de langage, manière nouvelle de parler; invention ou application nouvelle des termes. Une question bien singulière selon nous, et d'autant plus singulière qu'elle était faite avec une rare candeur, a été autrefois débattue entre les ergoteurs littéraires. Est-il permis de faire des mots nouveaux? se sont demandé sans rire quelques individus de la famille des



grammairiens, famille *don quichotière*, s'il en fut, et toujours prête à rompre des plumes en faveur de la syntaxe et de l'*immobilisme* antique. Est-il permis, *béotiens* que vous êtes, leur fut-il répliqué, d'acquiescer de nouvelles idées, de nouvelles richesses? A cet argument, la réponse n'était pas facile, et la grammaire se tint coi. Eut-elle tort? non, que je sache. Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas, a dit un célèbre écrivain; de la *néologie* au *néologisme*, la distance est la même, dirons-nous à notre tour; elle finit au ridicule. La *néologie* a ses lois et ses règles; la première de ces lois est de n'enrichir la langue que de ce qui lui manque; la première de ces règles est de se conformer, dans la formation des mots nouveaux, au génie, aux formes propres, à l'analogie de la langue. Hors de là, vous tombez dans le ridicule, c'est-à-dire dans le *néologisme*. — *Néologie*, qui appartient à la *néologie* et au *néologisme*, mais plutôt à ce dernier, car il ne se prend guère qu'en mauvaise part. — Il a paru, en 1720, sous le titre de *Néologisme*, un petit dictionnaire railleur, renfermant les mots nouveaux, les expressions, les phrases extraordinaires, tirées des plus fameux ouvrages publiés depuis dix ans. Ce livre est terminé par un éloge historique de Pantalons-Phébus, écrit avec une verve caustique fort ingénieuse. Il paraîtrait que les Pantalons-Phébus d'Angleterre auraient eu à cette époque le même besoin d'un dictionnaire *néologique* que les Pantalons-Phébus de France, car nous voyons que dans le *xviii<sup>e</sup>* discours du 1<sup>er</sup> tom., le *Spectateur* s'amuse beaucoup des métaphores suivantes : un tonnerre de parchemin, pour dire, un tambour; une voie lactée de chandelles, pour dire une illumination; le style du cadran, pour dire le nez. Les *Précieuses ridicules* ont pu, seules, rivaliser dignement avec ce luxe de sottises. X. X.

*NÉOLOGISME*, affectation à se servir d'expressions et de mots nouveaux, ridiculement détournés de leur sens naturel, ou de leur emploi ordinaire. Ainsi, des

mots vains et superflus, qui ne font que surcharger la langue d'une abondance stérile; des mots, des expressions baroques et bizarres, qui révèlent l'idée du barbarisme, telle est la définition la plus exacte du *néologisme* (v. dans ce Dictionnaire l'art. FAUXCÉ, § IV. *Langue française*. — *Sa décadence*).

*NÉOLOGUE*. C'est celui qui affecte un nouveau langage, celui qui, soit en parlant, soit en écrivant, affecte d'employer des mots nouveaux et détournés de leur véritable sens, celui en un mot qui ne fait que du *néologisme*. « Un terme hasardé est peu de chose, dit l'abbé Desfontaines : c'est le tour affecté des phrases, c'est la jonction téméraire des mots, c'est la bizarrerie, la fadeur, la petitesse des figures, qui caractérisent surtout le *néologue*, et lui donnent un faux air d'esprit auprès de ceux qui n'en ont guère. » Nous ne pouvons qu'approuver à cette judicieuse critique. X. X.

*NÉOPHYTE*, du grec *neos* (nouveau), et *phuo* (je produis). On appelait ainsi, dans la primitive église, les nouveaux chrétiens, ou les païens nouvellement convertis à la foi. Les Pères ne désignaient pas les plus secrets mystères de la religion aux *néophytes*. On donne encore le nom de *néophytes* aux chrétiens que les missionnaires font chez les infidèles. Les *néophytes* japonais ont montré à l'église, dans le *xvi<sup>e</sup>* et le *xvii<sup>e</sup>* siècles, tous les prodiges de courage et de foi qui l'avaient illustrée dans ses commencements. On a donné autrefois ce nom aux nouveaux clercs, à ceux qu'on venait de recevoir dans l'église (v. le concile de Sardique, can. 13, et l'Épître du pape Zosime à Patrocle). On a donné aussi ce nom aux novices dans les monastères, *quasi novellus, aut nuper renatus*. X.

*NÉOPLATONICIENS* et *NÉOPLATONISME*. Ces deux mots, qui s'expliquent l'un l'autre, puisqu'il est évident que le nouveau platonisme est la doctrine des nouveaux platoniciens, sont au nombre de ceux qui demandent le plus d'attention et le plus de rectifications. En

effet, on les emploie avec peu d'exactitude jusque dans les ouvrages d'histoire et de philosophie les plus recommandables sous d'autres rapports. Il faut d'abord, pour être exact, établir bien nettement que les philosophes qui sont connus dans l'histoire sous le nom de *nouveaux platoniciens* eurent la prétention d'être des *platoniciens anciens*, des partisans du platonisme primitif, prétention qu'ils ne justifièrent pas, à la vérité, mais qui, du moins, pouvait leur faire décerner le titre de *paléoplatoniciens*, ou d'*anciens platoniciens*, aussi bien que celui qu'ils portent encore. Il faut ensuite bien distinguer; parmi les *platoniciens*, ceux qui enseignèrent véritablement de nouvelles théories, et ceux qui conservèrent les anciennes. En effet, il faut, pour établir des classifications qui aient une valeur scientifique, adopter quatre grands groupes de *platoniciens*, c.-à-d. les disciples immédiats du maître, ou les *dogmatistes*; les *sceptiques*, ou les disciples immédiats de Carnéades et d'Arcésilas; les *éclectiques* ou les disciples immédiats d'Antiochus et de Philon; et les *mystiques* ou les disciples plus ou moins immédiats d'Ammonius Saccas et de Plotin. Le dernier groupe est le seul qui soit connu dans l'histoire sous le nom de *nouveaux platoniciens*, tandis que c'est au fond le troisième qui seul le mérite. Le second se composait de philosophes qui restaient bien en-deçà de Platon; le quatrième, de théosophes qui allèrent bien au-delà. Quoi qu'il en soit; et en attendant qu'une terminologie rationnelle se fasse jour plus généralement, c'est le quatrième groupe, celui des philosophes *mystiques*, qui seul porte dans l'histoire vulgairement le nom de *nouveaux platoniciens*. On les appelle communément les *nouveaux platoniciens* des premiers siècles de notre ère, pour les distinguer de ceux du xv<sup>e</sup> siècle, dont nous parlerons tout à l'heure, et relativement auxquels ces nouveaux platoniciens sont fort anciens. On fait fort bien d'établir cette distinction, mais on

fait ensuite une confusion étrange. On nomme fort communément les nouveaux platoniciens des premiers siècles les *alexandrins*, ou les *philosophes de l'école d'Alexandrie*, et rien n'est plus faux que cette terminologie; autrefois adoptée dans tous les livres, et suivie encore dans quelques compilations du jour. Il est pourtant facile de montrer qu'elle manque complètement d'exactitude. D'abord, ce ne fut pas l'école d'Alexandrie, ce ne furent pas les membres du célèbre musée de cette ville, qui demandèrent le retour à l'ancien platonisme, ce furent, au contraire, des philosophes appartenant à d'autres pays; ce furent surtout Alcinous, Numenius et Plutarque (v. ces mots). Les philosophes d'Alexandrie, loin d'applaudir à cette tendance lorsqu'elle se révéla, la combattirent de tous leurs moyens et de tout leur pouvoir. Au temps où elle s'annonça, ils professèrent le scepticisme et l'éclecticisme. Cependant, quand ils eurent vu, par les destinées de l'un et de l'autre de ces systèmes, que les doctrines d'hésitation et de doute n'avaient plus de chances auprès de ces populations grecques, qui déploraient ensemble la chute de leurs croyances et celle de leurs institutions, Ammonius Saccas et son disciple Plotin adoptèrent ce syncretisme mystique, ou ce mélange d'enseignements fortement empreints de dogmatisme philosophique et de dogmatisme religieux qu'on appelle le *nouveau platonisme*, et qui fut, en effet, un platonisme nouveau, c.-à-d., un platonisme singulièrement enrichi par la théologie, la pneumatologie, et surtout la démonologie des sanctuaires de l'Orient. Mais ce *syncretisme*, il faut le dire, ne plut pas aux critiques d'Alexandrie. Plotin n'eut pas un seul disciple un peu remarquable au musée de cette célèbre cité; et il appréciait si bien l'esprit de la savante école au seuil de laquelle il prêchait son mysticisme que bientôt il la quitta pour aller s'établir à Rome. Son disciple chéri, Porphyre, qui essaya de donner une forme systématique aux doctrines de son

maître, et qui rédigea les *Ennéades* de Plotin, où il s'ent glisser tant d'opinions qui n'appartenaient qu'à lui, ne songea pas plus que le disciple d'Ammonius à fixer sa bannière au milieu des Alexandrins. Il préféra l'Italie, la Grèce, la Syrie. Son disciple Jamblique, qui fit un si grand pas sur le système de Porphyre et de Plotin, et qui substitua plus hardiment qu'eux les mystérieux enseignements des sanctuaires, les croyances de la théurgie et les pratiques de la goétie, aux doctrines de Platon, ne songea pas plus que ses maîtres à l'école d'Alexandrie. Ce fut en Syrie, en Asie-Mineure et en Grèce qu'il trouva ses plus fidèles partisans. Bientôt la ville d'Athènes fut le principal siège du nouveau platonisme, qui, depuis Plotin, se confondait avec le polythéisme, et se constituait, contre la religion chrétienne, le plus ardent défenseur des anciennes institutions du culte. Proclus fut là, au v<sup>e</sup> siècle, dans l'antique asile des lettres, de la philosophie et des arts de la Grèce, le plus illustre représentant de ce système théosophique, l'un des plus curieux qu'offrent les annales de l'esprit humain. En effet, rien n'est plus digne d'attention et de respect que cette école néoplatonicienne, qui, enfin convalescente que le scepticisme et l'épicurisme ont perdu ensemble la philosophie et la religion, s'appliquent à rétablir l'une par l'autre la religion et la philosophie, avec le même enthousiasme que leurs prédécesseurs s'étaient efforcés de les miner l'une et l'autre. On en a voulu aux nouveaux platoniciens de s'être alliés au sacerdoce, d'avoir même subordonné l'école au sanctuaire, et d'avoir combattu le christianisme, en faisant de l'académie une simple succursale d'Eleusis ou de Samothrace. Il est, sans doute, à regretter que Plotin, Porphyre et Proclus aient méconnu l'Évangile, et attaqué ensemble les mœurs et les doctrines des chrétiens; et l'on ne saurait leur pardonner d'avoir sanctionné en quelque sorte du double cachet de leur génie et de leur piété les accusations dirigées contre l'Église

par le fanatisme populaire des polythéistes; mais quand on considère combien il y a eu de bonne foi dans leur erreur, on ne saurait refuser un tribut d'estime à cette pieuse phalange de philosophes qui aiment mieux professer le mysticisme le plus absolu que de laisser plus long-temps leur malheureuse patrie sans aucun genre de croyances au milieu de toutes les calamités qui l'écrasent? A leurs yeux, les chrétiens se confondaient avec les sceptiques, les épicuriens et les gnostiques. Les chrétiens n'aient, comme ces derniers, la vérité du polythéisme. Dès lors, il fallait, se disaient les platoniciens, les combattre comme les autres incrédules. A la renaissance, quelques savants, amis des lettres grecques, Marsile-Ficin à leur tête, vouèrent à Plotin, à Porphyre, à Jamblique et à Proclus une étude spéciale, sans doute en raison de la profonde piété que respire le mysticisme de ces théosophes. Ils devinrent les fondateurs d'une seconde école de nouveaux platoniciens dont nous aurons à nous occuper dans divers articles spéciaux). — Nous possédons un grand nombre de traités spéciaux sur les divers philosophes de l'école néoplatonicienne; mais il nous manque une histoire critique du nouveau platonisme. On peut comparer notre *Histoire de l'École d'Alexandrie* (2 vol. in-8°).

MATTER.

#### NÉOPTOLÈME ou PYRRHUS.

Parmi les héros qui concoururent à la prise d'Ilion, il fut l'un des plus célèbres et le plus impitoyable. Fils d'Achille et de Déidamie, facile et aimable fille du bon Lycomède, roi de Seyros, il fut élevé dans cette île, opulente alors, jusqu'à l'âge de 18 ans. A cette époque, Calchas ayant déclaré que sans le fils d'Achille tous les efforts des Grecs seraient vains pour prendre la ville de Troie, Ulysse et Phénix allèrent le chercher à Seyros et l'amènèrent dans le camp de son valeureux père. C'est-là, aussitôt qu'il eut pris les armes, qu'il fut surnommé Néoptolème (*jeune homme de guerre*). Mais il reprit bientôt son premier nom de Pyr-

rhus (roux), nom d'enfance qu'il dut ou à la couleur dorée de sa chevelure, ou au faux nom de Pyrrha, que son père, déguisé en jeune fille, porta à la cour de Lyeomède. La prompte colère bouillait dans le cœur d'Achille, son noble père; par un contraste inexplicable, la valeur et la cruauté lâche se partageaient le cœur de Pyrrhus. Toutefois, dans les conseils il avait quelque chose de la sagesse et de la prudence d'Ulysse. Ce héros fut envoyé avec le rusé fils de Laërte à Philoctète, dans l'île de Lemnos, pour amener par artifice au camp des Grecs ce vieux guerrier avec les flèches d'Hercule, sans lesquelles Troie ne pouvait être prise. Cette négociation n'eut lieu sans doute qu'après la mort d'Achille, car Pyrrhus feignit devant l'ami d'Alcide un vif ressentiment contre les chefs grecs, qui lui auraient refusé, disait-il, les armes de son père. « Suivez-moi sur mon vaisseau, ajoutait-il, je retourne à Scyros, et je vous débarquerai dans les terres de la Grèce. » Mais c'était sur la côte d'Asie que Pyrrhus avait l'arrière-pensée de le descendre. Crédule comme sont les malheureux, Philoctète lui donnait déjà son arc et les flèches d'Hercule pour les transporter sur le navire, quand le noble caractère d'Achille, se réveillant tout à coup dans son âme à l'idée de l'illustre infortuné qu'il allait tromper si lâchement par une perfidie digne du seul Ulysse, Pyrrhus lui déclara son dessein, le laissant libre de lui, de son existence et maître des flèches fatales. Ce fut le seul Ulysse qui persuada à Philoctète de se rendre aux pieds des remparts d'Ilion, Pyrrhus entra le premier dans le fameux cheval de bois, dont les flancs ténébreux imprimaient de l'effroi aux plus braves. Son exemple fut suivi d'une foule de guerriers, et le monstre, fait de sapin et de chêne, haut comme une muraille, fut bientôt gros d'un bataillon grec. Quand la courageuse Ilion, si digne d'un meilleur sort, fut prise et brûlait dans les flammes, l'épée de Pyrrhus y fit plus de carnage qu'elle seule que tous les chefs

grecs ensemble. Indigne fils d'Achille, il eut la lâcheté de se souiller de quelques gouttes de sang que l'âge et les malheurs avaient laissées au vieux Priam; il lui trancha la tête au pied des autels des dieux qu'il tenait embrassés, insultant à ce roi père de tant de héros, à ce patriarche couronné, le respect et l'amour de toute l'Asie. Les grâces, ni la faiblesse de l'enfance, ni les charmes, ni les pleurs, ni les supplications des vierges, ni les cris des mères, des épouses, échevelées, embrassant ses genoux, ne touchaient ce cœur sans pitié. Il fit à ses yeux précipiter du haut d'une tour et briser sur la pierre le petit Astyanax, enfant qui marchait à peine, cet astre de beauté qui venait d'éclorre, dit Homère, le fils du grand, du noble, du juste, du pieux Hector, et de cette Andromaque, cette veuve illustre dont les infortunes inouïes rendaient encore les charmes plus touchants. Ce monstre, d'un bras rougi du sang de l'enfant, osa trainer captive la mère éperdue jusques en Épire, où il fonda un royaume, et là outrager de son brutal amour la veuve d'Hector, concubine soumise, et eela aux regards mêmes de la jalouse Hermione, épouse et reine. Bien plus, lâche bourreau, impie sacrificateur, en horreur aux dieux infernaux mêmes, ce fut lui qui, saisissant d'une main forcénée la jeune et belle Polyxène par sa longue chevelure, de l'autre lui enfonça jusqu'à la poignée son épée dans la gorge, la laissant immolée sur le tombeau d'Achille son père, qui, disait-il, demandait du sang de vierge. Plusieurs prétendent que Pyrrhus, après la ruine d'Ilion, retourna à Phtia en Thessalie, le royaume de son père. Il revint par terre, d'après les avis d'Hélénus le devin, et fils de Priam: c'est ainsi qu'il évita les rocs de Capharée, écueil si fatal à la flotte des Grecs, contre lequel la brisa Neptune. Dans sa route, il fit la guerre à Harpalicus, roi de Thrace, dont la fille guerrière, nourrie du lait des juments célèbres de ce pays, le vainquit et le mit en fuite. Le furonche amour de Pyrrhus préférait Andromaque, sa captive, à la fille de Ménélas et

d'Hélène, à Hermione son épouse, qui ne lui donna pas d'enfants, tandis que la veuve d'Hector lui laissa des successeurs au trône d'Épire. Dans sa rage jalouse, la sœur Hermione résolut d'arracher la vie à Molossus, fils de sa rivale, et à Pyrrhus lui-même. Son dessein fut découvert; mais Oreste, que les furies et les destins poussaient à des meurtres et à des événements extraordinaires, et depuis longtemps éperdument épris de la fille de Ménélas, de concert avec elle, prévint la vengeance de Pyrrhus. Un jour que le roi d'Épire était allé à Delphes pour offrir une hécatombe à Apollon et apaiser ce Dieu, contre lequel il avait fait des imprécations, au sujet de la fin prématurée d'Achille, naguère mortellement blessé d'une des flèches de son arc d'argent, Oreste s'y était rendu secrètement. Ce prince avait d'avance fait accroire aux Delphiens que le roi d'Épire n'était venu que pour prendre connaissance du temple et de ses retraites sacrées, et en enlever les trésors. Les Delphiens indignés percèrent d'une grêle de traits Pyrrhus, au pied même de l'autel, vengeance ainsi leur dieu outragé. Virgile fait tomber ce prince sous les coups d'Oreste lui-même. Ovide dit que ses odieux ossements furent dispersés sur les frontières de l'Ambracie. Toutefois, dans la suite, Pyrrhus fut honoré par les Delphiens comme un héros; ils lui dressèrent des autels expiatoires, et lui consacrèrent des fêtes annuelles sous le nom de *Néoptolémies*. La cause d'un changement si subit fut l'invasion des Gaulois, nos ancêtres, dans la Grèce. Les Delphiens eurent voir dans l'air Pyrrhus, armé de toutes pièces et secondé de plusieurs guerriers des anciens âges, combattre et repousser les Barbares. Dès lors Pyrrhus fut pour ce peuple crédule un génie tutélaire. Molossus succéda au trône d'Épire; selon Justin, ce serait Pielus, tous deux fils d'Andromaque et de Pyrrhus, ainsi que Pergamus, qui alla, sans couronne et sans héritage, et suivi de sa mère, chercher aventure en Asie, où il tua dans un combat singulier le roi d'un

pays nommé Tenthranie; puis s'empara de son trône. Il bâtit dans cette contrée une ville à laquelle il laissa son nom. Pausanias assure que de son temps on y voyait encore le tombeau d'Andromaque. Pyrrhus eut encore pour épouse Lannassa, dont il eut huit enfants: elle était d'un sang héroïque, fille de Cléode, petit-fils d'Hercule. Nous possédons de magnifiques médailles d'or de Pyrrhus, roi d'Épire, mais de celui qui fit une guerre si acharnée et si redoutable aux Romains.

DEBNE-BARON.

**NÉPAUL** ou **NÉPAL**, contrée montagneuse de l'Indostan, dont la superficie est de 2,350 milles carrés, et la population de 3 millions et demi d'habitants. Ce pays n'a guère été bien connu que depuis la guerre que la compagnie anglaise des Indes-Orientales a soutenue en 1815 contre le rajah du Népaul. Le général anglais sir David Ochterlony mit dans sa marche tant de promptitude que déjà le 28 février il parut devant les portes de Mukwampoor, principale citadelle des Népalèses. Le rajah voulut dès le 29 hasarder un combat pour reprendre position sur les hauteurs qu'avaient occupées les troupes anglaises; mais il fut repoussé avec une perte considérable, et le jour suivant, l'armée d'agression, enleva d'assaut le fort de Nurriapor, boulevard de Mukwampoor. Par cette rapidité et cette hardiesse d'exécution, le général Ochterlony mit fin en peu de jours à une campagne dont l'issue était au moins douteuse, et força le rajah Mahara-Sah-Bikam-Sah de céder et de souscrire, le 4 mai 1816, au traité de paix conclu quelque temps auparavant avec son père, et qu'il avait refusé de reconnaître. Par cette paix, la compagnie des Indes-Orientales, indépendamment de plusieurs districts, occupa la ligne entière de forts qui défendent toute la frontière du sud, et un chemin lui fut ouvert par le Népaul vers l'empire de la Chine. Le rajah s'engagea en outre à ne jamais prendre à son service ni des Américains ni des Européens. Le rajah du Népaul est aussi maître du pays de Ghorka, qui est

la patrie de la dynastie régnante , car le Népal , jusqu'en 1768 , appartenait à plusieurs princes de Newar , qui furent vaincus par les princes de Ghorka , lesquels s'emparèrent de toute la contrée. Le Népal est un pays montagneux , occupant un plateau dont l'élévation varie de trois à six mille pieds ; c'est une contrée dont le séjour est agréable ; elle s'étend entre deux chaînes de montagnes qui courent vers le nord et le sud. Il est borné au nord et à l'est par le Thibet , au sud et à l'ouest par la présidence de Calcutta et les principautés des Rasbutes. Comme le Népal est de toute part entouré d'une ceinture de montagnes (au nord , on remarque surtout les monts Himmalaya , les plus élevés du globe) , on n'y peut pénétrer qu'en traversant de longs et étroits défilés , dont l'accès pourrait être facilement défendu. En partant des plaines du Bengale , de Behar , il ne faut que trois ou quatre jours de marche pour arriver à la frontière montagneuse du Népal. C'est alors qu'il faut s'engager dans le défilé principal , à l'extrémité duquel on aperçoit la superbe vallée que forme cette contrée , surnommée avec raison la *Suisse asiatique*. Le sol en est fertile et bien arrosé ; le climat est frais et salubre ; mais la chaleur est excessive lorsque le soleil darde ses rayons sur les flancs des montagnes , qui les répercutent et embrasent l'atmosphère. Pendant l'hiver , les gelées sont rares ; jamais le vent du nord ne souffle dans ces vallées. Les saisons y sont du reste les mêmes que dans le Haut-Hindostan ; seulement , celle des pluies y commence plus tôt. On y élève un grand nombre d'animaux domestiques ; ses principales productions consistent en excellent miel , en riz , gingembre , épicerie , en soie , coton , cuivre , fer , jaspe , marbre et cristal de roche. Les principales classes de la population sont des Hindous et des Newars , ces derniers probablement d'origine mongole ou chinoise. Il y a en outre des tribus moins connues. Les habitants du Népal se distinguent en général par la simplicité de leurs mœurs et la douceur de leur carac-

tère ; les Newars sont artisans pour la plupart. Leur religion diffère peu de celle des Hindous au Bengale. Chez eux , comme dans toute l'Inde , existe la coutume barbare de brûler les veuves sur le bûcher où sont consumés les restes de leurs époux. La langue des peuples de l'Indus est celle que l'on parle dans tout le Népal ; elle a beaucoup de ressemblance avec l'hindostany , ou langue-mère de l'Inde , et avec le dialecte nozari , qui est plus ancien que le sanscrit. L'industrie principale des habitants du Népal n'a pour objet que la fabrication d'étoffes de coton grossières , et d'ustensiles en fer et en cuivre. Leurs couteaux et leurs armes blanches sont de bonne qualité , et leurs dorures sont remarquables par leur beauté et leur solidité. On fond dans le Népal de grandes cloches pour les temples. Avec l'écorce de quelques arbres et de quelques plantes , ils fabriquent du papier. Il y a aussi des distilleries d'eau-de-vie , du riz , et des vignobles qui donnent d'assez bons vins. Le commerce de la compagnie anglaise avec le Thibet se fait en traversant le Népal. La forme du gouvernement y est despotique , cependant plus modérée que dans les autres monarchies asiatiques. L'armée régulière est forte de 12,000 hommes armés de fusils , et dont la bravoure est remarquable. La capitale du pays s'appelle *Khatmunda* , bâtie sur les bords du Bischnutté ; la population de cette ville est de 20,000 habitants. Le colonel Kirpatrick est le premier qui nous ait donné une description de ce pays ; après lui , François Hamilton a publié l'ouvrage intitulé : *Account of the kingdom of Nepal* (Edimbourg , 1819 , in-4°).

C. L.

**NEPHTALI**, sixième fils de Jacob , qu'il eut de Bala , servante de Rachel. (Ce nom de *Bala* n'était point heureux ; il signifie dans l'idiome sacré *vieillir* , *s'épuiser*.) *Nephtali* vient de la racine hébraïque *phatal* (il lutta , il combattit , il supplanta) ; ce prince pasteur fut ainsi appelé par la raison ci-après. Tel est le texte de la Genèse à ce sujet : « Rachel voyant qu'elle était stérile , porta envie

à sa sœur Lia, et elle dit à son mari : « Donnez-moi des enfants, ou je mourrai. » Jacob lui répondit en colère : « Suis-je, moi, comme Dieu, et n'est-ce pas lui qui empêche que votre sein ne porte son fruit ? » Rachel ajouta : « J'ai Bala, ma servante ; allez à elle, afin que je reçoive entre mes bras ce qu'elle enfantera, et que j'aie des enfants d'elle. » Elle lui donna donc Bala pour femme. Jacob l'ayant prise, elle conçut et elle accoucha d'un fils. Bala conçut encore, et, étant accouchée d'un second fils, Rachel dit de lui : « Le Seigneur m'a fait entrer en combat avec ma sœur, et la victoire m'est demeurée : c'est pourquoi elle le nomma Nephtali (c'est le niphâl ou passif du verbe *phâtal*, il a combattu). On voit que du temps de ces princes pasteurs, les odalisques ou chambrrières composaient déjà un petit sérail à ces bons patriarches. L'Orient, d'époque immémoriale, a conservé ses mœurs antiques ; malheur à ses dynasties et à l'islamisme si, à l'exemple de Mahmoud, ses sultans y substituent par la terreur du cimetière, les coutumes et les modes inconstantes de l'Europe ! La Genèse nous donne peu de particularités sur la vie de Nephtali, si ce n'est qu'il eut quatre fils : Jaziel, Guni, Geser et Sallem. Jacob avait une grande tendresse pour cet enfant ; elle se manifesta par cette bénédiction en style oriental qu'il lui donna avant de mourir : « Nephtali est comme un arbre qui pousse des branches nouvelles, et dont les rejetons sont beaux. » Elle prédisait la nombreuse lignée de l'heureux fils de Bala. En effet, à la sortie d'Égypte, sous la conduite de Moïse, sa tribu était forte de 53,400 hommes capables de porter les armes. C'est à sa tribu bien-aimée que le législateur des Hébreux adressa cette autre bénédiction que Jacob, depuis long-temps dans le sein de Dieu, entendit avec une joie paternelle : « Nephtali jouira en abondance de toutes choses ; il sera comblé des bénédictions du Seigneur, il possèdera la mer et le Midi. » C'est-à-dire la mer de Génézareth, qui était au midi du partage de cette tribu.

C'était une terre riche, une terre d'huile et de froment ; elle s'étendait dans la Basse et Haute-Galilée, ayant le Jourdain à l'orient, les tribus d'Aser et de Zabulon au couchant, le Liban au septentrion, et la tribu d'Issachar au midi. La tribu de Nephtali était campée dans le désert au septentrion du tabernacle. Ahira, fils d'Enan, était le prince de la tribu des enfants de Nephtali, dit le livre des *Nombres*. Cette tribu était rangée dans le désert entre celles de Manassé et de Dan. La tribu de Nephtali, avec celles de Dan et d'Aser, faisait partie du quatrième et dernier corps, qui était l'arrière-garde de l'armée des Israélites. Leur étendard était blanc et rouge, portant diverses images ; celui de Nephtali portait brodée une grande phalange carrée, flanquée de guerriers, le bouclier au bras, l'épée à la main, et au centre desquels surgissait une forêt, carrée aussi, de lanecs étincelantes ; peut-être était-ce le camp des Israélites que fermait à la guerre cette tribu redoutable. Après que Josué eut partagé entre les tribus la terre de lait, d'huile et de miel, la Terre-Promise, les enfants de Nephtali n'exterminèrent point tous les habitants des villes de Canaan ; ils y en laissèrent pour leur payer tribut. Ce fut pour les avides soldats de Josué une habile politique, une grande source de richesses, car ces Cananéens n'étaient autres que ces fameux commerçants, ainsi que leur nom signifie, ces riches Phéniciens, qui trafiquaient déjà depuis les mers de Sidon jusqu'aux îles britanniques. Toutefois, le sort de la guerre atteignit à leur tour, mais plus tard, les enfants de Nephtali. Comme les plus avancés vers le septentrion, ils furent aussi des premiers attaqués et des premiers envoyés captifs par les rois d'Assyrie, particulièrement par Téglatphalasar, avec les tribus de Ruben et Gad, 736 ans avant J.-C. Isaïe, en récompense de tant de tribulations, leur prédit qu'ils verraient la pure lumière du Messie, et qu'ils seraient des premiers illuminés par les rayons de l'Évangile. En effet, ce fut dans leur province que le sauveur du

monde se manifesta le plus souvent aux yeux des Juifs. La Galilée sembla avoir été la prédilection de Jésus-Christ, surtout le beau lac de Génésareth. Nous devons signaler ici le *Testament des douze patriarches*, livre où il est question de Nephtali, le fils de Jacob, et où on lui attribue quelques prédictions; mais ce livre est apocryphe et nullement digne de foi; c'est la production sans doute de quelque rêve rabbinique. DENNK-BASON.

**NEPOS** (CORNELIUS), historien latin (v. CORNELIUS NEPOS).

**NEPOS** (FLAVIUS JULIUS). Il est des temps où l'homme déshonore le pouvoir; il en est d'autres où le pouvoir à son tour inflige à l'homme ridicule et mépris. Ainsi, quand vient l'agonie des empires décrépits, malheur à qui accepte le trône! S'il n'y meurt, il est infâme. Tels les derniers Césars, Anthémins, Olybrius, Glycérius, Nepos, et Romule le petit Auguste, noms flétris, pâles fantômes, jetés en risée à tous les hommes et à tous les âges. Rome, *l'univers romain*, comme elle s'appelait, était si bas tombée lorsqu'elle s'éteignait que rien de ce qui avait la force ne voulait des tristes lambeaux de la pourpre auguste. Ricimer faisait et défaisait les empereurs, et, après lui, un autre Barbare, le Pannonien Oreste, s'adjugea le rôle de ce Warwick du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. Ce fut d'abord Glycérius qu'il fit *divin*; bientôt, il s'enuya de Glycérius, et l'envoya dans les jardins de Salone (473). Alors, il prit Flavius Julius Nepos, gouverneur de la province de Dalmatie, où il était né, et auquel l'empereur d'Orient Léon avait donné en mariage une nièce de sa femme. Tout le règne de Nepos peut se résumer en trois mots: l'expulsion de Glycérius, la cession de l'Arvernie au roi des Wisigoths Évaric, et la révolte d'Oreste, qui s'était fait préfet des Gaules. Le Pannonien rebelle n'en qu'à se montrer en Italie pour chasser ce fantôme d'empereur (475). Nepos ne trouva bientôt d'asile que dans le palais de Dioclétien à Salone. Et là, pendant quatre ans, on vit deux monarques déchus, Nepos et

ce Glycérius qu'il avait renversé, jouer sérieusement, l'un à la royauté, l'autre au sacerdoce: spectacle unique au monde, et qui finit par un coup de poignard. L'évêque fit assassiner le César par ses esclaves, et célébra les funérailles de l'avant-dernier empereur romain.

ALPH. PAILLARD.

**NÉPOTISME** (du lat. *nepos*, neveu, petit-fils). Ce mot ne s'employait d'abord que pour exprimer l'autorité que prenaient les neveux d'un pape dans l'administration des affaires pendant le pontificat de leur oncle. On sait combien les papes ont souvent usé de leur pouvoir pour faire avancer leur famille, et pousser leurs parents au cardinalat: de là l'expression de *cardinal-neveu*, pour désigner les cardinaux qui devaient leur promotion à leur parenté avec le pape. Bientôt, par extension, on a appliqué cette expression aux actes des hommes haut placés qui se servent de leur influence pour appeler leurs parents aux emplois. Avant la révolution de 89, ce terme devait s'employer assez peu dans ce sens. La constitution du pays rendait le népotisme général, et par cela même insignifiant: les rangs étaient classés, les positions désignées à l'avance, et, dès lors, l'injustice semblait ne pas exister: on naissait président comme on naissait colonel. Le népotisme, cette plaie des sociétés nouvelles, ce privilège qui a succédé aux anciens privilèges, s'est introduit dans les mœurs comme il était dans les cœurs après la déclaration de l'admissibilité de tous les Français indistinctement aux emplois publics. Ainsi, le jour où l'on semblait étouffer tous ces privilèges dévolus à une seule classe, on en créait un nouveau, on créait le népotisme, qui dément si étrangement ce principe fondamental de notre charte: *Les Français sont tous également admissibles aux emplois civils et militaires*. Le népotisme est un énorme abus qu'il sera difficile de déraciner: sous la restauration, les réclamations les plus énergiques ont signalé l'indigne usage que les hauts fonctionnaires faisaient de leur influence pour jeter les places à la tête de leurs



parents. La révolution de 1830, en appelant au pouvoir des hommes nouveaux, semblait promettre un terme à ces aetes honteux. Malheureusement, il n'en a pas été ainsi; et nous avons vu des ministres tirés des rangs du libéralisme oublier leurs anciens principes, et livrer avec une inqualifiable avidité les emplois les plus hauts à des parents et à des amis qui n'y avaient d'autre titre que leur ambition.

JONCHÈRES.

**NEPTUNE**, l'une des plus puissantes divinités du paganisme, et le dieu exclusif de la mer, c.-à-d. qui avait sous sa juridiction l'Océan et Nérée, était de la race illustre des princes Titans, tous enfants de la Terre, comme le mot grec *titanos* (argile ou gypse) l'indique. Fils de Saturne (le temps) et de Rhéa (la nature), Neptune (la mer) eut pour frères Jupiter, le dieu des plaines ébérées, et Pluton, le dieu des enfers ou du centre du globe : tel fut le partage que s'étaient fait du monde ces trois fils de Saturne. Ce dernier, appelé par les Grecs *Khronos* ou le Temps, dévorait, comme l'on sait, ses enfants sitôt qu'ils étaient nés, c'est-à-dire les instants, les jours, les années, qui venaient d'éclorre, et dont l'avenir est toujours gros. Immédiatement après la naissance de Neptune, son père le dévora; mais une des océanides, Métis (la prudence), lui fit avaler un breuvage qui força le dieu glouton de le rejeter vivant. C'est l'image de la sagesse qui force le temps à lui rendre le passé, afin de s'en servir comme d'un objet de comparaison, et en former ses desseins. Pausanias raconte que Rhéa cacha son fils nouveau-né dans une étable en Arcadie, et montra à son époux un poulain, lui faisant accroire qu'elle venait d'en seconcher. Ce mythe, en apparence ridicule, voile un sens philosophique, ou tout au moins physique. Pausanias lui-même, homme d'esprit, historiographe exact, avoue qu'il se garde d'en rire. Le poulain, animal rapide en sa course, ne marquerait-il pas le vol léger des heures, que le temps atteint et absorbe? Héro-dote veut que Neptune soit originaire de

la Libye, dont Saturne était roi, contrée qui était à l'occident de l'Egypte, et s'y étendait jusqu'au lac Tritonis. Ce dieu ou princesse y était en grande vénération; en cela, l'antique historien est d'accord avec le vieil Homère : ce poète, dit au premier livre de l'Odyssée que, « quant à Neptune, il était allé chez les Ethiopiens, qui habitaient aux extrémités de la terre, où ces peuples irréprochables lui offraient une hécatombe. » On promenait une fois l'année la statue de Neptune et celles des autres dieux autour des limites de la Libye; et, pendant 12 jours, dans Diospolis, la capitale, de grands festins étaient célébrés en l'honneur des douze grandes divinités; c'était une fête de dieu par jour. Plusieurs veulent, et non sans raison, que Neptune n'ait été autre que Japhet, fils de Noé, qui eut les îles en partage; sous ce nom d'îles, l'Écriture désigne l'Europe. Diosdore de Sicile prétend que Neptune fut l'amiral de Saturne, et qu'il refoula avec une flotte formidable les princes titans dans les pays occidentaux. Les Égyptiens avaient ce dieu en abomination; ils le prenaient pour leur génie malfaisant, leur ancien tyran, depuis le monstre Typhon. L'effroi que tout peuple pasteur a naturellement pour la mer justifie cette tradition. Toutefois, les Grecs, qui avaient adopté avec tant d'enthousiasme les dieux égyptiens, reçurent avec non moins d'ardeur le dieu des Libyens, le symbole de cette mer, où bientôt jetèrent un si grand éclat leurs flottes victorieuses. Ils le nommèrent *Poseidôn* (de deux mots de leur langue *posi-seïô*, j'ébranle par les pieds). Tel est réellement l'effet de la puissance des ondes, ce qui fit que les anciens mirent les murailles et les remparts sous la protection de ce dieu. Les Latins nommèrent le dieu grec *Neptunus* (comme qui dirait *navibus opportunus*, favorable aux vaisseaux). Toutes les eaux du globe, celles des mers, des fleuves, et des fontaines, lui étaient soumises; il tenait les clés du li- quide abîme. A l'instant du déluge, il vint au secours de Jupiter, son frère; il

rassembla tous les fleuves dans son palais, raconte Ovide, et leur dit : « Ouvrez vos sources, donnez un libre cours à vos eaux, que rien ne les arrête. » Voilà bien les cataractes de la Genèse. Il est certain que les marbres de Paros (v.) attestent que 1,600 ann. av. J.-C., au temps de Cécrops, roi d'Athènes, Neptune avait séparé d'un coup de son trident le mont Ossa du Pélion, ouvrant ainsi des canaux à la mer. Quelque temps avant cette époque, Athènes s'appelait *Posidonie*, du nom du dieu des mers; elle le changea en celui d'Athènes à cette occasion. Un différend étant survenu entre Minerve et Neptune, à savoir lequel des deux aurait sous sa puissance et sa protection cette ville naissante : « Elle sera, dirent les habitants de l'Olympe, à qui aura fait naître à l'instant la chose la plus utile aux hommes. Soudain, Neptune frappa la terre de son trident, et il en sortit un cheval frémissant, et Minerve fit un signe de sa main, et il surgit du sol un olivier avec ses olives. Les dieux voyant cet arbuste, dont l'huile est si nécessaire à la vie, et dont les rameaux modestes seront désormais le symbole de la paix parmi les peuples, d'un commun accord, donnèrent Posidonie à Minerve (en grec *Athénê*). La grave déesse voulut que depuis lors sa ville bien-aimée portât désormais son nom. Toutefois, le culte de Neptune et de Pallas resta commun parmi la nation de Cécrops. Ce mythe est parfaitement expliqué par la culture presque exclusive de l'olivier chez les Athéniens, leur plus riche monopole. On sait que Platon dut une grande partie de sa fortune au commerce de ses fruits, à moins qu'on ait voulu faire allusion à cette huile de divine éloquence qui coulait de ses lèvres. Ce même Platon prétend que Neptune fut un roi de l'Atlantide, île ensevelie de temps immémorial sous les eaux, et dont les traces sont encore visibles dans les marées. Selon le philosophe grec, ce roi-dieu aurait eu 10 enfants d'une fille de Cliton et de Leucippe, par la lignée desquels il aurait

peuplé cette île toute d'or, d'argent et de pierreries. Ce dieu, dans un temple bâti merveilleusement, et recouvert des plus précieux métaux, y aurait eu une statue colossale toute d'or. Il exista encore un différend entre Neptune et Pallas au sujet du protectorat de Trézènes, ville maritime : Jupiter les mit d'accord en adjugeant la ville à tous les deux. Les Trézéniens sanctionnèrent le jugement du maître des dieux, car, sur leurs médailles ou monnaies, on voit encore sur une face un trident, et une tête de Minerve sur l'autre. Neptune disputa encore à Junon la ville de Mycènes, et à Apollon Corinthe. Mycènes resta à Junon, Corinthe fut adjugée à Apollon, et son isthme à Neptune. On reconnaît ici la sagesse de la Grèce naissante, à donner une haute importance à ses cités, à ses bourgades même, admirable politique, par laquelle elle imprima tout d'abord le respect et la crainte aux Barbares. Toutefois, ce dieu ne fut point à l'abri des vicissitudes humaines. Enveloppé avec Apollon dans une conspiration contre le maître de la foudre (sans doute, ce fut une peste fameuse enfantée par le soleil et les eaux, et qui infecta l'air, qui en triompha), il fut, avec le dieu du jour, exilé sur la terre. Là, tous deux, moyennant un sacrifice convenu, ils relevèrent de leurs mains divines les murs de Troie. Laomédon, son roi, refusa aux dieux maçons le prix de leurs travaux. Neptune, dans sa fureur, envrsa jusques aux fondements la cité qu'il avait élevée lui-même. On voit là les digues et les murailles de cette ville célèbre, renversées par un envahissement de la mer : les géographes y reconnaissent la vraie situation de cette Troie, dont l'existence fut quelquefois si follement contestée. Le dieu de la mer devait nécessairement avoir des passions violentes comme ses flots ; aussi, néréides, océanides, naïades, oréades, nymphes et princesses, grandes déesses même, trompées par ses métamorphoses, furent-elles pour la plupart victimes de son impatient amour. Bélus et Agénor, princes phéniciens ;

Égée, roi de l'Attique; Nauplius, père de Palamède; Pélidas, oncle de Jason. L'argonaute, furent, avec beaucoup d'autres, les fruits de ses séductions. Ces héros, incontestables dans l'histoire de la Grèce, se vantaient hautement d'être les enfants du dieu des flots, et c'était avec l'assentiment des peuples, témoins de leurs belles expéditions maritimes, si merveilleuses pour cette époque. On regarde aussi Neptune comme le père de Minerve, qu'il eut du lac libyen Tritonis, ou plutôt de sa nymphe. Il enfanta encore le cheval Arion et le béliet doré, qui porta Phryxus sur les flots d'Hellé. Le sens de ces trois mythes nous est à peu près voilé. Tout ce que l'on sait du premier, c'est que Minerve fut d'abord une divinité libyenne, ainsi que Neptune, adorée à Saïs; du second, qu'Arion signifie le meilleur, le plus courageux; nom si convenable au cheval, enfant de Neptune; et du troisième, que le béliet de Phryxus n'était qu'un vaisseau peint et couvert sans doute de dorures. Ainsi que Jupiter, Neptune, inconstant comme ses vagues, eut cependant une légitime épouse : ce fut la jeune Amphitryte. L'océanide, soigneuse de sa chasteté, se refusait à la tendresse pressante du dieu; mais Neptune lui envoya un ambassadeur qui la persuada, et cet ambassadeur fut un dauphin agile et doré; il fut mis au rang des astres. Ce mythe ne paraît qu'un charmant conte d'enfant, si l'on ne faisait réflexion qu'Amphitryte (nom composé des deux mots hellènes, *amphi*, autour, et *truô*, je bats, je ronge, pour ainsi parler), signifie cette vague possible qui brise doucement dans les baies fréquentées des dauphins, et dont ils auraient montré la route à un Neptune, c.-à-d. à un célèbre navigateur. Car l'on sait que les chefs des grandes expéditions maritimes, qu guerriers ou marchands, prenaient le nom emphatique du dieu des flots, ainsi que les rois des grandes îles, et même des corsaires. Sextus-Pompée, fier d'avoir battu la flotte d'Auguste, parut en public avec une robe azurée, couleur

des eaux : dans son éphémère orgueil, il se crut aussi un Neptune. Ce dieu avait particulièrement des temples ou des autels en Achaïe, à Téos, Corinthe et son isthme, à Laécédémone, Eleusis et Trézène, ville maritime, sur les rives de laquelle il vomit le monstre qui s'élança sur Hippolyte, fils de Thésée, héros auquel cette divinité dut les jeux isthmiques établis en son honneur, et qu'immortalisèrent les beaux chants de Pindare. Au rapport d'Hérodote, la statue d'airain qu'on avait dressée à Neptune au milieu de l'isthme s'élevait de 7 coudées (10 pieds et demi) au-dessus des deux mers qu'elle dominait. A Délos, il y avait, hors des portes de la ville, un bois sacré où, dans des salices verdoyantes de rameaux et de mousse, étaient dressés de longs banquets, auxquels s'asseyait, en l'honneur du dieu des flots, la foule de ses adorateurs les plus dévoués, ou par piété, ou par état, ou par crainte, à son culte. Ces fêtes s'appelaient de son nom grec *Posidonies*. Les peuples de l'intérieur des terres avaient aussi ce dieu en grande vénération; ils le redoutaient, et le croyaient, avec raison, comme la géologie l'a attesté depuis, toutefois avec des exceptions, l'auteur des tremblements de terre et des grands bouleversements du globe. Au nombre de ces peuples étaient particulièrement les Phrygiens les plus orientaux. Les Athéniens donnèrent à l'un de leurs douze mois le nom de ce dieu; ils l'appelèrent *posidéon* : il répondait au mois de février. Un grand nombre de promontoires dans les mers d'Italie et de la Grèce prirent aussi le nom de *Posidion* pour les Hellènes, et *Posidium* pour les Latins. Le cheval, le taureau, étaient les victimes qu'on offrait à ce dieu, auquel le fiel, qui a comme une amertume des flots de la mer, était particulièrement agréable, au dire des aruspices. Le pin et l'ache, toujours verts, comme les vagues, lui étaient consacrés. De fréquentes libations étaient versées sur ses autels. A Rome, on célébrait en son honneur les jeux du Cirque. Les Neptu-

nales, ses fêtes, avaient lieu au mois de juillet, et aussi au mois de février, avant le lever des pléiades, pour qu'il épargnât les navires dans cette saison des naufrages. Pendant ces fêtes, les chevaux et les mulets, oisifs, étaient promenés couronnés de fleurs et caparaçonnés de guirlandes. Tout répandu qu'était le culte de Neptune, qui passa bientôt dans la Grande-Grèce, ses statues sont fort rares; toutefois, vers le milieu du siècle dernier, on en tira une magnifique, faite du temps de César, d'une excavation de Corinthe. Telles sont les images traditionnelles de ce dieu que nous ont laissées les poètes et les historographes : son attribut particulier est un trident, fourche à trois pointes de fer, que lui forgèrent les cyclopes, c'était une espèce de harpon, avec lequel les gens de mer, on brisaient les roches, ou dégagnaient les navires, on piquaient les gros poissons. Sa chevelure majestueuse tombe sur son cou en lourdes boucles parallèles, que l'effet de l'humidité des flots force de rester perpendiculaires, ainsi que sa barbe, qui quelquefois, cependant, est représentée crépne, ce qui la distingue de celle de Jupiter, son frère. Comme à ce dernier, néanmoins, le bandeau royal est noué autour de sa tête. Quelquefois nu, quelquefois vêtu d'une robe de la couleur des vagues, il est debout ou assis sur un char bizarre qu'emportent deux ou quatre chevaux marins, aux naseaux rongeants, à la queue de poisson ou aux pieds d'airain, comme les peint Homère; parfois, ce sont des chevaux ordinaires. Un dauphin aux écailles d'or nage à ses côtés, avec d'autres monstres marins; Triton le précède sonnant de sa trompe, qui retentit jusqu'aux extrémités de l'océan. Parfois, ce trompette joufflu de Neptune, couronné de joncs, est vêtu d'une robe pourprée, de la couleur des flots quand l'aurore se lève. Souvent, Neptune est représenté nu, assis ou debout sur les ondes éternelles et fière allégorie de sa puissance. « Quand il est debout, dit le chantre de l'*Odyssee*, il fait trois pas et touche à l'horizon. » Platon, qui en fit le roi de son

Atlantide, lui donne dans cette île fameuse un char d'or emporté par quatre chevaux ailés, dont il tient les rênes toutes d'or, comme le char, et lui-même, touchant de sa tête les voûtes d'un temple éblouissant de jaspes et de pierres. Virgile, plus modeste dans ses peintures que ce philosophe ennemi des poètes, donne pour cortège à ce dieu l'antique Glaucus, le petit Palémon, les tritons agiles et les vertes néréides. Cette suite riante annonce la paix des airs et de l'onde. Quand ces éléments sont en guerre, un horrible oiseau, aux ailes membranées et sans plumes, à tête de dragon, fait bruir l'air derrière lui, le menaçant, mais en vain, de ses sifflements. Le dieu, qui a planté devant lui son trident, demeure imperturbable, assis sur les flots en fureur. Souvent une poupe de navire surgit à côté de ce dieu, dans plusieurs monuments antiques. Parfois, il est représenté avec un pied touchant au sol, et l'autre élevé sur un quartier de roche : cette pose est le symbole de la puissance. Deux médailles nous l'offrent pressant un globe du pied droit : elles furent frappées, l'une en l'honneur d'Auguste, l'autre en celui de Titus, tous les deux maîtres du monde. Ce Neptune était leur emblème. Cette divinité puissante n'eut pas moins de cinquante surnoms que nous ont transmis les poètes de l'antiquité; auxquels nous renvoyons nos lecteurs. En poésie, Neptune est pris absolument pour la mer : nous citerons en exemple ce vers assez beau et si connu de Lemierre, qu'on appela plaisamment son vers solitaire :

Le trident du Neptune est le sceptre du monde.

DENEE-BABON.

NÉRÉE, dieu marin, époux de Doris, sa sœur, et plus ancien que Neptune, à la juridiction duquel néanmoins il était soumis, fut, selon Hésiode, fils de l'Océan et de Téthys. Ce poète religieux, dans sa *Théogonie*, tout plein de foi et de croyance en ses dieux, s'exprime ainsi : « L'Océan engendra le juste Nérée, qui ne ment jamais : c'était l'ainé de ses enfants. Nous l'appelons un vieillard, parce

qu'il est véridique et doux, qu'il ne met point en oubli la justice; qu'au contraire, il a la science de l'équité et de la modération dans ses jugements. » Tel est le portrait naïf que fait le bon Hésiode de Nérée, que d'autres prétendent être fils de l'Océan et de la Terre. L'étymologie de son nom est comme lui de toute antiquité, elle vient du mot phénico-hébraïque *nahara* (fleuve); les hellénistes la tirent de l'adjectif *néros* (humide ou coulant). En faisant ce dieu marin fils de l'Océan, les poètes anciens montraient déjà leur connaissances géologiques: en effet, ce fut l'introduction instantanée de l'océan par le détroit de Gades, aujourd'hui Gibraltar, ouvert soudain par un cataclysme, qui forma la Méditerranée, l'empire de Nérée. Cette mer, où le flux et le reflux sont presque insensibles, convenait à ce dieu à barbe longue et blanche, vieillard doux, paisible, juste et aimant à prédire l'avenir aux mortels qui sillonnaient son liquide empire. Une ode d'Horace, où respire le souffle des dieux nous offre ce vénérable devin prédisant au beau ravisseur d'Hélène cette mort de sang qui devait souiller dans la poussière d'Ilion sa chevelure blonde et parfumée. Ce fut ce dieu qui de la main montra à Hercule la route de l'Occident, ce point de la terre où mûrissaient les pommes d'or que lui avaient demandées Eurysthée. Ce dieu, comme la plupart des divinités marines, Neptune, Protée, et aussi Achéloüs, le fleuve, prenait toutes les formes qu'il voulait. C'est par ce moyen qu'il prétendit échapper au fils d'Alcmène, qui le pressait de lui indiquer la contrée où il pût cueillir les fruits précieux qu'il avait promis de rapporter à son persécuteur. Mais Alcide l'étreignit si fortement dans ses robustes bras qu'il ne put avoir recours à ses ruses accoutumées. Ces figures diverses que prennent les dieux marins sont l'emblème de ces golfes, de ces baies, de ces anses qui festonnent les mers, dont la nature a varié à l'infini les rivages, et du cours si capricieux, si inégal des fleuves. Les artificieuses métamorphoses du dieu Nérée,

dont triompha Alcide, indiquent ces rives si diversement découpées et si nouvelles aux yeux du héros, qu'il eut à côtoyer durant une longue et pénible navigation; jusqu'à ce qu'il eût atteint ces lieux où le soleil se couche, les extrémités de la terre, où, s'arrêtant, il éleva ces deux gigantesques colonnes, les monts Calpé et Abyla, sur lesquels il grava ces mots: *nec plus ultra*, et que, 3000 ans après, Colomb effaça de sa main inspirée. La mer Égée passa pour le séjour de prédilection du divin vieillard. Ce charmant archipel de la Grèce, tout plein d'îles verdoyantes, de roches pittoresques, de grottes marines, de palais de cristal, comme les offre à l'admiration Antiparos, en faisaient une demeure plus délicieuse que le monotone Olympe. Les chants, les jeux, les danses des néréides, ses filles, charmaient la douce oisiveté du dieu pacifique. Là, les poètes ont achevé un tableau anticipé et vrai des mers enjouées de la Grèce et de l'Italie, dont des fêtes éternelles, et l'harmonie des brises, et les échos qui répètent les stances de l'Arioste et du Tasse, encore aujourd'hui ne font qu'une mer de délices. Les chants des néréides n'ont point cessé! On explique ce mythe par l'existence réelle de quelque prince ami de la paix, débonnaire, qui, par un noble amour de l'humanité seulement, en faveur du commerce et non de la guerre, aurait fait faire un grand pas à l'art naissant de la navigation, et dont les navigateurs regardaient les conseils comme les oracles d'un dieu. L'attitude et les attributs du bon Nérée étaient modestes comme lui. Il portait néanmoins une robe vert de mer ainsi que le fier Neptune, mais il se contentait de la conque d'un triton, espèce de trompette avec laquelle, comme un berger, il appelait les monstres marins d'un bout de son empire à l'autre; une pierre antique le représente ainsi. A peine son culte passa-t-il dans la Grande-Grèce: s'il eût chez elle quelques autels, on ne sache pas qu'il y ait compté un seul temple; mais les poètes de l'Ausonie ne l'abandonnèrent pas; ils conti-

nuèrent à chanter ses vertus et les délices de son empire. DENÉE-BARON.

**NÉREIDES.** Ces filles de Nérée et de Doris étaient au nombre de 50, selon Hésiode, de 30 selon Homère. Apollodore les réduit au petit nombre de quatre. Nous citerons seulement ici le dénombrement que fait le poëte d'Ascrée du chœur des néréides; nous traduirons mot pour mot cette naïve poésie dont le parfum a traversé trente siècles: « Or, de Nérée et de Doris, à la belle chevelure, la fille du fleuve Océan si reculé, furent engendrées, dans la mer stérile, les plus aimables filles parmi les déesses, et Procto, et Eucrate, et Sao, et Amphitrite, et Endora, et Thétis, et Galène, et Glaucé, Cymothoë, et Spio, et Thoë, et l'aimable Thalie, et la gracieuse Mélité, et Euliméné, et Agavé, et Pasithée, et Érato, et Eunice, aux coudes de rose, et Doto, et Proto, et Pherousa, et Dynamène, et Nécée, et Actée, et Protomédie, Doris et Panopé, et la belle Galatée, et l'aimable Hippothoë, et Hipponoë aux coudes de rose, et Cymodocée, qui, dans la mer obscure, avec Cymatolège et avec Amphitrite, aux talons charmants, apaise facilement les flots et les haleines des vents impétueux; et Cymo, et Eione, et Hafimède, qui porte une belle couronne, et l'enjouée Glauconome, et Pontoporia, et Liagore, et Evagore, et Laomédie, et Polynome, et Autonoe, et Lysianossa, et Evarné, d'un si aimable naturel et d'une irréprochable beauté, et Psamathe, au corps si gracieux, et la divine Ménippé, et Néo, et Eupompe, et Thémisto, et Pronoe, et Nemertès, qui a l'ame de son père immortel: voilà les cinquante filles qui furent engendrées de Nérée l'irréprochable, et leurs actions aussi furent sans reproche. » Ces noms, au nombre de cinquante, composent vingt-cinq vers dans la *Théogonie*: c'est une période musicale, tant ils ont de mélodie; leurs significations toutes maritimes sont charmantes; les voilà selon l'ordre des noms, elles donneront une idée du système et du génie poétiques des anciens jours. Ces néréides s'appelleraient, en français :

Celle qui prime, la Tempérée, Celle qui sauve, Celle qui bat la rive, la Généreuse, la Posée, la Sérénité, l'Azurée, la Vague rapide, la Grotte, la Légère, la Fleurissante, la Gracieuse, la Mielieuse, la Bonne rade, l'Admirable, la Déesse à tous, l'Aimable, la douce Querrelleuse; Celle qui donne, la Première, Celle qui soulève, la Puissante, l'Insulaire, la Riveraine, la Soigneuse, Celle qui fait don, la Lactée, Celle qui voit tout, la Légère à cheval, l'Intelligente à cheval (cela s'entend des chevaux marins), l'Attente des flots, Celle qui apaise les vagues, le Flot, la Rive, le Soir de la mer, l'Héritière ourée, Celle qui traverse la mer, Celle qui parle avec douceur, Celle qui parle bien, le Soir des peuples, Celle qui a beaucoup, la Science de soi, la Reine qui délire, la douce Brebis, la Sablonneuse, Celle qui dompte les chevaux, la bonne Traversée, l'Équitable, la Prévoyante, l'Irréprochable. Ne dirait-on pas de nos noms pittoresques de vaisseaux? On voit, par ces appellations de bon augure, quels étaient les offices des néréides. Toujours bonnes, toujours riantes, elles portaient secours aux victimes du furieux Neptune. Elles soulevaient les navires engagés dans les syrtis, elles les poussaient, elles les tournaient au vent propice, elles soutenaient sur les vagues les naufragés, elles détournaient la proue des écueils. Les matelots grecs tendaient vers elles leurs bras suppliants; aujourd'hui, dans les périls, ils lèvent les yeux au ciel et prient, en place de ces profanes sœurs, la Panagia, la Sainte-Sainte, la vierge Marie. Du miel, du lait et de l'huile, emblème de leur douceur, étaient les offrandes que préféraient ces charmantes filles; quelquefois, mais rarement, le sang d'un chevreau rongissait leurs autels, élevés ordinairement au bord des flots, où elles avaient des bois sacrés. Pausanias l'historiographe dit, dans ses *Corinthiaques*, avoir vu à Gubala un temple célèbre qui leur était consacré. Des reines insulaires on régnaient sur les côtes usurpèrent le titre de néréides. On donnait le nom de *naiades* et

de sirènes à des poissons qui avaient comme un buste de femme, selon Pline. C'est une espèce de phoque à large et belle poitrine, et qui a des yeux à peu près semblables aux yeux humains, très grands et très expressifs. J'en ai vu un vivant dans l'eau douce à Paris. Des médailles romaines représentent les néréides femmes par le haut, et poissons par l'extrémité. En général, les monuments antiques nous les offrent jeunes, souriantes, tenant une branche de corail, riche bouquet des mers que l'air rend semblable à la pourpre; ayant des perles dans les cheveux, et montées sur quelques monstres marins qui, par leurs formes bizarres, contrastent avec leurs grâces de jeunes filles. Quelquefois, elles sont assises sur un dauphin; ou sur un cheval de mer, ou sur un taureau à queue de poisson, qu'elles flattent de leurs mains blanches. Pline a vu un beau bas-relief en marbre, œuvre de Scopas, où le cœur des filles de Nérée semblaient faire écumer les ondes. Sur leurs épaules voltigeait ordinairement une draperie légère, couleur des vagues en repos. Ainsi se présente une belle statue d'Amphitrite tirée des ruines de la villa Antonin, en Italie. Cette néréide tient un gouvernail dont elle presse le dos écaillé d'un monstre marin couché paisiblement à ses pieds. Un rostre ou éperon de vaisseau sort de la base de cette statue. Quelquefois aussi les filles de Nérée tenaient d'une main le trident, de l'autre un dauphin, ou une victoire, ou une couronne. Les précieuses fresques d'Herculanum nous offrent trois de ces divinités subalternes dont l'imagination riante des Grecs avaient égayé leur archipel. — DENNE-BARON.

**NERFS, SYSTÈME NERVEUX.** Les nerfs sont les organes du sentiment. Ce sont des cordons blanchâtres, mous et pulpeux, qui se répandent et se ramifient dans chaque partie du corps, et qui tiennent attachés à la moelle épinière ou au cerveau. Quand on réfléchit qu'il n'y a pour tout le corps humain que 42 paires de nerfs, et qu'ensuite on envisage à combien de fonctions ces nerfs président,

combien d'organes ils tiennent enchaînés pour n'en former qu'un tout, qu'un individu, dans l'impossibilité où l'on est de pénétrer les secrets de la nature, on se borne à admirer sa puissance. Quarante-deux paires de nerfs! et ce nombre suffit à toutes les sensations comme à tous les mouvements; et c'en est assez pour mettre en jeu toutes les fonctions, pour donner l'unité et l'harmonie à des rouages innombrables; assez, dis-je, pour éclairer l'intelligence et pour obéir à tous les commandements de la volonté; assez pour établir un juste accord entre le physique et le moral de l'homme, et pour mettre l'homme lui-même en communication avec l'univers! — Encore, de ces 42 paires de nerfs, y en a-t-il quatre paires pour l'œil, pour l'œil et les muscles; trois presque entières pour la langue, deux pour les muscles et pour la peau de la face, deux autres pour les sens de l'ouïe et de l'odorat; en tout, dix paires pour la tête, ce qui réduit à 32 paires ou à 64 le nombre des nerfs destinés au reste du corps. Nous remarquerons à cette occasion que le nombre des nerfs paraît plutôt proportionné à l'énergie des mouvements qu'à la vivacité des sensations: ainsi, le nez et l'oreille, qui sont immobiles, n'en ont qu'une paire chacun; et les yeux, sur les 6 nerfs qu'ils reçoivent, n'en gardent que deux pour la sensation de la vue. — Ces 84 nerfs se subdivisent en des milliers de filets nerveux, dont le vaste réseau embrasse le corps, après l'avoir de toute part pénétré, et tous ces troncs nerveux vont s'attacher et s'unir à la moelle épinière ou au cerveau. Mais le côté vraiment merveilleux de cette disposition des nerfs, c'est qu'un si petit nombre d'instruments accomplissent tant d'actes diversifiés; conservent constamment dans leurs fonctions l'ordre le plus parfait. Ils ont beau s'éparpiller dans des organes souvent dissemblables, beau s'unir entre eux et s'entremêler jusqu'à la confusion avec les filets d'autres nerfs; bien qu'il paraisse exister dans leurs mailles mystérieuses un courant pour la sensation et un courant pour les mouvements.



volontaires, on ne voit jamais ni désordre ni incertitude dans tant d'actes et de rapports partout si compliqués. La soudaineté et la précision, voilà les principaux caractères des actes nerveux. Si maintenant vous demandez de quelle nature est ce commerce universel des nerfs avec les organes et des nerfs entre eux, sans doute on devra répondre avec la réserve commandée par un tel sujet. Cependant, pour être moins manifeste, le but de toutes ces connexions des nerfs et du cerveau n'en est pas moins concevable. Outre les sensations et l'intelligence, dont le système nerveux fournit seul tous les instruments; outre les mouvements, dont il est l'excitateur; outre la volonté, dont lui seul transmet les ordres; outre les expressions qu'il prête aux passions et à la pensée, en sollicitant la parole, les gestes et la physionomie, outre ces différentes attributions des nerfs, il faut bien que quelque chose tienne tous les organes enchaînés les uns aux autres, pour que de tant de parties diversifiées résulte un ensemble individuel où tout conspire au même but, où tout tend à l'unité. Or, ce que nous savons des nerfs nous les montre propres à cette grande destination, dont tous les autres organes paraissent formellement incapables. — Disons toutefois qu'indépendamment de ces 34 nerfs qui s'unissent au cerveau ou à la moelle épinière, il existe au-dedans de nous un autre grand nerf très complexe, qui porte le nom de *grand sympathique*. Ce dernier nerf est plus grand, plus compliqué dans ses ramifications, moins blanc et moins nœré, plus noueux, plus *plexueux*, et aussi plus irrégulier que les autres nerfs. Il est en outre plus insensible qu'eux, et ses nombreux filets, partout joints aux leurs, se répandent presque exclusivement autour des artères, et, avec elles et par leur moyen, dans ceux de nos organes sur lesquels la volonté ne paraît avoir aucun empire. On sait que ce nerf communique dans le crâne, autour de l'artère carotide interne, avec des filets échappés de la 5<sup>e</sup> et de la 6<sup>e</sup> paire des nerfs cérébraux; on sait qu'au bas du tronc il

s'anastomose en arcade avec ses propres rameaux, tandis que le cerveau s'interpose entre ses premiers filets supérieurs. Ces anastomoses si singulières nous aident à expliquer pourquoi les maux des yeux et du cerveau donnent lieu à des vomissements et font perdre l'appétit, et pourquoi les maladies du foie et du ventre produisent des maux de tête, la migraine, la tristesse et l'hypochondrie. Tissot surtout a fait à ce sujet des supputations à perte de vue. Le principal renflement du nerf grand sympathique, autrement dit le *ganglion semi-lunaire*, est placé dans le ventre au-dessous du diaphragme, et les filets qui émanent de ce renflement, s'unissent et concourent à plusieurs autres renflements des ganglions, ainsi qu'à de nombreux entrelacements nommés *plexus*. Tel paraît être le point central de ce nerf, et c'est dans le lieu même qu'il occupe que se font sentir les vives impressions de la crainte, du désir et de l'espérance. Le grand sympathique lui-même forme, depuis la tête jusqu'au coccyx, une multitude de *plexus* et 24 ganglions ou petits cerveaux. Voilà tout ce qu'on sait de ce nerf. Mais on ne connaît précisément ni sa nature, ni sa première origine, ni ses maladies, ni ses usages. On a fait à son occasion beaucoup plus d'hypothèses qu'il n'a de ganglions. Si je m'abandonnais à mon tour à faire des conjectures sur ce grand réseau nerveux, j'oserais envisager cet ensemble d'anneaux étroitement unis qui le composent comme le moyen autant que l'image du mutuel enchaînement des organes, recevant de ses nerfs et agissant hors du domaine de la volonté. Puisque, après avoir soigneusement énuméré les viscères dont la solidaire action constitue notre existence animale, je trouve parité de nombre entre eux, et les renflements du grand sympathique, je m'autorise de cela pour conclure que chacun de ces renflements est un centre d'action, ayant le gouvernement exclusif d'un de ces viscères; et je vois dans l'ensemble de ces renflements, le lien merveilleux, par qui, de tant d'actes di-



versifiés, résulte le tout parfait de la vie. Observant ensuite les connexions de ce nerf avec ceux de l'épine et du cerveau, je n'hésite plus à le croire l'agent le plus puissant de ces phénomènes de concomitance qu'on nomme sympathies, et je le mets de moitié dans ceux des actes vitaux qui n'ont point la volonté pour seul mobile ni la pensée pour objet. Je lui attribue sans hésiter l'association des actes de pur instinct avec ceux dont nous avons la conscience; et, plaçant au cerveau le siège de l'âme, lui-même en paraît être le foyer essentiel ou principe vital. — Il est bien probable que c'est au moyen de ce nerf que nous ressentons le besoin d'aliment, les impressions de la faim et de la soif, le sentiment pénible de certains mouvements internes et de beaucoup de douleurs, telles que les coliques, les nausées, les spasmes, hystériques, etc. — Nous sommes un peu plus savants quant aux 84 nerfs qui viennent du cerveau ou de la moelle épinière. Voici ce que nous savons d'essentiel à leur sujet : 1° tous sont constants dans tous les hommes, et toujours parfaitement réguliers et symétriquement disposés à droite et à gauche. 2° Certains, comme l'optique, l'auditif et l'olfactif, ne servent qu'à la vue, à l'ouïe et à l'odorat; mais ceux qui servent au goût et au toucher sont en même temps excitateurs du mouvement. Tout ce qu'on a dit des nerfs de la sensation, qu'on prétendait être distincts de ceux du mouvement volontaire, est purement hypothétique. Tous les nerfs de l'échine, la racine postérieure comme l'antérieure, se distribuent également dans les muscles et dans la peau. 3° Ceux qui s'unissent au cerveau sont croisés, je veux dire que le nerf du côté droit provient du côté gauche du cerveau, et réciproquement. Il en résulte que si le côté droit du cerveau est malade, ce sont les nerfs qui vont au côté gauche du corps qui sont affaiblis, irrités ou paralysés; coup de sang à gauche, paralysie à droite, et *vice versa*. 4° Les nerfs sont les premiers formés, les premiers accrus des organes; ils sont aussi

les premiers à s'affaiblir. 5° Piquez un nerf, irritez-en la pulpe, aussitôt surviendront des convulsions dans les muscles où s'en distribuent les rameaux. La même chose se remarque même dans un tronçon séparé du corps. En portant le bistouri sur le trajet des nerfs d'un membre qui vient d'être amputé, vous verrez des convulsions effrayantes dans tout le membre séparé; c'est un phénomène qui fait frémir. A la même cause doivent être attribuées les convulsions et les grimaces de certains guillotinés. Le docteur Sue eut la stupidité de conclure de pareils faits que les suppliciés souffrent encore après leur détroncation. Le cœur continue de palpiter quelques instants après avoir été séparé d'un corps plein de vie, et pourtant le cœur est parfaitement insensible. M. Richerand s'en est assuré dans une opération mémorable autant que malheureuse. Harvey fit toucher à Charles I<sup>er</sup> un cœur mis à nu par une carie du sternum, et le jeune lord qui consentit à cette épreuve n'accusa aucune douleur. C'est qu'en effet, des contractions et des mouvements convulsifs ne sont pas des preuves irrécusables de souffrances ni même de sensibilité. Haller rapportait tous les phénomènes de cette espèce à ce qu'il nommait l'*irritabilité*. 6° Si vous comprimez, si vous liez un nerf, gros ou petit, aussitôt vous verrez s'engourdir, puis se paralyser, la partie où ce nerf portait la vie et la vertu sentante, mais si la substance du nerf n'a pas été altérée, la sensibilité et le mouvement renaîtront quand aura cessé la compression. 7° Coupez-t-on un nerf, la partie où il se ramifiait cesse de sentir, les muscles qui recevaient de lui seul des filets tombent paralysés. Mais au bout de quelque temps, une substance intermédiaire réunit les deux bouts contigus, et bientôt la paralysie et l'insensibilité disparaissent. — Pour ce qui est des douze premières paires de nerfs, celles-là proviennent directement du cerveau ou de ses parties attenantes. La plupart de ces nerfs se distribuent à la face, ils servent aux organes des sens, ou au jeu de la

physionomie, exprimant les passions. Comme on s'est beaucoup occupé de ces nerfs dans tous les temps, on a été jusqu'à composer de méchants vers techniques servant à les distinguer entre eux, comme à en retenir plus facilement les usages. Voici ces vers, que j'ai déjà cités dans les *Lettres à Camille sur la physiologie* :

Le premier des parfums nous vient de la première,  
(*L'olfactif.*)

Le deuxième nous fait jouir de la lumière,  
(*L'optique.*)

Le troisième à nos yeux donne le mouvement,  
(*Le moteur commun des yeux.*)

Le quatrième instruit des secrets d'un amant,  
(*Le péthétique.*)

Le cinquième parcourt l'une et l'autre mâchoire,  
(*Le trijumeau ou trifacial.*)

Le sixième dépeint le mépris en la gloire,  
(*Le moteur externe des yeux.*)

Le septième connaît des sons et des accords,  
(Perce qu'elle comprend, suit l'ancien et le subtil usage, la 7<sup>e</sup> paire ou le facial, et le 8<sup>e</sup> ou l'auditif.)

Le huitième au dedans fait jouer cent ressorts,  
(Huitième paire des modernes ou nerf vague, autrement le pneumo-gastrique.)

Le neuvième en discours tient notre langue prête,  
(Le grand hypoglossal ou glosso-pharyngien. Elle comprend de plus la 11<sup>e</sup> paire, suivant l'ordre de Chaussier, actuellement unti, autrement le glosso-pharyngien.)

Et le dixième enfin meut le col et la tête.  
(Le neuro-oculopht.)

Les trente autres paires naissent régulièrement de chaque côté du tronc, par deux racines formant ganglion à l'endroit où elles s'unissent, vingt-quatre entre les vingt-quatre vertèbres, et les six autres par les trous du sacrum et du coccyx. — Tous les animaux ayant du sang ont aussi des nerfs : on en trouve dans les quatre classes des vertébrés, dans les mollusques, dans les insectes et les crustacés, dans les vers; les polypes et la plupart des animaux rayonnés et mous en sont privés, de même que les plantes, bien que tous les animaux et certaines plantes exécutent manifestement des mouvements. — On avait bien envie que les nerfs fussent creux, mais l'expérience a résisté aux hypothèses les plus séduisantes. On a dit qu'un fluide très ressemblant, et peut-être tout-à-fait iden-

tique à l'électricité, circulait dans les nerfs; on a de plus assuré que ces organes étaient des canaux, et des canaux tellement disposés que le fluide du mouvement et le fluide de la sensation y pouvaient l'un et l'autre librement circuler, bien qu'en sens contraire, sans se heurter, sans se pénétrer ni se confondre. Ce fluide, auquel on attribuait jusqu'au pouvoir merveilleux de procréer les individus, on avait espéré qu'il pourrait aussi ressusciter des morts, et sans l'institut de France, qui ne fait grâce à aucun système, sans la crainte des lois, qui n'absolvent d'aucun crime, alors même qu'une erreur en serait le fondement, on eût infailliblement réalisé de nos jours la fable monstrueuse des filles de Pélus. — Et quand même un fluide comme celui qu'on suppose circulerait dans les nerfs, penset-on que le secret de la vie nous fût par là plus tôt connu? Croit-on qu'il nous fût jamais possible ou d'augmenter ce fluide nerveux, ou de composer de toutes pièces un fluide tout semblable à lui, et par qui la vie dût se prolonger durant des siècles ou ne plus finir? Enfin, pour ressembler à une machine purement électrique, le corps humain ne serait-il plus digne de notre admiration et de nos études?

*Idee sommaire de tout le système nerveux, de ses usages et de ses maladies.*

Les organes pulpeux, renfermés dans le crâne et dans le canal des vertèbres, le cerveau, le cervelet, la moelle allongée et l'épinière, les nerfs qui s'en séparent ou qui s'y joignent, et ces autres nerfs, plus isolés de leurs centres et plus complexes, qui occupent les principales cavités du tronc sous le nom de nerf grand sympathique, les ganglions des uns et des autres, leurs plexus, voilà ce qu'on nomme le *système nerveux*. Le mot vague de nerfs est souvent employé pour exprimer collectivement le même ensemble d'organes. — Le système nerveux, ainsi que le sang, compte parmi les agents essentiels de la vie. Il n'est pas

un organe qui ne reçoive d'eux un secours ou une influence; pas une fonction qui puisse se passer de leur concours. Les nerfs sont, pour ainsi dire, les animateurs du corps humain. — Outre leur influence générale sur la vie, les nerfs ont en propre les fonctions les plus relevées de l'existence. Depuis les plus simples sensations jusqu'à la pensée, et depuis la volonté jusqu'au mouvement et à la parole, qui servent à la manifestation de la pensée, l'on ne voit qu'un seul et premier instrument à ces nobles actes, je veux dire le système nerveux. C'est au moyen des nerfs que s'éclaire, que souffre, qu'agit et se manifeste le principe qui veut et qui pense en nous. Sans eux, la volonté manquait d'émissaires, la pensée d'interprètes et l'être vivant d'unité. — Le système nerveux offre les particularités suivantes : tous les organes qui le composent sont symétriques, à une exception près; toutes ses parties se correspondent et font correspondre le reste des organes. C'est par eux que les fonctions sont subordonnées et les organes rendus solidaires. Notez, en outre, que chaque agent nerveux concourt aux fonctions de tout le système des nerfs, comme l'ensemble de ce système participe à l'action de chaque nerf : *un pour tous, tous pour chacun*, serait une devise convenable pour exprimer l'harmonie de leurs fonctions. — Les nerfs et leurs dépendances immédiates sont, de toutes les parties vivantes, les seules soumises à l'intermittence et à la périodicité : eux seuls, mais tous, ils ont besoin de repos et de sommeil. Ils n'ont de vie active que pendant les deux tiers de l'existence des autres organes : dans un corps qui a vécu 60 ans, les nerfs n'ont vraiment agi que 40 ans. Étant les seuls qui se laissent influencer par l'habitude, ce qui les affecte aujourd'hui les trouvera moins sensibles demain. Une chose qu'on ne saurait trop méditer, c'est que, si diversifiés que soient les nerfs, et bien que chacun d'eux ait son action spéciale, néanmoins la plus parfaite unité règne dans l'ensemble de leurs fonctions. Il y a là,

ainsi que dans la parfaite unité des mouvements des corps célestes, l'indice certain d'êtres indépendants des effets qu'ils dirigent. — L'étude analytique des fonctions dévolues à chaque nerf n'est vraiment accessible qu'aux naturalistes; le médecin n'y saurait atteindre. A cet égard, il ne peut jaillir de lumière que de l'examen des animaux entre eux comparés. En effet, comment serait-il possible au médecin d'isoler l'action de chaque organe nerveux? Une portion du cerveau, par exemple, peut-elle être isolément comprimée, isolément enflammée, irritée ou médicamentée? Pourrait-on altérer ou blesser un seul organe nerveux sans influencer ou blesser à la fois et incontinent tous les nerfs? Si donc la chose est impossible, je demande quelle importance peuvent avoir, quant à l'histoire de l'homme, des résultats qui ne sont vérifiables que sur des animaux, alors surtout qu'il s'agit des organes de la volonté, des sensations et de la pensée! — Les maladies du système nerveux sont très douloureuses et très complexes, mais aussi très régulières. Elle consistent principalement en névralgies, névrite, douleurs lancinantes, dans le trajet des nerfs, en convulsions ou paralysies; en faiblesse, exaltations, perversion ou anéantissement des facultés de sentir, de penser ou de vouloir. Une chose caractérise les symptômes inhérents à ces maladies : ils se montrent presque toujours loin des altérations matérielles auxquelles ils servent de manifestation. — Les quatre médicaments les plus efficaces dans ces genres de maux sont : l'opium par-dessus tout, le café, le kina et ses dérivés, la noix vomique ou la strichnine. Les deux premières substances paraissent agir principalement sur le cerveau; les deux autres sur la moelle épinière et ses nerfs. L'opium calme la sensibilité et assoupit la pensée, le café les éveille et les sollicite, la noix vomique et son alcali convulsionne les muscles soumis à la volonté, et le kinkina interrompt ou supprime les phénomènes maladivement périodiques. — Enfin, pour nous résumer, les

nerfs, c.-à-d. le système nerveux, composent un tout parfait, formé de parties diversifiées : l'unité et l'harmonie sont les caractères de leurs fonctions. Conducteurs des mouvements, organes des sensations, instruments matériels de l'entendement et de la volonté, ils servent de lien commun entre les organes; et de la concordance comme de la solidarité qu'ils établissent entre eux tous, résultent l'unité vitale et les phénomènes sympathiques. Ils concourent à toutes les fonctions; ils s'immiscent dans tous les mystères de la vie. Les derniers à agir, les premiers à mourir, souvent malades et difficiles à guérir, leurs souffrances, fréquemment éloignées de leurs altérations ou blessures, ont plusieurs remèdes héroïques, sans lesquels la médecine serait sans crédit comme sans pouvoir (v. CERVEAU, SENSIBILITÉ, SYMPATHIE, PHYSIOLOGIE, VIE, etc.) ISID. BOURDON.

NÉVRALGIE (path.), nom générique d'un certain nombre de maladies dont le principal symptôme est une douleur fort vive, exacerbante ou intermittente, qui suit le trajet d'une branche nerveuse, s'étend à ses ramifications, et paraît par conséquent avoir son siège dans ce nerf. Les principales névralgies ont été désignées par les noms de *faciale*, dont la *sous-orbitaire*, la *maxillaire*, la *frontale*, sont des subdivisions d'*ilio-crotale*, de *fémoro-poplitée*, *fémoro-prétiibiale*, *plantaire*, *cubito-digitale* : on a aussi admis des *névralgies anormales*. — *Névralgie faciale*. C'est le *tic* douloureux de beaucoup d'auteurs. Elle est caractérisée par des douleurs aiguës lancinantes, revenant par intervalles et comme par secousses dans certains lieux déterminés de la face, et toujours dans les mêmes, et produisant des mouvements convulsifs dans les muscles correspondants. Elle peut avoir son siège dans le nerf orbito-frontal, dans le sous-orbitaire, ou dans la branche maxillaire du nerf trifacial. — Dans le premier cas, (*névralgie frontale*), la douleur commence au trou sourcilier, et de là elle s'étend aux ramifications qui se distri-

buent au front, à la paupière supérieure, à la caroncule lacrymale, à l'angle nasal des paupières; quelquefois elle se porte spécialement dans l'orbite. — Dans le second cas (*névralgie sous-orbitaire*), la douleur se fait sentir dans le trajet de la branche sous-maxillaire du nerf trifacial, et particulièrement dans les rameaux sous-orbitaires; souvent elle naît du trou sous-orbitaire, et s'étend aux ramifications qui se distribuent à la joue, à la lèvre supérieure, à l'aile du nez, à la paupière inférieure et à l'angle externe de l'œil; quelquefois elle remonte vers l'origine du nerf, et se fait sentir aux dents, au sinus maxillaire, au voile du palais, à la luette, à la base de la langue; dans certains cas, elle s'étend à tout un côté de la face, où elle détermine des contractions convulsives. — Dans la troisième variété (*névralgie maxillaire*), la douleur part communément du trou mentonnier; elle suit les nerfs qui se rendent au menton, aux lèvres; elle remonte dans le canal maxillaire, s'étend aux rameaux fournis par cette branche, aux dents, aux alvéoles, sous le menton, au côté de la langue, aux tempes. — Dans ces trois variétés de névralgie faciale, l'invasion est souvent lente, quelquefois subite : la marche des douleurs est exacerbante ou même intermittente; la durée des attaques varie depuis quelques minutes jusqu'à quelques heures. — La durée totale de la maladie est souvent fort longue; il n'est pas rare qu'elle persiste indéfiniment, malgré les remèdes; quelquefois la guérison n'est que passagère. Dans certains cas, les douleurs sont tellement vives et les attaques si rapprochées qu'elles entraînent le dépérissement, ou qu'elles entraînent les malades à mettre eux-mêmes un terme à leur existence. — Beaucoup de moyens ont été employés contre cette affection, dont les causes sont fort obscures. Les principaux sont les saignées générales et locales, les vomitifs, les purgatifs, les topiques rubéfiants, vésicants, calmants, les douches, les frictions mercurielles, l'électricité, l'aimant, l'incision du nerf

ou la destruction d'une portion de cet organe par excision ou cautérisation. De tous les remèdes employés, celui dont on use le plus généralement aujourd'hui est désigné sous le nom de *Méglîn*, qui l'a proposé. Il consiste en des pilules composées de parties égales d'oxyde de zinc, d'extrait de jusquiame noire et de valériane sauvage : on administre ces pilules matin et soir, et l'on en augmente progressivement le nombre, depuis une jusqu'à quarante, et même plus. Ce moyen échoue souvent, ainsi que la plupart des autres. — La *névralgie ilio-scrotale* n'a été que très rarement observée. Elle est caractérisée par une douleur très vive occupant le trajet du rameau de la première paire lombaire, qui suit la crête de l'ilium et accompagne le cordon des vaisseaux spermaticques. — La *névralgie femoro-poplitée*, goutte sciatique des auteurs, *ischias nervosa postica* de Cotugno, occupe le grand nerf sciatique. Elle est caractérisée par une douleur plus ou moins vive partant de l'échancrure ischiatique, et se prolongeant à la partie postérieure de la cuisse, suivant une ligne qui correspondrait au trajet du nerf; quelquefois elle s'étend au bord externe de la jambe, et jusqu'à la plante du pied. Le plus souvent elle est continue avec des exacerbations; elle n'offre pas, comme la névralgie faciale, des intermittences complètes. La cuisse affectée n'offre ni gonflement ni rougeur; les mouvements sont difficiles et douloureux, comme dans le rhumatisme; mais des frictions douces, et même une pression forte, soulagent quelquefois la douleur plutôt que de l'exaspérer. La durée de cette affection n'a rien de fixe; elle peut cesser en quelques jours, ou se prolonger pendant des mois, des années, pendant la vie entière du sujet. Les saignées, les évacuans des premières voies, les boissons diaphorétiques, les bains et les douches de toute espèce, les narcotiques à l'extérieur et à l'intérieur, et surtout les vésicatoires répétés, les ventouses, les moxas, sont les principaux moyens qu'on lui oppose. — La *névral-*

*gie femoro-prétibiale*, *ischias nervosa antica* de Cotugno, a son siège dans le trajet du nerf crural; elle se fait sentir dans la direction de ce nerf depuis l'aîne jusqu'au jarret, et quelquefois le long du bord tibial de la jambe et sur le dos du pied. Sous le rapport de sa marche, de sa durée et de son traitement, elle diffère peu de la précédente. — La *névralgie plantaire* est très rare : la douleur est bornée au trajet des nerfs plantaires. — La *névralgie cubito-digitale*, *ischias nervosa digitalis* de Cotugno, est caractérisée par une douleur qui s'étend depuis l'endroit où le nerf passe sous le condyle interne jusqu'au dos de la main et à son bord cubital. Elle est quelquefois semblable à celle qu'on éprouve par l'action d'un corps contondant sur cette partie du coude. — Sous le nom de *névralgies anormales*, M. Chausier a réuni diverses névroses, dont les unes sont caractérisées par des douleurs vives, circonscrites dans un petit espace, ou se prolongeant par irradiation, mais n'ayant pas leur siège dans le trajet d'un nerf, et dont les autres sont produites par des tumeurs développées sur le trajet des nerfs, ou succèdent à des contusions, à des divisions incomplètes de nerfs.

## X.

NÉVROSES (nosol.), nom générique des maladies qu'on suppose avoir leur siège dans le système nerveux, et qui consistent dans un trouble idiopathique des fonctions sans lésion sensible dans la structure des parties, et sans agent matériel qui les produise.

NERF dans le langage vulgaire se dit improprement des tendons des muscles; un *nerf* foulé, le *nerf* du jarret. — On appelle *nerfs de bœuf* les tendons de cet animal que les bouchers font sécher pour servir de fouet, de courroie. On prend ordinairement les tendons de la jambe et du calcaneum, qui correspondent au tendon d'Achille dans l'homme. — *Nerf* signifie figurément, au sens moral, force, vigueur. On dit d'un homme qu'on ne fait pas fléchir aisément; il a du *nerf*; le style de Tacite a du *nerf*.

— Proverbialement, l'argent est le *nerf* de la guerre, c.-à-d. qu'on ne soutient la guerre qu'avec beaucoup d'argent. — *Nerf* en termes de relieur, petites cordes attachées au dos du livre, et sur lesquelles les cahiers sont cousus. — *Nerf-serrure* (art vétérinaire), coup, atteinte qu'un cheval a reçu du pied d'un autre cheval, sur le tendon de la partie postérieure d'une jambe de devant ou de derrière. — *Nerf, nervure*, se prend en architecture pour les arêtes des voûtes, pour les moulures placées sur des parties lisses ou des angles, et qui semblent être sur ces superficies ce que les nerfs sont à l'extérieur de la peau. Ces nervures se révèlent dans plusieurs monuments d'architecture gothique, dans les colonnes corinthiennes de la grande niche du Panthéon à Rome, dans les chapiteaux ioniques du temple de Minerve-Poliade à Athènes. En construction, la nervure est généralement l'arête qu'on laisse pour fortifier une partie de la pierre, particulièrement aux angles, et pour faciliter la pose. On se sert encore du mot *nervure* pour désigner dans le feuillage des rinceaux d'ornements les côtes élevées de chaque feuille, qui représentent les tiges des plantes naturelles. X.

**NÉRIS** (Eau de). Ces eaux salines ont depuis des siècles une réputation que personne ne dément, mais qu'aucune cure bien décisive ne confirme. Les sources, au nombre de quatre, paraissent se confondre à fleur de terre, et il est probable qu'elles dérivent toutes d'un même réservoir souterrain. La dernière connue date de 1756; on la vit jaillir abondamment pour la première fois à l'époque du tremblement de terre de Lisbonne, et telle est même une des circonstances dont s'autorisent ceux qui pensent que les sources minérales ont quelques communications secrètes avec les volcans, cette cause probable des tremblements de terre. — Ces eaux n'ont ni couleur, ni saveur, ni odeur, ni de principes salins fort abondants. Il est heureux qu'on leur suppose des vertus, car il serait difficile de leur en découvrir. C'est une de ces réputations

traditionnelles qui, s'adressant à une crédulité confiante et paresseuse, et qui, ne supposant aucun examen, n'ont rien à craindre de la critique. — C'est à peu près ainsi que je m'exprimais sur Nérès, il y a quelques mois, devant deux députés très disposés à voter les 200,000 fr. que demandait alors M. Martin (du Nord), ministre des travaux publics, pour les accroissements et embellissements de ce lieu thermal. Le rapporteur du projet de loi avait cité mon *Guide aux eaux* devant la chambre des représentants, et l'on n'était pas fâché de savoir positivement mon opinion sur l'importance de l'établissement de Nérès. Je convins donc que Nérès, bains et sources, ne valait pas 200,000 francs, et qu'il existait en France vingt autres sources qui méritaient davantage la confiance publique et la munificence du trésor. On parut surpris. « Cependant, m'objectait-on, les eaux de Nérès sont gazeuses, et conviennent aux maux d'estomac! — C'est vrai, répondis-je, mais celles de Vichy, quatre fois plus gazeuses, leur sont dix fois préférables dans les diverses maladies du ventre et de l'estomac. — Elles sont si douces, reprit-on, que M. de Buffon pensait qu'elles contenaient des molécules de silice réduites à une ténuité d'atomes! — C'est vrai. Mais vous remarquerez en passant que rien ne démontre mieux la vanité de la chimie que l'histoire des eaux minérales; elle qui se targue d'imiter les eaux naturelles, on la voit encore réduite à faire des conjectures sur leur composition véritable. Supposez qu'au lieu de silice, c'est de la barégine qu'elles renferment, sont-ce quelques grains de cette matière gélatineuse qui rendront ces eaux si dignes d'intérêt? Je conviens qu'elles sont fort bonnes à la peau; mais celles de Coutanec, de Saint-Amand et de Saint-Sauveur sont aussi très onctueuses, et celles de Plombières le sont encore davantage; Plombières vaut dix fois Nérès. Je conviendrai qu'elles ont plus d'une fois guéri des rhumatismes, adouci des douleurs externes, hâté les battements des artères; mais toutes les

eaux chaudes, comme celles de Nérís (38 à 44 degrés R.), ont des effets semblables. Ce ne sont pas les eaux minérales qui guérissent les rhumatismes, c'est la chaleur dont elles sont imprégnées; les rhumatisants éprouvent du soulagement à toutes les sources thermales, à Bourbonne et à Plombières comme à Bagnères de Bigorre, au Mont-d'Or comme à Cauterets, et l'eau de rivière un peu chauffée agirait à peu près comme celle de Nérís. Enfin, ajoutai-je, bien que ces sources fussent fréquentées par les Romains, la routine et l'empirisme sont encore les seules autorités qui les déclarent efficaces. A la vérité, Nérís est un de nos établissements thermaux les plus voisins de Paris; mais d'où l'on revient comme on y était allé, ni mieux ni pire. » Il paraît que beaucoup pensent ainsi de Nérís, car la chambre des députés, après s'être montrée généreuse envers Plombières, n'a rien voulu accorder pour l'établissement dont nous venons de parler.

ISID. BOURDON.

**NÉRON** (NERO CLAUDIUS CÆSAR GERMANICUS), fils de Domitius Abenobarbus et d'Agrippine, fille de Germanicus, né à Antium le 25 déc. de l'an 37 de notre ère, adopté par l'empereur Claude l'an 50, lui succéda le 13 oct. de l'an 54, et non l'an 57, comme l'ont prétendu avec Eusèbe quelques historiens. — Parmi les noms qui ont traversé les âges avec une hideuse flétrissure d'immortalité, celui-là peut-être surgit au premier rang. A Néron le *tyran saltimbanque*, à Néron le *parricide*, à Néron l'*incendiaire*, l'histoire n'a jusqu'à ce jour accordé qu'une page rouge de sang et des paroles de mépris, d'imprécation et de haine. Pourquoi?... Certes, si devant cette effroyable série de faits accensateurs, l'on ne devait que courber la tête, croire aveuglément et maudire, notre interrogation pourrait sembler étrange. Mais dans cette cause individuelle en apparence, et qui pourtant résume celle d'une nationalité tout entière, le doute nous est acquis. Nous doutons, car, des témoignages séculaires et récents prouvent de reste la

vanité du jugement des hommes. Nous doutons, car, l'*ambition effrénée* des Grecques, des Rullus, des Catilina, n'est plus de nos jours qu'une abnégation sublime. Nous doutons, car, Spartacus, l'*esclave*, le *vil gladiateur*, se montre aujourd'hui debout à la porte du palais des rois. Nous doutons enfin, car, de tous les faiseurs d'histoire vendus à l'aristocratie de Rome, pas un n'a prêté l'oreille au dernier gémissement du Christ. Or, voilà cependant les hommes qui ont brutalement livré à l'exécration des siècles une série d'actes qu'ils ont feint de ne pas comprendre. Eh bien! ces mêmes faits qu'on a trouvés commodes de nous présenter isolés, sans connexion, sans résultat, sans but, essayons à notre tour de les apprécier: peut-être que notre scepticisme aura des approbateurs. — Poursuivis par la malédiction du peuple, lâchement suicides, ou atteints dans leur fuite par le glaive d'Octave, les assassins de César, le dictateur populaire, n'étaient plus. Tout s'était concentré dans la puissance impériale d'Auguste, premier de ces 12 empereurs, qui, sapant les ruines de l'ancien patriciat, donnèrent ainsi un libre essor à la nouvelle organisation plébéienne. Et, en effet, il ne resta plus alors qu'un peuple tout militaire, formé de patriciens et de plébiens confondus; toutes les classes, les esclaves exceptés, eurent le droit de porter les armes; tous les étrangers qui avaient obtenu le droit de cité furent admis à exercer toutes les charges publiques. Au-dessus de ce peuple, une seule unité parut, l'empereur; l'empereur, à la fois souverain pontife et chef politique, représenté dans l'action du gouvernement par les sénateurs, qui exerçaient les fonctions sacerdotales et de conservation politique, et par les tribuns, qui remplissaient les fonctions militaires. Cette organisation générale de l'empire s'était répétée dans chacune de ses parties. Les provinces avaient des gouverneurs représentants du César, et jouissant de toutes ses prérogatives; les colonies, formées des légions établies en permanence dans les pays conquis, qui se peuplaient

de familles de soldats, avaient un sénat et des curies; enfin, les villes municipales étaient devenues les égales et les images des colonies romaines, et, après l'exercice de leurs fonctions, leurs magistrats annuels avaient droit de citoyen romain. Les grandes routes, partant de Rome, avaient établi un double rapport de commandement et de tributs commerciaux entre la ville sacrée et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique, couvertes de gouverneurs romains et de légions romaines; enfin, des cirques immenses réunissaient dans leur enceinte les chefs de toutes les nations, tandis que les temples renfermaient dans leurs murs sacrés les dieux de tous les pays. Qui donc aurait pu imposer cette unité colossale à une aussi prodigieuse diversité de nations, si ce n'est la force matérielle qui les avait créées et constituées? Et, s'étonnera-t-on alors qu'en présence d'une aristocratie toujours hostile, insatiable et erspuleuse, les empereurs l'aient érasée, noyée dans son sang, exterminée, comme ordonnait la morale des premiers temps de la faulx pour le mal? s'étonnera-t-on que réalisateurs d'une loi qui traitait la femme en esclave, ces empereurs aient foudroyé ces femmes hideuses qui les enviaient comme mères, comme épouses, comme sœurs? Et, si l'immuable ténacité et la cupidité rapace de l'ancien sénat, qui voulait concentrer en lui tous les privilèges, n'eussent pas été broyées sous le pied des Tibère et des Néron, les destinées de Rome auraient-elles pu s'accomplir? Les peuples étrangers et conquis eussent-ils pu jamais être appelés à la communauté sociale et à l'exercice des droits romains? Quoi! Tibère, Caligula, Néron, n'auraient fait que se rouler dans des orgies sanglantes, et un instinct machinal et féroce aurait seul dicté leurs arrêts terribles, et Rome, c.-à-d. l'univers, aurait stupidement battu des mains à chaque nouveau coup de poignard? Historiens aristocrates! non, non, la postérité n'est pas votre dupe; et votre mauvaise foi se brise contre un seul fait, fait immense, incontestable, la régénération sociale

accomplie par les inexorables logiciens qu'il vous a plu de méconnaître. — L'histoire n'a droit de contrôle que sur la vie politique d'un empereur, elle abandonne sa vie privée aux commentateurs de ses valets. Dans le fils d'Ahenobarbus, l'individu n'est donc rien à nos yeux : c'est le César seul, qui nous intéresse, le César résolvant dans un sang impur le grand problème égalitaire. Sous le règne de ce *monstre*, les armes romaines conservèrent-elles leur supériorité? Rome fut-elle imposante et grande? le peuple fut-il heureux?... Écrivains salariés des exploitants, n'iez si vous l'osez!... Des largesses immenses, accompagnées d'abord de la suppression du 25<sup>me</sup> de la vente des esclaves, et ensuite, de la suppression presque totale des impôts; des condamnations rigoureuses contre les fonctionnaires convaincus de rapines et de violences, une forte diminution sur la quantité de blé que les provinces avaient à fournir, une régularité admirable dans l'administration des finances et de la justice; la Grèce rendue à la liberté!... voilà les impérissables témoignages qui se dressent entre vos calomnies et la mémoire de Néron! car vous êtes des calomnieux : après avoir calomnié sa vie, vous avez calomnié sa mort. Vous en avez fait un misérable, accablé par l'arrêt de ce sénat qu'il a dédaigné d'écraser, et qui, à cette heure, fort de l'appui de Galba, relève impunément la tête. Vous en avez fait un lâche tremblant devant sa dernière ressource, le suicide..... Et cependant, profonds psychologues, qui lisez si bien au fond des cœurs, votre récit lui-même vous donne un démenti formel. « L'heure fatale n'est pas encore venue », dit Néron, et il caresse le tranchant de ses deux poignards, et il fait creuser en sa présence une fosse pour sa sépulture, et il récite des vers d'Homère, et quand le bruit des cavaliers qui viennent le prendre pour l'emmener vivant a frappé son oreille, il se plonge le fer dans la gorge, et il n'articule que ces mots : *Mourir! un artiste comme moi!* » Admirable sarcasme, quoi-



qu'on dise, dans la bouche de l'empereur du monde, et qui atteste assez la teneur de cette ame de fer ! — Sa dépouille mortelle fut déposée sur la colline Hortulane, dans le tombeau des Domitius, et durant longues années, le peuple y répandit des larmes et des fleurs; durant longues années, des édits furent affichés en son nom comme s'il vivait encore, et ses images reparurent dans la tribune et sur les places de Rome. Mais les patriciens ont souillé sa mémoire, et dix-huit siècles de malédictions ont passé sur elle.

C. A. S.

**NERVA.** C'est une des fatalités de notre manière d'écrire l'histoire que cette manie qui nous pousse sous des faux-semblants de méthode à scinder et diviser le passé d'une manière absolue. Dans l'ordre immense du temps, les jours tiennent aux jours; aux heures se joignent les heures: il en est de même dans les faits et dans les idées. Ainsi que chaque homme a ses ancêtres, chaque événement a ses événements précurseurs: la loi de succession pour tout ce qui s'accomplit sous le soleil est une irrévocable loi; c'est la grande et sage fatalité sous laquelle nous devons nous courber. C'est elle qui br donne au châtiment de suivre la faute, qui place après l'inconduite les revers. Ce qui se passe dans l'ordre moral et dans le monde physique s'accomplit aussi d'une manière infaillible dans l'état politique; tout se tient, tout se suit, tout s'enchaîne; de là, disjointe d'une manière complète un fait et un temps des faits et des temps antérieurs, c'est commettre une faute capitale. — Les écrivains, soit religieux, soit voltairiens, ont en général fait dater le monde nouveau de la venue du Christ. Ils ont pris leur point de départ de cette époque, sans daigner jeter un regard sur l'ère du monde païen. Les principes nouveaux, émis par le fils de Marie, leur ont semblé la borne du vieux monde et du monde nouveau. Cette manière absolue ne saurait, il me semble, convenir à des esprits studieux et pensants, et il est plus que temps de répéter que la grande loi de la pro-

gression est la condition vitale du monde. Ainsi, je veux bien m'incliner, devant saint Jean-Baptiste comme précurseur de Jésus, mais il y en a eu d'autres plus grands et plus utiles. Ceux-là s'appellent Socrate et Platon. Ses disciples sont bien saint Jean, saint Luc et tant d'autres; mais n'ont-ils pas les vertus chrétiennes, ces empereurs païens du nom d'Antonin, de Trajan et de Nerva. Né l'an 32 à Narni en Ombrie, ce dernier empereur s'appliqua à l'étude des belles lettres: la nature l'avait fait poète; la douceur naturelle de son caractère répandit la mélancolie dans ses vers. Néron aimait le fils des Muses, et le sanglant empereur soupirait des éloges au lauréat qu'il nommait son *Tibulle*. Nerva ne profita point de la bonne volonté du parricide Néron; il ne se jeta ni sur la scène, comme les descendants des *Émiles* et des *Druses*; on ne le trouve dans aucune saturnale. Sa jeune vertu se tint à l'écart, et, tandis que l'orgie salissait et énervait la grande Rome, lui, dans l'ombre, étudiait la philosophie, rêvait un meilleur avenir, et recherchait les vieilles lois, toutes pleines des souvenirs de la grandeur du Capitol. — Pour la première fois consul avec Vespasien, il porta une seconde fois la pourpre avec Domitien (en 90). Ce prince ombreux, digne héritier de Tibère, devina l'ame de Nerva, qu'il exila. Le futur empereur se préparait à s'éloigner de Rome pour la Séquanie, lorsqu'on lui apprit que le pouvoir de Domitien allait périr; que les prétoriens eux-mêmes laisseraient volontiers tomber cette puissance. Nerva, pour le bonheur de Rome, entra dans la conspiration, et, le 18 septembre 96, Nerva fut proclamé empereur après la chute de Domitien. — La pourpre était difficile à porter au milieu d'une nation dégradée à plaisir; il fallait une main habile, un cœur droit, une adresse généreuse. Nerva ennoblit la dignité qui lui avait été conférée; il abolit le crime de lèse-majesté, source de supplices et de tyrannie; il rappela les hommes que le caprice ou l'avidité des mai-

tres de l'empire avait exilés ; il leur rendit leurs biens. Après avoir réparé les injustices , il voulut punir les crimes ; d'une main il releva les opprimés , de l'autre il frappa les oppresseurs. La horde infâme des dénonciateurs , toute sanglante du meurtre des derniers Romains , fut poursuivie , et Nerva défendit de recevoir à l'avenir le témoignage des affranchis et des esclaves accusant leurs bienfaiteurs et leurs maîtres. Domitien avait accordé des terres aux familles pauvres ; l'empereur confirma ces dons , mais il ne s'arrêta point sa philanthropie. La majesté de César ne crut point s'abaisser en s'occupant de donner un asile et du pain aux enfants abandonnés , en soulageant les villes que des fléaux avaient ravagées. Plein de cette pensée d'une philosophie que les princes chrétiens ont souvent oubliée , il croyait que la plus belle couronne d'un empereur était l'amour de ses sujets : aussi réforma-t-il le luxe dévorant du palais , et vendit-il ses bijoux et son propre patrimoine , qu'il considérait comme inutile , puisqu'en devenant le maître il était aussi devenu l'hôte du peuple romain. — Nourri des vieilles traditions du Capitole , il voulut rendre au sénat sa primitive splendeur ; il allait consulter les pères de la patrie , qu'il déclara inviolables. — Quand le sénateur Calpurnius conspira contre ses jours sacrés , il se contenta de l'exiler , estimant plus la clémence que la justice. Les méchants murmurèrent et regrettèrent le passé ; la garde prétorienne voulut commander comme autrefois. Nerva , obligé de céder un instant , et effrayé des malheurs qui pouvaient suivre sa mort , résolut de se choisir un successeur. Il le prit digne de lui. Il aurait pu élever sa famille ; il préféra le bonheur du peuple. Trajan fut l'élève et le fils adopté de Nerva. La mort enleva cet homme de bien l'an 98 , à la fin de janvier. — On reprocha souvent à Nerva son excessive bonté : et pourquoi ? Le repentir devait le toucher souvent sans doute ; son ame devait avoir horreur des supplices auxquels il arracha les chrétiens ; mais cette bonté l'empêcha-t-elle

d'honorer Dieu par ses vertus et Rome par ses lois ? A. GENEVAY.

**NESSELRODE** (Le comte CHARLES-ROBERT DE), secrétaire d'état des affaires étrangères , vice-grand-chancelier de l'empire russe. On ne peut méconnaître que les monarchies du nord de l'Europe possèdent un incontestable avantage sur les gouvernements libres de l'Occident , c'est la perpétuité de leur système constitutif et la longue vie politique de leurs hommes d'état. Dans les monarchies constitutionnelles , on fait une déplorable consommation d'hommes publics ; l'estime de leurs concitoyens les appelle rapidement aux affaires , mais , le lendemain de leur avènement , l'envie et la calomnie se réunissent pour les renverser. Depuis un demi-siècle , la Russie et l'Autriche sont représentées avec une unité constante par deux ministres , le prince de Metternich et le comte de Nesselrode. Cette longue durée de la vie politique des hommes d'état implantée dans les cabinets des traditions salutaires : le premier et le plus important résultat de cette unité , c'est qu'une série de mesures , toutes cohérentes et rationnelles , est adoptée et invariablement exécutée ; c'est qu'une même pensée est suivie , et préside à tous les actes politiques du cabinet. — Le comte de Nesselrode appartient à une famille d'origine hanovrienne , dont une branche s'est fixée en Livonie. Il est né en 1770. Son père était ministre plénipotentiaire de l'impératrice Catherine II auprès des ducs de Wurtemberg ; c'est lui qui fut chargé de négocier le mariage du grand-duc Paul avec une princesse de cette famille ; c'est à ce titre surtout que la famille de Nesselrode dut la faveur dont elle jouit auprès du grand-duc Paul , faveur que , grâce à la protection de l'impératrice mère , elle conserva plus tard , quand l'empereur Nicolas monta sur le trône , et adopta dans les affaires de l'Orient une politique plus prononcée et tout opposée à celle d'Alexandre. — La Livonie est une de ces provinces du vaste empire russe qui sont , par leurs traditions historiques ,

par leurs mœurs et leur tendance, plus allemandes que moscovites. Pendant la lutte de la civilisation étrangère contre l'esprit de la vieille Russie, depuis le règne de Pierre I<sup>er</sup>, les gentilshommes livoniens jouirent d'une sorte de faveur à la cour impériale : cette noblesse n'était pas assez allemande pour être complètement étrangère aux intérêts russes, ni assez russe pour s'associer au mécontentement des Moscovites contre les successeurs du tsar. C'est ce qui explique cette tendance prononcée des empereurs à chercher à se l'attacher, soit dans l'armée, soit dans l'administration. Le jeune Nesselrode eut sa part dans ces faveurs impériales. Il fit ses premières études à Saint-Petersbourg, au collège des Gardes-Nobles, et n'entra au service qu'après la mort de la grande Catherine. Il reçut un brevet d'officier dans le régiment des gardes de l'empereur Paul, et fut bientôt choisi par ce prince pour un de ses aides-de-camp. — Au bout de quelques années, il quitta l'armée pour suivre la carrière de son père, celle de la diplomatie. La haine ardente que Paul avait d'abord ressentie contre la révolution française, et qui avait conduit ses troupes dans les plaines de l'Italie et sur les glaciers de la Suisse, ne tarda pas à se changer en une admiration profonde pour l'homme de génie qui dirigeait les destinées de la France. La paix fut, non seulement conclue, mais des relations intimes s'établirent entre les cabinets russe et français; Markoff fut envoyé à Paris en qualité d'ambassadeur. Le comte de Nesselrode, qui était déjà employé à la chancellerie, fut attaché à cette légation, et résida en France comme conseiller d'ambassade. Il fut surtout chargé de diriger les négociations ayant pour but la neutralité armée des puissances maritimes du Nord, qui provoquèrent la bataille navale de Copenhague. A cette époque, Nesselrode était à la fleur de l'âge; il se livrait avec ardeur à tous les plaisirs de la nouvelle cour. Mais le règne de Paul, relégué jusqu'à la mort de Catherine dans l'obscurité et à

l'écart, arraché d'une prison pour être placé sur le trône, et qui, d'une solitude presque complète, avait été appelé à gouverner quarante millions d'hommes, fut de courte durée. Il ne vivait déjà plus lorsque la flotte victorieuse de Nelson parut devant St-Petersbourg. Son fils Alexandre lui avait succédé, et l'intimité entre la Russie et la France s'était de beaucoup refroidie. Nesselrode, ainsi que toute la légation, fut rappelé, et, à son retour à Saint-Petersbourg, il fut spécialement attaché à la chancellerie intime de l'empereur. Alexandre ne tarda pas à reconnaître dans son secrétaire une grande aptitude aux négociations, une intelligence grave, un esprit souple, beaucoup d'instruction; enfin, tout ce qu'il fallait pour seconder la volonté du maître. Nesselrode accompagna l'empereur dans la malheureuse campagne de 1805, puis à l'entrevue d'Erfurt (1807). A cette époque, la cour, la noblesse et la nation étaient divisées en trois partis. Le premier, exclusivement russe, repoussait l'amitié de Napoléon, sans cependant désirer la guerre. A la tête de ce parti était l'impératrice mère. Le second parti était grec, ou plutôt oriental; il aspirait à l'occupation de Constantinople, à l'affranchissement de la Grèce, et à l'agrandissement de la Russie vers les frontières de la Perse et des Indes. Napoléon à Erfurt s'était montré favorable à ce parti, qui avait pour chef le comte Capod'Istria. Le troisième parti était en quelque sorte l'œuvre du comte de Nesselrode : toute sa politique se bornait à tenir le juste milieu entre ces deux extrêmes. Cependant, tant que dura la lutte, le nom du comte de Nesselrode eut peu de retentissement en Europe. Ce ne fut que quand les armées françaises eurent passé le Niémen qu'il devint un des confidents de l'empereur Alexandre : alors, il commença à traiter directement au nom de son souverain avec les plénipotentiaires des cabinets européens. Ce fut lui qui, à Reichenbach, le 15 juin 1813, conclut avec le prince de Hardenberg et le baron de Stein l'alliance intime en-

tre la Prusse et la Russie : ce traité n'était que le complément de celui de Kalisch, signé le 19 mars. Le même jour, il signa avec lord Cathcart la convention entre la Russie et l'Angleterre, par laquelle cette dernière puissance s'obligeait à payer des subsides pendant les six derniers mois de l'année 1813. Ce qui couronna sa réputation, ce fut la négociation qui précéda l'alliance d'Alexandre et de François I<sup>er</sup>. Dans les négociations qui eurent lieu à Prague, il ne parut pas comme plénipotentiaire en titre, car M. d'Anstett, diplomate d'origine française, était seul nanti de pleins pouvoirs; mais tout se faisait en sa présence, et, comme il possédait la confiance entière de son maître, il dirigeait réellement les négociations. Lorsqu'elles furent achevées, chacun sut que le succès en était dû à son habileté. Pendant les campagnes de 1813 et 1814, le comte de Nesselrode ne quitta pas l'empereur Alexandre. Ce fut lui qui, le premier mars 1814, signa à Chaumont le traité de la quadruple alliance, et qui, avec le comte de Paar, décida du sort de l'empire. En entrant dans la capitale de la France, Alexandre n'avait pas encore de parti pris; Nesselrode gardait une réserve extrême; il voulait sonder l'opinion, et cependant jamais il n'y avait eu plus d'activité à la chancellerie; jamais ses salons n'avaient été aussi encombrés.—On peut dire qu'à cette époque Nesselrode et son maître étaient au comble de leur gloire. La modération pleine de noblesse et de générosité qu'ils montrèrent envers une grande nation malheureuse brillera à jamais dans les fastes du monde. Au congrès de Vienne, ce fut le comte de Nesselrode qui tint la plume. Au nom de la Russie, il poussa activement à l'œuvre de la confédération germanique, demanda le partage de la Pologne, la cession de la Saxe à la Prusse (31 décembre 1814), et signa la fameuse déclaration qui mettait Napoléon au ban de l'Europe. Ce fut lui enfin qui, plus tard, après le désastre de Waterloo, lorsque l'armée anglo-prussienne était sous

les murs de Paris, empêcha le morcellement du territoire français, et qui veilla à ce que l'indemnité de guerre que devait payer la France ne dépassât pas ses ressources financières. Alexandre, cependant, est seul auteur de la pensée qui présida au traité de la sainte alliance: Nesselrode n'en fut que l'instrument. Le comte Capo-d'Istria avait aussi une grande part dans la confiance de l'empereur, et l'on peut dire que quand l'Europe fut pacifiée, Nesselrode et Capo-d'Istria devinrent ennemis implacables. Le plan suivi par Catherine II avait été purement oriental; plus tard, elle avait cherché à adopter une politique allemande et centrale. C'était le premier pas vers une prépondérance marquée sur le midi de l'Europe; son petit-fils avait suivi ce système; car, si Pierre I<sup>er</sup> lui avait montré du doigt Constantinople, Catherine lui avait indiqué Varsovie comme étape. Plus tard, le comte Capo-d'Istria, ami intime du prince Ypsilanti, et désirant délivrer la Grèce du joug intolérable de la Turquie, chercha d'abord à donner à la politique russe une direction orientale. Alexandre avait un penchant prononcé pour ses vues, surtout depuis que son influence en Europe était assise sur des bases solides. Les autres puissances, l'Angleterre et l'Autriche principalement, cherchaient à l'en détourner. Pendant cette lutte intérieure d'Alexandre avec sa tendance naturelle, avec sa sympathie pour les chrétiens qui cherchaient à conquérir leur indépendance, les révolutions d'Espagne et de Piémont éclatèrent. Les congrès de Troppau, de Laybach et de Vérone, furent la conséquence naturelle de ces nouvelles complications. Nesselrode y accompagna son maître, et en dirigea les négociations. Capo-d'Istria dut à son amour et à son dévouement pour la Grèce une disgrâce complète (1821). Depuis lors, Nesselrode est resté seul chargé de la direction du département des affaires étrangères; il n'a plus eu à craindre de rivalité dans l'affection et la confiance de son souverain. Lorsque Nicolas monta sur le trône

ne, au milieu du bruit de la révolte, ses vues étaient tout opposées à celles de son frère; il avait un penchant décidé pour la politique orientale, ce qui amena un rapprochement avec la France, des sentiments hostiles entre l'Angleterre et la Russie, et une grande méfiance de la part de l'Autriche dans les questions qui intéressaient l'Orient. Il n'est pas douteux que si l'empereur Nicolas n'eût eu égard aux dernières volontés d'Alexandre et aux instances de sa mère, le comte de Nesselrode eût été écarté. En cette occasion, ce diplomate montra qu'il était homme de transaction, et qu'il savait habilement renoncer à son système quand des intérêts plus puissants le lui commandaient. Le nom du comte de Nesselrode a sa place marquée dans tous les grands événements qui ont modifié l'existence politique de l'Europe dans les derniers temps. Son système n'est pas, il est vrai, comme ceux du prince de Metternich et du prince de Hardenberg, un système à lui, produit de sa seule pensée. Ce qui le caractérise surtout, c'est d'avoir été en tout temps le fidèle exécuteur des volontés des souverains qu'il a servis; il fut véritablement l'ombre d'Alexandre, la main intelligente chargée de l'exécution des pensées de ce prince. Sous ce rapport, on peut comparer sa position auprès d'Alexandre et de Nicolas à celle qu'occupaient les ministres secrétaires d'état auprès de Napoléon. L'influence qu'il exerça encore, malgré son grand âge et sa santé affaiblie, il la doit à sa vieille expérience, à sa longue habitude des affaires diplomatiques, ce qui est aussi une puissance. Néanmoins, il a contribué dans sa longue carrière à prouver un fait, confirmé par l'histoire de tout un siècle, c'est que la suprématie de la Russie est moins due à ses forces matérielles qu'à la rare habileté de son cabinet. La politique russe, sous la direction de Nesselrode, marche lentement, sans éclat; mais les traités signés par lui ou sous son influence ont augmenté la population de l'empire de sept millions de sujets nouveaux. Le cabinet de Saint-Pé-

tersbourg est en possession du protectorat de la Moldavie et de la Valachie; son influence est entière en Perse; elle y est même telle que dorénavant aucune puissance n'est en mesure de lutter contre lui sur ce terrain. Enfin, la position qui a été donnée à la politique russe à Constantinople par le dernier traité d'Unkiar-Skélessy n'est-elle pas un des faits les plus graves et les plus féconds en grands événements de la diplomatie moderne.

J.-F. DE LUNDBLAD.

**NESSUS** (Le Centaure [v. *ILKACULS*]).  
**NESTOR**, fils de Nélée et de Chloris, neveu de Pélée, et petit-fils d'Hercule, est le héros favori d'Homère, auquel nous devons de connaître les traits principaux de son caractère avec plus de précision que ceux d'aucun autre de ses contemporains. Son père, roi d'Orchomène et de Pylos, près du fleuve Æmathius en Arcadie, le fit élever chez les Géranéens. Fort jeune encore, Nestor préluà à sa longue et brillante carrière par une expédition contre les Épéens, depuis Eléens, autres peuples du Péloponèse. Cependant, il ne prit aucune part à la guerre que son père et ses onze frères soutinrent, on ne sait au juste pour quel motif, contre Hercule, lorsque celui-ci traversa la Messénie après avoir fondé les jeux Olympiques. C'est à cette neutralité qu'il dut d'échapper à la ruine de sa nombreuse famille. Non content de lui accorder la vie, le vainqueur le plaça sur le trône paternel, et réunit même sous sa domination tout l'empire des Messéniens. Aux noces de Pirithoüs et d'Ippodamie, où les Lapithes et les Centaures se disputèrent si horriblement la fiancée, Nestor se distingua par sa valcur; il tua de sa main plusieurs Centaures, et reçut au visage une blessure dont il conserva la marque toute sa vie. Sa grande vieillesse ne l'empêcha pas d'accompagner les autres princes grecs au siège de Troie; il y conduisit 90 vaisseaux montés par les Pyliens et les Messéniens, ses sujets. Là, il se fit admirer par son courage et son éloquence, qu'Homère compare à des flots de miel. L'auteur de l'Iliade accumule sur

sa tête toutes les grandes qualités qui composent un héros achevé, de manière à justifier ce mot d'Agamemnon, « que s'il avait dix Nestors dans son armée, c'en serait fait de Troie. » Si l'on ne craignait de blasphémer, peut-être serait-il permis de trouver le roi des Pyléens un peu trop parfait et quelque peu bavard, eu égard même aux privilèges de la vieillesse. Quoi qu'il en soit, après le désastre de Troie, Nestor revint dans sa patrie achever sa longue carrière, dans un repos heureux et mérité au milieu d'une postérité nombreuse; car de son mariage avec Anaxille, fille d'Atrée, suivant les uns, avec Eurydice, fille de Clymène, suivant les autres, il n'avait pas eu moins de deux filles et sept fils. Des auteurs veulent, au contraire, qu'il soit allé en Italie fonder Métaponte. L'époque et le genre de sa mort sont d'ailleurs demeurés inconnus. Les anciens s'accordent à dire qu'il vécut trois âges d'homme, ce qu'il paraît plus raisonnable d'interpréter par 90 ans que par 300 comme l'a fait Ovide. En calculant 30 années par génération, Nestor devait être à peu près septuagénaire lorsqu'il parut sous les murs de la ville de Priam. Sa longévité devint proverbiale chez les Grecs et même chez les Latins, qui, pour souhaiter à quelqu'un une longue vie, lui souhaitaient les années de Nestor. VICTOR RATTIER.

Nestor le moine, est le plus ancien des historiens russes. Sa chronique est la source à laquelle ont successivement puisé tous les autres, quoique jusqu'à nos jours ses écrits aient été très imparfaitement connus, vu l'inexactitude des diverses copies qu'on en avait. Il y a plus, les étrangers, et les Français principalement, se sont souvent trompés sur le véritable nom du chroniqueur, nommé par les uns Hector, en prenant la première et la troisième lettre de son nom, H et C, pour des caractères alphabétiques français, tandis que dans la langue russe ils représentent l'N et l'S. D'autres l'ont nommé Létopis Nestor, prenant pour un prénom le premier de ces deux mots, qui signifie *an-*

*nale*, ou *chronique*; aussi, la traduction de Létopis Nestorova est *annale* ou *chronique* de Nestor. Si nous voulions offrir ici d'autres exemples de pareilles erreurs, fruit de l'ignorance d'une langue peu répandue, elles se présenteraient en foule; mais nous nous réduirons ici à une seule qui se trouve dans les recueils de Dumont, souvent consultés par les publicistes. Il y est dit qu'on regarde, par ignorance, le nom de Moskou comme celui de la capitale moskovite, tandis que celui qui lui appartient est Stalitz, mot qui cependant ne signifie en russe que la capitale. Quant à Nestor, né, selon toute apparence, en 1056, et probablement mort en 1116, car on ne sait rien de positif à cet égard, les uns le faisant naître au midi et les autres près de Novogorod, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il entra, vers l'an 1073, dans le monastère de Petchoski, qui prenait son nom des grottes ou cavernes (*Petchera*), sur lesquelles il était bâti, et qui, hors de Kief alors, a depuis été renfermé dans l'enceinte de cette ville. Rien n'est connu ni ne mériterait d'être sur la vie habituelle d'un moine solitaire, studieux, et véritablement érudit, dont tout le lustre est dans les écrits qui, seuls, ont fait passer son nom à la postérité. Ces écrits, en vieux slavon, langue mère du russe actuel, sont au nombre de deux: l'un, dont il ne nous est parvenu que des fragments, avait pour objet la vie de ses illustres et pieux prédécesseurs dans le monastère; l'autre est sa chronique, qui, toute défigurée qu'elle puisse être, n'en est pas moins un monument historique des plus précieux: elle commence à Noé, fait peupler par les descendants de Japhet les contrées arrosées par tous les fleuves depuis les rives de la Dwina septentrionale et du Volga jusqu'à celles du Danube. Là s'étend et se forme la nation slavonne, qui tire son nom de *Slava* (gloire), dont la capitale est située sur les bords du lac Ilmen, riche et puissante république, jusqu'au moment où Rurik et ses deux frères, chefs varaignes russes, dont les noms se trouvent souvent dans les poésies

islandaises, ce qui accuse leur véritable origine, vomis par la Baltique, furent appelés, dit Nestor, pour réprimer l'anarchie qui dévorait la république de Novogorod, ville depuis longtemps élevée près des ruines de l'antique Slavensko. La domination de Rurik, entée sur l'anarchie, devint nécessairement despotique, car elle était toute militaire, et il la transmit à ses descendants, qui en jouirent durant plusieurs siècles en Russie, où son sang coule encore dans les veines de quelques grands seigneurs de cet empire; c'est du peuple slave, devenu russe, qu'il est principalement question dans la chronique de Nestor; il le nomme *Rus*, sans faire mention des *Roxolans*, et les Russes étaient connus, dit-il, dès l'an 352 dans les contrées qu'ils finirent par s'approprier, c.-à-d. 13 ans seulement avant que leur chef eût consolidé sa puissance par la défaite de Vadim, le Brulus slave, la mort de ce héros et le massacre de tous ses partisans, qui voulaient rendre à leur patrie son indépendance et son éclat. La chronique de Nestor, au vif étonnement de ceux qui la connaissent, est infiniment supérieure à celles des nations occidentales de cette époque d'obscurantisme, mais n'en est pas moins également souillée de faux prodiges; au reste, Tite-Live lui-même en est-il exempt? Ce qu'on pourrait plus raisonnablement lui reprocher, c'est son extrême indulgence à l'égard de quelques princes aussi barbares que dévots. Ce tort pourtant s'explique, s'il ne s'excuse, et par l'esprit de son temps, et par l'absolution accordée dans tous les âges à ceux dont on croit utiles les actions criminelles si leurs opinions d'ailleurs sont conformes aux doctrines dont on est soi-même dominé; aussi, le moine de Kief devait sanctifier, comme premier prince chrétien, ce cruel Volodimir, ainsi que Clovis le fut par les moines français. Quant à la chronique de Nestor, qui embrasse tout ce qu'a trait l'histoire russe, de son origine à l'année 1111 ou 1115, car les critiques sont peu d'accord sur ce sujet, c'est-à-dire 253 on

257 années de cette histoire, elle est constamment écrite d'un style simple, grave, et quelquefois pittoresque; il y peint les hommes en les mettant en scène, les choses en leur donnant leur couleur locale; il n'est presque jamais sec, et devient quelquefois touchant dans la peinture, par exemple, des malheurs de Vassilko, morceau qui ferait honneur aux historiens les plus célèbres. On ne doit pas être surpris de trouver ce genre de talent dans un écrivain né chez une nation alors en relation fréquente avec la Grèce civilisée. Puis, à peine venait de finir le règne brillant d'Iaroslaf, de ce législateur de la Russie, de ce prince dont la sœur avait épousé Casimir, roi de Pologne, dont les trois filles étaient unies aux souverains de Norwège, de France et de Hongrie. Nestor enfin avait vécu sous le règne d'Isislaf, digne successeur de son illustre père, et avant l'époque où l'invasion des Tatars vint écraser la Russie, et y effacer jusqu'aux vestiges d'une civilisation qui, dans ses progrès journaliers, l'emportait de beaucoup sur celles du reste de l'Europe. La vérité doit donc applaudir à l'estime que le vieux et saint moine professait alors pour sa patrie. Mais avons-nous son livre tel qu'il l'écrivit? Nombre de copies en existent, et la plupart ont été plus ou moins altérées par des interpolations, des lacunes, des erreurs de copistes. Le manuscrit de Königsberg, imprimé à Pétersbourg en 1769, n'en est point le texte pur, et, en dépit des travaux de Schlaza et de ceux de Timowski, il n'est pas certain que nous en possédions un exemplaire totalement exempt d'erreur. Cette chronique, néanmoins, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, devint pour l'histoire de Russie une source de connaissances qu'on ne pourrait puiser ailleurs. C'est d'après le manuscrit de Königsberg que M. Paris en a donné la traduction, la seule qui ait encore paru dans notre langue; il l'a accompagnée de notes précieuses, quoique incomplètes, sur des faits d'un ordre majeur; au reste, s'il en donne une seconde édition, il devra consulter celle

originale, imprimée à Moskou en 1324, et son utile travail s'enrichira de saines notions qui ajouteront au mérite de son estimable travail. En résumé, le religieux du couvent de Petchoski est, par son style et son impartialité, le plus remarquable des chroniqueurs qui aient porté la robe monastique. Cite ARMAND D'ALLONVILLE.

**NESTORIUS, NESTORIEN, NESTORIANISME.** Nestorius, né dans la Syrie, embrassa, jeune encore, l'état monastique. Il se fit bientôt remarquer par ses talents, une éloquence entraînante et surtout populaire, des mœurs austères, et un zèle trop ardent peut-être. Ces qualités le firent appeler, en 428, sur le siège de Constantinople, où il ne tarda pas à montrer toute l'amertume et l'inflexibilité de son caractère. Il commença par faire chasser de sa ville épiscopale les ariens et les macédoniens, fit abattre leurs églises, et obtint de l'empereur Théodose-le-Jeune des édits rigoureux pour les exterminer. Jusque là, on pouvait blâmer sa sévérité; mais le peuple, qui se pressait en foule à ses prédications, et qui lui savait gré de l'admiration qu'il professait pour saint Jean-Chrysostôme, s'était déclaré pour lui, et il pouvait sans crainte poursuivre le cours de ses impitoyables exécutions. — Un de ses prêtres, nommé Anastase, prêcha que l'on ne devait pas appeler la sainte Vierge *mère de Dieu*, mais seulement *mère du Christ*, parce que Dieu ne peut pas naître d'une créature humaine. Cette doctrine souleva tous les chrétiens. Nestorius, qui avait puisé de fausses idées sur l'incarnation dans les écrits de Théodore de Mopsueste, loin d'apaiser le scandale, l'augmenta en soutenant la même erreur. Il enseigna qu'il y avait en Jésus-Christ deux personnes, Dieu et l'homme; que l'homme était né de Marie, et non de Dieu, d'où il suivait qu'il n'y avait point d'union personnelle entre le Verbe divin et la nature humaine; qu'entre Dieu et l'homme dans le Christ, il n'y avait qu'une union morale analogue à celle qui existe entre chaque juste et Dieu, mais seulement dans un degré plus éminent. Cette

dispute échauffa et divisa les esprits, non seulement à Constantinople, mais jusque dans les solitudes de l'Égypte, où les écrits de Nestorius furent transportés. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, consulté sur cette question, répondit qu'il aurait été beaucoup mieux de ne pas l'agiter; mais que Nestorius lui paraissait être dans l'erreur. Cette décision ne fit qu'enflammer Nestorius, et les deux patriarches écrivirent chacun de leur côté au pape Célestin, pour savoir ce qu'il en pensait. Ce pontife assembla un concile à Rome, qui approuva la doctrine de Cyrille, et condamna celle de Nestorius. Quelque temps après, le patriarche d'Alexandrie en assembla un autre en Égypte, où la décision de Rome fut approuvée; il dressa une profession de foi et douze anathèmes contre les erreurs de Nestorius; celui-ci n'y répondit que par douze anathèmes opposés. Comme la dispute continuait de part et d'autre avec beaucoup de chaleur, Théodose, pour la terminer, indiqua un concile général à Éphèse pour le mois de juin de l'année 431. Nestorius refusa d'y comparaître; mais on condamna sa doctrine, et après trois sommations juridiques, on prononça contre lui la sentence de déposition. Obligé de quitter son siège, le patriarche de Constantinople se retira dans le monastère où il avait été élevé, et continua à répandre sa doctrine par tous les moyens. L'empereur, informé de ses cabales, le reléqua d'abord à Petra, dans l'Arabie, ensuite dans un oasis du désert de Lybie, où il mourut misérablement, sans avoir voulu abjurer son erreur. — Sa doctrine trouva des défenseurs opiniâtres et des propagateurs zélés; aucune autre hérésie n'a eu plus de partisans et une aussi longue durée. Proscrits par les empereurs, les nestoriens se retirèrent dans le pays de la domination des Perses, où ils furent très bien accueillis, et, pour répandre leurs opinions, ils firent traduire en syriaque, en persan et en arménien, les ouvrages de Théodore de Mopsueste, fondèrent un grand nombre d'églises, eurent des écoles célèbres, tinrent plu-



sieurs conciles, établirent un patriarcat sous le nom de *catholique*, dont la résidence fut fixée d'abord à Séleucie, et ensuite à Mosul. Ils prirent le nom de *chrétiens orientaux*, mais dans la suite ils ont été plus connus sous le nom de *chaldéens*, ou sous celui de *nestoriens*. On a essayé plusieurs fois de les réunir à l'église romaine; mais ces tentatives n'ont eu que des résultats isolés et pour ainsi dire individuels. Ce grand schisme est toujours resté à peu près au même point, et subsiste encore de nos jours. A l'époque où les Portugais pénétrèrent dans les Indes, ils furent fort étonnés d'y trouver des adorateurs de Jésus-Christ qui prenaient le nom de *chrétiens de saint Thomas*. Mais ils suivaient tous les opinions nestoriennes, et avaient pour unique pasteur un évêque qui leur était envoyé par le patriarche de Babylone, ou plutôt de Mosul. Il paraît même certain que ces habitants de la côte du Malabar avaient été engagés dans l'hérésie sur la fin du v<sup>e</sup> siècle, et ils avaient ajouté une foule d'erreurs et de superstitions à la doctrine primitive de Nestorius. Les missionnaires catholiques qui accompagnaient les Portugais essayèrent de les convertir; mais ils échouèrent dans leur entreprise, parce qu'ils condamnèrent plusieurs choses innocentes, plusieurs rites que l'église romaine n'a jamais réprouvés dans les autres sectes. S'ils avaient été plus instruits des diverses liturgies, et s'ils n'avaient pas eu l'entêtement de vouloir tout réformer, ils auraient réussi plus aisément à réconcilier ces schismatiques à l'église. Cependant, si les Portugais étaient demeurés maîtres du Malabar, il est probable que toute cette chrétienté serait aujourd'hui catholique; mais depuis que les Hollandais s'en sont emparés, ils n'ont pris aucun intérêt au succès des missions. Aujourd'hui, les églises du Malabar sont divisées en trois parties: l'une de catholiques du rit latin, l'autre de catholiques du rit syriaque, et la troisième de Syriens schismatiques, et cette dernière n'est pas la plus nombreuse.

L'abbé J.-G. CHASSAGNOL.

**NETSCHER** (GASPARD), naquit à Heidelberg en 1639, selon le biographe Descamps, et selon Dargenville, à Prague, en 1636. Son père, Jean Netscher, sculpteur et ingénieur, fut, par un enchaînement de circonstances malheureuses, réduit à errer de ville en ville pendant les dernières années de sa vie, qui fut courte. Ayant quitté Prague parce qu'il était protestant et que sa mère professait la religion catholique, il se retira à Heidelberg, et y mourut. Sa famille, qu'il nourrissait de son travail, se trouvait seule, sans appui, sans fortune, au milieu des calamités d'une épouvantable guerre. Pour surcroît de malheur, sa veuve, obligée de quitter Heidelberg avec ses quatre enfants, alla chercher un asile dans un château fortifié, où les vivres manquèrent après un siège de plusieurs mois. La pauvre mère eut la poignante douleur de voir deux de ses fils mourir de faim à ses côtés. Heureusement, le désespoir qui égarait sa raison lui inspira l'idée de tenter une courageuse entreprise; sa tendresse maternelle l'empêcha de voir tous les dangers auxquels elle s'exposait, et, à la faveur d'une nuit obscure, elle se sauva avec sa petite fille et son fils Gaspard, qui n'avait alors que deux ans. Comme par miracle, elle traversa sans être aperçue les nombreuses lignes de soldats ennemis qui environnaient le château. Après des terreurs, des fatigues sans nombre, portant ses deux enfants dans ses bras, elle arriva exténuée à Arnheim, où elle vécut des charités de quelques personnes bienfaisantes, et en particulier d'un médecin nommé Tullekens, qui jouissait en vieux garçon d'une fortune considérable. Il avait occasion de voir et d'obliger souvent la veuve de Jean Netscher. Cependant, la figure animée et gracieuse du petit Gaspard l'intéressa; il prit plaisir à entendre le naïf babillage de cet enfant, qui promettait d'être un jour spirituel; plus tard, il conçut pour lui une tendresse si vive qu'il se l'attacha tout-à-fait par les liens de l'adoption; de plus, il voulut en bon père lui assurer un état

et le mettre à même de le remplacer un jour auprès de ses nombreux malades. Déjà préoccupé de l'avenir de son protégé, il lui fit donner sous ses yeux, et par de bons maîtres, un commencement d'éducation. — Le jeune Netscher faisait des progrès dans l'étude de la langue latine; l'honnête docteur s'applaudissait tout haut de le voir répondre à ses soins, et se montrer favorable à ses vues; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que son fils adoptif employait ses heures de récréation et une partie de ses nuits à dessiner; bientôt il fut dominé par sa vocation d'une manière tout-à-fait exclusive, et malgré les réprimandes sévères de ses maîtres, qui lui reprochaient de si mal employer son temps, il voulut être peintre, et dans le fait il eut raison, car il prouva depuis qu'il était plutôt né pour être artiste que pour pratiquer la médecine. — M. Tullekens vit avec peine tous ses projets dérangés; mais il ne crut pas devoir user de l'influence qu'il exerçait sur Netscher, pour le détourner d'un penchant si prononcé; il craignit de rendre odieux le souvenir de sa bienfaisance, et abjura de plein gré ce pouvoir, qui devient tyrannique aux mains de tant de pères de famille. Toujours rempli de sentiments tendres pour son protégé, il le plaça d'abord chez un peintre verrier, qui passait pour un artiste très-habile à Arnheim; puis il l'envoya étudier à Deventer, chez un nommé Koster, qui excellait à peindre les oiseaux, le gibier et la nature morte. Gaspard entra dans cet atelier à la recommandation d'un parent de Terburg, qui, revenu riche de ses voyages en Espagne et en Angleterre, était alors bourguemestre de Deventer. La douceur, l'habileté de ce maître, inspirèrent du goût et de l'ardeur à son jeune élève, qui, ayant mis à profit ses belles dispositions, parvint à surpasser ses condisciples; enfin Koster lui-même avoua qu'il n'avait plus de leçons à lui donner. A cette époque, Netscher composait déjà avec esprit, et réussissait surtout à reproduire avec une grande supériorité d'exécution les draperies, les étoffes de

soie, les meubles, les tapis. De bonne heure il s'était appliqué à dessiner les objets d'après nature, et à peindre tous les effets de la lumière et de la couleur. Au sortir de cette école, il acheva de se perfectionner sous Terburg, dont il adopta un peu la manière; il est loin pourtant de rappeler la légèreté de touche, l'élégance du dessin, la finesse des tons, qu'on trouve dans les ouvrages de ce dernier. Puis il se mit à peindre pour les marchands de tableaux, qui exploiterent à qui mieux mieux son talent encore inconnu, mais qui, un jour, devait à coup sûr être apprécié. Notre peintre eut le bon sens de voir qu'il était la dupe de ces rusés coquins, qui, tout en lui faisant des commandes toujours nouvelles, toujours pressées, ne lui donnaient que de modiques sommes pour des ouvrages qui se vendaient bien. Et d'ailleurs, il se dégoûta vite d'une besogne qui se faisait au jour le jour, d'une servitude qui retreignait son génie en le forçant à travailler selon les caprices d'amateurs peu éclairés. Pour s'écarter de cette direction mauvaise, où ses belles qualités auraient fini par se perdre, il résolut de faire un voyage en Italie, et d'aller étudier la peinture des grands maîtres. Dans cette intention, il s'embarqua sur un navire qui allait à Bordeaux. Pendant la traversée, il eut occasion de faire la connaissance d'un Liégeois nommé Godyn: cet homme, qui était un marchand assez riche, avait une fille jeune et jolie; notre peintre conçut de l'amour pour elle, et il l'épousa en 1659. Dès lors, adieu les Alpes, l'Italie, et les aventureux voyages, et les projets de gloire; un coup inattendu de la fortune changea toute la destinée de Netscher, et il s'établit à Bordeaux. Il y a apparence que durant toute sa vie il y serait paisiblement resté, si, dans cette ville comme dans la majeure partie de la France, la religion protestante qu'il exerçait n'eût pas éprouvé de dures persécutions. Sur le point de partir pour aller chercher ailleurs une terre plus hospitalière et des hommes plus tolérants, il se vit contraint de différer son

voyage à cause des couches de sa femme, qui lui donna un fils. Il revint dès qu'il le put en Hollande, et fixa sa résidence à La Haie, où son nom fut bientôt célèbre. Afin de se conformer au goût des amateurs de cette époque et de ce pays, il s'attacha d'abord à composer de petits sujets d'un fini précieux, qui furent très recherchés, mais toujours fort peu payés pour le temps qu'il passait à les peindre. Ainsi, malgré l'ardeur qu'il mettait à produire, il ne devenait pas riche. L'étonnante réputation, la facilité des Rembrandt, des Gérard Dow, des Metzu, des Terburg, qui étaient ses contemporains, et pour lui de redoutables rivaux, nuisaient à la vente de ses ouvrages, et ne le laissaient arriver qu'en sous-ordre. Cependant, il avait à sa charge une famille qui devenait de jour en jour plus nombreuse; il fallait nécessairement qu'il trouvât dans son pinceau le moyen de subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfants. Ce fut alors qu'adoptant un nouveau genre à la fois plus facile et plus productif, il se fit portraitiste. Personne ne réussissait mieux que lui à saisir les ressemblances, et il ne pouvait suffire à peindre tous les ambassadeurs, les princes étrangers, et les riches négociants, dont La Haie était le rendez-vous. M. Temple, qui remplissait dans cette ville les fonctions de chargé d'affaires pour l'Angleterre, fit à notre artiste, de la part du roi Charles II son maître, des propositions magnifiques, espérant ainsi l'engager à s'établir à Londres; mais Netscher ne les accepta pas, prétextant le mauvais état de sa santé, son peu de goût pour les grandeurs, ses habitudes sédentaires. Enfin, il aimait sa nouvelle patrie, et d'ailleurs, la première de ses excuses n'était que trop bonne, puisqu'il fut réduit bientôt à garder le lit. Il peignit même plusieurs portraits dans cette incommode et pénible situation; avec le temps, ses infirmités devinrent plus douloureuses, et il fut contraint de renoncer au travail. Dès sa jeunesse, il avait été attaqué de la gravelle: bien qu'il fût sobre, et qu'il eût toujours mené une vie

très régulière, il n'avait pu se guérir de cette cruelle maladie, qui, dans la suite, devint tout-à-fait incurable. La goutte, par de nouvelles souffrances, acheva d'anéantir ses facultés et sa force physique. Il mourut à La Haie le 15 janvier 1684, dans la quarante-cinquième année de son âge. Sa succession, qui s'éleva, dit-on, à plus de 83,000 florins, fut partagée entre ses neuf enfants, dont deux, Théodore et Constantijn, furent peintres. Sa veuve, encore jeune, épousa un maître d'armes qui la rendit malheureuse et dissipa par son incontinence, par son ivrognerie, le peu de fortune qu'elle avait voulu partager avec lui. — Netscher peignit des sujets du genre de ceux que traitait son maître Koster, et des scènes de la vie privée, à l'exemple de Miéris, de Terburg et de Gérard Dow. Mais ses ouvrages se rapprochent surtout de ceux de Godefroi Schalcken, tant par la manière dont ils sont peints que par le choix des sujets, le dessin et l'arrangement des personnages. Ses compositions sont presque toutes agréables, gracieuses, élégantes; il avait quelque tendance à représenter des traits de l'histoire grecque et romaine, des épisodes empruntés à la fable; toutefois, ses tableaux dans ce goût sont en petit nombre, comme nous l'avons déjà dit; le besoin de soutenir une famille nombreuse l'avait engagé à faire des portraits. La plupart de ceux qu'il a peints sont accompagnés de figures épisodiques, sont enrichis ou historiés de très beaux détails qui, en donnant de l'intérêt à ce genre, en font disparaître la froideur. — Netscher, qu'on range mal à propos parmi les peintres de l'Allemagne, peut passer pour l'un des meilleurs artistes de l'école hollandaise. Il excellait à imiter les étoffes, les linges, les dentelles, les fourrures, les ameublements. On voit dans ses tableaux des robes de satin de diverses couleurs, qui sont reproduites avec leurs nuances soyeuses et luisantes, leurs tons argentins; des tapis dont on se surprend à admirer le point et le velouté, des rideaux qui se drapent avec une ampleur qui fait

illusion. Sa touche est moelleuse, son- due et délicate, sans être apparente ou affectée ; son fini est doux et ne sent pas l'étude ou la peine ; son pinceau est plein de fraîcheur ; le ton de sa couleur est naturel et doré. Dans ses intérieurs, on trouve une intelligence admirable du clair-obscur. Son dessin, qui parfois semble lourd, est pourtant correct, et vaut mieux que celui de son maître Koster et de la plupart des Hollandais. Ses figures, un peu trop rondes, ont de la simplicité, souvent de la grâce, et toujours une expression naturelle. Il peignait bien les animaux, les fruits, les fleurs, les fonds de paysage ; il y en a dans presque tous ses tableaux. Il exécuta aussi quelques portraits en grand ; mais ils sont inférieurs à ses ouvrages de petite dimension. Les dessins de Netscher sont rares ; il est difficile de les indiquer avec certitude et d'une manière exacte. Dargenville dit qu'ordinairement ils sont arrêtés à la plume et lavés au bistre. Le fond du papier est épargné pour produire les jours ; on en trouve aussi à la pierre noire, qui sont, de même que les précédents, lavés au bistre. Il y avait autrefois six tableaux de ce maître dans la galerie du régent, au Palais-Royal, et deux dans le cabinet du roi ; ce sont les mêmes que possède aujourd'hui notre musée du Louvre : l'un, *la Leçon de chant*, représente une jeune femme en robe de satin blanc, tenant à la main un papier de musique ; derrière elle est une femme debout, appuyée sur le dossier du fauteuil, et, plus loin, on voit un cavalier jouant du luth ; l'autre, *la Leçon de basse de viole*, représente une femme vêtue de satin blanc, assise devant une table couverte d'un tapis, et jouant de la basse, pendant que son maître lui présente un cahier ; derrière est un adolescent qui tient un violon. Ceux de la galerie du Palais-Royal étaient le portrait de Netscher, peint de sa main : le fond du tableau représente un salon ouvert en arcade ; une maîtresse d'école apprenant à lire à une jeune fille, et à côté d'elle un petit garçon ; Sara pré-

sentant *Agar à Abraham* : on y voit une table couverte d'un riche tapis, un bassinet et une aiguière : le fond est un paysage. *Les Bohémiennes*, tableau composé de trois figures ; deux enfants, dont l'un tient un oiseau. Un *Sacrifice à Vénus*, par trois femmes, dans un paysage. Descamps ajoute à ce catalogue une jeune femme qui tricote des bas, une mère apprenant à lire à ses enfants ; une dentelière ; le portrait en pied d'une femme tenant une montre, un enfant qui fait des bulles de savon : ce petit tableau a été gravé avec beaucoup de succès par Wille ; sous le nom du *Petit physicien*. Une jeune fille se nettoyant les dents. M. le comte de Vence possédait le portrait de Netscher, ceux de sa femme et de ses deux filles, et la plus belle composition du pinceau de ce maître, une *Cléopâtre* se faisant mordre le sein par l'aspic : dans le fond est une suivante éplorée qui cache son visage dans ses mains. C'est une belle et riche composition, pleine d'intérêt et de sentiment ; la tête, les mains de la Cléopâtre sont admirables. Sa robe de satin est d'un fini précieux. Sur une table, que couvre un riche tapis, est placé le panier de fleurs et de fruits dans lequel le paysan a apporté l'aspic ; toutes les parties, détails et accessoires de cette œuvre sont d'un bel accord. La gravure que nous en a donnée Wille est remarquable et très recherchée. On cite encore *Vertumne et Pomone*, le portrait d'une femme italienne, le portrait d'une princesse d'Orange, reine d'Angleterre ; un gentilhomme faisant voir une médaille d'or à deux dames, une nymphe nue et endormie à l'ombre, surprise par un satyre ; nue femme faisant la toilette de deux enfants, deux portraits de femme en pied avec un chien, une petite couturière, un enfant qui se regarde dans un miroir, la femme de Netscher allaitant son fils, le portrait de Marie-Stuart, un berger et une bergère dans un paysage, une conversation musicale à quatre personnages, une jeune fille agaçant une perruche, etc. La moitié de ces tableaux est peinte sur bois, l'autre sur toile. Les

graveurs de Netscher sont P. Schenk, Boteling, Coëlemans, Wille.

NETSCHER (Théodore), l'aîné des fils de Gaspard, naquit à Bordeaux en 1661, et fut élève de son père. A l'âge de 18 ans, il quitta Leyde pour venir à Paris avec le comte Davaux, envoyé de France en Hollande. A la recommandation de ce personnage, il fut bien-venu de la noblesse, peignit le beau monde et la cour ; il passa ainsi vingt années à Paris, vivant dans le luxe et toujours fêté ; puis il revint en Hollande à la suite de M. Oudych, ambassadeur de ce pays près la cour de France. Peu de temps après, il obtint la recette des états-généraux à Hulst ; sans s'occuper beaucoup de cette charge, il en touchait les appointements. Devenu riche et grand seigneur, il fit un voyage à Londres ; mais ayant été accusé de malversations pendant son absence, comme receveur, il se hâta de revenir en Hollande ; non content de se disculper, il se démit de sa charge, dont il pouvait fort bien se passer, et mourut à Hulst en 1732, à l'âge de 71 ans. Cet artiste, qui n'avait pas un mérite supérieur, eut une existence magnifique. La nature de son talent, un peu maniéré, lui valut tant de succès dans le monde que bientôt il dédaigna d'exercer sa profession. Néanmoins, il existe de lui une foule de portraits historiques qui ne sont pas très recherchés, mais qui, s'ils étaient réunis, formeraient une curieuse collection.

NETSCHER (Constantin), fut, comme son aîné, Théodore, élève de son père, n'eut pas tout le talent de son maître, et ne fit pas, à l'exemple de son frère, une brillante fortune ; mais il eut assez de célébrité dans le genre du portrait. Il avait surtout l'art de flatter et de bien peindre les visages de femmes. On cite de lui, comme très remarquable, un tableau qui représente en pied les sept enfants du baron Suasso, et notre musée possède de ce peintre une assez jolie petite toile : c'est une Vénus pleurant Adonis métamorphosé en fleur. Constantin était né en 1670, à La Haie. Il mourut

dans cette même ville en 1722, âgé de 52 ans.

A. FILLIOUX.

NEUF, NEUVE, se dit assez généralement, dans l'ordre matériel des êtres, des choses tout nouvellement faites : Un habit *neuf*, une table *neuve*. Il a pour opposé, dans ce sens, les adjectifs *vieux*, *usé*. Nous venons de dire qu'il s'employait dans l'ordre matériel, et il n'a guère, en effet, qu'une seule acception dans l'ordre moral, comme quand on dit, en parlant d'un livre : Il n'y a rien de *neuf* là-dedans ; on en parlant de quelques propositions présentées comme nouvelles : Tout cela n'est pas *neuf* ; locutions par lesquelles on exprime sinon du mépris, au moins une sorte d'affectation défavorable à l'objet jugé, qu'on semble vouloir comparer à des choses matérielles mécaniques, à un travail de main-d'œuvre. C'est le mot *nouveau*, *nouvelle*, qui doit s'appliquer à l'ordre moral des êtres : ainsi, par exemple, la forme des corps étant dans cet ordre, et la mode étant une chose généralement de forme, on dira un habit *nouveau*, pour dire qu'il est à la nouvelle mode, encore que cet habit puisse n'être pas neuf, mais seulement parce qu'il est de la dernière mode, qui n'a pas encore eu le temps de changer depuis que l'habit a été fait ; par la même raison, l'habit peut être *neuf* et ne pas être *nouveau*, parce qu'il est d'une mode déjà passée. On dira de même, un livre *nouveau*, pour désigner un livre qui n'aura paru que depuis peu, parce que le contenu en est considéré comme un travail tout intellectuel ou moral : ce livre pourra être *neuf* si les matériaux dont il est formé n'en ont point encore été trop usés par la lecture, le maniement des doigts. Ce dernier cas peut arriver en quelques jours, si le livre passe par les mains de beaucoup de monde, et, en ce cas, il ne sera plus *neuf*, quoique encore *nouveau* ; mais il faut bien encore, dans ce cas, spécifier l'acception du mot *nouveau*, qui ne s'applique qu'à la publication récente de la partie intellectuelle du livre, que celle-ci soit bonne ou mauvaise ; et, suivant cette

acception, tous les ouvrages publiés nouvellement sont *nouveaux*, par cela même qu'ils viennent de paraître; mais tous, pour cela, ne contiennent pas du *nouveau*, c.-à-d. des idées qu'on n'ait pas déjà publiées: il y en a même peu dans ce cas, et c'est vraiment alors en en parlant qu'il faut se servir du mot *neuf*: on dira ainsi qu'il n'y a rien de *neuf* au moins dans les dix-neuf vingtièmes des ouvrages qui se publient chaque jour. Il semble que le mot *nouveau*, placé avant ou après *ouvrage*, désignerait mieux ces deux genres d'acceptions. Avant, il indiquerait la nouvelle publication du livre, et après, le caractère de nouveauté qu'il peut y avoir dans ce qui fait l'objet de ce livre: on devrait dire, dans ce sens, qu'il y a bien peu de nouveaux ouvrages qui soient nouveaux. — *Neuf* s'emploie quelquefois figurément pour dire un homme emprunté, qui n'est pas au courant de ce qu'il convient de faire dans une situation donnée: Ce jeune homme a paru bien *neuf* dans la société de ces dames. — *Neuf*, adjectif numéral, est placé après le 8, dans la série des dix caractères arabes, qui fait la base de notre numération. Pour donner une histoire complète de ce chiffre, comme de tout autre, et le anéantir dans toutes les combinaisons également variées, nombreuses et compliquées où il peut entrer, il faudrait faire l'histoire non seulement de toutes les mathématiques actuelles, mais encore de tout ce que peut être la science des mathématiques dans la pensée de l'être à qui nous attribuons une intelligence infinie. Le nombre *neuf* est un des multiples de trois, qui a joué un si grand rôle dans l'antiquité païenne, et généralement dans toutes les religions. *Neuf* s'emploie quelquefois comme nombre d'ordre: Louis IX pour Louis *neuvième*. Il est quelquefois substantif masculin: Un *neuf* de chiffre, un *neuf* de cœur, de carreau. L'*f* de *neuf* ne se prononce pas quand le mot suivant commence par une consonne: *Neuf* maisons; il se prononce comme un *v* quand le mot suivant commence par une voyelle ou une *h* aspirée:

*Neuf*-hommes, *neuf*-enfants; mais l'y se prononce quand *neuf* n'est suivi d'aucun autre mot, ou que le mot qui vient après n'est ni un adjectif ni un substantif: Nous étions *neuf*: J'en ai vu *neuf* ensemble: Ils étaient *neuf* en tout.

BILLOT.

**NEUFCHÂTEL** (ville, principauté et lac de). Il y a en France plusieurs villes et bourgs nommés Neufchâtel; mais la ville la plus connue de ce nom est située en Suisse, au pied du Jura, à l'est et à quelques kilomètres du territoire de la France, à 102 lieues de Paris, sur la rive occidentale et vers l'extrémité nord du lac de Neufchâtel, et par 4° 34' de long. nord, et 47° 05' de lat. septentrionale. Bâtie en amphithéâtre sur le versant d'une montagne exposée au soleil levant, cette ville offre l'aspect le plus pittoresque: elle domine toute l'étendue du lac auquel elle a donné son nom; un de ses faubourgs touche à la rive et forme un avant-port; une petite baie, où s'abritent pendant l'orage une foule de barques de pêcheurs, de navires marchands, des bateaux à vapeur, qui sillonnent nuit et jour le lac, quand le temps est calme; ses édifices s'élèvent semblables à des phares qu'on aperçoit de tout le Valais, des Alpes, du pays des Grisons et de plusieurs autres cantons de la Suisse; enfin, c'est un lieu de délices pour l'habitant et l'étranger que cette ville, entourée au nord, au sud et au couchant, par de riches coteaux plantés de vignobles, de vergers, de jardins, par des montagnes couvertes de bois, par des vallées magnifiques, par des prairies où paissent de nombreux troupeaux. On peut diviser son histoire en deux époques, l'une qui remonte au temps de la domination romaine, l'autre qui date de la chute de cet empire. Son origine est inconnue: les historiens du moyen âge prétendent qu'elle fut une des positions les plus formidables du peuple-roi dans l'Helvétie. Elle portait alors le nom de *Noidelonex*, que les étymologistes croient emprunté au celtique. Celui de *Neufchâtel* (*Neocomum*, *Neocastrum*), qu'elle prit au x<sup>e</sup> siècle, lui

vient d'une nouvelle tour qui fut élevée à cette époque, et qui a fait place depuis au château des anciens comtes de Neuchâtel, lequel existe encore. La situation de cette ville est fort avantageuse pour le commerce, c'est la clé de la France avec le nord de la Suisse, le point de réunion du canton de Soleure et du Valais; elle deviendrait le centre d'un entrepôt général très important si de plus vastes relations commerciales s'établissaient entre les cantons de la Suisse avec les pays voisins. L'intérieur est bien distribué, les maisons belles, commodas, solidement bâties; les rues larges, bien percées, alignées généralement du midi au nord, pour éviter une pente trop rapide. On y compte plusieurs beaux édifices, le château des comtes de Neuchâtel et la cathédrale, bâtie en 1164 par Berthe, épouse du comte Ulric. Ils sont séparés par une vaste place, plantée de tilleuls, et servant habituellement de promenade. La cathédrale est d'un style gothique simple, régulier; le château, entouré de larges fossés et flanqué de tourelles et de bastions, offre l'aspect des manoirs seigneuriaux du xiii<sup>e</sup> et du xiv<sup>e</sup> siècle. L'hôtel-de-ville, tout moderne, est situé sur la grande place, qui forme un carré long. Au milieu s'élève une fontaine pyramidale à quatre faces, richement sculptée; les eaux alimentent tous les quartiers. C'est là que se tient chaque semaine le grand marché, où affluent des marchands de toute espèce venus de 10 à 12 lieues à la ronde. Il y a encore à Neuchâtel un magnifique hôpital, une bibliothèque, une salle de spectacle, construite sur le bord du lac; un collège où l'enseignement des mathématiques, de la physique, de la mécanique et de la chimie appliquée aux arts est poussé à un très haut degré; plusieurs écoles secondaires pour les enfants des deux sexes, une prison où les détenus sont sainement logés, plusieurs maisons de correction, et un vaste hospice pour la vieillesse. La population de Neuchâtel s'élève de 6 à 7,000 âmes, non compris une multitude d'ouvriers de diverses professions qui y séjournent durant

leur apprentissage. L'industrie et le commerce y ont principalement pour but l'horlogerie, la bijouterie, l'orfèvrerie et la coutellerie, la gravure et la peinture sur émail; la fabrication des objets d'arts, d'optique et de mécanique, d'étoffes de soie, de laine et de lin, de toiles peintes, de cotonnades; la préparation des cuirs et des pelleteries; la filature, le moulinage des soies pour la confection des galons et des broderies, la fabrication des chapeaux de feutre et de paille, du tulle et de la dentelle; la papeterie; la vente d'un grand nombre de bestiaux, d'excellents fromages, de poissons du lac, et le produit des vignobles, dont quelques crûs sont très estimés. Les habitants ont une grande loyauté dans leurs relations commerciales et privées; leur probité est devenue proverbiale. Doux et hospitaliers, ils affectionnent les étrangers et les reçoivent avec politesse. Le sang y est un des plus beaux de la Suisse; les hommes sont forts et robustes, les femmes d'une figure agréable et d'une taille bien prise. Elle ne sont point sujettes aux goîtres comme dans les autres cantons. On trouve à Neuchâtel une société charmante, qui se livre l'été à des promenades sur le lac, à des excursions champêtres; l'hiver à la danse, à la musique, au spectacle. Cette ville a donné naissance à beaucoup d'hommes distingués: c'est la patrie de Vaucanson, du chroniqueur Pury de Rive, de l'érudit Montmollin, des Hory, des Ostervald, des Bourguet, des Abauzit, de Béchat, des Ruchat, des d'Yverbois, des Garcin, des Attman, des Watteville, des Engel, des Ebel, tous célèbres dans les sciences; dans les recherches historiques, dans la médecine, dans la botanique; du savant capitaine Chaillot, qui a légué à sa ville le plus bel herbier que la Suisse possède; enfin du grand philanthrope David Pury, l'un des plus riches négociants de l'Europe, qui, ainsi que M. Pourtales, a enrichi Neuchâtel des plus beaux établissements qu'elle possède, et augmenté à sa mort son budget de plus de six millions. Cette ville fut prise d'assaut et saccagée par

Conrad en 1033, livrée aux flammes par Henri, évêque de Bâle et comte de Neuchâtel en 1249, dévorée par un incendie en 1450, submergée par les eaux du torrent du Seyon, sur lequel elle est bâtie, en 1759; enfin, incendiée de nouveau en 1714. Ce fut vers cette époque qu'on vit surgir dans la principauté de Neuchâtel, dont nous allons nous occuper, ces compagnies d'assurances dont l'heureuse création s'est introduite depuis en France et dans l'univers. — La principauté de Neuchâtel est un petit état fort ancien, indépendant, formé de la réunion des comtés de Neuchâtel et de Valengin, et figurant aujourd'hui au nombre des cantons de la confédération helvétique. Son étendue territoriale est de 11 à 12 lieues du nord au midi, et de 5 à 6 lieues du levant au couchant. Il est borné à l'est par les cantons de Berne et de Soleure, au sud par celui de Vaud, à l'orient par le lac de Neuchâtel, qui le sépare du canton de Fribourg, et à l'occident par la chaîne du Jura et le Doubs, qui le séparent de la France. Les chartes qui l'ont régi sont nombreuses, et datent de fort loin; déjà au <sup>x</sup> siècle, cet état formait un des plus beaux apanages des puissants seigneurs de Bourgogne; mais, réuni un siècle après, à l'empire germanique, il reçut ses lois des comtes de Neuchâtel, dont la famille collatérale, qui s'éteignit en 1373, possédait les comtés de Valengin, de Nidau et d'Arberg. Le comte Louis, ayant recueilli l'héritage de ses ancêtres, se vit à la tête de vastes domaines et d'une fortune considérable; il érigea son comté en principauté. En 1503, elle tomba, par les femmes, au pouvoir des princes d'Orléans-Longueville, qui la possédèrent jusqu'au commencement du <sup>xviii</sup> siècle, époque où s'éteignit cette famille. Une grande question de propriété s'éleva alors au sujet de ce beau domaine: il se présenta treize compétiteurs, au nombre desquels était le prince de Conti; les états du pays se prononcèrent pour le roi de Prusse, qui en prit possession, et y envoya un gouverneur-général. En 1806, un traité conclu entre Napoléon et Guil-

laume III, unit cette principauté à la France. Bientôt elle fut donnée en apanage, avec le titre de duc et prince, au maréchal Berthier, alors ministre de la guerre, qui la conserva jusqu'en 1814. Elle retourna à cette époque à la Prusse, qui y exerce encore à présent une sorte d'autorité. La principauté est divisée en 17 juridictions, dont cinq criminelles, et en 13 districts, dont les chefs-lieux sont: Vallengin, Landeron, Saint-Blaise, Boudry, Motiers, Loèche, Chaux-de-Fonds, Auvignier, Rochefort, Sagne, Bevaix, Verrières et St.-Aubin; chaque district s'administre au moyen d'un conseil électif présidé par un maire également élu par les membres du district; mais l'autorité supérieure réside dans un conseil suprême, tenant ses séances à Neuchâtel, et choisi parmi l'élite de la nation. La seule nomination du gouverneur-général, qui en est le président, appartient directement au roi. Cette assemblée est composée de dix conseillers d'état pris parmi les plus anciens, et de quatorze notables, dont trois ministres du Saint-Evangile, tous nommés par le roi, et de trente membres élus par les divers districts, et qui forment l'élément démocratique de ce conseil. Ces élections ont lieu à trois degrés: les membres de chaque district s'assemblent pour former un choix déterminé de candidats à la députation, lesquels, réunis à leur tour, sous la présidence du maire, réduisent au scrutin leur nombre au double des députés à élire, et cette nouvelle liste est envoyée à la cour de justice du district, qui nomme définitivement les députés. La constitution a laissé à la discrétion du gouverneur-général l'époque de convocation et la durée de ces audiences générales, dont les principales attributions sont de voter l'impôt, les lois de finances et d'administration; mais elle l'oblige à les convoquer au moins une fois tous les deux ans. Tous les membres de ce conseil sont inamovibles, à moins d'exactions ou de trahisons: dans ce cas, ils sont traduits devant leurs pairs. La loi leur a désigné d'avance des suppléants. Aux termes de la même dé-



claration de décembre 1814, toutes les fonctions publiques doivent être dévolues aux nationaux. La nation a le droit de prendre les armes toutes les fois que la confédération helvétique est menacée, et de se déclarer l'auxiliaire de toute puissance que bon lui semble, pourvu que la guerre qu'elle soutient ne soit pas dirigée contre la Prusse. Les ressources que le roi retire de cette principauté se bornent uniquement à un contingent d'hommes et à un revenu net de 300,000 francs. — La principauté de Neuchâtel est baignée, outre le lac, par plusieurs rivières navigables, dont les principales sont la Thièle, qui traverse le lac du midi au nord, après avoir parcouru tout le Valais, où elle prend sa source, et qui traverse ensuite le lac de Bienné pour aller se perdre dans l'Aar; la Reuse, qui a sa source dans le Val-de-Travers, et qui se décharge dans le lac de Neuchâtel, à peu de distance de Boudry et de Seyon; qui a à peine une lieue de cours. Le sol de la principauté de Neuchâtel est calcaire et marneux, parsemé de coquillages, de débris fossiles, et de sources thermales; mais partout l'agriculture a vu vaincre ces obstacles. On récolte dans presque toutes les localités du blé, de l'avoine, des fèves, du lin, du chanvre, des colzas, des légumes et des fruits de toute espèce, hors ceux du midi de la France, auxquels la température froide du pays est contraire. Les vallées sont couvertes d'herbes médicinales et aromatiques, dont les habitants font du thé et des eaux vulnérables, dont ils retirent de grands profits, ainsi que de l'exploitation des mines de fer, de plomb, de zinc, de cuivre, de charbon, d'ardoises, de marbre, de grès et d'asphalte. Parmi les curiosités qui attirent et fixent l'étranger dans ce pays, nous devons signaler les magnifiques points de vue, les affreux précipices et les belles forêts de pins du Val-de-Travers; les rochers de Locle et de Vallengin, la grotte de Motiers, qui a plus de mille pieds de profondeur; l'ermitage de Jean-Jacques, où il composa ses *Lettres de la Montagne*; les promenades

de la côte aux Fées, la belle colline de la Loge, la montagne de Chaumont, les carrières de granit de Rochefort, le Val-des-Rangs, si richement peuplé de châlets; le château de Vaumarcus, les ruines romaines dispersées dans toute la principauté, les sources de la Serrière, dont le volume est immense; les cascades de Loche, et sur le lac de Bienné la petite île de Saint-Pierre, l'Ermenonville de la Suisse. — Le lac de Neuchâtel (*Neocomensis lacus*) est enclavé, comme nous l'avons dit, dans les cantons de Neuchâtel, de Fribourg, de Berne et de Vaud; on lui donne environ 20 lieues de circonférence, et 400 pieds de profondeur; son niveau au-dessus de la mer est de 1,300 pieds. Toutes ses rives sont couvertes de villes, de villages, de maisons de campagne délicieuses. Ses eaux sont pures, rarement chargées de limon, excepté à la fonte des neiges, époque de ses débordements. L'air y est généralement sain, cependant l'atmosphère, en été, est souvent gazée de vapeurs bleuâtres et froides, qui ne sont pas sans danger. La saison des promenades sur le lac commence au printemps et finit avec l'été; tout y est en mouvement: des flottilles de barques, de nacelles élégantes, de délicieux yachts, montés par des groupes fashionables, se croisent dans tous les sens et font retentir l'immensité de leurs cris et de leurs chansons. Le lac de Neuchâtel ne dépend point en entier de la principauté de ce nom, les cantons de Fribourg et de Vaud en possèdent des parties, et chaque pays règle la police de la pêche dans les eaux qui lui appartiennent. J. SAINT-AMOUR.

NEUILLY, grand village de France (Seine), qui s'étend à une petite distance des murs de Paris, au couchant, sur les deux côtés de l'avenue au commencement de laquelle s'élève l'arc de triomphe de l'Étoile (à gauche seulement, depuis la Porte-Maillot), jusqu'aux rives de la Seine, qu'il borde en partie. On y passe la rivière sur un pont de 750 pieds de long, construit sous le règne de Louis XV, par le célèbre ingénieur

Perronet, et qui est un véritable chef-d'œuvre d'élégance, de hardiesse et de solidité. C'est le premier pont horizontal (sans courbure) qui ait été fait en France, et depuis on a bâti sur le même modèle ceux de la Concorde et d'Iéna, à Paris. Il est supporté par cinq arches très surbaissées, qui ont 120 pieds d'ouverture et 30 de hauteur sous clé; leur courbure fait portion d'un cercle dont le rayon serait de 150 pieds. Le décentrement fut exécuté avec solennité le 22 septembre 1772; l'opération fut achevée au bout de cinq minutes, en présence d'une foule de curieux et du roi Louis XV, qui y passa le premier en voiture. Aujourd'hui que l'on construit si mesquinement, on ne voit pas sans étonnement la grandeur de la plupart des pierres employées dans l'édification de ce monument: l'une de celles des parapets a 35 pieds de long. Il n'y avait encore qu'un bac à Neuilly en 1606, mais un accident qu'y éprouva Henri IV, en revenant de Saint-Germain, cette même année, détermina ce monarque à y faire construire un pont. Quoique qualifié de *beau et excellent* par Dubreuil, il ne dura pas plus de 35 ans; en 1698 il était détruit. Depuis, on le répara et rebâtit même plusieurs fois, jusqu'à l'époque où fut élevé celui dont nous avons parlé plus haut. Neuilly est bien bâti et renferme un assez grand nombre de maisons de plaisance. L'église et le château royal sont ce qu'il offre de plus remarquable. L'église, achevée il y a quelques années, est un édifice fort simple. Quant au château royal, ce n'est qu'un pavillon d'une architecture à la fois modeste et élégante, avec un parc qu'embellissent plusieurs jolies îles qui s'élèvent gracieusement au-dessus des eaux de la Seine. Autour de Neuilly s'élèvent, comme dépendances, la maison de Saint-James, qui était jadis l'une des plus agréables habitations des environs de la capitale, et où la princesse Pauline, sœur de Napoléon, a souvent donné, sous l'empire, des fêtes brillantes; le château de Bagatelle, élevé par Charles X, dans sa jeunesse, et qui

possède un beau parc limitrophe du bois de Boulogne; le hameau des Ternes, et le village de Sablouville, cette création fantastique de la civilisation dans des sables arides. — L'origine de Neuilly est due à un port établi autrefois à la place où est maintenant le pont, c'est-à-dire vis-à-vis les chemins de Nanterre, Bezons et autres lieux. Au xiii<sup>e</sup> siècle (1222) on l'appelait *Portus de Lugliaco*; et une charte de l'abbaye de Saint-Denis lui donne le nom de *Lulliacum*. Il paraît que ces deux mots étaient la forme savante de celui de *Nully*, qu'il a porté pendant long-temps. Du reste, ce village n'était d'abord qu'un annexe de la paroisse de Villiers-la-Garenne, qui est à côté, mais la construction du pont l'ayant considérablement agrandi; les deux endroits ont changé de rôle. En 1815, il y eut à Neuilly plusieurs engagements entre les troupes anglaises et françaises. Celles-ci n'abandonnèrent le pont, qu'elles défendaient vaillamment, qu'en vertu de l'article 8 de la convention du 3 juillet, à la suite duquel elles évacuèrent aussi le village. Ici, comme partout où elles se présentèrent, les troupes alliées se conduisirent en véritables sauvages. Wellington établit son quartier-général à la maison Saint-James, et après son départ, le 8, les espèces de brutes, que l'on voulait bien appeler ses soldats, ravagèrent de fond en comble cette magnifique propriété, au mépris de la foi des traités; ainsi qu'ils l'avaient déjà fait dans maintes et maintes occasions. O. M.-C.

**NEUTRALITÉ, NEUTRE** (politique, sciences naturelles, grammair). Un état garde la *neutralité* s'il reste en paix avec les parties belligérantes, s'il ne prend aucune part à leurs dissensions, ne favorise ni les prétentions ni les armes d'aucune, et ferme également ses frontières à leurs troupes, excepté dans les cas où l'humanité ne permet point de refuser un asile. Cette noble attitude est celle de la force; un état faible ne peut résister aux mouvements des grands corps dont il est entouré, à moins que des cir-

constances extraordinaires ne le réservent de leurs choses. — Dans les guerres sur mer, il est généralement admis que le pavillon couvre la marchandise. Quoique l'on soit d'accord sur ce point de jurisprudence maritime, les droits du pavillon neutre sont méconnus fréquemment, et ne trouvent de protection efficace que dans le déploiement de forces navales assez imposantes. Mille prétextes se présentent pour colorer les infractions, si elles sont utiles, que l'on avoue ou que l'on dissimule en raison des circonstances ou des personnes. Sur terre, il semble au moins qu'on fait la guerre plus loyalement, et en quelque sorte avec plus de générosité, car on n'y délivre point, comme sur mer, des lettres de marque à des entrepreneurs de pillage pour leur propre compte : on permet aux peuples de rester neutres, sauf quelques restrictions commandées par la guerre entre les gouvernements. Si les applications de l'art militaire peuvent être la source de quelque bien, de même que certaines maladies contribuent quelquefois à l'amélioration de la santé, au développement de facultés indolentes, etc., c'est aux armées de terre plutôt qu'à celles de mer qu'il est réservé de rendre les services de cette nature; à moins que les gouvernements ne reconnaissent la *neutralité* des mers, et ne renoncent aux lettres de marque et aux armements en course. — Quelques espèces d'insectes réunissent en sociétés nombreuses des individus de l'un et de l'autre sexe; et d'autres, en bien plus grand nombre, qui n'ont aucune apparence de sexe et ne contribuent point à la reproduction. Cependant cette classe neutre est non-seulement utile, mais nécessaire à toute la population; c'est elle qui construit les habitations; recueille et prépare les subsistances, prodigue ses soins aux générations naissantes, etc. Les abeilles nous offrent un admirable exemple de ces associations; les autres classes d'animaux n'ont rien que l'on puisse comparer au travail et aux mœurs de ces neutres. — En chimie, le sens du mot *neutre* devrait

recevoir quelque extension : on le restreint aux combinaisons salines qui ne manifestent ni les propriétés de l'acide qu'elles contiennent, ni celles de la base qui la sature : pourquoi ne l'appliquerait-on pas à tous les composés binaires où les caractères des deux composants ont totalement disparu? En mécanique, deux forces égales et directement opposées sont en équilibre et ne produisent aucun mouvement; en chimie et en médecine, deux actions très énergiques séparément peuvent se *neutraliser* en se combinant, et si quelque nouvel agent vient les séparer en s'emparant de l'une, l'autre se reproduit comme elle était avant la combinaison. — Notre idiome n'a point de *neutre*, car il ne l'indique par aucun signe caractéristique. Les langues qui ont admis ce troisième genre n'y ont pas compris, à beaucoup près, tout ce qu'il peut réclamer à bon droit, tout ce que le raisonnement lui aurait accordé, s'il avait plus de part aux combinaisons des signes de la pensée, il faudrait remonter jusqu'à l'origine du langage et le suivre dans ses progrès pour découvrir comment des substances minérales, et même des abstractions, ont reçu dans les mots qui les désignent le caractère d'un sexe. Ces recherches, auxquelles il n'est plus temps de se livrer, n'amèneraient peut-être pas toutes les connaissances qu'il importerait d'acquiescer sur les causes qui ont faussé l'organe de la pensée et rendu moins assuré l'usage de l'instrument des découvertes. Quand même on aurait appris comment des relations entre les êtres et de pures abstractions ont été revêtues d'un signe affecté à la désignation d'un sexe, il resterait encore à découvrir le secret de la distribution de ces signes, pourquoi, par exemple, nous disons *un roe* et *une roche*, sans pouvoir assigner avec quelque précision ce qui distingue l'un de l'autre des deux objets où tout paraît identique. La logique réclame un genre *neutre* et la restitution en sa faveur de ce que les deux autres ont usurpé; la grammaire veut que l'on conserve les langues telles qu'on les a faites; et souffre même im-

patiemment qu'on les enrichisse : comme la logique a raison , et comme sa cause est jugée par le public , qui parle beaucoup et pense peu , la grammaire gagnera toujours son procès.

FRAZ.

**NEUVAINES.** Ce sont des prières faites à Dieu ou en l'honneur d'un saint pour obtenir du ciel quelque faveur , prières que l'on répète pendant neuf jours. L'usage de ces sortes de supplications est fort commun et remonte à la plus haute antiquité. On aurait tort de croire qu'une *neuvaine* est plus efficace qu'une *dixaine* , par exemple , et c'est une superstition dans laquelle sont peut-être tombées quelques personnes pieuses. Pourtant ce genre de prières trouve sa raison dans les dogmes catholiques. Comme la sainte Trinité renferme *trois* personnes , le nombre *trois* est devenu sacré pour l'Eglise , qui affecta d'en multiplier l'expression dans son culte extérieur , parce que ce mystère avait été attaqué par divers hérétiques. De là la triple immersion dans le baptême , le *Trisagion* ou trois fois saint chanté dans la liturgie , les signes de croix répétés trois fois par le prêtre pendant le saint sacrifice. . . . . Par la même raison le nombre *neuf* , ou trois fois trois , est devenu significatif : ainsi , l'on dit neuf fois le *Kyrie eleison* , trois fois à l'honneur de chaque personne divine , pour marquer leur parfaite égalité. La *neuvaine* a probablement le même sens , et fait la même allusion. Ainsi , elle peut être non seulement innocente , mais encore très utile. On sait que tous les peuples ont attribué à certains nombres des vertus particulières , comme par exemple les philosophes indiens et la secte de Pythagore. Mais il y avait là évidemment superstition puisqu'on supposait que ces vertus étaient une propriété essentielle de ces *nombres*. Ce n'est point ainsi que pensent les chrétiens , pour lesquels les nombres trois et neuf ne sont que des allusions qui leur représentent un dogme qu'ils ne doivent jamais perdre de vue. C'est de la même manière que , chez les patriarches et les Juifs , le nombre *septenaire* était sacré , parce qu'il

rappelait les six jours pendant lesquels le Seigneur avait travaillé , et le septième , qui était le jour du repos : c'était par conséquent une profession continuelle du dogme de la création , dogme fondamental et de la dernière importance.

L'abbé J.-G. CHAMAGNOL.

**NEVA** , fleuve dont l'étendue n'est pas considérable , puisque sa longueur totale ne dépasse pas 17 lieues. En revanche , sa largeur et le volume de ses eaux sont immenses. Il prend sa source dans le lac Ladoga , puis , se divisant en plusieurs bras sous les noms de petite et grande Neva , il arrose Saint-Petersbourg et se jette dans le golfe de Finlande. Ce fleuve , qui est très poissonneux , et dont la profondeur le rend navigable pour des bâtimens de commerce , contribue beaucoup à enrichir et embellir la capitale. Il est en général , vers la mi-octobre , couvert de glaces ; la débâcle ne commence qu'en mai. Par le Wozza , il reçoit les eaux du vaste lac Saima , et par le Wolkhof celles du lac Ilmen. Ces eaux ont une telle limpidité , elles sont si légères et elles ont si bon goût , qu'on n'en emploie pas d'autres pour la préparation des aliments et pour la boisson. Si ce fleuve embellit et enrichit la capitale , plus d'une fois cependant il l'a menacée de grands déastres. C'est ainsi que dans le mois de novembre 1825 , à la suite d'une tempête violente , ses eaux débordèrent avec une telle fureur qu'un moment on put croire que l'existence de la résidence du tsar était gravement compromise.

C. L.

**NEVERS.** Cette ville est fort ancienne ; elle florissait déjà , suivant Cicéron , en l'an de Rome 694 , trois années avant l'arrivée dans les Gaules de Jules-César , qui la désigne sous le nom de *Noviodunum* , mot composé de *novio* , d'où dérive probablement *Nièvre* , qui est le nom de la petite rivière sur laquelle la ville est située , au confluent de cette rivière avec la Loire , et de *dunum* , mot celtique , qui signifie *tertre* ou *élévation* , pour indiquer que la ville était bâtie sur une hauteur , qui n'en occupe plus que

le centre aujourd'hui. Elle faisait partie du territoire des Héduens, dont Bibracte, aujourd'hui Autun, était la capitale. Il y a lieu de croire qu'elle avait une certaine importance, et même qu'elle était fortifiée, puisque César nous apprend qu'il y déposa son butin et ses bagages en partant pour une expédition, pendant laquelle les Autunois profitèrent de son absence pour la piller et la brûler. Son gouvernement était démocratique, et uni par fédération, suivant la coutume des Gaulois, à celui de la ville capitale. Il ne nous reste rien de l'histoire de cette cité sous les rois de la première race. Guy-Coquille, dans son *Histoire du Nivernais*, attribue l'introduction du christianisme à Nevers dans le premier siècle de son apparition, vers le temps même de saint Pierre, à un certain Austremonius, qu'il donne comme le premier évêque de Nevers, bien que cet Austremonius, envoyé suivant lui par saint Pierre dans les Gaules, ait subi le martyre à Clermont. Toutefois, la succession des évêques ne paraît pas avoir été continue, puisqu'en l'an 534 de Jésus-Christ, et le 20<sup>e</sup> du règne de Childébert, roi de France, c.-à-d. plus de 500 ans après, à l'occasion d'un concile qui se tint à Orléans, il est question d'un nommé Rusticus, qui n'est désigné que comme le cinquième évêque de Nevers. Il en résulte néanmoins que Nevers avait conservé quelque importance, puisqu'elle était dès lors le siège d'un évêché régulièrement constitué. — Un manuscrit inédit d'un nommé Parmentier, que possède la bibliothèque de la ville de Nevers, présente comme certaine une autre version. Lorsque le pays qui a formé depuis la province du Nivernais fut détaché du royaume de Bourgogne (en l'an 507 de J.-C.) en faveur de Clovis, roi de France, pour composer la dot de Clotilde, son épouse, il fut créé à Nevers un évêché dont le siège ressortissait à la métropole de Sens. Et ce serait, suivant le même manuscrit, un certain Eulade qui fut le premier évêque, tandis que Guy-Coquille place le dit Eulade le septième, c.-à-d. après

l'an 534, temps où vivait Rusticus, cinquième évêque, sous le règne de Childébert, fils de Clovis. L'opinion de Guy-Coquille paraît bien plus digne de foi par l'authenticité que lui donne le fait du concile d'Orléans. Quoi qu'il en soit, c'est de l'époque de sa séparation d'avec la Bourgogne que Nevers devint la capitale de cette portion du territoire des Éduens qui a reçu le nom de Nivernais. L'histoire ne nous a transmis sur Nevers, pendant les 6 ou 7 siècles de choes qui suivirent le démembrement de l'empire romain, que quelques faits rares et isolés. En 763, le duc Pépin y tint son parlement. Charles-le-Chauve y vint plusieurs fois, y battit monnaie, et l'on voit qu'il était encore resté quelques traditions des anciennes coutumes de liberté par la charte qu'il octroya aux habitants de Nevers en 843, et l'an trois de son règne, charte par laquelle il renonça, tant pour lui que pour ses successeurs, à leur donner d'autre évêque que celui qui serait nommé par les citoyens du lieu. — Nevers, qui depuis son incorporation au royaume de France paraît avoir été gouverné par des proconsuls dits comtes ou marquis, nommés temporairement par le souverain, fut érigé, vers 880, par Charles-le-Gros, régent de Charles III, le Simple, en comté et marquise héréditaire en faveur d'un nommé Bernard, pour l'intéresser davantage à la défense du territoire contre les excursions des Bourguignons, dont le roi Boson s'était avancé jusqu'à Autun. Ces constitutions d'hérédité des fiefs, qui commencèrent sous Charles II, le Chauve, furent l'origine première de la féodalité et de la noblesse héréditaire, qui cependant ne prit des armoiries qu'au retour des dernières croisades. — A partir de cette époque, l'histoire de Nevers, comme celle de la plupart des villes de France, n'est plus que celle des nobles et du clergé, qui, à Nevers comme ailleurs, à travers les mêmes drames, les mêmes calamités, qui désolèrent cette période de l'histoire de l'humanité, finirent par absorber complètement toute liberté, et à peu près

toute propriété saisissable. — En l'an 1194, Pierre de Courtenai, alors comte de Nevers, pour mettre la ville à l'abri des brigands, nés des guerres civiles, lesquels, sous le nom de *brabançons* et autres diverses dénominations, désolaient le pays, la fait ceindre de murs. C'est à cette époque que l'on rapporte la renaissance de la commune. Toutefois, ce n'est qu'en 1231, à la date du 27 juillet, que l'on voit apparaître la première charte, payée à beaux deniers comptants par les habitants, pour lesquels elle n'était qu'un acte de rachat, et juré par Guy, deuxième du nom, comte de Nevers, et Mathilde de Courtenai, sa femme, en présence des quinze principaux seigneurs du Nivernais; par la suite, les seigneurs de Nevers, gouverneurs - lieutenants - généraux, ne purent être reconnus avant d'avoir juré cette charte. — L'institution des chartes communales, créées en apparence dans un but fiscal, puisqu'elles n'étaient que le contrat de rachat de la liberté des communes, usurpée par les seigneurs, fut le véritable germe de la décadence de la féodalité, alors dans toute sa splendeur, et de la puissance des seigneurs, en interposant continuellement entre eux et les communes l'autorité du roi, qui se présentait presque toujours comme le médiateur tutélaire du peuple, et grandissait de tout ce qui était arraché aux seigneurs. C'est ce qui explique le libéralisme vraiment extraordinaire de la plupart de ces chartes, toujours octroyées, ou au moins ratifiées par les rois. — La charte communale de Nevers, sous l'action et l'influence incessantes du pouvoir des comtes et ducs de Nevers, eut à subir plusieurs fois des modifications, depuis son établissement jusqu'à la révolution de 1789; néanmoins, elle était conçue sur des bases plus larges que la loi d'aujourd'hui. L'universalité des citoyens élisait 24 conseillers municipaux (ce nombre a varié plusieurs fois), et le corps des conseillers élisait les quatre échevins chargés de gouverner la ville, et les autres officiers de la commune. Le mandat

des échevins et des conseillers ne durait qu'un an. — Le premier octroi municipal de Nevers fut établi en 1358, à l'effet de se procurer les fonds nécessaires aux réparations des fortifications de la ville, afin de la mettre en état de résister aux Anglais, qui s'avançaient. Cet octroi s'affermait sur enchère au plus haut metteur. Ce n'est qu'en 1528, que le Nivernais fut érigé en duché et pairie en faveur de François-de-Clèves, deuxième comte de ce nom, pour services rendus à l'état durant la guerre. En 1571, Henri Gonzague, duc de Nevers, et ami des lettres, fonda un collège de jésuites, qui fleurit jusqu'au temps de leur expulsion de France, sous Louis XV. Le même duc, en 1577, charge Guy-Coquille, seigneur de Romenai, homme d'une érudition profonde, jurisconsulte et historien célèbre, de poursuivre l'abolition des droits de bordelage, qui grevaient la presque totalité des maisons de la ville. En 1579, Guy-Coquille obtint l'arrêt du parlement qui autorise le rachat de ces droits seigneuriaux. Cet événement opéra une véritable révolution dans l'aspect de la ville, en levant l'obstacle invincible qu'opposait à la reconstruction des maisons l'énormité de ces droits. C'est vers le commencement du xvi<sup>e</sup> siècle qu'eut lieu à Nevers l'établissement de la première fabrique de faïence, et, vers la fin du même siècle, l'établissement de la première verrerie, en 1694. — Le xvi<sup>e</sup> et le xvii<sup>e</sup> siècle s'écoulèrent sans événements importants pour Nevers, sans doute à cause de sa situation géographique : la première révolution la trouva engourdie sous le régime des moines et des nobles. Son réveil, cependant, fut terrible : un club révolutionnaire s'y forma, et se mit en correspondance avec les jacobins de Paris. — C'est à tort qu'on a prétendu que Guy-Coquille y était né; il dit lui-même qu'il naquit à Decise, en 1523; cependant il passa à Nevers presque toute sa vie. Nevers est la patrie du chansonnier et menuisier Adam-Billaud, et de Chaumette, procureur à la commune de Paris, guillotiné en ventose

1794. — Cette ville, aujourd'hui chef-lieu du département de la Nièvre, siège d'un évêque suffragant de l'archevêque de Sens, résidence des différentes administrations départementales, située sur la route de Paris à Marseille, s'élève en amphithéâtre sur une colline au milieu de fertiles campagnes, au confluent de la Loire et de la Nièvre. Son aspect extérieur est fort pittoresque, mais l'intérieur n'y répond pas toujours : il y a des rues escarpées, tortueuses, mal pavées. Nevers possède un grand et un petit séminaire, un collège communal, plusieurs hôpitaux, une salle de spectacle, une bibliothèque de 7,000 volumes, un beau pont sur la Loire, de belles casernes de cavalerie, des fabriques estimées de faïence, de porcelaine, d'enclumes et d'étaux, une fonderie de canons. Elle est entourée des plus belles usines de France. Son port, qui est très commode, est formé à l'embouchure de la Nièvre par une gare naturelle. Sa population, de 15,000 âmes, adonnée en grande partie au commerce, n'a conservé aucun de ces types particuliers à chaque province, sources de préjugés et obstacles à la véritable nationalité, qui s'effacent chaque jour, mais que l'on rencontre encore assez prononcés dans certaines localités écartées. — Les monuments remarquables qu'elle renferme sont l'église de Saint-Étienne, qui remonte à l'an 1083, époque à laquelle elle fut rebâtie par Guillaume, comte de Nevers; le palais des ducs de Nevers, transformé en hôtel de ville, et l'église de St-Cyr, qui date du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, et dont tous les connaisseurs admirent le beau vaisseau gothique. — Nevers est à 58 l. S.-E. de Paris. Lat. N. 46° 52'. Long. E. 0° 49'.

AUGUSTE GILLOT (de Nevers).

**NEVEU, NIÈCE**, fils ou fille du frère ou de la sœur. Ce mot vient de *nepos*, qui, dans la basse latinité, à la même signification. Il s'est formé en changeant le *p* en *v*, changement assez fréquent à une certaine époque. Si, comme le prétendent les vaudevillistes, un oncle est un caissier donné par la nature, il faut

avouer réciproquement que les neveux en général ne se font pas faute de puiser à ce Pactole, surtout quand l'oncle est un célibataire, un oncle d'Amérique, ayant beaucoup amassé et dépensant peu. Le seul rival alors du jeune homme, c'est la vieille gouvernante. Entre eux s'engage la lutte, lutte incessante, lutte de tous les moments, vive, alerte, souple, tortueuse, ne se laissant abattre par aucun obstacle, marchant à son but nuit et jour. Là est le grand avantage de la servante sur l'adolescent. L'une est à poste fixe, l'autre papillonne en tiraillleur. Il ne faut pas chercher autre part l'origine de cet anathème si dur à l'oreille : « Mon coquin de neveu, je le déshérite ! » —

Les relations de tante à nièce sont beaucoup plus douces, plus caressantes : sont-elles plus sincères ? Dieu le sait. Le petit-neveu, la petite-nièce, sont le fils ou la fille du neveu ou de la nièce. Le neveu, la nièce à la mode de Bretagne, s'entendent du fils ou de la fille du cousin germain ou de la cousine germaine. Cette phrase vient de ce que, en Bretagne, les cousins germains, les cousines germaines sont appelés oncles, tantes, des fils ou filles de leurs cousins germains ou cousines germaines. — A Rome, le cardinal-neveu est le neveu du pape régnant. — Dans le style soutenu, en poésie, nos neveux, nos derniers neveux, nos arrière-neveux, se prennent pour la postérité, pour ceux qui viendront après nous : *nepotes, posteri*. Boileau, toujours acharné après les êtres les plus inoffensifs, a vainement espéré

Feire d'illustre Colin avec nos derniers neveux. — X.

**NEVROPTÈRES** (entomol.). Dans la méthode de Latreille (*Règne animal* [1817]), les névroptères forment le huitième ordre de la classe des insectes. Les névroptères sont ainsi caractérisés : quatre ailes membraneuses, nues, transparentes, réticulées, et ordinairement de même grandeur : bouche offrant des mandibules, des mâchoires, et deux lèvres propres à la mastication ; point d'aiguillon caudal ; rarement d'oviscapte chez la femelle ; articles des tarses ordinaires,



ment entiers, et variant par le nombre. — Les névroptères, ainsi caractérisés, diffèrent des *hémiptères*, des *orthoptères* et des *coléoptères* (v.), par la transparence de leurs ailes supérieures, qui sont semblables aux ailes inférieures quant à la texture, et souvent même quant à la forme : ils sont différenciés des *rhypptères* et des *diptères* (v. ces mots) par le nombre de leurs ailes, et par la forme de leur bouche, qui est celle d'un insecte broyeur. — La grandeur relative de la tête est fort variable chez les névroptères ; mais toujours ceux-ci portent, à la partie antérieure, des antennes, le plus souvent filiformes ou sétacées, et terminées, tantôt en masse alongée comme chez les *myrmécons*, tantôt par un petit bouton, comme chez les *ascalaphes*. Des yeux à réseaux sont placés des deux côtés de la tête ; et souvent entre eux on remarque trois petits stemmates, qui parfois aussi manquent. La bouche se compose d'ordinaire de deux lèvres, de deux mandibules et de deux mâchoires : ces derniers organes, très développés chez les espèces carnassières, comme les libellules, sont presque rudimentaires chez les espèces qui ne naissent que pour se reproduire et mourir, comme les éphémères. Le corselet est renflé, comprimé et tronqué chez le plus grand nombre : il donne attache à deux paires d'ailes et à trois paires de pattes. Les ailes sont toutes réticulées, transparentes ; elles présentent souvent des reflets très vifs ou des taches de différentes couleurs : toutes servent au vol : toutes sont à peu près de même grandeur, si ce n'est chez les *némoptères* et quelques autres familles, si ce n'est encore chez les éphémères, où les ailes inférieures avortent presque complètement. Quant à la position des ailes, elles sont tantôt rapprochées verticalement l'une de l'autre, tantôt posées en toit sur l'abdomen, tantôt étalées horizontalement, comme chez les libellules. Les pattes sont composées de quatre pièces : la hanche, la cuisse, la jambe et le tarse : ce dernier varie beaucoup quant au nombre des articles dont il se compo-

se. — L'abdomen, en général très alongé, dépourvu d'aiguillon et de tarière, est toujours sessile. — Latreille divise cet ordre en trois familles. La première famille, celle des *subulicôrnes*, renferme deux genres, les *libellules* et les *éphémères* (v.), insectes carnassiers, à demi-métamorphose, dont les larves aquatiques respirent au moyen d'un appareil spécial, et sortent de l'eau pour subir leur dernière métamorphose. Mais les uns, les *libellules*, ont les mâchoires et les mandibules fortes et cornées : aussi parcourent-ils les plaines de l'air comme des éperviers, s'abattant comme eux sur tous les pauvres papillons qu'ils peuvent ensermer dans les longues griffes dont leurs pattes sont armées ; les autres, les *éphémères*, vivant quelques heures au plus, ont à peine des organes de mastication visibles ; aussi ne prennent-ils pas de nourriture, et meurent-ils immédiatement après qu'ils ont transmis la vie. La deuxième famille, celle des *planipennes*, renferme les *panorpes* au corps alongé, à la tête verticale, aux ailes ovales ou linéaires ; les *fourmillions*, aux nymphes inactives, qui fréquentent les endroits chauds des pays méridionaux, et qui sommeillent le jour accrochés à l'écorce des arbres ; les *hémiérobes*, demoiselles terrestres, au corps mou, aux yeux globuleux et brillants de couleurs métalliques, qui volent lourdement, et qui imprègnent d'une odeur fétide tout ce qu'elles touchent ; les *thermites*, insectes à demi-métamorphose, actifs, terrestres, carnassiers ou rongeurs dans tous les états, qui vivent et qui se développent dans l'intérieur des bois, où leur république, formée d'innombrables citoyens, se compose de neutres ou de femelles incomplètes, d'un petit nombre de femelles et de mâles nombreux, uniquement nés pour perpétuer l'espèce (v. *TURANITES*) ; les *perles*, enfin, dont les larves vivent sous l'eau, où elles se construisent des fourreaux, dans lesquels elles subissent leur métamorphose, et dont elles ne sortent que pour perpétuer leur espèce. Enfin, la



troisième famille, celle des *plicipennes*, ne renferme que le genre *frigane*, insectes qui, à l'état de larves, vivent sous l'eau dans des fourreaux, qu'elles construisent avec des feuilles, des racines et des mousses, et qu'elles traînent partout avec elles, et qui, à l'état de nymphes, nagent, courent à travers les eaux au moyen de leurs quatre pieds libres et frangés, ou flottent à la surface dans leur ancienne dépouille, qui leur sert de bateau; qui, à l'état d'insecte parfait, voltigent par troupes au-dessus des étangs et des rivières, ou pénètrent la nuit dans les maisons, pour se précipiter à travers les flammes des bougies.

BELFIELD-LAFEVRE.

**NEWCASTLE**, capitale du comté de Northumberland en Angleterre, aussi nommée *Newcastle Upon-Tyne*, pour la distinguer de *Newcastle Under-Line*, dans le Staffordshire. Elle est située à 10 milles de l'embouchure du fleuve Tyne, dont la rive du nord est très pittoresque, et s'étend sur la pente d'une colline qui s'incline vers le fleuve; à droite et à gauche s'élèvent de nombreuses manufactures, fabriques, verreries et fonderies de fer. De l'autre côté du fleuve se déroule un large quai, couvert sans relâche d'une population active, et dont toute la longueur est bordée de bateaux et de barques. Le faubourg de *Gainshead* est réuni à la ville par un beau pont de pierre de neuf arches, au milieu duquel se trouve une écluse en fer. Non compris ce faubourg, *Newcastle* renferme 3,300 maisons, et 32,600 habitants. Au nombre des édifices remarquables, on cite le tribunal du comté de Northumberland. La cathédrale est un chef-d'œuvre d'architecture gothique. Il y a dans cette ville des raffineries de sucre, des verreries, des papeteries, des corderies, des fabriques de suif, de colle forte, de soude et de goudron. Dans le voisinage, on trouve des fabriques de blanc de plomb, de minium, de litharge, de couleurs, et de grandes usines en fer. La plus importante branche de commerce est le charbon de terre, qu'on extrait de

mines inépuisables, exploitées sur les deux rives de la Tyne, depuis *Schilda* jusqu'à *Lammington*. On extrait l'eau de ces mines à l'aide de machines à vapeur, dont la force varie de 50 à 100 chevaux. Le charbon se transporte par des chemins de fer jusqu'aux bords de la Tyne. Chaque mine a ses magasins; certains hommes ont le droit exclusif de transporter leurs produits depuis ces magasins jusqu'au port; ils forment une corporation dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les vaisseaux les plus grands, surtout ceux qui sont destinés au transport du charbon, ne remontent que jusqu'à *Schilda*. L'exploitation du charbon n'emploie pas moins de 38,475 personnes; le transport occupe 400 bâtiments et 1,547 matelots. En 1800, l'exportation montait à 17 millions de boisseaux. Ils sont expédiés sur les ports de Hollande, de France, de Danemark, de Suède, de Russie, de Portugal, et même jusqu'aux Indes occidentales. *Newcastle* fait un commerce de blé et de baléique, auquel elle emploie 100 vaisseaux. En 1800, 7,967 bâtiments sortirent de ce port important.

C. L.

**NEWTON** (ISAAC). Cet homme, dont le nom est prononcé avec respect dans tous les lieux où les sciences ont pénétré, naquit à *Wolstrobe*, village du *Lincolnshire*, le 25 décembre 1642. Son père, Jean Newton, baronet, seigneur de *Wolstrobe*, mourut peu d'années après la naissance de son fils, et sa veuve se remaria dès que le jeune Isaac fut assez âgé pour être mis au collège: on l'envoya à *Grantham*, où son goût pour les mathématiques se décida promptement. Le *Traité d'Euclide* était alors le seul que l'on mit entre les mains de la jeunesse dans toute la Grande-Bretagne, et aujourd'hui même, on n'y a pas généralement renoncé, ce qui est peut-être une des causes de la décadence des sciences mathématiques dans la patrie de Newton. L'enfant, destiné à porter si haut ces sciences et leurs applications, ne lisait point les démonstrations d'Euclide; il les avait devinées d'après le seul énoncé du

théorème à démontrer; enfin, les ouvrages de Descartes et de Kepler exercèrent sa pensée d'une manière plus utile: il fut sur la voie de ses grandes découvertes, et il n'avait pas encore seize ans. Sa mère le fit alors revenir auprès d'elle, afin qu'il s'exercât de bonne heure à l'administration de son patrimoine, et qu'à l'époque de sa majorité il fût en état de gérer lui-même ses affaires; les études et les livres l'emportèrent sur toute autre occupation, et, après deux années d'épreuve, le jeune géomètre fut renvoyé, non à Grantham, mais à Cambridge. Il avait alors 18 ans; son portefeuille se remplissait de *Mémoires* sur des questions de hautes mathématiques, de mécanique céleste, de physique, etc.: ces matériaux étaient destinés à ne paraître que beaucoup plus tard, lorsque le modeste savant se serait cru en état de se présenter au public avec des œuvres dignes de son attention. Il fallut souvent le forcer à tirer de l'obscurité des écrits où l'on trouvait des solutions plus générales et plus complètes que celles que d'autres géomètres se battaient de publier: l'honnête Barrow, professeur de mathématiques au collège de la Trinité, à Cambridge, exerça plus d'une fois sur le jeune Newton cette sorte de violence, et, pour l'obliger plus sûrement à faire part au monde savant de tout ce qu'il ferait pour les progrès des sciences, il se démit de sa chaire, à condition qu'il aurait pour successeur Newton, alors âgé de 26 ans. Il est bien constaté que deux ans avant qu'il devint professeur, il avait fait toutes ses grandes découvertes; que les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, l'*Optique* et le *Traité des fluxions*, auraient pu paraître en 1666: ce ne fut qu'en 1687 que l'on eut la première édition du livre des *Principes*. Pour se rendre raison d'un aussi long retard, il faut porter ses regards sur l'état des sciences à cette époque, non seulement en Angleterre, mais dans le reste de l'Europe. La philosophie dont Aristote est si fausement accusé régnait en-

core dans les écoles; mais dans le monde savant, le cartésianisme l'avait détrônée. La révolution était récente, et les esprits, satisfaits de ce qu'ils croyaient avoir conquis, étaient peu disposés à y renoncer. La physique céleste de Descartes laissait à l'imagination une grande et belle part; le newtonianisme ne lui accorde que ce qu'il est impossible de lui refuser. On devait s'attendre à de vives discussions entre les sectateurs de doctrines aussi opposées, et Newton n'était nullement propre à ces combats: « Je ne conçois pas, disait-il, que l'on puisse sacrifier une chose aussi réelle que le repos pour courir après un ombre. » Il fallut donc attendre que les esprits fussent plus disposés à changer de direction, à l'adoption de méthodes nouvelles, à des études plus approfondies et plus pénibles. Cette époque vint enfin pour l'Angleterre, et le livre des *Principes* fut publié. On vit alors qu'un aussi long retard n'avait compromis ni les intérêts des sciences, ni la gloire de l'auteur; la philosophie newtonienne s'établit sans opposition, et avec une promptitude étonnante, d'abord parmi les compatriotes du grand géomètre, puis en Allemagne, malgré la rivalité qu'entretenait entre ce pays et l'Angleterre la contestation relative à l'invention du calcul infinitésimal. La France, plus cartésienne que le reste de l'Europe, ne compta d'abord que ses géomètres parmi les newtoniens ou newtonistes, deux sectes qui divisaient alors la nouvelle philosophie, quoique elles ne fussent séparées par aucune dissidence réelle: les newtonistes s'imposaient la loi de ne pas aller plus loin que leur maître, de marcher exactement sur ses traces sans se permettre aucune excursion dans les régions scientifiques où Newton n'est pas entré; les newtoniens avaient plus de confiance en eux-mêmes, et, bien convaincus de la vérité de la nouvelle doctrine, ils osaient en faire des applications. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'y avait plus de cartésiens dans la Grande-Bretagne, et il n'en restait

que très peu en Allemagne et en Italie : quelques années et un seul livre avaient suffi pour opérer ce changement. Ainsi, Newton apparut subitement dans toute sa grandeur, et presque en aussi peu de temps il fut en possession de toute sa renommée. Fontenelle le comparait au Nil, que nul mortel n'a pu voir faible et petit, disaient les anciens : cette comparaison satisfait-elle à la condition de relever et d'ennobler son objet ? Ne peut-on pas lui reprocher au contraire de le faire descendre beaucoup trop bas en associant l'idée du génie, que l'immensité de l'univers n'arrête point, à celle d'un fleuve qui va se perdre dans une mer intérieure ? Mais l'éclat dont le savant fut environné, quoique très honorable pour les sciences, ne contribua pas à les enrichir : bientôt, Newton, chargé de fonctions publiques, n'eut plus cet heureux loisir dont il faisait un si bon emploi. Nommé garde des monnaies en 1696, il dirigea la grande opération de refonte, qui fut faite l'année suivante ; en 1699, on le chargea des fonctions de maître des monnaies, et les devoirs de cette place ne laissèrent que bien peu de temps aux mathématiques, et moins encore aux expériences du physicien : la part des mathématiques pouvait être la plus petite ; le coup d'œil rapide du géomètre suppléait à la durée des méditations, comme on en put juger lors du fameux problème de la *brachystochrone* (courbe de la plus vite descente), proposé par Bernoulli, comme étrema à tous les géomètres. Tous répondirent à l'appel, et donnèrent leur solution, mais un seul avait nommé la courbe jouissant de la propriété dont il s'agissait ; sa note était d'une concision extrême : « La brachystochrone entre deux points donnés est une cycloïde. » Bernoulli connu dans ce laconisme l'empreinte du génie de Newton, et il ne se trompait point. — Après la publication du livre des *Principes*, l'Angleterre s'enorgueillit du présent qu'elle avait fait au monde savant. La nation et la cour, les amis des sciences, et ceux même qui faisaient profession de peu d'estime pour le savoir,

étaient pleins de vénération pour l'auteur de cet ouvrage. En 1705, la reine Anne le nomma chevalier, et, sous le règne suivant, la princesse de Galles (Caroline d'Anspach) se félicitait d'être contemporaine d'un aussi grand homme. Chacun voulait le voir, l'entendre, et des invitations auxquelles il ne pouvait se refuser l'entraînèrent souvent en des lieux peu fréquentés par les savants. Sans ambition, il ne fut jamais courtisan, quoi qu'on ne lui épargnât point les faveurs : à la fin d'un dîner qu'il donnait à une réunion savante, un des convives ayant proposé un toast en l'honneur de la famille royale : « Préférons, dit Newton, d'offrir cet hommage aux savants honnêtes de toutes les nations. Tous, ensemble, ils tendent au même but, le bon et le vrai. » Cette pensée fut celle de toute sa vie : il l'a exprimée avec une imposante solennité, après avoir indiqué ce qui manquait encore à la théorie de la lumière : « Si nous parvenons à perfectionner les sciences, dit-il, nous pourrons espérer d'arriver par cette voie au perfectionnement de la morale, sans laquelle la science n'est en effet qu'un vain nom. — En 1703, la société royale de Londres choisit Newton pour son président, et lui conserva cette honorable fonction jusqu'à la fin de sa carrière, » exemple unique, dit Fontenelle, dont on ne crut pas devoir craindre les conséquences. « La vie entière de cet homme si remarquable est l'exemple du bonheur le plus constant et le mieux mérité. Une extrême simplicité de mœurs, jointe à un sentiment exquis de toutes les convenances, une heureuse disposition à reconnaître le mérite des autres en oubliant le sien propre, l'art de faire paraître chacun sous l'aspect le plus favorable, les vertus de l'homme public et celles du simple particulier, une bienfaisance éclairée, voilà les qualités aimables et dignes d'estime qui caractérisaient Newton. Sa longue carrière fut presque exempte de maladies. Il vécut célibataire, et son confesseur assurait, dit Voltaire, que, semblable à un pur esprit, le philosophe géomètre n'eut de relation inté-

me avec aucune femme. Son patrimoine et la haute fortune que ses emplois lui avaient procurée servirent constamment soit à un faste qui lui était imposé, soit à des expériences dont l'utilité publique était le but, soit à soulager des infortunes non méritées, à seconder de louables efforts, à encourager de jeunes talents. Cette vie si précieuse aux sciences et à l'humanité fut terminée le 20 mars 1727. Dès que la nouvelle de cette grande perte fut répandue à Londres, la cour ordonna que l'on rendit aux restes mortels de Newton les mêmes honneurs qu'à ceux des personnes du plus haut rang. Le corps fut exposé sur un lit de parade : pour le transporter à la sépulture royale de Westminster, où sa place était préparée, les coins du poêle furent portés par le lord chancelier et six pairs du royaume ; on permit à la famille de l'illustre défunt de lui ériger un mausolée, sur lequel on lit une épitaphe dont voici la fin : *Sibi gratulentur mortales tale tantumque extitisse humani generis decus !* Pope en fit une autre plus fastueuse, dont on lit une traduction en vers médiocres dans les œuvres de Doct. Lorsque les objets sont grands par eux-mêmes, la poésie qui veut les peindre n'a rien de mieux à faire que de se tenir à leur niveau, sans prétendre les agrandir encore par l'élévation de son langage. — Si Newton n'avait traité que des questions de mathématiques, d'astronomie ou de physique, aucune discussion n'aurait troublé sa longue et paisible carrière ; mais ses recherches s'étendirent jusqu'à l'histoire ; il essaya de réformer d'anciennes chronologies, et les érudits furent alarmés ; Freret se chargea de la défense des chronologies attaquées, et la guerre par écrits fut poussée avec vigueur de part et d'autre ; mais le public n'y prit qu'un assez faible intérêt, quoique le sujet ne fût pas sans importance, car il s'agissait d'application de l'astronomie à la vérification des dates, et de mesures moyennes prises sur un très grand nombre de faits analogues employés comme moyens d'évaluer la durée de quelques intervalles historiques sur les-

quels on a pu se tromper faute d'indications assez précises. Dans sa *Chronologie des anciens royaumes corrigée*, Newton introduit le calcul, et comme il est plus facile de citer des auteurs que de combiner des chiffres suivant les règles de l'arithmétique, la réforme ne fut pas approuvée. Le cartésianisme n'opposa pas autant de résistance : il céda le terrain sans le disputer. — Un traité d'algèbre intitulé *Arithmetica universalis*, et un autre du calcul infinitésimal (*Analysis per quantitatum series, fluxiones et differentias*) terminèrent la liste des ouvrages de Newton, si l'on avait laissé dans l'oubli qu'il mérite son *Commentaire de l'Apocalypse*, œuvre de sa vieillesse, et qu'il n'avait pas livrée à l'impression. Malheureusement, ce livre subsistera aussi long-temps que la mémoire de son auteur. On connaissait assez la fragilité humaine, et les dangers auxquels nos plus éminentes facultés sont exposées ; un mémorable exemple de plus n'ajoutait rien à notre instruction. Il y a sans doute lieu de s'étonner que l'auteur du livre des *Principes*, que l'intelligence qui a pu concevoir et nous révéler le véritable système du monde ait vu quelques années plus tard que le pape est l'antéchrist, que l'Apocalypse est la prédiction d'événements accomplis depuis long-temps, etc. ; mais il faut se rappeler que cet homme extraordinaire était protestant, bon Anglais, d'une haute piété, plein d'une foi qui ne lui permettait point l'examen de ce que sa religion avait consacré. On sait que les diverses facultés de l'esprit humain sont indépendantes les unes des autres, au moins entre certaines limites. D'autres géomètres moins illustres, mais aussi religieux que Newton, auraient peut-être commenté l'Apocalypse, si la chronologie avait été l'un des sujets de leurs méditations. — Quoique la France fût bien pourvue de géomètres lorsque la philosophie newtonienne essaya de s'y substituer à celle de Descartes, ce fut à Voltaire et à M<sup>me</sup> du Châtelet que l'on fut redevable des progrès de la nouvelle doctrine ; la scien-

ce nous arriva sous l'égide de la littérature. On ne lira plus ce que l'auteur de la *Henriade* et de *Mahomet* a écrit sur le système du monde, mais on n'oubliera point qu'il fut un des propagateurs les plus zélés des connaissances actuellement répandues parmi les *gens du monde* en astronomie physique. Le temps approche où les ouvrages de Newton cesseront aussi d'être consultés, si ce n'est par quelques érudits; ceux de Galilée et de Descartes ont déjà subi cette inévitable destinée des écrits scientifiques: l'immortalité est le privilège exclusif des chefs-d'œuvre de la littérature. FINIS.

**NEW-YORK**, un des États-Unis de l'Amérique du nord, situé entre le Canada et la Pennsylvanie; à l'ouest de ceux de Vermont, Massachusetts et Connecticut. Il s'étend entre le 40° et le 45° degré de latitude septentrionale, et embrasse une superficie d'environ 17,000 lieues carrées. Cette grande étendue donne beaucoup de variété à sa surface. D'un côté, il touche aux rivages atlantiques, où la Tyr américaine déploie son opulence et ses richesses; de l'autre, ses villes s'élèvent au milieu du camp des Indiens, sur le bord de lacs immenses, au milieu d'une nature de l'aspect le plus sauvage. On y trouve tous les sites, toutes les variétés de paysages, embellis par des lacs ou des rivières; tous les genres d'habitation, la maison somptueuse de Pearl-Street, la cabane de bois recrépée en terre de l'émigrant. Des collines granitiques, schisteuses ou calcaires; de charmantes vallées, d'immenses plaines, légèrement ondulées; des élévations escarpées, de hautes montagnes, s'y mêlent aux torrents, aux cascades, aux marécages, à des lacs de toute grandeur, depuis le Skeneateles, avec ses eaux calmes et transparentes, jusqu'à l'Erie et à l'Ontario, dont l'œil ne peut mesurer la largeur. La plupart de ses montagnes s'élèvent à l'est. Sur la rive droite de l'Hudson, on remarque les Catskill, que domine le Round-Top, dont la hauteur dépasse 4,000 pieds; à gauche, une ramification des montagnes Vertes. Un grand nombre

de rivières arrosent le pays dans toutes les directions. Les plus importantes sont l'Hudson, le Delaware, qui prend sa source dans les monts Catskill; la Mohawk, la Susquehannah, la Black-River, tributaire du lac Ontario. Au nord, sur la frontière, coule le Saint-Laurent, l'un des plus beaux fleuves du globe. L'Hudson, qui a un cours de cent lieues, est un large courant, en grande partie navigable pour les navires de guerre: il s'ouvre à New-York, et la marée le remonte sur une longueur de près de cinquante-cinq lieues. La Mohawk, son principal affluent, coule dans presque tout son cours à côté du grand canal Erie, qui fait communiquer l'Hudson au lac Erie, en traversant l'état dans toute sa longueur, au centre. Son développement est de cent trente-neuf lieues. Diverses branches le mettent en rapport avec les lacs Champlain et Ontario, et ceux de Canandaigua, Seneca, Cayuga, Owasco et Skeneateles, qui offrent cette particularité, d'être placés parallèlement à peu de distance les uns des autres. Ils abondent en poisson, et rien ne surpasse la beauté de leurs rivages en été. Dans une contrée aussi vaste que l'état de New-York, il est difficile de généraliser la nature du climat: les districts septentrionaux sont froids; la région des lacs a une température plus uniforme, mais il y tombe beaucoup de neige; la partie maritime jouit d'un air plus doux que la Nouvelle-Angleterre; au sud-ouest, il est aussi plus tempéré. La nature du sol varie de même: sablonneux vers l'océan, il est plus fertile au centre, léger et riche au midi et à l'occident. La superficie des terres de première qualité est considérable. Les plus riches s'étendent le long de la Mohawk, de la Chenango, de la Genessee et de la Black-River, entre les lacs Seneca et Cayuga, généralement vers le couchant. C'est dans cette partie que l'on trouve les plus beaux arbres des forêts, et surtout ceux qui aiment les terres d'alluvion. On y recueille les grains cultivés dans les états de l'est, mais surtout le froment. La farine de Genessee, inconnue

dans la Nouvelle-Angleterre avant l'existence du grand canal, est aujourd'hui à peu près la seule qui s'y consomme. Les pâturages y sont très beaux; les fruits, le maïs, toutes les productions des régions tempérées y viennent en abondance. On trouve en différents endroits des minerais de fer et de plomb, du gypse, de la pierre calcaire, du marbre, de l'ardoise, de la terre à porcelaine, et la plupart des fossiles. Il y a plusieurs sources salées très riches, entre autres à Salina. Le pétrole se montre en certains endroits, et des courants de gaz hydrogène sortent de terre dans quelques localités. Les sources de Saratoga, de Ballston et de New-Lebanon sont les plus fréquentées de l'Union: les premières sont même visitées chaque année par un grand nombre de malades des Antilles et du Canada. On y retrouve les agréments, le confort, la vie joyeuse et animée des plus beaux thermes de l'Europe. De New-York au Niagara, le long des rives de l'Hudson et du grand canal, et de là aux lacs, s'étend un pays de montagnes, de lacs, de canaux, de cascades, de vues ravissantes, auxquelles se rattachent des souvenirs historiques qui en augmentent vivement l'intérêt. La chute du Niagara est la plus belle du monde; celle de Cohoes (Cohous), formée par la Mohawk; celles de Glenn sur l'Hudson, de la Genessee, de la Salmon, méritent aussi d'être visitées. Près de Watertown, sur les bords de la Black-River, on voit une grotte très étendue, ornée de colonnes et de stalactites. — La population de l'état de New-York était en 1830 de 1,934,496. On y compte plus de 9,000 écoles et plusieurs grands établissements d'instruction, tels que l'école militaire de West-Point, qui a beaucoup de rapports avec notre école Polytechnique. Il possédait il y a quelques années 88 manufactures de cotonnades, 203 de lainage, qui fabriquaient annuellement pour plus de 75 millions de francs (3 millions sterling), 200 d'ouvrages en fer (valeur des produits, 100 millions de francs), 60 moulins à papier (valeur des produits, 12 millions 1/2), 2,264 mou-

lins à farine (*grist mills*), 5,195 à scies, 121 à huile, 1,222 à foulon, 1,584 machines à carder, 170 usines à fer, 164 martinets (*tripp hammers*), 1,229 distilleries, 2,005 incineries (*asheries*). On fabriquait alors annuellement pour 75 millions d'articles de chapellerie, pour 125 millions de chaussures, pour 73 millions 1/2 de cuirs; pour 75 millions de cotonnades; la valeur des articles de tissage confectionnés dans les familles s'élevait, en tissus foulés, à 75 millions, en flanelles et autres binages à 7 millions 1/2, en toiles, tissus de coton et autres à 30 millions 1/2. Il possédait 62 banques, ayant un capital de plus de 650 millions de francs (26 millions sterling), 69 bateaux à vapeur, et 237 publications quotidiennes ou autres, imprimant 14 millions 536,000 feuilles de papier. Les exportations, trop nombreuses pour que nous les détaillions, ont été en 1828 de 570 millions. — C'est autour d'Onondaga que vivait la fameuse confédération des Cinq-Nations. Il en existe encore quelques individus qui possèdent un territoire étendu, et il n'est pas rare de voir de ces Peaux-Rouges dans l'antique costume de leurs ancêtres, à Albany, et surtout à Rochester. — *Topographie. New-York (v.). Albany*, la métropole politique de l'état, est une belle ville située sur l'Hudson. On y remarque le Capitole, qui la domine, plusieurs églises, l'académie, les trois banques, dites *Farmer's-Bank*, *Mechanic's-Bank* et d'*Albany*, bâties en marbre blanc. Sa situation est très favorable à l'industrie. 25,000 habitants. — *Rochester*, près du lac Ontario, aux chutes de la Genessee. Elle possède trente moulins à farine, qui en livrent annuellement 342,000 barils. 16,000 habitants. — *Troy*, sur l'Hudson, et qui est dominée par le mont Ida, colline romantique, embellie par deux estrades. 12,000 habitants. — *Schenectady*, ancienne ville sur la Mohawk, que traverse un pont élégant. 5,000 habitants. — *Utica*, bâtie sur l'emplacement du fameux fort Schuylger, au milieu d'une magnifique et fertile contrée, sur les bords de la Mohawk. 10,00

habitants. — *Buffalo*, sur une belle baie du lac Érié, est une ville ornée de beaux édifices, et dont l'aspect semble d'autant plus extraordinaire que l'on traverse pour y arriver des contrées encore parsemées des beautés sauvages dont les orna la nature; elle a un beau port. 10,000 h. — *Auburn*, près de l'extrémité du lac Owasco, possède la plus vaste maison pénitentiaire des États-Unis : on peut y recevoir 1,100 criminels. 7,000 h. — *Manlius*, dans la région d'Onondaga, est très florissante par son agriculture. 7,000 habitants. — *Seneca*, sur le beau lac du même nom, dont les eaux augmentent ou diminuent tous les sept ans. 7,000 habitants. — *Hudson*, place très commerçante. 4,000 habitants. — *Gibsonville*, vis-à-vis de Troy, possède l'arsenal de la république.

OSCAR MAC CARTHY.

NEW-YORK, *New-York-City*, la ville la plus peuplée et la plus riche de l'union américaine, et l'un des entrepôts de son commerce. Elle couvre une grande partie de l'île Manhattan, formée par l'Hudson, l'East-River, extrémité occidentale du golfe de Long-Island, et un courant de 2 lieues de long, qui les unit au nord de la ville. Excepté dans la vieille ville, la partie la plus voisine du port, où les rues sont étroites et souvent irrégulières, toutes les autres sont droites, larges, et se coupent généralement à angles droits. Broadway, la plus belle, s'étend en ligne droite, depuis la Batterie, sur le bord de la mer, jusqu'à l'autre extrémité de la ville, sur une longueur de près de trois milles (plus d'une lieue), et une largeur de 80 pieds. Elle règne sur la partie la plus élevée du sol; quelques peupliers s'y élèvent de chaque côté, mais sont fort loin de contribuer à son embellissement. Après Broadway, on cite généralement Wall-Street, rue élégante où s'élève la Bourse; Pearl-Street, la rue la plus marchande; Greenwich-Street, Water-Street et le Bowery. Aux constructions en briques des colons hollandais succèdent les bâtisses en bois des émigrants anglais, qu'une prescription municipale, dictée par mesure de sûreté, défend de

relever avec les mêmes matériaux, et de nouveau la brique est généralement employée. Les maisons sont élégamment peintes en rouge brillant, relevé de raies blanches ou jaunes sur les jointures. Dans toutes celles d'origine récente, les linteaux et les perrons sont en marbre. Il y a fort peu de bâtiments en pierre. Les édifices publics de New-York n'offrent aucun sentiment de l'art, et on est fâché de voir que l'architecture n'ait rien fait pour se mettre en harmonie avec la nature au milieu de laquelle elle avait à se déployer. L'hôtel-de-ville (*City-Hall*) n'a de beau que le marbre employé à sa construction; ces mots de la belle description d'Ovide : *materialiam superabat opus*, employés en sens inverse, lui sont parfaitement applicables. Il a 216 pieds anglais (environ 66 mètres) de long et 105 (32 mètres) de large. On semble n'avoir eu égard dans son plan qu'à la commodité intérieure. — L'édifice forme un carré oblong, isolé, élevé de deux étages au-dessus du soubassement, avec un portique de la moitié de la hauteur totale, et une espèce de dôme à lanterne, surmonté d'une figure de la Justice. Le portique consiste en 10 colonnes ioniques, auxquelles on parvient par un bel escalier, mais qui est couronné par une balustrade au lieu d'un entablement, ce qui est assez ridicule. La façade est percée de 60 à 70 fenêtres, dont quelques-unes sont séparées par des pilastres corinthiens. Au total, ce monument manque de simplicité et de grandeur. Le portique n'est nullement en rapport avec l'ensemble et est beaucoup trop petit; les croisées sont surchargées d'ornements trop minutieusement détaillés, et l'emploi peu judicieux de pierre de taille rouge dans le soubassement en diminue matériellement la hauteur apparente. L'hôtel-de-ville sert aux séances du conseil municipal (*common council of the city*) et à celles des différentes cours de justice. La chaire où se place le maire (*mayor*), dans la chambre du conseil; est celle dans laquelle Washington a présidé le premier congrès des États-Unis. Cette salle est ornée du

portrait en pied du grand homme et de celui de plusieurs autres personnages éminents de la révolution. — La Bourse (*New-York-Exchange*) dans Wall-Street, est bâtie, comme City-Hall, en marbre blanc, et les colonnes de la façade sont d'un seul morceau; elle renferme la bourse, la poste, les chambres de commerce, les bureaux d'assurance et ceux des journaux quotidiens. Sa coupole domine un vaste horizon, qui embrasse toute la ville, et le télégraphe dont elle est pourvue annonce l'arrivée des bâtimens à une distance de plus de 10 lieues en mer (30 milles). — Après ces édifices, les *Descriptions américaines* citent le bâtiment de l'institution de New-York (*New-York institution*), où siège la société littéraire et philosophique, la société historique avec sa bibliothèque, l'académie américaine des beaux-arts avec sa collection de peintures, le lycée d'histoire naturelle de New-York (*New-York Lyceum of natural history*), avec ses collections, et le musée américain, où l'on a réuni une foule d'objets rares et curieux provenant des tribus indigènes; l'université, la prison de l'état, dans la partie orientale de la ville; la maison des pauvres, encore plus à l'est; la maison de travail et le pénitencier, réunis dans une même enceinte; les théâtres de Chatam et de la Bowery; l'église St-Paul, où l'on voit le monument élevé au général Montgomery, et l'église de la Trinité, toutes les deux dans Broadway; le collège médical (*medical college*), l'église St-Jean, sur Hudson-Square, qui est une des plus belles de la ville, et dont le clocher est le plus élevé de New-York. Du reste, toutes les églises sont sous le rapport de l'architecture autant de spécimens de mauvais goût. Presque tous leurs clochers sont en bois, et, quoique peints en blanc et ornés de girouettes dorées, ils n'en ont pas moins un aspect mesquin et peu durable. — Les promenades sont peu nombreuses à New-York. La plus belle est celle dite la *Batterie*, dans la partie méridionale; elle a près de 400 toises de long, est cou-

verte de gazon, ombragée d'arbres nombreux, et tire son nom d'une batterie qu'avaient élevée dans cet endroit les Hollandais, et que l'on a remplacée par un fort en pierre redoutable. La Batterie est en été la promenade favorite des habitants de New-York; on y jouit d'une vue magnifique; quelques voyageurs du pays qui ont contemplé celle de Naples hésitent souvent en émettant leur opinion sur la prééminence que l'on doit accorder à l'une sur l'autre; mais le Vésuve nous semble plus que suffisant pour trancher la question. En avant s'étend la belle baie, bornée à gauche par les douces collines et les vallées de Long-Island; vis-à-vis, mais à 10 milles de distance, par les Narrows (entrée du port); à droite par les rivages de New-Jersey; deux ou trois forts apparaissent çà et là au-dessus des flots, et de nombreux vaisseaux s'enfoncent sans cesse les ondes. Quelques montagnes sont tout ce que l'on peut désirer pour compléter ce beau point de vue. Castle-Garden est aussi une promenade très recherchée. Quant à ce que l'on appelle le *Parc*, c'est un terrain d'environ 6 acres de superficie (près de 5 arpents), gazonné, planté de peupliers et coupé d'allées sablées; il s'étend devant l'hôtel-de-ville. — La plus belle des places de New-York est Clinton-Square. — New-York possède 10 marchés, 14 à 15 banques, de 20 à 30 compagnies d'assurance, plus de 100 édifices destinés au culte, et dont les plus nombreux sont ceux des évêques, des presbytériens, des réformés hollandais et des méthodistes; huit bâtimens spacieux consacrés aux écoles publiques; l'école Supérieure (*High school*) est le plus vaste établissement de ce genre des États-Unis. Il y a de nombreuses bibliothèques publiques. Les institutions de bienfaisance sont aussi très multipliées: les plus remarquables sont l'hospice des orphelins, l'hôpital des fiévreux (*fever hospital*), la maison de refuge pour les jeunes condamnés, la maison des fous et l'institution des sourds et muets; les trois sociétés de Washington, Mécanique, et de Tammany, dont



le but est de veuir au secours des indigènes malheureux. L'université ou le collège Colombia (*Colombia college*) a quatre chaires des sciences morales et philosophiques, de littérature classique, des sciences physiques et des belles-lettres; un jardin botanique, acheté au professeur Hosack, qui l'avait établi en 1801, et la bibliothèque. Outre cette fondation et celles que nous avons déjà citées, il faut encore mentionner le collège médical de Rutgers, l'école publique, une société d'horticulture, une pour l'encouragement de l'industrie nationale, qui fait annuellement deux expositions; les diverses sociétés de missionnaires, dont la plus importante est la société biblique américaine, créée en 1810, et qui, en 1828, avait déjà répandu plus d'un demi-million d'exemplaires de la Bible; elle comptait alors 547 succursales. New-York est plutôt commerçant que manufacturier. Cependant, on y fabrique beaucoup d'objets de première nécessité, tels que chaussures, chapeaux, coutellerie, poterie; on y fait également de la carrosserie; les raffineries et les brasseries y sont nombreuses. Il s'y traite beaucoup d'affaires de librairie. Son port est vaste, profond et sûr, et présente toutes les facilités que l'on peut désirer pour le commerce. Long-Island, Staten-Island, plusieurs autres petites îles, les côtes de New-Jersey, le défendent contre les tempêtes et les grandes agitations de l'océan. Jamais la glace ne couvre ses eaux. Plusieurs forts bien armés l'ont mis, ainsi que la ville, à l'abri de toute attaque. Outre ces avantages, il commande encore, par sa position, les communications les plus étendues. À l'est, le Sound de Long-Island lui ouvre le chemin des états du nord; l'Hudson, qui vient lui verser le tribut de ses eaux, présente une navigation facile de plus 50 lieues, et, au moyen du grand canal Érié, il peut recevoir les produits des grands lacs et des immenses régions de l'occident, en même temps que le Saint-Laurent lui ouvre les portes du Canada; deux autres canaux, qui unissent l'Ohio à la Chesapeake et au lac Érié, lui permettent d'entrer

en relation, d'une manière commode et prompte, avec la Nouvelle-Orléans, qui en est à plus de 700 lieues (2000 milles). Trois ou quatre cents bâtiments de 60 à 80 tonneaux naviguent continuellement sur l'Hudson pendant la belle saison. Malgré tout cela, New-York a lutté pendant assez long-temps, après la guerre de l'indépendance, contre Philadelphie, Boston et Baltimore. En 1793, il entra dans son port 693 navires étrangers et 1381 caboteurs; en 1825, 1429, dont 1325 américains; en 1816, les exportations s'élevèrent à 19,990,031 dollars (près de 100 millions de francs), et, en 1825, à 35,259,261 dollars (176,296,305 fr.); dont les deux cinquièmes à l'étranger. Le tonnage des bâtiments qui lui appartenaient était, en 1825, de 300,000 tonneaux; en 1829, de 355,534. Les droits sur les marchandises importées s'élèvent, année commune, à 7 ou 8 millions de dollars (35 à 40 millions de fr.). Les principaux articles d'exportation consistent en froment, maïs, bœuf, porc, bois, potasse et perlasse, et articles des fabriques du pays.—En 1610, New-York n'était qu'un pauvre village, dont les principaux édifices étaient, ainsi que le rapporte son très érudit et très agréable historien Diedrich Kinckerbocker, le fort, l'église de St-Nicolas, le Jail, la maison du gouverneur, les Gallows, le Pilon, les magasins des Indes occidentales et la taverne de la cité, qui ont aujourd'hui tous disparu. Trente-quatre ans après l'expulsion des Hollandais (1697), la population s'élevait à 4,302 individus. En 1790, elle était de 33,000, et depuis cette époque, elle s'accrut rapidement et considérablement; car, on l'a trouvée, en 1810, de 96,000; en 1816, de 100,019; en 1819, de 119,657; en 1826, de 166,086; en 1830, de 213,470. Elle est à 90 milles (32 lieues) N.-E. de Philadelphie, 210 milles (76 lieues) S.-O. de Boston, et 227 milles (81 lieues) N.-E. de Washington. Latitude nord, 40° 43'; longitude ouest, 76° 20'. Vis-à-vis de New-York, sur l'île de Long-Island, s'élève Brooklyn, ville déjà très florissante, et qui n'est, à propre-

ment parler, que son faubourg; elle communique à la grande cité par un bac à vapeur. C'est ici que l'on a établi le chantier naval de la république; Brooklyn compte de 15 à 20,000 habitants. Les environs de New-York sont fort agréables, mais le séjour de la ville elle-même présente plusieurs désagréments d'une importance majeure. L'eau y est mauvaise; pendant les chaleurs de l'été, le climat y est peu salubre, et elle est souvent visitée par la fièvre jaune, qui ne paraît, il est vrai, qu'au mois d'août et disparaît aux premiers froids d'octobre. Cependant, il résulte d'une observation du docteur Mitchell qu'un tiers des décès provient de consommation et de débilité des organes.—En 1609, un Anglais, nommé Henri Hudson, au service de la Hollande, découvrit le fleuve auquel il donna son nom. Quelque temps après, les Hollandais bâtirent à son embouchure, dans l'île où s'élève aujourd'hui New-York, un fort appelé *fort Amsterdam*. Telle fut l'origine de cette ville. Plus tard, les États-généraux concédèrent à la compagnie des Indes occidentales le territoire colonisé dont ce fort était le chef-lieu, et il devint la résidence des différents gouverneurs que l'on y envoya. Mais Charles II ayant donné à son frère, le duc d'York, le pays qu'occupaient les Hollandais, un armement considérable, sous les ordres du colonel Nicholls, parut dans les eaux de l'Hudson, en 1664. Le gouverneur Stuyvesant, vieux et brave soldat, incapable de résister, capitula, et les Anglais prirent possession du fort Amsterdam, auquel ils donnèrent le nom de *New-York*. Pendant la guerre de l'indépendance, la ville fut occupée par les troupes anglaises jusqu'à la paix. Son gouvernement avait d'ailleurs montré beaucoup de résolution et de fermeté dans les événements qui préparèrent cette grande lutte. O. MAC CARTHY.

NEY (MICHAËL), l'un des plus intrépides et des plus habiles lieutenants de Napoléon, conquit sur les champs de bataille les titres de maréchal de France, de duc d'Elchingen et de prince de la Moscowa,

qui le feront toujours briller au premier rang parmi les illustrations de l'empire. Ce militaire d'un haut renom était né à Sarrelouis (Moselle), le 10 janvier 1769. Il entra fort jeune dans la carrière des Turenne et des Condé; et, quand la révolution éclata, il avait le grade de sous-lieutenant dans un régiment de hussards. Ney était capitaine en 1794, lorsque le général Kléber, appréciant sa bravoure et sa capacité, le fit nommer adjudant-général chef d'escadron. L'employa près de lui, et lui confia plusieurs expéditions de partisan qui eurent un plein succès. A cette époque, les hommes d'un vrai mérite ne manquaient point d'occasions de se faire jour promptement; l'avancement de Ney fut très rapide. Les combats d'Altenkirchen, d'Obermerch, de Wartsbourg, de Forchem, marquèrent en quelque sorte ses premières étapes pour arriver à la gloire. Nommé général de brigade, en 1796, après la glorieuse journée de la Rednitz, il contribua beaucoup à la victoire de Neuwied, en enfonçant les Autrichiens, à la tête d'un corps de cavalerie française. Quelques jours après (16 avril 1797), il délogea l'ennemi de Diersdorf; mais son cheval s'étant abattu, au moment où il s'exposait comme un simple soldat, pour sauver une pièce d'artillerie volante, il fut fait prisonnier, et sur le champ remis en liberté sur sa parole de ne point reprendre les armes avant son échange. On le voit ensuite reparaître à l'armée du Rhin, en 1799; il fit cette campagne avec une brillante distinction, et fut promu au grade de général de division. Ayant adhéré à la révolution du 18 brumaire, qui mettait le pouvoir dans la puissante main de Napoléon Bonaparte, il conserva son poste, battit à Francfort un corps autrichien, franchit le Mein, puis le Neckar, s'empara de Mannheim, et contribua au gain de la bataille de Zurich, en opérant une diversion qui divisa les forces du prince Charles. En 1801, servant sous les ordres de Moreau, il ceignit de nouveaux lauriers à Kilmuntz, à Ingolstadt et à la ba-

taille d'Hohenlinden. L'année suivante, envoyé en Suisse en qualité de ministre plénipotentiaire, il soumit cette contrée d'après les instructions qu'il avait reçues du gouvernement français. Rappelé en oct. 1803, Ney fut investi du commandement de l'armée de Compiègne, et passa de là au camp de Montreuil. Ce fut peu de temps après qu'il reçut le bâton de maréchal d'empire et le grand cordon de la Légion-d'Honneur. Napoléon venait de s'asseoir sur le trône impérial; il tenait à honneur de s'entourer des plus illustres capitaines de l'armée; à ce titre, Ney ne pouvait manquer de trouver place dans cette brillante pléiade militaire. Mais les hostilités contre l'Autriche ayant recommencé en 1805, il passa le Rhin à la tête d'un corps d'armée, et eut une grande part à la victoire d'Eichingen, dont plus tard il porta le nom avec le titre de duc. Ses habiles manœuvres amenèrent la capitulation d'Ulm; il entra dans le Tyrol, et s'en rendit maître. Il se portait sur la Carinthie, quand le traité de Presbourg, signé le 26 décembre 1805, vint mettre fin à la campagne. Lorsque commença la rapide guerre de Prusse en 1806, Ney occupait avec ses troupes la Haute-Souabe, sur la rive droite du Danube, jusqu'aux frontières de la Suisse, du Vorarlberg et du Tyrol. Il prit aussitôt une part signalée aux opérations militaires, et montra partout la même valeur et les mêmes talents, à Iéna comme sous les fortifications de Magdebourg, qu'il força de capituler, à Eylau, comme à Friedland. Il passa en Espagne en 1808, et dans cette guerre funeste, on peut citer de lui de nouvelles preuves de courage et d'habileté. Cependant, à cette époque, Napoléon conçut quelques soupçons sur la fidélité du maréchal Ney, qui fut rappelé en France, où il passa quelques temps dans une sorte de disgrâce. Il fut néanmoins employé dans la désastreuse campagne de Russie, où il mit dans la plus grande évidence et sa bravoure personnelle et ses talents militaires. La fameuse bataille de la Moscowa (v.) fut la couronne de Ney. Ce fut là que Na-

poléon, appréciant et récompensant ses services, lui décerna le titre de prince, et, ce qui était plus flatteur encore au milieu d'une armée si héroïque, le glorieux surnom de *brave des braves*. Dans les désastres sans nombre qu'eurent à essuyer nos Français dans la retraite de Moscou, Ney, qui avait le commandement de l'arrière-garde, contribua à sauver les débris de notre grande armée en soutenant les combats incessants dont le harcelait l'ennemi, et en triomphant énergiquement des obstacles qu'il rencontra pendant une route si longue et si pénible. Il faut lire dans les récits brillants et chaleureux de M. Ph. de Ségur les détails de cette retraite mortelle pour tant d'autres, et pour Ney immortelle; si l'on veut se faire une juste idée de la conduite du maréchal dans ces circonstances si difficiles. Pendant quatre jours entiers, on le crut perdu, ainsi que les soldats restés sous son commandement. L'empereur envoya le prince Eugène à la découverte avec son corps d'armée. Celui-ci, inquiet sur le sort de son vaillant compagnon d'armes, s'avança dans l'obscurité par des chemins inconnus, s'arrêtant à chaque moment pour écouter; mais tout restait silencieux. Enfin, il fit tirer quelques coups de canon. On crut alors entendre sur cette mer de neige des signaux de détresse: c'étaient ceux du corps du maréchal Ney, qui, n'ayant plus d'artillerie, répondait au canon de celui du prince Eugène par des feux de peloton. Rien de plus touchant que la rencontre inespérée de ces deux corps et surtout des deux chefs. Ney et les siens furent accueillis par les restes de l'armée comme des frères qu'on retrouverait au sortir d'un péril imminent. Ney, cependant, laissa échapper des accents de colère contre le maréchal Davoust, qu'il accusait à tort de l'avoir abandonné. Vainement Davoust voulut-il s'en excuser, il ne put obtenir de Ney qu'un regard rude et ces mots: « Moi, monsieur le maréchal, je ne vous reproche rien: Dieu nous voit et vous juge. » Quoi qu'il en soit, le *brave des braves* fut proclamé

par toute l'armée le héros de la retraite, où il avait su faire tant de prodiges ; et Napoléon, en apprenant que Ney venait de reparaitre, bondit de joie et s'écria : « J'ai donc sauvé mes aigles ! j'en ai donné trois cent millions de mon trésor pour racheter la perte d'un tel homme ! » Le prince de la Moscowa ne démentit point sa vieille renommée pendant la suite de la retraite ; il demeura inébranlable à l'arrière-garde, poste si digne de lui, pendant que tout fuyait, Murat lui-même. Ney, faisant face à chaque instant à l'ennemi, semblait représenter à lui seul la grande armée tout entière. A son arrivée à Hanau, il y organisa en peu de temps cette même armée qui, après les malheurs les plus inouïs, remporta les victoires de Lutzen et de Bautzen. Le 26 et le 27 août, devant Dresde, il combattit avec sa valeur et son intelligence ordinaires ; mais le 6 septembre 1813, il fut battu par Bulow, qui le força de se retirer sur Torgau. Il marcha cependant quelques jours après sur Dessau, en chassa les Suédois, se distingua à Leipzig, et facilita la retraite de l'armée française sur Lindenau et Hanau. Ayant repassé le Rhin, il disputa pied à pied le terrain contre les armées innombrables de l'Europe coalisée. Ney se couvrit aussi de gloire à Brienne, à Montmirail, Craonne et Châlons-sur-Marné. Mais la résistance, quelque valencieuse qu'elle fût, était devenue inutile ; les armées des puissances alliées firent leur entrée dans la capitale de la France, et, le 11 avril, la déchéance de Napoléon Bonaparte fut prononcée. On rapporte à ce sujet que Ney, voyant la république de l'empereur à souscrire au vœu du sénat de France et à celui des souverains de l'Europe, le força, pour ainsi dire, d'abdiquer le trône, et passa aussitôt du côté des Bourbons. Louis XVIII l'accueillit avec une flatteuse distinction, le combla de faveurs et de bienfaits, et lui donna des marques d'estime et de confiance. La dignité de la pairie, la décoration de l'ordre royal de Saint-Louis et le commandement en chef des cuirassiers, dragons, chasseurs et che-

vau-légers-lanciers, furent autant de liens avec lesquels ce monarque croyait s'attacher pour toujours le héros de la Moscowa. Mais bientôt, pour le malheur de Ney, son premier maître, échappé de l'île d'Elbe, reparut sur le sol de la France. Cet événement, dont la nouvelle retentit à Paris comme un coup de foudre, vint mettre à une difficile épreuve la fidélité du maréchal et d'un grand nombre de ses compagnons d'armes. On sait que la plupart des anciens généraux de l'empire, entraînés sans doute par une sorte de vertige sympathique, se tournèrent aussitôt vers le grand homme, qui tant de fois les avait conduits à la victoire. Dans ces circonstances, le sort grave du maréchal Ney fut de se présenter à Louis XVIII, de lui offrir ses services, et de promettre d'amener le fugitif de l'île d'Elbe *enfermé dans une cage de fer*. Il n'est point douteux que Ney ne fût de très bonne foi, en faisant cette promesse fanfaronne, qui plus tard le fit accuser de trahison et causa sa perte. Mais il y avait dans le caractère du maréchal une irrésolution, une fluctuation habituelle qui contrastait étrangement avec l'énergie et l'intrepidité de son courage. Quand il se vit en présence de l'empereur, il ne put se défendre de cette fascination magique que l'homme de génie exerceait sur tous ceux qui l'approchaient ; il oublia ses derniers serments ; et, après quelque hésitation, il passa, avec les troupes considérables qu'il commandait, sous les drapeaux de celui qu'il avait juré de combattre. Après cet acte de félonie, le prince de la Moscowa ne craignit pas de reparaitre devant Louis XVIII, dont l'accueil devait lui reprocher vivement son ingratitude. Mais il retourna aussitôt auprès de l'empereur, qui entra à Paris le 20 mars. Il sembla de nouveau s'attacher sincèrement aux intérêts de Napoléon ; mais, par une fatalité inexplicable, ou par suite de la mobilité bien connue de son caractère, il donna encore lieu de soupçonner sa fidélité. On crut même qu'il entretenait de secrètes et intimes intelligences avec

le parti républicain , qui avait relevé la tête depuis le retour de Napoléon. Quoi qu'il en soit, sa conduite à Fleurus et à Waterloo, où il avait un commandement fort important, parut extrêmement équivoque; il faillit même à la réputation que ses exploits lui avaient acquise. Dans une campagne qui devait être si promptement décisive, ses facultés supérieures furent, du moins on peut le croire, paralysées par une inquiétude vague, peut-être par de funestes pressentiments. Après la défaite, Ney fut un des premiers généraux qui revinrent à Paris; il ne songea même pas un seul instant à rallier une armée qui ne s'était débandée que faute d'ordres et de chefs. De ce moment, on crut de plus en plus qu'il appartenait au parti de la république, qui repoussait également les Bourbons et Napoléon Bonaparte. Le 22 juin, Ney attaqua sans aucune mesure, dans la chambre des pairs, le rapport du prince d'Eckmühl (Davoust), ministre de la guerre, qui, entre autres choses, annonçait l'arrivée de 60,000 hommes sous les murs de Guise, et déclarait hautement que tout était perdu sans ressource. Le prince de la Moscowa soutint qu'il y avait exagération. Cependant, Ney se trompait dans son espoir. Bientôt Napoléon fut contraint de fuir, et vint se jeter dans les bras des Anglais, ses mortels ennemis, Louis XVIII étant remonté sur le trône, le maréchal Ney fut compris dans l'ordonnance de proscription du 14 juillet. Il parvint d'abord à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui; mais on découvrit sa retraite en Auvergne; il y fut arrêté en octobre, conduit sur-le-champ à Paris, et enfermé à la Conciergerie. Traduit le 9 du mois suivant devant un conseil de guerre qui se déclara incompétent pour le juger, il fut alors renvoyé devant la chambre des pairs. Le conseil de guerre qui refusa de prononcer sur le sort de Ney était composé des maréchaux Mouton, Augereau, Masséna et Jourdan, tous anciens compagnons de sa gloire. L'infortuné coupable n'avait point d'indulgence à attendre de la chambre des pairs.

L'accusation fut soutenue avec acharnement par le procureur-général Bellart. Malgré les efforts de ses éloquents défenseurs, Ney fut condamné à mort le 6 décembre. Il était facile de prévoir l'issue de cette malheureuse procédure. Le maréchal entendit le fatal arrêt avec une courageuse résignation, et il envisagea la mort avec la même intrépidité qu'il l'avait bravée autrefois dans tant de batailles. Ses adieux à sa femme et à ses enfants furent courts, mais déchirants; quoique vivement ému, il n'eut pas un moment de faiblesse. Le curé de St-Sulpice vint, dans ces moments suprêmes, lui prêter les secours de son ministère. On remarqua que Ney avait pour lui toutes sortes d'égards, et lui parlait avec expansion et confiance. Arrivé à l'extrémité du jardin du Luxembourg, lieu de l'exécution, il remercia le prêtre de ses bons offices sans rien perdre de sa sérénité. Il avait appris avec une sorte de joie qu'il ne devait pas finir ses jours sur un échafaud, et qu'il était condamné à mourir de la mort du soldat. A peine fut-il sur le terrain qu'il se plaça lui-même devant le peloton exécuteur. Alors, mettant sa main droite sur sa poitrine, et jetant son chapeau, il s'écria : « Vive la France ! Camarades, droit au cœur ! » C'était le 7 décembre 1815 à 9 heures du matin. Ainsi périt, à l'âge de 46 ans, et couvert d'une gloire dont le souvenir survivra à celui de ses fautes, que sa mort a suffisamment expiées, l'intrépide guerrier qui, par une valeur peu commune, avait mérité d'être appelé le *brave des braves* par le plus grand homme des temps modernes.

CHAMPAGNAC.

NEZ. Le nez forme la partie extérieure et proéminente de l'appareil de l'olfaction; il est situé dans la ligne médiane et à la partie moyenne de la face, dont il forme en général le caractère le plus saillant. On y distingue une racine qui l'unit au front, une portion antérieure ou dorsale, deux côtés; les deux cavités qui s'ouvrent à la partie inférieure du nez se nomment les *narines*; le cartilage qui les sépare l'une de l'autre con-

stitue la cloison ou le *septum*; leur pourtour s'appelle les *ailes du nez*. On y distingue encore, en allant du dehors au dedans, une couche tégumentaire formée par la peau, une couche musculaire, une voûte en partie osseuse et en partie cartilagineuse, une membrane muqueuse ou pituitaire tapissant la surface interne de cette voûte, et dans laquelle se distribuent les nerfs olfactifs. La peau du nez ne diffère en rien de celle qui recouvre le reste de la face, si ce n'est peut-être par une plus grande abondance de cryptes et de follicules; aussi ne nous en occuperons-nous nullement ici. La couche musculaire, chez l'espèce humaine, se compose de cinq muscles distincts : 1° le *pyramidal*, qui descend entre les sourcils et couvre les côtés du nez; 2° le *transverse*, qui vient de dessous l'angle interne de l'orbite, et qui s'étend sur le côté du nez, pour s'unir avec son congénère sur la ligne médiane ou dorsale; 3° le *réleveur de l'aile du nez et de la lèvre supérieure*, qui descend de l'angle interne de l'orbite à la lèvre supérieure, et fournit dans son trajet des fibres nombreuses aux ailes du nez; 4° l'*abaisseur de l'aile du nez*, qui vient de la partie de l'os maxillaire qui contient les incisives, et monte directement au bord inférieur de l'aile du nez; 5° le *nasal*, qui vient de la partie inférieure de la cloison, et se porte en bas et de côté pour se confondre avec le muscle orbiculaire des lèvres. C'est à la contraction, tantôt isolée, tantôt simultanée, de ces différents muscles, que le nez doit sa grande puissance d'expression. La partie supérieure de la voûte osseuse est formée par les deux os propres du nez (*os nasaux*), qui s'unissent d'une part aux os frontaux, et qui, de l'autre, reposent sur la tige montante des os maxillaires supérieurs, et sur la lame osseuse de l'éthmoïde; la portion inférieure de cette même voûte est formée par des cartilages ou fibro-cartilages auxquels s'attachent les muscles qui opèrent les divers mouvements du nez. La membrane muqueuse, pituitaire ou olfactive, qui tapisse la surface interne de cette

voûte se continue d'une part avec la peau, qui se réfléchit aux bords des narines, et de l'autre avec la membrane muqueuse de l'arrière-bouche et de l'œsophage. Cette membrane, en général très fine, est pulpeuse ou fongueuse; la couleur, qui résulte des ramifications innombrables de petits vaisseaux sanguins, en est d'un beau rouge; elle est parsemée d'une grande quantité de pores, qui ne sont que les orifices de petits follicules, d'où s'écoule continuellement un liquide muqueux, qui devient plus abondant dans ces affections connues sous le nom de *rhume de cerveau*, et qui ne sont autre chose que des inflammations de la membrane muqueuse des fosses nasales. La cavité des narines communique directement avec des cavités voisines qui sont creusées dans l'intérieur de quelques-uns des os de la face : ce sont les *sinus* (ou cavités) *frontaux*, les *sinus éthmoïdaux*, les *sinus maxillaires*; la membrane pituitaire tapisse toutes ces cavités; enfin, elle recouvre encore quelques appendices osseux, qui sont saillants à l'intérieur de la cavité nasale elle-même, et qui paraissent destinés à augmenter la surface de la membrane olfactive : ce sont les *cornets inférieurs et supérieurs*. — Le nez, c.-à-d. la portion externe et prédominante de l'appareil olfactif, n'existe guère que dans l'espèce humaine : chez la presque totalité des ostéozoïres, la partie externe de l'appareil de l'olfaction se borne à un simple orifice qui communique avec des cavités ou *sinus* plus ou moins étendus. Ceux-ci au contraire existent dans toute la série des vertébrés, et le volume et la disposition en sont extrêmement variables. Ainsi les *sinus frontaux*, petits chez les singes, sont très volumineux chez les carnassiers; parmi les rongeurs, ils manquent chez les rats, les marmottes, l'agouti, le lièvre, l'écureuil, et sont au contraire très développés chez le porc-épie : les mêmes différences existent parmi les édentés et les ruminants; enfin l'éléphant a des *sinus frontaux* énormes; le cochon, le tapir, le babiroussa, en ont de très développés, tandis qu'ils manquent com-

plètement chez le rhinocéros, l'hippopotame, etc., etc. Des irrégularités analogues s'observent dans les *sinus maxillaires* et les *sinus sphénoïdaux*.

BELFIELD-LEFEVRE.

Le nez, chez l'homme, est donc cette partie saillante du visage, organe de l'odorat, qui est entre le front et la bouche. Il y a des nez grands, petits, aquilins, retroussés, épâtés, pointus, de perroquet, de furet, camus, camards, enluminés, bourgeonnés, boutonnés, gravés. Des nations entières se distinguent par leur nez. Chez certains Arabes, les nez camards sont les plus beaux, on le leur aplatit, on le leur écêche. En Tatarie, les beautés les plus admirées sont celles qui ont le moins de nez. Les grands nez sont généralement en honneur, excepté en Chine et chez les Tatars. — On dit parler, chanter du nez, pour parler, chanter d'une manière désagréable, et comme si le nez était bouché; saigner du nez, pour, manquer de courage; ne pas voir plus loin que son nez, que le bout de son nez, pour, avoir peu de lumières, de prévoyance; tirer les vers du nez, pour, arracher adroitement un secret; jeter quelque chose au nez, pour reprocher sans cesse; mettre, fourrer son nez partout, pour, se mêler indiscreètement de ce qui ne nous regarde pas; ne pas lever le nez de dessus son ouvrage, pour, s'y appliquer sans cesse; mener quelqu'un par le nez, par le hont du nez, pour, lui faire faire ce qu'on veut; se casser le nez, pour, échouer dans une affaire; avoir un pied de nez, pour, avoir la honte de ne pas réussir; Il vaut mieux laisser son enfant morveux que de lui arracher le nez, pour, il vaut mieux tolérer un petit mal que d'en risquer un grand; il est si jeune que si on lui tordait le nez, il en sortirait du lait, pour désigner un jeune homme se mêlant de choses au-dessus de son âge; cela paraît comme le nez au milieu du visage, pour désigner quelque chose d'évident, de palpable, d'inévitable; ce n'est pas pour son nez, pour, ce n'est pas pour lui. — Nez se prend pour tout le visage : mettre le nez à la fenêtre; il avait bien à faire de venir montrer

là son nez; Je me suis rencontré avec lui nez à nez; il m'a regardé sous le nez; il m'a fermé la porte au nez; il lui a soutenu cela à son nez; à sa barbe; je n'ai pu m'empêcher de lui dire au nez. — Nez signifie quelquefois le sens de l'odorat : il a bon nez, il a le nez fin; cette montarde lui monte au nez. Au figuré : il a eu bon nez de ne pas venir; veut dire qu'il a été bien inspiré dans cette occasion, qu'il a montré de la prévoyance, du tact. — En termes de marine, nez est l'éperon, l'avant, la proue d'un vaisseau. On dit souvent : ce vaisseau est trop sur le nez, pour exprimer qu'il penche trop en avant. X.

NIAGARA. Ce nom, qui rappelle une tribu indienne que la civilisation a encore effacée du sol de l'Amérique, est celui du canal par lequel les eaux du lac Érié vont se perdre dans celles du lac Ontario. C'est une rivière comme il y en a beaucoup dans les régions septentrionales du Nouveau-Monde et peu dans les nôtres : en naissant elle a toute sa croissance, et son volume n'est pas plus considérable à sa source qu'à son embouchure. Simple courant qu'on eût à peine regardé s'il se fût trouvé dans les circonstances ordinaires, il est cependant chaque jour témoin de l'admiration muette de l'homme, parce que Dieu l'a choisi pour faire l'une de ces merveilles qui vous pénètrent de plus en plus de son existence, lorsque la faiblesse de la raison peut la faire méconnaître. D'abord paisible et large, il se rétrécit vers le milieu de son cours, et s'épanche bientôt en une nappe qui forme la plus belle catastrophe du globe si elle n'est pas la plus haute. Il est difficile de rendre compte de l'impression que fait naître l'approche de cette chute admirable, des sensations que l'on éprouve à sa vue, comme nul pinceau, nulle description, nulle créature, ne rendront jamais le spectacle sublime qu'elle présente. Que l'on se figure une nappe de 2,000 pieds de longueur, entraînant une masse d'eau évaluée par chaque minute à 700,000 tonnes, tombant d'une hauteur de plus de 150 pieds dans un gouffre dont on ne con-

naît pas la profondeur. L'imagination la plus riche tenterait en vain de se la retracer. — A plusieurs lieues de distance (à près de 15 à 20 lorsque le vent est favorable), le bruit sourd de la cataracte se fait entendre; le frémissement du sol sous les pieds, le brouillard épais qui s'élève au-dessus des eaux bouillonnantes, et que l'on aperçoit d'une lieue en avant, en annonce l'approche. Le chemin pour y arriver, d'abord pénible et même dangereux, frayé au milieu de rochers éboulés, devient ensuite plus facile. Pour descendre l'escarpement qui en domine la base, on suit un sentier tracé au milieu des bruyères, dans une forêt de pins, qui en dérobe la vue, et c'est subitement que l'on se trouve vis-à-vis de ce magnifique spectacle. La première fois que s'ouvre devant vous une scène si imposante, l'attention se perd au milieu d'une multitude d'objets, et ce n'est que peu à peu que les points les plus remarquables de cette vaste scène, se classent et vous permettent d'en apprécier l'ensemble. D'un seul coup d'œil vous voyez les rives escarpées et les forêts immenses qui environnent cette scène majestueuse, la force irrésistible de ces flots, de ces tourbillons, de ces nuages d'écume et la rapidité de leurs mouvements, l'éclat et la variété magique des couleurs, le volume, la vélocité de ces vagues en furie, les masses de vapeur qui s'élèvent à perte de vue et se condensent dans les airs : tel est l'ensemble de ce vaste tableau; et le bruit, le mugissement de ces montagnes d'eau qui se brisent, vous agite, vous trouble, vous frappe de terreur avant que l'âme puisse s'élever à la hauteur des idées que vous inspire ce grand, ce sublime ouvrage. — La cataracte est divisée en deux et même en trois parties par une île dite Goat's Island et une autre très petite, mais l'une de ces parties, celle qui s'étend entre les deux îles, a si peu de largeur que l'on y fait à peine attention. Les deux autres sont loin d'être égales; la plus grande, qui est du côté du Canada, et qui est appelée la grande cataracte, décrit une courbe assez rapprochée de celle

d'un croissant et d'une étendue de 600 pieds; la seconde est droite et en a 305. Celle-ci est plus haute que l'autre d'une 15<sup>me</sup> de pieds, parce que le lit du fleuve au-dessus du précipice est plus bas d'un côté que de l'autre, ce qui imprime d'ailleurs aux eaux de la grande chute une vitesse beaucoup plus grande. Des deux côtés de ces chutes, l'eau en tombant se partage en mille fragments, mais la partie moyenne au contraire tombe d'une manière solennelle sans se briser jusqu'aux deux tiers de sa course. Alors elle se précipite dans le gouffre horrible qu'elle s'est creusé avec un bruit semblable à celui du tonnerre. L'onde écume et tourbillonne, rejailit en un brouillard semblable à un immense nuage, qui se condense bientôt pour retomber en pluie épaisse. Mille arcs-en-ciel, sans cesse renouvelés, décorent les airs de leurs brillantes couleurs. L'eau en pénétrant dans le gouffre y entraîne, comme dans tous les cas semblables, une prodigieuse quantité d'air, mais elle offre un phénomène fort curieux et observé pour la première fois par le capitaine Basill Hall. « On voit s'élancer, dit-il, de la surface du bassin, une quantité de cônes d'eau très pointus qui rejailissent jusqu'à une hauteur de 120 pieds. Leur forme ressemble assez à celle des comètes dessinées dans les traités d'astronomie. Leur pointe, qui est toujours tournée en l'air est extrêmement aiguë, et ne semble pas plus grosse que les doigts et le pouce d'un homme, réunis en pointe aussi serrée que possible. Les pyramides coniques de ces météores aqueux varient en longueur depuis une ou deux toises jusqu'à dix ou douze et s'étendent de tout côté de la manière la plus curieuse. » Goat's Island ou l'île de la Chèvre paraît être l'endroit le plus commode pour jouir de la vue de la cataracte du Niagara, et de la beauté des sites environnants. Elle communique au continent par un pont de bois très solide, élevé par M. Potter, ingénieur des États-Unis. C'est une merveille, quant à la difficulté vaincue, car il se trouve seulement à 50 pieds de la chute; et la



rapidité des eaux, les dangers imminents qu'offre le courant, le fond de la rivière même, semblaient ici autant d'obstacles insurmontables. L'île est couverte de beaux arbres; une route propre aux voitures en fait le tour; et il s'y trouve aujourd'hui une maison d'habitation. On pense généralement que les chutes étaient placées dans l'origine, à une distance assez grande, plus au nord de leur emplacement actuel c.-à-d. à Lewistown. Toujours est-il certain qu'elles se modifient chaque jour. Ainsi, en 1828, une grande portion de rocher, du côté du Canada, à l'extrémité de la grande cataracte, se détacha, et fut entraînée dans le gouffre. L'aspect des chutes fut entièrement changé. Du reste, par suite de leur action sur la base du rocher, par leur projection, qui décrit une courbe de plus de 150 pieds, il s'ensuit qu'elles forment une arche toujours assez vaste pour permettre de se placer derrière, ce qui n'est pas d'ailleurs sans danger. Un guide vous y accompagne. Les rayons qui pénètrent à travers l'épaisse lame d'eau donnent assez de jour, mais d'un reflet verdâtre; on souffre moins de la violente agitation de l'air que du déluge d'eau qui réjaillit incessamment, et qui vous laisse à peine respirer, car l'air n'est pas plus condensé qu'au dehors. Les environs de la cataracte offrent des sites fort agréables et une foule de maisons de campagne où les habitants de New-York viennent passer l'été. — Le Niagara forme la limite entre le Canada et les États-Unis. Il devait être et a été en effet, à diverses reprises, le théâtre de plusieurs exploits guerriers, lorsque l'honneur national commandait d'en appeler aux armes. Dès l'année 1679, un poste militaire fut établi au fort Niagara. La bataille de Queenstown, où le général anglais Brock fut blessé à mort, eut lieu le 12 octobre 1812, l'incendie des villages de Newark, Buffalo et Black-Rock, en décembre 1813; la bataille de Chippeway fut livrée le 5 juillet 1814. O'FARRELL.

NICE (en italien *Nizza*), ville des états sardes, chef-lieu d'une division qui comprend l'ancien comté de Nice, et se

divise en trois provinces, Nice, Onégia et San-Remo. Elle s'élève sur le bord de la Méditerranée, à une lieue et demi seulement des frontières de France, et au pied de cette partie de la chaîne des Alpes appelée *Alpes-Maritimes*. Ici, nous laisserons parler l'auteur de la description routière et géographique de la France. « On entre à Nice, dit-il, par le beau faubourg de la Croix-de-Marbre, ainsi nommé à l'occasion d'une croix élevée à la place où eut lieu l'entrevue de Charles-Quint, de François I<sup>er</sup> et du pape Paul III. D'autres l'appellent faubourg des Anglais, à cause du grand nombre d'étrangers de cette nation dont il est rempli en temps de paix. Ce faubourg, composé de maisons peintes avec élégance et embellies de jardins, où abondent les orangers et les citronniers plantés en pleine terre, offre un aspect ravissant. En voyant ces peintures et ces jardins, en respirant ces parfums et cet air pur, le voyageur qui entre en Italie par cette porte se persuade aisément, comme je l'ai fait moi-même, que tel est partout ce beau pays. C'est une erreur que l'on conserve jusqu'à Gènes, mais on ne la porte pas loin, quant aux fresques dont on vient de parler, car la ville de Nice est la seule que j'aie vue peinte de la sorte dans les états du roi de Sardaigne, comme celle de Gènes, dans le reste de l'Italie. La ville d'Ilyères, qui veut rivaliser celle de Nice pour la beauté des maisons, comme elle la rivalise pour la douceur du climat, s'est aussi donné quelques peintures extérieures du même genre; mais cette sœur cadette de Nice est encore bien loin d'égaliser son aînée. Tout le quartier neuf, joignant le faubourg de Nice, est peint de la même manière, ce qui donne à la ville un air de propreté, de richesse, de fraîcheur, dont tous les étrangers sont enchantés; cela fait même croire les maisons plus jolies qu'elles ne le sont réellement. — On voit dans cette ville deux très belles places, dont l'une, celle de Santo-Agostino (appelée place *Napoléon* sous l'empire), formant un carré parfait et en-

touré de portiques, peut être comptée au nombre des plus belles de l'Italie; l'autre (jadis la place *Impériale*) est embellie par un cours qui la borde, et qui est bordé lui-même par une large terrasse pavée en mastie, servant à la fois de promenade à la ville et de digue à la mer. Sur le perron par lequel on monte du cours à la terrasse, on voit une mauvaise statue de Catherine Séguiran, héroïne de Nice, qui se distingua, dit-on, par son courage contre les Turcs, lorsqu'ils assiégèrent cette ville. Elle est représentée au moment où elle vient d'en renverser un à ses pieds. De cette terrasse battue par les vagues, j'ai distingué les montagnes de la Corse à 40 lieues de distance. Les remparts de la ville forment une autre promenade, qui n'est pas sans intérêt, tant par elle-même que par la vue dont on y jouit. Du côté de la mer, ils sont remplacés par la terrasse dont on vient de parler. Le port est défendu par un môle élevé à grands frais avant la révolution française. Du milieu de la ville s'élance dans les nues un roe à ple, dont l'effet pittoresque excite vivement la curiosité. Ceux qui veulent la satisfaire sont faiblement dédommagés de leur fatigue en arrivant au sommet, où ils ne trouvent qu'une très petite plate-forme et quelques fondations de l'ancien château, pris par Catinat et détruit par Berwick. On montre de là une maison de campagne, où le premier avait établi la batterie qui foudroya la ville et le château. — La position de Nice dans le joli bassin qui entoure ce rocher, et au pied d'un riche amphithéâtre de collines couvertes de maisons de campagne, de bosquets, de jardins, d'oliviers et d'orangers, est une des plus riantes de l'Italie. Les Romains regardaient cette ville comme un lieu de délices, et de nos jours elle est pour les Anglais un séjour de prédilection. En temps de paix, leurs malades, soit de corps, soit d'esprit, viennent en foule chercher dans ce climat, à la fois doux et salubre, le printemps et la santé, qu'ils ne trouvent point dans leur île. Beaucoup d'autres

étrangers, malades ou non, se rendent à Nice des diverses parties de l'Europe; et toute cette réunion augmente d'un quart le nombre des habitants, estimé dans l'état ordinaire à 18,000 (actuellement 20,000). Ce accroît de population, la quantité et la beauté des équipages, le luxe des toilettes étalé par les dames étrangères, et imité par celles de la ville, tout cet éclat lui donne alors un air de vie, de grandeur et d'activité; qui ne contribue pas peu à l'embellir. — L'église de Santa-Reparata est la seule de Nice qui mérite d'être mentionnée, sans avoir rien néanmoins qui appelle l'attention. Aucun autre édifice, quoique la ville neuve soit généralement bien bâtie, n'y fixe les regards. Une salle de spectacle, presque toujours occupée par une troupe ambulante; plusieurs établissements de bains, de superbes auberges, d'assez beaux cafés, une bibliothèque publique et une société agréablement composée, sont, avec les belles promenades dont nous avons parlé, les diverses ressources que cette ville offre aux étrangers, qui y trouvent néanmoins l'inconvénient de la cherté des vivres. — Ils eussent la plupart au désir de voir quelques-unes des jolies maisons de plaisance placées sur le penchant de la colline. Elles ne présentent aucun de ces palais somptueux qui distinguent l'Italie, surtout la ville et les campagnes de Gènes. Ce sont de simples asiles champêtres, qu'on admire moins que les palais, et qui plaisent davantage. — Sur cette colline, de nature sèche et calcaire, et néanmoins du plus riche aspect, quoique dépourvue d'eau, de gazon et de prairies, s'élevait jadis à une lieue nord-ouest l'antique *Cemetanium* ou *Cemelion*, remplacée par le hameau de Cimiez, où l'on va voir les ruines d'un amphithéâtre, avec quelques faibles restes de bains romains et de temples; etc. — Nice doit sa fondation aux Marseillais, qui vinrent, selon Strabon, s'en faire un rempart contre les Liguriens. C'est un monument de leur victoire sur ce peuple: aussi la nommèrent-ils *Nike* (victoire). Elle s'élevait pri-

mitivement sur le rocher qui la domine. Devenue dans la suite capitale d'un comté, elle appartient aux comtes de Provence, et finit par se donner au duc de Savoie, Amédée VII, en 1388. Pris et rendu plusieurs fois par les Français, elle leur a de nouveau ouvert ses portes en 1792. Réunie à la république, elle continua à faire partie de l'empire, avec le très petit département des Alpes-Maritimes, dont elle était le chef-lieu. — L'huile d'olive forme le principal objet du commerce de Nice. La soie, les oranges, les cédrats, les citrons et autres produits de son territoire, sont une autre branche d'exportations pour ses habitants, dont quelques-uns se livrent aussi à divers genres d'industrie, tels que la fabrication des pâtes d'Italie, des savons, etc. »

O. M. C.

NICÉE, ville de Bithynie, fut fondée par Antigone, fils de Philippe, qui lui donna le nom d'*Antigonia*. Dans la suite, Lysimaque l'appela *Nicomé*; du nom de sa femme, fille d'Antipater. Elle était de forme carrée, et avait, du temps de Strabon, seize stades de circuit. Après avoir été pendant quelque temps un simple évêché, elle fut érigée en métropole. Nicée, qui a pris le nom d'*Isnich*, fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Asie, dans la Natolie, et possède un évêché grec. Il n'y a plus rien de remarquable dans cette ville que son aqueduc et les tristes restes de son ancienne splendeur. Située dans un terrain fertile en blé et en excellents vins, elle est bornée au couchant par un lac très poisonneux qui se décharge dans la mer de Marmara. Lorsque le vent est favorable, on peut sans danger faire le trajet d'*Isnich* à Constantinople en sept heures. Les Juifs occupent la plus grande partie de cette ville. — L'ancienne Nicée est surtout célèbre par le premier concile général qui eut lieu dans ses murs, en 325, sous le règne et par les ordres de Constantin. Cette assemblée, composée d'hommes vénérables, non-seulement par leur capacité et par leurs vertus, mais encore par la gloire qu'avaient eue plusieurs de confesser Jésus-

Christ pendant les persécutions, et par les marques qu'ils en portaient sur leurs corps, s'était réunie pour terminer la contestation qu'Arien, prêtre d'Alexandrie, avait élevée au sujet de la divinité du Verbe. Il s'y trouva 318 évêques convoqués des différentes parties de l'empire romain, et ils étaient accourus de la Perse et même de la Scythie. Entre tous les autres se faisait remarquer Osius, le patriarche des conciles; le jeune Athanase, quoique simple diaire, annonçait déjà la science et le courage qui devaient le rendre plus tard l'admiration de toute l'église. — Arius, qui avait enseigné que le fils de Dieu était une créature d'une nature ou d'une essence inférieure à celle du père, y fut condamné par acclamation. Le concile décida que Dieu le fils est consubstantiel au père; et la profession de foi qui y fut dressée, et que l'on nomme le *symbole de Nicée*, fait encore aujourd'hui partie de la liturgie de l'église. Dix-sept évêques qui soutenaient Arius refusèrent d'abord de souscrire à sa condamnation et à la décision du concile; douze d'entre eux se soumirent quelques jours après, et enfin il n'en resta que deux, qui furent exilés par l'empereur avec Arius. Mais dans la suite cet hérésiarque trouva un grand nombre de partisans, et les choses en vinrent à un point que l'univers, pendant un instant, se crut arien. Ce même concile régla que la Pâque serait célébrée dans toute l'église le dimanche qui suivrait immédiatement le 14<sup>e</sup> jour de la lune de mars, comme cela se pratiquait déjà dans tout l'Occident; il dressa aussi des canons de discipline au nombre de vingt, qui ont été unanimement reçus et observés. Les Orientaux des différentes sectes en reçoivent un plus grand nombre, connus sous le nom de *canons arabiques du concile de Nicée*, mais les différentes collections qu'ils en ont faites ne sont pas uniformes. — Le deuxième concile de Nicée, qui est le septième général, fut tenu, l'an 787, contre les iconoclastes, ou briseurs d'images; il s'y trouva 377 évêques d'Orient, avec les légats du pape Adrien. Il

y fut décidé que l'on rendrait aux images de Jésus-Christ, de sa sainte mère, des anges et des saints, le salut et l'adoration d'honneur, mais non la véritable *latrerie*, qui ne convient qu'à la nature divine, parce que l'honneur rendu à l'image s'adresse à l'original, et que celui qui adore l'image adore le sujet qu'elle représente, que telle est la doctrine des SS. PP. et la tradition de l'église catholique, répandue partout. Dans les lettres que le concile écrivit à l'empereur, à l'impératrice et au clergé de Constantinople, il expliqua le mot d'*adoration*, et fit voir que, dans le langage de l'Écriture-Sainte, *adorer* et *saluer* sont deux termes synonymes. Cette décision, envoyée par le pape Adrien à Charlemagne et aux évêques des Gaules, essaya beaucoup de difficultés et de contradictions. On fut choqué du terme d'*adoration* dont se servait le concile, sans faire attention que cette expression est aussi équivoque en grec qu'en latin, et que, le plus souvent, elle signifie se mettre à genoux ; se prosterner, on donna quelque autre marque de respect. Les choses allèrent encore plus loin sous Louis-le-Débonnaire, et un concile national décida que l'assemblée de Nicée avait erré en prescrivant l'adoration des images. Insensiblement, les préventions se dissipèrent, et, avant le x<sup>e</sup> siècle, le concile fut universellement reconnu pour le septième œcuménique, et le culte des images se trouva établi dans tout l'Occident.

L'abbé J.-G. CHASSAGNOU.

**NICÉPHORE**, empereurs grecs du bas-empire.

**NICÉPHORE I<sup>er</sup>**. Au commencement du ix<sup>e</sup> siècle, régnait à Constantinople Irène-Auguste, la belle et misérable Athénienne, la noble, la grande, la parricide Irène, que le peuple appelait la *nouvelle Athalie*, dont à sa mort il fit une sainte. Sept eunuques suffirent pour renverser celle dont le restaurateur de l'empire d'Occident, Charlemagne, brigua, dit-on, la main. Ils chaussèrent le brodequin de pourpre au grand logothète Nicéphore, le présentèrent à la garde du palais d'É-

leuthère, et la garde, vendue d'avance, salua Nicéphore empereur. Le patriarche tremblant sacra le lendemain l'avare trésorier au milieu des épées nues. Irène, la malheureuse femme, se résigna, adora le doigt de Dieu, et alla mourir dans un monastère lointain, où le lin qu'elle filait dut suffire à sa subsistance. Cette révolution de sérail arriva l'an 802. Irène ne survécut pas deux ans à sa chute. Elle n'était pas morte encore que tout l'empire était las du vil Nicéphore. Lâche et grossier, idiot, plongé dans une torpeur perpétuelle, le logothète ne retrouvait de la vie que pour sucer le sang et les sueurs de l'empire. Ses sujets l'abhorrèrent ; un vieux proverbe, oublié depuis long-temps, était dans toutes les bouches : « Si vous avez un eunuque, tuez-le ; si vous n'en avez pas, achetez-en un pour le tuer. » Ses voisins le traînaient dans la fange. Charlemagne lui dicta un humiliant traité. Le fameux Haroun-al-Raschid lui imposa trois fois la honte d'un tribut annuel, et sa mort seule sauva Constantinople. Dès lors, l'imbécille tyran opprima, écrasa sans pudeur ses malheureux sujets. Quelques conspirations éclatèrent, mais sans succès. De leurs chefs, le plus redoutable, Bardanès-le-Turc, pour lequel s'était déclarée la moitié de l'empire, se hâta d'abdiquer ce sanglant fardeau, pour se couper lui-même les cheveux de son épée impériale, et cultiver son petit champ dans l'île de Protée, les pieds toujours nus, une tunique de peau de chèvre sur les épaules. L'impitoyable terreur de Nicéphore l'atteignit dans ce pieux asile : au mépris des promesses les plus saintes, le moine Sabbas (c'était le nom qui cachait désormais le patrice Bardanès) fut dépoillé de tous ses biens et eut les yeux crevés. Tranquille alors, Nicéphore ne connut plus de bornes dans ses infamies. Aux noces de son fils, le difforme Staurace, avec Théophano, que Nicéphore arracha du lit de son premier mari pour la jeter, tiède encore de ses embrassements, dans celui de son fils, il trouva le secret de faire rougir une cour qui ne rougissait plus.

Ses pourvoyeurs firent la chasse aux femmes ; et les deux plus belles , réservées pour les plaisirs dégoûtants du vieillard , vinrent s'asseoir à côté de la jeune épouse. Tibère du moins se cachait à Caprée. Il était temps que le ciel en finît avec cet homme. L'an 811 , Nicéphore crut se sentir un cœur dans la poitrine. Les Bulgares ravageaient l'empire en tout sens ; Nicéphore marcha contre eux avec son fils Staurace , que huit ans auparavant il avait associé à l'empire. Le saint abbé Théodore Studite lui prédit qu'il ne reviendrait jamais de ce voyage. Mais Nicéphore était sous la main de la fatalité. « Je ne sais , disait-il , si c'est Dieu qui m'entraîne , mais je me sens poussé par une force irrésistible. » C'était la mort qui avait hâte. Il rejeta toutes les propositions du roi Crum , ravagea ses champs , brûla ses palais. Crum jura de s'ensevelir sous les ruines de son empire. Il eut victoire et vengeance. Les Grecs étaient campés dans une plaine environnée de montagnes inaccessibles ; le Bulgare les y enferma dans un parc de rochers et de bois , sans que le stupide César s'aperçût de rien. A la fin , à la vue des barrières debout et infranchissables , il s'écria : « Nous sommes perdus : il faudrait des ailes pour sortir d'ici ! » La nuit suivante , cette enceinte de bois entassé s'embrasa , et , à la lueur de ce cercle de feu , l'armée byzantine fut détruite , broyée , exterminée. Staurace , dangereusement blessé , s'enfuit à grand'peine. Nicéphore périt , et sa tête , plantée au bout d'une pique , servit de risée aux vainqueurs. Quelques jours après , on l'en détacha , on garnit d'or le crâne impérial , et le roi Crum but , sur les ruines de son palais , dans cette coupe de victoire ( 25 juillet 811 ).

NICÉROSE-PROGAS , deuxième du nom , fut un digne et hardi capitaine , un de ces soldats heureux qui , tôt ou tard , chez les vieux peuples comme chez les peuples naissants , deviennent rois. Dès le règne de Constantin VII , on vantait ses exploits. Sous Romain-le-Jeune , ils l'avaient jusqu'à l'Euphrate et s'empara d'Alep ,

résidence du vaillant émir Khabdan. En 960 , il tomba sur l'île de Crète ; les courtisans criaient à la folie ; lui , affama Candie , l'emporta d'assaut , en dix mois acheva la conquête de l'île et revint en triomphe à Constantinople. Un vieil oraclo prédisait le trône au conquérant de Candie : Nicéphore ne l'oublia pas. Romain II mort , il sut se faire le premier des cent amants de la voluptueuse Théophano , mère et tutrice des deux jeunes empereurs Basile II et Constantin VIII , et obtint le commandement des troupes d'Orient. Le 2 juillet 962 , elles le proclamèrent empereur en Cappadoce ; le 9 août , la flotte impériale le salua à Chrysopolis ; le 15 , il passe sous la porte Dorée ; le 16 , il est sacré à Sainte-Sophie , et bientôt il donne sa main à Théophano. A peine maître du pouvoir , Nicéphore commença l'exécution de ses vastes projets contre les Sarrasins. Un de ses généraux , Zimisces , vint de leur porter un rude coup à la journée de la *colline du sang*. Nicéphore lui-même passa le mont Amanus , ravagea tout le contour du golfe d'Issus , pénétra jusqu'à Mopsueste , dont il passa la garnison au fil de l'épée , assiégea Tarse , dont les Arabes furent heureux de sortir la vie sauve , chacun seulement avec sa charge de ses effets. Après cette glorieuse campagne , l'armée revint appendre solennellement aux murs de la citadelle et à la porte Dorée les portes de Tarse et Mopsueste ( 965 ). La Cilicie ouvrait l'entrée de la Syrie : l'empereur y parut dès le printemps suivant , surprit Membig , Laodicée , soumit à un tribut annuel les émirs d'Alep , de Tripoli , de Damas même , prit en neuf jours l'opulente Area , enleva Antioche , racheta du calife d'Afrique tous les prisonniers grecs par l'envoi de l'épée de Mahomet ; et , comblé de gloire , conclut enfin la paix avec lui. — Furieux de tant de pertes , les Sarrasins de Syrie s'en vengèrent sur le patriarche de Jérusalem , qu'ils livrent au bûcher , et sur l'église du Saint-Sépulchre , que les flammes dévorent. Ils ne tarderont pas à être punis. Améda , Malas-Kerda ( *Mauro-Castrum* ) en Ar-

ménie, la Mésopotamie entière, sont ravagées, et le calife de Bagdad tremble dans la grande mosquée (968). — Une femme sauva l'Orient. Théophano, abandonnée de son mari, se crut méprisée; elle se livra à Zimisès pour lui mettre le poignard à la main. Nicéphore-Phocas, le prince de tous les princes, le fléau des Sarrasins, s'était attiré la haine du peuple et surtout de la cour. Une vaste conspiration s'organisa. Dans la nuit du 10 au 11 décembre 969, plusieurs conjurés, cachés dans le palais, pénétrèrent, guidés par l'infâme Théophano elle-même, dans la retraite où l'empereur, en proie depuis quelques jours à une sombre mélancolie, couchait sur la terre nue, vêtu d'une robe de moine. Zimisès lui frappe du pied le visage, lui fait fendre le crâne, lui arrache la barbe, lui brise la mâchoire avec le pommeau de son épée. « Mon Dieu! s'écrie Nicéphore, ayez pitié de moi »; et il meurt. Les gardes fuient; Zimisès est proclamé. — Ainsi s'éclipsa l'étoile du matin, le soleil levant. Le peuple qui si souvent avait crié sur son passage : « Nations, adorez-le, pliez le cou sous sa puissance! Longues années au prince de tous les princes! Longues années à son auguste père! » cria : « Longues années à Zimisès-César! » et tout fut dit.

ALPH. PAILLARD.

**NICHE.** On appelle de ce nom en architecture un espace pratiqué en creux dans l'épaisseur des murs d'un édifice : la destination ordinaire de cette espèce de renforcement est de contenir différents objets d'art qui varient dans leur goût et dans leurs formes, tels que bustes, urnes, vases, trépièds, lampes; mais particulièrement des statues, des groupes; des figures d'animaux en ronde bosse. — Vitruve a négligé de parler dans son traité de cet accessoire d'architecture, qu'il connaissait sans nul doute; et on en serait encore réduit à faire des suppositions plus ou moins ingénieuses et des conjectures très vagues sur le nom qu'on lui donnait jadis, si une inscription publiée par Visconti dans son livre des *Monuments gabiens* n'était venue

fort à propos nous apprendre qu'on désignait en latin la niche par le mot *anthecca*, formé lui-même de deux mots grecs qui signifient, l'un, *figure*; l'autre, *endroit où l'on serre, réduit*. La nouvelle dénomination qu'on lui applique aujourd'hui est d'origine moderne et italienne : *nichia* est venu probablement de *nichio*, qui veut dire *coquille*, *conque marine*. Cette étymologie paraît naturelle et se fonde sur ce que la partie supérieure demi-sphérique des niches est souvent ornée de la figure d'une coquille. Ces renforcements, ces motifs d'architecture qui se retrouvent plus ou moins dans les constructions de toutes les époques, de tous les pays, durent être dans le principe de petites grottes taillées dans les rochers; la nature elle-même produit de ces excavations aux flancs des montagnes et des côtes. — Dans un autre temps, quand l'art de construire se fut perfectionné, les architectes ne s'en tinrent pas à employer les niches dans l'unique but de produire un agréable effet extérieur; ils les rendirent encore essentielles à la solidité des hauts murs, qui, malgré l'épaisseur qu'on pourrait leur donner, ont besoin, de distance en distance, de certains points d'appuis; dans ce cas, on leur donne des contreforts que remplacent avantageusement, lorsque les localités le permettent, les ressauts et enfin les niches, qui, dans un autre cas, servent comme de décharges pour lier dans leur différentes parties les hautes murailles; de même que les arcades, les plates-bandes, les arcs, elles rompent les assises horizontales, régalières, et de plus produisent une économie de matériaux dans les murs épais; en isolant et buttant les murs de terrasses, les monuments de la vieille Egypte offrent dans leurs masses solides des réduits ou *nicher* de forme oblongue où se plaçaient debout les gânes peintes des momies. Dans quelques édifices grecs, on en a trouvé de forme quadrangulaire, selon le goût de leur architecture, qui n'admettait guères les cintres. S'il est rare d'en trouver dans ce qui nous reste des grands temples et des édifices religieux

des peuples, on doit croire que dans leurs habitations particulières, ils en faisaient un usage plus fréquent, mais on ne saurait se fixer sur cette opinion, car il n'est presque rien parvenu jusqu'à nous de leur architecture civile. Toujours est-il que le mode de sépulture antique contribua à propager chez les Grecs, aussi bien que chez les Romains et autres peuples, l'emploi des *niches*, qui était motivé et raisonné dans les monuments funéraires, dans les sépulcres de famille qu'on appelait *columbaria* : on y voit des murs intérieurs ornés d'un ou plusieurs rangs de *niches* destinées à recevoir des urnes qui contenaient les cendres des morts; et parfois une *niche* ménagée avec de plus grandes dimensions que les autres occupait une place d'honneur dans une des chambres ou *œdícula* dont se composaient les *columbaria*; c'est en cet endroit que se plaçait l'urne cinéraire ou le sarcophage du chef de la famille. La partie souterraine de l'un de nos plus vastes édifices modernes, le Panthéon, peut donner une idée des lieux consacrés à la sépulture chez les anciens. Là aussi, l'architecte Soufflot a ménagé dans une foule de cellules des *niches* de différentes formes où sont placés des urnes et des sarcophages. — Les fontaines, les bains publics, les grottes nymphées ou temples consacrés aux nymphes, empruntèrent leur principal ornement à ces cavités, dont on régla les proportions; leur nombre se multiplia encore par le prodigieux développement du polythéisme, qui se traduisait surtout par la statuaire; il fallait bien trouver le moyen de loger, de mettre en vue tout ce peuple de dieux; enfin, à mesure que les traditions des symboles païens perdirent leurs significations, les *niches* devinrent un ornement banal, un lieu commun d'architecture. — Au moyen âge, dans le style gothique, elles sont répandues à profusion, mais leur forme se modifie : comme les rudes images qu'elles devaient contenir, elles sont étroites et longues, mais n'ont que très peu de profondeur. Un dais en relief orné et sculpté à jour surmonte les

figures, qui s'avancent en saillie, supportées ordinairement par une console en cul de lampe ou en pendentif; au reste, leur décoration est tout à fait relative à l'ordre architectural qu'elles accompagnent. Dans tous les cas, les statues auxquelles on les destine ne doivent pas être d'une composition trop pittoresque, mais d'une beauté calme, pure et froide : si on leur donne des attitudes et des mouvement qui prétendent trop à l'illusion et à la vie, elles interrompent les lignes harmonieuses par leur saillie hors des murs et des parements. — Dans l'art moderne, où elles figurent surtout comme objets de décoration, les *niches* n'ont aucun sens; et le bon goût n'a pas toujours présidé à l'emploi peu judicieux qu'on en a fait; le plus souvent même elles ne sont que des accessoires mal entendus et parasites, servant à remplir des superficies qu'il eût été facile d'occuper d'une tout autre manière. Si on les a prodiguées sur les façades des palais de la renaissance, elles sont demeurées vides, parce que ce n'était pas absolument dans l'idée d'y placer des statues que les artistes les imaginaient, mais bien pour suivre une habitude routinière. Leur aspect désert a déjà fait dire bien des fois qu'il serait à souhaiter qu'on chargeât nos sculpteurs modernes de peupler toutes ces *niches* vides qu'on voit à l'Hôtel-de-Ville, au Louvre, aux Tuileries. Un pareil travail serait d'un effet heureux, ajouterait beaucoup à la beauté de nos monuments, et caractériserait leurs destinations, qui ne sont pas indiquées d'une façon assez claire. — Selon leurs formes, leurs accompagnements, selon les places qu'elles occupent à l'intérieur ou à l'extérieur d'une édifiée, les *niches* portent différents noms : ainsi, on appelle *nicher à cru* celles qui prennent naissance immédiatement au rez-de-chaussée, ne s'élèvent sur aucun corps ou massif, et reposent sans plinthe sur l'appui continu d'une façade : telles sont celles de quelques fontaines publiques à Paris ou les deux grandes *niches* du portique du Panthéon; *rustiques*,

celles dont les bandeaux sont décorés de refends et de bossages : les façades du palais du Luxembourg en offrent des exemples ; *rondes*, celles dont le plan et la fermeture sont formés d'une demi-circconférence : on en voit de pareilles dans la grande façade du Louvre ; les *niches carrées* ont leur plan et leur fermeture quadrangulaires, comme celles du pavillon des Taileries du côté du jardin ; les *angulaires* sont pratiquées dans une encoignure, et leur fermeture est une trompe ; celles en *tour ronde* sont creusées dans le parement d'un mur circulaire ; celles en *tour creuse* ; dans le parement intérieur d'un mur circulaire ; la *niche de buste* est un petit renfoncement de forme ronde dont l'ornement et les proportions varient ; *celle de rocaille* est revêtue et décorée de coquillages, on ne l'emploie que dans les grottes et fontaines ; celle qu'on appelle *scinte* n'a qu'une très petite profondeur, et les figures qu'elle contient sont peintes ou exécutées en bas-relief ; la *niche d'autel* occupe la place d'un tableau dans un retable d'autel : telle est celle de la chapelle de la Vierge dans l'église de la Sorbonne ; enfin, celles en *tabernacles* sont décorées de montants, de chambranles, de colonnes avec fronton, de consoles, de corniches, et reposent sur un stylobate : on en voit de beaux modèles dans la magnifique façade du Louvre et au-dehors de St.-Pierre et de St.-Jean-de-Latran à Rome. A. FILLIOUX.

**NICKEL.** Ce métal rarement employé dans les arts s'y présente le plus souvent combiné avec le zinc et le cuivre, qui en font un alliage d'un blanc d'argent, mais voilé pourtant d'une légère teinte rougeâtre. Cet alliage, que l'on fabrique surtout en Allemagne, peut prendre par le poli un fort bel éclat ; mais le cuivre qu'il contient le fait vert-de-griser promptement sous l'influence des acides, et surtout de l'acide acétique, ce qui rend son usage dangereux dans le service de la table et de la cuisine. — Depuis quelques années seulement, ce corps est obtenu par les chimistes à l'état de com-

plète pureté. Il était pourtant découvert depuis près d'un siècle, mais on n'avait pas pu le dégager du fer et de l'arsenic. Bien pur, il est d'un blanc rougeâtre et d'une ductilité un peu moins grande que celle de l'argent. Il peut se forger aisément, mais ne fond qu'à la plus haute température de nos fourneaux. Sa densité, comparée à celle de l'eau prise pour unité ; suivant la règle scientifique généralement admise, est exprimée par le nombre 8,446 ; elle est comprise entre les densités du fer et du cuivre, qui sont exprimées par les nombres 7,788 et 8,83. — Le nickel a une grande parenté avec le cobalt. Ces deux métaux sont les seuls qui partagent avec le fer la propriété d'acquiescer la faculté magnétique sous l'influence d'un aimant ; seulement, ils perdent tous deux cette faculté dès qu'on les éloigne du corps aimanté ; tandis que le fer, et surtout le fer acieré, la conserve long-temps, et avec énergie, en vertu de la propriété que les physiciens nomment *force coercitive*. — Quoique jouissant d'une assez grande affinité pour l'oxygène, le nickel ne peut cependant pas produire, sans quelque influence étrangère, la décomposition de l'eau, que d'autres métaux, tels que le fer et le cuivre, décomposent avec la plus grande facilité, pour s'emparer de l'oxygène qu'elle contient. Les propriétés de ce corps et de ceux qu'il forme par ses combinaisons avec l'oxygène et les acides ne sont pas assez remarquables pour que nous nous étendions plus longuement sur ce sujet ; on peut seulement dire qu'en général les sels qu'il produit, d'un vert assez foncé lorsqu'ils sont en dissolution dans l'eau, ou qu'ils contiennent de l'eau de combinaison, deviennent d'un jaune fauve par l'action de la chaleur, que l'on ne peut du reste pas pousser bien loin sans courir le risque de détruire la combinaison saline. — Dans la nature, le nickel existe combiné avec l'arsenic. Le minerai contient en outre généralement du cobalt, du fer, de l'antimoine et du soufre en proportions variables. La séparation du nickel ne peut être effectuée qu'en fai-



sant passer le minéral par diverses transformations, et en le soumettant à diverses préparations longues et difficiles.

L.-L. VAUTHIER.

**NICOBAR**, groupe d'îles de la Malaisie, entre l'archipel des Andaman et la côte de Soumâdra, par le 8° parallèle de latitude nord. Il se compose de six terres principales, la Grande et la Petite-Nicobar, séparées par le détroit de Saint-Georges, que la rapidité de ses courants rend dangereux; Katchall, Camorta, Noncovery, et Car-Nicobar. Presque toutes ces îles sont élevées, et on y voit quelquefois des montagnes d'une grande hauteur. Elles sont d'ailleurs fertiles, bien arrosées et couvertes de forêts où le cocotier, le *larum* (nommé *mélori* par les Portugais), qui donne un fruit meilleur que celui de l'arbre à pin de Taïti; le manguiier, l'igname, offrent aux naturels une partie de leurs ressources alimentaires. On y voit aussi le cèdre, des bois de construction précieux, tels que le tek et le bindé, du bois de sassafras excellent, l'aréquier, le laurier-cassia, le betel. Les buffles et les bœufs qu'y ont déposés les navigateurs se sont extraordinairement multipliés. Sur les côtes, on trouve en abondance les fameux nids d'oiseaux; et la solitude des bois est peuplée de pigeons, de perroquets, d'énormes chauves-souris, de sangliers, de crocodiles, de scorpions, d'un grand nombre de reptiles; près des lieux habités on voit le chien et le porc; on évalue à quelques milliers le nombre des habitants de ces îles. Au physique, ils ressemblent beaucoup aux Malais; leurs yeux sont petits et légèrement obliques. Ils sont craintifs et hospitaliers, doux et soumis, à moins qu'ils ne soient excités par la jalousie et la provocation, mais il y a dans le développement de leur intelligence des différences qui tiennent probablement à la nature au milieu de laquelle ils vivent. Ceux de la Grande-Nicobar, qui paraissent n'avoir aucune notion d'agriculture, souffrent de la faim et mènent une vie malheureuse sous un ciel que les pluies continuelles obscurcissent

pendant six mois, et où le soleil brûlant développe les miasmes fétides des marais. Dans les autres îles qui passent pour être beaucoup plus saines, les habitants ont des légumes et des fruits, de la volaille, et vendent différents produits aux navigateurs que les vents poussent vers leurs côtes. C'est ainsi que, pour du fer, du drap et du tabac, ils donnent de l'ambre gris, de l'écaïlle de tortue, des cocons, de la cannelle sauvage, d'admirables et nombreux coquillages. Du reste, ces indigènes ont une idée vague d'un être élevé qu'ils nomment *knallen*, révélation confuse d'un créateur, laquelle leur a été sans doute inspirée par la nature. Leurs femmes sont jolies et bien faites. — Les Nicobariens formaient dans la division anthropologique de Linné la division des hommes à queue. Cette erreur grossière dans laquelle était tombé le grand naturaliste, et qu'avaient reproduite ensuite sans aucun examen Buffon et Monboddo, a sa source dans une observation trop légère d'un marin danois nommé Kierpping, homme d'ailleurs assez ignorant. Ce marin ayant aperçu la petite bande de drap qui, dans leur habilement, pend par derrière, répandit aussitôt le bruit absurde qu'il avait découvert une race d'hommes à queue, semblables aux satyres de l'antiquité, vieille création fantastique et bizarre de la riche imagination des Grecs. — Les Danois avaient jadis formé un établissement aux Nicobar, qu'ils nommaient *Frederick's Oerne*, îles de Frédéric. Mais les fièvres continuelles qui régnent dans le lieu, où se trouvait le poste, sur une baie spacieuse de la côte orientale de la grande Nicobar, l'ont fait abandonner.

O'FASSIS.

**NICOLAS**, papes. Ils sont au nombre de cinq. Le premier était fils d'un Romain nommé Théodore Régionaire. Sergius II l'avait fait sous-diacre, Benoît III l'avait, pour ainsi dire, associé au gouvernement de l'église; et, à la mort de ce dernier, il fut élu pape le 24 avril 858. Photius occupait alors le siège pa-

triarchal de Constantinople, dont Ignace était chassé; et il avait écrit à Rome pour en obtenir l'approbation de sa conduite. Nicolas I<sup>er</sup> profita de cette démarche pour accroître les privilèges du saint-siège. Il chargea deux légats d'aller juger ce différend à Constantinople. Un concile y fut convoqué; la déposition d'Ignace y fut prononcée, et les légats de Rome la signèrent. Mais Ignace en ayant appelé au pape lui-même, Nicolas, qui avait déjà refusé de reconnaître Photius, malgré l'éclatante protection que lui accordait l'empereur Michel, accusa ses propres légats de prévarication, et ordonna la réintégration du patriarche Ignace. Un concile assemblé à Rome, en 863, confirma ce décret, et y ajouta la condamnation des iconoclastes, dont l'hérésie troublait depuis long-temps la paix de l'église. Photius et l'empereur Michel répondirent par des lettres injurieuses; Nicolas répliqua par des sommations et des ordres dont le patriarche byzantin ne tint aucun compte. Il alla même jusqu'à faire prononcer la déposition du pape par un concile; mais le meurtre de l'empereur Michel et l'usurpation de Basile changèrent la face des choses; et Nicolas, satisfait du rétablissement d'Ignace, ferma les yeux sur le parricide qui lui avait procuré ce triomphe. Lothaire II, roi de Lorraine fut le second souverain attaqué par Nicolas. Sur une accusation d'inceste portée contre la reine Thietberge, Lothaire avait fait casser son mariage, pour épouser Valdrade, sœur de Gunther, archevêque de Cologne; et les deux parties avaient envoyé des ambassadeurs à Rome pour se justifier. Nicolas convoque un concile à Metz, et ordonne aux évêques lorrains d'y amener Lothaire. Mais ses légats se laissent corrompre; et l'archevêque de Cologne fait confirmer par le concile le mariage de sa sœur. Nicolas casse les actes du concile de Metz, et dépouille Gunther des fonctions épiscopales, ainsi que son oncle, Teutgaud, archevêque de Trèves. Ces deux prélats, qui étaient venus à Rome plaider leur cause, se réfugièrent à la

hâte dans les états de l'empereur Louis, mirent en rumeur toute l'église gallicane, et lancèrent un manifeste contre le saint-siège. L'empereur Louis embrassa le parti de son frère Lothaire, et courut à Rome pour châtier le pape. Mais, dans l'attaque d'une procession par ses soldats, la vraie croix ayant été brisée et jetée dans la boue, le superstitieux empereur en fut tellement effrayé qu'il s'estima trop heureux d'obtenir son pardon, et qu'il souscrivit à la déposition des prélats qu'il venait défendre. Tous les évêques lorrains se soumirent; Lothaire lui-même, n'osant braver l'anathème, répudia Valdrade, et reprit la reine Thietberge. Charles-le-Chauve eut son tour. Il avait fait arrêter Rothade, évêque de Soissons, à la sollicitation d'Hincmar de Reims, qui l'avait déposé. Nicolas I<sup>er</sup> reçut l'appel de Rothade, menaça Hincmar et ses suffragants des foudres du saint-siège, et ordonna au roi Charles de relâcher son prisonnier. Il le blessait en même temps au cœur, en prenant le parti de Baudouin, le forestier de Flandre, qui venait d'enlever sa fille Judith. Charles-le-Chauve montra quelque velléité de résistance, et finit par céder sur les deux points. Il accorda sa fille au ravisseur, et rendit le siège de Soissons à Rothade. — La conversation des Bulgares et de leur roi Bogoris est un des grands événements de ce pontificat. En la pressant par ses envoyés, Nicolas avait un double but, celui de faire entrer un peuple entier dans le giron de l'église, et le plaisir de faire un acte de souveraineté aux portes de Constantinople et dans le ressort du patriarchat d'Orient. Ce pontife entreprenant, digne précurseur de Grégoire VII, tint le saint-siège 9 ans, 7 mois et 20 jours; et mourut le 13 nov. 867. On loue sa charité, son savoir; mais les 100 lettres qu'il a écrites aux divers souverains et prélats de son temps sont empreintes de cet esprit d'orgueil et de domination qui l'animait; et Réginon a eu raison de dire qu'il commandait en roi aux princes et aux rois, comme s'il eût été le monarque de l'univers. Nicolas I<sup>er</sup> était le cent-

neuvième pontife de l'église romaine.

NICOLAS II en fut le 159<sup>me</sup>. A la mort d'Étienne X, les comtes de Toscanelle s'étaient hâtés d'élire un pape qui prit le nom de Benoît X, au mépris du serment qu'ils avaient fait à Étienne d'attendre qu'Hildebrand fût revenu d'Allemagne. Celui-ci, indigné de leur précipitation, assembla ses partisans à Florence; et Gérard, évêque de cette ville, ayant été élu, prit, en 1058, le nom de Nicolas II. Il était né dans le royaume de Bourgogne; l'empereur Henri IV protégea son élection, et le fit accompagner dans Rome par le duc Godefroi de Lorraine. Benoît X abdiqua la tiare à ses pieds pour échapper à l'anathème; et le nouveau pape s'occupa sans relâche de rétablir la discipline dans une église dont la débauche et la simonie s'étaient emparées: l'hérésie de Bérenger y apportait de nouveaux troubles, et l'irruption des Normands dans le royaume de Naples ajoutait aux tribulations du saint-siège. Pour remédier à tant de maux, Nicolas II ouvrit à Rome, en avril 1059, un concile où assistèrent 113 évêques: on y fit des réglemens contre les simoniaques, les adultères, les volcurs de grands ebe-mins. Bérenger y comparut: il brûla ses livres pour obtenir sa liberté, et reprit ses prédications dès qu'il l'eut obtenue. Ne pouvant chasser les Normands, il prit le parti de se raccommoier avec Robert-Guiscard, leur chef, qu'il investit du duché de Calabre et de la Pouille, et eut l'adresse d'en faire un vassal et un défenseur du saint-siège. Deux autres conciles furent tenus à Vienne et à Tours pour le rétablissement de la discipline. Mais les ordinations continuèrent à se faire à prix d'argent dans toute la chrétienté; et Nicolas II mourut à la peine vers la fin du mois de juin 1061. Le fameux Pierre-Damien, cardinal d'Ostie, a fait l'éloge de sa piété.

NICOLAS III, 194<sup>me</sup> pape, succéda, le 25 nov. 1277, à Jean XXI, dont il avait été le principal ministre: c'était Jean Gaétan des Ursins, cardinal de Saint-Nicolas, à qui saint François d'Assise

avait, dit-on, prédit la tiare, Rodolphe de Habsbourg se démit entre ses mains de toutes les prétentions de l'empereur sur le patrimoine de Saint-Pierre et sur la Romagne. Charles d'Anjou renonça en même temps au vicariat de l'empire et à la dignité de sénateur; et le nouveau pape publia, le 18 juillet 1278, un décret qui excluait les étrangers du gouvernement temporel de Rome et des états du saint-siège. Il profita des terreurs qu'inspirait l'ambition effrénée de Charles d'Anjou à Michel-Paléologue, empereur de Constantinople, pour essayer de réunir les deux églises grecque et latine; mais il n'eut pas plus que les autres papes la gloire de finir ce schisme. Il ne réussit pas davantage dans son projet de réconcilier le roi de France, Philippe-le-Hardi, avec Alfonso de Castille, dans sa résolution d'abolir les tournois. Mais il eut l'honneur de soumettre à un tribut de 100 marcs d'argent le roi de Hongrie, Ladislas III, pour le punir d'avoir protégé les idolâtres de la Comarie. Nicolas III, occupé sans relâche de l'agrandissement de sa famille, avait formé de grands desseins pour l'établir dans la Haute-Italie, et pour chasser les Français de la Sicile, quand la mort le surprit à Surin, près de Viterbe, le 22 août 1280; et ce fut son successeur, Martin IV, qui eut l'horrible gloire de mettre à exécution le plan des vèpres siciliennes. Au dire des historiens du temps, il n'en fut pas moins renommé pour sa vertu, sa grandeur d'ame et sa piété. Son ambition et sa cupidité sont moins contestées, car les 33 mois de son pontificat lui suffirent pour rendre sa famille la plus riche et la plus puissante de toutes les familles romaines.

NICOLAS IV, 197<sup>me</sup> pape, fut le successeur d'Honorius IV, après une vacance de 10 mois. Il se nommait Jérôme d'Ascoli, parce qu'il était né dans cette ville de parents pauvres. Entré de bonne heure dans les frères mineurs, il y fut distingué par saint Bonaventure, général de l'ordre, qui l'envoya comme provincial en Dalmatie. Il fut promu lui-même au généralat, en 1274, pendant sa nonciature

de Constantinople, et fait cardinal par Nicolas III. Martin IV lui donna l'évêché de Palestrine, le 23 avril 1281, et il fut enfin élu pape d'une voix unanime, le 15 février 1288. Ce fut à sa prière que Charles II d'Anjou fut relâché par Alphonse d'Aragon; et, en le couronnant roi de Sicile le 29 mars 1289, il ordonna à l'Aragonais de quitter l'île qu'il avait usurpée. Mais il fallait une armée pour appuyer cette ordre, et le pape n'en avait pas une à donner à son nouveau vassal. La perte de la Palestine fut pour lui un sujet de douleur; et il fit de vains efforts pour exciter les princes chrétiens à renouveler la folie des croisades. Tous ses projets furent arrêtés par sa mort, le 4 avril 1292. On loue son savoir, son goût pour les gens de lettres; on lui attribue une grande part dans l'établissement de l'université de Montpellier; mais il était intraitable pour ses ennemis, et les poursuivait jusque dans le tombeau, car il fit déterrer et brûler les corps de deux moines, qui l'avaient appelé antechrist.

NICOLAS V, 217<sup>me</sup> pape, fils d'un médecin de Sarzane, se nommait Thomas, et était cardinal - évêque de Bologne, quand il fut élu à la place d'Eugène IV au mois de février 1447. Félix V vivait encore à Lausanne; mais il n'avait conservé dans son obédience que les Suisses et la Savoie. Nicolas fut immédiatement reconnu par les autres puissances; et la médiation de Charles VII, roi de France, lui valut, en 1449, la démission de son royal compétiteur, qui redevint Amédée de Savoie. C'est pendant ce pontificat que tomba, le 29 mai 1453, la ville de Constantinople sous le fer de Mahomet II. L'empereur Constantin-Paléologue avait imploré les secours du pape; et celui-ci avait semblé en promettre, moyennant la soumission de l'église grecque. Mais il était hors d'état de tenir cette promesse, et le peuple grec ne voulait pas de l'union. A la nouvelle de cette catastrophe, Aeneas Sylvius, qui fut, depuis, le pape Pie II, engagea Nicolas V à prêcher une croisade, et y employa lui-même toute son éloquence. Les intérêts

opposés des princes de l'Europe firent échouer ce projet; et les Turcs restèrent maîtres du Bosphore. L'année précédente (1452), Nicolas V avait couronné à Rome l'empereur Frédéric III, et pris le parti de ce prince contre les Autrichiens, les Hongrois et les Moraves. Les rebelles se moquèrent des anathèmes; et deux ou trois combats finirent cette révolte. Le saint-siège n'inspirait plus de craintes, et se relâchait lui-même de sa rigueur. Car ce pape souffrit le divorce du prince Henri de Castille, et son mariage avec une seconde femme du vivant de la première. En 1455, les Prussiens, fatigués de la domination de l'ordre teutonique, n'enrent pas plus d'égard aux ordres et aux foudres de Nicolas V, qui leur enjoignait de rester sous le joug des chevaliers. Ils se donnèrent au roi de Pologne. Un violent accès de goutte emporta ce pape, qui venait d'échapper à une conjuration tramée contre sa vie par un nommé Étienne Porcario, dont le gibet avait fait justice. Nicolas V mourut le 24 mars 1455, et laissa une grande réputation de vertu et de charité. Ses bienfaits avaient attiré dans Rome les savants grecs, qui fuyaient le glaive de Mahomet II. Il fit rechercher dans l'Orient les livres anciens, qui allaient périr dans ce naufrage du vieil empire; et offrit jusqu'à 5,000 ducats à celui qui lui apporterait l'*Évangile de saint Matthieu* en langue hébraïque. Quatre-vingts ans avant lui, l'église avait vu un antipape qui avait pris le nom de Nicolas V, et dont nous avons parlé à l'article du pape Jean XXII.

VIENNET, de l'académie française.

NICOLAS I<sup>er</sup> (PAULOWITSCH), empereur et autocrate de toutes les Russies, tsar de Pologne depuis le 1<sup>er</sup> décembre 1825. Ce prince a été couronné à Moscou le 3 septembre 1826, et à Varsovie le 24 mai 1829. Nicolas est le troisième fils de l'empereur Paul I<sup>er</sup> et de sa seconde épouse Marie (Sophie-Dorothee), duchesse de Wurtemberg; il est né le 6 juillet 1796 (25 juin, ancien style); cependant, comme le 6 juillet du XVIII<sup>e</sup> siècle correspond au 7 du même mois du

xix<sup>e</sup>, c'est à cette dernière date qu'on célèbre l'anniversaire de sa naissance. Le grand-duc Nicolas fut élevé par le général Lamsdorf sous la direction immédiate de l'impératrice sa mère. D'autres précepteurs furent adjoints au général pour compléter son éducation : nous citerons le conseiller d'état Adelung, en qualité de professeur de littérature moderne, et le conseiller du collège Storek, comme professeur de sciences politiques et économiques. Le prince se livra avec une ardeur peu commune et une aptitude remarquable à l'étude de toutes les branches de la science militaire, et de préférence à celle de l'art des fortifications. Favorisé de la nature, il ne se renferma pas exclusivement dans le domaine des sciences abstraites. Il fit preuve de bonne heure d'un goût prononcé pour les arts, surtout pour la musique : il a composé plusieurs marches militaires qui dénotent un talent fort remarquable. Après le rétablissement de la paix générale, et lorsque, grâce à elle, tous les états européens replacés sur leurs bases, furent rentrés dans les voies normales, il visita plusieurs contrées du continent, et parvint même l'Angleterre, où il débarqua en 1816. Non content de s'être instruit ainsi à l'école des peuples étrangers, il s'empressa à son retour de se rendre dans les provinces les plus importantes de l'empire, et s'arrêta long-temps dans les principales villes. Le 13 juillet 1817, il épousa la fille aînée de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Cette princesse, nommée Charlotte, née le 13 juillet 1798, embrassa la religion grecque, et prit le nom d'*Alexandra-Feodorowna*. Cette union n'était, chose rare chez les souverains ! que la conséquence d'une affection mutuelle. Elle fut cimentée par la naissance de quatre fils et de trois filles, tous vivants aujourd'hui. L'héritier présomptif de la couronne, le grand-duc *Alexandre, Césarévitch*, né le 29 (17) avril 1818, a été, le 4 mai 1834, déclaré majeur par l'empereur son père, et a prêté serment de fidélité à la constitution et au chef de l'empire. Aus-

sitôt que la nouvelle de la mort de son frère Alexandre I<sup>er</sup> arriva à Saint-Petersbourg, le grand-duc Nicolas s'empressa de prêter serment de fidélité à son frère Constantin, qui était à Varsovie ; ordonna de le proclamer empereur, et le fit reconnaître par toute la garnison. Bien que le sénat, conformément aux ordres d'Alexandre, eût déchiré des papiers que celui-ci lui avait confiés peu de temps auparavant, avec l'injonction de ne briser le scellé qu'après la nouvelle de sa mort, bien que le sénat eût immédiatement fait connaître que ce dépôt n'était autre que l'acte d'abdication signé par le grand-duc Constantin, qu'accompagnait un ordre formel d'Alexandre de proclamer sans délai le grand-duc Nicolas comme chef de l'état, cependant, ce prince, n'écoulant que ses sentiments de loyauté, se refusa avec fermeté à ces mesures, illégales à ses yeux, parce qu'il ne pouvait admettre comme valable une résolution adoptée par son frère pendant la vie d'Alexandre, et sur laquelle depuis ce temps il avait pu revenir. Mais le grand-duc Constantin, qui avait déjà, le 7 décembre, appris la mort de l'empereur, chargea le 8 le grand-duc Michel de plusieurs lettres adressées à sa mère et à son frère, dans lesquelles il renouvelait l'assurance que son abdication était réelle et conforme à ses vœux, et déclarait hautement qu'il reconnaissait dès à présent Nicolas comme empereur de toutes les Russies. Dans un manifeste du 24 décembre 1825, Nicolas publia une relation authentique de toutes ces circonstances qui l'appelaient au trône ; il ordonna que le 26 toutes les autorités civiles et militaires lui prêtassent serment de fidélité ; et il annonça enfin que son règne commençait du 1<sup>er</sup> décembre, jour de la mort de l'empereur Alexandre. Depuis ce moment, quoi qu'en disent les esprits passionnés et séduits par de fausses utopies, l'empereur Nicolas I<sup>er</sup> occupa une place remarquable dans les annales de son empire. Si on envisage l'ensemble des actes de son gouvernement pendant ces douze dernières années (v. Russie), on comprend sans

peine que le but unique et invariable de sa politique a été et est encore de conserver et d'étendre le pouvoir dont il a hérité de son frère. Pour y arriver, il a eu des dangers à braver, de graves difficultés à combattre; il y est noblement parvenu; et en toute occasion il a su tirer parti des avantages que lui offraient sa position et les circonstances tout-à-fait exceptionnelles dans lesquelles il s'est trouvé souvent placé. Cependant il doit subir la loi commune à l'humanité : tant qu'il vivra, l'injustice et les haines des partis lui tiendront peu compte de ce qu'il aura fait. L'histoire de la Russie lui réserve une de ses pages les plus belles. Cette espérance n'est-elle pas la seule qui console les princes dont la tâche est de combattre les factions et de rendre les peuples heureux et puissants en quelque sorte malgré eux ? A peine Nicolas avait-il mis le pied sur les premiers degrés du trône que la lutte commença : le 26 décembre, jour fixé pour la prestation du serment de fidélité, il se trouva face à face avec la révolte; et les droits du trône, l'existence de la dynastie et la paix intérieure de l'empire furent gravement menacés. Dès ce jour, il annonça ce qu'il pouvait être; il aborda de front le danger : à la tête des régiments de la garde impériale qui lui étaient restés fidèles, il montra une si noble audace, un courage et une présence d'esprit si remarquables, il exposa sa vie avec tant de dévouement et d'abnégation que la victoire lui fut en peu de temps assurée. Le danger était cependant grave : d'une part, quelques régiments de la garde, appuyés par les masses aveugles de la lie du peuple, étaient en pleine révolte; de l'autre, une conspiration qui avait de nombreuses ramifications, et qui n'attendait que le moment opportun pour éclater et renverser l'ordre de choses, satisfaire ses vus ambitieuses et fonder ce qu'elle appelait une *nouvelle Russie*, voilà ce que Nicolas sut comprimer et ramener au devoir. La loi punit sévèrement les coupables; la clémence impériale intervint, et modifia la rigueur de ses arrêts suivant

le degré de culpabilité de chacun des condamnés. Tout en comprimant la révolte avec énergie, en affermissant le trône un instant ébranlé; Nicolas eut la sagesse de chercher à lui ôter tout prétexte à l'avenir. Trop habile pour méconnaître la nécessité de nombreuses améliorations, il montra hautement que jamais il ne souffrirait qu'on lui en fit insolemment une loi, que le bien devait émaner de lui et ne pouvait jamais sortir d'un bouleversement social. Il s'attacha dès ce moment avec un zèle peu commun et une bien louable sollicitude à réprimer des abus qui pouvaient rendre les liens du pouvoir incommodes sans les renforcer. Son attention se porta surtout sur l'administration intérieure de l'empire; il s'attacha à introduire l'ordre et l'économie dans les finances de l'état, à simplifier les rouages administratifs, à perfectionner les lois. En 1833, un code complet, rédigé sous sa surveillance spéciale, et où se retrouvent ses inspirations, a été publié. Nicolas s'occupe à la fois de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, du système d'éducation dans toutes ses branches, en un mot de tout ce qui tient à un plan de réforme rationnel et étendu. Dans ses voyages annuels à Moscou et dans les provinces de son vaste empire, jamais il ne perd de vue ces importantes questions sociales. C'est à lui que l'observatoire de Saint-Péterbourg est redevable des importants travaux qui l'ont rendu un des plus beaux du monde. Non content de ces mesures conservatrices et progressives à la fois; il a su, en prescrivant ce qui est bien, écarter tous les périls en faisant exercer la surveillance la plus sévère sur les relations politiques avec les peuples étrangers et sur les travaux de la presse. Le développement de la puissance de la Russie au dehors a été conduit avec autant de sagesse et de fermeté; dans toutes ses relations avec les états étrangers, l'empereur n'a jamais perdu de vue l'extension de son influence politique et du commerce des sujets de son empire. Le cabinet russe s'est énergiquement montré

dans les affaires de Perse (v.), dans ses querelles avec la Turquie (v. AKJERMANN et ANDRÉOPOLE), et dans la question grecque (v. GAÏCE). Partout les armes de la Russie ont été victorieuses, et les conditions de la paix empreintes d'une sage modération. Le traité conclu avec la Perse, à Turk-mantschei, le 22 février 1828, a donné à l'empire russe des frontières sûres et faciles à défendre; il a été en outre stipulé une convenable indemnité des frais de la guerre et la liberté de la navigation sur la mer Caspienne. De concert avec le cabinet de Saint-James, celui de Saint-Petersbourg a empêché que la Perse, après la mort de Fetsch-Ali (le 20 octobre 1834), ne fût livré aux désastres d'une guerre de succession, et a fait monter sur le trône le prince légitime, Mehemed-Mirza, petit-fils du schah, sans exiger de dédommagement pour les dépenses de la campagne. L'empereur Nicolas ne s'est pas montré moins modéré envers le sultan Mahmoud. Ses armées victorieuses étaient déjà aux portes de Constantinople lorsqu'il lui accorda la paix, et lui restitua les provinces conquises et les places fortes, à l'exception de la forteresse d'Anapa et de quelques autres, nécessaires pour défendre les provinces russes en Asie contre les incursions dévastatrices des hordes du voisinage. Un traité subséquent a délimité d'une manière plus avantageuse à leur défense militaire les frontières de l'Arménie russe. L'empereur Nicolas a pris sous sa protection les principautés de Moldavie et de Valachie, en 1834; il a fait en sorte que leur gouvernement fût confié à des hospodars légalement nommés. Il n'a conservé que la forteresse de Silistrie jusqu'au paiement intégral de la contribution de guerre due par le sultan; et aussitôt que ce paiement a été effectué il en a ordonné l'évacuation. Par cette modération, par cette fidélité à remplir ses engagements, et surtout par le secours prompt et énergique qu'il a accordé à la Porte contre les agressions du pacha d'Égypte, l'empereur Nicolas s'est acquis l'amitié et la confiance du sultan Mah-

mond. Ce dernier lui a prouvé sa reconnaissance en signant, le 8 juillet 1833, le traité d'Unkiar-Skelessi. Ce traité assure à la Russie une position presque inattaquable contre toutes les agressions maritimes que ses ennemis pourraient tenter par les Dardanelles et le Bosphore, que le divan s'est engagé à fermer à tous les peuples avec lesquels la Russie serait en guerre. Contre l'Europe occidentale, la politique de l'empereur Nicolas ne tendait qu'à veiller à la conservation de l'ordre monarchique et du principe de la légitimité, tels qu'ils avaient été établis et reconnus par les congrès de Vienne et d'Aix-la-Chapelle. On s'explique facilement son hostilité pour la révolution de juillet, dont les conséquences heurtèrent de trop près les intérêts et les sympathies politiques de la Russie, en amenant en Belgique le renversement de la dynastie d'Orange, et en Pologne une insurrection contre le pouvoir impérial. La propagande, recourant aux armes et à la violence, trouva partout Nicolas armé et sévère. La question était vitale; les demi-mesures n'eussent conduit qu'à une perturbation générale. Nous n'avons pas ici à prendre en main la cause des souverains absolus, nous constatons la lutte engagée entre eux et les principes révolutionnaires; nous constatons la victoire et les moyens employés par le vainqueur; c'est à l'avenir à nous apprendre quels seront les peuples les plus heureux, de ceux qui ont renversé les principes par des faits, ou de ceux qui ont été maintenus dans les voies anciennes. En envisageant sainement et sans préoccupation la position de l'empereur Nicolas, on comprend la sévérité qu'il déploya dans ses mesures contre les sociétés secrètes, et la vengeance qu'il tira des Polonais révoltés, qui commirent, il faut le reconnaître, une faute grave en proclamant la déchéance de Nicolas. Cet acte de haute imprudence aggrava la position de la Pologne en animant contre elle le sentiment national des Russes; et en paralysant les intentions conciliatrices de l'empereur. Plus les Polonais exi-



du berceau, exercèrent une grande influence sur ses destinées. A l'âge de 15 ans, il perdit un œil dans une émeute qu'il avait excitée, et, trois années plus tard, il déserta la maison paternelle, après y avoir commis un vol au préjudice de son père : cette première faute fut le prélude de tous ses crimes. Quand il eut vécu pendant quelque temps dans le désordre et le scandale, il se mit aux gages d'un voiturier. C'est au service de ce maître qu'il versa le sang pour la première fois en assassinant, dans une révolte à main-armée, un préposé de la douane de Cadix. Pour échapper aux recherches de la justice, il fut forcé de déguiser son nom, et de se cacher pendant trois ans sous le froc d'un cordelier : cet état d'appréhension continuelle ne l'intimida point, et le malheureux ne craignit pas de faire son apprentissage de voleur au moment même où il était l'objet de vives poursuites. Cependant, la crainte de l'échafaud le fit renoncer à ce dangereux métier; et bientôt on le vit fréquenter les églises et les tavernes de Séville, affectant tour à tour une dévotion outrée aux pieds des autels, et affichant ses désordres dans les maisons de jeu. L'art avec lequel Nicolas savait prendre le masque de la piété favorisa sa réception dans le corps des jésuites, mais ce changement de condition n'amena aucune réforme dans sa conduite, et le titre de disciple de saint Ignace ne l'empêcha pas de commettre un faux en épousant la fille d'un marchand de Gibraléon sous un nom emprunté. Quand le nouveau jésuite eut prononcé les derniers vœux, les Pères soupçonnèrent ses intrigues, et, se repentant, mais trop tard, de l'avoir admis dans leur société, l'envoyèrent dans un autre couvent de la compagnie. Là, Roubiouni ne tarda point à soulever les frères ignatiens contre les Pères au sujet d'une prétention puérile; cependant, après de violentes querelles, la crainte du scandale rétablit la bonne harmonie entre les deux parties, au grand mécontentement de Nicolas, qui partit alors pour aller porter la parole de Dieu

dans l'Amérique méridionale. A son arrivée dans le Paraguay, le nouvel apôtre trouva les esprits en fermentation, et prêts à secouer le joug de la domination européenne. Qui le croirait? on vit l'ambitieux missionnaire encourager ces dispositions à la révolte, prêcher la liberté, et déclamer ouvertement contre la tyrannie de l'Espagne et du Portugal. A sa voix, les habitants du Paraguay se soulevèrent, et Nicolas, nommé chef des rebelles, marcha, enseignes déployées, sur l'Assomption, ville capitale, et principale résidence des jésuites. Sur le bruit de cette sédition, le gouverneur vint se mettre à la tête d'un gros d'Indiens pour repousser les révoltés, mais les Indiens refusèrent de lui obéir : dans cette extrémité, quelques jésuites croient qu'il suffira, pour faire rentrer les rebelles dans le devoir, d'aller au-devant d'eux le crucifix à la main : vain espoir ! ils sont les premières victimes de la révolte ; l'église de l'Assomption est profanée, et le massacre de 24 prêtres, égorgés sur les marches de l'autel, vint mettre le comble à tous ces forfaits. Enhardi par ce succès, Nicolas parcourut, le fer et la flamme à la main, les contrées de Los Charcas, de Corrientes, de Rio-de-la-Plata, de Quito, et se fit proclamer roi du Paraguay, sous le nom de Nicolas I<sup>er</sup>, dans la ville de Santa-Fé, aux applaudissements de cent peuplades. L'ambitieux monarque résolut de soumettre à son empire la république des Mamelus, peuple sauvage et cruel, qui vivait dans des forêts et dans des montagnes presque inaccessibles. Après avoir traversé d'immenses déserts à la tête de troupes nombreuses, il entra triomphant dans les murs de St-Paul, refuge assuré des apostats et des criminels. Là, bientôt la multitude lui décerna le titre d'empereur, et ses partisans firent périr quiconque s'opposait à son couronnement. Élu par les vœux d'une nation libre, et dont on regardait la conquête impossible, Roubiouni se crut un souverain légitime, et fit frapper, en mémoire de son avènement, des médailles dont l'exergue représentait un jésuite couron-



né, avec cette inscription : *Nicolas, jésuite, roi du Paraguay, et empereur des Mamelus* (1). Pendant que Nicolas donnait des lois à ses nouveaux états, et qu'à l'exemple du Dairi, pontife des Japonais, il se formait un harem, les habitants du Paraguay revinrent sous la domination européenne : pour réparer cette perte, il résolut de porter la guerre dans le Pérou, mais les préparatifs du vice-roi de Lima firent échouer ce projet. Dès lors, il gouverna l'empire du fond de son sérail, partageant sa vie entre la mollesse de Sardanapale et les cruautés de Néron. — Quelle fut sa fin ? nous l'ignorons ; nos recherches n'ont pu nous l'apprendre d'une manière bien précise, mais le récit, les prévisions de quelques chroniqueurs espagnols du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout porte à croire que Nicolas Roubiouni fut renversé du trône par les Mamelus révoltés, et qu'il expia par sa mort les crimes de son règne. A.-D. E. T.

**NICOLAS DE PISE**, ou le *Pisano*, fut en son temps un habile sculpteur et un grand architecte ; la vieille école florentine le regarde comme un de ses fondateurs, et on voit encore dans plusieurs villes italiennes de beaux monuments civils et religieux qui furent construits sur les plans et dessins de ce maître. Selon toute probabilité, il naquit vers le commencement du XII<sup>e</sup> siècle, puisque son biographe Vasari rapporte à l'année 1225 la date de ses premiers travaux en sculpture, qu'il exécuta pour le tombeau de S. Domenico-Galagora à Bologne. Si le nom de cet artiste est encore célèbre de nos jours, ce n'est pas seulement à cause de la grandeur et de la beauté de ses ouvrages, mais parce qu'il prépara un nouvel avenir aux arts dégénérés en les retrempan aux sources fécondes de l'antique, en abandonnant le mauvais goût byzantin qui dominait alors en Italie, et sous l'influence duquel travaillaient toujours Cimabue, Arnolfo di Lapo, et la plupart de ses contemporains. Le style hardi, bizarre et original qu'il adopta, tenait cependant par un côté aux anciennes doctrines ; mais néanmoins portait un caractère de

transition bien marqué qui pourrait servir de point de départ à l'histoire de cette réforme, dont l'épanouissement fut si magnifique au XVI<sup>e</sup> siècle, après qu'on eut remis partout en honneur l'étude des beaux modèles de l'antiquité. Les biographes se sont entendus pour constater le mérite de Nicolas Pisano, mais ne nous ont transmis aucun détail intéressant sur sa vie privée. On sait, entre autres choses, qu'il s'adonna d'abord à la sculpture et apprit son art en s'enrôlant dans certaines confréries d'ouvriers grecs employés à sculpter des ornements pour la cathédrale et le baptistère de Pise. Peut-être serait-il resté toute sa vie confondu dans la foule de ces compagnons ornemanistes, si d'heureuses circonstances n'étaient venues développer le germe de son génie. — A cette époque, les expéditions maritimes ou commerciales des Pisans étaient fréquentes, et se dirigeaient surtout vers le Levant ; ils rapportèrent de ce pays sur leurs vaisseaux d'assez beaux restes et des fragments plus ou moins précieux de sculpture et d'architecture. Nicolas eut occasion de voir ces ouvrages, et fut frappé de leur beau travail. Son admiration, d'abord incertaine au milieu de ces chefs-d'œuvre, se porta tout entière sur un grand sarcophage orné de bas-reliefs qui représentaient la chasse du sanglier et l'histoire de Méléagre. Ce monument et quelques autres objets d'art enlevés aux ruines de l'ancienne Grèce firent naître en lui un meilleur goût et le sentiment de la pureté des formes. Dès lors, abandonnant l'école des Byzantins pour s'exercer à reproduire des antiques, il acquit bientôt par cette excellente étude une supériorité incontestable sur tous ceux qui de son

(1). Quand les feuilles publiques annonçaient, en 1765, l'apostasie et la royauté de Nicolas, on se hâta généralement de le haïr et la colonie s'agitait et se bristait pour faire mettre la défense dans l'église des vœux qui avaient des jésuites autour de leur trône ; mais bientôt la vue de la médaille frappée à l'effigie de Roubiouni donna les doutes, et rallia tout le monde à l'apostrophe des hommes et des dissidents de Saint-Médard, qui en réponse n'ont pas de trouver dans ce titre un grand mérite d'acquiescement contre les jésuites.

temps maniaient le ciseau. Jeune encore, il donna des preuves éclatantes de son talent quand il eut à sculpter ce tombeau de St-Dominique dont nous avons déjà parlé. Il l'acheva qu'en 1231 ce bel ouvrage, qu'on voit encore à Bologne. Il bâtit pour cette même ville le couvent et l'église des religieux dominicains. Après quoi, étant revenu à Pise, il entreprit divers travaux d'architecture, et modifia par d'heureux changements la manière alors en usage de jeter les fondations. Le sol humide et mouvant qu'il trouvait à une grande profondeur n'offrait aucune base solide sur laquelle il pût construire avec sécurité; pour triompher de cet obstacle, qu'autrefois on avait vainement par des moyens tombés depuis en désuétude, il imagina d'établir de distance en distance de gros massifs de fondements sur pilotis, et d'unir ensuite ces massifs par des arcs : ce fut ainsi qu'il éleva l'église de San-Michele in Borgo et plusieurs palais. A la fois praticien consommé et artiste ingénieux, Nicolas montra toute sa puissance, la hardiesse de son style et la richesse de sa manière dans la construction de la campanille des frères augustins de Pise. Cet édifice, qui, à l'extérieur, est de forme octogone et intérieurement circulaire, renferme un immense escalier en limaçon, formant à son centre un vide qui vu d'en haut ressemble à un puits; de quatre marches en quatre marches, sont disposées des colonnes qui supportent des arcs rampants, et s'en vont ainsi en spirale jusqu'au sommet; de sorte que ceux qui se trouvent soit en haut, soit en bas, ou au milieu, se voient monter ou descendre. Cet escalier servit de modèle à l'architecte Bramante pour celui qu'il exécuta au belvédère du Vatican sous le pape Jules II. On en a vu depuis beaucoup d'autres imitations plus ou moins heureuses, mais toujours d'un admirable effet. Les œuvres de Nicolas sont en grand nombre, et on a peine à concevoir que le cours de sa vie ait pu suffire à tant de travaux. En 1240, il donna les dessins de l'église St-Jacques à Pistoia, et il y revêtit la grande niche du

fond en mosaïques, exécutées par des artistes toscans. A Padoue, il éleva la grande église de St-Antoine, patron de cette ville; à Venise, l'église des frères mineurs; celle de St-Jean de Sicque fut construite sur ses dessins. Pendant le long séjour qu'il fit à Florence, on bâtit d'après ses plans l'église de la très Ste-Trinité; il fut l'architecte du grand monastère des dames de Faenza, du couvent de St-Dominique à Arezzo. La basilique de St-Laurent à Naples fut construite en grande partie sur ses dessins, et ce fut l'un de ses meilleurs élèves, nommé Magliocco, qui en surveilla l'exécution. Après avoir fait de grandes augmentations sur les bas-côtés de la cathédrale de Viterbe, qu'il décora dans un nouveau goût; ainsi que le couvent des dominicains de Viterbe, Nicolas, dont la réputation allait toujours grandissant, fut appelé à Naples, où il construisit une église et une magnifique abbaye consacrée à perpétuer le souvenir de la victoire remportée sur Conradin par Charles d'Anjou. On lui attribue encore l'église de Ste-Marie d'Orvieto. Dans un âge fort avancé, fatigué de sa vie active, il se retira dans sa patrie. On ne sait pas au juste en quelle année il mourut, et la date précise de sa mort ne se trouve nulle part consignée. — Parmi les nombreux élèves qui sortirent de l'école de Nicolas, se distingua son fils Jean, qui naquit à Pise, et apprit aussi les premiers éléments de son art dans cette ville. A la fois sculpteur et architecte, comme son père, il continua dignement l'œuvre de ce dernier, d'abord en se faisant comme lui réformateur du mauvais goût de son époque, puis en perfectionnant le dessin de son maître; toujours un peu lourd, et d'une naïveté qui parfois avait quelque raideur; en purifiant son style trop riche et pas assez raisonné, trop détaillé, et surchargé d'accessoirs et d'ornements. S'il n'eut pas le mérite d'exercer sur ses contemporains une influence initiale, Jean Pisano contribua à diriger les arts dans la voie du progrès, et produisit des ouvrages supérieurs à ceux de Nicolas, son père, et par leur habile

exécution et par leur belle ordonnance. Sa fécondité fut prodigieuse : il bâtit des palais, des couvents, des églises pour toute l'Italie. Les monuments par lesquels il établit sa réputation furent, à ce qu'on croit, les tombeaux des trois papes, Martin IV, Urbain IV et Benoît IX, qu'il sculpta dans sa jeunesse à Pérouse. Le dernier de ces tombeaux se voit à Naples, où il construisit le château de l'OEuf. Il donna les dessins de la façade du dôme de Siennne. En l'année 1280, il fut chargé de sculpter pour l'évêché d'Arezzo la fameuse table de marbre du maître-autel : ce morceau, de grande dimension, enrichi de bas-reliefs composés d'un grand nombre de figures qu'environnent des guirlandes de feuillage et de précieuses mosaïques, coûta mille florins d'or. Il construisit pour Florence le baptistère de l'église St-Jean. Il donna les dessins du grand-autel de l'église St-Dominique à Bologne, et enfin ceux des chaires à prêcher de la cathédrale et du Campo-Santo de Pise. On attribue à Jean Pisano beaucoup d'autres œuvres moins importantes, moins connues que celles que nous venons d'énumérer ; il est à croire que ses nombreux élèves prirent part en plusieurs circonstances à ses travaux, dont quelques-uns demeurèrent inachevés à sa mort, qui eut lieu en l'année 1320. — On trouve deux autres artistes dans l'école florentine du nom de Pisano, André et Thomas : le premier fut élève du Giotto, et fit plusieurs statues pour la ville de Florence ; le second, qui sortit de l'école d'André Orcagna, fut sculpteur, peintre et architecte. A. FILLIOUX.

**NICOLE**, écrivain théologien et moraliste, naquit à Chartres en 1625. Après avoir fait, sous la direction de son père, de rapides progrès dans les lettres grecques et latines, il se rendit à Paris pour prendre ses grades à l'université ; mais les propositions de Jansénius venaient de jeter le trouble dans ce docte corps, et le jeune Nicole, reçu bachelier, alla professer les belles-lettres à Port-Royal. Lié avec ses pieux solitaires, il ne tarda pas à partager leurs opinions religieuses,

et se dévoua tout entier au triomphe d'une cause qui avait pour soutiens des hommes aussi remarquables par leur science que par leurs vertus. En effet, il s'attacha au célèbre Arnauld, et fut mêlé à toutes les intrigues et à toutes les vicissitudes du parti janséniste, dont il devint un des émissaires les plus actifs. Pendant son séjour en Allemagne, qui dura plusieurs années, il concourut à faire connaître les *Lettres provinciales*, en les traduisant en latin, car dans ce pays, la langue française était alors beaucoup moins répandue que celle de l'ancienne Rome. Il revint en France, où la protection de la duchesse de Longueville lui ménagea un abri contre la rage de ses adversaires. C'était cette même princesse qui avait figuré dans les troubles de la fronde ; repoussée du monde de la galanterie, elle s'était jetée dans la dévotion, et avait embrassé avec ardeur la défense de Port-Royal ; mais elle mourut, et Nicole se vit encore contraint de sortir du royaume en 1679, pour chercher un refuge dans les Pays-Bas. Il vécut tantôt à Liège, tantôt à Bruxelles, en butte à la haine des jésuites, dont les persécutions mettaient sans cesse en danger sa vie et sa liberté. Fatigué d'une existence aventureuse peu conforme à ses goûts, il demanda un jour à son ami Arnauld quand il lui serait permis de goûter quelque repos : « Eh ! n'avez-vous pas l'éternité pour cela, lui répondit l'infatigable docteur. » Nicole n'eut pas la patience d'attendre la venue de cet instant : il obtint, par le crédit de l'archevêque de Paris, Harlay, la permission de rentrer dans la capitale, et publia bientôt après ses *Essais de morale*, qui eurent un succès de vogue. Il ne put cependant s'empêcher de prendre part à la querelle du quietisme, et se brouilla à cette occasion avec Racine, pour avoir condamné les spectacles comme dangereux à l'égard des mœurs, et incompatibles avec la morale du christianisme. Racine, dans deux lettres piquantes par le style et les arguments, réfuta cette doctrine ; il avait étudié sous Nicole à Port-Royal, et ne tarda

pas à se réconcilier avec son maître. Ce dernier, qui, dans sa jeunesse, avait supporté tant de fois la fatigue et les périls des voyages, devenu vieux, n'osait aller sur l'eau ni sortir de chez lui, de peur de recevoir une tuile sur la tête. Il mourut à soixante-dix ans en 1695. Nous passerons sous silence ses nombreux ouvrages de controverse, dénués aujourd'hui de tout intérêt, pour mentionner seulement ses *Essais de morale* et son *Traité des moyens de conserver la paix avec les hommes*. Voltaire traite ce dernier livre de chef-d'œuvre, et M<sup>me</sup> de Sévigné, en parlant des *Essais*, écrit à sa fille : « Devinez ce que je fais : je recommence ce traité, et je voudrais bien en faire un bouillon et l'avaler. » Toutefois, il faut convenir que si Nicole se fait remarquer par l'ordre et l'enchaînement de ses idées, ainsi que par la justesse de ses aperçus, son style manque d'énergie et de vivacité; aussi est-il placé bien loin de Montaigne et au-dessous de La Bruyère, qui l'emportent sur lui dans l'art de faire saillir la pensée par l'expression. Réduits au cadre étroit d'un petit volume, les *Essais* de Nicole ont pris place dans les stéréotypes de Didot, et trouvent ainsi des lecteurs, tandis que les œuvres complètes de cet écrivain dorment ensevelies dans les bibliothèques. SAINT-PROSPER J<sup>e</sup>.

NICOLO (NICOLAS ISOUARD, dit), naquit à Malte en l'année 1775; sa famille y tenait un rang honorable. Son père était négociant et secrétaire de la *Massa - Frumentaria*, établissement qui formait le dépôt des subsistances de l'île. Nicolo fut amené à Paris et fit ses études au pensionnat de M. Berthaud; il y apprit à jouer du piano. Destiné à la marine, il fut admis comme aspirant; mais la révolution de 1790 l'obligea à retourner à Malte. Il continua ses études musicales avec Azopardi et Vella; il les termina à Naples, Sala et Guglielmi. Son goût pour la musique lui fit abandonner le commerce, profession que son père lui avait fait prendre; il composa plusieurs opéras italiens, qui réussirent à Florence et à Livourne. C'est alors qu'il se fit ap-

peler Nicolo, pour ne pas contrarier son père, qui ne voulait pas que le nom d'Isouard figurât sur des affiches de spectacle. Ses succès lui valurent la protection de Rohan, grand-maitre de Malte : il l'appela auprès de lui et le nomma organiste de la chapelle de l'ordre. — Lors de la prise de Malte par les Français, le général Vaubois l'engagea à venir à Paris, et l'emmena avec le titre de son secrétaire. Dès son arrivée, il donna à l'Opéra-Comique le *Tonnellier*, dont il avait refait la musique en Italie. *L'Impromptu de campagne* le suivit de près. Il obtint ensuite d'Hoffman et de M. Étienne des livrets originaux, et qui lui fournirent les moyens de faire connaître toute la force de son talent: *Un Jour à Paris* et *Cendrillon* l'avaient mis au premier rang de nos compositeurs en 1810. Parmi les ouvrages nombreux qu'il avait donnés auparavant, il faut distinguer le *Médecin turc* et *Michel-Ange Joconde*, son dernier opéra, joué en 1814, est son chef-d'œuvre. — Nicolo était fort instruit dans son art : il savait trouver des mélodies élégantes, et s'élevait quelquefois à une haute portée, lorsque la situation dramatique l'exigeait, témoin l'air passionné en *mi bémol* d'*Un jour à Paris*. Il travaillait avec une grande facilité. Il a produit trop, et l'on ne trouve pas toujours dans ses compositions tous les soins et le degré de perfection qu'il était en son pouvoir de leur donner. Il m'a montré plusieurs ouvrages manuscrits dont la facture était bien supérieure à tout ce qu'il a publié. Nicolo fut long-temps le digne rival de Boïeldieu : ces deux maîtres se partageaient à l'Opéra-Comique la souveraineté. L'un écrivait des rôles brillants pour M<sup>me</sup> Durct, l'autre pour M<sup>lle</sup> Regnault, qui fut ensuite M<sup>me</sup> Lemonnier. Les opéras de Nicolo sont abandonnés; les *Rendez-vous bourgeois* paraissent encore de temps en temps sur la scène, et c'est aux bouffonneries du livret qu'ils doivent cette faveur. Les succès prodigieux de *Cendrillon* sera toujours cité dans les fastes de l'Opéra-Comique. — Nicolo Isouard est mort à Paris

à l'âge de quarante-trois ans, le 23 mars 1818. CASTIL-BLAZE.

**NICOMÈDE.** Trois rois de Bithynie ont porté ce nom. Nous n'avons sur leurs règnes, surtout sur celui du premier, que des détails fort incomplets; l'histoire de la Bithynie est peu connue. Ariën, dit-on, en avait composé une, mais elle n'est pas parvenue jusqu'à nous. Apollodore nous parle de 49 rois qui y trônèrent avant la domination romaine; nous ne savons que les noms d'un petit nombre..

**NICOMÈDE I<sup>er</sup>** ceignit le diadème au moment où sa patrie venait de secouer le joug des Macédoniens : c'était l'an 278 avant J.-C., selon les uns, et 281, selon les autres. Il ne dut de succéder à son père, Zipoète ou Zipète, que plusieurs historiens assignent comme le fondateur de cette monarchie, qu'à un double assassinat. Après avoir traité avec toute la cruauté d'un tyran ses deux frères, dans lesquels il avait rencontré deux rivaux, il les fit massacrer. Déjà, il avait appelé dans l'Asie-Mineure les Gaulois ou Galates, pour se défendre contre eux. Il est regardé comme le fondateur de la ville de Nicomédie.

**NICOMÈDE II**, était petit-fils du précédent et fils de Prusias, qu'il fit assassiner dans un temple où il s'était réfugié; il monta à sa place sur le trône, l'an 148 avant J.-C. Cette action à valu à Nicomède le surnom de *Philopator*, sans doute par ironie. Cependant, il faut dire aussi que Prusias avait voulu, de son côté, faire tuer son fils. Du reste, le monarque parricide se concilia l'amour de ses sujets par la douceur de son caractère, et, durant un règne de 53 ans, il déploya toutes les qualités qui distinguent les bons princes. Nicomède avait tué son père; il fut à son tour tué par son fils Socrate, l'an 90 avant J.-C. La fin de son long règne fut troublée par la crainte de voir Mithridate-le-Grand, son beau-frère, fonder sur ses états et le dépouiller. Pour prévenir ce danger, il supposa un enfant de 6 ans, qu'il dit être troisième fils d'Ariarathie, roi de Cappadoce, pays dont le roi de Pont s'était déjà emparé,

et l'envoya à Rome revendiquer l'héritage de ses ancêtres, mais le sénat, sans vouloir approfondir ce mystère, enleva la Paphlagonie à Nicomède, et déclara libre la Cappadoce, qui se trouvait sous la puissance de Mithridate; puis, les Cappadoceiens, habitués à obéir à un maître, ayant refusé le don du peuple-roi, et lui demandant un souverain de son choix, Rome leur donna, comme on sait, Ariobarzane.

**NICOMÈDE III**, fils du précédent, fut proclamé roi de Bithynie après la mort de son père. Mais Socrate, son frère aîné, revendiqua le trône. Mithridate, qui voyait avec joie cette division, appuya les droits de Socrate. Nicomède fut détrôné par son frère, puis par Mithridate. On le vit alors courir à Rome, implorer la protection du sénat, qui, moins par amour de la justice que pour abaisser Mithridate, qui commençait à devenir redoutable, rétablit Nicomède dans ses états. Dès que ce prince se sentit appuyé par Rome, il jura la perte de son ennemi, fit plusieurs incursions dans ses états, et en revint chaque fois chargé d'or. C'était un moyen facile d'acquitter ses dettes envers Rome. Cependant, Mithridate se plaignit au sénat, et protesta contre la conduite de son adversaire; mais, ne pouvant obtenir satisfaction, il se met en marche et entre en Bithynie, d'où il chasse son ennemi, tombé ainsi du trône une seconde fois. On sait que, plus tard, Sylla, vainqueur de Mithridate, le força à se réconcilier avec son neveu et à lui restituer ses états. Nicomède, pour reconnaître les services de Rome, fit, selon les uns, le peuple romain son héritier; selon les autres, c'était là la condition *sine qua non*, imposée par Sylla à son rétablissement. Ce qu'il y a de certain, c'est que, à la mort de Nicomède, vers l'an 75 avant J.-C., la Bithynie fut réduite en province romaine. — Les médailles nous ont conservé les effigies des trois rois dont nous venons de rappeler sommairement l'histoire. E. PASCALLET.

**NICOT** (JEAN), seigneur de Villemain, secrétaire du roi Henri II, ambassadeur

de François II en Portugal, naquit à Nîmes en 1530, d'un notaire de cette ville, et mourut à Paris en 1600, laissant plusieurs ouvrages : une édition très correcte de l'histoire d'Aimoïn (*Simonii monachi, quæntæ Ammonii nomine circumferebatur, Hist. Franc., lib. iv, in-8*, Paris 1566; un *Traité de la marine* avec tous les termes de cette science, et le premier modèle d'un bon dictionnaire français, le *Trésor de la langue française tant ancienne que moderne, etc.*, œuvre posthume qui eut un immense succès (in-folio, Paris, 1606). Malgré ces trois ouvrages, qui ne sont pas sans mérite, malgré la supériorité avec laquelle Nicot remplit les fonctions diplomatiques qui lui furent confiées, son nom serait aujourd'hui oublié si le hasard n'avait pas voulu qu'il eût connaissance, par un marchand flamand, durant son séjour en Portugal, d'une graine appelée *petun*, qu'il présenta d'abord au grand-prieur à Lisbonne, puis à la reine Catherine de Médicis en France. On l'appela *nicotiane*, du nom de l'ambassadeur; *herbe de Ste-Croix*, *herbe de Tornabone*, du cardinal de Ste-Croix et de Nicolas Tornabon, légat en France, qui l'introduisirent en Italie; *médicée*, *herbe à la reine*, de la protection que lui accorda Catherine de Médicis; *tabac* enfin, parce que les Espagnols l'avaient découverte à *Tabago*, l'une des petites Antilles suivant les uns, à *Tabasco*, province du Mexique suivant les autres. Ce fut le signal en Europe d'une grande révolution dans les mœurs, dans les habitudes. Cette plante, qui n'était qu'une production sauvage, inconnue, d'une petite île, d'un petit canton de l'Amérique, se répandit bientôt sur la surface du globe. Un nouveau besoin fut créé. Dieu sait où doit s'arrêter la série de ceux que l'homme se créera! On mâcha le tabac comme les Orientaux mâchent le bétel; on le brûla; on en avala la fumée comme les Américains; mais, chose plus extraordinaire, caprice plus bizarre, on l'aspira en poudre par le nez, et l'on fit de cet organe destiné à savourer le doux parfum des fleurs, je

ne sais quel réceptacle, quel premier dépoussièr noir ou rougeâtre. Le tabac, dit-on, comme le café, purge et réjouit le cerveau; mais les anciens, qui, certes, ne nous étaient point inférieurs, n'avaient ni café ni tabac. Quoi qu'il en soit, la grande révolution dont le pauvre Nicot avait été l'innocent mobile eut ses adversaires ainsi que ses partisans. Un sultan, un tsar, un shah, défendirent l'usage du tabac sous peine de la vie ou d'un voir le nez coupé. Jacques Stuart, roi d'Angleterre, et Simon Pauli, firent des traités contre la plante infernale. Une bulle d'Urbain VIII excommunia tout périsseur découvert dans une église. « *Lépetun*, dit le père Labst, fut une pomme de discorde qui alluma une guerre très vive entre les savants. » Arrêtons-nous! Un pas de plus, et nous empièterions sur le domaine du *tabac* (v.). De plus habiles diront sans doute si le besoin qu'a créé l'importation de Nicot est un bien ou un mal pour l'humanité; et si sa plante est salutaire, pernicieuse ou innocente. Notre savoir ne va pas jusque là.

ALBERT DE VILLEJUIE

**NID.** Dans son acception primitive et la plus ordinaire, ce mot désigne le bercan que les oiseaux construisent pour l'accroissement annuel de leur famille. Quelques espèces ne renouvellent point cette construction chaque année, mais elles sont en petit nombre; toutes les autres s'imposent un nouveau travail pour chacune des productions successives; et quelques-unes de ces espèces laborieuses sont très remarquables par la grandeur de leur œuvre en comparaison de la petite taille des ouvriers. Le nid de quelques mélanges; et surtout celui de la remiz, est un chef-d'œuvre que l'intelligence humaine n'eût peut-être pas égalé, et que très certainement elle n'aurait point surpassé si elle n'avait en sa disposition d'autres instruments que ceux que cet oiseau sait employer avec tant d'habileté. Les anatomistes ont reconnu dans le cerveau des poissons l'ébauche de celui des oiseaux, et dans cet organe déjà perfectionné l'ébauche du corvau

des quadrupèdes. Faut-il en conclure que les *facultés intellectuelles*, quelque nom qu'on leur donne, sont dans le même ordre ? L'inspection des travaux exécutés par certaines espèces d'oiseaux, et tout ce que l'on sait sur les habitudes de cette classe d'animaux, réfute complètement cette assertion. — Les détails relatifs aux nids les plus intéressants à connaître ne peuvent être séparés de l'histoire naturelle des oiseaux qui les construisent ; quant aux différences entre ces constructions, suivant les espèces, voyez l'article OISEAU. — Il est une espèce de nid que certains oiseaux de mer, semblables à des hirondelles, forment avec du frai de poisson, et qui passent pour un mets friand à la Chine et dans les Indes, où ils sont payés fort cher. — Au figuré et proverbiallement, croire trouver la pie au nid, signifie s'imaginer avoir fait quelque découverte importante. Petit à petit l'oiseau fait son nid, veut dire qu'on fait peu à peu sa fortune, sa maison. A chaque oiseau son nid est beau, exprime que chacun trouve sa maison, sa propriété belle. Un nid à rats, c'est une méchante petite maison, une méchante petite pièce. — Sans rechercher comment le mot *nicher* dérive de celui de *nid*, on sait que lorsqu'on parle des oiseaux, il est la traduction du latin *nidificare*, et qu'en l'employant, on porte principalement son attention sur la place choisie par l'oiseau pour y faire son nid. La littérature a peu profité des images gracieuses, des comparaisons pleines d'intérêt que la construction des nids, l'assiduité des couveuses et les soins des mâles durant l'incubation, la nourriture et l'éducation des petits, etc., peuvent offrir à une très grande variété de sujets. En général, l'homme de lettres et le poète ne connaissent pas assez cette nature qu'ils prétendent embellir dans leurs descriptions toujours inférieures à la réalité. — En minéralogie, un *nid* de substances métalliques ou autres employées dans les arts, est un amas peu considérable de ces matières que l'on trouve isolées hors des agrégations en couches et en filon. FRAY.

**NIEBELUNGEN** (Chant des), ancien poème héroïque allemand, nommé ainsi de *Niebelungen* ou *Niflungen*, ancienne et puissante famille de l'antique Bourgogne, dont le nom dérive probablement des idées mythiques d'un pays du nord qu'on ne connaît pas. D'autres font venir ce mot de *Nebulones* et de *Nibullunan* (intrépide). Quelques-uns enfin prétendent y trouver un rapport historique avec les gibelins. La funeste destinée de cette famille, victime de grandes et fortes passions, et surtout de l'amour de deux couples, forme le sujet du poème. L'un de ces couples se compose de Siegfried, fils du roi Sieglind de Sunten, sur les bords du Rhin, et de Chriemhild, sœur de Gunther, roi des Bourguignons ; l'autre couple, de Gunther et de Brunhild, dont l'origine septentrionale est fabuleuse. Siegfried est tué par Hagen, poussé par son beau-frère, jaloux d'un côté de satisfaire la haine de Brunhild, dont l'orgueil a été blessé ; excité de l'autre par l'envie de posséder ses immenses trésors (*Niebelungenhort*). Chriemhild, animée d'un amour éternel, épouse future d'Etzel ou Etzelin (*Attila*, personnage mythique d'un grand nombre de récits fabuleux), médite une vengeance sanglante qui doit amener la destruction de toute cette famille de héros. L'époque de ces événements remonte, suivant toutes les apparences, au v<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. La scène est sur les bords du Rhin et sur les frontières de l'Autriche et de la Hongrie. La publication de ce poème, indépendamment des beautés qu'il recèle, est d'une grande importance, en ce qu'elle a amené de plus profondes recherches sur les antiquités germaniques, leurs rapports avec les croyances religieuses de ce temps, l'époque, la scène et l'auteur de cette épopée. Les récits du *Niebelungenlied* reposent sur les sagas germaniques les plus anciennes ; une partie est venue jusqu'à nous ; le plus grand nombre est perdu. Les sagas germaniques conservées sont mêlées à celles du nord, à l'*Edda*, au *Wilkina*, au *Niflunga saga*. Ainsi s'établit une sorte

d'enchaînement dans les antiquités historiques dont le poème lui-même donne la solution. La dernière, et peut-être la quatrième transformation de ce *Niflunga saga* est le poème des *Niebelungen*. Telle est du moins la conclusion tirée de son contenu, comme œuvre historique, par A.-W. de Schlegel, lorsqu'il a comparé les sagas allemandes avec celles de la Scandinavie et de la Hongrie. Tout fait présumer que l'auteur des *Niebelungen* était autrichien. Schlegel a prouvé que ni Wolfram d'Eschenbach, cet esprit satirique et contempteur des sagas, ni Conrad de Wurzburg, qui vivait sous le règne de Rodolphe de Habsbourg, et ainsi à un siècle de distance l'un de l'autre, ne pouvaient être les auteurs de ce poème. Il a cru au contraire pouvoir l'attribuer ou à Klingsobr de Hongrie ou à Henri d'Ofterdingen, tous deux contemporains de la grande lutte poétique qui eut lieu en 1207 à la cour du landgrave Hermann à Wurzburg. Il appuie cette assertion sur les connaissances des localités dont fait preuve l'auteur présumé du poème, connaissances qui ont bien plus pour objet le sud et l'est que le nord de l'Allemagne; sur sa partialité décidée pour la Hongrie, sur son antipathie prononcée pour la Bavière, antipathie qu'il partageait du reste à cette époque avec la maison régnante, et sur les flatteries enfin qu'il prodigue à cette dernière. Les acteurs, hommes et femmes, mis en scène dans ce poème, sont, par les événements auxquels on les fait participer, les représentants les plus complets de l'antiquité d'un grand peuple : en eux respirent une force et une énergie bien différentes de la faiblesse et de la légèreté de notre siècle. Indépendamment de quelques copies, six fragments du chant des *Niebelungen* ont été conservés; la plus ancienne de ces copies est à la bibliothèque de l'abbaye de St-Gall en Suisse. C'est sur celle de Munich, in-4°, qui à cette époque était à Hohenems, que Bodmer fit imprimer sept fragments de la première partie, et la dernière partie tout entière, avec une élégie qui, suivant toute

probabilité, est l'œuvre d'un auteur plus moderne. Muller, dans ses collections, publia l'ouvrage entier sans commentaires. Une édition avec commentaires et traduction de Ilgen parut à Berlin en 1810 (d'après le modèle des *Minnelieder* de Tieck). Une autre, conforme au manuscrit de St-Gall, publiée par Loeckmann, parut en 1826 à Berlin, in-4° (*Der Niebelungen noth mit der klage*). Indépendamment de la copie de Hohenems, la bibliothèque de Munich en possède une seconde in-8. La copie manuscrite de Bernard Hundssagen, et la copie sur parchemin de la collection d'Ambraser à Vienne, sont les plus complètes. Le professeur Schnorr a, dans des peintures à fresque, représenté les héros et les scènes les plus intéressantes du *Niebelungen* : ces peintures ornent le château de Munich. (Voy. A.-W. Schlegel, *Im deutsche Museum* (1, 67); *Die Niebelungen, ihre bedeutung fur die gegenwart und immer* [Breslau, 1819]). C. L.

**NIEBUHR** (BERTHOLD GEORGES), fils du célèbre voyageur de ce nom, naquit à Copenhague le 27 avril 1776. Dès l'âge le plus tendre, il reçut de cet excellent père les premières notions des sciences, des langues, et particulièrement de l'arabe et de l'anglais, car il s'était destiné à parcourir à son tour l'Orient, où son nom était connu déjà. Cependant, un goût plus décidé l'entraînait vers l'antiquité classique : le célèbre philologue Sæger fut son premier maître; puis, le jeune étudiant fut envoyé à Hambourg, où il étudia la science du commerce. Là se trouvait l'illustre poète Voss, l'ami de son père, et ce sublime Klopstock, la gloire du Parnasse allemand : ils lui communiquèrent leurs vues claires et précises sur les anciens peuples. Élève de l'université de Kiel, il s'enfonça dans les profondeurs du droit; de là, il passa à Edimbourg, où il apprit la chimie avec beaucoup de succès, selon le vœu de son père, mais sans renoncer à l'étude des institutions anglaises, qu'il apprécia parfaitement, en parcourant les diverses contrées de la Grande-Bretagne. La car-



rière administrative de Niebuhr s'ouvrit à Copenhague, où il fut secrétaire du ministre des finances, puis sous-bibliothécaire; enfin, l'un des directeurs de la banque danoise. En 1804, il contracta sa première union en épousant la fille du *landvogt* du district de Heydt. Tout semblait annoncer qu'il passerait paisiblement sa vie dans cette heureuse position; mais, quand l'Autriche eut succombé dans les plaines d'Austerlitz, quand la Prusse prépara la guerre à son tour, Niebuhr, qui n'avait pas appris de son père à estimer les Français, se sentit animé contre eux d'une haine profonde. Il quitta le Danemark, qu'il accusait de leur être favorable, non sans avoir préalablement fait acte d'hostilité personnelle, en traduisant et publiant avec des notes acerbes, remplies d'allusions, la première *Philippique de Démosthène*. La Prusse le nomma directeur du commerce de la mer Baltique; dans la campagne d'Iéna, il s'enfuit avec la cour jusqu'à Memel, et le prince de Hardenberg l'appela à tous ses conseils.—Après la paix de Tilsitt, il fut envoyé en Hollande, afin d'y négocier avec des agents anglais sur quelques affaires de finances. A son retour à Berlin, où l'administration tâchait de réparer les malheurs du pays, il fut nommé conseiller d'état, parce qu'il avait fait du droit agraire des Romains une étude approfondie, et que l'on suivait en ce moment un système de défrichement et de colonisation. On créa alors l'université: Niebuhr fut à la fois de l'académie des sciences et de l'université, avec Butmann, avec Heindorf, avec Savigny, et il vécut dans l'intimité de ces hommes célèbres, qui l'engagèrent à donner au public un cours d'histoire romaine. Il rédigea, en 1811 et en 1812, ses deux premiers volumes dont l'apparition a fait tant de bruit, et qui, cependant, sont bien loin d'avoir le mérite de la dernière édition. Il s'attacha surtout à la critique des faits, en héritant sur Beaufort, qu'alors il ne connaissait pas, approfondit les institutions, reconstitua celles dont le souvenir était perdu, et suppléa sou-

vent, à force de sagacité, au silence des anciens. Vers le même temps, il lisait à l'académie de savants *mémoires*: par exemple, sur le *Périphe de Scyllax*, qu'il pense avoir été rédigé vers l'olympiade 105. Il émit aussi une opinion raisonnée sur l'inscription d'Adulis, s'occupa de la géographie d'Hérodote, jeta quelque jour sur les annales des Scythes, des Gètes, des Sarmates, effaça du recueil des œuvres d'Aristote le *Traité des Économiques*, etc., etc. Pendant nos désastres de Russie, il suivit les armées, et, de concert avec Arndt, fit paraître un journal intitulé *Le Correspondant prussien*. Niebuhr ne fut pas étranger à la défection de la Prusse, et assista à la bataille de Bantzen; à celle de Denneworts, il travailla lui-même à élever des retranchements. Après la guerre, il fut de nouveau envoyé en Hollande. En 1815, il perdit son père, et, peu de semaines après, sa femme. Dès qu'il fut remis de sa douleur, il fit imprimer quelques écrits politiques en faveur de la Prusse contre la Saxe, et se montra long-temps le soutien des patriotes allemands, qu'il défendit dans un écrit sur les associations secrètes; aussi assure-t-on que sa mission près du saint-siège ne fut qu'un honorable exil. Quoi qu'il en soit, la mission était bien choisie: c'était, en quelque sorte, rendre à Rome un citoyen dont le destin avait différé la naissance. Malgré les distractions causées par sa nouvelle union (il avait, avant son départ, épousé la fille du médecin Hemmler), il publia les fragments de Fronton, s'associant à l'abbé Mai, qui venait de les découvrir. En passant par Munich, il vit le savant Jacobi, traversa le Breinert, et, dès son arrivée dans Vérone, découvrit les *Institutes* de Galus, qui, depuis des siècles, dormaient dans la bibliothèque du chapitre! A Rome, il fit des notes pour la république de Cicéron, rechercha les vestiges de l'ancienne ville. Ses études, ses habitudes domestiques, l'estime de tous, l'affection du saint-père, lui rendaient le séjour de Rome fort agréable; mais, en 1823, il

fut obligé de solliciter son rappel, parce que la santé de sa femme avait trop à souffrir du climat. Pendant ce séjour de sept ans, il publia beaucoup de *Dissertations* : par exemple, sur la *Chronique d'Eusèbe*, sur *Quinte-Curce*, sur *Pétrone*, sur les inscriptions rapportées de Nubie par M. Gau, et donna aussi, dans un journal allemand, ses idées sur la topographie de Rome. Avant de quitter l'Italie, il alla visiter Naples et M. de Serre, dont il était devenu l'ami : là, il collationna un manuscrit de Charisius, puis il partit pour l'Allemagne. En passant par St-Gall, il retira de la poussière les obscurs fragments du poème de Marobaud, et se rendit dans les provinces du Rhin pour y attendre les ordres du roi, et pour se tenir à proximité de Paris, où il voulait faire un voyage. Retenu à Bonn par des circonstances fortuites, il s'occupa sur-le-champ de continuer son *Histoire romaine*. Le troisième volume fut rédigé pendant l'hiver de 1824, mais ce travail fut interrompu par un voyage à Berlin, où Niebuhr prit part aux délibérations du conseil d'état, où il revit son ami Savigny, si grand dans la science du droit, où il fut honoré des bontés du prince royal. Bientôt il revint au séjour qu'il avait choisi : là, il s'aperçut que la publication du troisième volume exigeait d'abord une refonte des deux que possédait déjà le public : le premier eut jusqu'à deux éditions nouvelles ; le second fut aussi recherché ; en même temps, il faisait d'immenses sacrifices à la prospérité de l'université de Bonn, consacrant son traitement de conseiller d'état à fonder des prix pour les élèves qui traitaient au concours des questions de philologie. En 1826, il conçut et réalisa le projet de réimprimer les auteurs de la collection de Byzance, et fit lui-même l'*Agathias* : il avait fondé aussi le *Musée du Rhin*, recueil périodique, qu'il gratifia de savantes dissertations sur *Lycophron*, sur un passage de *Tzetzès*, sur la *Guerre chrémonéenne*, et sur un fragment nouveau de Dion Cassius, qu'il restitua avec un rare bonheur, malgré le mauvais état

dans lequel l'avait trouvé l'abbé Mai. Le 7 février 1830, son second volume étant encore manuscrit, une nuit de désastre vint détruire le fruit de tant de veilles : un violent incendie consuma les étages supérieurs de la maison de Niebuhr. Il lui fallut recommencer son volume. Il n'était pas encore remis de cet excès de travail, quand la révolution de juillet vint jeter l'effroi dans son âme ; déjà il se croyait expulsé de sa demeure par les Français. Il était en général très faible, et sa constitution nerveuse s'altérait à la moindre impulsion. Dans les derniers jours de l'année, il fut atteint d'un rhume dans lequel bientôt les médecins reconnurent les symptômes d'une inflammation mortelle : en effet, le 2 janvier 1831, il avait cessé d'exister. Sa veuve succomba peu de jours après à sa douleur, laissant quatre enfants orphelins, parmi lesquels un garçon de la plus grande espérance. La garde de cette jeune famille a été confiée à un jeune philologue du plus grand mérite, M. Classen, le fidèle ami de Niebuhr. Cet illustre savant n'a laissé que peu de manuscrits, et son *Histoire*, l'un des plus beaux monuments de l'érudition du siècle, demeure inachevée. DE GOLDBERT.

NIECE (v. NEVEU).

NIELLE. On donne ce nom à des plantes d'espèces différentes : *nielle des blés*, *alène*, sont les noms vulgaires de la *lychnide des blés*, appelée aussi *agrostème*, *coquelourde*, etc. Cette plante, de la *décantrie pentagynie*, de la famille des *caryophyllées*, est très commune dans les blés, où elle fleurit vers la fin de juin et en juillet. Sa graine noire, mêlée au froment, donne au pain un aspect bis et en diminue la valeur (v. *LYCHNIDE*). *Nièlle*, *nigelle* (*nigella*), de la *polyandrie pentagynie*, de la famille des *renonculacées*, compte trois espèces : 1<sup>o</sup> la *nigelle des champs* (*N. arvensis*), à racines annuelles, à tige grêle, rameuse ; à feuilles alternes, sessiles, profondément découpées ; à folioles linéaires et velues ; à fleurs d'un bleu pâle et solitaires à l'extrémité des rameaux, croît naturellement

dans les blés ; 2° la nigelle cultivée (*N. sativa*), toute-épice, herbe aux quatre épices, annuelle : ses feuilles alternes, découpées très finement, un peu velues, sont portées sur une tige rameuse ; ses fleurs sont blanches et solitaires, ses graines, anguleuses, comprimées, noirâtres, sont renfermées dans des capsules à cinq côtes, terminées chacune par une corne latérale, et à cinq loges s'ouvrant par une suture longitudinale et supérieure. On la cultive pour ses graines, qui, étant de haute saveur et fort odorantes, sont employées pour assaisonner les aliments. Recommandées autrefois en médecine comme stimulantes et emménagogues, elles ont joui d'une certaine faveur. 3° La nigelle de damas (*N. damascena*), cultivée dans les jardins sous le nom de *patte d'araignée*, a les fleurs plus grandes que les précédentes, d'un bleu pâle ou blanches, entourée d'une collerette multifide. Légère et gracieuse, cette plante se sème dans les parterres en automne ou au printemps, sur le lieu même où elle doit croître, car elle ne supporte pas bien la transplantation.

**NIELLE.** Cette dénomination, appliquée à des maladies de plantes tout-à-fait différentes, devrait être rejetée, car elle met la confusion dans la science : ici c'est la carie, là le charbon, ailleurs l'ergot, la rouille, le blanc, etc. — Les botanistes, cependant, ont donné le nom de *nielle* à une carie du suc végétal qui réduit le grain et ses enveloppes en une poussière noire semblable à la suie.

P. GAUSERT.

*Sole*  
**NIELLE.** Ce mot, comme on l'a vu, est employé depuis long-temps pour désigner une maladie des blés qui change le grain en une poussière noire, et aussi une plante des champs dont la graine est très noire. Dans ces deux cas, c'est un substantif féminin ; mais, lorsqu'on s'en sert pour désigner, 1° l'émail noir dont les orfèvres du x<sup>e</sup> siècle couvraient les tailles d'une planche d'argent gravée à la pointe ou au burin ; 2° la planche elle-même ainsi émaillée ; 3° l'empreinte en soufre ou l'épreuve sur papier tirée de cette planche elle-même

avant qu'elle fût niellée, il est alors masculin et peut être considéré comme une traduction du mot italien *niello*, ou des mots latins *nigellum*, *nigello*, *nigellata*, *niellatus*, dont on a fait les mots français, *noelles*, *noeles*, *noïeles*, que l'on trouve dans d'anciens auteurs français. — L'usage du nielle remonte en France au vii<sup>e</sup> siècle, comme le prouvent les passages de plusieurs auteurs cités par Ducange. La preuve la plus importante se trouve dans le testament de Léodebode, abbé de Fleuri sous Clotaire II, et dans un autre testament de la même époque, rapporté par Lebeuf dans son *Histoire de Paris* (t. I, p. 223 et 232) : c'est celui d'une riche dame de Paris, nommée Hermentrude, qui donne à l'église de St-Étienne-des-Grès un anneau d'or *niellé*, de la valeur de quatre sous. La niellure, continuée depuis ce temps jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle, et négligée ensuite, reparut lors de la renaissance des arts en Italie, pour être abandonnée de nouveau. — Lorsque les orfèvres, au lieu de faire des figures de ronde bosse ou des bas-reliefs terminés au ciselet, voulaient représenter sur une surface plane des ornements ou des sujets à figures, ils devenaient graveurs et se servaient de la pointe ou du burin pour tracer leur dessin sur le métal ; puis, pour faire ressortir ces figures, ils employaient des hachures croisées dans les fonds, plaçaient quelques tailles dans les parties ombrées, et couvraient quelquefois le tout d'un émail noir, dont l'effet était de faire briller davantage les parties d'argent qui restaient à nu. La préparation du nielle se faisait en mettant dans un creuset de l'argent, du cuivre, du plomb, du soufre et du borax : ce mélange étant fondu et chauffé jusqu'à vitrification, on le coulait et on le laissait refroidir. La composition, devenue cassante, était pilée, broyée et tamisée en poudre très fine ; l'orfèvre prenait ensuite la planche qu'il voulait nieller, et que pour cela il avait eu soin de préparer en la faisant passer dans de la cendrée, c.-à-d. en la faisant bouillir pendant un quart d'heure dans de l'eau

mêlée avec de la cendre. Placée alors dans de l'eau froide, elle était bien frottée avec une brosse pour enlever toutes les ordures qui pouvaient se trouver dans les tailles. — On répandait avec précaution le nielle en poudre sur les parties gravées de la planche d'argent, que l'on plaçait près d'un feu clair dont la flamme était renvoyée sur la plaque de métal au moyen d'un soufflet. Le nielle mis de nouveau en fusion adhérait au métal, sur lequel il se trouvait retenu par les petites aspérités que présentait la gravure. Après avoir laissé refroidir la planche niellée, on en usait la superficie d'abord avec une pierre ponce pour enlever les superfluités, ensuite avec des matières plus douces; enfin, on la frottait seulement avec la main jusqu'à ce qu'elle fût parfaitement polie. Cette opération demandait beaucoup de soins et de précaution pour que le nielle fût parfaitement uni, et surtout sans soufflure. Comme l'opération de nieller ne permettait aucune espèce de réparation ni de retouche, il était nécessaire, avant de jeter le nielle sur le métal, de s'assurer si le travail était terminé; aussi les orfèvres étaient-ils dans l'usage de faire des empreintes pour se rendre compte de l'état de leur gravure. Ils employaient pour cela une terre extrêmement fine et compacte, qui happait la teinte noire et grasse dont ils avaient eu soin d'emplir les tailles de la gravure. Mais, comme ces empreintes, en contre-partie avec les tailles en relief, étaient, par leur fragilité, trop difficiles à conserver, ils imaginèrent de couler du soufre dessus, ce qui leur offrait la composition dans le même sens que la planche originale; enfin, pour plus de solidité, on coulait derrière cette empreinte en soufre une certaine épaisseur de plâtre. — Les nielles ont été employées à orner des calices, des reliquaires, la couverture des évangélistaires ou livres d'autel, des poignées d'épées, des manches de couteaux, des coffrets ou *layettes*, qu'on nomme maintenant, dans le langage des amateurs de curiosités, des *cabinets*. Ces petits meubles, dans lesquels il se trouve

plusieurs armoires ou tiroirs, étaient quelquefois garnis de plaques de métal d'une très petite dimension, sur lesquelles se trouvaient tracées des arabesques, des têtes ou des figures entières. Ces petites plaques étaient ordinairement en parallélogramme, quelquefois en forme de médaillons ronds ou ovales, ou bien chantournés en raison du compartiment sur lequel elles devaient être appliquées. Souvent, dans les épreuves de ces nielles, on aperçoit la trace des trous faits dans le métal, afin de pouvoir les fixer avec de petits clous sur le meuble ou bien sur la couverture du livre qu'ils devaient orner. — Parmi les objets destinés au culte, et où les orfèvres pouvaient le mieux exercer leur talent, comme offrant un champ plus étendu, on doit remarquer les *paix*, plaques de métal cintrées, de trois ou quatre pouces de hauteur sur une moindre largeur. Ce nom vient de ce que le prêtre qui célèbre la messe, après avoir baisé cette plaque, dit en la présentant à chacun des autres ecclésiastiques : *Pax tecum*. Parmi les paix niellées, la plus remarquable, celle qu'il convient le plus de citer ici est celle gravée par Maso Finiguerra en 1452 pour l'église de Saint-Jean de Florence, et placée depuis quelques années dans le musée de cette ville, où elle se voit actuellement. Il en existe deux empreintes en soufre : l'une, tirée de la planche avant qu'elle fût terminée, après avoir appartenu à Gori, est passée dans le cabinet du comte Durazzo, à Gênes; l'autre, entièrement conforme à l'original, était chez le sénateur Seratti, gouverneur de Livourne : elle se trouve maintenant dans la collection du duc de Buckingham en Angleterre. Indépendamment des deux empreintes prises sur la paix de Finiguerra, il existe une épreuve sur papier, tirée de cette même planche avant qu'elle fût niellée. Elle est à Paris à la Bibliothèque royale. — Cette importante invention de tirer épreuve sur papier d'une planche gravée au burin fut amenée par le hasard. « Une femme, comme le raconte Vasari, ayant posé sur l'établi de Maso Finiguerra un paquet de

linge mouillé, sans faire attention qu'il s'y trouvait une planche prête à être niellée, l'artiste fut fort étonné, en enlevant ce paquet, de voir tout le travail de la gravure empreint avec fidélité sur le linge humide. Du linge mouillé à des essais sur un papier humecté, il n'y eut qu'un pas, Finiguerra le fit, et l'art d'imprimer des planches sur métal fut trouvé et fit en peu de temps de rapides progrès. — Cette épreuve de la *paix* de 1452 est unique, et il est établi d'une manière irrécusable qu'elle est de la main de Finiguerra. La Bibliothèque royale a long-temps possédé ce trésor sans en connaître toute la valeur : c'est à un étranger, l'abbé Zani, qu'on en doit la découverte; il fit voir que cette pièce devait être particulièrement distinguée comme étant bien certainement gravée par Maso Finiguerra. Cette pièce, après plus d'un siècle, passa dans les mains de Claude Maugis, abbé de Saint-Ambroise, aumônier de la reine Marie de Médicis, puis dans celle de Jean de l'Orme, son médecin, et enfin dans le cabinet de Marolles, cédé à Louis XIV en 1666. — De tous les nielles antérieurs à la renaissance, il ne nous est rien resté, si ce n'est quelques pièces d'argenterie et des bijoux trouvés à Rome en 1793, et qui paraissent avoir fait partie de la toilette d'une dame romaine dans un temps que Visconti croit pouvoir faire remonter jusqu'au v<sup>e</sup> siècle. Parmi ces objets, on remarque des chandeliers et bracelets niellés. — Les caractères auxquels on peut reconnaître les nielles, et qui les distinguent des autres gravures des vieux maîtres sont d'abord la dimension des pièces, dont les plus grandes sont les *paix*, qui n'excèdent pas quatre ponce. Tous les autres nielles sont ordinairement de un à deux ponce; plusieurs médaillons n'excèdent pas six à huit lignes, il y en a même de quatre lignes seulement. Les fonds sont généralement noirs, et on pourrait même dire toujours, si ce n'est que quelques nielles non terminés présentent encore un fond blanc. Il se trouve cependant aussi quelques excep-

tions très rares, et, dans ce cas, les figures niellées se détachent sur un fond doré, où sont gravés quelquefois des ornements en quadrilles ou en rosaces. — L'encre avec laquelle sont imprimées les épreuves de nielles est souvent un peu bleuâtre, ou bien d'un ton gris. Enfin, on remarque toujours dans les nielles une grande finesse et des tailles extrêmement serrées. — L'anzl donne encore deux autres signes, qu'il ne faut pas regarder comme absolument distinctifs : l'épreuve, dit-il, est en sens contraire de la planche de métal; tous les personnages jouent des instruments, et agissent de la main gauche. Cette observation peut s'appliquer également à toutes les anciennes estampes, puisque ce n'est qu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle qu'on a commencé à graver au miroir. L'autre observation a rapport aux inscriptions, qui, sur les épreuves, se lisent de droite à gauche, et sont en caractères retournés. On doit, en effet, regarder avec raison, comme l'épreuve d'un nielle, la pièce sur laquelle on lit une inscription écrite de droite à gauche; mais la plus grande partie des nielles n'ont pas d'inscriptions; puis, d'ailleurs, on ne doit pas rejeter comme douteuses les épreuves de nielles qui, ayant tous les caractères indiqués précédemment, présentent des lettres ou des inscriptions dans le sens ordinaire de l'écriture. — Il ne faut pas confondre avec les épreuves de nielles ces nombreuses gravures de petits maîtres allemands, depuis Aldegraver et Beliam jusqu'à Théodore de Bry, ainsi que celles qui ont été publiées en France par Étienne de Losne, Jacquart, Daniel Mignot, et autres. Ces petites gravures ont été quelquefois présentées comme des épreuves de nielles, mais il est facile de les reconnaître par la vigueur du ton, par la qualité du papier, qui est plus épais et plus blanc, et surtout par la régularité de la gravure, qui, d'ailleurs, n'a pas la finesse de celle employée dans les nielles. — La collection de nielles la plus nombreuse était celle formée par le chevalier Marc Master-

man-Sykes, vendue à Londres au mois de juin 1824, et, par conséquent, dispersée dans plusieurs cabinets. La plus riche, maintenant, est celle de la Bibliothèque royale; celle que possédait le comte Durazzo, à Gènes, vient après; puis, celle du marquis de Malaspina, et celle du marquis Triulcio, à Milan. Il se trouve encore quelques nielles dans le musée de Florence et à l'institut de Bologne, ainsi qu'à Stowe, chez le duc de Buckingham, et à Paris, dans le cabinet de M. Revil. Il en existe aussi en Pologne qui ont appartenu au prince Poniatowski; enfin, une collection fort précieuse est celle formée à Londres par M. Samuel Woodburn, qui a acheté une grande partie des pièces qui la composent à la vente du cabinet Sykes. — Maso Finiguerra a été long-temps le seul orfèvre nielleur dont on se soit occupé, et dont on ait cité le nom et les productions: il est le seul aussi des travaux duquel on ait cherché des épreuves. Cependant, d'autres que lui ont travaillé dans le même genre, et l'abbé Zaniparte d'une *paix* dont la planche originale fut achetée en 1801 par la galerie royale de Florence. Elle représente saint Paul renversé sur la route de Damas. Cette *paix*, gravée par Matthieu, fils de Jean Dei, a été faite pour la communauté de St-Paul, où elle se trouvait lors de la suppression de cette communauté. Elle n'a pas été niellée, ce qui permettra toujours d'augmenter le nombre des épreuves existantes de cette ancienne gravure. Ces épreuves ne présentent donc pas tout l'intérêt de celles qui ont été tirées par Maso Finiguerra ou ses contemporains, puisque, ce qu'on veut avoir, ce sont les essais de l'art d'imprimer, et non des épreuves d'une ancienne gravure. — Les autres orfèvres-nielleurs dont les noms sont parvenus jusqu'à nous sont, parmi les Florentins: Amerighi, Michel-Ange Bandinelli, Philippe Brunelleschi; à Bologne, François Furnio, Bartholomeo Gesso, Geminiano Rossi, et François Raibolini, connu sous le nom de *Francia*, et célèbre, comme ayant été le maître de

Marc-Antoine; nous trouvons encore, à Milan, Daniel Arcioni, et Caradosso; puis, Ambroise Froppa de Pavie, Forzone Spinelli d'Arezzo, Jacques Tagliacarne de Gènes, Tencro, fils d'Autoine, et Jean Turino de Sienné; et aussi Antonio, Danti, Pierre Dini, dit *Arco-lano*, Gavardino, et Léon-Jean-Baptiste Alberti. Le nom d'un autre orfèvre nielleur était encore resté inconnu; pourtant, il a laissé plusieurs nielles qui méritent d'être considérées avec la plus grande attention; et, contre l'usage de tous ses confrères, il a souvent adopté une marque qui peut faire reconnaître ses travaux. Cet habile artiste est Peregrini de Césène. Les personnes curieuses de connaître comment j'ai découvert son nom pourront trouver des détails intéressants, à cet égard, dans l'ouvrage publié par moi, en 1824, sous le titre de *Essai sur les nielles* (1 vol. in-8°).

DUCASNE aîné.

NIEMCEWITZ (JULIEN-URSIN), naquit en 1758 en Lithuanie. Élève de l'école militaire fondée par le prince Adam Czartoryski, il s'y distingua par la verve de son esprit, par une facilité étonnante et un talent poétique qui, bientôt, le mit au rang des premiers poètes de la Pologne. Envoyé à l'étranger sous les auspices du même prince Czartoryski, il revint après quelques années de voyage, et se livra à ses travaux littéraires, auxquels la confiance de ses compatriotes vint bientôt l'arracher, en lui ouvrant une autre carrière de gloire. La diète de 1788 s'étant assemblée, il y parut comme nonce de Livonie, et marqua, dans cette période intéressante de l'histoire de la Pologne, comme grand orateur, zélé défenseur des droits du tiers-état, et appréciateur modéré des idées qui germaient en France, et dont la révolution de 89 devait bientôt faire l'énergique application. En 1792, il contribua puissamment à l'établissement de la constitution du 3 mai, qui promettait d'ouvrir pour la Pologne une nouvelle ère de prospérité, si la politique hostile de Catherine II n'était venue entraver les ef-

forts des Polonais , et détruire toutes leurs espérances. La confédération de Targouréa se forma sous les auspices de l'impératrice ; le roi Stanislas-Auguste et une partie de la noblesse y adhèrent ; tous ceux qui protestèrent contre cette iniquité durent chercher un refuge à l'étranger : Niemcewitz fut de ce nombre. La révolution de 1794 les rappela, Niemcewitz courut se ranger sous les drapeaux de l'insurrection : compagnon d'armes de Kosciuszko, il partagea sa captivité, et l'accompagna en Amérique dès que Paul les eut mis en liberté. Depuis ce temps , cherchant dans les lettres un refuge contre la douleur que lui causaient les malheurs de son pays, nous ne le voyons reparaître sur l'horizon politique qu'en 1830 ; chargé , par le gouvernement national, d'implorer l'appui de la Grande-Bretagne, il alla à Londres éveiller la sympathie du peuple anglais pour la cause de son pays, et montrer au cabinet de Saint-James le danger qu'il y avait pour l'Europe de laisser périr la Pologne. La malheureuse fin de l'insurrection est connue ; Niemcewitz partage maintenant, à Paris, l'exil de ses compatriotes : entouré de leur amour, de leur vénération, c'est dans les souvenirs de sa vie si pleine qu'il puise des consolations pour le présent. — Orateur, guerrier, poète, historien, homme d'état, il réunit toutes les gloires. Son imagination si féconde et sa prodigieuse facilité lui ont permis de s'essayer dans tous les genres, et d'y exceller. Ses compatriotes lui doivent une *Histoire de Pologne* en légendes, accompagnée de notes précieuses ; une *Histoire du règne de Sigismond III* ; une collection de *Mémoires* servant à l'*Histoire de Pologne* ; plusieurs tragédies, quelques comédies, des romans d'histoire et de mœurs, et une infinité de poésies tant originales qu'imitées, et traduites de différentes langues étrangères. C<sup>te</sup> SIGISMOND PLATER.

**NIEMEN**, nom polonais du fleuve le *Memel*. Il a sa source dans le gouvernement russe de Grodno, à Slonin ; derrière la ville de Tilsitt : il se divise en

deux bras, nommés le *Russ* et *Die neue Gilge*, qui, dans leur cours, arrosent les contrées basses de Tilsitt (*Niederungen*), connues par leur fertilité, et souvent comparées, sous ce rapport, par les voyageurs, aux riches varennes de la Loire. Les deux bras du Niémen ont leur embouchure dans le Kurischoff (golfe formé par les eaux de la mer Baltique sur les rives de la Prusse orientale). Le Niémen traverse le gouvernement de Grodno dans presque toute son étendue du sud au nord ; il entre de là dans le gouvernement de Wilna, et là, à peu de distance de Kowno, son cours change subitement de direction, prend à l'ouest, et pénètre dans la Prusse orientale. Ce fleuve, qui est navigable pendant tout l'été, et qui donne la vie au commerce entre Memel et Königsberg, est célèbre par un souvenir historique d'un haut intérêt. Ce fut sur ses bords qu'eut lieu, en 1807, l'entrevue des empereurs Napoléon et Alexandre, et du roi Frédéric-Guillaume de Prusse (v. TILSITT.). C. L.

**NIÈVRE**, département de la France centrale, situé sous le quarante-septième parallèle de latitude, et qui est borné au nord par celui de l'Yonne, à l'est par celui de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, au sud par celui de l'Allier, et à l'ouest par celui du Cher, dont l'Allier et la Loire le séparent. Son étendue est de 681,093 hectares. Le recensement de 1836 lui donne 299,550 habitants. Ce département, placé des deux côtés de la ligne de partage des bassins de la Loire et de la Seine, a une surface généralement très accidentée. Dans la partie orientale, vers les sources de l'Yonne, s'élève une partie des montagnes du Morvan, pays pauvre, où l'on ne recueille que du sarrasin et du seigle, mais qui est riche en bois et en pâturages. Les principales rivières sont la Loire et l'Yonne, qui coulent parallèlement, et que réunit le canal du Nivernais, dont le développement est de 83,666 mètres. Il commence à Decize, sur la Loire, suit le cours de l'Aunon, traverse la montagne de Colonne, par une galerie de près de 700

mètres, et aboutit dans l'Yonne au port de la Charité. Après l'Yonne, ses autres rivières sont le Beuvron et la Cure, ses affluents; l'Aron, la Nièvre et le Nohain, tributaires de la Loire. La Nièvre est une petite rivière de 10 lieues de cours, à l'embouchure de laquelle s'élève Nevers. Ces cours d'eau, ainsi que plusieurs autres, arrosent de belles prairies, et mettent en mouvement un grand nombre d'usines. L'Allier et la Loire offrent à ce département une navigation, le premier d'une étendue de près de 9 lieues, et la seconde de 28 (115 kil.). On voit sur cette dernière les ports de Decize, Nevers, la Charité, Pouilly et Cosne. Les étangs sont assez également répartis; le plus considérable est celui de Baye, au centre, au bief de partage du canal du Nivernais. Le climat est tempéré, mais plus froid que chaud, et plus humide que sec, par suite de la nature de sa surface. La Nièvre forme, avec l'Allier, la région des terres à gravier. Le sol n'y est pas généralement fertile; celui qui domine est un gravier sur un fond calcaire, à une profondeur considérable; dans la partie orientale, c'est le granit qui en constitue la base. Aux environs de Decize, et dans tout ce qui touche au département de l'Allier, le terrain est sablonneux, calcaire, et tantôt caillouteux, tantôt pierreux. On trouve de la marne près de Donzy, et dans quelques autres endroits. Les céréales suffisent à la consommation; les légumes et les fruits sont abondants, et il y a un excédant de plus d'un quart en vins. La truffe abonde dans beaucoup de communes, et dans plusieurs districts on cultive le chanvre en grand. Le cidre est employé comme boisson en beaucoup d'endroits. Les vignes couvrent près de 10 mille hectares, et se trouvent presque toutes situées sur les coteaux qui bordent la Loire. Leur produit total est annuellement de 30 à 35,000 hectolitres. Les vins les plus estimés sont ceux de Pouilly. Ce département est un des mieux boisés du royaume; les forêts occupent à peu près un tiers de sa surface, c.-à-d. 184,000 hectares, et se composent principale-

ment de beaux chênes, de charmes, hêtres et mérisiers. Leur exploitation est très facilitée par les rivières et les ruisseaux qui traversent la contrée, car les chemins sont impraticables une partie de l'année. C'est du Morvan que Paris tire une grande partie de ses approvisionnements en bois et en charbon. On élève beaucoup de chevaux, de gros et de menu bétail, que l'on a amélioré au moyen des moutons anglais, qui se sont bien acclimatés. Mais l'une des principales richesses de ce département se trouve dans ses nombreuses mines de fer et de houille, qui alimentent une foule d'usines en tout genre, qui livrent au commerce des fontes en gueuse et moulées, des fers (les bons fers du Nivernais et du Berri, préparés convenablement, peuvent porter, avant de rompre, 30 à 34 kil. par millim. carré), de la tôle, du fer-blanc, des limes, des râpes, des aciers, des ressorts et essieux, des chaînes, câbles, ancrs et boulets pour la marine, du cuivre laminé, martelé, bronzé. On y compte 26 hauts-fourneaux, 20 grosses et 100 petites forges, 34 fours d'affinerie à la houille, deux fonderies de canons. Les usines les plus importantes sont celles de Guérisny, Fourchambault, Garchizy, Impby (pour le cuivre), La Chapelle-Saint-André, Raveau et Ladoucé. Sa plus riche mine de houille est celle de la Machine, près Decize. Elle a 7 machines à vapeur, et donne par an 400,000 hectolitres de charbon. On exploite de la pierre de taille dans le voisinage de Lormé, et de la pierre meulière à la Fermeté. Il y a des sources minérales renommées à Pougues et à Saint-Paris. L'industrie manufacturière comprend, en outre, la fabrication de gros draps et lainages, faïence, poterie de grès, tuiles et carreaux. Il y a quelques papeteries et deux verreries, une fabrique de porcelaine (à Fours), une de moulins à décortiquer les légumes (à St-Saulge), et un assez grand nombre de tanneries. Son commerce, favorisé par sept routes royales et douze départementales, par la Loire, par l'Yonne et l'Aron, flottables, l'une depuis Armes,



et l'autre depuis Cercy-la-Tour, consiste en bois, merrain, cerceaux, échelas, charbon, fers, aciers, cuivre, tôle, bétail, chanvre, bonille, faïence, pierre meulière, poterie de grès. — Le département de la Nièvre, presque entièrement formé de l'ancien Nivernais, est divisé en 4 arrondissements : Nevers, Château-Chinon, Clamecy et Cosne, subdivisés en 25 cantons, qui embrassent 317 communes. Il dépend de la quinzième division militaire, fait partie de l'académie de Bourges, forme le 22<sup>e</sup> arrondissement forestier et le diocèse de l'évêque de Nevers, ressortit à la cour royale de Bourges, et envoie 4 députés à la législature. On évalue son revenu territorial à 12,500,000 fr.; sa contribution foncière est (1837) de 1,275,177 fr.; sa contribution personnelle et mobilière de 249,700, son impôt des portes et fenêtres de 120,393 fr.; le produit moyen de l'hectare de terre labourable est de 16 fr. 85 centimes.

*Topographie.* — *Nevers*, le chef-lieu du département (v.). — *Cosne*, ville placée au bord de la Loire, que traverse un pont suspendu, à l'embouchure du Nobain. La salle d'audience du tribunal civil mérite d'être vue. Cosne a une assez jolie salle de spectacle, de bonnes auberges, et on y fabrique un peu de coutellerie, de quincaillerie et de clouterie. C'est l'entrepôt des départements du Cher, de l'Yonne et de la Nièvre pour le commerce des vins, bois, fers, chanvre, laine, cuir, bétail, etc. Dans le voisinage est l'usine à àneres de La Chaussade. 5,423 hab. (1836). — *Clamecy*, placé sur la lisière septentrionale du département, au point où l'Yonne reçoit le Beuvron, est le principal entrepôt des bois destinés pour la capitale. Le nom de *Bethléem*, donné à l'un de ses faubourgs, lui vient de l'asile qu'y donna Gui, comte de Nevers, à l'évêque de Bethléem, lors de l'expulsion des chrétiens de la Palestine. Cet évêque *in partibus*, qui faisait partie du clergé de France, ne jouissait que de mille livres de revenu; il a subsisté jusqu'à la révolution. Clamecy a

une société d'agriculture, une faïencerie, des fabriques de draps. 5,000 hab. — *La Charité* est une ville mal pavée et mal bâtie, mais très agréablement située, au pied d'un coteau de vignes, et au bord de la Loire. On y passe le fleuve sur un beau pont de pierre et un joli pont de bois, qui s'appuient tous deux sur une île où se groupe un petit faubourg; son port est toujours très animé; on en exporte des vins, des fers et des bois. La fondation de cette ville remonte au xiii<sup>e</sup> siècle; celle de Seyr, qui était dans le voisinage, étant alors tout-à-fait déebue, les habitants allèrent s'établir autour d'un monastère qui venait de s'élever (vers l'an 700) sur l'emplacement de Cosne. La nouvelle peuplade, ravagée plusieurs fois par les Barbares, fut rétablie au commencement du xiv<sup>e</sup> siècle, ainsi que son couvent, qui fut donné à l'ordre de Clugni. Les nombreuses aumônes que l'on y faisait donnaient lieu au nom que porta l'endroit par la suite. 4,100 hab. — *Château-Chinon*, l'ancienne capitale du Morvan, n'offre d'autre intérêt que sa position en amphithéâtre au haut d'une montagne élevée. Elle a une société d'agriculture, quelques fabriques de lainages et de toiles, et fait un commerce considérable en bois, bétail, cuir, laine et vin. 2,800 hab. — *Decize*, petite ville qui s'élève presque entièrement dans une île escarpée et pittoresque de la Loire. Elle est peuplée de 2,250 hab., et est connue par ses charbons de terre, de qualité supérieure pour la chaudière. — *Lormes*, avec de vieux murs, s'élève dans un vallon arrosé par un ruisseau, et que dominent l'église et une maison de plaisance élevées sur la colline voisine: elle a soutenu plusieurs sièges du temps de la ligue. 2,100 hab. — *Donzy*, sur le Nobain, commerce en bois, fer et acier. 1,950 hab. — *Pouilly*, joli bourg entouré d'un rive amphithéâtre de verdure, au pied duquel coule la Loire. 1,800 hab. — *Moulins-Engilbert*, sur un terrain élevé, au confluent du Giza et du Lignon, qui forment l'Anizy, avec des restes d'épaisses murailles et d'un vieux

château fort, dont l'un des seigneurs imposa vraisemblablement son nom aux habitations qui l'environnaient, et qu'accompagnaient plusieurs moulins. C'était, au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, une place de guerre, qui fut prise en 1474 par le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire; et reprise l'année d'après par le duc de Bourbon. On y remarque l'église paroissiale. Elle est très industrielle. 1,800 hab. — *Saint-Pierre-le-Moutier* est une petite ville fondée par l'ordre de Clugni, dont le couvent y a existé jusqu'à la révolution. Elle avait un présidial qui était un des premiers de France, et le seul du Nivernais. L'étang sur les bords duquel s'élève St-Pierre l'embellit tout-à-fait; il est très poissonneux et ne tarit jamais, mais il paraît, malheureusement, être la cause des fièvres auxquelles les habitants sont sujets. 1,700 ames. — *Pougues*, joli village peuplé de 5 à 600 habitants, situé au milieu d'une charmante vallée couverte d'un long tapis de prairies, à travers lequel une promenade d'un quart de lieue conduisit la source des *eaux de Pougues*.

OSCAR MAC CARTHY.

**NIGER.** On ferait plus d'un volume en réunissant toutes les opinions, toutes les hypothèses émises au sujet de ce fleuve, l'un des plus considérables de l'Afrique, et sans contredit le plus célèbre après le Nil. Le nom sous lequel nous l'inscrivons ici n'est pas celui qu'il porte; il résulte de la concordance que les anciens géographes avaient eue retrouver entre ce grand courant et le *Niger* ou *Nigir* de Ptolémée. Cette concordance, d'ailleurs exacte, ne repose cependant que sur des rapports généraux, car, d'abord, Ptolémée a placé son *Niger* beaucoup plus au nord, et ensuite il le fait différer totalement du nôtre quant aux sources et aux termes de son cours. Mais ceci ne devra nullement étonner, si l'on réfléchit qu'il n'y a que fort peu d'années que ces deux questions capitales ont été résolues, et qu'encore aujourd'hui la partie moyenne du cours est tout-à-fait hypothétique. Le nom de *Niger*, quoique pour ainsi dire consacré par l'usage, ne

sera employé dans cette description que comme étant plus général, les populations africaines ne lui en ayant pas imposé qui puisse satisfaire à cette condition. Békry est le premier écrivain arabe qui ait parlé du *Niger*, et après lui, Édrysy, Ebn-Bathoutha, qui a mentionné pour la première fois Ten-Boktoug; enfin Léon et Marmol ajoutèrent des notions plus ou moins étendues à celles qu'ils fournies le géographe de Cordoue. Le nom sous lequel ils mentionnent généralement le fleuve est celui de *Nil-el-Soudan* (Nil des Nègres). Marmol écrivait au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. En 1790, on n'avait encore qu'une idée très confuse sur le tracé du *Niger*, lorsque la société africaine de Londres, à laquelle la géographie a de si grandes obligations, trouva dans Mungo-Park le digne successeur de Houghton et de Ledyard. Parti de Pisania, sur la Gambie, le 2 décembre 1795, l'intrepide voyageur arriva le 21 juillet à Ségo, capitale du royaume de Bambara, qu'arrosait le fleuve objet de ses desirs. Arrêté sur le sable de la rive, il contempla cette eau dont la vue lui fait oublier sept mois de souffrances; il s'en désaltère, se prosterne et remercie avec ferveur le créateur de toutes choses d'avoir couronné son entreprise d'un succès aussi heureux. Après avoir reconnu le *Niger* sur une étendue de 70 milles (près de 20 lieues), l'état de dénûment où il se trouvait, l'arrogance des Maures, qui augmentait à mesure qu'il avançait; les pluies terribles des tropiques qui avaient déjà commencé leur déluge, le mirent dans la cruelle nécessité de renoncer à poursuivre son exploration, et il vint redire à l'Europe ce qu'il avait vu et appris sur l'importante question qui occupait alors tous les hommes de la science. Tout le monde connaît la relation de son voyage, si attachante et si palpitante d'intérêt. En revenant, notre voyageur prit le parti de remonter le *Niger* vers sa source, et de reconnaître son cours navigable dans cette direction. Il ajouta ainsi une longueur de 60 lieues aux 20 déjà reconnues; c'était un total de 80 lieues. Mais ceci ne

pouvait satisfaire l'infatigable curiosité de Mungo-Park, et il repartit en 1805. Depuis, on n'entendit plus parler de lui; on a su seulement qu'il avait revu le Niger; qu'à Sansanding il avait fait construire une grande embarcation décorée par lui du titre pompeux de *goëlette de sa majesté britannique, le Dhioliba*, dans laquelle il descendit le fleuve jusqu'à Yaoury, où il finit sa généreuse vie au milieu des cataractes qu'y forment des roches granitiques. — C'est ainsi que fut perdu le résultat d'une longue et savante exploration de plus de 300 lieues du cours du fleuve que le géographe consciencieux n'inscrivit à présent sur la carte qu'au moyen de données aussi limitées que peu précises. Quelques jours de plus, et l'illustre martyr, parvenu au bout de ses desirs, rapportait à l'Europe la solution du problème qui l'a tant occupée depuis, la connaissance du lieu où se terminait le Niger. Mais cette solution était réservée à deux de ses compatriotes, le capitaine Claperton, et son fidèle serviteur Lander. Avant de poursuivre, il est bon de mentionner la donnée approximative fournie par le major Laing sur la source du Niger. Arrivé en 1822 aux sources de la Rokelle, rivière de la côte de Sierra-Léone, par 9° 45' de latitude nord, et 12° 15' de longitude occidentale (de Paris), on lui indiqua, à 25 milles (9 lieues) de là, à l'est-sud-est, le mont Loma, d'où s'échappe la grande rivière. Dans son premier voyage, Claperton n'atteignit pas le Niger, mais seulement le Kouar-rama, un de ses affluents, sur lequel s'élève Sakkatou, la capitale du Haoussa. A son retour en Angleterre, il fut chargé d'une mission pour le sultan Bello, souverain de ces contrées, et c'est alors qu'il tenta d'atteindre le fleuve par une route tout-à-fait opposée à la précédente, c'est-à-dire par le golfe de Guinée. Parti de Badâgh ou Badagri le 7 décembre 1825, il s'arrêta le 30 août 1826 à Bousa, qu'on lui indiqua comme l'endroit même du naufrage de Mungo-Park. La politique ombrageuse de Bello ne lui permit pas de repasser le fleuve. Ce fut

Lander qui acheva le voyage, et qui s'en acquitta d'ailleurs d'une manière si remarquable que le gouvernement anglais le mit à même d'exécuter la reconnaissance du Niger inférieur. Il partit accompagné de son frère John Lander, débarqua à Badâgh dans les premiers jours d'avril 1830, traversa le Yarriba, atteignit le Niger et le descendit jusqu'à la mer par l'un des principaux bras de son delta, celui dont l'entrée porte le nom de rivière *Noun*, et est proche du cap Formoso. La question qui avait soulevé tant de débats était résolue, et il était décidé que le Niger, appelé dans cette partie de son cours *Kouâra*, était un tributaire de l'océan Atlantique. — La France a aussi sa part de gloire dans l'histoire du Niger. En 1828, M. Caillé, le traversant au-dessus du dernier lieu vu par Mungo-Park, s'enfonça dans les contrées situées à l'est du fleuve, et le retrouva à Djenné, grande ville commerçante, d'où il le parvint jusqu'à Ten-Boktoue, la ville mystérieuse, sur une longueur de plus de 130 lieues, qui font partie de celles qu'explora sans doute l'infortuné voyageur anglais dans son second voyage. Maintenant, il nous reste à résumer ce que nous ont appris sur le Niger les intrépides découvreurs dont nous venons d'esquisser les grands travaux. Le Niger, appelé *Dhioliba* dans la partie supérieure de son cours, descend des montagnes de Khoung, décrit au nord de cette chaîne un vaste demi-cercle en se dirigeant vers l'orient, tourne à la hauteur de Sakkatou vers le midi, coupe le rempart sur lequel s'appuie le plateau qu'il vient d'arrosier, et descend dans les plaines de la Guinée, où il se divise en un grand nombre de bras, dont les embouchures sont connues sous les noms de rivières *Formose, dos Escardos, dos Forcados, dos Ramos, Noun, Vieux et Nouveau-Calabar, Bonny*. La seule dont le cours ait été relevé est celle parcourue par Richard Lander. On peut évaluer à 600 lieues la longueur du Niger. Les seuls affluents de quelque importance que l'on lui connaisse positivement sont la Tchad-

da, le Bagoé et le Milo, tous deux vus par Caillé. La Tchadda est une rivière très considérable, et qui est d'autant plus digne d'attention qu'elle paraîtrait, d'après les indigènes, être la même que le Châry de Denham, et servir d'écoulement au grand lac Tchad. A 20 lieues de sa source, le Niger avait au mois de mai 8 à 9 pieds de profondeur, et une vitesse de 2 à 3 milles à l'heure. A Ségo, Mungo-Park dit qu'il est aussi large que la Tamise à Westminster (21 juillet); à Djenné, il a 3 fois la largeur de la Seine au Pont-Neuf; les embarcations y font 2 milles à l'heure; vers Boussa, sa largeur est les trois quarts de celle de la Tamise à Sommerset-House; au-dessous, il a dans quelques endroits jusqu'à 5 milles (près de 2 lieues). Entre Djenné et Ten-Boktoue, le Niger traverse le lac Dhiébou dans sa partie orientale. Il passe entre autres endroits à Ségo, Djenné ou Genny, près de Ten-Boktoue, à Yaoury, Rabba, Egga, Kakounda, Kirry, placé à la tête du delta. On ne se sert guère sur ce fleuve que de grandes embarcations. Celles qui servent au trajet de Djenné à Ten-Boktoue sont quelquefois du port de 90 à 100 tonneaux. M. Caillé a vu dans le fleuve quelques caïmans et beaucoup d'hippopotames. ALFRED O'FARRIS.

**NIGRITIE.** Les divisions établies par les anciens géographes, fondées la plupart du temps sur des relations ou des documents trop incomplets, trop limités ou trop superficiels, se sont presque toujours trouvées peu exactes à mesure que la science a fait des progrès. Celle de Nigritie, dans laquelle ils comprenaient les pays situés entre la Sénégambie et la Nubie, est de ce genre. Elle tendrait à faire croire que ces contrées sont exclusivement habitées par des nègres, tandis que cette race est encore répandue dans toutes les régions qui l'avoisinent, et que d'ailleurs sa population se compose aussi d'autres peuples d'origine tout-à-fait différente, telles que les Fellans ou Peuls, qui en ont conquis le cœur, et les Arabes. La dénomination arabe, *Béled-El-Soudan*, pays des noirs, ordinairement employée

seulement sous la forme de Soudan, ne convient pas plus par la même raison. Un géographe distingué, M. d'Avezac, qui a fait de l'Afrique l'objet d'études spéciales, a proposé, avec raison, de substituer au mot *Nigritie* celui de *Takkour*, employé par les indigènes eux-mêmes. Cette substitution, qui repose sur une base très logique, nous a semblé devoir être adoptée ici. Nous renvoyons donc à l'article TAKKOUR pour la description des contrées qu'embrasse la Nigritie. X.

**NIL.** Grand fleuve qui traverse la Nubie et l'Égypte. A moitié chemin du Caire, où il a 3,000 pieds de largeur, il se partage en deux branches principales qui se subdivisent elles-mêmes en plusieurs bras. Ce partage du Nil en deux branches, qui coulent, l'une à l'ouest, l'autre à l'est, donnent à la partie basse de l'Égypte la configuration d'un delta Δ (*voy. ce mot*). Dans l'antiquité, on comptait sept grandes embouchures par lesquelles le Nil se jetait dans la Méditerranée : de ces sept embouchures, il n'y en a plus aujourd'hui que deux de navigables, celles de Damiette et de Rosette; les autres ont été comblées par l'accumulation successive du limon que le fleuve roule avec ses eaux. Les sources du Nil sont encore mal connues. L'Écosais Bruce prétendait les avoir vues en novembre 1770, dans la province de Gojam, en Abyssinie, assertion dont la vérité a depuis été vivement contestée. L'opinion la plus commune est qu'il sort des montagnes de l'Abyssinie, dans le pays des Agows, et que trois marais lui servent de source. Danville avait fait observer que le fleuve qui se réunit au-dessous de Sennaar avec la rivière d'Abyssinie appelée l'*Abawi*, c.-à-d. *père des eaux*, était beaucoup plus considérable, et qu'il se pourrait bien que ce fût là le véritable Nil; et tous les géographes modernes pensent que le Nil des anciens, que Ptolémée fait sortir du versant septentrional des montagnes de la Lune, est le *Bahr-el-Abiadh* des Arabes. Ce *Bahr-el-Abiadh* (fleuve Blanc), le bras le plus

large du Nil, celui qui coule à l'est, prend sa source dans la montagne de la Lune, *Gebel-Kumri*, par les 7° L.-N., coule d'abord au nord-ouest, puis au nord, et reçoit dans son lit les eaux d'une multitude de petites rivières. A huit jours de marche au nord de Chilouk par le 16° de lat. nord, il confond ses eaux avec celles du *Bahr-el-Azreek* (fleuve Blanc), le bras occidental du Nil. Quoique ce bras du fleuve soit le moins considérable, c'est, suivant l'opinion générale du pays, l'*Azreek* qui reçoit les eaux de l'*Abiadh*. Il est probable que les sources vues en 1770 par Bruce sont celles du *Bahr-el-Azreek*, lesquelles effectivement sont situées dans le pays des Agows, et sortent de trois bouches abondantes, situées dans les gorges marécageuses de ces hautes montagnes. Aussitôt que leurs eaux se confondent, ces sources forment une rivière assez importante, qui, large de 200 pieds dans la province de Dembea en Abyssinie, se jette dans le lac de Tzana ou de Dembea. Elle le traverse sur une étendue de cinq milles géographiques, sans que ses eaux se confondent avec celles du lac. Quand elle en sort, elle se dirige vers le sud-est, puis décrit une grande ligne horizontale vers le sud-ouest, et coule au nord dans une étendue de 29 jours de marche, jusqu'à ce qu'elle se rapproche de sa source d'environ une journée de marche. Elle traverse alors les montagnes de l'Abyssinie par trois cataraetes différentes. A Sennaar, elle forme une vallée extrêmement fertile, et se confond à Hofile avec le *Bahr-el-Ablahd* et prend alors le nom générique de Nil. Le fleuve coule alors depuis le 16° deg. jusqu'au 30° deg. de lat. nord, presque toujours dans la direction du nord, à l'exception d'un arc assez considérable vers l'ouest; traverse la Nubie, et, après avoir reçu les eaux de la seule grande rivière que nous connaissions, le *Takazé*, se jette dans ses trois cataraetes dans la vallée du Nil à Syéné (aujourd'hui Assouan). La chaîne de montagnes, *Gebel-el-Selsilyh*, à travers laquelle le Nil se fraie un passage,

s'étend de l'E. à l'O., et se compose, sur une certaine étendue, de masses granitiques, la seule dans toute la vallée du Nil où l'on retrouve encore aujourd'hui la pierre avec laquelle les anciens Égyptiens élevaient leurs prodigieux obélisques. Aussitôt que le Nil est sorti de la Haute-Nubie, à travers les rochers, il change d'aspect. Ce n'est plus le torrent écumeux qui brisait avec violence et fracassait les obstacles que la nature opposait à son cours, c'est le fleuve le plus majestueux du monde, qui roule avec calme ses eaux à travers plus de 100 milles géographiques, portant partout la vie et la fécondité. Arrivé, à la frontière méridionale de l'Égypte, les ruines de Philé et d'Éléphantine annoncent la terre des merveilles; et la vallée du Nil offre alors un aspect auquel rien au monde ne saurait être comparé. Depuis Assouan jusqu'au Caire, où ses eaux se partagent, il coule, en effet, calme et majestueux, sur une largeur moyenne de deux milles, et comme encaissé entre deux collines, dont l'une, celle de l'E., s'étend jusqu'à la mer Rouge, tandis que l'autre, celle de l'O., qui commence en Libye, suit le fleuve auquel elle sert comme de jetée, pendant une étendue qu'on peut estimer à quatre journées de marche, depuis Assiout jusqu'à la grande base. C'est cette colline, rempart élevé par la nature, qui protège la vallée du Nil contre l'invasion des sables de la Libye. La rive droite du Nil s'élève presque à pic : c'est pour cela que, dans toute sa longueur, on l'appelle *Gebel-Mokattam*, la pente escarpée. Elle est traversée dans la direction de l'E. à l'O. par plusieurs vallées et ravins qui interrompent de temps à autre la monotonie du *Mokattam*. Dans l'Égypte centrale, la vallée du Nil s'agrandit un peu; toutefois, au Fayoum, qui est le lieu de sa plus grande largeur, elle n'a encore que quatre milles et demi; mais, à partir de cet endroit, la chaîne des montagnes de Libye se dirige de plus en plus à l'O. Au Caire, la colline orientale s'abaisse tout à coup, et la plaine du Delta commence pour s'éten-

dre à perte de vue. Ce qui rend le Nil si précieux pour l'Égypte, ce sont ses inondations régulières et annuelles, qui couvrent de ses eaux et de leur limon fertilisant plus de 750 lieues carrées. — Le fleuve commence à grossir du 18 au 19 juin, et atteint sa plus grande hauteur au mois de septembre; il baisse à partir de cette époque, et revient dans son lit suivant une échelle de décroissance analogue à celle de sa crue. Dès la plus haute antiquité, on avait cherché, au moyen de canaux, à partager d'une manière plus uniforme les eaux du Nil débordé, et l'on avait établi sur certains points des *nilomètres*, instruments qui, ainsi que l'indique leur nom, servaient à observer les progrès de la crue du fleuve, ou ceux de la baisse de ses eaux. Déjà à cette époque on attribuait ces inondations périodiques aux pluies qui tombent en Abyssinie depuis le mois de mars jusqu'au mois de septembre, et aux vents du nord qui soufflent concurremment et refoulent les eaux en sens inverse. L'eau du Nil, qui pendant la crue du fleuve est de diverses couleurs, est, à la vérité, limoneuse, mais n'en est pas moins douce et assez agréable au goût; mais, pour l'employer aux usages domestiques ou la boire, il faut préalablement la clarifier. Le pacha d'Égypte actuel a réuni en 1820 le Nil à Alexandrie par un canal de 45 lieues de long. Le retour périodique des inondations du Nil servait dans l'antiquité aux habitants de l'Égypte de moyen pour mesurer le temps. — Dans la Mythologie, il était placé au rang des dieux. Les Grecs le disaient fils de Pontos et de Thalassa ou d'Océanus et de Thétys. On prétendait que Memphis était sa fille, car cette ville était située sur ses bords; on le regardait comme le père de tous les dieux du pays. Sous le règne de Sésostris, lorsque commençaient ses inondations, on célébrait en son honneur la fête de *Niloa*; on lui sacrifiait des taureaux noirs; un temple lui était consacré à Nicopolis. Son image était sculptée en marbre noir à cause de son origine éthiopienne. Seize enfants, nombre symboli-

que qui répondait à celui des conrées nécessaires à la crue de ses eaux pour être fertilisante, l'entouraient en jouant; on représentait ainsi le Nil de grandeur colossale, appuyé sur un sphinx magnifique, entouré de seize enfants et couronné de lauriers et d'épis. Ses attributs étaient le crocodile et le cheval du Nil, le sphinx et le dauphin.

C. L.

**NIMÈGUE** (*Noviomagus*), ville de la Gueldre hollandaise sur la rive gauche du Wahal, entre le Rhin et la Meuse, est célèbre par les traités de paix qui y furent conclus en 1678 et 1679 entre la France et diverses puissances belligérantes. La guerre commencée en 1672, avait pour origine plusieurs médailles injurieuses, frappées en 1672 par ordre des états-généraux de La Haye. Van Loon, dans son *Histoire métallique des Pays-Bas*, en donne la curieuse description. La première représente la république des Provinces-Unies sous la forme d'une femme foulant aux pieds la discorde sous les traits fort reconnaissables du roi de France. Au revers est le lion belge, tenant entre ses griffes un canon avec cette légende : *Sic fines nostros tutamus et undas*. L'idée de la seconde médaille était attribuée à l'ambassadeur hollandais, van Benningen, celui qui avait négocié au nom des états-généraux le traité de Saint-Germain. Van Benningen y était représenté sous l'emblème de Josué arrêtant le soleil, c.-à-d. Louis XIV lui-même, dans sa marche triomphale. On y lisait cette inscription, beaucoup plus louangeuse pour le plénipotentiaire qu'outrageante pour le monarque : *Stetit itaque sol*. Cependant Van Loon prétend que cette médaille, décrite et commentée dans les gazettes hollandaises, n'a jamais existé, et que les exemplaires qu'on a mis dans les cabinets des curieux ont été fabriqués après coup. — On sait sous quels brillants auspices commença la campagne de Hollande. Amsterdam et les villes principales ne furent sauvées que par le percement des digues et par de ruineuses inondations. Le grand pensionnaire, Jean de Witt, conseillait de faire la paix. Lui

et son frère Corneille de Witt payèrent de leur tête ce conseil pacifique. Ils furent jetés en prison et massacrés dans une émeute populaire. Les succès des armées de Louis XIV furent paralysés par une ligue que forma l'électeur de Brandebourg, mais encore plus par la défection du roi d'Angleterre. Les traités de Nimègue rendirent aux Hollandais, premiers auteurs de la guerre, tout ce qu'ils avaient perdu, et notamment Maëstricht. Par un article secret, Louis XIV promettait de rendre au duc de Nassau la principauté d'Orange. Les Espagnols recouvrèrent Charleroi, Courtrai et d'autres places pour servir de barrière aux Provinces-Unies. La France acquit définitivement la Franche-Comté, deux fois conquise par ses armes, ainsi que Bouchain, Condé, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Airc, St.-Omer, Cassel, etc. — Nimègue fut le théâtre des principales négociations, non seulement entre la France, mais encore la Hollande, l'Espagne et l'empire, même entre les puissances secondaires. Louis XIV avait dicté les principales conditions des traités, mais les infractions nombreuses qui y furent faites occasionnèrent de nouvelles hostilités : elles furent terminées par la fameuse trêve de Ratisbonne en 1684. Cette trêve conclue pour vingt ans en dura à peine quatre. Les traités de Nimègue furent foulés aux pieds en 1688; mais la paix de Ryswick, conclue vers 1697, amena encore un pacification momentanée.

BRETON.

**NIMES** (chef-lieu du département du Gard).

*Description de la ville et de ses monuments.*

La ville de Nîmes est couchée au pied de collines peu élevées, qui semblent la ceindre du côté du nord. Elle regarde le midi et la mer, dont elle n'est éloignée que de quelques lieues. Ceux qui ont voulu la faire ressembler à Rome, et trouver à toute force à la colonie la configuration topographique de la métropole, ont compté sept de ces collines dans l'enceinte de ses premières murailles. C'est

aujourd'hui une opinion abandonnée. Ces collines, d'un aspect riant, sont couvertes de vignes et d'oliviers, dont le feuillage pâle ondoie en tout sens dans les mille replis des coteaux, comme une soie argentée. Sur ces collines, et principalement au pied de la Tour-Magne, qui est assise sur la plus voisine, il souffle un vent de nord-est aigu et desséchant qui s'engouffre dans les crevasses de la tour délabrée, et rase en sifflant le sol rocailleux formé tout à l'entour de ses débris. C'est ce vent qui, dans Nîmes et dans la plupart des villes du midi méditerranéen, vous saisit au détour d'une rue où le soleil venait de vous mettre en eau, et vous donne le froid après le chaud, alternative si grave pour les santé délicates. Un grand nombre de moulins à vent couronnent ces hauteurs. C'est de là qu'il fait beau contempler, au risque d'être déshabillé par le vent, la cité languedocienne ramassée au pied des collines, et, par-delà la cité, une plaine immense, dans la direction de la mer, à droite se perdant à l'horizon, à gauche coupée par une ligne de collines charmantes, qui courent du nord au midi, et derrière lesquelles est caché le pont du Gard. — Vue de la plaine, l'aspect de Nîmes est insignifiant. N'était la Tour-Magne, qui attire les yeux tout d'abord, rien n'annoncerait une ville historique. Ce qui donne aux villes un aspect pittoresque, ce sont les monuments élevés, les clochers, les tours, les flèches élançées des cathédrales, tout ce qui sort du milieu de ces toits uniformes qui convrent tant de vies monotones, tout ce qui est la maison d'une pensée, d'un souvenir, d'un Dieu. Or, le peu de hauteur comparative des monuments romains, la parfaite insignifiance de la cathédrale, qui n'est qu'un vaisseau sans tours, avec une entrée de grange, l'humilité des temples protestants, qui ne dépassent pas en hauteur les maisons ordinaires, toutes ces choses font que Nîmes a l'air d'un assez grand hameau semé autour d'une assez grande église paroissiale. Une des hauteurs de la Tour-Magne, Nîmes re-

prend tous ses avantages. Vous voyez poindre par-dessus les maisons le faite de l'Amphithéâtre et le fronton de la Maison-Carrée; à vos pieds s'étend le jardin bastionné de la Fontaine, et au bout un assez grand carré long, qui s'appelle le Champ-de-Mars. A gauche, la cathédrale présente son vaisseau par le flanc; vous apercevez des parties des boulevards, et tout près de vous la maison centrale, qui n'est qu'une prison, mais une prison de grande importance; la ville se développe, s'agrandit; ce n'est plus un hameau, c'est la demeure de quarante-cinq mille âmes. — Il y a dans Nîmes des monuments de trois époques, l'antiquité romaine, le moyen âge, les temps modernes: les deux portes dites de France et d'Auguste, l'Amphithéâtre, la Tour-Magne, la Maison-Carrée, les bains de la Fontaine, le temple de Diane, le pont du Gard, monuments ou restes de monuments, telle est la part de l'antiquité romaine; la cathédrale y représente le moyen âge; le jardin de la Fontaine et la prison dite *Maison-Centrale*, les temps modernes. Je décrirai ces monuments dans leur ordre d'ancienneté, qui est le plus naturel, et avec aussi peu de termes archéologiques qu'il me sera possible, notre but étant de faire des descriptions où les savants trouvent la chose moins les mots, et où les lecteurs les moins familiers avec la terminologie de l'art puissent prendre une idée juste des monuments sans avoir à s'aider du vocabulaire de M. Quatrenière de Quincy.

#### *Monuments de l'antiquité romaine.*

*La Tour-Magne.* — Situé sur la plus haute des collines auxquelles est adossée la ville, ce reste de tour s'aperçoit de très loin à la ronde, et domine un immense horizon. Sa position et ses dimensions colossales lui ont sans doute valu le nom qu'elle porte aujourd'hui, et dont l'étymologie, *turris magna*, ne saurait être douteuse, même pour qui ne sait pas le latin. — Ce monument est horriblement dégradé. Sa hauteur est d'environ cent pieds. On peut voir qu'il était

composé de plusieurs étages superposés et en retraite les uns sur les autres. Ces divers étages formaient des octogones réguliers. On a fait des suppositions sur ce que devait être le faite de la tour: les uns ont voulu que ce fut une coupole, les autres une plate-forme: la question est encore à décider. — En 737, Charles-Martel avait voulu détruire la Tour-Magne, pour enlever ce point militaire aux Sarrasins. En 1185, époque où Nîmes appartenait aux comtes de Toulouse, la Tour-Magne devint une forteresse dont la reddition donnait lieu à des traités entre les princes. Aujourd'hui, on y a perché une loge télégraphique. Dans l'excavation profonde qui donne à cette tour l'aspect d'un puits dont on aurait arraché une des parois, vous voyez la cabane en bois peint où l'employé des lignes télégraphiques se hisse, tous les jours de beau temps, par un escalier dont la petite porte est au pied de la tour. Les partisans de l'utilité trouvent qu'on ne pouvait donner un meilleur emploi à cette magnifique ruine; pour moi, j'eusse aimé mieux y voir des nids d'aigle ou de chat-huant qu'une cabutte télégraphique. — Quelle a été la destination primitive de la Tour-Magne? Était-ce un *ænarium* ou trésor public, un phare, une tour de signaux, un temple? Dans les dissertations archéologiques, la Tour-Magne a été tour à tour tout cela. M. Pelet prouve par des raisons solides, tirées de la comparaison avec des ouvrages analogues, que ce monument a été un mausolée, dont la construction est antérieure à l'époque romaine, et peut bien dater de l'occupation des Grecs de Marseille. Si cette explication est la vraie, il faudrait donner à la Tour-Magne la première place dans l'ordre chronologique des monuments de Nîmes. — La Tour-Magne était liée aux anciennes fortifications qui, à diverses époques, avaient entouré et défendu la ville de Nîmes. Elle servait comme d'une tourelle avancée où se rejoignaient les deux pans du mur d'enceinte. Dans toutes les démolitions ou reconstructions



qui furent faites successivement des remparts de Nîmes, selon les chances de la guerre, la Tour-Magne fut toujours respectée. En 1601, lorsque François Traucat obtint de Henri IV l'autorisation de faire des fouilles dans l'intérieur de la Tour-Magne, toute la ville s'émut d'inquiétude pour sa belle ruine ; on murmurait tout haut contre les lettres du roi : les uns, par un sentiment filial pour l'un des plus beaux monuments de leur ville ; les autres, par envie contre Traucat, qui ne les avait pas mis en tiers dans la trouvaille. La rumeur en fut si forte qu'un conseil général extraordinaire s'assembla, le samedi 4 août, à son de cloches, à l'effet de prendre des mesures pour la conservation de la Tour-Magne. Le jour où les travaux commençaient, les consuls se transportèrent sur le lieu, accompagnés des prud'hommes et des voyers de la ville, et assistèrent aux premières opérations de Traucat. On avait en soin d'exiger de lui qu'il n'entreprendrait rien qui endommagât l'édifice, et on commit un inspecteur pour surveiller, en l'absence des consuls, les travaux de ses pionniers. Le sénéchal, de son côté, représentant les intérêts du roi, nomma un inspecteur particulier, lequel devait contrôler les travaux, concurremment avec l'inspecteur de la ville, bien moins, je suppose, pour avoir une garantie de plus de la conservation de l'édifice, que pour empêcher tout détournement clandestin des deux tiers que le roi s'était réservés dans le trésor à trouver, *pour ses urgentes affaires*. Cet inspecteur était à la charge de Traucat. Les fouilles furent sans résultat. Traucat y perdit son temps et son argent. — La saine raison : les vrais trésors sont ceux que le travail tire du sein de la terre. C'est le raisin, l'olive, la feuille de mûrier, qui poussent sur ces monticules caillouteux dont la ville est entourée au midi, qui sortent d'entre ces galets, ce sable et cette argile dont est formé le sol tout autour de la vieille ruine. Traucat avait été plus heureux et plus inventif dans ses plantations de mûriers que dans ses fouil-

les. De 1564 à 1606, ses pépinières avaient fourni au Languedoc et à la Provence plus de quatre millions de pieds de mûriers, et Henri IV faisait beaucoup plus sagement en lui donnant une pension pour cette découverte, et en lui permettant, par privilège spécial, de planter son arbre partout où il voudrait, qu'en l'autorisant à se ruiner dans les fouilles de la Tour-Magne. Mais le mauvais état des finances du roi le forçait à compter, dans ses recettes éventuelles, les trésors des Sarrasins et des Romains ; le besoin d'argent le rendait crédule.

*Les bains.* — Au pied méridional du coteau sur lequel la Tour-Magne est assise, sort une fontaine abondante, qui a été, selon toute apparence, la première cause de la fondation de Nîmes. Le poète Ausone la nomme *Nemausus*. Jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, on ne soupçonnait pas que cette fontaine fût obstruée des débris d'un magnifique établissement romain, et que tout autour le sol se composât de monuments enfouis. A cette époque, l'encombrement des dévastations successives des Barbares avait tellement exhaussé le terrain des environs de la fontaine, que la prise d'eau d'un moulin, que possédaient à la source même les religieuses de Saint-Sauveur, était à cinq pieds au-dessus du niveau des bassins de l'établissement romain. — Des fouilles votées en 1730 par les états de la province, et commencées en 1738, mirent à découvert les bains de la Fontaine. La curiosité publique était si vivement excitée qu'il fallut placer des troupes aux avenues pour protéger les travaux et repousser la foule. Cent cinquante ouvriers, employés aux déblaiements et partagés en divers ateliers, exhumèrent successivement des restes d'édifices somptueux, des colonnes, des statues, des marbres, des porphyres, des inscriptions. D'abord, ces fragments furent transportés à l'évêché par les soins de l'évêque lui-même ; puis leur nombre s'augmentant chaque jour, et la curiosité et l'argent diminuant en proportion, on négligea ces richesses ; on suspendit les

fontaines : « Ce ne sont que des ruines de bains », dirent dédaigneusement les savants de la ville, lesquels ne savaient pas que les bains romains embrassaient dans leur enceinte des gymnases, des palestres, de longues galeries, des portiques, des jardins, et que, de ces bains-là Ammien-Marcellin disait que c'étaient plutôt des provinces que des édifices. On ne songea donc plus qu'à restaurer la fontaine, qu'à régler le cours d'eau, et à recouvrir de terre cette mine de sculpture et d'architecture antique dont les savants faisaient fi. De là l'origine de ces terrasses en forme de bastions, et de ces canaux en forme de fossés, qu'un certain Philippe Maréchal, architecte de fortifications, fit établir sur les bases antiques des monuments découverts, avec l'accompagnement obligé des chicorées et des amours bouffis de l'époque de M<sup>me</sup> de Pompadour. C'est ce beau travail, moitié militaire, moitié galant, qu'on appelle aujourd'hui la Fontaine. Une inscription latine, gravée sur un mur en pierre de taille qui fait face à la source du côté du midi, présente cette construction malheureuse comme une sorte de conquête sur les Barbares. Ce n'est, en tout cas, qu'une conquête relative.

*Le temple de Diane.* — A quelque distance de la source, à gauche, se trouve un reste d'édifice connu depuis longtemps sous le nom de temple de Diane. La façade primitive n'existe plus, et l'intérieur, qui servait de chapelle, en 1430, au monastère des religieuses de Saint-Sauveur, n'est plus aujourd'hui qu'une belle ruine, où l'architecte trouve à peine assez de données pour des restaurations conjecturales. — Ce monument, encaissé dans le roc, est entièrement construit en pierres de taille posées à sec sur leur lit de carrière. On ne peut guère le décrire qu'en le restaurant par la pensée, c.-à-d. en mêlant le passé au présent. Son plan est rectangulaire; une porte à plein cintre en forme l'entrée. Douze niches, dont cinq sont pratiquées de chaque côté dans les deux parois du temple, et deux à droite et à gauche de

la porte, en décorent l'intérieur. Ces niches, surmontées de frontons alternativement circulaires ou triangulaires, renfermaient des statues. 16 colonnes d'ordre composite supportaient un entablement simple et élégant, sur lequel posait une voûte à plein cintre, d'une forme légère et hardie. Le temple de Diane n'a plus d'autre voûte que le ciel. Au fond de l'édifice était apparemment la statue du dieu, le dieu de la fontaine, Nemausus, s'il est vrai, comme M. Pelet me paraît l'avoir démontré, que ce temple se liait au vaste système des constructions des bains, et fit partie de cette province, pour parler comme Ammien-Marcellin.

— Encore au temps de Poldo d'Albenas, l'intérieur de ce charmant édifice était intact, sauf les statues profanes, qui avaient dû être remplacées par des saints. Une gravure du livre de Poldo me l'a montré dans toute la grâce de ses proportions, et m'a fait soupçonner toute la délicatesse de son architecture. Il y a peu de monuments plus regrettables que celui-là. En 991, l'évêque de Nîmes, Frotaire, le donna pour église à un monastère de filles qu'il fonda auprès, et qui prit le nom d'*abbaye de Saint-Sauveur de la Fontaine*. En 1562, De Jean, capitaine des protestants, pilla et détruisa l'église, et en chassa les religieuses; quelques années après, les Nîmois, craignant que le maréchal de Bellegarde ne s'emparât de ce monument pour le fortifier, abattirent toute la partie qui fait face au midi, et réduisirent l'édifice à un état de délabrement qui n'a fait qu'empirer depuis. Les guerres religieuses ont, sur plusieurs points de la France, continué l'œuvre des Barbares du v<sup>e</sup> siècle. Le présent est sans pitié pour le passé. — Le temple de Diane a un charme particulier de solitude et de tristesse. L'art qui rebâtit, recrépit, badigeonna, n'a plus rien à y faire, et n'y touche plus. On le laisse là, seul, abandonné, ne se défendant plus que par le respect qu'il inspire ou par l'indifférence de ceux qui passent auprès. Une grille empêche les enfants, ces ennemis d'instinct de tout ce qui est vieux;

d'y venir aider le temps à consumer ces restes, et de mettre des bâtons dans les crevasses pour disjoindre plus vite les murailles. Une espèce de *cicerone*, avec le chapeau à cornes de gardien officiel, vous ouvre cette grille, et vous bre-douille des explications qui n'ont aucun rapport avec les dernières découvertes de la science, et n'ont pas fait un pas depuis vingt ans. Pendant que la science dispute si ce monument n'a pas été dans l'origine un *lavacrum*, faisant partie du système général des bains, un lieu où l'on prenait des douches sudorifiques, l'imperturbable gardien vous montre la place où les prêtres se cachaient pour faire parler leurs dieux, le sanctuaire de la sibylle et l'abattoir où l'on immolait les bœufs du sacrifice. Des figuiers sauvages sortis d'entre les fentes des murailles, et qui s'y nourrissent de cet imperceptible humus qui s'engendre de toutes les ruines, versent leur pâle feuillage et leur ombre transparente sur les débris de chapiteaux et d'entablements qui gisent aux pieds des murs, comme s'ils voulaient voiler ces irréparables destructions. Rien ne se peut voir de plus touchant que cette ruine, que la science de M.<sup>e</sup> Pelet, malgré le nombre et la force de ses preuves, ne parviendra peut-être jamais à enlever au monde vague et mélancolique des conjectures.

*Le pont du Gard.* — La merveille du Languedoc, le reste le mieux conservé de l'art vraiment romain, c'est l'aqueduc ou pont du Gard. Après deux heures de route à travers un pays riche, le long de coteaux tout argentés d'oliviers, on arrive sur les bords du Gardon, rivière capricieuse qui passe sous le pont du Gard. Ce merveilleux monument ne se montre aux yeux que quand on en est tout près. Il est caché par des montagnes couvertes de chênes nains, arbre triste, d'un vert noir, qui n'a besoin que d'un peu de terre végétale pour prospérer, c'est-à-dire pour languir pendant quelques années. Ces montagnes font un coude rentrant, à l'endroit même où le pont a été construit, et c'est ce qui

fait qu'on ne le voit tout entier que quand on est au pied du monument. Il y a un moment toutefois où l'on aperçoit, par-dessus les arbres, une ou deux des arcades supérieures, dont la courbure gracieuse et la belle couleur feuille-morte vous causent une sensation inexprimable de surprise. Cela est si étrange, de trouver un monument hors de l'enceinte des villes, un édifice destiné à n'être point vu; de l'architecture pour les voleurs, les vagabonds et les loups! car l'aqueduc n'était, après tout, qu'un conduit d'eau, avant que les modernes y eussent accolé un grand chemin. — L'insuffisance des eaux de la fontaine de Nîmes, en été, dut inspirer aux fondateurs de la colonie l'idée de chercher par quels moyens on y pourrait suppléer. A sept lieues de Nîmes, la fontaine d'Eure fournissait à Uzès (*Ugernum*) une eau abondante et très saine : on fit sept lieues d'aqueduc pour amener l'eau d'Uzès à Nîmes. De tels travaux n'effrayaient pas les Romains. Une inscription découverte sur un aqueduc qui n'est que la suite de celui du Gard donne l'honneur de cette magnifique construction au gendre d'Auguste, Agrippa, que ses goûts hydrauliques avaient fait qualifier de *curator perpetuus aquarum* (curateur perpétuel des eaux). — A trois lieues au nord-est de la ville, il fallait franchir une vallée de trois cents mètres de largeur, au fond de laquelle coule le Gardon, et faire passer de plain pied, du sommet d'une montagne à l'autre, à cent cinquante pieds en l'air, une rivière portée sur un pont. — On éleva un édifice de cent cinquante pieds de haut et de huit cents de long, et la rivière franchit la vallée. Il faut dire de certains ouvrages des Romains ce qu'on a dit de ceux de Dieu : cela était parce qu'ils voulaient que cela fût. — Cet édifice, bâti en pierres de taille sans ciment, est formé de trois étages d'arcades superposés à plein cintre. — Le premier étage a six arcades; c'est sous la seconde, du côté de la rive gauche, que coule le Gardon dans les eaux ordinaires. Cette arcade est plus

grande que les cinq autres ; la hauteur de l'étage est d'environ soixante pieds. — Le second rang se compose de onze arcades correspondant parfaitement à celles de l'étage inférieur, mais en retraite sur ces dernières, puisque leur épaisseur est moindre. La hauteur de ce second étage est la même que celle du premier. — L'étage supérieur, aussi en retraite sur celui du milieu, présente trente-cinq arcades égales, ayant environ douze pieds d'ouverture. C'est sur ce troisième rang que se trouvait l'aqueduc. Des dalles de plus de six pieds de largeur et d'une seule pièce couronnent l'édifice, et recouvrent l'aqueduc, dont la hauteur et la largeur sont d'un peu plus de trois pieds. Sa forme est une voûte renversée. On peut se donner le plaisir d'y entrer et de cheminer en se baissant sous cette couverture de dalles, lesquelles sont percées, à des intervalles égaux, d'ouvertures carrées par lesquelles la lumière pénètre dans l'aqueduc. Ceux qui ne craignent pas de se sentir à cent cinquante pieds en l'air, marchant sur des dalles de six pieds de large, au-dessus d'une rivière dont le lit est de roc vif, peuvent jouir de la vue d'un de ces beaux paysages sévères et ardents comme en offre la nature du Midi. De cette espèce de terrasse, où l'on peut se promener sans danger, et qui devait servir de chemin aux gens de pied que leurs affaires conduisaient dans ce lieu solitaire, on domine un magnifique horizon. Chose singulière ! on ne voit pas l'aqueduc avant d'y arriver, et, du haut de l'aqueduc, on voit tout autour de soi à une immense distance. En aval et en amont, vous avez le Gardon, torrent fougueux en hiver, en été petit ruisseau méandreux, sonore, plein de caprices et de points de vues changeants. Il sort du vallon formé par les deux chaînes de collines, et s'avance librement dans la plaine, vers le Rhône, qui doit l'engloutir. Son lit est tantôt un pavé de rochers légèrement bombés, qui sonnent le creux comme une voûte, tantôt d'arides bruyères, tantôt de petits arbustes rabougris, qui plient la tête pen-

dant les crues, et se relèvent quand le soleil a changé le fleuve en ruisseau. Sous la principale arcade de l'aqueduc, qu'il n'a même pas pu érailler encore, il est emprisonné entre deux murailles de roc sur lesquelles pose l'arcade, et qui contiennent, en été, toute la masse de ses eaux. Quand vous avez contemplé le paysage, un détail fort curieux attire vos regards. A vos pieds, sur ces dalles où vous êtes assis, sont gravées, au milieu d'inscriptions dont quelques-unes ont plus de deux siècles, des figures de fer à cheval, de marteaux et autres instruments grossièrement sculptés, du temps de nos pères, par des ouvriers appartenant aux confréries représentées par ces outils, et qu'apparemment leur tour de France avait amenés au pont du Gard. Les pluies de dix-huit siècles ont ridé cette pierre, mais ne l'ont pas entamée. Des noms écrits au xvii<sup>e</sup> siècle sont aussi lisibles que s'ils étaient d'hier. Le temps s'arrête devant les monuments romains que les hommes ont respectés. Qui peut dire combien d'années encore la civilisation peut prolonger la vie de l'aqueduc du Gard ? — Voici le peu qu'on connaît des destinées de ce monument, mis hors de service, comme tous les autres, par les mêmes Barbares et à la même époque. Le 6 mars 1430, Charles VII le visita, et y fit faire quelques réparations nécessitées par des inondations récentes. Cent trente-quatre ans plus tard, le duc de Crussol y reçut Charles IX, et lui fit offrir des confitures par des jeunes filles en costume de nymphes. On peut voir, à quelques pas du pont, la grotte d'où sortirent ces nymphes de l'invention du duc de Crussol. Avant cette époque et du temps de Poldo d'Albenas, des échanures avaient été pratiquées dans les pilastres du second étage pour faire un chemin de pied ; et, d'après une gravure du temps, que j'ai sous les yeux, des mulets chargés passaient sur le rebord du premier étage, sous ces échanures qui étaient profondes, et qui devaient mettre en danger l'édifice. « Puisque nous avons fait mention du pont du

Gard, dit Poldo, faut entendre qu'il sert à présent de pont, principalement le premier étage, lequel a esté entre-coupé, et les pilastres tous éberchez d'un costé, tellement qu'un mulet y peut passer tout chargé; et ce a esté fait pour la commodité des gens du païs, et pour abrégier le chemin de deux lieues, ou environ. »

— Ces échancrures avaiect fini par ébranler l'édifice, et le faire surplomber du côté d'amont. En 1699, M. de Bâville, intendant du Languedoc, y envoya un architecte et un abbé pour aviser aux réparations nécessaires; et, l'an d'après, les états de la province arrêterent qu'on remplirait les coupures, ce qui sauva l'édifice. Toutefois, les raisons de commodité dont parle Poldo d'Albenas étant les mêmes, ou plutôt devenant plus urgentes, à cause des intérêts de plus en plus nombreux qui réclamaient un passage au pied de l'aqueduc, en 1747, on adossa au premier étage un pont destiné à toutes sortes de voyageurs et de transports. Il ne se peut rien voir de plus disgracieux que cette énorme excroissance de pierre qui est collée au premier étage, et qui, en donnant une base monstrueuse à l'édifice, gâte son plus beau caractère, qui est la légèreté. Il faut passer du côté opposé à ce pont de raccord, pour jouir de toute la beauté du monument, outre que la couleur des pierres est plus belle, et leur ton plus chaud de ce côté d'amont que du côté d'aval. — Le simple itinéraire de cet aqueduc effraie l'imagination. Tantôt il gravit les montagnes, ou s'y fraie un chemin dans le roc; tantôt il longe les coteaux, suspendu çà et là sur des arcades semblables à celles du troisième rang du pont du Gard, suivant toutes les sinuosités du sol, afin de garder son niveau; ici, il perce les montagnes et ressort par les gorges étroites qu'il franchit encore sur des arcades; là, il traverse un étang aujourd'hui desséché; ailleurs, dans une longueur de plus d'une lieue, il est plein, jusqu'aux bords, d'une eau courante, et fournit à l'arrosage de plus de vingt jardins; il passe sous des moulairies, à travers des hamcaux qui sont

bâties sur ses voutes, sans s'en douter; enfin, il arrive à Nîmes, et ses dernières traces se voient tout proche de la Fontaine, où il faut croire que devait être le principal réservoir. La longueur entière de ce travail de géants n'a pas encore été calculée, mais on pourra se l'imaginer quand on saura qu'à deux lieues seulement de sa prise d'eau il adéjà plus de quinze mille cinq cents mètres d'étendue. — Dans ces dernières années, les visiteurs du pont du Gard ont eu le spectacle d'une troupe de Bohémiens campés au pied du pont, sous la même grotte, j'imagine, d'où sortirent les nymphes qui allèrent au-devant de Charles IX, lui portant des boîtes de confitures. Je n'ai pas été assez heureux pour voir le contraste de cette misère pittoresque avec la grandeur de l'art romain; le jour que j'allai au pont du Gard, j'eus un spectacle moins piquant, mais plus édifiant. C'était un bon prêtre de campagne, descendu de son mulet, et qui lisait son bréviaire, assis sur l'herbe, ayant à côté de lui un gros parapluie replié, son ombrelle de voyage et son mulet, la bride traînante, qui humait l'ombre de la grotte. Il ne leva pas les yeux pour nous voir passer. Des Bohémiens n'auraient pas été si réservés, si j'en dois croire ce qu'on m'a dit dans le pays de leur audace. Ce sont d'effrontés mendiants, qui savent voler au besoin ce qu'on ne leur donne pas, et qui demandent du ton de gens qui prendront ce qu'on leur refuse. Ils entrent deux dans une boutique, et pendant que l'un marchand, l'autre vole. On sait leurs habitudes et on s'en méfie; mais la crainte d'être volé n'est jamais si habile ni si ingénieuse que l'amour de vendre; aussi beaucoup de marchands y sont pris. Si les Bohémiens voient manger un enfant sur le devant de la porte paternelle, ils vont lui prendre son morceau de pain; ils iront intrépidement jusque dans l'arrière-chambre tendre la main aux gens qui sont à table. Ils sont craints et tolérés; la superstition et la curiosité les protègent; on aime à les voir s'en aller et à

les voir revenir. Les petits enfants en ont grand peur, parce qu'on les a souvent menacés des *Boumians*. Les mères, qui leur font ces menaces pour apaiser leurs eris, en ont plus peur encore, car les Bohémiens passent pour enlever les enfants. C'est dans les mois d'août et de septembre, aux fêtes de Saint-Roch et de Saint-Michel, qu'on voit arriver à Nîmes, entassés sur de mauvaises ébarrettes traînées par des mules, ou chassant devant eux des troupes d'ânes et de petits mulets qu'ils vont vendre dans les foires, ces demi-sauvages, vrais enfants perdus de la Providence. Ils couchent à la belle étoile, ordinairement sous les ponts : leur quartier-général, à Nîmes, est le Cadreau (en patois, *lou Cadaraou*), petit pont jeté sur un ravin qui descend d'une des collines et sert de voirie publique. C'est là qu'on peut les voir demi-nus, sales, acroupis sur de la paille ou de vieilles hardes, et mangeant avec leurs doigts les chiens et les ebats qu'ils ont tués dans leurs excursions érépuseulaires. Dans les jours de foire, ils sont tour à tour marchands, maquignons, mendiants et saltimbanques. Les jeunes filles, aux grands yeux bruns et laseifs, au visage cuivré, pieds nus, la robe coupée ou plutôt déchirée jusqu'aux genoux, dansent devant la foule, en s'accompagnant d'un bruit de castagnettes qu'elles font avec leur menton. Ces filles, dont quelques-unes ont à peine seize ans, n'ont jamais eu d'innocence. Venu au monde dans la corruption, elles sont flétries avant même de s'être données, et prostituées avant la puberté. Ces Bohémiens parlent un espagnol corrompu. L'hiver, on ne les voit pas : où vont-ils ? d'où viennent-ils ?

L'hirondelle, d'où nous vient-elle ?

— J'ai senti les jouissances les plus vraies et les plus durables en présence du pont du Gard. Cette grande construction solitaire, qui se cache dans le coude de deux montagnes, et franebit si hardiment de l'une à l'autre ; ces arcades immenses qui encadrent des horizons tout entiers, qui s'engendrent les unes les

autres, jusqu'à cent cinquante pieds en l'air, et forment trois ponts superposés, non pour l'eau, mais pour l'air si pur et si transparent du Midi ; ce plein-cintre si harmonieux, la création de l'art romain ; ce jaune d'or qui revet toutes les pierres ; cette diversité infinie dans les détails, et cette majestueuse unité dans l'ensemble ; cette petite rivière si vieille et si fraîche, qui semblait en ce moment dormir, et coulait comme une nappe d'huile sous l'immense aqueduc ; ces vignes semées çà et là tout à l'entour, et dont le feuillage robuste et charnu résistait seul, au milieu d'une verdure mourante, au soleil et au vent aride du nord ; ces deux chaînes parallèles de montagnes, qui, toutes lourdes qu'elles sont, se recourbent et se plient au gré des détours de la petite rivière ; cette nature si singulière du Midi, où la fécondité se devine, et où l'aridité se fait sentir ; ce point de la terre, unique par son originalité, où j'imagine que l'architecte tel quel qui jeta d'une montagne à l'autre l'aqueduc du Gard dut venir rêver quelquefois à son œuvre, si l'on rêvait dans ce temps-là ; ce ciel qui dore les pierres, et cet art qui n'était que la forme donnée aux choses de première nécessité, art sans nom, impersonnel ; toutes ces grandeurs de la nature et de l'homme, ont laissé dans ma pensée quelque chose de plus grave que des souvenirs d'une curiosité satisfaite. Il y a une mystérieuse éducation dans la contemplation de ces grandes harmonies ; et si cela ne donne pas le génie à qui ne l'a pas reçu du ciel, cela entretient et perfectionne la sensibilité qui nous dédommage de n'avoir pas le génie.

*L'Amphithéâtre.* — L'époque précise où fut fondé l'Amphithéâtre de Nîmes est un point d'archéologie très débattu ; les uns veulent qu'Antonin l'ait fait construire ; les autres, s'appuyant sur des débris d'inscription, lui donnent pour fondateur un des membres de la famille flavienne, soit Vespasien, soit Titus, soit même Domitien. Entre les deux époques présumées, la différence n'est que

de soixante ans : « C'est peu, » remarque M. Pelet, « dans l'âge d'un monument qui a déjà dix-huit siècles d'existence. » L'Amphithéâtre, construit pour des jeux, des combats de gladiateurs et d'animaux, des naumachies, fut pour la première fois converti en citadelle par les Visigoths, qui en flanquèrent la porte orientale de deux tours, appelées tours des Visigoths, lesquelles étaient encore debout en 1809. Nous avons vu Charles-Martel, en l'an 737, y assiéger les Sarrasins et y mettre le feu. Après l'expulsion des Barbares, l'Amphithéâtre continua d'être un château fort. La garde en était confiée à des chevaliers qui y avaient leurs logements et étaient liés entre eux par le serment de défendre ce poste jusqu'à la mort. Vaineue par la commune, cette caste abandonna d'abord ses anciens privilèges, puis, peu à peu, les maisons mêmes qu'elle occupait dans l'enceinte des Arènes, et qui furent désormais habitées par le petit peuple. Encore en 1809, une population de deux mille âmes était entassée dans l'Amphithéâtre, qui fut déblayé de ses hôtes et de leurs cabanes par les soins de M. d'Alphonse, préfet d'alors. Je pense que quelques détails sur la grandeur et sur la commodité de cet édifice seront lus avec plus d'intérêt que d'arides renseignements architectoniques, outre qu'ils seront compris de tout le monde. La façade circulaire de l'Amphithéâtre est composée d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage, et d'un attique qui en fait le couronnement. Soixante portiques communiquent du rez-de-chaussée dans l'intérieur des Arènes. Un même nombre décore le premier étage. L'attique s'élève au-dessus ; tout autour sont, au nombre de cent vingt, des consoles ou saillies de pierres, percées de trous circulaires, où étaient enfoncées des poutres propres à soutenir le *velarium*, rideau immense qu'on tendait sur l'Arène, du côté où plongeait le soleil. Un petit escalier, creusé dans l'épaisseur du mur, au-dessus de la porte du nord, était réservé aux esclaves commis à ce service.

Trente-quatre gradins, de quarante-neuf à cinquante centimètres de haut, de soixante-quinze à quatre-vingt centimètres de large, et qui servaient à la fois de sièges et de marche-pieds, montaient circulairement du *podium* jusqu'à l'attique. Ces trente-quatre gradins étaient divisés en quatre *précinctions*, figurant les rangs de loges dans nos théâtres, et ayant chacune leurs issues ou vomitoires, et leurs galeries, sous lesquelles les spectateurs venaient s'abriter contre l'orage. La première précinction, réservée aux principaux personnages de la colonie, n'avait que quatre gradins. Les places y étaient séparées, et chaque famille avait la sienne, marquée de son nom. On a retrouvé quelques lettres de ces noms. A la porte du nord était une loge de distinction, pour la principale autorité du pays ; et une autre en face, pour les prêtresses. A ces deux loges répondaient, par un escalier, deux pièces voûtées, pour les cas de pluie. La seconde précinction, séparée de la première par un mur revêtu de dalles, était réservée à l'ordre des chevaliers, et avait dix rangs de gradins, auxquels on arrivait par quarante-quatre vomitoires. Un marche-pied peu élevé formait l'intervalle de la seconde à la troisième précinction. Celle-ci comptait dix rangs de gradins et trente vomitoires. C'était la place du peuple, *populus*, fort différent de la populace, *plebs*, et des esclaves, auxquels était réservée la quatrième et dernière précinction. Cette précinction se composait de dix gradins, dont le dernier s'appuyait contre l'attique. Un mur, de même forme et de même hauteur que le précédent, la séparait de la troisième. Pour éviter les courants d'air, l'architecte avait eu soin de ne point placer les vomitoires, ou portes de sortie, en face des portiques, ou portes d'entrée. Des escaliers, dont le nombre était proportionné à celui des vomitoires, permettaient la précipitation sans amener l'encombrement, outre que, par une admirable précaution, ces escaliers s'élargissaient au fur et à mesure qu'ils descendaient des précinctions supérieures,

afin d'éviter toute cohue entre les arrivants et les sortants. On ne saurait trop remercier M. Pelet de la peine qu'il a prise pour satisfaire la curiosité généralement manifestée par tous les visiteurs de cette belle ruine, sur le nombre de spectateurs que pouvait renfermer son enceinte.

D'après ses calculs, la première pré-  
cinction contenait. . . 1,568 places.

La seconde . . . . . 5,313

La troisième . . . . . 6,898

La quatrième . . . . . 8,182

Nombre total de places  
sur les gradins . . 21,956

Si l'on ajoute à cela les places qu'on pouvait prendre sur les marche-pieds de la troisième et quatrième précinctions, et celles des spectateurs qui, debout sur le dernier gradin, avaient le dos appuyé contre l'attique, le nombre total des places pouvait être de vingt-quatre mille deux cent neuf. Ne sont pas compris dans ce nombre ceux qui pouvaient, faute d'autres places, monter sur l'attique à côté des poutres qui soutenaient le *velarium*, ou se tenir debout à l'entrée des cent vomitoires, comme, dans nos théâtres, ces curieux qui regardent la pièce du fond des couloirs de l'orchestre, ou du haut des escaliers qui conduisent aux galeries. Ce calcul n'a rien d'arbitraire, si l'on remarque que les places étaient marquées non seulement sur la pierre des gradins, mais même sur la paroi de l'attique, auquel étaient adossés les spectateurs qui se tenaient debout sur le dernier gradin. — De toute cette grandeur, il ne reste que la façade circulaire, à peu près complète, sauf une vaste brèche à la partie occidentale de l'édifice, dont l'attique, l'entablement qui le supportait, et toute la maçonnerie jusqu'à la clé, ou sommet des portiques du premier étage, ont disparu; sauf encore la plupart des ornements et bas-reliefs qui décoraient cette façade. Dans l'intérieur, on pourrait dire que tout est consommé. Si l'on excepte une petite partie où les gradins ont été conservés,

l'Amphithéâtre n'a plus figure de monument : il faut l'œil de l'artiste, il faut l'imagination du voyageur, pour comprendre que vingt-quatre mille spectateurs se sont assis là, et y ont battu des mains au gladiateur tombant avec grâce sous le poignard de son compagnon d'esclavage ou sous la dent d'un tigre. Ce qui distingue ce majestueux reste de l'architecture romaine, c'est la grandeur et la commodité, cette espèce de commodité que les Anglais appellent excellemment *le comfortable*. La grandeur est presque la seule originalité de l'art romain; mais cette originalité n'est inférieure à aucune autre. L'art grec ne lui a point fourni le modèle des amphithéâtres, parce que l'art grec n'avait point à convier des nations entières à un jeu de gladiateurs et de bêtes. Sauf quelques monuments élevés pour la représentation de la Grèce fédérative, ou pour loger quelque sacerdoce collectif, comme celui de Delphes, par exemple, les édifices publics de chaque nation en particulier ne dépassaient pas les proportions de la nation. Les temples n'étaient pas toujours aussi grands que leurs dieux, témoin le Jupiter de Phidias, qui ne fut jamais logé à l'aise que dans l'Olympe d'Homère. La moitié d'un amphithéâtre romain de province aurait suffi pour contenir tous les citoyens libres de Sparte ou d'Athènes. Les monuments grecs n'étaient pas grands par le nombre des roudées de pierre, mais par la pensée. Comme travaux matériels, on les combinait avec la population, avec le revenu, avec les moyens financiers du pays; mais comme travaux d'intelligence et d'art, ils avaient toute la grandeur possible, parce qu'ils suffisaient à tous les besoins de la pensée pour laquelle on les avait exécutés. On conçoit très bien cette grandeur qui consiste dans la parfaite réalisation d'une idée morale. J'ai lu quelque part qu'au temps de Trajan les amateurs d'objets d'art faisaient le plus grand cas d'un Hercule en bronze, ouvrage d'un sculpteur grec, dont les proportions matérielles étaient si petites



qu'un homme aurait pu l'emporter sous son manteau, et dont les proportions morales étaient si grandes qu'il semblait remplir la salle où on l'avait placé. Ce petit Hercule, de moins d'une condée, égalait toutes les merveilles de sa fabuleuse histoire. Tel est l'art grec. Les Romains n'imitaient sa noble et gracieuse architecture que dans le décor de leurs jardins particuliers; des temples qui avaient suffi au culte de toute une nation servaient de modèles à leurs chapelles domestiques, et plus d'un riche Romain avait dans l'enceinte de sa villa, et pour son dieu particulier, un édifice religieux où la déesse protectrice d'Athènes ne se serait pas trouvée à l'étroit. — L'architecture vraiment romaine prit la taille de la nation et les proportions de son histoire. A mesure que les destinées de Rome se lièrent à celles du monde et que le cercle s'élargit pour recevoir et absorber les nations, son architecture grandit, mais d'une grandeur matérielle, et il fallut qu'elle rebâtît plusieurs fois son Capitole pour que l'édifice fût toujours en harmonie avec son nom. Mais ce fut surtout dans les édifices profanes que l'architecture devint gigantesque. Quand César voulut donner des jeux à l'univers dans la personne de ces vaincus faits citoyens romains, qu'il avait ramenés avec lui de toutes les parties du globe, il fallut bien, pour que tous ces échantillons du monde fussent assis et clos, que les amphithéâtres fussent grands comme des villes. Quand Titus fit égorger neuf mille bêtes dans le Cirque et Trajan onze mille; quand Probus fit courir mille autruches dans une forêt peuplée d'animaux de tous les pays; quand ces empereurs firent battre des vaisseaux contre des vaisseaux, des crocodiles contre des crocodiles, des serpents géants contre des serpents géants, il fallut bien que l'amphithéâtre eût l'étendue d'une forêt et d'un lac, pour que tous ces êtres vivants y pussent mourir, non d'étouffement, mais avec tous les honneurs du combat. Les grands édifices du vieil Orient, les monuments de Babylone, de Memphis, furent surpassés; le

despotisme impérial fit remner assez de pierres pour fatiguer trois siècles d'invasions barbares seulement à les renverser. Après quoi ces mêmes pierres, relevées de nouveau, servirent à ceindre de fortifications toute l'Europe féodale. Les architectes étaient des empereurs et les maçons des armées; l'œuvre se ressentait de l'ouvrier. Les provinces firent comme Rome, les municipalités comme les métropoles; toutes bâtissaient dans la pensée qu'elles représentaient et résumaient l'univers; elles avaient des théâtres et des arènes sur le plan de ceux de César, comme si elles eussent pensé aussi à convier des représentants du monde à leurs fêtes. — Mais c'est surtout le *confortable* qui éclate dans ces grands monuments de l'art romain. Or, c'est par ce second caractère qu'on peut apprécier la grandeur d'une civilisation, car la plus grande civilisation possible n'est que la plus grande diffusion possible du bien-être, tous les efforts de l'espèce humaine tendant à diminuer ses peines et à augmenter ses aises, ou peut-être, hélas! à déplacer les unes et les autres. L'art romain a résolu un problème d'architecture dont la réalisation, appliquée à nos besoins modernes, n'a pas encore été atteinte par nos artistes les plus ingénieux. Ce problème consiste à faire entrer sans encombre dans un édifice donné toute la foule qu'il peut contenir, et, ce qui est plus difficile, à l'en faire sortir sans l'étouffer ni l'écraser aux portes; le tout sans gendarmes, ou avec le moins de gendarmes possible. Il n'y a guère d'année où l'on n'entende parler en Europe de quelque théâtre incendié qui s'est abîmé sur les spectateurs; les accidents de ce genre sont fréquents, surtout en Angleterre, où d'on fait des théâtres de pâte et de carton bouilli, et où l'on souffle les édifices plutôt qu'on ne les bâtit. Ceux qui ne périssent pas dans la salle périssent aux portes, et il y a presque autant de péril à sortir qu'à rester; car si l'on reste on est brûlé, et si l'on sort on est écrasé. Vous ne trouverez pas un recueil de bonnes actions à l'usage de l'en-

fance où ne figurent des personnes arrachées aux flammes d'un théâtre, principalement par des pompiers, dont le corps respectable pourrait remplir tous les ans de traits de ce genre une *Morale en action*. On n'a pas encore trouvé le moyen de faire évacuer les salles de théâtre sans plus d'embarras que la peur et la précipitation n'en doivent mettre inévitablement dans un cas d'incendie, quelque nombreux que soient d'ailleurs les dégagements d'un édifice. Quant aux entrées, loin de les prodiguer, on supprime même une partie de celles que l'architecte n'a pas pu s'empêcher de pratiquer; et pour avoir des bureaux de moins, on laisse les gens s'étouffer à la porte, sans compter l'obstacle des employés de la force publique, qui figurent toujours là, soit pour augmenter la foule, soit pour en tenir lieu. Nous n'en sommes pas moins très civilisés. — Dans les amphithéâtres romains, je sais qu'on n'avait pas à craindre les incendies par l'huile ou par le gaz, ni les chutes par défaut de solidité des bois; mais il n'était pas rare que les spectateurs eussent à se garantir des intempéries de l'air, d'un orage qui crevait sur l'amphithéâtre, d'une brise froide qui glissait le long des gradins et faisait grelotter sous sa tunique courte le peuple-roi, et sous leurs vêtements de pourpre les nobles spectateurs des gradins privilégiés. Dans ce cas, le spectacle était suspendu; quarante mille spectateurs se levaient spontanément, rentraient dans les galeries par d'innombrables vomitoires et s'y abritaient contre l'orage; tout le bruit avait passé de l'enceinte dans les galeries; l'orage ne trouvait pas à mouiller une seule tête de ces quarante mille têtes, et dans ce monument, qui paraissait vide, s'agitait tout un monde. L'eau, tombant avec force sur des gradins unis et disposés en pente légère, s'écoulait par d'innombrables rigoles dans les aqueducs souterrains; quelques minutes de soleil et de brise tiède séchaient ces gradins, le sable de l'arène buvait la pluie; les quarante mille spectateurs qui grondaient tout à l'heure dans l'intérieur

de l'immense fourmilière reparaissaient tous à la fois, et sans confusion, par tous les vomitoires; venait d'abord toutes les têtes, puis tous les corps, et les gradins, garnis de nouveau, battaient des mains à la rentrée des acteurs, hommes ou bêtes. — Le peuple était toujours libre de se retirer dans les galeries, excepté pourtant quand il plaisait à l'empereur de le lui défendre: alors, il fallait recevoir la pluie et encore battre des mains. Le seul préservatif était d'emporter un vêtement de dessus, dont on se débarrassait après l'orage, excepté encore quand il plaisait à l'empereur que le peuple et les courtisans grelottassent sous la pluie, pendant que lui la bravait sous son manteau de guerre, comme cela fut ordonné un jour par l'empereur Domitien. — Ajoutez à toutes ces facilités merveilleuses de locomotion une ventilation admirablement distribuée, douce, rafraîchissante, beaucoup d'air et point de deux airs, beaucoup de vent et point de vents coulis. On ne gagnait de rhumes à l'amphithéâtre que quand il plaisait à l'empereur; mais ce n'était la faute ni de l'architecte ni de l'art romain. L'architecte et l'art avaient pourvu à tout, sauf pourtant aux fantaisies de l'empereur. D'abord, la disposition amphithéâtrale faisait que chaque spectateur ne respirait pas l'air déjà respiré par les autres, à la différence de nos théâtres, où les émanations du parterre vont suffoquer les étages supérieurs. Chaque rang de gradins s'effaçait du rang inférieur, et faisant une circonférence distincte et isolée, avait sa part d'air comme sa part de ciel, et n'était pas plus gêné par ses voisins d'en bas que par ses voisins d'en haut. Ensuite, la portion d'atmosphère qui était renfermée dans l'enceinte de l'amphithéâtre se renouvelait de deux manières: d'abord par le haut de l'édifice, vaste entonnoir où l'air descendait en plus grande quantité que n'en pouvaient consommer les spectateurs, ensuite par les innombrables ouvertures pratiquées à l'extérieur, et qui semblaient percer le monument de part en part; pleins-cintres toujours et

partout, soit comme portes d'entrée, soit comme fenêtres, et recevant sous leurs mille courbures gracieuses un air qui pénétrait dans l'amphithéâtre par les vomitoires. Quand le temps était lourd, pour peu qu'il y eût un souffle dans le ciel, la forme circulaire de l'amphithéâtre empêchait que ce souffle ne se perdît; car, comme il y avait des ouvertures sur tous les chemins des vents, ce petit souffle, au lieu de se briser contre des masses de pierres closes, s'infiltrait sous les pleins-cintres, se répandait dans les galeries et venait ressortir dans l'enceinte par les vomitoires, lesquels n'étaient jamais percés en face des ouvertures extérieures, précisément pour éviter les deux aïrs. — Enfin, les spectateurs se défendaient du soleil sous un immense *velarium*, lequel était replié au quart, à la moitié, aux trois quarts, selon l'heure, de sorte qu'ils avaient de l'ombre sans cesser d'avoir de l'air. J'ai vu à Nîmes, sur l'attique de l'amphithéâtre, les trous qui ont servi à fixer le *velarium* de l'ancienne cité romaine. Et comme la cité moderne ne laisse rien sans emploi, elle a fourré dans ces trous de grands piquets bleus d'où pendaient de petits pavillons tricolores, lors du dernier passage de M. le duc d'Orléans. Après le départ du prince, on a enlevé les petits pavillons, mais on a laissé les bâtons bleus, sans doute pour l'éventualité de quelque nouvelle visite royale. — La carrière d'où ont été tirées les pierres de l'amphithéâtre de Nîmes est située à une lieue de la ville. On la voit encore dans l'état où l'ont laissée les Romains. Trois grands quartiers de rochers sont encore debout, et coupés droit comme avec une immense scie. Les longues dallés qui servent de gradins, celles qui forment l'attique et sur lesquelles quatre hommes pourraient marcher de front, étaient taillées d'un seul bloc dans cette carrière, et transportés à Nîmes par un chemin qui porte encore le nom de *chemin des Romains*. Des trois quartiers de roche, l'un conserve encore une entaille de la longueur et de la largeur exactes d'un de ces gra-

dins; le temps n'a pas élargi cette entaille, et il a respecté la carrière encore plus que le monument. Je marchais vraiment sur une poussière romaine. Tous les débris des pierres taillées sont accumulés là, et forment une petite colline: car la sciure de tels monuments suffisait pour faire des collines. Le temps a versé tant de pluie et de soleil sur ces débris qu'il en a fait comme une terre aride et friable, sur laquelle le vent jette quelques graines sauvages qui n'y trouvent pas de quoi fleurir. En face de la carrière, on a découvert tout récemment un puits, le puits où les ouvriers carriers venaient puiser de l'eau. C'est l'eau de ce puits qui servait à rafraîchir les constructeurs de l'amphithéâtre de Nîmes quand ils mangeaient leurs pastèques, vers la troisième heure, assis sur la pierre qu'il venaient de couper dans la carrière, avec autant de symétrie que nous partageons une pomme en quatre. Un homme du pays a imaginé d'élever auprès de ce puits un cabaret, où il vend aux passants de très mauvais orgeat avec de l'eau très fraîche du puits des Romains. Ce puits, tout-à-fait de circonstance, est construit avec autant d'art et de goût que ces magnifiques puits du moyen âge qui servaient à fournir de l'eau à tous ces châteaux qu'on voit pendre du haut des montagnes, et qui coûtaient à faire percer un écu d'or de moins que les châteaux. — On aimerait à se figurer, dans la vaste enceinte de l'amphithéâtre, une lutte à la manière antique, entre deux adversaires armés du gantelet, ou tout luisants d'huile; ou tout au moins quelque combat à la manière espagnole, entre un taureau vigoureux et terrible et le *picador* et le *taureador*, l'un à pied, l'autre à cheval, tous deux revêtus d'un costume éclatant, tous deux brillants, lestes, courageux, vrais artistes en ce genre, et qui semblent jouer leur vie pour le plaisir des dames, comme les chevaliers des anciens tournois. Mais il faut ici s'attendre à beaucoup moins; les luttes de l'amphithéâtre de Nîmes ne ressemblent pas aux luttes antiques, ni ses combats de

taureaux à ceux de Séville ou de Burgos. N'allez pas y chercher la beauté grecque ni l'antiquité espagnole. Votre désappointement serait grand. — La lutte que les consuls de la cité du quinzième siècle encourageaient et récompensaient par le don d'une pièce de drap vert, n'a pas cessé d'être une coutume locale à Nîmes, mais plus particulièrement dans les villages de son territoire. Le prix est voté par le conseil municipal de l'endroit : c'est d'ordinaire une montre ou une tasse d'argent. Dans un champ nouvellement moissonné, deux lutteurs, représentants de deux villages rivaux, cherchent à se renverser sur le dos ; on n'est vaincu que si le dos et la tête ont touché contre terre. La population des deux villages, rangée des deux côtés, assiste, avec toute l'anxiété de l'honneur local, aux alternatives de la lutte. Quand l'un des deux lutteurs est renversé, tout espoir n'est pas encore perdu ; si sa tête n'a pas touché, tout son village crie : « *A pas touca ! a pas touca !* (il n'a pas touché) ! » La lutte continue alors, et la fortune peut changer. Quelquefois il y a doute ; alors des deux côtés opposés s'élèvent des cris confus : « *A touca ! a pas touca !* (il a touché, il n'a pas touché) ! » Des arbitres du choix des deux partis décident le point. — La musique des luttes, c'est le tambourin et le hautbois. Le vainqueur traverse son village en triomphe, au son de ces instruments, précédé d'une bannière ornée de banderolles d'où pendent les prix du combat. Ses amis l'entourent en chantant ; les enfants déjà grands le regardent passer avec des larmes d'émulation. Le vaincu n'est point déshonoré ; il s'en retourne à son village, et songe à prendre sa revanche à la vogue prochaine : c'est le nom de la fête. Il y a des vogues où figurent jusqu'à huit lutteurs, autour desquels sont rassemblés huit villages. — C'est le dimanche, et dans les foires, que l'amphithéâtre de Nîmes sert de champ-clos à des lutteurs. Mais c'est un spectacle à peu près abandonné. La bourgeoise ne se dérange pas pour si peu ; les dames de Nîmes ne veu-

lent point froisser leur toilette du jour de foire en s'asseyant sur des gradins ruinés, ou sur la place de ces gradins. Quelques curieux de la classe ouvrière sont les seuls spectateurs. Il n'y a d'ailleurs rien de moins pittoresque que deux lourdauds qui ôtent leur habit et se colletent comme les Auvergnats de Paris ; que pas une main délicate n'applaudit, et dont le vainqueur n'est pas beaucoup plus intéressant que le vaincu. Nous ne sommes plus au temps où les consuls en chaperon assistaient au combat et proclamaient le vainqueur. Les juges des luttes d'aujourd'hui sont, j'imagine, quelques vieux lutteurs émérites des villages voisins, qui ont long-temps bu dans les cabarets les quelques paires de montres ou de tasses d'argent gagnées dans leur carrière. — Ce que sont ces luttes dégénérées à la lutte antique, les combats de taureaux de l'amphithéâtre le sont aux combats de taureaux de l'Espagne. On lâche dans l'arène un taureau de la Camargue, malgré et efflanqué : il entre là, non pas en bondissant, non pas en roulant des yeux de sang, comme les taureaux des descriptions espagnoles, mais comme il entretrait dans un pâtis. Cependant, on parvient à le tirer de son indifférence. Des enfants armés de boussines de vigne, qu'ils appellent, en leur patois, *badiganes*, le frappent à coups redoublés, en l'excitant au combat, en le traitant de lâche s'il paraît hésiter. Des hommes le poursuivent de sifflets aigus et perçants, que les échos de l'amphithéâtre répètent et prolongent d'une façon lugubre. Enfin, le pauvre animal s'émue ; il se jette à droite et à gauche, il bondit, il fait une poussière assez convenable. Après quelques tours dans l'arène, on le renverse, et on le marque à la croupe de la lettre initiale de son propriétaire : c'est ce qu'on nomme une *ferrade*. Les taureaux qui ont pris le combat au sérieux et qui ont jeté quelque malheureux en l'air à six pieds en l'air avec leurs cornes, sont applaudis, aimés, admirés ; ceux qui ne peuvent pas se décider, et qu'on n'excite ni avec des serments de vignes,

ni à coups de sifflets, sont poursuivis de cris outrageants, battus, hués, et leur maître forcé d'en amener un plus courageux. En somme, les *picadors* des combats de taureaux de Nîmes sont des polissons abandonnés de leurs mères ; et les *taurcadors* sont de malheureux artistes assez peu différents, par leur consistance sociale, des Bohémiens dont nous avons déjà parlé.

*Maison-Carrée.* — Ce monument, que l'abbé Barthélemy, dans son *Voyage d'Anacharsis*, appelle « le chef-d'œuvre de l'architecture ancienne et le désespoir de la moderne, » ce qui est peut-être exagéré, forme un carré long, isolé, d'où lui vient son nom de *Maison-Carrée*. L'entrée regarde le nord, et le fond le midi. Dix colonnes cannelées, d'ordre corinthien, dont six de front, et deux de chaque côté du portique, supportent un entablement richement décoré, et couronné par un fronton construit dans les proportions enseignées par Vitruve, c.-à-d. ayant pour hauteur la neuvième partie de sa largeur. Vingt autres colonnes, placées comme celles du péristyle, à quatre pieds de distance l'une de l'autre, et engagées à moitié dans les parois, enveloppent l'édifice tout entier. Ces quatre pieds représentant deux fois le diamètre d'une colonne, on peut, par une addition facile, et que je laisse faire au lecteur, mesurer la longueur et la largeur de la *Maison-Carrée* par le nombre de ses colonnes. L'intérieur, ou l'aire, proprement dite, a huit toises de long, six de large et autant de haut. La hauteur de la porte est de six mètres quatre-vingt-trois centimètres, sa largeur de trois mètres vingt-cinq centimètres. La destruction de la toiture antique ne permet pas de décider si le temple ne recevait du jour que par la porte, ou s'il en recevait par le toit. La toiture moderne est percée d'une grande fenêtre carrée, ce qui fait ressembler l'aire à un atelier. — Il n'est pas donné à une description qui doit être sommaire, et se garder surtout des mots techniques, de rendre le détail des riches sculptures de la *Maison-*

*Carrée*. Des feuilles d'olivier et de chêne enveloppent les chapiteaux des colonnes ; des tresses légères flottent le long de la porte d'entrée. Le luxe incroyable des ornements ne gâte point la grandeur ni la pureté des profils. La qualité de la pierre, semblable au marbre par la finesse du grain, se prêtait à toutes ces délicatesses du ciseau, que l'art gothique n'a point surpassées, quoi qu'on ait pu dire. Le cardinal Albéroni disait de la *Maison-Carrée* qu'il la fallait enfermer dans un étui d'or. Le mot est juste. C'est un monument petit par sa masse, mais grand par ses proportions et son harmonie, que l'œil embrasse sans effort, et qui pourtant remplit l'imagination. On dirait qu'il a été transporté là, tout fait, de l'atelier du sculpteur, à moindres frais d'hommes et de cabestans qu'il n'en a fallu pour retirer de la berge du Pont-Royal notre obélisque de Louqsor. Jean-Baptiste Colbert pensa sérieusement à en décorer Versailles, et envoya des architectes pour s'enquérir si le transport en était praticable. Un homme plus grand que Jean-Baptiste Colbert, Napoléon, voulut aussi prendre la *Maison-Carrée* dans sa main et l'emporter à Paris, pour en décorer une des places de sa capitale. Mais le plus petit des monuments romains tenait assez pour résister même aux architectes qui avaient fait Versailles, et n'être pas emporté même dans la main de Napoléon. La *Maison-Carrée* a été scellée en terre comme l'amphithéâtre et le port du Gard ; il faudrait enlever le pays tout autour pour les avoir. Vous croyez qu'il suffirait d'un de ces *mistral* du Midi, qui balait quelquefois les cheminées et les toitures, pour disperser cette gracieuse demeure de dieux tombés ? Eh bien ! le vent des Barbares a soufflé sur la *Maison-Carrée*, et elle est encore debout ; ils ont fait une vaste entaille à l'amphithéâtre ; ils ont mis les baignoires à ras-terre, et c'est à peine s'ils ont écorné ce joyau de l'architecture antique. — Il faut dire que cette conservation a paru miraculeuse. D'après des fouilles qui ont été faites autour de la

Maison-Carrée, il est prouvé que cet édifice était entouré d'un vaste portique, et se liait à un monument de même forme y faisant face, à une distance qu'on a déterminée. Pourquoi donc, dans la destruction générale de l'ensemble, cette seule partie a-t-elle été épargnée ? Est-ce sa beauté qui l'a fait respecter, ou l'absence des emblèmes de l'empire dans sa décoration extérieure ? Ou bien le monument aurait-il survécu et e serait-il resté entier à tels hasards, comme parle le bon Poldo, par le bénéfice du point de horoscope de sa bonne et fortunée fondation, sous quelque ascendant bien fortuné, par la quatrièrme maison, ou lieu du ciel, et constitutions des planètes ou fixes ? » Questions qu'on ne pourra jamais résoudre. Quant à moi, je pencherais pour l'explication de Poldo, précisément parce qu'elle n'explique rien. J'aime mieux croire à l'effet d'une constellation et de la quatrième maison du ciel qu'à un scrupule quelconque, et surtout qu'à un scrupule motivé de ces démolisseurs du Nord, qui se poussaient pêle-mêle sur les monuments de l'ancien monde, sans regarder au fronton s'ils portaient l'emblème d'un prince, et si leurs inscriptions étaient en grec ou en latin. — A défaut des Barbares, les nationaux se seraient chargés de consommer ces destructions, si ces hasards, si ces constellations dont parle Poldo, car je ne sais pas d'autre cause, n'eussent encore préservé la Maison-Carrée. L'histoire de ce monument, c'est l'histoire des dangers de mort qu'il a courus jusqu'à nos jours. Dès les premiers temps du christianisme, la Maison-Carrée fut convertie en une église dédiée à saint Étienne, martyr. Au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, on fit de l'église un hôtel-de-ville. L'intérieur fut divisé en plusieurs pièces et coupé en deux étages; des fenêtres furent percées dans les parois de la *cella*, et des murs élevés contre les colonnes du péristyle : on démolit l'ancien porron. « J'ay ouy dire à nos pères, écrit Poldo d'Albenas, qui par immémoriale attestation le disoyent avoir ainsi appris des leurs, que c'estoit aussi,

n'a pas trois ou quatre cents ans, la maison commune, et des consuls de la ville : qui par criées fut contre le public et université adjugée à un particulier, et créancier de la ville. » Le particulier dont parle Poldo était sans doute un certain Pierre Boys, qui reçut la Maison-Carrée en échange d'un emplacement où fut construit un nouvel Hôtel-de-Ville. Pierre Boys, usant et abusant de sa chose en propriétaire, dégrada le mur méridional en y adossant une maison à son usage. C'est contre ce Pierre Boys que Poldo d'Albenas, dont je pense qu'on ne sait gré de citer souvent les naïves et intelligentes colères, s'écrie *cicéronienne-ment*, pour me servir d'un mot du temps : « O maison antique, dominée d'un sort dissemblable et inégal dominateur ! Et quant à moy, si jamais j'avois audience au conseil du roy, où au roy mesme, je croy que, donnant à entendre le fait tel qu'il est, la dédcoration que ce beau monument de l'antiquité endure, et le tort qui luy est fait, il vengeroit cest outrage et ne permettroit sur sa magesté (contre le public, loix et mœurs de toutes les gens) qu'un occupateur triomphast (comme les Barbares de l'antique Rome) des restes ou des dépouilles des ruines de nostre antique cité, et n'endurcroit, qu'après tant de demolitions qu'elle a souffertes, encore on la veist continuellement ruiner et demolir, comme l'on voit, endurent devant nos yeux telle memoire de l'antiquité, et lieu si sacré et public, estre fait le domicile de personne privée et indeu détenteur. » — Un détenteur bien autrement barbare que Pierre Boys, le sieur Brucis, seigneur de Saint-Chartes, acquit de ce dernier la Maison-Carrée, et en fit une écurie. Il réunit les colonnes du péristyle par une muraille en briques, et pour cela détruisit plusieurs cannelures qui gênaient sa bâtisse. Il fit une coupure dans celles du milieu pour élargir l'entrée de son écurie, et enfonça dans les murs des poutres pour soutenir des greniers, des crèches et des mangeoires; enfin, il pratiqua une entaille inclinée aux colonnes

du péristyle pour y appendre une sorte d'auvent, sous lequel il faisait remiser les bestiaux, les jours de foire ou de marché, quand l'écurie avait du trop-plein. — En 1670, les religieux augustins l'achetèrent à la famille de ce Brucis pour en faire une église. Une nef, un chœur, des chapelles, des tribunes prirent la place des greniers, des crèches et des mangeoires. Les religieux creusèrent des sépultures dans le massif qui supporte le péristyle. Il existait déjà sous le temple un caveau avec un puits antique au milieu; ils joignirent ce caveau aux nouvelles sépultures par un couloir de communication étroit et irrégulier. Cette maçonnerie souterraine ébranla l'édifice. En outre, la voûte de la nouvelle église menaçait d'écraser le mur du côté de l'est. Des réparations faites à temps prévinrent une ruine totale. En 1789, la Maison-Carrée fut enlevée aux religieux augustins pour être affectée au service de l'administration centrale du département. Ce fut là le dernier de tous ses dangers; depuis lors, la Maison-Carrée a été l'objet d'un soin constant, sinon toujours très éclairé. Débarrassée des maisons qui l'étouffaient, entourée d'une grille qui la protège, seule au milieu d'une place publique, d'où elle peut être vue commodément sous toutes ses faces, on doit croire qu'elle est désormais à l'abri de toute profanation, et enlevée aux Vandales de localité, qui, dans beaucoup de villes, se sont chargés d'achever tout ce qui n'avait été qu'estropié par les Vandales du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. On peut trouver à redire à l'inscription dorée sur-marbre noir qui apprend aux passants que c'est là le musée, et qui n'est guère en harmonie avec le monument; on peut se plaindre qu'au lieu de consacrer exclusivement ce musée à des choses d'antiquité, on en ait livré les longues murailles à de médiocres peintures, dont quelques-unes, pour dire la vérité, sont de peintres nimois; mais que sont de petits mahques de goût, de l'argent mal dépensé, et, si vous voulez, un intérieur misérablement décoré, auprès de ces outrages, de ces destruc-

tions dont je viens de faire le triste récit, et qui faisaient dire à Poldo d'Albenas ces paroles: « Je ne vueil (veux) plus par ce petit discours de nostre ville faire de complaintes de ses ruines; car si à chacune chose qui mérite regret je l'escrivais (tel que ie le ferois), tous mes escripts seroyent remplis de tristes elegies, ne pouvant passer par nulle ruelle (ruelle) d'icelle qui ne m'en donne l'occasion pour voir tant de fragments de son antique noblesse espars et rompus, tant de colonnes de toutes ordonnances et grandeurs, tant de marbres, tant d'inscriptions, tant d'aigles sans teste, tant de couronnes, tant de statues, que les voyant, et rememorant quelle a esté nostre cité, et quelle à présent est, cest amour de la patrie me cause en l'imagination une semblable peine comme si la voyois encores aujourd'hui, voire à toutes heures meceger, demoller et rompre ces grands et magnifiques ouvrages et bastiments de nos ancestres. Mais ie me contenteray et pacifieray ma douleur en baissant et admirant ses funebres reliques et cendres, et de tant qu'en moy sera, leur rendray la iuste et dernière piété de nourrisson et enfant officieux, pour en celebrer et faire vivre la mémoire, tant qu'il plaira au ingement des doctes et au temps que ces escrits aient vie et memoire. »

#### *Monuments du moyen âge.*

• *La cathédrale.* C'est plutôt pour la commodité de la classification que pour des raisons d'art positives et précises que j'ai qualifié la cathédrale de Nîmes de *monument du moyen âge*. Dans la réalité, c'est un monument de tous les âges, qui n'a de caractère particulier que le grand nombre de ses restaurations successives. Mais il y a peu de monuments plus enrieux à Nîmes, sinon comme ouvrage d'art, l'art ne s'y montre le plus souvent qu'à l'état de maçonnerie, ou le moins comme monument historique. Les ruines romaines qu'on voit à Nîmes sont antérieures à l'existence française de la cité; la cathédrale porte au contraire la marque des crises les plus violentes de cette existence; presque toutes ses pierres ont



été ébranlées tour à tour par le flux et le reflux des tempêtes religieuses du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle.—La cathédrale est bâtie sur les fondements d'un temple antique. Du côté du nord, la base du soubassement, ou piédestal continu sur lequel repose cette partie de l'édifice, est encore entière et a gardé le caractère de son origine. Dans les différents travaux de réédification de la cathédrale, on découvrit des débris de statues, des instruments de sacrifice et des mosaïques. Enfin, il y a moins de dix ans, en abaissant le sol devant la façade, on trouva des chapiteaux corinthiens, une base attique, des chapiteaux en marbre blanc, ayant appartenu à des pilastres, et diverses autres reliques d'architecture qui ne permettent pas de douter que la cathédrale n'ait été bâtie sur l'emplacement d'un édifice romain. Plusieurs inscriptions, découvertes successivement, ayant prouvé que Nîmes possédait un temple dédié à Auguste, tous les historiens ont dû penser naturellement que les ruines de ce temple avaient servi de fondements à la cathédrale. D'après ces historiens, et principalement le dernier de tous, Ménard, deux taureaux saillants en marbre décoraient le dessus de la petite porte du septentrion : ces taureaux furent détruits par cette pieuse et vandale raison qu'une église consacrée au vrai Dieu ne devait pas être souillée par un ornement rappelant le culte des païens. D'un autre côté, la porte d'Auguste présente encore aujourd'hui, au sommet des deux principaux portiques, deux têtes de taureau en relief. Ne serait-ce pas là une preuve de plus en faveur de l'opinion populaire que tous les historiens et antiquaires de Nîmes ont adoptée sur l'édifice primitif qui a servi d'emplacement à la cathédrale?—Aucune donnée n'existe sur la forme de la première église qui prit la place et les fondations du temple antique : on sait seulement qu'en l'an 808 Charlemagne s'en déclara le protecteur, et qu'à cette époque elle était dédiée à la Vierge et à saint Bazile. En 1090, elle fut reconstruite et consacrée par le pape

Urbain II. — Dans le mois de décembre de l'an 1567, la démolition des églises catholiques fut résolue par les protestants victorieux, et celle de la cathédrale adjugée au rabais dans la salle de l'hôtel-de-ville. Sur la fin du règne d'Henri IV, en 1600, les catholiques commencèrent à rebâtir la cathédrale. L'évêque, le corps des chanoines et les habitants catholiques en firent les frais : les travaux durèrent jusqu'en 1621. Dans l'intervalle, les chanoines de la cathédrale célébraient le service divin dans un ancien réfectoire d'un couvent, converti en église provisoire. En 1621, les échaafauds venaient à peine d'être enlevés, quand la cathédrale, nouvellement rebâtie, fut détruite par les protestants, et, avec elle, l'église provisoire qui en avait tenu lieu pendant 12 ans.—Dans ce temps-là, Nîmes était livrée au duc de Rohan, et travaillait à lui gagner le commandement de l'armée de la Valteline. Les jours de persécution avaient recommencé pour les catholiques. S'il est vrai que les chefs du parti protestant montraient de la modération et promettaient sûreté et assurance à ceux des catholiques qui voudraient demeurer dans la ville, et pleine liberté d'en sortir s'ils s'y croyaient en danger, il est vrai aussi que le peuple s'échauffait de plus en plus contre ses anciens ennemis. On parlait de catholiques blessés par des protestants ; la veille de Noël (1620), comme ils rentraient chez eux après avoir assisté à la messe de minuit. Les mots de *Philistins*, de *Papistes*, retentissaient de nouveau dans les rues au passage des prêtres et des chanoines. Les entrés ne pouvaient sortir de la ville pour enterrer les morts dans les cimetières qu'avec des gardes et on *laissez-passer* des consuls ; ce *laissez-passer* indiquait le nombre de prêtres dont ils avaient permission de se faire assister ; mais cette dernière tolérance cessa bientôt tout-à-fait. Il leur fut défendu de sortir pour aller porter le viatique aux malades, défense qui pouvait paraître une persécution, quoique ce fût une simple mesure de prudence des consuls : on voulait ôter à la populace tout prétexte de violence, et



retenir chez eux quelques prêtres fanatiques , jaloux de souffrir le martyre de quelque insulte publique dans les rues, et de se faire un titre des brutalités de la populace auprès du parti catholique redevenu le plus fort. — Nîmes était alors gouvernée par une assemblée ou cercle , sous l'influence et à la discrétion du duc de Rohan. Le cercle délibéra de faire cesser dans la ville l'exercice de la religion catholique , et de démolir la cathédrale , pour en appliquer les matériaux à l'entretien des fortifications. Il décida en outre que les principaux catholiques seraient arrêtés et tenus en prison. Le conseil de ville , plus modéré que le cercle , fit des représentations énergiques ; on craignait avec raison que , dans les villes où les religionnaires étaient en minorité , le parti catholique n'usât de représailles , en les emprisonnant ou en faisant pis encore. — C'était une pitoyable situation que celle de Nîmes à cette époque. D'après les réglemens généraux de l'union des villes protestantes , outre les autorités électives et municipales , elle avait un gouverneur militaire , le baron de Brison , et cette assemblée ou cercle pour y représenter l'union protestante. Brison avait des partisans et des ennemis , ceux-ci dans la bourgeoisie , toujours mal disposée pour l'autorité militaire ; ceux-là dans le peuple , qui lui tenait compte de quelques services rendus à la religion. Le cercle et le conseil de ville n'étaient pas d'accord ; le cercle s'entendait à merveille avec Brison , qui avait peu d'amis au conseil de ville. Le cercle ayant imposé à la ville un droit au profit de Brison , les consuls réclamèrent vivement , et allèrent jusqu'à sommer Brison de résigner son gouvernement. Celui-ci leur cria qu'ils voulaient livrer la ville au roi ; que pour lui , il ne rendrait pas sa charge et ne quitterait la ville que sur le bon plaisir du peuple. Les deux partis se rencontrèrent dans les rues , les consuls en euhaperon , suivis d'une centaine d'habitants armés , Brison tenant à la main une hallebarde , et ayant avec lui quelques soldats. Il y eut des pourparlers sur le ton

de la menace. Les consuls , voulant éviter une rixe à main armée , apaisaient d'eux-mêmes leur suite ; mais Brison laissait la sienne s'échauffer , et crier à tue-tête : *Vive Brison ! vive le gouverneur !* A la fin , un coup de feu partit des rangs de ses soldats , et vint frapper mortellement Dortola , capitaine de quartier , qui accompagnait les consuls ; les bourgeois ripostèrent , et mirent en fuite Brison et sa troupe. L'un d'eux , plus animé que les autres , Jean Bournet , se détacha de ses amis , disant qu'il allait quérir des pétards pour faire sauter la maison du gouverneur : cette imprudence lui coûta la vie. Il avait à traverser des rues dont la populace était à Brison. Des hommes , des femmes s'ameutent autour de lui ; il parvient à leur échapper , s'élance dans une boutique voisine , la referme précipitamment et s'y barricade. Après un siège de trois heures , la boutique fut enfoncée , et le malheureux Bournet assommé , traîné dans les rues et mis en pièces. De leur côté , les consuls avaient été obligés de reculer jusque dans l'hôtel-de-ville. — Cette victoire de la populace protestante ne présageait rien de bon aux catholiques. On reprit le projet de démolition de la cathédrale. Le lundi 29 novembre 1621 , à deux heures après midi , des groupes de religionnaires s'assemblèrent en tumulte sur la place de Notre-Dame : c'étaient les *travailleurs* de bonne volonté qui venaient mettre à exécution l'ordonnance rendue par le cercle. Cela se fit très régulièrement et après un signal donné à son de trompe. Alors , les travailleurs se précipitèrent dans l'église. On n'y avait pas encore dit la messe. Ils montèrent au haut de l'édifice , découvrirent le toit , rompirent les voûtes et en emportèrent la charpente. Après le toit , ils attaquèrent le corps de l'église , abattirent les murailles latérales , et mirent tout à ras-terre , sauf le mur où était la porte d'entrée , et le clocher , qu'ils laissèrent debout , parce qu'on en avait besoin pour y mettre des sentinelles. — Le même jour , ils allèrent se jeter sur l'église provisoire , qui servait alors de ca-

thédrale , et qui était peu éloignée de Notre-Dame. Le curé de la cathédrale , nommé Richard de Beauregard , et les ecclésiastiques composant le chapitre se préparaient à chanter vêpres , quand ils entendirent les cris des religieux qui venaient démolir l'église. Ils eurent le temps de sauver le Saint-Sacrement , avec le saint ciboire et une custode en forme de soleil , qui était un présent d'un grand personnage : tout le reste fut pillé et pris. Les religieux renversèrent trois autels , brisèrent les tableaux , abattirent le dais sous lequel s'asseyait l'évêque , et le fauteuil élevé d'où il dominait les stalles des chanoines ; ils enlevèrent les orgues. Après l'église , ils saccagèrent la sacristie : vases sacrés , reliquaires , chasubles , ornements d'église , tout fut dispersé. On vit un des leurs , nommé Sanson , cordonnier , *homme de peu* , dit un des témoins , courir dans les rues ayant sur sa tête la mitre épiscopale , et suivi d'une troupe de peuple qui l'applaudissait par des huées. Les témoins désignèrent une jeune fille qui avait emporté un crucifix « relevé en bosse , auquel manquoit un bras. » — Le lendemain , qui était le jour de la Saint-André , ils revinrent dans la même église , vers sept heures du matin , comme à une besogne régulière , dans un certain ordre , et se mirent en train de la démolir. Tout ce qui pouvait être de quelque usage fut enlevé avec précaution : les portes , les châssis des fenêtres , les ferrures ; les poutres , les tuiles , toutes ces choses furent emportées , et sans doute emmagasinées pour servir à d'autres bâtisses. On n'avait laissé aux passions que les vitres et les choses d'ornement et de luxe à casser et à saccager. C'est même cette espèce de régularité dans ce désordre délibéré et arrêté en assemblée qui me ferait douter des violations de tombeaux dont parlèrent les témoins à charge , dans l'enquête qui en fut faite à Beaucaire dans la même année , témoins tous catholiques et tous déclarant , non pas qu'ils avaient vu ces profanations , mais qu'ils en avaient oui parler. Quoi qu'il en soit , d'après la

rumeur catholique , les religieux auraient ouvert les tombeaux de l'église , pénétré dans le caveau des chanoines , et déterré le corps de Philippe Eyroux , second archidiacre , mort depuis à peine deux mois ; ils lui auraient enlevé son surplis , ses gants , son bonnet et tous ses autres vêtements , arraché la bague qu'il avait au doigt , et même , ajoutaient les ouï-dire , ils auraient séparé la jambe du tronc , en voulant tirer ses bas-de-chausses ; la bière même aurait été emportée avec le reste du butin. Il est vrai que Philippe Eyroux était fort haï du peuple. Deux mois avant sa mort , il avait été le sujet d'une sorte d'émeute nocturne ; ses fenêtres avaient été brisées à coups de pierres par des religieux , qui lui criaient : *Sors , capelan !* Après ce coup , les mêmes hommes étaient allés à un moulin d'huile , tenu par un nommé Jehan Vian , catholique , et lui avaient déchiré son livre de comptes , où figuraient sans doute quelques-uns d'entre eux pour lui avoir fait presser des olives. — Enfin , par arrêt du conseil d'état du 14 novembre 1636 , le roi ordonna la réédification de la cathédrale aux frais des habitants du diocèse de Nîmes , tant protestants que catholiques. Ce grand travail fut terminé en l'ao 1646. La nouvelle église conservoit la même largeur , mais non pas la même étendue que l'ancienne. Le fronton , dont une partie existait encore , fut terminé ; mais l'artiste chargé de ce détail ne chercha pas à imiter les ornements de la partie existante , et suivit à cet égard son goût particulier. Dans cette dernière reconstruction , on incrusta au-dessous de la corniche qui surmontait la porte d'entrée les fragments d'une frise antique , représentant des griffons et des personnages d'un beau style. En 1823 , une partie de cette frise fut enlevée et remplacée par un fronton triangulaire du plus mauvais goût. — On peut voir , d'après tout cela , que les fondements de la cathédrale sont de l'époque d'Auguste , que l'intérieur date du xviii<sup>e</sup> siècle , et que la façade est une assez ridicule macédoine d'architecture romaine , d'architec-

ture du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, de restaurations du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle et de mauvais goût contemporain; assemblage qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est peut-être la belle couleur de la portion qui date du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle.

—Ce sont des passions religieuses sans police qui ont détruit la cathédrale de Nîmes: c'est de la police religieuse sans passions religieuses qui l'a rebâtie. Il ne pouvait rien sortir de grand ni pour l'histoire ni pour l'art de cette double fortune.

*Monuments modernes.*

La civilisation moderne a fait deux belles choses à Nîmes: c'est une promenade publique et une prison. Toute pensée de civilisation, pour être complète, a besoin de pouvoir au mal comme au bien. Une prison et une promenade pour ceux qui sont libres, c'est donc là une pensée complète de civilisation.

*Le jardin de la Fontaine.* J'ai peu de chose à dire de ce jardin, auquel je donne un peu arbitrairement le nom de *monument*, et dont j'ai déjà ci-dessus mentionné l'origine et le caractère à l'article des *Bains*. Ce qu'il y a d'architecture est de mauvais goût; aussi que je l'ai dit: cela sent tout ensemble le bastion et le boudoir, le pire des mélanges qui se puisse voir. Quant au jardin, il est petitement découpé et dessiné précieusement: on était à cent ans de Le Nôtre. Mais il y a de beaux marronniers, qui donnent beaucoup d'ombre, et, à l'entrée, grand nombre de lauriers-roses, qui ont là le ciel, sinon les rosées de l'Eurôtas. C'est le rendez-vous de ce qu'on appelle en tout pays le beau monde; on s'y porte en foule à certaines saisons et à certains jours, afin d'y changer la fraîcheur en chaleur et l'oxygène en azote. Le jardin de la Fontaine est une promenade délicieuse en hiver. Pendant que nous grêlotons dans le jardin des Tuileries, mal défendus de la bise par des arbres nus et des branches dépouillées, les Nîmois, abrités contre le vent d'est par la colline d'où sort la fontaine, reçoivent dans les allées de ce jardin un soleil aussi doux que celui de Pisc, et ont en janvier ce que nous attendons encore en mai. —C'est du

piéd des collines calcaires, dont la chaîne embrasse Nîmes du côté du midi, que sort la belle fontaine qui a donné son nom à ce jardin, et qui y répand une douce fraîcheur. Le bassin, qui a environ soixante-douze pieds de diamètre et vingt pieds de profondeur, est creusé par la nature, en forme de cône renversé, dans un roc vif d'un grain aussi fin et aussi serré que le marbre. L'eau, tantôt jaillit à gros bouillons du fond de ce cône, tantôt en sort mollement, et s'épanche en cercles égaux du centre à toutes les rives. On peut voir à travers cette eau si pure, dont le poète Aïson s'en chanté la transparence, le gravier calcaire qui lui sert de lit. Quelques herbes d'un beau vert foncé traînent sur ce gravier leurs longues feuilles, et tapissent les bords de la fontaine. Dans les longues sécheresses de l'été, la fontaine de Nîmes fournit à peine de quoi mouiller la surface des canaux qui amènent ses eaux dans l'intérieur de la ville; et encore arrivait-il que ce peu d'eau s'évapore, à cause de la largeur des canaux et de la longueur du chemin. Dans la saison des pluies, où quelquefois dans des crues subites, après un orage dans les vallons qui dominent la ville du côté du nord-ouest, elle devient en peu d'heures une rivière abondante et impétueuse, et le jet d'eau s'élève souvent à quelques pieds au-dessus de sa surface; mais elle perd alors de sa pureté si vantée, elle devient trouble, jaunâtre, argileuse, et elle roule dans ses flots le sable arraché aux collines. — Un embellissement qui ne date que de quelques années a donné un attrait de plus au jardin de la Fontaine. Au-dessus de la source, le coteau était inerte et aride; un des derniers préfets de Nîmes fit serpenter une allée le long de ce coteau jusqu'au sommet, et, dans les massifs qui séparaient chaque sinuosité de l'allée, il planta des arbres verts, dont l'ombre éternelle devait être bienfaisante en été et agréable à l'œil en hiver. C'est là que vont chuchoter dans l'ombre crépusculaire les amants de la garnison, et c'est là aussi que l'aile des grandes chauves-

souris du Midi venaient effleurer mes cheveux ou frôler étourdiment ma main, quand je l'étendais pour accompagner une exclamation de plaisir sur le charme d'une soirée du Languedoc. L'homme qui a fait cette jolie promenade et qui a planté ces arbres ne peut pas venir se promener sous leur ombre ; il est exilé. Un caprice de la fortune le fit ministre, d'horticulteur qu'il était, et de la même main qui disposait les plantations du coteau de la Fontaine, il signa les ordonnances de juillet. Cet homme, c'est M. d'Haussez ! De jolies maisons avec des toits à l'italienne couronnent le coteau ; à droite, un chemin pierreux conduit à la Tour-Magne, grand débris qui domine le paysage. — Pendant mon séjour à Nîmes, un malheureux se noya dans la fontaine ; j'arrivai comme on venait de l'eau retirer. Si la civilisation avait mis un morceau de pain au bord de cette fontaine, peut-être me serai-je rencontré avec ce pauvre homme dans une des allées du jardin, au lieu de heurter son cadavre. Quelle injure pour notre civilisation qu'un pauvre choisisse pour mourir la place où elle vient respirer le frais du soir ! Placé entre la promenade et la prison, le malheureux a mieux aimé mourir sur la promenade que vivre déshonoré dans la prison. Paix donc à sa fosse, qu'on n'a pas béni !

*La maison centrale.* — En regardant du haut de la colline de la Tour-Magne, d'où le panorama de Nîmes est le plus beau et le plus complet, on peut voir à gauche, parmi les premières maisons de cette partie de la ville, s'élever un massif de bâtiments sans architecture proprement dite, mais dont l'aspect est sévère. C'est la maison de détention de Nîmes, dite *maison centrale*, parce qu'elle reçoit des prisonniers de tous les pays environnants. Cette maison date de ces derniers temps. Elle est bâtie un peu à l'écart, sur une petite colline, et dans l'emplacement même de la forteresse élevée par Louis XIV, pour assurer l'exécution des édits royaux contre les protestants. Comme autrefois la forteresse, la maison centrale domine la ville. Le

peuple d'aujourd'hui peut voir la prison du haut de ses greniers, comme le peuple du xvii<sup>e</sup> siècle pouvait voir la forteresse avec ses créneaux et ses meurtrières, et ses canons incessamment braqués sur la ville. Les édifices les plus apparents sont presque toujours ceux que l'homme bâtit contre l'homme ; je ne pourrais pas vous montrer, du haut de la Tour-Magne, une cheminée ou une girouette appartenant à quelque maison de consolation et de bienfaisance. Ce sera un genre d'architecture tout neuf pour l'âge d'or, qui, dit-on, doit venir quelque jour. — Des constructions et des réparations récentes faites à la maison centrale permettent d'y renfermer onze cents prisonniers hommes faits, et environ cent jeunes garçons au-dessous de seize ans, lesquels occupent une division spéciale. Cette séparation est dans le règlement ; mais, dans l'usage, bon nombre de ces enfants travaillent dans les ateliers des hommes faits. J'en ai vu qui avaient à peine douze ou quatorze ans, quelques-uns avec des figures déterminées et tout un avenir de brigandage sur le front, d'autres ayant des traits indécis, une petite voix donc, pauvres êtres qui achèvent de se corrompre dans cette société impie, et boivent, avec l'air de la prison, des paroles infâmes qui font épanouir les mauvais germes et sécher les bons. Pourquoi la séparation des enfants et des hommes faits n'a-t-elle pas lieu le jour comme la nuit ? Si les actes se font la nuit, les paroles se disent le jour ; si le crime ne se consomme pas, il se projette et se marchande peut-être. Pourquoi n'enferme-t-on pas les hommes faits dans une maison et les enfants dans une autre ? Certes, je trouve fort absurde qu'on rejette sur la société toute la faute du mal qui se commet dans son sein ; mais je crois qu'on peut l'accuser à bon droit de la plupart des rechutes, d'empêcher les résipiscences et de corrompre par le mode d'application ceux qu'elle devrait amender par la peine. — Dans cette prison, d'ailleurs, les corps sont bien soignés, sinon les âmes. L'air y est pur ; les dor-

toirs, les ateliers, les réfectoires, sont spacieux. Les cours ou préaux sont assez vastes pour la liberté des membres. Une des vanités de l'administration, et cette vanité est bien fondée, c'est la propreté. Les longs dortoirs sont, comme me disait un employé, à s'y mirer. Je les ai vus, et si vous ne songiez pas à ce que doit être le sommeil sur ces planches reconvertes d'une paille et d'une couverture, vos scrupules hygiéniques auraient de quoi se rassurer. Je m'attendais à suffoquer de mauvais air dans ces longues salles de travail, où sont placés en rang, devant leurs métiers, cent prisonniers en chemise, faisant toutes sortes de tissus; je n'ai suffoqué que de dégoût moral et de cette terreur vague qu'éprouve malgré lui un homme libre, un curieux, qui a tous les biens en apparence, au milieu de cent sauvages qui ont les mains libres, et auxquels il suppose que tout en lui fait envie, son vêtement, sa montre, son oisiveté, sa curiosité, qu'il a beau faire la plus compatissante qu'il peut, et qui ne leur en paraît que plus insolente. Et quand je lisais, affichées sur les piliers, les pancartes où est écrit le code draconien de la maison, et ces châtements si durs réservés aux moindres infractions disciplinaires (car pour celui dont l'état naturel, et en quelque sorte l'état d'innocence, est d'être puni, toute peine ne peut être qu'un supplément de peine, et, pour l'homme déjà prisonnier, la prison ne peut plus être qu'un cachot, avec la pierre pour lit), je ne trouvais dans ce bon témoignage que se rend à elle-même l'administration de son extrême propreté qu'une amère ironie. — Toutefois, même sous le rapport de l'hygiène, tout n'est pas à admirer dans la maison centrale. Les pièces et ateliers des premiers étages sont sans doute très sains, mais on n'en peut pas dire autant de ces espèces de caves souterraines, en forme de galeries, qui s'étendent sous le rez-de-chaussée, et où travaillent sans air, et presque sans jour, les prisonniers cor-donniers et cardeurs de laine. Dès les premiers degrés de l'escalier obscur qui

conduit à ces galeries, et d'où s'échappe, comme par un soupirail, un air fétide et étouffant, le cœur me manquait. C'est chose horrible à voir, les cardeurs de laine surtout. Figurez-vous des hommes demi-nus, haletants, courbés sur de longues tables, et battant la laine des deux mains, dans un nuage de cette poussière grasse et pluchéuse qui s'échappe de la laine cardée, le front souillé d'une sueur qui ne coule pas, mais qui, mêlée à cette poussière, forme comme une boue immonde. Ces malheureux ont une haute paie, me disait-on, mais ils vivent pen. Ne pourrait-on pas les payer moins et les faire vivre plus? N'y a-t-il pas quelque arrière-cour retirée où on pourrait les faire travailler sous un halier, au moins dans les beaux jours de l'été; et ne vaudrait-il pas mieux qu'ils eussent moins d'argent à donner à la cantine en échange de son mauvais vin, et qu'en sortant de prison ils ne retrouvassent pas en même temps la liberté et l'hôpital? — La maison centrale est régie par un directeur responsable, lequel est lui-même subordonné au préfet du département. Un entrepreneur fournit, moyennant un prix de journée convenu, la nourriture, l'habillement, les objets de literie, et tout ce qui concerne la vie matérielle des condamnés. L'entreprise de ces diverses fournitures s'adjuge sous la condition de remplir un cahier des charges rédigé par l'administration, laquelle doit en surveiller l'accomplissement. On sait les avantages et les abus de cette sorte d'institution. Dans les prisons comme à l'armée, il faut que l'entrepreneur s'enrichisse sur le morceau de pain et sur les hardes du prisonnier; de là, sans doute, bien des infractions, sinon à la lettre, du moins à l'esprit du cahier des charges. Cela peut se dire d'ailleurs de toutes les prisons auxquelles on pourvoit par la voie des fournisseurs. L'administration doit avoir l'œil sur l'entrepreneur, et empêcher des gains infâmes sur la vie et la santé de ces malheureux. Mais cette surveillance est-elle soutenue? La pitié est difficile dans ces maisons du crime, et il

faudrait de la pitié pour aiguïser la surveillance. Par malheur, quand on voit ces êtres effrontés ou stupides, en qui le besoin de mal faire est venu d'une nature mauvaise ou d'une ignorance incurable, ces visages, la plupart informes, que l'intelligence n'a pas dégrossis, où l'œil est éteint, le front bas, et toute la partie qui passe pour réfléchir l'âme déprimée et petite; tandis que la partie inférieure, où l'on place les appétits brutaux, est quelquefois monstrueuse, la sympathie se retire; on se surprend à penser qu'il vaudrait mieux que de tels êtres ne fussent pas en vie, et, si l'on est préfet ou inspecteur, on croit remplir bien mieux son devoir en s'assurant si les gardiens font bien la ronde, et si le mur d'enceinte est assez haut, qu'en allant regarder si le pain du fournisseur est de bonne farine, et ses sonliers de vrai cuir et non de carton, comme certains entrepreneurs en fournissaient à nos conscrits de 92. — Un grand nombre des prisonniers de la maison centrale n'ont méfait que par ignorance : ne rien savoir et avoir besoin de tout, cela explique bien des crimes. J'en ai vu qui paraissaient avoir été trouvés dans les bois; ils avaient à peine plus d'intelligence que les bêtes, et ne comprenaient rien aux choses les plus simples. Il y en a qui sont aussi difformes de corps que d'esprit. On me montra un détenu, âgé de seize ans à peine, enfermé là pour vagabondage et vol, lequel n'avait pas de quoi loger un cœur et une poitrine dans son buste étroit et bombé, et paraissait bégayer plutôt que parler. Il s'en trouve de plus jeunes encore que des vices précoces et une intelligence singulière pour faire la guerre à la société ont mis, au sortir de l'enfance, sous les verrous; ils font frémir de maturité et d'effronterie; on croit lire sur leurs fronts à peine épanouis tout un avenir de crimes. D'autres sont si stupides qu'on ne saurait dire s'ils ont eu la connaissance du mal et du bien, et si leur état n'est pas plutôt une monstrueuse innocence qu'une malice volontaire. — Je ne vou-

drais pas que, dans l'appréciation des délits qui entraînent la prison, on substituât aux préventions de la loi les atténuations périlleuses d'une physiologie incertaine; mais on ne peut trop demander aux gouvernements, aux magistrats, à l'époque tout entière, un système pénitentiaire où la science du physiologiste soit consultée, et où l'on ne traite pas ces pauvres et hideuses ébauches d'hommes, brutes à visage humain, comme ces criminels qui ont employé à mal une bonne organisation, et ont tourné leur discernement contre la société qui les châtie. On peut demander au moins, pour ces deux classes de coupables, deux prisons séparées, afin que ce ne soient pas des natures corrompues qui se chargent de dégrossir des natures informes, et que le vice réfléchi et calculé n'apprenne pas son industrie au vice d'instinct. Du reste, dans tous les ateliers de la maison centrale, je ne sache pas que j'aie entendu un mot de français. Étrange civilisation que celle où le criminel ne sait même pas la langue du juge qui l'a frappé! — En cas de délabrement d'estomac, il y a des infirmeries *bien aérées* pour les malades; il y a un médecin, il y a un chirurgien en permanence; il y a un apothicaire à demeure pour la confection des médicaments. — Tous les prisonniers, sans exception, sont tenus à un travail proportionné à leur force et à leur âge. Un certain nombre est employé par l'entrepreneur au service de la maison; les autres s'occupent de travaux de tissage et fabriquent les étoffes de soie et de coton. Nos belles dames se parcent quelquefois des tissus légers fabriqués dans cette prison par ces mains rudes et calleuses qui, auparavant, ont fait jouer les fausses clés, et quelques-unes le poignard. Il y a là des tailleurs, des cordonniers, et d'autres professions usuelles. L'entrepreneur se paie de ses fournitures sur les journées des prisonniers. Les prix de main-d'œuvre sont tarifés par le préfet, sur l'avis de la chambre de commerce, et établis suivant le salaire des ouvriers libres. — Les détenus reçoivent les secours

et les consolations de la religion qu'ils professent. Il y a un vicaire de la paroisse voisine pour les catholiques, et un pasteur pour les protestants. Le service des deux cultes se fait régulièrement dans l'intérieur de la prison. Enfin, et par suite de l'impulsion vigoureuse que M. Guizot, ministre de l'instruction publique, et Nîmois lui-même, a donnée depuis trois ans à l'instruction primaire, il vient d'être créé dans la maison centrale une école où les détenus reçoivent des leçons de lecture, d'écriture et de calcul. Tous sont libres, aucun n'est contraint d'y assister, et pourtant le bienfait de ce commencement d'instruction serait si grand qu'on ne désapprouverait pas qu'il fût imposé à tous comme un travail, plutôt que conseillé simplement comme un emploi facultatif de ces heures de loisir que le prisonnier aime mieux employer aux promenades, aux propos grossiers et aux tristes gourmandises du préau. Dans ce cas, il faudrait que l'heure consacrée à l'école primaire fût comptée au prisonnier comme celle du travail manuel, et que ses récréations lui fussent fidèlement conservées pour l'exercice du corps. Mais ces malheureux profiteraient-ils de ce bienfait forcé, et cela d'ailleurs ne rongerait-il pas de beaucoup les bénéfices de l'entrepreneur? — Représentez-vous une société gouvernée avec douceur, où le travail est régulier, le pain à peu près suffisant, le vêtement passable, le coucher sain, la liberté de conscience respectée, l'instruction facultative, les lois sévères, mais les législateurs indulgents, où la vie matérielle est satisfaite, et la vie morale échauffée, où enfin il y a de tout dans une certaine mesure, excepté la liberté et l'innocence, voilà la maison centrale. Et il faut trouver cela beau, même en l'absence d'améliorations plus désirables que possibles, quand on sait quel a été, jusqu'à ces derniers temps, le régime des prisons, combien le progrès a été lent dans cette partie des institutions sociales, et que de souffrances ont été endurées dans l'ombre avant que la civilisation fit prévaloir, dans la ré-

pression des crimes, cet axiome : *La société se défend, sur celui-là : La société se venge.* Sous ce rapport, la maison centrale fait honneur à la ville de Nîmes.

NISARD.

**NINIVE** la grande ville, et ses rois, Ninus I<sup>er</sup>, Ninias et Ninus II, prennent une grande place dans nos vieilles histoires anciennes, mais n'en sont pas plus exactement connus. — Et d'abord, qui fonda Ninive? L'antiquité grecque et romaine sont d'accord pour dire que ce fut Ninus I<sup>er</sup>. La *Genèse*, après avoir rapporté l'humour violente de Nemrod, et l'établissement de sa puissance à Babylone, ajoute sans transition : *De terra illa egressus est Assur et edificavit Niniven.* Les uns soutiennent que ces paroles se rapportent à Nemrod, qui sortit de la Chaldée, et vint en Assyrie (nommée Assur dans le texte), et qu'il y jeta les premiers fondements de Ninive. Les autres veulent au contraire qu'Assur indique le fils de Sem, qui s'éloigna de la Chaldée par mécontentement contre l'ambitieux Nemrod, remonta plus haut vers la source du Tigre, donna son nom à la contrée, et commença à bâtir cette ville fameuse à laquelle Ninus imposa le sien. Cette opinion a prévalu. Assur est encore regardé comme le fondateur de trois autres villes, Roboboth, Rhesen et Calé dans l'Assyrie. Ses successeurs sont ignorés jusqu'au père de Ninus, ce Baal ou Bélus, qui, selon Georges le Syncelle et Eusèbe, régnait depuis trente ans en Assyrie, lorsqu'il s'empara du royaume de Babylone, l'an 1993 avant J.-C. (*Art de vérifier les dates*). Ninus, son fils et successeur, monta sur le trône l'an 1968 (*ibid.*). Le nom de ce prince paraît avoir été forcé d'après celui de Ninive, et son histoire avoir été calquée sur celle de Sésostris, roi d'Égypte. Si l'on en croit Diodore de Sicile, Ninus choisit de bonne heure des jeunes gens qu'il forma aux fatigues et aux dangers; et, s'associant Ariéus, roi des Arabes (car il désespérait de conquérir ce peuple, incapable de supporter un maître étranger), il commença par s'emparer de Babylone. On voit par-là

que Ctésias, copié par Diodore, n'a point connu Bélus comme conquérant de l'empire babylonien. Ninus tourna ensuite ses armes contre l'Arménie, dont le roi Barsanès se reconnut son tributaire. Il défait le roi des Mèdes Pharnus, qu'il mit en croix avec sa femme et ses sept enfants, laissa un satrape dans la Médie, puis subjugué toute la Haute-Asie jusqu'à la Bactriane et le pays des Saces. Il conquiert enfin l'Égypte, la Célésyrie, l'Asie-Mineure, et les nations voisines du Pont-Euxin. Ces expéditions furent l'œuvre de dix-sept années; ensuite Ninus revint dans ses états. C'est alors que, selon les uns, il fonda, selon les autres, il agrandit Ninive. « Il forma, dit Diodore, le projet d'une ville si magnifique que non seulement elle surpassât toutes celles qu'on pouvait avoir vues jusqu'alors, mais encore qu'il fût très difficile à la postérité d'en voir jamais une pareille. Ainsi, après avoir comblé de présents le roi des Arabes, il le renvoya dans son royaume avec ses troupes, et ne songea plus qu'à rassembler des ouvriers et à ramasser des matériaux sur le bord du Tigre, où il bâtit une ville entourée de puissantes fortifications, et plus longue que large : sa longueur était de 150 stades, et sa largeur de 90; ce qui fait en tout 420 stades de tour. Ninus ne fut point trompé dans ses espérances; car aucune ville n'a égalé celle-ci, ni par la grandeur du circuit, ni par la magnificence des murailles. Elles avaient 100 pieds de haut, et trois chariots pouvaient marcher de front sur leur épaisseur; elles étaient encore fortifiées de 1500 tours posées d'espace en espace, dont chacune avait 200 pieds de haut. » Ces détails, en les considérant même comme exagérés, prouvent l'importance que la tradition attachait à la ville de Ninive. Les 420 stades, qui, selon l'appréciation ordinaire, forment 25 ou 30 lieues de circuit en donnant au stade 125 pas géométriques, ont été évalués beaucoup plus bas par le géographe Delisle (*Mémoire de l'Acad. des sciences*, an. 1721, p. 60); et suivant la réduction qu'il propose, Ni-

nive ne devait avoir qu'environ 6 lieues carrées d'étendue; et par conséquent n'était qu'un peu plus de six fois plus grande que Paris. Il est marqué dans le prophète Jonas que cette ville avait trois journées de chemin, ce qui ne doit pas s'entendre de son circuit. Jonas n'avait pas été envoyé pour faire le tour de Ninive, mais pour parcourir cette grande cité, et y annoncer les vengeances du Seigneur. Ninive, plus grande que Babylone, dit encore Strabon, avait trois journées de chemin. Quant à la population, « la plus grande partie de la ville était occupée par les plus riches Assyriens; mais Ninus y recruta aussi tous les étrangers qui voulurent s'y établir. Il donna aux habitants les campagnes des environs pour leur subsistance (Diodore). » Il est dit encore dans le prophète Jonas qu'il y avait de son temps à Ninive 120,000 personnes qui ne savaient pas distinguer leur main droite de leur main gauche, ce qui s'explique des enfants n'ayant pas encore l'âge de raison. Or, les enfants de 6 ans et au-dessous forment environ la vingtième partie de la population d'une ville; ainsi le nombre des habitants de Ninive était d'environ 2 millions 400 mille; et par conséquent inférieur à la population de Pékin, qu'on fait monter à plus de 3 millions (v. l'Art de vérifier les dates). Après avoir construit Ninive, Ninus reprend le cours de ses conquêtes, et marche contre la vaillante nation des Bactriens, qui une première fois avait su résister à ses armes. Il s'empare de Bactres par les conseils de Sémiramis (v.), qu'il épouse. Il en eut un fils nommé Ninias, ou Zamès, et mourut bientôt après (an 1916 avant J.-C.). Après un règne glorieux de 42 ans, Sémiramis, seconde fondatrice de Babylone, laissa le trône à ce fils dégénéré (an 1874). Apprenant que Ninias, pressé de régner seul, en veut à sa vie, elle lui céda volontairement le trône, et disparut après cette abdication volontaire. Suivant d'autres historiens, elle brûla pour son fils d'une passion coupable, et le prince préféra le parricide à l'inceste (Justin, liv. 1, ch.



11) : c'est cette tradition que Voltaire a accueillie dans sa tragédie de *Sémiramis*. Ninias se montra peu digne de son père et de sa mère. Il passa son règne renfermé dans son palais avec ses femmes et ses eunuques ; sa profonde retraite le fit regarder comme un dieu invisible , et il obtint la vénération des peuples par ce qui aurait dû lui attirer leur mépris. Sa vie oisive fut imitée par ses successeurs. Ils perdirent plusieurs provinces et laissèrent David et Salomon étendre leur domination jusqu'à l'Euphrate. Enfin, sous Sardanapale, qui monta sur le trône l'an 797 avant J.-C., le chef des Mèdes, secondé par le Babylonien Bélésis, arracha au vieil empire de Ninive le sceptre de l'Asie. Un ancien oracle disait : « Ninive ne pourra être prise ; à moins que le fleuve ne devienne ennemi de la ville. » Sardanapale, qui, révolté par le bruit de la révolte, défendait la place avec courage, voyant que le Tigre débordé avait abattu 20 stades de murailles qui ouvraient passage à l'ennemi, s'appliqua le sens de l'oracle, se crut perdu, fit dresser un bûcher, y mit le feu, et se brûla avec ses femmes, ses eunuques, et ses trésors : lâche contre l'une et l'autre fortune, courageux contre la mort. Quarante ans avant le règne de Sardanapale, sous le règne de Dercyllus, un prophète du Seigneur avait annoncé le désastre de Ninive. C'était l'Hébreu Jonas qui l'an 837, était venu de la terre d'Israël prêcher la pénitence aux Ninivites. « Encore quarante jours, s'était-il crié au milieu de la grande ville, et Ninive sera détruite. » Le roi de Ninive et ses sujets, s'humiliant devant le Seigneur, se couvrirent de cilices et de cendres ; Dieu se laissa toucher, et Ninive fut épargnée. — Après la mort de Sardanapale, Ninive eut encore ses jours de splendeur et de gloire. Le royaume d'Assyrie, dont elle restait la capitale, eut ses rois particuliers. Le second, Theglat-Phalsar, nommé par quelques-uns Ninus II, se voyant hors d'état d'attaquer les Babyloniens et les Mèdes, chercha à réparer ses pertes en tournant ses armes sur les royaumes plus

faibles de Syrie, d'Israël et de Juda. Dès ce moment, l'histoire des Assyriens de Ninive, confondue avec les traditions du peuple juif, qui se sont conservées sans lacune, prend plus de consistance et de certitude. La Syrie était alors partagée en trois petits états : Damas, Gessur et Hamath. Ninus II envahit les deux premiers (an 732). Les royaumes d'Israël et de Juda se faisaient une guerre acharnée. Ninus II, sollicité par le roi de Juda Achaz, prit parti contre Israël, s'empara de plusieurs villes, du territoire de Galaad, de la Galilée, de toute la tribu de Nephthali (742). Sept ans après, il opprima le roi de Juda, le rendit tributaire, et tira de lui des sommes si considérables que tous les trésors d'Achaz et ceux du temple ne purent y suffire. Il lui enleva en outre avec le port d'Elath sur la mer Rouge le commerce de l'Afrique et de l'Inde. Ninus II, qui avait été l'instrument des vengeances du ciel contre les Hébreux, mourut à Ninive l'an 728 av. J.-C., après 29 ans de règne. Le *Livre des rois* rappelle que ce prince envoya dans la Médie une partie des Juifs de Samarie qu'il avait emmenés en captivité. Cette circonstance donne à penser que le second empire de Ninive avait déjà repris sa suprématie sur le royaume des Mèdes. Salmanassar, fils et successeur de Ninus II (an 724), s'unit aux Cypriotes et aux cités maritimes de la Phénicie pour tenter la conquête de Tyr ; mais il échoua dans cette entreprise. Il acheva le démembrement du royaume d'Israël, prit Samarie, et emmena son roi Osée en captivité (717). Après lui, Sennachérib ou Sargum persécuta cruellement les Israélites captifs dans ses états. Il conquît le petit état syrien de Hamath. Il prit au roi de Juda Ézéchias toutes ses places fortes, excepté Jérusalem, puis marcha contre l'Égypte. Après avoir ravagé ce pays pendant trois ans, Sennachérib entra en Judée, et vint camper devant Jérusalem, qui fut heureusement délivrée par l'affreuse mortalité qui décima l'armée des Assyriens. En une seule nuit, l'ange du Seigneur frappa 180,000 soldats, et ce miracle est attesté

par Hérodote lui-même, qui en rapporte autrement les circonstances. Sennachérib, effrayé, se bâte de revenir à Ninive, où il est mis à mort par ses deux fils aînés, Adraméleeb et Sarasar, devant l'autel du dieu Nesroch. Asar-Haddon, troisième fils de Sennachérib, lui succéda (an 707). L'an 680, il s'empara de Babylone, et la rendit encore une fois sujette de Ninive. Enfin, préludant à la ruine du royaume de Juda, il vainquit et emmena captif le roi Manassès (673). Son fils Salsudchin (le Nabuchodonosor du livre de *Judith*) vainquit d'abord les Mèdes, et menaça la Judée, la Phénicie et l'Égypte; mais Holopherne, son général, ayant trouvé sa perte devant Béthulie, les Assyriens se retirèrent précipitamment à Ninive. Les peuples conquis se révoltèrent; vaincu à son tour par Cyaxare, roi des Mèdes, et assiégé jusque dans Ninive, il transmit un empire partout entamé à son faible successeur Chynaladan, nommé aussi Sarac ou Sardanapale II à cause de sa mollesse. Non moins méprisable que l'ancien Sardanapale, Sarac mourut volontairement comme lui sur le bûcher, tandis qu'un second Bélésis, le Babylonien Nabopolassar, et un second Arbace, le Mède Astyage, s'emparaient de Ninive (an 625). Mais cette fois, la mesure était comblée pour cette antique cité que les vainqueurs renversèrent de fond en comble. Le saint homme Tobie avait, environ 60 ans auparavant, prédit cette catastrophe. Près de mourir, il avait dit à ses enfants : « La ruine de Ninive est proche. Ne demeurez point ici, car je vois que l'iniquité de cette ville la fera périr. » Alors aussi furent accomplis les épouvantables prophéties d'Ézéchiél et de Nahum; et Ninive, la grande Ninive, cessa d'avoir sa place parmi les cités de l'Asie. On reconnaît encore quelques vestiges de Babylone; quant à Ninive, il est depuis bien des siècles difficile d'en retrouver les traces. « C'est moins le temps qui les a fait disparaître, dit l'historien Muller, que le manque de solidité de ses monuments, et surtout l'humidité du sol, dans lequel les ruines se sont enfoncées à

une grande profondeur. » L'on croit toutefois que Nounia, village sur la rive gauche du Tigre, vis-à-vis Mosoul, occupe en partie l'emplacement de Ninive. Non loin de là est la montagne d'Elkoch, sur laquelle on voit un monastère catholique, puis un mausolée qu'on dit être celui du prophète Nahum.

D. R.—a.

**NINON** ou ANNE DE LENCLOS, dont on a fait un philosophe sceptique du XVII<sup>e</sup> siècle, était la fille d'un gentilhomme de Touraine et d'une demoiselle de l'Orléanais. Elle naquit le 15 mai 1616, et bien lui en prit d'être la fille d'un gentilhomme : elle fut Ninon de Lenclos, elle aurait été à peine Marion Delorme. M. de Lenclos le père, était déjà un philosophe épicurien amoureux de musique et de bonne chère, qui avait beaucoup lu les Épîtres d'Horace et qui avait pris au sérieux tous ces enseignements de plaisir. M. de Lenclos éleva sa fille au milieu des chansons et des frivoles propos d'un esprit qui déjà touchait à toutes choses, et même à l'autorité. Il mourut jeune. Sa femme, bonne et pieuse femme, le suivit de très près dans la tombe en priant Dieu pour l'enfant dont elle aurait voulu faire une religieuse. A 15 ans, Mlle de Lenclos était souveraine et très frivole maîtresse de ses actions : un peu de bien lui restait, elle le plaça à fonds perdu et ainsi elle doubla sa fortune, tout en se dégageant du soin de la régir. C'était mettre à profit, et de bonne heure, les leçons paternelles. Du reste, même à 15 ans, elle était déjà si avide d'indépendance, et elle comprenait si bien que l'indépendance, c'est la modération, qu'elle s'habitua tout d'un coup à régler sa dépense sur son revenu.—Et, ainsi assurée sur l'avenir, elle se mit à faire de l'esprit, de l'amitié et de l'amour, les trois occupations de sa vie. Rien ne lui fit peur en ce monde, excepté le mariage et les engagements sérieux. Comme elle était jeune, brillante, et très belle, et très parée, et d'un très charmant et spirituel regard, elle eut beaucoup d'aspirants à sa main d'abord, puis ensuite à son cœur. Cela parut si étrange au XVII<sup>e</sup> siècle, ce

siècle si correct, si amoureux et en même temps si réservé, une femme jeune et belle et bien née, qui se posait fièrement comme indépendante de tout préjugé ! une jeune fille qui abordait sans reproche et sans peur tous les amours, et dont le désordre même était si plein de retenue et d'élégance que les esprits les plus sévères le voyaient, sinon sans colère, du moins sans répugnance et sans dégoût. Aussi, les plus grands seigneurs et les plus beaux esprits de ce temps-là, et quel beau temps pour l'esprit et la noblesse ! furent les amants, ou tout au moins les amis de cette belle et spirituelle personne. Le grand Condé se reposait près de Ninon, de ses victoires, La Rochefoucauld venait chercher chez Ninon cette grâce et cet esprit qu'il ne retrouva plus tard qu'auprès de Mme de Lafayette; le jeune Sévigné, malgré les gronderies de sa mère, était un courtisan assidu de Mlle de Lenclos, et Mme de Sévigné, à plusieurs reprises, appelle, en riant sans amertume, Ninon sa belle-fille. Mais comment et d'ailleurs pourquoi les nommer tous ces hommes, la fleur de l'esprit et de la noblesse française? Céligni, Villarceaux, d'Albret, d'Estrées, d'Effiat, Gercy, Clerambault, La Châtre, Remnie, Gourville, elle les aimait pour leur esprit, pour leur beauté, pour leur jeunesse, pour leur science, pour leur courage, elle n'oubliait que leur fortune. C'était un amour si loyal et si désintéressé, et si plein de franchise, que pas un des amants de Ninon ne refusa plus tard de rester son ami. Elle était, comme on l'a dit, le plus honnête homme de ce temps-là. Gourville en fit l'épreuve. Il avait déposé une partie de sa fortune entre les mains de son confesseur, et l'autre partie entre les mains de Mlle de Lenclos; le confesseur nia le dépôt, la jeune femme le rendit intact; elle n'avait enlevé à son ami Gourville que cet amour éternel qu'elle jurait en riant...., éternité de quelques jours. On sait aussi l'histoire du billet de La Châtre. La Châtre s'était fait signer une lettre de change : *Je n'aimerai que La Châtre*. Ninon avait signé. Mais va-t-en cher-

cher le paiement du billet ! Elle était volage, non pas coquette. Elle était fidèle à ses heures, mais loyale, et elle vous disait *va-t-en* avec toute la grâce qu'elle aurait mise à vous dire : *venez* ! C'était un de ces esprits éclatants et incisifs avec lesquels on est si heureux d'être mis en rapport. Elle jetait autour d'elle beaucoup d'idées, et des idées encore toutes nouvelles, et elle riait aux éclats des précieux, des faux dévots, des vicieux et des ridicules. Elle marchait de front avec La Bruyère et Molière, et ce qu'ils écrivaient elle le disait; elle était l'éloquence parlée, comme ils étaient l'éloquence écrite. Elle frappait à tort et à travers, mais sans malice; son rire était calme et doux, sa méchanceté n'était pas cruelle. Elle s'enivrait d'esprit et d'amitié, comme d'autres s'enivrent de volupté et d'amour. Elle était peut-être un des plus curieux phénomènes de ce temps-là, et chacun la voulait voir pour savoir enfin le dernier mot de l'esprit courant de ce siècle, qui a eu tant d'esprit de toutes les manières. Ce fut chez elle que Molière fit la première lecture du *Tartuffe*, et vous jugez si elle applaudit à l'ouïe, elle qui fut toute sa vie une ennemie si acharnée pour les hypocrites des deux sexes. Ce fut elle qui la première tendit une main bienveillante à un jeune homme déjà railleur, et tout pétulant de poésie : ce jeune homme s'appelait Aron; plus tard, il devait s'appeler Voltaire. Cette intelligente Ninon devina l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*; elle mit son nom dans son testament, et elle lui laissa de quoi acheter des livres. Ainsi, elle fut à la fois la protectrice de Molière et celle de Voltaire. A 80 ans, elle voulut avoir le dernier mot de cette vie d'amour, et ce fut le jeune et frais abbé de Châteauneuf qui eut la gloire de terminer cette longue liste d'amants. Mais quand l'amour fut loin, l'amitié ne manqua pas à cette philosophique vieillesse; l'esprit survécut à la beauté, la philosophie à la jeunesse. On l'avait aimée pour toutes ses beautés, on l'aima pour sa sagesse. Comme elle avait traversé, et en

belles compagnies, le beau siècle de Louis XIV, elle en avait gardé toutes les admirables, spirituelles et élégantes traditions. Il y avait autour de cette femme je ne sais quel parfum d'ancienne cour que les jeunes gens y venaient respirer comme à une école de bon goût et de bon ton. Elle savait par cœur tout Montaigne, qui était son philosophe ; elle parlait plusieurs langues , et surtout la sienne ; elle se servait de plusieurs instruments : le luth , le théorbe , la guitare , le clavecin , et elle avait les mains si belles ! Vous croyez peut-être qu'elle passa sa vie uniquement parmi les hommes ? Il y avait tant de vertu dans ce siècle que les plus honnêtes femmes ne refusèrent pas de se présenter dans ce salon si rempli d'illustrations de tout genre ; nous disons les plus spirituelles et les plus réservées , mesdames de la Suze , de Castelnau , de la Ferté , de Gally , de Fiesque , et ce noble esprit si abandonné et si correct , Mme de Lafayette : elles appelèrent Mlle de Lenclos : *mon amie*. Et bien plus , la plus grande dame du grand siècle et la plus sévère dans ses mœurs , l'esprit le plus élevé , celle qui fut chargée de la vieillesse de Louis XIV , comme Mlle de Lavallière fut chargée des jeunes années du roi , Mme de Maintenon , elle avait été l'amie et la protégée de Ninon de Lenclos , alors que Mme de Maintenon n'était encore que Mme Scarron. Si Mlle de Lenclos l'eût voulu , Mme de Maintenon , devenue reine de France , eût présenté son amie à la cour de Versailles , qui en eût été illuminée de je ne sais quel reflet d'ironie et de gaieté. Mais cette belle et sage Ninon se souvint de Tartufe et de son ami Molière , et elle préféra l'esprit et l'abandon de sa petite maison à toutes les grandeurs de Versailles. Quand la reine Christine , cette faible femme qui abdiqua une couronne par vanité , vint à Paris , elle voulut voir tout d'abord Ninon de Lenclos ; elle la vit , et peut-être elle s'étonna de la trouver si libre , si heureuse , si reposée. La reine sans sceptre eût donné toute sa royauté passée pour cette royauté de la beauté

et de l'esprit , et de la grâce , et pour toute cette égalité de grands seigneurs , qui avait fait son nid dans ce riant petit royaume que gouvernait Mlle de Lenclos. La reine Christine en quittant Paris déclara qu'elle n'avait rien vu de plus charmant que l'illustre Ninon. Vous comprenez bien que cette grande célébrité ne manqua pas de poète pour la chanter. Saint-Evremond , Scarron , Regnier-Desmarais , l'abbé de Chateaufort , tous les poètes badins de cette époque , mirent leurs vers à l'abri de ce scepticisme et de cette philosophie couleur de rose. Quand elle fut sur le point de mourir , on en voulut à son ame , comme on en avait voulu à la beauté de son visage. Jansénistes et molinistes se disputaient cette conquête. Mais non ; elle appartenait à Épicure ; seulement elle était la bergère du troupeau. — Elle a laissé des mots charmants. Elle disait « que les précieuses sont les jansénistes de l'amour. » Elle disait encore : « La beauté sans grâce est un hameçon sans appât. » Et encore : « Je rends grâce à Dieu tous les soirs de mon esprit , et je le prie tous les matins de me préserver des sottises de mon cœur. » Elle a fait de tout , même de la dispute religieuse et des vers. Et pourtant , après cette heureuse vie semée de fleurs , consacrée à l'amitié et au plaisir , indépendante de tout bien et de tout souci , elle disait , la pauvre femme , et en toute sincérité : « Qui m'eût proposé une pareille vie , je m'eusse pendue. » Grande leçon ! qui nous apprend qu'il n'y a ni bonheur ni repos sans l'ordre et la vertu. — Le philosophe Ninon de Lenclos mourut le 17 octobre 1706 , dans sa petite maison de la rue des Tournelles au Marais. On a écrit souvent sa vie , on a fait à son sujet des comédies , des romans et des lettres. Voltaire disait : « Si cela continue , on fera autant d'histoires de Ninon de Lenclos que de Louis XIV. »

JULES JANIN.

NIOBÉ , fille de Tantale et d'une des Pléiades , et sœur de Pélops , épousa Amphion , roi de Thèbes , lequel bâtit cette ville au son de sa lyre ; Niobé eut d'Am-

phion un grand nombre d'enfants. Homère lui en donne douze, Hésiode quatorze, autant de filles que de garçons. Les garçons étaient Sipylus, Minytus, Isménus, Damasichon, Agénor, Phédimus et Tantalus. Les noms des filles sont Éthodoxa, Cléodora, Astioché, Phithia, Pélopie, Mélibœa et Amycla. La fable se mêle ici à l'histoire, comme dans la plupart des narrations de l'antiquité. — Niobé, ou la *femme qui pleure*, se glorifiait de sa nombreuse famille; elle en conçut tant d'orgueil qu'elle osa se préférer à Latone, qui n'avait que deux enfants, Apollon et Diane. Niobé, emportée par trop d'amour maternel, s'oublia jusqu'à faire des reproches à Latone de son peu de fécondité, et elle poussa le délire jusqu'à disputer à la déesse le culte qu'on lui rendait. La fille de Jupiter, irritée de l'audace de Niobé, eut recours au pouvoir de ses enfants pour l'en punir. Selon Apollodore, ses fils furent tués à coups de flèches par Apollon, pendant qu'ils s'exerçaient à chasser sur le mont Cithéron. Une autre version nous apprend que les fils aînés furent tués par Apollon lorsqu'ils s'amusaient à faire des courses de chevaux dans une plaine, et que les plus jeunes périrent pendant qu'ils s'exerçaient à la lutte. De là, Winckelman a cru pouvoir conclure que le fameux groupe antique désigné sous le nom de *luteurs* sont deux fils de Niobé; il cite à l'appui de cette nouvelle dénomination une estampe fort rare, de l'année 1557, qui fait de ce groupe les *fils de Niobé*. Les filles périrent de la main de Diane, dans leur demeure, à Thèbes en Béotie. Niobé, inconsolable de la perte de ses enfants, retourna dans la Phrygie, où Jupiter, pour mettre un terme à ses douleurs, la changea en un rocher, duquel s'échappait un ruisseau de larmes. — Cette allégorie, ornée par la poésie, plus serrée d'arguments dans ses épisodes romanesques que beaucoup d'autres fables mythologiques, n'en est pas moins de la même nature, et je ne partage point l'avis de ceux qui disent, d'après Plin et Pausanias, que cette

mère malheureuse et ses douze enfants étaient l'image allégorique d'une ville appelée Syphile, située en Méonie, et au bas d'une montagne du même nom, qui donnait naissance à douze sources dont les eaux favorisaient considérablement le commerce de la ville, et en faisaient toute la richesse. Au haut de la montagne, suivant les mêmes auteurs, on voyait un rocher qui avait la forme d'une femme qui pleure; mais cette ville superbe et orgueilleuse, au milieu de sa gloire, fut engloutie par un tremblement de terre, et remplacée par un lac d'eau salée. Ce récit prouve que les auteurs qui ont traité cette matière considéraient l'aventure de Niobé comme une fable; mais il prouve aussi qu'ils n'en connaissaient pas le véritable sens. Pour en avoir la clé, il faudrait rapporter ici celles d'Amphion et de Dirce. — La fable de Niobé a fait le sujet d'un groupe magnifique en marbre, attribué par les uns à Scopas, et par d'autres à Praxitèle, célèbres statuaires grecs; Winckelman a fait là-dessus des réflexions qu'il fait lire dans son *Histoire de l'art*. Ce groupe, maintenant exposé au musée de Florence, dans une salle connue sous le nom de la *Tribune*, excite l'admiration des artistes et des archéologues. Amycla et Mélibœa furent seules épargnées par Diane. Mélibœa est représentée sur le monument auprès de sa tendre mère, qui la couvre de son manteau pour la préserver des traits meurtriers de la déesse: telle on voit une poule timide, lorsque la foudre gronde; ouvrir amplement ses ailes et en couvrir sa famille effrayée. Amycla, restée comme stupéfaite, lève son manteau de la main droite et cherche à s'en couvrir, tandis que sa main gauche, demi-ouverte, exprime la suspension des sens, effet naturel produit par l'étonnement poussé à l'excès. Les draperies sont belles et bien jetées: cette figure passe généralement pour être une des mieux exécutées du groupe; la tête de Niobé, mère d'Amycla, est admirablement belle, et, quoique sa douleur soit concentrée, elle arrache des larmes à celui qui la con-

temple. Je ne me prononcerai pas pour l'un ou pour l'autre auteur auquel est attribué ce groupe, le plus considérable, et peut-être le plus beau de tous les ouvrages de la sculpture grecque qui nous sont parvenus. Que les uns l'attribuent à Scopas, que d'autres, d'après une épigramme, disent qu'il est de Praxitèle, qu'importe ! on l'admira toujours comme un chef-d'œuvre d'expression et de sentiments. Je ne me permettrai pas de résoudre cette grande question, surtout après Winckelmann, qui, en suivant de grandes recherches et en produisant des observations savantes en faveur de Praxitèle, qui parut dans un temps postérieur à Scopas, reste lui-même dans l'indécision et ne prononce pas.

Le *Ch<sup>r</sup>. ALEXANDRE LENOIS.*

**NIORT**, ville de France, chef-lieu du département des Deux-Sèvres, avec évêché, tribunaux de première instance, chambre consultative des manufactures, conseil de prud'hommes, etc. Elle s'élève dans une position très agréable, sur le penchant de deux collines et dans le valon qui les sépare ; la Sèvre niortaise, qui l'arrose, y est navigable. Cette ville s'est beaucoup embellie depuis un certain nombre d'années ; aujourd'hui, la plupart de ses rues sont bien bâties, bien percées, et toutes pavées avec une pierre calcaire extrêmement dure, qui renferme beaucoup d'ammonites et autres coquilles fossiles. Les dehors offrent de beaux sites et des promenades charmantes. De la petite promenade qui avoisine le quartier de cavalerie, l'œil se promène avec délices sur la belle vallée de la Sèvre, couverte de riantes prairies, et qu'ornent de nombreuses habitations. On remarque dans l'intérieur de la ville les places Saint-Martial et Saint-Gelais, ses deux églises paroissiales, dont l'une, construite par les Anglais, est d'une très belle architecture gothique ; l'Hôtel-de-Ville, ancien palais d'Éléonore d'Aquitaine ; la belle fontaine du Vivier, une des premières obtenues au-delà de la Loire par le forage artésien, et dont les eaux jaillissent à plus de 30 mètres au-dessus de

leur source ; une fort jolie galerie vitrée, qui porte le nom de *passage du Commerce* ; les bains, de belles casernes ; enfin, le vieux château, composé de deux grosses tours, hautes de 35 mètres, réunies par un massif de maçonnerie. Il sert actuellement de prison d'arrêt, mais ce fut pendant long-temps la résidence des gouverneurs. C'est dans une des chambres basses de l'une de ses tours qu'est née madame de Maintenon. Niort possède une bibliothèque publique de 20,000 volumes, une école d'horticulture réunie au jardin botanique, et qui est vaste et bien entretenue ; un athénée royal des sciences et des arts, un collège avec collection d'histoire naturelle et instruments de physique, une école gratuite de dessin, une société maternelle, deux hôpitaux et une jolie salle de spectacle. La chamoiserie et la ganterie forment la branche la plus importante de l'industrie niortaise. On y confectionne aussi beaucoup de souliers de pacotille, et il y a plusieurs fabriques de bretelles, de blanc, de peignes de bois, d'huile ; des tanneries et des teintureries, ainsi que des filatures de laine. L'angélle que l'on y prépare est renommée. Elle comméce en laine, grains, farine dite de *minot*, provenant des communes environnantes, et dont on approvisionne Rochefort et la Rochelle ; cuirs tannés, peaux de moutons, chevaux, mulets, degres, chamoiserie, chapellerie, clouterie, vins de Bordeaux, ganterie et autres objets manufacturés, plants d'ognons, d'artichauts. On y trouve un entrepôt de bois pour la tonnellerie. Il s'y tient trois foires, de 8 jours chacune, les 6 février, 7 mai et 30 novembre, où l'on amène beaucoup de chevaux, de bétail, de mules et de mulets. Son territoire produit des fruits et des légumes excellents ; les premiers petits pois que l'on voit à Paris en proviennent assez ordinairement. Plusieurs carrières de pierre blanche et tendre, et d'une espèce particulière de grès, dite *pietre rousse*, y sont exploitées. 17,000 habitants. A 83 lieues (distance légale) S.-O. de Paris. On paie 53 postes trois quarts. Latitude nord, 46°

20', 8"; longitude ouest, 2°, 49', 27". Poitiers en est à 15 lieues, et la Rochelle à 12. — Niort est fort ancien. Philippe-Auguste s'en rendit maître en 1202, et, en 1281, Philippe-le-Long le donna, avec plusieurs autres, à Charles, son frère. Au XIV<sup>e</sup> siècle, il fut pris par les Anglais, qui l'occupèrent pendant plus de 18 ans. Pendant les guerres de la ligue, Dandelot, frère de l'amiral Coligni, fit capituler Niort, et passa au fil de l'épée la garnison de la tour de Magné. Quelque temps après les chefs protestants et la reine de Navarre y passèrent l'hiver, et, après la journée de Moncontour, c'est sous ses murs que l'amiral Coligni réunit les débris de l'armée. Ici, comme plus tard, son histoire se lie à celle de la province. Pendant l'insurrection de la Vendée, Niort gagna plutôt qu'il ne perdit; la présence du quartier-général de l'armée républicaine y répandit des capitaux et donna de l'activité à son commerce. C'est peut-être de cette époque que date l'essor de cette ville.

J. RICHTER.

**NIPHON**, la plus grande île de toute l'Asie, dans l'Archipel du Japon (v.)

**NITHARD**, historien et homme d'état. Il était petit-fils, par sa mère, de Charlemagne, et naquit avant l'année 790. Venu aux armes dès sa jeunesse, il servit dans les troupes de son aïeul, dont le règne ne fut qu'une longue suite de guerres presque toujours glorieuses. Le père de Nithard était duc ou comte de la côte maritime; lassé des fatigues de son emploi, il quitta le siècle pour le cloître, et devint abbé de Saint-Riquier: il fut remplacé par son fils. On ignore ce que fit ce dernier pendant la vie de Louis-le-Débonnaire. On sait que ce prince, loin de soutenir avec honneur le poids du vaste empire légué à ses soins, se rendit méprisable par sa faiblesse. Quand il expira, ses enfants se disputèrent à main armée l'héritage paternel. Charles-le-Chauve devint maître du pays des Francs; Nithard s'attacha à la fortune de ce monarque, qui le choisit en 842, avec onze autres personnages

éminents, pour régler le partage des provinces qui devait être opéré entre Charles et Louis, roi de Germanie. A cette époque, des pirates appelés *Normands*, parce qu'ils sortaient du nord de l'Europe, venaient infester chaque année les états fondés par le fils de Pépin. En 859, ils ravagèrent la Neustrie, et Nithard, qui, en sa qualité de commandant maritime, était accouru pour les chasser, tomba blessé mortellement dans une action. Jusqu'alors, de simples moines se chargeaient exclusivement de recueillir l'histoire contemporaine; mais, éloignés du commerce du monde, ils ne pouvaient ni deviner ni remonter aux causes des événements: aussi leurs annales sont-elles dépourvues d'intérêt et remplies d'inexactitudes. Élevé à la cour de Charlemagne, séjour du savoir, dans ces temps d'ignorance et de barbarie, Nithard y puisa des connaissances qui le mirent à même de retracer les faits dont il avait été le témoin. Malheureusement, son *Histoire*, divisée en quatre livres, ne contient qu'un espace de trois ou quatre années, et raconte seulement les divisions qui éclatèrent entre les fils de Louis-le-Débonnaire. Toutefois, l'auteur a fait précéder son récit d'un exposé rapide qui remonte à 814, quand le monde occidental perdit Charlemagne. C'est dans *Nithard* que se trouve, en langue romane et tudesque, la formule du serment juré à Strasbourg par Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique, prêts à marcher contre Lothaire, qui menaçait de les déposséder de leurs possessions. Cet échantillon de deux idiomes encore dans l'enfance, a surtout exercé la patience et la sagacité des savants. Le style de Nithard manque de clarté; sa narration est cependant assez bien liée dans toutes ses parties; il faut encore le louer d'avoir rapporté soigneusement les époques des faits, et décrit les lieux où ils se sont passés. On trouve son œuvre dans le tome 7<sup>e</sup> du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, traduit en 1685 par le président Cousin; il a été retraduit et inséré dans la *Collection histori-*

que publiée sous le nom et sous les auspices de M. Guizot. SAINT-PAOL jeune.

**NITRATES**, combinaison de l'acide nitrique avec les bases *salifiables* (v. Sels). On a donc des nitrates de baryte, de strontiane, de chaux, de potasse, de soude, de fer, de cuivre, etc., etc. — Le plus intéressant des *nitrates* est celui de potasse, ingrédient indispensable de la poudre à canon (v. ce mot et le mot **SALPÊTRE**, nom vulgaire et le plus anciennement connu du nitrate de potasse). Après celui-ci, vient en second ordre d'utilité le nitrate de soude, dont on commence à faire un grand usage dans plusieurs arts. Dans la langue minéralogique, au lieu de dire *nitrate de potasse*, *nitrate de chaux*, etc., on dit : *potasse nitratée*, *chaux nitratée*, etc.

**NITRE** ou **SALPÊTRE**. C'est le nitrate de potasse.

**NITRIQUE** (Acide). C'est une combinaison d'azote et d'oxygène jusqu'à saturation, ou au *maximum*. C'est l'acide des nitrates (v. ACIDES). PELOUZE père.

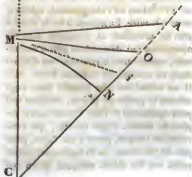
**NIVEAU**, **NIVELLEMENT**. *Niveau*, dans le sens le plus général, désigne un instrument destiné non seulement à faire connaître les élévations relatives de divers points au-dessus de la surface des eaux dormantes, mais aussi à tracer une ligne horizontale, à poser horizontalement quelque chose, à déterminer le mode d'être d'une surface plus ou moins inclinée, relativement au plan de l'horizon du lieu, et, enfin, à indiquer les rapports entre elles des diverses parties d'une même surface, relativement à un même plan, que celui-ci soit ou non le plan de l'horizon du lieu. Ainsi, dans ce dernier sens, un pavé dira d'un moellon trop abaissé ou trop exhaussé qu'il n'est point de niveau avec les autres : une pierre, dans la construction d'un mur vertical, peut ne point être de niveau avec le reste du mur. On voit que le nom de l'instrument s'applique ici par extension à la chose nivelée. *Mettre de niveau* ou dans un même plan, doivent donc être considérés comme deux locutions à peu près synonymes. L'expression *ni-*

*veau de pente*, se dit d'un terrain qui a une pente réglée et uniforme dans toute sa longueur sans ressauts, comme peut l'être un grand chemin pavé. Le *nivellement* ou action de niveler, consiste à réduire à un même plan, ordinairement horizontal, les diverses parties d'une même surface ou de plusieurs surfaces entre elles, ou à déterminer, ainsi que nous l'avons dit au commencement de cet article, la hauteur d'un point quelconque, relativement à la surface des eaux dormantes. Il y a pour cela plusieurs instruments dont la précision doit être d'autant plus grande qu'il s'agit d'une opération plus délicate. Le plus ordinaire est celui qu'on appelle *niveau d'eau* ; il consiste en un tuyau cylindrique de fer-blanc d'un pouce et demi environ de diamètre, de 4 à 5 pieds de long et recourbé à angle droit à ses extrémités de manière à former deux coudes d'environ deux pouces chacun de hauteur. Une douille fixée au milieu de ce tuyau sert à le retenir sur un pied à trois branches à une hauteur d'un mètre et demi environ. On verse de l'eau dans cette espèce de siphon à deux branches jusqu'à ce qu'elle s'élève dans des fioles ou tubes en verre qui en garnissent les coudes, au point de les remplir presque entièrement. Le plan ou rayon visuel conduit par les deux surfaces de l'eau est nécessairement horizontal, et en bornoyant ces surfaces, l'œil reconnaît les points qui sont de niveau, à distance, en y plaçant une mire à laquelle se rapportent les points environnants, dont il est facile de mesurer l'élévation ou l'abaissement, relativement à la mire. Le *niveau à bulle d'air* a plus de précision et s'emploie dans les opérations qui demandent plus d'exactitude, comme dans la construction d'aqueducs, de canaux, de chemins de fer, etc. Il est monté sur une lunette pour augmenter la portée de la vue, addition qui peut également se faire à toute autre espèce de niveau. Cette lunette, qui renverse les images, porte à son foyer, pour plus de précision, un fil horizontal qui se peint sur les objets éloignés qu'on re-



garde à travers. La pièce principale de cet instrument est un tube de verre fermé aux deux bouts à la lampe d'émailleur, et dans lequel on a introduit de l'alcool qui le remplit en entier, à l'exception d'une petite bulle de vapeur qui court le long du tube quand on l'incline. Les mouvements de cette bulle se voient à travers une fente longitudinale, pratiquée dans un étui en cuivre où se trouve le tube de verre : le tout est fixé au tube de la lunette et réglé de manière à ce que la bulle étant située au milieu de la longueur, l'axe soit parallèle à celui de la lunette, et celui-ci horizontal; on reconnaît que cette bulle est au milieu du tube quand elle arrive entre des repères qu'on y a marqués, ce qui s'obtient en disposant horizontalement l'axe de la lunette au moyen d'une vis de rappel, qui permet à l'instrument un petit mouvement de rotation sur son pied. La ligne horizontale de la mire, dans l'opération, doit coïncider avec le fil de réticule; cette ligne est alors de niveau avec l'axe optique, et l'on peut ainsi mesurer de combien le lieu où se trouve la mire est plus haut ou plus bas que tout autre où elle serait portée, en comparant la position de ces points à la ligne de mire: — Ces observations, pour être exactes, demandent deux corrections dans les niveaux à grande distance: l'une est relative à la sphéricité de la terre, l'autre à la réfraction: soit MO, l'axe de la lunette, et O la mire sur le prolongement apparent de cet axe :

2:



L'arc MN étant la surface concentrique à celle du globe, c'est réellement le point N qui est de niveau : en nommant k cet arc, sensiblement égal à MO, et mesurant la distance entre les deux stations, et R, le rayon de la terre CM, on a (géom.) :  $MO^2 = ON \times (ON + 2R) = 2R \times ON$ , négligeant la petite quantité ON devant 2R, on en tire  $ON = \frac{k^2}{2R}$ . De plus, la réfraction élève en apparence les objets au-dessus de leur lieu réel : la mire qu'on voit en O est réellement un peu plus bas en i, et il faudrait l'élever de Oi pour la porter au point O. L'abaissement véritable qu'il faut donner à la mire pour l'amener en N n'est donc pas ON, mais  $iN = ON - Oi$  par l'effet combiné de la courbure de la terre et de la réfraction ; or, on a ces données : ang. OMN =  $\frac{1}{2}C$ ; ang. OM i = 0,08. C. Les arcs décrits du point M, considéré comme centre avec le rayon MN, ont sensiblement la même longueur que les droites iN et ON, et ces arcs mesurent les ang. OM i et OMN valant 0,08. C et 1  $\frac{1}{2}$  C. On a : Oi : ON :: 0,08. C :  $\frac{1}{2}C$ ; d'où Oi = 0,16. ON; l'abaissement de la mire est donc  $iN = 0,84. ON$ ; nommant donc x, la quantité dont il faut abaisser la ligne de niveau apparent dans les nivellements à grande distance, on a de tout ce qui précède :  $Z = \frac{0,84 k^2}{2R} = mk^2$ ; et rendant z et K en mètres, on a pour la constante  $\underline{m}$ ,  $\log m = 8,8193850$ , d'après la valeur connue du demi-diamètre de la terre. L'angle AMZ dans cette figure est la distance zénithale du point A, en considérant ce point comme une sommité que l'observateur peut apercevoir du point M. Ces sortes de distances, qu'on nomme réciproques quand elles peuvent être prises en même temps du lieu de l'observation et du lieu observé sont employées dans les niveaux géodésiques, plus difficiles que celui que nous venons de voir : on les fait quelquefois par des mesures barométriques, mais plus souvent par les distances zénithales des points culminants les plus remarquables du pays qu'on a recouverts d'un réseau de trian-

gles jusqu'à la mer; on en déduit ensuite par le calcul les élévations respectives de ces sommités entre elles et relativement au niveau de la mer, ce qui fait l'objet du nivellement géodésique. — La plupart des artisans, comme charpentiers, artilleurs, mennisiers, paveurs, se servent de ce qu'on appelle le *niveau à perpendiculaire* ou d'instruments à très peu près dans le genre de ce dernier, qui ne peut convenir que pour des appréciations grossières : c'est un instrument à trois règles, formant un triangle isocèle, rectangle quelquefois, et au sommet duquel se trouve un fil à-plomb qui bat sur un trait gravé au milieu de la base, quand le niveau se trouve placé sur un plan on sur une règle horizontale. On conçoit qu'en décrivant à cette base un arc de cercle gradué, le fil à-plomb fera toujours connaître de combien la direction de la surface ou de la règle sur laquelle il est posé varie avec la direction du plan horizontal du lieu. Les charpentiers, paveurs et autres, simplifient cet instrument en faisant descendre le fil à-plomb d'un fragment de règle placé inamoviblement et perpendiculairement sur le milieu d'une autre règle beaucoup plus grande. Le sphéromètre de Fortin pourrait à beaucoup d'égard être considéré au moins pour de petites surfaces comme l'instrument le plus parfait dans ce genre, quoique sa destination n'ait pas précisément rapport à des nivellements de lignes ou de surfaces.

BILLOT.

**NIVERNAIS** (Le). Cette ancienne province de France faisait partie du premier royaume de Bourgogne. Elle était bornée au septentrion par l'Orléanais et l'Auxerrois, au levant par la Bourgogne, au midi par le Bourbonnais, et au couchant par le Berri. Elle avait 20 lieues de long et à peu près autant de large. Elle se subdivisait en plusieurs petits pays : les vaux ou vallées de Nevers, le Donzinois, les vallées d'Yonne, le Morvan, le Bazois, le pays d'Entre-Loire et Allier et les vallées de Montenoison. Chacun de ces petits pays se fractionnait en nombreuses châtellenies. Les plus

grandes provinces de France ne comptaient point une aussi grande quantité de justices seigneuriales. Le Nivernais était sillonné dans tous les sens par des juridictions féodales. Elles ne se sont nulle part maintenues aussi long-temps. Le consciencieux et érudit Guy-Coquille, historien du Nivernais, a fourni plus de documents curieux sur les institutions du temps passé que tous les annalistes qui l'ont précédé. L'*Histoire et la Coutume* du Nivernais, ouvrages de ce laborieux écrivain, offrent la solution des plus intéressants problèmes historiques du moyen âge. — Le Nivernais fut long-temps gouverné par des comtes, que les annalistes divisent en diverses séries : 1<sup>o</sup> les anciens comtes héréditaires, depuis Landri (868) jusqu'à Agnès, comtesse de Nevers et d'Auxerre, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle; 2<sup>o</sup> Nevers et Bourgogne, du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle; 3<sup>o</sup> Nevers et Clèves, du XV<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'époque où cette seigneurie princière fut érigée en duché-pairie par lettres-patentes de François I<sup>er</sup>, du 27 fév. 1538, vérifiées au parlement en 1559, en faveur de François de Clèves. — Charles de Gonzague, qui avait hérité de son aïeul du duché de Nivernais et de Donzi, le vendit au cardinal Jules Mazarin, le 11 juillet 1659 (v. Ducs de Nivernais). — L'administration militaire, administrative et judiciaire de cette petite province avait un nombreux personnel : on y comptait un gouverneur-général, un lieutenant-général, un lieutenant de roi, plusieurs lieutenants des maréchaux de France, et plusieurs gouverneurs particuliers. Le ban du Nivernais se divisait en deux corps : 1<sup>o</sup> celui de la noblesse du bailliage de Nevers; 2<sup>o</sup> celui de la noblesse de St-Pierre-le-Montier. Ces deux corps élaient leurs commandants et leurs officiers, qui marchaient ensemble; les deux chefs alternaient et chacun commandait à son tour. Le Nivernais avait un prévôt provincial, dont la compagnie se composait d'un lieutenant, d'un assesseur, de 17 archers. Tout le pays ressortissait au parlement de Paris. Vingt-

quatre châtellenies dépendaient du duc de Nevers : on en comptait plus de 100 autres dans le reste de la contrée. Les deux élections de Nevers et de Château-Chinon faisaient partie de la généralité de Moulins, celle de Clamecy de la généralité d'Orléans, celle de la Charité de la généralité de Bourges. Le duc de Nevers avait une chambre des comptes pour la conservation de ses domaines : elle siégeait à Nevers, et se composait d'un président, de quatre maîtres des comptes, d'un procureur-général, de deux secrétaires, d'un greffier et d'un huissier. Il y avait aussi une juridiction particulière des eaux-et-forêts et une maîtrise particulière, l'une pour les forêts royales, l'autre pour celles du duc. Au roi appartenaient les revenus des gabelles, des aides, du domaine, de la ferme du tabac, des bureaux de postes, de la coupe et de la vente des bois, de la capitation, etc., etc. Quant aux gabelles, les greniers à sel de Saint-Pierre-le-Moutiers, de Decize, de Moulins-Engilbert, de Saint-Saulge, de Château-Chinon, de Nevers, de Lucy et de Sanscoings, étaient tous de vente volontaire (*v. GABELLE*). Le roi ne possédait d'autre domaine que celui de la tour carrée de Saint-Pierre-le-Moutier et de ses dépendances, et le droit de contrôle des exploits. — Le Nivernais avait deux évêchés, on plutôt deux évêques, l'évêque de Nevers, et l'évêque de Bethléem, qui habitait dans un faubourg de ce nom à Clamecy. Ce n'était, en réalité, qu'un titre sans attribution de diocèse. La création de l'évêché de Nevers datait du *vi<sup>e</sup>* siècle. L'évêque était seigneur temporel de quatre baronies Druy, Poiseux, Cours-les-Barres et Givry. Les quatre seigneurs de ces baronies étaient obligés de porter l'évêque à sa première entrée à Nevers. — Une charte de 1223 constate que les chrétiens ayant été chassés de la Terre-Sainte, Rainier, évêque de Bethléem, suivit en France Guy, comte de Nevers, qui lui donna le bourg de Pantenas-lès-Clamecy avec le *Gaignage* et le domaine de Cembœuf ou Sambert, la ville

de Sous-Saisy, appelée la maison de Bethléem, et le bourg au-delà de Montmillon. L'évêque de Bethléem ne retint depuis à son église que le domaine et la juridiction sur ses frères et convers de sa maison, et sur ceux qui se donnaient à l'hôpital de Bethléem moyennant une certaine rente. — Une charte de Charles VI (1412) confirma toutes les dotations faites à l'église de Bethléem, et accorda tous les privilèges de l'épiscopat aux évêques de Bethléem, originaires de France, ou qui y demeuraient depuis long-temps, et avaient prêté serment. Le lieu appelé Bethléem, près de Clamecy, formait le territoire épiscopal. La nomination de l'évêque appartenait au duc de Nevers. Ce prélat suppléait dans les autres diocèses les évêques absents. — La charte de coutume, commencée, en 1490, par une première assemblée des états de la province, convoquée par Jehan de Bourgogne, comte de Nevers, fut terminée par une autre assemblée, rénnie par ordre de Marie d'Albrct, comtesse de Nevers, en 1534. — Cette agglomération de gouverneurs, de juridictions de tous les degrés, ces morcellements de territoire, étaient une grande charge pour la petite province. Et si elle fût restée unie au duché de Bourgogne, elle eût eu des représentants, des mandataires aux états de cette province; elle eût participé à tous les avantages de l'institution; elle eût été administrée mieux et à meilleur marché, elle eût obtenu des produits plus avantageux de ses nombreuses usines et de ses richesses agricoles et industrielles. — Le Nivernais a formé depuis le département de la Nièvre; il n'en a été distrait que quelques communes enclavées dans le département de l'Yonne (*v. NIÈVRE, YONNE*, et *BOURGOGNE*, pour les temps antérieurs à l'érection du Nivernais en duché-pairie).

#### *Ducs de Nevers ou de Nivernais.*

FRANÇOIS DE CLÈVES, né à Nogent le 25 oct. 1516, fils de Charles de Clèves, décédé le 27 août 1507, n'avait que 5 ans quand il perdit son père. Il lui succéda dans les comtés d'Auxerre, de Nevers,

d'Eu et de Rhetel, etc., et assista en qualité de comte de Flandre au lit de justice, tenu en 1536 contre l'empereur Charles-Quint. Il fut créé duc et pair de France par lettres-patentes du roi François I<sup>er</sup>, le 27 févr. 1538. Ces lettres ne furent vérifiées au parlement qu'en 1559. Il représenta le comte et pair de Toulouse au sacre du roi Henri II (1547), et fut nommé par ce prince gouverneur de Champagne, de Brie et de Luxembourg. Il commanda, en 1551, l'armée contre les impériaux, et s'empara de plusieurs forts, tandis que les ennemis faisaient le siège de Metz. Il les battit ensuite à Germini. En 1557, après la bataille de Saint-Quentin, il fit sa retraite en bon ordre, sur la Fère : il avait prudemment pourvu à la sûreté des places frontières. François de Clèves commanda depuis une partie de l'armée qui reprit Calais aux Anglais. Il s'était prononcé pour la religion réformée et avait promis à son cousin, le prince de Condé, de se réunir à lui avec une troupe nombreuse et choisie. Mais Jacques de Bordes, l'un de ses capitaines, et Blaise de Vigenère, son secrétaire, l'effrayèrent sur les suites de cette manifestation ; et, pour détourner les soupçons qu'auraient fait naître ses premières démarches, il se hâta, dès qu'il fut de retour à Trôyes, d'interdire aux protestants la liberté de se réunir pour l'exercice de leur culte, liberté que leur assuraient les édits du roi. Il mourut à Nevers le 13 févr. 1562, laissant six enfants de son mariage avec Marguerite de Bourbon, sœur d'Antoine, roi de Navarre, et de Louis, prince de Condé.

• FRANÇOIS DE CLÈVES, II<sup>e</sup> du nom, gouverneur de Champagne, né le 31 mars 1539, marié à Marie de Bourbon le 6 sept. 1561, mort le 10 janv. 1563, avant la bataille de Dreux, à l'âge de 23 ans. De Bordes, l'un de ses gentilshommes, lui avait imprudemment lâché un coup de pistolet dans les reins. Il ne laissa point d'enfants.

JACQUES DE CLÈVES, marquis de Lisle, frère du précédent, ne jouit pas longtemps du duché de Nevers et des autres

seigneuries de sa famille. Il mourut à Montigny, près de Lyon, le 6 sept. 1564, à l'âge de 20 ans. Il fut le dernier duc de Nevers de la maison de Clèves. Henriette, sa sœur aînée, hérita de ce duché, qu'elle porta dans la famille de Gonzague, par son mariage avec le prince Ludovic, ou Louis de Gonzague.

LUDOVIC ou LOUIS DE GONZAGUE, naturalisé Français en 1550, devint duc de Nevers par son mariage avec l'héritière de ce duché-pairie. Blessé et envoyé prisonnier des Espagnols, après la bataille de Saint-Quentin, il rejeta les avantages que lui offraient les vainqueurs pour le détacher du parti de la France. Il vendit la seigneurie que la maison de Clèves possédait en Flandre, et prêta le produit de la vente au roi. Charles IX lui donna une compagnie de 100 hommes de ses ordonnances, le gouvernement de Champagne et de Brie, et par lettres-patentes de 1566, érigea en principauté sous le nom de Mantoue, les baronies de Senonches et de Brezolle. Ludovic fut reçu la même année au parlement duc de Nevers et pair de France. L'année suivante, il fut établi gouverneur et lieutenant-général du marquisat de Saluces ; et, en 1569, du Nivernais et du Donzinois. — Après avoir servi au siège de la Rochelle en 1573, il suivit en Pologne le duc d'Anjou (Henri III). Il fut le premier que ce prince décora en 1578 du cordon du Saint-Esprit. Il avait fait les premières campagnes contre les huguenots : il leur avait enlevé Isoire en 1577. Mais il quitta le parti de la ligue après la mort d'Henri III, et se réunit à son successeur, Henri de Navarre. Il fut envoyé ambassadeur auprès du pape Clément VIII. De retour en France, en 1595, il mourut le 16 octob. de la même année à Nesle, et fut enterré dans l'église cathédrale de Nevers. Il passait pour un des hommes les plus instruits de son époque : il avait, suivant de Thou, l'âme grande, beaucoup de prudence, mais une excessive lenteur, et une circonspection extrême ; auste, loyal, de mœurs régulières, poli, magnifique, fort attaché

aux honneurs, aux prérogatives de son rang. On a cru assez généralement que le chagrin avait hâté le terme de ses jours. — Ses *Mémoires*, publiés par Gomberville, en 2 vol. in-4°, contiennent sur les événements de 1574 à 1595 des détails et des documents curieux.

CHARLES DE GONZAGUE-CLÈVES, fils du précédent, lui succéda aux duchés de Nevers et de Rhetel, et au gouvernement de Champagne. Il représenta le comte de Toulouse au sacre de Louis XIII en 1610, et eut beaucoup de part aux événements politiques de 1616 et de 1617. Il eut avec le cardinal de Guise, contre lequel il plaidait pour le prieuré de la Charité, une querelle très vive chez le rapporteur du procès; quelques officiers du duc Charles furent blessés, et lui-même faillit perdre la vie. Le roi arrangea cette affaire à l'avantage du duc. Le cardinal lui fit des excuses, le 23 mars 1622, en présence du roi et des princes du sang. Devenu duc de Mantoue et de Montferrat en 1627, il obtint en juillet 1634, des lettres de *naturalité* pour ses petits enfants Charles de Gonzague, prince de Mantoue, et Éléonore de Gonzague, mariée à l'empereur Ferdinand III, avec pouvoir de disposer de leurs biens en faveur de qui il leur plairait, pourvu que l'héritier fût régnicole. Ces lettres portaient, en outre, que, dans le cas où le duc Charles convolerait en secondes noces, les enfants qui naîtraient de ce mariage seraient réputés régnicoles, ainsi que ceux de ses filles, si toutefois ces mariages étaient approuvés par le roi. Le duc Charles de Gonzague mourut le 21 sept. 1637.

CHARLES DE GONZAGUE, petit-fils du précédent, avait hérité des duchés de Mantoue, de Montferrat et de Nivernais; il vendit ce dernier, auquel le Donzinois avait été incorporé en 1552, au cardinal Giulio Mazarini (Mazarin), par contrat du 11 juillet 1659.

*Ducs de Nivernais de la famille Mancini-Mazarini.*

Le cardinal-ministre, acquéreur de ce duché, obtint, en 1660, de nouvelles let-

tres-patentes du roi confirmatrices du titre de duché-pairie pour le Nivernais. Il mourut avant l'enregistrement de ces lettres, léguant ce duché à son neveu, Philippe-Julien Mancini, qu'il chargea de porter le nom et les armes de Mazarini. Celui-ci avait épousé, en 1670, Diane-Gabrielle de Damas, fille du marquis de Thiange et de Gabrielle de Rochechouart-Mortemart. Il mourut le 8 mai 1707. C'était un des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet; il se prononça pour Pradon contre Racine. On lui attribue le fameux sonnet si connu :

Dans un fauteuil doré, l'hôtre, tremblante et blême,  
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien, etc.

Le véritable auteur de ce sonnet était madame Deshoulières, qui protégeait Pradon eavers et contre tous; mais elle n'avait pas mis son nom à cette œuvre; les amis de Boileau et Racine en accusèrent le duc de Nevers. D'autres répondirent en parodiant le sonnet anonyme. L'original était, comme la parodie, une épigramme sanglante, mais d'un mauvais goût : le duc et sa sœur y étaient fort mal traités.

Et moi, sans me gêner, aux crins plus noirs que l'indigo,  
Va dans toutes les cours, etc.

Le duc, furieux, voulait faire assommer Boileau et Racine. Tous deux désavouèrent spontanément le sonnet anonyme. Cette affaire, qui n'était qu'un scandale de coterie, aurait eu les plus déplorables conséquences sans la prudente et énergique intervention du prince de Condé. Il fit dire au duc de Nevers, en termes fort durs, qu'il regarderait comme faites à lui-même les insultes qu'on oserait adresser aux deux poètes ses amis; et il leur offrit un asile dans son hôtel. « Si vous êtes innocents, leur disait-il, venez-y. Si vous êtes coupables, venez-y encore. » On sut enfin que le chevalier de Nantouillet, le comte de Fiesque, Manicamp et d'autres étourdis avaient improvisé la parodie du sonnet. — Les poésies du duc de Nevers sentaient le grand seigneur : c'était le laisser-aller d'un courtisan spirituel. Mais, on a retenu ses vers contre l'abbé de Ranod, le ré-

formateur de la Trappe, qui, du fond de son désert, avait lancé d'outrageantes diatribes contre le plus doux, le plus tolérant des hommes, contre Fénelon. On pouvait dire de l'abbé de Rancé : « Je vois ton orgueil à travers les trous de ta robe de bure. » La réponse du duc de Nevers au *factum* du trappiste étincelle de verve et d'originalité :

Cet abbé, qu'on croyait pétri de sainteté,  
Vieilli dans la retraite et dans l'humilité,  
Orgueilleux de ses croix, bouffi de sa souffrance,  
Rompit ses statuts, après en romprent le silence,  
Et contre un saint prêtre, s'animant aujourd'hui,  
Du fond de ses déserts déclama contre toi.  
Et moins humble de cœur que fîz de sa doctrine,  
Il ose décider ce que Rome examine.

Le livre des *Maximes des saints*, du pieux et éloquent archevêque de Cambrai, était alors délégué à la cour de Rome. — Voltaire a beaucoup vanté les talents de Philippe duc de Nevers. La postérité n'a point sanctionné son jugement. Le portrait seul de l'abbé de Rancé fait exception.

NEVERAS (Philippe-Jules-François Mancini-Mazarini, duc de), petit-fils aîné de Philippe-Julien, n'avait obtenu de nouvelles lettres pour le duché de Nivernais qu'en 1720 : elles furent enregistrées au parlement le 31 décembre de la même année. Il se démit de ce duché-pairie en faveur de son fils, lorsqu'il lui fit épouser, en 1730, Hélène-Angélique Phéliepeaux de Pontchartrain.

NIVERNAIS (Louis-Jules Mancini, duc de), petit-fils de Philippe-Julien, né à Paris, le 16 décembre 1716, ancien ministre d'état, membre de l'académie française et de celle des belles-lettres. Il avait d'abord embrassé la profession des armes. Madame de Pompadour, dont il était le camarade dans la troupe des spectacles des petits appartements, lui ouvrit une autre carrière. Il avait tous les talents d'un habile diplomate, mais il est au moins vraisemblable qu'il n'eût point quitté l'épée pour la plume, s'il n'eût été qu'homme d'esprit et de capacité. Il fut successivement ambassadeur à Rome, où il sauva l'auteur de l'*Esprit des Lois* d'une entière proscription; et à Berlin, où il arriva trop tard pour remplir sa mission. Le vieux Frédéric accueillit

d'une manière distinguée l'homme de lettres, mais il se joua quelque peu de l'ambassadeur. Le duc de Nivernais fut plus heureux dans son ambassade à Londres; il contribua beaucoup au traité de paix de 1763, qui n'aboutit qu'à une trêve: ce traité ne fut pas du moins une honte et un scandale comme celui de 1756, qui avait jeté la France tout-à-fait en dehors de la politique bien entendue qu'elle suivait depuis un siècle. La nouvelle négociation la ramena dans son ancien système, et fit honneur à la sagacité et à la loyauté du duc de Nivernais. Si la faveur l'éleva aux premiers emplois diplomatiques, il sut du moins justifier par des talents spéciaux et par son désintéressement sa haute fortune politique. Les historiens et les biographes se sont trompés sur la cause du crédit dont il jouit à la cour. Il dut à un talent frivole ce qu'il eût mérité, mais non pas obtenu, par la supériorité de son esprit, la justice de son jugement et de ses connaissances acquises. Le duc, je l'ai dit, jouait les premiers rôles sur le théâtre des petits appartements; M<sup>me</sup> de Pompadour et de Marchais s'y montraient les dignes rivaux des premières actrices et cantatrices des théâtres royaux. Le duc de Nivernais se plaçait, à son insu sans doute, au rang des premiers comédiens français; il excellait surtout dans le rôle de *Palère* (du Méchant). Gresset obtint du roi la permission d'amener, à la seconde représentation, Roseli, qui jouait le même rôle à la Comédie-Française avec un grand succès. Cet acteur, après avoir vu le duc de Nivernais, adopta sa manière et fut plus applaudi que jamais. Acteurs, danseurs, chanteurs, tous les grands et petits seigneurs qui faisaient partie de la noble troupe des petits appartements se virent comblés d'honneurs, de pensions et de riches présents. Il suffit pour s'en convaincre de consulter la nomenclature de la troupe et les promotions aux gouvernements des provinces, aux premiers grades de l'armée enregistrés dans l'*Almanach royal* de 1748 à 1755 (v. SPECTACLES DE LA COUR). Le duc de Nivernais ne

figure dans cette cohue que comme une honorable exception. Ses services diplomatiques ne le garantirent pas des intrigues du parti d'Aiguillon; il partagea la disgrâce du duc de Choiseul et du duc de Praslin avec lesquels il était intimement lié. Il cessa d'être employé, et perdit tout son crédit à la cour sous le règne de Louis XVI. Rentré dans la vie privée, il vécut au milieu de toutes les jouissances que donnent une grande fortune, des talents aimables et un esprit cultivé. Il se trouva isolé à l'époque de la révolution. Jeté dans les prisons, en 1793, il y resta jusqu'au 9 thermidor an II (27 juillet 1794). A l'époque du 13 vendémiaire, il présida l'assemblée électorale de la Seine. Ses infirmités, accrues par les chagrins d'une longue et douloureuse captivité et par l'âge, exigeaient le repos le plus absolu; il passa ses dernières années au milieu d'une société d'amis, réalisant ce beau rêve de l'*aurea mediocritas* d'Horace, qu'il a si bien compris et célébré.

Un clair ruisseau, de petits bois,  
Une fraîche et tendre prairie,  
Me font en trêve que les rois  
Ne pourroient voir qu'avec envie.  
Je préfère l'obscurité  
Qui suit la médiocrité  
A l'éclat qui suit la puissance;  
Le riche est, au sein des plaisirs,  
Moins heureux par sa jouissance  
Que malheureux par ses desirs.

La poésie avait fait le charme et la principale occupation de ses belles années. Dans la matinée du jour qui fut pour lui le dernier, il écrivit à son médecin, pour le dissuader d'appeler d'autres docteurs en consultation :

Je n'en veux point d'autre en ma cure,  
J'ai l'amitié, j'ai la nature,  
Qui font bonne guerre au trépas;  
Mais peut-être dans la nature  
A déjà décidé mon cas.  
Ah! de moi-même, sans changer d'allure,  
Je veux mourir entre ses bras.

Sa carrière avait été pleine; il en vit arriver le terme avec la résignation de l'homme de bien. Il mourut le 7 ventôse en VI (1798), âgé de 82 ans. Le duc de Nivernais occupe une grande place dans la nomenclature bibliographique du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ses œuvres offrent une grande variété :

1<sup>o</sup> *Lettres sur l'usage de l'esprit dans la société, la solitude et les affaires*; 2<sup>o</sup> quatre *Dialogues des morts* qui se font remarquer par une philosophie sage et expansive; 3<sup>o</sup> *Réflexions sur le génie d'Horace, de Despréaux et de J.-B. Rousseau*; c'est un petit cours littéraire classique que distingue une juste appréciation de la littérature de deux époques également célèbres; 4<sup>o</sup> une *traduction de l'Essai sur l'art des jardins modernes*, par Horace Walpole (1784); 5<sup>o</sup> une notice sur la vie de l'abbé Barthélemy, son ami intime; 6<sup>o</sup> *Réflexions sur Alexandre et Charles XII*; 7<sup>o</sup> une *traduction de la Vie d'Agricola* par Tacite; 8<sup>o</sup> une *traduction en vers de l'Essai sur l'homme*, de Pope; 9<sup>o</sup> *Portrait de Frédéric-le-Grand*, roi de Prusse; 10<sup>o</sup> *Adonis et Richardet*, poème traduit de l'italien; 11<sup>o</sup> un recueil de *Fables*, que l'on a comparées à celles de La Mothe, mais qui sont au-dessous de celles de La Fontaine, auquel nul autre ne peut être comparé. La collection de ses œuvres a été publiée en huit volumes in-8<sup>o</sup> (1796). François de Neufchâteau a publié depuis ses œuvres posthumes en 2 volumes in-8<sup>o</sup>. Ces deux volumes offrent des documents précieux. On y remarque surtout la correspondance diplomatique de Nivernais lors des négociations du traité de 1763. L'auteur y parle du petit d'Eon avec la plus affectueuse prédilection. Toutes ses lettres finissent par cette singulière formule : *Je baise vos jolies petites oreilles*. Voilà qui est inconcevable, s'il connaissait le sexe de cet être singulier, dont la dualité a fait tant de bruit, et qui n'était au fond rien moins qu'extraordinaire. Un ouvrage récent a révélé le mot de cette curieuse énigme qui a si longtemps exercé les œdipes littéraires et diplomatiques du XVIII<sup>e</sup> siècle.

DUFAY (de l'Yonne).

NIVOSE. C'était le quatrième mois du calendrier de la république française. On lui avait donné ce nom du latin *nix*, *nivis* (neige), à cause des neiges qui tombent ordinairement du 21 décembre au 19 janvier, espace qu'il comprenait.

Dans les annales du consulat figure, comme date qui faillit devenir néfaste, le 3 nivose an ix (24 décembre 1800), jour où une *machine infernale* (v.), fut dirigée par les chouans contre Bonaparte.

X.

**NOAILLES** (Famille de). Elle a pris son nom d'un ancien château du Limousin, entre Brives et Turenne. Sa filiation a été authentiquement établie par un arrêt du parlement de Paris de 1528, à l'occasion des substitutions de cette maison à Hugues de Noailles au <sup>xiii</sup>e siècle. Cette maison s'est maintenue en faveur par l'union de ses membres. On a remarqué qu'à toutes les époques et sous tous les régimes, elle était représentée par un des siens dans chaque parti politique, dans chaque coterie de la cour. Elle plantait toujours sa tente et son drapeau dans tous les camps. Cette tradition héréditaire explique la faveur dont elle a joui sous tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis plusieurs siècles.

**NOAILLES** (Antoine de), né en 1504. Chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, gouverneur de Bordeaux, ambassadeur à Londres, chambellan des enfants de France, amiral de Guienne, pair de France en 1543. On lui attribue la trêve conclue à Vaucelles entre Henri II et Philippe II, rois de France et d'Espagne. Au retour de son ambassade, il fit avec Blaise de Montluc une guerre à outrance aux huguenots, traquant ces malheureux comme des bêtes féroces et les exterminant sans pitié. — Il mourut en 1562, âgé de 58 ans.

**NOAILLES** (François de), frère du précédent, évêque de Dax. Henri III et Catherine de Médicis n'eurent point de courtisan plus dévoué. Il fut successivement ambassadeur en Angleterre, à Rome, à Venise et à Constantinople. Ce fut par son avis que la guerre fut portée en Espagne. Ses ambassades et celles de son frère ont été publiées en trois volumes in-12. — Il mourut à Bayonne en 1585, à 60 ans.

**NOAILLES** (Anne-Jules de), né en 1650,

duc et pair, maréchal de France, etc. La seigneurie d'Ayen avait été érigée en duché-pairie en faveur d'Anne de Noail. les son père, auquel il succéda dans la charge de capitaine des gardes du corps; il commanda la maison du roi en Flandre en 1680, l'armée expéditionnaire en Roussillon et en Catalogne en 1689, et fut fait maréchal de France en 1693. Il prit, après le combat du Ther (17 mai 1694), les villes de Palamos et de Gironne. Gouverneur du Languedoc, il joua un rôle très actif dans les dragonnades. Il a beaucoup contribué à prolonger cette guerre impie en flattant Louis XIV et Louvois de la prochaine et entière conversion de toutes les populations protestantes du Midi. Aussi, Louis XIV et son premier ministre applaudissaient aux succès inespérés du maréchal, de ses dragons et de ses missionnaires. Le maréchal écrivait à Louvois : « Les conversions qui ont suivi depuis le 15 octobre ont été si générales et avec une si grande vitesse qu'on n'en saurait assez remercier Dieu, ni songer trop sérieusement au moment d'achever entièrement cet ouvrage, en donnant à ces peuples les instructions dont ils ont besoin et qu'ils demandent avec instance. Le nombre des religionnaires de cette province est d'environ 210,000 hommes; et, quand je vous ai demandé jusqu'au 25 du mois prochain pour leur entière conversion, j'ai pris un terme trop long, car je crois qu'à la fin du mois cela sera expédié. » ( *Sur la révoc. de l'édit de Nantes*, Rulhière, t. 1<sup>er</sup>, p. 303 et 409.) Ce furent ces mensonges de courtisans, ces fanfaronnades injustifiables, qui amenèrent la révocation de l'édit de Nantes, qui fut signé le 18 du même mois d'oct. — A.-J. de Noailles mourut à Versailles en 1708, âgé de 59 ans.

**NOAILLES** (Adrien-Maurice de), fils du précédent, né en 1678. Il fit ses premières campagnes sous les ordres de son père, dans la guerre de la succession d'Espagne de 1693 à 1696, et accompagna le nouveau roi d'Espagne, Philippe V, à Madrid en 1700. Dévoué à M<sup>me</sup> de Maintenon, dont il avait épousé



la nièce, il pouvait aspirer aux plus grandes charges de la cour. Il savait se faire tout pour tous; il prenait avec une égale habileté tous les tons : dévot avec sa tante quasi-reine, libertin avec les roués, partisan même au besoin d'une philosophie avancée. Général de l'armée française en Roussillon, il franchit les Pyrénées et se rendit maître de Gironne en 1710 : cette conquête lui valut le titre de grand d'Espagne. Louis XIV l'avait fait brigadier en 1702, maréchal-de-camp en 1706; il avait été reçu duc et pair en 1708. Les disputes de la bulle *Unigenitus* avaient divisé en deux parties la cour et le clergé de France. L'archevêque de Paris, oncle du duc, s'était successivement prononcé pour et contre. Louis XIV, qui n'avait d'opinion que celle de sa maîtresse et de son confesseur, était irrité contre le cardinal de Noailles, alors chef du parti opposé; il dit un jour au duc que le nom de Noailles excitait quelquefois de fâcheuses idées dans son esprit. « Sire, lui répondit le duc, je changerai de nom si votre majesté me l'ordonne. *J'ai appris de mes pères à n'avoir d'autre volontés que celles de mes maîtres.* » Après la mort de Louis XIV, il fut appelé par le régent à la présidence du conseil des finances. On sait la ridicule dispute qui s'éleva entre les membres de ce conseil et le cardinal Dubois, quand il y fut appelé. Les ducs et le chancelier d'Aguesseau lui contestèrent sa nomination. La petite ligue se réunissait chez le chancelier. Cette question de préséance fatigua le régent. Le chancelier fut renvoyé, les ducs disgraciés. Le duc de Noailles, rencontrant le cardinal Dubois, lui dit : « Cette journée sera fameuse dans l'histoire, monsieur. On n'oubliera pas d'y marquer que votre entrée dans le conseil en a fait désertir les grands du royaume. » Langage de courtisan désappointé et pas autre chose. La France et l'histoire laissèrent passer inaperçue cette petite scène d'intérieur. Les disgraciés n'étaient pas tous grands du royaume. Il n'y avait en présence que Villeroy, St-Aignan, Bezons

et Noailles. Encore, Villeroy fit-il défaut à la protestation des ducs. — A.-M. de Noailles était néanmoins fort bien en cour, et il rentra au conseil après la mort de Dubois. Il établit en 1716 une chambre ardente pour faire rendre gorge aux financiers. Quatre-mille-quatre-cent-dix traitants furent contraints à des restitutions, dont le chiffre s'éleva à 219,400,000 livres. Mais il ne rentra net dans les coffres du roi que 70 millions. Tout le reste fut pillé. Il n'y eut profit, et profit immense, que pour les commissaires et leurs employés (v. CHAMBER DU VISA). — De Noailles avait fait les campagnes de 1724, 1733, 1734-1741, 1743. Il obtint le bâton de maréchal en 1733. Il était chevalier de l'ordre du roi depuis 1724. L'abbé Millot, auteur de mémoires qui portent le nom du duc, a fait un portrait très flatté. Celui qu'en a tracé Duclos porte le caractère d'une franche impartialité. « A l'égard de Noailles, président du conseil des finances, fit-il, on n'aurait fait en le décomposant plusieurs hommes. Son imagination, féconde et vive, est toutefois plus fertile en projets qu'en moyens. Sujet à s'éblouir lui-même, il concevait avec feu, commençait avec chaleur, et quittait subitement la route qu'il suivait pour prendre celle qui vient la traverser; il n'a de suite que pour son intérêt personnel qu'il n'a jamais perdu de vue. Maître alors de lui-même, il paraît tranquille quand il est le plus agité. Sa conversation vaut mieux que ses écrits; car, en voulant combiner ses idées, à force de vouloir analyser, il fait tout évaporer. Ses connaissances sont éteintes, variées et peu profondes; il accueille fort bien les gens de lettres, et s'en est servi inutilement pour ses mémoires. Dévot et libertin suivant les circonstances, il se fit disgracier en Espagne en proposant une maîtresse à Philippe V. Il suivit ensuite M<sup>me</sup> de Maintenon à l'église et entretint une fille d'opéra au commencement de la régence, pour être au ton régnant. Le désir de plaire à tous les partis lui a fait jouer des rôles embarrassants, souvent ridicules, et quelquefois humili-

liants. — A.-M. de Noailles mourut à Paris le 24 juin 1766.

NOAILLES (Louis-Antoine de), frère d'Anne de Noailles, né en 1651, destiné à l'état ecclésiastique par sa mère, femme d'une dévotion exemplaire, fit ses cours de théologie avec distinction, et reçut le bonnet de docteur en 1676. Dès qu'il eut reçu l'ordre de la prêtrise, sa mère ne voulut pas d'autre confesseur que lui. Ce fait est attesté par les mémoires du temps. Il fut successivement évêque de Cahors, et de Châlons-sur-Marne; puis archevêque de Paris et cardinal. Il n'était encore qu'évêque de Châlons-sur-Marne quand il donna son approbation aux *Réflexions morales* du P. Quesnel. Depuis son avènement à l'archevêché de Paris, il chargea plusieurs docteurs de l'examen de cet ouvrage, et ce fut après cette révision que parut l'édition de 1699. Ce fut alors qu'on publia l'*Exposition de la foi catholique touchant la grâce*, contre l'œuvre du P. Quesnel. L'archevêque se crut obligé de défendre l'oratorien; les ennemis de l'auteur devinrent les siens. La guerre de controverse commença par la publication d'un factum du P. Dopsin. C'était le fameux problème ainsi formulé : « Auquel faut-il croire, ou de M. de Noailles archevêque de Paris, condamnant l'*Exposition de la foi*, ou de M. de Noailles, archevêque de Paris, approuvant les *Réflexions morales* ? » La dispute devint plus vive; on combattit avec d'autant plus d'acharnement qu'on ne pouvait s'entendre. On se jeta à la face de nouvelles questions, de nouveaux problèmes. Le pape Clément lança dans la mêlée sa bulle, *Vincam Domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, sans expliquer si c'était d'une foi divine ou d'une foi humaine. L'assemblée du clergé reçut cette bulle, mais avec cette clause, que les évêques l'accepteraient par voie de jugement. Cette clause, insinuée par le cardinal de Noailles, irrita le pape. Cependant, il fit signer la bulle par les religieux de Port-Royal, mais avec cette modification, que c'était sans déroger à ce qui

s'était fait à cet égard la paix de Clément XI. Cette modification fut mal interprétée. Le cardinal, qui avait admis la signature des religieux avec cette modification, leur devait protection et garantie. Mais Louis XIV, ou plutôt son confesseur, avait sollicité du pape, pour la suppression de Port-Royal, une bulle qui ne se fit pas attendre. Le monastère fut démoli de fond en comble, sans la plus légère réclamation du cardinal. Il blâma même les religieux de s'être obstinés dans leur déclaration, qu'il avait lui-même provoquée et acceptée. Il laissa lâchement périr cette institution, tout en déclarant hautement que Port-Royal était le séjour de l'innocence. Le décret de Clément XI contre les *Réflexions morales* fut déclaré nul par le parlement de Paris, et ne fut point par conséquent reçu en France. Les querelles se renouvelèrent néanmoins en 1713 par la publication de la fameuse bulle *Unigenitus*. Le jésuite Le Tellier dressa des mandements contre l'ouvrage de Quesnel, que des évêques devaient signer et lui renvoyer sous cachet volant. Cette manœuvre fut révélée par une lettre de l'abbé Bochart, neveu de l'évêque de Clermont. Le cardinal de Noailles demanda justice au roi, au duc de Bourgogne, à M<sup>me</sup> de Maintenon; sa réclamation ne fut pas écoutée. Le cardinal ôta aux jésuites la prédication et la confession. Le P. Le Tellier l'attaqua corps à corps. La bulle *Unigenitus* fut soumise à une grande assemblée du clergé; des évêques l'acceptèrent avec des restrictions; d'autres la rejetèrent de la manière la plus absolue. C'était la minorité : le cardinal de Noailles se mit à leur tête. Louis XIV se déclara pour son confesseur contre son archevêque; les évêques qui avaient adopté l'opinion du cardinal furent renvoyés dans leur diocèse, et le cardinal-archevêque exilé à Versailles. La bulle fut acceptée par la Sorbonne et enregistrée par le conseil. Le P. Le Tellier triomphait. Le succès le rendit plus hardi; il osa proposer de faire déposer le cardinal de Noailles par une assemblée de prélats français; de faire

enregistrer un édit royal, portant « que tout évêque qui n'aurait pas reçu la bulle purement et simplement serait tenu d'y souscrire ou serait poursuivi à la requête du procureur-général. » Il allait obtenir ce nouveau triomphe, quand la mort de Louis XIV et l'avènement du duc d'Orléans à la régence changèrent la face de l'affaire. Le P. Le Tellier fut exilé et le cardinal de Noailles appelé à la présidence du conseil de conscience. Tous les prélats opposés à la bulle en appelèrent et réappellerent à un futur concile, *dût-il ne se tenir jamais*. C'était remettre en question un point de droit canonique déjà décidé par le concile de Constance, qui avait jugé que l'autorité papale était subordonnée à celle des conciles. Le cardinal de Noailles en appela aussi en 1717. Son appel fut rendu public malgré lui. Le régent, fatigué de toutes ces misérables taquineries, crut y mettre un terme en imposant silence aux deux partis. Cette *loi du silence* eût d'ailleurs été sans effet. Mais le système de Law vint absorber l'attention publique ; la question canonique s'effaça devant la question financière. Le cardinal de Noailles devenu vieux se laissait gouverner par ses alentours, qui tous étaient dévoués à la cour. Le cardinal rétracta son appel, et le mandement de rétractation fut affiché. Les jansénistes ont prétendu qu'il protesta contre sa rétractation en 1728 et 1729. Quelques faits confirment l'assertion des jansénistes. Le cardinal de Noailles mourut en 1729 âgé de 78 ans.

NOAILLES (Le vicomte Louis de), le seul homme de cette famille, fut grand-bailli d'épée et colonel des chasseurs d'Alsace. Elu député aux états-généraux de 1789 par la noblesse du bailliage de Nemours, il se réunit, l'un des premiers de son ordre, au tiers-état ; il en fit la proposition formelle le 13 juin 1789. Le 14 juillet suivant, il annonça à l'assemblée l'insurrection parisienne et la prise de la Bastille. Il invita dans la nuit du 4 août le clergé et la noblesse à renoncer spontanément à leurs privilèges. Il démontra

que le retard de la suppression des droits féodaux, si souvent, si solennellement promis, était l'unique cause de l'exaspération des habitants des campagnes et des désordres déplorables qui en étaient l'inévitable conséquence. Il présenta le 18 septembre un rapport sur l'organisation de l'armée. La société des amis de la constitution (club des jacobins) arrêta, sur sa proposition, le 5 juin 1790, de ne plus porter d'habits d'étoffes étrangères. Le 19 du même mois, il contribua à faire décréter l'abolition des titres de noblesse et la suppression des armoiries et des livrées. Son duel avec Barnave fit grand bruit ; son adversaire avait tiré le premier sans l'atteindre : Noailles répondit à son premier feu en tirant en l'air. Ils se réconcilièrent sur le terrain. Il fit en juillet un nouveau rapport sur l'organisation de l'armée ; l'établissement de la gendarmerie nationale fut décrétée sur sa proposition, en décembre de la même année. Il fut élu président de l'assemblée nationale le 26 février 1791. Le 19 avril suivant, il accusa le ministre des affaires étrangères au sujet des mouvements de troupes des puissances voisines, que ce ministre ignorait ou plutôt feignait d'ignorer. Le traité de Mantoue, qui devait démembrement la France au profit de l'intervention étrangère, était en pleine voie d'exécution, et ce traité était alors un mystère. Louis de Noailles l'ignorait comme tout le monde ; il s'étonnait du silence du ministre : « A quoi servent donc, disait-il ; les agents, les espions, les ambassadeurs, si ce n'est pour savoir ce qui se passe sous leurs yeux ? » Le 28, il vota l'admission de tous les citoyens dans la garde nationale. Le lendemain, il insista sur la libre communication des soldats avec les sociétés populaires. Le 29 mai, il fut envoyé à la tête de son régiment pour y réprimer une insurrection. Il se rendit aux armées à la fin de la session. Il écrivit de Sedan une lettre sage et modérée sur le refus de Louis XVI de sanctionner le décret relatif aux émigrés. Dès le lendemain de la fuite du roi, il prêta le serment de fidélité à la nation. Il prit en mai 1792,

le commandement des avant-postes du camp de Valenciennes. Il n'avait pu échapper au système des dénonciations contre tous les officiers supérieurs. Il reprit plus tard du service et partit pour l'expédition d'Amérique avec le grade de général de brigade; et mourut dans un combat naval soutenu contre les Anglais en 1804. Sa vie politique ne démentit pas ses antécédents. Il demeura fidèle à la cause nationale, à laquelle il s'était dévoué depuis son entrée aux états-généraux.

NOAILLES (Le comte A. de), fils du précédent, né le 1<sup>er</sup> juin 1783, n'adopta point les principes politiques de son père; il n'apparut sur la scène politique qu'en 1809. Il fut alors arrêté comme l'un des colporteurs de la bulle d'excommunication lancée contre l'empereur Napoléon. Fouché montra plus que de l'indulgence à son égard dans l'exécution des ordres qu'il avait reçus contre lui. Le comte de Noailles s'en ressouvint à l'époque de la restauration. Accusé avec raison d'intrigues en faveur des Bourbons, il fut banni de France en 1811, passa en Suisse, où il échappa aux poursuites des agents du gouvernement impérial, et se rendit successivement à Vienne, en Russie et en Suède, où il arriva en 1812. Il vint l'année suivante rendre compte du résultat de ses démarches à Louis XVIII, retiré à Hartwel, et retourna par ordre de ce prince à St.-Petersbourg. En 1813, il se rendit au quartier-général du prince royal de Suède (Bernadotte), et en novembre de la même année, il rejoignit les armées coalisées. Toujours dans les rangs des ennemis de la France, il fit avec eux la campagne de 1814, et se trouva aux combats de Brienne et de la Fère-Champeoise. Aide-de-camp du comte d'Artois, il précéda ce prince à Paris, et fut nommé commissaire du roi dans la 19<sup>e</sup> division militaire. Il alla en 1815 porter à Louis XVIII des nouvelles du congrès de Vienne. Il fut l'un des agents royalistes que Napoléon exclut de l'amnistie pendant les cent-jours. Rentré en France avec les princes, il fut nommé président

du collège électoral de l'Oise et élu par ce département et celui du Rhône à la chambre de 1815; il y vota avec la majorité. Il fut nommé ministre d'état au mois d'octobre suivant. Il avait terminé ses fonctions législatives en 1816. Il présida en 1824 le collège électoral de la Corrèze, qui l'élut à la chambre des députés. Ses opinions à la tribune pendant la durée des deux sessions furent indécises et vacillantes. On le vit tantôt attaquer avec énergie le ministère, tantôt lui faire de larges concessions, notamment dans la discussion du milliard des émigrés. C'était une question de famille pour l'émigration. Elle eut lieu de se montrer satisfaite de sa persévérance.

NOAILLES (Le comte Juste de), aujourd'hui prince de Poix, né à Paris le 25 août 1777. Chambellan de l'empereur Napoléon jusqu'à l'époque de la chute de l'empire; nommé ensuite par Louis XVIII ambassadeur à la cour de Russie, il a épousé M<sup>lle</sup> Talleyrand-Périgord, nièce du fameux diplomate. Il a présidé en 1824 le collège électoral de la Meurthe, qui le nomma député. Il a semblé affecter toujours une silencieuse neutralité et des opinions tout-à-fait inoffensives.

NOAILLES (Jean-Louis-Paul-François, duc de), né le 26 octobre 1739. Entré aux gardes-du-corps à l'âge de 14 ans, colonel en 1765 d'un régiment de cavalerie qui portait son nom, il fit les campagnes de la guerre de sept ans. A la paix, il se consacra à l'étude des sciences physiques. Lieutenant-général, membre du conseil de guerre établi sous le ministère de M. de Ségur en 1791, il émigra à cette époque. Rentré en France, il en sortit après les événements du 10 août 1792 et se retira en Suisse, où il resta jusqu'en 1814. Il fut nommé à son retour membre de la chambre des pairs et de l'académie royale des sciences. Il mourut à Paris en octobre 1824. Il n'avait point de fils : sa pairie, par ordonnance du 12 janvier 1823, est passée à son petit-neveu.

NOAILLES (Paul, duc de), a pris séance

à la chambre des pairs, le 5 fév. 1827. Les journaux de sa couleur ont cherché à lui faire une grande réputation d'éloquence que l'examen approfondi de ses discours écrits est loin de justifier. On a beaucoup parlé aussi dans un certain monde de son énergie d'indépendance et d'opposition ; mais tout cela ne date que de l'éloignement de la branche aînée ; et beaucoup de personnes s'opiniâtrent à y trouver plus de mauvais vouloir que de véritable patriotisme. DUREY (de l'Yonne).

**NOBILISSIME.** Ce mot, que la langue française repousserait s'il devait être employé dans sa signification grammaticale de *très noble*, est admis par elle comme terme d'antiquité et d'histoire, parce que c'est le titre d'honneur qui distinguait dans le bas-empire la famille des empereurs. On a commencé par donner le nom de *nobilissimi pueri* aux fils, et de *nobilissimæ* aux filles des empereurs, et plus souvent à ceux des fils qui, avec le titre de *César*, avaient le chemin ouvert au trône. On a aussi des exemples que cette qualification fut donnée aux empereurs eux-mêmes, ce qui rehausse davantage l'importance de ce titre. On en est venu après à l'employer pour toute la famille impériale. Constantin accorda le titre de *nobilissime* à Constance son frère, et à Anaballien son neveu. Honorius en fit autant pour Valentinien, fils de sa sœur. Les frères des empereurs, et même quelques hauts seigneurs de la cour, furent ensuite admis aux honneurs du *nobilissimat*. Lorsqu'il y a concession d'un côté, il y a jalousie de l'autre : dès lors donc, les Césars voulurent être plutôt Césars que nobilissimes. La vanité humaine est comparable aux pyramides, dont les parties inférieures sont plus larges à chaque degré, et dont la somme se rétrécit toujours. BOE MANSO,

(de l'académie de Turin).

**NOBLE, NOBLESSE,** ancienne et moderne. On demanda une fois à Galilée à quoi la géométrie était bonne, et il répondit qu'elle servait à mesurer les sots. On pourrait répondre aussi à ceux qui méconnaissent le pouvoir des étymo-

logies, qu'elles servent quelquefois à désenfler l'orgueil de quelques-uns qui font résonner bien haut certains gros mots. L'histoire des mots parvenus n'est pas moins curieuse que celle des mots dégénérés, et l'aristocratie du dictionnaire a, elle aussi, ses quartiers obscurs. Recherchons donc d'abord par les moyens étymologiques si le mot *noble*, qui aurait dû avoir fait ses preuves de gentilhommérie, n'a pas dans ses acceptions originaires contracté quelque mésalliance. — La première signification du mot *noble*, chez les Latins, fut pour indiquer une chose connue (à *noscere*, *no-cibilis*, *nobilis*). Et comme il y a deux moyens principaux d'être connu, par le bon et par le mauvais côté, la vertu et le vice furent ainsi admis d'abord pour le même titre aux honneurs de la noblesse. Cicéron appelait donc Isostrate un *grand et noble orateur*, par la même raison que Tite-Live appelait *noble prostituée* (*nobile scortum*) cette Hypsala Fecennia, qui joua un si grand rôle dans la découverte des turpitudes auxquelles on initiait les jeunes personnes dans les Bacchantes de Rome. C'est pour le même motif qu'Ovide désigna par les mots de *noble adultère* l'union d'Hélène avec son ravisseur, et qu'il dota de l'épithète de *noble* cette Canaëce, qui ne devait l'ahobissement qu'à l'inceste. — Plus souvent, néanmoins, le mot de *noble* fut employé par les Romains à désigner les hommes de haute et illustre naissance. Dans cette acception, on peut faire choix des belles paroles de l'orateur romain dans sa spirituelle défense de Marcus Cælius Rufus, jeune et beau chevalier, accusé par Clodia, matrone noble et impudique, à laquelle Cicéron demandait en badinant si elle voulait traiter avec lui à la façon des anciens, c'est-à-dire d'une manière grave et sévère, ou autrement. Dans le premier cas, il aurait évoqué, disait-il, du séjour des ombres quelqu'un de ses barbus d'ancêtres, qui lui reprochât ses infamies ; mais, ajoutait-il, pas de ces barbus à petite barbe, dont la dame Clodia fait ses dé-

lices, mais de ces vieux mentons à barbe épaisse, prolixe et négligée, qu'on remarque dans les statues anciennes. Et ce fut ainsi, en badinant toujours sur les mots, que l'orateur vint à établir que toute la question devait être agitée avec cette dame Clodia, *muliere non solum nobili, sed etiam notâ*, et à formuler par ces mots, non seulement l'acception aristocratique, mais encore la signification équivoque de cette noblesse.—On appelait *nobles*, à Rome, dans la première signification, tous ceux qui pouvaient avoir chez eux les portraits de leurs ancêtres. Ceux qui avaient seulement leurs portraits étaient des hommes nouveaux (*homines novi*). Ceux qui n'en avaient aucun étaient ignobles. Le droit donc d'avoir des portraits (*jus imaginis*) était pour les Romains la même chose que le droit de noblesse, et ce droit de faire la grimace sur un morceau de toile ou de pierre, qui est aujourd'hui exercé sur les cheminées même des mansardes, était alors un privilège réservé à certaines magistratures du premier ordre, en commençant par les édiles, et en finissant par les consuls.—La noblesse, établie de cette manière sur le droit d'image, était d'abord confondue avec l'ordre des patriciens, parce que les hautes magistratures, qui avaient le droit de chaise curule, étaient entièrement réservées à cette classe. Mais depuis que les plébéiens parvinrent à les occuper et à former ainsi des familles prétoriennes, consulaires et triomphales, ils commencèrent aussi à avoir des portraits propres et à les transmettre avec le droit de noblesse à leurs descendants, et dès lors il y eût à Rome des plébéiens nobles, comme nous en trouvons en concurrence avec Cicéron, dans sa demande du consulat, auquel aspiraient en même temps deux patriciens, P. Sulpicius Galba et L. Sergius Catilina, et quatre plébéiens, parmi lesquels C. Antonius et Lucius Cassius étaient de famille noble. Cicéron, quoique né dans l'ordre des chevaliers, s'intitulait lui-même *hominem novum*, parce que, le premier dans sa famille, il avait acquis

le droit d'avoir son portrait; mais il sentait en même temps tout ce qu'il y a de glorieux dans ce commencement d'une grande illustration de famille, lorsqu'il disait *pro Plancio*: « Je suis né de moi-même, et, appuyé seulement sur ma vertu, je me suis élevé à ma grandeur. » — Ces portraits étaient, comme nos diplômes, gardés par les Romains avec le plus grand soin. On les conservait dans des armoires qu'on ouvrait dans certaines solennités. On étalait aussi ces portraits dans les convois, et on avait soin alors de les parer et d'habiller les statues avec la prétexte ou avec la robe de pourpre ou de tissu d'or, selon la dignité des personnes. Les statues étaient ordinairement en cire, et tout le monde connaît ce beau passage de Pline (*Hist. nat.*, 35, 2), dans lequel il déplore l'envahissement des pierres et des métaux dans la représentation des figures humaines. « On attache plus d'importance à la matière, dit-il, qu'à l'avantage d'être connu, et on cherche l'honneur dans le prix de cette matière, afin que l'héritier puisse rentrer contre que briser, et le voleur de quoi s'emparer. » On voit aussi par ce passage de Pline que ces statues étaient placées dans les cours ou vestibules des maisons, où étaient de même affichées les dépouilles des ennemis, et qu'il n'était point permis de les ôter de leur place, malgré le changement du propriétaire, afin que ces édifices fussent des monuments durables de gloire et de triomphe. Parmi les autres marques extérieures de noblesse chez les Romains, il suffira de noter les petites boules d'or qui pendaient au cou des enfants, et les petites lunes qu'ils portaient sur la chaussure, soit que ces lunes fussent un symbole mystique, ou des chiffres indiquant le nombre des sénateurs. Toutes les nations anciennes adoptèrent aussi quelques distinctions personnelles pour la noblesse. Les nobles persans avaient le droit d'aller toujours à cheval, ceux de l'ancienne Inde se distinguaient par leurs vêtements de bysse, les Athéniens par des ornements d'or à la tête, les Thraces par les piquées

de leur visage, les Bretons par la couleur bleue avec laquelle ils se barbouillaient. — Quoique la noblesse ait été de tout temps pour les Romains une distinction de la plus haute importance, on n'a pas d'exemple qu'on l'ait personnifiée comme type d'honneur avant le règne de Commode. Une médaille de Geta représente dans son revers une femme debout, tenant de la droite une haste, et de la gauche, une petite victoire, avec l'inscription *nobilitas S. C.* A l'imitation de celui-ci, beaucoup de ses successeurs firent figurer le même symbole sur leurs monnaies, principalement au revers des jeunes héritiers de l'empire, auxquels appartenait le titre de *nobilissimus cesar*, comme nous avons dit à l'article NOBILISME. — C'est aussi au temps des empereurs qu'on rencontre quelques exemples, de noblesse acquise, non pas par l'exercice de quelque haute magistrature, mais par une concession impériale, ce qui fait remonter bien haut l'anoblissement par lettres. Le savant bibliothécaire Desmolets, suivi par don Vaines, de la congrégation de Saint-Maur, auteur du *Dictionnaire raisonné de diplomatique*, rapporte les monuments de ces anoblissements, *per codicillos honorarios*, desquels a aussi parlé saint Grégoire de Naziance, au IV<sup>e</sup> siècle. — En faisant abstraction néanmoins du protocole des dignités augustales, dont l'examen nous entraînerait trop loin, nous pouvons observer que la noblesse des temps plus anciens n'était que le résultat des belles actions et des services civils ou militaires rendus à la patrie, qui en respectait la mémoire dans la postérité des hommes illustres. Et voilà ce qui établit la principale différence entre la noblesse qu'on pourrait appeler classique et la noblesse féodale, de laquelle nous allons donner un aperçu. — On a cru que les Francs, en envahissant les Gaules, y avaient apporté une distinction de caste par les prérogatives de la noblesse, qui étaient le partage de quelques-unes de leurs familles. Montesquieu a blâmé sévèrement l'abbé Dubos, qui avait soutenu l'opinion

contraire. Malgré le respect dû à une si grande autorité, nous ne saurions méconnaître la probabilité de cette opinion contraire, qui fut aussi embrassée par M. le président Hénault. — En donnant néanmoins au mot *noblesse* une acception étendue ou équivoque, on pourrait dire qu'une certaine distinction de noblesse était attachée, même dès cette époque, soit à la profession des armes, soit à la franchise de la propriété territoriale et de la personne. Pour ce qui appartient à la propriété, on sait que les anciens Gaulois continuèrent à jouir de leurs possessions en toute liberté, excepté dans les terres *saliques* qui échurent aux Francs dans la conquête, et qui étaient pour eux héréditaires. Les *benefices* militaires, fondés par les Romains avant la conquête des Francs, constitués à vie et dont l'appellation et la forme ont été transférées plus tard aux bénéfices ecclésiastiques, étaient dans ces anciens temps une source de propriété qui, élargissant le rôle des propriétaires libres, augmentait peut-être aussi le nombre de ces nobles attachés comme leurs esclaves à la glèbe. Les Lombards, en Italie, établirent à peu près les mêmes conditions de noblesse territoriale, et le savant Muratori, dans sa dissertation xiii<sup>e</sup> des *Antiquités italiennes*, a réuni les monuments qui constatent quelquefois la synonymie des mots *longard* et *noble*. — Quoi qu'il en soit (et, vraiment, lorsqu'on remonte à des siècles de si obscure mémoire, les *quoi qu'il en soit* placés à propos sont la meilleure sauve-garde d'un écrivain prudent et consciencieux), quoi qu'il en soit de cette noblesse *pré-féodale*, il est certain que la noblesse qui a poussé de si profondes racines en Europe, après ce qu'on appelle l'inondation des Barbares, la noblesse des armoiries et des blasons, la noblesse des préséances, des préférences, des privilèges, la noblesse exercée d'abord par le service de la guerre, compensée par l'immunité des taxes, et délassée enfin par les faveurs et les charmes de la cour, en un mot, la noblesse telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui



dans quelques pays par ses droits, et dans d'autres par ses débris, n'eut d'autre berceau que l'établissement des fiefs. — Ce fut vers la fin de la seconde race que les ducs, les comtes et les officiers inférieurs, profitant de l'affaiblissement de l'autorité royale, convertirent en seigneurie perpétuelle leurs magistratures à vie. Et voilà comment, à la noblesse ancienne, qui se contentait d'avoir des admirateurs, fut substituée la noblesse féodale, qui voulut avoir des sujets, et comment cette distinction sociale, qui avait commencé par la vertu et passé par la richesse, finit par la puissance. — Dès ce moment, l'histoire de la noblesse en France présente un mouvement continu dont le commencement et la fin ne sont pas sans relation entre eux, car elle avait commencé par envahir, et elle finit par être dépouillée. On ne possède aucun titre des premières inféodations, parce qu'elles n'en avaient d'autres que l'usurpation des grands seigneurs sur les droits de la couronne. L'autorité royale eut donc à lutter long-temps avec eux pour ressaisir son autorité et sa puissance. La force des armes et l'affranchissement des communes amenèrent l'affaiblissement des grands fiefs, qui, réunis enfin à la couronne en masse, s'en détachèrent en détail par de nouvelles concessions. Les rois n'avaient d'autre moyen pour faire la guerre que l'assistance de leurs vassaux, et ceux-ci n'étant plus assez puissants pour faire la guerre au roi lui-même, étaient toujours assez forts pour le rendre dépendant d'eux dans toute opération militaire. C'était à la fois la conscription et le budget de guerre de ce temps-là ; mais conscription sans permanence de service, et budget sans sinécures, parce qu'après la paix faite, tous ces guerriers retournaient dans leurs châteaux avec les sous-guerriers qu'ils avaient amenés avec eux, et dont ils avaient soin d'entretenir les habitudes martiales par les joutes et par les tournois. La couronne, qui avait employé toute sa force contre les gros barons pour les rendre impuissants, usa toute son adresse con-

tre les petits vassaux pour les rendre inutiles. On commença par défendre les tournois sous prétexte des accidents qui y arrivaient, et l'autorité ecclésiastique proclama illicite ce qui était dangereux. On dispensa ensuite les nobles du service militaire personnel, à condition que les troupes que le roi lèverait seraient entretenues sur leurs terres par leurs vassaux. On opposa ainsi au privilège de la force le privilège de l'oisiveté, et le paiement, prenant la place du devoir, commença la série de ces longs siècles d'argent, qui ont apporté une si grande mutation dans les ressorts de tous les gouvernements modernes. L'invention des aides et de la taille acheva pour lors le grand ouvrage de l'indépendance de la couronne, jusqu'à ce que l'établissement des armées permanentes (force domptée et quelquefois rétive substituée à la force farouche du moyen âge) eût consolidé le pouvoir royal. La noblesse féodale, dénaturée par ce déplacement de son ancienne puissance, n'eut d'autre moyen de charmer ses loisirs et de recouvrer son importance sociale qu'en s'approchant de la personne du roi, et le roi, astre majeur, entraîna dans son orbite toute l'ancienne noblesse, qui, passée du manoir à la cour, n'eut désormais d'autre pouvoir que celui qui lui était communiqué par la faveur du chef de l'état. La vraie noblesse féodale, débilitée d'abord en rachetant ses bras, s'éteignit alors en perdant son individualité, et, assujettie à toutes les conséquences d'une grande révolution morale, elle eut des vertus et des vices qui étaient également inconnus à ses ancêtres : vertus intellectuelles, vertus monarchiques ; vices rassemblés et réfléchis, et pour cela plus dangereux que les vices barbares des châteaux. Tout cela a rapport à l'envahissement par la noblesse des droits de la couronne, et à la réaction du pouvoir royal. Voyons maintenant l'envahissement des autres classes de la société dans la classe privilégiée, car la noblesse fut affaiblie non moins par ceux qui la craignaient que par ceux qui l'aimaient trop. Les rotu-



riers (dont le nom rappelle la conquête des Francs, qui les avaient vaincus et mis en route ou *dérouté*) cherchèrent dès les premiers temps à s'associer aux honneurs et aux avantages de la noblesse féodale. Ils avaient pour y parvenir trois moyens, celui de l'imiter, de l'acheter, de l'obtenir, et on l'imita par la profession des armes, on l'acheta par l'acquisition des fiefs, on l'obtint par l'exercice de certaines charges auxquelles étaient attachées les prérogatives de la noblesse, et par les lettres-patentes d'anoblissement. — Tous les *hommes d'armes* étaient gentilshommes du temps de Louis XII, c'est-à-dire qu'il suffisait, pour être réputé gentilhomme, qu'un homme du tiers-état fit profession des armes sans exercer aucun autre emploi. Henri IV, quoique régnant et par droit de conquête et par droit de naissance, rognà les ailes de sa noblesse guerrière, et, par son édit de 1600, déclara que la profession des armes n'anoblirait plus celui qui l'exerçait, et même qu'elle ne serait pas censée avoir anobli complètement la personne de ceux qui ne l'auraient exercée que depuis l'an 1500, c'est-à-dire depuis l'époque des guerres de religion en France. Ce fut Louis XV qui rétablit en partie cette noblesse par son édit du 1<sup>er</sup> novembre 1750, en reconnaissant pour nobles tous ceux qui seraient parvenus au grade d'officiers généraux dans ses troupes, et aussi ceux qui serviraient dans la qualité au moins de capitaine, pourvu toutefois que leur père et leur aïeul eussent fourni le même service. — A plus forte raison était censé noble celui qui, en achetant un fief noble, acquérait le droit et le devoir de suivre son seigneur à la guerre. Le besoin de vendre les fiefs s'accrut chez les anciens gentilshommes après les grosses dépenses des croisades, et l'ambition de les acheter s'augmenta aussi dans les classes inférieures après ces mêmes croisades, qui, en donnant un essor à l'industrie et au commerce, avaient fourni de nouvelles richesses aux roturiers. Mais le débordement de cette noblesse achetée fut tel que Henri III se crut obligé, par

son ordonnance de Blois, en 1579, d'en tarir la source. Cette ordonnance porte que « les roturiers et non nobles achetant fiefs nobles ne seront pour ce, anoblis ni mis au rang et degré des nobles ». Alors il fut établi en principe que, en achetant un fief de son ancien possesseur, on devient seulement propriétaire d'une terre, sans succession à son titre. — Après ces ordonnances restrictives du rôle de la noblesse, il ne resta d'autre moyen à employer pour acquérir sans délai cette distinction, que la possession d'un office auquel la noblesse fût attachée, ou la demande de lettres d'anoblissement. La liste des charges anoblissantes fut très étendue. Elle contient aussi les charges municipales, parmi lesquelles les capitouls de Toulouse peuvent être cités comme ayant eu des privilèges tout-à-fait singuliers, qui donnèrent lieu au vieux proverbe :

De grand' noblesse prend titoul,  
Qui de Toulouse est capitoul.

— Cette noblesse de Toulouse était appelée *noblesse de la cloche*, comme on appelait *noblesse de robe* celle des membres des parlements. On arriva enfin à anoblir une ville entière de la même manière, comme Aptonin Caracalla avait donné les droits de citoyen romain à tout le monde. Tous les bourgeois de Paris furent déclarés nobles par édit de Charles V de 1371. Mais Henri III restreignit ce privilège en 1577 au seul prévôt des marchands et aux échevins. — Les premières lettres d'anoblissement parurent en 1270. Philippe III, dit *le Hardi*, les expédia en faveur de Raoul, son orfèvre ou argentier. On avait allégué plusieurs siècles auparavant la nécessité de suppléer aux grandes pertes que le corps de la noblesse avait faites dans la célèbre bataille de Fontenai en 841, après laquelle on trouve établi dans les Coutumes de Champagne que désormais le *ventre*, c.-à-d. la mère, anoblirait les enfants quoique le père fût roturier. De même dans la bataille d'Azincourt, en 1415, la quantité des gentilshommes qui y trouvèrent la mort fut innombrable. Nous ne nous ap-

pesantirons pas sur les conséquences de cet ample supplément donné à la noblesse ancienne, ni sur l'augmentation des immunités dont les anoblis avaient, comme les anciens nobles, le droit de jouir. Nous ne parlerons pas non plus des privilèges qu'ils avaient pour la collation d'un grand nombre de bénéfices et de dignités ecclésiastiques, de leurs privilèges à l'université pour abréger le temps de leurs études, de leur droit de primogéniture, de chasse, de porter l'épée, et de tirer de l'arquebuse. Nous noterons seulement que le supplément devança la perte, et que les lettres d'anoblissement furent si souvent le seul produit de la faveur qu'on perdit le droit d'en faire une récompense au mérite. — Néanmoins, l'histoire, puissance irrésistible qui défend de tout envahissement le souvenir des choses passées, avait enregistré dans ses colonnes les noms des anciens preux de la France, et les titres de ces familles dont l'origine est perdue dans l'obscurité des âges les plus reculés. Il était donc impossible de niveler le présent et le passé, et d'assigner un rang égal dans l'opinion commune à la noblesse née avec la monarchie et à celle qui en avait reçu la vie. Les distinctions trop générales de noblesse ancienne et moderne ne suffisaient pas à dénoter une si grande différence d'origine, et le langage commun adopta des subdivisions plus marquées et plus significatives. — La noblesse plus ancienne et immémoriale fut appelée *noblesse de nom et d'armes*. Ce nom et ces armes n'avaient point de rapport avec le nom et les armes des châteaux, des bourgs, des provinces dont les anciens nobles étaient seigneurs, parce qu'il y a des maisons très anciennes qui ne portent le nom d'aucune terre, et parce que ce ne fut qu'à la fin du XI<sup>e</sup> siècle que les seigneurs commencèrent à s'approprier le titre de leurs seigneuries, et à prendre le nom de leurs possessions pendant que les fiefs se trouvaient établis en France dans le siècle précédent. Il est donc plus raisonnable de croire que cette première classe de nobles, pour

laquelle l'obscurité vaut mieux que la lumière historique, fut ainsi nommée par les *cris du nom* dans les armées, et par les armes érigées en trophée dans les combats et dans les joutes chevaleresques. — Vient après la *noblesse de race*, qui, elle aussi, est ancienne, mais d'une ancienneté connue. Cette noblesse, en Languedoc, était appelée *noblesse d'ancien ne roche*. Il y eut aussi une *noblesse de parage*, dont le nom avait quelque chose de plus équivoque, et se confondait avec la noblesse de sang et de race. Il paraît néanmoins que ce titre avait un rapport plus marqué avec les familles illustrées par les hauts faits des ancêtres, ou par la possession des grands fiefs. — On appelait *noblesse de quatre lignes* celle qui pouvait être appuyée sur des preuves qui remontassent aux huit quartiers de famille paternelle et maternelle. Et ici, il peut être convenable de noter que cette coutume des preuves de noblesse remonte aux anciens tournois, dans lesquels on ne pouvait être admis au combat sans qu'il fût reconnu par le témoignage d'autres gentilshommes que le combattant l'était aussi. Une plus grande quantité de *quartiers* pour caractériser la noblesse appelée *excellente* fut exigée par les Allemands et par les Flamands, qui mirent la plus grande sévérité à épucher la généalogie paternelle et maternelle de ceux qui faisaient leurs preuves de noblesse pour prendre place dans quelque chapitre d'église ou dans quelque ordre chevaleresque. Mais en France la noblesse excellente s'arrêta au quatrième degré; et c'est pour cela que Ducange nous donne le renseignement très curieux que les quatre cierges armoirés qu'on mettait aux quatre coins du cercueil d'un défunt gentilhomme, et qui devaient être portés par ses parents les plus proches, n'étaient autre chose que la représentation de ces quatre lignes. Les anciens auteurs qui ont traité très sérieusement du plus et du moins d'étendue de ces quartiers de noblesse ne reconnaissaient pas la noblesse parfaite si elle ne remontait pas au moins au bis-

aïeul. Jean Limneus, célèbre jurisconsulte allemand du xvi<sup>e</sup> siècle, comparant l'accroissement de la noblesse au développement de la vie humaine, disait qu'elle acquérait la puberté dans les enfants, l'adolescence dans les petits-fils et la maturité dans les arrière-fils. C'est la troisième génération, selon lui, qui purifie le sang et la race, et qui en efface les derniers vestiges de roture. C'était alors, comme on voit, un linge très difficile à blanchir que la roture. Les flots de la révolution, avec leur puissance détersive, sont passés après sur toutes les têtes et sur toutes les illustrations. Néanmoins, même aujourd'hui, toutes les fois qu'on voudra s'appuyer, non sur la noblesse du mérite personnel, mais sur celle des ancêtres, ce pouvoir historique des souvenirs reprendra son importance, et l'homme qui cite son x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle sera exposé à être humilié par celui qui peut remonter à quatre siècles au-delà. A part même la vanité de la race, il y a dans tout homme bien pensant un sentiment inné de vénération envers les familles qui ont joué un rôle important sur la terre; et plus ce rôle embrasse d'espace, plus grande sera toujours la gloire qui en rejaillit sur les descendants de ces mêmes familles. Napoléon, c'est-à-dire la plus grande illustration personnelle de nos jours, avait donc bien raison de dire, après sa chute, qu'il se serait relevé du pied des Pyrénées s'il eût été son petit-fils. — Pour conserver cette pureté des races, la noblesse française faisait revivre dans ses maximes l'ancienne loi des douze tables, *ne connubium patribus cum plebe esset*; et les lois et les coutumes avaient établi une jurisprudence interminable des cas où la noblesse se perdait par des mésalliances, par des délits, ou par des actions basses et roturières. On appelait cela *dérogance*; et le jurisconsulte Tiraqueau, écrivain classique dans cette matière, rapporte la découverte faite par quelques-uns de ses devanciers qui établirent la dérogance à la noblesse dès la création du monde, savoir en la personne de Caïn, qui perdit sa noblesse à deux de-

grés par le fratricide d'Abel. Il y en a même qui remontèrent plus haut que la race humaine, et rencontrèrent un exemple plus ancien de dérogance dans la chute de Lucifer et de ses anges rebelles. La *Genèse* païenne n'eut-elle pas aussi ses dérogances? Pourquoi Hercule ne put-il être élevé qu'au rang subalterne de demi-dieu? c'est que les nombreux mariages de Jupiter son père étaient tous *ad morgannaticam*. Dans certains cas néanmoins, la loi sévère de la dérogance s'accommodait aux besoins des nobles. Selon la coutume de Bretagne, la noblesse dans les trafiquants était censée dormir durant le trafic pour être réveillée lors de la cessation du commerce. On voit que le sommeil des nobles bretons était comme la mort des citoyens romains esclaves, qui étaient censés être morts une heure avant l'esclavage. Louis XIV édicta pour toujours les nobles trafiquants par son édit de 1669, portant que le commerce de mer ne dérogerait point à la noblesse. — Ces mêmes rivalités et ces mêmes précautions se rencontrent partout où la noblesse féodale étendit ses racines. Pour ne pas trop élargir les bornes de cet article, consacré presque entièrement à l'histoire de la noblesse française, nous nous contenterons de rappeler par un seul mot tout ce que l'histoire d'Italie raconte des anciennes et sanglantes inimitiés de la noblesse ancienne et nouvelle, de ses Portici, de ses Alberghi et de ses Seggi. La ville de Rome eut des distinctions marquées entre les quatre familles des anciens barons romains Savelli, Ursini, Colonna et Conti, et les familles papales, comme celles des Piccolomini, Rovere, Farnèse, Borghèse, Barberini, etc. On ne finirait pas sitôt si on voulait donner seulement un aperçu de tout ce que l'histoire de la noblesse en général pourrait tirer de renseignements et de considérations en parcourant, même rapidement, la constitution de la noblesse en Espagne, en Pologne, en Angleterre, en Allemagne. Mais ces notions ont déjà trouvé leur place ou la trouveront dans les articles de ce Dictionnaire qui em-

embrassent l'histoire et la statistique de ces pays. Nous renvoyons aussi le lecteur aux articles BANNERET, BACHELIER, ECUYER, CHEVALIER, et aux autres qui ont rapport à la nomenclature féodale pour compléter tout ce qu'il peut être utile de connaître dans cette matière. — Nous ajouterons seulement que les mots de noblesse ancienne et nouvelle ont eu une distinction plus marquée dans l'intervalle de notre époque qui sépara l'abolissement de tout titre et vestige de noblesse, et la création nouvelle de la noblesse de l'empire. Mais cette même distinction servit à faire ressortir davantage quelques grandes vérités qui devaient être le résultat de toute étude sur la noblesse, vérités à l'usage des persifleurs et des niveleurs, auxquels cette reconstruction de la noblesse devrait servir d'argument pour reconnaître que le respect pour la noblesse (entendu dans son acception générale) est une condition nécessaire de la civilisation et même de la société : ce n'est pas la loi qui fait les nobles, c'est l'histoire; vérités à l'usage des yaniteux, auxquels l'importance féodale des nouvelles illustrations impériales doit dessiller les yeux sur la dignité relative des hauts faits et des hautes origines; vérités à l'usage des philosophes, qui ne doivent jamais balancer entre la naissance et la vertu, et qui, donnant un prix raisonnable d'opinion aux prérogatives de la race, ne doivent pas perdre de vue cette vieille maxime de Tacite, « que tout ce qui est ancien aujourd'hui a commencé par être nouveau. »

BON MANNON,

de l'academie de Turin.

**NOBLEMENT.** Cet adverbe, destiné à exprimer la manière de parler ou d'agir convenable aux personnes nobles, pourrait nous mettre sur la voie de parcourir l'histoire des vertus, des vices et des travers qui distinguèrent à diverses époques les hommes élevés en rang. Mais contentons-nous de citer quelques applications de ce mot, qui ont un caractère honnête, général et durable. Nous pensons *noblement* des autres lorsque nous croyons plutôt à la bonne foi qu'à la du-

plicité d'autrui, plutôt à la faiblesse qu'à la tromperie, plutôt à la mauvaise réputation qu'à la mauvaise direction d'un affaire; lorsque nous exigeons des preuves de malignité avant de nous méfier de quelqu'un, et des faits accomplis avant d'en juger sinistrement. Et alors, la noblesse est bonté de cœur. — Nous traitons *noblement* avec nos adversaires si nous leur sacrifions quelque prétention ou quelque droit; et alors *noblement* veut dire *généreusement*. — On traite *noblement* un sujet sur lequel on parle ou on écrit lorsqu'on emploie dans le raisonnement un style décent, quelquefois élevé, jamais populaire. — Une demande faite *noblement* veut dire une demande qui ne dissimule pas le besoin, mais qui ne s'abaisse pas jusqu'à la prostration et à l'avilissement. — Répondre *noblement*, c'est présenter à celui qui nous demande quelque chose les moyens de satisfaire à ses besoins sans blesser son amour-propre, ou dépouiller une négative nécessaire de tout ce qu'elle peut avoir d'âpre ou de désagréable, ou conseiller sans avoir l'air du patronage, ou ne pas se soucier de tout ce qui, dans la bouche d'un homme affligé ou irrité, dépasse les bornes de la modération, et pardonner au malheur ses plaintes, et à la passion ses épanchements. Quelquefois aussi, répondre *noblement* veut dire reprendre notre position de dignité, parler avec cette gravité qui est également éloignée de la morgue et de l'irritation, et nous placer à la distance qui nous sépare des autres sans pourtant la faire remarquer. — Recevoir quelqu'un *noblement*, veut dire, lui donner des marques de haute estime, et faire tous les appareils et toutes les démonstrations qui sont dues à son rang ou à ses relations avec nous. La noblesse alors est quelquefois confondue avec la magnificence. — Agir *noblement*, c'est mettre dans nos actions cette délicatesse et cette prévenance, et dans nos discours, cette grâce qui est le cachet de toute personne de qualité. — On entame une affaire *noblement* lorsqu'on y met toute la sincérité; on la finit no-

blement lorsqu'on se fait de part d'autre toutes les concessions raisonnables. — Toutes ces acceptions, et plusieurs autres du mot *noblement*, indiquent assez qu'une vie sans tache est la condition nécessaire d'un rang élevé, et que le langage de la noblesse ne peut être autre chose que le ton le plus exquis de la vertu.

B<sup>on</sup> MANNO,

de l'académie de Turin.

**NOBLESSE** (Quartier de [v. NOBLESSE]).

On entend par *nobiliaire* le catalogue détaillé des familles nobles d'un pays. C'est aussi une épithète employée quelquefois par dénigrement : la morgue *nobiliaire*. *Noble* signifie figurément, qui a ou qui annonce de la grandeur : l'air *noble*, un cœur *noble*, de *nobles* sentiments, un style *noble*. En France, on appelle ancienne *noblesse* celle qui existait avant 89, et nouvelle *noblesse* celle qui date de Napoléon : celle-ci n'est pas souvent moins orgueilleuse que l'autre. *Noblesse* se dit aussi collectivement de tout le corps des hommes qualifiés *nobles* ou d'une partie de ce corps : les trois *états* du royaume étaient le clergé, la *noblesse* et le tiers état ; les cahiers de la *noblesse*, la *noblesse* de cour, la *noblesse* de province, la *noblesse* de robe. *Noblesse* signifie encore figurément grandeur, élévation, dignité : *noblesse* de sentiments, d'expression, de pensée, de conduite, etc., etc.

X.

• **NOCES**, du latin *nuptia*, dérivé de *nubere*, se couvrir d'un voile, parce qu'à Rome les filles nubiles portaient un voile. Dans le sens de mariage (v.), il ne se dit qu'au pluriel : épouser en premières *noces*, convoler en secondes *noces*. Jésus-Christ fit son premier miracle aux *noces* de Cana. — Il signifie aussi *festin*, *danse*, *réjouissances*, qui accompagnent le mariage : une *noce* de village. Quand il se maria il ne fit point de *noces*. Il vient de la *noce*. Ce restaurateur fait *noces* et *festins*. — Au figuré, il n'est pas à la *noce* signifie, il se trouve en grand embarras. Ce dicton vient des *noces* de Baché, dont parle Rabelais, où

les Chicaneux furent bien battus à coups de gantelets. Il y va comme à la *noce* se dit d'un homme de guerre qui va gaiement au combat. Les *noces* de l'agneau, c'est la béatitude éternelle. Cette expression est tirée de l'*Apoocalypse*. X.

**NOCTURNE**, qui a lieu, qui arrive durant la nuit : vision, apparition, rendez-vous, assemblée *nocturne*. — Il se dit, en histoire naturelle, des animaux qui veillent la nuit, des végétaux dont les fleurs ne s'ouvrent que dans l'obscurité.

Nocturnes, office de la nuit, composé de psaumes et de leçons, cité par saint Jean Chrysostôme, saint Basile, saint Épiphane, et autres Pères grecs du iv<sup>e</sup> siècle. David dit au psaume 118 : « Je me levais au milieu de la nuit pour vous adresser mes louanges. » Cassien prétend que les moines d'Égypte récitaient douze psaumes et deux leçons tirées du Nouveau-Testament pendant la nuit. Cette prière fut, dit-on, introduite en Occident par saint Ambroise, au temps de la persécution que lui suscita l'impératrice Justine, protectrice des ariens. D'autres croient qu'elle existait déjà en Afrique et même à Rome. Saint Isidore de Séville, dans son livre des offices, appelle celui de la nuit *vigiles* et *nocturnes*. Aujourd'hui, les nocturnes font partie des *matines* (v.). — Les incrédules demandent : à quoi bon se relever la nuit pour chanter et prier au lieu de dormir comme tout le monde ? A cela, l'église répond : c'est afin que les hommes se rappellent que Dieu doit être adoré dans tous les temps que l'église, mère tendre, s'occupe de ses enfants jusque pendant leur sommeil, et demande pardon à Dieu des désordres qui règnent pendant la nuit. Les hommes livrés à la débauche et à l'orgie ne craignent pas de la troubler, cette nuit, par leurs plaisirs bruyants. — La prétentieuse M<sup>me</sup> de Sévigné a fait usage de l'adverbe *nocturnement* : « Que dites-vous de M. <sup>son</sup>, qui allait voir amoureusement et *nocturnement* M<sup>me</sup> D. à la campagne ? on l'a pris pour un voleur et on l'a tué. » X.

Nocturne (musique), sorte d'air qui,

pour la forme, l'étendue et l'expression, a tout le caractère de la romance, avec cette différence toutefois que celle-ci est faite pour une seule voix, tandis que le nocturne est composé pour deux voix, sur des paroles quelquefois différentes, mais le plus souvent semblables; c'est donc tout simplement une romance à deux voix. — On appelle aussi *nocturne* certaine pièce de musique instrumentale d'une expression tendre et mélancolique, composée pour deux parties concertantes et dans la forme des fantaisies. Les noms d'*aubade* et de *sérénade* font assez connaître la destination des morceaux qu'ils désignent. Il n'en est pas de même du mot *nocturne* appliqué, ou ne sait pourquoi, à ces légères productions musicales qui se chantent dans un salon, comme tout autre espèce de romance. Pour expliquer tant bien que mal la dénomination impropre donnée aux romances à deux voix, on est obligé de recourir, par analogie, aux premières parties de l'office des matines appelées *nocturnes*, composées chacune de plusieurs psaumes, et qui se chantaient pendant la nuit. — Les nocturnes, fort en vogue vers la fin de l'empire et sous la restauration, sont aujourd'hui entièrement abandonnés.

CH. BÉCHAM.

NOË fut, avant la grande catastrophe du déluge, le dernier des patriarches de la race de Seth. Au milieu de la corruption générale du genre humain, Noé, par ses vertus et par sa piété, avait mérité d'attirer sur lui l'attention de Dieu. Il fut choisi pour être la tige d'une nouvelle race d'hommes, lorsqu'il se décida à détruire la première en punition de ses péchés. Dieu se révéla à Noé et lui fit connaître son dessein; Noé, docile à ces conseils d'en haut, construisit un immense vaisseau (l'arche), s'y enferma avec sa famille, et un couple de chaque espèce d'animaux purs et impurs (v. *Déluge*). Lorsque les eaux, qui avaient inondé l'univers entier, commencèrent à s'écouler, Noé débarqua avec tout son monde sur le mont Ararat, où il s'acquitta de son premier devoir en offrant

un sacrifice à Dieu, en témoignage de sa reconnaissance et pour renouveler l'alliance avec lui. Dieu apparut à Noé et lui annonça qu'un semblable déluge n'aurait plus lieu; comme signe de sa promesse, il lui montra l'arc-en-ciel qui se dessinait sur l'azur du firmament. La défense que Dieu fit à Noé de répandre le sang des hommes, et de manger la chair des animaux égorgés dans leur sang, ainsi que la culture des champs et des vignes, contribuèrent beaucoup à faire sortir les hommes de l'état sauvage, et adoucirent leurs mœurs. Cependant, le déluge avait détruit les coupables sans détruire le péché, Noé lui-même en fut un exemple. S'étant un jour abandonné à son goût pour le vin, il s'enivra et s'endormit tout nu dans sa chaumière; son fils Cham le vit, et, en présence de ses frères, Sem et Japhet, se permit de rire de la faiblesse de son père. Sem et Japhet prirent un manteau et le jetèrent sur leur père en détournant la vue. Ce louable respect ne resta pas sans récompense. Lorsque Noé s'éveilla et apprit ce qui s'était passé, il donna sa bénédiction à Sem et à Japhet, maudit Cham dans la personne de son fils Chanaan, lui annonçant que sa postérité serait l'esclave de celle de ses frères. Cette punition ne paraît pas du reste proportionnée au délit; on pourrait croire que ce fait n'a été mentionné dans la Sainte-Écriture que pour constater le droit que prétendaient avoir les Israélites, descendants de Sem, de conquérir le pays de Chanaan. La postérité de Noé peupla l'Asie; les sémites dominèrent dans cette partie du monde. Les descendants de Japhet se répandirent en Europe. Plusieurs peuplades issues de Cham furent, après des guerres sanglantes, chassées par les sémites et forcées de se réfugier en Afrique; c'est ce qui fait croire que les nègres sont les descendants du fils maudit par Noé. Cette tradition religieuse du déluge et du salut de Noé, comme un second Adam, se trouve confirmée dans plusieurs mythes conservés chez d'autres peuples de l'Asie. — Le Xisuthros chaldéen, le Pri-

hu ou Man-Sotti-Wrata indien, le Dyonis des fables asiatiques et grecques, et Bacchus, n'ont-ils pas une grande analogie avec Noé? Voyez *Urgeschichte des Menscheit von Pustkuchen* (Lemgo, 1824). C. L.

NOËL. On nomme ainsi l'anniversaire de la naissance de Jésus-Christ : cette fête, devenue la plus fameuse dans la chrétienté après Pâques et la Pentecôte, et connue aussi sous le nom de *Nativité*, se célèbre le 25 décembre. Noël est, ou une abréviation d'Emmanuel, mot hébreu qui signifie *Dieu avec vous*, ou une combinaison gauloise, du latin *natalis* (natal) en sous-entendant *dies* (jour), comme qui dirait le *jour natal* par excellence. C'était ainsi qu'à Rome les particuliers appelaient leur anniversaire. Les Anglais nomment Noël *Christmas* (la messe du Christ). Cette riante solennité remonte presque au berceau de l'église d'Occident; on en attribue l'institution au pape Thélesphore, qui mourut en 138. Mais à cette époque, cette fête était la plus mobile de toutes les fêtes chrétiennes, car, parmi les églises orientales, les unes la célébraient au mois de mai ou au mois d'avril avec la réflection de la nature, d'autres au mois de janvier. Elles la confondaient avec l'Épiphanie, cette nuit miraculeuse où l'étoile des mages s'arrêta sur la pauvre Bethléem. L'église entraînait déjà dans le iv<sup>e</sup> siècle. En ce temps de croyance, à la prière de saint Cyrille de Jérusalem, le pape Jules I<sup>er</sup> ordonna parmi les docteurs d'Orient et d'Occident une sainte enquête sur le véritable jour de la nativité de Jésus-Christ. Ils s'accordèrent tous dans leur bonne foi pour le 25 décembre; leur conviction, quoique, selon l'opinion même de quelques Pères de l'église, sans preuves authentiques, prévalut dans l'Orient et l'Occident. Dès lors, depuis la Thrace jusqu'à Gades, où le soleil se couche, et depuis le Liban jusqu'à Éphèse, où il se lève, la Nativité du sauveur du monde fut célébrée le 25 décembre. Du moins, si la date de cette divine naissance, prédite par les prophètes,

n'est point certaine, celle de l'année doit l'être, car selon saint Chrysostome, puisque Jésus-Christ est né au commencement du dénombrement que fit faire de ses provinces l'empereur Auguste, les archives de Rome que nous retrouvons en chaque consulat daté par les historiens latins, durent conserver une trace de cet événement, qui nécessairement dut mettre les docteurs de l'église sur la voie. L'usage de célébrer trois messes dans cette solennité, l'une à minuit, l'autre au point du jour, la troisième le matin, est très ancien; il remonte plus haut que le vi<sup>e</sup> siècle. Un peu plus avant dans le moyen âge, cette fête riante était reproduite dans les églises d'Occident par des scènes animées, par des personnages, par un petit enfant dans une crèche, et la Sainte-Vierge et saint Joseph à ses côtés. Cette espèce de spectacle innocent d'abord dégénéra en bouffonnerie, et eut beaucoup de ressemblance avec la fête des Fous : on supprima ces représentations dans toute la chrétienté; quelques églises toutefois en conservèrent la trace dans un office qu'elles nommèrent l'*Office des pasteurs*. C'est un répons entre les enfants de chœur et le clergé, qui se chantait pendant les *Laudes* avant le cantique *Benedictus*. Le peuple chantait les cantiques nommés *Noëls* (v.); ils étaient versifiés en langue vulgaire, et l'orgue, alors instrument tout nouveau, dont Ausonç, le poète bordelais, nous a laissé une courte description, jouait en même temps les airs qu'on y avait adaptés, ou qui avaient été composés tout exprès. C'est ainsi que nos bons aïeux célébraient gaiement le mystère de la Nativité. Il y a moins d'un siècle, à Valladolid, dans la dévote Espagne, ils se représentaient dans la nef chrétienne même. Parmi les personnages en scène, il y en avait qui portaient des masques grotesques, des habits singuliers. Leur folle et sainte joie se manifestait au bruit des chansons, des castagnettes, des tambours de basque, des guitares et des violons, que l'orgue renforçait de ses gissements. Dans l'intervalle, ce gigan-

tesque instrument jouait des *chaconnes*, et hommes, femmes, filles et enfants entraient en danse, portant des bougies allumées à la main. Toute cette festivité était entremêlée de villanelles, ou chansons rustiques. Celui qui avait le mieux chanté était salué par les fidèles du beau nom de *Victor*. Avec de chagrins esprits, nous ne regardons pas cette joie naïve comme une profanation. « L'intention fait tout, » dit le maître des dieux dans le *Philémon et Baucis* de La Fontaine. N'oublions pas que les pharisiens, ces sépulcres blanchis, appelaient, dans leur morgue et dans leur triste sagesse, Jésus-Christ un homme de chair et de plaisir, parce qu'il mangeait avec les publicains. Bernard de la Monnoie, de Dijon, philologue et poète, comprit quel devait être le génie de ces idylles enfantines, de ces chansons de pasteurs, aussi pleines de foi que de naïveté, et qui étaient jusque là sans modèles sur la terre. Elles excitèrent un orage contre l'auteur parmi les pharisiens de l'époque, mais les simples de cœur les femmes et les enfants en gardent encore la mémoire, et les chantent dans les villes, les bourgs et les villages de la Bourgogne. Ces Noël's sont écrits en patois. M. Louis Dubois a donné un texte épuré et complet des Noël's et poésies bourguignonnes de la Monnoie (Châtillon, 1817). Ces réveillons, cette festivité populaire, qui suivaient la messe de minuit, et qu'on a supprimés depuis six années dans notre capitale, étaient un reste de la franche joie de nos pères, joie très inoffensive, mais dont les éclats blessent l'oreille soupçonneuse de la sombre police de notre époque. Si Noël tombait un vendredi, les papes toléraient l'usage de la viande par toute la chrétienté, parce que ce jour, il a été écrit : *Et Verbum caro factum est* (Et le Verbe fut fait chair). C'est là le cas de dire avec saint Paul « que la lettre tue. » Cette permission du saint-siège date du xiii<sup>e</sup> siècle. Saint Augustin toutefois en avait agi bien autrement au temps de la primitive église; il déposa un prêtre, curé de son diocèse, pour n'avoir pas jeûné la veille

de Noël. On rapporte de quelques empereurs que le saint jour de Noël ils affectaient de lire solennellement la septième leçon, sans doute à cause de ces premiers mots de l'Évangile du jour : *Exiit edictum à Cæsare Augusto* (César-Auguste fit sortir un édit). Au concile de Constance, l'empereur Sigismond remplit cette fonction habillé en diaire. Si un empereur se trouvait à Rome ce jour-là, le cérémonial voulait alors qu'il assistât à l'office, et qu'il lût lui-même à haute voix cette leçon en surplis, en chape et en épée. Les comtes de Lyon, à l'occasion de ces paroles de l'invitatoire à la solennité de Noël : *Christus natus est nobis, Venite adoremus!* (le Christ nous est né : Venez, et adorons)! allaient pendant le *Venite* baiser l'autel en signe d'adoration. Le jour de Noël, dans ces temps heureux, il était fête partout, aux temples, aux palais, sur la terre et dans le ciel. Les grosses cloches, organes de la joie des fidèles, étaient mises en branle. L'archidiaire, en chape de soie brodée de perles et d'or, entouré de lumières, marchant au milieu d'un nuage d'encens, allait baiser le saint Évangile de la Nativité, que le clergé, poimpeusement vêtu, portait ensuite solennellement dans l'oratoire de l'empereur, qui le baisait aussi avec un respect mêlé d'attendrissement, à ce cri répété mille fois par les fidèles : *Vivat, vivat!* Ce souhait, religieux et sincère alors, s'adressait à l'empereur. Puis, suivant l'observation d'un naïf chroniqueur du bon vieux temps : « En quelques endroits, la veille de Noël, le soir, on faisait collation pour être mieux en état de soutenir les fatigues de la nuit. » « On bénissait, dit un autre, dans les familles la bûche de Noël, en versant du vin dessus, et l'on disait : *Au nom du père.* » Dans le nord, où domine la communion luthérienne, on appelle Noël la fête des enfants. Jésus-Christ, qui les couvrit de sa robe sainte à Jérusalem, et qui promit à leur innocence le royaume des cieux, n'a pu les oublier. « Si vous êtes bien sages, dit une tendre mère à ses enfants, Jésus descendra du ciel sur



un nuage tout d'or, et vous apportera des joujoux. » En Allemagne, on enferme la veille de Noël un arbre chargé de petits cierges, de bonbons, de pommes et de jouets dans une fausse armoire, qu'on ouvre à l'instant où l'on s'y attend le moins pour donner aux enfans le plaisir de la surprise. Goëthe, dans son roman célèbre de *Werther*, fait allusion à cette charmante veillée. Entourée de ses petits frères et petites sœurs, Charlotte dit à l'un d'eux, en cachant son inquiétude sous un agréable sourire : « Vous aurez, si vous êtes sages, une bougie roulée, et encore quelque chose avec. » Gloire et hosannah soient rendus à la religion chrétienne ! Toute la vie humaine n'est-elle pas symbolisée dans Jésus-Christ ? Hélas ! quelle différence des joies de son berceau, des chants des bergers, de la blanche étoile des mages, des ravissement de sa divine mère, avec le Calvaire rougi de son sang, avec la lance qui doit percer son flanc sur la croix, et ces dernières paroles si touchantes du fils de l'homme : « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'abandonnez-vous ! » Tel est l'homme : on l'accueille au seuil de la vie avec des chants de joie ; il n'est pas plus tôt entré dans le tombeau qu'on l'abandonne et qu'on l'oublie !

DENNE-BARON.

NOËLS. C'est ainsi que l'on nomme des antiques spirituels, des pastorales, des idylles sacrées, composés et chantés en l'honneur de la Nativité de J.-C. Ils se chantaient, il n'y a pas encore long-temps, en différentes églises des campagnes et des villes même, pendant la grande messe de ce jour solennel. Un chroniqueur prétend que la plupart des Noëls qu'on chante en France sont des gavottes et des menuets d'un ballet qu'Eustache de Corroy, fameux musicien du temps, avait composés pour le divertissement de Charles IX. En effet, la plupart de ces Noëls sont notés sur la mesure à trois temps. A Rome, le pape disait des vigiles à trois nocturnes la nuit de Noël. Comme chez les anciens Romains, on les appelle *prima vigilia, secunda vigilia, tertia vigilia*. Dans la première leçon du second

nocturne de la même solennité, autrefois le peuple en plusieurs diocèses, se mettait à chanter *Noël!* à tue-tête; il nommait cette fête *le cri de joie*. Il y avait dans cette solennité des réjouissances publiques, des jeux, des banquets comme à la naissance des princes et des rois. La poésie des Noël a conservé toute la naïveté de nos bons aïeux : ceux qui la voudraient plus ornée n'entendent point le génie de ces compositions, dont toute la beauté est la simplicité, dont tout l'art enfin doit être l'absence de l'art même. Dans ce petit genre, poésie et musique doivent se ressembler, ils doivent avoir toute la rusticité, l'humilité, la pauvreté même de la crèche de Bethléem, où ruminait le bœuf inoffensif sur les langes du petit nouveau-né. Tel est le commencement d'un de ces Noël.

Avec tant de vitesse,  
N'avez-ils pas couru vite ?  
D'un vif et vif allégresse  
De grâce dites-vous ?

Celui-ci est un peu plus orné :

Belle nuit, tu n'as rien du nombre,  
Puises-tu briller à jamais ?  
De ses feux, sa voile et sans ombre  
T'éclaire le soleil de vain.

En voici un des plus naïfs :

Air : *Sur l'océan du monde.*

Tout le bels l'unette  
 Les lions et les ours,  
 De ce gentille effrite  
 Sont l'unie pour toujours.  
 Vit-ou jamais mervelle,  
 Perille, parille, parille,  
 Vit ou jama's mervelle parille,  
 A tout nos l'unette

Le sublime auteur de l'épopée chrétienne, Milton, a aussi consacré quelques accents de sa lyre à la naissance du Rédempteur; mais il a échoué contre ce genre naif. Il pouvait avoir eu l'idée de composer un poème sur la vie de Jésus-Christ. Rendons grâce à l'Esprit-Saint qui l'a détourné d'un sujet que les divins apôtres ont écrit sous sa dictée, et auquel la plume terrestre du poète doit avoir garde de toucher.

DENISE-BARON.

NOËMI, femme d'Élimélec, de la tribu de Benjamin, ayant été obligée de suivre son mari dans le pays des Moabi-

les, l'y perdit, et maria ses deux fils, Chélon et Mahalon, à Orpha et à Ruth (v.), filles moabites; ayant perdues deux fils, elle retourna en Judée avec Ruth, qui épousa Booz.

**NOEUD**, enlacement fait de quelque chose de flexible, comme ruban, soie, fil, corde, dont on passe les bouts l'un dans l'autre en les serrant. *Nœud* de tisserand; *nœud* de chirurgien. Le *nœud* coulant est un *nœud* d'une forme particulière qui le rend facile à dénouer. Le *nœud* d'épée était une rosette de rubans dont on ornait autrefois la poignée d'une épée. Faire des *nœuds*, c'est former, au moyen d'une navette, sur un cordon de fil ou de soie, des *nœuds* serrés les uns contre les autres : les dames s'amusaient autrefois à faire des *nœuds*. — *Nœud* se dit aussi de certaines choses qui sont disposées en forme de *nœud* de ruban et qui servent à la parure des femmes : des *nœuds* de perle, de diamant, de rubis. — *Nœud* signifie figurément la difficulté, le point essentiel d'une affaire, d'une question. *Nœud gordien*, difficulté qu'on ne peut résoudre : il y a dans cette affaire un *nœud gordien* qu'il faut trancher. Ce proverbe vient d'un *nœud* de connoissance indissoluble que Gordius, roi de Phrygie, mit dans le temple d'Apollon en mémoire de ce qu'il avait été salué roi, parce qu'il était entré le premier dans ce temple, quoiqu'il ne fût pas noble. Alexandre, ne pouvant le dénouer, le trancha avec son épée. L'oracle avait prédit la conquête de l'Asie à celui qui le dénouerait. — *Nœud* se dit particulièrement dans les pièces de théâtre, de l'obstacle qui donne lieu à l'intrigue d'une action dramatique : il n'y a pas de *nœud* dans cette comédie :

Nec Deus innoxius, nisi dignus venditor noder.

Incident. . . . . Honach.

*Nœud* se prend encore au figuré pour attachement, liaison entre les personnes : *nœud* de parenté, d'alliance; le *nœud* sacré du mariage. La mort rompt les plus beaux *nœuds* :

Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puissants.

Redouté, glorieux, vertus, je trouve tout en elle. Racine.

L'argent seul aujourd'hui forme les plus beaux nœuds.  
La Fontaine.

*Nœud*, bosse, saillie qui vient à l'extérieur d'un arbre, d'un arbrisseau : le cornouiller est couvert de *nœuds*; ou certaine partie, fort serrée, fort dure, qui se trouve à l'intérieur : ce bois ne saurait se fendre droit, il a trop de *nœuds*; ou l'endroit où la tige des graminées et de quelques autres plantes, telles que la vigne, le fenouil, est renflée et comme articulée : il faut tailler la vigne au second, au troisième *nœud*; on l'article, la jointure des doigts de la main, la partie du gosier ou de la gorge appelée le larynx; ou les os qui forment la queue du cheval, du chien, du chat; ou des tumeurs dures qu'on nomme en chirurgie *nodus*. — *Nœud* en astronomie se dit de chacun des deux points opposés où l'écliptique est coupé par l'orbite d'un corps céleste : les *nœuds* de la lune, de Jupiter. — *Nœud* en marine s'entend des *nœuds* de la ligne de loch (v.), formés à la distance d'environ 50 pieds les uns des autres, et par le moyen desquels on estime le nombre de lieues que le navire a parcourues. X.

**NOIR, NOIRE**, qui est de couleur la plus obscure et la plus opposée au blanc. Les bénédictins ont été appelés *moines noirs*, pour les distinguer des bernardins, qui étaient habillés de noir et de blanc. Dans le langage du graveur en taille-douce, la manière *noire* est celle qui consiste à couvrir d'abord le cuivre de points uniformes, et à rétablir ensuite le poli de la planche plus ou moins, selon qu'on veut obtenir des tons plus ou moins clairs; on dit : Une gravure à la manière *noire*, une estampe à la manière *noire*. — *Noir* se dit aussi de certaines choses qui approchent de la couleur *noire* : Du pain *noir*, une femme qui a la peau *noire*, des yeux *noirs*, des dents *noires*; les bêtes *noires*, comme le sanglier, par opposition aux bêtes *sauges*, comme le cerf; les viandes *noires*, tirant un peu sur le noir, comme celles du lièvre, de la bécassine, par opposition aux viandes blanches, comme celles

du veau, du poulet; du blé noir, qu'on nomme aussi *sarrasin*. — *Noir* signifie *livide*, *meurtri*: Il a la peau toute *noire* des coups qu'il a reçus; ou *obscur*: Nuit *noire* (*nox atra*, comme disaient les poètes latins); il y fait *noir* comme dans un four. Le froid *noir* est celui qu'il fait quand le temps est couvert. Une chambre *noire*, ou chambre *obscuré*, est celle dans laquelle on intercepte toute lumière extérieure pour y introduire des rayons solaires, directs ou réfléchis, qu'on soumet à diverses analyses. On donne plus particulièrement ce nom à des instruments d'optique de formes très variées, à l'aide desquels on voit, sur un papier blanc ou sur un verre dépoli, une peinture exacte, mobile et animée de tous les objets extérieurs. — *Noir* signifie encore *sale*, *crasseux*: Il a le linge toujours *noir*, les mains toujours *noires*. — Il se prend pour *triste*, *morne*, *mélancolique*: Un *noir* chagrin le dévore; il voit tout en *noir*, c.-à-d. *il prend les choses du côté fâcheux, il prévoit toujours des événements funestes*. On appelle bile *noire*, vapeurs *noires*, les pensées mélancoliques qui tourmentent le cerveau. *Noir* se dit aussi figurément des crimes, des mauvaises actions, des personnes qui les commettent: Une *noire* ingratitude, une *noire* calomnie.

Est-il rien de plus noir que la lâche action?

MONTAIGNE.

Rendre *noir*, c'est diffamer: On l'a rendu bien *noir* dans cette affaire; il n'est pas si diable qu'il est *noir*, c.-à-d. il n'est pas si méchant qu'il le paraît.

Selon que vous serez puissant ou misérable,

Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

LA FONTAINE.

Cet homme est ma bête *noire*, c.-à-d. l'objet de mon aversion particulière. L'onde *noire*, c'est le Styx. Passer l'onde *noire*, c'est mourir. — *Noir*, substantif, signifie la couleur *noire*. On tend de *noir* les maisons et les églises où l'on fait quelque cérémonie funèbre. Les Français portent le deuil (v.) en *noir*, les Turcs en bleu ou en violet, les Japonais en blanc, les Éthiopiens en gris. Le *noir* est l'absence de toutes les couleurs (v.).

Il a pris le *noir*. Il y a autant de différence de vous à moi que du blanc au *noir*. Passer du blanc au *noir*, c'est passer d'une opinion à une autre. Si vous dites blanc, il répondra *noir*, locution qui sert à peindre le contradictoire. Mettre du *noir* sur du blanc, c'est, par dérision, composer, écrire, devenir auteur. — *Noir*, *nègre* (v.), par opposition à *blanc*. *Noirâtre*, qui tire sur le *noir*; *noiraud*, qui a le teint brun; *noirceur*, qualité qui fait qu'un corps est *noir*, paraît *noir*: il signifie aussi *tache noire*: des *noirceurs* au visage, à la jambe. *Noircir*, c'est rendre *noir*: Le soleil *noircit* le teint, le cachou *noircit* les dents, le mauvais air *noircit* l'or. Au figuré, c'est *diffamer*: Cette accusation l'a tellement *noirci* qu'il ne s'en lavera jamais. X.

**NOIR ANIMAL** (Chimie industrielle). Un grand nombre de substances organiques provenant, soit des végétaux, soit des animaux, contiennent une quantité de charbon beaucoup plus grande que celle qui peut former avec leur hydrogène et leur oxygène des produits volatils; lorsqu'on les chauffe dans des vases plus ou moins complètement clos, cet excès de charbon reste, et c'est sur ce procédé qu'est fondé l'art de se procurer le charbon de bois, le coke, et tous les charbons désinfectants et décolorants. — Les os des animaux, jetés au milieu d'un foyer, ne laissent qu'une matière blanche, de la même forme, mais ne contenant plus que du phosphate et du carbonate de chaux, tandis que, chauffés dans des vases fermés, ils donnent une masse noire, qui renferme en outre tout le charbon qui a pu former des produits volatils. — Ce charbon jouit, à un bien plus haut degré que celui du bois, de la propriété de décolorer un grand nombre de liquides organiques; il désinfecte aussi mieux les matières organiques en décomposition. Pendant long-temps, on a ignoré la cause à laquelle était due cette différence d'action: les faits suivants l'expliquent très bien. — Toutes les substances organiques qui sont susceptibles de se ramollir par l'action de la chaleur fournissent un char-

bon brillant, qui agit à peine sur les liqueurs colorées; le bois, quoique n'éprouvant pas ce genre d'action, donne un charbon compacte, et quelquefois brillant, qui décolore peu, tandis que les os fournissent un charbon terne et divisé, qui agit fortement sur les couleurs. Cette division est due à la grande quantité de phosphate et de carbonate de chaux que renferment les os, et, pour le prouver, il suffit de comparer le charbon obtenu du sang, à peine décolorant, parce qu'il est très brillant, avec celui que donne le même liquide imprégné dans de la pierre ponce, de l'argile ou de la craie; ce dernier décolore presque autant que celui des os. Le sucre seul fournit également un charbon qui décolore très peu; le charbon obtenu en chauffant de la ponce ou tout autre substance infusible imprégnée de sirop offre une propriété décolorante considérable. — Si l'on n'avait pas d'os en assez grande quantité pour la préparation du charbon animal dont on aurait besoin, on pourrait donc, avec diverses substances imprégnées de sang, se procurer du charbon très décolorant. — On rencontre dans quelques localités, par exemple en Auvergne, des schistes imprégnés de matières bitumineuses, qui, chauffées dans des vases clos, fournissent un charbon très décolorant. — C'est particulièrement pour la décoloration du sucre que le charbon ou noir animal est employé en grandes proportions; on le prépare en chauffant les os dans des chaudières que l'on réunit deux à deux en lutant leurs bords, on des cylindres fermés, de manière à ce que les gaz ou les produits volatils puissent se dégager. — Les substances animales, comme le sang, les os, etc., fournissent à la distillation une assez grande quantité de carbonate d'ammoniac, que l'on recueille souvent dans cette opération, et des produits volatils extrêmement infects, qui rendent excessivement désagréable le voisinage des fabriques de noir animal, à moins que l'on ne brûle les gaz. Le plus ordinairement, l'appareil consiste en un four dans le-

quel on place des piles de chaudières remplies d'os, et que l'on chauffe avec du bois ou du charbon de terre: ici, la distillation des os ayant lieu avant que le four soit rouge, l'odeur infecte qui se répand est extrêmement forte, en même temps que la quantité de combustible brûlé est plus considérable, tandis que, quand on introduit dans le four chauffé les vases renfermant les os, les gaz et les produits huileux s'enflamment, en produisant de la chaleur qui économise du combustible; et l'odeur disparaît en très grande partie. — Les vases refroidis dans le four ou au dehors, on en retire les os, que l'on broie sous des meules pour obtenir une poudre grossière, connue sous le nom de *noir en grain*, ou une *fine*, désignée par celui de *noir fin*. — A ces deux états, le noir animal est employé pour la décoloration des sirops, mais dans des opérations différentes. Nous renvoyons à l'article *SUCRE* ce qu'il est nécessaire de dire à ce sujet. — Le noir animal provenant du raffinage du sucre a perdu sa propriété décolorante; le *noir fin* est employé comme engrais, et ne peut être *revivifié* avec avantage; mais le *noir en grain* l'est actuellement, de manière qu'il n'est nécessaire à chaque opération que d'y ajouter 1/10 de noir neuf pour le faire servir au raffinage. — Les matières étrangères provenant des sirops, et qui adhèrent à la surface des grains du charbon, se décomposent quand on les calcine en vases clos, mais laissent un charbon brillant à peine décolorant. Le procédé qui offre le plus d'avantage consiste à chauffer le noir sur une plaque de fonte légèrement rouge, en l'agitant continuellement avec un râble; les matières étrangères se décomposent complètement; le charbon qui en provient, étant très divisé, se brûle, et découvre la surface du grain de charbon animal, qui peut exercer de nouveau une action décolorante. Les résidus de raffinerie sont employés avec avantage comme engrais. — *Noir animalisé*. On sait depuis long-temps que la tourbe crue ou légèrement calcinée, la terre elle-

même mêlée à des substances organiques en décomposition, diminuent plus ou moins l'odeur infecte que ces matières présentent; mais le charbon animal surtout présente cette propriété à un haut degré; le produit de cette action devient un excellent engrais. L'emploi de substances charbonneuses offre donc cet avantage de faire disparaître l'infection, et de produire une matière facile à transporter, et que l'agriculture emploie avec un grand avantage. — L'action du noir animal est si subite que les matières fécales elles-mêmes sont instantanément désinfectées, et que la consommation et le transport du produit obtenu n'offrent plus que de très légers inconvénients. — Si l'on était obligé de se servir uniquement comme désinfectant du noir animal, son prix élevé et la faible proportion que l'on peut s'en procurer, surtout depuis que l'on revivifie avec beaucoup d'avantage le noir en grain, permettraient à peine d'obtenir une fraction de celui qui est nécessaire; mais toute matière inerte et très divisée, ou susceptible de le devenir, mêlée d'une certaine quantité de matières organiques, comme du sang, de la boue des rues ou des euvettes des chemins, etc., calcinée en vases clos, fournit une poudre charbonneuse très désinfectante, et pouvant être employée avec le plus grand avantage. — C'est l'emploi de ce procédé, pour lequel M. Salmon a pris un brevet d'invention, qui a fourni des résultats dont on ne saurait trop désirer voir étendre l'usage. Par le moyen du noir animalisé, on peut subitement transformer les matières des fosses d'aisance en un excellent engrais, sans qu'il en résulte d'inconvénients pour les localités environnantes, comme dans la préparation de la *poudrette*, ou opérer même la vidange des matières solides de ces fosses sans qu'aucune odeur se répande dans les habitations. Ce résultat important, et qui intéresse à un aussi haut degré la salubrité, a été constaté par un grand nombre d'essais en grand; mais jusqu'ici la routine, une fausse direction adminis-

trative et des questions d'intérêt, ont empêché de l'utiliser, et conduit même à détruire les établissements qui s'étaient montés pour en tirer parti. Et c'est à une époque où l'on traite si souvent les siècles passés de temps d'ignorance que l'on en est encore à l'état barbare où se trouvent nos voiries et l'enlèvement des fosses d'aisance, et que l'on s'obstine à rejeter toute amélioration....! Si, du temps d'Henri IV ou de Louis XIV, pour ne pas descendre plus près de notre époque, on avait obtenu de pareils résultats, Sully ou Colbert n'auraient pas trouvé assez de récompenses pour les auteurs de ces découvertes; la France en aurait joui immédiatement....! (P. VIDANGES et VOIRIE).

II. GAULTIER DE CLAUVERY.

**NOIRCEUR**, atteinte portée avec mauvaise intention à la gloire, la renommée, la considération, ou même aux simples avantages personnels que possèdent les autres. Le but de la noirceur, c'est de produire une tache qui ne s'efface jamais. Il y a quelque chose de bas dans ce vice, c'est l'absence de tout courage. On peut se tromper dans ses jugements, mais accuse-t-on tout haut, celui qui est attaqué peut au moins se défendre. La noirceur, au contraire, se cache dans l'ombre; pour mieux réussir, elle prend le masque de l'amitié la plus tendre, elle embrasse avec effusion pour porter plus sûrement le coup mortel. La vanité suffit quelquefois pour inspirer le goût des noirceurs; on croit par-là se donner une habitude du grand monde, on se pervertit, espérant produire de l'effet. Blesse-t-on les gens du peuple dans leurs prétentions ou dans leurs intérêts, ils se livrent à des emportements furieux, contre lesquels on peut facilement se tenir en garde. Dans la société d'élite, c'est tout le contraire; comme une franchise rude ou même ouverte serait de mauvais goût, et que d'un autre côté, l'envie, les rivalités continuelles, sont sans cesse attisées, il a fallu leur assurer le plaisir d'une vengeance qui se glisse sans bruit, protégée par les formes les plus aimables. Ainsi, on n'a jamais autant fait de

noirceurs que dans le siècle dernier, où l'esprit de société a été porté au plus haut degré de perfection ; il y avait même à cet égard une sorte de théorie. Une femme voulait nuire à une autre dont la beauté l'inquiétait, elle redoublait de prévenances et de caresses pour posséder ses secrets ou obtenir sa confiance. Avait-elle pénétré dans son cœur, elle lui insinuait des conseils perfides, elle tâchait de la précipiter dans des démarches téméraires, elle réussissait ; aussitôt de déplorer avec de prétendues amies les écarts où tombait une femme jusque là si estimable : que n'avait-elle écouté ses avis ! C'est ainsi qu'une publicité universelle était donnée à des fautes qui auraient pu quelquefois rester ensevelies. Ne s'agissait-il que de donner de simples ridicules, on invitait à un souper brillant une femme qui manquait de goût et de grâce, on lui réservait la place d'honneur, afin de mieux attirer sur elle tous les regards ; bref, on lui faisait en quelques heures une réputation impérissable. Je passe sous silence les noirceurs en politique, apanage de notre siècle ; inspirées par le lucre des places, elles sont tout à la fois basses et ennuyeuses. Nul, comme écrivain, n'a fait autant de noirceurs que Voltaire : en proie à une envie qui ne connaissait ni trêve ni repos, il aurait voulu engloûtir à lui seul toute la gloire contemporaine ; d'un autre côté, il lui fallait des partisans parmi les littérateurs : il les louait alors tout haut, et les déchirait tout bas ; il faisait des vers en leur honneur, et les poursuivait dans des pamphlets anonymes ou dans les épanchements de sa vaste correspondance ; ce qu'il élevait d'une main, il l'abattait d'une autre.

SAINT-PROSPER.

**NOIRE** (Mer [appelée par les anciens *Pont-Euxin*]), vaste bassin situé entre l'Europe et l'Asie, baignant à l'ouest les côtes de la Roumanie et de la Bulgarie ; au nord celles de la Russie, à l'est la Mingrelie et la Gurie, au midi la Natolie, et communiquant, par le Bosphore (v. ce mot), avec la Méditerranée, dont il fait partie intégrante, ainsi que

la mer d'Azof, grand golfe situé à son extrémité septentrionale. On évalue à 14,000 lieues géographiques carrées la superficie totale de la mer Noire et de la mer d'Azof. Ses eaux ne sont pas aussi transparentes que celles de la Méditerranée, circonstance qu'on attribue au grand nombre de fleuves immenses qui viennent s'y décharger (tels que le Danube, le Dniester, le Dnieper, le Don et le Kouban) ; mais aussi, elles sont plus douces et moins salées. Les tempêtes de la mer Noire sont terribles et justement fameuses ; les dangers qu'elles offrent au navigateur proviennent de ce que les vents renfermés dans ce bassin, entouré de toutes parts par des côtes élevées, y forment des tourbillons. Pendant les mois d'été, il n'y a pas de mer plus calme ; dans les mois d'hiver, au contraire, il n'y a pas de navigation plus dangereuse, même pour les plus habiles marins, particulièrement sur les côtes qui s'étendent depuis les embouchures du Danube jusqu'à la Crimée. Ce sont ces tempêtes qui ont donné à cette mer la dénomination de *Noire*, et non la couleur de ses eaux, comme on pourrait être tenté de le croire. Le principal courant de cette masse d'eau, même dans les bas-fonds de la mer d'Azof, est constamment dans la direction du nord au sud-ouest, vers le détroit de Thraee et l'Helléspont. Une autre particularité bien remarquable de la mer Noire, c'est que, à l'exception du détroit qui l'unit à la mer d'Azof (le Bosphore-Cimmérien), on n'y trouve pas d'îles. Les pêcheries de la mer Noire et de la mer d'Azof ne sont pas sans importance ; les poissons grands et petits, de tout genre, et propres à divers usages, y abondent. Sur les côtes, la pêche s'y pratique à l'aide de chaluts avec lesquels on prend souvent jusqu'à 60,000 poissons d'un seul coup.

C. L.

**NOIRE** en musique, note de musique qui se figure ainsi ♯ ♮, et qui vaut la moitié d'une blanche, ou deux croches (v. NOTES).

**NOIRE** (Forêt [v. Forêt-Noire]).

**NOISETIER, NOISETTE.** La noi-

sette est le fruit du *noisetier*, que l'on nomme vulgairement *coudrier*, lorsque l'on parle de l'espèce commune répandue dans les bois de l'Europe tempérée, partout où le chêne végète avec vigueur. Comme les noisettes sont connues de tout le monde, nous nous bornerons à une courte notice sur l'huile qu'on en tire. Lorsqu'elle est faite avec soin, extraite avant que les fruits aient contracté aucune rancidité, les amateurs la préfèrent à l'huile d'olive; mais cette décision peut être contestée, car aucune épreuve en grand n'a procuré le nombre nécessaire de faits à comparer, de résultats bien constatés. Selon toutes les probabilités, l'olivier n'a pas à redouter la concurrence du noisetier; d'ailleurs, le travail préparatoire pour l'extraction de l'huile de noisette est long et vétéilleux; il faut casser tous ces petits fruits, séparer l'amande de sa peau, si l'on veut obtenir une huile très pure. Comme l'huile de noix, quoique moins bonne que celle de noisette, est beaucoup plus facile à extraire et plus abondante, en raison du poids des matières soumises à l'action du pressoir, on n'abandonnera point la culture du noyer pour lui substituer le noisetier, fût-il même de la variété dite de *Saint-Gratien*, ou l'*avelinier*. Le principal service que les noisettes nous rendent, c'est le plaisir d'aller les cueillir dans les bois, passe-temps champêtre aussi salubre qu'agréable. Quant au bois du noisetier commun, l'art du vannier sait en faire un bon usage, même pour ses travaux les plus délicats: au besoin, les longues fibres ligneuses du noisetier remplaceraient l'osier.—Le noisetier commun n'est qu'un arbrisseau, ainsi que ses variétés; mais deux arbres du même genre, le *noisetier de Byzance* et celui de *Constantinople*, s'élèvent beaucoup plus, surtout le premier, qui atteint jusqu'à la hauteur de vingt mètres. Il perd, il est vrai, comme arbre fruitier, tandis qu'il gagne par les grandes dimensions et les bonnes qualités de son bois; l'autre, qui n'exède guère la hauteur de douze mètres, est moins esti-

mé pour les constructions, mais son fruit est meilleur. L'une et l'autre espèce supportent très bien le climat du nord de la France. Leur nom fait assez connaître leur terre natale, mais les nomenclateurs auraient pu les distinguer l'un de l'autre plus convenablement que par les noms qu'ils leur ont imposés. Le *noisetier de Byzance* a l'écorce blanchâtre, les feuilles plus aiguës que celles de l'espèce commune, et légèrement velues; celui de *Constantinople* n'est distingué que par sa haute taille et sa forme pyramidale. A Constantinople, l'architecture et la marine recherchent le premier, au lieu que le second n'est employé que dans les édifices de peu d'importance. On assure de plus que le noisetier de *Byzance* croît plus vite que la plupart de nos espèces forestières: tous ces titres le recommandent spécialement à l'attention de tous les amis des sciences agricoles, aux administrateurs des forêts de l'état, aux propriétaires de grands parcs, etc. On s'étonne que cet arbre soit encore si rare en France.

FERRY.

**NOIX, NOYER.** En dépit de l'ordre alphabétique, loi suprême des dictionnaires, on ne séparera point la notice sur le fruit de ce qui est relatif à l'arbre qui le porte, et même, le second mot sera traité avant le premier, pour éviter quelques répétitions que l'extrême régularité eût rendues nécessaires. Le nom latin du noyer est *juglans*. Il forme un genre de la famille des *térébinthacées*, et Linné a décerné à l'espèce commune une sorte de royauté; il la nomme *juglans regia*. En effet, l'aspect de cet arbre est imposant, mais on ne peut pas dire que son arbre soit tutélaire: on lui reproche, au contraire, de répandre la stérilité autour de lui, de nuire, plus que tout autre arbre fruitier, aux cultures qui l'environnent. Cet arbre dédommage sans doute les cultivateurs des pertes qu'il leur cause, puisque l'on continue à le planter jusque dans les provinces du nord de la France, où il réussit plus difficilement et produit moins que dans les contrées méridionales. Il est vraisemblable-

ble que l'Europe l'a reçu du Caucase ou de l'Arménie, à une époque dont l'histoire n'est pas arrivée jusqu'à nous. Les agronomes ne sont pas d'accord sur la valeur de cette acquisition : si le calcul n'est pas favorable à la cause de ce bel arbre, s'il est bien prouvé que les soins qu'on lui donne ne sont pas récompensés par ses divers produits, qu'on le bannisse des champs, on ne peut en appeler de cet arrêt; mais qu'il trouve un asile dans les parcs, les bois, les avenues; qu'on le plante comme arbre d'ornement, quoique sa floraison ne le recommande point, et qu'il ne plaise que par son port et son feuillage. Le mérite de son bois est assez connu; le menuisier, le carrossier, l'arquebusier, etc., en emploient une immense quantité, qu'on ne remplacerait pas avec avantage par le bois d'un autre arbre, soit indigène, soit naturalisé. Dans les contrées du Nord, les arquebusiers lui substituent le bouleau; mais pour les arts de la paix, pour l'ameublement des familles aisées sans opulence, les climats froids n'ont rien qui puisse tenir lieu du noyer, dont l'habitation est renfermée dans les limites des régions tempérées. — Les espèces de ce genre sont en petit nombre, mais l'espèce du noyer commun compte beaucoup de variétés, parmi lesquelles on peut choisir suivant les lieux, le climat, les vues du cultivateur. Au nord de la France, vers 50° de latitude, on redoute encore plus les gelées de l'automne, qui compromettent la durée de l'arbre, que celles du printemps, dont le dommage se borne ordinairement à la perte d'une récolte; on préfère donc les variétés tardives, au lieu que vers le Midi, la précocité est plus recherchée. Pour la beauté et les bonnes qualités du fruit, on fera bien de choisir le *noyer à gros fruits longs*, ou le *noyer mésange*; le premier est très fécond, et son fruit contient dans une coque un peu dure, une amande très grosse et d'une saveur agréable; le second épargne la peine de casser sa coque, car elle cède à la pression entre les doigts. Cependant, le *noyer à coque*

*dure* est estimé dans les lieux où les noix sont destinées principalement à la fabrication de l'huile. Cet arbre se charge assez constamment d'une grande abondance de fruits, et l'on a reconnu que ses amandes, quoique petites, contiennent autant d'huile que les grosses des autres variétés. Enfin, recherche-t-on avant tout la belle apparence et de l'arbre et du fruit? que l'on plante le *noyer de jauge*, dont les noix ont souvent jusqu'à cinq centimètres (près de deux pouces) de diamètre. — L'Europe a tiré des forêts de l'Amérique du Nord d'autres espèces de noyers dont les plus recommandables sont le *noyer noir*, dont le bois est encore plus estimé que celui de l'espèce commune, et le *pacanier*, dont la noix est très bonne à manger. La place la plus convenable pour le premier serait dans les forêts; le second serait un rival redoutable pour le noyer commun, si l'on parvenait à le naturaliser en France. Les essais commencés aux environs de Paris ne sont pas décourageants; mais on aurait pu réussir plus tôt et plus complètement par des plantations dans quelque département du Midi, pourvu que l'on eût fait choix d'un sol riche et profond, car il ne faut pas perdre de vue que ce bel arbre est une des plantes indigènes de la vallée du Mississippi, où les racines des végétaux les plus gigantesques trouvent une nourriture abondante, quelle que soit l'épaisseur de la couche qu'elles ont traversée. Toutes ces espèces de l'ancien et du nouveau continent méritent les soins de l'homme, soit par leurs fruits, soit par leur belle apparence et l'utilité de leur bois. Quelques-unes attirent particulièrement l'attention par la singularité de leur feuillage et de leur fructification : tel est, par exemple, le *noyer à feuilles de frêne*, dont les noix en grappes pendantes et d'une extrême petitesse, feraient douter qu'elles fussent réellement des noix, si la forme, la saveur et les autres propriétés de leur amande ne leur garantissaient point cette dénomination. La grosseur de ces fruits est à peu près celle d'un pois. — Quelque bien que l'on ait à



dire de ces arbres, on ne doit point dissimuler que l'odeur de leurs feuilles et de presque toutes leurs parties cause des maux de têtes, lorsqu'on la sent un peu long-temps. Les feuilles du noyer commun, loin de se décomposer en terreau fertile, nuisent à la végétation, si on les laisse sous les arbres, en sorte que les cultivateurs soigneux les enlèvent pour les brûler. On remarque aussi que les insectes rongeurs n'attaquent point ces feuilles, que la verdure du noyer n'est pas exposée aux ravages des hannetons, des chenilles, etc. Il est prudent de ne pas s'exposer trop long-temps aux émanations de cet arbre durant les chaleurs de l'été, par un temps calme, et lorsque l'air est un peu humide. — Les noix partagent avec les olives l'emploi d'approvisionnement d'huile les tables où l'opulence n'épale pas tout son faste. Il y a même parmi les riches, des amateurs d'huile de noix, qui la préfèrent à celles de tous les autres fruits, lorsque sa fabrication a été très soignée, et qu'elle a subi une sorte de purification par l'acide malique; dans le vase où l'huile est conservée, et dont la capacité n'est remplie qu'aux deux tiers, on met des pommes de reinette coupées en tranches très minces, et au bout de quelques mois le liquide est tel qu'on le désire, d'une saveur plus agréable que celle qu'il avait en sortant du pressoir. Le marc qui reste après l'expression est plus utile que celui d'aucune autre substance huileuse, sans en excepter les olives; on peut même réserver pour l'usage des hommes celui de l'huile tirée à froid: il suffit, pour le convertir en aliment aussi agréable que les noix fraîches, de le débarrasser des pellicules des amandes, ce qu'on obtient par le lavage, et de le presser de nouveau pour le dessécher et le réduire en masse solide. L'huile de noix tirée à chaud ne sert que pour l'éclairage. — Le brou de noix est employé pour la teinture en noir: les Anglais en font de grandes emplettes en France, ainsi que des noix enfermées dans cette enveloppe: ils procurent ainsi aux teinturiers de leur pays une matière

première que la Grande-Bretagne ne produit qu'en très petite quantité, et à leurs compatriotes de toutes les professions un fruit qui a pour eux le mérite d'être exotique, et que l'on mange autant par amusement que par goût. Il faut avouer que partout, sur toutes les tables, le désœuvrement a beaucoup de part à la consommation des noix. On tient peu compte du précepte de l'école de Salerne, qui recommande de servir des noix à ceux qui viennent de manger du poisson (*post pisces nuces*). L'oisiveté tirait autrefois beaucoup plus parti de ce fruit, et l'employait à des jeux d'adresse remplacés aujourd'hui par d'autres équivalents: on reconnaît le jeu de quilles dans les piles de noix que les enfants rangeaient en carré, et contre lesquelles le joueur lançait une noix en guise de boule; mais les quilles sont devenues un amusement d'hommes, et nos enfants ne jouent plus avec des noix: quoique ce fruit fût, très probablement, plus rare dans les temps anciens qu'il ne l'est aujourd'hui. Quelques usages de ces temps tendaient à perpétuer les amusements que l'enfance tirait des noix; le jour de leurs noces, les jeunes époux faisaient aux enfants d'amplés distributions de ces fruits, annonçant ainsi qu'ils renonçaient aux jeux du premier âge, et qu'ils n'avaient plus besoin de ce qu'ils léguaient à une génération qui saurait en profiter. Il n'est plus temps de rechercher si les changements dans les habitudes, œuvres de tant de siècles, d'influences et d'impulsions diverses, furent utiles ou nuisibles; d'ailleurs, les hommes d'aujourd'hui ne sont peut-être pas au-dessous des Romains et des Grecs de l'antiquité, quoique les jeux des noix soient tombés en désuétude. — Le mot *noix* désigne beaucoup d'autres fruits que ceux du noyer: le commerce ne se pique point de correction dans les termes qu'il emploie, et il débile des *noix d'acajou*, que l'acajou ne produit point, des *noix muscades*, fruits du muscadier, des *noix de coco*, fruit du cocotier, etc.; il semble que les amandes et autres substances alimentai-

res, huileuses, utiles aux arts, etc., renfermées dans une coque ligneuse et solide, sont des *noix* : mais on ne donne pas ce nom au fruit du caléassier, qui réunit ces caractères. Par compensation, le fruit du *ben oléifère* est devenue une *noix*, parce que la parfumerie en tire une huile très estimée. La *noix vomique* n'est que le noyau d'un fruit ; une pulpe l'enveloppe, et quoique le tout soit contenu dans une coque solide, ce n'est pas une raison suffisante pour que ce noyau vénéneux, scute partie du fruit que l'on apporte en Europe, prenne le nom de *noix* (v. les mots *BEN*, *COQOTIER*, *MUSCADIERS*, *VOMIQUES*). — Autre extension encore plus abusive des emplois du mot *noix* : des insectes piquent les feuilles de certains arbres, et produisent cette sorte d'excroissance que l'on nomme *galle* (v.) : voilà des *noix de galle*. — La technologie s'est aussi emparée de ce mot, qui, sous le prétexte le plus léger, semble appartenir au premier venu. En commençant, comme il convient, par l'art du cuisinier, on remarquera dans les muscles lombaires du bœuf une petite pelote de graisse recherchée par les gourmets : c'est une *noix*, et le muscle qui la contient est le *gîte à la noix*. Un autre art, qui n'a certainement pas d'analogie avec celui du cuisinier, l'arquebuserie, met aussi en œuvre des *noix* : parmi les pièces qui composent une platine de fusil ou de pistolet, celle où s'accrochent les ressorts pour tendre et détendre, est la *noix*. En général, dans la construction des machines, les *noix* sont des pièces centrales autour desquelles s'exécutent des mouvements alternatifs. — La littérature n'a tiré parti que des notions sur la *noix* commune, qui ont aussi accrédité quelques comparaisons populaires : il n'est pas besoin de connaître par expérience les sensations qu'on éprouve en marchant, pieds nus, sur des coquilles de noix, pour placer avec assez de justesse l'image d'une promenade aussi désagréable. Celle d'une *corneille qui abat des noix* est reproduite très fréquemment, quoique personne n'ait vu cet oiseau

commettant le dégât qu'on lui reproche :

On a bien plus d'un querelle  
A lui faire sous ce fût.

FÉRY.

**NOLIS**, **NOLISER**, (marine [v. **FAIT**, **AFFRÉTER**]).

**NOLISSEMENT**, action de *noliser*, de faire un *nolis*.

**NOLLET** (L'abbé JEAN-ANTOINE), naquit en 1700 dans un village du Noyonnais appelé Pimpré. Ses parents, qui étaient cultivateurs, ne pensèrent à lui procurer les avantages d'une éducation supérieure que dans l'espérance de le voir embrasser l'état ecclésiastique ; mais son goût pour les sciences physiques ne tarda pas à le détourner des devoirs austères du sacerdoce : il n'arriva qu'au diaconat, et consacra entièrement le reste de sa vie à des recherches scientifiques. Ce fut à Paris que sa dernière vocation se décida. Après avoir fait ses humanités au collège de Beauvais, il vint dans cette capitale suivre un cours de philosophie, tout en surveillant l'éducation des enfants d'un greffier de l'hôtel-de-Ville. Il consacrait tous ses loisirs à faire de petits objets en émail ou à répéter les expériences de physique que ses maîtres lui avaient enseignées. Il s'exerçait aussi bien à la confection de ses instruments qu'à l'art de s'en servir avec habileté, pour rendre sensibles les théorèmes les plus abstraits de la science. Voilà comment Nollet devint le premier expérimentateur de son siècle. Aussi les succès ne se firent-ils pas attendre ; il fut admis à l'âge de 28 ans dans une société formée sous la protection du comte de Clermont pour l'avancement des sciences, Dufay se l'associa ensuite particulièrement pour faire des recherches sur l'électricité. Puis un brillant cours de physique qu'il donna à Paris ayant suffisamment justifié les espérances que ses débuts avaient fait concevoir, l'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1739, et la même année il fut appelé à Turin pour répéter la suite de ses belles expériences devant le duc de Savoie. Les *Leçons de physique* qu'il publia en 1743 vinrent mettre le sceau à

sa réputation. C'était l'ouvrage le plus méthodique et le plus clair qui eût encore paru en ce genre. Il valut à Nollet l'honneur de donner un cours de physique dans le palais de Versailles et la protection du dauphin. On raconte néanmoins que l'ayant présenté à un homme en place auprès duquel il avait été adressé par le dauphin lui-même, celui-ci le reçut froidement en disant : « qu'il ne lisait guère ces sortes de livres. — Eh bien ! Monsieur ; je vais le laisser dans votre antichambre, lui répondit l'auteur, il se trouvera peut-être des gens d'esprit qui le liront. » Les commissions officielles, les titres et les emplois publics vinrent ensuite récompenser Nollet des pénibles sacrifices que coûtent toujours des titres mérités à la célébrité. Le roi l'envoya en Italie recueillir des notions exactes sur l'état des sciences dans cette belle contrée, et quelque temps après son retour une chaire de physique expérimentale fut créée tout exprès en sa faveur au collège de Navarre. Le concours prodigieux d'élèves que le savant professeur avait l'art d'attirer à ses leçons satisfait tellement le monarque, qu'il lui fit expédier le brevet de maître de physique et d'histoire naturelle des enfants de France, et le nomma en outre professeur de physique expérimentale à l'école d'artillerie de la Fère, d'où il passa, en 1761, à celle de Mézières. Toutefois, les occupations du professorat ne pouvaient épuiser toute l'activité de Nollet. Quoiqu'il remplît avec autant de zèle que d'assiduité les différentes fonctions dont il était chargé, il trouvait encore du temps pour travailler au cabinet, soit au perfectionnement de ses diverses productions, soit à la préparation d'ouvrages nouveaux, et il venait de terminer l'*Art des expériences* quand il tomba malade. Dès qu'il connut son état, il se prépara à la mort en philosophe chrétien, et il expira entre les bras de ses élèves et de ses amis le 24 avril 1770, aux galeries du Louvre, où le roi lui avait accordé un logement. Nollet est un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la

physique. Personne mieux que lui ne savait, pour ainsi dire, rendre palpables au commun des hommes les grandes lois du monde inorganique. Les qualités de son cœur égalaient ses talents ; il était désintéressé, et consacrait toute la fortune qu'il devait à son travail à aider ses pauvres parents, dont il ne rougit à aucune époque de sa vie.

F. PASSOT.

**NOM** (grammaire), mot qui exprime un être quelconque d'une manière déterminée, en rappelant l'idée de sa nature. De savants grammairiens signalent ce mot comme étant commun à un grand nombre de langues : au latin, qui le prononce *nom-en*, au grec, qui en fit le mot *o-nom-a*, aux langues du Nord et au persan, qui le prononcent *nam*, et *name* ; à l'hébreu, au sanscrit et aux idiomes vivants de l'Inde, etc. Il vient de la racine primitive *no*, qui signifie *connaissance, science*. Le nom est au discours ce que l'objet principal est à un tableau, ce que le héros est à un poème : tout se rapporte à lui. Nous parlons du nom qui fait le sujet du discours ; mais, outre ce nom, il se trouve encore d'autres noms avec lesquels il est en rapport, et qu'on appelle *objets* ; car ils sont les objets auxquels se rapporte tout ce qu'on dit du sujet. Le président de Brosses et Court de Gébelin ont considéré les noms comme la source ou la racine de tous les mots, dont les autres parties du discours sont composées. Mais Languinais fait observer que cette doctrine n'est pas aussi absolue que ces auteurs l'imaginaient. En arabe, par exemple, le verbe est presque toujours la racine des noms et des adjectifs. D'autres idiomes fourniraient aisément des exceptions du même genre : « Les noms, dit M. de Sacy, se divisent en plusieurs classes. Les uns désignent les êtres par l'idée de leur nature individuelle, c.-à-d. de telle manière que cette désignation n'est applicable qu'à une seule chose, à un seul individu. Ainsi, quand je dis : *Paris, Rome, Alexandre, Vespasien*, chacun de ces noms ne s'applique qu'à un seul être, et il désigne cet être d'une manière

qui ne peut convenir qu'à lui. Ces noms s'appellent *noms propres*. D'autres noms désignent les êtres par l'idée d'une nature commune à tous les individus de la même espèce. Tels sont les mots *homme*, *cheval*, *chat*, qui ne rappellent pas par eux-mêmes l'idée d'un individu en particulier, mais qui sont applicables à tous les individus de la même espèce, à tous les hommes, à tous les chevaux, à tous les chats, parce qu'ils ne rappellent que la nature qui leur est commune. Tout homme est un homme, mais tout homme n'est pas *Alexandre* : c'est le nom d'un seul individu de l'espèce humaine. Tout cheval est un cheval, mais tout cheval n'est pas *Bucéphale* : c'est le nom d'un seul individu de l'espèce des chevaux. Tout chat est un chat, mais tout chat n'est pas *Rominagrobis* : c'est le nom d'un seul individu de l'espèce des chats. Ces noms applicables à tous les individus d'une même espèce sont appelés *noms appellatifs*. Enfin, il est des noms qui n'expriment ni des individus ni des classes entières d'êtres, mais des qualités, des manières d'être ou d'agir, que l'on considère indépendamment des êtres en qui elles se trouvent, ou qui en sont l'objet : tels sont ces mots : *amitié*, *crainte*, *précipitation*, *joie*, *perfection*, *vertu*, etc. On les appelle *noms abstraits*, parce qu'ils n'expriment qu'une manière d'être, en faisant abstraction des êtres et de leurs autres qualités. On confond souvent les *noms abstraits* en une seule classe avec les *noms appellatifs*. » Cette distinction établie entre les noms nous semble aussi claire que philosophique. Il eût été à désirer que nos auteurs de grammaires élémentaires l'eussent adoptée. Les substantifs propres et les substantifs communs, ou les noms propres et les noms communs, ne nous paraissent pas offrir une division aussi satisfaisante. — Le grammairien Domergue, en parlant des noms propres, assigne les différentes origines qu'on peut leur donner. Il signale comme telles : 1° les traits de la figure ; de là, *Le Beau*, *Joli* ; 2° le teint du visage et la couleur des che-

veux ; de là, *Le Blanc*, *Le Blond*, *Le Noir*, *Le Rouge*, *Roux*, *Rousseau* ; 3° quelque défaut corporel ; de là, *Le Bègue*, *Le Bossu* ; 4° les noms de baptême, les noms de profession, le lieu de la naissance, etc. Les noms propres d'hommes, en quelque sens qu'on les emploie, ne prennent point d's au pluriel. On écrit : les deux *Corneille* et les *Massillon* sont rares ; c'est comme s'il y avait : les deux hommes qui portent le nom de *Corneille* ; et dans la seconde partie de la phrase : les prédicateurs tels que *Massillon* sont rares. Les poètes, au besoin, enfreignent cette règle de la grammaire ; mais on sait que les poètes ont des licences et des privilèges.

*Nom* (réputation). Avec un mérite brillant, avec du talent dans les sciences, les lettres ou les arts, souvent avec du charlatanisme ou du savoir-faire, on se fait un nom, c.-à-d. qu'on se fait connaître, qu'on se distingue de ses rivaux, qu'on sort de l'obscurité. *Nom*, dans ce sens, n'est d'usage que dans certaines phrases, *acquérir, se faire un nom ; avoir, laisser un nom*. Il ne s'emploie que dans un sens absolu : on peut acquérir un nom et non pas du nom ; il rejette le régime composé ; on n'acquiert pas le nom d'être un homme d'honneur, on en acquiert le renom. Suivant les plus habiles synonymistes, le nom, le renom, la renommée, expriment la même idée, mais avec des nuances sensibles ; le nom élève un homme au dessus de sa sphère ; le renom l'élève au-dessus de ses pairs ; la renommée l'élève sur le grand théâtre où les réputations n'ont ni bornes ni fin.

*Nom* se dit, au figuré, pour désigner toute une nation ou tous les hommes d'une même croyance. *Le nom chrétien*, *le nom romain*, *le nom français*, signifient tous les chrétiens, tous les Romains, tous les Français : *Mahomet fut l'ennemi du nom chrétien*.

*Nom de guerre*, nom ou sobriquet que prenaient autrefois les soldats, quand ils s'enrôlaient. On appelle, par extension, *nom de guerre* certaines épithètes qu'on donne à une personne, ou en badinant, ou

pour désigner quelque mauvaise qualité.

**NOM DE RELIGION.** C'est le nom que prennent quelques religieux et les religieuses en renonçant au monde pour mener une nouvelle vie. Les papes changent aussi de noms, après leur exaltation, conformément à l'usage introduit par le pape Sergius I<sup>er</sup>.

**NOM** est quelquefois synonyme de *naissance* et de *noblesse* : un grand nom est la marque d'une haute naissance et d'une noblesse illustre.

**NOM SOCIAL** (commerce). C'est le nom sous lequel des associés indiquent au public leur association et leur raison de commerce. La signature du nom social oblige, non seulement celui qui signe, mais tous ses co-associés. — *Faire le commerce sous son nom*, c'est le faire pour soi-même. — Dans le langage familier, *nommer les choses par leur nom* signifie qu'on leur donne sans ménagement les noms les plus odieux qu'elles méritent. *Je ne lui ai jamais dit pis que son nom* est une phrase proverbiale qui répond à celle-ci : *Je ne lui ai jamais rien dit d'offensant*. — *Au nom de .....* s'emploie adverbiallement pour de la part de ..... On dit : *agir au nom de quelqu'un, en son nom*. On l'emploie aussi comme formule de supplication : *Au nom de Dieu, au nom de notre amitié*, je vous supplie de faire telle chose.

**NOM** (jurisprudence), signifie *dette*, *obligation*. Il est en usage en cette formule : « Subrogé en tous les droits, noms, raisons, et actions de son cédant. » Ce mot est tiré du latin *nomina*, qui se prend au même sens. — Toute police bien organisée défend les changements, les suppositions de nom, d'emprunter le nom d'autrui. Il n'y a guère que les auteurs qui aient le privilège de mettre sur leurs ouvrages d'autres noms que les leurs (V. PSEUDONYMES).

CHAMPAGNE.

**NOMADE**, du latin *nomas*, du grec *nomô* (je pais des troupeaux). C'est le nom qu'on a donné dans l'antiquité à divers peuples, n'ayant toute leur vie d'autre occupation que de paître leurs trou-

peaux, sans demeure fixe, s'arrêtant çà et là sans autre règle que la commodité des pâturages. Les plus célèbres nomades furent ceux d'Afrique, qui habitaient entre la Tingitane à l'est, et la Mauritanie à l'ouest, et qui furent appelés *Numides*. Salluste a prétendu que c'était une colonie de Perses venue en Afrique avec Hercule. Les nomades d'Asie habitaient les bords de la mer Caspienne. Les nomades de la Scythie européenne erraient dans les contrées que parcourent aujourd'hui les petits Tatars. X.

**NOMBRE.** La notion du nombre résulte, pour l'esprit, de la considération simultanée de deux ou plusieurs objets. A cette notion doivent nécessairement préexister dans l'intelligence au moins deux des groupes séparés de jugements par lesquels on acquiert la connaissance des corps, et l'idée du nombre ne se formerait pas dans l'esprit de celui qui, ne jouissant pas de la faculté de se souvenir, ne pourrait jamais percevoir, par la vue ou le toucher, qu'un seul objet à la fois. De cette conception du nombre, apportée en nous par les sens, l'esprit peut s'élever ensuite à la considération abstraite du nombre rendue indépendante des objets particuliers dont il indique la réunion; et, cette abstraction faite, c'est toujours elle qui guide l'esprit dans les combinaisons qu'il opère au moyen des nombres. On doit voir, d'après ce qui précède, que, pour donner au nombre un sens complet et rigoureusement défini, il faut que les êtres réels ou imaginaires dont il est la collection soient tous parfaitement homogènes et identiques. Cet être qui, pour chaque nature de quantité, est l'élément du nombre porte le nom d'*unité*. L'unité que l'on considère en arithmétique, branche des mathématiques la plus spécialement consacrée aux nombres, est essentiellement abstraite, et la recherche des rapports dont s'occupe cette science est tout-à-fait indépendante de l'être particulier que cette unité peut représenter. On est pourtant dans l'usage de séparer les nombres en deux classes, le nombre *abstrait* propre-

ment dit, qui est le nombre sans désignation de l'espèce de quantité que son unité représente, et le *nombre concret*, par lequel on désigne, au contraire, l'espèce de quantité à laquelle il se rapporte. Mais, c'est toujours sur les nombres abstraits que se font les opérations de l'arithmétique; les nombres concrets ne paraissent que dans les énoncés des problèmes et les résultats de leurs solutions.

— Les hommes se sont toujours servis, pour représenter les nombres, de signes particuliers nommés *chiffres*. Ces signes n'ont pas été et ne sont pas encore les mêmes pour tous les peuples. Leur simplicité et la facilité qu'ils offrent aux combinaisons ont dû avoir, et ont eu en effet une grande influence sur les développements de la science des nombres chez les divers peuples (v. *CHIFFRES*). Les Grecs se servaient des lettres de leur alphabet; les Romains, de signes empruntés aussi à l'écriture du langage. Les chiffres actuellement employés par nous, et le système de numération au moyen duquel nous les combinons nous viennent des Arabes. Cet admirable système est certainement l'une des causes du progrès des sciences mathématiques en Europe (v. *NUMÉRATION*). — Entrons maintenant un peu plus avant dans quelques considérations d'arithmétique. Cette science ne considère dans les quantités que leur propriété d'être augmentées et diminuées : aussi, les deux seules modifications que l'on puisse faire subir aux nombres consistent-elles à les *ajouter* les uns aux autres ou à les *retrancher* les uns des autres; de là deux opérations distinctes, l'addition et la soustraction, auxquelles pourraient se réduire toutes celles de l'arithmétique. Mais, dans certains cas, ces opérations peuvent être considérablement abrégées, et de là en naissent deux nouvelles, la multiplication et la division. La première donne le moyen de répéter un nombre autant de fois qu'il y a d'unités dans un autre, sans procéder par la voie beaucoup plus longue de l'addition simple, et, par la seconde, on peut savoir combien de fois

un nombre est contenu dans un autre, sans avoir besoin de retrancher plusieurs fois le plus petit du plus grand, ainsi que cela se ferait par la soustraction simple. Les deux opérations dont nous venons de parler conduisent à envisager, dans les nombres, la propriété qu'il ont de pouvoir ou de ne pas pouvoir contenir un nombre exact de fois d'autres nombres plus petits. On nomme *diviseurs* d'un nombre tous les nombres qui s'y trouvent contenus exactement, à l'exception toutefois de l'unité, qui, durant un nombre exact de fois dans tous les nombres, n'est pas comptée au rang des diviseurs. Parmi les nombres, quelques-uns sont totalement privés de diviseurs et prennent le nom de *nombres premiers* : tels sont les nombres 2, 3, 5, 7, 11, etc. Le seul moyen de reconnaître un nombre premier, c'est de voir s'il n'est divisible par aucun des nombres plus petits que lui; mais des propriétés et des caractères particuliers donnent le moyen de simplifier extrêmement cette recherche (v. *PREMIERS*). — Nous avons jusqu'ici regardé l'unité comme indivisible; mais, on peut concevoir pourtant qu'on en fasse plusieurs parties ou fractions. Ces parties sont ensuite réunies, comme des unités nouvelles, pour former des nombres auxquels on donne l'épithète de *fractionnaires*, en appelant, par opposition, *nombres entiers* ceux dans lesquels l'unité n'est pas divisée. Quand un nombre fractionnaire est plus petit que l'unité, ou, pour s'exprimer autrement, lorsqu'il contient un nombre de parties moins grand que celui dans lequel l'unité a été divisée, on lui donne le nom particulier de *fraction* (v. ce mot). La considération des fractions de l'unité est quelquefois indispensable dans les calculs de l'arithmétique, mais on peut abréger et simplifier les opérations particulières que cette espèce de nombres exige, en prenant pour règle de ne jamais fractionner l'unité qu'en parties décimales, c.-à-d. en dixièmes, centièmes, millièmes, etc., etc. L'écriture des nombres fractionnaires devient alors semblable à celle des

nombres entiers, avec la seule attention de séparer, par un signe particulier, la partie entière du nombre de la fraction, ou, pour parler techniquement, de la partie *décimale* (v. ce mot). — D'après ce que nous avons dit plus haut, la quantité peut être augmentée et diminuée; de plus, il faut concevoir que ses variations ont lieu d'une manière continue, c'est-à-dire sans qu'elle éprouve d'interruptions, quelque petites qu'elles soient, dans le passage d'un état à un autre. Il n'en est pas de même du nombre qui varie par intervalles, qu'on peut rendre extrêmement petits, il est vrai, mais jamais nuls. Il doit donc y avoir, et il y a en effet, certains états de la quantité que le nombre ne peut pas exprimer exactement. Les nombres inconnus, correspondants à ces états de la quantité, et qui ne peuvent s'exprimer que par des symboles de convention, reçoivent le nom de *nombres incommensurables*, et, par opposition, tous les autres nombres prennent l'épithète de *commensurables* (v. ces deux mots). — Tels sont les divers aspects généraux sous lesquels on peut considérer le nombre. L'analyse rapide que nous venons d'en faire a pour simple but de montrer comment tous ces points de vue dérivent de la définition de la quantité, en indiquant les relations qu'il y a entre eux. Pour approfondir davantage chacune des questions effleurées dans cet aperçu, il convient de consulter les divers mots qui viennent, par leur apposition, modifier l'idée du nombre. — Nous allons passer maintenant à des considérations d'un autre genre. — D'après ce que nous avons dit plus haut, l'opération arithmétique nommée *multiplication* donne le moyen de répéter un nombre autant de fois qu'il y a d'unités dans un autre. Si les deux nombres sont égaux, le résultat de l'opération, ou le produit, est ce qu'on appelle la *deuxième puissance* du nombre primitif. Si l'on répète cette deuxième puissance autant de fois qu'il y a d'unités dans le nombre primitif, le produit sera sa troisième puissance, et ainsi de suite, pour les multiplications

successives. La deuxième puissance s'appelle plus généralement le *carré*, et la troisième puissance le *cube* du nombre donné. Pour voir la raison, ou du moins la cause de ces diverses dénominations, il faut recourir aux mots *puissance*, *carré* et *cube*. — Dès l'origine des sciences, les diverses combinaisons que l'on peut faire subir aux nombres ont attiré l'attention des mathématiciens. Quelques-uns, d'un esprit plus ingénieux que profond, ont pris plaisir à les ranger, d'après certaines lois particulières, en séries dont ils étudiaient les propriétés, ou qu'ils jugeaient douées de quelque pouvoir occulte. C'est ainsi qu'ont été formées une foule de combinaisons singulières, au premier rang desquelles doivent être placés les *nombres polygones* et les *nombres figurés*. — Si l'on considère les progressions arithmétiques

+ 1. 2. 3. 4. 5. 6. etc.

+ 1. 3. 5. 7. 9. 11. etc.

+ 1. 4. 7. 10. 13. 16. etc.

ayant l'unité pour premiers termes, et pour raisons les nombres entiers successifs 1, 2, 3, etc., et que l'on forme les sommes successives des termes de chacune, en partant du premier, on obtiendra les séries suivantes :

1, 3, 6, 10, 15, 21, etc.

1, 4, 9, 16, 25, 36, etc.

1, 5, 12, 22, 35, 51, etc.

qui sont des séries de nombres polygones. La première contient les nombres triangulaires; la deuxième, les nombres carrés, qui sont en effet les carrés des nombres entiers successifs 1, 2, 3, etc., et la troisième les nombres pentagones. La progression, dont la raison est 4, donnerait la série des nombres hexagones, et ainsi de suite. Telle est la classe des nombres polygones. — La deuxième classe, celle des nombres figurés, se compose des séries suivantes

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, etc.

1, 3, 6, 10, 15, 21, 28, etc.

1, 4, 10, 20, 35, 56, 84, etc.

dont la formation est bien simple. La première n'est autre chose que la suite non

interrompue des nombres entiers, et chaque des autres se forme en ajoutant, pour composer chaque terme, au terme qui précède dans la ligne horizontale, le terme de la série qui précède ayant même rang que celui à former. C'est ainsi que le quatrième terme 10 de la deuxième série se forme par l'addition du troisième terme 6 de la même série, au quatrième terme 4 de la série qui précède. Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur ce sujet, nous ne ferons même que citer quelques nombres tels que les *nombres barlongs, oblongs, circulaires ou sphériques, diamétraux, parallélogrammes, parallépipèdes*, etc., etc., dont les noms sont tous déduits de relations plus ou moins directes, avec des figures géométriques, et qui jouissent tous de propriétés particulières. Cet art de combiner ainsi les nombres, pour en faire des composés plus ou moins bizarres, a dû sans doute ses développements et la faveur dont il a joui aux recherches de l'astrologie judiciaire et de la science cabalistique, qui accordaient un grand pouvoir et des vertus occultes plus ou moins saillantes à certains arrangements de chiffres. Mais, si l'astrologie a fait fleurir la science des nombres, ce n'est pas elle qui doit porter le reproche de lui avoir donné le jour. L'antiquité connaissait déjà cette science, et, pour ne citer que le nom le plus éminent entre tous, Pythagore enseignait à ses disciples une théorie complète des propriétés inhérentes aux divers nombres. — Dans son système, l'unité représentait la Divinité, qui contient tout et de qui tout découle. Le nombre deux était le mauvais principe, et tout les nombres commençant par ce chiffre étaient voués à la haine et au mépris. Le nombre 3 était le symbole de l'harmonie parfaite. Le nombre 4, celui qui donnait l'idée de Dieu et de sa puissance, etc., etc. Un apôtre chrétien, saint Augustin, a partagé sur ce sujet toutes les idées du philosophe grec. — Ici se termine ce qu'on peut dire de général sur le nombre considéré comme collection d'unités. Nous n'avons plus

qu'à énumérer rapidement quelques significations particulières de ce mot.

**NOMBRE ORDINAL.** Quand on envisage plusieurs objets, on peut les considérer sous le rapport du nombre que forme leur collection ou sous celui du rang que chacun d'eux occupe relativement aux autres. De cette seconde manière d'envisager une réunion d'objets naît une espèce de *nombres* à laquelle on donne l'épithète d'*ordinaux*, tandis que les nombres qui indiquent collection reçoivent celle de *cardinaux*. Les nombres ordinaux sont : premier, deuxième ou second, troisième, quatrième, etc. Leur nom se forme, abstraction faite de *premier*, du nom de *nombre cardinal correspondant*, auquel on ajoute *ième*, après avoir toutefois retranché préalablement l'e final, s'il s'en trouve un dans le nombre cardinal. Excepté *premier*, qui s'écrit 1<sup>er</sup>, tous ces nombres se représentent par le signe du nombre cardinal correspondant que l'on surmonte d'un petit 7 vers la droite.

**NOMBRE (grammaire).** En langage grammatical, on entend par *nombre* la propriété qu'ont les mots dont le discours se compose d'indiquer l'unité ou la pluralité des objets ou des personnes auxquelles ils se rapportent. A l'exception d'un petit nombre, les langues ne possèdent que deux nombres, le *singulier*, qui indique l'unité, et le *pluriel*, qui indique la multiplicité. L'hébreu, le grec et le polonais admettent un troisième nombre, le *duel*, qui s'emploie lorsqu'on parle de deux personnes ou de deux choses, et qui fait seulement sentir son influence sur les désinences des verbes. Ce nombre n'est du reste d'un fréquent usage dans aucune des langues qui l'admettent, et qui ne l'ont reçu qu'après coup et par irrégularité (v. SINGULIER, PLURIEL, et DUEL).

**NOMBRE (éloquence).** La rhétorique s'est aussi emparée de ce mot, qu'elle emploie à désigner les mesures, les cadences, les proportions rythmiques propres à rendre les chants ou les vers agréables à l'oreille. Cette expression emporte le plus souvent avec elle l'idée de quelque pompe dans le



style, et ne peut guère s'appliquer dans la prose qu'aux périodes dont la marche est grave et soutenue.

**NUMBRE D'OR.** On appelle ainsi le nombre qui indiquait anciennement à quelle année du cycle lunaire appartenait une année déterminée. Développons ceci. — La lune, dans sa marche autour de la terre, est soumise à des variations considérables qui se reproduisent périodiquement, après un intervalle d'à très peu près 19 années. Les anciens astronomes avaient assigné à cette période de variations un intervalle exact de 19 années, qu'ils nommèrent *cycle lunaire*. D'après cela, les nouvelles lunes et toutes les phases de ce satellite devaient se reproduire absolument de la même manière, à 19 années de distance; et, pour savoir à tout jamais les variations de la lune, il suffisait de connaître exactement ces variations pendant un cycle lunaire. On se trouva ainsi naturellement conduit à partager la série des années en séries partielles de 19, numérotées à partir d'une année déterminée, et, dans toutes les années marquées du même nombre devaient se reproduire des variations absolument identiques de la lune. De là l'usage du nombre d'or, qu'il suffisait de connaître pour avoir l'ensemble des phases lunaires dans l'année à laquelle il se rapportait. Maintenant, les choses sont changées, la période, ou cycle lunaire, n'étant pas exactement de 19 ans, déjà, en l'année 300 de notre ère, il y avait dans les variations de la lune une différence d'un jour; en 1582, cette différence était de quatre jours. C'est alors que le pape Grégoire réforma le calendrier Julien. On retira au nombre d'or la prérogative dont il avait joui jusqu'alors pour se servir du cycle des *épactes* (v. ce mot); et, dans le calendrier grégorien, le nombre d'or ne sert plus qu'à trouver ce nouveau cycle. Du reste, quel que soit l'usage de ce nombre, il est un moyen bien simple de le chercher pour toutes les années de notre ère. L'année de la naissance de J.-C., qui est celle d'où nous comptons, était la deuxiè-

me année d'un cycle lunaire, et, par suite, avait 2 pour nombre d'or : d'après cela, il suffit d'ajouter un au numéro de l'année dont on veut savoir le nombre d'or, et le reste de la division par 19 donnera ce nombre; seulement, quand le reste est zéro, c'est 19 qu'il faut prendre. On trouve, en suivant cette règle, que 14 est le nombre d'or de la présente année 1837. — L'étymologie du mot *nombre d'or* est assez incertaine. On suppose cependant que ce nom lui vient de l'usage qu'avaient les Athéniens d'écrire, chaque année, ce nombre en chiffres d'or dans la place publique.

**NOMBRES (Livres des).** On appelle ainsi le quatrième livre du *Pentateuque*. Il a reçu ce nom des Septante, parce que ses trois premiers chapitres sont consacrés au dénombrement des Hébreux et des Lévités. Les 33 autres chapitres contiennent le récit des campagnes des Israélites dans le désert, et des guerres de Moïse contre les rois Jéhon et Og, et les Madianites. C'est dans ce livre qu'il est parlé de la désobéissance du peuple aux ordres du prophète, de l'ingratitude dont il paya ses bienfaits, et des châtiments que Dieu lui infligea pour ses murmures. On trouve aussi plusieurs lois de Moïse dans ce livre, qui semble une espèce de journal des actions du peuple de Dieu.

L.-L. VAUTHIER.

**NOME**, terme d'antiquité, mot emprunté du grec, et qui signifie proprement *loi*. Lorsqu'on parle de la poésie des anciens, on désigne ainsi une espèce de chant en l'honneur d'Apollon, comme le *Dithyrambe* était en l'honneur de Bacchus. Quand il s'agit de la musique des anciens, c'était un chant, un air, assujéti à certaine cadence, de laquelle il n'était pas permis de s'écarter en changeant à son gré le ton de la voix ou celui des cordes de l'instrument. Il y en avait pour le luth ou la guitare et pour la flûte. Les nomes empruntaient leurs dénominations à certains peuples : *nome éolien*, *nome béotien*; ou à la nature du rythme : *nome orphien*, *nome trochaïque*; ou à leurs inventeurs : *nome hié-*

*racien*, *nome polymnestan*; ou à leur sujet : *nome pythique*; ou enfin à leur mode : *nome aigu*, *nome grave*. — *Nome*, dans une autre acception, signifie *préfecture*, *gouvernement*. Les fonctionnaires placés à la tête de ces provinces s'appelaient *nomarques*. *Nome* se dit surtout des différents pays de l'Égypte, suivant une ancienne division du pays. L'Égypte fut partagée sur l'ordre de Sésostris en 36 *nomes*. X.

**NOMENCLATURE** (du latin *nomenclatura*), est un terme qui signifie *manifestation*, *exposition*, *dénombrement* des noms. Aussi, à Rome, appelait-on *nomenclateurs* les gens qui, lors de quelque élection dans les assemblées du peuple, se chargeaient d'apprendre aux candidats les noms de tous les citoyens qu'ils rencontraient, afin que ces solliciteurs fussent en état de saluer chacun par son nom, selon la règle très sensée de la civilité romaine. La dénomination de *nomenclateur* était encore appliquée aux esclaves qui, dans un banquet, faisaient ranger les convives à table, en appelant chacun par son nom. C'est de ces anciens usages romains que sera sorti le mot *nomenclature*, qui fut d'abord propre à la botanique seulement, qui s'étendit ensuite aux diverses parties de l'histoire naturelle, puis à d'autres sciences, et surtout à la grammaire. En général, le mot *nomenclature* sert à désigner la méthode qui assigne aux divers objets dont s'occupe une science, les noms qui peuvent le mieux faire sentir en quoi ils diffèrent les uns des autres. On dit la *nomenclature* de la botanique, de la minéralogie, de la physique; on dit également la *nomenclature* d'un dictionnaire pour embrasser d'un seul coup l'ensemble et le classement de tous les termes qui le composent. La *nomenclature* d'une langue est le catalogue des mots ordinaires de cette langue, lequel catalogue a pour objet d'en faciliter l'usage à ceux à qui on l'enseigne. On pourrait, dit un grammairien, définir ce mot *nomenclature*, la grande science de la mémoire. Nous ajouterons qu'il est aussi

des cas où le jugement est indispensable pour faire une bonne *nomenclature*. Chez nous, on donne le nom de *nomenclateur* à celui qui s'occupe de travaux de nomenclature.

CHAMPAGNAC.

**NOMINAL**, **NOMINATAIRE**, **NOMINATEUR**, **NOMINATION**. *Nominal* est ce qui dénomme ou est dénommé : l'appel *nominal* est l'action d'appeler successivement par leur nom les membres d'une assemblée, d'un corps. Prières *nominales* se disaient jadis d'un droit honorifique qu'avaient les patrons et hauts justiciers d'être nommés aux prières du prône. La valeur *nominale* est la valeur exprimée sur un papier-monnaie, sur un effet de commerce, laquelle est ordinairement au-dessus de la valeur réelle. — Le *nominataire* était celui que la faveur royale appelait à un bénéfice. Le *nominateur*, celui qui nommait ou avait le droit de nommer à ce bénéfice; le roi était le *nominateur* des bénéfices consistoriaux, des bénéfices qui vquaient en régle. — *Nomination*, c'est l'action ou le droit de nommer à quelque emploi, à quelque charge, à quelque dignité : *nomination* aux places vacantes dans un tribunal; places à la *nomination* du roi. Il se dit aussi dans le sens passif en parlant de celui qui a été nommé : je ne l'ai point encore vu depuis sa *nomination* au ministère. X.

**NOMINATIF** (du latin *nominativus*, sous-entendu *casus*), premier cas de la déclinaison. Comme on vient de le voir, ce mot a été formé d'un verbe latin qui signifie *nommer*. Le *nominatif* est le sujet de la phrase; c'est le nom ou le pronom auquel se rapporte l'action ou l'état exprimé par le verbe; c'est un cas par lequel on exprime une chose qu'on veut simplement nommer, ou qui fait le sujet d'une proposition. Quand on dit : *Le trône*, *l'autel*, on ne fait que nommer les choses que ces mots signifient; mais quand on dit : *Le trône croule*, *l'autel est abandonné*, on exprime ces mêmes choses comme sujets d'une proposition, et les noms *trône*, *autel*, sont au *nominatif* dans les deux circonstances. Un nom mis au *nominatif* ne peut jamais être

deux chambres, celle du sénat, présidée par le roi, celle des députés, où siégeaient les nonces, et que présidait un maréchal : le roi n'avait pas le droit de dissoudre celle-ci. Cette organisation finit avec l'existence de la Pologne en 1796. Lors de la création du duché de Varsovie, en 1807, Napoléon rétablit en partie cet ordre de choses. Huit ans plus tard, l'empereur Alexandre octroya une charte qui établit qu'il y aurait deux chambres comme par le passé. C'est une de ces diètes qui, en 1830, présida aux destinées de la Pologne pendant la dernière guerre, et qui, après la chute de Varsovie, arrêta que les membres, réunis au nombre de trente-trois, auront le droit de statuer légalement, même en pays étranger. Réfugiés maintenant, ils attendent l'occasion de remplir ce legs-mandat, légal pour tous ceux qui professent la maxime : *causas, non fata, sequor*.

C<sup>te</sup>. SIGISMOND PLATER.

**NONCHALANCE**, négligence, manque de soin, mollesse, abandon, *paresse* (v. ce dernier mot).

**NONE**, l'une des heures canoniales, qui se récite à la neuvième heure du jour, g.-à-d. vers les trois heures après midi. Suivant les SS. Pères, elle a été établie pour rappeler la mort du Sauveur. Comme toutes les autres petites heures, none est composée d'un hymne, de trois psaumes, d'un capitule, d'une oraison et d'un répons. J.-G. C.

**NONES** (chronologie). C'était, dans le calendrier romain, le cinquième jour des mois de janvier, février, avril, juin, août, septembre, novembre et décembre; et le septième des mois de mars, mai, juillet et octobre. Ces quatre derniers mois avaient six jours avant les *nones*, et les autres quatre seulement. Ces vers latins servirent à fixer leurs places dans la mémoire.

*Sex Maius nones, october, julius et mares,  
Quatuor ac reliqui.*

Le sens de ces vers est : mars, mai, juillet et octobre comptent six jours avant les *nones*, et les autres mois quatre. Ce mot est venu, apparemment, de ce que

le jour des *nones* était le neuvième avant les ides. Les mois de mars, mai, juillet et octobre avaient six jours avant les *nones*, parce que ces quatre mois étaient les seuls qui dans l'année de Numa eussent 31 jours; les autres n'en avaient que 19; mais quand César réforma le calendrier, et qu'il donna 31 jours à d'autres mois, il ne leur donna point 6 jours avant les *nones*. On comptait les jours depuis les *nones*, en rétrogradant, comme depuis les calendes, de sorte que le premier jour après les calendes, ou le second du mois, s'appelait *sextus nonarum*, pour les mois qui avaient six jours avant les *nones*, et *quartus nonarum* pour ceux qui n'en avaient que quatre. Les *nones* étaient un jour néfaste : aucune divinité, dit Ovide, dans ses *Fastes*, ne l'avait pris sous sa protection; l'Hymen l'avait pris en horreur; nul n'osait, ce jour-là, ser- rer les nœuds du mariage; Auguste lui-même, dit Suétone, n'entreprenait rien de sérieux durant ces jours sinistres, qui étaient consacrés aux mânes. D.-B.

**NONNE, NONNAIN**, religieuse. Il ne se dit guère plus qu'en plaisanterie. (V. COMMUNAUTÉ, CONGRÉGATION, COUVENT, etc.)

**NONOTTE** ou **NONNOTTE** (CL.-FRANÇOIS), savant jésuite, né à Besançon vers l'année 1711, fut, après Fréron, un des hommes contre lesquels Voltaire se déchaîna avec le plus grossier emportement et la plus insigne mauvaise foi. Nonotte était surtout versé dans l'histoire ecclésiastique et dans la théologie. Quand parut le fameux *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, il prit la plume pour réfuter les fautes répandues dans cet ouvrage, notamment celles qui tiennent aux opinions philosophiques; car on sait que Voltaire arrangeait les faits suivant ses vues particulières, et qu'il ne respectait guère la vérité quand il pouvait, à ses dépens, prêter un ridicule ou un vice à l'église catholique. Le livre de Nonotte intitulé *Erreurs de Voltaire* parut à Lyon, en 1762, et obtint en peu d'années plusieurs éditions; succès entièrement dû au mérite du li-

vre, qui, non seulement se fait lire avec plaisir, mais encore se distingue par une érudition peu commune et par une critique pleine de décence. Mais souvent on a grand tort d'avoir trop raison contre certaines gens : l'irascible Voltaire était de ces gens-là. De ce moment, il déclara une guerre implacable à Nonotte, et ne cessa de le harceler de ses sarcasmes, de ses injures et de ses calomnies pseudonymes. Tantôt il lui reproche d'avoir été régent de collège et prédicateur de village ; tantôt il l'accuse de lui avoir proposé, à lui Voltaire, de lui vendre son livre pour mille écus ; ou bien il lui dit que son cher père était croche-teur, qu'il sciait du bois à la porte des jésuites, et autres pareilles gentillesses. Tout cela n'était ni très piquant ni très digne d'un philosophe, en supposant même que c'eût été la vérité. Ce sont de bien tristes arguments, dont rougiraient les esprits les plus ordinaires ; mais toutes les armes semblaient bonnes au patriarche de Ferney quand il s'agissait de poursuivre ceux qui n'étaient point en adoration devant lui. Malgré les injures et les diffamations de Voltaire, la modération de Nonotte ne se démentit point ; il continua ses travaux littéraires avec le même zèle. L'académie de Besançon lui donna une preuve d'estime en l'admettant au nombre de ses membres. Il était d'une extrême simplicité dans ses vêtements et dans son intérieur, quoique Voltaire le taxe de vanité. Il mourut dans sa ville natale, le 3 septembre 1793, à l'âge de 82 ans. Nonotte a laissé, outre l'ouvrage dont nous avons parlé : 1° un *Dictionnaire philosophique de la religion*, qui parut, dit-on, pour la première fois à Besançon, dès 1744, en 2 vol. in-12, et dont la seconde édition, formant 4 vol. in-12, est d'Avignon (1772) ; 2° *Lettres d'un ami à un ami sur les honnêtetés littéraires* (1767, in-8°) ; 3° *Principes de critique sur l'époque de l'établissement de la religion chrétienne dans les Gaules* (Avignon, 1789, 1 vol. in-12) ; 4° *Les philosophes des trois premiers siècles de l'église*

(Paris, 1789, 1 vol. in-12). Le jésuite Nonotte avait pour frère un artiste distingué, Donat Nonotte, peintre du roi et membre de l'académie de peinture.

CHAMPAGNAC.

**NOPAL**, nom qu'on donne en Amérique à tous les cactiers qui ont les tiges aplaties et articulées, principalement à celui sur lequel se trouve la cochenille (v. ce mot et aussi CACTUS et CIERGE). X.

**NORD**, terme de marine servant à désigner le pôle arctique ou septentrional : *boreas*, *septentrio*, *aquilo*. L'étoile du nord est la dernière de la queue de la petite ourse. Un vaisseau porte le cap au nord. La boussole (v.) tend vers le nord. On dit qu'elle décline quand elle ne marque pas le nord précisément, qu'elle s'en écarte un peu, soit vers l'est, soit vers l'ouest. Le soleil revient en été vers le nord ; le vent tourne au nord ; être au nord de la ligne, c'est être au nord de l'équateur. Plus conséquents que nous dans leurs idées, les Allemands, quand ils comparent le nord au sud, disent le *minuit*, par opposition au *midit*. Nous n'en sommes pas encore là. — *Nord* signifie aussi la partie du monde qui est septentrionale, à l'égard de quelque autre pays : *Pars ad boream sita*; *septentrionalis*. La Belgique est au nord de la France. « Du temps de Justinien II, dit Bossuet, la foi s'étendait et éclatait vers le Nord. » — *Nord*, est encore le nom par lequel on désigne un des quatre vents cardinaux (v.), celui qui vient du septentrion, et qu'on appelle autrement la *bise*, ou la *tramontane* dans la Méditerranée (*ventus aquilonius, boreas*). Les jardiniers appellent nord le côté exposé au septentrion, et, par conséquent, le côté méridional de leurs enclos. — Ces mots *nord*, *sud*, *est* et *ouest*, sont de vieux termes français dont on se servait du temps de Charlemagne, bien qu'ils passent aujourd'hui pour être d'origine allemande. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on les retrouve dans toutes les langues anciennes et modernes des pays septentrionaux. Guichard, qui veut découvrir dans l'hébreu l'origine de tous les au-

tres idiomes, prétend que *nord* vient de *nod*, pays où Caïn se retira après son crime. Les raisons qu'il apporte à l'appui de son opinion nous paraissent peu convaincantes. — *Nord* est un groupe de quatre petites îles de la mer Jaune, à l'entrée du golfe de Liao-Tong, au nord des îles Mia-Tan, lat. N., 38° 22'; long. E., 118° 38'; un autre groupe de petites îles de l'Australie, les plus septentrionales de l'archipel de la Louisiade; un cap ou rocher de l'île de Magerøe, en Norvège, formant l'extrémité septentrionale de l'Europe; lat. N., 71° 10'; long. E., 23° 40'; et, enfin, la mer appelée par les anciens *Oceanus Germanicus*, ou *Cimbricus*, partie de l'océan Atlantique, située entre l'Angleterre, la Norvège, le Danemark, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique et la France; longueur 280 lieues, largeur 140. X.

**NORD** (Expéditions au pôle du). Il y a trois siècles que de téméraires navigateurs anglais nous révélèrent le monde arctique, entouré de ténèbres et de glaces. Forbisher parcourut, en 1577, une des nombreuses entrées de la baie d'Hudson. Davis découvrit le passage (détroit de Davis) entre la côte occidentale du Groënland et la côte orientale de l'Amérique du nord. Hudson découvrit et étudia en 1610 le détroit et la baie auxquels il a donné son nom. Baffin explora en 1616 les contrées septentrionales et orientales du golfe qui a également reçu son nom, et vers lequel le détroit de Davis avait montré la route. Sur la côte occidentale (74° 30' latitude nord), il trouva un détroit qu'il appela le Sund de Lancaster, mais dans lequel il ne put pénétrer. Jones, Middleton et d'autres (1742), visitèrent les côtes de l'ouest, du sud et du nord de la baie d'Hudson. Tous aspiraient à trouver un passage vers l'ouest, et un prix que proposa en 1746 le parlement pour celui qui ferait cette découverte donna naissance au voyage d'Ellis. Plus tard, en 1771, Hearn, partant des colonies du nord-ouest de la compagnie de la baie d'Hudson, et Mackenzie, en 1780, de celles de la compagnie du

nord-est, poussèrent leurs excursions vers le Nord. Ils découvrirent (69° 71' de latitude) la mer Glaciale du pôle nord, dans laquelle deux fleuves ont leur embouchure. Hearn trouva l'orifice des mines de cuivre, et Mackenzie le fleuve auquel il donna son nom, ainsi que l'île de la Baie. A cette époque, Barington (*Possibility of approaching the north pole asserted*, nouvelle édition, Lond. 1818) chercha à prouver qu'en certaines saisons la mer Arctique était assez délivrée des glaces pour permettre de s'approcher du pôle. Le gouvernement envoya à cet effet, en 1773, le capitaine Phipps, nommé plus tard lord Mulgrave, avec deux vaisseaux au Spitzberg, près de la Nouvelle-Zemble; mais les montagnes de glace qu'il rencontra sous les 80° 48' de latitude l'empêchèrent de pousser plus loin. Cook lui-même, arrivé en 1773 du détroit de Bering, au 70° degré de latitude, ou au cap de glace, le point le plus septentrional de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, avait été arrêté par des montagnes de glace. Ces tentatives des Anglais, celles des Russes et des Hollandais, ont suffisamment prouvé que le passage du nord-est de la mer Atlantique à la mer Pacifique est introuvable. On prétend cependant que le Cosaque Simoen Deschneff a, en 1648, navigué depuis la mer Glaciale jusqu'à Auadir, en passant par le détroit de Bering. L'historiographe russe Müller assure avoir découvert en 1736 le manuscrit du rapport de ce voyage dans les archives de Jakutsk; mais cette relation et le voyage dont elle parle paraissent fabuleux. Cependant, les polistes, tels que Barrow (dans son *Chronological history of voyages into the polar regions*, Lond. 1818) et plusieurs autres, prétendaient que le chemin le plus court du nord-ouest de la baie de Baffin, autour des côtes de l'Amérique septentrionale, là où les fleuves de Mackenzie se jettent dans la mer Glaciale, jusqu'au cap de Glace et au détroit de Bering, était le chemin du pôle lui-même, que probablement les glaces ferment en tout temps. « On avait

eu le tort, disait Barrow, de se tenir trop près des côtes, entourées de montagnes de glaces; mais on devait trouver un chemin au milieu de la mer du pôle, dont le diamètre est de plus de 4,000 lieues, et qui, s'étendant entre le Groënland et le Spitzberg, présente des abîmes sans fond, dont les eaux perpétuellement agitées ne peuvent se geler. » Il cita, à l'appui de son opinion, les faits suivants : « La mer du pôle est ouverte vers les côtes septentrionales du Spitzberg; les Russes séjournent dans ces contrées pendant l'hiver sous une latitude de 80 degrés; les daims mêmes y multiplient. On ne peut en dire autant de la Nouvelle-Zemble (75° lat.). » De là, il concluait que la température est moins rigoureuse au Spitzberg que dans cette dernière île. Au reste, le froid est beaucoup plus vif et plus pénétrant sur la côte orientale que sur la côte occidentale. Depuis 5 ans, en même temps qu'on observait la déclinaison de l'aiguille aimantée vers l'ouest, on remarquait que des masses énormes de glace s'étaient fondues et avaient disparu dans le voisinage du Groënland, peut-être par suite de leur pesanteur croissante, des tremblements de terre ou de plusieurs hivers successifs moins rigoureux. Depuis 1815, les montagnes et les îles de glace qui flottent jusqu'à la lat. du nord sont d'une grande étendue. — Plusieurs pêcheurs de baleine ont raconté que la côte orientale du Groënland jadis entièrement cachée par les glaces, est aujourd'hui visible. D'autres faits, à l'appui de cette opinion, ont encore été cités : on a rapporté que les courants qui se dirigent au nord, au sud, par les détroits de Davis et de Béring, occasionnent un mouvement perpétuel circulaire des eaux de l'océan Atlantique et de la mer Pacifique, ce qui est prouvé par la grande quantité de bois flottant qui vient du nord le long des côtes de l'Islande et du Groënland. On prétend même qu'on a tué, au sud du détroit de Béring, des baleines qui avaient été déjà blessées par des marins du Spitzberg, comme on pouvait en juger par l'examen des har-

pons, d'où on concluait que le passage par la baie de Baffin ou par le bassin du pôle n'était pas problématique. — D'après les traditions historiques, la mer du pôle, vers la côte orientale de l'ancien Groënland, est impraticable depuis environ quatre siècles. En effet, la colonie qui y fut fondée en 983 par Éric-le-Rouge ne rencontra à cette époque aucun obstacle sérieux; mais la côte a été, depuis l'an 1400, tellement obstruée par d'énormes masses de glace que l'on n'a pu, jusqu'à ce jour, rétablir aucune communication avec cette colonie, qui, suivant toutes les apparences, est entièrement détruite. Depuis lors, le sol de l'Islande, qui jadis était couvert d'immenses et impenétrables forêts, n'a rien conservé de l'ancienne richesse de sa végétation. Il faut ajouter à cela que l'aurore boréale, dont les variations dépendent de la gelée, du dégel, des chocs et des ruptures des glaces du pôle arctique, dans le siècle qui a suivi l'invasion des glaces sur les côtes de l'ancien Groënland, a commencé à se montrer fréquemment, et qu'elle est devenue très rare depuis qu'on s'est aperçu de la diminution des glaces arctiques. C'est sur ces observations que s'est établie l'opinion que, par la même raison que les glaces du pôle arctique se sont accumulées, elles peuvent aussi diminuer et ouvrir passage au pôle du nord; on en a également déduit la conjecture que le Groënland, dont les côtes orientales étaient connues jusqu'au 80° deg. de lat., et dont les côtes occidentales avaient été explorées jusqu'aux 77° 30', était une île, et que la baie de Baffin communiquait par un détroit avec la mer Glaciale. Mais, en revanche, on ne croit pas que l'Amérique, de l'autre côté du cap de la Glace, tienne à la Nouvelle-Sibérie et au nord de l'Asie. — Toutes ces considérations engagèrent le gouvernement anglais, et plus tard le gouvernement russe, à entreprendre des expéditions au pôle, lesquelles, non seulement avaient pour but de rechercher le passage au nord-ouest, mais encore de déterminer les limites de l'Amérique du Nord et de l'Asie septen-

trionale; de s'assurer en outre si en effet un vaste continent s'étendait autour du pôle, qui, vers l'est, fût adhérent à l'Amérique du Nord, et vers l'ouest à la Nouvelle-Sibirie, ou au vaste pays que Sentikof prétend avoir vu au nord de la Sibirie; ou si enfin, comme plusieurs savants le croyaient, l'Amérique du Nord était entièrement séparée des autres contrées septentrionales. Un acte du parlement assura une prime de 20,000 livres sterling au premier navigateur qui parviendrait à entrer dans la mer Pacifique par le passage du nord-ouest, et une de 5,000 livres au premier vaisseau qui toucherait au pôle du Nord ou le dépasserait. En 1819, le prince régent institua des prix de 5 et de 15,000 livres sterling pour les vaisseaux qui parviendraient à pénétrer jusqu'à certains points désignés de la mer Arctique. — Le gouvernement anglais fit entreprendre dans l'été deux voyages d'exploration au pôle. Le capitaine Buchan, avec les vaisseaux le *Trent* et la *Dorothée*, fut chargé de rechercher entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble le passage par le pôle dans la mer Pacifique. Le capitaine Ross, avec les vaisseaux l'*Isabelle* et l'*Alexandre*, devait rechercher le passage du nord-ouest par le détroit de Davis et la baie de Baffin dans la mer Glaciale, et de là dans la mer Pacifique par le détroit de Bering. Les capitaines et les hommes d'équipage avaient été choisis avec le soin le plus scrupuleux; les vaisseaux avaient été pourvus d'approvisionnements considérables et de tout ce qui était nécessaire au voyage. Le capitaine Buchan n'arriva que le 29 juillet 1818 au-delà du Spitzberg (80° 32'); il resta trois semaines au milieu des glaces et revint en Angleterre le 10 octobre. Le capitaine Ross, qui devait surtout explorer la côte occidentale de la baie de Baffin, ne put arriver (le 9 août 1818) que sous les 75° 55' de lat., et aux 65° 32' de long. occidentale. Il examina la côte à l'ouest du Groënland, et découvrit ses parties septentrionales, auxquelles il donna le nom de Pays-Arctique (*Arctic-Highlands*), à

l'angle nord-est de la baie entre les 76° et les 77° de lat., et les 60-72° de long. occidentale. Cette contrée présentait une étendue de côtes de 120 milles anglais de longueur, se dirigeant vers le nord-ouest, couverte de montagnes, et dont les bords étaient encombrés de glaces. Il y trouva de la mousse, de la bruyère et des herbes grossières, du gibier, des lièvres surtout, et un fragment assez considérable de fer natif. Le seul animal qu'il y remarqua est le chien, dont les Groënlandais se servent pour tirer leurs traîneaux, construits d'os de chiens de mer. — La langue des habitants de ce pays est un dialecte de celle des Esquimaux. Leur couleur est celle d'un cuir sale; leur taille ordinaire est de cinq pieds; il sont dans l'habitude de se frotter d'huile de baleine, ce qui leur donne une odeur infecte. Leur nourriture est simple: elle se compose de chair crue ou bouillie. Ces peuples n'ont aucune idée de la Divinité, mais ils croient aux sorciers. Les femmes fécondes sont très estimées chez eux. Ils accompagnent de hideuses contorsions et de mouvements convulsifs leurs chants peu harmonieux, et leurs danses moins gracieuses encore. Ils n'ont aucune connaissance des autres parties du monde. Le capitaine Ross eut occasion de s'assurer que tous les rapports du capitaine Baffin étaient vrais et exacts. Ses découvertes ne commencèrent qu'au-delà des 74° 30' de lat.; il parvint jusqu'au 77° 40' à l'extrémité septentrionale de la baie de Baffin. Sa découverte la plus importante pour la science géographique est l'appréciation exacte de la situation de cette baie, qu'on avait jusqu'alors supposée à 10° plus loin à l'ouest. Les glaces l'empêchèrent d'approcher des côtes du nord; le temps était si nébuleux que ce ne fut qu'au bout de trois mois (le 30 août) qu'il aperçut la première étoile. Du reste, il acquit la conviction qu'il n'existait dans le détroit de Davis et dans la baie de Baffin aucun passage pour pénétrer dans la mer glaciale. Cependant, il n'avait pas pu explorer avec assez de soin le détroit de Lancaster (74° 30') et

un espace de 200 milles anglais, surtout le détroit de Cumberland (63° lat.) où se montre en effet un courant, ainsi que la Répulse, baie de Middleton, au nord-est de la baie de Baffin; il était trop tard dans ces parages (le premier octobre), et il fut obligé de quitter en hâte la côte glaciale, afin de pouvoir retourner en sûreté avec ses vaisseaux (*v. Discovery for the purpose of exploring Baffin's bay*, par Ross, Lond. 1818, 4 vol.). Le gouvernement anglais confia en 1819 au compagnon de voyage du capitaine Ross, au lieutenant Parry, l'importante mission de faire une nouvelle excursion dans la baie de Baffin. Celui-ci, avec les vaisseaux l'*Hécla* et le *Griper* (lieutenant Liddon), parvint au détroit de Lancaster par le canal de Barrow, qu'il traversa pour la première fois. Là, il explora l'entrée du Prince-Régent, vers l'île du Sud, dans la mer Polaire, et séjourna dans un port sur les côtes d'une île déserte, qu'il nomma l'île de Melville (74° 45' long.). Il avait, le 10 septembre, passé 110° de lat.; il gagna ainsi le premier prix accordé par le parlement. D'après ses découvertes, il devint constant qu'il existait une suite non interrompue de côtes, au nord du détroit de Lancaster et du canal de Barrow jusqu'au 90° deg. de long. orientale. A partir de ce point jusqu'à l'île de Melville, il ne rencontra que des îles isolées, tandis que sur la côte méridionale, en se dirigeant vers l'ouest, il reconnut un continent de l'autre côté du détroit du Prince-Royal, vers l'est, lequel aboutissait à une plaine de glaces qui s'étend jusqu'aux Arctic-Highlands, et que l'on aperçoit même de l'île de Melville, située au sud-est. Le pays au nord du détroit de Barrow et de cette dernière île parut être une espèce d'archipel, dont une des îles fut nommée par Parry *Nord-Devon*. Avec onze des hommes de son équipage, il parcourut l'île de Melville, et, le 6 juin, il arriva à la côte septentrionale (75° 34' 47" de lat., et 110° 36' 52" de long. de Greenwich). Il n'y aperçut aucun habitant, mais trouva des huttes d'Esquimaux abandonnées, un bœuf

et des rennes. Le 10 août, il quitta cette île, où il avait séjourné 10 mois. Il navigua alors en se dirigeant vers l'est, découvrit au sud la côte de Banks; mais le 16 août 1820, sous le 113° 46' 33" de long. (le point le plus avant à l'ouest où l'on eût pénétré jusqu'à ce jour dans la mer Polaire, sous les 74° 27' 50" de lat.), il rencontra d'immenses plaines de glaces immobiles, et fut obligé de rentrer dans le détroit de Davis et de revenir en Angleterre, où il aborda dans le port de Leith le 29 octobre. Les découvertes, fruits de cette première expédition avaient fait concevoir l'espérance que la grande entreprise qu'on avait en vue réussirait enfin, et le courageux capitaine Parry, mettant de nouveau à la voile, le 8 mai 1821, avec deux vaisseaux, commença son troisième voyage au pôle du Nord (le second où il fut chargé du commandement). Ses vaisseaux étaient approvisionnés avec le plus grand soin et pour plusieurs années. L'exploration commença entre les 62° et 68° deg. de lat., dans la baie d'Hudson, afin d'étudier les golfes situés au nord. Le premier, la baie de Répulse (68°), n'offrit aucun passage à l'ouest (le 22 août). Le but principal de l'expédition ne fut pas atteint. Le capitaine Parry navigua au nord, dans l'espoir de pouvoir parvenir à trouver un passage vers l'est; mais, après avoir exploré une étendue de côtes de près de 200 milles anglais, dont la moitié, et surtout la partie située à l'est de la baie de Répulse, appartient à un continent, il fut obligé, par l'agglomération des glaces flottantes, de revenir sur ses pas et de relâcher le 8 octobre dans un port. Il y séjourna tout l'hiver, comme il l'avait fait l'année précédente, s'occupant d'observations astronomiques et physiques. Les hommes de son équipage cherchaient à combattre l'ennui de cette longue station par des représentations théâtrales. Ils jouirent du spectacle imposant d'une magnifique aurore boréale et d'un clair de lune double. Des Esquimaux, peuples doux et hospitaliers, les visitèrent; ces hommes de la nature aimaient à s'instruire; leur



musique était douce et assez harmonieuse. Les navigateurs anglais assurèrent que leur rencontre leur avait causé un vif plaisir dans ces déserts froids et couverts d'une éternelle obscurité. Par une température de 25 deg., on faisait des excursions pédestres, tantôt dans l'intérieur du pays, tantôt le long des côtes. Bien que la gelée continuât pendant cinq mois avec une rigueur excessive, on trouva que la glace formée sur la mer n'avait pas une épaisseur de plus de 4 pieds. Des murs de neiges, amoncelées autour des vaisseaux et sur le pont amortissaient d'une manière sensible la rigueur du froid. Les Eskimaux se creusaient des cabutes dans la neige et y posaient des fenêtres de glace. Les vaisseaux ne furent délivrés par la débacle que le 30 juin. Le capitaine Parry remit immédiatement à la voile et se dirigea vers le nord; le 13 juillet, on découvrit le fleuve de Barrow sur une côte pittoresque, couverte d'herbes verdoyantes. Ce fleuve, en tombant du haut de rochers escarpés, forme une magnifique cataracte. Le capitaine Parry fit plusieurs excursions par terre, observa la déviation de l'aiguille aimantée, découvrit les détroits de Fury et d'Hécla, entra la presqu'île de Melville (qu'il ne faut pas confondre avec l'île de Melville) et l'île de Cockburn au nord. Vers l'ouest, on n'aperçut pas la terre; mais d'énormes masses de glace empêchèrent les vaisseaux de pénétrer dans la mer Polaire; Parry fut obligé de se contenter d'explorer l'île d'Amherst (69° 45' de lat. et 84° de long. de Greenwich). Vers la fin du mois de septembre, les bâtiments revinrent à Igloobik (69° 20' de lat.). Il y séjourna parmi les Eskimaux. Le 7 août 1823, il reprit de nouveau la mer, et suivit le même itinéraire pour tâcher de pénétrer dans la mer Polaire; mais l'étroit passage était obstrué, et comme Parry, à cause du scorbut, qui faisait de grands ravages dans son équipage, n'osait pas continuer sa route avec le seul vaisseau la *Furie*, les deux bâtiments retournèrent sur leurs pas dans les derniers jours du mois d'août; ils ne furent toutefois dé-

livrés des glaces que le 21 septembre, et relâchèrent enfin aux îles Shetland le 10 octobre 1823. Indépendamment d'observations nautiques, géographiques et d'histoire naturelle, fort importantes, la relation du voyage du capitaine Parry est pleine de détails curieux et instructifs. Il trouva dans ces contrées désertes des chevaux marins, des ours, des chiens de mer, des rennes, des loups, des lièvres blancs et bruns, des renards blancs, des hermines, des écureuils, des canards de plusieurs espèces, un nid de cygne, des gélinites blanches, quelques corbeaux, des plantes alpestres, *rumex digynus*, de l'oseille. — Les capitaines Parry, Franklin et Richardson, ont trouvé dans ces contrées arctiques un animal qui ressemble à la fois au renard, au chien et au loup; ils l'ont nommé le *renard arctique*; ils ont reconnu aussi plusieurs espèces de souris, le bœuf musqué, une espèce de marmotte (*arctomys Parryi*), l'oise rouge arctique et la perdrix arctique, etc. (Voyez les actes publiés par l'amirauté : *Journal of a second voy. for the discovery of a North-west passage from the Atlantic to the Pacific* (1821-23) *under the orders of cap. Parry*, Londres, chez Murray, 1824, in-4° avec gravures.) Les professeurs Jansson, Hooker et Richardson ont, dans un volume particulier, donné la description scientifique de tous les objets d'histoire naturelle recueillis par Parry, Lyon et d'autres. (Voyez aussi *Journal of a voy. of discovery to the arctic regions*, 1819 et 1820, Alex. Fischer, médecin embarqué sur le vaisseau l'*Hécla*.) — Peu après le retour du capitaine Parry partit le capitaine Sabine. Au mois d'août 1823, il était déjà parvenu sous le 81° deg. de lat. et le 75° de long. occidentale. Il trouva au Spitzberg des cadavres de Russes enterrés depuis 85 ans dans un tel état de conservation que les joues conservaient encore les fraîches couleurs de la vie. Les expériences faites par lui sur le pendule servirent toutes à confirmer la pensée où on était de l'aplatissement de la terre aux deux pôles. Les ré-

sultats de ses calculs astronomiques sur les côtes de l'île Haminah et sur celles de la Laponie norvégienne furent communiqués à l'académie des sciences. Enfin, le célèbre navigateur Scoresby, qui, dans les expéditions de 1817 et de 1820, s'était approché de très près des côtes orientales du Groënland, les explora mieux encore en 1823, et pénétra jusqu'au 83° deg. de lat. : l'immense plaine de glaces qui jusqu'alors avait intercepté tout passage, s'était réduite d'une manière fort sensible. Cependant, il reste toujours douteux que l'on puisse se procurer quelques lumières sur le sort des anciennes colonies norse dans ces contrées (*Journal of a voy. to the northern Whale fishery, including researches and discoveries of the eastern of West-Groenland, by S. Scoresby*, Edimbourg, 1823). A la même époque où les capitaines Ross et Parry cherchaient un passage au nord-ouest dans les mers arctiques d'Amérique, le capitaine Franklin reçut du gouvernement anglais la mission d'explorer les côtes, depuis la baie d'Hudson et le fleuve des Mines-de-Cuivre jusqu'à la côte du nord de l'Amérique. Lui et trois marins, accompagnés du chirurgien et naturaliste Richardson, arrivèrent le 30 août 1819 à la factorerie d'York sur la baie d'Hudson, et, suivant le cours du fleuve, parcoururent un désert et de vastes plaines de neige de plusieurs milles d'étendue, habitées seulement par 120 familles de la tribu des Creeks hospitaliers. Partant de La Providence, le point le plus septentrional où se rendent les marchands pour acheter des pelleteries (62° 17' 19" de lat.), le capitaine Franklin, accompagné de Canadiens qui lui servaient d'interprètes, poussa ses excursions dans des contrées où jamais humain n'avait pénétré avant lui. Cependant, il fut obligé de s'arrêter au mois de septembre 1820 pour prendre ses quartiers d'hiver pendant 10 mois. Durant l'été de 1821, il parvint au fleuve des Mines-de-Cuivre, et, à la fin de juillet, il navigua sur les côtes de la mer Hyperboréenne. Le manque de vivres l'obli-

gea de revenir sur ses pas. Il arriva le 17 décembre, dans un épuisement total, à un établissement de la société de la baie d'Hudson, dans l'île Moose-Deer, et, le 14 juillet 1822, il rentra à la factorerie d'York, après avoir parcouru 5,550 milles anglais. Le recueil de ses observations et la collection de ses dessins se trouvent dans : *Narrative of a journey to the shores of the Polar sea* (Londres, 1823, in-4°). — Au mois de mai 1824, le gouvernement anglais fit entreprendre un troisième voyage au pôle pour la découverte du passage du nord-ouest par le détroit du Prince-Régent. Cette expédition fut confiée à deux chefs, Parry et Lyon. Le premier parvint avec les vaisseaux l'*Hécla* et la *Furie*, le 13 juillet 1824, aux îles de Baleine dans la baie de Baffin; il atteignit les limites des glaces sous le 71° deg. de lat., et, le 13 septembre, il pénétra par le canal de Barrow jusqu'à la baie de l'Amirauté. Le 17 du même mois, il relâcha au port Bowen, dans la baie du Prince-Régent, où les vaisseaux séjournèrent. De là, il remit à la voile le 20 juillet 1825, et navigua vers le sud. Des tempêtes violentes et des montagnes de glaces flottantes forcèrent les vaisseaux à chercher la terre; et, le 25, Parry fut forcé d'abandonner la *Furie*, qui était entièrement désarmée. L'*Hécla* fut ainsi dans la nécessité de retourner. Parry prit à son bord l'équipage de la *Furie*, et revint, le 11 oct. 1825, en Angleterre. Le capitaine Lyon se dirigea avec le *Griper*, sur lequel étaient embarqués des naturalistes et des astronomes, vers la baie de Baffin. Il devait se rendre par terre dans les contrées polaires, et faire en sorte de remonter dans ces parages. Mais il se vit, au mois d'août 1824, entouré de montagnes de glaces; et, après avoir couru les plus grands dangers, il arriva au mois de septembre dans l'île de Southampton. Sous le 66° deg. de lat., au milieu des tempêtes les plus violentes, le *Griper* perdit ses ancres, et fut obligé de regagner l'Angleterre. Les déviations de l'aiguille aimantée observées par le

capitaine Lyon sont fort remarquables. Aux îles des Sauvages (*Savage Islands*), les boussoles vacillaient et ne se rapportaient nullement entre elles; en avançant plus à l'ouest, elles devenaient encore plus irrégulières, et n'étaient d'aucune utilité. Mais, dans le *Sir Thomrowes Welcome* (courant voisin de l'île de Southampton), les aiguilles restaient presque immobiles. (Voyez *Narrative of an unsuccessful attempt to reach Repulse bay through the Welcome in H. M. ship Griper, etc.*, avec cartes.) Le capitaine Francklin entreprit, en 1825, un voyage par terre, pour explorer le détroit de Béring depuis le fleuve Mackenzie, tandis que son compagnon, D. Richardson, partant de l'embouchure de ce fleuve, devait parcourir le pays arrosé par le fleuve des Mines-de-Cuivre, et s'attacher surtout à recueillir tous les faits et toutes les particularités propres à enrichir l'histoire naturelle. A la même époque, le capitaine Beechey fut envoyé avec le vaisseau royal le *Blossom* au cap Horn pour rechercher le passage à l'ouest du cap de Glace ou dans le détroit de Kotzebue. Francklin, après un voyage de six mois, arriva aux îles de Garrys (69° 30' lat.) et à la mer Glaciale. Il revint en remontant le cours du fleuve Mackenzie, et prit ses quartiers d'hiver à Fort-Francklin, sur le lac des Ours. Le 21 juin 1826, ils se remirent en marche; et, le 2 juillet, les deux divisions de l'expédition se séparèrent (aux 67° 38' de lat., et 133° 52' de long. orientale). Francklin descendit le bras occidental du Mackenzie, qui se jette dans le fleuve des *Rocky-Mountains*. Il détermina la position géographique des côtes de la mer Arctique, qui ne présentent au voyageur que l'aspect désolant d'une ceinture de rocs nus et déserts, s'étendant depuis les 113° jusqu'aux 149° 38' de lat. Les ouragans et les nuages qui s'amoncelaient le forcèrent à rétrograder; cependant, il ne quitta ces parages qu'avec la persuasion que le passage du nord-ouest est praticable. La division de l'est, guidée par Richardson et Kendall, explora les côtes orientales du fleuve

Mackenzie jusqu'au fleuve des Mines-de-Cuivre, dont elle atteignit l'embouchure le 8 août. Elle revint, après une absence de 71 jours à Fort-Francklin sur le grand lac des Ours. Cette division trouva sur les côtes beaucoup de bois de flottage. D'après ses observations, il résulterait qu'il existe, vers la fin d'août, un passage libre pour un vaisseau, le long des côtes septentrionales de l'Amérique (de 100 à 150° long. orientale); à l'ouest du fleuve Mackenzie, on reconnut l'existence de plusieurs ports commodes. Les deux divisions explorèrent sur les côtes sur une étendue de 36 deg. Si on joint à cela les observations du capitaine Parry, on verra que cette mer est parfaitement connue jusqu'au 115° deg. de long., et qu'il n'y a sur cette côte que 11 deg. jusqu'au cap de la Glace qui soient inconnus. Pendant ce temps, le capitaine Beechey, avec le vaisseau le *Blossom*, avait fait voile du détroit de Kotzebue vers le nord, et avait poussé son excursion jusqu'à 120 milles anglais au-delà du cap de la Glace. Ici, il attendit vainement l'arrivée du capitaine Francklin sous le 150° deg. de long. orientale, à une lat. où un deg. de long. n'a que 5 milles géographiques. Le 14 octobre, il dut revenir sur ses pas. Le *Blossom* entra dans la rade de Portsmouth le 26 sept. 1828. Le capitaine Francklin s'était approché du cap de la Glace d'une distance de 30 et quelques lieues: ce cap est situé sous les 160° de long. orientale. Là, comme le capitaine du *Blossom*, pour le salut de son équipage, avait dû mettre à la voile et retourner en Angleterre, le capitaine Francklin se vit forcé par la même raison de renoncer à son projet de pousser jusqu'au détroit de Kotzebue; il revint au lac des Ours le 21 septembre. La langue de terre qu'explora cette expédition est située sous le 70° deg. 112 de lat. Des collections intéressantes d'histoire naturelle, des expériences curieuses relatives au magnétisme et à l'effet de l'aurore boréale sur l'aiguille aimantée, furent les résultats de ce voyage. Francklin arriva à Londres au mois de septembre 1827. A

la même époque, les lords de l'Amirauté envoyèrent le capitaine Parry avec le vaisseau l'*Hécla* au pôle du nord. Il prit à Hammarfast, en Laponie, des rennes et des traîneaux, arriva au Spitzberg le 27 mai 1827, laissa l'*Hécla* dans la glace, navigua le 21 juin avec deux canots sur la mer découverte, les quitta le 24, et commença (81° 12' 51") son voyage sur la glace vers le pôle; après un chemin de 35 jours, pendant lequel il eut à supporter des pluies continuelles et à vaincre les plus grandes difficultés, il arriva au 82° 45' 15" de lat. La glace se rompait partout, partout les masses suivaient un courant violent; il fut donc obligé de rétrograder, après avoir fait en ligne directe, en tenant compte des détours, un parcours de 580 milles anglais. Il avait voyagé 48 jours sur la glace. Il arriva le 12 août au *Klein Table Erland*, et le 21 à son vaisseau l'*Hécla*. Il avait été absent 61 jours. La déviation de l'aiguille aimantée vers le nord avait toujours augmenté; la déviation vers l'ouest avait diminué. Depuis qu'on avait atteint le 81° deg., on n'avait plus aperçu ni oiseau ni baleine, et on avait fait 500 lieues sans que la sonde trouvât le fond. Le 27 septembre, les capitaines Parry et Francklin se présentèrent à la même heure à l'Amirauté de Londres. Dans l'espoir de retrouver la terre côtière que Beechey et Francklin avaient découverte sans l'explorer, le capitaine Ross entreprit, sur ses propres plans, au mois d'avril 1829, un voyage au pôle du nord, pour atteindre le détroit de Lancaster et l'entrée de celui du Prince-Régent. Il appareilla avec le vaisseau à vapeur le *Victory* et un bâtiment de transport. Ces deux navires avaient 100 hommes d'équipage, et étaient abondamment approvisionnés pour trois ans. Le gouvernement anglais ayant supprimé la prime de 20,000 liv. sterl. pour les voyages au pôle-nord, Ross trouva dans Félix Booth, shérif de la cité de Londres, un ami assez riche et assez dévoué aux progrès des sciences, pour contribuer de ses propres deniers aux frais de cette expédition. Ces frais mon-

taient à 18,000 liv. sterl. (450,000 fr.). Tous les officiers, depuis le capitaine jusqu'au chirurgien, servaient pour l'honneur et pour la gloire de leur pays. Pendant quatre ans, on resta sans nouvelles des voyageurs; on les croyait perdus lorsqu'ils revinrent avec l'*Isabelle*, vaisseau appartenant à la ville de Hall, sous les ordres du capitaine Humphreys. Ce vaisseau mouilla dans le port d'*Elle Stromness* en Ecosse. Si Ross n'avait pas rencontré l'*Isabelle*, il aurait probablement péri avec tout son équipage, victime de ses généreux efforts. Les résultats de ce voyage peuvent se résumer ainsi : depuis la découverte des détroits de l'*Hécla* et de la *Furie* par le capitaine Parry dans son second voyage, la presqu'île de Melville était regardée comme la limite la plus boréale du continent américain, laquelle, par conséquent, était censée alors sous le 70° deg. de lat. nord; la découverte de la presqu'île de Boothia et de l'isthme du même nom (ainsi nommée par Ross, de l'armateur de l'expédition, Félix Booth) porte cette limite beaucoup plus loin; et ce qui est encore plus important, tout porte à croire qu'à l'ouest de cet isthme la côte va rejoindre, sans accidents remarquables, le cap Turnagain. Si le faible espace de 222 milles anglais qui se trouve encore inexploré entre ce cap et la limite atteinte par l'expédition était relevé, toute la côte boréale de l'Amérique serait connue. La passe du Prince-Régent, qui, selon toutes les probabilités nouvelles, devait offrir un passage, perd son importance; et il reste démontré que la route suivie par Parry, lors de son premier voyage, est la seule qui puisse conduire au but désiré. Le champ des conjectures se trouve donc considérablement rétréci, mais la reconnaissance des côtes et la découverte d'un grand nombre d'îles, de lacs et de rivières, est une acquisition géographique assez importante, due au voyage du capitaine Ross, sans parler de la détermination du pôle magnétique et des observations météorologiques. Ross se convainquit, par une suite d'expériences, qu'aux

70° 5' 17" de lat. nord, et aux 90° 46' 45" de long. ouest, il était enfin arrivé au lieu même où la nature a placé le centre de cette force mystérieuse qui joue un si grand rôle sur notre globe. (Voyez *Narrative of a second voyage in search of a northwest passage and of a residence in the arctic regions during the years, 1820-1833, by John Ross, Lond., 1835, grav.*) — Les voyages de découvertes au pôle entrepris aux frais du gouvernement russe, et en grande partie aux frais du comte Rumjangoff, avaient pour but d'étudier les côtes du Kamtschatka et du nord-est de l'Amérique, celles de l'Asie septentrionale et de la Nouvelle-Zemble. Le capitaine Otto de Kotzebue, qui, dans sa première expédition (1814-1818), découvrit, au nord du détroit de Bering la passe à laquelle il donna son nom, entreprit, en 1824, un nouveau voyage autour du monde, dans lequel il devait longer les côtes occidentales de l'Amérique jusqu'au plus haut degré septentrional et au-delà du cap de la Glace, que Cook avait découvert. Il devait, de plus, rechercher l'entrée dans la mer Arctique vers l'ouest et l'est. Mais il fut obligé par les glaces de retourner à Cronstadt en 1826. L'expédition au pôle du nord entreprise par le baron Wrangel, qui avait pour compagnons de voyage le lieutenant Anjou, le physicien D. Kober et quelques autres, quitta le nord de la Sibérie au mois d'avril 1820. Ils séjournèrent quatre ans sur les glaces arctiques, luttant continuellement contre le froid et la faim, n'ayant pu prendre avec eux que peu de vivres, qu'ils avaient chargés sur des traîneaux conduits par des chiens. En séjournant sur leurs traîneaux pendant 40 jours au milieu des plaines de glaces de la mer arctique, ils eurent souvent occasion d'observer le phénomène du mirage. Ils atteignirent le 72° deg. de lat. par un froid qui variait entre 15 et 24 deg. Le baron Wrangel réussit par des moyens astronomiques à mesurer toute la côte depuis le cap Schalagkskoi, jusqu'au détroit de Bering, c'est-à-dire jusqu'aux points observés par Bil-

lings, 97 lieues allemandes vers le sud-ouest du cap Nord, et la côte septentrionale de la Sibérie, jusqu'alors inconnue. Il prouva par-là qu'il existait un passage entre l'Amérique et l'Asie. Il ne vit que les montagnes du pays au nord du cap Schalagkskoi (71° de lat., et 178 de long. ouest). Wrangel retourna à Saint-Petersbourg au mois de mai 1824. (Voyez les *Observations physiques sur la mer Glaciale*, en 1821-1823, par G.-F. Parrot [Berlin, 1827], avec des gravures enluminées.) Une troisième expédition sous les ordres du capitaine Wassilgeff, quitta le port de Cronstadt au mois de juin 1819 : elle se composait de deux sloops. Sa destination était le détroit de Bering et l'océan arctique. Le capitaine Wassilgeff découvrit une île habitée par les Aleutes, sous les 50° 59' 57" de lat. nord, et les 193° 17' 2" de long. de Greenwich. Il poussa son expédition jusqu'aux 74° 7' de lat. nord, 15' plus loin que Cook, et découvrit deux caps sur la côte nord-est de l'Amérique, auxquels il donna les noms de Gollowin et de Ricord. Le second vaisseau de cette expédition longea la côte orientale de la Sibérie; mais il fut obligé par les masses de glaces de revenir sous les 69° 10'. Vers l'automne de 1822, ces deux vaisseaux étaient de retour à Cronstadt. Afin de relever les côtes de la Nouvelle-Zemble, encore inconnues, le gouvernement russe envoya le lieutenant Lazareff en 1819, le lieutenant Lawroff en 1821 et le capitaine Litke en 1822, dans ces contrées éloignées. L'expédition de ce dernier a été très fructueuse, et a rapporté des notions fort étendues sur la Nouvelle-Zemble et sur les côtes de Laponie. La direction d'un nouveau voyage d'exploration lui fut confiée en 1823; il avait ordre de reconnaître l'île de Wargat. Non seulement il la mesura, et en donna une description exacte, mais il en fit aussi autant de toutes les côtes de la région du nord, de l'île de Wardhuns et du golfe de Worong. Il rentra, le 31 août 1823, dans le port d'Arkhangel. Un autre vaisseau russe, le *Neptune*, qui, d'après Krusenstern, était arrivé en 1817

jusqu'aux 83° 20' 11" de lat. nord, n'avait pas aperçu la contrée qui devait être située au nord du Spitzberg ; et le dernier voyage de Parry a confirmé l'exactitude de son rapport. Il résulte néanmoins des expéditions russes au pôle que l'Asie septentrionale ne touche pas à l'Amérique. — Au reste, toutes ces recherches, pour trouver un passage au nord-ouest de l'océan Atlantique vers la mer Pacifique intéressent beaucoup plus les sciences que la marine et le commerce. Ce passage ne serait d'aucune utilité comme route aux Indes. Cependant, toutes ces entreprises resteront comme autant de monuments des efforts opiniâtres et de l'audacieuse témérité des navigateurs russes, et surtout des Anglais. Elles honorent à la fois la science, l'humanité et les deux nations. — Il nous reste, pour compléter le tableau des expéditions au pôle du nord, à parler de celle que la société géographique de Londres proposa au mois de juin 1836. Elle avait pour but de visiter la baie de la Répulse ou la baie Wager sur la côte nord-ouest de la baie d'Hudson. De là, un détachement de l'équipage devait traverser l'isthme, que l'on suppose séparer cette station de la mer antique, dans l'espoir de côtoyer et de déterminer la forme de ces côtes septentrionales de l'Amérique. Le capitaine Back, commandant le navire la *Terreur*, quitta l'Angleterre au mois de juin 1836 ; et, le 29 juillet, il rencontra déjà les glaces flottantes. Le lendemain, il aperçut la côte de Labrador. Bientôt il se trouva cerné : la glace était compacte, et couvrait l'horizon vers le fond de la baie à perte de vue. Le 23 août, après des efforts inouïs, il arriva devant les côtes de l'île de Southampton au sud-ouest. En ce moment, il acquit la conviction qu'il ne pourrait pénétrer dans la baie de la Répulse, le vent restant opiniâtrement à l'est, et les glaces se réunissant en masse compacte. Le 29, les glaces entraînent le bâtiment sous la lat. 63° 50' nord, et long. 82° 7' ouest : c'est le point le plus septentrional qu'atteignit l'expédition, à environ 40 milles

de l'île Winter, où les vaisseaux l'*Hécla* et la *Furte* avaient hiverné en 1821. Bientôt, le navire la *Terreur* se trouva tellement engagé dans les glaces que la manœuvre devint impossible ; le 26 septembre, il était par 65° 48' de lat. et 83° 40' de long., point le plus occidental auquel il soit parvenu. Nous n'entrerons pas dans le détail des dangers de toute espèce qui assaillirent l'expédition et des horribles souffrances de l'équipage ; on peut affirmer qu'aucune de celles qui l'avaient précédée n'avait eu de telles épreuves à subir. Lorsque le navire la *Terreur* rentra dans un port d'Irlande le 3 sept. 1837, il était entièrement démembré ; on ne pouvait le tenir à flot qu'à l'aide du travail continuel de deux pompes. On avait été obligé de l'entourer et de le serrer avec un câble comme avec une ceinture. On comprend que, dans des circonstances pareilles, ayant à lutter incessamment contre des périls de toute espèce, il n'a guère été possible à cette expédition de revenir avec de nouvelles richesses scientifiques. Cependant, le capitaine Back, dont on ne saurait trop admirer le courage et le dévouement, a trouvé en lui assez de sang-froid et de dévouement à la science pour recueillir plusieurs observations intéressantes dans les moments mêmes où ses hommes avaient à combattre contre la mort qui les menaçait. Il a déterminé la position de Sea-Horse à 63° 45' de lat. et 80° 10' de long. ouest, la variation étant de 29° à l'ouest. La plus basse température qu'il éprouva fut de 74° centigrade au-dessous de zéro : le mercure et l'eau-de-vie étaient gelés. Le 21 décembre, il fut chassé à 14 milles à l'est du cap Comfort, d'où il put relever la côte, qui n'était pas marquée sur ses cartes. Il fit ce travail tandis que le courant entraînait le navire, et pendant une distance d'environ 120 milles jusqu'à la pointe Sea-Horse, extrémité est de l'île de Southampton. Le caractère général de cette côte consiste en collines stériles et en falaises, variant de 750 à 1,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. C. L.

**NORD** (Département du [ topographie]). Il fut une époque où ce département était fort mal nommé. Que signifiait, en effet, le mot *nord* appliqué à notre Flandre française, lorsque la France comptait 20 ou 30 départements plus septentrionaux que celui-ci? Que signifiait-il encore si quelque jour (ce qu'à Dieu ne plaise!) la Belgique nous appartenait de nouveau? Quoi qu'il en soit, le département du Nord est bien, pour le moment, situé au nord de la France, dont il forme l'extrême frontière du côté de la Belgique et de la mer d'Allemagne. Il est composé de la Flandre maritime et de la Flandre française en entier, de la presque totalité du Hainaut français, du Cambrésis, moins 4 communes, et de quelques villages qui appartenaient à l'Artois. Borné à l'est par les Ardennes, au sud-est et au sud par l'Aisne et la Somme, il l'est à l'ouest par le Pas-de-Calais. Sa plus grande longueur, qui court du N.-O. au S.-E. quart-est, est de 19 myr. (381. environ); il a à peine 6 myr. et demi dans sa plus grande largeur, prise de Gouzeaucourt jusqu'au-delà de Condé. Il est un point, vers Armentières, où le département forme une sorte de col étranglé dans 4 kilom. de terrain. Il offre en superficie un espace de 581,424 hect., selon l'annuaire de 1824, et 567,864, d'après l'annuaire de 1837. Sur cette quantité, il fournit à la culture 475,577 hect; une surface totale de 47,617 hect. y est soumise au dessèchement : ce sont les *moères* (1) et terres à *wateringues* (2) dans l'arrondissement de Dunkerque, la vallée de la Searpe dans celui de Douai, et, enfin, la vallée de la Hayne et de l'Escaut; les marais de l'Épaix et de Bruai dans celui de Valenciennes. Le département est un pays de plaines; dans quelques parties de l'ar-

rondissement de Dunkerque, le sol est au-dessous du niveau des eaux de la mer, lesquelles sont contenues par des digues. Les hauteurs les plus considérables du pays sont le mont Cassel, qui domine toute la contrée, et qui, pourtant, ne s'élève qu'à 95 mètres au-dessus de la plaine, et à 110 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le coteau de Bonnavis, arrondissement de Cambrai, quoique peu apparent, est le point culminant du département, et présente 145 mètres au-dessus du même niveau. Lille n'a qu'une élévation de 24 mètres, et Dunkerque de 8, tandis que Pontarlier (Doubs) est à 887 mètres. Les rivières et canaux navigables qui arrosent le territoire en divers sens sont au nombre de 27; tous sont compris dans le bassin de l'Escaut, à l'exception de la Sambre, qui appartient au bassin de la Meuse. On compte 30 grandes routes, dont 15 routes royales et 15 départementales; plus, 22 chemins vicinaux de grande communication, et environ 8,000 chemins vicinaux ordinaires.

*Population, division politique, culte.* Le dernier recensement, opéré en 1836 porte la population de ce département à 1,026,417 habitants; en 1806, elle n'était que de 839,833. Cinquante-deux villes ou communes ont plus de 3000 habitants, et, par conséquent, ont un maire nommé par le roi. Le département, qui envoie 12 membres à la chambre des députés, compte, pour l'année 1837, 6,486 électeurs, ce qui donne un électeur sur 154 habitants. Il est compris dans la 16<sup>e</sup> division militaire, dont le chef-lieu est Lille, qui l'est aussi du département; il forme, avec le Pas-de-Calais, le ressort de la cour royale de Douai, ville qui fut le chef-lieu du département jusqu'en 1804, et qui l'est encore de l'académie universitaire. Le département est divisé en 7 sous-préfectures, savoir : Dunkerque, Hazebrouck, Lille, Cambrai, Avesnes, Douai, Valenciennes; des 660 communes dont il se compose, 35 sont réputées villes, parmi lesquelles il en est 14 qui ont un revenu de plus de

(1) Les *Moères* sont deux lacs qui forment la partie la plus déclive d'un vaste bassin situé près de la mer, dans l'arrondissement de Dunkerque, et dans le district de Furnes (Belgique).

(2) On appelle *Wateringues* les travaux destinés à maintenir les terres desséchées dans leur état de culture et de production.

30,000 fr. : dans 27 autres communes, les revenus s'élèvent de 10 à 30,000 fr. : il y a 61 cantons. Le culte catholique est professé partout, et l'esprit religieux s'est conservé pur et fervent dans cette contrée, malgré les périodes d'incrédulité que nous venons de traverser. Cambrai est le siège de l'évêché, qui est divisé en 9 grands décanats, subdivisés en 61 décanats ou cures, qui ont le même ressort que les justices de paix ; et enfin, ces décanats comprennent eux-mêmes 500 cures secondaires ou succursales. Plus de 50 maisons de religieuses sont consacrées au soin des malades, des vieillards, et à l'éducation des enfants. — Le culte protestant, professé par 5,000 personnes, de sectes diverses, possède une église consistoriale à Lille ; il y a, en outre, 2 oratoires dans l'arrondissement de Cambrai, l'un à Quiéry, et l'autre à Walincourt. On compte dans le département 120 juifs environ, dont la moitié résident à Lille, où le culte hébraïque est célébré publiquement. ( *V.* pour les chefs-lieux de département et des quatre arrondissements les articles LILLE, CAMBRAI, DOUAI, DUNKERQUE, VALENCIENNES. ) — *Avesnes*, place forte, chef-lieu du cinquième arrondissement, située sur l'Helpe-Majeure et le ruisseau dit de Saint-Pierre, à 102 kilom. de Lille, 83 de Douai, 18 de Maubeuge, 17 de Landrecies, 34 du Quesnoy, a une population de 3,165 habitants. Cette ville doit son origine à une forteresse que Widric-le-Barbu, seigneur de Leuze, fit construire sur les bords de l'Helpe au onzième siècle. Elle faisait partie du Hainaut, et a donné son nom à une famille puissante et renommée. *Avesnes* n'a point d'industrie spéciale. L'explosion d'un magasin à poudre pendant le siège du mois de juin 1815 a porté un coup funeste à cette cité intéressante sous tant de rapports. — *Bazebrouck*, ville ouverte, chef-lieu du deuxième arrondissement, sur la rivière de Borre et le ruisseau de Papotte-Beeque, est à 47 kil. de Lille, 81 de Douai : cette ville a une population de 7522 ha-

bitants ; elle faisait partie de la Flandre maritime et de la châtellenie de Cassel, et appartenait au diocèse d'Ypres. On y parlait flamand comme à Bergues, Cassel, Bailloul, Hondscote, Steenvorde, Merville, en un mot comme dans presque toute la partie septentrionale du département.

*Agriculture, industrie, commerce.*

On sait que la Flandre française est une des contrées où l'économie rurale est portée au plus haut degré de perfection. Sur une surface totale de 566,864 hectares, il n'existe que 7,568 hectares de terres incultes. La quantité de terres en jachères est de 36,192 hectares : sur ce nombre, l'arrondissement de Lille n'a que 1,042 hectares ; celui d'Avesnes en a 12,726. Il existe dans chaque chef-lieu d'arrondissement une société d'agriculture, chargée de veiller au perfectionnement des divers systèmes agricoles, à la propagation des meilleures méthodes, à l'amélioration des races de bestiaux, etc. Une société d'horticulture, qui siège à Lille, fait des expositions annuelles, et décerne des prix. — À l'agriculture se rattache une branche d'industrie fort importante, c'est la fabrication du sucre indigène, qui compte aujourd'hui dans le département 224 usines. Les 389 machines à vapeur énumérées au 31 décembre 1836 étaient ainsi réparties : filatures de coton, laine, lin, 134 ; moulins à blé et à huile, 25 ; sucreries, 103 ; exploitation des mines, 68 ; hauts-fourneaux, forges, fonderies, etc., 16 ; industries diverses, telles que fabriques de céruse, de chicorée, de papiers, scieries, élévation d'eau, 43 ; plus, 190 chaudières seules, dont 86 fonctionnent dans les sucreries ; les 10 autres sont employées dans des distilleries, teintureries, et ateliers d'apprêteurs de toiles et d'étoffes. — L'auteur de l'*Almanach du Commerce*, M. Bottin, qui a long-temps habité ce département, le caractérise bien, quand il dit que ce pays est pour toute sorte de culture, hors celle de l'olivier et de la vigne, l'école des laboureurs : il récolte toutes céréales, tous légu-



mes, toutes plantes fourragères, oléagineuses, tinctoriales; nulle part, en France, on ne recueille de meilleur tabac ni de plus beau lin : il est le siège de la fabrique des batistes, des fils retors, de la dentelle de Valenciennes et de Lille. On y tisse toute espèce de draps et d'étoffes. On exploite le charbon de terre à Anzin, à Aniches, à Bruille, à Denain, à Douchy, à Marly, etc.; on y trouve grès à paver, tourbe, cendres fossiles pour engrais, clouteries, scieries de marbre, manufactures de faïence, porcelaine, verrerie, briqueteries, fromages de Bergues et de Marolles, armements pour la pêche de la baleine, constructions nautiques, savonneries, raffineries de sucre, de sel. Il y a dans le département 3 chambres de commerce, l'une à Lille, l'autre à Dunkerque, et la troisième à Valenciennes. Deux chambres consultatives des manufactures existent à Roubaix et à Tourcoing. Une banque a été fondée à Lille par ordonnance royale du 29 juin 1836, et enfin 4 bourses sont établies à Lille, Dunkerque, Douai et Valenciennes.

*Instruction publique, culture des sciences, lettres et arts.* Deux séminaires existent à Cambrai, un collège royal à Douai; seize collèges communaux sont répartis dans les principales villes du département, sans compter de nombreux pensionnats et trois institutions supérieures. Un malheureux préjugé domine encore certaines administrations municipales, qui repoussent l'enseignement des frères des écoles chrétiennes. A Lille, ces écoles, soutenues par la charité particulière, donnent l'instruction gratuite à 2,000 élèves. Les sociétés académiques de Lille, Douai, Cambrai, Valenciennes, Dunkerque, publient annuellement des mémoires scientifiques et littéraires. Il s'est formé à Lille, en 1836, une association pour l'encouragement des lettres et des arts, qui compte déjà plus de 600 membres. Elle a pour objet de fournir aux personnes et surtout aux jeunes gens du pays qui cultivent les lettres et les arts, des moyens de réunion et d'étude, de bonnes et sages inspirations, de

généreux encouragements. Chacune de ces principales villes offre tous les denrées une exposition d'objets d'arts et d'industrie; elles ont de belles et riches bibliothèques, des musées, et un grand nombre d'écoles spéciales pour les beaux-arts. Il y a des théâtres dans les cinq grandes villes du département, et l'on projette d'en établir dans plusieurs autres. On compte environ 40 imprimeries; il se publie 22 journaux ou écrits périodiques. Le nombre total des ouvrages imprimés en 1836 est de 373, parmi lesquels il en est 80 qui sont exclusivement consacrés aux matières religieuses.

*Histoire.* A l'époque de l'invasion romaine, le territoire qui forme aujourd'hui le département du Nord était occupé par les Nerviens, sur toute la rive droite de l'Escaut; les Atrébates, entre l'Escaut et la Scarpe; les Morins, entre la mer et la Lys; les Ménapiens, entre la Lys et la Scarpe. *Bagacum* (Bavai) était l'*oppidum* des Nerviens, et la cité principale de toute la contrée. C'est par ce pays que les Francs, sous la conduite de Clodion, envahirent la Gaule vers l'an 446. Vers 509, Clovis se défait de Regnacaire et Cararic, ses parents, qui régnaient dans cette contrée, l'un à Cambrai et l'autre sur les Morins. Au ix<sup>e</sup> siècle (862), Charles-le-Chauve, après avoir enfin consenti au mariage de Judith, sa fille, avec Baudouin-Bras-de-Fer, donna à ce dernier, à titre de bénéfice héréditaire, la Flandre, l'Artois et la Picardie; le Cambrésis, assigné dès lors au royaume de Lothaire, fut donné, en 1007, aux évêques de Cambrai par l'empereur Henri, en vertu d'un diplôme dont l'authenticité a été fort controversée. Les comtes de Flandre, tour à tour soumis, comme grands feudataires, à l'empire et à la France, furent pendant long-temps au rang des princes les plus redoutés de l'Europe; ce fut surtout pendant la domination de la maison de Bourgogne qu'ils se montrèrent dans tout l'éclat de leur puissance. En 1477, après la mort de Charles-le-Téméraire, ces provinces furent dévolues à la maison d'Autriche

par le mariage de Marie de Bourgogne avec l'archiduc Maximilien. L'avènement de leur fils, Philippe-le-Beau, au trône de Castille, fit de la Flandre, du Hainaut et du Cambrésis, des provinces espagnoles; mais, de 1667 à 1680, Louis XIV les réunit définitivement à la France. Nulle contrée n'a été plus souvent le théâtre de la guerre : à chaque pas, on rencontre la trace des sanglants démêlés qui s'y sont vidés. — Au midi, dans le Cambrésis, sont les hauteurs de Vaucelles, où il est probable que les Nerviens furent exterminés, après avoir opposé à Jules-César une héroïque résistance; Honnecourt, où la valeur française échoua contre les forces espagnoles; dans le Hainaut, Denain, où Villars arracha à *la tonnerre à l'aigle des Césars*; plus loin, Mons-en-Pévèle, qui vit le triomphe de Philippe-le-Beau, et la défaite des Flamands; Bouvines, dont le souvenir est si glorieux pour un autre Philippe; et, afin d'abréger la nomenclature, Cassel, qui attache son nom à trois grandes batailles données chacune à trois siècles de distance. Pour les hommes célèbres que le département a produits (v. les articles CAMBRAI, DOUAI, DUNKERQUE, LILLE, VALENCIENNES).

LE GLAY, archiviste du départem. du Nord.

**NORDLINGEN**, anciennement ville libre impériale de Souabe, avec un territoire d'un mille et demi : depuis 1802, elle appartient à la Bavière; elle fait partie du cercle de Rezat. Cette ville est bâtie sur l'Eger; elle a 750 maisons, et une population de 7,560 habitants, dont la plus grande partie professe la religion protestante. Nordlingen est le siège d'un tribunal; elle possède des fabriques de toile, d'étoffes de coton assez estimées. Elle fait un commerce considérable de blé. C'est là que, pendant la guerre de trente ans, les Suédois furent pour la première fois vaincus, le 6 septembre 1634, par les impériaux. L'armée suédoise était commandée par le célèbre duc Bernard de Saxe-Weimar, et par Gustave Horn, guerrier non moins distingué. L'archiduc Ferdinand (v. GALLES, CHARLES DE

LOERAINNE ET JEAN DE WERTH) commandait les impériaux. Contre l'avis de Gustave Horn, sans vouloir attendre un corps suédois qui devait bientôt le rejoindre, le duc Bernard livra bataille; mais ses troupes étaient inférieures en nombre; le terrain qu'il occupait était défavorable : il fut complètement battu, et Gustave Horn fut fait prisonnier. Ce ne fut qu'avec peine que Bernard parvint à s'échapper. Depuis ce temps, les environs de cette ville ont servi plus d'une fois de champ de bataille aux armées ennemies, notamment en 1645, en 1796 et en 1800. C. L.

**NORMAL**. Ce mot a fait dans notre langue une haute fortune par l'influence des révolutions politiques sur les idées et sur leurs signes. Jusque vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il ne fut guère d'usage qu'en géométrie, où le mot *perpendiculaire* pouvait le remplacer, car le sens de l'un et de l'autre était absolument le même. Pour bien comprendre celui que la *philosophie pratique* y attache actuellement, il faut remonter jusqu'à son origine le mot latin *norma*, qui exprime la manière de procéder conformément à la raison, à la nature des choses ou l'usage universel. Pour les langues, cet usage est la loi suprême, dit Horace; mais, en tout autre matière, on ne procéderait pas *normalement*, si on laissait apercevoir quelque irrégularité dans sa marche. Une ligne est *normale* à une autre, à un plan, à une surface, lorsqu'elle n'incline d'aucun côté plus que d'un autre, c.-à-d. qu'elle est perpendiculaire. Une institution ne peut être *normale* si elle n'embrasse point la totalité de son objet, à moins que ce qu'elle comprend dans ses attributions ne soit parfaitement isolé; les notions de régularité et d'incomplet s'excluent mutuellement. Une école *normale* (v.) destinée à former des professeurs ne peut se borner à l'exposition des méthodes d'enseignement, à des exemples de l'application de ces méthodes; il lui est prescrit de passer en revue toute la *matière enseignable*, d'en éliminer toutes les erreurs qui altèrent encore,

de coordonner les vérités dont elle se compose , de mettre toutes nos connaissances sur la voie du perfectionnement le plus complet et le plus promptement obtenu. Les pensées auxquelles on doit la fondation de l'école qui porte ce nom en France sont celles qui créèrent l'institut , en réunissant les académies en un seul corps chargé du dépôt des sciences et des lettres. Ce corps , trop faiblement organisé , n'eut qu'une existence éphémère ; on n'a pas eu le temps d'observer si cette réunion *forcée* d'abord eût amené un rapprochement volontaire , puis une *fusion* de ce qui pouvait se combiner , et par conséquent une coordination des connaissances qui serait profitable à celles mêmes qui croient marcher plus à l'aise et d'un pas plus ferme quand elles sont isolées. La grande expérience tentée alors ne peut être recommencée en France que par l'école normale (v.) ; si elle accomplit ses destinées , nulle autre institution en faveur de l'esprit humain n'aura mérité plus de reconnaissance. C'est du succès de ses travaux que dépend la propagation de l'esprit philosophique , encore plus rare aujourd'hui qu'on ne le pense , qui s'occupe des choses et non des mots , et commence par une analyse aussi complète qu'elle peut l'être avant d'essayer de nouvelles combinaisons. Cette manière de procéder est toute-à-fait *normale* ; si elle fait rencontrer quelque obstacle insurmontable avec les moyens dont l'intelligence est actuellement pourvue , on s'arrête , et cet obstacle devient l'objet d'une nouvelle étude.

FERRY.

**NORMAND ; NORMANDS.** Ce nom est un de ces appellatifs vagues qui n'ont aucun sens bien déterminé , de même que ceux de Celtes et de Scythes , et dont l'emploi est né de l'ignorance en géographie des anciens Grecs et des chroniqueurs du moyen âge. Aucune des tribus germaniques n'a porté ce nom , qui a été appliqué indistinctement aux Danois , aux Suédois et aux Norwégiens , ou plutôt aux hordes dévastatrices fournies par ces trois peuples , et qui ont ravagé pen-

dant long-temps l'occident et le midi de l'Europe. *Exercitus Northmannorum* , dit Helmold , *collectus de fortissimis Danorum , Sueonum , et Norvæorum*. Rhabanus Maurus appelle même Normands les Marcomans , ou *Marchmaenner* , qui habitaient les marches du Holstein , ou Nordalbingia ( *Marcomanni , quos Nordmannos vocamus* ). Après le x<sup>e</sup> siècle , le nom de Normand se trouva restreint à la province des Gaules où s'était établie une colonie de pirates du Nord. Les trois peuples germaniques qui s'établirent dans la Scandinavie , pays alors pauvre et inculte , cherchèrent dans la piraterie et par des incursions chez les peuples voisins les ressources qui leur manquaient chez eux. Cette coutume dura jusqu'au temps où , les états de l'Europe s'étant réorganisés , ils furent refoulés chez eux et forcés de se livrer eux-mêmes à l'agriculture. — Le nom de Normands se trouve pour la première fois dans l'histoire sous la date de l'an 516 , époque à laquelle Grégoire de Tours rapporte une expédition maritime faite en Gaule par un de leurs rois ou chefs appelé Gudlach , probablement dans le même temps où Hroar , roi de Danemark , ravageait les îles britanniques. Cependant , il est plus que probable que les Danois et les Norwégiens firent partie des flottes saxonnes qui dévastaient les côtes de la mer du Nord dès le III<sup>e</sup> siècle de l'ère vulgaire. Depuis cette époque , leur nom est presque continuellement mêlé à l'histoire de presque tous les états de l'Europe , surtout sur le continent. Dans les îles britanniques , on les voit , sous le nom d'Anglo-Saxons (449) et de Danois (852) , après avoir porté le ravage dans toutes les provinces et presque exterminé la population indigène , se former un établissement que la conquête de Guillaume-le-Bâtard (1066) ne fit que transmettre à d'autres Normands. Pendant tout ce temps , des pirates norwégiens et même danois écumaient la mer du Nord et poussaient jusqu'en Irlande (795). Sur le continent , les Normands-Danois passèrent l'Elbe et se répandirent dans la Frise et

dans la Flandre (813), sous la conduite du fils de Ragnar-Lodbrog. Les Normands dont il est parlé dans les chroniqueurs de France, qui s'avancèrent jusque sous les murs de Paris, ravagèrent la Belgique et toutes les côtes jusqu'à Bordeaux, ont été des Danois. Après la mort de Ragnar-Lodbrog, tué en Angleterre vers l'an 800, ses états, qui comprenaient la Suède, furent partagés. Son fils, Ilvitserk, eut la Jutie, qui même paraît avoir été partagée après lui entre ses feudataires appelés rois ou régules, selon la coutume de ces temps. Ce sont ces roitelets que nos chroniqueurs ont convertis en rois de Danemark, et qu'on voit encore figurer dans de prétendues histoires. Godfried, allié du Saxon Witikind, Heming, Ilring, Sigfrode ou Sigefroi, Heriold ou Harold, qui se fit baptiser à Mayence (836); les deux Ilraerek, ou Roderics, firent la guerre à Charlemagne et à ses successeurs. Enfin Sigfrode, Halfdan et Godfried fils de ce dernier, chassés de leurs domaines, en Jutie, par Gorm-Gamla (879), qui réunit de nouveau la monarchie danoise, s'établirent dans la Belgique, portant la dévastation dans les provinces voisines, et se soutinrent contre les forces de l'empire affaibli des Francs, jusqu'à l'an 901, où, ayant été battus, et leur armée exterminée près de Louvain, par l'empereur Arnout, la domination des Normands-Danois cessa de ce côté. Peu après, d'autres vinrent s'établir en France, et c'est de ces derniers que nous allons nous occuper. Une révolution importante avait eu lieu dans le Nord. Dans la seconde moitié du viii<sup>e</sup> siècle Ingiald-le-Mauvais (Ierade), roi de Suède, ou plutôt des Suions (Sviar), ayant été vaincu et tué par Ivar l'*Enjambé* (Vidsaume), roi de Danemark, de la famille des Skioldungen, la race des Inglingar fut expulsée de son pays héréditaire; son dernier rejeton, Olaf, surnommé le *Défricheur* (Tretelja), se réfugia avec les Suions, qui ne voulurent pas se soumettre au joug de l'étranger, dans les forêts du Vermeland, qu'il fit défricher en partie, et s'y établit. Ce

nouvel état touchait à la partie méridionale de la Norvège, alors divisée en plus de vingt petites principautés indépendantes, occupées par les descendants de Nor, éponyme de la Norvège; par ceux de Gor et de leur sœur Goé. Les habitants, ainsi que leurs chefs, étaient déjà alors une race mixte finno-germanique. Les descendants d'Olaf, en partie par les conquêtes, en partie par les alliances, s'étendirent en Norvège, et le septième d'entre eux, Halfdan III, le *Noir* (Svarte), possédait, vers le milieu du ix<sup>e</sup> siècle, toute la partie méridionale de ce pays. Son fils Harald, surnommé, pour sa belle chevelure, *Harfager*, qui lui succéda (863), forma le projet de conquérir le reste de la Norvège. Après douze ans de guerre, la bataille de Hlafursfiord (875) lui donna le pouvoir absolu, en forçant tous les chefs indépendants à se soumettre et à échanger les titres de rois (konung) qu'ils portaient contre ceux de comtes (jarl) ou de barons (herse). Les émigrations causées par cette révolution et par les mesures qui suivirent peuplèrent de Norvégiens les Oreades, les Hébrides, Feroë, Hettland et l'Islande. Jusque là, les roitelets norvégiens avaient exercé sans contrôle la piraterie chacun pour son compte. Harald, pour s'en réserver le monopole, la défendit, surtout dans la Baltique et sur les côtes de la Norvège. Le premier Norvégien qui se fit prendre en contravention fut Ilrolf, ou Raoul, que nous avons appelé Rolon, fils de Rognvald, roitelet devenu comte de Moere et Raamsdal, et que les chroniqueurs font descendre de Gor, frère de Nor. Ayant abordé à Viken, au retour d'une de ces expéditions, Harald le fit saisir, et voulait le faire mettre à mort; mais la femme de Rognvald était proche parente du roi, et elle obtint que la peine de mort serait commuée en celle du bannissement à perpétuité. Cet événement peut être rapporté vers l'an 887. Ilrolf passa d'abord en Angleterre avec la bande de flibustiers qui était sous ses ordres. N'ayant pu se soutenir en Angleterre, Ilrolf se jeta sur la France.

En 905, il débarqua vers l'embouchure de la Seine, avec les pirates qui l'avaient suivi en quittant la Norvège, auxquels s'étaient joints un grand nombre de vagabonds et de brigands, toujours prêts à prendre part au pillage et à la dévastation. Hrolf ou Rollon, las apparemment de la vie aventureuse, et ne pouvant plus aller se reposer dans son pays, qui l'avait banni, songeait alors à se faire un établissement. Il s'empara de la province appelée sous les Romains Deuxième-Lyonnaise, qui faisait alors partie de la Neustrie, et établit sa résidence à Rouen, d'où il porta la guerre dans les provinces voisines; deux fois même il s'avança jusque sous les murs de Paris, qui ne fut défendu qu'à prix d'or (907 et 908). Charles III, dit *le Simple*, un des derniers rejetons de la race abâtardie de Charlemagne régnait alors en France, ou plutôt présidait nominalement à une anarchie formée par la foule de tyrans qui opprimaient et désolaient le pays. Incapable d'imposer la loi aux pirates qui le harcèlaient, ou de les expulser, il se décida à sacrifier une partie de sa domination pour sauver le reste. Rollon obtint la cession absolue du pays qu'il occupait (912) sous le titre de duché, soi-disant relevant en vasselage de la France, et épousa Gisèle, fille de Charles-le-Simple, sous la seule condition d'embrasser le christianisme avec les siens. Cette condition convenait à Rollon, qui avait assez d'intelligence pour comprendre la nécessité d'embrasser la religion des peuples qu'il allait gouverner et de s'assurer l'appui du clergé, qui ne lui demandait qu'une part dans les dépouilles. Mais il n'en fut pas de même de l'hommage; malgré les subterfuges de la chancellerie des valets de cour, Rollon, dans l'entrevue qu'il eut avec le roi Charles, jona le rôle que vient de répéter Abd-el-Kader, dont notre ignoble politique fait le Rollon de l'Algérie. Le premier acte du nouveau duc de Normandie fut de dépouiller les peuples de leurs propriétés: une part servit à acheter l'appui du clergé, qu'il dota riche-

ment; le restant fut distribué aux pirates ses compagnons, qui devinrent les nobles du pays. C'est ainsi que les flibustiers francs, goths, bourgondions, s'étaient faits nobles dans le reste de la Gaule; c'est encore ainsi que dans la Germanie, des brigands audacieux et heureux (*raub-ritter*) se formèrent des domaines devenus princiers avec le temps. Telle fut partout l'origine de la noblesse féodale: au *xviii<sup>e</sup>* siècle, toutes ces têtes d'arbres généalogiques seraient tombées sous la hache du bourreau. Doté d'un établissement fixe, pour lui et sa postérité, Rollon gouverna aussi sagement qu'il était possible dans des temps sauvages et féroces où tout se résolvait par le crime. On lui attribue l'institution de la saisie-arrest appelée *clameur de haro*, et des étymologistes romanciers ont voulu y trouver l'expression des regrets du peuple pour sa perte (ah! Rollon). Il n'y a pas de réfutation pour de pareilles niaiseries. En gaulois, *arro* ou *harro* exprime l'arrêt d'un gage. En kymre ou belge (langue du peuple de la droite de la Seine) *harrofw* ou *harosiad* a la même signification. Il ne faut pas, je pense, chercher plus loin. Rollon abdiqua en 927, âgé d'environ 80 ans. Son fils Guillaume, surnommé *Longue-Épée*, lui succéda, et continua la guerre commencée par Rollon contre les Bretons. Charles-le-Simple, pressé de se débarrasser des Normands, à qui il était hors d'état de résister, avait cédé à leur chef la suzeraineté nominale, à laquelle les rois de France prétendaient, sur le duché de Bretagne. Rollon avait forcé les ducs de Bretagne à se soumettre à lui en vasselage; mais l'amour de l'indépendance ne tarda pas à allumer entre les deux pays une guerre qui dura long-temps. Harald Blatin, roi de Danemark, chassé par son fils, Svein ou Suénon, vint (943) se réfugier près du duc de Normandie, qui réconcilia les deux princes. La même année, le 18 décembre, Guillaume-Longue-Épée fut assassiné dans une entrevue près de Pecquigny, par Arnoul, comte de Flandre. Richard, surnommé

*Sans-Peur*, n'avait que dix ans quand il succéda à son père. Louis-d'Outremer, qui régnait en Franec, voulut profiter de cette minorité pour reconquérir par la ruse cette Normandie que Charles-le-Simple avait perdue par lâcheté. Sous prétexte de protéger le jeune dnc, il parvint à se saisir de lui, et l'enmena prisonnier à Laon. Mais le sire d'Osmond, un des régens, réussit à l'enlever et à le mettre en sûreté; les seigneurs amusèrent le roi Louis par une feinte soumission, tandis qu'ils appelaient à leur secours le roi de Danemark, Harald-Blatan. Ce dernier ayant débarqué avec une armée à Cherbourg, les Normands coururent aux armes (945), et se joignirent aux Danois. Louis entra en Normandie, mais il fut battu sur la Dive et fait prisonnier dans sa fuite; on ne lui rendit la liberté qu'en le forçant de renoncer à ses prétentions. La paix fut bientôt rompue, et Louis s'étant allié avec l'empereur Othon I<sup>er</sup>, tous deux entrèrent en Normandie; Othon, battu près du bois Gnilaume, et repoussé devant la ville de Rouen, fut obligé de rentrer dans ses états (948). La guerre continua entre Richard et Louis; mais Hugues-le-Grand, qui déjà convoitait la couronne de France, s'unit au duc de Normandie. Hugues mourut peu après (956), et deux ans plus tard Richard épousa sa fille Emancette. Pendant la durée de cette guerre, Thibaut, comte de Chartres, forma le projet d'assassiner Richard dans une entrevue qu'il demanda; mais le projet fut éventé (961). Le roi Louis voulut renouveler cette tentative, mais ne réussit qu'à faire battre et disperser ses troupes. Enfin, Richard, se voyant menacé par une ligue formidable, appela encore une fois les Danois à son secours. Harald lui envoya 4,000 hommes, avec lesquels il battit le roi Louis et le força à demander la paix. L'avènement de Hugues-Capet au trône de France (987) consolida la paix dont jouissait la Normandie, par la parenté qui existait entre les deux princes. Ce fut à peu près à cette époque que des Normands, reve-

nant de Jérusalem, défendirent Salerne contre les Arabes, et préparèrent ainsi leur établissement en Italie. Richard mourut en 996, et eut pour successeur son fils Richard II, surnommé *le Bon*. L'orgueil et les prodigalités de Richard forcèrent, dans les premières années de son règne, les Normands à se révolter. Mais le duc avait, à la tête de ses troupes, un général habile et actif, Raoul d'Ivry, qui parvint en peu de temps à éteindre la révolte dans des flots de sang; l'histoire lui reproche le meurtre, l'incendie, et tous les crimes qui déshonorent l'humanité. Richard eut à soutenir ensuite une petite guerre contre Ethelred, roi d'Angleterre, avec qui il s'était brouillé. Les Anglais, débarqués à Barfleur, furent battus, et la paix se fit (1003). Quelques années plus tard, Ethelred ayant été chassé d'Angleterre par Svein-Tiuguskegg (Suénon I<sup>er</sup>), roi de Danemark (1013), vint se réfugier en Normandie. Après la mort de Svein, Richard aida Ethelred à reconquérir son royaume sur le jeune Knut (Canut I<sup>er</sup>). Mais Knut revint la même année (1016); Ethelred et son fils aîné Édmond étant morts, les deux cadets furent obligés de fuir en Normandie, et Knut resta en possession paisible de l'Angleterre. Alors Richard le reconnut aussi, et, dès l'année suivante, il épousa sa sœur, Estrith. Richard fut l'allié du roi de France Robert, dans les guerres que ce dernier eut à soutenir contre Eudes, comte de Chartres, et l'empereur Othon. La dernière année du règne de Richard, il répudia sa femme Estrith. Cette princesse, à qui son frère fit épouser un seigneur danois nommé Ulf-Svenson, fut mère de Svein-Ulfson, ou Estrithson, qui régna en Danemark, après Harda-Knut. Richard mourut en 1026. Richard III, son fils, ne régna que deux ans, et mourut en 1028, à la suite d'un repas, ainsi que la plupart des convives. Robert, surnommé *le Magnifique*, ou *le Diable*, succéda à son frère, contre lequel il s'était d'abord révolté. Le règne de Robert n'est signalé par aucun événement important. Auxiliaire d'a-

bord du roi de France Henri I<sup>er</sup>, il prit part à la guerre que ce dernier eut à soutenir contre son frère Robert et Constance sa belle-mère (1031). Il fit ensuite au duc Alain de Bretagne une guerre qui ne produisit que des dévastations réciproques. Robert, qui n'avait jamais voulu se marier, eut de la fille d'un bourgeois de Falaise un fils, né en 1027, et qui fut nommé Guillaume. Ayant pris fantaisie d'aller à Jérusalem, il présenta son fils aux états réunis (1034), le fit reconnaître pour son successeur et le conduisit à Paris, où il le confia au roi Henri. Robert mourut en 1035 à Nicée, en Bithynie, à son retour de Jérusalem. — Guillaume II le Conquérant ou le *Bâtard* (v.). Guillaume mourut en 1087, laissant le royaume d'Angleterre à Guillaume, surnommé *le Roux*, son second fils, la Normandie à l'aîné, Robert, et 5,000 marcs d'argent à Henri, le plus jeune. — On rapporte qu'aux funérailles de Guillaume-le-Conquérant, un bourgeois de Caen, nommé Aseelin, mit *haro* sur le corps pour le paiement du fonds sur lequel était l'église de St-Étienne de Caen. Il ne faut cependant pas en conclure que les lois fussent alors mieux observées en Normandie qu'ailleurs; il suffit de lire l'histoire pour se convaincre du contraire. — Robert II, dit *Courte-Heuse* ou *Courte-Cuisse*. Le premier acte de son règne fut la vente du Cotentin à son frère Henri. Il fit ensuite la guerre à son autre frère Guillaume. Le résultat de cette tentative fut la perte du Maine, et il aurait même été dépossédé de toute la Normandie sans le secours de Henri. Il fut cependant obligé, pour obtenir la paix, de céder à Guillaume toutes ses places maritimes (1090). Robert prit part à la première croisade (1096), et engagea, avant de partir, la Normandie à Guillaume-le-Roux, pour la somme de 10,000 marcs d'argent. Robert se fit remarquer, au milieu des princes croisés, par sa brillante valeur, et se distingua particulièrement à la bataille d'Antioche (1098) et à la prise de Jérusalem l'année suivante. Pendant l'absence de Robert, Guillaume-le-Roux

étant mort, Henri se fit reconnaître roi d'Angleterre (1100). Robert, de retour de la croisade, étant rentré en possession de la Normandie, passa en Angleterre (1101) pour revendiquer la couronne. Il y eut d'abord un accommodement, mais la paix dura peu. Henri entra à son tour en Normandie, et Robert, battu à Tinchebrai (1107), resta prisonnier de son frère, qui l'enferma dans le château de Cardiff, où il le fit aveugler peu après. Robert mourut en 1134. — Henri I<sup>er</sup> se fit reconnaître duc de Normandie après la bataille de Tinchebrai, au préjudice de son neveu Guillaume, fils de Robert. Cette usurpation fut la cause de la guerre qui s'alluma en 1110 entre la France et l'Angleterre. Elle se termina en 1119 par une paix qui garantit la Normandie à Henri. En revenant en Angleterre, le vaisseau qui portait son fils Guillaume, ses enfants naturels, et près de 400 personnes de sa suite, périt corps et biens, brisé contre les rochers. Peu après (1123), la guerre recommença avec la France au sujet de Guillaume, fils de Robert, devenu seul héritier mâle du duché de Normandie, mais elle n'eut aucun résultat. Henri fit alors reconnaître sa fille Mathilde pour son héritière. Peu après (1128), il fut débarrassé d'un compétiteur par la mort du jeune Guillaume, tué dans une bataille. Henri maria sa fille à Geoffroy-Plantagenêt, fils de Foulques, comte d'Anjou; leur fils aîné, nommé Henri, comme son aïeul, fut déclaré héritier de la couronne d'Angleterre. — Henri I<sup>er</sup> mourut en 1134. — Après la mort de Henri I<sup>er</sup>, un concurrent s'éleva contre son fils, le jeune Henri. Ce fut Étienne, fils d'Étienne de Blois et d'Adèle, fille de Guillaume-le-Conquérant. Aidé par un de ses frères, qui était évêque de Winchester, il gagna l'archevêque de Canterbury, et se fit reconnaître roi d'Angleterre et duc de Normandie (1135). Les trésors de Henri I<sup>er</sup>, dont il réussit à s'emparer, lui servirent à acheter des partisans et des troupes (v. ÉTIENNE DE BLOIS). Cependant, Geoffroy-Plantagenêt, pendant que sa femme Ma-

thilde disputait la couronne d'Angleterre à Étienne, parvint à conquérir la Normandie. Henri II y fut reconnu et ne la reperdit plus (1144). Quelques années plus tard (1153), les barons anglais, pour mettre un terme à la lutte des deux concurrents, les forcèrent à conclure un accord : Henri devait succéder à Étienne. Ce dernier mourut un an après, et Henri régna paisiblement sur l'héritage réuni de Guillaume-le-Conquérant, auquel il ajouta l'Aquitaine, apportée en dot par Éléonore, qu'il épousa après le divorce imprudent du roi de France Louis-le-Jeune (1152). Le règne de Henri II (v.) fut une lutte continuelle contre la France, contre la cour de Rome, appuyée par les prélats anglais, et contre ses propres enfants; mais il ne fut pas sans gloire. Il rendit tributaire la province de Galles, dernier asile de la population gallo-kymre de la Bretagne (1157). La guerre contre la France termina par une paix avantageuse (1160). Mais les troubles suscités en Angleterre par les prétentions et les menées perfides de la cour de Rome embarrassèrent Henri plus long-temps. Thomas Becquet, archevêque de Cantorbéry, agent principal de l'évêque de Rome, se déclara le chef du clergé rebelle. Cet homme audacieux et immoral, poussé par l'ambition, se mit en opposition ouverte contre le chef de l'état. Non content d'entraver le gouvernement en contrariant toutes les mesures du roi, il n'épargnait pas même les plus sanglants outrages. Enfin, quatre seigneurs normands entreprirent de venger leur souverain, et, selon les mœurs du temps, allèrent à Cantorbéry tuer l'archevêque factieux (1170). La cour de Rome fit un saint de l'homme qui aurait mérité de perdre la tête sur un échafaud. Mais la mort de son agent principal, en mettant fin aux troubles, la rendit plus traitable. Après une ridicule pénitence imposée à Henri, il fut absous, ainsi que les quatre chevaliers. Cette même année, les Anglais passèrent en Irlande, que Henri II soumit l'année suivante. — Dès 1166, Henri avait fait épouser Constance,

filie de Conan IV, duc de Bretagne, à son second fils Geoffroy, qu'il aida aussitôt à dépouiller son beau-père. En 1173, Henri II s'avisa de faire couronner son fils aîné, Henri : cet acte, qui semblait tout naturel, fut le signal d'une suite de troubles et de guerres qui durèrent pendant le restant de la vie du vieux roi. Ses quatre fils : Henri, Geoffroy, Richard et Jean, tantôt se révoltèrent contre lui, tantôt se firent la guerre entre eux. Le roi de France, Louis-le-Jeune, et son successeur, Philippe-Auguste, intéressés à l'affaiblissement de la maison des Plantagenêts, prirent une part active à ces guerres, dont le résultat le plus positif fut la dévastation d'une moitié de la France. Deux des fils de Henri, Geoffroy (1186) et Henri (1183), moururent pendant ces troubles. Enfin, le chagrin mit le vieux roi au tombeau (1189), au milieu d'une dernière guerre suscitée par ses deux derniers enfants. — Richard IV, surnommé *Cœur-de-Lion*, sans doute à cause de son indomptable férocité. Pour l'histoire de Richard IV et celle de Jean, surnommé *Sans-Terre*, son frère, et qui lui succéda en 1199, nous renverrons aux articles qui leur sont consacrés dans ce *Dictionnaire*. — Après la réunion de la Normandie à la cour de France, prononcée par confiscation (1203) contre Jean-sans-Terre, pour le meurtre d'Arthur de Bretagne, l'histoire de cette province se confond avec celle de France. — Nous avons vu plus haut que des aventuriers normands, ayant débarqué en Italie à leur retour de Jérusalem, secoururent la ville de Salerne, assiégée par les Arabes. Ce fut l'origine de la domination normande dans le midi de l'Italie. Le prince de Salerne se servit de ses libérateurs pour se défendre contre le duc de Bénévent, et leur donna ou leur permit de former un établissement à Aversa (1030). Bientôt, trois fils de Tancrède de Hauteville, Guillaume, Drogon et Humfroi, suivis de quelques autres aventuriers, passèrent aussi en Italie, où ils offrirent leurs secours aux Grecs contre les Arabes de Sicile. L'ingratitude des



Grecs révolta les Normands contre eux , et les fils de Tancrède se rendirent maîtres de la Pouille, dont Guillaume se fit comte (1041). Il mourut en 1046 et eut pour successeur son frère, Drogon. Robert-Guiscard et les deux plus jeunes fils de Tancrède vinrent joindre leur aîné. Alors, l'empereur Henri III donna aux princes normands l'investiture de la Pouille, d'Aversa et du Bénéventin (1047). Mais la ville de Bénévent ayant été donnée par le même empereur au pape Léon IX, ce pontife voulut l'enlever par les armes aux Normands. Ils le battirent et le firent prisonnier (1053). Cependant, se voyant menacés par les empereurs d'Allemagne, ils voulurent se donner un appui en Italie et se mirent sous la protection de l'église en rendant hommage au pape Nicolas II, non seulement pour leurs états d'Italie, mais encore pour la Sicile, dont ils firent la conquête en 1067. Robert-Guiscard fut investi du titre de duc de Pouille, et fit son frère Roger comte de Sicile. Robert s'empara de Salerne et du Bénéventin, qui était retourné aux ducs de race lombarde, malgré l'communication du terrible Grégoire VII, qui fut trop heureux de l'absoudre pour prix du don de la ville de Bénévent (1077). Robert était passé en Dahnatie, dont il méditait la conquête, lorsque l'empereur Henri IV vint en Italie, où il se rendit maître de Rome et assiégea Grégoire VII dans le château St-Ange. Robert y accourut en hâte, battit les Allemands et les Romains révoltés, et emmena le pape à Salerne (1084), où il le retint prisonnier jusqu'à sa mort. Robert avait marié sa fille à Constantin, fils de l'empereur grec Michel-Ducas. Ce dernier ayant été détrôné par Nicéphore-Botoniata, qui, lui-même, le fut par Alexis-Comnène, Robert passa en Épire pour revendiquer l'héritage de son gendre et de sa fille. Mais, au milieu de ses succès, qui déjà faisaient trembler Constantinople, Robert mourut à Corfou (1085). Son fils aîné, Roger, lui succéda en Pouille; le second, Bohémond, ayant pris part à la première croisade, alla s'établir à Antioche; Roger,

frère de Robert, conserva la Sicile. Après la mort de Guillaume, fils de Roger de Pouille, Roger II, fils de Roger de Sicile, réunit sous son empire (1130) tous les états de la domination normande, et se fit couronner et sacrer roi de Sicile et de Pouille. Dans le schisme entre les deux papes Innocent II et Anaclet, Roger II reconnut ce dernier, qui était maître de Rome. — L'empereur Lothaire II, qui soutenait Innocent, passa en Italie; Roger fut battu et obligé de fuir en Sicile. Mais, la même année (1137), Lothaire mourut, et Roger recouvra ses états. Le pape Innocent voulut alors lui faire la guerre, mais il fut vaincu (1139), fait prisonnier et obligé de reconnaître son vainqueur. Peu après, Roger se rendit maître de la ville de Naples, qui donna son nom au royaume. Roger mourut en 1154. Il eut pour successeur Guillaume, qui mourut en 1166, et Guillaume II, mort en 1189, sans postérité. Il ne restait de la descendance de Roger qu'une fille posthume appelée Constance, qui épousa en 1186 l'empereur Henri VI, fils de Frédéric-Barberousse, et un fils naturel nommé Tancrède. Ce dernier hérita, après Guillaume II, du royaume de Naples et de Sicile. Mort lui-même en 1194, il laissa la couronne à son fils Guillaume III, encore en bas-âge. Mais les empereurs d'Allemagne convoitaient déjà alors la domination de l'Italie, et Henri VI, mettant en avant les droits de sa femme, songeait à détrôner le fils de Tancrède. Il passa aussitôt dans le royaume de Naples, dont il fit la conquête, et prit la couronne après avoir fait égorger le jeune Guillaume et tout ce qui restait de la famille de Hauteville. <sup>61</sup> DE VAUDONCOURT.

**NORMANDIE**, grande province de l'ancienne France, qui avait le titre de duché, et formait un des gouvernements militaires du royaume. Elle était bornée au midi par le Maine et le Perche, une partie de la Bretagne et de l'Ile-de-France; au couchant par l'océan, au levant par la Picardie et une partie de l'Ile-de-France, au septentrion par la Manche. Sa largeur, du levant au couchant, de-

puis Aumale jusqu'à l'océan, était de 60 lieues (27 myriamètres); du midi au septentrion, depuis Nonancourt jusqu'à Dieppe, ou de St-James à Cherbourg, de 32 lieues (14 myriamètres), et de 240 lieues de circuit (106 myriamètres). — Cette province se divisait en Haute et Basse-Normandie. La Haute comprenait Rouen, capitale de cette partie et de toute la province; le pays de Caux, le pays de Bray, le Vexin-Normand, le Rouennais ou campagne de Rouen (*Ager Rothomagensis*), Lisieux, le pays d'Auge et de Licuvin, Evreux, le pays d'Ouche. La Basse, comprenait Caen, capitale, et ses environs; Sécz, le pays des Marches et la campagne d'Alençon; Bayeux, le Bocage, le Cotentin, enfin le pays d'Houlme, qui faisait partie du diocèse du Mans. Les circonscriptions territoriales de France n'étaient point, quant à la juridiction ecclésiastique, d'accord avec les circonscriptions administratives, militaires et judiciaires. La division départementale de cette grande et riche province comprend en tout ou en partie les départements de la *Seine-Inférieure*, de l'*Orne*, de l'*Eure*, de la *Calvados* et de la *Manche* (v. ces mots).

*Histoire.* La Normandie n'avait point de nom collectif avant la conquête des Gaulles par les Romains. Elle fut depuis comprise dans la Seconde-Lyonnaise. Elle se divisait en plusieurs cités ou républiques; la plus considérable avait pour capitale *Rothomagus* (Rouen). Cette division subsista jusqu'à l'invasion de la ligue franque, dont Clovis était le chef. Elle forma, après la mort de ce roi, une des quatre monarchies que se créèrent ses quatre fils. Ces royaumes étaient indépendants, et leurs rois sans préséance entre eux. Toute la succession de Clovis fut partagée comme un grand fief, et conformément à la loi salique. Ce royaume, dont faisait partie le pays appelé depuis *Normandie*, reçut le nom de *Neustrie*, comprenait en outre Paris, l'Ile-de-France, et plusieurs autres provinces du nord-ouest de la France. — Au ix<sup>e</sup> siècle, les Normands (*Nordmann*),

hommes du Nord, partis du Danemarck, firent une nouvelle irruption en Neustrie, envahirent et ravagèrent plusieurs provinces. Les populations opposèrent sur plusieurs points, et surtout les Parisiens, une courageuse résistance. Il eût été facile au roi Charles-le-Simple de refouler au-delà des frontières ces hordes de pillards: il préféra une paix honteuse aux chances du champ de bataille: cependant, il pouvait compter sur une victoire décisive. Il livra, en 911, à Roll ou Rollon, chef des Normands, toute la côte de Neustrie, à titre de duché relevant de la couronne, et lui donna en mariage sa fille Gisèle. Le nom de *Normandie* fut substitué à celui de *Neustrie*. — Les descendants de Rollon possédèrent ce duché; Guillaume-le-Bâtard ou le Conquérant, arrière-petit-fils de Rollon, passa le détroit avec une puissante armée, se rendit maître de l'Angleterre en 1066, et devint le chef d'une nouvelle dynastie. Henri, fils de Guillaume, eut pour héritière Mathilde ou Mahaut, qui apporta en dot le duché de Normandie et la couronne d'Angleterre à Geoffroy-Plantagenet, comte d'Anjou. De ce mariage naquit Henri II, qui ajouta au duché de Normandie et au royaume d'Angleterre la Guicenne et le Poitou, en épousant Éléonore de Guicenne, femme répudiée de Louis VII. Les deux fils d'Henri II, Richard-Cœur-de-Lion et Jean-sans-Terre lui succédèrent. Ce dernier ayant assassiné le prince Arthur, son neveu, fut, en sa qualité de duc de Normandie et feudataire de la couronne, traduit devant la cour des pairs, condamné à la confiscation de toutes les principautés et domaines qu'il possédait en France. Cette condamnation eût été sans effet contre tout autre que Jean-sans-Terre; mais, haï et méprisé partout, sans appui, sans considération, il ne pouvait opposer aucun obstacle au jugement qui l'avait frappé. Philippe-Auguste appuya par une forte armée le jugement des pairs, et se rendit maître de la Normandie. Henri III, roi d'Angleterre, céda cette province, par le traité de 1258, à Louis IX,

qui, par scrupule de conscience, céda à son tour à l'Angleterre les belles provinces qu'Éléonore de Gnienné avait apportées en dot à la couronne d'Angleterre par une autre violation de toutes les lois réglementaires de l'hérédité des fiefs. Cette double faute a entraîné des guerres incessantes pendant plus d'un demi-siècle. — Enfin, sous le règne de Charles VII, Dunois parvint à reconquérir la Normandie en 1453. Jacques Cœur, alors argentier (ministre des finances) du roi, fit tous les frais de cette guerre. — Soutenu par les princes et les seigneurs de la ligue du bien public, Charles, duc de Berri, frère de Louis XI, exigeait que la Normandie lui fût donnée en toute souveraineté à titre d'apanage. Louis XI convoqua les états-généraux en 1467, et l'assemblée fixa à 12,000 livres tournois de rente l'apanage du prince, ou en domaines d'un revenu égal à cette somme. La Normandie resta unie à la couronne.

**NORMANDIE (Conciles de).** Les conciles du moyen âge et des temps antérieurs offrent de curieux enseignements sur les institutions de ces époques trop peu connues, parce qu'elles ont été trop peu étudiées. C'est le tableau le plus fidèle des mœurs de chaque époque. Les questions les plus graves de droit politique et religieux y étaient discutées. Les conciles de Normandie remontent au commencement du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère, et finissent avec le <sup>xvii</sup><sup>e</sup>. — 414. Une lettre du pape Innocent I<sup>er</sup> à saint Victrice, archevêque de Rouen, en 414, avait pour objet la communication de règles de discipline ecclésiastique pour le diocèse métropolitain, et les treize suffragants de cet archevêché. — 584. Sous le règne de Chilpéric, convoqué pour le mois de mai. Ce deuxième concile est réputé général. — 588. A l'occasion de l'assassinat de Prétextat, archevêque de Rouen, sous le règne de Childebert. Grégoire de Tours y assista par ordre du roi Gontran. Le lieu et les actes de ce concile ne sont pas exactement connus. — 650. A Ronen, sous Clovis II, et sous l'archiepiscopat de Saint-Ouen. 16 canons y furent dé-

crétés sur la réformation des mœurs et de la discipline ecclésiastique. — 662. A Caen, sous le règne de Thierry et le pontificat de Sergius. On cite parmi les quinze prélats qui y assistèrent, Aquilin, évêque d'Évreux; Gérébald, évêque de Bayeux, et Annubert, évêque de Séz; un grand nombre d'ecclésiastiques de Neustrie. Il avait été convoqué par Aubert, archevêque de Ronen; il ne reste que sept canons, avec une formule d'excommunication. — 861, 864, 869. Le premier, sous Charles-le-Chauve, à Pirtes, présidé par l'archevêque de Sens. Le second, convoqué par ordre du même monarque: les 37 canons qui y furent décrétés sont relatifs aux immunités ecclésiastiques, aux droits régaliens. Tout ce qu'on sait du troisième, c'est qu'il se composait des prélats de la Normandie et de la Bretagne, et qu'il décréta plusieurs canons sur la discipline ecclésiastique et l'observation de la foi catholique. — 1026. A Pontoise, convoqué par Manger, archevêque de Rouen. — 1043. Époque la plus déplorable de l'anarchie féodale; la guerre était partout. La Normandie, comme les provinces de France, était dévastée, pillée par des bandes armées, qui ne respectaient pas même les églises. Guillaume-le-Vicil, roi d'Angleterre et duc de Normandie, proposa dans un concile tenu par lui à Caen un décret de paix ou trêve de Dieu. Le premier article prescrit le mode d'observation; le second indique les choses dont il faut s'abstenir; le troisième fixe le temps où la trêve doit être observée. Les évêques, sur l'ordre du duc-roi, souscrivirent à ce décret. — 1049. A Rouen, 19 canons sur la foi, la discipline ecclésiastique, et contre la simonie. — 1050. Assemblée à Brionne des évêques et des plus habiles théologiens de Normandie, par ordre du duc Guillaume, contre les erreurs de l'archidiacre Bérenger, déjà condamné par un concile de Rome. — 1055. Les princes souverains se montraient alors fort jaloux du droit de pouvoir seuls convoquer les conciles, et se réservaient le pouvoir non moins important de sanc-

tionner leurs décrets. Les conciles n'ont jamais été plus multipliés en Normandie que sous le règne des ducs. Ce concile fut convoqué à Lisieux. L'archevêque Manger, fils de Richard II, duc de Normandie, fut déposé et condamné à l'exil. Les canons d'un autre concile tenu à Rouen dans la même année prouvent que les mœurs du clergé étaient plus que jamais déréglées : ces canons indiquaient le mal, mais ne pouvaient y remédier. Les pères étaient à la fois juges et parties. Il suffit de citer le titre de ces canons. *De castitate et cæteris patrum institutis servandis, pastorum incuriâ neglectis.* — 1061. A Caen, par ordre de Guillaume II, duc de Normandie. Divers canons sur des objets d'utilité publique et la discipline ecclésiastique. — 1063. A Rouen, dédicace de la cathédrale de Rouen. Itérative condamnation des doctrines de Bérenger, archidiaque d'Angers, déjà condamné par les conciles de Rome, de Verceil, de Brione, de Paris. — 1066. Ce concile tient une place importante dans l'histoire politique du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. Il fut convoqué à Lillebonne par le duc Guillaume II. Il y assista avec tous ses barons; il consulta ou parut consulter l'assemblée sur la légitimité de son droit à la couronne d'Angleterre, et à soutenir ses prétentions par la force des armes. Il avait déjà obtenu l'autorisation du pape Alexandre II, qui lui avait envoyé l'étendard de saint Pierre. Le but de Guillaume était de s'assurer du pouvoir dans son duché pendant son absence. L'assentiment des prélats lui était acquis d'avance, et son plan d'expédition irrévocablement arrêté. — 1068, à Rouen, élection d'un archevêque. L'évêque d'Avranché, proposé par le duc Guillaume II, fut élu et confirmé par le pape, et par un autre concile tenu l'année suivante. — 1070. Ce concile, n'avait pour objet que l'élection de l'archevêque de Cantorbéry; les prélats de Normandie y furent appelés. Le duc Guillaume présida cette assemblée; il était alors dans son nouveau royaume d'Angleterre, et les prélats normands

durent se rendre à Wesminster; cette version est la seule probable dans l'absence de tout autre document. — 1072, à Rouen. Composé de l'évêque Jehan II et de ses suffragants. 23 canons sur la discipline ecclésiastique. — 1073, à Rouen, par ordre et en présence du duc-roi Guillaume. L'archevêque Jehan était venu, suivant l'ancien usage, célébrer la messe dans l'abbaye de Saint-Ouen, le jour de la fête du saint. Les moines prirent les armes contre lui. Le concile condamna les chefs de l'émeute monacale à la réclusion dans les prisons de leur ordre. Wruemard fut conduit à Fécamp, Benoît à Saint-Vandril, Ranulphe à Jumièges. — 1074, à Lillebonne. En présence du duc-roi Guillaume. 22 canons. — 1080, à Rouen. L'archevêque Guillaume-Bonne-Ame, qui avait remplacé sur le siège de Rouen l'archevêque Jehan, déposé en 1078, fut déposé à son tour pour cause d'infirmités. Il présida néanmoins cette assemblée; quarante-six canons y furent décrétés. Ils occupent une grande place dans la législation normande de cette époque. — 1082, à Oissel. En présence du duc-roi Guillaume, auquel le concile déféra la décision d'une contestation relative à la juridiction de quatre paroisses. — 1091, à Rouen. En présence du duc Robert-Courte-Heuse, ou Courte-Cuisse, élection d'un évêque de Séz. — 1098, à Rouen. Approbation des décrets du concile de Clermont, observance de la trêve de Dieu; défense au clergé de porter les cheveux longs. — 1106, à Lisieux. Par ordre d'Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie, pour la paix et la réforme dans l'administration de l'église et de l'état. Quatre canons remarquables par la sévérité de leur disposition. — 1118, à Rouen. Le roi Henri avait appelé dans cette assemblée Raoul, archevêque de Cantorbéry, et plusieurs barons anglais et normands pour y conférer de la paix. Geoffroi, archevêque de Rouen, et quatre de ses suffragants et divers abbés s'occupèrent de l'état de l'église, mais sans rien décider. Conrad, légat du pape Gélas II, se

plaignit de l'empereur, de l'antipape Bourdin, et finit par demander des subsides au clergé de Normandie. — 1128, à Rouen. Convoqué par le légat Mathieu d'Albano, après avoir conféré avec le roi Henri. Divers canons sur la discipline ecclésiastique. — 1172, le 7 septembre, à Avranches. Henri II y protesta de son innocence du meurtre de saint Thomas de Cantorbéry, en présence du légat du pape, de l'archevêque de Rouen, de quelques prélats et du peuple. Il fut absous par le légat, en se soumettant à la pénitence qui lui fut imposée. Il signa treize canons sur la discipline de l'église. — 1182, à Caen. Excommunication de tous les fauteurs de discorde entre le roi Henri et ses enfants, sans excepter Henri-le-Jeune. — 1188, à Gisors. Réconciliation de Henri, roi d'Angleterre, et de Philippe, roi de France. Il reçurent la croix de l'archevêque de Tyr, légat du pape. — 1189, à Rouen. Canons sur la discipline. — 1214. Le motif apparent était l'interminable question de la discipline ecclésiastique. Mais la véritable cause de cette convocation était d'exhorter les fidèles à se croiser. Le légat Robert de Gagon réussit dans sa mission. Quelques nouveaux canons sur la discipline. Le troisième ordonne aux prélats de célébrer en personne l'office dans les fêtes solennelles, de prêcher eux-mêmes ou de ne se faire suppléer sur ce point que par des prédicateurs capables; de faire l'aumône, d'exercer l'hospitalité eux-mêmes ou par des préposés spéciaux. — 1223. Confirmation des doctrines du quatrième concile de Latran. — 1231. Réglemens sur les attributions des diacres. Ordre de raser entièrement la tête des diacres *ribauds*. — 1257, à Rouen. — 1267, à Pont-Audemer. Défense aux clercs mariés ou non mariés de faire aucun commerce, et spécialement ceux d'un genre déshonorant. — 1279, à Pont-Audemer. — 1295. Dans l'église Notre-Dame-du-Pré (Bonne-Nouvelle), défense de tenir les plaids les jours fériés, et de restreindre l'autorité ecclésiastique. — 1304, à Pinterville. — 1305. Nomenclature des fê-

tes dans la diocèse de Ronen : celle du Saint-Sacrement n'y est pas énoncée; elle n'a été connue qu'en 1317. — 1313, A Notre-Dame-du-Pré (Bonne-Nouvelle), près Ronen, modification des pénalités prescrites par des conciles précédents. — 1321. Contestation entre les abbayes de Saint-Ouen et de Saint-Victor-en-Canx. — 1335. Des pères s'y font suppléer par procureurs; recommandation aux évêques d'exhorter les fidèles aux voyages de la Terre-Sainte; peines contre les ecclésiastiques qui porteraient des armes et l'habit court. — 1422. Élection des députés pour le concile de Pise. — 1445. Convoqué à Rouen par Georges II, cardinal d'Amboise. 41 statuts de réformation. Le septième est remarquable : il condamne ceux qui, par superstition et dans la vue d'un gain, donnent des surnoms aux images de la sainte Vierge, comme Notre-Dame-de-Consolation, de Grâce, de Recouvrance, etc. — 1522, à Rouen. Le roi étant dans cette ville, fit notifier par Jean Dufay, notaire, à Charles de Bourbon, archevêque de Rouen, d'avoir à convoquer un concile provincial, pour le 24 février : il s'agissait d'obtenir un subside du clergé. — 1527, à Rouen. Suite de la même demande. Décidé que le roi recevrait quatre décimes, deux sur l'année courante, et deux autres sur la suivante. C'était pour payer la rançon du roi. — 1581. Le plus solennel qui ait été tenu en Normandie. Les canons forment onze chapitres sur la discipline et la juridiction ecclésiastique, approuvés par le pape, le 19 mars 1582. — 1660, 1699, à Pontoise et au Château-Gaillon. Exécution des bulles de condamnation, 1<sup>o</sup> de l'*Apologie pour les casuistes contre les calomnies des jansénistes*; 2<sup>o</sup> de l'explication des *Maximes des saints* sur la vie chrétienne.

*Gouvernement et législation.* — La Normandie eut long-temps son assemblée des états. L'échiquier de Normandie exerçait l'autorité souveraine administrative et judiciaire. Guillaume-le-Conquérant avait imposé à l'Angleterre les lois de son pays. Les actes et les jugemens

en Angleterre ont été rédigés en langue normande jusqu'en 1361. La Normandie avait reçu de l'Angleterre le droit de garde-noble, le droit de viduité, si favorable aux femmes, qu'on appelait dans l'origine la *courtoisie d'Angleterre*, et depuis, le *statut normand*. Louis-le-Hutin avait accordé à la Normandie une charte qui lui assurait tous les droits, toutes les immunités du régime municipal. Cette charte de la nation normande fut confirmée et établie sur des bases plus libérales et plus larges. On l'appela *sage*; de là le nom de *pays de sapience* donné à la Normandie. Dans l'assemblée solennelle de l'*échiquier* (v. ce mot), convoquée en 1469, l'archevêque de Narbonne, président, et le comte Saint-Pôle, connétable de France et lieutenant-général du roi en Normandie, déclarèrent, au nom du roi Louis XI, que le duc de Berri, son frère, lui avait rendu la Normandie et avait reçu en échange la Guienne. Sa majesté, en conséquence, renvoyait à l'*échiquier* l'anneau que le duc de Berri avait reçu en épousant la Normandie, et qui lui avait été donné par la ville de Rouen lorsqu'il avait fait son entrée dans cette capitale. « Et afin, ajoutait l'ordonnance royale, que notre peuple de Rouen sache que notre frère a renoncé au duché de Normandie, nous vous envoyons l'anneau que vous ferez rompre publiquement en l'*échiquier*, afin que cela soit notoire. » — L'anneau fut immédiatement rompu en deux pièces, qui furent remises au connétable. L'*échiquier* fut remplacé par le parlement en 1515. Les baillis de Rouen, des pays de Caux, d'Évreux, d'Alençon, de Coutances, etc., étaient d'épée, parce que tous les autres étaient de robe longue. La Normandie avait trois généralités, Rouen, Caen et Alençon.

*Mœurs, coutumes singulières.* — L'archevêque de Rouen prenait le titre de primat de Normandie, que l'archevêque de Lyon lui contestait. La question fut jugée, quant aux attributions seulement, en faveur du prélat normand, par arrêt du conseil du 12 mai 1702. Ces prélats

n'avaient garde sans doute de se faire introniser en hiver; les cérémonies préliminaires auraient pu compromettre leur santé et les mettre hors d'état de suivre le cérémonial jusqu'à la fin : le nouveau prélat devait se rendre à l'église paroissiale de Saint-Herbland, et là, quelque froid qu'il fit, le sacristain lui ôtait ses souliers et ses bas, et le prélat s'acheminait ainsi pieds nus, en rochet et en camail, jusqu'à la cathédrale; les fidèles avaient soin d'étendre des nattes, ou de joner de paille les rues où passait le cortège. Il était accompagné du prieur et des religieux de Saint-Ouen, tous en chape. Le clergé métropolitain, rangé en baie, l'attendait au parvis. Là, le prieur de Saint-Ouen, s'adressant à tout le chapitre, disait : « Nous vous donnons notre archevêque vivant, vous nous le rendrez mort. » Le prélat, après son installation, allait à l'abbaye de Saint-Amand recevoir de l'abbesse l'anneau pastoral. D'autres cérémonies avaient lieu aux obsèques : le corps de l'archevêque décédé était porté par les chanoines à la barrière de l'abbaye de Saint-Ouen; les religieux allaient l'y chercher, le portaient dans une église, où il restait déposé pendant vingt-quatre heures; ils lui faisaient un magnifique service, reportaient le corps au lieu où il l'avaient pris. Les chanoines revenaient à leur tour le reprendre et le porter à l'abbaye de Saint-Amand, où l'abbesse, à la tête de sa communauté, lui ôtait le riche anneau pastoral et le remplaçait par un autre d'or, mais tout uni. — Le clergé métropolitain de Rouen était un des plus nombreux de France. On y comptait 30 prébendes qui ne pouvaient être possédées que par des filles ou des veuves. Elles étaient à la nomination de l'archevêque. Ces prébendes étaient d'un modique revenu, mais elles donnaient aux dames titulaires le droit de *committimus*. Aussi étaient-elles très recherchées, et ce droit de n'être justiciables que des requêtes du palais avait son prix dans une province fumeuse par son goût pour les procès. — L'église de Rouen avait un

privilege bien autrement important, celui de délivrer chaque année un criminel et ses complices, le jour de l'ascension; on en attribue l'origine au roi Dagobert. Un horrible dragon, suivant la tradition rouennaise, désolait le pays au temps de saint Romain; il dévorait les hommes et les animaux; le saint prélat demanda aux magistrats deux criminels condamnés à mort, et ce fut par eux qu'il délivra le pays du redoutable monstre. De là le privilège accordé par le roi Dagobert à saint Ouen, successeur de saint Romain (v. GARGUILLE). Les chanoines étaient maîtres du choix des prisonniers qu'ils pouvaient délivrer. Ce privilège avait été restreint depuis par Louis XII et Henri IV, et par un arrêt du conseil d'état (1699). On s'étonne qu'un pays qui s'est toujours montré très jaloux de ses droits et de ses privilèges se soit laissé enlever son assemblée des états. La même question peut s'appliquer à plusieurs autres provinces, la Provence, le Dauphiné et tant d'autres. Il faut en chercher la solution dans l'établissement des parlements, qui s'arrogèrent sans opposition la haute administration civile de leur ressort. L'enregistrement parlementaire substitué à l'autorité des états généraux avait fait tomber en désuétude cette ancienne et salutaire institution. Les états maintenus en Bourgogne, en Bretagne et en Languedoc, n'étaient plus que des exceptions. — La raison publique avait fait justice de ces absurdes préjugés qu'une politique injustifiable a pu entretenir autrefois entre les provinces, préjugés bien funestes dans leurs conséquences, et que les générations s'étaient transmises pendant une longue suite de siècles. Il a fallu une explosion révolutionnaire pour extirper ces proverbes traditionnels: il n'y a plus de Francs-Picards, de Bourguignons sâlés, de Lorrains traîtres à Dieu et à leur prochain, mais partout des Français. Le temps avait donné aux plus stupides calomnies, aux plus grossières erreurs, l'autorité de la vérité. Il n'est pas vrai que la place de la Croix-du-Trahouer (à l'embranchement des rues

de l'Arbre-Sec et de Saint-Honoré) fût le lieu privilégié pour l'exécution des Normands condamnés à mort. Il est certain au contraire que la Croix-du-Trahouer était le lieu patibulaire pour les crimes de faux, et pour tous les genres de crimes commis dans ce quartier, quel que fût le pays des condamnés. — La Normandie est riche en monuments des temps anciens. L'archéologie a été longtemps négligée; des sociétés spéciales se sont organisées; d'importantes découvertes ont été faites, et ne sont que le prélude de découvertes encore plus précieuses; ce n'est plus qu'une question de temps dont la solution ne se fera pas attendre.

*Agriculture, industrie.* Une province vaste, fertile, et riche en productions agricoles et industrielles, devait être très populeuse, et d'un immense rapport. Elle était déjà considérée au xv<sup>e</sup> siècle comme celle qui payait le plus d'impôts. Lors de l'assemblée de Tours (1467), convoquée pour régler les droits apanagers de Charles de Berri, frère de Louis XI, et qui demandait pour apanage la Normandie, le chancelier Guillemin-Juvénal des Ursins déclara que cette province paierait le quart des revenus du royaume, et, à cette époque, elle n'avait guère d'autres produits que ceux de ses champs et de ses bestiaux; l'industrie, qui depuis les a déçuplés, se bornait aux besoins de sa consommation. Les ports qu'elle possède sur un littoral de 80 lieues ne comptent qu'un très petit nombre de bâtiments au long cours. Dieppe seul se hasardait dans de lointaines expéditions. Le Havre n'a acquis une grande importance que depuis la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. C'est aujourd'hui un des ports les plus fréquentés par la marine marchande des Deux-Mondes. Calais n'est qu'un port de passage entre la France et l'Angleterre. Cherbourg est le seul port de la Manche qui puisse recevoir des vaisseaux de guerre: il peut en sbriter plus de 80. Boulogne avait été choisi par Napoléon pour sa grande expédition de l'Angleterre. — La rouennerie forme

une grande branche de commerce pour la consommation de l'intérieur et de l'étranger. On sait que les mouchoirs connus sous le nom de *madras*, et que les Anglais vendaient comme une production de l'Inde, étaient fabriqués à Rouen. Rouen exporte les immenses produits de ses manufactures sur les marchés des Deux-Mondes. Ce grand mouvement industriel semblerait devoir diriger tous les efforts, toutes les pensées, vers les spéculations mercantiles, et cependant la Normandie compte parmi ses enfants des hommes illustres dans les sciences, les arts et les lettres. L'anniversaire du grand Corneille est pour Rouen, sa patrie, une solennité nationale. Cette fête annuelle, ces honneurs rendus avec une religieuse exactitude à la mémoire d'un grand citoyen, a beaucoup contribué sans doute à entretenir parmi les enfants de la Normandie une généreuse émulation, et le goût pour les sciences, la littérature et les arts, qui semble incompatible avec l'esprit de spéculation commerciale. Cette province était déjà une puissance commerciale sous le régime du monopole. On conçoit ses vastes développements de l'industrie et de l'agriculture depuis que la libre concurrence a brisé les entraves. Le fisc, les jurandes et les maîtrises frappaient d'impuissance toutes les conceptions progressives, et forçaient tous les établissements agricoles et industriels à rester stationnaires. Les haras se sont multipliés et améliorés, les modes d'agriculture se sont perfectionnés. Les plus belles propriétés de la Normandie appartenaient à des seigneurs et au clergé régulier. La Normandie occupe une grande place dans l'histoire de l'ancienne France. Ses populations ont fait preuve d'un grand courage et d'un généreux dévouement dans les guerres entre l'Angleterre et la France. Napoléon ne l'avait pas oublié; et, à la fameuse bataille d'Austerlitz, il dit au 28<sup>e</sup> régiment, composé en grande partie de soldats de ce pays : « J'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui. » Le fédéralisme fut fatal aux départements du

Calvados et de l'Eure; les principaux chefs de cette faction puissante s'étaient réfugiés dans ces départements après la fameuse journée du 31 mai 1793. Ils échouèrent dans leur tentative de soulèvement. Que Charlotte Corday ait voulu venger son amant son pays, son dévouement n'en est pas moins étonnant. Buzot, député de l'Eure, ne fut pas plus heureux dans l'Eure que ses collègues dans le Calvados. On l'a accusé d'avoir voulu faire de son pays un auxiliaire de la Vendée. Ce fut sous l'influence de cette accusation, que n'appuie aucun document authentique, que fut improvisé le décret qui ordonnait que sa maison serait rasée, et que, sur son emplacement, serait planté un poteau avec cette inscription : *Ici demeurerait le scélérat Buzot, qui a conspiré la perte de la république.* Le fédéralisme fut une pensée funeste, qui, heureusement pour la France, ne fut point réalisée. Un autre député de ce département protesta par une énergique déclaration contre l'envahissement des étrangers en 1815. La déclaration des représentants des *cent-jours* est un des plus honorables documents de l'histoire contemporaine.

**NORMANDIE** (Ducs de [v. NORMANIE]). Le second fils de Louis XVI est le dernier prince qui ait été qualifié duc de Normandie.

DURR (de l'Yonne).

**NORWÈGE**, en suédois *Norrige*, en danois *Norge*, et en norvégien *Nore*, tous mots qui signifient *terre des Normands*. La Norvège est un des royaumes de la péninsule scandinave. Elle est bornée à l'ouest par la mer du Nord, au nord par la mer Glaciale, à l'est par la Russie et la Suède, et au midi par la Suède et le Categat. La Norvège présente, à son aspect extérieur, un arc oblong, d'une largeur variable, et qui s'étend depuis le cap Lindenaes au sud, jusqu'au point le plus septentrional (le cap Nord). Toutes les côtes sont couvertes d'un nombre considérable de petites îles, nommées, dans la langue du pays, *holmar*. La Norvège a une superficie de 5,860 milles carrés, et une population



de 1,400,000 âmes, répartis dans 24 villes, 30 villages, et 415,000 hameaux et maisons isolées. Dans quelques provinces, on ne compte que 24 habitants par mille carré (surtout dans le Nordland et dans le Finmark, à l'extrémité septentrionale). Dans les autres, la population ne dépasse pas 190 à 196 habitants par mille carré. Le climat, surtout dans les contrées les plus rapprochées du pôle, est d'une excessive rigueur; la température se modifie cependant d'une manière assez sensible dans le voisinage des côtes. L'air, toutefois, est très sain, et l'été, qui, en Norvège, comme dans toutes les régions septentrionales, dure peu, est remarquable par des chaleurs ardentes. La surface du pays est sillonnée par des chaînes de montagnes beaucoup plus élevées que celles de la Suède; leurs nombreuses ramifications couvrent tout le royaume. Celle qui, comme un rempart naturel, sépare la Norvège de la Suède s'appelle *Kioelen* (monts Dofrines); une autre, nommée *Dowre*, partage la Norvège en deux parties, septentrionale, et méridionale. Le point culminant du *Dowre* est le *Snehaatten*; il s'élève à 7,868 pieds au-dessus du niveau de la mer. Partant du *Dowre*, une longue et haute chaîne se dirige vers le sud, et vient aboutir à la partie la plus méridionale de la Norvège, à *Lindenaes*; elle porte différents noms; *Fillefield*, *Hardangerfield*, etc.; elle sépare la partie occidentale de la partie méridionale. Les sommets les plus élevés sont éternellement couverts d'une neige éclatante, compacte, et en quelque sorte pétrifiée, laquelle, jointe au triste et lugubre aspect de sombres et immenses forêts de sapins, hérissant le pied et les flancs des montagnes, leur donne un aspect lugubre et sauvage. Plusieurs de ces montagnes affectent des formes étranges, que la crédulité des anciens temps a cherché à expliquer d'une manière fabuleuse. Les traditions populaires abondent en récits qui peignent ces montagnes comme les cadavres pétrifiés des géants. On cite surtout le *Scop-*

*hornet* (à *Sondmoer*), lequel, vu de loin, présente toutes les apparences d'une citadelle; le *Thorgatten* (dans le Nordland), qui, à son point le plus élevé, offre une énorme cavité d'une longueur de 2,000 pieds, et d'une profondeur de près de 300; le *Hornelen* (dans le Nordfjord), et le *Gautiae* (dans le *Tillemarken*). Les vastes plaines dont la neige, comme les glaciers de la Suisse, ne fond jamais, et que les habitants du pays nomment *Bræcer*, présentent aussi aux voyageurs une perspective digne d'intérêt. La plus remarquable est celle de *Folgefonden* (à *Hardanger*): elle a 5 milles de Norvège de long sur une largeur qui varie de  $\frac{3}{4}$  à  $\frac{1}{2}$  mille, et s'élève à 5,250 pieds au-dessus du niveau de la mer. Entre ces hautes montagnes, dans des vallées étroites et profondes, d'une fertilité peu commune et très peuplées, coulent presque toujours avec la rapidité du torrent un grand nombre de petits ruisseaux, qui, en réunissant leurs eaux, forment parfois de grandes et profondes rivières, des lacs poissonneux ou des cataractes de l'aspect le plus pittoresque. Les principales rivières de la Norvège sont le *Glommen*, qui coule dans l'est. Le *Beinaelven*, et le *Lougen*, qui arrosent l'intérieur du pays. Le plus grand lac est le *Mioesen*; il est environné de paysages rians et fertiles. Sur ses bords, s'élevait jadis la ville de *Hammer*, dont le nom figure dans plusieurs pages des annales du pays, mais qui fut incendiée et détruite par les Suédois, dans une de leurs fréquentes incursions en Norvège, il y a environ trois siècles. Le lac étroit de *Remsfjorden* et celui de *Tyresfjord*, situés dans l'intérieur, sont beaucoup moins grands, mais leur aspect n'en est pas moins beau et leurs paysages moins pittoresques. Dans tous les districts montagneux, où coulent de nombreuses rivières, on trouve de majestueuses cataractes; la Norvège n'est pas moins riche que les autres contrées en accidents de ce genre; les voyageurs en admirent non seulement la gigantesque élévation, mais encore les masses

d'eau prodigieuses qu'elles lancent, et la variété des points de vue qu'elles offrent. Nous nous bornerons à citer la cataracte de *Garpen*, formée par les eaux du *Glommen*, non loin de son embouchure; celle de *Fiskumfos*, dont la largeur est de 150 pieds, et celle de *Rillkan* (en Tillemarken, anprès du mont *Gaustafeld*, qui offre à l'œil émerveillé un énorme volume d'eau bondissant du sommet d'un roc, qui s'élève à près de 500 pieds. Dans la Norvège occidentale, on trouve une des plus hautes cataractes connues jusqu'à ce jour: c'est celle de *Voeringfos*, à Hardanger; elle n'a pas moins de 850 à 900 pieds d'élévation. — Les habitants des plaines et des vallées se livrent surtout aux travaux de l'agriculture, lesquels, dans ces derniers temps, ont pris un développement considérable. Le peuple des contrées montagneuses se consacre de préférence à l'éducation de nombreux troupeaux; la chasse, l'exploitation des riches mines que recèlent les montagnes; l'exploitation des forêts abondantes en bois de construction, occupent aussi beaucoup de bras. Pendant l'été, ils se retirent avec leurs bestiaux sur les plateaux des montagnes, où ils rencontrent d'abondants et gras pâturages; ils y construisent de petites cabanes en bois, appelées *scetres*, et ne les quittent qu'aux approches de l'hiver. En redescendant dans leurs vallées, ils y rapportent le beurre et le fromage qu'ils ont préparés durant la bonne saison. Tandis que les enfants et les femmes vivent dans les *scetres*, les hommes et le petit nombre de femmes restés dans l'habitation d'hiver travaillent avec ardeur à faucher et rentrer les fourrages, qu'ils sont souvent forcés d'aller chercher à des distances immenses, au prix de fatigues et de peines infinies. C'est ordinairement en hiver qu'a lieu la coupe des bois. On a recours, pour le transporter jusqu'aux villes, au flottage sur les fleuves et les rivières. Les montagnards se livrent à la chasse, comme les habitants des côtes à la pêche. Rarement on trouve des chasseurs aussi habiles,

aussi audacieux que dans la partie septentrionale de la Norvège. Ils attaquent le loup, l'ours, le lynx et d'autres animaux féroces pour s'en procurer les fourrures. Quant au gibier, il y a surtout abondance de gélinottes, de perdrix, etc. Pour marcher sur la neige épaisse, les Norvégiens attachent à leurs pieds de longues et minces planchettes de bois très flexibles, qu'ils appellent *skier*, et à l'aide desquelles ils marchent avec une agilité et une adresse surprenantes. Courir avec des *skiers*, patiner et faire des courses en traîneaux, voilà les plaisirs habituels du Norvégien pendant l'hiver. Il est fou des bons chevaux, qu'il nomme *traverse*, et les paie souvent fort cher. L'exploitation des mines est une des sources de la richesse du pays. On n'y trouve pas de charbon de terre, mais on prépare dans les forêts d'énormes quantités de charbon de bois. Les montagnes recèlent des mines d'argent, de cuivre, de fer surtout, et de cobalt. La mine d'argent la plus abondante est celle de *Kongsberg*, qui fut découverte en 1623, et qui appartient au gouvernement. Dans les premiers temps, les produits furent considérables, mais ils diminuèrent graduellement, et descendirent au point de ne plus couvrir les frais; le gouvernement pensait déjà à l'abandonner, lorsque, dans les dernières années, les travaux d'exploration ont fait découvrir de riches filons, qui ont indemnisé largement des dépenses faites pour y arriver. La seule mine de cuivre de *Rocaras* a fait pendant deux siècles la richesse de tout le nord du royaume. Les mines de cobalt de *Modum* sont très importantes: elles appartiennent à un Prussien, M. Benecke; qui habite à Berlin. Les mines de fer situées dans la Norvège méridionale, à peu de distance de la ville d'*Arendal*, sont d'une richesse peu commune. La Norvège est de trois côtés baignée par la mer: aussi la pêche occupe-t-elle une grande partie de la population: c'est une des branches principales des ressources du pays. Cette occupation, qui est celle de tous les habi-

tants des côtes, en fait en peu de temps de bons et courageux marins. Dans le courant de l'année 1836, le produit de la pêche du hareng s'est élevé au chiffre énorme de 600,000 tonneaux. La pêche de la morue donne aussi des résultats considérables. La marine marchande s'accroît chaque année. Les bâtimens norvégiens transportent les produits du royaume à travers toutes les mers. Qui ne se rappelle les anciens Normands, ces audacieux navigateurs, qui firent trembler l'Europe, et fondèrent des établissemens en France, en Angleterre, en Italie. Ce sont les Norvégiens qui ont découvert l'Islande et le Groënland. Leurs pilotes n'ont point de rivaux en intrépidité, en présence d'esprit, en expérience. C'est de cette école qu'est sorti un des marins les plus habiles, un des meilleurs amiraux danois, *Tordenskiold*. — Trois races d'hommes bien distinctes composent la population de la Norvège : les *Norvégiens* proprement dits, qui sont les plus nombreux : on en compte un million ; les *Finnois* ou *Lapons*, qui habitent l'extrémité septentrionale du pays ; et les *Quaeners*, qui, bien qu'ils vivent dans les mêmes contrées que les Finnois, ont cependant des demeures fixes, et se nourrissent du produit de leur pêche, tandis que les Lapons sont nomades et pasteurs. Il existe surtout une grande différence dans l'extérieur des Lapons et des *Quaeners* : ceux-ci sont beaucoup plus grands, et n'ont pas cette laideur rebu tante des premiers. Les Norvégiens, qui, par leur langue et leurs mœurs, ont tant de points de ressemblance avec les Danois et les Suédois, sont ordinairement de taille moyenne; ils ont les cheveux blonds et les yeux bleus; les habitans des montagnes sont forts, adroits et agiles. Il est très difficile de saisir et de reproduire les traits principaux du caractère norvégien, car ce peuple, suivant qu'il habite les montagnes, les vallées, l'intérieur ou les côtes, suivant même la nature des occupations auxquelles il s'adonne, présente des nuances très variées très tranchées dans sa manière de vi-

vre, dans son costume, dans ses habitudes. On peut cependant dire que c'est une nation brave, hospitalière, amante passionnée de l'indépendance, animée d'un noble orgueil, ayant conservé ses mœurs antiques. Comme ses ancêtres, elle aime les grands repas et le vin : liberté, égalité, telle est sa devise politique. Les ordres privilégiés existent encore en Suède, ils ont été abolis en Norvège. — La Norvège n'a que deux villes dont la population monte à plus de 20 mille âmes : *Christiania*, capitale du royaume, et siège du gouvernement : depuis la réunion à la Suède, sa population s'est doublée; et *Bergen*, située sur la côte occidentale au milieu des rochers. La Norvège est divisée en quatre gouvernemens généraux : *Aggerhuus*, *Drontheim*, *Bergen* et *Christiansand*. Ces gouvernemens sont divisés à leur tour en 18 préfectures (*stiftsamter*), subdivisées en 44 justices de paix (*sorenskriverier*). L'administration de chaque préfecture est confiée à un préfet, dont les fonctions répondent à peu près à celles du magistrat qui porte en France le même nom. Pour tout ce qui tient au culte, la Norvège est divisée en cinq évêchés, subdivisés en 52 cures principales et en 336 presbytères.

### Géographie de la Norvège.

I. *Aggerhuus* (gouvernement général et évêché). Il comprend toute la partie sud-est du royaume, et renferme les provinces les plus fertiles et les mieux peuplées. Ses principales villes sont : *Christiania* (v.), fondée en 1624 par Christian IV, roi de Danemarck ; *Drammen*, bâtie dans une vallée magnifique qu'arrose le Beinaelyen : à une lieue de Drammen, sont situées les fameuses collines du Paradis (*Paradis-Backer*), et à deux milles au nord, le plus beau paysage de la Norvège, *Ringerige*, d'où l'on jouit d'un immense panorama du côté de *Krogsklevene*; *Kongsberg*, célèbre par la mine d'argent qu'on exploite dans le voisinage; *Frédéricksald*, où fut tué Charles XII. Il existe en outre de petites vil-

les; telles que Skeen, Porsgrund et Laurvig.

II. *Christiansand* (gouvernement et évêché). Il occupe toute la partie méridionale; ses principales villes sont Christiansand et Stavanger, ports de mer.

III. *Bergen* (gouvernement et évêché), sur la côte sud-ouest. La ville, du même nom, qui en est le chef-lien, est la plus commerçante de la Norvège, et, après Christiania, la plus populeuse. Elle est bâtie au milieu de sept montagnes élevées.

IV. *Drontheim* (gouvernement et évêché). Il renferme la partie la plus importante de la Norvège septentrionale. La ville du même nom est située à l'entrée d'une baie profonde, à l'embouchure de Nideloen. C'est une des cités les plus importantes et les plus remarquables du pays. C'est là qu'a lieu la cérémonie du couronnement, c'est là qu'est établie la banque nationale. Dans les anciens temps, elle portait le nom de *Nidaros*. On fait remonter sa fondation à l'an 995, et on l'attribue généralement au roi Olof-Trygvason. Avant l'introduction de la religion réformée, Drontheim était le siège d'un archevêché. Non loin de cette ville se trouve la forteresse du Munkholmen, où le célèbre ministre d'état Griffenfeld resta long-temps enfermé comme prisonnier d'état par ordre de Christian V. — L'extrémité septentrionale qui comprend le Nordland et le Finnmark a aussi un évêché. On y fait une pêche considérable. Cette province est surtout connue par le gouffre situé auprès de Moskoe. Dans le Finnmark, on rencontre la forteresse de Wardehus, la plus septentrionale de la Terre.

*Constitution de la Norvège : état administratif et militaire.*

Les Norvégiens étaient jadis libres, comme tous les peuples du Nord; ils vivaient à leur gré, et se livraient surtout à la piraterie, connue dans ces contrées sous le nom de *wikings-færd*. Cette liberté subsista complète jusqu'au règne de Christian II. La réunion des trois

couronnes, opérée par l'union de Calmar, fut rompue par Gustave-Wasa; toute la noblesse tomba sous la bache des bourreaux de Christian, et la Norvège fut réunie au Danemarck. Jusqu'en 1660, époque où la monarchie absolue fut établie dans ce dernier royaume, la Norvège avait joui de la même liberté qu'autrefois, mais quand le despotisme eut remplacé en Danemark la liberté antique, la Norvège dut partager ses destinées. Cependant, son éloignement de la métropole lui fit moins sentir le poids des chaînes qui pesaient sur les Danois. Quoique soumis à un monarque absolu, le peuple norvégien se croyait encore libre, et parlait de liberté. Il faut aussi reconnaître que les rois de Danemark firent rarement usage de leur puissance absolue; leur gouvernement était doux et paternel; ils protégeaient et encourageaient les arts, les sciences et le commerce, ce qui fit du peuple danois, jusqu'en 1807, époque de l'odieuse agression des Anglais et du bombardement de Copenhague, un des peuples les plus heureux de l'Europe. — Lorsque par la paix de Kiel, signée en 1814, la Norvège fut cédée à la Suède, le prince Christian-Frédéric, héritier présomptif de la couronne de Danemark, était gouverneur-général de Norvège. Le pays refusait de se soumettre à la Suède; le prince Christian se mit à la tête de l'opposition; une constitution fut rédigée et proclamée à Eidsvold. Cette constitution est la plus libérale de toutes celles qui existent en Europe. Les événements ne lui portèrent aucune atteinte lorsque le prince Christian fut forcé d'abdiquer, et lorsque Charles XIII de Suède fut élu roi de Norvège. — La constitution norvégienne fut proclamée à Eidsvold, le 17 mai 1814. Cet anniversaire est chaque année célébré avec un enthousiasme qui donne toujours de l'ombrage au cabinet de Stockholm, et alarme ses susceptibilités. La constitution fut de nouveau proclamée à Christiania, avec quelques modifications peu importantes, le 4 novembre 1814, jour où la réunion des deux couronnes

de Suède et de Norvège fut opérée. — La Norvège est un état constitutionnel; la couronne y est héréditaire; la religion luthérienne est celle de l'état. Les moines, les jésuites et les juifs sont formellement exclus du territoire. Le roi, dont la personne est inviolable, doit, avant de monter sur le trône, prêter serment à la constitution. Le pouvoir exécutif dans toute sa plénitude lui appartient. La responsabilité de tous les actes de son gouvernement pèse sur le conseil d'état, composé d'un ministre-président et de sept conseillers. Le roi a le droit de faire la guerre et la paix; il a le commandement suprême des armées de terre et de mer; mais il ne peut, sans avoir obtenu le consentement du *storting* (assemblée des états), les employer à une guerre agressive; il ne peut, ni les augmenter, ni les diminuer, ni enfin les mettre au service d'aucune puissance étrangère. Il a le droit de nommer à tous les emplois civils et militaires, dont tous les titulaires, à l'exception des consuls, des professeurs et des médecins, doivent être Norvégiens ou naturalisés par décret du *storting*. Les princes de la famille royale ne peuvent être revêtus d'aucun emploi civil, à l'exception du prince héréditaire, qui peut être vice-roi. Le ministre d'état et deux conseillers, qui sont renouvelés tous les ans, résident à Stockholm, auprès du roi. En l'absence du souverain, le vice-roi de Norvège, s'il réside à Christiania, ou le gouverneur du royaume (*riks-staatholdere*), assisté de cinq autres conseillers, exerce les fonctions de régent. Il soumet toutes les affaires au roi, qui manifeste sa décision en présence du ministre d'état et des deux conseillers placés auprès de sa personne. Les membres de la régence sont seuls amovibles; les autres fonctionnaires supérieurs, civils et militaires, ne le sont pas. Les conseillers dont la résidence est en Norvège ont chacun leur département, et se partagent toutes les affaires gouvernementales. Un secrétaire d'état est chargé de tout ce qui tient à la chancellerie. Ces cinq dé-

partements sont : 1° l'instruction publique et les affaires du culte; 2° la justice et la police; 3° les finances, le commerce et les douanes; 4° la guerre; 5° la marine. Le pouvoir législatif est partagé entre le roi et la nation, représentée par 80 députés élus par les bourgeois des villes et par les propriétaires ruraux. Les villes nomment un tiers des membres de la représentation nationale, les campagnes nomment les deux autres tiers. L'assemblée du *storting* se renouvelle et se réunit tous les trois ans. Elle est divisée en deux sections : la première, formée d'un quart des députés, se nomme *lagthing* (corps législatif), la seconde *odalsting* (chambre allodiale). Pour être éligible, il suffit d'avoir 30 ans accomplis, et d'avoir séjourné pendant 10 ans en Norvège. Les membres du conseil d'état, les officiers attachés à la cour et les pensionnaires de la liste civile ne peuvent faire partie de la représentation nationale. Tous les projets de loi doivent être présentés à la chambre allodiale (*odalsting*), qui les approuve ou les rejette. Dans le premier cas, le projet est soumis au corps législatif (*lagthing*), qui en délibère. Tout projet adopté par les deux sections du *storting* est présenté au roi, qui donne ou refuse sa sanction. Le roi n'a au reste que le *veto* suspensif. Toute loi, tout règlement approuvé par deux *storting* consécutifs, devient exécutoire de droit, malgré le refus de la sanction royale, du moment où il lui est soumis de nouveau par un troisième *storting*. Le *storting* a seul le droit de voter les impôts, les emprunts, de régler l'emploi du budget, de surveiller l'administration de la banque, celle des finances, de vérifier les comptes de tous les fonctionnaires publics. Il n'existe pas de noblesse en Norvège, une loi votée en 1821 l'a abolie. Il y a cependant deux comtés, celui de Jarlsberg et celui de Laurvig. — Les forces militaires de la Norvège consistent en une armée de 12,000 hommes, dont 10,000 de milice nationale, et 2,000 volontaires. En cas de besoin, cette armée peut être de beau-

coup augmentée. La marine norvégienne est peu considérable, malgré la supériorité reconnue de ses marins. En 1833, elle ne possédait qu'une frégate, deux corvettes, deux bricks, huit schooners, 46 chaloupes canonnières et 36 bâtimens de moindre dimension. Cette flotte portait 560 bouches à feu, et était montée par 5,500 marins. La station ordinaire de la flotte est *Fredricsvaern*. Le nombre total des marins norvégiens est de 23,000 hommes. Une communication régulière par la navigation à la vapeur est établie entre Copenhague et Christiania; elle commence en mai et finit en septembre. — La banque de Norvège a été fondée en 1816 : l'organisation en est remarquable. Le capital est de deux millions *species*, ou 8 millions de francs. Les administrateurs sont nommés par le storting. — Les revenus publics se sont élevés, en 1828, à 689,850 spec. de numéraire, et à 2,323,297 spec. de papier. Les dépenses ont monté à 720,973 spec. en argent, et 2,301,694 sp. en papier. Les mesures les plus satisfaisantes ont été adoptées pour l'amortissement de la dette nationale (8,750,000 florins). L'état florissant du commerce et de l'industrie, l'accroissement des revenus, qui en est la suite, font présumer avec raison que cette dette ne tardera pas à être liquidée.

#### *Histoire de la Norvège.*

L'histoire de l'antiquité de la Norvège est, comme celle de tous les peuples, fondée sur des traditions populaires, sur des récits poétiques, sur les œuvres des anciens bardes, parvenues jusqu'à nous sous le nom de *sagas*. Ces *sagas* nous racontent les grandes actions des héros et des rois, et aussi celles du peuple. Un célèbre Islandais, Snorre-Sturleson, en la patience de recueillir ces *sagas*, et de les refondre sous le titre de *norges konunga sagur* (les *sagas* des rois de Norvège). On peut considérer ce recueil comme la seule et véritable source de l'histoire ancienne de ces contrées. La Norvège était, d'après cet ouvrage, divisée en de nombreux petits royaumes,

qui tous furent conquis et réunis en 936 par Harald-Harfager, qui exila Ganger-Rolf. Celui-ci, chassé de sa patrie, se dirigea vers le nord de la France, où il fonda un état, qui prit le nom de *Normandie*. Un des descendants de Harald, Olafus I<sup>er</sup> Trygwason, introduisit de force la religion chrétienne, mais il ne régna pas long-temps; il perdit la vie l'an 1000 dans un combat naval contre les Danois et les Suédois. La religion chrétienne ne fut définitivement établie que par son parent Olaf II, à qui son zèle valut les honneurs de la canonisation en 1031. Depuis, Olaf fut regardé comme le patron de la Norvège, et sa mémoire resta en grand honneur pendant tout le règne du catholicisme. Il en était de même de celle d'Erick-le-Saint en Suède. Parmi ses descendants les plus célèbres, il faut citer Sverre, qui sut résister aux empiétements du clergé, et Hakon IV, dont la réputation glorieuse était telle que le roi saint Louis de France lui offrit le commandement en chef d'une flotte de croisés, norvégienne et française, et que le pape lui proposa la couronne impériale, qu'il voulait faire tomber de la tête de Frédéric II, son ennemi. Au milieu de guerres continuelles, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, la Norvège continua à être gouvernée par ses propres rois de la famille de Harald-Harfager, jusqu'en 1387, époque où elle s'éteignit, avec le jeune Olaf V. Marguerite, sa mère, effectua la réunion au Danemarck de la Norvège, et plus tard de la Suède. Cette réunion des couronnes de Norvège et de Danemarck dura sans interruption jusqu'à la paix de Kiel, en 1814. Sous la domination danoise, elle était gouvernée par les plus hauts fonctionnaires, souvent même par des princes de la famille royale. Il faut citer parmi ces derniers le prince Christian-Auguste d'Augustenbourg, vaillant soldat, qui, après avoir long-temps défendu la Norvège contre les attaques des Suédois, fut élu par eux prince royal, et le prince Christian-Frédéric de Danemarck, à qui la Norvège, ainsi que nous l'avons

dit, est redevable de sa constitution. Charles XIII fut le premier roi de Suède et de Norvège; il a eu pour successeur Charles-Jean XIV, couronné à Drontheim, en 1818. Sous son règne, la civilisation a fait de grands progrès, le commerce a pris une plus grande extension, et la liberté n'a souffert aucune atteinte, grâce aux nobles et courageux efforts des membres du storting. Le prince royal Oscar a été pendant quelque temps vice-roi de Norvège. Actuellement, le comte Wedel-Jarlsberg remplit les fonctions de gouverneur-général. — L'université de Christiania, fondée par Frédéric VI, commence à prendre un essor remarquable; cependant, on ne peut dire encore que la Norvège ait une littérature nationale. Les grands noms des siècles passés sont : le célèbre poète comique, le seul homme qu'on ait comparé à Molière, Louis de Holberg, puis Herman Vessel, Nordahl-Brun et Pram. Aujourd'hui, la Norvège peut citer avec orgueil Hansten, professeur d'astronomie, Treskow, philosophe mort depuis peu; Magnus-Falsen, qui a écrit une histoire de Norvège; G. Kraft, connu par son ouvrage sur la géographie du royaume; le peintre Dahl (établi à Dresde), et Steffens, célèbre professeur à Berlin. ( V. *Description statistique et topographique de la Norvège*, par Kraft [ Christiania, année 1812 ]; *Voyage pittoresque aux Alpes norvégiennes*, par Carpelan [ Stockholm, année 1826 ] ).

J.-F. DE LUNDEGÅRD.

**NOSOGRAPHIE.** Ce mot signifie littéralement *description des maladies*; il est dérivé du grec, et ses deux radicaux sont *nosos* (maladie), et *graphô* (je décris). Il est d'une invention moderne, et a succédé à la dénomination de *nosologie*; il est plus significatif et plus approprié au sens qu'il renferme : rigoureusement parlant, ces deux expressions ne peuvent être synonymes; le sens du mot *nosologie* se rapproche beaucoup de celui de *pathologie*, qui emporte l'idée d'un ouvrage sur l'ensemble des mala-

dies. — La description des objets compliqués dont une science se compose suppose un ordre quelconque; autrement, ce serait une confusion désespérante et un chaos incompréhensible. Jamais, peut-être, cet ordre ne fut plus nécessaire que dans le tableau si mobile et si varié des infirmités humaines. Aussi l'existence d'une nosographie est-elle inséparable d'une classification méthodique des maladies : l'une et l'autre, insignifiantes si elles sont isolées, se prêtent un appui mutuel quand elles se trouvent réunies. Une méthode nosographique n'est qu'un procédé pour se diriger dans la description méthodique des infirmités humaines : un pareil ouvrage doit contenir la description de toutes les maladies connues, et classées en conséquence d'un ordre établi : c'est donc un des ouvrages les plus nécessaires aux études médicales et au progrès de l'art de guérir. Les anciens n'avaient que des descriptions partielles applicables à certaines affections, mais point de nosographie. Ce fut seulement dans le XVII<sup>e</sup> siècle qu'on vit éclore quelques essais nosographiques, aujourd'hui entièrement oubliés. On divisa d'abord les maladies en *aiguës*, en *chroniques*, en *internes*, en *externes*, en *locales*, en *générales*, etc.; puis enfin on suivit la méthode dite *anatomique*, ou celle qui consiste à décrire les maladies d'après les organes ou appareils d'organes qu'elles affectent, et par conséquent en les passant tous successivement en revue. Césalpin, Félix Plater, Jonstone, Sennert, furent nos premiers nosographes. Vint ensuite Boissier de Sauvages, médecin de Montpellier, auquel il faut rapporter l'honneur d'avoir le premier exécuté une nosographie complète. Depuis Sauvages, les médecins qui ont publié les nosographies les plus connues sont Vogel, Linnée, Cullen, Sagar, Vitet, Darwin, Selle, et enfin feu M. Pinel, auteur de la célèbre *Nosographie philosophique*, qui a eu en France six éditions. Quelques autres médecins ont aussi composé des nosographies d'après des vues particulières : telle est celle de Baumes, fondée sur une

théorie chimique; celle de M. Alibert, intitulée *Nosologie naturelle*, etc., etc.

BICHATEAU.

**NOSOLOGIE**, signifie littéralement *discours sur les maladies*; dérivé de *nosos* (maladie), et de *logos* (discours). Ce mot, restreint dans sa propre acception, s'applique à un ouvrage de pathologie; il est souvent regardé comme synonyme de *nosographie*, et, dans ce cas, il exprime l'idée d'un traité rédigé d'après une classification méthodique des maladies (v. *NOSOGRAPHIE*). BICHATEAU.

**NOSTALGIE**, mal du pays (de *nos-tos*, retour, et *algos*, tristesse), c.-à-d. mélancolie occasionnée par le désir de revoir le sol natal. — La nostalgie a des victimes de choix, des lieux de prédilection: elle s'empare surtout des jeunes gens, et sévit principalement dans les camps, sur les navires, au sein des collèges et des hospices, etc. — Cette affection nous semble généralement dépendre d'une série d'habitudes trop brusquement rompues; et, comme les habitudes sont d'autant plus fortes qu'elles sont nombreuses, on comprend de suite pourquoi les jeunes gens sont plus vivement affectés d'une transition subite à une manière de vivre toute différente, et pourquoi, suivant la remarque de tous les physiologistes, les pays sauvages, peu ou point civilisés, et partant de mœurs et d'habitudes peu variées, excitent de plus vifs regrets, un besoin plus impérieux de les revoir. Ne cherchons pas ailleurs la cause de certaines prédispositions nationales à la nostalgie. Ainsi, le Suisse et l'Écossais, venant à oïr dans le lointain, l'un son air favori du *Rans* des vaches, l'autre le son chéri du *Pibroch* de ses montagnes, ne désertent en pleurant leurs drapeaux que parce qu'ils se reportent alors par le souvenir aux habitudes si tenaces et si regrettées du jeune âge. C'est comme un *coup de fouet* donné aux regrets du présent, aux réminiscences du passé, c.-à-d. au mal du pays. Les habitants des grandes villes en sont, dit-on, ordinairement affranchis; et ceci doit être: le propre de ceux

qui ont beaucoup d'habitudes est de n'en point avoir. Mais si, d'un autre côté, les nombreux industriels que la Savoie et l'Auvergne envoient à Paris échappent également à la nostalgie, c'est que, vivant entre eux et souvent en famille, et visitant d'ailleurs de loin en loin leurs montagnes, ils perpétuent en quelque sorte au sein de la capitale les relations et les coutumes de leurs pays. — La nostalgie débute en général par de la tristesse, des distractions continuelles, l'amour de la solitude, et un dégoût prononcé pour les devoirs qu'on est appelé à remplir. Taciturne et morose, le nostalgique déserte peu à peu les plaisirs de son âge; son imagination, surexcitée, se replie sur le passé, et fouille sans cesse, et un à un, les souvenirs de la patrie absente. C'est elle qui absorbe ses longues rêveries, fait couler ses larmes, décolore ses traits, échauffe et endolorit sa tête, trouble sa respiration, engendre des palpitations, et le jette enfin, de l'insomnie et de la langueur, au marasme, et, plus tard, quand nulle puissance amie n'intervient, du marasme à la mort. Par une déplorable tendance, la nostalgie s'exagère et les inconvénients du présent et les charmes du passé. Se substituant à tout autre pensée, tout autre sentiment, tout autre désir, elle n'a qu'un projet, le départ; qu'un but, la patrie; qu'une espérance, la revoir; ou qu'une crainte, ne pouvoir arriver à temps pour lui donner la dernière larme, lui jeter le dernier adieu; y rendre le dernier soupir. Aussi, comme sous l'influence d'une passion violente, exclusive, le corps seul assiste aux actes ordinaires de la vie, l'esprit est ailleurs, au seuil d'une chumière, au penchant d'une colline, à l'ombre d'une forêt, et plus souvent et plus long-temps au foyer paternel. Le nostalgique vit, en quelque sorte, au milieu d'un monde idéal; et, quel que soit le plaisir qu'on lui offre, la distraction qu'on lui procure, c'est surtout de lui qu'on peut dire :

« Adieu, mon pays, mon pays ! »

Aussi n'est-il pas de danger qu'il ne brave



pour satisfaire son espèce de monomanie. Des Groënländais transportés en Danemarck n'hésitèrent point à s'échapper sur de fragiles canots, s'exposant ainsi à une mort à peu près certaine pour revoir leurs froides et stériles contrées ; et, sous l'influence du même désir, que d'émigrés, au temps de la terreur, rentrèrent en France, aux risques certains de glisser dans le sang de leurs proches, et de se heurter aux échafauds qui les y attendaient ! Que de jeunes soldats également bravent, en désertant, l'inflexible sévérité des conseils de guerre ! Enfin, il n'est pas jusqu'aux nègres de nos colonies, qui, désespérant de revoir jamais la patrie, se sont quelquefois pendus par centaines aux arbres de leurs plantations. Et pourquoi s'étonnerait-on de cette abnégation de la vie ? l'amour de la patrie fait des héros, le mal du pays peut faire des martyrs. — En résumé, la nostalgie part de la tristesse pour arriver plus ou moins rapidement à la mélancolie la plus profonde ; elle consiste essentiellement dans une idée fixe, une espèce d'excitation cérébrale continue qui, à l'instar des affections chroniques, réagit sur les principaux viscères de notre économie, et en particulier sur les voies digestives : d'où les accidents propres à la fièvre hectique ; qui entraînent fatalement le malade au tombeau, si on ne se hâte pas de le rendre à sa famille, à son pays. — Mais il advient quelquefois que l'excitation cérébrale se convertit en véritable inflammation, et le plus ordinairement alors le nostalgique succombe à une fièvre cérébrale, qui offre ceci de particulier, que le délire roule presque exclusivement sur les causes de l'affection première. — On voit aussi la nostalgie compliquer de temps en temps d'autres maladies, qu'elle aggrave singulièrement. Ramazzini parle d'une nostalgie épidémique qui, sur cent soldats atteints, permettait à peine d'en sauver un seul. — Quant au traitement de cette affection, il n'en est qu'un de réellement efficace : il faut de bonne heure renvoyer les nostalgiques dans leurs foyers ; et,

dès les premiers jours de marche, ou tout au moins en mettant le pied sur le sol natal, ils voient se dissiper leur mélancolie, et la santé reparaître plus florissante que jamais. La nostalgie est une maladie contre laquelle vient échouer complètement la matière médicale, une maladie qu'il faut pallier par des espérances de retour, et où le corps enfin se guérit par l'esprit. La mort fait toujours promptement justice de toute temporisation irréflective, de tout rigorisme intempestif ; et les auteurs parlent de jeunes soldats morts le jour même où on leur refusait leur congé. On peut toutefois se flatter de prévenir la nostalgie, ou de l'arrêter au début par de la bienveillance, des distractions et un travail convenable, la fréquentation de quelques compatriotes, et surtout en adoucissant tout contraste trop saillant entre les habitudes d'autrefois et celles du présent ; mais, une fois arrivés à un certain degré, il ne reste plus, encore une fois, qu'un seul, mais tout puissant moyen de éuration : on doit, comme au paralytique de l'Évangile, crier au nostalgique : *Levez-vous et partez, surge et ambula!*

CHARLES LARONDE.

**NOSTRADAMUS**, ou Michel de NOSTREDAME, charlatan célèbre, était né le 14. décembre 1503, à Saint-Remi en Provence, d'une famille juive récemment convertie. Son père était notaire ; ce fut son bisaïeul maternel, ancien médecin et conseiller du roi René, qui commença son éducation, terminée au collège d'Avignon. Il alla ensuite étudier la médecine à Montpellier, et, après avoir été reçu docteur dans cette ville, il parcourut la France, et se maria à Agen, où l'avait appelé son ami Jules-César Scaliger. Devenu veuf, il retourna en Provence, et obtint une pension de la ville d'Aix, qu'il avait secourue dans un temps de contagion. Il se fixa ensuite à Salon ; et s'y maria une seconde fois. Engagé par le loisir dont il jouit dans cette nouvelle retraite à se livrer à l'étude, surtout à celle de l'astronomie, il s'avisait de jouer au prophète, et fit des

prédications qu'il renferma dans des quatrains rimés, divisés par centurries. Cet ouvrage extravagant fut imprimé pour la première fois à Lyon, en 1555. Son obscurité impénétrable, le ton prophétique que le rêveur y prend, l'assurance de son langage, tout cela devait lui assurer de la vogue : il en eut une immense. Enhardi par le succès, *Nostradamus* se mit en nouveaux frais de verve prophétique, et ne tarda pas à mettre au jour la huitième, la neuvième et la dixième centurie, qu'il dédia au roi Henri II. C'était alors le règne de l'astrologie et des prédications. Ce prince et la reine Catherine de Médicis, entières tous deux de cette folie, voulurent voir l'auteur, et le récompenser comme un grand homme. On l'envoya à Blois pour tirer l'horoscope des jeunes princes. *Nostradamus* s'acquitta le mieux qu'il put de cette commission difficile ; mais on ne sait point ce qu'il dit. De retour à Salon, comblé d'honneur et de richesse, il reçut la visite d'Emmanuel, duc de Savoie, de la princesse Marguerite, sa femme, et, quelque temps après, de Charles IX. Ce monarque lui fit donner 200 écus d'or, avec un brevet de médecin ordinaire du roi, et des appointements. Seize mois après, en 1566, *Nostradamus* mourut à Salon, regardé par le peuple comme un homme qui connaissait le présent et le passé, quoique aux yeux du philosophe il ne connût ni l'un ni l'autre. Son tombeau est dans l'église des Cordeliers, chargé d'une épitaphe magnifique que le temps a effacée. On y qualifie sa plume de *divine*. Ses partisans, et il s'en trouve même de nos jours, prétendent que tout ce qu'il a prédit lui avait été révélé ; nous admettons avec eux la révélation, pourvu qu'ils nous accordent qu'elle a eu lieu par le démon du délire : le tout est de s'entendre. Ce fut *Nostradamus* qui publia le premier les almanachs connus sous le nom de *liégeois*, et dont les imitations se multiplient chaque année. Jodelle a fait sur ce prétendu prophète le distique suivant :

*Nostra damus tūm falsa Damus, nōni fallere nostrum*

[est,

Et cōm falsa Damus, nōi nōi Nostra damus.

— Le goût de l'astrologie était héréditaire dans la famille de *Nostradamus* ; un de ses fils notamment l'essaya sans succès, et l'abandonna. Mais, poussé par un penchant irrésistible, il s'avisa de prédire que la petite ville du Pouzin, dans le Vivarais, assiégée par les troupes royales, périrait par les flammes ; jusque là, l'événement n'avait jamais été d'accord avec ses prédications. Voulant avoir raison une fois au moins dans sa vie, il mit lui-même le feu à plusieurs maisons lors de la prise de la ville. D'Espinay de Saint-Luc, l'ayant surpris, lui fit passer son cheval sur le corps, et le tua, l'an 1574.

X. X.

**NOTABLE**, mot applicable aux choses et aux hommes dignes de remarque, d'observation ou d'intérêt. On dit une perte, un préjudice *notable*. Arrêts *notables*, ceux qui fixent un point de jurisprudence nouveau ou jusqu'alors controversé. Les arrêts notables des anciens cours souveraines ont été recueillis en corps d'ouvrage, avec ou sans commentaires, pour le ressort de chaque juridiction parlementaire. Cette expression *notable*, dans l'état actuel de l'organisation judiciaire en France, ne peut plus s'appliquer qu'aux arrêts de la cour de cassation, sans cependant que sa jurisprudence soit obligatoire pour les cours d'appel (v. CASSATION).

**NOTABLES**. Par ce mot, substantivement employé, on entend les principaux habitants de chaque commune qui ont le droit d'élire ou d'être élus aux fonctions municipales. Ce droit et le mode de l'exercer étaient vaguement définis dans l'ancienne législation des communes ; ils variaient suivant les localités et les dispositions des chartes, plus connues sous le nom de *coutumes* (v. ces mots). On comptait jadis plus de quatre cents coutumes. On qualifiait *notables bourgeois* ceux qui exerçaient des professions libérales, les avocats, notaires, procu-

reurs, médecins, les principaux commerçants et propriétaires. Le droit d'élection s'étendait à tous les chefs de famille payant impôt. Dans les assemblées d'élection, tous les notables étaient appelés par ordre de profession. Nos ancêtres considéraient l'électorat moins comme un droit que comme un devoir. Chaque citoyen ou notable appelé à son tour ne pouvait s'abstenir de donner son vote sans encourir une amende. Le mot *notable* avait alors une acception toute politique et une grande importance. Les municipalités avaient conservé leur caractère primitif, elles étaient électives, temporaires et collectives. Le maire n'était que *primus inter pares*. Il présidait l'assemblée des échevins et des notables. Il ne pouvait rien ordonner en son nom; la correspondance même n'était ouverte qu'en présence de ses collègues. Une bonne administration est le premier besoin de tous; tous ont un égal intérêt à la sûreté, à la salubrité, à toutes les améliorations possibles dans leurs localités. Tous les citoyens avaient droit à l'élection. Les décisions de leurs mandataires devenaient l'œuvre de tous, sinon directement, du moins par délégation libre et régulière. Ainsi, sous l'empire des coutumes, et tant que les chartes ont été respectées par le pouvoir ministériel, les notables étaient ceux que la constitution de 1791 a depuis qualifiés *citoyens actifs*, c'est-à-dire électeurs ou éligibles aux conditions déterminées par la loi fondamentale. Mais depuis Charles VII, l'établissement d'une armée soldée et permanente, et la faculté de créer des impôts pour plus d'une année et sans l'assentiment des assemblées appelées *états-généraux*, le droit de *notabilité* ne fut plus qu'une fiction pour les citoyens de la capitale et des provinces qui n'étaient point pays d'état, ou qui avaient de fait cessé de l'être. — Ou continua, il est vrai, de qualifier *notables* les bourgeois appelés à former avec le maire et les échevins le *conseil de ville*, mais à Paris, ces notables n'étaient plus élus par les citoyens, mais choisis

par les *quartiers*. — Le scrutin pour l'élection du prévôt était imposé d'avance par une lettre de cachet; aussi, le chef de la municipalité de Paris, auparavant élu librement par les citoyens, n'était plus que l'élu des ministres. — Le régime municipal fut rétabli dans ses anciens droits par l'assemblée constituante. Elle établit auprès de chaque municipalité un conseil composé de notables, dont le nombre était déterminé d'après le plus ou le moins d'étendue de la population. Ils étaient appelés à délibérer avec le maire et les adjoints sur toutes les matières qui intéressaient la généralité des habitants: c'est ce qu'on a depuis appelé *conseil municipal*, *conseil général*. Les notables ont reçu le titre de *conseillers*. Ils ne peuvent se réunir qu'après avoir été convoqués par ordonnance royale spéciale. Une loi récente n'a changé que le mode d'élection, et réglé le cercle de leurs attributions, mais toujours dans le sens de la centralisation inspirée par le régime impérial, qui substitua aux élections directes des listes de notabilité communale et départementale. Le pouvoir choisissait parmi les inscrits sur les diverses listes de notabilité à plusieurs degrés, les magistrats municipaux, les conseillers de sous-préfectures et de préfectures, les membres des conseils de ville, d'arrondissement, de département. Il y avait aussi une liste de notabilités nationales pour la candidature aux fonctions de membre du corps législatif, de la cour de cassation, du sénat conservateur, et le gouvernement, suivant ses convenances, faisait souvent des choix en dehors de ces listes.

**NOTABLES** (Assemblée des). L'autorité royale, pour s'affranchir du contrôle des états-généraux, dont l'origine était antérieure à la monarchie même, avait substitué à ces assemblées, souveraines par la nature même de leurs attributions, les assemblées de notables et l'enregistrement parlementaire. Ce qui distinguait ces assemblées de celles des états-généraux, c'est que le roi et les membres de son conseil privé choisissaient les mem-

bres des assemblées des notables , et que ceux des états-généraux étaient choisis par les assemblées électorales des trois ordres, et cependant leurs attributions étaient les mêmes. C'était évidemment une usurpation de pouvoir, mais qui semblait avoir été légitimée par le temps et l'assentiment, du moins tacite, des communes et des provinces. — La plupart de nos historiens et de nos publicistes n'ont pas hésité à qualifier *états-généraux* les assemblées de notables, et leur erreur est justifiée par l'usage qu'ont fait ces assemblées exceptionnelles du pouvoir, qu'elles ne tenaient que de la royauté. Elles n'ont exercé les pouvoirs des états-généraux qu'en s'imposant les mêmes devoirs, elles ont lutté pour la défense des intérêts généraux de la France avec plus de courage et de dévouement que de succès. Les membres de ces assemblées se sont toujours considérés comme les représentants, les mandataires de la nation. Il suffira de citer les assemblées de notables tenues à Cognac, sous François I<sup>er</sup>, et à Rouen, sous Henri IV, 1626 et 1627, sous Louis XIII. — Brave jusqu'à la témérité sur le champ de bataille, François I<sup>er</sup> n'avait aucune des qualités qui caractérisent un chef d'armée. Il s'élançait en aventureux chevalier à la tête de sa cavalerie contre les rangs ennemis que pouvait foudroyer son artillerie, dont il paralyse l'action en se plaçant entre elle et l'ennemi. Celle des impériaux eut bientôt jeté le désordre dans l'armée du roi. La victoire ne fut pas long-temps douteuse, et François perdit à la fois la liberté et une des plus belles armées qu'ait eues la France, et cette Italie dont la conquête eût été consommée par une dernière victoire. Tout fut perdu, même l'honneur. — Prisonnier d'un ennemi qu'il aurait pu vaincre, François I<sup>er</sup> ne put supporter les humiliations et les ennuis de la captivité; il avait signé à Madrid, le 14 janvier 1526, ce honteux traité dont la France indignée refusa d'accepter la solidarité. Il avait offert et livré comme otages ses deux fils, le dauphin et le duc d'Orléans (de

puis Henri II). Charles V avait exigé que le traité serait ratifié par les états-généraux, les parlements et les chambres des comptes. Le traité portait : « Six semaines après la ratification, il (le roi) *restituera* le duché de Bourgogne, le comté de Charolais, les seigneuries de Noyers et Chastel-Chinon, le vicomté d'Aussonne et le ressort de Saint-Laurent, *comme usurpés sur la maison de Bourgogne par Louis XI*. Il cède dès à présent, pour lui et les siens, avec toutes les formes et précautions nécessaires, l'entière souveraineté de toutes ses terres à l'empereur et à ses héritiers, mâles ou femelles. Renonce, etc. » Ces expressions, *restituera, usurpés*, étaient à la fois un mensonge et une insulte à la France. Le duché de Bourgogne, les autres pays cédés par le traité, avaient fait partie de l'apanage donné au premier duc de Bourgogne de la branche des Valois, et devaient rentrer au domaine royal en cas d'extinction d'hérédité mâle. Le cas était arrivé, Charles-le-Téméraire, dernier duc apanagé, n'avait laissé qu'une fille. Louis XI était en droit de reprendre non seulement le duché, mais encore le comté de Bourgogne. Comment François I<sup>er</sup> avait-il pu donner son adhésion à des conditions aussi outrageantes qu'injustes? — A son retour en France, et sous la garde de Lannois, vice-roi de Naples, qui avait l'ordre de le ramener dans sa prison de Madrid si le traité n'était pas ratifié et complètement exécuté, François n'osa pas même convoquer les états-généraux, mais quelques magistrats des cours souveraines et des députés des états de Bourgogne. Cette assemblée si peu nombreuse, et que les historiens, Mézerai excepté, n'ont pas même comptée au rang des assemblées de notables, se montra digne de représenter toute la France. L'histoire nous a conservé les discours des députés des états de Bourgogne, que Mézerai a résumés avec la plus consciencieuse précision. — « Les notables du royaume assemblés à Cognac conclurent tout d'une voix que son autorité ne s'étendait point jusque-là que d'en pouvoir

distraire la moindre pièce du territoire, qu'ils ne luy obéiroient pas là où il voudroit exécuter sa promesse. Les estats de Bourgogne répondirent la même chose, et remontrèrent par leurs députés que depuis Clovis, ayant eu des ducs tous du sang royal, ils n'avoient onque (jamais) été sujets que de la couronne de France, qu'ils mourroient en cette obéissance; que là où le roi les voudroit abandonner, ils prendroient les armes eux-mêmes pour se maintenir, et s'efforceroient de se mettre en liberté plutôt que de passer d'une sujétion dans une autre. » L'orateur de la noblesse ajouta que, dans ce cas, la province se déclarerait indépendante. Les historiens de Bourgogne ont rapporté le texte de ces déclarations, reproduites dans l'*Hist. du pat. franç.*, t. III, pag. 384 et suiv. Charles-Quint fut contraint d'accepter une rançon de deux millions d'écus d'or que la France se hâta de payer. — *Assemblée des notables à Rouen, en 1596, sous Henri IV.* Sully avait épuisé toutes les ressources de l'épargne pour payer aux chefs des ligueurs les gratifications qu'ils exigeaient, outre les concessions de terres, de seigneuries, de gouvernements, pour prix de leur défection. Les provinces, appauvries par les longues guerres de religion, ne pouvaient acquitter les contributions ordinaires; il eût été imprudent d'irriter, par des mesures de rigueur, les populations indisposées contre le nouveau gouvernement. Les ligueurs avaient été en majorité aux états de Blois et de Paris. On ne pouvait sans danger s'exposer aux chances d'une nouvelle assemblée d'états-généraux, et cependant l'épuisement des finances ne permettait plus à Henri IV de continuer la guerre pour arriver à une pacification générale et durable. Henri IV convoqua une assemblée de notables à Rouen. Il ne nomma point les membres, il laissa à la noblesse, au clergé, à la haute magistrature, le choix de leurs représentants, et pour arriver plus sûrement à son but, il affecta la plus grande confiance dans les décisions de cette assemblée. « Je ne vous ai point

appelés, dit-il, comme je faisais mes précédents, pour vous faire approuver mes volontés, mais pour recevoir vos conseils, pour les croire, les suivre, bref, pour me mettre en tutèle entre vos mains, envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises, aux victorieux; mais la violente amour que je porte à mes sujets me fait trouver tout aisé et honorable. » — Les courtisans blâmèrent ce discours, Gabrielle d'Estrée lui reprocha ces expressions: *me mettre en tutèle entre vos mains.* « Quand j'ai dit cela, répondit Henri, j'avais mon épée. » Plusieurs mois se passèrent en discussions; de nombreux réglemens furent rédigés, débattus et votés. Les financiers furent recherchés et taxés. Le clergé s'imposa une somme considérable, mais à des conditions tout à son avantage. Le traitement des fonctionnaires et des officiers fut suspendu pour un an. Il avait été convenu qu'une commission permanente surveillerait l'exécution du nouveau réglemen, et qu'une autre assemblée serait convoquée dans trois ans au plus tard. Mais la commission ne fut pas même convoquée. Il n'y eut pas d'autre assemblée sous ce règne. Sully avait rançonné sans remise les financiers qui s'étaient enrichis pendant les troubles. La suspension des traitements fut rigoureusement exécutée, et les sages réglemens indéfiniment ajournés. — *Assemblée des notables en 1626 et 1627.* Richelieu, qui avait commencé son ambitieuse carrière en se faisant nommer évêque de Luçon par le pape, et en trompant le saint-père sur son âge, et qui, après sa nomination, avait obtenu de sa sainteté le pardon de cette peccadille, n'était encore, lors des états-généraux de 1614, que le protégé de la reine et l'*ami de cour* du maréchal d'Ancre. Il avait été témoin des scandaleux débats de cette assemblée, dont la session, de plus de quatre mois, avait été inutile pour la France et pour le roi. Le tiers-état, contrairement à l'usage suivi dans les assemblées précédentes, ne formait qu'une insignifiante minorité: le clergé, la noblesse, faisaient plus des deux tiers de

det état, et cependant des voix courageuses avaient hautement signalé d'énormes abus ; en avaient réclamé la réformation. Richelieu lui-même s'y était fait remarquer par un rare talent de tribune ; il avait eu l'honneur de prononcer le discours d'ouverture ; il avait su mêler à l'éloge du prince la censure des agents de son autorité, et s'était posé comme l'homme d'état qui, seul, pouvait se mettre à la tête de la réforme, concilier les droits, la dignité du pouvoir royal avec les intérêts de tous, assurer au roi et à la France le repos si nécessaire après un demi-siècle de guerre civile. Mais en 1626, il avait réalisé tous les vœux de son ambition. Il devait tout à la reine-mère : elle seule avait vaincu la répugnance qu'éprouvait Louis XIII à l'admettre au conseil. Et il avait fait exiler la reine, il était devenu le seul dépositaire de l'autorité suprême ; il disposait à son gré de ce roi qui l'avait repoussé ; il était prince de l'église. Partout il avait rencontré des obstacles, et partout il les avait renversés. Il avait réalisé sa terrible devise : *Je fauche tout et je couvre tout avec ma soutane rouge*. Alors, comme dans toutes les situations orageuses, un appel aux états-généraux avait retenti dans la France terrifiée, mais soumise par sa volonté de fer. Il comprenait mieux que tout autre, tout ce qu'il y aurait de danger pour lui à convoquer les états-généraux, même dans une proportion aussi exigüe, aussi inégale qu'en 1614. Une assemblée des notables aurait pu compromettre la haute position qu'il s'était faite ; son pouvoir tombait s'il cessait d'être redouté : il se garda de créer un pouvoir rival. Les assemblées des notables s'étaient toujours considérées comme représentant toute la France, et au xvii<sup>e</sup> siècle, l'opinion était déjà une puissance. Richelieu ne donna à la France qu'un simulacre d'assemblée. L'édit de convocation ne donna à cette réunion d'hommes choisis par le pouvoir lui-même que le titre de *conseil* ; mais dans les actes ultérieurs, ils sont qualifiés *notables du royaume*. La nation n'y fut point repré-

sentée ; aucun bourgeois, aucun commerçant ne fut appelé : ce n'était et ce ne pouvait être qu'une parodie d'assemblée délibérante. — Les prétendus députés étaient divisés en quatre petites catégories : 1<sup>o</sup> M. le duc d'Orléans, frère du roi ; le cardinal de la Valette, les maréchaux de La Force et Bassompierre ; 2<sup>o</sup> clergé : cinq archevêques, sept évêques ; 3<sup>o</sup> noblesse : dix nobles, tous conseillers d'état ; 4<sup>o</sup> les parlements : dix-neuf premiers présidents, présidents à mortier ou procureurs-généraux ; 5<sup>o</sup> quatre magistrats de la chambre des comptes ; 6<sup>o</sup> quatre autres de la cour des aides. Les ducs de Guise et de Nemours avaient été appelés à cette assemblée. Ils avaient d'abord humblement supplié le roi de les excuser. C'était de leur part une question d'étiquette, ce fut une affaire d'état. On était enfin parvenu à régler leurs prétentions : ils avaient acquiescé à ce grave arrangement, mais aucun d'eux ne parut dans l'assemblée ; le duc de Bellegarde et le maréchal de La Châtre se sont dispensés en vertu d'un certificat de médecin. — L'ouverture fut signalée avec une grande solennité. Les annalistes de l'époque nous ont conservé dans le moindre détail la magnificence du cortège, les pompes de l'église métropolitaine pour la messe du Saint-Esprit. « La prédication finie, dit l'historien officiel de cette assemblée, la messe fut continuée, après laquelle sa majesté alla dîner au Louvre et les autres en leur logis. » L'assemblée était peu nombreuse, et il fallut plusieurs jours et plusieurs ordonnances pour régler l'ordre des places. — L'ouverture se fit le 2 décembre dans la grande salle des Tuileries, et la clôture le 22 février suivant. — Les questions les plus graves de diplomatie, de guerre, d'administration civile et militaire, de régime judiciaire, d'impôts, et même de commerce, quoiqu'il n'y eût aucun commerçant, pas même un financier de l'état, furent successivement abordés, mais aucune ne fut approfondie, et il n'y avait pas d'opposition possible. Tout s'est résumé à quatre propositions soumises à sa

majesté : 1° faire raser, démolir et démanteler toutes les fortifications des châteaux, places, forteresses des villes qui sont au milieu des provinces; les démolitions à la charge des villes, avec les matériaux pour indemnité; 2° la suppression des charges de connétable et d'amiral de France (on reconnaît ici la main du cardinal-ministre); les privilèges attachés aux *grandes dignités du royaume* donnaient aux titulaires une autorité indépendante et au-dessus de celle des ministres; 3° beaucoup de villes jouissaient, en vertu des chartes de communauté ou de traités solennels, du droit de se garder elles-mêmes, de nommer les officiers de leur milice et les commandants de leurs citadelles: l'assemblée proposait au roi que tous les gouverneurs, commandants, capitaines et officiers *soient mis et établis de sa main*; 4° entretenir un corps de dix-huit mille hommes de pied et deux mille chevaux, attendu qu'il importe que l'autorité du roi soit puissamment armée pour tenir les princes étrangers en respect vers elle, et ses sujets en devoir sous son obéissance. Ces propositions furent, suivant l'usage, adoptées par les états-généraux et les assemblées des notables, rédigées en forme de cahier. — Tous ces *notables du royaume*, comme les appelaient les ordonnances royales, étaient de hauts fonctionnaires, largement rétribués et riches par eux-mêmes. Tous reçurent pour les vacations par eux employées aux travaux de l'assemblée un traitement, non pour toute la durée de leur session, mais réglé sur le nombre des séances auxquelles ils avaient assisté, et les frais de route pour venir à Paris et s'en retourner. Ce curieux document se résume ainsi: « Au cardinal de la Valette, pour quatre-vingts journées, à raison de 60 livres par jour, 5,500 livres; même allocation aux maréchaux de La Force et de Bassompierre; aux conseillers d'état, officiers-généraux; aux membres des parlements et au grand-maitre des cérémonies, 30 livres par jour; au trésorier-général de France, secrétaire de l'assemblée, au secrétaire de

*Monsieur*, duc d'Orléans, au maître des cérémonies, 24 livres par jour; aux huisiers du conseil, en bloc, 2,000 livres; aux mêmes, pour remboursement des *advances* (avances) par eux faites pour bevette, bois et chauffage, 2,520 livres; à l'exempt de la prévôté, 6 livres par jour; à chacun des dix archers, 3 livres *idem*. » — Cette pièce est un modèle de budget parlementaire; rien n'y est obscur ni omis. On y lit encore: « A la requête de Jeune concierge du palais, pour avoir nourri et entretenu des hommes à ses dépens pour *baillier* et *nestoyer* tous les jours les salles et chambres servant à ladite assemblée durant la tenue d'icelle, à savoir: 300 livres audit Jeune, et 100 livres auxdits hommes pour leur peine. Somme totale, 400 livres. Au garde-meubles du roi 3,000 livres; à Noël Joubert, garde-meubles du conseil, qui ont servi à ladite assemblée, 300 livres. » L'ordonnance royale se termine ainsi: « Trésoriers de mon espargne, payez comptant à chacun des dénommés au présent estat, les sommes employées sous leurs noms, que je leur ay ordonnées pour les causes y mentionnées, montant et revenant ensemble à la somme de neuf vingts dix-neuf mil six cent cinquante livres. — Fait à Paris le 25 mai 1627. Signé Louis; et plus bas De Lomenie. » — *Assemblée des notables* de 1787 à 1788. Il n'y eut pas deux assemblées distinctes, comme l'ont écrit la plupart des historiens, mais deux sessions de la même assemblée. Les notables qui avaient siégé en 1787 siégèrent en 1788, sans aucun changement dans leur personnel ni dans les matières soumises à leurs délibérations. — Cette assemblée, comme toutes celles qui l'avaient précédée, fut provoquée par l'épuisement du trésor, par l'injustifiable désordre des finances de l'état. Recettes anticipées, emprunts, suppression, confiscation des charges municipales, immédiatement rétablies et vendues aux cités; création de nouvelles charges de tout genre, et plus ou moins inutiles, chèrement vendues aux vanités bourgeoises; tous les moyens avaient été employés

pour fournir aux dépenses de la cour, aux exigences insatiables des favoris et des favorites. Le roi était le plus simple et le plus économe des princes; il vivait en bourgeois au milieu de la cour la plus fastueuse et la plus avide d'or, de luxe et de grandeurs. — Louis XVI n'avait eu qu'une guerre à soutenir, elle était juste et nécessaire : c'était une question d'existence pour notre commerce, dont l'heureux développement et la sécurité datent de 1789. Tributaire de l'étranger pour la plus grande partie de ses consommations manufacturières, la France devint sa rivale. — La raison publique avait fuit d'heureux progrès. Les longs et orageux débats entre les ministres et les coursouverains avaient révélé d'énormes abus : une réformation dans toutes les branches de l'administration publique devenait urgente, indispensable. Les nombreux écrits des parlements avaient révélé les *maximes de notre droit public*. Cette réformation, généralement sentie, parce qu'elle était comprise, ne pouvait être réalisée que par les états-généraux; déjà ce vœu émis dans les pays d'état avait retenti dans toute la France. Tous les nouveaux édits bursaux avaient été rejetés par les parlements : ces parlements avaient été supprimés sous la fin du règne de Louis XV. Leur rétablissement avait été une nécessité imposée par l'opinion aux ministres de son jeune successeur. La lutte qui durait depuis quarante ans se renouvela plus implacable et plus énergique : les exils, les emprisonnements, n'avaient fait qu'ajouter à l'exaspération des partis : toute la France s'était faite parlementaire. — Telle était la situation politique de la France lorsque les ministres de Louis XVI espèrent éluder la convocation des états-généraux, en appelant auprès du trône un *conseil de notables* : les ministres ne voulaient que de l'argent. La question principale, ou plutôt la seule à laquelle les ministres attachaient une sérieuse importance, c'était la question d'argent. Le ministre des finances à cette époque, plus courtisan qu'homme d'état, plus présomptueux

qu'habile, s'était flatté que les plans qu'il avait imaginés pour la prompte et infail-  
lible restauration de l'état ne rencontreraient pas dans leur admission et leur exécution le plus léger obstacle : avec tout autre, il y aurait eu quelque chance de succès. L'autorité royale était encore une sorte de entle, elle conservait tout le prestige, toute l'influence d'un grand pouvoir séculier. Il faut convenir que l'impôt territorial aurait offert d'immenses ressources, que, malgré l'opposition du clergé, de la noblesse et de tant d'autres classes privilégiées, l'égalité de l'impôt, réparti sur tous, eût été reçu avec reconnaissance par toutes les populations, qui jusqu'alors en avaient seules supporté la charge. Ce projet, dont la justice et la légalité ne pouvaient être contestées que par la mauvaise foi et l'orgueil, aurait contribué à faire admettre les autres édits bursaux. L'établissement des assemblées provinciales était moins une innovation qu'un bienfait : il eût été accepté comme tel par la majorité des Français, qui auraient oublié par gratitude que ce n'était que la restitution d'un droit long-temps usurpé. — L'étourderie du ministre Calonne rendit impossibles les chances de succès qu'il avait pu espérer; mais c'était un succès qu'il fallait enlever. Calonne n'avait oublié qu'une chose, c'était la rédaction de ses plans de finances. Les notables appelés restèrent à Paris un mois avant d'être réunis. Paris était le foyer d'une opposition ardente, passionnée, et qui s'étendait à toutes les villes parlementaires, à tous les pays d'états. Cette opposition si compacte avait un but arrêté : elle y marchait avec mesure et habileté. C'est au milieu de ces éléments hostiles que les notables reçurent leurs premières inspirations; et leur dernier vote fut la convocation des états-généraux. — Cette assemblée fut convoquée pour le 20 janvier 1787 par une circulaire du 29 décembre 1786. Elle se composait de sept archevêques, sept évêques, trente-six gentilshommes, huit conseillers d'état, quatre maîtres des requêtes, le premier



président, trois présidents à mortier, et le procureur-général du parlement de Paris, les premiers présidents et procureurs-généraux des autres parlements, des conseils souverains, de la chambre des comptes et de la cour des aides; trois députés des états de Bretagne, Bourgogne, Artois et Languedoc; des prévôts des marchands de Paris et de Lyon, le lieutenant-civil de Paris, le procureur de Strasbourg, et vingt-trois maires des principales villes du royaume. L'assemblée fut divisée en sept bureaux, présidés par un prince, et composés chacun d'un archevêque, d'un évêque; les gentilshommes, les magistrats des parlements, des autres cours souveraines; les conseillers d'état et les maires étaient répartis en nombre à peu près égal dans chaque bureau : le premier bureau, de *Monsieur*; le deuxième, du comte d'Artois; le troisième, du duc d'Orléans; le quatrième, du prince de Condé; le cinquième, du duc de Bourbon; le sixième, du prince de Conti; le septième, du duc de Penthièvre. — Tous les notables étaient arrivés à Paris dans le courant de janvier : l'ouverture de l'assemblée n'eut lieu que le 22 février. « Messieurs, dit Louis XVI en terminant son discours d'ouverture, les projets qui vous seront communiqués de ma part sont grands et importants. D'une part, améliorer les revenus de l'état, assurer leur libération entière par une répartition plus égale des impositions; de l'autre, libérer le commerce des différentes entraves qui en gênent la circulation, et soulager autant que les circonstances le permettent la partie la plus indigente de mes sujets, telles sont, Messieurs, les vues dont je suis occupé, et auxquelles je suis fixé après le plus mûr examen. Comme elles tendent toutes au bien public, et connaissant le zèle de mon service dont vous êtes tous animés, je n'ai point craint de vous consulter sur leur exécution : j'entendrai et j'examinerai attentivement les observations dont vous les croirez susceptibles. Je compte que vos avis, conspirant tous au même but, s'accorderont facilement, et qu'aucun intérêt par-

ticulier ne s'élèvera contre l'intérêt général. » — Ainsi, les notables n'étaient pas appelés pour résoudre les questions proposées, mais seulement pour donner leurs observations et leurs avis. Les projets étaient incontestablement des améliorations, mais le choix des notables faisait assez pressentir quel serait leur avis. Des prélats, des nobles, des magistrats parlementaires, quelques maires appartenant eux-mêmes aux classes privilégiées, et pas un seul représentant des intérêts agricoles ou commerciaux, lorsqu'il s'agissait de formuler un avis sur le commerce, l'agriculture et les impôts. L'imprévoyance de Calonne fournit aux notables un moyen d'é luder la difficulté. Il s'était borné à signaler ses prédécesseurs, et surtout Necker, comme auteurs d'un déficit qu'il évaluait à 80 millions, mais sans produire aucun document exact sur le chiffre de ce déficit, sur celui des revenus actuels et des changements à opérer pour arriver à la juste balance des recettes et des dépenses. Les notables, après avoir vainement réclamé ces documents, prirent pour point de départ de leur délibération le compte-rendu de Necker en 1781, dont la publication avait été un grand événement. A la fin de la séance où Calonne venait d'exposer avec une orgueilleuse satisfaction personnelle ses nouveaux plans, un des notables gentilshommes du bureau du comte d'Artois, et qui, dans le cours des discussions, osa seul signaler les abus et la nécessité d'une réformation complète dans l'administration des fonds publics, proposa formellement la convocation d'une assemblée nationale. « Est-ce les états-généraux que vous demandez, dit le C<sup>te</sup> d'Artois étonné? — Oui, Monseigneur, et même mieux que cela. — Eh bien ! répliqua le prince, je vais donc vous inscrire comme ayant fait la motion expresse de convoquer les états-généraux; je vous le demande. » Le prince écrivit. Ainsi, le premier qui dans une assemblée politique en France ait prononcé le mot *motion*, quel académicien français a exclu de son dictionnaire, c'est le comte d'Artois, c'est Charles X.

— La plupart des articles discutés par cette assemblée ont été convertis en édits. Les parlements refusèrent d'enregistrer l'impôt territorial et l'institution des assemblées provinciales. La première session des notables fut close par le roi le 25 mai 1787. — Les mêmes notables furent convoqués par arrêt du conseil du 5 octobre 1788, et se réunirent le 6 novembre suivant. Dans l'intervalle des deux sessions, Calonne avait été remplacé par l'archevêque de Sens, Brienne. Il se vantait d'avoir dans les parlements et parmi les philosophes et les publicistes de l'époque une grande influence : aussi présomptueux, mais encore moins habile que Calonne, il ne fut pas plus heureux dans l'assemblée des notables. Le projet d'une cour plénière, essayée pour remplacer les états-généraux, que la cour voulait éviter à tout prix, échoua devant la puissance de l'opinion. Le roi avait dans un lit de justice promis d'assembler les états-généraux en 1791 ou 1792 ; mais les ministres étaient à bout de voie ; le trésor était vide et le crédit anéanti : il fallut céder à la nécessité, au vœu exprimé par la France entière. Le clergé, la noblesse, la haute magistrature, insistaient pour une représentation semblable à celle de 1614 ; et pour le vote par ordre : un seul bureau des notables, celui de *Monsieur*, résolut affirmativement la question de double représentation pour le tiers-état. Cette session fut plus orageuse et plus courte que la première : elle fut close le 12 décembre de la même année ; sa durée fut d'un mois et demi. Necker fut rappelé au ministère en remplacement de Brienne. Necker avait contre lui la cour, tous les ordres privilégiés et les parlements, mais il avait pour lui les communes, c'est-à-dire la nation. La double représentation du tiers-état fut décidée en conseil, et les états-généraux convoqués à une époque aussi rapprochée que le permettaient les formalités réglementaires des élections par bailliage et sénéchaussée (v. *ÉTATS-GÉNÉRAUX, ASSEMBLÉE CONSTITUANTE*). DUFER (de l'Yonne).

• **NOTAIRE**, en latin *notarius*, mot

formé de *nota*, qui veut dire *note, écrit, écriture abrégée*. *Notarius*, celui qui écrit par abréviations, qui écrit sous la dictée. Les romains appelaient *notarii* les scribes chargés d'écrire, par notes et abréviations, les contrats, les actes et conventions des parties. Ces écrivains n'étaient autres que les clercs des *tabellions* (v.) ; il prenaient des notes sous la dictée des contractants, et ces notes et contrats n'obtenaient un caractère d'authenticité et de légalité que lorsque le tabellion les avait approuvés, rédigés et mis au net. — Les notaires, à Rome, furent aussi appelés *cursores*, à cause de la rapidité avec laquelle ils écrivaient les paroles des parties contractantes. *Qui à notis verba cursim expediebant*. La profession de notaire, considéré comme *scribe* ou *écrivain par notes et abréviations*, remonte à la plus haute antiquité ; elle existait à la naissance des langues, au moment où les hommes commencent à enregistrer leurs pensées sur le marbre ou sur la pierre ; alors ils sentirent que la méfiance et la mauvaise foi rendaient trop peu certaines leurs conventions verbales, et ils pensèrent à organiser une profession qui eut pour privilège de constater leurs engagements.

— Sur la fin de l'empire romain, les notaires acquirent plus d'importance, ils se séparèrent de leurs chefs et parvinrent à former une industrie à part. De simples copistes et greffiers qu'ils étaient, quelques-uns d'entre eux obtinrent des emplois élevés. — En France, au commencement de la monarchie, on appelait aussi notaires les secrétaires, les greffiers qui expédiaient les actes de la chancellerie. — Les rois de France avaient leurs notaires ou secrétaires ; les évêques, les comtes, les abbés, avaient leurs notaires, et toutes les corporations religieuses ou judiciaires furent également obligées d'en avoir un. Tous les notaires ayant alors des attributions différentes et séparées, nous croyons inutile d'énumérer ici leurs devoirs et leurs fonctions ; nous ne devons les considérer que comme les greffiers des rois ; des seigneurs, des évê-

ques et des corporations auxquelles ils appartenaient. — En 1542, François I<sup>er</sup> érigea la profession de notaire en office; depuis, on appela notaires tous les officiers royaux qui recevaient ou qui délivraient des grosses de toutes sortes de contrats et de conventions. A cette époque, les tabellions remplissaient les mêmes fonctions dans les seigneuries et les justices subalternes. — Comme on le voit, le notaire, qui, chez les Romains, était le modeste clerc du tabellion, devint notaire royal en 1542, et le tabellion ne fut plus que le notaire des seigneurs et des vassaux des seigneurs. — Henri IV réunissait les fonctions de notaire et de tabellion, mais le titre de *notaire* prévalut; la boutique du tabellion garde-notes a fait place à l'étude du notaire, et il ne reste plus pour souvenirs du vieux tabellionage que les parchemins poudreux et les pannonneaux, dont l'origine est fort ancienne. — Lorsque François I<sup>er</sup> nomma les notaires officiers royaux, ils firent dorer sur leurs enseignes les armes de France, et les tabellions les imitèrent en prenant celles de leurs seigneurs. — Les notaires sont les seuls fonctionnaires publics qui aient conservé la livrée du maître; et aujourd'hui, on voit encore aux portes de leurs études ces pannonneaux qui furent jadis l'orgueil du notaire et du tabellion: hélas! ces nobles insignes ont subi les hasards des révolutions! Quatre-vingt-treize a couvert les fleurs-de-lis avec son bonnet rouge; l'empire nous a imposé ses aigles, et la restauration nous a rapporté les fleurs de lis, que la révolution de juillet ne semble pas avoir prosrites pour toujours, quoique la France ait maintenant pour armoiries la charte, le drapeau tricolore et le coq gaulois. — Depuis 1830, la charte seule figure sur les pannonneaux du notaire; le coq gaulois est sans doute un emblème trop belliqueux. — Après avoir éprouvé, comme toutes les institutions sociales, des modifications et des changements, le notariat fut définitivement placé au rang auquel son utilité lui donnait le droit de prétendre. La définition

qu'a donnée des notaires la loi du 25 ventose an xi, dont nous allons parler, suffit pour faire sentir toute l'importance de leurs fonctions. — Cette loi s'exprime ainsi: « Les notaires sont des fonctionnaires publics établis pour recevoir tous les actes et contrats auxquels les parties *doivent* et *veulent* donner le caractère d'authenticité attaché aux actes de l'autorité publique, pour en assurer la date, en conserver la minute, en délivrer des grosses et expéditions. » Par exemple: pour certains actes, tels que les donations, les contrats de mariage, les affectations ou radiations d'hypothèques, les parties *doivent* appeler un notaire; pour tous les autres, elles *peuvent* se passer de lui. Le notaire une fois requis ne peut, à peine de dommages et intérêts, et même de destitution, refuser son ministère à qui que ce soit, mais il est bien certain qu'il a droit de proscrire sévèrement tous les actes contraires aux lois et à la morale; ceux qui sont contractés par des mineurs ou interdits non assistés de tuteurs, ceux des communes ou établissements publics non autorisés, et enfin ceux des personnes qui lui sont inconnues. Excepté pour les actes de peu d'importance et d'un intérêt passager, le notaire est tenu de conserver *minute* de toutes les conventions rédigées par lui. Il est responsable de la minute, qui passe avec la même responsabilité à chacun de ses successeurs, et dont ils ne peuvent se dessaisir que dans des cas très rares et en vertu d'un jugement. — C'est de cette minute qu'il délivre (aux parties intéressées seulement) soit des expéditions (simples copies qui doivent être données autant de fois qu'elles sont réclamées), soit une grosse, qui ne peut être délivrée qu'une fois, à moins d'une autorisation spéciale du président du tribunal. — Entre autres formalités matérielles prescrites à peine de nullité, la loi veut: que les actes soient rédigés par deux notaires, ou par un notaire assisté de deux témoins. Nonobstant cette injonction formelle, il arrive le plus souvent que le notaire instrumentaire assiste seul à la rédaction

du contrat, et, quoiqu'il constate par l'acte même la présence et le concours d'un second notaire, ce n'est que plus tard qu'il envoie l'acte à son confrère, qui le signe sans le lire. — Il est à regretter qu'un arrêt de la cour de cassation ait sanctionné récemment cet inconcevable abus; car, souffrir une seule infraction à la loi, n'est-ce pas compromettre la loi tout entière? n'est-ce pas enlever une arme du faisceau? — Indépendamment de tous les actes, contrats et transactions volontaires de la vie civile que le notaire est appelé à recevoir, la loi lui défère encore quelques fonctions particulières. C'est à lui qu'est confiée la mission de représenter dans les partages les héritiers absents, la notification des actes respectueux, la confection des inventaires, la rédaction des comptes, partages et liquidations, la délivrance des certificats attestant la propriété d'inscriptions au grand-livre, et celle des certificats de vie nécessaires aux titulaires des pensions sur l'état. Ces derniers certificats sont délivrés par un notaire nommé spécialement par le roi, et qui prend le nom de *notaire certificateur*. — De tout temps, l'exercice du notaire a été circonscrit dans certaines limites territoriales, hors desquelles le notaire n'a plus le droit d'exercer. Ce principe a été reproduit et consacré par la loi du 25 ventose an 11. D'après cette loi, c'est au gouvernement à fixer le nombre et la résidence des notaires dans chaque département. Cette répartition doit être faite de manière qu'il y ait : 1<sup>o</sup> dans les villes de 100,000 et au-dessus, un notaire au plus pour 6000 habitants; 2<sup>o</sup> dans les autres villes ou villages, deux notaires au moins et cinq au plus par chaque arrondissement de justice de paix. A Paris, le nombre des notaires a été fixé à 114. Il était convenable de donner aux officiers de la juridiction volontaire la même étendue de ressort qu'aux magistrats de la juridiction contentieuse; en conséquence, la loi a divisé les notaires en trois classes: 1<sup>o</sup> ceux des villes où est établie une cour royale, lesquels exercent dans l'étendue du res-

sort de cette cour; 2<sup>o</sup> ceux des villes où siège un tribunal de première instance, qui exercent dans l'étendue du ressort de ce tribunal; 3<sup>o</sup> ceux des autres communes, lesquels ont pour limites le ressort de la justice de paix. Tous sont tenus de se renfermer dans les limites de leur juridiction, et de maintenir la résidence de leurs prédécesseurs. — Pour l'admission aux fonctions de notaire, la loi exige la qualité de Français et la jouissance des droits civils; l'âge de 25 ans accomplis, la justification d'un stage suffisant, un certificat de capacité et de moralité, et enfin, un examen par la chambre des notaires (condition qui est presque toujours étendue). — Le stage est plus ou moins long, suivant la classe dans laquelle l'aspirant se propose d'entrer; il doit être de six années entières et non interrompues: sur ces six années, l'aspirant doit en avoir passé une des deux dernières en qualité de premier clerc chez un notaire d'une classe égale à celle où se trouve la place à remplir. — Cependant, le stage peut n'être que de quatre ans lorsqu'il en aura été employé trois chez un notaire d'une classe supérieure à la place postulée. — Pour exercer dans la troisième classe, il suffit d'un stage de 3 années dans une classe supérieure. — L'exercice pendant un certain temps de fonctions judiciaires ou administratives peut donner lieu à la dispense d'une ou plusieurs années de stage, si le candidat justifie d'ailleurs de la capacité requise. En tout cas, quelle que soit la durée du stage, rien ne devrait dispenser de l'examen par la chambre des notaires. — Les pièces et certificats de l'aspirant au notariat sont remis au procureur du roi avec la démission du candidat, portant qu'il résigne son office entre les mains de sa majesté, et qu'il la prie d'agréer M.<sup>me</sup> pour son successeur. — La loi du 25 ventose an 11 n'autorisait pas le notaire démissionnaire à présenter son successeur à la nomination royale; néanmoins, le gouvernement, par des considérations d'équité, admettait le candidat présenté; aujourd'hui, la présentation est un droit accordé par la

loi du 28 avril 1816, sauf pour les notaires destitués. — Lorsque le candidat réunit toutes les qualités nécessaires, il est nommé par le roi, mais il ne peut exercer qu'après avoir prêté serment devant le tribunal de sa résidence, et après avoir justifié du dépôt de son cautionnement. — Ce cautionnement, dont le chiffre est fixé en raison du ressort et de la résidence, n'a pas été créé pour le besoin du fisc; il est spécialement affecté à la garantie des condamnations qui peuvent être prononcées contre les notaires, par suite des fautes qu'ils auraient commises dans l'exercice de leurs fonctions. — Les notaires ne peuvent être suspendus ou destitués que par un jugement du tribunal de leur résidence. — La loi a prévu certains cas de suspension ou de destitution; les autres motifs plus graves sont laissés à l'appréciation des tribunaux. Mais, pour une institution aussi importante, ce n'était pas assez d'avoir prévu les délits et les crimes: tel acte, qui, de la part d'un particulier, n'est qu'une mauvaise action, devient pour un notaire un délit grave; le manque de probité, l'indélicatesse, qui, dans le commerce ordinaire de la vie, échappent aux atteintes de la loi, doivent, dans l'exercice du notariat, être sévèrement punis; il fallait donc des lois plus rigoureuses et un tribunal plus sévère. Ce tribunal, on le trouve dans l'institution des chambres de discipline, organisées par arrêté du 2 nivose an XII; leurs attributions consistent notamment à délivrer ou refuser aux aspirants les certificats de bonnes mœurs et de capacité, à donner leurs avis sur les honoraires réclamés par les notaires, honoraires qui, au reste, sont taxés par le président du tribunal; à prévenir ou concilier toutes plaintes ou réclamations de la part des tiers contre les notaires; à maintenir la discipline intérieure et le bon accord entre les membres de la compagnie, et surtout à faire respecter les lois de la plus scrupuleuse probité. — De tout ce qui précède, il résulte que les deux qualités essentielles aux fonctions de notaire sont la probité et la capacité;

la réunion de ces deux qualités est indispensable, l'une ne peut suppléer l'autre; sa mission n'est pas de constater servilement dans un acte l'intention des parties, tout au contraire, il doit souvent la modifier, et la diriger dans un sens de justice et d'équité; il faut qu'on trouve en lui un juge éclairé et incorruptible, et que les combinaisons de la mauvaise foi échouent devant ses lumières et son intégrité. Il faut surtout qu'il apporte dans la confection de ses actes la plus grande attention, la plus grande précision, afin d'éviter les contestations et les procès qui, nous devons le dire, prennent souvent naissance dans la mauvaise rédaction des actes notariés. — Les notaires sont obligés de se renfermer strictement dans leurs attributions, qui sont incompatibles avec celles des ordres judiciaires et administratifs; ils doivent aussi s'abstenir de toute opération de banque et de finance, car, en se livrant à des spéculations plus ou moins incertaines, ils exposent aux chances du hasard les dépôts sacrés qui leur sont confiés. C'est pour cela qu'à défaut de loi les traditions et les réglemens de leurs compagnies leur interdisent toute coopération, même indirecte, aux entreprises commerciales. — Assurer la fortune respective des époux, recueillir les dernières volontés d'un mourant, régler les droits des héritiers, intervenir enfin dans les actes les plus importants de la vie civile, voilà la mission du notaire. Si l'on peut affirmer avec certitude que le plus grand nombre en est digne, n'est-il pas permis de craindre que quelques-uns ne soient au-dessous de ce noble ministère? — Autant qu'il nous a été possible, nous avons mis sous les yeux du lecteur les graves fonctions du notaire, et nous avons apprécié les avantages de la loi du 25 ventose an XI, qui a organisé le notariat sur des bases solides. Nous regrettons sincèrement que certains articles de cette loi ne soient pas rigoureusement exécutés, et que les chambres des notaires admettent si facilement dans leurs corps des hommes indignes d'exercer une si noble profession,

— Comme nous l'avons dit plus haut, pour être reçu notaire, il faut passer quelques années à copier servilement des actes, des contrats; et, quand on a assez de fortune et de crédit pour acheter une étude, on est admis. Ces années se passent en partie dans l'inaction ou dans des occupations tout-à-fait étrangères au notariat: que de notaires de campagnes emploient leurs clercs à surveiller leurs travaux agricoles et leurs vendanges!.. Ces mêmes clercs cependant, après six ans de stage, deviennent des notaires, des fonctionnaires dépositaires de la foi publique. Pourquoi ne fait-on pas passer aux aspirants au notariat des examens, afin de s'assurer qu'ils possèdent toutes les qualités requises par la loi? On exige des avocats un diplôme de licencié en droit, pourquoi ne pas l'exiger aussi des notaires? — Le notaire est certainement le fonctionnaire public qui devrait posséder le plus de capacité et de lumières. Un avocat sans talent reste presque toujours sans causes: libres de leur choix, les clients ne s'adressent qu'à celui dont le mérite et la réputation sont reconnus. Mais le notaire est un officier public que la loi vous impose; il possède dans son étude vos titres de propriété, vos actes, vos contrats et les secrets de votre famille; son prédécesseur lui ayant transmis les pièces qui établissent votre fortune et qui assurent votre avenir, vous restez malgré vous attaché à l'homme qui tient en ses mains vos plus chers intérêts, et, quand il est incapable, vous subissez forcément les conséquences de son incapacité. — Espérons donc que le temps amènera d'heureux changements dans cette belle et utile institution, et qu'un jour à venir il faudra, pour être notaire, justifier d'une éducation complète, et de connaissances approfondies du droit et des lois!... ACHILLE LARIVE.

**NOTE**, **NOTA**, **NOTATION**, **NOTULE**, etc., dérivent du latin, *noscere*, *nosco*, *notus*. Le mot *note* a un grand nombre de significations différentes. En pratique, il signifiait jadis les minutes des actes que l'on passait chez les notaires; de là le titre

de *garde-notes*, donné à ces officiers publics, titre d'abord fort honorable, puis-qu'ils se disaient *garde-notes du roi*, mais qui depuis long-temps ne s'est plus employé que par dérision, en style de comédie, comme on peut en juger par plus d'un passage de Régnard ou de Destouches. — *Note*, indique aussi une marque que l'on fait, soit à l'encre, soit au crayon, soit simplement par un coup d'ongle ou par un pli sur quelque feuillet ou passage d'un livre ou d'un écrit afin de le retrouver sur-le-champ au besoin. « On met un *hic* ou une *note* à la marge d'un contrat pour en marquer la clause décisive ou importante. » (*Dict. de Trévoux*). Aujourd'hui, les employés chargés par les ministres ou par les procureurs du roi d'examiner un livre entourent d'une ligne à l'encre ou au crayon les passages dangereux et à incriminer. — *Note* dans un sens plus général est une remarque ou explication qu'on imprime soit à la marge d'un livre, soit au bas d'une page, soit à la fin d'un volume, pour en faciliter l'intelligence. On appelle plus particulièrement *scholies* les notes qui n'ont pour objet que d'éclaircir un texte ou de proposer une version différente. Les *notes* sont, en général, indispensables pour comprendre les auteurs de l'antiquité grecque et latine. Mais elles doivent être courtes et précises, car elles ne sont faites que pour expliquer des mots, des passages, des allusions; et si elles étaient plus étendues, elles dégénèreraient en *commentaires*. C'est l'écueil que n'ont presque jamais su éviter les annotateurs. Il y en a même qui font *notes sur notes*, et qui n'en sont pas plus instructifs. Souvent les *notes* sont plus longues que le texte: témoins celles du *Dictionnaire de Bayle*; mais elles sont si curieuses, si pleines d'esprit et d'érudition qu'on serait bien fâché qu'il en eût usé plus sobrement. On peut faire le même éloge des *notes* de l'abbé Le Laboureur sur les *Mémoires de Castelnau*. C'est avec raison qu'on a dit que les poètes anciens, surtout les satiriques, avaient besoin de *notes*. De même pour

la plupart de nos poètes nationaux. Qui, sans *notes*, comprendrait les allusions si fréquentes dans les œuvres de Boileau? Sans *notes* aussi, quel étranger pourrait entendre notre Lafontaine? Les saintes écritures, les livres de droit, ne peuvent se passer de *notes* et de commentaires; mais quel abus en ont fait d'avides juriconsultes, plus habiles à tirer au volume que les bibliopoles les plus mercenaires! Depuis qu'ils impriment si vite et ne visent qu'au bon marché de fabrication, on a renoncé aux *notes* marginales; par le même motif, on emploie assez rarement les *notes* au bas de la page (méthode si commode pour le lecteur), et on les renvoie, si elles sont nombreuses, à la fin du livre, procédé des plus gênants, surtout lorsqu'elles ne sont pas annoncées par des numéros dans le texte. C'est là le défaut capital de plusieurs grandes collections littéraires de l'époque; mais l'intérêt de l'éditeur, qui est parvenu ainsi à épargner quelques écus, a dû l'emporter sur la commodité des lecteurs et sur les convenances des auteurs consciencieux, que désolent de telles pratiques économiques, mais qui sont trop souvent forcés de s'y soumettre. Un commentaire se compose de *notes*. Les *notes* du commentaire de Voltaire sur Corneille avaient été envoyées avant la publication à l'Académie française, qui les discuta et qui les approuva presque toutes. Dans une lettre adressée à Duclos, secrétaire perpétuel, Voltaire avoue que parmi ses *notes*, il y en avait de trop dures; et il les retrancha. On peut, de nos jours, citer comme modèle d'un bon système de *notes*, M. Beuchot, dans son édition de Voltaire : elles sont toutes claires, instructives, courtes et pas trop multipliées. Dans le dernier quart du siècle dernier, il ne paraissait pas d'éloges ou de notice, de poème, sans être accompagnés d'un déluge de *notes* : les éditions de Delille et de ses imitateurs ont encore reuchéri de nos jours sur ce travers, et c'est ainsi que nos bibliothèques se remplissent d'un fatras inutile. Les *notes* qui accompagnent les éloges académiques de d'Alem-

bert sont aussi intéressantes par le fond que par la forme : c'est un recueil d'anecdotes curieuses et d'observations piquantes. Quelques auteurs ont intitulé *note* ou *notes* un opuscule séparé : ainsi, dans les œuvres de Voltaire, on trouve les *Quand, notes utiles sur un discours prononcé devant l'Académie française; les notes sur la Lettre de M. de Voltaire à M. Hume, par M. L...* 1766; *notes concernant la paix de Gex*, 1775; enfin dans d'Alembert : *Note sur la statue de Voltaire*. — Dans le style des affaires, le mot *note* indique un extrait sommaire, un exposé succinct. Un ministre dit à un pétitionnaire : Donnez-moi une *note* de votre affaire, pour que je ne l'oublie pas. On dit aussi une *note* sur procès. *Note* veut dire une communication confidentielle entre des agents diplomatiques. C'est par cet échange de *notes* qu'on arrive à la conclusion d'une négociation. Sous la restauration, quel grand bruit n'a pas fait la fameuse *note secrète*, adressée en 1818 au congrès d'Aix-la-Chapelle, par le parti ultraroyaliste! Le but de cette *note* était de prouver aux souverains alliés qu'avant de retirer leurs troupes du territoire français, ils devaient exiger le renvoi du ministère Decazes, et la nomination de nouveaux ministres pris parmi les royalistes. On appelle encore *notes* certaines déclarations officielles ou demi-officielles que le gouvernement fait insérer au *Moniteur* ou dans tout autre journal dévoué. Cet usage des *notes officielles* remonte à Napoléon; et l'on peut se rappeler quel effet elles produisaient alors en Europe. C'est le plus souvent par des *notes semi-officielles* qu'il révélait ses projets au moment de les exécuter. — Au palais, les avocats se servent de *notes*, c'est-à-dire d'indications plus ou moins succinctes de ce qu'ils ont à dire. Les orateurs en font autant à la tribune; mais on admire surtout ceux qui parlent longtemps et bien sans avoir recours à leurs *notes*. Cet usage remonte jusqu'à Ciceron, qui, ainsi que ses confrères au barreau, se servait de *notes*. On appelait

à Rome *notarii cursores* les affranchis lettrés qui, sous la dictée de leurs éloquentes patrons, écrivaient ces notes au moyen de signes plus ou moins abrégés, *quid notis verba cursim expediebant*. Il paraît que cette écriture par notes est pour inventeur le poète Ennius, qui le premier imagina 1,100 signes. Tullius Tiro, affranchi de Cicéron; Philargyrus Fannius et Aquila, affranchis de Mécène, en inventèrent beaucoup d'autres. Enfin, Sénèque le rhéteur compila tous ces signes, les mit en ordre et en porta le nombre jusqu'à 5,000. Valerius Probus, grammairien qui florissait sous Néron, travailla utilement à l'explication des notes des anciens. Les notes de Tyron se trouvent imprimées à la suite des inscriptions de Gruter. On appelait jadis notes les abréviations des juriconsultes, des mathématiciens, des médecins, des pharmaciens, etc. — *Note* signifie encore un compte. Un fournisseur vous présente sa note; un ami que vous avez chargé de faire pour vous des emplettes vous dresse la note de ses déboursés. Si dans ce sens ce mot est synonyme de *mémoire*, il entraîne avec lui une idée de modération et d'économie. — Au figuré, note indique le déshonneur qui résulte d'une action blâmable, ou de l'exercice d'une profession honteuse; il a fait faillite, c'est une mauvaise note pour lui; autrefois, la profession de comédien emportait avec elle une note d'infamie. Il en était de même pour la famille d'un homme qui avait été pendu; et tel était la bizarrerie du préjugé que la décapitation n'entraînait pas la note d'infamie. — Qu'un homme soit ou qu'il ait été espion de police, c'est une note que, tout préjugé à part, il portera toujours. Sous l'ancien régime, le blâme en justice était une note d'infamie; mais aujourd'hui, cette note ne résulte que d'une peine afflictive et infamante. — Dans les collèges, dans les pensionnats, chaque professeur ou maître rédige sur la conduite et le travail des élèves des observations appelées notes. Il y a dans ce cas des notes hebdomadaires et des notes trimestrielles.

— *Notule*, mot nouveau, est un diminutif de *note*. — *Noter* veut dire remarquer ce qu'il y a de plus considérable dans un livre. Pour faire son profit d'un ouvrage, il faut en noter tous les bons endroits. Les bibliophiles achètent avec amour les livres notés en marge par les savants qui les ont possédés. On dit souvent dans la conversation : cela est à noter. Par exemple, La Fontaine dans la fable intitulée la Fille :

Certaine fille un peu trop libre

Prétendait trouver un mari

Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,

Point froid et point jaloux : noter ces deux points-ci.

— *Noter* veut dire aussi signaler en mauvaise part : Cet homme est noté à la police. On lit dans Bosanet, dont l'étude est si importante pour la philologie : « Atrius est noté dans les écrits des Pères comme l'auteur d'une nouvelle hérésie. »

CH. DU ROZIS.

NOTES (musique), signes ou caractères généralement employés pour écrire la musique, et du nom desquels on a fait le verbe *noter*, qui signifie proprement écrire avec des notes. Les Grecs et les Latins se servaient des lettres de l'alphabet pour écrire leur musique. Et, comme leur système comprenait un très grand nombre de modes dont les sons étaient quelquefois fort différents, quant à leur situation, il fallait nécessairement une infinité de signes, auxquels l'alphabet tout entier ne suffisait pas. On était donc obligé de donner aux lettres des formes et des positions différentes; et, de toutes ces combinaisons, il résultait une telle multiplicité de caractères que l'étude de la musique était d'une difficulté presque insurmontable. Cependant, la marche du temps ayant fait tomber en désuétude une grande partie des modes musicaux des anciens, le nombre des lettres employées à la notation fut peu à peu considérablement restreint. Plus tard, le pape Grégoire, ayant remarqué que les rapports des sons sont exactement les mêmes dans chaque octave, réduisit le nombre des signes usités de son temps aux sept premières lettres de l'alphabet.



L'invention des *notes*, telles, à peu près, que nous les voyons aujourd'hui, ne date que du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Elle est attribuée au bénédictin Guy d'Arezzo, qui imagina de remplacer les lettres par des points placés sur plusieurs lignes parallèles (v. *POARRU*). Plus tard, on fut obligé de poser aussi des points entre les lignes, et d'augmenter le nombre de ces dernières. Long-temps les *notes* furent toutes d'une égale valeur sous le rapport de la durée, et ne marquèrent que les différents degrés de la gamme, ainsi que les diverses modifications de l'intonation, fonctions auxquelles elles sont encore à peu près réduites de nos jours, dans le plainchant des églises catholique et protestante. Ce fut seulement vers le milieu du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle que le chanoine Jean-de-Muris, auquel l'art musical est redevable de précieuses améliorations, imagina, selon l'opinion commune, d'indiquer les rapports de durée que les différentes *notes* devaient avoir entre elles par des changements dans leur figure. Aujourd'hui, l'art d'écrire la musique avec des *notes* est parvenu à un point de perfection qui ne laisse rien à désirer; et nous dontons fort qu'on puisse imaginer un système de représentation des idées musicales par des signes à la fois moins compliqués et plus intelligibles. J.-J. Rousseau, qui traitait la musique en mathématicien, et non en musicien, chercha vainement à substituer les chiffres aux *notes*. L'expérience a prouvé que son système, quelque ingénieux qu'il parût, n'offrait pas moins de difficultés et de confusion que la notation ordinaire, et que, de plus, il était bien loin de présenter les mêmes avantages dans les résultats pratiques. Le système des *notes* a donc généralement prévalu, et l'on peut dire que la musique écrite ainsi est une langue universelle, comprise par les musiciens de tous les pays du monde civilisé. — Les différentes valeurs des notes se rapportent à une note particulière qu'on appelle *ronde*, et qui a plus de durée que toutes les autres. La *blanche* vaut la moitié de la *ronde* ou deux *noires*, la *noire* le quart ou

deux *croches*, la *croche* le huitième ou deux *doubles-croches*, la *doble-croche* le seizième, et ainsi de suite jusqu'à la *quadruple croche* : on ne pousse guère les subdivisions au-delà. Le point placé à la droite d'une note accroit sa durée de moitié : ainsi, une *blanche pointée* est égale à trois *noires*, une *noire pointée* à trois *croches*, etc. — On appelle *petite-note*, *note de goût* ou *appoggiature*, une note qui ne compte pas dans l'harmonie; et qu'on écrivait autrefois en plus petit caractère que les autres; et *note sensible*, la tierce majeure de la dominante, parce qu'elle fait *sensir* ou désirer la tonique, sur laquelle, en bonne harmonie, elle est presque toujours obligée de faire sa résolution. CH. BACHET.

**NOTIFICATION.** C'est un acte par lequel on donne connaissance de quelque chose dans une forme juridique. — Il nous est impossible de rapporter ici les cas divers dans lesquels il est nécessaire de notifier un fait ou un acte quelconque. Il nous suffira, pour faire bien comprendre la valeur de ce mot, de citer des exemples donnés par la loi elle-même. Ainsi, d'après l'article 2185 du code civil, le nouveau propriétaire d'un immeuble hypothéqué est tenu de faire notifier son contrat aux créanciers lorsqu'il veut se mettre à l'abri de leurs poursuites. Le code d'instruction criminelle prescrit aussi au ministère public de faire notifier à chaque accusé, 24 heures avant les débats, la liste du jury, pour le mettre à même d'exercer son droit de récusation; une notification semblable est faite pour les témoins sur lesquels l'accusé peut avoir des renseignements à prendre. — Tous les cas de notification ne sont pas, et ne peuvent pas être déterminés par les lois : chacun, suivant sa position et les circonstances, peut avoir intérêt à faire connaître judiciairement à une autre personne un acte ou un fait quelconque. — La notification se fait par le ministère d'un huissier. E. C.

**NOTORIÉTÉ** (Acte de). C'est l'attestation d'un fait notoire et constant. Sous l'ancienne législation, les actes de

notoriété se délivraient tant sur les points de *droit* que sur les points de *fait*, mais aujourd'hui les actes de notoriété en point de droit ne sont pas admis. Il est certaines circonstances où la loi exige des actes de notoriété, et en général les parties peuvent s'en faire délivrer pour constater les faits qui leur importent. Ces actes sont rédigés par les notaires ou par les juges de paix, qui consignent dans un procès-verbal spécial les dépositions des témoins sur les faits dont ils ont connaissance. En général, deux témoins suffisent; il est cependant certains cas où la loi en exige un plus grand nombre. Il est inutile d'observer que les témoins appelés à ces actes peuvent être du sexe féminin, et même étrangers, à la différence des témoins nommés *instrumentaires*, qui ne peuvent être que du sexe masculin et régnicoles; car dans l'acte de notoriété, le témoin vient attester un fait, tandis que dans les actes ordinaires les témoins viennent, par leur présence, donner à l'acte qu'ils signent une sorte de solennité. Nous mentionnerons ici les différentes circonstances dans lesquelles les actes de notoriété sont nécessaires et utiles. — 1° Lorsqu'il n'a pas été fait d'inventaire dans une succession, on supplée par un acte de notoriété à la preuve que l'inventaire aurait fournie sur la qualité et les droits des héritiers ou autres successibles; 2° lorsque l'état est appelé à une succession par droit de *deshérence*, il est certaines circonstances que les tribunaux apprécient, où il ne peut entrer en possession qu'après un acte de notoriété; 3° l'acte de notoriété devient nécessaire dans certains cas à l'enfant naturel reconnu, qui, à défaut de parents au degré successible, réclame la totalité de la succession; 4° lorsqu'un militaire a disparu de son corps, un acte de notoriété peut être utile pour constater sa disparition; 5° en cas d'adoption, il peut être aussi nécessaire de faire constater que celui qui se propose d'adopter a donné pendant un certain temps des soins à l'adopté; 6° en général les demandes en rectification d'actes de l'état

civil doivent être appuyées d'actes de notoriété; 7° celui qui, voulant contracter mariage, serait dans l'impossibilité de rapporter son acte de naissance, peut le suppléer par un acte de notoriété fait par sept témoins; 8° si un créancier de l'état veut faire rectifier des erreurs de nom ou prénom sur le grand-livre, il doit joindre à sa pétition un acte de notoriété. — D'après ces exemples, on voit que les actes de notoriété sont destinés à constater les faits sur lesquels il n'existe pas de preuves écrites. E. DE CHABROL.

#### NOTRE ( Le ) ( LENOÏTE ).

NOUE ( FRANÇOIS DE LA ). La Bretagne est une terre de courage, de dévouement et de fidélité; parmi les hommes remarquables qu'elle a vu naître, il en est peu dont la mémoire soit plus digne de vénération que celle du célèbre gentilhomme connu sous le nom de François de La Noue, surnommé *Bras-de-Fer*, qui naquit en 1531. La Noue unissait à un courage à toute épreuve une fermeté, une sagesse, une prudence, que n'égalait que sa modestie et sa candeur. Ce fut un homme d'épée, un homme de tête et un homme de plume. Il fit ses premières armes avec honneur dans les guerres d'Italie, et se jeta dans le parti calviniste à son retour en France. — Après avoir surpris Orléans, il commanda les calvinistes de Poitou et de Saintonge, il s'empara de plusieurs places fortes; mais, au siège de Fontenai-le-Comte, il eut l'os du bras gauche fracassé; l'amputation fut inévitable; et il porta depuis un bras de fer d'un mécanisme ingénieux, avec lequel il soutenait la bride de son cheval. C'est depuis cette époque qu'on le surnomma *Bras-de-Fer*. — Passé au service des états-généraux dans les Pays-Bas, en 1571, il y rendit de grands services; plus tard, il y prit Valenciennes, et fit prisonnier le comte d'Egmont. Mais, malgré sa bravoure et sa prudence, La Noue, comme par une sorte de fatalité, tomba presque toujours au pouvoir de l'ennemi dans les rencontres les plus mémorables: ainsi, ce fut le sort qui lui arriva à la bataille de Jarnac, où il com-

mandait l'arrière-garde en 1569. Il en fut de même dans les journées de Saint-Quentin, de Moncontour, et dans les Pays-Bas en 1580, où il fut fait de nouveau prisonnier. Sa captivité dura cinq ans. Il fut échangé avec le comte d'Egmont en 1585. Il mit à profit ces années de tristesse, où l'âme de beaucoup d'autres guerriers se fût amollie, en composant, pour charmer le double ennui de l'exil et de la prison, les *Discours politiques et militaires*, où l'homme de conscience et de probité se montre à chaque page. Dans cette œuvre d'un exilé, où l'âme de l'écrivain aigrie par le malheur aurait pu dépourvoir cette égalité, cette modération, qui la distinguaient, La Noue resta lui-même. Dans les *Observations sur les guerres civiles* qui suivent l'ouvrage, comme dans l'ouvrage lui-même, il se montre juste pour tous; il n'épargna pas plus les calvinistes que les catholiques; il loue également ce que la conduite de chaque parti offre de louable; et tout ce travail est dicté par un esprit d'équité judicieuse qui lui a valu, avec toute sa vie d'honnête homme, le précieux éloge de l'auteur du *Liure de bonne foy*. C'est dans l'adversité que les hommes se révèlent tels qu'ils sont; cette épreuve fut favorable à La Noue : il en sortit vainqueur. — Tant de sagesse, tant de probité, jointes à des talents militaires incontestables, semblaient avoir destiné La Noue au rôle de pacificateur; Charles IX le comprit, et voulut, en 1573, qu'il se chargeât d'obtenir la soumission des Rochellois; il accepta le commandement de la Rochelle, assiégée par le duc d'Anjou; mais sa modération même le rendit suspect aux deux partis; et il se vit obligé de quitter la ville avec quelques officiers. Plus tard, il vit bien que la guerre ouverte pouvait seule sauver son parti; il y engagea alors les Rochellois. Tout fut organisé par lui pour une vigoureuse résistance; et les riches prises qu'il fit alors contribuèrent aux frais de la guerre. — A la paix, il retourna dans les Pays-Bas, où il se signala comme guerrier et comme homme précieux dans

le conseil: ce fut alors qu'il tomba entre les mains des Espagnols, qui le retinrent captif jusqu'en 1585, ainsi que nous l'avons dit. — La Noue offrit ses services à Henri III et au roi de Navarre réunis; mais si les braves ne manquaient point au camp du roi, l'argent y était rare; et, alors comme aujourd'hui, les fournisseurs ne donnaient rien pour rien. La Noue engagea l'une de ses terres; sa petite armée s'organisa; et, malgré l'infériorité du nombre, il vainquit les ligueurs commandés par le duc d'Anjou. — La Noue ne pouvait manquer d'être apprécié par Henri IV, qui aimait le courage uni à la droiture: aussi, ce prince l'envoya-t-il en Bretagne pour combattre le duc de Mercœur. Ce fut au siège de Lamballe, en 1591, qu'il fut blessé à mort d'un coup de mousquet, au moment où, monté sur une échelle, il voulait reconnaître ce qui se passait dans la place. — Ainsi mourut au champ d'honneur l'un des généraux français les plus braves et les plus recommandables. Il savait tenir la fermeté du capitaine, le courage du soldat, aux manières les plus bienveillantes; d'une probité à toute épreuve, dans ces temps de guerre civiles, où les désordres sont si nombreux, il prévint bien des excès par la fermeté de son caractère et l'éloquence de sa vertueuse parole; enfin, nous ne pouvons mieux terminer cette notice qu'en disant que La Noue fut un loyal guerrier digne de servir le loyal Béarnais. J. PAUTET.

NOUE (JEAN-SAUVÉ, dit DE LA), né à Meaux en 1701, se fit comédien à l'âge de 20 ans, débuta à Fontainebleau en 1742, dans le rôle d'Essex, et fut reçu sur-le-champ au Théâtre-Français. Il avait la physionomie triste, ingrate, un timbre de voix faible, rauque, un geste, un débit froids, mais une intelligence rare qui rachetait tous ces défauts. Une comédie-ballet, *Zélisca*, qu'il fit représenter en 1746, pour le mariage du dauphin, réussit à la cour, et lui valut la place de répétiteur des spectacles des petits appartements et la direction du théâtre du duc d'Orléans à Saint-Cloud.

Sa mauvaise santé l'avait forcé de quitter le théâtre, quelque temps avant sa mort, arrivée en 1761. Outre *Zélisca*, on a de lui une petite comédie, *les Deux bals*, jouée à Strasbourg en 1734; *le Retour de Mars*, pièce de circonstance qui obtint un grand succès au théâtre Italien en 1735; une tragédie de *Mahomet II*, jouée au Théâtre-Français en 1739, et la *Coquette corrigée*, son meilleur ouvrage, qu'on reprend quelquefois, qui est revue avec plaisir, et qui fut donné au même théâtre en 1755. Ses œuvres complètes ont été publiées à Paris, 1 vol. in-12, 1765. E. G.

**NOUKA-HIVAH**, une des îles *Marquises*, en espagnol *Marquesas*, ou *Mendoza*, groupe de la Polynésie, situé entre les 7° 48' et 10° 27' de lat. S. et les 141° 10' et 142° 55' de long. O. Elles ont pour noms Chanal, Masse, Kergest, Rocas, Nouka-Ilivah, Ouhouga ou Washington, Ollapoa (Adams ou Travenion), Hood, Hivaosa (Oevaloa, ou Santa-Dominica), Tahouata ou Santa-Christina, O-Niteo, ou San-Pedro, et Tatouiva, ou Santa-Magdalena. On y trouve l'arbre à pain, le pisang, le cocotier, le bananier, le poirier, la canne à sucre, le rata, ou noyer d'Otaïiti, le châtaignier. Les habitants, grands, bien faits, au teint blanc, presque nus, se font constamment la guerre et se livrent à l'antropophagie. Ils ont des rois et des chefs indépendants les uns des autres, et sacrifient des porcs à leurs dieux. On évalue leur population à 50,000 âmes. Ces îles furent découvertes en 1595 par Mendana, navigateur espagnol, qui les appela *Mendoza*, en l'honneur du marquis de ce nom, alors vice-roi du Pérou. Elles ont été visitées par Cook, Marchand, Hergest, Brown, Roberts, Ingraham, Wilson et Krusenstern. Nonka-Hivah, la Federal-Island d'Ingraham, l'île Beaux de Marchand, appelée aussi Martin et Sir-Henry, la plus considérable et la plus peuplée des Marquises, a, d'après le capitaine russe Krusenstern, environ 30 lieues de longueur et 18,000 habitants. L'agriculture y est arriérée.

Les principales productions sont le froment, le poivre, la noix de coco et diverses racines. Il y a de hautes montagnes et de bons ports. Une cascade tombe, dit-on, de 2,000 pieds de hauteur. Les habitants sont les plus beaux de ces îles; leur teint se rapproche du nôtre; les deux sexes se tatouent. Partagés entre six petits rois, ils se divisent en deux tribus ennemies, qui se font une guerre opiniâtre. L'extrémité méridionale de l'île est située par 8° 59' de lat. S. et 157° 5' de long. E. X.

**NOURRICE.** On appelle ainsi toute femme qui allaite et soigne un enfant. La nourrice naturelle du nouveau-né, c'est sa mère; et mère et nourrice constituent assurément le plus beau côté de la destinée des femmes. Autour de notre berceau en effet se pressent en foule et les sentiments les plus doux et les plus gracieuses images. D'abord, c'est le nouveau-né, rose et frêle créature, *moitié fleur, moitié fruit*, séchant sa première larme, essayant son premier sourire; et puis, la jeune mère qui, rêveuse ou souriante, interroge du regard et de la pensée cette intelligence qui va s'éveiller, et ce cœur qui va s'émouvoir; c'est en un mot le plus riant tableau qui se puisse imaginer, la madone et l'enfant Jésus. La nature elle-même, suivant l'ingénieuse remarque de Bernardin de Saint-Pierre, a voulu qu'ayant les épaules plus étroites que les hanches, la femme penchât légèrement la tête en avant, afin qu'elle ne retrouvât le contre-poids qui lui manque qu'avec son enfant dans ses bras. De plus, et comme acheminement au devoir, elle a placé une espèce de volupté aux abords des organes de lactation; car il y a pour la mère dans la succion de l'enfant une agréable titillation qui adoucit en quelque sorte les peines de la maternité. — Mais quelquefois il advient que, le mamelon venant à s'ulcérer, la douleur s'exalte tout à coup pendant l'allaitement: alors la mère pâlit, le sang coule avec le lait, la syncope arrive; et ce supplée volontaire de la nourrice renaît avec les besoins de l'enfant, c'est-à-dire à tous

les instants du jour, et chaque jour plus horrible encore, et pourtant on a vu plus d'une victime résignée, mais frissonnante de douleur, les dents serrées et les larmes aux yeux, se condamner des mois entiers à cette torture, qui ne trouve d'analogie que dans la fabuleuse histoire des vampires du moyen âge. — Toutes les nourrices, il est vrai, n'ont pas semblable destin; mais, en dehors de ce cas exceptionnel, que de fois les chutes du jour, les vagissements de la nuit, les coliques, la dentition, etc., ne crispent-ils pas les nerfs de la pauvre mère! que de fois aussi le plus dégoûtant des contacts ne souille-t-il pas et ses mains et ses vêtements! et de même que ses jours sont sans plaisir, ses nuits sont sans sommeil: la nuit encore elle doit allaiter, bercer et endormir par ses chants le plus chéri comme le plus importun des nourrissons. — Toutefois, comme un enfant est souvent un temps d'arrêt dans la dissipation, quelquefois un écueil pour la beauté, et toujours un embarras dans la vie, il est des femmes qui, ne conservant de la mère que ce qu'elles ne peuvent en laisser à d'autres, se hâtent de remettre leur enfant à des mains mercenaires. Puis, c'est à peine si, dans les entr'actes de leurs plaisirs, elles lui accordent de loin en loin, et comme par désœuvrement, le froid baiser qu'elles laisseraient également tomber sur un enfant inconnu. Or, pour ces femmes-là, le philosophe ne saurait avoir de trop amères paroles; car enfin, dépouillée de tous les soins que réclame la première enfance, qu'est-ce que la maternité, sinon un acte tout matériel n'impliquant aucun mérite et n'appelant surtout aucune reconnaissance? et ce sera bonne justice si plus tard le fils vient à faire peser sur la vieillesse de la mère l'indifférence et l'oubli qui entourèrent son berceau. — Mais, indépendamment de certaines positions sociales, où la dure nécessité fait taire la voix de la nature, il arrive souvent que l'intérêt de la mère et de l'enfant réclament impérieusement une nourrice étrangère. Ainsi, nous trouvons de graves em-

pêchements à l'allaitement maternel dans certaines maladies aiguës, le défaut de sécrétion laiteuse, une constitution détériorée, quelques affections ou vices de conformation du sein, etc.; et certainement, quand il a dit que l'enfant n'a plus rien à craindre du sang qui l'a formé, Rousseau a avancé une erreur que la physiologie et l'expérience réprouvent également. Ainsi, la mère peut être affectée de phthisie, scrofules, dartres, ou de toute autre maladie transmissible, héréditaire, et l'enfant qu'elle allaiterait se trouverait dès lors dans des conditions de plus en plus favorables à l'invasion ou au développement de ces mêmes maladies. Une autre nourrice, au contraire, par le fait seul d'un allaitement plus convenable, peut éteindre chez l'enfant les plus funestes prédispositions. D'ailleurs, à la suite des fatigues et des déperditions qu'entraîne la lactation, la mère elle-même s'expose à voir s'aggraver sa position, ou même diminuer rapidement les jours qui lui restent à vivre. — On doit donc recourir à une nourrice étrangère dès qu'il est démontré que l'allaitement maternel est ou impossible ou nuisible. Mais, même alors, il importe dans certaines positions sociales, de faire résider sous le même toit que la mère et la nourrice et l'enfant. Il y a généralement de graves abus attachés à l'allaitement qui s'effectue hors du toit paternel; et ces abus sont d'autant plus graves que l'éloignement est plus considérable. A 40 ou 50 lieues de Paris, par exemple, toute surveillance est impossible, et toute correspondance rare, insignifiante. Or, savez-vous qu'une nourrice à la campagne n'est le plus souvent qu'une pauvre femme, vivant de peu, travaillant fort, suant en quelque sorte son lait par tous les pores. Pour elle donc gêne et disette au dedans, intempéries des saisons et rudes travaux au dehors; et quand, au retour des champs, le nourrisson ne retire plus d'un sein épuisé qu'un lait rare et insalubre, on n'a plus qu'une ressource, celle de le gorger d'aliments grossiers et indigestes. Et comme la nourrice

est souvent condamnée à de fréquentes absences, il advient aussi que l'enfant croupit parfois dans des langes infectes, et, seul, se débat en vain sous les étreintes du besoin ou de la douleur. — Aussi voit-on de loin en loin cette réunion de circonstances délétères pousser, comme sur une pente rapide, l'enfant de la langueur à l'éthisie, et de l'éthisie à la mort. Mais alors on met cette funeste terminaison sur le compte des accidents qui assiègent notre première enfance; et pendant que le nouveau-né s'achemine insensiblement à la mort, la mère se prélassa mollement au sein des plaisirs. Oublieuse du passé, insouciant du présent, et sans crainte pour l'avenir, elle n'a jamais songé qu'en condamnant son jeune enfant au contact d'une misère si meurtrière que les plus fortes organisations n'y résistent pas toujours, elle a accumulé contre sa frêle existence mille causes sans cesse renaissantes de destruction. — Quelle que soit à cet égard la détermination des parents, considérée en elle-même, une bonne nourrice doit présenter certaines conditions plus ou moins indispensables : ainsi, il convient qu'elle ait de 20 à 25 ans; elle est à cette époque dans toute la force et la fraîcheur de l'âge; qu'elle soit accouchée depuis peu; son lait, présentant alors plus d'analogie avec celui de la mère, sera plus en rapport avec l'état des voies digestives de l'enfant; qu'elle soit née de parents bien portants, afin qu'il ne se trouve en elle aucun vice héréditaire susceptible de transmission; et enfin qu'elle ait justifié de l'absence de toute maladie contagieuse, de tout virus, de toute infirmité dégoûtante. On doit en général préférer une nourrice brune à toute autre, parce que, toutes choses égales d'ailleurs, elle présente ordinairement une glande mammaire plus volumineuse, et une sécrétion de lait plus abondante. Quelle qu'elle soit, il importe surtout qu'elle ait tous les signes extérieurs de la santé, dents blanches, bien rangées, gencives fermes et rosées, haleine douce, belle carnation, et de plus un mamelon bien

dessiné, un sein ferme, sphérique, parsemé de veines bleuâtres, et donnant facile issue au lait qu'il sécrète. — Le lait est par lui-même d'une difficile appréciation. Serein et incolore dès les premiers jours, et d'un blanc bleuâtre à deux mois, il doit être, de cinq à six, d'un beau blanc, un peu diaphane, médiocrement consistant, et d'une saveur légèrement sucrée. Lorsqu'on vient à placer sur l'ongle une goutte de lait, il est réputé bon, s'il s'y étend sans couler à terre; s'il s'échappe trop vite, il n'est pas assez consistant; et il est trop épais quand il reste sur l'ongle sans s'y étendre. La garance lui communique une teinte rougeâtre, et l'ail son odeur; la menstruation le rend trop clair, la grossesse trop épais; les veilles prolongées, le café, les liqueurs, en diminuent la quantité, et une lactation trop prolongée l'altère; enfin, trop abondant et trop clair, il produit le dévoiement, et il constipe lorsqu'il est trop consistant. — Ces diverses données ont sans doute une remarquable importance; mais en définitive, c'est surtout aux résultats d'un premier allaitement qu'il faut, quand on le peut, s'en rapporter pour le choix d'une nourrice : un beau nourrisson est en pareille matière la meilleure garantie et la plus puissante des recommandations. — Après le physique, le moral. Or, la nourrice doit au moral présenter une grande tranquillité d'esprit, de la gaieté, et surtout une douceur à toute épreuve; car les soucis, la tristesse et la colère ont sur son lait une action délétère des plus marquées, action qui se manifeste du reste par le dépérissement de l'enfant, des coliques et des convulsions. Quelques personnes, admettant de la nourrice au nouveau-né une espèce de contagion morale, ont prétendu que les passions sont héréditaires, et que les vices et les vertus peuvent, en quelque sorte, se sucer avec le lait; mais la question est assurément plus que douteuse, et ce n'est pas, certes, sous ce point de vue qu'il faut s'enquérir avec soin de la moralité d'une nourrice. — Une autre question souvent

controversée est celle de la grossesse. On pense généralement qu'il faut chez toute femme enceinte suspendre l'allaitement, parce que la gestation appelle vers l'utérus les matériaux de la sécrétion laiteuse, et qu'alors, surtout vers le quatrième ou le cinquième mois, on ne peut plus compter que sur un lait mal élaboré et hors de proportion avec les besoins de l'enfant. Toutefois, il ne faut pas trop se hâter de changer de nourrice, dans les premiers mois de la grossesse surtout, et alors qu'il ne se manifeste encore aucun changement appréciable chez le nouveau-né; car nous voyons tous les jours dans les campagnes de nombreux enfants se succéder chaque année sur le même sein, et sans se nuire le moins du monde. — La manière de vivre des femmes qui allaitent mérite aussi une attention toute spéciale. Quand il s'agit d'une nourrice qui a déserté la campagne pour se fixer au sein d'une famille qui lui est étrangère, on devra l'entourer d'une bienveillance éclairée, et ne pas rompre trop brusquement le cercle de ses habitudes, afin de prévenir l'invasion de la nostalgie. Il faut, dans tous les cas, conseiller le grand air et l'exercice, et proscrire les veilles et les occupations ou trop fatigantes ou trop continues. Quant au régime, il doit être peu excitant, mais réparateur, et proportionné aux pertes que fait subir l'allaitement. — On exige assez généralement dans le monde qu'une nourrice discontinue tout rapport avec son mari; mais cette conduite n'est pas toujours sans quelque inconvénient, et si l'abus du plaisir est chose préjudiciable, dans certaines circonstances la privation absolue n'est pas moins dangereuse.

CHARLES LABONDE.

Proverbialement, *il faut qu'il ait été changé en nourrice*, se dit d'un enfant qui ne ressemble point à ses parents pour les traits, pour le caractère. *Battre sa nourrice*, c'est attaquer les choses ou les personnes auxquelles on est redevable de son éducation, de sa fortune : les écrivains modernes qui attaquent les anciens sont des enfants qui battent leur

nourrice. *Nourrice* se dit encore figurément d'une province qui fournit à une ville, à un pays, de quoi subsister : la Sicile était la *nourrice* de Rome; ou d'une profession qui procure du gain à ceux qui l'exercent. Les maladies, les procédures, sont les *nourrices* du médecin, de l'avocat. — *Le nourricier*, le *père nourricier*, est le mari de la nourrice, ou, au figuré, un homme qui en fait subsister un autre : l'homme au petit manteau bleu est le *père nourricier* des pauvres. *Nourricier*, *nourricière*, est encore ce qui opère la nutrition, ce qui sert à la nutrition, ce qui se répand dans le corps, pour en augmenter la substance : le *suc nourricier*, la *sève nourricière*. — A Paris et dans les grandes villes, on appelle *nourrisseur* celui qui nourrit des vaches pour faire commerce de leur lait. *Nourrisson*, au propre, enfant qui est en nourrice, se prend au figuré pour élève, disciple : Télémaque fut le nourrisson de Mentor; les poètes sont les *nourrissons* des Muses. X.

**NOURRITURE**, aliment, subsistance des hommes et des animaux au moyen des *aliments* (v.). Il se dit aussi figurément et au sens moral : L'esprit a besoin de *nourriture* aussi bien que le corps; la science est la *nourriture* de l'âme. Je me suis arraché, disait Bossuet, aux douceurs de la gloire humaine pour donner à mon esprit une *nourriture* plus solide. L'honneur, dit Patru, est la *nourriture* et le plus ardent désir des âmes bien nées. Les faux pasteurs, dit Fénelon, donnent aux âmes une *nourriture* empoisonnée.

Mais son feu, dépourvu de sens et de lecture,  
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture. (BOILEAU.)

X.

**NOUVEAUTÉS**, ce qui est nouveau. Si l'importance d'un mot pouvait se juger par le prix qu'on attache à l'idée qu'il représente, ou au mode de qualification qu'il sert à déterminer, il y en aurait peu qui seraient dans le cas d'entrer en parallèle avec celui qui est en tête de cet article. Les *nouveautés*, en effet, suivant leur caractère, n'ont pas seulement, en France, ce qu'on appelle la

vogue, ne font pas seulement courir, mais elles font souvent *fièvre* : c'est une bizarrerie dont il est parfois assez difficile de se rendre compte, et que n'explique pas toujours le caractère tant soit peu léger qu'on nous reproche avec assez de raison. Ce mot peut se prendre, d'ailleurs, dans un grand nombre d'acceptions, dont quelques-unes, même parmi les plus importantes, n'ont été signalées dans aucun dictionnaire que nous sachions : tel est le mot de *nouveauté* dans les sciences, et parmi ces dernières, dans la médecine en particulier. Tout système nouveau, ou même seulement renouvelé d'un certain âge, est une *nouveauté* dans cette science encore si imparfaite ; et, suivant l'art ou le génie avec lequel il est conçu, l'entraînement qu'il peut exciter, surtout chez les jeunes adeptes de la science, tient quelquefois du fanatisme : nous avons vu dans le temps des partisans de Bronssais se couper fréquemment la gorge avec des browniens, pour prouver mutuellement la vérité de leurs opinions. C'est à titre de *nouveauté* que les remèdes des charlatans ont quelquefois tant de vogue, et produisent même de si heureux effets sur les malades, ce qui ne peut étonner quiconque conçoit bien toute l'influence de l'être moral sur l'être physique. Il y eut, sous la régence, au temps où les vapeurs étaient si fréquentes chez les dames, un de ces charlatans qui se fit environ 200 mille livres de rente avec de l'eau de Seine, qu'il colorait à l'aide de je ne sais quelle substance ; le secret et la *nouveauté* du remède produisirent des miracles jusqu'au moment où l'on vint à savoir ce que c'était ; et alors, il ne guérit plus personne. Il peut y avoir des *nouveautés* en religion, en politique comme en médecine, et dans tout ce qui est systématique ; mais il ne saurait y en avoir dans la physique, la chimie, les mathématiques, et dans tout ce qui est vrai et positif ; car une découverte quelconque dans ces sciences peut très bien être nouvelle sans porter pour cela le nom de *nouveauté*, qui serait alors une sorte de prosti-

tution d'après le caractère de futilité attaché à la vraie acception de ce mot ; nous parlons, au reste, de *nouveauté* en religion plutôt comme d'une chose possible que comme d'une chose pouvant être encore : ainsi, l'institution de la confession amicale fut une *nouveauté* dans le christianisme à l'époque où elle eut lieu : la réforme protestante en fut une autre plus grande encore ; mais l'état où sont aujourd'hui tombées la plupart des religions rend le peuple à peu près indifférent à toutes les innovations qui pourraient s'y introduire, et, à ce titre, elles ne mériteraient pas proprement le nom de *nouveauté*, qui se rattache toujours à quelque objet, sinon d'intérêt, au moins d'attention publique. Le saint-simonisme fut une *nouveauté* parmi les religions, et l'on peut ajouter une *nouveauté* maladroite, car, pour quiconque comprend bien toute l'influence des mots sur les choses, ce serait aujourd'hui déconsidérer et presque perdre d'avance même la plus belle doctrine que de l'offrir comme une religion, suivant l'acception vraie et ordinaire de ce dernier mot. Il n'en est pas de même des *nouveautés* en politique, et elles y jouent un rôle d'autant plus grand que les esprits s'occupent davantage aujourd'hui de la science encore si imparfaite et si fautive des gouvernements. Notre grande révolution de 89 a offert, jusqu'à l'établissement de l'empire, une série de *nouveautés* qui seules expliquent peut-être bien comment, quand cette crise politique eut atteint sa marche ascendante au 9 thermidor, la réaction contre-révolutionnaire ramena, par un retour presque géométrique, à très peu près, au point de départ. Mais c'est surtout dans les modes que se voit le triomphe de l'empire des *nouveautés*, sans doute parce qu'elles sont encore plus vaines, plus futiles que les institutions ou les sciences dont nous venons de parler. — *Nouveauté* se dit aussi des étoffes les plus nouvelles, et d'une certaine classe de livres généralement plus faits pour amuser ou pour scandaliser que pour instruire. On



nomme *magasin de nouveautés* celui où l'on vend toutes sortes d'objets de fantaisie en mercerie, bijouterie, tableterie, etc. Le même mot s'emploie aussi pour un spectacle qui attire la foule : c'est ainsi qu'on dit : Avez-vous vu cette *nouveauté*? On s'en sert aussi parfois pour le temps pendant lequel une chose est en vogue : Cette mode, cette pièce de théâtre, sont encore dans leur *nouveauté*. Il se dit aussi des froits et des légumes qui sont encore dans leur primeur, c.-à-d. dans la première saison où ils commencent à paraître : c'est de la *nouveauté* que des petits pois au commencement d'avril. — Il faut faire cette distinction entre les mots *nouveautés* et *nouveau*, que ce qui est *nouveau* n'est pas toujours une *nouveauté*, et qu'une *nouveauté* est rarement une chose *nouvelle*, en ce sens que ce qui en fait l'objet soit connu pour la première fois. BILLOT.

**NOUVELLE.** Annonce verbale, écrite ou imprimée, d'un événement public ou privé, vrai ou faux. Avoir *nouvelles* et avoir des *nouvelles* ont deux acceptions différentes : la première exprime le fait simple ; la seconde, les circonstances et les particularités du fait. Avoir *nouvelles* de la mort de quelqu'un, envoyer aux *nouvelles* d'un événement qu'on craint ou qu'on espère, mais dont on doute : dans ce sens, *nouvelle* est synonyme d'*information*. Bonnes *nouvelles*, mauvaises *nouvelles* : cette double acception n'est le plus souvent que relative. Une victoire n'est une bonne *nouvelle* que pour le parti vainqueur. Les *nouvelles* privées n'ont qu'un retentissement borné au foyer domestique ; celles des événements généraux s'étendent, grandissent et varient en raison de leur éloignement ou de leur importance. Celles qui sont relatives aux sciences, aux arts, ne sont acceptées qu'après examen ; celles qui se rattachent aux éventualités politiques sont accueillies ou rejetées de prime-abord par l'irrésistible et aveugle prévention de l'esprit de parti, suivant qu'elles flattent ou contrarient ses sympathies. *Nouvelles*, expression d'ironie : Ah ! monsieur le fri-

pon, on sait de vos *nouvelles* ; de menace : Vous aurez de mes *nouvelles*.

**NOUVELLES**, historiettes épisodiques, sérieuses ou plaisantes, petits tableaux de mœurs, de scènes d'intérieur, dont la composition est plus compliquée qu'étendue. Le *conte* est une œuvre d'imagination, la *nouvelle* participe à la fois de l'histoire et du roman. Ce genre de littérature est fort ancien, et s'est conservé jusqu'à nos jours avec les modifications qu'exigeaient les progrès de la langue et les variations des mœurs politiques ou privées. Les *Nouvelles* de Boccace, les *Cent Nouvelles nouvelles*, attribuées à Louis XI ; celles de Marguerite de Navarre, de Miguel Cervantes, de Scarron, de La Fontaine, occupent encore une place distinguée dans les bibliothèques. M<sup>lle</sup> Scuderi et d'Urfé ont intercalé dans leurs volumineux romans des nouvelles épisodiques qu'on ne lit plus guère. Mais celles du joyeux auteur du roman comique, celles de Lesage, dans son roman modèle, *Gil Blas*, tiennent essentiellement au fond de l'ouvrage ; les nouvelles ont depuis passé des livres dans les journaux littéraires, et M<sup>me</sup> de Genlis a excellé dans ce genre. Nos nombreuses revues mensuelles ou hebdomadaires, rédigées sur le plan de l'ancien *Mercur*, ont sagement abandonné l'énigme, la charade et le logogryphe, mais elles ont conservé les nouvelles. C'est la pièce capitale de ces sortes de publications. On peut reprocher à quelques auteurs une prolixité intéressée. Mais les plus habiles et les plus heureux justifient leurs succès en se renfermant dans les limites du genre. Ils ont compris qu'une nouvelle n'est pas une grande toile d'histoire, mais un simple tableau de chevalier. Une nouvelle bien faite est une bonne fortune pour les recueils semi-périodiques, et la *Chronique de Paris* est habituée à ces bonnes fortunes-là.

**NOUVELLES A LA MAIN.** Bulletins manuscrits ou clandestinement imprimés et distribués avec les précautions les plus mystérieuses, destinés à faire circuler les nouvelles dont la censure et l'autorité su-

périeure ne permettraient pas la publication. L'usage de ces bulletins, qu'on appelait aussi *gazetins*, date de la fin de la fronde. Ils échappaient à toutes les investigations de la police. Ce ne fut qu'en 1660 que l'on parvint à faire arrêter plusieurs personnes présumées auteurs de *nouvelles à la main*, ayant un ordre de numéros suivis. Pierre Gizilard, dit *la Viguerie*, Jérémie Brossard, Mathurin Esnault et quelques autres furent mis à la Bastille. Mais la circulation des nouvelles à la main n'en continua pas moins. On saisit quelques listes de souscripteurs. Il résultait de cette première découverte que les bulletins séditieux avaient pour souscripteurs les ducs d'Épernon et de La Trémouille, l'introduit des ambassadeurs Chabonais, le comte de Claire, l'abbé de La Rivière, la duchesse de Nemours, le surintendant des finances Fouquet, l'abbé Colbert, etc. — Le prévôt de Paris, Dreux d'Aubray, et le lieutenant-civil poursuivaient à outrance les auteurs et distributeurs de nouvelles à la main. Tous leurs agents étaient à la piste des bulletins; mais leurs efforts n'aboutissaient qu'à des résultats toujours incomplets. Le ministère exploita à son profit l'embarras de l'autorité municipale de Paris. Sous prétexte que l'action directe de l'autorité royale pouvait seule extirper la cause du mal, qu'il fallait pour y parvenir que le roi eût dans la capitale un magistrat à lui, qui reçût sans intermédiaire ses instructions, ses ordres, et les lettres de cachet délivrées par les ministres, une ordonnance royale créa un lieutenant-général de police, à qui serait dévolue l'autorité exercée jusqu'alors par le prévôt de Paris et le lieutenant-civil. Cette nouvelle magistrature toute ministérielle était une véritable dictature. Elle fut conférée pour la première fois, en 1667, à Gabriel-Nicolas de La Reynie; l'existence et la liberté des citoyens furent à la merci de l'homme du roi et des ministres. Les nouvelles à la main continuèrent à circuler malgré les espions répandus partout par le lieutenant-général de police, plus occupé à rédiger cha-

que jour le bulletin scandaleux et les gravelures dont il venait en personne égayer les soirées du grand roi et des favorites. Ces magistrats municipaux, que les ministres accusaient d'incapacité et de négligence dans leurs poursuites contre les fabricants de nouvelles à la main, avaient cependant fait preuve de zèle et d'habileté. Dès 1661, un grand nombre de ces spéculateurs sur la crédulité publique, dans leurs gazetins indiscrets, révélaient les mystères des petits appartements et des bureaux ministériels. Marcelin de l'Ange avait été condamné le 9 décembre 1661 à être fustigé et banni de Paris et de la banlieue pour cinq ans, avec défense de récidiver sous peine de la vie. D'autres avaient subi une longue et douloureuse captivité. Outre Gizilard, dit *la Viguerie*, Jérémie Brossard et Esnault, déjà nommés, la Bastille renfermait d'autres suspects de rédaction ou de distribution de nouvelles à la main, Mayet ou Moyant, Spie, J. Bonnetat, médecin de Cahors; un autre Gizilard, capitaine des charrois; Jean Desnoyers, Claude Thevenin, Marin Boulard, J.-B. Cartillier, Ch. Hémar, clerc tonsuré; Pierre Vilard, etc. Les emprisonnements, les condamnations, n'avaient pu arrêter la circulation des bulletins, et le lieutenant-général de police, avec une légion d'agents, tout l'or qu'il demandait, et un assortiment complet de lettres de cachet en blanc, ne fut pas plus heureux dans ses incessantes investigations. Et plus d'un siècle après, les fameux bulletins de M<sup>me</sup> Doublet bravaient le marquis d'Argenson et tous les ministres, jusqu'à M. de Choiseul. Aux menaces, elle répondait par la promesse de s'amender, de ne plus ni parler, ni écrire, ni faire écrire sur les affaires de l'état. Mais il fallait qu'elle débitât des nouvelles, c'était pour elle une condition d'existence. Ses domestiques avaient tous les émoluments de ce petit commerce, et s'en trouvaient bien. Un des scandales de l'époque fut de voir M. de Choiseul dénoncer au lieutenant-général de police sa chère tante, M<sup>me</sup> Doublet. Il écrivait de Ver-

saillies, 24 mars, au chef suprême de la police : « M<sup>me</sup> Doublet a fait dire hier à l'abbé de Breteuil que l'escadre de M. de Blenac avait été prise en entier par les ennemis. La nouvelle de M<sup>me</sup> Doublet est fautive; je n'en ai nulle connaissance; mais elle ne fait pas de tort à l'escadre du roi. Cependant, d'après les malheurs qui sortent de la boutique de M<sup>me</sup> Doublet, je n'ai pu m'empêcher de rendre compte au roi de ce fait et de l'imprudence intolérable des nouvelles qui sortent de chez cette femme, ma très chère tante; en conséquence, sa majesté m'a ordonné de vous mander de vous rendre chez M<sup>me</sup> Doublet, et de lui signifier que s'il sort derechef une nouvelle de sa maison, le roi la renfermera dans un couvent, d'où elle ne distribuera plus de nouvelles aussi impertinentes que contraires au service du roi. Signé Choiseul ( *Pol. Dev.* t. 1<sup>er</sup>, 204 ). » Les domestiques de M<sup>me</sup> Doublet continuèrent à recevoir les nouvelles sur le fameux registre, à en vendre des extraits par centaine. — Un bulletin à la main circulait encore en 1785, 1786, 1787. Il était intitulé : *Ma Correspondance*. Chaque bulletin, format in-12, se composait de quatre pages. J'en ai une collection sous les yeux. Il paraissait deux fois par semaine; 24 francs par an, payés d'avance. On souscrivait à l'adresse connue. Il y a eu, il y aura toujours des nouvelles à la main. Leur nombre et leur importance croîtront à mesure que la presse sera plus entravée. C'est une spéculation comme une autre; et une spéculation sur la curiosité publique réussit toujours. La *Gazette ecclésiastique*, qui ne se bornait pas à la spécialité qu'indiquait son titre, s'est long-temps jouée des poursuites de la police. On n'y souscrivait aussi qu'à une adresse connue des seuls initiés. Elle avertissait elle-même le lieutenant-général de police que tel jour, à telle heure, un de ses porteurs passerait à telle barrière, et le porteur passait. C'était un gros caniche, couvert d'une double peau arlistement appliquée, et qui servait d'enveloppe aux feuilles de contrebande.

NOUVELLES (papiers [v. GAZETTE, JOURNAL]).

NOUVELLISTE. Ce mot s'appliquait également autrefois à celui qui rédigeait une gazette et à celui qui racontait une nouvelle dans un salon ou dans un café, espèce de diplomate à la demi-tasse, qui passait sa vie à lire les journaux, à en commenter les nouvelles, et surtout à débiter et à répandre celles qu'il faisait lui-même. L'un des plus féconds et des plus gais auteurs de l'ancien répertoire comique a fait du nouvelliste une petite comédie. Le portrait était frappant de ressemblance; tous les habitués du café Procope et de l'arbre de Cracovie y reconnurent leurs voisins. Aujourd'hui, on ne fait rien pour rien, pas même des nouvelles. Les nouvellistes sont d'honnêtes spéculateurs de bourse : pris mille fois en mensonge flagrant, ils n'en continuent pas moins leur jeu à la hausse ou à la baisse, et trouvent toujours de bons gens disposés à faire leur partie. Le personnage d'un nouvelliste, au théâtre, ne pourrait être aujourd'hui qu'un agio-teur.

DUFREY (de l'Yonne).

NOVALIS. Un des écrivains les plus originaux de l'Allemagne, quoique mort avant sa trentième année, il n'a rien publié pendant sa vie. Le petit volume que forment ses écrits ne se compose guère que de fragments mis en ordre par ses amis, et imprimés après sa mort. Son véritable nom était Frédéric de Hardenberg; il avait pris celui de Novalis par fantaisie. Il naquit le 2 mai 1772, à Weissenfels, d'une noble famille de Saxe. Son père, directeur des salines du royaume, après avoir servi comme militaire, était entré avec sa femme dans la communauté des frères moraves. Novalis, le second de onze enfants, fut élevé avec beaucoup de soin au sein de sa famille. Après avoir fréquenté le gymnase d'Eisleben, il se rendit à l'université d'Iéna, où il étudia la philosophie sous Reinhold; puis à celles de Leipzig et de Wittenberg, pour étudier la jurisprudence. Jeune encore, il se lia d'une manière intime avec les deux frères Schlegel, et plus parti-

eulièrement avec Frédérie, puis avec Ludwig Tieck. Enfin il fit la connaissance de Fichte, qui professait alors la philosophie à Iéna, et dont il devint le disciple et l'ami. En 1795, il avait 23 ans, lorsque étant venu dans la petite ville d'Arnstadt pour étudier la minéralogie, il y rencontra une jeune fille, Sophie de Kuhn, âgée de 14 ans, et dont on parle comme d'un modèle de grâce, de candeur et de pureté angélique. Il conçut pour elle une passion profonde, et lui voua un véritable culte. Après six mois passés à se voir et à s'aimer, ils furent fiancés l'un à l'autre. Le riant avenir que leur promettait cette union désirée fut bientôt obscurci par une maladie dont Sophie fut atteinte. Le mal, jugé d'abord peu grave, ne tarda pas à empirer, et finit par être reconnu mortel. La jeune fille languit ainsi près de dix-huit mois, pendant lesquels de tristes alternatives d'alarme et d'espérance sur le sort de sa bien-aimée partagèrent le cœur de Novalis. Enfin, le 19 mars 1797, il la vit s'éteindre dans la fleur de la jeunesse; à peine avait-elle achevé sa quinzième année; avec elle s'évanouit son rêve de bonheur. Qu'on se figure le désespoir et l'isolement profond dans lequel le laissa cette perte cruelle. Sa santé en conserva un ébranlement et une langueur dont elle ne se releva jamais complètement. Peu de jours après la mort de Sophie, il écrivait à un ami: « Il s'est fait nuit autour de moi, tandis que je me croyais encore à l'aurore de la vie; ma douleur est infinie comme mon amour. Pendant trois ans, Sophie a été ma pensée de toutes les heures; elle seule m'attachait à la vie, à mon pays, à mes devoirs. En la perdant je vois tout m'échapper, car à peine me possédé-je moi-même. Mais la nuit est venue, et je sens comme si je devais me mettre en route demain de bonne heure. Aussi voudrais-je reposer jusque là, et ne voir autour de moi que des visages bienveillants. Je voudrais vivre tout entier dans son esprit, doux et paisible comme elle était. » C'était en 1797 qu'il avait perdu sa fiancée; un peu plus tard, le temps donna

une expression poétique à sa tristesse: c'est alors qu'il composa ses *Hymnes à la nuit*, poésies essentiellement religieuses, empreintes d'une mélancolie profonde et de pressentiments quelquefois sublimes. C'était celui de ses ouvrages dont il était le plus satisfait sous le rapport de l'exécution. Puis, par une sorte de réaction contre la douleur qui le consumait, il se livra avec un redoublement d'ardeur et de force à l'étude des sciences naturelles. En décembre 1797, il se rendit à Freyberg, où il continua ses travaux de minéralogie dans le dessein d'approfondir tout ce qui concerne l'exploitation des mines. Là, il se lia avec le célèbre Werner. Les traces des études qu'il fit à cette époque se retrouvent dans quelques pages de son roman de *Henri d'Ofterdingen*, où il retraçait avec tant de poésie la vie des mineurs et les impressions étranges auxquelles ne peut échapper celui qui visite ce monde nouveau enfoui dans les entrailles de la terre. Aux amis dont le commerce habituel excitait son imagination et les mouvements de ses idées, aux deux frères Schlegel et au poète Tieck, il faut joindre aussi Schelling, qui partageait alors les travaux de Fichte, et préludait ainsi à la gloire philosophique qu'il a acquise depuis. On voit avec regret, vers cette époque, une liaison nouvelle se former entre lui et mademoiselle Julie de Charpentier, à laquelle devait l'attacher une union projetée par les familles. Peut-être cette ame fatiguée par la souffrance céda-t-elle au besoin de sympathie et à l'attrait d'une sympathie compatissante; peut-être aussi, ne s'abusant pas sur le peu de temps qui lui restait à vivre, laissa-t-il former sans résistance un lien qu'il savait ne devoir pas être durable. En effet, sa santé s'affaiblissait de jour en jour; à sa pâleur, à sa maigreur, se joignirent bientôt les crachements de sang, qui ne laissèrent plus de doute sur la nature du mal auquel il devait succomber. Pendant l'hiver de 1800 à 1801, il témoigna le désir d'aller respirer l'air de l'Italie; mais ses médecins le trouvèrent

trop faible pour entreprendre ce voyage. Un tel refus laissait peu d'espoir. Enfin, le 25 mars 1801, il expira dans les bras de Frédérie Schlegel, quelques jours après l'anniversaire de la mort de sa chère Sophie. Ses amis recueillirent et mirent en ordre ses ouvrages, composés de quelques poésies, le roman de *Henri d'Ofterdingen*, non achevé, et un certain nombre de fragments sur la philosophie, sur la religion, les sciences naturelles et les théories littéraires. Par-dessus tout, Novalis est poète, et grand poète; mais profondément saturé de philosophie. Disciple de Fichte, et ami de Schelling, il a pressenti toutes les théories; dans ses fragments, tous les systèmes développés depuis par la philosophie allemande se trouvent déjà en germe, à l'état concret pour ainsi dire, et devinés par l'instinct du poète. La lecture des écrits de Novalis est sans contredit des plus utiles à ceux qui veulent s'initier à la connaissance de l'esprit germanique. ARTAUD.

NOVARRE, ville d'Italie, chef-lieu de division dans les états sardes (*d' terra ferma*), bâtie sur les bords de l'Agogna, à 26° 10' long., et 45° 25' latit. — Cette ville faisait partie de la Gaule transpadane; Pline reproche à ses habitants de ne pas savoir cultiver les excellentes vignes qui se trouvent dans leur territoire. Après avoir été englobée dans l'empire romain, Novarre fut soumise à la domination des Barbares; mais lorsque Milan forma un état indépendant, Novarre arbora ses couleurs, et courut les mêmes vicissitudes que la capitale; elle fit tour à tour partie de la république et du duché de Milan; elle reconnut successivement la domination des Torre, des Visconti et des Sforze; plus tard elle appartint aux ducs de Parme. Depuis la paix d'Utrecht, Novarre fait partie des états sardes; elle a subi tous les changements que la révolution française a imposés à la haute Italie. — Elle ne conserve maintenant que les restes de ses anciennes fortifications; qui, vers la fin du seizième siècle, étaient assez formidables pour arrêter l'armée fran-

çaise qui avait envahi l'Italie. — C'est dans cette ville qu'en 1821 les royalistes piémontais rassemblèrent les forces autrichiennes destinées à combattre la révolution libérale qui avait éclaté en Piémont: le succès couronna leur entreprise. — Dans la cathédrale et dans l'église de St-Gaudence, on trouve quelques bons tableaux de Ferrari, et d'autres maîtres italiens: cette ville renferme plusieurs restes d'antiquités romaines. Cette ville est la patrie du fameux Lombard, évêque de Paris en 1160, et auteur d'une somme de théologie ecclésiastique; on l'appela long-temps le maître des sentences, et Dante, qui en faisait un grand cas, en parle dans son poème; il l'a placé dans le purgatoire, et c'est avec lui que le grand poète italien discute la question du libre arbitre. A. AZAMON.

NOVATEUR, du latin *novator*, terme dont on se sert pour désigner celui qui innove, celui qui, dans les sciences, dans les arts, dans les modes, dans les usages, dans les coutumes, substitue une chose nouvelle à une chose qui l'est moins. Il y a cependant une grande différence entre le novateur et l'inventeur. Celui-ci a le mérite de trouver, d'imaginer, d'inventer quelque chose, tandis que celui-là ne fait qu'introduire des changements dans une chose déjà connue, et bien souvent pour le seul plaisir de faire autrement que ses devanciers. Le novateur ne peut aspirer au titre d'inventeur que dans le cas exceptionnel où ses innovations, œuvre du génie ou de la méditation, seraient d'une notable importance et d'une heureuse application. A part cela, une idée défavorable s'attache presque toujours au mot *novateur*. Long-temps on l'employa exclusivement dans les matières de religion. Dans l'histoire de l'église, les hérésiarques, les chefs de sectes, sont souvent flétris de la qualification de novateurs. Aujourd'hui encore, les écrivains orthodoxes ne se font pas faute, en parlant de Voltaire et des autres philosophes de son temps, de les appeler les novateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais, comme on l'a vu au commencement de cet article,

l'emploi du mot *novateur* n'est plus borné à cette spécialité religieuse; il s'est étendu à une foule d'autres objets. Ainsi, nous avons des novateurs en médecine, en littérature, en politique, dans les écoles de la jeunesse comme dans les ateliers de peinture et de sculpture, dans nos académies savantes comme dans les boutiques de coiffeurs. De nos jours, le novateur, être tranchant et prétentieux de sa nature, pullule dans toutes les classes de la société. A-t-on jamais vu plus de méthodes nouvelles, plus de procédés nouveaux et merveilleux au dire de l'annonce? autant de choses de ce genre, autant de novateurs. A cette époque de révolution, on dirait que chacun a l'ambition de faire la sienne dans sa sphère d'activité. Non seulement on y voit un moyen de se singulariser, mais encore celui de faire fortune : puissante amorce à laquelle on se laisse aller facilement. Nous pourrions citer une longue liste d'exemples à l'appui de notre assertion; mais, pour éviter le scandale, nous nous contenterons de dire que, à tort ou à raison, l'accusation de charlatanisme pèse sur la plupart des gens qui se posent comme novateurs devant le public ébahi. On donne aussi le nom de *novateur* à celui qui se montre partisan des innovations. CH.

**NOVATIEN**, le premier des antipapes connus dans l'église romaine, qui sortait à peine de la persécution de l'empereur Decius. Quoiqu'exposé à de grands périls, le siège de saint Pierre était devenu un objet d'ambition. Corneille I<sup>er</sup> y était monté en 252, et Novatien, qui lui avait disputé la faveur du peuple, se mit à la tête d'un parti puissant pour le renverser. Affectant un rigorisme outré, il se plaignait d'abord de la facilité avec laquelle on admettait à la pénitence les chrétiens qui avaient apostasié pour échapper au martyre. Novat, schismatique africain, le secondait dans ses prédications contre Corneille, qu'ils accusaient d'avoir obtenu des magistrats une immunité contre les persécutions, et d'avoir frayé avec des évêques convaincus d'idolâtrie. Ce rigorisme plut à un grand

nombre de fidèles. Ils prirent le nom de *cathares* ou *purs*, se vêtirent de blanc, se séparèrent de la communion du pontifice, et reconnurent Novatien pour leur évêque. Corneille assembla un concile pour le châtier, et, dans les lettres qu'il écrivit aux prélats, il peignit son antagoniste des couleurs les plus noires : il le traita d'imposteur, d'ambitieux, de parjure, d'hypocrite, et les soixante évêques qui assistèrent au concile l'excommunièrent avec tous ses adhérents. Novatien remplissait également le monde chrétien de ses lettres, et rendait à Corneille toutes les injures que celui-ci lui prodiguait. La nouvelle de ce schisme parvint ainsi en Afrique; Novatien y fut condamné par le concile de Carthage qu'avait ouvert saint Cyprien. Mais ces anathèmes ne l'arrêtèrent point. Il joignit le titre d'hérésiarque à celui d'antipape, condamna les secondes noces, ne fit aucune distinction entre les divers péchés, et prétendit que l'église n'avait pas le droit de remettre les grands crimes. L'histoire n'a point raconté la fin de sa vie, mais sa secte a duré long-temps. On la voit proscrite en 325 par le premier concile de Nicée, persécutée par le pape Zozime, un siècle après, et, en 432, par le pape Célestin. Mais, selon l'historien Socrate, elle jouissait à Rome d'une grande considération, y avait des églises particulières, et des évêques à elle. Celui qui fut dépouillé de ses temples et de ses biens par Célestin se nommait Rusticulus. Il serait curieux de retrouver la suite de ces pontifes, qui, pendant deux siècles, ont marché les égaux de l'évêque de Rome, et qui, plus heureux dans l'Orient, furent toujours tolérés par le patriarche de Constantinople.

VIENNET,  
de l'académie française.

**NOVATION**. C'est le changement d'une obligation en une autre. « En général, dit M. Merliu, dans son *Reper-toire de jurisprudence*, on doit distinguer deux sortes de *novations*, l'une *parfaite*, qui est assez rare et qui détruit tellement la première obligation qu'elle

est regardée comme non avenue ; l'autre *imparfaite*, qui, sans anéantir la première obligation, en altère les clauses et la modifie de diverses manières. La novation parfaite éteint tous les accessoires de l'ancienne dette, tant à l'égard du débiteur et de ses co-obligés qu'à l'égard du créancier. Elle ne laisse donc plus subsister ni le terme, ni les hypothèques, ni les contraintes, ni les intérêts, à moins que la seconde obligation ne fasse une réserve expresse de quelques-uns de ces accessoires, et alors la novation n'est à cet égard qu'une novation imparfaite. — La novation, aux termes de l'art. 1271 du code civil, s'opère de trois manières : 1<sup>o</sup> Lorsque le débiteur contracte envers son créancier une nouvelle dette qui est substituée à l'ancienne, laquelle est éteinte : tel serait le cas où le débiteur d'une somme de 500 francs pour la location d'une maison s'obligerait de faire pour cette somme à son créancier une rente perpétuelle de 25 fr. La première obligation se trouve dès lors anéantie, et quoique les personnes soient les mêmes, il y a néanmoins un changement de dette qui constitue la novation. 2<sup>o</sup> Lorsqu'un nouveau débiteur est substitué à l'ancien, qui est déchargé par le créancier, comme, par exemple, lorsqu'on s'engage à payer à la place d'une personne qui est débitrice d'une autre, qui donne quittance et approuve le changement de débiteur. 3<sup>o</sup> Lorsque, par l'effet d'un nouvel engagement, un nouveau créancier est substitué à l'ancien, envers lequel le débiteur se trouve déchargé. Ainsi, vous êtes, je suppose, mon créancier, et Pierre est le vôtre. Je m'engage, de votre consentement, à payer Pierre, qui vous libère. Cette substitution de créancier à mon égard opère novation, puisque ce n'est plus à vous que je dois, mais bien à Pierre, envers qui j'ai contracté la nouvelle obligation. — On pourrait considérer comme une autre sorte de novation la *délégation* par laquelle un débiteur, pour se libérer, transfère ses droits à une tierce personne, sous la con-

dition qu'il sera déchargé de son obligation, et que le nouveau débiteur en sera seul tenu ; toutefois, comme le débiteur originaire donne par-là au créancier un autre débiteur, cette délégation n'opère novation qu'autant que le créancier a expressément déclaré qu'il entendait décharger son débiteur primitif. Telle est la disposition formelle de l'art. 1275 du code civil. — La novation ne se présume pas, il faut que la volonté de l'opérer résulte clairement des actes : ainsi, la simple indication faite par le débiteur d'une personne qui doit payer à sa place ne constitue pas une novation ; il en est de même de la simple indication faite par le créancier d'une personne qui doit recevoir pour lui. E. DE CHABROL.

**NOVELLES** ( terme de jurisprudence ), constitution de l'empereur Justinien (v.), qui forment la quatrième et dernière partie du corps du droit romain.

**NOVEMBRE**, étoit chez les Romains le neuvième mois de l'année (*november*) lorsqu'il n'en avait que dix ; c'est le onzième de l'année julienne et grégorienne. L'augmentation du nombre des mois et le déplacement des trois derniers font que leur nom n'est plus en rapport avec le rang qu'ils occupent. — *Novembre* amène la chute des dernières feuilles, et permet de commencer l'exploitation des bois. — La sève, ralentie dans ses canaux, dort pour quelques mois ; les jardiniers profitent de cette époque pour les plantations ; elle est préférable au printemps, car les arbres arrachés et replantés alors, accoutumés au sol où ils doivent croître, n'ont pas à redouter un arrêt de la sève au commencement du travail, et profitent des premières influences de la température douce. Dans la ferme qui possède des produits variés, le mois de novembre est encore un temps de grande activité : arracher les vieilles vignes, en planter de nouvelles, faire le cidre, l'huile, soutirer les vins, donner la façon d'hiver aux arbres du verger, semer les plants des clioux, des salades, etc. ; butter et abriter les artichauts ; arracher et préserver des gelées les ra-

cines et les tubercules destinés à la nourriture de la famille et du bétail, tailler les arbres fruitiers, etc. ; battre les grains, soigner et assainir les pièces de terre naturellement humides, visiter et entretenir les sillons d'écoulement, tels sont les soins qu'impose au cultivateur cette saison de l'année. Souvent il reste encore des blés à semer en novembre : le cultivateur se rappellera que ces semences tardives doivent être plus abondantes que celles confiées à la terre en temps convenable. — « Dans tous les cas, dit M. Matthieu de Dombasle, on doit augmenter la quantité de semences qu'on emploie pour le blé, à proportion que la semaille est plus tardive. La quantité de deux cents litres par hectare que j'ai indiquée en septembre, pour les semailles à la volée, doit être considérée comme une proportion moyenne. Elle serait ordinairement trop considérable pour les premières semailles, et ne le serait pas assez pour les semailles très tardives. »

P. GAUREAT.

**NOVEMPOPULANIE**, de *novem*, neuf, et *populi*, peuples, pays des neufs peuples, ancienne province de France (v. FRANCE ANCIENNE [géographie]).

**NOVGOROD**, et non pas *Novogorod* (prononcez Nofgorod). Les Slaves, dont le nom dérive de *slava* (gloire), semblent être d'origine orientale, et leurs émigrations armées ou paisibles ont peuplé en partie la Hongrie, l'Illyrie et quelques autres contrées européennes. Faut-il les confondre avec les Scythes, si célèbres dans l'antiquité; avec les Hénètes, issus des Mèdes et fondateurs de Venise? Quel nom portèrent-ils avant d'être connus sous celui qui désigne déjà une nation puissante et belliqueuse? c'est une double question qu'il serait difficile de décider aujourd'hui; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les Slaves, dont la langue est probablement dérivée du sanscrit, et a des rapports très remarquables avec celles des Grecs et des Romains, offrent l'une des races connues les plus antiques; que leur capitale, située près du lac Ilmen, se nommait *Slavensko*;

que cette Rome hyperboréenne dominait nombre de peuples tributaires; que sa religion n'était autre que la mythologie hellénique et romaine, sous des noms qualificatifs différents. *Slavensko*, république guerrière et tumultueuse, dévastée, ruinée, détruite par d'inévitables fléaux, fut abandonnée de ses habitants, qui, dans le <sup>vi</sup> siècle de notre ère, fondèrent à une légère distance, sur les rives du Valkof, la célèbre cité de Novgorod (nouvelle ville), qui, soumise au même régime gouvernementale que *Slavensko*, et devenue aussi puissante par le commerce qu'elle le fut précédemment par les armes, donna naissance à ce proverbe : « Qui oserait s'attaquer à Dieu et à la grande Novgorod ? » Mais de fréquentes et ruineuses agitations populaires firent désirer aux chefs de l'état la protection d'une force étrangère : l'appeler, c'est se soumettre au joug d'un maître, et le subir avec haine et murmure, c'est être doublement esclave. Ce fut en 862, selon Nestor, ce père de l'histoire russe, mais dès 852, si l'on en croit le savant Schlözer, que les trois frères varaignes, Rurik, Sinaf et Trouvor vinrent substituer leur autorité à celle de la république. Nous remarquerons en passant que les noms des trois nouveaux tyrans se rencontrent souvent dans les poésies islandaises, et que celui des Varaignes qu'ils traînaient à leur suite rappelle la qualification norvégienne *varingur* (guerrier), et que cette armée nomade ne désigne peut-être pas plus une véritable nation que le mot *Frank*. Rurik, dont l'autorité s'accrut non seulement de la défaite et de la mort de Vadime, le Brutus slave, et de ses plus courageux partisans, mais de celle de ses deux frères, décédés sans postérité, se défait de ses ennemis, dont il confisque les biens, distribue à ses serviteurs, à titre de bénéfices militaires amovibles, les domaines dont il s'empare, s'établit à Novgorod, qu'il fortifie, s'y entoure de troupes dont la fortune est liée à la sienne, et règne paisiblement sur un peuple qu'il n'arrache à l'anarchie que pour l'op-



primer. Le foyer du républicanisme n'avait cependant pas été éteint dans le sang de l'héroïque Vadime, il jeta de nouvelles flammes, d'abord dans le sein du clergé chrétien, après la conversion politique de Vladimir, et celle despotiquement opérée des Novgorodiens; les prêtres obtinrent des privilèges nuisibles à l'autorité du souverain, et le peuple qu'ils catéchisaient, des libertés précieuses. Devenus plutôt alliés que sujets des grands princes russes, durant l'abjecte soumission de ceux-ci aux Tatars, ils se refusèrent aux tributs exigés par ces avides maîtres, et Alexandre Neufski, dont on a fait un saint, vint, par une lâche et sanglante barbarie, y rétablir momentanément l'autorité de ses propres dominateurs. Novgorod conservait pourtant le titre de république, et son gouvernement méritait d'être décrit. Il se composait, outre un *namestnik*, représentant du grand prince, et dont la dignité était presque dénuée de pouvoir, d'un *posadnik*, chef de l'administration, magistrat élu, annuel et rééligible; d'un *tysiatski*, également élu chaque année, et rééligible, qui devait assister le *posadnik*, le surveiller, défendre contre lui les intérêts du peuple. Puis venaient des boyards électifs, choisis parmi les bourgeois, vivant de leur revenu, et conséquemment indépendants, ce qui formait un ordre censorial intermédiaire entre les premiers magistrats et les marchands, au-dessous desquels étaient classés les artisans et les prolétaires. La ville avait en outre un *starote* supérieur, chargé de la police, et sous lui, dans les cinq quartiers qui la divisaient, cinq *starotes* inférieurs. Enfin, le *vetch*, ou assemblée du peuple, était réuni, au son d'une cloche nommée *vetchevoi-kolokol*. Sous ce régime, qui ressemblait assez à celui des villes libres d'Allemagne, Novgorod devint le centre d'un immense commerce avec le Midi, le Nord et l'Occident. La ligue hanséatique, dont nous ne retracerons pas ici la miraculeuse histoire, avait déjà, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, un comptoir dans cette ville. L'établissement qu'elle y forma se compo-

sait de marchands, commis, ouvriers, réunis sous l'autorité de magistrats nommés par la ligue, et dont les sentences ressortissaient, par appel, aux tribunaux de Lubeck. Ce comptoir était un vaste bâtiment fermé, et gardé durant la nuit par des gens armés : il renfermait des logements, des magasins et une église catholique. Là se faisait la traite des fourrures et celle des produits bruts des contrées environnantes, ainsi que le débit des marchandises, fruit de l'industrie occidentale; ce qui cependant ne s'opérait point sans danger au sein du peuple, défiant et irascible, dont les hautes églises repoussaient les fréquentes attaques, soit par la force, soit par la menace de se retirer; menace que l'accroissement des besoins, de l'aisance et du luxe rendaient redoutable aux pauvres comme aux riches. Tel est l'ordre de choses que brisera plus tard le sceptre sanglant des tsars. Ces souverains, qui, avant la prise de Khasan, ne portaient encore que le titre de grand-prince, ayant été soustraits au joug des Tatars par les victoires de Dmitridonski, ne souffraient qu'avec impatience le régime de liberté dont jouissait Novgorod. Ivan + Vassiliwith III cherchait par l'intrigue à y étendre son pouvoir, quand la veuve d'un *posadnik*, cette héroïque Meorpha, célébrée par Karamzino dans un roman poétique, et beaucoup moins bien traitée dans son histoire, souleva le peuple contre lui au son du *vetchevoi-kolokol* en 1470. Les Novgorodiens, promptement vaincus, conservent cependant encore une grande partie de leurs libertés, mais non de leur indépendance, sous l'autorité accrue du *namestnik*, nommé par le prince qu'il représente. Lors d'un soulèvement nouveau, en 1475, le tsar supprime les magistrats populaires, enlève le *vetchevoi-kolokol*, transporté à Moscou, et placé au Kremlin, où de nos jours cette cloche a été vendue par le gouverneur Valoïef, force les plus riches citoyens à s'établir aux environs de la capitale, et cause ainsi la ruine d'une opulente cité, dont les désastres montent à leur comble

sous le règne d'Ivan - Vassiliwith IV, auquel le nom de *Terrible*, donné par l'indulgence russe, n'offre que l'expression adoucie du plus épouvantable des caractères. Ce monstre, supposant un projet de révolte, marche en 1570 vers Novgorod, incendiant tout sur son passage, y massacrant tout, sans distinction de rang, d'état, de sexe et d'âge; surprend la ville totalement sans défense, prélude aux horreurs qu'il médite par la célébration du service divin, livre cette malheureuse ville au meurtre, au pillage, à tous les plus infâmes excès, durant le festin qui lui avait été préparé; ne sort de table que pour aller égorger de sa propre main les magistrats renfermés par ses ordres. Les massacres, les supplices de chaque jour terrifient pendant cinq semaines ceux-là mêmes à qui il permet encore de vivre. Depuis ces temps d'exécration mémorable, la vaste, libre et opulente Novgorod n'est plus qu'une ville d'une médiocre étendue, et cet espace qu'elle occupait ne se reconnaît aujourd'hui que par des églises qu'elle renfermait jadis dans son enceinte, et qui se montrent isolées très loin de ses murailles actuelles. La liberté, d'utiles rapports avec les peuples plus civilisés de l'Occident, avaient fait sa gloire et son opulence: tout disparut sous le sceptre de plomb des deux Ivans. Ils crurent pouvoir transporter son commerce à Moskou, que sa situation et la nature de son gouvernement mettaient dans l'impuissance d'en hériter, et Pierre I<sup>er</sup> compléta sa ruine par l'établissement plus favorable de Saint-Pétersbourg. Ce créateur de la Russie moderne dut cependant récompenser Novgorod par la construction du canal qui lui offre d'utiles débouchés, en joignant le lac Ilmen au lac Ladoga; mais ce prince devait-il avoir l'imprudence de qualifier du titre de grand homme et Ivan-Vassiliwith IV, le plus monstrueux des tyrans dont aucun peuple ait encore subi le redoutable pouvoir?

C<sup>te</sup> ARMAND D'ALLONVILLE.

**NOVI** (Bataille de). Après les nombreux revers qu'essuyèrent nos armes en

Italie pendant l'absence de Bonaparte, Suwarow victorieux eut un instant l'espoir d'envahir la partie méridionale de la France. On sait quelle faiblesse, quelle inertie tourmentaient le directoire; et l'Europe coalisée contre nous espérait en profiter pour frapper enfin un coup décisif sur la jeune république, que la corruption et l'intrigue avaient vieillie si vite. D'après les résolutions des cabinets ennemis, le prince Charles devait agir sur le Bas-Rhin, Mélas et Kray occuper l'Italie, tandis que le victorieux général russe viendrait en Suisse pour en forcer les barrières. — Les forces de Suwarow devaient, pour cette grande opération, se composer de 30,000 Russes présents en Italie, de 30,000 autres soldats du tsar, que le général Korsakow allait amener de Gallicie. A ces 60,000 braves devaient se réunir 30,000 Autrichiens, sous les ordres de Hotze, et le corps des émigrés du prince de Condé, qui briguaient avec transport la gloire de pénétrer les premiers dans le sein de la patrie qu'ils avaient quittée. — L'armée d'Italie, qui devait d'abord soutenir le choc de l'invasion russe, se trouvait sur le papier de 60 à 68,000 hommes. En seconde ligne, le directoire créait en toute hâte à Grenoble une armée de réserve de 50,000 combattants. A la tête de la première de ces deux armées, le pouvoir, qui appelait Moreau sur le Rhin, avait nommé Joubert; la seconde était sous la direction de Championnet. — Au moment où Joubert vint prendre le commandement du corps des Alpes, il se trouvait campé sur les frontières de l'état de Gènes et du Piémont, tandis que Suwarow, qui attendait Kray, en route pour le rejoindre, couvrait les sièges de Tortone et de Coni. Joubert était arrivé à la tête de son armée vers le milieu de juillet 1799 (an vii). Dès son arrivée, Joubert, pénétré de la gravité des circonstances, voulut s'entourer des lumières de ses compagnons: il réunit dans un grand conseil de guerre Moreau, St-Cyr, Pérignon et Dessoles. Ces officiers furent unanimes dans leur déclaration: ils pensèrent que toute

tentative serait une faute, et qu'il fallait attendre le général Championnet et ses soldats, qui devaient déboucher des Alpes. Pérignon, avec 12,000 hommes, fut chargé de protéger la réunion de l'armée de Grenoble avec celle des Alpes, dans le cas où Suwarow voudrait s'opposer à la jonction. Pendant ce temps, Suwarow pressait Coni et Tortone, prenait les forts de Leria, de Sarzana, et toutes les défenses du golfe de Spezia. Le directeur, effrayé des progrès du général ennemi, donna l'ordre à Joubert de débloquer à tout prix Tortone. Le commandement était tellement impératif qu'il fallut se préparer à marcher contre les Austro-Russes. Le général St-Cyr eut le commandement de l'aile droite, Pérignon de la gauche. Ce dernier officier, qui avait reçu l'ordre de se porter en avant, vint d'abord occuper Millesimo et Eclava, ensuite les vallées de la Bormida et du Tanaro, en occupant Muriatto et Calisano. Malheureusement, la lâche trahison d'un officier avait fait ouvrir les portes de la forte Ceva. Le centre et la gauche, suivant la marche de Pérignon, s'étendirent dans la vallée de l'Erro et dans celle d'Orba. Les avant-postes s'étendirent jusqu'à la Scrivia en se tenant couverts par la Bochetta. — Joubert, dans son quartier-général de Campo-Marone, se préparait à forcer le général russe à lever le siège de Tortone. Le 8 et le 9, sa droite occupa le mont Brisco, où il fit élever des batteries; l'armée républicaine avait pris position entre Arqueta et Carosio; le 13 août, Joubert, avec une portion de son armée, se porta sur Caprieta et Novi, tandis que St-Cyr, sortant par les défilés de la Bochetta, devait aussi gagner les mêmes points. Bellegarde, vivement attaqué le même jour par Pérignon, fut poursuivi depuis Bastagno jusqu'à Basaluzzo, où s'arrêtèrent nos troupes, qui se trouvaient ainsi en ligne. Le soir, Joubert rallia son centre et sa gauche à Caprieta, où il établit son quartier-général. Saint-Cyr occupait Novi, d'où il avait chassé Mélas. — Le 14 au matin, Suwarow, qui avait la veille

refusé d'engager une affaire décisive, en soutenant Mélas, reçut heureusement un renfort de 14,000 soldats du général Kray. Joubert, ce jour-là, s'affermir dans la ligne qu'il occupait, sa gauche à Basaluzzo, le centre à Novi, sa droite à la Scrivia; la réserve, cavalerie et infanterie, occupait un plateau en arrière de Novi, en avant d'un petit torrent appelé Braghena. Suwarow avait rallié toutes ses divisions entre l'Orba et la Scrivia. L'armée austro-russe était composée de 60,000 fantassins et 10,000 cavaliers; pour résister à ces masses, Joubert n'avait que 43,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux. — Suwarow avait bien cherché à attirer son adversaire hors des montagnes, mais Joubert était trop habile pour commettre une semblable faute, et ce ne fut que lorsque le général russe vit que son ennemi se portait en forte colonne sur Tortone qu'il se résolut à livrer une bataille générale. Cette prudence de Joubert dut faire regretter au vainqueur de Scherer d'avoir dit, en parlant du nouveau chef de nos troupes : « C'est un jeune homme qui vient à l'école : eh bien ! nous lui donnerons une leçon. » La conviction du général russe devint même telle à cet égard qu'il crut devoir, pour couvrir sa responsabilité, consulter à son quartier-général de Fregarolo les principaux chefs autrichiens. Dans ce conseil, le généralissime russe fit preuve, sinon de génie, du moins de l'instinct de la guerre. A la suite de cette réunion, l'ordre fut donné à toutes les divisions austro-russes de se tenir prêtes à marcher contre l'ennemi. Voici l'ordre de Suwarow, ordre remarquable par son laconisme caractéristique : « Les corps des généraux Kray et Bellegarde attaqueront, à la pointe du jour, l'aile gauche de l'ennemi à Pasturana, pendant que les Russes attaqueront le centre, et Mélas la droite. » Avant d'entrer dans le récit animé de la lutte que nous allons décrire, il est bon de faire connaître à nos lecteurs le théâtre sur lequel va s'engager le combat. Entre la Scrivia et le torrent de Lemme se trouvent le mont Messina

et les vallées de Fornara, Riasco, Braghiera. Des ruisseaux torrentueux courent dans ces vallons et forment des escarpements, dont le plus abrupte, qui vient devant Novi, s'appelle *Monte-Rotondo*; il va mourir, par une pente adoucie, à Basaluzzo, parallèle à Monte-Rotondo, mais, se dirigeant vers Pozzolo-Formigaro, court un beau plateau qui domine les bords de la Scrivia. Dans la route de Novi à la Bocchetta par Gavi, l'on trouve le monte Messina. Novi, situé au milieu d'un vignoble, est entouré d'une assez bonne muraille. — Dans ces positions se trouvent les divisions françaises : Gouvion-St-Cyr occupe Novi et monte Rotondo; Dombrowski bloque Serravalle, et occupe au-delà de la Scrivia Stazzano et Cassano-Spinola; Joubert et Moreau, avec les divisions Lariboissière et Vatrín, gardaient les hauteurs à gauche. Les divisions Gréchy et Lemoine, maîtresses de Pasturana, et appuyées au torrent de Lemme, formaient notre aile gauche. Dans la plaine, entre la Scrivia et l'Orba, l'armée austro-russe se tenait dans l'ordre suivant : Kray, avec 16,000 fantassins et 1,800 chevaux, était sur deux lignes entre la route de Novi à Bosco et Basaluzzo. Kray avait sous ses ordres Bellegarde et Ott. Les généraux russes Schweikowski et Forster, à la tête de deux divisions russes, fortes de 12,000 hommes, se tenaient en avant et en arrière de Pozzolo-Formigaro; à cette masse d'infanterie étaient joints 3,000 chevaux autrichiens. Mélas, à la gauche, appuyé à Rivalla, se préparait à diriger sur nos positions 11,000 fantassins et 400 cavaliers. Une réserve de 5,000 hommes d'infanterie et de 400 chevaux se tenait à Spineto. Le général russe Rosenberg couvrait les travaux du siège de Tortone. — Le 15 août, à 5 heures du matin, Kray ouvrit le combat et attaqua notre aile gauche, où se trouvait Joubert, qui disait aux soldats : « Camarades, la république nous a ordonné de vaincre ! » Belle et noble parole digne de la France et du général républicain. Les troupes de Kray s'avançaient en bon ordre; Joubert

résolut de les refouler; aussitôt, le voilà à la tête d'une colonne de grenadiers : « En avant! en avant! dit-il, à la baïonnette!... » Mais il pâlit, il tombe, une balle vient de lui percer le cœur; son dernier cri est un encouragement : *Marchez toujours!* fut la dernière parole du brave lieutenant de Bonaparte, qui succombait avant d'avoir vu la bataille engagée sur toute la ligne. Heureusement pour l'armée française, Moreau, dont la conduite fut si noble dans cette fatale journée, reprit le commandement de l'armée. L'ennemi dirigeant une double attaque sur Novi, Kray chercha à tourner la position par Frassonara, tandis que le prince Bagration et Miloradowich l'attaquaient de front. Ce double effort vint échouer contre l'impétuosité de nos soldats. — Suwarow ordonna une attaque contre les hauteurs de Novi : les généraux Derfelden et Mélas ne réussirent pas mieux que Kray et Bagration. Derfelden revint à la charge; ses Russes furent abimés par la division Vatrín, qui leur tomba dessus à la baïonnette. — Suwarow, furieux, rallia à trois heures les divisions Derfelden, Miloradowich et Bagration, et lance ces troupes en colonnes sur le centre de notre ligne. L'attaque, tout impétueuse qu'elle fut, dut s'arrêter sous le feu terrible de notre infanterie et de notre artillerie; les colonnes assaillantes tourbillonnèrent, Suwarow les raffermir; un régiment russe perça notre ligne, mais il périt en entier; l'ennemi fléchit; il va fuir; Suwarow le pousse encore sur nos bataillons : mais l'enthousiasme de la victoire anime nos soldats. Moreau, St-Cyr, Dessoles, se précipitent à leur tour à la rencontre des Austro-Russes; la mêlée est affreuse; mais la sainte cause de la république triomphe. L'ennemi se retire avec une perte énorme, et Suwarow, désespéré, croit la bataille perdue. Mais, sur notre droite, Mélas, par une manœuvre habile et décisive, tourne notre ligne, et, à 5 heures du soir, ce général attaque à revers la formidable position de Novi; une première attaque est repoussée, mais, craignant la journée du lendemain, Mo-

reau donne le signal de la retraite ; elle est devenue difficile : le prince Lichsteinstein avait coupé la route de Novi à Gavi, et les troupes républicaines ne peuvent plus se retirer que sur Ovada. Suwarow, qui se voit victorieux alors qu'il croyait tout perdu, fait enfouir les portes de Novi et presse la retraite de nos colonnes, qui se retirent en assez bon ordre. Mais le matin de la bataille, 400 tirailleurs autrichiens s'étaient jetés en partisans sur notre extrême gauche, et avaient pris le château de Pasturana, où il ne se trouvait que quelques blessés. Le soir, quand ils virent arriver les caissons de l'artillerie, ces 400 Autrichiens coupèrent les prolonges des premiers équipages, tuèrent les chevaux, et causèrent un encombrement qui s'opposa au passage de l'artillerie et de l'arrière-garde. Pérignon, Grouchy, Partounean, Colli, pressés en queue par la division Karacksay, cherchèrent vainement à rétablir de l'ordre ; ils furent pris et blessés. Une boucherie épouvantable suivit ; notre perte devint horrible. Tel fut le sort de la bataille de Novi. — Les Autro-Russes perdirent 12,000 hommes ; ils avouèrent 7,000 blessés. Nous perdîmes 10,000 braves, et tout cela pour une faute, celle de n'avoir pas occupé Pasturana, dont le château était dans une excellente position. Le gouvernement français, qui fit rendre d'illustres honneurs à la mémoire de Joubert, décréta que l'armée de Novi avait bien mérité de la patrie. Suwarow s'écria qu'il n'avait jamais vu une si affreuse mêlée ; et un général autrichien, après avoir visité le champ de bataille, dit : « Je ne vois sur le visage des Allemands et des Russes que la tranquille image de la mort et l'impassibilité de l'espèce de courage qui les caractérise ; au lieu que sur les traits inanimés des Français, j'aperçois l'expression de la rage et de la fureur : les cadavres semblent vouloir s'élancer encore sur leurs ennemis pour les déchirer. » — C'est cependant là une de ces batailles que de petits et maladroits généraux de l'empire

ont voulu représenter comme des combats de pygmées ! A. GENEVAY.

**NOVICE, NOVICIAT.** On donne le nom de *novice* à une personne qui, désirant faire profession de la vie religieuse, s'y prépare par l'exercice des devoirs qu'elle impose. C'est l'initiation que l'on retrouve dans tous les mystères des anciens. Quoique l'on ne puisse nier qu'il n'y ait en quelquefois dans les monastères des victimes de l'ambition, de la cruauté et de l'irréligion de leurs parents, cependant, il est certain que tous les fondateurs d'ordre ont prescrit les règles les plus sévères pour la probation des novices, et que l'église, dans sa sollicitude générale, a pris toutes les mesures qui pouvaient prévenir ces malheurs. Pendant les premiers siècles du christianisme, ceux qui se présentaient dans une maison religieuse pour y être admis conservaient, jusqu'à la profession, leurs habits séculiers avec leurs cheveux. Les moines d'Égypte seuls faisaient exception à cet usage général. Mais, dès le *xiv<sup>e</sup>* siècle, la coutume de donner aux novices l'habit de la religion devint universel. — Un homme d'un âge mûr, d'une grande expérience dans la conduite des âmes, d'une vie exemplaire, d'un zèle modéré par la prudence, était chargé de surveiller les aspirants, qu'il ne quittait jamais ni le jour ni la nuit. Il devait les exercer à tout ce qu'il y avait de plus pénible et de plus austère dans la règle, leur faire envisager souvent combien est difficile la pratique perpétuelle de la pauvreté, de l'obéissance, du jeûne, de l'abstinence, de la solitude, de la soumission sans bornes, de l'exercice d'une règle qui ne quitte jamais, et détermine jusqu'aux actions les plus indifférentes. Ce n'était pas tout, il devait les éprouver en mille manières, pour qu'ils ne se fissent pas une fatale illusion, en prenant le calme de la tentation pour le repos de la victoire, la vie d'un mois pour celle de la vie entière. Et comme il est très ordinaire que, dans les premiers jours de la fervor, on se porte avec joie à tout ce qui

est commandé, on dissimule ses penchans, ses inclinations, en se faisant continuellement violence; le maître des novices devait les soumettre à des humiliations inattendues, afin que dans le premier mouvement ils révéléssent leur caractère. Outre ces précautions très sages, on en prenait encore une foule d'autres, pour empêcher les démarches téméraires, et fermer les portes des monastères à ceux qui ne pourraient en supporter la vie monotone et fatigante. Le noviciat durait toujours au moins un an, et quelquefois trois, et, si on pouvait le rendre plus long pour celui dont les dispositions n'étaient pas claires, il n'était jamais permis de l'abrégé, même pour le sujet le plus fervent. Du reste, il était défendu de recevoir dans les monastères les esclaves avant qu'ils eussent été mis en liberté; ceux qui avaient eu le maniement des affaires publiques devaient rendre des comptes; les personnes mariées, celles qui avaient des maladies ou des infirmités incompatibles avec la profession monastique, les enfans et les serviteurs contraints par leurs parents ou leurs maîtres. Que s'il se présentait quelqu'un ayant un défaut de corps considérable, on ne l'admettait qu'après l'avoir proposé à toute la communauté assemblée en chapitre, afin qu'après sa profession personne ne pût lui reprocher ce défaut. L'âge de la profession a varié: dans l'Orient, c'était l'âge nubile; dans l'Eglise latine, on demandait ordinairement 20 ans. Le concile de Trente a fixé cet âge à 16 ans. CHASSAGNOL.

NOVICE, dans son acception générale, indique celui qui n'est pas fort expérimenté dans un art, une profession quelconque. Ce général est bien *novice* au métier de la guerre; ce tableau indique un pineau bien *novice*;

Lui qui n'était novice au métier d'ingénieur.

LA FONTAINE.

On dit aussi: *novice* en l'art de plaire. Le père Bouhours, dans la *Vie de saint Ignace de Loyola*, dit en parlant de son héros: Le zèle qu'il conçut alors pour la mère de Dieu pensa le porter trop

loin, faute de lumières et d'expérience dans les choses spirituelles, où il n'était encore que *novice*. \* Ce mot s'emploie au figuré pour exprimer l'inexpérience du monde. Ce jeune provincial est bien *novice*, il se formera;

Il dit à certain loup, franc novice: accordez...

LA FONTAINE.

\* Les vieux soldats de Philippe étaient *novices* aux voluptés (Vaugelas). \* On dit: cette fille est encore *novice*, pour indiquer qu'elle a conservé son innocence. Cet homme a épousé une femme qui n'est pas *novice*. — Cette expression désigne un esprit *novice*, un esprit peu exercé: Boileau a dit dans le *Lutrin*:

Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice.

— *Novice*, en marine, désigne un jeune matelot qui n'est pas encore formé; c'est le premier grade au-dessus du mousse; le *novice* fait le service de matelot sans en recevoir la paie; ses appointements, en France, dans la marine royale, sont de 18 fr.: aussi dit-on, en parlant de lui, *novice* à 18. — *Noviciat*, dans son acception générale, indique un apprentissage. On a toujours appliqué ce mot à l'art de la guerre. Turenne avait fait son *noviciat* sous le prince d'Orange. — *Noviciat* veut dire, en outre, les maisons, les lieux où l'on instruit les novices, comme aussi l'année des épreuves et de l'instruction nécessaire pour arriver à la profession religieuse. D. R.—a.

NOYAU, substance dure et ligneuse qui se trouve renfermée dans la partie la plus centrale de certains fruits, comme la prune, l'abricot, la pêche. Cette substance contient une amande. — Le mot *noyau* trouve place dans le langage proverbial et figuré. Ainsi dit-on: *Il faut casser le noyau pour en avoir l'amande*, ce qui signifie: *Il faut prendre de la peine avant de retirer de l'utilité de quelque chose*. D'un homme qui a gagné beaucoup d'écus, le peuple dit qu'il a amassé des *noyaux*.

NOYAU. Ce mot a plusieurs acceptions diverses dans les arts et dans les sciences. — En architecture, on appelle

*noyau* la maçonnerie qui sert de grossière ébauche pour former une figure de plâtre ou de stuc. On donne aussi ce nom à toute saillie brute, dont les moulures doivent être traînées au ealibre, et les ornements postiches scellés, ainsi qu'aux cylindres de pierre destinés à porter une voûte ou les marches d'un escalier. —

*Noyau*, terme de charpenterie : c'est une pièce de bois qui, posée à plomb, reçoit dans des mortaises le tenon des marches d'un escalier de bois, et dans laquelle sont assemblés les limons et appuis des escaliers à deux ou à quatre *noyaux*. On distingue le *noyau de fond*, qui porte depuis le rez-de-chaussée jusqu'au dernier étage; le *noyau suspendu*, qui est coupé au-dessous des paliers et rampes de chaque étage; et le *noyau à coude*, en usage autrefois, taillé en forme de coude pour conduire la main. —

*Noyau*, terme de fonderie, est un corps solide dont on remplit l'espace renfermé par les cires; c'est ce que les fondeurs appellent autrement *l'ame de la figure* (v. FONDEUR). — Les graveurs en pierres fines appellent *noyau* la partie de la

pièce qui est entrée dans la charnière, sorte de bouterolle concave. — Dans l'artillerie, on donne le nom de *noyau* à une barre de fer longue et cylindrique, qui, après avoir été revêtue d'un fil d'archal tourné en spirale, et recouvert d'une pâte de cendre que l'on fait bien sécher, se place au milieu du moule d'une pièce de canon pour en former l'ame. Les artilleurs appellent aussi *noyau* un globe ou une balle de terre qui sert de moule à la chape des bombes, grenades et boulets creux. Ces *noyaux* sont de la grosseur qu'on veut donner au projectile. — La minéralogie reconnaît dans sa langue plusieurs sortes de *noyaux*. Tantôt, c'est la partie la plus dure qui se trouve au centre de certains cailloux; tantôt ce sont les pierres, soit mobiles, soit adhérentes, qui se trouvent dans les cavités des pierres d'aigle; tantôt, enfin, les naturalistes appellent *noyaux* la substance qui, après avoir été monlée dans l'intérieur d'une coquille dont elle a pris la

forme, n'est enfin dargie, et a pris la consistance d'une pierre. — En général, le *noyau*, chez les minéralogistes, est la figure primitive constante, qui sert de base aux petits solides à faces plus ou moins nombreuses ou régulières, qui, par leur réunion, forment les cristaux.

— En termes de chauxfourrière, des *noyaux* sont des pierres mal calcinées. — Les potiers d'étain nomment *noyaux* les pièces de leurs moules qu'enveloppent les chapes. — En astronomie, *noyau* est le nom donné par quelques savants au milieu des taches du soleil, et des têtes des comètes: le *noyau* des taches du soleil est plus noir, et celui des comètes beaucoup plus clair que les autres parties. — Le mot *noyau*, dans le langage usuel, est souvent employé au figuré, pour signifier le principe, l'origine d'une chose: c'est dans ce sens que l'on dit le *noyau* d'une armée, d'une société, d'un établissement, pour désigner les individus ou les objets qui ont constitué les premiers éléments de cette armée, de cette société, de cet établissement. J.-B. J.

— **NOYÉS.** Dans un de ses aphorismes, Hippocrate a dit que, lorsque les *noyés* et les strangulés ont de l'écume à la bouche, ils ne sauraient être ressuscités. Cette erreur est d'autant plus dangereuse qu'elle peut exposer à une mort réelle ceux qui ne sont que dans un état de mort apparente; sa réfutation est donc un bienfait pour l'humanité. En effet, quand un homme tombe et reste immergé dans l'eau, ce liquide s'oppose à l'introduction de l'air dans la poitrine, et, par suite, la respiration et la circulation sont suspendues; le sang, ne pouvant plus pénétrer dans les vaisseaux pulmonaires, reflue dans les cavités droites du cœur, dans la veine cave supérieure, dans la jugulaire et dans la tête. D'un autre côté, ce fluide, par un dernier effort du cœur, est lancé dans l'aorte, dans les carotides et dans le cerveau; il en résulte que ce dernier organe se trouvant engorgé et comprimé, tant par ce sang refoulé que par celui qui n'a pu en sortir pour retourner au cœur, les *noyés* meurent dans

un véritable état d'apoplexie, précédé par l'asphyxie. Cette hémostase ou stagnation du sang dans la tête et dans la poitrine, et engorgement des vaisseaux du cerveau et des veines qui se distribuent aux méninges, sont indiqués par la rougeur et le gonflement du visage, la saillie des yeux et de la langue, la vergeture et les ecchymoses au cou, des mucosités à l'entrée des narines, l'écume à la bouche, la plénitude des vaisseaux pulmonaires et des cavités droites du cœur, l'élévation de la poitrine vers les épaules, la dépression, ou au moins l'aplatissement du diaphragme, le refoulement des viscères abdominaux vers le nombril, la saillie de l'estomac et du foie, et de tout l'abdomen. C'est d'après ces signes qu'on peut toujours distinguer si un individu, un enfant, par exemple, a été noyé avant ou après la mort. Dans le premier cas, la poitrine et le ventre sont gonflés, parce qu'il est mort après l'inspiration; dans le second, la poitrine et le ventre sont affaissés ou aplatis, parce que la mort a suivi l'expiration. M. Orfila ajoute à ces résultats : 1° que les seuls signes qui permettent d'affirmer que la submersion a eu lieu pendant la vie se tirent de la présence dans l'estomac et dans les vésicules pulmonaires d'un liquide semblable à celui dans lequel le corps a été noyé, pourvu toutefois, pour ce qui concerne l'estomac, qu'il soit reconnu que le liquide n'a pas été avalé avant la submersion ni injecté après la mort; pour ce qui se rapporte aux veines pulmonaires, pourvu que le liquide dont il s'agit ait pénétré jusqu'aux dernières ramifications bronchiques, qu'il n'ait pas été injecté après la mort, et que le cadavre ne soit pas resté un certain temps sous l'eau dans une position verticale, la tête en haut; 2° que la valeur de ces signes déjà diminuée par la restriction précitée l'est bien plus encore par la difficulté que l'on éprouve dans beaucoup de cas, surtout quand les cadavres n'ont pas été promptement retirés de l'eau, à reconnaître une suffisante quantité de liquide, particulièrement dans le tissu des poumons,

à moins qu'il ne soit coloré ou sali par de la vase, de la boue, etc., ce qui arrive rarement; 3° la présence de l'écume dans la trachée artère et dans les bronches est loin de suffire pour déterminer que la mort a eu lieu par submersion; elle ne peut servir qu'à établir des présomptions, même lorsqu'on trouve dans les poumons un liquide ayant toutes les apparences de celui dans lequel le corps a été plongé; 4° ces présomptions seraient encore plus fondées si, outre l'existence de l'écume dans ces parties, il survient une grande quantité de liquide aqueux dans les poumons; l'expérience a prouvé que celui-ci ne pénètre jamais jusqu'aux dernières ramifications bronchiques aussi abondamment après la mort que pendant la vie; 5° l'absence d'écume dans la trachée artère et dans les bronches n'établit point que l'individu n'a pas été submergé vivant, puisque dans les nombreuses ouvertures de cadavres que M. Orfila a faites, il n'en a jamais rencontré lorsque le corps a resté plusieurs jours dans l'eau, et qu'il n'y en avait pas non plus dans quelques-uns des cas où l'on avait procédé à l'autopsie peu de temps après la submersion; 6° enfin, les autres signes indiqués par les auteurs sont insuffisants s'ils sont pris isolément, et il est tout au plus permis d'établir quelques probabilités d'après leur ensemble. L'expérience a évidemment démontré que chez les noyés la mort n'était, en général, qu'apparente s'ils n'ont pas resté trop longtemps sous l'eau, et qu'il est toujours urgent et même indispensable de tenter tous les moyens de rappel à la vie.

*Secours à donner aux noyés.* Un échevin de Paris, M. Pia, eut la première idée de former des établissements pour secourir les noyés et les asphyxiés, dont il fut le directeur. Ces établissements, secondés par les instructions de Réaumur et de Portal, furent d'une si grande utilité que, depuis 1772 jusqu'à 1788, sur 934 noyés ou asphyxiés, 813 furent rendus à la vie, ce qui équivaut aux huit neuvièmes, tandis que de nos jours, d'après M. Le Roy d'Étioles, on n'en sauve



plus que les sept neuvièmes, comme on va le voir dans le tableau suivant :

| ANNÉES.         | NOMBRE<br>DE PERSONNES<br>RETIRÉES DE L'EAU. | SECOURS. | RAPPELÉS                |
|-----------------|----------------------------------------------|----------|-------------------------|
|                 |                                              |          | A LA VIE.               |
| 1821            | 309                                          | 50       | 37                      |
| 1822            | 253                                          | 64       | Les renseignements man- |
| 1823            | 288                                          | 53       | quent.                  |
| 1824            | 308                                          | 51       | 46                      |
| 1825            | 315                                          | 73       | 49                      |
| 1826            | 362                                          | 77       | 57                      |
|                 |                                              |          | 54                      |
| Total . . . . . | 1835                                         | 368      | 243                     |

Ce tableau sert aussi à prouver qu'il n'est pas de mort plus incertaine que celle qui est produite par la submersion, puisqu'on parvient à sauver les sept neuvièmes, ou 77 pour 100 de ceux qu'on secourt en sortant de l'eau, et qu'il y a 64 ans, ce nombre était de 88 pour 100. M. Le Roy d'Etioles, dans un mémoire lu à l'académie royale des sciences, attribue cet insuccès à la manière dont on insuffle à présent l'air dans la poitrine : cette opinion a été également professée par MM. Piorry et Piedagnel, qui pensent qu'une forte insufflation peut produire la mort. Autrefois, on ne recourait pas au soufflet, mais bien à la bouche d'un des opérateurs. — Le temps de submersion nécessaire pour produire la mort n'est pas bien déterminé : chez quelques sujets, quelques minutes peuvent suffire ; chez d'autres, le rappel à la vie peut avoir lieu après plusieurs heures. G. Derham, D'Égly, Bruhier, de Sauvages, Kormann, etc., eurent des individus qui ont été sauvés après être restés 9, 10, 15 et même 16 heures dans l'eau. Pour compléter, nous allons donner l'instruction publiée par le conseil de salubrité.

*Instructions sur les secours à donner aux noyés.* 1° Les personnes asphyxiées ou noyées ne sont souvent que dans un état de mort apparente ; 2° rien ne peut faire distinguer la mort réelle de la mort apparente que la putréfaction ; 3° on doit donner du secours à tout individu retiré

de l'eau chez lequel on n'aperçoit point un commencement de putréfaction, car l'expérience a prouvé que plusieurs heures de séjour dans l'eau ne suffisent pas toujours pour donner la mort ; 4° la couleur rouge, violette ou noire du visage, le froid du corps, la raideur des membres, ne sont pas toujours des indices de mort ; 5° les secours les plus essentiels pour obtenir du succès doivent être donnés, sans se décourager, quelquefois pendant plusieurs heures de suite, avec activité, sans précipitation, et avec ordre.

*Règles à suivre pour ceux qui repêchent un noyé.* 1° Dès qu'un noyé est retiré de l'eau, s'il est privé de mouvement et de sentiment, on le tourne sur le côté droit ; on fait légèrement pencher la tête en la soutenant par le front ; oncarte doucement les mâchoires, et l'on facilite ainsi la sortie de l'eau qui pourrait s'être introduite par la bouche et par les narines ; l'on peut la faciliter en faisant pencher la tête un peu plus bas que le corps pendant quelques secondes au plus. On fera chauffer en même temps des linges et des fers à repasser. 2° Pendant cette opération, qui ne devra pas être prolongée au-delà d'une minute, on comprimera doucement, et par intervalles le bas-ventre de bas en haut, et l'on en fera autant en même temps pour chaque côté de la poitrine, afin de faire exercer à ces parties les mouvements qu'elles

exécutent quand on respire. 3° Si le noyé est assez près du dépôt de secours pour qu'il puisse y être porté en moins de 5 à 6 minutes, soit par eau soit par terre, on le couchera, dans le premier cas, dans le bateau de manière à ce que la poitrine et la tête soient plus élevés que les jambes; dans le second cas, on le placera dans un panier de transport ou sur un brancard, presque assis, en évitant les secousses, et on le transportera promptement jusqu'au dépôt précité. 4° Si le noyé est trop éloigné de ce lieu pour que le transport ne puisse être effectué en moins de 5 à 6 minutes, et si la température est au-dessous de zéro (s'il gèle), il faut le dépouiller promptement de ses vêtements à l'aide de ciseaux, essuyer son corps, l'envelopper dans une ou plusieurs couvertures de laine, on l'entourer de foin, en laissant sa tête libre, et le porter ainsi au lieu destiné aux secours.

*Soins à donner au dépôt des secours.*

1° Dès l'arrivée du noyé, ou avant s'il se peut, on enverra chercher un médecin ou un chirurgien; en attendant, on coupera ses vêtements avec des ciseaux pour aller plus vite; on essuiera son corps, on lui mettra une chemise ou un peignoir et un bonnet en laine, et on le posera doucement sur une paille ou sur un matelas, entre deux couvertures, la tête et la poitrine plus élevées que les jambes. 3° On couchera une ou deux fois le corps sur le côté droit, on fera pencher légèrement la tête en la soutenant par le front pour lui faire rendre l'eau. Cette opération ne devra durer que deminute chaque fois; on doit la cesser s'il ne sort ni mucosités ni eau. 4° On placera autour de la poitrine et du bas-ventre le bandage compressif, disposé comme un corset à la paresseuse, et l'on cherchera à imiter la respiration en tirant les bandes en sens inverse, et en les lâchant après chaque compression. Ces mouvements ne doivent pas être prodnits ni trop brusquement ni avec précipitation; on laissera un repos d'un quart de minute entre chaque opération. On reprendra

cette tentative de dix en dix minutes plus ou moins. 5° En même temps, on cherchera à aspirer l'écume ou les mucosités qui pourraient obstruer les voies de la respiration. Pour cela, on prend une seringue à air, munie d'un ajustage en cuivre; on pousse le piston jusqu'à l'ajustage, qu'on enduit de suif; on le place dans la douille du tuyau flexible, on l'y fixe par un mouvement de baïonnette, on introduit ensuite la canule du tuyau flexible dans l'une des narines, qu'on fait tenir bien fermée par un aide, ainsi que l'autre narine et la bouche; enfin, on tire doucement vers soi le piston de la seringue. Si l'on en extrait beaucoup de mucosités, et s'il en sort encore par la bouche ou les narines, on répète cette opération. Pour un enfant au-dessous de 3 ans, on n'aspire que jusqu'au quart de la pompe de la seringue, et jusqu'à 12 ou 15 ans la moitié. 6° Quand la respiration tend à se rétablir, on cesse cette aspiration et tout autre moyen destiné à rétablir la respiration. 7° Si les dents sont serrées les unes sur les autres, on doit écarter légèrement les mâchoires, d'abord avec un petit levier en bois; s'il est insuffisant, on recourt au levier en fer, à branches doubles qu'on présentera entre les petites molaires, en pressant ensuite graduellement les branches de l'instrument; pour maintenir l'écartement, on y mettra un bouchon de liège. 8° Pendant qu'on cherchera à rétablir la respiration, un des aides promènera par-dessus le peignoir en laine sur la poitrine, le long de l'épine du dos, et sur le bas-ventre, des fers à repasser ayant la même chaleur que pour repasser le linge; on s'arrêtera plus longtemps sur le creux de l'estomac et aux plis des aisselles. On frictionnera les cuisses et les extrémités inférieures avec des frottoirs en laine, et la plante des pieds et le dedans des mains avec des brosses. 9° Ces divers moyens doivent être réglés sur la température de l'air extérieur. Tant qu'il ne gèle point, on peut être moins circonspect; dans tous les cas, on ne doit jamais, surtout au commencement, exposer les noyés à une

chaleur plus élevée que celle du sang (ceci ne s'applique point à celle des fers). S'il gèle, au contraire, et que le corps du noyé soit resté assez long-temps à l'air pour que des glaçons se soient formés sur son corps, il faut ouvrir les portes et fenêtres du lieu de secours afin d'en abaisser la température au degré de la glace fondante, et lui appliquer sur le corps des compresses trempées dans l'eau froide, dont on élève peu à peu la température de 2 degrés chaque 2 minutes, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à 20 degrés. Il faut en même temps graduellement élever la température du local, de manière à ce qu'elle ne dépasse pas cependant 18° C., et tenir les portes et les fenêtres fermées. La meilleure manière de réchauffer peu à peu le noyé consiste à le placer dans une baignoire pleine d'eau froide, qu'on chauffe peu à peu jusqu'à 20° C. 10° En le retirant de l'eau, on le frictionne, avec des frottoirs de laine, sur les parties que nous avons déjà dit, et l'on exécute toutes les opérations que nous avons indiquées. 11° Si le noyé donne quelques signes de vie, l'on continue les frictions et l'emploi de la chaleur, en ayant grand soin de ne pas gêner la respiration; s'il fait quelques efforts pour respirer, on cesse pendant quelques instants; si l'on s'aperçoit pendant ces efforts qu'il a des envies de vomir, on doit provoquer le vomissement en chatouillant le fond de la bouche avec la barbe d'une plume. 12° Dans aucun cas, il ne faut introduire aucun liquide dans la bouche d'un noyé, à moins qu'il n'ait repris ses sens et ne puisse avaler aisément. Alors, si le médecin n'est pas arrivé, on peut lui donner une euillérée d'eau-de-vie camphrée ou d'eau de mélisse spiritueuse, étendue de moitié d'eau, et le coucher dans un lit tassé, ou du moins sur un brancard garni d'un matelas et d'une couverture, toujours la tête levée. 13° Si le ventre est tendu, on lui donnera un lavement d'eau tiède, tenant en solution une forte euillérée de sel; mais il ne faut jamais employer ce moyen avant que la chaleur et la respiration

soient bien rétablies. 14° Lorsque, après demi-heure de secours assidus, le noyé ne donne aucun signe de vie, on peut recourir à l'insufflation d'une fumée aromatique dans le fondement au moyen de l'appareil ou machine fumigatoire. Pour le mettre en jeu, on humecte le mélange de plantes aromatiques; on en charge le fourneau qui forme le corps de la machine fumigatoire, et on l'allume; on adapte ensuite le soufflet à la machine, et, quand on voit sortir abondamment la fumée du bec du clapet, on y adapte le tuyau fumigatoire, au bout duquel on ajoute la canule qu'on introduit dans le fondement du noyé. Si elle se bouche, ce que l'on connaît à la sortie de la fumée par les jointures et à la résistance du soufflet, on la nettoie à l'aide de l'aiguille à dégorger. Chaque injection de fumée ne doit durer que 2 minutes au plus, et n'être jamais portée au point de faire ballonner le ventre. Cette opération pourra être répétée chaque quart d'heure; on exercera auparavant une légère pression sur le bas-ventre de haut en bas, et l'on tirera l'air que pourraient contenir de trop les intestins par une seringue semblable à celle qui sert à aspirer les mucosités. 15° Le noyé ayant recouvré la vie, il faut le mettre dans un lit tassé, et l'y laisser reposer pendant une ou deux heures. S'il s'endort d'un bon sommeil, il faut le laisser dormir. Si au contraire, la face, de pâle qu'elle était, se colore fortement, et qu'après l'avoir réveillé il retombe dans un état de somnolence, il faut lui appliquer des sinapismes entre les épaules, à l'intérieur des cuisses et aux mollets, et lui mettre de 6 à 8 sangsues derrière chaque oreille. On n'aura recours à ces moyens que tout autant qu'il n'y aura pas de médecin présent.

Norés (Boîtes de secours pour les). Ces boîtes de secours contiennent une paire de ciseaux, un bonnet et un peignoir en laine, une seringue ou pompe à air, avec un tuyau élastique et sa canule à narine, une petite boîte contenant un mélange de graisse et de mine de plomb pour graisser l'ajustage et la

douille d'une seringue à air, un bandage à six chefs croisés, pour faire exécuter à la poitrine et au ventre les mouvements qui ont lieu pendant la respiration, un levier en bois, un levier en fer à ressort, deux brosses, deux frottoirs en laine, deux fers à repasser avec leurs poignées, le corps de la machine fumigatoire, son soufflet; un tuyau et une canule fumigatoire; une boîte contenant un mélange de fleurs de lavande et de feuilles de sauge, auquel on ajoute demi-once de benjoin en poudre; de plus, une seringue à lavement avec canule, une aiguille à dégorger la canule, une cuiller et un gobelet en étain, un biberon, des plumes, deux flacons contenant, l'un de l'eau-de-vie camphrée et l'autre de l'eau de mélisse spiritueuse, des petits paquets d'émétique de 2 grains chacun, des bandes à saigner, des compresses et de la charpie; enfin, un nouet de camphre et de soufre pour la conservation des objets en laine.

**NORIS** (Sociétés philanthropiques pour sauver les). Paris a établi 34 boîtes de secours tant pour les rives de la Seine que pour le canal Saint-Martin. A son exemple, il s'est formé dans quelques villes maritimes de France des sociétés pour concourir au même but. Une des principales, c'est la *Société humaine* de Calais, sous le patronage du prince de Joinville, qui, ainsi que la société industrielle de Mulhausen, a publié une instruction basée sur les mêmes principes que celle que nous venons de décrire. Il serait à désirer que de si louables associations devinssent plus nombreuses et fussent un peu plus encouragées par le gouvernement.

JULIA FONTENELLE.

**NUAGE, NUÉE, NUE.** Quoique au premier abord ces trois mots semblent synonymes, il existe néanmoins entre eux une différence assez tranchée. Ainsi, le mot *nuage* caractérise un amas de vapeurs opaques et condensées; celui de *nuée* désigne mieux une grande quantité de vapeurs étendues dans l'air, et promettant de l'orage, tandis que *nue* marque plus particulièrement les vapeurs les

plus élevées. L'idée de *nuage* fait donc penser à l'obscurité, celle de *nuée* à la quantité et à l'orage, celle de *nue* à l'élévation. — Les *nuages* sont des masses de vapeurs d'une grandeur, d'une forme et d'une couleur très variables, qui nous paraissent quelquefois dans un état complet d'immobilité, mais que le plus souvent nous voyons flotter au gré des vents dans le sein de l'atmosphère. La place seule qu'ils y occupent les différencie des *brouillards* (v.), car ce qui est un *nuage* pour le spectateur placé dans la plaine devient un *brouillard* pour celui qui est placé sur le sommet d'une montagne. La surface des *nuages* étant presque toujours disposée à réfléchir les rayons de lumière, tels que le soleil les envoie, leur couleur est ordinairement blanche. Mais, comme il arrive quelquefois qu'ils absorbent la plus grande partie de la lumière qu'ils reçoivent, leur couleur alors devient brune et obscure. Le matin, au lever du soleil, et le soir, à son coucher, les *nuages* paraissent rouges; ceux qui se trouvent plus rapprochés de l'horizon paraissent violets; et se colorent bientôt après d'une teinte bleuâtre. Cette variété de couleurs est occasionnée sans doute par les réflexions et réfractions que souffre la lumière en pénétrant les globules aqueux qui composent les *nuages*. La lumière se décompose, et les rayons rouges, ayant plus de force que les autres, viennent les premiers frapper la vue. Les rayons de diverses couleurs arrivent ensuite, suivant leur réfrangibilité et la hauteur du soleil sur l'horizon. — L'eau est dissoute par l'air, et deux causes, la pression et la température combinées, déterminent la quantité d'eau dissoute. Lorsque par l'influence de ces deux causes l'eau se trouve dans un état parfait de dissolution, elle a la forme et la densité de l'air, et l'atmosphère alors conserve toute sa transparence. Mais, si l'une de ces deux causes, ou toutes deux à la fois, éprouve une diminution, l'air, abandonnant une certaine quantité d'eau, la force de quitter l'état élastique, la rend à son ancienne

forme, et la retient, soit par un reste d'attraction, soit par la légèreté résultant de la figure que prennent ses molécules. Ce sont ces molécules agglomérées dans un espace plus ou moins circonscrit qui font perdre à l'air sa transparence sous la forme de *nuages* ou de *brouillards*. — On connaît l'odeur souvent désagréable des *nuages* qui se résolvent en pluie, surtout durant les fortes chaleurs. La cause probable de cette odeur est le dégagement du gaz hydrogène carbonné, qui s'effectue en abondance pendant les ardeurs de l'été. Il est assez croyable que, s'élevant par sa légèreté dans l'atmosphère, ce fluide aériforme se combine avec les molécules aqueuses dont se composent les *nuages*, et qu'elles descendent ensuite sous la forme de brouillards dans les couches atmosphériques avoisinant la surface de la terre (v. *Pluie*). — En médecine, on donne le nom de *nuage* à la suspension nébuleuse qu'offre souvent l'urine chez l'homme malade, ainsi qu'à une tache légère de la cornée. *Nuage* se dit aussi figurément de tout ce qui obscurcit la vue, et qui empêche de voir distinctement les objets, et, plus figurément encore, on appelle *nuages* les doutes, les incertitudes et les ignorances de l'esprit humain : un *nuage* de poussière, de fumée ; les *nuages* de l'erreur, des préjugés, des passions, etc. — On a vu plus haut le sens propre du mot *Nuis*. Il se dit au figuré d'une entreprise ; d'un complot, d'une conspiration, d'un projet de vengeance qui se prépare, et qui est sur le point d'éclater. Dans la même acception, il signifie encore une multitude d'hommes, d'oiseaux, d'animaux venus par troupes. Sous le titre de *Nuées*, Aristophane publia une célèbre comédie, dans laquelle il mit en scène Socrate. Le chœur est composé de *nuées* personnifiées, et Socrate invoque ces déesses. Le poète fait par-là allusion à la hauteur des pensées de Socrate, et à l'obscurité qu'il lui reproche en disant qu'il est toujours dans les *nuages*. On a prétendu que cette pièce contribua à la condamnation de Socrate à la mort dépla-

nable du grand philosophe n'eut lieu cependant que 24 ans après la publication de la comédie d'Aristophane. Il est dit dans l'Histoire-Sainte qu'à la sortie de l'Égypte Dieu fit marcher à la tête des Israélites une *colonne de nuée*, qui était obscure pendant le jour et lumineuse pendant la nuit ; qu'elle leur servait de guide pour passer la mer Rouge et pour marcher dans le désert ; qu'elle s'arrêtait lorsqu'il fallait camper ; qu'elle se mettait en mouvement lorsqu'il fallait partir ; qu'elle couvrait le tabernacle, etc. Dans une dissertation intitulée *Hodeger* (le Guide), Toland a voulu prouver que ce phénomène n'avait rien de miraculeux. — A l'idée de *nuée*, avons-nous dit, se rattache celle d'élévation ; dans le sens figuré, cette idée accessoire devient presque la principale. Elever quelqu'un jusqu'aux *nuées*, c'est le louer excessivement ; faire sauter quelqu'un aux *nuées*, c'est l'impatienter, faire qu'il s'emporte ; tomber des *nuées*, c'est être extrêmement surpris et étonné, ou quelquefois embarrassé, comme on l'est quand on tombe de haut. On dit qu'un homme est tombé des *nuées* pour désigner un homme qui n'est connu ni avoué de personne sur la terre ; qu'un homme se perd dans les *nuées* en parlant de quelqu'un qu'il, dans ses discours et ses raisonnements, s'élève de manière à faire perdre de vue aux autres et à lui-même le sujet qu'il traite, ou ce qu'il a entrepris de prouver. Dans toutes ces phrases, l'idée d'élévation domine, celle de vapeurs a disparu, et on ne pourrait se servir ni de *nuée* ni de *nuage*, qui ne réveilleraient point cette idée d'élévation que l'on envisage principalement.

X. X.

**NUANCE.** Au propre, c'est la fusion, presque insensible et habilement ménagée des tons différents d'une même couleur, depuis le plus sombre jusqu'au plus clair ; c'est encore un assortiment des différentes teintes de la même couleur. Les avis sont partagés sur l'étymologie du mot *nuance*. Selon quelques-uns, on disait autrefois *nuage* avec la même signification, et de ce mot on a fait ce-

lui de *nuance*. Suivant d'autres, il faudrait remonter au terme latin *mutatio* (changement), d'où l'on aurait tiré d'abord *mutance*, et ensuite *nuance*. Quoi qu'il en soit, on entend généralement par *nuance* un mélange de couleurs plus ou moins bien assorties. *Nuancer*, en termes d'art ou de métier, c'est disposer les *nuances* d'une étoffe, d'une tapisserie, d'une broderie. En peinture, les *nuances* sont les transitions presque imperceptiblement graduées d'une couleur à une autre, ou du clair aux tons bruns. — Il suit de là que le mot *nuance*, au figuré, exprime parfaitement la différence fine, délicate, en quelque sorte invisible, qui se trouve entre les mots, les pensées, les mêmes espèces de choses, comme vertus, passions, etc. Le synonymiste doit s'attacher à saisir les *nuances* qui font qu'un mot diffère d'un autre. Il importe que le moraliste et le poète dramatique étudient avec soin les *nuances* si diverses de toutes les passions. Le style a aussi ses *nuances*, mais elles ne sont bien connues et convenablement mises en œuvre que par les grands écrivains.

CU.

NUBIE, vaste contrée de l'Afrique orientale, qui s'étend, entre l'Égypte et l'Abyssinie, du désert de Sahara aux rives de la mer Rouge, qu'elle borde sur une étendue de 220 lieues. Les parallèles extrêmes qui marquent sa latitude sont le 11° et le 24° degré nord. On peut évaluer à 54,000 lieues carrées de France la superficie de la région comprise entre ces limites. La Nubie septentrionale et centrale occupe dans sa surface peu de différence avec l'Égypte. Les terres plus élevées qu'ici offrent sur les deux rives du Nil une succession de petites vallées (*ouâdys*), de bouquets d'arbres et de champs, derrière lesquels se déploie l'immensité du désert. Quelquefois les vents déchainés en apportent le sable sur les collines qui bordent le fleuve, couvrent les champs cultivés, et changent en une solitude ce qui quelques heures auparavant présentait le plus bel aspect, ce sol que paraît une végétation splendide. La Nu-

bie méridionale est un pays bas, placé au pied du grand plateau de l'Abyssinie, dont il reçoit toutes les eaux. Il est arrosé par les deux Nils, qui y joignent leurs eaux, venues de sources lointaines; par l'Atbarah, l'ancien *Astaboras*; le March et quelques autres rivières. Dans le Sennâr, qui comprend presque toute cette région, des pluies périodiques, dont on se fait difficilement une idée, transforment le pays en un vaste marécage : tout voyage, excepté par la voie du fleuve, est interrompu. C'est aussi le temps des maladies. Ces pluies tombent à une période fixe : elles commencent vers le milieu de juin et ne cessent que vers la fin de septembre ; ce sont elles qui contribuent à rendre insalubre le climat du Sennâr et à infecter l'air et le sol du pays d'une multitude extraordinaire d'insectes, pour la plupart venimeux. — Comme en Égypte, le pays qui borde le golfe arabique est couvert de montagnes et entre-coupé de vallées habitées par des tribus nomades et d'autres qui vivent dans des grottes comme les anciens Troglodytes, qu'ils ont remplacés, car ce pays est compris dans la Troglodytique de Ptolémée. C'est là que vivaient les *Bedjas*, célèbres à une époque par leurs mines d'or, qui les rendirent très puissants ; et c'est encore là que vivent les *Ababdehs*, les *Bischârys*, les *Kababyehes* et les *Hallenqouâhs*. La chaleur est presque insupportable en Nubie depuis janvier jusqu'en avril, époque à laquelle le thermomètre centigrade s'élève à près de 50 degrés au-dessus de zéro. Il ne pleut jamais au nord du dix-septième parallèle de latitude : on se trouve la limite des pluies périodiques du tropique : aussi l'air est-il d'une extrême siccité et fort sain. La peste ne pénètre jamais au-delà de la seconde cataracte, qui est à cinquante lieues des frontières de l'Égypte, et elle est tout-à-fait inconnue au Dongolah. — En général, la culture dans ce pays est limitée aux rives des cours d'eau, surtout dans la partie basse du Nil. La Nubie produit du dourah (maïs), du coton, du tabac ; ses arbres sont principalement le sycomore, l'acacia,

le dattier, dont les fruits sont demandés partout sous les noms de *dattes d'Ibrim*, *dattes soulthané*. Les habitants de la Nubie septentrionale, de Dongolah jusqu'à la frontière de l'Égypte, ne labourent pas leurs champs après le débordement du Nil comme les Égyptiens. Les eaux du fleuve ne s'élèvent pas assez haut pour inonder tout le pays : il n'y a de canaux d'irrigation qu'en un petit nombre d'endroits, où la vallée atteint une assez grande largeur, et encore ces canaux sont-ils rarement assez pleins : de là vient la nécessité de se servir de roues pour arroser les terres. Les semailles commencent par le dourah, immédiatement après le décroissement des eaux. La moisson se fait en décembre et en janvier. On arrose ensuite une seconde fois la terre, puis on sème l'orge. Les troisièmes semailles ont lieu pour les céréales d'été. L'acacia, le tamaris, le palmier-doum et autres, les coloquintes, sont les végétaux le plus généralement répandus. Sur les montagnes pierreuses croît en grande quantité le séné, dont on exporte les feuilles médicinales en Égypte. Des vaches, des brebis, des chèvres, quelques buffles, composent le bétail peu nombreux des Nubiens; les riches seuls ont des ânes. On ne trouve de chameaux, comme animaux domestiques, que dans le Ouâdy-Seboua et chez quelques tribus arabes, tels que les Ababdehs, qui élèvent surtout des dromadaires. Le Suisse Burkhardt assure que sur les montagnes de l'est vit le bouquetin des Alpes. On aperçoit à l'ouest les troupes de gazelles du désert de Libye. Burkhardt remarqua aussi sur la rive occidentale une grande quantité de scarabées noirs, regardés comme venimeux. On voit beaucoup de perdrix dans les champs pierreux et sablonneux; sur les bords du fleuve se trouvent souvent des oies sauvages, des cigognes, des aigles (*rakham*) et des grues en grande quantité; mais l'oiseau qui abonde le plus est le moineau, l'effroi des Nubiens, dont il dévore au moins un tiers des récoltes. Burkhardt n'a vu nulle part en Nubie l'ibis, si souvent représenté sur les

temples égyptiens. On ne pêche pas dans le Nil, excepté aux deux premières cataractes. La plupart des grands animaux, tels que les éléphants, les rhinocéros, les lions, les tigres, les girafes, sont concentrés dans la partie méridionale. Il y a une particularité assez curieuse sous le rapport zoologique, c'est que le chat est originaire de Nubie; partout on trouve la hyène. Le crocodile habite les eaux, ainsi que l'hippopotame, mais ce dernier seulement dans les districts éloignés; la cigogne hante les habitations; l'autruche arpenté les déserts, et une multitude de vanneaux, de corneilles, de corbeaux, s'abattent de toute part. Nous avons déjà parlé des mines d'or des Bedjas; on ne sait rien sur leur état actuel, mais il paraît qu'elles sont abandonnées depuis long-temps. — Toute la population de la Nubie, depuis Mahass jusqu'à Syène (*Assouan*), sur un espace de 750 kilomètres, et d'un kilomètre à deux kilomètres, quelquefois quatre de largeur, se monte, dit Burkhardt, à cent mille âmes environ. Si on ajoute à cela la population du Sennâr, que M. Cailliaud évaluait à 300 mille âmes, les tribus errantes, où l'on peut compter encore cent mille individus, on aura un total de 800 mille à un million d'habitants. La race nubienne est forte, musculeuse; elle a les traits du visage délicats et un peu plus petits que ceux des Égyptiens; la lèvre supérieure est nue, et il ne croît qu'un peu de barbe sous le menton. Les femmes sont généralement belles, laborieuses, chastes; elles se livrent aux soins de la vie domestique, et c'est sur elles que repose presque tout le travail des champs. Les Nubiens les achètent à leurs parents. Le prix d'une femme est ordinairement, chez les Kénous, de 12 mahbous ou 36 piastres (88 francs). Les hommes se distinguent par un grand nombre de qualités, qui n'ont pas été assez remarquées; ils sont probes, nullement enclins au vol, comme tous leurs voisins, et surtout les nègres. Ils sont très hospitaliers, excepté les Kénous ou Barabras, et les habitants de Sukkot. Burkhardt les dit audacieux,

entreprenants, braves, fidèles, et il pense que s'ils vivaient sous une autre constitution, ils deviendraient bientôt pour les Égyptiens de redoutables voisins. Les Nubiens construisent leurs habitations en terre ou en pierrctendre, et toujours dans les lieux élevés. Leur vêtement se compose, au nord de Derr, d'une chemise de lin ou d'étoffe de coton bleu; au sud de Derr, à Sukkot et à Mahass, les deux sexes vont presque entièrement nus; et ont à peine une ceinture autour du corps. Ils se parent d'aillens de bracelets et de boucles d'oreilles, et ne sont presque jamais sans armes : chacun porte au moins un couteau attaché au bras sous la chemise, de manière à pouvoir le tirer à chaque instant. Leurs lances sont terminées par des pointes de fer : elles ont cinq pieds de longueur. Leur bouclier est fait en peau d'hippopotame, et leurs sabres sont ordinairement de fabrication allemande. Ils se nourrissent principalement de dattes et de dourah; la viande est un aliment très rare, même pour les chefs; une bière nourrissante, faite de dourah et appelée *bousa*, et de l'eau-de-vie de dattes, sont leurs boissons principales. Les hommes comme les femmes s'occupent à filer la laine et le coton; ils fabriquent de gros tissus en laine, et, chose non moins importante, ils cultivent soigneusement les terres. Malgré cela, un grand nombre de Nubiens du nord quittent leur pays pour venir au Kaire se faire portiers ou porteurs d'eau. Ce peuple a une passion extrême pour le tabac : il le fume ou le mâche avec du natron, espèce de sel qui excite en cette occasion une salivation extraordinaire. Les femmes fument et chiquent comme les hommes. Les uns et les autres se graissent les cheveux avec de l'huile de palmier-christi. On en voit qui, pour ne pas déranger l'ordonnance de leur tête crépue, se grattent avec un long instrument de bois dans les parties où leurs mains ne pourraient atteindre sans occasionner quelque désordre. D'un tempérament sec, sobres et laborieux, les Nubiens sont sujets à peu de maladies;

le ver solitaire est cependant assez fréquent parmi eux. Quel que soit le cas de maladie, les moyens curatifs sont très simples et toujours les mêmes pour eux, ainsi que pour leurs animaux : c'est l'huile bouillante et le fer rouge appliqué à l'épine dorsale. Leurs enfans sont quelquefois soumis, quoique bien portants, à l'application du fer rouge; et la suppuration de la brûlure, entretenue pendant un certain temps, par des frictions ou un séton, leur assure, à ce qu'ils croient, une santé à toute épreuve. Les femmes nubienes confectionnent des ouvrages de toute grandeur en paille et en feuilles de dattier : elles en font des paniers, des couffes et autres objets semblables, utiles à leur ménage. Elles donnent généralement à ces paniers la forme de ceux que l'on trouve journellement dans les tombeaux de Thèbes, et ils sont aussi artistement faits, avec des couleurs bigarrées en rouge, bleu, noir et jaune. Ces ouvrages sont aussi envoyés à Syène pour y être vendus ou échangés contre des grains : ce sont, avec quelques tissus, les seuls produits industriels que les Nubiens exportent à l'étranger. Le commerce n'a pour eux aucun attrait. — Excepté parmi les tribus arabes, au Sennâr, où l'on parle un arabe très pur, aillens on se sert de divers dialectes particuliers. La religion unique est le mahométisme. La Nubie, jadis divisée en plusieurs états indépendants, dont le principal était le Sennâr, se trouve aujourd'hui presque entièrement soumise au pacha d'Égypte, qui l'a fait occuper par ses troupes en 1821. — *Souâkîm*, port très fréquenté, qui s'étend sur les bords de la mer Rouge, et en partie dans une île, est le seul endroit de quelque importance qui ne se trouve pas dans le bassin du Nil; il a 8,000 habitants. Si l'on quitte l'Égypte, et que l'on remonte le Nil, on trouve d'abord *Derr*, qui a 3,000 habitants, à peu de distance duquel on arrive à *Ibrin*, la *Primis* des anciens; mauvais village qui était jadis une ville fort importante; puis *Marakah* ou *Nouveau-Dongolah*, fondée par les Mamelouks



échappés au massacre; *Dongolah*, qui n'offre que des débris de son ancienne splendeur; *Chendy*, rendez-vous des caravanes qui se dirigent vers l'Égypte et la Mecque; *Halfay*, où se réunissent les deux Nils; et enfin, sur les bords du Bahr-el-Azrek, l'un d'eux, *Sennâr*, bâtie sur une éminence, et qui compte de 8 à 9,000 habitants. Tous les endroits que nous avons cités précédemment en ont de 3 à 7,000. — La Nubie forme une partie de *L'Ethiopia supra Egyptum* de Ptolémée. Quelques écrivains pensent qu'elle a été le berceau de la civilisation égyptienne. C'est là que florissait avant Thèbes, Méroé, capitale d'un royaume puissant; et encore aujourd'hui, on trouve épars sur les deux rives du grand fleuve d'éclatants témoignages de l'ancienne splendeur de ces contrées. A Kalabehé, à Méharrakah, à Solih, on voit d'immenses ruines de temples, de pyramides, qui excitent l'admiration, quoiqu'elles soient loin d'atteindre à la magnificence de celles d'Ebsamboul, que Burkhart regarde comme plus belles que toutes celles de l'Égypte. Jusqu'au temps d'Auguste, la Nubie resta pour ainsi dire inconnue. L'empereur y envoya Pétionius, qui conquit plusieurs cités, et même Nabata, la capitale du pays. Les Barbares reconquirent leur territoire, et tout reentra dans l'oubli, jusqu'à la conquête des Arabes. Alors, la Nubie servit de refuge aux chrétiens, fuyant devant l'islamisme, et la population entière se convertit même à la religion du Christ, qui disparut vers le <sup>xiv</sup> siècle. L'Europe savante doit la connaissance de la Nubie aux dernières années du <sup>xviii</sup> et aux premières du <sup>xix</sup> siècle. L'homme qui a le plus fait pour la géographie de ces contrées est un de nos compatriotes, que nous citons ici avec orgueil, M. Frédéric Caillaud, de Nantes. Après lui, on ne doit pas oublier Legh, Burkhart, Leigh, Belzoni, Waddington et Hoskins.

ALFRED DESMOND.

**NU, NUDITÉ.** Quand la corruption des mœurs se fut répandue parmi les hommes, et qu'ils eurent outragé la belle

chasteté de leurs corps nus par des vices et des excès de toute sorte, honteux de leurs désordres, ils se dégoûtèrent surtout d'en voir sur eux les traces, et sentirent le besoin de se donner une apparence de pudeur : ce fut là un des premiers mensonges que convinrent d'ériger en vertus les sociétés naissantes. Les désirs lubriques, loin de s'éteindre, se rallumèrent plus ardents que jamais par les légers obstacles qu'on feignit de leur opposer. Le secret, la solitude, l'hypocrisie, prêtèrent de nouvelles séductions et des charmes jusqu'alors inconnus aux voluptés infâmes. En cachant sous des voiles, par une sorte d'instinct de coquetterie, ce qu'ils aimaient à découvrir, les hommes et les femmes purent déguiser les infirmités sans nombre auxquelles leur nature devint sujette, et faire valoir, en les montrant à demi, les avantages de leur beauté physique. — On trouvera dans l'histoire de tous les peuples du monde une époque où ils ne durent pas connaître l'usage des vêtements. Les féroces Pélasges et les grossiers Hellènes, d'où sortirent ces Grecs auxquels se rapporte toute civilisation, n'étaient que des sauvages nus, comme les habitants des îles et du continent de l'Amérique. — L'art de fabriquer des tissus appartient dans le principe, d'une manière exclusive, aux nations les plus policées; et avant que les produits de la vieille industrie asiatique fussent devenus des objets d'échange et de commerce, les populations, errantes sur la terre, vécurent dans un état de nudité complète; et conservèrent long-temps leurs mœurs incultes. Plus tard, les hommes commencèrent à cacher certaines parties de leur corps avec des feuilles, des nattes de joncs et des roseaux, des plumes, ou les peaux des bêtes féroces qu'ils tuaient à la chasse. Mais la simplicité des anciens âges disparut, et fit place au luxe, à la mollesse, aux habitudes d'une vie plus régulière et plus tranquille. Alors les riches et les puissants portèrent, comme marque de distinction, de larges pièces d'étoffe teintes en vives couleurs, et sim-

plement drapées. Leurs femmes, par un instinct de coquetterie ou de pudeur, voilèrent et parèrent leur nudité. Les esclaves seuls, les athlètes, les lutteurs, continuèrent à aller nus. — Dans les plus anciennes traditions religieuses, la nudité primitive du genre humain est consacrée sous un aspect plus ou moins moral. Certaines cérémonies du paganisme, qui reconnaissait l'empire souverain de la chair, et lui soumettait même, comme on sait, tous les dieux de son Olympe, les fêtes de *Vénus*, les *Lupercales*, etc., étaient célébrées par des prêtres et des prêtresses nus. Dans le christianisme, au contraire, où la chair est sans cesse combattue et niée, la nudité de Jésus, des apôtres, des martyrs et des confesseurs, n'est représentée que pour recueillir en nous le sentiment de la misère humaine, des souffrances et des mortifications. — Chez les Juifs et les Demi-Juifs, il y avait des sectes qui ne voulaient adorer Dieu qu'en se dépouillant de tous leurs habits : tels furent, dit-on, les adamites et les abéliens, qui s'assemblaient tous nus pour chanter les louanges de Dieu, et renonçaient au mariage. Il n'y a plus dans l'ancien monde que certains moines de la religion de Mahomet et des prêtres de l'Inde qui persistent à demeurer nus. M. Delacroix a peint un tableau où figurent ces fanatiques personnages. Dans l'état de notre civilisation moderne, ce serait attenter aux mœurs que se permettre d'aller nu en public ; et nos lois de police ont des peines pour ceux qui voudraient pratiquer cet antique usage. — L'étude du corps humain est indispensable aux artistes ; ils doivent connaître le nu, et s'exercer à le dessiner long-temps d'après nature : ce fut ainsi que les peintres et les sculpteurs grecs parvinrent à produire des chefs-d'œuvre qu'on admirera toujours. Wieland, qui connut si bien l'antiquité, nous a laissé sur les beaux-arts en Grèce, et en particulier sur l'étude du nu, un curieux passage que nous allons citer. « Les artistes grecs, dit-il, avaient sans contredit sous les yeux une belle nature ; mais

ils avaient mieux que cela, ils avaient plus de liberté, plus d'occasions de contempler, d'étudier, de copier les beautés que leur offrait cette nature, que n'en aurait jamais les artistes modernes. Les gymnases, les luttes nationales, le concours pour le prix de la beauté à Lesbos, à Ténédos, dans le temple de Cérès en Arcadie ; les jeux de Sparte, où les jeunes gens et les jeunes filles se présentaient dans une nudité complète ; ce célèbre temple de Vénus à Corinthe, dont Pindare ne rougit pas de chanter les prêtresses ; les danseuses thessaliennes, qui dansaient nues aux banquets des riches, toutes ces occasions de voir de jolies formes dépouillées de voiles, dans des attitudes animées, en groupes gracieux, embellies par le désir de briller, devaient familiariser l'artiste avec toutes les variétés du beau. En outre, la Grèce, et surtout Athènes, regorgeait, depuis les institutions du sage Solon, de ces femmes qui vivent du revenu de leur beauté, et ne se font aucun scrupule de se prêter aux progrès de l'étude du nu. Elles étaient en si grand nombre qu'un certain Aristophane de Byzance, dans le *Catalogue raisonné* qu'il fit de ces desservantes du culte de Vénus, en comptait à Athènes 130 qui portaient le même nom. Toutes ces nymphes florissaient dans le même siècle que les arts. Lais, la plus belle et la plus célèbre d'entre elles, se faisait une gloire de servir de modèle aux peintres. La belle Théodora, maîtresse d'Alcibiade, se prêtait volontiers à montrer aux artistes et aux amateurs du beau ses charmes les plus secrets ; et Socrate vint lui-même, accompagné sans doute de Xénophon, qui le raconte, contempler cette facile beauté, qu'on lui avait dit être incomparable. Les mœurs des Grecs, si éloignées des nôtres, expliquent toutes ces choses. Chez nous un avocat qui s'aviserait de découvrir le sein de sa cliente pour émouvoir ses juges améliorerait assez peu sa cause ; c'est en vain qu'il s'appuierait de l'exemple du célèbre avocat athénien Hypérides, qui se servit avec succès de

de moyen en faveur de la belle Phryné : il serait blâmé ouvertement, quelque disposés que fussent d'ailleurs les magistrats à reconnaître en particulier la validité de cette forme oratoire. Cette Phryné cachait d'ordinaire avec soin ses attraits : il était difficile de pénétrer autrement que par la pensée au-delà des vêtements qui les dérobaient aux regards. « Un jour, dit l'historien Athénée, c'était la fête de Neptune à Eleusis, elle éloigna tout mystère, se dépoilla de ses voiles, et livra aux regards ardents d'une multitude immense ce qu'elle cachait d'ordinaire avec tant de soin. Phryné entra nue dans la mer, s'y plongea, et en sortit à la vue de tout un peuple. » Athénée assure que le sculpteur Praxitèle, frappé de ce spectacle, l'éternisa par cette statue célèbre, connue sous le nom de la *Vénus de Gnide*. Cette même courtisane servit de modèle à Apelle lorsqu'il peignit la *Vénus anadyomène* : d'autres assurent que ce fut la belle Compaspe. Zeuxis réunit dans son *Hellène* les charmes des plus jolies filles qu'il put rencontrer. Enfin, les plus grands maîtres de l'art antique cherchèrent la beauté dans la nature avant d'arriver à composer leur idéal divin. — Dans le langage des artistes, le mot *nu* n'exprime que l'idée du beau et l'étude des formes humaines. On dit *indiquer, prononcer, dessiner*, rendre avec mollesse le *nu* ; ou bien cet artiste ne connaît pas assez le *nu* ; ces draperies ne caressent pas assez le *nu*, etc. — Il serait ridicule d'affecter une certaine prudence en face des produits de la statuaire, qui sont et doivent être plus souvent des images nues. Cependant, en 1834, MM. les membres de l'Institut voulurent censurer un groupe en marbre de M. Pradier, qui représentait les jeux d'un satyre et d'une bacchante. M. Victor Hugo écrivit à ce sujet un article qui est demeuré inédit, mais dont nous allons citer quelques lignes. « Il paraît que le charmant groupe de M. Pradier a quelque peu effarouché la pudeur de ces vertueux gendarmes des arts qui gardent les portes du musée sous le nom de mem-

bres du jury d'examen ; on a peine à croire parçille chose. Il serait curieux que le soleil de juillet, qui devait faire mûrir la liberté pour tout, pour l'art comme pour le reste, n'eût servi qu'à faire reverdir la fameuse théorie des feuilles de vigne ! Si cela était, il y aurait plus d'une chose bouffonne, et plus d'une chose sévère à écrire sur la prudence appliquée aux arts, sur ce scrupule burlesquement pudibond, qui oublie tout ce qu'il y a de chaste dans la nudité, et qui ne tendrait à rien moins qu'à retrancher de l'antiquité profane Daphnis et Chloé ; de l'antiquité sacrée, Adam et Ève, etc. Et néanmoins, la théorie des feuilles de vigne a reverdi dernièrement pour le *Spartacus* de M. Foyatier, aussi bien que pour la singulière statue de lord Wellington. Il eût certes mieux valu prescrire à l'artiste de sculpter un coin de draperie pour voiler son œuvre que de la décorer de ce ridicule et risible accessoire. — Le mot *nu*, en architecture, s'entend des surfaces unies d'après lesquelles on détermine la saillie des ornements : ainsi, on dit qu'un pilastre doit excéder le *nu* du mur d'un édifice de tant de parties du module ; que les moulures d'un architrave, d'une corniche, doivent avoir telle ou telle saillie au-delà du *nu* de la frise. — En peinture et en sculpture, on appelle *nues* toutes les parties des figures, ou les figures entières qui ne sont pas couvertes de draperies ; dans un autre sens, on dit d'un tableau qu'il est *nu* lorsque sa composition est pauvre, qu'il manque de détails, ou n'est pas assez meublé de figures. Les *nudités* sont des figures qui ne sont pas couvertes de draperies, principalement sur les parties qu'on est dans l'usage de cacher ; ce mot s'applique surtout aux figures de femmes, aux images de Vénus et des nymphes. L'Albane, le Titien, Jules Romain, peignirent beaucoup de nudités lascives pour obéir au goût des princes et des grands personnages de leur temps.

A. FILLIOUX.

**NUIT** (myth.). Cette divinité, toute cosmogonique, fille d'Ouranos (le ciel)

et de Ghè (la terre), ou, selon Hésiode, du Chaos, mais sans mère, fut la première à laquelle les peuples de l'antiquité aient rendu de concert un culte solennel. Les Phéniciens, les Arabes, les Égyptiens, l'honoraient déjà depuis un temps immémorial à l'époque où son culte passa à Delphes et à Mégare. Elle y eut des oracles qui furent regardés comme les plus anciens de la Grèce. Le respect qu'on eut pour cette divinité mystérieuse était fondé sur la raison. Peu de temps après sa présence sur la terre, l'homme eut comme un souvenir vague d'un chaos préexistant, c.-à-d. d'un immense mélange de tous les éléments confondus, masse effroyable, informe, inerte, d'où la vie était absente; prodigieux amas de je ne sais quoi flottant dans l'abîme du vide, et sur lequel gisaient les ténèbres, ou plutôt une nuit universelle, impénétrable, invisible, sans fin, jusqu'au moment où ces mots, dans une langue ineffable, retentirent dans les profondeurs de l'espace : « Que la lumière soit ! » Alors parurent ces légions de soleils dont l'attraction, force mystérieuse innée dans eux, formula, avec la matière indigeste et froide du chaos débrouillé, ces sphères opaques roulant autour d'eux dans des cercles concentriques, et d'un diamètre souvent incommensurable, et sur lesquels leurs rayons d'or répandirent à flots la couleur et la vie. Ce fut alors que la lumière, communiquant sa vertu si puissamment attractive à une matière plus brute qui la garda en partie, tous les corps, particulièrement les corps célestes, s'attirèrent entre eux par une espèce d'amour, et leur donnèrent comme une vie que l'homme appela *mouvement*. Tel est peut-être la cause de cet inexplicable phénomène, de cette locomotion universelle des choses inanimées, dans la création. Ce fut cette même Nuit qui dormait dans le sein du chaos, et qui précéda de toute éternité sans doute la lumière, que les graves Égyptiens adoraient comme le principe des choses créées, Orphée apporta dans la Grèce, des mystérieuses hypogées de Memphis,

le culte de cette divinité. Dans le riant pays des Hellènes, peuple neuf, dominé par les sens et l'imagination, il n'y eut que les initiés, les mystagogues, les orphiques, secte pure, égyptique par ses rites, ne vivant que de fruits, ayant en horreur les sacrifices sanglants, qui eussent conservé le culte intellectuel de la déesse Nuit. Le profane vulgaire ne l'adora que sous l'aspect le plus matériel : ainsi que les anciens Perses, il la redoutait. Toutefois, Hésiode reproduisit dans ses harmonieux hexamètres la cosmogonie asiatique et égyptienne. Nul doute qu'il n'ait lu le Phénicien Sanchoniaton, qui lui-même la tenait, comme il le dit, d'un prêtre de Jéhovah. Ainsi s'exprime le poète grec : « Or, du chaos, l'Èrèbe et la Nuit noire furent engendrés, et de la Nuit, l'Éther et le Jour naquirent. Elle les mit au monde après les avoir conçus, mêlée par amour à l'Èrèbe. » N'est-ce pas là la hiérarchie de la création telle qu'elle est dans le *Bereshit* (la Genèse) de Moïse. On sait qu'en phénicien et en hébreu *herab* signifie *nuit* et *couchant*. Les Hellènes transplantèrent ce mot dans leur langue avec le culte de la divinité qu'il caractérise. Hésiode poursuit ainsi : « Tout d'abord, la Terre engendra le Ciel, son égal à elle-même, afin qu'il l'environnât tout entière, et qu'elle fût la demeure inébranlable des dieux fortunés. » N'est-il pas dit aussi dans Moïse que le ciel fut formé après la terre ? Mais bientôt, le poète laissant la sévère cosmogonie, retombe dans les écarts, écarts toutefois si pleins de sens de l'imagination grecque. Selon le poète, la Nuit, par sa couleur sombre, sa froide haleine, ses voiles de deuil impénétrables, son effrayant silence, doit être aussi la mère de tout ce qu'il y a de funeste sur la terre. Alors, il continue ainsi : « Et la Nuit enfanta l'odieux Destin, et la Parque noire, et la Mort, et elle enfanta le Sommeil ; et elle enfanta le peuple des songes : or, la Nuit, obscure déesse, les enfanta tous sans avoir dormi avec nul être. Ensuite, elle mit au jour Momus (le blâme), la Misère pleine de maux,

et les Hespérides, auxquelles sont confiées les belles pommes d'or, au-delà de l'illustre Océan, et leurs arbres fructueux; et elle engendra les Parques, ces cruelles déesses distributrices des destinées, Clotho, Lachésis et Atropos, qui répartissent aux mortels qui naissent le bien et le mal, qui poursuivent les transgressions des hommes et des dieux, déesses dont la terrible colère ne cesse qu'elles n'aient tiré une cruelle vengeance de ceux qui ont failli. Et la Nuit enfanta la funeste Némésis, fléau des hommes sujets à la mort, et après, elle mit au monde la Fraude, la Concupiscence, la Vieillesse qui tue, et la Discorde à l'âme tenace. « On donnait encore pour époux à la Nuit, l'Achéron, le fleuve sans joie, comme signifie son nom. De ces lugubres amours, naquirent les Furies. On ajoutait quelquefois au nom de la déesse les épithètes flatteuses d'Euphronée, d'Eubulie, ou bonne conseillère. « La nuit porte conseil, » disons-nous : c'est un proverbe très connu. — Aristophane a coloré des vives nuances de la poésie le système cosmogonique du Phénicien Sanchoniaton, qui prétend que « le Temps pondit un œuf, et que le monde en naquit. » Figure orientale qui peint merveilleusement la forme ovoïde des sphères célestes. Le plaisant auteur des *Nuées*, le persifleur de Socrate, montant sur le trône d'Homère, nous représente la Nuit, déesse étendant ses vastes ailes et déposant un œuf dans le sein de l'Èrèbe, d'où sortit l'Amour aux ailes dorées. Il y a quelque chose de la colombe sacrée, de l'Esprit-Saint dans cette peinture. Encore un poète grec, un poète profane dans les oreilles duquel sont tombées de la montagne sainte des émanations bibliques. Les Grecs, plus à l'orient que l'antique Ausonie, avaient fixé l'empire de la Nuit vers les peuples occidentaux de l'Italie, chez les Cimmériens, dans le pays desquels ils pensaient que cette déesse tenait sa paisible cour; depuis, et avec plus de raison, on le fixa à l'extrémité de l'Espagne, derrière le mont Atlas, dans la patrie des Hespérides, où en effet l'astre du jour paraît se

plonger et disparaître dans le vaste océan Atlantique. Les Romains étaient tellement persuadés que le soleil achevait sa carrière dans les mers qui baignent ces plages, qu'ils pensaient être les extrémités de la terre, qu'un auteur, Posidonius, assurait qu'on entendait dans le détroit de Gades, aujourd'hui Gibraltar, le frémissement des ondes lorsque le char de ce dieu s'y précipitait. D'ailleurs, les plaines silencieuses de l'Hespérie, dont le nom grec veut dire *soir*, devaient être nécessairement le palais de la Nuit, d'où elle sortait à des heures réglées, montée sur un char d'ébène, emportée par deux chevaux noirs, ou deux hiboux, pour fournir dans les cieux, ainsi que le dieu du jour, sa course accoutumée. Quelques poètes grecs l'ont placée dans les profondeurs du Tartare, assise entre deux de ses enfants, le Sommeil et la Mort; elle en sortait, selon Hésiode, au coucher du soleil, par un porte de fer qui donnait sur les plages de l'Hespérie, accompagnée du Sommeil seulement. On voit que, quelques siècles avant ce poète, Hercule avait déjà dressé au bord de l'océan Atlantique ses deux fameuses colonnes; la navigation avait déjà fait d'immenses progrès, et cela en peu d'années. L'expédition des Argonautes est une grande époque de ces temps antiques. On immolait à la Nuit des brebis noires, comme à une divinité infernale. « En effet, dit César dans ses *Commentaires*, les Germains et les Gaulois, leurs imitateurs, supputaient la mesure du temps par nuits et non par jours, parce qu'ils croyaient tous, dit cet historien illustre, être descendus de Platon. » C'était le sacrifice qui était le plus agréable à la sombre déesse; c'est celui que Virgile lui fait offrir par Enée, aux portes de l'Averne, dans son épopée sur ce héros. Le coq, dont le clairon trouble le silence nocturne, était au nombre des victimes de bas prix que lui offrait le peuple. Le hibou, ennemi du jour et l'amant né des ténèbres, lui était consacré. Cette divinité, tour à tour, selon l'état de l'atmosphère, ou triste ou brillante, ou sombre ou majestueuse, dnt,

dans ses attributs, exercer plus que le Soleil même l'imagination des poètes, des peintres, des statuaires de l'antiquité. Tantôt ils la représente debout sur un char, avec un voile constellé, voltigeant aux brises, et qu'elle retient de ses deux mains. Ce char, comme nous l'avons dit, était emporté par deux ou quatre chevaux noirs, silencieux, mais aux yeux brillants d'un feu sombre, ou par deux hiboux qui voient clair dans les sentiers ténébreux de l'immense espace. Il faut faire attention que la course de la déesse est dirigée vers l'Occident, bien qu'elle tourne la tête vers l'Orient, qu'elle semble regarder avec satisfaction, parce qu'elle le laisse plongé dans l'obscurité. Tantôt un enfant la précède tenant un flambeau près de s'éteindre, c'est le Grépuscule. Quelquefois, elle fuit avec précipitation devant le char de l'Aurore, ou du Soleil. Tantôt elle vole rapidement dans l'étendue étoilée avec de grandes ailes semblables à celles de la Victoire, tandis que, sur un bas-relief de la villa Borghèse, de frêles ailes de papillon frémissent sur ses épaules. On lui donne aussi, par un contraste qui se justifie, les tristes et membraneuses ailes d'une chauve-souris. Rubens l'a ainsi peinte, couvrant de ses ailes déployées la reine Marie de Médicis. Michel-Ange aussi traita ce sévère sujet : il sculpta la Nuit à Florence : on dit que c'est une œuvre magnifique. Sur des sardoines et jaspes antiques, on la voit d'une main retenant la pointe de son voile, que gonflent probablement les brises du soir, et, de l'autre, laissant comme tomber un bouquet de pavots sur la terre. Deux étoiles sont placées sur sa tête, sans doute celle du soir et celle du matin, que les anciens ignoraient être la même. Un vieillard, une femme et un enfant qui la suivent semblent, par l'état de leur paupières abaissées, céder à l'influence de l'assoupissant bouquet. Elle est représentée quelquefois nue, mais avec des ailes de chauve-souris, ce qui la fait reconnaître; quelquefois simplement couronnée de pavots, quelquefois avec une

draperie volante d'un bleu foncé, et renversant un flambeau vers la terre, image du jour qui s'éteint devant elle. Rarement est-elle représentée endormie; c'était dans l'art romain, l'art grec s'en serait donné de garde. Enfin, les spectacles doux, imposants, ou gracieux ou sévères que nous offre la Nuit, qui, grâce à la foule des étoiles et à la Lune, la sœur du Soleil, n'est pas l'absence totale de la lumière, sont si variés qu'ils ont fourni aux poètes et aux peintres de toutes les nations des tableaux infinis et ravissants comme ses phénomènes. La Nuit n'est plus chez nous un divinité infernale, c'est la déesse des amants. **DIANE-BARON.**  
**NUIT**, temps durant lequel le soleil demeure sous l'horizon. *Nuit* vient du latin *nox*, *noctis*, fait du grec *nux*, *nuktos*. *Nuit* est l'opposé de *jour* : le premier de ces mots désigne les ténèbres, l'obscurité, comme le second la clarté, la lumière. — Sous l'équateur, la nuit est égale en durée au jour. A l'époque des équinoxes, la nuit est égale au jour sur tous les points du globe. Dans l'hémisphère que nous habitons, la nuit est plus longue que le jour depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à celui du printemps; c'est tout le contraire depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à celui de l'automne. L'hémisphère méridional subit à cet égard une loi inverse du nôtre (*v. Jour*). — Les anciens Gaulois et Germains divisaient le temps, non par jour, mais par nuit : c'est encore l'usage des Arabes. On voit dans l'*Encyclopédie* de Chamber's que les premiers Anglo-Saxons comptaient aussi par nuits. Les langues du Nord conservent des traces de cette manière de diviser le temps. Dans les livres de l'Ancien-Testament, la nuit se prend figurément pour les temps d'affliction et d'adversité, comme lorsque le psalmiste s'écrie : *Probasti cor meum et visitasti nocte*. Quelquefois, la nuit c'est la mort elle-même; les enfants de la nuit sont les gentils, etc. — La nuit, dans la langue du poète, remplacée l'obscurité, les ténèbres, les mystères impénétrables : « Ce bois formait

une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer (Fénelon). » « Le ciel, dans une nuit profonde, se plait à nous cacher ses lois (Rousseau). » — Souvent, dans les vers, au lieu de la mort, on dit la *nuit* du tombeau, l'éternelle *nuit*. — La nuit des temps rend bien la profonde obscurité qui nous dérobe la connaissance certaine des vieilles époques de l'histoire. — Le mot *nuit* s'emploie proverbialement dans plusieurs phrases familières : la *nuit*, tous les chats sont gris : c'est comme si l'on disait qu'on ne distingue rien dans l'obscurité. Se mettre à la *nuit*, c'est se mettre en route au risque d'être surpris par la nuit. Passer une *nuit* blanche, c'est ne pas fermer l'œil de toute la nuit. — Adverbialement, *nuit et jour* ou *jour et nuit*, signifie *toujours*, sans discontinuer. — En vénérie, on dit d'un cerf qu'il fait sa *nuit* lorsque cet animal, dès que la nuit tombe, sort des demeures et va aux gagnages ou pâturages jusqu'au lendemain matin. MAURICE DAILLANT.

**NULLITÉ** (jurisprudence). Vice ou défaut qui rend un acte nul ou de nulle valeur. On distingue deux espèces de *nullités* : l'une provient de la forme vicieuse des actes, l'autre du fond. Il y a *nullité* de forme dans un acte quand il y manque quelque chose pour le rendre probant et authentique. La *nullité* d'un acte, quant au fond, existe quand celui qui s'oblige n'en a pas la capacité, ou bien quand l'engagement qu'il contracte est prohibé par les lois. Les légistes reconnaissent encore des *nullités* de droit et des *nullités* d'ordonnance ou de coutume. Les premières sont celles qui sont prononcées par les lois, comme la *nullité* de l'obligation d'un mineur qui est lésé. Les secondes sont celles qui résultent de quelque disposition d'ordonnance qui ordonne de faire quelque chose à peine de *nullité*; on appelle aussi ces dernières *nullités de procédure* (v. ACTES, FORME, FORMALITÉ, PROCÉDURE). Le mot *nullité* a fini par se naturaliser comme tant d'autres dans la langue usuelle : il emporte avec lui l'idée de négation absolue. On s'en sert pour caractériser l'a-

néantissement, le défaut de talents, la stérilité de l'esprit, la faiblesse du caractère, l'inaction ou l'impuissance d'une personne. Quand on dit qu'un homme est tout-à-fait *nul*, on fait entendre clairement qu'il n'a ni talent, ni vertu, ni caractère. Dans le jargon politique moderne, qui ne tergiverse guère dans l'appréciation des hommes, *nullité* est souvent le contraire de *capacité*. Veut-on ravalier un homme d'état, on en fait une *nullité* complète aussi lestement qu'on en ferait un besoin une haute *capacité*. Pour rester dans le vrai, en nous réservant, nous dirons qu'au train dont vont les choses, il est facile de voir que les hautes *capacités* sont rares, mais qu'en revanche les *nullités* abondent. Malheureusement, on ne peut rien attendre d'une majorité de *nullités*. — *Nullité*, terme d'arithmétique : on nomme ainsi le signe (•) formé de deux guillemets, et qui, à la place qu'il occupe, indique absence totale de valeur. Cu.

**NUMA-POMPILIUS** (deuxième roi de Rome), né à Cures, principale ville des Sabins, y vivait heureux, tranquille, et oublié, cultivant lui-même ses terres, se livrant à l'étude des sciences, s'occupant surtout de philosophie. Son mariage avec Tatia, fille de Tattius, collègue de Romulus, n'avait pu même l'engager à quitter sa retraite. Cependant, lorsque, après une année d'interrègne, les Romains, s'étant lassés d'obéir à leurs rois, firent les sénateurs à recourir à une élection pour remplacer Romulus, Numa fixa leur choix par ses vertus. Des ambassadeurs furent chargés d'aller lui annoncer la décision du sénat. Cette nouvelle, dit Plutarque, le troubla sans le déconcerter; il représenta aux envoyés qu'il était dangereux pour un homme habitué à la solitude de passer brusquement à une position si différente. — « J'ai été nourri et élevé, ajouta-t-il, dans la discipline dure et austère des Sabins; et, hors le temps que je donne à étudier et à connaître la Divinité, je ne m'occupe qu'à cultiver la terre et à nourrir des troupeaux. Si l'on croit voir en moi quel-

que chose d'estimable, ce sont toutes qualités qui doivent m'éloigner du trône : l'amour du repos, une vie retirée et appliquée à l'étude, une extrême aversion de la guerre et une grande passion pour la paix. Me sèrait-il, entrant dans une ville qui ne retentit que du bruit des armes, et ne respire que les combats, de vouloir enseigner et inspirer le respect des dieux, l'amour de la justice, la haine des violences et de la guerre, à un peuple qui semble désirer beaucoup plus un général qu'un roi. » Ce refus ne fit que redoubler les instances des députés ; ils le conjurèrent de ne pas exposer Rome aux horreurs d'une guerre civile en rejetant le sceptre qui lui était offert ; enfin, son père, ses plus proches parents, ses amis les plus intimes, ayant joint leurs prières à celles des ambassadeurs, Numa ne résista plus et se mit en marche vers Rome. Au récit de la modestie dont il avait fait preuve, le sénat et le peuple sortirent à sa rencontre. « Ils comprenaient, dit à ce sujet Denys d'Halicarnasse, qu'il devait y avoir un grand fonds de sagesse dans un homme capable de refuser la royauté, et qui regardait avec indifférence, et même avec mépris, ce que le reste des hommes considère comme le comble de la grandeur et de la félicité. » Ce fut l'an de Rome 39<sup>e</sup> (714 avant J. C.) que Numa monta sur le trône : il était âgé d'environ 40 ans. — Autant qu'il le put, il conserva la simplicité modeste de sa vie passée. N'ayant point les qualités guerrières de son prédécesseur, il chercha à se distinguer par des vertus pacifiques, et, inspirant à son peuple l'amour du travail et de la frugalité, il mérita d'être placé au rang des plus grands monarques : aussi Virgile, dans son admirable poème (*Énéide*, liv. 6<sup>e</sup>), nous peignant les hommes qui ont le plus contribué à l'illustration de sa patrie, n'a-t-il garde de l'oublier :

Quis procul ille autem raris insignis olivæ,  
Sæcra ferens? Nævus crinesque locanque mentis,  
Regis emanant, prænam qui legibus urbem  
Fundabit, . . . . .

« On vit en Numa, d'après Denys d'Halicarnasse, un modèle parfait de loyauté ;

la modération du philosophe lui servit à tempérer la majesté du prince. » — « Content, dit Plutarque, de s'attirer le respect par ses qualités vraiment royales, il bannit le vain appareil de la grandeur, qui n'impose qu'aux sens, et dont la vertu pouvait se passer. On le voit sans faste, sans luxe et sans gardes. Dès le premier jour de son règne, il cassa la cohorte que Romulus tenait toujours auprès de sa personne, en déclarant « qu'il ne voulait ni se défier de ceux qui se faisaient à lui, ni commander à des hommes qui se déferaient de lui. » Numa, pour exciter l'amour de l'agriculture, distribua aux pauvres citoyens les terres conquises ; il divisa ensuite ses sujets par bourgades, leur donnant des inspecteurs et des surveillants, visitant lui-même leurs travaux, gratifiant ceux qui se montraient laborieux, et les élevant aux emplois, réprimandant avec bonté les négligents, encourageant tout le monde, et parvenant ainsi à mettre l'agriculture tellement en honneur que, dans les siècles suivants, les généraux et les premiers magistrats se faisaient gloire de cultiver leurs terres de ces mains triomphantes qui avaient vaincu l'ennemi. Le grand peuple, de son côté, allait prendre à leur charrue ces illustres labourers pour leur confier le salut de l'empire. Mais l'un des plus beaux traits de la politique de ce prince fut la distribution qu'il fit des citoyens par arts et métiers. Jusque là, Rome avait été partagée en deux factions, celle des Sabins et celle des Romains : par la nouvelle disposition, chacun, oubliant ses anciennes haines de parti, n'eut plus en vue que les intérêts du corps auquel il appartenait. Numa assigna aussi à chaque profession ses jours de fêtes et ses cérémonies, moyens qui, rapprochant les hommes par les liens de la religion et l'attrait du plaisir, hâtèrent la fusion et l'esprit de corps. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que le roi de Rome n'inspira pas seulement les vertus dont il était animé aux Romains, mais encore à toutes les villes voisines. — « Le peuple romain, dit Plutarque, n'était



pas le seul qui fût adouci et calmé par la justice et l'humeur pacifique de son souverain, mais aussi les villes des environs. Dans tout le pays, ce n'était que fêtes, jeux, sacrifices, festins et réjouissances; tout le monde vivait sans défiance, comme si la sagesse de Numa eût été une riche source d'où la vertu et la justice descendaient dans l'esprit de tous les peuples, et épanchaient dans leur cœur le calme qui régnait dans le sien..... » Pendant tout ce règne, qui dura 43 ans, il n'y eut ni guerre ni révolte; personne ne songea à conspirer. Le sage en effet rend heureux tout ce qui l'entoure; il n'a jamais besoin de la force pour se faire obéir. Sa puissance à lui, c'est la raison. Envisagé sous ce point de vue, Numa est le modèle des rois. » Son caractère, dit Plutarque, est grand et presque unique dans l'histoire. » Les Romains étaient féroces, indisciplinés; il leur fallait un frein : Numa le trouva dans le respect des lois et l'amour des dieux. Ce n'était pas pourtant chose facile d'établir la justice comme base sociale chez un peuple habitué à vivre sans frein, et à ne reconnaître que la puissance des armes et de la violence; mais les lois de Numa furent si sages et appliquées avec tant d'habileté qu'elles firent, soutenues qu'elles étaient par l'autorité de son exemple et de ses vertus, une révolution morale dans la société romaine. Fleury, dans son *Aperçu historique sur le droit romain*, extrait de Gibbon, rapporte à Numa toutes les lois romaines relatives au droit des gens et au culte religieux. Nous remarquerons ici que si toutes les lois établies par Numa méritent en partie les éloges qu'en ont faits presque tous les historiens, qui les appellent *humaines, sages et saintes*, il en est pourtant quelques-unes qui rappellent les institutions barbares qui déshonoraient la législation de Sparte. La loi 26<sup>e</sup> du code papirien, par exemple, ordonnait de tuer un enfant qui naissait avec une difformité. — Parmi les établissements que Numa fonda pour la religion, on a cité le collège des pontifes, dont le premier était appelé *souve-*

*rain pontife*, ou grand-prêtre de Jupiter; il fut honoré de la chaise curule; le collège des *flamines*, ainsi nommé à cause du voile couleur de feu qu'ils portaient (*flammeum*); le collège des vestales, vierges, au nombre de six, consacrées au culte de la déesse Vesta; celui des prêtres saliens, ou prêtres de Mars, qui, dansant et chantant, promenaient dans la ville certains boucliers qu'on disait tombés du ciel; le collège des augures, qui distingua les jours en *fastes* et *néfastes*, en jours de fêtes et en jours ouvrables, qui divisa l'année en 12 mois, suivant le cours de la lune, et fit construire des portes au temple de Janus: ouvertes, ces portes, on le sait, signifiaient qu'on était en guerre; fermées, elles annonçaient que les peuples vivaient en paix. Enfin, ce fut Numa qui établit la fête des *Saturnales*, durant lesquelles les maîtres admettaient leurs esclaves à leur table, et vivaient avec eux dans une parfaite égalité. Et puis, combien n'est-elle pas belle l'idée d'élever un temple à la foi, de l'ériger en dépositaire sacrée des paroles données et des promesses reçues, en vengeresse inexorable de toutes les violations!.... Cette institution de Numa eut pour résultat de rendre les Romains si fidèles à leurs engagements que jamais la sainteté du serment ne fut plus inviolable que chez eux. Polybe et Tite-Live leur rendent sur ce point un glorieux témoignage. Le premier nous apprend « que quand ils avaient une fois donné leur parole, ils y étaient inviolablement attachés, sans qu'il fût besoin ni de caution, ni de témoins, ni de promesses écrites, précautions, ajoute-t-il, qui étaient tous jours bonnes à prendre chez les Grecs. » Le second remarque que « les divers exercices religieux établis par Numa, faisant intervenir la Divinité dans toutes les actions humaines, avaient rendu les esprits si religieux qu'un serment prêté n'avait pas moins de poids et d'autorité à Rome que la crainte des lois et des châtimens. Et, non seulement les Romains se formèrent ainsi sur leur roi comme sur un modèle parfait, mais les nations voisines, qui au-

paravant avaient regardé Rome moins comme une ville que comme un camp destiné à troubler la paix de tous les peuples, concurent une si grande vénération pour le prince et pour ses sujets qu'ils auraient cru que c'eût été commettre un crime, un sacrilège, que d'attaquer une ville tout occupée du culte et du service des dieux. — L'opinion que Numa avait des entretiens secrets avec la nymphe Egérie (v.) s'était répandue et accréditée dans Rome; le prince en profita pour persuader au peuple qu'il ne faisait rien que par ses conseils, et que c'était d'elle qu'il apprenait comment les dieux voulaient être servis. Par cette habileté politique, Numa imprimait à ses institutions un caractère sacré. Et nous remarquerons ici en passant qu'on retrouve dans les institutions des deux premiers rois de Rome tous les fondements, toutes les causes de la puissance, de l'agrandissement et de la durée du peuple-roi. Romulus (v.) avait rendu les Romains guerriers, Numa les fit législateurs. Le premier leur avait révélé leur puissance, le second, en les apprenant à y croire, leur imprima la conscience de leur force. L'un enfin fit naître dans leur cœur le courage, l'autre l'y féconda par la vertu et par la religion. Plusieurs auteurs ont essayé de démontrer que Numa était parvenu à reconnaître l'existence d'un seul Dieu, et qu'il en avait fait mention dans ses livres. Ils appuient leur assertion sur la défense que fit ce prince de représenter la Divinité sous aucune forme corporelle. Mais il faut reconnaître que l'idée que nous donne l'histoire de Numa est en contradiction manifeste avec une semblable opinion, et que presque toutes ses institutions portent le cachet du polythéisme. — Arrivé à un âge fort avancé, Numa mourut de maladie, l'an 82 de Rome (672 av. J.-C.), et après 43 ans de règne, laissant la couronne à Tullus Hostilius (v.). Il emporta les regrets, non seulement de ses sujets, mais des peuples voisins qui vinrent en foule assister à ses funérailles. Il fut enterré sur le mont Janicule. — Florian, dans un

roman historique, sous le titre de *Numa Pompilius*, trace le tableau plus maniéré que naturel des vertus de Numa. Ce livre, qui, par la disposition et le style, forme une espèce de poème en prose, a eu plusieurs éditions, et est encore lu avec plaisir par certaines classes de lecteurs. Il y a loin pourtant de là au *Télémaque* de Fénelon, dont il n'est que le pâle reflet. « *Télémaque*, a dit un de nos plus honorables collaborateurs, M. Laerettele, a l'air de la traduction d'un ouvrage antique, mais la couleur de l'antiquité manque à *Numa*. » E. PASCALLET.

**NUMANCE**, ville qui était située dans cette partie de l'Espagne que les Romains nommaient *Hispania Tarracensis*. Ses habitants se sont acquis une gloire immortelle par la courageuse résistance qu'ils opposèrent aux attaques des Romains. Cette résistance dura même après la chute de Carthage, qui avait su inspirer aux habitants cette haine contre Rome. Viriathe avait conçu le plan d'une révolte générale de l'Espagne, et il était parvenu à persuader aux Celtibériens d'y prendre part. Malheureusement ce plan échoua; le plus grand nombre des Celtibériens se soumièrent, mais les Numantins, qui appartenaient à la tribu des Arévaces celtibériens, persistèrent à se défendre vaillamment. La situation de leur ville, sur la rive escarpée du Duero, à son confluent avec le Puente, ne permettait l'attaque que d'un seul côté, que l'art avait fortifié. Les premières tentatives faites par les Romains, sous le préteur Pompeius Aulus, l'an de Rome 616, furent sans succès; ils se virent repoussés avec une perte considérable. L'issue de l'attaque du consul Hostilius Maximus, en 617, fut encore plus honteuse; il fut obligé de consentir à une capitulation que le sénat ne ratifia pas. Il fut livré aux Numantins, qui le mirent en liberté. Les généraux romains qui lui succédèrent évitèrent d'en venir aux mains avec ce peuple, qui cependant pouvait à peine mettre 8,000 soldats en campagne. Enfin Scipion l'Africain, qui avait mérité ce surnom par

sa victoire sur les Carthaginois, fut envoyé avec 60,000 hommes contre Numance, qu'il résolut de prendre par famine. Cette ville recevait ses approvisionnements par le Duero et comptait sur la coopération des Celtibériens, toujours prêts à se révolter. Mais Scipion ayant coupé aux habitants toute communication extérieure, et les ayant réduits à la plus horrible détresse, les faibles débris des vaillants défenseurs de Numance furent forcés de capituler. Plusieurs mirent fin à leurs jours avec toute leur famille avant la reddition de la ville; d'autres se précipitèrent dans les flammes. Ainsi tomba Numance (l'an de Rome 621, 123 ans avant J.-C.), après avoir soutenu un siège de 14 mois et résisté 14 ans à la puissance des Romains. La ville fut détruite; celle que l'on construisit sur ses ruines n'eut jamais grande importance. La ville actuelle de Soria (6,000 habitants) occupe, dit-on, l'emplacement de l'ancienne Numance.

C.-L.

**NUMÉRAIRE.** C'est le synonyme d'argent comptant, du latin *numerare*, nombrer, compter, parce que la monnaie se compte. On nomme *numéraire* la quantité d'argent monnayé en circulation, par opposition à *papier-monnaie* et aux valeurs en portefeuille. — *Numéraire* s'emploie aussi comme adjectif; une valeur *numéraire* est la valeur fictive des espèces ayant cours.

**NUMÉRAL**, qui sert à marquer quelquel nombre; on dit : un *adjectif numéral*. Ce mot vient du latin, *numeralis*, fait de *numerus*, nombre. — Les lettres *numérales* sont celles qu'on employait souvent autrefois au lieu des chiffres arabes; on leur donne aussi le nom de chiffres romains, et elles servent à indiquer le millésime des vieilles monnaies ou des anciens livres. I vaut un; V, cinq; X, dix; L, cinquante; C, cent; D, cinq cents; M, mille. — Les vers *numéraux* ou chronologiques sont ceux dont toutes les lettres *numérales* marquent le millésime de quelquel événement. — L'arithmétique *numérale* est l'arithmétique par les chiffres;

on l'appelle ainsi pour la distinguer de l'arithmétique littérale ou algèbre. — On emploie indifféremment l'adjectif *numérique* pour *numéral*. Ces deux mots désignent également ce qui a rapport aux nombres. Le calcul *numérique* est la même chose que l'arithmétique *numérale*.

Cs.

**NUMÉRATEUR, NUMÉRATION** (arithmétique). On appelle *numérateur* celui des deux membres d'une fraction qui indique combien on prend des parties égales dans lesquelles l'unité est supposée divisée. C'est le nombre placé au-dessus de la ligne de division. Dans 4/5, 4 est le *numérateur*, 5 est le *dénominateur*, parce que c'est lui qui donne à la fraction le nom qu'elle porte. — La *numération*, arithmétiquement parlant, est l'art ou la manière de prononcer ou d'exprimer un nombre quelconque, ou une suite de nombres. Toute la difficulté de la *numération* se réduit à énoncer et à écrire un nombre composé de trois chiffres, en faisant attention que de trois chiffres en trois chiffres, en allant de droite à gauche, la dénomination change, que les unités deviennent des mille, les mille des millions, et ainsi de suite. — Le mot *numération*, en style de notaire, est l'action de compter, exemple : *Il n'y a pas eu numération de deniers; la numération a eu lieu en présence des notaires.*

Cu.

**NUMÉRIEN** (MARCUS AURELIUS NUMERIANUS), empereur romain, fils de Carus. Dès son enfance, le fils infortuné de Carus se livra avec une ardente avidité à l'étude des lettres et de l'éloquence. Tandis que son frère Carinus se plongait dans toutes les débauches, Numérien, élevé comme lui au césariat depuis l'an 282, disputait à Calpurnius de Sicile, à Nemesianus de Carthage, la palme de la poésie et de l'éloquence. De lui, subsistèrent long-temps de splendides harangues de l'école de Sénèque et des vers vantés. L'oraison qu'à son avènement au pouvoir, Numérien prononça au sénat fut trouvée si belle que la curie adalatrice lui érigea dans la bibliothèque U-

pienne une statue avec celle inscription : « Au plus puissant orateur de son temps : *Oratori temporibus suis potentissimo!* » Les triomphes de la parole, les cris d'amour du peuple, ne suffirent pas au jeune César, il partit avec son père pour la désastreuse expédition de Perse. Nemesianus, en lui adressant son fameux poème sur la chasse, promettait d'emboucher un jour la trompette héroïque pour chanter les victoires de Carinus sur les Barbares du Nord, et celles de Numérien sur les Parthes. On sait comme le fer d'un assassin arrêta court l'empereur Carus au milieu de ses exploits (vers le 10 janvier 284). L'armée d'Orient commença sa retraite, sans être inquiétée par les Perses, et guidée par le cadavre de son chef et par son jeune empereur, ou plutôt par le préfet du prétoire, Arrius Aper, qu'on avait soupçonné du meurtre de Carus. Telle était la douleur filiale du tendre Numérien, il pleura si long-temps et si amèrement son père bien-aimé, que l'abondance de ses larmes tarit chez lui les sources de la vue et le rendit incapable de supporter les rayons du jour. On le portait donc au milieu des troupes, dans une litière bien fermée, et dont rarement il sortait pour montrer aux soldats leur empereur chéri. Ainsi, il parvint avec l'avant-garde à Périnthe ou Héraclée, en Thrace; le gros de l'armée était encore à Chalcédoine. Depuis plusieurs jours, Numérien n'avait pas paru : des bruits sourds d'assassinat circulaient dans l'armée; une odeur fétide s'exhalait par moments de la litière impériale; la révolte éclata, on se jeta en tumulte sur les portières, qu'on brisa; il n'y avait plus qu'un cadavre! Le fils de Carus avait été assassiné le 17 sept. 284 par ceux qui le portaient. Alors l'indignation se fit jour : l'infâme Arrius Aper fut arrêté et gardé à vue auprès des drapeaux. Bientôt il fut traîné au tribunal du nouvel Auguste que venait d'être l'armée, Dioclétien, soldat de fortune, destiné à devenir l'un des grands empereurs de Rome. Dioclétien se souvint que jadis une Gauloise lui avait promis la pourpre lorsqu'il aurait tué un

sanglier (*Aper*). Il s'élança du tribunal, plongea son épée dans le sein d'Aper, et ainsi la prophétie fut accomplie et Numérien vengé. L'armée applaudit et reprit la route de Rome. Numérien fut mis au rang des dieux. ALPH. PAILLARD.

**NUMÉRO, NUMÉROTAGE, NUMÉROTER.** Le *numéro* est, en général, le chiffre qui distingue un objet quelconque des autres objets de la même espèce. *Numérotage* et *numéroter* sont le substantif et le verbe qui marque l'action de mettre des numéros sur quelque chose. *Numéro* est d'origine toute latine; il est le datif et l'ablatif de *numerus*. L'usage des numéros est infiniment précieux dans toutes sortes d'affaires; c'est le plus sûr moyen d'éviter souvent le désordre et la confusion. Si les maisons de nos rues n'étaient pas uniformément numérotées, combien de pas inutiles ne ferait-on pas pour trouver le domicile des personnes dont on n'aurait que le nom et l'indication vague du reste? — Dans le commerce, le numérotage est d'une utilité incontestable. Aussi, toutes les marchandises portent-elles un numéro qui sert à les faire distinguer plus facilement. — Presque tous les marchands se servent de certains numéros dont seuls ils connaissent la valeur, et qui leur rappelle le prix des marchandises : c'est ce qu'on appelle la marque du marchand. On se sert aussi du terme *numéro* pour désigner la qualité de certaines marchandises. Ainsi, il y a du fil de tel et tel numéro; il en est de même d'une foule d'autres objets. — Le numérotage joue un rôle important dans l'armée; sans lui, on n'y verrait que désordre. Aussi tout est-il numéroté dans les régiments, hommes, chevaux, pièces de l'armement, de l'habillement, de l'équipement et du harnachement. En arrivant dans un corps, le soldat nouveau-venu prend au registre-matricule un numéro qu'il conserve toujours : ce numéro est indépendant de celui qu'il prend dans l'escadron ou dans la compagnie, lequel est susceptible de changer souvent. — On donne le nom de *numéro* à chaque feuille d'un journal quotidien, et à cha-

que cahier des recueils périodiques ou semi-périodiques. Ca.

**NUMIDIE.** La *Numidia Nova*, dont Ptolémée nous a conservé les limites et la topographie, n'était qu'une petite portion de la région à laquelle les Romains donnèrent d'abord ce nom, et qui s'étendait des limites du territoire de Carthage jusqu'au fleuve Malva, répondant ainsi à ce que nous appelons aujourd'hui l'Algérie. La Numidie était habitée par une foule de petits peuples ayant leurs chefs indépendants, et dont les principaux étaient les Massyliens et les Massaesyles, que l'on a souvent confondus. Ces derniers étaient les plus occidentaux. D'abord, soumise en partie par les Carthaginois, la Numidie fut ensuite occupée par Agathoklès, tyran de Syracuse, qui l'évacua bientôt. Les souverains du pays tenaient leur cour, d'un côté à l'ouest, à *Siga*, et de l'autre à *Zama*. Le plus ancien des princes qui résidaient à Zama est un nommé *Narva*. Il épousa une sœur d'Annibal. Gala, son fils, régna au temps de la seconde guerre punique, et fut père du célèbre Masinissa. Syphax commandait alors aux Numides occidentaux. La guerre s'étant allumée d'une manière fort vive entre les Carthaginois et les Romains, après la ruine de Sagonte, les deux Scipions, généraux de l'armée d'Espagne, se ligèrent avec Syphax, afin d'opposer à Carthage un ennemi placé sur ses frontières. Les Carthaginois de leur côté firent alliance avec Gala, à l'instigation de son fils Masinissa. Syphax fut d'abord complètement défait, mais, étant revenu dans ses états, il parvint à se rendre si redoutable aux Carthaginois que, pour le mettre de leur parti, ils lui donnèrent en mariage la belle Sophonisbe, qu'ils avaient déjà fiancée à Masinissa. Celui-ci, outré de cette perfidie, se jeta dans le parti des Romains, et passa en Afrique, où il se voit obligé de reconquérir le trône de son père, que des usurpateurs avaient occupé en son absence. Sorti vainqueur de cette lutte, Masinissa se trouva engagé dans une nouvelle guerre avec Syphax, et

fut bientôt réduit à la possession d'une seule montagne, d'où il désolait, avec le peu d'hommes qui l'entouraient, le territoire de Carthage. (La Numidie investie par Bocchar, le lieutenant de Syphax, est traquée et poursuivie, mais Masinissa est assez heureux pour échapper avec une cinquantaine de cavaliers, dont plusieurs périssent en traversant une rivière. Le bruit de la mort du roi se répand même, et Carthage retentit à cette nouvelle de cris de joie : le sort en avait décidé autrement. L'ennemi de Syphax, sorti des eaux en assez mauvais état, se cacha pendant quelque temps dans une caverne, où il se remit de ses blessures. Dès qu'il put supporter le cheval, il reentra en Numidie, où la joie inespérée de le revoir rassembla de suite autour de lui près de 10,000 hommes. Il reconquit une partie de ses états et vint camper entre Cirtha et Hippone, où Syphax lui livra une bataille, dont le résultat, encore aussi fâcheux pour lui que celui des précédentes rencontres, l'obligea d'implorer l'hospitalité de Lælius, commandant de la flotte romaine, qui avait pris terre en Afrique. C'est alors que la fortune, qui lui avait toujours été si contraire, commença à lui sourire. Les Carthaginois furent même obligés de rappeler Annibal d'Italie. Syphax tomba entre les mains de son ennemi, fut envoyé à Scipion, dont il orna le triomphe. Masinissa reprit ensuite Cirtha, où il trouva Sophonisbe, à laquelle il envoya du poison, afin de ne pas la livrer aux Romains, qui la demandaient. Bientôt toute la Numidie lui obéit. Devenu le plus fidèle allié de Rome, il fut aussi le plus grand ami des Scipions ; il laissa même à celui surnommé *l'Émilien* le soin de partager son royaume entre ses trois fils. Micipsa, l'aîné, eut le palais des rois à Cirtha (Constantine), et demeura bientôt seul maître du royaume par la mort de ses frères. Il eut deux fils, Adherbal et Hiempsal, auxquels il donna pour condisciple son neveu Jugurtha, qui mérita tellement l'estime des Romains et de son oncle que celui-ci le déclara apte à succéder

au trône. Peu après, Jugurtha fit tuer Hiempsal et battit Adherbal, qui avait pris les armes contre lui. Les Romains, alliés de ce dernier, envoyèrent une armée contre l'insurgé, qui parvint à conjurer l'orage en corrompant le consul Calpurnius Bestia et plusieurs sénateurs, et en faisant empoisonner le jeune Massiva, dont les droits au trône l'inquiétaient. On le chasse de Rome; il jure de se venger, regagne ses états, et déclare la guerre (110 ans av. J.-C.). D'abord vainqueur dans presque toutes les rencontres, il est ensuite battu par Metellus et Marins, livré à Sylla par Bocchus, son beau père, et mené en triomphe, puis jeté dans un cachot, où il meurt. Telle fut la fin du dernier chef des Numides. Une partie de ses états fut donnée à Bocchus, en récompense de son infamie, et le reste à Hiempsal II, fils de Gulussa, deuxième fils de Masinissa. Son successeur fut Juba I<sup>er</sup>, qui se rangea du parti de Pompée dans les guerres civiles. César, l'ayant battu à la bataille de Thapsa, réunit ensuite la Numidie à l'empire. Juba II amené à Rome y reçut une éducation brillante, et plus tard Auguste lui donna, en dédommagement du royaume de son père, un royaume composé des deux Mauritanies et d'une partie de la Gétulie. Ce prince, aussi doux qu'instruit, se fit chérir de ses sujets, et mourut après un long règne, l'an 23 de l'ère chrétienne. Après la mort de son fils et successeur Ptolémée, la Numidie n'eut plus de roi, et fut réduite en province romaine (l'an 40). Elle forma dans la 2<sup>e</sup> division de l'empire, sous Adrien, la Numidie propre et la Mauritanie Césarienne. Elle s'étendait à peu près du 2<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> degré de longitude orientale de Paris, et était arrosée par l'*Ampsagas* (l'Oued-el-Kebyr) et le *Bagrada*. Ses principales villes étaient, sur la mer, *Ilippo Regius* (dont les ruines sont sous les murs de Bone), *Rusicada* (Sgigata) et *Collops Magnus* (Koll); dans les terres, *Cirtha Julia*, puis *Constantina* (Constantine), *Milivis* (Milah, petite ville au nord-ouest), *Tibilis*, avec des eaux célèbres, *Tipasa* (Teyfach), *Theveste* (Té-

bésah), *Lambesa*, dans le mont Aurasius (Aourâs), où l'on entrait par 12 arcs de triomphe, et qui avait trois lienes de tour; *Bagais*, *Diana*, *Tadutti*.

ALFRED DESMOND.

#### NUMISMATE, NUMISMATISTE.

Le mot de *numismate* est tombé en désuétude; depuis quelques années, on a adopté, pour le remplacer, celui de *numismatiste*; et l'académie a donné sa sanction à cette désinence, plus conforme aux règles de l'analogie: en effet, celui qui étudie la diplomatique s'appelle *diplomatiste*, et non pas *diplomate*; pour continuer à dire *numismate*, il eût fallu substituer *numismatie* à *numismatique*; cette innovation proposée par quelques personnes a été généralement repoussée. On qualifie donc aujourd'hui du nom de *numismatistes* tous ceux qui s'adonnent à la numismatique, soit comme écrivains, soit comme collectionneurs. Il est vrai que la plupart des écrivains s'occupent aussi à former des collections; mais, parmi les collectionneurs, le plus grand nombre réunissent des médailles par un simple motif de curiosité, et se bornent aux jouissances de la possession. Ce goût devient souvent une manie qui prête à certains ridicules que l'on a coutume de reprocher aux antiquaires, mais qui ont encore quelque chose de plus prononcé et de plus caractéristique chez les numismatistes. Le bibliomane seul, par son amour des marges et des conditions, pourrait peut-être égaler la passion de notre amateur pour la patine et la conservation de ses médailles. Avec quel soin ce dernier ne les brosse-t-il pas pour en augmenter l'éclat! avec quelle satisfaction il se mire dans leurs belles teintes d'un bleu turquois! que de peines, que d'argent, ne sacrifie-t-il point pour acquérir une variété rare qui manque dans ses suites! On a vu, de nos jours, un numismatiste, fort bonhomme d'ailleurs, ne point hésiter à dérober une pièce unique, qu'il ne pouvait pas se procurer autrement. Vaillant, en seveli dans la contemplation de ses romaines, comme Archimède dans ses cal-

euls, refuse de se mettre à la fenêtre pour voir l'entrée solennelle du roi, et déclare qu'il ne quitterait aucune de ses médailles, lors même que le roi Salomon devrait passer devant sa porte avec la reine de Saba. L'on n'en finirait point, si l'on voulait raconter ici toutes les anecdotes de ce genre dont fourmille la vie des amateurs de médailles. Cependant, malgré leur côté grotesque, il n'est aucun d'eux qui n'ait rendu de véritables services à la science, en préservant d'une destruction presque certaine des monuments qui, sans leur monomanie, eussent été perdus pour elle. Le numismatiste se présente aussi sous un aspect plus grave : dépositaire des médailles que la terre nous restitue chaque jour, il les étudie, les classe, et en fait souvent de savantes attributions. Il compare les documents périssables que lui fournit l'histoire avec les autres documents inaltérables et contemporains, puis il rectifie des faits et des dates, constate l'existence de villes et de princes peu connus, et retrouve l'explication de mythes, de costumes et d'usages sur lesquels on n'avait que des traditions obscures; enfin, c'est l'antiquité tout entière qu'il nous expose dans une série de petits bas-reliefs précieux pour l'histoire de l'art, et qui attestent ses progrès ou sa décadence. Voilà quelle est la tâche du numismatiste, grande et noble mission assurément lorsqu'elle est comprise; mais bien peu seulement savent la saisir dans sa plus haute portée. Chez les uns, c'est un passe-temps, une récréation, d'autres travaux; chez les autres, une spéculation mercantile; et les Rothschild ont commencé ainsi leur prodigieuse fortune; chez plusieurs, c'est une méthode de mnémonique pour se rappeler des noms et des lieux; mais chez la plupart, c'est ce goût inné à l'homme, et dépendant de son organisme, qui le porte à réunir, à classer, à compléter, et qui a produit cette foule innombrable de collecteurs, depuis l'enfant qui recueille des cailloux sur le sable, jusqu'au monarque qui rassemble dans ses galeries des Titien et des Raphaël. M<sup>re</sup> DE LA GRANGE.

**NUMISMATIQUE, NUMISMATOGRAPHIE.** On a donné ces noms à la science qui a pour objet l'explication et la description des monnaies, pieds-forts, médailles, médaillons, tessères, jetons, pièces de plaisir ou de nécessité, méreaux, et en général de toutes pièces coulées ou frappées, soit avec un métal quelconque, soit avec d'autres matières, telles que bois, cuir, etc. Cette science a pris naissance avec le goût des antiquités au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle; on recueillit d'abord les monnaies anciennes que l'on découvrait successivement. Le bon roi René, Pétrarque, Mathias Corvin, roi de Hongrie, Alphonse, roi d'Aragon, furent les premiers qui en formèrent des collections; Cromwell et la reine Christine imitèrent plus tard leur exemple. Des savants étudièrent ces monuments et s'occupèrent à les classer, à les décrire; leurs travaux produisirent différentes théories qui jetèrent les bases de la numismatique; celle-ci, fille de l'archéologie, dut suivre les aberrations de sa mère: son berceau fut environné d'abord de ténèbres, ensuite de fables; une philologie pédantesque envahissait tout; les meilleures choses étaient noyées dans un fatras scientifique; ce ne fut que peu à peu que l'on revint à des méthodes plus simples, et il s'écoula plus de deux siècles avant qu'une saine et judicieuse critique substituât les faits aux hypothèses, la vérité au mensonge. On avait long-temps disputé sur la prééminence de la numismatique et sur l'utilité de son application à l'histoire, à la chronologie, à la mythologie et à l'art en général; quelques auteurs soutenaient avec raison que l'antiquité tout entière se retrouvait dans l'étude des médailles, tandis que d'autres s'obstinaient encore à exclure la numismatique de l'archéologie. Cependant ces discussions, bien qu'elles fussent surabondantes et qu'elles entravaient les progrès de la science, ne demeurèrent pas entièrement improductives; toute l'érudition qui avait été remuée par les philologues, toutes les recherches qui avaient été faites dans le

xvi<sup>e</sup> et le xvii<sup>e</sup> siècle profitèrent au xviii<sup>e</sup>. Cette nouvelle ère, philosophique et plus logiquement conséquente, semblait destinée à recueillir les fruits de tous les efforts antérieurs, en évitant les écueils où tant d'autres avaient échoué; les méthodes se régularisèrent d'après des principes plus lucides et plus rationnels; chaque science fut constituée dans ses limites naturelles et avec la compréhension qui lui était propre. Depuis cette époque la numismatique occupe le rang élevé auquel elle avait des droits imprescriptibles, quoique souvent méconnus. Elle est devenue l'une des branches les plus importantes de l'archéologie; son étude rentre essentiellement dans le domaine de l'art; elle se lie étroitement à celle de l'histoire, de la géographie et de la mythologie; elle est aujourd'hui poursuivie avec une noble émulation par tous les hommes graves qui se vouent à quelque-une de ces spécialités. — La numismatique se partage en trois grandes divisions qui représentent autant d'époques : 1<sup>o</sup> la numismatique ancienne; 2<sup>o</sup> la numismatique du moyen âge; 3<sup>o</sup> la numismatique moderne. La première finit pour l'Occident avec la domination romaine; mais pour l'Orient, elle s'étend, par une sorte d'exception conventionnelle, jusqu'à la destruction de l'empire grec. La deuxième commence pour l'Europe à l'occupation des peuples barbares, et pour la France par les monnaies des rois de la première race. La troisième commence au xv<sup>e</sup> siècle pour l'Italie, avec la renaissance des lettres, et pour tous les autres pays avec le xvi<sup>e</sup> siècle. — La numismatique ancienne, explorée depuis trois cents ans, offre maintenant une masse d'ouvrages imposants par leur science; il n'est aucune contrée de l'ancien monde qui ne se soit livrée à ce genre d'études; l'Amérique elle-même en comprend toute l'importance, et, ne possédant point jusqu'ici de médailles antiques exhumées de son territoire, en fait rechercher en Europe, en Asie, en Afrique, pour créer des musées et réunir les séries indispensables à l'instruction de ses archéologues.

La compagnie des Indes anglaises s'en occupa avec sollicitude, et même avant que la munificence du général Allard eût doté notre musée d'une suite aussi complète des nouveaux rois de la Bactriane et des monnaies indou-scythes, elle avait secondé de son appui les travaux de la société royale asiatique qui publiait d'utiles découvertes dans cette branche extrême de la numismatique grecque. Maintenant qu'une classification générale a été adoptée, l'attention et l'ardeur de nos savants se portent sur les médailles inédites, ou sur l'interprétation historique et mythologique des types déjà connus. Ce qui atteste le progrès de la science en général, c'est qu'aujourd'hui on s'applique plus particulièrement aux monographies dans chaque spécialité; souvent même une seule médaille donne lieu à une dissertation riche de faits curieux et d'observations neuves sur les mythes antiques. Il y a cependant quelques parties de la numismatique ancienne qui n'ont point encore été traitées d'une manière aussi explicite, et qui laissent beaucoup à désirer : je citerai les as pondéraux d'Italie et les monnaies barbares de la Gaule ou de la Germanie. Ces dernières me ramènent tout naturellement à la numismatique du moyen âge, qu'elles précèdent immédiatement. Depuis quelques années une sympathie universelle s'est réveillée en faveur de cette époque rude et grossière, mais si dramatique par l'énergie de ses passions, si naïve par la simplicité de sa foi et de ses mœurs, si pittoresque par ses costumes et par son architecture. Tout l'intérêt et tout l'enthousiasme d'une jeunesse studieuse se sont concentrés sur cette ère génératrice qui a produit notre civilisation, mine féconde superficiellement exploitée jusqu'ici, et qui promet les plus heureux résultats. Nos numismatistes ont suivi cette impulsion : ils se sont élancés dans la carrière nouvelle qui s'ouvrait devant eux, et, chose singulière ! le livre le plus substantiel, le plus complet qui ait encore paru en français sur la numismatique du moyen âge est l'œuvre d'un réfugié polonais, du professeur Letewel,



qui, après avoir joué un rôle politique éminent dans sa patrie, est venu nous enrichir des trésors de sa vaste et profonde érudition. Partout aujourd'hui on se livre avec ardeur à l'exploration des monnaies nationales, et tous les jours on arrive aux découvertes les plus curieuses et les plus utiles. En effet, l'étude des monnaies de nos rois, de nos prélats, de nos barons, qui s'associe d'ailleurs si bien à celle de nos chartes et de nos chroniques, fixera beaucoup d'incertitudes et remplira de nombreuses lacunes dans l'histoire générale de notre pays et dans l'histoire particulière de nos provinces. Un journal spécialement fondé dans ce but à Blois, en 1836, par MM. Cartier et de la Saussaye, sous le titre de *Revue de la numismatique française*, a déjà réalisé toutes les espérances qu'il avait fait naître, et obtenu un succès qui s'accroît toujours davantage. Il existe en outre en Europe trois autres journaux de numismatique générale, deux en Allemagne et un en Angleterre, mais ces pays, qui poursuivent avec assez d'habileté leurs recherches sur leurs monnaies indigènes, sont restés fort en arrière pour les médailles anciennes, dont l'Italie, cette terre classique, semble s'être réservé le monopole. Nous nous bornerons à indiquer ici sommairement les ouvrages les plus récents des Sestini, des Schiassi, des Fontana, des Borghesi, des Avellino, des Tissieri, des Cavdoni, des Zanoni, etc., qui semblent lui assurer cette prééminence. A la vérité, l'Angleterre peut revendiquer quelques travaux sur des monnaies grecques du savant Millingen; l'Autriche, l'admirable doctrine de l'illustre Eckhel, qui paraît à peine avoir vieilli depuis plus de quarante ans qu'elle a paru : la France peut citer avec orgueil l'immense ouvrage de M. Mionnet, qui forme à lui seul une encyclopédie de toute la numismatique ancienne, et qui restera comme un monument unique dans son espèce. Nous possédons encore d'excellentes dissertations de M. Raoul-Rochette, de M. le duc de Luynes, de M. de Witte; des

opuscules de MM. de Lagoi, de Cadalvène et Cousinier. Les lettres de M. le baron Marchant sur les Byzantines, et le beau livre que M. de Sautcy vient de publier sur le même sujet, nous donnent aujourd'hui dans cette branche de la science une supériorité incontestable. Quant à la numismatique moderne, son étude est entourée de peu de difficultés : les faits sont trop près de nous pour que les médailles puissent servir à les expliquer; mais sous le rapport de l'art, elle offre un plus grand intérêt et présente un tableau curieux de ses variations. L'histoire de la numismatique de la révolution française, par M. Henin, par l'exactitude et la beauté de ses planches, par la sagacité et la justesse des observations qui y sont jointes, peut servir de modèle dans ce genre. (Voir *Légende et lettres sur les monnaies, médailles, médaillers, monnaies, millésimes et numismates.*) M<sup>le</sup> DE LA GRANGE.

**NUMMULITE** (hist. nat.). On rencontre souvent, répandues avec une rare profusion dans certaines roches calcaires, des coquilles discoïdes dont les dimensions varient depuis celle d'une lentille jusqu'à celle d'un écu. Ces coquilles reproduisent exactement la forme d'une lentille amincie vers les bords. Elles ne présentent à l'extérieur aucune trace de spire, aucune apparence d'ouverture; mais, lorsqu'elles sont coupées transversalement dans la direction de leur plan, elles présentent quelquefois jusqu'à cinquante tours d'une spire qui, partant du centre, et tournant en spirale autour de lui, aboutit à la circonférence. Cette spire est séparée par des cloisons imperforées en une infinité de petites cellules complètement isolées l'une de l'autre; et chaque tour de spire est non seulement entouré, mais encore complètement enveloppé par le tour qui lui est immédiatement superposé; de telle sorte que cette lentille présente autant de couches concentriques qu'il existe de tours de spire; et ces couches sont séparées l'une de l'autre par le tissu cellulaire, en quelque sorte, que la spire renferme. Cette

structure ne peut être démontrée que dans quelques espèces, et chez quelques individus : elle s'efface de plus en plus, à mesure que les tours du spire deviennent plus nombreux ; et chez les espèces compactes, elle disparaît tout-à-fait. — Les *nummulites* ont reçu, à diverses époques, des dénominations très différentes ; elles ont été successivement appelées *pierres lenticulaires*, *nummulaires*, *numismales*, *monnaie de saint Pierre*, *de saint Boniface*, *du diable*, *hélicites*, *placites*, *porpites*, *discolites*, *camérines*, *nummules*, *nummulines*, etc., etc. Les origines qu'on leur a attribuées sont aussi diverses pour le moins que les dénominations par lesquelles elles ont été désignées. Strabon, qui avait remarqué la grande abondance des pierres lenticulaires dans les décombres des pyramides, avança, sans hésitation, que ces corps étaient incontestablement les restes pétrifiés des lentilles dont avaient été nourris les ouvriers de ces temples gigantesques ; et cette opinion était probablement celle qui avait le plus cours à cette époque. Pline (hist. nat., lib. xxxvi) ne chercha pas à en expliquer l'origine ; il remarqua seulement que ces pierres étaient abondamment répandues dans les sables de l'Afrique. Imperato, Kircher, Langinus, et la plupart des naturalistes du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle virent dans les pierres lenticulaires, comme dans la presque totalité des fossiles, des caprices inexplicables de la folâtre nature ; Lancisi, leur assignant une origine plus raisonnable, les prit pour des écussons d'oursins ; Bourguet en fit des opércules d'ammonites ; Bruchman pensa que ce pouvait bien être des coquilles bivalves, vu la facilité avec laquelle les nummulites se divisaient suivant leur plan vertical : Sparda adopta la même opinion ; et Schenckzer enfin, le premier de tous les auteurs, y reconnut des productions animales semblables en tout aux ammonites, dont il les rapprocha. Mais Scheuchzer énuméra, parmi les caractères des nummulites, des stries rayonnant du centre à la circonférence ; et ce caractère, qui

est particulier à quelques espèces seulement, donna lieu à une nouvelle confusion, et fit classer les nummulites parmi les corps nummiformes qui appartiennent à la famille des polypiers. Cette confusion persista jusqu'à Linnæus, qui sépara nettement, dans son *Systema naturæ*, les polypiers nummiformes des nummulites, qu'il classa dans le genre *nautilite* : cette classification fut adoptée par la plupart des naturalistes, et notamment par Gesner, Valch, Guettard, Targioni, etc. Bruguières alla plus loin : il reconnut que les nummulites ne pouvaient être ni des ammonites ni des nautilites, et il les érigea en genre distinct, sous le nom de *camérines*. Il s'efforça aussi de déterminer quelle pouvait être la nature de l'animal qui laissait d'aussi singulières dépouilles testacées ; et il conclut que cet animal ne pouvait être contenu dans sa coquille, mais que, bien au contraire, la coquille devait être en grande partie contenue dans l'animal, et ne lui adhérer probablement que par la dernière cloison. Ces recherches de Bruguières permirent aux naturalistes qui le suivirent de rapprocher les camérines des seiches, et, plus tard, des spirules, dont la découverte jeta un si grand jour sur l'organisation des céphalopodes : c'est ce que firent Cuvier, De Luc, Lamarck, Roissy, etc., etc. Mais ces zoologistes, non contents d'adopter avec Bruguières les camérines comme genre distinct, voulurent encore les scinder en un nombre considérable de sous-genres : ainsi fit Cuvier, qui divisa son genre *camérine* en six sous-genres : les *sidérolithes*, les *rénulites*, les *mélonies*, les *millioles*, les *pollonthes* et les *aréthuses* ; ainsi fit M. de Férussac, qui érigea les camérines en une famille composée de quatre genres ; ainsi fit encore Lamarck, qui poussa à l'extrême, en histoire naturelle, la manie scolastique du *distinguo*. Et la confusion s'introduisit de nouveau dans la science par l'extrême division des espèces et des genres, comme, au temps de Linnæus, elle y avait été introduite par l'extrême confusion des classes et des or-

dres. — La dernière classification, la plus simple, et celle aussi qui a été le plus généralement adoptée, est celle de M. d'Orbigny, qui caractérise ainsi le genre *nummuline* : coquille discoïdale dépourvue d'appendices ; ouverture contre l'avant-dernier tour de spire, masquée dans l'âge adulte. Ce genre se divise en deux sous-genres : 1° les *nummulines*, dont les tours de spire sont embrassants à tous les âges ; 2° les *assilines*, qui ont les tours de spire apparents à un certain âge. — Le genre *nummuline* renferme un grand nombre d'espèces, ou, plus exactement, les espèces que ce genre renferme présentent de grandes différences suivant les différentes conditions d'âges et de milieux, et constituent ainsi de nombreuses variétés. La découverte d'une espèce vivante appartenant à ce genre a motivé le changement de dénomination introduit par M. d'Orbigny (*nummulite* en *nummuline*). Parmi les espèces perdues, on remarque surtout la *nummuline lisse*, la *nummuline globulaire*, la *nummuline aplatie*, la *nummuline compacte*, la *nummuline concave*. Du reste, ces coquilles sont extrêmement répandues dans les couches géologiques ; il est des fragments de pierre de la grosseur du poing qui en renferment de 6 à 8 mille (Desfrance) ; il est même des roches calcaires puissantes qui en sont exclusivement formées : ainsi, les terrains pierreux sur lesquels reposent les pyramides d'Égypte sont uniquement formés de nummulites agglomérées ; et les pyramides elles-mêmes sont construites avec des pierres semblables (Fortis, Héricart-de-Thury, Cuvier). Elles sont abondantes dans les premières couches du calcaire grossier du bassin de Paris ; on les rencontre encore dans le Languedoc, dans le Vicentin, dans le Véronais, en Transylvanie, dans la Crimée, la Dalmatie, la Croatie, dans la Belgique, la Styrie, la Hongrie, au Bengale, dans les montagnes de Labor à l'orient du Gange, et dans un grand nombre d'autres localités.

BELFIELD-LÉVEQUE.

**NUREMBERG**, une des villes qui

peuvent se glorifier d'avoir été le berceau des arts et de la civilisation de l'Allemagne. Dans le XI<sup>e</sup> siècle, elle avait déjà reçu de l'empereur Henri III la liberté de tenir des foires périodiques, le privilège de battre monnaie et celui de prélever des droits de douane. Plus tard, elle obtint le titre et les franchises de ville impériale ; elle se rendit célèbre par son industrie et l'extension qu'elle donna à son commerce ; par les services importants qu'elle rendit à l'empereur, à l'empire et à la nation allemande. Malgré les changements qu'introduisirent en 1803 dans la constitution les décrets de la députation de la paix de l'empire (*Reichs-Frieden-Deputation Schluss*), elle avait conservé ses anciennes libertés ; mais elle eut le malheur de déplaire au roi de Prusse, et elle ne s'était pas encore réconciliée avec lui quand l'acte de la confédération du Rhin l'incorpora au royaume de Bavière : cet état en prit possession le 15 septembre 1806. Elle fut d'abord la capitale du cercle de Pegnitz ; aujourd'hui, elle appartient au cercle de Rétat et est le siège d'un tribunal suprême (*Landgericht*). Nuremberg, bâtie dans un terrain sablonneux, que la culture la plus intelligente a su rendre agréable et fertile, est divisée en deux parties par la rivière de Pegnitz. L'enceinte, qui renferme de vastes places publiques et de grands jardins, embrasse une lieue et demie. Il y a 200 rues, presque toutes étroites et angulaires, 3,284 maisons et une population de 39,085 habitants, dont 2,508 catholiques et 9 juifs (1828). La garnison est forte de 1,052 hommes. Le nombre des maisons *extra muros* et dans les faubourgs est de 843. La population y est de 5,770 habitants. La majeure partie des Nurembergeois professent la religion luthérienne. Nulle part le voyageur n'éprouve ce qu'il ressent en entrant dans Nuremberg : on se croit transporté miraculeusement au milieu des siècles passés. On y voit des maisons de construction gothique merveilleusement conservées. Ce sont de précieux souvenirs historiques qui nous rap-

pellent l'ancienne manière de vivre des Allemands. Il faut surtout visiter l'ancien château et la citadelle impériale (*Reichsveste*), dont les remparts sont parfaitement conservés. A côté de ces deux monuments s'élèvent d'autres précieux restes de l'architecture gothique que le temps a respectés. La citadelle est bâtie sur une montagne d'où l'œil découvre un panorama riche et étendu. On admire à Nuremberg une collection publique de tableaux (549), de magnifiques peintures sur verre, et l'album d'Albert Durer. L'hôtel-de-ville a 275 pieds de long; c'est un des plus grands de l'Allemagne. Il a deux étages, percés chacun de 36 fenêtres. La grande salle est ornée de tableaux d'Albert Durer et de Hirschvogel. L'église gothique de St-Laurent, celles de St-Schalde et de St-Jacques sont remarquables par leur architecture et les nombreux chefs-d'œuvre d'art qu'elles renferment. L'église de St-Egidius a été reconstruite dans le goût moderne (1711-1718). A l'église des Prêtres ou des Dominicains est réunie la bibliothèque de ces derniers. A celle de St-Egidius est annexé le gymnase, devant lequel, à l'occasion du troisième jubilé, en 1826, a été posée la statue de Mélanchton, qui fonda cet établissement en 1526. Parmi les institutions de Nuremberg, il faut citer : 1° l'école Polytechnique, ouverte en 1823; 2° le conservatoire des œuvres de l'art antique; 3° l'école des beaux-arts, qui possède de riches collections. Avant l'époque de la découverte de la nouvelle route des Grandes-Indes, Nuremberg était une des plus importantes places de commerce de l'Allemagne et de l'Europe: toutes les marchandises qui venaient des Indes par l'Italie passaient par cette ville, et étaient expédiées dans le Nord par les négociants nurembergeois. Son opulence, à cette époque, était extraordinaire. — Son histoire est riche en documents précieux pour l'histoire de l'art. La nouvelle direction que prit le commerce, après la découverte du passage par le cap de Bonne-Espérance, attira l'attention des autres villes sur les avantages que présen-

tait le commerce, et porta un coup mortel à la prospérité de Nuremberg. Les dévastations qui accompagnèrent la guerre de 30 ans, la constitution de la ville, qui n'était pas d'accord avec les progrès du temps, la firent peu à peu tomber du rang auquel elle s'était élevée. Cependant, le commerce de Nuremberg, alimenté par les produits de ses manufactures, n'est pas encore aujourd'hui sans importance. On y fabrique des articles de laiton, d'acier, de fil-de-fer, des ouvrages de tourneur et de verrier, des cordes, des instruments de musique, des cartes géographiques et des gravures. Le bas prix des articles fabriqués à Nuremberg, lesquels sont expédiés, non seulement dans toute l'Europe, mais dans les Indes et en Amérique, ne s'explique que par la manière de vivre économique des artisans nurembergeois et des paysans de la Thuringe, dont les enfants, pendant l'hiver, s'occupent de confectionner des jouets en bois. Indépendamment de ce commerce, Nuremberg se livre à de grandes affaires d'expédition et de change. Les bourgeois se font remarquer par leur instruction et leur patriotisme. Les revenus de l'ancienne ville impériale montaient à 800,000 florins. Elle possédait une territoire de 23 milles carrés, dont la population était de 40,000 habitants; cependant, le total de ses dettes s'élevait à 9 millions de florins. Nuremberg joua un grand rôle dans la guerre de 30 ans: elle fut un des plus fermes appuis du parti protestant. — Les Suédois, commandés par Gustave-Adolphe, restèrent en 1632 plusieurs mois dans le voisinage, abrités par un camp retranché situé vis-à-vis celui des impériaux, que commandait Wallenstein (v. *Das nurembergische Taschenbuch*, 2 vol., 1827, avec gravures). C. L.

**NUTATION** (astron.). C'est ainsi qu'on désigne en astronomie une de ces nombreuses perturbations du mouvement elliptique qui ont été depuis quelques années étudiées avec tant de soin que les résultats des observations, par leur coïncidence exacte avec ceux du

calcul, ont fourni le moyen de compléter, à très peu près, l'histoire des phénomènes astronomiques, histoire qui n'a, ou, plutôt qui ne donne au monde ni commencement ni fin. La nutation de l'axe terrestre consiste en une sorte de petit balancement ou plutôt de petit mouvement gyroïre, subordonné à celui de la précession, et reconnaissant la même cause, c'est-à-dire qu'ils sont tous deux une conséquence nécessaire de la rotation de la terre combinée avec la figure sphéroïdale de cette planète et avec l'inégalité d'attraction du soleil et de la lune sur les régions polaire et équatoriale de cette même planète. La précession consiste en une rétrogradation continuelle et régulière, quoique très lente, du nœud de l'équateur terrestre, ou plutôt de la ligne des équinoxes, sur le plan de l'écliptique. Ce mouvement, qui a lieu de l'est à l'ouest, en sens contraire de celui par lequel le soleil avance sur l'écliptique, est de  $50''$  10 par an : il lui faut ainsi 25,868 ans à peu près pour faire le tour du ciel ou plutôt de l'écliptique. Depuis le plus ancien catalogue d'étoiles qu'on connaisse, la ligne des équinoxes a ainsi rétrogradé de  $30'$ . Ce phénomène de la précession ou de la rétrogradation du nœud de l'équateur terrestre sur un plan donné correspond à un mouvement conique de son axe, ou de l'axe terrestre, autour d'une perpendiculaire à ce plan, qui est l'écliptique : il en résulte que le pôle de la terre, ou plutôt l'axe indéfiniment prolongé de ce sphéroïde, décrit un petit cercle dans le ciel autour du pôle ou de l'axe de l'écliptique, en en restant néanmoins toujours à  $23^{\circ}$  28', mais avec une extrême lenteur, puisqu'elle n'est, comme on vient de le dire, que de  $50''$  10 par an. On conçoit sans peine comment ce mouvement du pôle de la terre autour de celui de l'écliptique fait rétrograder la ligne des équinoxes ou d'intersection des deux cercles auxquels répondent ces pôles. La précession des équinoxes a pour résultat uranographique immédiat d'accroître la longitude de tous les corps célestes, fixes ou errants, comme si toute

la sphère céleste décrivait une rotation autour des pôles de l'écliptique, pendant la longue période que nous avons indiquée, de la même manière qu'elle tourne en 24 heures, autour des pôles de l'équateur. À ce mouvement continu et uniforme, quoique si lent, qui résulte pour le pôle du phénomène de la précession, se joignent aussi les petites oscillations périodiques de ce même pôle, que nous avons appelées *nutations*, phénomène dont la loi est liée à la théorie des mouvements lunaires. Si la nutation existait seule, elle ferait décrire au pôle dans 19 ans à peu près une petite ellipse dont le grand axe, dirigé vers le pôle de l'écliptique, serait de  $18''$  5 et le petit axe de  $13''$  7. La conséquence de ce mouvement réel du pôle est un mouvement apparent des étoiles, assujéti à la même période, et par suite duquel les unes semblent se rapprocher, les autres s'éloigner du pôle ; de plus, puisque la situation de l'équinoxe sur l'écliptique se trouve déterminée par la position du pôle dans le ciel, les petits mouvements que la nutation fait subir à ce dernier en font naître d'avance et de recul pour les points équinoxiaux ; et comme c'est de l'un d'eux que se comptent les longitudes célestes (différentes de  $23^{\circ}$  28' des longitudes terrestres), ainsi que les ascensions droites des étoiles, la nutation produit durant la même période de 19 ans un accroissement et un décroissement alternatif des longitudes et des ascensions droites des étoiles. Il en résulte pour les observations astronomiques, si délicates quelquefois, une cause d'erreur dont il faut les dépouiller, ce qui se fait en leur appliquant l'équation de la nutation, comme disent les astronomes, et il y a pour cela des formules et des tables. Les observations doivent être également corrigées de l'erreur résultant de la précession ou de toute autre cause de perturbation dans la marche elliptique des corps célestes. Mais le pôle est en même temps affecté des mouvements de précession et de nutation qui sont communs à tous les corps célestes, fixes et errants, et qui,

dépendant d'un même principe général, comme on l'a dit, sont intimement liés entre eux, et doivent être regardés comme parties essentiellement constitutives d'un même phénomène; il résulte de leur action simultanée que ce n'est ni une ellipse, ni un cercle ou un axe exactement circulaire que décrit le pôle, mais une simple courbe ondulée ou épicycloïdale, avec une vitesse alternativement plus grande et plus petite que son mouvement moyen. Une histoire plus complète de ce double phénomène n'est ni dans l'esprit, ni dans le but de cet ouvrage. — *Nutation* (hist. nat.). L'étymologie de ce mot en botanique est la même que dans le cas précédent, c'est-à-dire qu'il vient également de *nutare* (balancer, incliner), et qu'il désigne dans les végétaux un phénomène analogue à celui qu'il exprime en astronomie, c'est-à-dire une sorte de mouvement, de balancement ou d'inclinaison de quelques parties d'un tout, relativement aux autres parties. Les fleurs ou les feuilles de certains végétaux quittent en effet leur perpendicularité habituelle pour se tourner vers le soleil, qu'elles suivent dans son cours journalier: c'est ce qu'on appelle la nutation des plantes: tels sont particulièrement les héliotropes ou tourne-sol. Les épis de blé, qui penchent par leur poids, ne penchent de même que du côté du soleil. Les feuilles de la mauve, du trèfle, de l'arroche, etc., suivent également la direction de cet astre: elles se tournent au levant le matin et vers le soir au couchant. Quand le soleil est sous l'horizon, ou dans les temps couverts et pluvieux, ces feuilles se disposent horizontalement présentant leur face inférieure à la terre. On conçoit que cette nutation est plus sensible dans les plantes herbacées que dans celles qui sont ligneuses ou dans les arbres. Tous les végétaux en général ont même un mouvement de nutation qui les porte à se diriger du côté d'où leur vient l'air ou la lumière quand ils croissent dans le voisinage d'un abri quelconque. Le cèdre et quelques autres végétaux ont un mouvement particulier de nutation par

lequel leur cime se dirige vers le nord. Il y a dans ce phénomène, comme dans beaucoup d'autres que nous offrent les plantes, une sorte d'animation, quelque chose comme d'instinctif, de mystérieux, qui a servi aux anciens à remplir la botanique et la plupart des autres sciences d'une poésie dont les a désenchantées le talcut si aride, et cependant si précieux, d'analyse de nos savants modernes. — *Nutant* en botanique est dérivé de *nutatio* et signifie à peu près la même chose: on applique ce mot aux végétaux dont le sommet s'incline légèrement vers l'horizon, comme la tige du cèdre, dont nous venons de parler, celle du convallaria polygonatum, les fleurs de la violette, de l'ancolie, etc. BILLOT.

**NUTRITION** (organe, zoologie). Fonction naturelle par laquelle les sucs nourriciers qui se trouvent dans nos aliments se confondent avec notre propre substance. Cette définition s'applique également à tout le genre animal. On peut en quelque sorte regarder la nutrition comme la conservation complète du corps animal dans toutes ses parties par rapport à la consistance et au volume qu'elles doivent avoir naturellement pour l'exercice de leurs fonctions respectives. Les lumières de la science n'ont pu encore éclairer d'une manière satisfaisante la question de la nutrition; peut-être sera-t-elle toujours un mystère impénétrable. Ce qui paraît le plus certain sur cette matière, c'est que toutes les parties solides des animaux, les os mêmes comme les chairs, dont on fait la décoction dans la machine de Papin, se dissolvent entièrement en un suc qui semble homogène, gélatineux et transparent; d'où on peut conclure que ce qui constitue principalement le corps de l'animal est ce qui résulte constamment et également de toutes ses parties; que c'est par conséquent un fluide humide qui fournit les éléments des fibres et les matériaux de tous les organes. Il se présente ici une distinction synonymique intéressante à l'occasion des mots *nourrissant*, *nutritif* et *nourricier*. *Nourrissant* est simple-

ment ce qui nourrit ; *nutritif* est ce qui a la faculté de nourrir, de se convertir en la substance de l'objet ; *nourricier* est ce qui opère la nutrition, ce qui se répand dans le corps pour en augmenter la substance : le premier de ces termes marque l'effet, le second la puissance, le troisième l'action. Les mets *nourrissants* abondent en parties *nutritives* dont l'estomac extrait une grande partie de sucs *nourriciers*. On distingue par la qualification de *nutritives* les parties subtiles des aliments propres à la nutrition, des autres substances grossières, qui en sont séparées par l'élaboration de l'estomac.

On dit aussi la *nutrition* des plantes. Les véritables éléments de la nutrition des végétaux sont les pluies, la rosée, les parties nitreuses de l'air, les sels de la terre, les engrais et le soleil, qui féconde tout.

**NYCTALOPIE**, affection singulière des yeux, qui, sans lésion ni maladie apparente, perdent la faculté de voir, si ce n'est au moyen d'une certaine mesure de lumière. Quelques nyctalopes perdent la vue dès que le soleil cesse de les éclairer ; aucune lumière artificielle ne peut remplacer pour eux celle de l'astre du jour ; d'autres, au contraire, n'aperçoivent que les objets faiblement éclairés, et ce cas est le plus commun : ni la médecine ni la chirurgie ne peuvent venir au secours de cette classe de malades ou d'infirmités ; on n'a que des conjectures sur la cause et même sur le siège du mal, et nul fait instructif ne peut guider l'essai des moyens de guérison. On ne cite point d'exemples de *cécité nocturne* survenue à des adultes, au lieu que la *cécité diurne* peut survenir à tous les âges, à toutes les conformations des yeux, à tous les tempéraments. On soupçonne que celle-ci tient à une altération de l'*uvée* (v. le mot *OEIL*) ; mais la nature et le degré d'intensité de cette sorte de mal restent encore inconnus. Comme les occasions d'observer ces faits se présentent rarement, on ne trouvera peut-être jamais la solution des problè-

mes qu'ils proposent aux naturalistes, aux opticiens et aux médecins. FERRY.

**NYMPHES**, divinités subalternes, génies femelles de l'air, des eaux, de la terre, de l'enfer même. Intermédiaires entre les hommes et les grands dieux, ces jeunes filles, toujours dans leur fraîcheur et leurs formes ravissantes, jouissaient d'une espèce d'immortalité. Au nombre de 3,000, selon Hésiode, elles vivaient plusieurs milliers d'années. Le bon Plutarque, qui, comme Homère, sommeille quelquefois, a supputé la durée de leur existence à 9,720 ans. Si l'on cherche l'étymologie hellénique de leur nom, elle est tout entière dans le mot *nymphé* : il signifie fille *nubile*, nouvelle épouse. En effet, les nymphes étaient investies d'une grande indépendance. Les unes étaient vierges, comme celles de Diane ; les autres, mariées ou libres amantes, peuplèrent la Grèce, l'Asie, l'Europe et l'Afrique même d'une foule de héros et de semi-divinités. Ces jeunes filles, la plupart vivant dans des lieux isolés, étaient l'amoureuse proie des princes, des chefs, des bergers, et surtout des pans, des satyres, des sylvains, des faunes, espèces de génies mâles, leurs égaux dans la nature. Plusieurs d'entre elles préférèrent la vie végétative des plantes, le mouvement plaintif des ruisseaux, l'inertie même d'un roc, à la perte de leur virginité. Telles sont Daphné, Aréthuse et Echo. Nul doute que primitivement la qualification de *nymphes* ne vint de l'hébreu-phénicien *nephcsch* (ame). En effet, les anciens croyaient que les âmes des morts devenaient autant de génies qui habitaient sur le globe les lieux qu'elles avaient aimés avant leur séparation du corps. Dans ces siècles des pasteurs, les bocages, les collines, les ruisseaux, les fleuves, les bords de l'océan, l'air, faisaient les délices de l'homme, qui ne venait que de perdre son innocence. Tous ces objets dont se compose l'admirable nature avaient chacun une harmonie qui étonnait et charmait encore ses oreilles ; il pensait que tout était animé d'une vie particulière dans cet univers ; et la phy-

sique a prouvé depuis qu'il entrevoyait déjà la lucur de nos vastes connaissances. Le mot *nephesh* est féminin en hébreu; en conséquence, les Hellènes en ont fait des génies femelles sous le nom de *nymphes*, qu'ils avaient d'abord considérées comme les âmes des morts, auxquelles ils sacrifiaient dans les endroits solitaires. Maia bientôt, quand leur religion égyptiaque d'abord mystique se matérialisa, ila mirent sous la tutèle de ces divinités auxquelles ils donnèrent pour la plupart toutes les grâces de la beauté et d'une jeunesse permanente l'air, la terre, les eaux et l'enfer même, car Ovide parle d'une certaine nymphe *Orphné* (l'obscurité), et mère d'Ascalaphe, gardienne des grenades qui mûrissaient dans les jardins de Pluton. Les nymphes de l'air ou du ciel furent appelées collectivement *uranies*, et les nymphes terrestres *épigées*. Les nymphes des eaux étaient divisées en cinq classes, ce sont : les océanides, les nymphes de l'océan, les néréides, celles de la Méditerranée; les naïades, les éréniées et les pégées, celles des fontaines; les potamides, celles des fleuves; les limnades, celles des lacs et des étangs. Les nymphes de la terre formaient quatre grandes divisions : ce sont les oréades et orestiaides, les nymphes des montagnes; les napées, celles des vallées et des bocages; les dryades et hamodryades, celles des forêts; enfin, les mélies et les limonades, celles des prairies. Tous ces noms si harmonieux qu'elles portent sont dans la langue des Hellènes les noms des lieux qu'elles habitaient et avaient sous leur protection. Dans l'antiquité, toute jeune femme un peu célèbre par sa beauté, si elle n'était point déjà parmi les héroïnes, prenait le titre de nymphe. Eurydice, la malheureuse épouse d'Orphée, faisait partie du chœur nombreux des nymphes; sans doute, elle fut une des nymphes des prairies, elle que piqua un serpent caché sous les fleurs. Les mœurs asiatiques se retrouvent dans ces chœurs de nymphes attachées à chaque grand dieu. Ainsi que Salomon avait douze

fois 100 chanteuses à sa cour; ainsi qu'un Nabab a sa troupe d'almés, un sultan ses sultanes, et celles-ci une suite brillante d'odoliks, de même Apollon avait à sa suite et sous ses ordres le chœur des neuf chastes muses, qu'il nommait ses nymphes, l'Océan ses océanides, Nérée ses néréides, qui étaient ses propres filles, et Diane une escorte virginale, dont une seule, Callisto, paya si cher sa faiblesse. Les sirènes étaient encore des nymphes qui faisaient leur demeure dans la mer de Tyrrhène, sur les côtes de l'Italie. Hésiode va jusqu'à donner ce nom charmant à Echidna, dont le buate était celui d'une vierge enchanteuse, aux yeux noirs, et le reste du corps un horrible dragon. Les anciens se seraient bien gardés de chercher à surprendre une de ces divinités nues ou dans le bain; ils étaient persuadés qu'une telle hardiesse était punie d'une démenée soudaine. Plusieurs restreignent une telle rigueur aux seules nymphes de Diane. Celles qui présidaient aux ondes étaient souvent nommées du doux nom de *nourrices* par les bourgs, les villages qu'elles fécondaient. N'est-ce pas un axiome de physique que ces huit fontaines d'Arcadie qui passaient dans cette contrée pour les nourrices de Jupiter? N'est-ce point l'eau qui se vaporise, forme et alimente les nues du ciel? Les peuples anciens donnaient souvent le nom d'une nymphe célèbre à une bourgade, à une ville : ainsi, dans la Syrie, un bourg célèbre s'appelait Daphné. De faibles et jeunes princesses, ou trompées, ou enlevées, ou sensibles jusqu'à oublier leur devoir et à fuir leur patrie, furent mises au rang des nymphes métamorphosées, ou en ruisseau, où quelquefois elles ont précipité leurs jours coupables; ou en fleur, ou en arbre : telle est l'innocente Myrrha, la mère d'Adonis, Cypriot de naissance, et qui devint une nymphe arabe. Le culte de ces divinités était doux et pacifique comme elles. Du vin, du lait, du miel, de l'huile, productions bienfaisantes des lieux qu'elles avaient sous leur tutèle, étaient les sa-



crifices qu'on leur offrait, non dans des temples somptueux, d'or et de marbre, mais à l'ombre des bocages, ou sous des grottes pleines de rocailles, ou sur l'émail des prairies, ou au bord des flots murmurants, ou aux sources verdoyantes des fleuves, ou sur les molles collines. Quelquefois, cependant, un jeune chevreau tombait en sacrifice à leur fête. Dans la Sicile, cette belle patrie de Théocrite et des pasteurs, des fêtes solennelles étaient célébrées tous les ans en l'honneur de ces divinités charmantes, dont le culte fut presque celui de l'univers alors connu. Certes c'était un hommage rendu à la nature, et par conséquent au Créateur, puisque ce culte innocent, abandonné presque par les cités orgueilleuses aux laboureurs, aux bergers et aux hommes simples, subsista long-temps après l'établissement de l'église, lorsque déjà les autels des grands-dieux, depuis quelques siècles, étaient en poudre. On riait du Jupiter tonnant et l'on adorait encore les nymphes nourricières. Toutefois, ces divinités eurent un temple à Rome; Clodius le profana, et le livra aux flammes. Porphyre vengea ces déesses, il composa son livre de l'*Antre des nymphes*, d'après la grotte célèbre des nymphes dans Homère. On appelait ces délicieux et petits habitacles, ou chapelles de ces divinités de la nature, du doux nom de *nymphées*, (chambres des nymphes). On y suspendait des dons votifs, de petits tableaux, des hautbois, des pipeaux, des panetières, comme nous le voyons dans le *Daphnis et Chloé* de Longus. Cérès et Bacchus, en argile, figuraient aussi quelquefois dans ces modestes habitacles. Les nymphes étaient ordinairement représentées demi-nues, quelquefois nues. Leur vêtement, ou robe ou voile, était d'un bleu d'azur, couleur de l'onde. Il nous reste au Vatican un dessin colorié d'une peinture antique qui nous offre une naïade avec une tunique d'une teinte d'acier. Enfin, selon leur office dans l'univers, on les peint, soit avec une urne ou couronnées de roseaux, de jones, de plan-

tes aquatiques, ou sous des voûtes de rocailles, ou jouant avec des coquillages, des branches de corail, comme les néréides. On les représente, ou solitaires et rêveuses, ou en groupes et riantes, ou debout, ou assises, ou accroupies, comme la belle Vénus de ce nom, que je préfère pour la grâce et la volupté à la Vénus même de Médicis. Enfin, le culte des nymphes, ces aimables divinités, ces symboles de la nature, n'a pas cessé; il se renouvelle chaque jour dans ces pèlerinages joyeux, à ces collines, à ces fontaines, à ces bocages auxquels nos villageois ont donné le nom de quelque sainte, protectrice de leur bourg, de leur famille et de leurs champs. Mais les hommes des cités ont corrompu les plus nobles intentions de l'homme de la nature. L'amant dissolu osa dire qu'il avait mené sa *nymphé* au bal. Du temps de Louis XV, les bourgeois appelaient particulièrement et dérisoirement les actrices de l'Opéra des *nymphes*; et, jusqu'à ce ce bon d'Urfé, si pastoral, de si bonne foi, qui pourvut, en son roman de l'*Astrée*, chacun de ses héros d'une *nymphé* de son imagination, tous prostituèrent ces images personnifiées de la création. DERNÉ-BARON.

NYMPHE. Nous avons dit que la *larve* des insectes (v. LARVE), parvenue au dernier terme de son développement, subissait une transformation ou *métamorphose* qui coïncidait presque constamment avec une *mue* proprement dite (v. MÉTAMORPHOSE, MUE), et après laquelle l'insecte présentait des formes complètement différentes. Tantôt, après cette transformation, l'insecte demeure dans l'impossibilité complète de se mouvoir, tous ses membres se trouvant inflexiblement encaissés dans une enveloppe cornée et solide; c'est le cas des diptères, des lépidoptères; tantôt ses membres sont distincts et visibles à l'extérieur, mais dans un tel état de gêne et de contraction qu'ils ne peuvent aucunement servir à mouvoir le corps; tel est le cas des coléoptères, des hyménoptères, de la plupart des névroptères, et d'un petit nombre d'hémiptères: tantôt enfin ses

membres sont complètement libres et dégagés, et servent parfaitement à la locomotion : les ailes seulement sont à l'état rudimentaire, et ne sont indiquées que par des moignons, qui, à une dernière métamorphose, se détachent comme un fourreau, et mettent à nu des ailes chagrinées et plissées sur elles-mêmes : c'est le cas de la plupart des hémiptères, de quelques hyménoptères, des orthoptères. Ces états, qui succèdent immédiatement à l'état de larve, constituent des *nymphes*. Les nymphes prennent les noms de *chrysalides*, de *fèves*, d'*aurelies*, lorsque leurs membres sont complètement obtectés et enclassés ; elles s'appellent *pupes*, lorsqu'elles sont immobiles, quoiqu'à membres distincts et déconverts ; enfin, le nom de *nymphes* proprement dites est plus spécialement réservé à celles qui peuvent faire usage de leurs appareils locomoteurs. BELFIELD-LEPREVRE.

**NYMPHÉE.** On retrouve dans les gracieux monuments que l'antiquité païenne élevait à ses divinités champêtres et domestiques, à ses demi-dieux, à ses pléiades de nymphes et de sylvains, une mystérieuse et suave poésie, une admirable simplicité de formes, jointes à je ne sais quelle profonde et religieuse intelligence des beautés de la nature. Ces lieux consacrés, loin du bruit des villes, et comme enfouis au milieu des ombres et de la solitude, n'étaient pas de nature à résister à l'action dévorante des siècles ; aussi ne sont-ils plus de nos jours que des ruines dévastées, qui n'ont plus pour la foule leurs diverses significations d'autrefois, et d'après les obscurs travaux des archéologues, qui ne font pas toujours avec soin leurs descriptions, et qui sont ingénieux à donner vingt interprétations hasardées où il n'en fallait qu'une, on peut supposer qu'ils servaient à la célébration de plusieurs cérémonies religieuses. Parmi ces petits édifices, dont on découvre à chaque pas les intéressants vestiges sur la terre classique de l'ancienne civilisation, il faut distinguer les nymphées, qui étaient de petits temples isolés dans les bois ou les montagnes, sim-

plement construits et de peu d'apparence, des salles basses, obscures, creusées dans les rochers, ou de simples grottes dédiées aux nymphes. Les statues de ces déesses et des fontaines d'eau vive en ornaient l'intérieur ; on y faisait des cérémonies nuptiales et des festins. Quelques auteurs prétendent que c'étaient des bains publics, dont le nom a été corrompu de celui de *lymphée* ; d'autres pensent que ce n'étaient que des lieux d'agrément où l'on amenait des eaux abondantes, non point pour l'usage des bains comme dans les thermes, mais pour procurer une douce fraîcheur à ceux qui venaient s'y reposer pendant les chaleurs du jour. A leur origine, les nymphées n'étaient que des antres fabuleux des satyres, des nymphes et des panisques, des excavations naturelles dans les rochers, dans les sites escarpés et sauvages. L'art, qui en se développant s'attachait à toutes les superstitions, à tous les caprices de l'idéalisme, vint peu à peu embellir, modifier ces grottes, puis à la fin leur donna la forme de petits temples. D'après quelques passages de l'écrivain Pausanias, on est fondé à croire que ces sortes de constructions n'étaient pas rares en Grèce : tout le peuple des nymphes, néréides ou naïades, dryades ou hamadryades, oréades ou napées, lyminiques ou littorales, etc., etc., avaient quelque part leur culte et des endroits où se célébraient des fêtes en leur honneur. Les nymphes anyrides avaient leur temple sur les bords du fleuve Anyger en Thessalie ; les eythéronides avaient aussi le leur sur le mont Cythéron en Béotie, près de la ville de Thèbes. Une des grottes les plus remarquables et les plus vastes était celle de la nymphe Corycie : elle était située en Phocide, au pied du mont Parnasse. Dans un bois près de Libadia en Béotie se voyait l'autre de Trophonius, où se rendaient de célèbres oracles. — Cette adoration aux divinités tutélaires de la nature agreste, d'abord dominante en Grèce, s'introduisit en Italie, où on prodigua les nymphées : on en bâtit dans tous les lieux qui recélaient des sources et des eaux

jaillissantes. La pratique des lustrations dans les cérémonies religieuses, dans les processions et les sacrifices d'expiation, chez les anciens, l'usage des bains et des ablutions, faisaient rechercher singulièrement les belles eaux; de plus, tant de croyances religieuses ou médicinales s'attachaient aux différentes qualités des sources que les pays qui en recélaient quelqu'une devenaient presque toujours le centre d'un culte populaire. On éleva d'abord dans ces endroits privilégiés des édifices d'une grossière architecture, qui, fréquentés par la foule toujours croissante, ne tardèrent pas à s'enrichir des produits de la statuaire et de la sculpture d'ornement : on élargit, on tailla, on sculpta leurs parois rustiques. — On a découvert en Attique un *nymphæum* ainsi orné intérieurement de beaucoup de bas-reliefs, de statues, de médaillons et d'inscriptions. La grotte qui porte le nom de la nymphe Égérie, et qui est située dans les environs de Rome, est signalée dans la légende des origines romaines. C'est là, dans un vallon solitaire, et pendant la nuit, que le législateur Numa, philosophe contemplatif, allait écrire ses livres de lois sous la dictée de sa nymphe familière. Ce lieu paraît avoir été, comme tant d'autres, un *nymphæum* naturel; mais avec le temps on le décora et on l'agrandit : certains ouvrages ruinés et des fragments de sculpture qu'on y trouve encore le prouvent assez. Deux petits monuments situés sur le bord du lac Albano, près de Rome, portent le même caractère et les mêmes traces : l'un s'ouvre du côté de Castel-Gandolfo, l'autre du côté de Marino. Ces deux grottes sont connues comme modèles du genre, et on peut voir les plans, les détails, les descriptions et les dessins qu'en a donnés l'architecte et graveur Piranèse dans son recueil d'antiquités. Ces temples, qui d'ordinaire sont d'une très petite élévation, et souvent se présentent tout-à-fait souterrains, reçoivent un demi-jour par une étroite embrasure pratiquée dans leur toit; on en voit qui ne sont éclairés que par l'unique ouverture leur servant

d'entrée. Le long de leurs parois intérieures, où sont ménagées des niches ornées de statues, on plaçait un rang de sièges en marbre ou en pierre; le style général de leur décoration était d'une irrégularité affectée, mais au moins pittoresque et d'un goût élégant. Ils sont presque toujours placés dans le voisinage ou même au milieu d'un lac, et, comme nous l'avons dit, tout près des ruisseaux limpides. En outre de ceux que nous venons de citer, nous pourrions décrire un grand nombre de nymphées, tous délicieusement situés, et construits avec un art plein de charme et de naïveté gracieuse. A Nîmes, par exemple, où abondent tant de ruines intéressantes, près de l'endroit qu'on appelle aujourd'hui la *Fontaine*, et d'où partent des distributions d'eau pour tous les quartiers de la ville, il existe un petit édifice qui, selon l'avis de plusieurs archéologues, fut jadis un temple de Diane, mais qui a certainement toute l'apparence, le style architectural et la décoration d'un *nymphæum*. Au reste, on dédiait aussi à certains dieux des grottes : telle était celle d'Apollon près de Magnésie, sur le Méandre, et celle de Vénus, près de Naupactus, où les veuves qui voulaient se remarier sacrifiaient à la déesse. Ces réduits, ouverts d'abord au recueillement et aux pratiques mystérieuses du culte, en plus d'un endroit mentionnés dans les vers du poète Horace, qui les visitait en épicurien, surtout parce qu'on pouvait y boire frais et y parler librement d'amour, furent changés sous les empereurs en rendez-vous de débauche et de libertinage, où l'on fêtait la Vénus Pandémós et la lubrique déesse Lubentie. Tibère rendait de pareils lieux témoins de ses orgies infâmes; les bêtes féroces de la luxure en firent alors leurs antres, et en chassèrent pour jamais les divinités pudiques et sages. — Ces sortes de temples remontent à la plus haute antiquité. Le vieil Homère fait en ces termes la description de la grotte ou nymphée qu'habitait la belle Calypso dans l'île d'Ogygie : « La grotte de la nymphe était en-

tourée d'une antique forêt toujours verte, où croissaient l'aune, le peuplier, le mélèze, qui parfume l'air : là, sur leurs cimes, avaient bâti leurs nids les rois du peuple ailé, l'épervier impétueux, l'oiseau qui fend les ombres de la nuit, et la corneille marine, qui, poussant jusqu'aux cieux sa voix éclatante, se plaît à parcourir l'empire d'Amphitrite. Une jeune vigne étendait ses pampres, beaux et flexibles, sur les contours de la vaste grotte,

et se parait de longues grappes de pourpre. Quatre fontaines voisines roulaient une onde argentée, et se séparant et formant divers labyrinthes sans se confondre, allaient au loin la répandre de toute part, et l'œil, tout à l'entour, se perdait dans de vertes prairies, où l'on reposait mollement sur un doux gazon émaillé par la violette et les fleurs les plus aromatiques. »

A. FILLIOUX.



O, s. m., la quinzième lettre de l'alphabet et la quatrième des voyelles. Cette lettre figure dans tous les alphabets. Nous distinguons dans notre prononciation française un o long et un o bref. Surmontée d'un accent circonflexe, la voyelle ô est longue; sa prononciation devient conséquemment différente de la voyelle o. Ainsi o est long dans *hôte* et bref dans *hotte*; de même il est long dans *côte* et bref dans *cotte*. La voyelle o a plus ou moins d'affinité avec tous les autres sons, suivant la disposition organique. Ainsi elle a plus d'affinité avec *eu*, *u* et *ou* qu'avec *a*, *e*, *i*. Nous allons citer quelques exemples de permutations qui attestent et démontrent cette sorte d'affinité. Une foule de mots, en passant de la langue latine dans la nôtre, ont subi des modifications de ce genre. La lettre o a été évidemment changée en eu dans *meule* venant de *mola*, dans *peuple* venant de *populus*; de même pour *neuf*, fait de *novus*, *sœur* de *soror*, *cœur* de *cor*, etc. Il y a d'autres mots pour lesquels l'o a été changé en u : *humains* (humain) dérivé de *homo*; cuir de *corium*; cuit de *coctus*. On a aussi changé l'u en o : de *tumulus* on a fait *tombeau*, de *numerus*, nombre; de *culmen* comble. C'est par suite de l'affinité qui existe entre ces deux voyelles que les Italiens disent indifféremment *facoltà* ou *faculté*, *popolo* ou *populo*. La lettre o se change aussi quelquefois en ou : c'est ainsi que *mover* est devenu *mouvoir*, *mori*, mourir, etc. La lettre o peut être employée, comme pseudonyme, ou comme auxiliaire; comme pseudonyme, lorsqu'elle est le signe d'un son autre que le sien propre, comme dans *loi*, *poire*, *foin*; comme auxiliaire, quand on l'associe avec la lettre u pour représenter le son

ou, comme dans *poudre*, *couler*, *doute*, *moule*. Quelquefois la lettre o est muette; c'est-à-dire que la prononciation n'en tient aucun compte, comme dans les mots *paon*, *faon*, *Laon*, *bœuf*, *cœur*, *sœur*, *mœurs*, *œil*, *OEdipe*, etc. Dans la prononciation on confond trop souvent le son de l'o avec celui de la diphthongue au. Les fautes de ce genre sont surtout fréquentes à Paris, où l'on entend souvent prononcer *fat* comme si ce mot s'écrivait *pôt*; *mauvais*, comme si l'on écrivait *mouvais*, tandis que l'on dira *roti* pour *rôti*. La prononciation de la voyelle o, suivie de la consonne n, doit être soigneusement étudiée dans ses rapports avec les voyelles initiales des mots qui l'accompagnent, à raison de nombreuses exceptions qu'elle comporte, et des règles particulières auxquelles elle est soumise. La première règle à cet égard, c'est que jamais, et dans aucun cas, les substantifs terminés en *on* ne peuvent se lier. Voy. N (lettre). Dans la langue des marins O veut dire ouest, S.-O. sud-ouest, S.-S.-O. sud-sud-ouest, etc. Chez les anciens, O était une lettre numérale qui représentait le nombre 11; surmontée d'une ligne horizontale (ō), elle valait 11,000. Sur les anciennes monnaies, la lettre O était la marque des pièces fabriquées à Riom. O sert à désigner chacune des neuf antennes qu'on chante dans l'avent neuf jours avant Noël : on appelle ainsi ces antennes parce qu'elles commencent toutes par l'exclamation ô. O, interjection qui s'emploie principalement de vant le vocatif, et qui exprime très bien le cri de l'exclamation. Dans ce cas, la lettre o prend l'accent circonflexe : ô mon père! ô mon ami! ô vous, qui que vous soyez! etc. O, employé comme abréviation

tion dans les écritures de commerce, signifie ouvert; *C/O*, compte ouvert.

CHAMPAGNAC.

O (FRANÇOIS, marquis d'), seigneur de Gresner et surintendant des finances. — Si les périodes de trouble et de confusion voient se produire les caractères élevés, les nobles intelligences, les grands courages, elles voient aussi naître et se développer hardiment ces natures mauvaises dans lesquelles semblent s'être concentrés tous les vices, toutes les lâchetés, toutes les passions honteuses de l'humanité : c'est que les époques de révolution sont aussi des époques de relâchement, où les craintes salutaires se dissipent, les institutions se relâchent, les traditions s'affaiblissent, et où l'esprit, planant au-dessus d'une société en ruine, marche à l'incredulité, et ne s'arrête plus dans les voies de désordre. Etudiez en effet tous les temps précurseurs des grandes crises politiques et sociales, vous y trouverez toujours ce spectacle singulier de quelques hommes arrivant à une incroyable dissolution de mœurs, épuisant ce que la débauche a d'extravagant et de forcené, et de quelques autres, se préparant par l'austérité et le recueillement à la mission réformatrice dont la Providence va les charger. Ceci était surtout vrai sous le règne de Henri III, alors que le trône des Valois était miné par le protestantisme, la sainte ligue et la famille des Guises. D'un côté se trouvait Henri de Bourbon, avec tout ce que la guerre civile avait produit de guerriers énergiques, de politiques profonds, d'administrateurs éclairés : de l'autre, Henri III et sa cour, e. à d. les Villequier, les Saint-Mégrin, les Quélus, les Maugiron et surtout ce D'O, le surintendant des finances, cet homme tout *confit de débauches*, selon la pittoresque expression de Mézerai. Il était né vers 1535, d'une noble et ancienne famille de Normandie. Dès vingt ans, à l'âge des inspirations généreuses, il avait embrassé la profession des armes, dans laquelle tout gentilhomme devait entrer avant même de suivre toute autre carrière. D'O, soit

qu'il manquât de courage, soit que les tendances secrètes de son esprit l'emportassent ailleurs, renonça de bonne heure à un état où la gloire seule était la récompense des plus dangereuses épreuves. Attiré à Paris, où la gentilhommerie, assise aux éternels banquets de Henri III, buvait le sang et rongait les os de la France, comme dit Montaigne, D'O fut présenté au roi par Villequier, dont il venait d'épouser la fille. Le roi fit un accueil distingué au nouveau courtisan, qui sut gagner en peu de temps les faveurs de son maître. En 1578, D'O, dont l'esprit, la sagacité inventive et les expédients financiers avaient charmé la cour, se vit appelé à la place de surintendant des finances. Cette soudaine élévation d'un homme connu par ses désordres et son amour pour le jeu, révolta ce petit nombre de citoyens dévoués au roi et au pays, qui n'avait pas désespéré de la chose publique. Le parlement montra des dispositions hostiles contre le nouveau ministre, que l'opinion publique avait depuis long-temps flétri. D'O, habitué à braver toutes les manifestations sévères que sa conduite provoquait, étala un luxe scandaleux. A cette époque, l'escarcelle royale était vide, et la cour avisait aux moyens de la remplir, sans qu'il en coûtât une obole aux corps privilégiés. D'O eut résoudre le problème en créant de nouveaux impôts sur un pays que la guerre civile et étrangère avait ruiné, et qui ne pouvait plus supporter les tailles déjà existantes. Des réclamations se firent entendre de toutes les parties de la France. Les états de Bourgogne envoyèrent des députés à Paris, pour déclarer que la province était hors d'état de payer les nouveaux subsides. D'O accorda une audience aux députés et les reçut dans l'appareil le plus magnifique. A leurs justes représentations, il répondit que : « le roi étant maître absolu des biens et de la vie de ses sujets, on ne devait point entrer en compte avec lui ; et qu'il fallait se soumettre aveuglément à ses volontés. » Un pareil langage révolta les mandataires, qui, parlant au nom du

pauvre peuple, leur commettant, firent entrevoir au ministre les conséquences désastreuses de ses maximes. D'O, menacé personnellement, et craignant une insurrection dans la Bourgogne, se relâcha de ses prétentions pour se rejeter sur les provinces régies directement par la couronne, et dont les doléances ne pouvaient arriver jusqu'au trône. Selon les mémoires du temps, qui sont unanimes dans leur réprobation contre le surintendant, il est presque impossible de se faire une idée de toutes les déprédations dont il se rendit coupable. Il exerçait des retenues arbitraires sur les traitements, qu'il détournait même souvent à son profit. Une part lui était allouée dans toutes les fournitures, dans les marchés passés avec l'état, et principalement dans les fermes : celle des sels lui valut, à la fin d'une seule année, la somme énorme pour ce temps de huit cent mille écus ; c'est à peine si le trésor en recevait la moitié pour cet impôt. Le train du ministre était au niveau de ses concussions : chevaux, table, maîtresses, châteaux, résidences, lui suscitaient des dépenses considérables qui absorbaient ses revenus. A la différence des Fouquet, des Richelieu, des Mazarin, qui, plus tard, économisèrent des millions, tout en éclipsant le faste du souverain, D'O manquait souvent d'argent et avait recours aux Juifs de la cité. Sa passion pour le jeu était l'élément le plus actif de sa ruine. Pour combler le déficit sans cesse renaissant de ses propres finances le surintendant se fit successivement donner par le roi la charge de grand-maitre de la garde-robe, et la lieutenance-générale de la Basse-Normandie. D'O ne crut pouvoir mieux remercier Henri III de tant de bontés qu'en lui fournissant les projets de vingt-deux nouveaux édits financiers. Le parlement refusa d'abord de les enregistrer, et finit, comme toujours, par une de ces transactions qu'il accordait d'autant plus facilement que les impôts ne pesaient pas sur lui, et que son opposition à la couronne n'était jamais sérieuse. D'O suivit les vicissitudes de son maître, mais,

tout en prenant parti contre Henri IV, il ne se mêla jamais activement aux fureurs de la ligue ; quand les troubles politiques et religieux prirent un caractère alarmant, le surintendant se retira dans ses terres, et attendit paisiblement les événements. Une délicatesse de conscience, dit son apologiste Dujon, l'empêcha de reconnaître Henri IV. Cette délicatesse était tout naturellement la crainte que le nouveau souverain ne réformât les abus du règne précédent. Mais quand le marquis d'O vit la plupart des anciens courtisans saluer le soleil levant, il fit abstraction de ses scrupules, et vint rendre hommage au vainqueur d'Ivry. Toutefois, pour dissimuler toute la lâcheté de sa conduite politique, il feignit de mettre à sa soumission la condition qu'Henri IV se réconcilierait avec le pape. Le Béarnais lui répondit la main sur son épée et en homme qui tenait peu à conserver aux affaires l'ancien ministre de Henri III. Cependant, le roi lui donna le gouvernement de la ville de Paris, et, par une faiblesse que peut seule faire excuser la difficulté des circonstances, lui laissa sa place de surintendant. Mais il fut désormais impossible à D'O, placé sous l'œil clairvoyant de Sully, de Mornay et du roi, de détourner les deniers publics. Dès ce moment, il perdit toute influence politique, et sa vie publique devint insignifiante. D'O expira le 24 octobre 1594, de plusieurs maladies, fruit de ses débauches. Une scène pénible se passa sous les yeux du moribond, quelque temps avant qu'il rendit le dernier soupir : ses parents, ses amis, ses domestiques et quelques créanciers, firent irruption dans sa chambre, et enlevèrent jusqu'aux draperies et aux courtines du lit. Le vieillard ne trouva personne pour lui fermer les yeux. Ses héritiers furent bien étonnés quand ils s'aperçurent que les dettes du défunt dépassaient de beaucoup ses biens. Ils ne trouvèrent même pas de quoi payer les legs du testament, qui s'élevaient à peine à douze cents écus.

ALFRED LEGGOTT.

**OASIS.** Le désert ne se présente pas partout nu et aride ; çà et là , au milieu de cet océan de sables , on voit apparaître quelques terrains couverts d'arbres et d'habitations , que le voyageur errant , au milieu de cette solitude immense , n'aperçoit pas sans un tressaillement de joie. Ce sont ces lieux parsemés sur ce sol frappé de mort , comme les îles au milieu de la mer , que les Grecs ont nommés *oasis* , d'un nom égyptien , qui signifie *habitation*. — Une chaîne d'oasis s'étend sur la lisière du désert qui menace sans cesse l'Égypte , se déroule vers le nord , et va se perdre dans le Sahara , en ouvrant en delta les routes de l'Occident. Trois de ces oasis étaient surtout connus de l'antiquité : la grande oasis (*Oasis magna* , aujourd'hui *El-Ouâh El-Kélyr*) , la petite oasis (*Oasis parva* ; *El-Ouâh-El-Baharyeh*) , et enfin l'oasis de Jupiter-Ammon (l'oasis de Syouah) , si célèbre par son temple et ses oracles. La grande oasis , dite aussi d'El-Khargéh , d'un village qui s'y élève , est placée vis-à-vis de Thèbes. Elle a 35 lieues de long sur cinq de moyenne largeur , et compte 4,000 âmes de population. Un grand nombre de ruines égyptiennes sont disséminées sur toute sa surface. Une route qui part de Bény-Souf et traverse le Fayoum conduit à la petite oasis. Celle-ci a une longueur d'environ sept lieues , et est aussi couverte de ruines. Son chef-lieu est le village d'El-Kassr , bâti sur l'emplacement d'un ancien édifice , et dont les maisons sont construites la plupart avec les matériaux du vaste temple que l'on y voyait autrefois. Les habitants sont craintifs , soupçonneux et méchants envers les étrangers , qu'ils supposent toujours venir dans le but de dérober les trésors cachés dans les ruines. On voit dans ce canton reculé une fontaine qui a la propriété de teindre en noir la laine blanche ou fauve dans l'espace de 36 heures ; aussi , tout le monde ici est vêtu de noir , à l'exception du cadî et des cheïks , dont l'habillement est blanc et bleu. Le ris est la principale culture de ces deux oasis. On y recueille aussi beaucoup de dattes ex-

cellentes. Le gros et le menu bétail , ainsi que les fruits , y sont abondants. — Pour gagner l'oasis de Syouah , on part , soit d'Alexandrie , soit du Kaire , mais surtout de la dernière de ces villes. Le voyage est de 12 à 15 jours , dont 4 à 4 1/2 seulement de marche. D'Alexandrie , il peut y avoir 40 myriamètres. « C'est là , dit M. Champollion (*Égypte de l'Univers pittoresque*) , qu'existait le fameux oracle que toute l'antiquité alla consulter , et qui cessa de prédire et de parler , comme tous les autres , quand l'importance politique du pays où il était établi fut anéantie. On rapporte l'origine de l'oracle d'Ammon à une intervention supérieure , et on raconte qu'une colombe , partie du grand temple de Thèbes d'Égypte , alla désigner avec évidence le lieu où l'oracle devait être établi. Le temple d'Ammon , qui était la grande divinité de Thèbes , et que les Grecs ont assimilé à leur Jupiter , fut en effet construit dans la partie la plus fertile de l'oasis. La statue du dieu était faite avec du bronze , où l'on avait mêlé des émeraudes et autres pierres précieuses. Il était porté sur une barque d'or , comme tous les autres grands dieux de l'Égypte. Plus de cent prêtres étaient attachés au service du temple ; et c'était par la bouche des plus anciens que le dieu Ammon rendait ses oracles , les plus célèbres de toute l'antiquité ; Hercule , Persée , et une foule d'autres personnages illustres dans les traditions historiques de la Grèce , allèrent religieusement le consulter. Non loin du temple était une autre merveille : c'était une source nommée la *fontaine du Soleil* : selon Hérodote , l'eau en était tiède le matin et froide à midi , tiède au coucher du soleil et bouillante vers le milieu de la nuit. Alexandre-le-Grand voulut visiter et consulter cet oracle de Jupiter , l'auteur de sa race , disait-il ; il descendit donc des environs de Memphis dans la Basse-Égypte , auprès du lac Maréotis ; il s'enfonça de là dans le désert avec les personnes qu'il avait désignées pour le voyage à l'oasis d'Ammon. Les deux premiers jours , dit



Quiute-Curce, la fatigue était supportable; mais, dès qu'on fut avancé dans ces mers de sable, l'aspect de la terre ne frappait plus les yeux, pas un arbre, pas une trace de végétation; la provision d'eau portée par des chameaux était épuisée, et il n'y en avait pas dans ce sable brûlant; le soleil avait tout desséché; mais il survint heu reusement un peu de pluie, et on se désaltéra avec avidité, même en recevant dans sa bouche l'eau qui tombait du ciel. On mit quatre jours à traverser ces vastes solitudes. Comme on approchait, une troupe de corbeaux vint servir de guide à l'armée d'Alexandre; enfin, il arriva à l'oasis d'Ammon, où il vit, au milieu d'immenses déserts, le temple entouré d'un bois épais, où des sources nombreuses entretenaient la fraîcheur et la végétation, et il visita aussi la fontaine du Soleil, dont Hérodote avait fait connaître l'existence aux Grecs, un siècle auparavant. Alexandre consulta l'oracle, qui déclara, sans hésitation, qu'il était le fils de Jupiter. • L'oasis de Syouah, dans son état actuel, comprend un territoire de 6 lieues de long sur 5 de large, couvert au nord par des montagnes calcaires, mais dont la surface intérieure est plate. Une quarantaine de sources, qui l'arrosent dans toutes les directions, fertilisent d'une manière admirable ses champs et ses jardins, où croissent le blé, l'orge, le haricot, les pastèques, les concombres, les légumes, l'abricotier, le pommier, l'olivier, le grenadier, le prunier, la vigne, et cinq espèces de dattiers, dont les fruits sont fort estimés. L'exportation des dattes est annuellement de 5 à 9,000 charges de chameau. On évalue la population de l'oasis de Syouah à 8 ou 10,000 individus, qui habitent, outre Syouah, quatre misérables villages murés. Ils obéissent à des cheiks, qui reconnaissent eux-mêmes l'autorité du pacha d'Égypte, lequel envoie près d'eux un de ses officiers. Les Syouahiens professent l'islamisme, et sont soupçonneux, méfians, jaloux à l'excès, superstitieux et insociables, mais cependant assez hospitaliers. Leur physionomie tient le milieu

entre celle des nègres et celle des Égyptiens, dont ils diffèrent, au reste, peu, quant aux mœurs et aux coutumes. Le costume des femmes consiste en une longue et ample chemise de toile bleue, et une pièce d'étoffe (*mylayeh*) dont elles se couvrent et s'enveloppent la tête; elles déploient tout le luxe possible dans l'arrangement de leur chevelure, qu'elles disposent avec beaucoup d'art, et où elles mêlent des pièces d'argent et de la verroterie. Un grand anneau d'argent leur environne le cou, et elles s'ornent les poignets, le bas de la jambe et les oreilles, de grands anneaux de même métal. Les hommes sont vêtus d'une chemise de toile blanche, et d'un mylayeh placé en écharpe; il chaussent des souliers de peau jaune, et portent pour coiffure ordinaire une calotte rouge. Leurs instruments de musique consistent en un tambour de basque, une flûte de roseau et un violon à trois cordes, au son desquels ils dansent quelquefois une sauteuse dans le genre des nègres. Les Syouahiens parlent un dialecte de la langue berbère: Ils échangent leurs dattes, leurs olives, leur bétail, et des paniers de feuilles de palmier, artistement faits, contre des toiles, du froment, du café et du tabac. La ville de Syouah, qui donne son nom à l'oasis, s'élève sur un rocher conique, et a de loin, avec ses hautes murailles, l'aspect d'une ruine. Sa construction est d'ailleurs très singulière. Ses rues sont de véritables escaliers de 5 à 10 pieds de large, recouvertes pour les garantir et les rendre plus fraîches, et, par cela même, tellement obscures qu'il faut pour s'y conduire marcher à tâtons, ou bien s'aider d'une lumière. La ville entière est, pour ainsi dire, un seul bâtiment tout d'une pièce. Ce que l'on veut bien appeler maison n'est autre chose qu'une rangée de 4 à cinq étages de cavernes qui ne reçoivent de lumière que par des trous. Les gens mariés, les femmes et les enfants habitent la ville haute; les veufs et les garçons parvenus à l'âge de puberté le bas de la montagne; mais il leur est permis de communiquer entre eux jus-

qu'à la brune. Syouah a une mosquée, un marché et 2,000 habitants. Elle est par 29° 12' de lat. septentrionale et vers les 24° à l'orient de Paris. C'est à une demi-lieue de là que l'on a retrouvé dans les ruines, appelées *Oumm Beydah*, les restes du temple d'Ammon. On y reconnaît trois enceintes, dont la plus étendue a 360 pieds de long sur 300 de large; une salle couverte de pierres du poids de 100,000 livres chacune : elles ont 33 pieds sur 26; des bas-reliefs avec des tableaux hiéroglyphiques explicatifs, etc. Il paraît que le temple lui-même était assez petit, ce qui donne la raison de ce passage de Strabon, où il dit que l'on permit à Alexandre comme une faveur d'y pénétrer; mais que sa suite entendit fort bien la réponse du dieu. Quant à la fontaine du Soleil, on voit encore, à une petite distance d'Oumm-Beydah, une source dont la situation, l'aspect et la nature répondent parfaitement aux descriptions qu'ont données de la première Diodore et Quinte-Curce. Comme celle-ci, elle est placée au milieu d'un bosquet charmant, et ses eaux sont chaudes et froides alternativement. — Cambyse, après avoir souillé l'Égypte de sa présence, envoya une armée à la conquête de l'oasis d'Ammon; mais elle devint la proie du désert, et périt dans les sables. Les Ammoniens se convertirent au christianisme vers le <sup>iv</sup> siècle, et eurent plusieurs évêques; au <sup>vii</sup> siècle, ils embrassèrent l'islamisme. — M. Pacho, voyageur français, a visité, en 1825, une oasis placée à quatre journées du fond des rivages de la Grand-Syrie, et qu'il pense correspondre au *jardin des Hespérides* de Strabon. — Les oasis de l'immense Sahara sont la plupart en rapport avec son étendue. La plus vaste est celle de Touât, au midi de l'Algérie, par le 27° parallèle de latitude, et où s'élèvent les villes d'Ayn-el-Solah, d'Agably et d'Aoulef, qui paraît en être aujourd'hui la capitale. « Le sultan, dit un voyageur arabe qui l'a vue il y a quelques années, a des soldats, et les tambours battent devant lui. Il a le pouvoir d'infliger des

peines et d'emprisonner. Il possède des chevaux et des esclaves; mais il n'a pas de trésor d'argent ». Aoulef a des murailles qui l'entourent, lesquelles sont en argile et en briques. Le pays abonde en eau et en dattes, et les habitants ont beaucoup d'esclaves. La population de Touât parle la langue berbère. — Le royaume de Fezzan, la *Phazania* des Romains, contrée qui s'étend à l'est de Touât, n'est qu'une grande oasis. — Nous ne citons pas toutes celles qui sont disséminées sur la surface du grand désert, et qui, en facilitant les communications, ont réuni des régions qu'il semblait devoir toujours séparer.

ALFRED DESMOND.

**OBÉDIENCE** (*obéissance*), ne se dit ordinairement qu'en parlant des religieux : le supérieur a commandé à ce religieux en vertu de sainte *obéissance*. — Il signifie aussi l'ordre, la permission, par écrit qu'un supérieur donne à un religieux ou à une religieuse d'aller en quelque lieu, de passer d'un couvent dans un autre : il ne saurait partir sans *obéissance*, sans montrer son *obéissance*. — Il indique encore l'emploi particulier qu'un religieux ou une religieuse a dans son couvent : cette religieuse est cellière, c'est son *obéissance*. — Un ambassadeur d'*obéissance* est celui qu'un roi expédie au pape pour l'assurer de son obéissance filiale. Dire que l'ambassadeur a été reçu à l'*obéissance*, c'est annoncer qu'il a été reçu par le pape en plein consistoire avec les cérémonies d'usage. — Le pays d'*obéissance* est celui dans lequel le pape nomme aux bénéfices qui viennent à vaquer dans certains mois de l'année : l'Allemagne est un pays d'*obéissance*; la Bretagne l'était autrefois. — Dans les temps de schisme, où il y avait deux papes à la fois, le mot *obéissance* servait à désigner les différents pays qui reconnaissaient l'un ou l'autre pape. On disait ainsi, par exemple : l'*obéissance* d'Urbain et l'*obéissance* de Clément.

X.

**OBÉID - ALLAH - AL - MAHDY** (AROU-MOHAMMED), fondateur de la dynastie des khalifes fathimides, né vers

l'an 269 de l'hégire (environ 882 de l'ère chrétienne). On a comparé les dynasties orientales à un grand fleuve, dont la source serait cachée aux hommes, et dont le lit se développerait immense et fécondant. Le chef des fathimides s'annonçait bien comme l'arrière-petit-fils d'Aly, le vézyl, l'enfant chéri de Mshomet, l'époux de cette belle Fatimeh, fille du prophète. L'iman Dzafar-Al-Sædit était son père. Lui-même était l'apôtre attendu, le *chef ou directeur des fidèles*, le mahdy ! Une partie des populations africaines accueillait avec enthousiasme celui que promettait le Koran, et qu'une antique prédiction, née à Salamieh en Syrie, et de là répandue dans le continent africain et la péninsule arabe, avait annoncé devoir paraître en Afrique vers la fin du 11<sup>e</sup> siècle de l'ère musulmane. Mais le reste des Orientaux était moins favorable au prophète nouveau : des sunnites prétendaient que, jusqu'à son nom, tout était faux dans ce qu'il proclamait ; que ce fils de l'iman Dzafar était l'enfant d'un obscur oculiste ; que Saïd était son véritable nom ; que le chef des fidèles était un Juif impur, un mage, né, selon les uns, dans un coin de la Perse, selon d'autres en Égypte, selon d'autres encore dans l'Afrique. Obéïd-Allah se promit de confondre les impies et d'exalter la puissance des croyants. Il avait crû et s'était fortifié sous les coups de l'adversité. Devenu suspect au khalife abbasside Mokhtafy, il avait dû s'enfuir rapidement avec son fils Aboul-Cacem-Mohammed, sous les habits d'un marchand. Grâce à ce déguisement, les deux fugitifs traversèrent l'Égypte et toute l'Afrique jusqu'à Sedjelmesse, où le roi, vassal du khalife aglabide Zeïadet-Allah II, les fit jeter dans les fers. Mais les jours mauvais étaient près de finir pour lui. Depuis quelques années, le brave Abou-Abdallah-Al-Maschtak (l'Oriental), Arabe de naissance et disciple de l'iman Dzafar, avait apporté en Afrique la doctrine des schyites, les croyants d'Aly ; il avait séduit ou subjugué toutes les tribus Berbères. A leur tête,

il marcha contre les khalifes abbassides, qu'il traitait d'usurpateurs, s'empara de Sedjelmesse en 290, rendit la liberté au mahdy prisonnier, le fit reconnaître par tous ses fanatiques soldats, et, pour premier acte de souveraineté, lui fit ordonner la mort du souverain impie de Sedjelmesse. Tant de bonheur arracha des larmes à Obéïd-Allah. Mais bientôt il se mit à la hauteur du personnage qui lui restait à jouer. Zeïadet-Allah avait abandonné Tripoli et fui vers l'Égypte ; Obéïd entra en souverain dans la capitale des aglabides, établit des impôts, envoya des lieutenants dans les diverses provinces de l'Afrique septentrionale et jusque dans la Sicile, encore soumise au joug musulman. Puis, en rabby II, l'an 299 de l'hégire (909 de J.-C., décembre), il établit à Rakkadah le siège de son empire, bouleversa, refondit l'administration, institua une nouvelle législation civile et religieuse, et, poussant jusqu'au bout son rôle de prophète dominateur, prit enfin le titre de *prince des fidèles* (emyl al monnuenym), ce titre suprême des successeurs de l'apôtre de Dieu, insigne du khalifat. De ce jour fut fondée la célèbre dynastie des fathimides, qui quelquefois, du nom de leur premier khalife, prirent le titre d'obéïdides, et plus souvent celui d'ismaélides, d'alydes, en souvenir de leur chef, le gendre du prophète. Un homme pouvait l'écraser dans l'œuf, celui même qui avait mis le diadème sur la tête du mahdy prisonnier, Abdallah-Al-Maschtak. L'Arabe, fier de sa renommée et de sa puissance, traitait d'égal à égal celui qu'il avait fait souverain ; il cachait peu l'intention de culbuter un jour ce trône qu'il avait improvisé. Obéïd-Allah s'en débarrassa par un coup de poignard, et les Berbères, étourdis de tant d'audace, n'osèrent venger leur chef. Restaient les abbassides, les légitimes khalifes de Baghdad. Ils essayèrent d'étouffer à sa naissance ce grand schisme qui, pendant trois siècles entiers, devait diviser les musulmans. Mais la dynastie nouvelle avait pour elle force et jeunesse. Tandis que l'aglabide déchu, Zeïadet-Allah, dis-

sipait dans l'apathie et la débauche les trésors que le khalife Mokhtader lui avait confiés pour arrêter les progrès des schyètes en Afrique ; le mahdy allait lui-même chercher ces troupes qui devaient l'enchaîner dans ses états. Sa domination, en peu de temps, s'étendit des bords de l'océan jusqu'à Barca, qu'il enleva aux abbassides ; Alexandrie tomba plus d'une fois aux mains de ses soldats ; plus d'une fois ils parcoururent l'Égypte, terribles comme l'incendie, comme lui dévorant tout ce qu'ils rencontraient, et chaque fois épuisés par leurs victoires mêmes, ils furent obligés d'abandonner cette terre dévastée. A l'arrière-petit-fils du premier khalife fathimide, à Moezz-el-Daulah, était réservée la conquête de l'Égypte. Obéid-Allah cependant jetait sur les ruines de l'antique Aphrodisium, dans une presqu'île, à 30 lieues au sud de Tunis, les fondements d'une nouvelle ville, qui devint bientôt le centre et la capitale de son empire (l'an 303 de l'hégire, 1013 de J.-C.). Tandis que ses armées de terre faisaient trembler les khalifes dans Bagdad, ses flottes portaient la mort et l'incendie sur toutes les côtes de l'Italie, ravageaient la Calabre, la Pouille, livraient au pillage Tarente, Bénévent, le Mont-Cassin. Des murs du château Saint-Ange, le successeur de saint Pierre voyait la fumée des villes réduites en cendres sur leur passage. A ce point de puissance et de grandeur, l'ennui du trône prit le premier khalife fathimide. Comme Charles-Quint, il abdiqua le pouvoir suprême en faveur de son fils Aboul-Cacem-Mohammed-Caïm-Biarh-Allah. Comme Charles-Quint, il se laissa bientôt de l'obscurité, et conspira, dit-on, pour renverser son successeur. Muis Caïm-Biarh-Allah était digne de Philippe II ; il empoisonna son père, et le chef des fidèles, après 25 ans de règne, mourut le 13 rabby I, 322 (4 mars 934), âgé à peine de 60 ans.

ALPH. PAILLARD.

**OBÉISSANCE** (philosophie[*obedientia*]), action de celui qui obéit, soumission aux volontés d'autrui ; en d'au-

tres termes, vice ou vertu, hommage consciencieux ou bassesse gratuite, devoir ou lâche servilité, héroïsme ou dégradation, acte de saint ou de canaille. Ainsi, que le fils s'incline avec respect devant la volonté paternelle ; que la médiocrité qui raisonne courbe la tête devant une intelligence supérieure ; que le citoyen subisse aveuglément le joug de la loi, expression de la volonté nationale, l'*obéissance* n'est plus alors que la plus sacrée des vertus, et le plus indispensable des devoirs. Mais autant l'*obéissance* est digne d'éloges quand elle est ainsi comprise, autant elle doit inspirer de dégoût et d'aversion quand elle se transforme en abnégation bestiale, sans autre mobile déterminant qu'un intérêt plus ou moins sordide. Et qu'on n'aille pas arguer ce jugement de sévérité ! Dans un siècle où, en général et en maxime, un père dit à ses enfants : « Soyez vertueux ! » mais où il leur dit en détail et sans le savoir : « N'ajoutez aucune foi à ce précepte ; soyez des coquins timides et prudents, et n'ayez d'honnêteté, comme le dit Molière, que ce qu'il en faut pour n'être pas pendus » ; dans ce siècle, dis-je, il y a du mérite peut-être à ramener les choses à leur signification essentielle. Or, nous en agissons de la sorte parce que c'est notre droit, et qu'il est dans nos habitudes d'user d'un droit quand même ; que si des définitions brutales froissent quelques susceptibilités, tant pis. Pour appuyer notre dire sur un exemple, supposons que, sous le titre de *bacha*, un père destine son fils au gouvernement d'une province ; que, prêt à prendre possession de cette place, son fils lui dise : « Mon père, les principes de vertu acquis dans mon enfance ont germé dans mon âme. Je pars pour gouverner des hommes : c'est de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre ; sourd aux menaces du puissant oppresseur, j'écouterai toujours la plainte du faible opprimé, et la justice présidera à tous mes jugements. — O mon fils ! que l'enthous-

asme de la vertu sied bien à la jeunesse ! Mais l'âge et la prudence vous apprendront à la modérer ; il faut sans doute être juste : mais à combien d'injustices ne faudra-t-il pas vous prêter ! Quelque élevé que vous soyez, un mot du sultan vous fait rentrer dans le néant, et vous confond dans la foule des plus vils esclaves ; la haine d'un eunuque ou d'un icoglan peut vous perdre ; songez à les ménager. — Moi ! je ménagerais l'injustice ! non mon père. La Sublime-Porte exige souvent des peuples un tribut trop onéreux ; je ne me prêterai point à ses vues. Je sais que l'infortune ne doit rien, et que l'aisance même, qui supporte les impôts, doit ce qu'exige la sage économie, et non la prodigalité : j'éclairerai sur ce point le divan. — Abandonnez ce projet, mon fils, vos représentations seraient vaines, il faudrait toujours obéir. — Obéir ! non, mais plutôt remettre au sultan la place dont il m'honore. — O mon fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare ! vous vous perdriez, et les peuples ne seraient point soulagés ; le divan nommerait à votre place un homme qui, moins humain, l'exercerait avec une inexorable dureté. — Oui, sans doute, l'injustice se commettrait !, mais je veux qu'en effet mon exemple ne soit pas suivi : le musulman zélé, qui le premier annonça la loi du divin prophète et brava la fureur des tyrans, prit-il garde, en marchant au supplice, s'il était suivi d'autres martyrs ! La vérité parlait à son cœur : il lui devait un témoignage authentique, et le lui rendait. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? et les dogmes sont-ils plus sacrés que les vertus ? O mon père, si j'immolais la justice à mes goûts, à mes plaisirs, aux caprices d'une Circassienne avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes austères de vertu ap-

prises dans mon enfance ? Pourquoi votre zèle ardent s'attêdit-il lorsqu'il s'agit de sacrifier cette même vertu aux ordres d'un sultan ou d'un vizir ? J'oserais vous l'apprendre : c'est que l'éclat de ma grandeur, prix insigne d'une lâche obéissance, doit rejaillir sur vous : alors vous méconnaissiez le crime ; et, si vous le reconnaissiez, j'en atteste votre vérité, vous m'en feriez un devoir. » — Réfuté qui pourra, cette brillante logique d'Helvétius ! — Et maintenant, si on jette les yeux autour de soi, si on évoque de récents et lamentables témoignages, qui blâmerait l'apreté de nos paroles ? Entendez-vous ce long cri de douleur qui s'élève ? C'est le dernier cri d'angoisse des cités coupables d'avoir eu faim. Et, là-bas, voyez-vous cette autre mère des Machabées, qui pleure ses fils égorgés par l'obéissance passive, et qui, elle aussi, comme Rachel, ne peut pas se consoler, parce qu'ils ne sont plus. Oh ! jetons, s'il se peut, un voile d'oubli sur ces abominations ; car l'oubli, hélas ! c'est le suaire des morts. — Vice on vertu, hommage consciencieux ou bassesse gratuite, devoir on lâche servilité, héroïsme ou dégradation, acte de saint ou de canaille, voilà l'obéissance !... j'ai dit....

C. A. S.

OBÉISSANCE (théologie). Le conseil des Juifs défendait aux apôtres de prêcher : « Il est plus nécessaire d'obéir à Dieu qu'aux hommes répondirent les apôtres. » C'était l'application de la belle maxime de J.-C. : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, ils ne peuvent tuer l'âme. — Quelle maxime, se sont écriés les hommes de cour ! elle n'est bonne qu'à troubler la société, à renverser l'ordre public ; armé de ce bouclier, tout fanatique peut braver l'autorité légitime. Obéir à Dieu, ce n'est plus au fond qu'obéir aux prêtres, qui se disent ses interprètes. — Un mot prouvera la justesse de la réponse des apôtres : la maxime dont les heureux du jour se scandalisent a été adoptée par les plus célèbres philosophes de l'antiquité, par Socrate, par Platon, par Épicure. Celse, tout en blâmant les chrétiens de résister

aux lois, est d'avis qu'on ne doit pas trahir la vérité par la crainte des tourments. N'est-ce pas encore là de la résistance ? Et d'ailleurs, les apôtres ne prouvaient-ils pas leur mission divine par celle de J.-C. ? Cherchez des imposteurs, des fanatiques qui la prouvent ainsi ! « Prenez garde à ce que vous allez faire, disait Gamaliel aux Juifs assemblés. Si l'entreprise de ces gens-là vient des hommes, elle se détruira d'elle-même ; si elle vient de Dieu, vous ne pourrez pas l'empêcher, et il se trouvera que vous aurez résisté à Dieu. » — L'auteur des *Pensées philosophiques* a donc eu très grand tort d'écrire : « Lorsqu'on annonce au peuple un dogme qui contredit la religion dominante (le panthéisme), ou quelque fait contraire à la tranquillité publique (l'ordre sous le joug tyrannique de Rome), justifiait-on sa mission par des miracles, le gouvernement a droit de sévir et le peuple de crier : *crucifige* ! Quel danger n'y aurait-il pas à abandonner les esprits aux séductions d'un imposteur, aux rêveries d'un visionnaire ? » Comme si les imposteurs et les visionnaires pouvaient faire des miracles en preuve de leur mission. Répétons donc avec les apôtres : Il est plus nécessaire d'obéir à Dieu qu'aux hommes ! et avec J.-C. : Soyez soumis aux puissances de la terre, lors même qu'elles ne sont point d'accord entre elles !... Rendez enfin à César ce qui appartient à César ! c.-à-d. payez à César la pièce de monnaie que son collecteur vous demandera. Obéissez lui matériellement tant qu'il règnera ; obéissez de même à son successeur ou à l'usurpateur qui le renversera, mais obéissez de cœur et d'âme avant tout, et préférez à tous, au Roi des rois, à Dieu, à Jésus-Christ.

X.

**OBÉLISQUES** (du grec *obeliskos* et *obelos*). Les obélisques sont les monuments les plus anciens et les plus simples de l'architecture égyptienne : ce sont des espèces de pyramides élancées, des colonnes carrées, dont les pans sont coupés en formes d'aiguilles, et qui se terminent en pointe. Hérodote est le pre-

mier qui en ait fait mention : Plin en parle avec beaucoup plus de détails. Il cite, comme le premier architecte qui fit construire des obélisques, le roi Mestphrès ou Mestres de Thèbes ; mais il se tait sur le siècle où vécut ce roi, dont ne parlent ni Hérodote ni Diodore. Tout fait cependant présumer que la construction des obélisques est antérieure au siècle de Moïse, et a précédé de deux siècles au moins l'époque de la guerre de Troie. On rencontre encore quelques obélisques en Égypte. L'un est encore debout ; un autre, qu'on voyait à Alexandrie, entre la nouvelle ville et le phare, a été transporté en Angleterre, et embellit aujourd'hui la place de Waterloo, à Londres ; il était connu sous le nom d'*aiguille de Cléopâtre*, et fut donné en 1820, par le vice-roi d'Égypte, au roi Georges IV ; un troisième existe à Matara, au milieu des ruines de l'ancienne Héliopolis ; un quatrième dans la province Fayoum, non loin de l'ancienne Arsinoé ; huit ou dix parmi les ruines de Thèbes, dont le plus beau, qui se trouvait à l'entrée du grand temple dans l'enceinte duquel est bâti le village de Louqsor, décore aujourd'hui la place de la Concorde à Paris (v. Louqsor). Autrefois, le nombre des obélisques était grand : les Romains rapportent qu'ils en trouvèrent beaucoup ; mais les bouleversements de toute nature dont l'Égypte a été le théâtre depuis vingt siècles, les guerres continuelles qui l'ont dévastée, n'ont épargné ni les peuples ni les monuments. Les obélisques ont, en général, une hauteur de 50 à 150 pieds, non compris le piédestal. Ils sont tous de ce beau granit rouge dont on voit encore les carrières près de la ville de Syène, et que les minéralogistes appellent *syénite*. Ce qui est assez remarquable, c'est que ces carrières semblent aussi récentes que si les ouvriers venaient de les quitter. Bien qu'on trouve également de la syénite dans d'autres contrées, et notamment des veines fort belles dans les Vosges, nulle part on ne peut en extraire des blocs comparables à ceux qu'on rencontre sur

les bords du Nil. Les obélisques occupent ordinairement un espace carré, qui varie de 4 pieds et demi à 12. Il y en a dont les quatre faces sont couvertes d'hieroglyphes; mais on en rencontre aussi qui n'en ont que fort peu. Ces hieroglyphes sont gravés ou taillés souvent à une profondeur de 2 onces; ils sont divisés en champs, ou par degrés et enroulés de couleurs. On trouve encore des obélisques dont les quatre faces sont entièrement polies, et qui ne portent aucune inscription. Le pied de ces monuments est d'ordinaire posé sur une base carrée d'une largeur généralement plus grande de deux ou trois pieds que celle de l'obélisque lui-même; sur le sommet de cette assise est une cavité où est posé l'obélisque. Souvent ils étaient taillés d'un seul bloc dans les carrières de la Haute-Égypte, et étaient amenés par les canaux dans le Nil, et de là jusqu'au lieu où ils devaient être érigés. Plusieurs savants ont en des doutes à cet égard, et ont cherché à soutenir d'autres hypothèses; mais, d'après les recherches des voyageurs, il est constant qu'on trouve encore, surtout dans la Haute-Égypte, d'anciennes carrières dans lesquelles on aperçoit visiblement les traces des veines d'où on a extrait des obélisques. Quant à leur origine, on n'en peut rien dire. Il est assez probable que les images des dieux, qui n'étaient, dans le principe, que des pierres pyramidales, donnèrent l'idée de ces constructions colossales. L'ancienne image de Vénus, à Paphos, n'était qu'une pyramide de marbre blanc. Hérodote prétend que les premiers obélisques ont été érigés à la gloire du Soleil, et n'étaient que des symboles des rayons de cet astre. Leur dénomination et leur forme rendent cette opinion assez vraisemblable. Ces monuments étaient aussi destinés à éterniser le souvenir de certains événements. Les hieroglyphes renfermaient l'éloge des dieux et des rois, ou des principes de la doctrine divine. On peut donc affirmer sans crainte que les obélisques sont des monuments essentiellement historiques.

et religieux. L'opinion qui tend à les faire considérer comme des *gnomons* est moins admissible; puisque l'extrémité supérieure n'est pas disposée de manière à donner assez d'ombre. Plus tard, cependant, ils furent employés à cet usage, et on établit sur le sommet de leur aiguille quelques globes, comme cela eut lieu pour celui qu'Auguste fit placer dans le champ de Mars, et qui, par ses ordres, fut disposé par l'astronome Manilius. Ce qui est hors de doute, c'est que, chez les anciens Égyptiens, les obélisques étaient les principaux ornements des places publiques et des temples, auprès de l'entrée desquels on en voyait souvent deux, et même davantage. On n'employait à cette destination que des obélisques d'une grande hauteur. À dater de la conquête de l'Égypte par les Perses, on ne construisait plus d'obélisques; les princes de la dynastie des Lagides n'ordonnèrent d'ailleurs qu'avec ceux des anciens rois. Les empereurs romains en transportèrent à Rome, à Arles, à Constantinople, qui, plus tard, furent renversés, mais qui ont été réédifiés dans les temps modernes. Auguste en fit venir deux très grands d'Héliopolis à Rome. Nous avons tantôt parlé de l'un d'eux; l'autre, qui était placé sur la *spina*, dans le cirque Maxime, est, si l'on en croit Pline, celui qu'avait fait ériger le roi Semnésertius. Les invasions des peuples barbares firent renverser et enfouir les obélisques de Rome. Huit siècles s'écoulèrent sans qu'on songeât à les relever, car Rome n'était plus la capitale du monde civilisé. Ce fut Sixte V qui, en 1589, fit ériger l'un de ces obélisques par son architecte Domenico Fontana: il était brisé en trois morceaux, et fut placé dans l'église della *Maidona del popolo*. Caligula en avait fait apporter à Rome un troisième, qui fut élevé dans le cirque du Vatican. Depuis l'an 1586, il est devant l'église St.-Pierre, et n'a pas d'hieroglyphes. En y comprenant le piedestal et la croix qui le surmonte, sa hauteur est de 126 pieds: il est le seul, à Rome, qui n'ait pas été brisé. Le fut,

d'un seul bloc, a 78 pieds de hauteur ; c'est la plus grande masse granitique qui soit sortie des mains des architectes de l'antiquité. On en estime le poids à 10,000 quintaux. Claude fit également transporter à Rome deux obélisques d'Égypte ; ils furent placés devant l'entrée du mausolée d'Auguste : l'un est maintenant à Sainte-Marie-Majeure. Caracalla en fit également venir un pour son cirque. L'empereur Constance II, voulant, à son départ de Rome, laisser à cette ville une dernière preuve de sa munificence, y fit transporter un magnifique monolithe (probablement celui de Ramsès), et l'ériga dans le cirque Maxime. Il fut aussi renversé dans le 5<sup>e</sup> siècle, par les Barbares ; en 1588, Sixte V le releva, et aujourd'hui, il orne la place de St-Jean-de-Latran. Il est le plus remarquable sous le rapport de la sculpture. Il pèse au-delà de 13,000 quintaux ; sa hauteur, sans y comprendre le piédestal, est de 140 pieds, et de 179 en y comprenant celui-ci. Les Romains paraissent avoir eu un goût prononcé pour les monolithes ; on en compte encore aujourd'hui treize à Rome, et il est hors de doute qu'il y en a encore plusieurs enfouis sous les décombres, sans parler de ceux qui ont été brisés. Les Russes sont aujourd'hui le peuple qui extrait les monolithes les plus considérables, et St.-Petersbourg rivalise, sous ce rapport, avec Thèbes. Les colonnes de l'église d'Isaac, la colonne Alexandre (inaugurée en 1821 en l'honneur de l'empereur Alexandre), font foi de ce que nous avançons. On s'est souvent étonné de ce que les Égyptiens avaient pu exécuter des travaux aussi considérables que les obélisques et les pyramides ; mais il faut observer que la vie tout entière de ces peuples était absorbée par l'exécution de ces monuments gigantesques ; qu'ils ne vivaient pas pour eux, mais bien pour accomplir la pensée des pharaons et de leurs pontifes. Cette terre fertile pouvait facilement nourrir des populations nombreuses. Ces travaux, exécutés par 100 ou 200 mille hommes,

étaient donc peu coûteux, et, comme les monuments ne sont, en réalité, que du travail accumulé, rien n'empêchait d'en couvrir le sol (v. *De origine et usu obeliscorum*, Rome, 1797).

C. L.

#### OBERRAMPF (CHRISTOPHE-PHILIPPE),

fondateur de manufactures importantes de toiles peintes à Jony (bourg, auprès de Versailles), et de la filature de coton à Essonne (près de Corbeil), membre de la Légion-d'Honneur, naquit à Weissenbourg en 1738, dans le margravat d'Ansbach. Son père, homme de génie dans son art, dont il fut en quelque sorte l'inventeur, s'était établi à Aarau en Suisse, où ses manufactures amenèrent la fortune et le bien-être, et où ses services furent récompensés par sa naturalisation comme citoyen suisse. Là, le jeune Oberkampff étudia l'art qu'il devait plus tard porter à un si haut point de perfection. Avant lui, on ne connaissait en France que les indiennes et les toiles de coton de Perse, qui étaient fort coûteuses. Les toiles imitées dans d'autres pays étaient frappées d'une prohibition sévère ; on considérait même cette branche d'industrie comme de nature à porter préjudice à la culture du lin et du chanvre, et à la préparation de la soie en France. Oberkampff, par sa patience et son génie, vainquit tous ces obstacles. Il n'avait que dix-neuf ans quand il arriva à Paris. En 1759, il obtint la permission qu'il sollicitait du roi, et s'établit avec une modique somme de 600 francs. Il fonda une manufacture dans une contrée déserte, qu'elle peupla bientôt en y attirant des milliers d'ouvriers et d'industriels, et délivra ainsi la France du tribut considérable qu'elle payait chaque année à l'étranger. Retiré dans une petite maison de paysan dans la vallée de Jony, il y vivait seul, et était à la fois dessinateur, fabricant de formes, imprimeur et peintre. Bientôt il élève des hommes habiles pour l'aider dans ses travaux. Un immense marécage est desséché par d'ingénieuses opérations, et l'on ne compte pas moins de 1,500 habitants.



dans une contrée qui, peu d'années auparavant, était entièrement déserte, et que chacun fuyait à cause de son insalubrité. Les économistes, défenseurs ardents et éloquents de la liberté de l'industrie, et surtout l'abbé Morellet, se firent les avocats du jeune étranger, que persécutaient de nombreux ennemis : ils le défendirent auprès des magistrats, de la cour et du peuple. Chaque année Oberkampf augmentait son établissement. Il sut par ses agents en Allemagne, en Angleterre, et même aux Indes et en Perse, se procurer toutes les connaissances techniques et s'initier aux secrets de son art, surtout pour tout ce qui appartient à la teinture. Ainsi, par exemple, on fait à Jouy des toiles peintes transparentes pour stores de fenêtres qui sont colorées et dessinées à la manière des anciens vitraux des églises, et dont l'effet est merveilleux, lorsque la lumière les frappe. On ne tarda pas à voir s'élever en France un grand nombre d'établissements semblables : on évalua de deux à trois cent mille les ouvriers employés dans ces manufactures. Sur une valeur de 60 millions de matières premières brutes, la France gagna 240 millions. Louis XVI voulut conférer des titres de noblesse au fondateur de cette branche d'industrie ; mais Oberkampf refusa un honneur qui ne pouvait qu'éveiller l'envie. En 1793, ce ne fut pas sans peine qu'il échappa à la persécution et à la mort ; plus tard, on lui offrit la dignité de sénateur, qu'il refusa également. Lorsque Napoléon visita la manufacture de Jouy, il détacha sa propre croix pour en orner la poitrine d'Oberkampf. A une seconde visite, l'empereur lui dit : « Vous, comme fondateur de Jouy, et moi, comme empereur, nous faisons aux Anglais une guerre acharnée : vous les battez avec l'industrie, comme je les bats avec les armes. Cependant, il faut l'avouer, votre mode de guerroyer vaut mieux que le mien. » A cette époque, Oberkampf recherchait les moyens d'imiter les Anglais en employant des machines à filer et à tisser le coton : c'est ainsi que se forma l'éta-

blissement d'Essonne, le premier de ce genre en France. Il eut beaucoup à souffrir en 1815 des excès des armées étrangères. Les ateliers chômaient ; des ouvriers qui depuis 61 ans ne les avaient pas quittés demandaient du travail et du pain : « Ce spectacle me tue, disait le vénérable Oberkampf. » Il mourut en effet au mois d'octobre 1815. Son neveu, le mécanicien et manufacturier Samuel Widmer, lui succéda. C. L.

**OBERLIN** (Jérôme-Jacques), professeur et bibliothécaire à l'université de Strasbourg. Il naquit dans cette ville le 7 août 1735, fut admis, en 1750, au nombre des étudiants, soutint, en 1754, sa thèse sur les tombeaux des anciens, et reçut bientôt après le grade de docteur. Après avoir terminé ses études philologiques et philosophiques, il s'adonna pendant trois ans à la partie philologique et archéologique de la théologie, puis à l'étude des langues, de la littérature, de l'archéologie et de l'histoire, ce qui lui valut la plus belle réputation d'antiquaire et de diplomate. Il débuta par les fonctions de professeur au gymnase, et par celles d'adjoint à la bibliothèque de sa ville natale. Ses connaissances profondes et sa renommée l'appellèrent bientôt à l'université. La révolution, qui éclata à cette époque, arracha Oberlin à ses études littéraires, et le fit entrer dans la carrière politique. Il fut emprisonné à Metz ; mais quand le calme reparut en France, il revint à ses occupations favorites. Oberlin mourut à Strasbourg le 10 octobre 1806. Les éditions d'Ovide, de Tacite, d'Horace et de César publiées par lui sont très estimées. Il a fait paraître en outre *Miscella litteraria argentoratensis*, *Museum Scepplini*, un volume (le second n'a jamais paru) ; *Orbis antiqui monumentis suis illustrati*, *prodromus* ; *Rituum romanorum tabulae*, *Artis diplomaticae primae lineae* (ces deux derniers ouvrages élémentaires lui servaient comme de manuels pour son enseignement) ; *Litterarum omnis aevi fata, tabulis synopticis exposita* (ces tableaux contenaient les noms des auteurs

principaux, les sujets de leurs ouvrages, l'indication de la nation à laquelle ils appartiennent et du temps dans lequel ils ont vécu), *Essai d'annales sur la vie de Jean de Guttemberg, inventeur de la typographie*. Il s'occupa beaucoup aussi de l'étude de la langue allemande du moyen âge, et publia *J.-G. Schlegeiglossarium germanicum mediæ ævi, potissimum dialecti suevica* (2 vol. fol.). Il fit aussi paraître la première section d'une statistique d'Alsace, puisée dans l'almanach d'Alsace, qu'il rédigea dix ans, à partir de 1782, et d'*Alsatia litterata*, pour lesquels Schœpflin lui fournit des matériaux. Les deux premiers volumes parurent en 1782 et 1786. C. L.

OBERLIN (Jean-Frédéric), frère du savant célèbre dont on vient de parler, naquit à Strasbourg en juin 1740. Il se consacra de bonne heure au ministère évangélique, et s'y prépara par de solides études. Appelé en 1767 à remplir les fonctions de pasteur dans la paroisse de Waldbach, au Ban-de-la-Roche, contrée située entre la Lorraine et l'Alsace, il se voua dès ce moment à la culture morale et au bien-être physique des habitants de la paroisse confiée à ses soins. Le Ban-de-la-Roche, ancien comté dont le patois lorrain a été, comme nous l'avons vu, le sujet de l'un des savants ouvrages de Jérémie-Jacques Oberlin, est un canton aride et sablonneux, qui s'étend au milieu des montagnes des Vosges. La paroisse de Waldbach, composée de cinq communes, comprend à peu près la moitié de son étendue. Jusqu'au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce pays offrait un aspect inculte et presque sauvage : cent familles tout au plus y végétaient, plongées dans la misère la plus profonde, dans une ignorance déplorable : on eût dit une peuplade des déserts de l'Afrique. Vers 1750, un homme bienfaisant, le pasteur Stuber, entreprit de civiliser les habitants de ce malheureux canton, en propageant chez eux toutes sortes de connaissances utiles, et en leur faisant contracter les habitudes d'une vie active et laborieuse. Ce fut cette œuvre d'évan-

gélisme charitable, commencée par son prédécesseur, que le pasteur Oberlin se proposa d'achever et de perfectionner par tous les moyens en son pouvoir : ses efforts ne tardèrent pas à être couronnés par le succès. Insensiblement, le pays changea de face, l'agriculture et l'industrie se développèrent, l'instruction se répandit, la population s'accrut en raison de l'augmentation des ressources et des produits du sol. Vers 1820, ce coin si long-temps ignoré des Vosges offrait déjà près de six cents familles, formant une population de plus de 3,000 âmes. Dans ce canton, où l'agriculture avait à lutter contre de grands obstacles, à cause de son sol pierreux, on est parvenu, à force de soins, à obtenir des prairies artificielles, et à cultiver avec succès des arbres fruitiers, du lin et des pommes de terre, principale ressource des habitants. Une fabrique de rubans de filouelle a été introduite dans le village de Fouday, qui fait partie du Ban-de-la-Roche. La prodigieuse métamorphose opérée dans ce pays fut due presque entièrement aux lumières, aux soins paternels, au zèle véritablement philanthropique du pasteur Oberlin. Cet homme, aussi modeste que bienfaisant, continua en silence la tâche honorable qu'il s'était imposée, satisfait de l'aisance et du bonheur qu'il répandait autour de lui, et peu soucieux de ces éloges éclatants que sait si bien se faire adjuger le charlatanisme de nos jours. Cependant, les merveilles réalisées au Ban-de-la-Roche ne purent rester ignorées ; grâce à quelques voyageurs dont elles provoquèrent l'admiration, le bruit s'en répandit en France et triompha des pré-occupations politiques. La société royale et centrale d'agriculture, dans sa séance du 29 mars 1818, signala les immenses services rendus par le pasteur Oberlin, qui elle décerna une médaille d'or, moins à titre de récompense (de tels mérites sont au-dessus de toutes les récompenses) que comme un monument public de la reconnaissance et de la haute estime dues à de si grandes vertus. Le charitable Oberlin, le digne patriarche du Ban-

de-la-Roche, s'éteignit paisiblement en 1826, à l'âge de 86 ans. On trouve des détails pleins d'intérêt sur ses travaux civilisateurs et sur les moyens qu'il sut mettre en œuvre dans une brochure intitulée : *Rapport fait à la société royale et centrale d'agriculture*, par M. le comte François de Neufchâteau, sur l'agriculture et la civilisation du *Ban-de-la-Roche*, Paris, année 1818, in-8°.

CHAMPAGNAC.

**OBIER** ou **VIOGNE-OSIER** (*viburnum opulus*, Linn.). On trouve cet arbrisseau en Europe et dans l'Amérique septentrionale, sur le bord des bois, des rivières, dans les prés humides, dans les terres marécageuses; on le nomme quelquefois *sureau d'eau*, *sureau aquatique*. Sa tige est droite, et l'écorce des jeunes tiges est lisse et blanche; ses rameaux sont fragiles et remplis d'une moelle qui a la couleur de celle du sureau; ils portent des feuilles décomposées en lobes, nerveuses sur une de leurs surfaces, sillonnées sur l'autre et attachées à des pétioles glanduleux. Les fleurs, blanches et odorantes, forment, par leur réunion, de fausses ombelles. Celles de la circonférence sont plus grandes, irrégulières et d'un seul sexe; celles du centre, plus petites et hermaphrodites, produisent seules des fruits: ce sont des baies rouges renfermant une semence osseuse, plate et arrondie en forme de cœur. Les oiseaux sont très friands de ces baies, qui mûrissent tard, et qui restent long-temps sur l'arbre après la chute des feuilles.— Cette espèce a produit une jolie variété, remarquable par la blancheur et par la forme sphérique de ses fleurs, qui sont toutes stériles et ramassées en boule: ce qui a fait donner à cette plante le nom de *boule de neige*, de *pelote de neige*; on l'appelle aussi *caillebotte*, *obier stérile*, *rose de Gueldres*. On la cultive dans les jardins à cause de sa beauté. Elle s'élèverait à dix-huit ou vingt pieds de haut si on la laissait croître. Sa tige devient grosse, ses branches poussent irrégulièrement; ses feuilles, divisées en trois ou quatre lobes, ressemblent à celles de l'érable:

elles sont d'un vert tendre et dentelées sur les bords. Ses fleurs nombreuses, qui paraissent en mai, mêlées dans les parterres et dans les bosquets aux autres fleurs du printemps, y produisent le plus brillant effet.—Une autre variété de l'obier est le *pimina* des Canadiens, dont parle M. Duhamel: il est précoce et a de grandes fleurs.

X.

**OBIT**, terme de liturgie catholique, mort, service fondé pour le repos de l'âme d'un mort, et qui doit être célébré à des époques déterminées, du latin *obitus*, action d'aller devant, de précéder dans l'autre vie, mot dérivé d'*obire*, mourir, aller devant, précéder les autres, lequel est composé de *ob*, devant, et de *ire*, aller, marcher, — *Obituaire*, registre des obits tenu dans une église: on y inscrit les noms des morts et la date de leur sépulture. On l'emploie quelquefois substantivement: toutes les fondations qui sont sur l'*obituaire*. — *Obituaire* s'est dit aussi substantivement de l'homme qui était pourvu en cour de Rome d'un bénéfice vacant par mort, *per obitum*, en termes de daterie. Ce bénéfice était poursuivi par trois prétendants, l'un *obituaire*, l'autre *résignataire* et l'autre *dévolutaire*. E. G.

**OBJECTION**, ce qu'on oppose pour détruire une opinion, difficulté qu'on élève sur l'allégation ou sur la proposition de la personne avec laquelle on dispute, *objectio*, *oppositio*. Il y a des objections ingénieuses, délicates, subtiles, fortes, solides, fondées, sans réplique. On a entassé beaucoup d'objections contre le catholicisme; des quantités énormes de livres ont été faits pour l'attaquer. Quelques-uns ont eu pour but de le défendre. Examinons de près l'état de la question. — Le dernier des apôtres était mort depuis peu que déjà les philosophes païens commençaient à écrire contre le christianisme. Ils mirent en usage tout l'art sophistique auquel ils s'étaient de longue main exercés, et furent secondés dans leurs attaques par différentes sectes d'hérétiques formées à leurs écoles. Les incrédules du XVIII<sup>e</sup> siècle

de n'avaient donc pas besoin de forger de nouvelles armes; ils avaient un arsenal complet sous la main; ils pouvaient puiser dans les *objections* des épicuriens, des pyrrhoniens, des cyniques, des académiciens rigides, des cyrénaïques. Rien de mieux, mais pourquoi passaient-ils sous silence les réfutations de Platon, de Socrate, de Cicéron, de Plutarque, etc.? Pour attaquer l'Ancien-Testament et la religion des Juifs, ils rajustaient les attaques des manichéens, des marcionites, de Celse, de Julien, de Porphyre; pourquoi laissaient-ils de côté les réponses d'Origène, de Tertullien, de saint Cyrille, de saint Augustin? Pour frapper le christianisme, ils étaient encore mieux servis; ils copiaient les écrits anciens et modernes des Juifs et des mahométans, des hérétiques, des protestants et des sociniens anglais, français, allemands; ils mettaient à contribution toutes les sciences, l'histoire, la chronologie, la géographie, la physique, l'astronomie, l'histoire naturelle, les langues, les découvertes, les récits des voyageurs. Et en y réfléchissant bien, en effet, il n'est point de vérité contre laquelle on ne puisse soulever un sophisme, point de fait auquel on ne puisse opposer quelque probabilité, point de loi dont on ne puisse contester la justice, point d'institution qui n'ait des inconvénients. Le christianisme est incommode, il gêne les passions, voilà son crime. Ce fut pour cela que le dernier siècle vit éclore cette masse de blasphèmes et d'impicités, ressuscités de vingt façons. Si les encyclopédistes avaient voulu sincèrement instruire le peuple, ils auraient rapporté le pour et le contre, ils auraient développé les preuves à côté des *objections*. Telle fut dans tous les siècles la marche des hommes de bonne foi; mais ce ne fut pas celle des incrédules; ils se bornèrent à compiler des *objections*, laissant aux théologiens le soin de chercher les réponses et les preuves. Leurs *objections* ont-elles renversé une seule des preuves du christianisme? je ne le pense pas. Voyez combien les encyclopédistes

sont déjà loin de nous! Voyez, malgré les ruines qu'ils ont accumulées, comme un saint travail de reconstruction s'opère lentement, sans bruit, en dépit des sarcasmes de quelques vieillards, jeunes et vieux, qui ne sont plus de notre siècle. Le christianisme se fait jour partout, dans les lettres, dans les sciences, dans les arts; il s'infiltre dans nos mœurs; il se mêle à l'air que nous respirons. Renouveler les *objections* du dernier siècle, c'est aujourd'hui de mauvais ton. Le règne bruyant de la philosophie panthéistique ne fut pas de longue durée. Celui des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle a été plus court encore. Il y avait de part et d'autre beaucoup de talent, j'en conviens, mais il y avait, il faut en convenir aussi, encore moins de bonne foi dans la philosophie moderne que dans celle d'autrefois. L'abbé B. M.

**OBJET, OBJECTIF, OBJECTIVER, OBJECTIVEMENT et OBJECTIVITÉ.** Ces cinq mots, dont les trois derniers sont à peine admis, jouent, les deux premiers depuis long-temps, les autres depuis quelques années, un très grand rôle en philosophie et en morale, en logique et en grammaire, en théologie et en esthétique, science à peine admise aussi. En philosophie, le mot *objet*, dérivé d'*objicere* (opposer ou offrir), désigne d'abord tout ce qui s'offre aux sens. Ainsi, les couleurs sont les *objets* de la vue; le son est l'*objet* de l'ouïe; les corps tangibles sont les *objets* du toucher; les odeurs sont les *objets* de l'odorat; les saveurs, ceux du goût. On dit dans ce sens que les corps naturels sont l'*objet* de la physique. En second lieu, ce mot s'applique à tout ce qui fait la matière de la pensée, à tout ce que l'esprit peut percevoir et concevoir. C'est ainsi qu'on dit : l'*objet* de la métaphysique, l'*objet* de la logique, pour désigner l'ensemble des idées dont s'occupent ces sciences. Dans ce sens, il n'est rien qui ne puisse devenir l'*objet* de nos idées. Le sujet pensant peut lui-même devenir l'*objet* de la pensée, et par conséquent de nos notions. Le sujet pensant peut en effet s'étudier lui-même, se concevoir,

avoir conscience de sa conception, se connaître. C'est ce que certains philosophes appellent le *sujet-objet*, locution un peu étrange, puisque, dans le langage ordinaire, il y a antithèse entre le sujet et l'objet, mais locution vraie dans cette acception, et qui se comprend parfaitement dès qu'elle est expliquée. Cependant, si tout ce qui occupe la pensée et devient objet d'une idée (qu'il ait une existence réelle ou qu'il n'existe qu'idéalement, c'est-à-dire dans l'idée du sujet pensant), tout ne devient pas pour cela *objet* d'une notion claire et précise, d'une connaissance exacte. Ainsi, l'*objet* suprême de la pensée, Dieu, ne peut jamais être pour nous l'objet d'une science certaine, quoiqu'il soit l'objet de toute notre foi et de toute notre adoration : il est l'*objet* de nos inductions et de nos affections, il n'est pas celui de nos sensations et de nos intuitions. Les quietistes et les mystiques prétendent, il est vrai, le voir et le sentir, on le connaît absolument, mais la philosophie ne partage pas leur erreur. On donne néanmoins le nom de science à l'étude spéciale dont Dieu est l'objet (v. *THÉOLOGIE*). En troisième lieu, la morale et la philosophie donnent le nom d'*objet* à tout ce qui occupe le sentiment, à tout ce qui frappe notre sensibilité, nos instincts, nos desirs, nos préférences ; à tout ce qui détermine notre volonté ou modifie notre liberté. C'est dans ce sens qu'on parle des *objets* de notre amour, de notre haine, de notre estime, de notre mépris, de nos calomnies, de nos railleries, de notre pitié, de notre compassion, de notre jalousie, de nos passions, etc. C'est encore dans le même sens qu'on dit d'un homme exclusivement attaché à l'une ou l'autre de ces passions, qu'il n'a pour *objet* que sa gloire, sa fortune, son intérêt. — En logique et en grammaire, l'*objet* prend le nom de *sujet*. En effet, quand on analyse les termes qui constituent la proposition, l'*objet* d'un jugement en est appelé le *sujet* ; soit l'exemple : *Dieu est grand*. Dans cette proposition, *Dieu*, qui est l'*objet* de l'idée qu'on veut exprimer, est appelé

le *sujet* ; l'idée qu'on se fait de lui est appelée l'*attribut*. — En esthétique, on distingue soigneusement, comme en philosophie, entre l'*objet* et le *sujet*. L'*objet* des beaux-arts est de plaire ; l'*objet* spécial de la tragédie est d'agir fortement sur l'âme par la pitié et la terreur. Le *sujet* de chaque tragédie en particulier n'a rien de commun avec l'*objet* général de la tragédie. — Du mot *objet* on fait celui d'*objectif*, qui s'emploie de diverses manières. On appelle *objectif*, en optique, celui des verres d'une lunette qui est tourné vers l'objet qu'il s'agit de voir, et qu'on distingue par ce nom du verre oculaire, qui est près de l'œil. — En philosophie, on appelle *objectif*, non pas seulement, comme dit l'Académie, « ce qui a rapport à l'objet, » mais ce qui est *réel* ou ce qui n'est pas simplement *idéel*. — Et comme, de plus, il y a toujours dans nos idées au moins deux éléments, l'un fourni par l'objet, l'autre fourni par le sujet, le premier constitue l'*objectif*, le second le *subjectif*. En théologie, on dit : « Dieu est notre béatitude *objective*, » pour dire qu'il est le seul objet qui puisse faire notre bonheur. — Une fois le mot *objectif* reçu, on a glissé, d'abord un peu timidement, puis avec plus de hardiesse, celui d'*objectiver*. *Objectiver*, c'est considérer le *subjectif* comme *objectif*, c'est-à-dire examiner comme un objet d'étude ce qu'il y a de *subjectif* dans chacune de nos perceptions, de nos sensations, de nos idées, de nos notions, de nos affections, de nos sentiments. On le voit, si étrange que paraisse ce verbe, il a son mérite, et s'il ne règne point parmi nous par *droit de naissance*, rien ne paraît devoir l'empêcher de régner par *droit de conquête*. Il est utile en philosophie : on dit, par exemple, très bien, en exposant le système de Platon, que Dieu, en faisant le monde, a *objectivé* ses idées, que l'univers est une éclatante manifestation, une *objectivation* des idées de l'Être-Suprême. Du verbe on a fait l'adverbe. Considérer une chose *objectivement*, c'est l'examiner elle-même, abstraction faite de toute autre, de non,

par exemple, et de la manière dont nous la jugeons. On conçoit cependant, si clair que soit ce mot, et si utile que soit la distinction qu'il sert à établir, que cette distinction elle-même n'est pas facile à opérer. En effet, il y a nécessairement du *subjectif* dans l'examen de tout objet, vu que c'est toujours nous, sujets pensants, qui faisons cet examen, et qu'il nous est impossible de nous dépouiller jamais entièrement de nous-mêmes. Quand nous essayons de faire ce dépouillement, c'est, pour parler familièrement, nous-mêmes qui essayons de nous mettre à la porte. On conçoit que cela est pour le moins difficile, sinon impossible. En effet, comment faire en nous cette séparation de l'objet pensé et des formes que nous apportons à la pensée, formes tellement inhérentes à notre intelligence qu'elle ne saurait opérer sans elles? Examiner une idée *objectivement*, c'est donc, en dernière analyse, en enlever l'élément subjectif autant que faire se peut. Kant, Fichte, Schelling, Hegel, et d'autres philosophes, dont les uns ont si bien distingué l'*objectif* du *subjectif*, dont les autres ont si vainement tenté de jeter ensuite un pont sur l'abîme qui les sépare, abîme qui a conduit les uns à l'idéalisme, les autres au panthéisme, d'autres encore à la théorie de l'absolu et à celle du sujet-objet, ont essayé en vain de donner à cet égard l'analyse de la belle synthèse du Créateur. — D'*objectivement à objectivité*, il y a un grand pas. On a fait ce pas. Le mot ainsi mis au monde signifie deux choses, l'existence des objets en dehors de nous, et cet état de pureté qu'on donne aux objets en la dégageant de la subjectivité de nos idées. L'esthétique, qui n'avait pas le droit d'être difficile en matière de naturalisation, s'est hâtée généreusement de conférer à ce mot des lettres de bourgeoisie. Elle nomme *objectivité* cette perfection du style, de dessin ou d'exécution qui fait qu'un monument d'art se détache, se conçoit, et ressort avec une entière netteté, abstraction faite de toutes les conceptions subjectives de l'auteur. Il n'y a pas plus de

raisons de rejeter l'*objectivité* que l'*objectif*.  
MATTIS.

**OBLAT.** Jadis on désignait sous cette dénomination ceux qui, en embrassant l'état monastique, faisaient en même temps à une communauté l'abandon de tous leurs biens. La réception de ces oblats apportait souvent d'immenses richesses aux monastères, car, indépendamment des biens dont ils étaient en possession au moment même de leur admission, et dont ils faisaient l'entier abandon à la communauté, ils jouissaient encore du singulier avantage d'hériter de leurs parents, tandis que leurs parents perdaient ce droit à leur égard. Ces oblats étaient de véritables moines. — Mais il y avait une seconde espèce d'*oblats* que, par une coutume barbare, on dévouait au service des autels dans les maisons religieuses, sans attendre ni demander le consentement de ces malheureuses victimes: tels étaient les enfants qui, quelquefois dès leur naissance, étaient donnés à un ordre, au choix des pères et des mères. Cette donation se faisait aussi par testament. La cérémonie consistait à conduire l'enfant auprès de l'autel, où on lui enveloppait la main dans un des coins de la nappe: dès lors, il n'était plus libre à l'enfant dévoué de renoncer à la règle et à l'habit auxquels il avait été destiné. Ce cruel usage n'existait plus en France long-temps avant la révolution de 1789. — On appelait encore *oblats* des laïques qui, sans renoncer entièrement au siècle, et même sans prendre l'habit monastique, se retiraient dans une communauté régulière, à laquelle ils donnaient tous leurs biens à perpétuité, s'ils s'engageaient à y demeurer toujours, ou simplement une jouissance, s'ils se réservaient la faculté de sortir de la maison. — Une quatrième espèce d'*oblats* se composait de laïques, qui non seulement se donnaient eux et leurs biens à un monastère, mais se faisaient encore serfs de ce monastère, eux et leurs enfants. On a la preuve de ce zèle absurde dans les archives de l'église Saint-Paul de Verdun, où l'on trouve une permission donnée en

1360 à un homme de cette abbaye de se marier avec une femme de l'évêché de Verdun, à condition que la moitié des enfants qui naîtraient de ce mariage appartiendraient à l'abbaye et l'autre moitié à l'évêque. — Anciennement, on appelait encore *oblat* un soldat qui, ne pouvant plus servir à cause de ses blessures ou de sa vieillesse, était logé, nourri et entretenu dans une abbaye ou dans un prieuré de nomination royale; on l'appelait autrement *moine lai* (v. INVALIDES). A. S.—a.

**OBLATION**, terme consacré en religion, offrande, action par laquelle on offre quelque chose à Dieu: Jésus-Christ, étant sur la croix, fit une *oblation* de lui-même à son père. — *Oblation* se dit aussi des choses qui sont offertes à Dieu: les prêtres ne vivaient autrefois que d'*oblations*; le bien mal acquis qu'on offre à Dieu est une *oblation* qu'il rejette. — En fait de cérémonies, *oblation* désigne particulièrement, l'action du prêtre qui, avant de consacrer le pain et le vin, les offre à Dieu, afin qu'ils deviennent, par la consécration, le corps et le sang de Jésus-Christ: c'est une partie essentielle du sacrifice de la messe, et dans plusieurs anciennes liturgies, la messe entière est appelée *oblation*: aussi est-ce par cette action que commence ce qu'on a nommé autrefois la *messe des fidèles*. Tout ce qui précède était appelé au iv<sup>e</sup> siècle la *messe des catéchumènes*, parce qu'immédiatement avant l'oblation on renvoyait les catéchumènes et ceux qui étaient en pénitence publique: on ne permettait d'assister à l'oblation, à la consécration et à la communion qu'aux fidèles qui étaient en état de participer à la sainte Eucharistie. — Les protestants, ne reconnaissant dans la messe ni la présence réelle de Jésus-Christ ni le caractère de sacrifice, ont été obligés de supprimer l'oblation. — L'oblation se trouve dans toutes les anciennes liturgies, en quelque langue qu'elles aient été écrites: elle est aussi ancienne que la consécration même. Le père Le Brun, dans ses *Explications des cérémonies de la messe*, explique le sens de toutes les paroles

que le prêtre prononce, de toutes les cérémonies qu'il pratique à cette occasion, jusqu'aux plus légères variétés qui se trouvent entre les sacramentaires ou missels des différents siècles. Le cardinal Bellarmin a prétendu que de son temps ces prières de l'oblation n'avaient guère plus de cinq cents ans d'antiquité; mais le père Le Brun observe qu'elles se trouvent dans le Missel gallican et dans le Missel mozarabique, qui datent de plus de douze siècles. Dans les liturgies orientales, il y a des prières semblables. X.

**OBLIGATION**. Dans son acception la plus large, la plus étendue, le mot *obligation* peut être considéré comme synonyme de *devoir*, car il signifie l'engagement où l'on est relativement à différents devoirs imposés. — Ce n'est pas seulement la loi civile ou la loi pénale qui commandent et défendent certains actes, la religion et la morale ont aussi leurs prohibitions et leurs prescriptions: elles imposent à tous les hommes des devoirs, qui sont autant d'obligations dont l'accomplissement importe, soit à l'intérêt général, soit à quelque intérêt particulier, soit encore, dans un avenir plus ou moins rapproché, au repos, à la sécurité, à l'honneur de celui-là même qui doit s'y soumettre. — En naissant au sein d'une société, on n'y acquiert pas seulement des droits, on contracte envers elle de grandes obligations, on s'impose de sérieux devoirs; et ce n'est qu'en échange de leur accomplissement présumé que la société nous donne l'exercice des droits qu'elle a constitués au profit de ses membres. Ainsi, soit par rapport à la morale, soit en ce qui regarde la religion, soit envers la société, nous avons tous des engagements à remplir, engagements contractés par le fait seul de notre naissance. Après tout, ces obligations se rapportent pour ainsi dire au même objet, car les trois sources se confondent dans leurs prescriptions, la vraie morale étant dans la religion, et toute société étant matériellement impossible sans religion et sans morale. Toutefois, ces obligations sont appelées *imparfaites*, et cela vient

de ce que nous n'en sommes comptables qu'à Dieu et à la société, et de ce qu'elles ne donnent à personne aucun droit, aucune action pour en exiger l'accomplissement. Elles ne nous obligent que dans le *for intérieur*, c'est-à-dire dans la conscience, ce sanctuaire impénétrable, où nul regard humain n'a le pouvoir de lire. — Ainsi, la morale et la religion prescrivent à celui qui a reçu un bienfait de garder à son bienfaiteur une éternelle reconnaissance, et de saisir toutes les occasions de la lui marquer en lui rendant tous les services dont il sera capable. Qu'il méconnaisse cette voix du cœur, qu'il étouffe le cri de sa conscience; sans doute il sera coupable; mais aucune action ne sera ouverte contre lui pour le ramener à l'accomplissement de ce devoir sacré, et son bienfaiteur, pas plus que tout autre, ne pourra le contraindre à payer un bienfait premier par un bienfait postérieur. — Les obligations morales et religieuses sont de deux sortes : les unes tiennent à quelques devoirs intérieurs, les autres à certains devoirs extérieurs, à certains actes à l'égard de ceux qui nous entourent ou nous approchent. La tolérance, l'humanité, la charité, la bienveillance et l'amour du prochain, la tendresse paternelle et la piété filiale, sont de la seconde nature; l'accomplissement des devoirs religieux et la foi dans les dogmes appartiennent à la première. Les obligations envers la société, qui consistent principalement à respecter ses lois et à s'y soumettre, doivent être rangées dans la même catégorie que les obligations morales et religieuses; et leur inexécution n'ouvre d'action contre celui qui s'en est rendu coupable qu'autant qu'elle s'est formalisée en actes d'agression ou de rébellion prévus et punis par la loi pénale. — Par une extension bien naturelle, *obligation* signifie encore l'engagement qui naît des services, des bons offices qu'on a reçus d'un tiers, et dans cette nouvelle acception il se rapproche assez de *reconnaissance* : c'est ainsi qu'on a *obligation de la vie* à un homme qui vous l'a sauvée; c'est ainsi qu'on a de *grandes obligations* à une

personne à qui on a reçu de nombreux et importants services. — Dans un sens plus propre et plus restreint, *obligation* est, en droit, synonyme d'*engagement personnel* et les jurisconsultes la définissent un *lien de droit* ou d'*équité*, qui nous impose la nécessité de donner ou de faire une chose suivant les lois de notre pays. Cette définition est empruntée aux auteurs romains. — Les obligations prennent leur source dans la loi, les contrats, les quasi-contrats, les délits et les quasi-délits; en d'autres termes, dans toutes les sources qui peuvent engendrer un lien de droit. — Les obligations imposées par la loi sont des engagements formés involontairement, et prescrits ou par la nature et la situation des choses, ou par l'intérêt général; tels sont les engagements entre propriétaires voisins, et ceux des tuteurs et autres administrateurs qui ne peuvent refuser la fonction qui leur est déferée : il en sera parlé aux mots *Servitutum* et *Tutela*. — Les engagements résultant des quasi-contrats, délits et quasi-délits, naissent d'un fait personnel à celui qui se trouve obligé, et seront examinés aux mots *Quasi-contrat*, *Délit* et *Quasi-délit*; enfin, les obligations qui naissent des contrats (et ce sont les plus fréquentes) sont appelées *obligations conventionnelles*, et ce sont celles que nous allons traiter. — Dans le langage ordinaire du monde, on confond fréquemment trois expressions dont les acceptions sont cependant bien distinctes et bien séparées : ces termes sont *convention*, *contrat*, *obligation*. La *convention* est l'accord de deux ou plusieurs personnes sur un point donné; *contrat*, c'est la stipulation par laquelle une ou plusieurs personnes s'obligent, envers une ou plusieurs autres, à donner, à faire, ou à ne pas faire quelque chose qui fait la matière de la convention; enfin, *obligation*, c'est le lien de droit qui naît du contrat, et qui astreint celles qui se sont engagées à exécuter la convention. D'où cette conséquence, que la convention peut n'être pas obligatoire en droit, puisqu'elle peut exister



sans contrat; que le contrat ne peut exister sans convention, et que l'obligation, du moins conventionnelle, suppose nécessairement la préexistence du contrat et de la convention. — Le contrat est ou *synallagmatique*, ou *unilatéral*, ou *commutatif*, ou *aléatoire*, ou de *bien-faisance*, ou à *titre onéreux*; chacune de ces différentes espèces a été traitée au mot *CONTRAT*. — Pour que l'obligation soit valable, il faut que la convention dans laquelle elle puise son existence le soit elle-même; et nous avons déjà, en parlant de la convention; dit qu'on exigeait pour sa validité quatre conditions essentielles: le consentement de la partie qui s'oblige, sa capacité pour contracter, un objet certain qui fasse la matière de l'engagement, et une cause licite. Ces conditions, et les règles qui s'y rattachent, ont été analysées à l'article *CONVENTION*. — Les obligations qui résultent des conventions sont de plusieurs espèces: elles sont réelles, ou personnelles, ou l'un et l'autre en même temps; puis, pures et simples, conditionnelles, solidaires, à terme, alternatives et facultatives, divisibles ou indivisibles, ou avec clauses pénales, selon la nature du contrat et le mode d'engagement contracté. — Il existe aussi une dernière espèce d'obligations dont il faut bien dire quelques mots: ce sont les obligations naturelles. Nos lois ne les ont pas définies; elles se sont bornées à leur donner l'effet d'empêcher toute répétition touchant ce qui a été donné pour les remplir. — Toutes les conventions légalement formées tiennent lieu de loi aux parties contractantes: voilà le principe général posé par l'art. 1134; toutefois, il est de certaines conventions qui, quoique basées sur l'équité naturelle, n'ont pu être sanctionnées et reconnues par la loi, des motifs d'ordre public s'y opposant: ces conventions, obligatoires dans le for intérieur, ne le sont pas dans le for extérieur, parce que la loi leur a refusé le *lien de droit*; elles deviennent alors de véritables obligations naturelles pour l'exécution desquelles il n'y a ni action ni exception, mais aussi

contre l'exécution desquelles on ne peut jamais revenir quand on s'y est volontairement soumis. — Remarquons cependant qu'il est des obligations naturelles essentiellement prosrites par la loi, dont elle a constamment défendu la formation et la ratification: on peut toujours revenir contre l'exécution de celle-ci, quelque volontaire qu'elle ait été. — Les conventions, privées d'action par l'absence de quelques formalités indispensables prescrites par la loi civile, produisent, en général, des obligations naturelles; le fait et le pari sont dans le même cas, et bien que le législateur n'accorde dans cette circonstance aucune action pour le paiement, il n'en est pas moins certain qu'on ne peut répéter ce qu'on a volontairement payé. — Des obligations naturelles susceptibles de produire quelques effets civils, les unes ne deviennent obligatoires dans le for extérieur que lorsqu'elles ont été ratifiées expressément ou tacitement; les autres le deviennent après un certain temps, sans avoir besoin de ratification; quelques-unes, enfin, ne peuvent produire d'effet que par l'exécution volontaire, comme l'obligation naturelle pour dette de jeu, à l'égard de laquelle toute ratification est inutile, le vice radical étant dans la cause même de l'obligation. — Les obligations sont réelles ou personnelles, et, quelquefois, l'un et l'autre en même temps. On appelle *obligations réelles* celles qui n'engagent pas seulement les personnes qui les ont contractées et qui y ont figuré, et dont les effets s'étendent aux héritiers et successeurs de toutes les parties contractantes. Elles sont réelles parce que les droits et les charges qu'elles constituent sont choses figurant à l'actif et au passif de la succession, et que les héritiers de la partie obligée sont tenus d'acquitter l'engagement, comme leurs auteurs; de même que les héritiers de la partie au profit de laquelle il avait été contracté peuvent, pour en obtenir l'exécution, exercer toutes les actions, et jouir de tous les droits qui appartenaient à ceux qu'ils représentent;

Souvent les obligations réelles justifient encore mieux leur titre, car, outre la personne du débiteur et de ses héritiers, elles affectent particulièrement un immeuble, qui sert de garantie à leur accomplissement, et sur lequel elles doivent être exécutées. — L'obligation *personnelle* ne lie et n'engage que la personne de celui qui l'a contractée, de même que ses bénéfices ne doivent profiter qu'à celui au profit de qui elle a été consentie. Ses effets ne s'étendent point jusqu'aux héritiers des parties contractantes : dans ces sortes d'obligations, le débiteur n'a voulu s'engager, et ne s'engage qu'envers le créancier exclusivement à tout autre, et ce dernier ne stipule que pour lui-même. — Les obligations sont tout à la fois *réelles* et *personnelles* quand elles lient également les personnes et les choses; quand, indépendamment de l'action personnelle ouverte contre le débiteur, un immeuble est hypothéqué à la garantie de leur exécution. Dans ce cas, elles suivent l'immeuble affecté dans quelques mains qu'il passe, et à quelque titre qu'il y passe, et la personne du débiteur n'en reste pas moins engagée. — Tels sont les caractères généraux des obligations; elles sont nécessairement ou réelles ou personnelles, ou tout à la fois réelles et personnelles; et, dans les cas ordinaires, c'est d'après les circonstances que les juges décident lequel de ces caractères doit être attribué à une obligation. — Examinons maintenant les caractères particuliers. Les obligations *pures et simples* sont celles qui sont contractées sans conditions; nous appelons *obligations conditionnelles* celles qu'on fait dépendre d'un événement futur et incertain, soit en les suspendant jusqu'à ce que l'événement arrive; soit en les résiliant, selon que l'événement arrivera ou n'arrivera pas : de là deux espèces de conditions, la *condition suspensive*, et la *condition résolutoire*. Mais, avant de s'occuper de ces deux conditions, le législateur a pris soin d'en définir trois autres, qui, à proprement parler, n'en sont point distinctes,

ne forment point une catégorie à part des deux premières, mais bien autant de sections de chaîne de ces catégories, sans appartenir exclusivement à l'une ou à l'autre : ce sont les conditions *casuelle*, *potestative* et *mixte*. La condition *casuelle* est celle qui, n'étant nullement au pouvoir du débiteur ou du créancier, dépend entièrement du hasard; la condition *potestative*, celle qui fait dépendre l'exécution de l'engagement, d'un événement qu'il est au pouvoir de l'une ou de l'autre des parties de faire arriver ou d'empêcher; la condition *mixte*, celle qui dépend tout à la fois de la volonté de l'une des parties contractantes et de celle d'un tiers : *Je m'engage à vous abandonner telle propriété si vous épousez telle personne*. — Ce qui distingue la condition du terme, c'est l'incertitude attachée comme caractère essentiel à la première : le terme doit arriver infailliblement, tandis que, jusqu'à son accomplissement, la condition reste toujours incertaine. Il est admis, en règle générale, que les parties peuvent, dans les contrats, stipuler les conditions qu'elles jugeront nécessaires et convenables; toutefois, la loi a établi des prohibitions : ainsi, toute condition d'une chose impossible, ou contraire aux bonnes mœurs et à l'ordre public, est nulle; et rend nulle la convention qui en dépend : toute condition potestative de la part de celui qui s'oblige annule l'obligation. — La condition de ne pas faire une chose impossible ne rend pas nulle l'obligation; l'exécution, au contraire, en devient immédiatement exigible, puisqu'il est bien certain que la condition sera respectée. Toute condition, au surplus, doit être accomplie suivant les intentions présumées des parties contractantes; et si le débiteur, obligé sous une condition, en a empêché l'accomplissement, elle est réputée accomplie. — Si l'obligation est contractée sous une condition devant arriver dans un temps fixe, le temps expiré sans qu'elle soit advenue, elle est censée défaillie; si, au contraire, il n'y a pas eu de délai fixé, elle peut toujours être

accomplie , à moins qu'il ne soit devenu certain qu'elle n'aura pas lieu , auquel cas elle est encore censée défaillie. Il en est de même si l'obligation a été contractée sous la condition qu'un événement n'arrivera pas ; s'il y a eu délai fixé , la condition est accomplie , si à son expiration l'événement n'est pas arrivé ; et s'il n'y en a pas eu , elle n'est accomplie que lorsqu'il est certain que l'événement n'arrivera pas : ce qui a lieu également si , avant le terme , cette certitude est acquise.

— La condition accomplie a un effet rétroactif au jour où l'engagement a été contracté ; si le créancier était mort avant l'accomplissement de cette condition ; ses droits passeraient à ses héritiers. Au surplus , le créancier peut , avant que la condition soit accomplie , faire et exercer tous les actes conservatoires de ses droits. — La condition *suspensive* est celle qui dépend , on d'un événement futur et incertain , on d'un événement actuellement arrivé , mais encore inconnu des parties. Dans le premier cas , l'obligation ne peut être exécutée qu'après l'événement ; dans le second , elle a son effet du jour où elle a été contractée. — Lorsque l'obligation est contractée sous condition suspensive , la chose qui en fait la matière demeure aux risques du débiteur , qui ne s'est obligé de la livrer que dans le cas de l'événement de cette condition : si elle est entièrement périée sans sa faute , l'obligation est éteinte ; si elle s'est détériorée , encore sans sa faute , le créancier a le choix , ou de résoudre l'obligation , ou d'exiger la chose dans l'état où elle se trouve , sans diminution du prix ; enfin , si elle s'est détériorée par sa faute , le créancier a encore le droit , ou de résoudre l'obligation , ou d'exiger la chose dans l'état où elle se trouve , mais , dans ce cas , avec dommages et intérêts. — La condition *résolutoire* est celle qui , par son accomplissement , opère la révocation de l'obligation , et remet les choses au même état que si l'obligation n'avait jamais existé. La condition résolutoire ne suspend point l'exécution de l'obligation ; seulement ,

elle oblige le créancier à restituer si l'événement prévu par elle arrive. Elle est toujours sous-entendue dans les contrats synallagmatiques pour le cas où l'une des deux parties ne satisfait pas à ses engagements : dans ce cas , le contrat n'est pas résolu de plein droit , et la partie envers qui on n'a pas exécuté peut , on forcer l'autre à l'exécution de la convention lors qu'elle est possible , ou demander la résolution avec dommages et intérêts. La résolution doit être au surplus demandée en justice , et les juges peuvent , selon les circonstances , accorder au défendeur un délai. — L'obligation à *terme* est celle dont l'exécution n'est pas suspendue , mais seulement retardée jusqu'à une époque désignée : le terme est un délai accordé au débiteur pour satisfaire à ses engagements ; le créancier ne peut rien exiger avant l'échéance ; mais le débiteur ne peut pas répéter ce qu'il a payé d'avance. Si le débiteur a fait faillite ou a diminué , par son fait , les sûretés données au créancier par le contrat , il ne peut plus réclamer le bénéfice du terme. C'est toujours en faveur du débiteur que le terme est présumé stipulé , à moins qu'il ne résulte des circonstances ou de la stipulation elle-même , qu'il a été aussi convenu en faveur du créancier. — L'obligation *alternative* et *facultative* est celle par laquelle le débiteur s'engage à fournir l'une de deux ou plusieurs choses ; dans ce cas ; il est libéré par la remise de l'une des choses désignées , mais il ne peut forcer le créancier à recevoir partie de l'une et partie de l'autre. Le choix appartient au débiteur , à moins que le contraire n'ait été expressément stipulé. Si l'une des deux choses promises ne pouvait être le sujet d'une obligation , ou est périée même par la faute du débiteur , l'obligation devient pure et simple ; si toutes deux sont périées , le débiteur est tenu de payer le prix de celle qui a péri la dernière. Dans ces deux dernières hypothèses , si le choix avait été réservé au créancier , il a le droit d'exiger la chose qui reste , dans le cas où l'autre est périée sans la faute du

débiteur; si le débiteur est en faute, le créancier peut demander la chose qui reste ou le prix de l'autre; si toutes deux sont péries, et qu'il soit en faute pour toutes deux, ou même pour une seule, le créancier demande à son choix le prix de l'une ou de l'autre. Si les deux choses sont péries, sans la faute du débiteur et avant qu'il soit en demeure, l'obligation est éteinte. — Les obligations *solidaires* existent dans deux circonstances, lorsqu'il y a solidarité entre les créanciers, ou solidarité entre les débiteurs. L'obligation est *solidaire* entre les créanciers quand le titre donne expressément à chacun d'eux le droit de demander le paiement total de la créance, et que le paiement fait à l'un d'eux libère entièrement le débiteur, bien que la créance soit partageable entre les créanciers. Dans ce cas, le débiteur, tant qu'il n'a pas été prévenu par les poursuites de l'un des créanciers solidaires, a le choix de payer à l'un ou à l'autre, quoique la remise que lui fasse l'un d'eux ne le libère que pour la part de celui-là. L'effet de cette solidarité entre créanciers est tel que tout acte interruptif de la prescription à l'égard de l'un d'eux profite à tous les autres. — L'obligation est *solidaire* entre les débiteurs lorsqu'ils sont obligés à une même chose, de manière que chacun puisse être contraint pour la totalité, et qu'un seul, en effectuant le paiement, libère tous les autres. La solidarité peut exister, quoique l'un des débiteurs soit obligé différemment de l'autre au paiement de la même chose: si, par exemple, l'un n'a contracté qu'une obligation conditionnelle, et l'autre une obligation pure et simple. Toutefois, la solidarité ne se présume pas, et, à moins qu'elle ne se soit prononcée par la loi, elle doit être expressément stipulée. Les principaux effets de la solidarité entre débiteurs sont de donner au créancier le droit de s'adresser à celui qu'il veut choisir, sans division préalable; de pouvoir, nonobstant les poursuites faites contre l'un des débiteurs, en exercer de pareilles contre les autres; de réclamer des co-dé-

biteurs solidaires le prix de la chose, si elle a péri par la faute ou pendant la demeure de l'un ou de plusieurs d'entre eux; d'interrompre la prescription contre tous en exerçant les poursuites contre l'un des débiteurs solidaires, et de faire courir les intérêts à l'égard de tous, en formant, à ce sujet, une demande contre l'un d'eux. — Les obligations *divisibles et indivisibles* sont une des matières les plus abstraites du droit, et la doctrine, à cet égard, est encore enveloppée d'une certaine obscurité. L'obligation est *divisible* quand elle a pour objet une chose qui, dans sa livraison, ou un fait qui, dans l'exécution, est susceptible de division, soit matérielle, soit intellectuelle: si la chose ou le fait ne sont susceptibles d'aucune division, elle sera *indivisible*. Toutefois, l'obligation peut être *indivisible*, bien que la chose ou le fait qui en sont l'objet soient susceptibles de division, si le rapport sous lequel on les a considérés dans l'obligation ne les rend pas susceptibles d'exécution partielle. Il faut bien se garder de confondre l'indivisibilité et la solidarité, car si la stipulation de la première entraîne la seconde, la stipulation de solidarité n'entraîne pas l'indivisibilité: leur principale différence consiste en ce que l'une (l'indivisibilité) tient essentiellement à la nature de l'obligation, tandis que l'autre ne tient qu'au fait personnel et aux conventions particulières des parties. Quoique l'obligation soit divisible, elle doit être exécutée comme si elle était indivisible, entre le créancier et le débiteur, la divisibilité n'ayant d'application qu'à l'égard de leurs héritiers: si cependant la dette était hypothécaire, ou d'un corps certain, ou alternative de choses au choix du créancier, et dont l'une serait indivisible, l'héritier qui posséderait la chose due, ou le fonds hypothéqué pourrait être seul poursuivi sur la chose due ou l'immeuble affecté, sauf son recours contre ses cohéritiers. De même, si, par le titre, un des héritiers est chargé seul de l'exécution, il est poursuivi pour le tout; et s'il résultait de la nature de l'engage-

ment, ou de la chose qui en serait l'objet, ou de la fin qu'on se serait proposée dans le contrat, que l'intention des parties aurait été que la dette ne pût être acquittée partiellement, chaque héritier pourrait être poursuivi pour le tout, sauf son recours contre les autres. L'effet de l'indivisibilité étant de produire pour l'exécution de l'obligation une espèce de solidarité entre ceux qui se sont obligés, chacun d'eux est tenu pour le total; il en est ainsi des héritiers de ceux qui ont contracté une pareille obligation, et chaque héritier du créancier peut en exiger en totalité l'exécution. Il ne faut pas confondre les clauses pénales ajoutées aux obligations avec les dommages et intérêts, qu'entraîne souvent leur inexécution: les dommages et intérêts ne peuvent être prononcés qu'en réparation d'un préjudice causé et souffert, et les clauses pénales ne sont ajoutées aux obligations que pour en assurer l'exécution. De là trois conséquences principales: la première, c'est que la clause pénale n'est que l'accessoire de l'obligation, et que la nullité de l'obligation entraîne celle de la clause pénale, sans qu'il en soit de même si cette dernière seule se trouve nulle; la deuxième, c'est que la peine n'ayant pour but que d'assurer l'exécution de l'obligation, le créancier peut, au lieu de la réclamer, poursuivre l'exécution entière de l'obligation principale; la troisième, c'est que cette peine n'est que la compensation du préjudice que l'inexécution cause au créancier, et qu'il ne peut, dès lors, réclamer tout à la fois et la peine et l'exécution, à moins cependant que la peine n'ait été stipulée pour simple retard. Enfin, si l'obligation principale a été exécutée en partie, les juges peuvent modifier la peine écrite au contrat et la proportionner au préjudice causé et dont ils deviennent les arbitres. Les obligations imposent des devoirs à l'une des parties et confèrent des droits à l'autre; légalement contractées, elles sont la loi de ceux qui y ont pris part. L'obligation de donner emporte celle de livrer et de conserver la chose jusqu'à la livraison à peine

de dommages et intérêts; celle de veiller à la conservation d'une chose, soit que cette conservation n'ait pour objet que l'utilité d'une des parties, soit qu'elle ait en vue l'utilité commune, soumet celui qui en est chargé à y apporter tous les soins d'un bon père de famille. L'obligation de livrer une chose est parfaite par le consentement des parties. Toute obligation de faire ou de ne pas faire se résout, en cas d'inexécution de la part du débiteur, en dommages et intérêts. Néanmoins, et sans préjudice des dommages et intérêts, le créancier a le droit de demander la destruction de ce qui aurait été fait en contravention aux engagements; il peut même être autorisé à le faire détruire aux frais du débiteur, comme il peut l'être à faire exécuter lui-même, au compte du débiteur, l'obligation de faire par lui contractée. Les dommages et intérêts dus au créancier en pareil cas sont, en général, de la perte qu'il a faite et du gain dont il a été privé, sauf quelques exceptions prévues et exprimées par la loi. Si la force majeure ou un événement fortuit ont empêché le débiteur d'exécuter l'engagement, il ne doit aucuns dommages et intérêts: ils ne sont au surplus dus que lorsque le débiteur a été mis en demeure d'accomplir l'obligation, à moins qu'il ne s'agisse d'une obligation de ne pas faire, cas auquel ils le sont par le fait seul de la contravention. De reste, les obligations n'ont d'effet qu'entre les parties contractantes; elles ne peuvent nuire aux tiers, et ne leur profitent que lorsqu'on a stipulé pour eux dans les limites posées par l'art. 1121 du code civil. C'est à ceux qui réclament l'exécution d'une obligation qu'incombe le devoir d'en prouver l'existence, comme celui qui se prétend libéré doit justifier le paiement ou le fait qui a produit l'extinction de l'obligation. Cette double justification se fait, soit par acte authentique, soit par acte sous seing privé, soit par la représentation des titres, soit par les copies des titres, soit par des actes récognitifs et confirmatifs, soit, dans les bornes fixées par la loi, par la preuve testimoniale, soit

par des présomptions, soit par l'aven de la partie, soit enfin à l'aide du serment. (Quant aux règles spéciales à chacun de ces modes de preuve, voir les mots: *Acte authentique*, *Acte sous seing privé*, *Tailles*, *Copies de titres*, etc.) — Les obligations s'éteignent par le paiement, la cession de biens, la novation, la remise volontaire, la compensation, la confusion, la perte de la chose due (ainsi que nous l'avons expliqué plus haut), la nullité, ou la rescision de l'obligation; par l'effet de la condition résolutoire, comme nous l'avons démontré dans le cours de cet article, et enfin par la prescription. Pour connaître les règles applicables à chacun de ces modes d'extinction des obligations, il suffit de se reporter à chacun des mots qui les désignent. — Nous n'avons pu, et nous ne pouvions tracer qu'une analyse bien sèche, bien rapide et bien décolorée des principales dispositions qui régissent les obligations. Cette matière, l'une des plus importantes de notre législation, exigeait, pour être examinée à fond, des développements que les bornes de ce recueil ne nous permettaient pas, et nous avons dû, dès lors, nous borner à rappeler les règles générales, et à présenter, comme en un tableau, l'ensemble des dispositions de notre droit à cet égard.

GUILLEMETRAU,

avocat aux conseils du roi et à la cour de cassation.

**OBLIGEANCE, OBLIGEANT.** C'est la disposition, le penchant à rendre des services signalés qui ne sont pas dus, et qui *lient* celui qui les reçoit en l'*obligeant* à un retour, à un sentiment de reconnaissance; c'est celui qui s'estime heureux de rendre ces services. Il est deux termes que l'on a l'habitude de confondre, mais à tort, avec celui d'*obligeant*: ce sont ceux de *serviable* et d'*officieux*. Une simple définition suffira pour déterminer leur différence. *Serviable*, de service, servir, qui est toujours prêt à rendre service, de ces services ordinaires que nous nous rendons dans la société. *Officieux*, disposé, empressé à rendre de *bons offices*, c'est-à-dire des services agréables et utiles, qui aident,

concourent au succès de vos desseins; des services que des sentiments et des relations particulières font regarder comme des *devoirs* (*officia*). Cela posé, l'homme *serviable* sera celui qui est prompt et empressé à vous servir dans l'occasion, comme un serviteur l'est à l'égard d'un maître. L'homme *officieux* sera affectueux et zélé, comme un client à l'égard de son patron. L'homme *obligeant*, au contraire, sera aisé et flatté de vous servir dans le besoin; il va au-devant de l'occasion pour obliger. L'homme *serviable* se fait un plaisir d'être utile; tout ce qu'il peut par lui-même, il le fait, mais il est circonscrit. L'homme *officieux* se fait un devoir de concourir à vos desseins, mais il peut être intéressé; c'est moins quelquefois par caractère que par habitude et combinaison. L'homme *obligeant* ne considère que le plaisir de vous rendre heureux. — C'est faire plaisir à l'homme *serviable* que de le mettre à portée de vous faire plaisir à vous-même. C'est entrer dans les vues de l'homme *officieux* que de réclamer ses bons offices avec confiance. C'est bien mériter de l'homme vraiment *obligeant* que de le trouver, par préférence, digne de vous obliger.

X. X.

**OBLIQUE, OBLIQUITÉ** (du latin *obliquitas*). Ce dernier mot sert en général à désigner la position respective de deux ou plusieurs lignes entre elles, de plans entre eux, ou de lignes relativement à des plans, etc. Toutes les fois que les directions de plusieurs lignes prolongées indéfiniment forment entre elles des angles aigus et obtus, ces lignes sont réciproquement obliques les unes par rapport aux autres. Une oblique quelconque à une autre ligne est toujours plus longue que la perpendiculaire à celle-ci, et qui part du même point que l'oblique. On démontre facilement : 1° que des obliques qui s'écartent également, les unes à droite, les autres à gauche, du pied de la perpendiculaire, sont égales entre elles; 2° que la plus grande des obliques à une perpendiculaire est celle qui s'en écarte le plus, d'où il suit qu'il est impossible

qu'il y ait deux obliques égales entre elles, situées d'un même côté d'une perpendiculaire. Une ligne est oblique à un plan lorsque sa direction forme avec celui-ci des angles aigus et obtus : dans ce cas, le plan est dit aussi *oblique* à la ligne ; des plans sont *obliques* entre eux toutes les fois que leurs directions, s'il est permis de parler ainsi, ne forment pas entre elles des angles droits.

#### *Obliquité de l'écliptique.*

L'obliquité joue un grand rôle en astronomie : les axes des planètes sont tous plus ou moins inclinés aux plans de leurs orbites. L'obliquité de l'équateur terrestre, relativement au plan de l'écliptique ou de l'orbite que décrit notre planète, est d'environ 23 degrés et demi, ou d'un peu moins du quinzième de la circonférence du cercle. Le Créateur a sagement fait en disposant les choses ainsi, car sans cela plus de la moitié du globe serait inhabitable : en effet, toutes les régions circumpolaires seraient éternellement privées de la chaleur fécondante du soleil. En France, par exemple, nous aurions un printemps ou un automne perpétuel ; les moissons, les fruits, n'y mûriraient qu'imparfaitement. L'obliquité de l'écliptique était, en 1800, de 23°, 27', 57". Pour mesurer l'angle que font entre eux les plans de l'équateur et de l'écliptique, on observe la hauteur du soleil à midi, à l'époque des deux solstices : prenant la moitié de la somme, on a la valeur de l'arc qui mesure l'angle qui est l'objet du problème ; on peut même se contenter d'une seule observation faite vers l'époque d'un seul solstice, attendu que la hauteur du soleil varie de très peu lorsque cet astre décrit des parallèles qui sont très près des tropiques. Lorsque les astronomes modernes comparèrent leurs observations astronomiques avec celles qui sont consignées dans les livres écrits par des anciens, ils reconnurent que le plan de l'écliptique ne passait plus par les mêmes étoiles qu'autrefois, et que ce cercle s'était sensiblement rapproché du plan de l'équateur. Les astronomes les plus récents prétendent que

l'angle diminue d'environ 50" tous les 100 ans. Si cette diminution était constante, il arriverait nécessairement que, à une époque qu'il serait facile de calculer d'avance, toute obliquité de l'écliptique cesserait : il s'est trouvé quelques hommes qui, acceptant cette hypothèse comme une vérité démontrée, ont annoncé dans quelques écrits le retour infaillible du siècle d'or. Il est fâcheux que de très grands mathématiciens, tels que Laplace, se soient donné la peine de dissiper cette illusion. Il résulte de leurs observations et de leurs calculs que l'écliptique ne coïncidera jamais avec l'équateur, car, après s'en être rapproché de quelques degrés, il s'en éloigne de nouveau pour retourner au point d'où il était parti d'abord. — Le mouvement d'oscillation qui fait croître ou diminuer l'ouverture de l'angle d'obliquité est produit par l'influence qu'exercent sur le globe terrestre les planètes Jupiter, Vénus, etc.

#### *Obliquité des rayons solaires.*

La principale cause du froid que nous éprouvons en hiver est due sans doute au plus grand éloignement du soleil, en cette saison, des pays que nous habitons ; néanmoins la direction oblique avec laquelle les rayons de cet astre viennent frapper les objets qui nous environnent doit entrer pour quelque chose dans le refroidissement que nous éprouvons. Quoique le soleil luisse pendant six mois sur les régions qui avoisinent les pôles, des glaces éternelles se forment incessamment dans ces contrées.

#### *Obliquité de la sphère.*

Tous les peuples qui vivent entre les pôles et l'équateur ont la sphère oblique, parce que leur horizon ne coupe pas l'équateur à angles droits.

#### *Museles obliques.*

On appelle de ce nom tous ceux dont l'action s'exerce suivant des directions qui ne sont pas parallèles aux plans qui divisent le corps suivant la verticale.

#### ΤΡΥΣΙΔΑΚ.

OBLIQUE (grammaire). Ce mot s'emploie assez fréquemment pour caractériser

certain cas de la déclinaison dans quelques langues, et dans toutes pour distinguer certains temps du verbe et certaines propositions. *Oblique*, en grammaire, est opposé à *direct*. — Dans la déclinaison latine, tous les cas sont considérés comme *obliques*, excepté le *nominatif*, parce qu'ils désignent moins directement le sujet de la proposition, dont le nom ou le pronom fait partie; par contre, le *nominatif* est nommé *cas direct*, parce qu'il va plus directement au but de l'institution. — Dans la conjugaison, les temps *obliques* sont ceux qui ne peuvent servir qu'à énoncer une proposition incidente subordonnée à un antécédent, comme le subjonctif par exemple, tandis que les modes *directs* sont ceux dans lesquels le verbe sert à énoncer une proposition principale; tels sont l'indicatif et l'impératif. — Quant aux propositions *obliques*, ce sont celles qui énoncent l'existence d'un sujet sous un attribut, de manière à présenter cette énonciation comme subordonnée à une autre dont elle dépend, et qu'elle est appelée à compléter. Dans cette phrase : *il importe que vous travailliez*, la proposition, *que vous travailliez*, qui est subordonnée à la première, *il importe*, et qui est indispensable à son complément, est une proposition *oblique*. Toutes les propositions *obliques* sont nécessairement incidentes; ce qui ne veut pas dire toutefois que toutes les propositions incidentes soient *obliques*. CHAMPAGNAC.

**OBlique**. En termes de tactique, le mot *oblique* indique une manœuvre, une marche, un alignement, exécutés à droite ou à gauche d'une ligne de bataille. — Dans l'école du soldat et de peloton, la marche *oblique* consiste à porter la jambe droite ou la jambe gauche en avant et à 8 pas du côté opposé à celui vers lequel on *oblique*, au lieu de la porter directement en avant et devant soi. — Dans la grande tactique, un mouvement *oblique* s'exécute en faisant déborder la droite ou la gauche d'un régiment, d'une division ou d'une armée, de l'aile qui lui est opposée. — Les mouvements *obliques* ont pour but d'éviter les obstacles

qui se présentent à droite ou à gauche d'une ligne marchant en ordre de bataille. Au commandement de : *oblique à droite ou à gauche*, cette manœuvre se fait avec la même exactitude et la même précision que les marches en avant. — Dans l'infanterie et l'artillerie, on exécute des feux *obliques* lorsque l'ennemi, changeant de direction, se porte à droite ou à gauche des lignes de bataille, dans l'intention de les attaquer ou de les surprendre. SICARD.

**OBlique**, figurément, signifie qui manque de droiture, de franchise : cet homme a une conduite *oblique*, il suit une marche *oblique*, des voies *obliques*; il emploie des moyens *obliques*. Il se prend aussi pour indirect, détourné : une louange *oblique*, une accusation *oblique*. Fort usité autrefois dans ce sens, il ne l'est presque plus aujourd'hui. Le traducteur de Cicéron, de Tacite, de Lucien, de Xénophon, d'Arrien, de Thucydide, de César, de Frontin, de Marmol, l'académicien Perrot d'Ablancourt, disait dans son style correct, facile, mais déjà suranné : Les historiens font des harangues *obliques*, indirectes, quand ils rapportent seulement par articles les raisons que les capitaines ont alléguées à leurs soldats, ou les sénateurs en plein sénat, c'est ma méthode. Je rends *obliques* les harangues directes.

**OBLONG**, **OBLONGUE**, *oblongus*, qui est beaucoup plus long que large, plus large que haut, terme de géométrie : un carré *oblong*, un rectangle *oblong*; quand Satyrne est joint à ses satellites, il est de figure *oblongue*; un jardin *oblong*; une place *oblongue*. — Il se dit en librairie des livres qui ont moins de hauteur que de largeur : un in-folio, un in-quarto *oblong*. Les livres de musique sont souvent *oblongs*. X.

**OBOLE**. Ce fut la première et la plus petite monnaie des Grecs, ainsi que nous l'apprend ce vers d'un poète latin :

*Nam nihil hic (Græci) obolare minus majore, talentis.*

Philon, roi d'Argos, contemporain de Lycurgue, en introduisit, dit-on, l'usage pour faciliter le commerce des habitants.



de l'île d'Égine, qui ne pouvaient, à cause de la stérilité de leur sol, se procurer les objets qui leur manquaient au moyen de l'échange en nature, seul négoce connu jusque là. L'obole primitive ne ressemblait en rien aux pièces de nos jours : c'était une espèce de petite broche de fer ou d'airain, comme l'indique son nom même, tiré du mot *obolos* (broche, aiguille). On trouve cependant sur les médailles de Chio des oboles avec leur nom *obolos* gravé, et qui n'ont point la forme de broches que leur attribuent ceux qui font dériver le mot d'*obolos*. Peut-être avec le temps l'obole avait-elle dépouillé sa forme première pour revêtir celle qui a prévalu depuis. L'obole valait environ seize ou dix-sept centimes de notre monnaie ; la drachme se composait d'autant d'oboles qu'en pouvait contenir la main, ou d'une poignée d'oboles. Il y avait des dioboles, des trioboles, des tétroboles, comme nous avons des pièces de dix, de vingt-cinq et de cinquante centimes. L'obole n'était pas seulement une monnaie, c'était encore un poids, qui représentait à peu près soixante-douze centigrammes de notre système actuel, et il est sans doute à propos de remarquer cette connexité entre les monnaies et les poids. Ainsi, pendant long-temps, chez certains peuples, on s'est servi en guise de monnaie de petites bandes de métal que l'on coupait, et dont on donnait un poids convenu en retour d'une marchandise. Les Romains disaient *pendere pœnam* (peser l'amende, pour, payer l'amende). Et il n'y a pas cinquante ans encore que chez nous le mot *livre* servait également à désigner un poids et une monnaie. Sous le nom de *gerah* ou d'*agorah*, l'obole avait également cours en Asie et en Égypte comme poids et comme monnaie, mais alors elle ne représentait guère que onze ou douze de nos centimes. — Les Grecs, qui mettaient dans le cercueil de leurs morts un gâteau de miel pour endormir Cerbère, n'oubliaient pas d'y placer aussi une obole pour payer à Caron le prix du passage. — Une *obole*, au figuré, c'est moins que rien ; on disait ;

c'est un homme qui n'a pas vaillant une *obole*, comme nous disons il n'a pas un *sou* vaillant.

\*\*\* ; \*\*\* Cet ancien obole est,

a dit Tércence. — A une époque où l'obole n'existait plus que de nom, un enfant qui aurait servi de guide au vieux général de Justinien se serait écrié : *dote abolum Belisario* ! c'était dire : « Ne lais-  
sez pas mourir de faim le grand homme qui a sauvé l'empire. » Le fait n'est rien moins que certain. Chez les Grecs, *obole-  
légéin*, c'était amasser obole sur obole, lé-  
siner ; nous disons entasser sou sur sou,  
liarder.

V. R.

**OBREPTION, OBREPTICE**, du latin *obripere* (obtenir par surprise). Ce terme s'applique en effet aux actes de l'autorité qui sont le résultat de l'ignorance et de la fraude. On dit qu'il y a *obreption* dans la concession d'une faveur, qui n'aurait pas été accordée si celui à qui elle était demandée avait connu le véritable état des choses et la position réelle du solliciteur. *Obreptio* est l'adjectif qui sert à qualifier l'acte même obtenu par *obreption*, c'est-à-dire par surprise. Ces mots, pris dans leur acception la plus étendue, servent à désigner toutes sortes de fraudes faites par réticence ou par allégation, et sous ce rapport ils peuvent être considérés comme synonymes de *subreption* et *subreptice*, venant de *subripere*, qui signifie également *obtenir par surprise*. Cependant, dans le langage rigoureux du droit, on fait entre ces mots une distinction bien puérile, mais qui n'en est pas moins généralement admise : les mots *obreption* et *obreptice* sont consacrés pour désigner la fraude faite par *réticence*, et les mots *subreption* et *subreptice* pour désigner la fraude qui se fait par *allégation*. Ainsi, l'*obreption* est à proprement parler la dissimulation d'un fait vrai qui ne permettait pas d'accorder la faveur sollicitée, et la *subreption* consiste dans l'allégation d'un fait faux, qui a dû déterminer la concession de la grâce demandée. C'est surtout en chancellerie que ces termes s'emploient, et il est de maxime que

les lettres *obreptices* ou *subreptices* sont nulles, et qu'elles peuvent toujours être révoquées; mais toutes ces distinctions sont aujourd'hui sans objet, et les moyens d'*obreption* et de *subreption* rentrent dans les moyens généraux de nullité. Le dol et la fraude sont toujours des causes de nullité, et toutes les fois qu'un acte quelconque n'a été que le résultat de la surprise, il n'est pas susceptible d'exécution : c'est là une règle qui s'applique aussi bien aux actes de l'autorité publique qu'aux contrats faits dans un intérêt privé.

TEULET, a.

**OBSCÉNITÉ**, parole, image, action, discours, tableau, danse, chanson, qui blessent la pudeur (v. INACÉCENCE).

**OBSCUR**. Sombre, ténébreux, qui ne reçoit que peu ou point de lumière : le jour est sombre et *obscur*, quand le temps est couvert. Les anciens faisaient leurs temples *obscurs*, consacraient des bois *obscurs*, par dévotion ou pour imprimer une sainte horreur. — *Obscur* est ce qui n'est pas clair, ce qui est privé de clarté; *sombre*, ce qui n'a qu'une faible lumière, qui est à l'ombre; *ténébreux*, ce qui est sans lumière, noir; *obscur*, faute de clarté, de manière que les objets sont au moins plus difficiles à voir, à distinguer; *sombre*, faute de jour, de manière que la lumière éclaire moins les objets que les ombres ne les effacent; *ténébreux*, faute de toute lumière, de manière qu'on ne voit rien. — *Chambre-obscur* ou *chambre-noire* (v. CHAMBRE ET NOIRE). — *Obscur*, en parlant des couleurs, signifie ce qui est moins clair, moins vif, moins éclatant, plus brun, plus changé : *bleu obscur*, *cheval bai obscur*. — En peinture, *clair-obscur*, est l'imitation de l'effet que produit la lumière, en éclairant les surfaces qu'elle frappe, et en laissant dans l'ombre celles qu'elle ne frappe pas. Le *clair-obscur* est la principale source de l'illusion que produit la peinture. C'est à l'aide du *clair-obscur* qu'on fait sentir le relief des objets peints sur une surface plate. Les peintures des Chinois font voir qu'ils ont peu de connaissance des principes

du *clair-obscur* et des règles de la perspective. — *Clair-obscur* signifie aussi ce qui est peint sans mélange d'autres couleurs que du blanc et du noir, ou du blanc avec une seule couleur, comme les camaïeux. On dit dans ce sens des dessins de *clair-obscur*. — *Obscur* signifie figurément ce qui n'est pas bien clair, bien intelligible, qu'on n'entend point, ou qu'on peut appliquer de plusieurs façons : Perse est un auteur fort *obscur*. On appelle *esprit obscur* celui qui a de la peine à se révéler. Tacite, dit le père Bouhours, est *obscur*, parce qu'il ramasse sa pensée en si peu de mots qu'à peine peut-on deviner ce qu'il veut dire :

Et déjà vous croyez dans vos rêves obscurs  
Aux Sautouilles futures préparer des tortures. (BOULET.)

*Obscur* signifie aussi qui est peu connu, qui n'a point d'éclat, qui n'a point de réputation. Un homme est *obscur* quand il vit dans la retraite, quand rien ne le distingue, quand il n'a aucune qualité qui le fasse connaître dans le monde. *Sombre* ne se dit figurément que de l'air du visage, de l'humeur, des pensées. Il est synonyme de triste, repoussant, inquiet, chagrin, rêveur, mélancolique. *Ténébreux* se dit des actions, des projets, des entreprises, enveloppés de voiles impénétrables. Quinte-Curce fait dire à Alexandre : « Je rendrai célèbre les lieux les plus *obscurs*. » On dit en ce sens, qu'un homme est d'une maison *obscur*, d'une naissance *obscur*, quand il est né de parents inconnus, ou pauvres.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,  
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché. (RACINE.)

— Les *obscurs* (gli oscuri), nom d'une académie de Lucques. — *Obscurcir*, empêcher l'action de la lumière, rendre obscur ou plus sombre : à la mort du Sauveur, le soleil s'*obscurcit*. L'air s'*obscurcit* quand approche l'orage. La vue s'*obscurcit* avec l'âge. — *Obscurcir* s'emploie aussi figurément : Thémistocle *obscurcit* la gloire de Miltiade, dont les victoires l'empêchaient de dormir. Vaugelas a dit : les longues parenthèses *obscurissent* le discours. On disait aussi autrefois *obscurer* et *obscurifier* : ces deux mots ne

sont plus d'usage. — *Obscurcissement*, affaiblissement de lumière, état d'une chose *obscurcie* : dans cette éclipse de lune, l'*obscurcissement* a duré 26 min. — Il se dit aussi au figuré : les Pères de l'église ont appelé le schisme d'Israël, l'hérésie d'Arius, des *défaillances*, des *syncopes*, des *obscurcissements* de l'église. — *Obscurément*, affaiblissement de lumière, façon *obscur*, peu claire, ambiguë, au propre et au figuré : quand la nuit approche, on ne voit plus les objets qu'*obscurément*. Cet auteur vit, parle, écrit *obscurément*. — *Obscurité*, privation de la lumière, en tout ou en partie : *obscurité* grande, profonde, de la nuit, du temps, d'un bois, d'une caverne, d'une chambre, qu'on perce, qu'on chasse, qu'on dissipe :

Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté,  
Que pour les abîmer dans plus d'obscurité. (CORN.)

L'*obscurité* inspire des pensées et des sentiments distincts, selon ses degrés, ses modifications. Le *sombre* inspire la tristesse et la crainte. Les *ténèbres* inspirent l'horreur et l'effroi. On entend par *obscurité* des temps, *obscurité* de l'avenir, le peu de connaissance qu'on a des temps éloignés, l'ignorance où l'on est de l'avenir. — *Obscurité* signifie figurément défaut de clarté dans les idées, dans les expressions : Diogène-Laërce, parlant de l'*obscurité* d'Aristote, compare ce philosophe à certains poissons qui troublent l'eau pour n'être pas pris. L'esprit est inquiet et tremblant dans l'*obscurité* de la foi; il est agité par la résistance de la raison, mais Dieu, en laissant quelque *obscurité* dans les mystères de la religion, a voulu exercer notre croyance et humilier notre orgueil. — *Obscurité* signifie encore figurément privation de bruit, d'éclat, de célébrité : il est des gens de mérite qui se plaisent dans l'*obscurité*. Il y a telle illustre maison d'autrefois qui depuis un siècle est tombée dans l'*obscurité*. E. G.

**OBSEQUES**, funérailles accompagnées de pompes et de cérémonies : *exequio, justa funebria, parentalia*. Il n'est d'usage que dans le style grave. Ce

mot vient d'*obsequium* (devoir), parce que les obsèques sont les derniers devoirs rendus aux défunts. Il a signifié en latin l'office ecclésiastique, le service qu'on fait dire pour les morts. Les obsèques des rois de France se font depuis long-temps à l'église de Saint-Denys. Quelques rois de la première et de la seconde race y ont été inhumés; mais c'est principalement depuis Hugues-Capet, mort le 24 octobre 976, que ce temple est devenu le lieu de leur sépulture (v. FUNÉRAILLES). X.

**OBSERVANCE**, pratique d'une règle, exécution de ce que prescrit une loi. Il n'est usité qu'en matière de religion. Le salut éternel, dit l'église, dépend de l'*observance* des préceptes évangéliques. Les pharisiens se piquaient de l'*exacte observance* des cérémonies prescrites par la loi. — Il se dit aussi du statut même, de la règle, de la loi : le judaïsme était chargé d'un nombre infini d'*observances*. Telle était sa régularité dans les *observances* de l'église, dit Fléchier, qu'elle les regardait, non pas comme des coutumes de bienséance, mais comme des pratiques de salut. « Il y a, dit Tertullien, des *observances* que nous gardons sans y être autorisés par un texte de l'Écriture, mais fondés sur la tradition et sur la coutume. Avant d'entrer dans les fonts du baptême, nous protestons à l'évêque que nous renonçons au démon, à ses pompes, à ses œuvres. Nous sommes plongés trois fois, et nous disons quelque chose de plus que le Seigneur n'a ordonné dans l'Évangile. Nous goûtons ensuite d'un mélange de lait et de miel, et, depuis ce jour, nous nous abstenons du bain pendant toute la semaine. Nous recevons le sacrement de l'Eucharistie, que le Seigneur a commandé à tous, soit à l'heure de notre repas, soit dans nos assemblées avant le jour, mais non d'une autre main que de celle de nos préposés. Tous les ans, nous faisons des oblations pour les défunts le jour de leur mort. Nous nous abstenons de jeûner et de prier à genoux le dimanche; nous faisons de même depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. Nous évitons de lais-

ser tomber à terre quelque partie de notre pain ou de notre boisson. Avant d'aller et de venir, d'entrer ou de sortir, de nous chauffer, de nous baigner, de nous mettre à table ou au lit, de nous assoir, ou d'allumer de la lumière, dans toutes nos actions, en un mot, nous faisons sur notre front le signe de la croix. Si, pour toutes ces *observances* et autres semblables, vous demandez un précepte de l'Écriture, vous n'en trouverez point; la tradition les a établies, la coutume les a confirmées, et la foi les garde. — Les *observances légales* étaient certaines pratiques ou cérémonies que prescrivait la loi de Moïse; l'Évangile nous a délivrés du joug des *observances légales*. — *Observance* se dit aussi des communautés religieuses, où certaines règles s'observent; *societas, ordo*, et en latin vulgaire *observantia*. *Observance* relâchée, *observance* mitigée; les *observances* régulières diffèrent des communautés ecclésiastiques. — Les cordeliers se donnaient le nom de religieux de l'*observance*, de la grande, de la petite *observance*. Ceux de Paris avaient fait percer près de leur église une rue de l'*Observance*, qui existe encore. Dans l'ordre de Cîteaux, il y avait des religieux de l'étroite *observance*, qui faisaient toujours maigre. La grande *observance* est aussi le nom d'une partie de l'ordre de la Merci (v.), *pro mercede captivorum*, établi en Espagne. La primitive *observance* des frères-prêcheurs, ou la congrégation du Saint-Sacrement, était une réforme de dominicains, établie en France dès 1636. — Le troisième et le quatrième concile d'Orléans donnent le nom d'*observants* aux clercs qui desservent une église. On appelait *observants* les religieux cordeliers de l'*observance*. C'était aussi autrefois une désignation burlesque du critique; l'abbé de Boisrobert, joyeux commensal du cardinal de Richelieu, et fondateur obscur de l'académie française, a glissé dans une pièce de vers aujourd'hui oubliée :

Défrons même à cet ordre critique,  
Par toi nous-mêmes frères observants.

E. G.

**OBSERVATION.** Action par laquelle on observe, on exécute ce qui est prescrit par quelque règle, par quelque loi, ou ce que l'on a promis à quelqu'un : l'*observation* de sa parole, l'*observation* de certaines pratiques, l'*observation* des préceptes de la charité; l'*observation* des lois civiles et des règles de l'art. — *Observation*, signifie aussi une remarque critique sur les écrits de quelque auteur ou des annotations pour les expliquer et les commenter; on a fait des *observations* fort judicieuses sur Tacite et sur Tite-Live. On emploie aussi ce mot dans le sens de réflexion et de considération : les *observations* que vous faites sont fort justes; je n'ai plus qu'une *observation* à faire; ce sont des *observations* historiques d'un haut intérêt. — L'*observation*, dans l'expression la plus générale, consiste dans l'application des sens ou d'un esprit cultivé à l'examen des diverses parties ou des diverses circonstances d'un phénomène; c'est l'action de considérer avec attention les choses physiques ou morales; ce procédé de l'esprit domine dans une des grandes divisions de la physique, particulièrement dans les sciences naturelles; que l'on appelle aussi *sciences d'observation*, et dont la médecine n'est pas la partie la moins étendue et la moins difficile; les *observations* faites plus ou moins exactement sur les maladies et les blessures, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, forment les archives de cet art, les annales et la base des sciences médicales; l'esprit d'*observation* est la première qualité du praticien, et il n'a peut-être jamais été porté plus loin que chez Hippocrate, dont la méthode n'a pas vieilli, et sera toujours un admirable modèle. — L'*observation* est le véritable fondement de toutes les sciences, et l'on sait quelle gloire a rejailli sur Bacon pour avoir défendu ce principe au xvi<sup>e</sup> siècle; il a été appelé le père de la philosophie expérimentale; et il a, en effet, senti et parfaitement montré que, dans toutes les branches des sciences positives, il n'y a qu'un moyen de parvenir

à quelques vérités, et de s'assurer qu'on y est parvenu : c'est celui d'observer la nature, non seulement dans les phénomènes qu'elle présente à nos regards, mais encore dans ceux qu'on peut découvrir par la voie de l'expérience : « Il ne suffit pas d'avoir des yeux pour observer la nature, il faut un art pour diriger les observations; il en faut un plus difficile encore pour interroger la nature. » C'est pour parvenir à ce double but que Bacon a créé des méthodes dont il a fait des applications sans nombre à toutes les branches des sciences. C'est là l'objet du vaste plan qu'il appelait la *grande instauration des sciences*; plan qu'il n'a jamais exécuté dans son entier, mais dont on peut prendre une idée dans les deux ouvrages qui en faisaient la base : l'un, *De dignitate et augmentis scientiarum*; l'autre, *Novum organum scientiarum*. — Observation se dit encore du résultat de l'observation, et nous l'avons employé dans ce sens en parlant des *observations médicales*, qui remontent à l'origine de l'art de guérir; il en est de même des *observations météorologiques*, qui comprennent celles que font journellement les physiciens sur les degrés du froid, du chaud, sur les vents, sur la quantité de pluie et de neige qui est tombée, etc., pour signaler les changements qui arrivent dans l'atmosphère par rapport à la chaleur, à l'humidité, à la pesanteur, etc.

LES OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES fixeront particulièrement notre attention : on sait que le spectacle du ciel devait inviter de bonne heure à l'observation des astres; on eut besoin pour l'agriculture de distinguer les saisons et d'en connaître le retour; et l'on ne tarda pas à s'apercevoir que le lever et le coucher des principales étoiles, au moment où elles se plongent dans les rayons solaires, ou quand elles s'en dégagent, pouvaient servir à cet objet; aussi voit-on chez presque tous les peuples ce genre d'observations remonter jusqu'aux temps dans lesquels se perd leur origine; mais quelques remarques grossières sur le le-

ver et le coucher des étoiles ne formaient point une science, et l'astronomie n'a commencé qu'au moment où les observations antérieures ayant été recueillies et comparées entre elles, et les mouvements célestes ayant été suivis avec plus de soin qu'on ne l'avait fait encore, on essaya, non pas comme le dit Laplace, de déterminer les lois de ces mouvements, ce que n'a jamais fait l'ancienne astronomie, mais au moins d'en déterminer les circonstances. — Les Chinois sont de tous les peuples celui dont les annales nous offrent les plus anciennes observations; les premières éclipses qui s'y trouvent indiquées ne peuvent guères servir par la manière vague dont elles sont rapportées, mais ces éclipses prouveraient peut-être qu'à l'époque de l'empereur Yao, plus de 2,000 ans avant J.-C., l'astronomie étoit cultivée à la Chine, et les recherches auxquelles se livrent MM. Biot et Lajard, tendent à reculer cette date de mille années. Quel qu'il en soit, on ne saurait nier les observations que fit Tchou-Kong, vers 1100, par lui-même ou par ses astronomes; trois d'entre elles, dit Laplace, nous sont heureusement parvenues; deux sont des longueurs méridiennes du gnomon, observées avec un grand soin, aux solstices d'hiver et d'été; l'autre est relative à la position du solstice d'hiver dans le ciel. On trouve aussi chez les Chaldéens quelques observations d'éclipses, et Simplicius rapporte que Callisthènes avoit envoyé à Aristote celles des 1903 années qui ont précédé la conquête d'Alexandre; mais Aristote n'en parle dans aucun de ses ouvrages existants, et les plus anciennes dont Ptolémée fasse mention comme ayant été apportées de Babylone ne remontent qu'à l'an 720 avant notre ère. Les Grecs à leur tour ne cultivèrent l'astonomie que long-temps après les Chaldéens, et il est difficile, à travers les fables qui remplissent le premier âge de leur histoire, de démêler leurs connaissances astronomiques. Leurs nombreuses écoles offrent très peu d'observateurs avant celle d'Alexandrie; les observations, ne présentant

que des faits isolés, se succédaient avec une extrême lenteur; et il a fallu qu'une longue suite de siècles en réunît un assez grand nombre pour faire découvrir entre les phénomènes des rapports qui, s'étendant de plus en plus, fissent naître les spéculations générales auxquelles l'esprit tend sans cesse à s'élever. La seule observation que nous puissions signaler chez les Grecs avant Aristille et Timocharis est celle du solstice d'été de l'an 432 avant J.-C. par Méton et Euctémon; mais de tous les astronomes de l'antiquité, celui qui par le grand nombre et par la précision des observations, par les conséquences importantes qu'il sut tirer de leur comparaison entre elles et avec les observations antérieures, et, par la méthode qui le guida dans ses recherches, mérita le mieux de la science, fut Hipparque. Ptolémée, à qui nous devons la connaissance de ses travaux, fut-il lui-même observateur? c'est ce que l'on peut seulement conjecturer. Après l'école d'Alexandrie, ce sont les Arabes qui imprimèrent à l'astronomie une nouvelle impulsion; Albategni observe à Aracte, en 880; Ebn Jounis nous donne au Caire une longue suite d'observations d'éclipses, d'équinoxes, de solstices, de conjonctions de planètes et d'occultations d'étoiles, observations importantes pour la perfection des théories astronomiques qui ont fait connaître l'équation séculaire de la lune (v. THÉORIE LUNAIRE), et répandu une vive lumière sur les grandes variations du système du monde. Et ces observations ne sont encore qu'une faible partie de celles des astronomes arabes, dont le nombre a été prodigieux. A Bagdad, Aboul-Wefa découvrit la variation ou troisième inégalité lunaire, ce qui prouve, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, que l'activité des savants arabes ne s'est point bornée aux observations; qu'elle s'est étendue à la recherche de nouvelles inégalités, et que sur ce point ils ont ajouté quelque chose aux hypothèses de Ptolémée. Fant-il citer encore Nassir-Eddin-Thoussi et le célèbre Olugh-Beig, que la postérité a depuis long-

temps placé au rang des plus grands observateurs. Les Arabes devaient aussi apporter un perfectionnement digne d'être signalé dans les instruments astronomiques; nous avons fait un travail spécial sur ce sujet, en le considérant dans ses rapports avec la justesse et la précision des observations; qu'il nous suffise d'y renvoyer le lecteur. — Nous avons parlé des anciennes observations des Chinois; les annales de ce peuple nous montrent encore vingt-quatre siècles après les observations les plus exactes que l'on ait faites avant le renouvellement de l'astronomie; Gaubil nous a exposé les travaux de Cocheou-King, mais nous ne dirons pas avec Laplace qu'il n'avait pas profité des connaissances acquises par les Arabes; plusieurs faits que nous aurons l'occasion d'établir prouvent à nos yeux le contraire. — Nous sommes arrivé à l'astronomie moderne, et les découvertes, favorisées par l'invention de nouveaux instruments; se succèdent avec rapidité. Purbach, Régiomontan, Walterus, préparent les beaux jours de la science, et Copernic les fait naître par l'heureuse explication des phénomènes célestes. Galilée, au moyen du télescope, trouve les quatre satellites de Jupiter, et parmi le grand nombre d'excellents observateurs que l'on voit briller à cette époque, on distingue surtout Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel, Juste-Byrge, Tycho-Brahé, qui signale les inégalités du mouvement des nœuds de la lune et de l'inclinaison de l'orbite lunaire, et dont les observations nombreuses servent de base aux lois de Kepler. Viennent ensuite Huyghens, qui découvre l'un des satellites de Saturne, Hévélius, Cassini, Flamsteed, Halley, Bradley, le modèle des observateurs, et célèbre à jamais par deux des plus belles découvertes que l'on ait faites en astronomie, l'aberration des fixes et la nutation de l'axe de la terre. Vers le même temps fleurissent Lacaille en France et Tobie Mayer en Allemagne, puis Herschell en Angleterre. Dans cette nomenclature rapide, nous avons omis bien des hommes remarquables : n'au-

rions nous pas dû mentionner Horoclius, Gassendi, Lahire, Maskelyne, etc., etc. Mais les bornes de cet article ne nous permettaient point de nous étendre davantage (v. OBSERVATOIRE), et nous le terminerons en nommant, parmi les observateurs de notre siècle, Piazzi, Olbers et Harding, qui ont découvert quatre nouvelles planètes. — Les observations que les astronomes font le plus ordinairement sont : le passage des planètes au méridien pour déterminer leur longitude en les comparant aux étoiles, spécialement dans leurs conjonctions et oppositions; les éclipses d'étoiles par la lune, les éclipses des satellites de Jupiter, l'anneau et les satellites de Saturne, les différences d'ascensions droites entre le soleil et les étoiles, les périodes de lumière des étoiles changeantes, les comètes, les taches du soleil, etc. Ceux qui n'ont point d'instruments à leur disposition peuvent se contenter d'une horloge à pendule et d'un quart de cercle pour prendre les hauteurs correspondantes.

SÉILLOT.

OBSERVATION (Corps d'infanterie). Lorsqu'un état est menacé d'une agression étrangère, il met immédiatement sur pied une ou plusieurs armées, et confie au courage des troupes qui les composent la défense et l'intégrité du territoire national. — Ces masses se subdivisent en brigades, divisions et corps d'armée. Les corps d'armée ont tous une destination particulière : les uns agissent de concert et simultanément; les autres manœuvrent séparément. Les corps d'observations entrent dans cette dernière catégorie. Ils sont chargés d'observer l'ennemi tandis qu'on attaque une de ses places, et de s'opposer aux efforts qu'il tenterait pour la dégager et en faire lever le siège. — On emploie encore les corps d'observation sur les frontières lorsque l'on veut épier les mouvements d'une puissance voisine qu'on suspecte. — Les corps d'observation, comme les autres corps d'armée, sont composés d'un état-major général, d'un personnel et d'un matériel de l'administration; de plusieurs divi-

sions d'infanterie et de cavalerie; de troupes d'artillerie et du génie, de munitions de guerre de toute espèce, de parcs de réserve d'artillerie, etc., etc. Ils ont aussi à leur suite des équipages de pont pour le passage des fleuves ou rivières. — Quelquefois, on établit des corps d'observation de cavalerie dans les pays plats, soit pour observer la marche de l'ennemi et intercepter ses convois, soit pour opérer une diversion prompte et efficace en faveur d'une armée agissant sur la droite et sur la gauche. SICARD.

OBSERVATOIRE, lieu destiné à l'observation des mouvements des corps célestes. Le temple de Belus était-il l'observatoire des Chaldéens? Diodore de Sicile nous dit que les prêtres de ce dieu observaient assidument les levers et les couchers des astres du haut de leur tour. — Mais, en général, on ne voit pas que les anciens aient jamais fait mention de leurs observatoires, pas même Hipparque, qui observait à Rhodes, pas même Ptolémée, qui, cependant, paraît avoir réuni plus d'instruments astronomiques à Alexandrie qu'aucun de ses devanciers. — Il faut donc nous adresser aux Arabes, si nous voulons rencontrer des observatoires proprement dits : chez eux, les descriptions ne manquent pas. — Le khalife Hakem avait fait bâtir un observatoire sur le mont Mocattam, à l'orient du Caire, où il se retirait quelquefois pour s'occuper d'astronomie; Ebn-Jounis fit ses observations dans le lieu appelé au Caire son observatoire, près de Birket-Alhabash; toutefois, Macrizi dit que le nom d'observatoire ne lui fut donné qu'à l'époque d'Alafdal y eut fait établir une sphère armillaire, c.-à-d. plus de 100 ans après la mort d'Ebn-Jounis; M. le baron Silvestre de Sacy est entré à ce sujet dans de longs détails (*Notices des manuscrits*, tom. vii). Il y avait également à Bagdad un observatoire, et c'est là qu'Aboul-Wefa découvrait la variation; plus tard, d'après le désir exprimé par les khans mongols Mangou et Houlagou, Nassir-Eddin-Thoussi construisait le célèbre observatoire de

Meragah. L'édifice, placé sur le sommet d'une montagne, était disposé de manière que tous les matins les rayons solaires, passant par un trou pratiqué dans la coupole, allaient se projeter sur un mur; ce qui permettait d'avoir les degrés et les minutes du mouvement moyen du soleil, sa hauteur dans les différentes saisons de l'année, etc. On avait tracé dans l'intérieur du bâtiment les figures des sphères, des épicycles, des déférents, des cercles destinés à représenter le mouvement des 12 signes du zodiaque. La forme de la terre, la division en sept climats de sa partie habitée, la longueur des jours, la latitude des pays, la forme des îles et des mers, y étaient marquées distinctement. Il y avait un grand nombre d'instruments, et Nassir-Eddin, à chaque nouvelle observation, demandait à Houlagon des sommes incalculables pour les perfectionner. — L'observatoire de Samarcande, dont on fut redevable aux soins éclairés d'Otugh-Beig, est aussi renommé par ses instruments et par les observations qui y furent faites. — Lorsque les missionnaires pénétrèrent en Chine, il y avait déjà trois siècles que Pékin avait son observatoire, qui dépassait de douze pieds les murs de la ville; on en établit successivement dans la maison des missionnaires français, au collège des jésuites portugais et à la résidence de Saint-Joseph; M. Pingré a donné les positions de ces quatre observatoires. — Les premiers qui furent élevés en Europe ont été ceux de Tycho-Brahé, dans l'île d'Huessen, et du landgrave de Cassel. L'observatoire d'Hévélius, à Dautsick, est décrit dans son ouvrage. La tour astronomique de Copenhague fut achevée en 1656. Sa hauteur est de 116 pieds du Rhin, et elle a 48 pieds de diamètre. — En Angleterre, l'observatoire de Greenwich, construit aux frais du roi Charles II, sera célèbre à jamais par les travaux de Flamsteed, Halley, Bradley, Maskelyne, Herschell, etc. C'est un édifice très remarquable, auquel on ne peut comparer que les observatoires d'Oxford

(1772) et de Richmond (1770). Ceux de Blenheim, de Slough, de Sherburn, de Leeds et de Cambridge méritent à peine d'être mentionnés. Dublin et Edimbourg ont aussi leur observatoire. Quant à ceux des principales villes des autres parties de l'Europe, nous allons les indiquer rapidement avec la date de leur fondation : Leyde 1600, Utrecht 1726, Nuremberg 1676 et 1802, Berlin 1714, Hall 1788, Altorf 1713, Giesse 1740, Wurtzbourg 1708, Vienne 1755, Tyrnaw, près de Presbourg, 1775; Bode 1780, Erlau, en Hongrie, 1781, Göttingue 1740, Leipzig 1788, Eilenthal, près de Brême, 1788; Mannheim 1778, Gotha 1788, Crémamunster 1748, Lambach 1776, Prague 1760, Polling, en Bavière, 1790; Gratz, Greiffwalden, Mittau, Wilna, 1753; Cracovie 1787, Varsovie, Posnan et Grodno; Pétersbourg, 1728; Upsal 1739, Stockholm 1753, Lund, en Scanie, 1753; Skara, Carlsrone. — Genève 1771, Turin 1700, Bologne 1714, Pise 1780, Milan 1765, Padoue 1709, Vérone 1787, Florence 1772, Parme, Breiscia, Venise, Murano, Rome, 1730; Palerme 1787, Malte 1788. — Lisbonne 1728 et 1787, Cadix 1763, Madrid 1702, Séville 1760, Mexico 1770, etc., etc. — En France, on trouve des observatoires à Marseille, Toulouse, Lyon, Dijon, Montpellier, Béziers, Avignon, Strasbourg, Bordeaux; Brest, Rouen, Montauban, etc. Mais celui de Paris, le plus beau monument qu'on ait jamais consacré à l'astronomie, doit attirer surtout notre attention: il a 26 toises de face, 10 toises du nord au sud et 14 de hauteur; les caves ont 80 pieds de profondeur; il fut construit par ordre de Louis XIV, de 1664 à 1673. De grands travaux y ont été faits depuis, et tout récemment encore, sous la haute direction de M. Arago. Tous les anciens appareils d'origine anglaise ont été remplacés par des instruments sortis de nos ateliers, et qui ne le cèdent en précision à aucun de ceux dont le gouvernement anglais s'est empressé de doter son observatoire na-



tional de Greenwich. — L'observatoire de Paris et celui de Marseille sont placés sous la surveillance du bureau des longitudes, créé le 25 juin 1795; il publie tous les ans la connaissance des temps à l'usage des navigateurs, et l'*Annuaire*, que notre illustre astronome, M. Arago, enrichit régulièrement de ses notices scientifiques, si universellement admirées. Le bureau a reçu de la loi la mission de perfectionner les tables astronomiques et les méthodes des longitudes; on avait créé, en 1816, en faveur de J.-J. Sédillot, une place d'astronome adjoint au bureau des longitudes pour l'histoire de l'astronomie chez les Orientaux, comme récompense de ses belles découvertes. Ce savant, mort en 1832, n'a pas été remplacé. — Il existe un autre observatoire, créé par Louis XV, à l'école militaire, il a été construit par M. Jeauriat en 1768. *SÉDILLOT.*

**OBSESSION** (démonol.), état d'une personne obsédée par le malin esprit. Il faut distinguer entre la *possession* et l'*obsession*: dans le premier cas, le démon est entré dans le corps de l'homme; dans le second, il ne fait que le tourmenter au dehors. Il est vrai; cependant, que les signes extérieurs de l'obsession ne diffèrent guère de ceux de la possession: ces symptômes sont d'être élevé en l'air, puis rejeté violemment contre terre sans en être blessé; de parler des langues qu'on n'a jamais apprises, de connaître et de prédire les choses cachées, d'avoir en aversion les choses saintes, etc. — On a vu généralement dans l'obsession une punition infligée à de grands pécheurs par la justice de Dieu. Quelquefois, cependant, elle n'a été qu'une épreuve, envoyée de Dieu à ses saints pour exercer leur vertu et leur patience. — L'Écriture-Sainte nous fournit de nombreux exemples d'obsession. Il est dit, au 1<sup>er</sup> liv. des *Rois*, ch. xvi, v. 23: « Que, l'esprit de Dieu s'étant retiré de Saül, ce roi, de temps en temps, était agité par un malin esprit, dont l'action cédait aux accords de la harpe de David. » Nous lisons au livre de *Tobie*, ch. iii, v. 8: « Qu'un

démon, nommé Amodée, faisait mourir les maris de Sara, fille de Raguel, alors qu'ils voulaient s'approcher d'elle. » Elle était donc obsédée par un mauvais ange, dont la malice ne s'exerçait pas directement sur elle. Il y a toute apparence que ceux dont il est parlé dans l'Évangile, comme de personnes tourmentées surtout pendant les lunaisons, étaient plutôt obsédés que possédés du démon. — L'Église ne prescrit d'autres remèdes contre l'obsession que la prière, les bonnes œuvres, les exorcismes. Elle ne condamne pas cependant les moyens naturels que l'on peut employer pour calmer les humeurs et affaiblir les mauvaises dispositions du corps, la mélancolie, par exemple, la tristesse, la corruption du sang, etc. — Plusieurs critiques, sans être incrédules, ont prétendu que les obsessions et les possessions étaient des maladies purement naturelles, dans lesquelles le démon n'entre pour rien, et qu'on peut, sans recourir à son intervention, expliquer ce qui en est dit dans l'Écriture, par les accidents que nous voyons se produire dans les attaques de mélancolie, d'épilepsie, de catalepsie ou de manie. — La théologie n'adopte pas ce sentiment; mais elle recommande d'être fort réservé à prononcer sur les cas de possession et d'obsession, qui, bien souvent, n'ont eu d'autre cause que la maladie ou la supercherie: *Multa à naturâ, plurima ficta.* — *Obsession* se dit, au figuré, de l'action d'une personne qui, par une assiduité extrême, en obsède une autre, afin de la capter ou de la maîtriser. Le même mot exprime encore l'état de la personne qui souffre cette importunité.

M.-L. BOUTTEVILLE.

**OBSDIENNE**, émail volcanique d'une couleur noirâtre tirant sur le vert, matière compacte, presque sans aucune bulle, et susceptible d'un beau poli. On lui a donné le nom très impropre d'*agate d'Islande*, parce qu'on la trouve parmi les produits volcaniques de cette île. Les Espagnols en ont trouvé au Pérou, dont on a fait des miroirs; ils lui ont donné le nom de *pierre de gallinace*, parce

qu'elle a la couleur vert-noirâtre de cet oiseau (v. VOLCAN.) X.

**OBSDIONALE** (Couronne). Qui-conque se retracera par la pensée les longues horreurs des sièges dont l'histoire ancienne nous a légué le souvenir comprendra sans peine que les Romains, qui avaient des honneurs pour tous les services rendus à la patrie, aient décerné une couronne spéciale à celui qui, général ou soldat, délivrait un camp ou une ville des ennemis qui la tenaient étroitement serrée. Ils n'avaient pas encore échangé la rudesse de leur antique vertu contre les richesses corruptrices des vaincus d'Orient; Scipion l'*Asiatique* n'avait pas encore fait porter trois cents couronnes d'or devant son char de triomphe. Alors la récompense accordée pour prix d'une des plus belles et des plus utiles actions était simple comme le cœur de ceux qui l'offraient et de ceux qui la recevaient avec ivresse. Un peu de gazon pris sur le lieu même où s'était passé l'événement, quelques herbes arrachées au sol délivré de la présence odieuse de l'ennemi par les soins du triomphateur, formaient la couronne obsidionale. Mais toute modeste qu'elle fut, long-temps on la préféra à toutes les autres, car ce n'était pas là une faveur mendicée, jetée par le pouvoir à la médiocrité importune; c'était la plus pure de toutes les récompenses émanant de la plus incorruptible de toutes les sources: offrande spontanée, les soldats sauvés la décernaient d'une voix unanime au général sauveur.

**OBSDIONALE** (Monnaie). Quoique la racine de l'épithète soit la même: *obsidio*, (siège), la monnaie obsidionale, qu'il ne faut pas confondre avec les médailles obsidionales frappées en mémoire d'une délivrance ou d'une prise de ville, la monnaie obsidionale, dis-je, ne rappelle pas les mêmes idées que la couronne: au lieu que celle-ci était un témoignage d'allégresse, celle-là fut un témoignage de calamité publique. La monnaie obsidionale, que les Allemands ont appelée *pièces de nécessité*, était celle qu'à de certaines époques on fut obligé de frapper

dans des villes assiégées pour suppléer au défaut ou à la rareté des espèces. Il serait assez difficile de dire jusqu'où remonte précisément cet usage. Les plus anciennes monnaies obsidionales qu'on connaisse sont du commencement du xvi<sup>e</sup> siècle: elles furent frappées aux sièges de Pavie et de Crémone sous François I<sup>er</sup>. Plus tard, on en frappa à Vienne assiégée par Soliman; à Nicosie, en Chypre, assiégée par les Turcs en 1550; à Harlem, à Leyde et à Middelbourg, pendant les guerres des Pays-Bas, insurgés contre l'Espagne. On cite celle de Campen qui porte des deux côtés le millésime (1578), le nom de la ville, la valeur de la pièce, et cette légende expressive: *Extremum subsidium* (dernière ressource); et celle que deux gouverneurs d'Aire, l'un Espagnol, l'autre Français, firent frapper à l'effigie de Louis XIII et de Philippe IV, pendant les deux différents sièges que soutint la ville en 1641. — Rien n'est plus varié que la forme de toutes ces pièces, dont la fabrication grossière et le métal de mauvais aloi accusent assez l'origine malheureuse. Il y en a de rondes, de carrées, d'ovales, d'octogones et de triangulaires. Celles-ci sont marquées des deux côtés, celles-là d'un seul, c'est le cas le plus ordinaire. On y voit tantôt le nom de la ville, ses armes ou celles de son gouverneur, tantôt celles du souverain du pays, puis le millésime et le chiffre indicatif de la valeur: car ces pièces étaient reçues dans le commerce pour un prix infiniment supérieur à leur valeur réelle, et favorisaient ainsi les transactions si difficiles dans une ville cernée de toutes parts. C'était comme une garantie publique des engagements que les gouverneurs ou les magistrats prenaient au nom de l'état pour des temps plus heureux. A ce titre, on pourrait peut-être considérer les assignats comme une espèce de monnaie obsidionale. — De nos jours, l'usage des billets à ordre et des lettres de change, et plus encore les progrès de l'art militaire, qui tranche les questions d'une manière si rapide, ont rendu la monnaie

obsidionale tout-à-fait inutile; elle n'existe plus que comme souvenir historique.

V. R.

**OBSTACLE**, empêchement, opposition, ce qui empêche qu'une personne n'arrive à son but, ne parvienne à ses fins; qu'une chose ne se fasse, ne réussisse (v. *DIFFICULTÉ*, *EMPÊCHEMENT*).

**OBSTINATION**, entêtement, opiniâtreté (v. *ENTÊTEMENT*).

**OBSTRUCTION** (pathologie). Ce substantif, dérivé du verbe latin *obstruere* (obstruer), désigne la gêne ou l'empêchement de la circulation des personnes dans les rues, les passages, les chemins, etc.; de l'eau dans les canaux, de la fumée dans les cheminées, etc. Admis dans le vocabulaire médical avec la même signification, il a long-temps servi à indiquer divers états morbides, qu'on attribuoit au défaut de circulation des fluides dans les divers tissus dont le corps humain est composé. Les partisans de l'humorisme, doctrine fondée exclusivement sur les liquides ou humeurs, faisaient principalement usage de ce mot, synonyme aussi d'*engorgement* et d'*occlusion*; il fut surtout en faveur quand une autre théorie nosologique, fondée sur les lois mécaniques, vint corroborer la précédente, et la populariser, comme toutes les explications qui dérivent d'une démonstration matérielle. L'accumulation et la stagnation des humeurs dans leurs conduits, l'obstruction enfin, acquit alors un crédit immense parmi les médecins, comme parmi les personnes trop nombreuses qui s'occupent de médecine en amateurs. Aujourd'hui, le mot *obstruction* a perdu en très grande partie son ancienne valeur dans le monde proprement appelé médical: les progrès de la raison ont amené cette réforme, mais il n'en est malheureusement point ainsi pour le vulgaire, qui, jugeant vaguement l'expression, l'emploie toujours en la considérant comme une explication satisfaisante, comme la clé d'un grand nombre de maladies. C'est un abus de mots qui a pourtant des inconvénients graves, car, d'une part, suggère jour-

nellement un emploi aussi insensé que dangereux de divers agents pharmaceutiques, et, d'une autre, il favorise le charlatanisme, dont l'anglomanie multiplie énormément les expédients chez nous. Il convenait donc de consigner ici quelques remarques sur ce sujet. — Les tissus, dans plusieurs états morbides, perdent plus ou moins leur perméabilité; l'inspection des cadavres démontre chaque jour un pareil changement organique. Mais, cette altération n'est point comme le croient les personnes étrangères aux connaissances médicales, la cause première d'une maladie; elle est l'effet, le résultat d'une affection antérieure, de l'irritation, qui pervertit la vitalité des organes, comme aussi de l'inflammation aiguë ou chronique, qui dénature les tissus. L'importance de cette distinction est saisissante; on conçoit qu'il faut combattre l'affection primitive, puisque c'est elle qui produit et entretient l'opilation des vaisseaux: telle n'est cependant pas la coutume banale; aussitôt que les troubles dans la fonction digestive semblent déceler aux yeux du vulgaire l'obstruction du foie ou de la rate, etc., vite, pour désopiler ces viscères, on a recours à des médicaments vantés gratuitement, pour la plupart, comme propres à ouvrir les voies obstruées, conséquemment appelés *apéritifs*, ainsi qu'à des purgatifs plus ou moins violents. Cette routine populaire aggrave très fréquemment un grand nombre de maladies qui auraient cédé à de simples soins hygiéniques, ou à des traitements rationnels, même à l'eau pure ou à une tisane équivalente, inventée par notre célèbre prédécesseur le docteur Rabelais, et qu'un devoir consciencieux nous prescrivit de faire connaître ici. Cet illustre membre de la faculté de Montpellier, voyant un hypochondriaque combiner divers ingrédients réputés désobstruants, afin de composer un apozème apéritif, prit toutes les clés de la maison, et les jeta dans une chaudière d'eau bouillante, se vantant de préparer ainsi la potion apéritive la plus héroïque

de toutes les apothicaireries. Nous la recommandons aussi aux médecins amateurs, en lui décernant une grande supériorité sur le remède de Morison, ainsi que sur les pilules d'aloès ou de gomme-gutte, dont les effets purgatifs sont souvent funestes, quoique leur source soit végétale. La déception rabélique ne fera pas de mal au moins si elle ne fait pas de bien : ce qui est un immense avantage en médecine. — Certains conduits, dans l'organisme animal, peuvent être obstrués par des causes mécaniques : telle est l'obstruction de *Nesophage* (v.) par des substances alimentaires, celle des intestins par des résidus d'aliments indigérés ou par des matières fécales ; telle est l'occlusion des voies biliaires par des calculs ; telle est encore l'oblitération fréquente du conduit auditif par des corps étrangers ou le cérumen. L'indication thérapeutique, en ces cas, ressort aux yeux ; mais, à l'exception de l'obstruction des oreilles, il est difficile d'y satisfaire, et il ne convient point d'en entretenir plus longuement le lecteur. CHARDONNIER.

**OBTURATEUR** (chirurgie). Les parois des cavités qu'on rencontre dans l'organisme animal peuvent être perforées par différentes causes : ainsi, l'estomac peut être ouvert par une blessure ou par une ulcération ; le canal intestinal est passible d'une semblable lésion. Nos yeux ne peuvent constater ces accidents, mais il en est qui sont accessibles à nos sens : telle est la perforation de la voûte du palais, cloison qui sépare la cavité de la bouche d'avec celle du nez. Des corps étrangers à l'organisme humain produisent cet effet, surtout les projectiles lancés par les armes à feu dans les combats ou dans des tentatives de suicide : il est encore assez communément produit par la maladie siphilitique. Ces ouvertures contre nature ont plus ou moins de gravité : celles de l'estomac et des intestins sont ordinairement suivies de la mort en peu de temps. Celles de la voûte palatine, tout en se conciliant avec la conservation de la vie, est cependant une grande

infirmité ; l'émission des sons est pénible et défectueuse ; la mastication et la déglutition des aliments sont également entravés, principalement dans les cas de complication par la destruction de la luette. L'homme a cherché dans son intelligence des secours contre ces maux. On conçoit facilement son peu de puissance dans les perforations des organes digestifs que nous avons indiquées, et qu'on ne reconnoît, la plupart du temps, que sur le cadavre ; mais, ce que le génie humain n'a pu faire, la nature l'opère : ces perforations d'estomac et d'intestins, qui sont si souvent des arrêts de mort, eh bien ! la nature les referme quelquefois secrètement par des adhérences qui s'établissent avec des organes adjacents : ainsi, on a trouvé des perforations de l'estomac solidement bouchées par l'adhérence de ce viscère avec le foie, etc. ; de même, on a vu l'estomac clore une ouverture anormale pratiquée sur le diaphragme, cloison qui sépare la poitrine d'avec le ventre. Les chirurgiens ont obtenu des guérisons analogues en faisant adhérer l'estomac avec les parois abdominales ; l'auteur de cet article a été assez heureux pour obtenir en Prusse un semblable résultat chez un dragon blessé par une lance à la bataille d'Eylau ; aujourd'hui, il en existe un cas très remarquable aux États-Unis d'Amérique, c'est celui d'un chasseur qui eut l'estomac ouvert par un coup de feu, et qui fut habilement traité par le docteur Baumont : ce cas est d'autant plus remarquable que l'ouverture extérieure n'étant fermée que par une production charnue et mobile, semblable à une soupape, permet d'examiner l'intérieur de l'estomac, fournissant ainsi l'occasion de faire un grand nombre d'observations et d'expériences intéressantes relativement à la digestion. De nombreux moyens ont été imaginés pour remédier aux perforations de la voûte du palais : ce sont des instruments tour à tour façonnés avec des éponges et différents métaux : on les nomme *obturateurs*, expression dérivée du verbe latin *obturare*, qui signifie clo-

re, *boucher*. Comme on appelle *obturation*, en langage chirurgical, le résultat de tout ce qui peut opérer la fermeture d'une issue, nous ne devons point consigner ici des explications et des remarques sur les obturateurs usités; notre tâche se borne à les indiquer comme des ressources utiles pour obvier à une infirmité très fâcheuse. Ces instruments, malheureusement, ne sont pas exempts de divers inconvénients, et sont, d'ailleurs, vendus à des prix trop élevés; mais on peut espérer que l'émulation qui règne aujourd'hui parmi les inventeurs procurera quelque amélioration dans cette branche de la chirurgie. S'il est souvent impossible et toujours difficile de remédier aux perforations, il est souvent facile de les prévenir : il faut pour cela combattre les maladies qui les produisent par des moyens rationnels, et dès leur début. Si les affections siphilitiques étaient convenablement traitées, et en temps opportun, on n'aurait pas souvent besoin de recourir aux obturateurs.

CHABRONNIER.

**OBTUS**, qui vient du latin *obtusus*, désigne en géométrie un angle de plus de 90 degrés, que cet angle soit linéaire ou solide, comme dans les prismes, les cristaux, ou simplement formé par la réunion de deux plans, comme ce qu'on appelle, par exemple, un angle horaire. La somme des trois angles d'un triangle ne pouvant jamais valoir que deux droits ou 180 degrés, il en résulte qu'il ne peut jamais y avoir dans ce polygone plus d'un angle obtus, et que plus celui-ci est ouvert, moins les autres le sont, ou plus ils sont aigus. C'est sans doute du mode d'être de l'angle obtus, qui est opposé à ce qu'on appelle la propriété d'être aigu ou pointu, qu'est venue l'acception figurée de ce mot par laquelle il désigne généralement un esprit étroit, peu pénétrant ou peu pointu, et comme en quelque sorte émoussé : c'est presque comme synonyme d'*épais*, *arrondi*, sans perspicacité, incapable de pénétrer tant soit peu avant dans les choses qui peuvent être soumises à la réflexion. C'est

dans ce sens que Molière disait plaisamment de l'esprit qu'il était enfoncé dans la matière. — On qualifie les sens d'*obtus* quand les perceptions manquent de vivacité, de netteté : dans la vieillesse, les sens deviennent *obtus*. Le toucher est le plus *obtus* de nos sens. — *Obtus* se dit en histoire naturelle de ce qui est comme écrasé, arrondi, émoussé, au lieu d'être anguleux ou pointu : poisson à la tête *obtus*, plante à feuilles *obtus*. — *Obtusangle*, en géométrie, se dit principalement d'un triangle qui a un angle *obtus*. BILLOT.

**OBUS** (terme d'artillerie). C'est un projectile creux, d'un diamètre plus petit que celui de la bombe, dont il diffère en outre, en ce qu'il est sans anse et sans culot. Les Anglais et les Hollandais sont les inventeurs de l'obus. Les premiers que l'on vit en France furent pris à la bataille de Nerwinde, que M. le maréchal de Luxembourg gagna sur les alliés en 1693. — Les obus ont moins de portée que les boulets pleins du même calibre, mais ils en ont davantage que ceux du calibre immédiatement inférieur. Ordinairement le vide de l'obus, comme celui des bombes et des grenades, n'est point concentrique avec leur surface extérieure; il est plus épais dans le fond, et cette épaisseur des parois va en diminuant insensiblement jusqu'à l'œil, par lequel on introduit la poudre, et dans lequel on enfonce la *fusée* (v. ce mot) destinée à communiquer le feu et à les faire éclater. — Le nouveau matériel d'artillerie en France n'admet que trois sortes d'obus : celui de 6 ponce, celui de 4 ponce et demi, dit de 24, et celui des batteries de montagne, dit de 12. — Les obus sont employés avec le plus grand succès contre des masses ou des lignes de cavalerie lorsque les distances ne permettent pas de lancer de la mitraille. — *Obus tête de mort*. Ce sont des obus percés à plusieurs trous par lesquels ces projectiles vomissent des matières d'artifices enflammées, principalement de la roche à feu. Nous les avons mentionnées avec détail à l'article *FUSÉE*. MALLIN.

**OBUSIER** (terme d'artillerie), bouche à feu, espèce de mortier long qui sert à lancer l'obus. Il est monté sur un affût de campagne comme les pièces de 12 et de 8, mais, au moyen de sa semelle mobile, on peut à l'occasion le pointer à 45 degrés. — Les batteries de campagne en France se composent de six bouches à feu ; 4 canons et 2 obusiers de 6 pouces, ou de 24. L'obusier pointé à 45 degrés porte l'obus 2,250 mètres, et pointé à 6 degrés, il la porte du premier bond à 780 mètres : sa portée sous cet angle est d'environ 2,340 mètres. On peut aussi lancer avec l'obusier des cartouches à balles, vulgairement appelées *mitrailles*. — Chaque coffre du caisson d'obusier de 6 pouces contient 15 coups, dont 13 à obus et 2 boîtes à balles. Le coffret de l'obusier de 24 contient 22 coups, dont 20 à obus et 2 boîtes à balles. — On se servait avant le nouveau matériel d'obusiers de 8 pouces dans les sièges, mais il est peu en usage maintenant ; on lui reprochait avec juste raison d'être de peu d'utilité. On reprochait aussi à celui de 6 pouces d'être sans justesse et de n'avoir pas assez de portée, et enfin à celui de 24, de se dévier dans le tir et d'être de peu d'effet pour l'attaque et la défense des places. Les nombreuses améliorations qui ont été apportées dans le matériel de l'artillerie française, entre autres par le colonel Paixans, ont complètement réalisé tout ce qu'on devait attendre de l'obusier. — Les obusiers jouent un très grand rôle dans les guerres actuelles. Indépendamment de leurs effets contre les lignes de bataille, on s'en sert aussi pour sommer un château, une redoute, et pour mettre le feu à des magasins. Dans les sièges, d'obusier se tire à ricochet sur les directions des chemins couverts et dans les places d'armes. — Enfin il existe un obusier de petite dimension, dit obusier de 12, qu'on emploie exclusivement dans les batteries de montagne. Un mulct porte l'affût, un autre l'obusier, et la batterie se compose de six bouches à feu semblables. Au moment de l'action, elles sont montées,

mises à terre, montées à bras sur leurs affûts et manœuvrées immédiatement.

MELIN.

**OC** (Langue d'). L'étymologie de ce mot a donné lieu à diverses opinions. Nicot, dans son *Trésor de la langue française, tant ancienne que moderne*, dit que *langue d'oc* dérive de *langue goth*, comme qui dirait langue gothique. D'autres auteurs donnent une explication différente. — A une époque du moyen âge, le royaume de France était divisé en deux parties, auxquelles on donnait le nom de *langues*. L'une était la langue d'*oui* ou d'*oïl*, l'autre la langue d'*oc* ; et comme la province du Languedoc appartenait à cette dernière langue, on en a conclu qu'elle lui devait aussi son nom. On ajoute que cette division était uniquement fondée sur ce que les Gascons, et surtout les Goths, prononçaient *oc* pour dire *oui*, tandis que, dans tout le reste de la France, on prononçait *oui*. Il serait assez difficile de se prononcer sur le mérite de ces conjectures. Mais, quoi qu'il en soit, il semble assez probable que de *langue d'oc* on ait fait en latin *lingua occitana*, puis *provincia lingua occitana*, enfin *Occitania*. — Avant la première croisade, la langue vulgaire s'était étrangement corrompue en France. Le tudesque et la langue romane se partageaient le nord et le midi. Ces deux idiomes régnèrent concurremment à peu près jusqu'à la fin de la seconde race. Puis, la langue romane, envahissant successivement les provinces du nord, devint la langue universelle ; mais on ne travailla ni à la polir ni à lui donner des règles ; d'où il résulta que le français fut long-temps sans prendre une forme définitive. Dès que la langue romane eut commencé à se répandre, il s'en forma autant de différents dialectes qu'il y avait de provinces dans le royaume. A Marseille et dans le reste de la Provence, le langage attestait à la fois, et l'origine grecque des habitants et le séjour prolongé des Romains dans cette contrée. Ce fut la langue romane provençale, caractérisée par le retour monotone et fré-

quent des mêmes sons, qui reçut plus tard le nom de *langue d'oc*. C'est à cette langue aussi que se rattache une littérature originale, dont les poètes servirent de modèles à l'Espagne, à la France et à l'Italie. Cette langue d'oc enfin fut celle des peuples méridionaux de la France, dont les patois, si sonores, si expressifs, ont tous évidemment la même origine (v. OIL [Langue d']). CHAMPAGNAC.

**OCCAM**, **OCCHIAM** ou **OCKHAM** (GUILLAUME), religieux cordelier anglais, théologien scolastique et chef de la secte des *nominaux* (v.), naquit au village d'Occam (comté de Surrey), vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Disciple de Scot, il devint plus tard un de ses adversaires. Ses partisans le surnommèrent le *docteur invincible*; ils auraient dû plutôt l'appeler le *docteur querrelleur*; car, ayant étudié à fond toutes les sciences cultivées de son temps, il se signala dans les disputes de l'école par la vivacité de son esprit et par les subtilités qu'il inventait sans cesse pour mettre aux prises de nouveaux champions. Banni de l'université d'Oxford pour y avoir excité des troubles, il vint à Paris, y professa la théologie, et prit la défense du roi Philippe-le-Bel contre le pape Boniface VIII. Élu, en 1322, provincial des cordeliers anglais, il assista en cette qualité à l'assemblée de son ordre, qui eut lieu à Pérouse, et prit part à la discussion qui s'éleva au sujet de l'article de la règle qui ne permet pas aux cordeliers d'avoir rien en propre. Il prétendait que cette mesure devait s'étendre à tous les membres de l'église chrétienne; mais le pape lui imposa silence. De retour en France, il se livra aux plus vives déclamations contre les vices des pontifes romains. Excommunié en 1330, il se réfugia à la cour de l'empereur Louis de Bavière, qui l'accueillit fort bien, et que, par reconnaissance, il défendit vigoureusement dans ses querelles contre le saint-siège : « Seigneur, lui disait-il, prêtez-moi votre épée, et ma plume sera toujours prête à vous soutenir. » Il eût été beau en vérité de voir une bataille s'engager pour faire adop-

ter les idées des *nominaux*. Occam fut accusé, avec son général, Michel de Cèsène, d'avoir enseigné que J.-C. ni ses apôtres n'avaient rien possédé, ni en commun ni en particulier. De là surgit la plaisante question appelée *pain des cordeliers*, dont voici la formule : la propriété des choses qu'ils consommaient, comme le pain, le vin, leur appartenait-il, ou n'en avaient-ils que l'usufruit? Nicolas III prit la plaisanterie au sérieux, et, ne voulant pas les choquer en les enrichissant, déclara que la propriété de leurs biens reviendrait à l'église romaine. Nicolas IV promulgua une bulle confirmative de celle-là; mais Jean XXII révoqua ces deux bulles, et foudroya l'usufruit sans propriété : il fit plus; fulminant contre les cordeliers de nouvelles bulles, il brûla en réalité quelques-uns de ces religieux. Occam mourut dans le couvent de son ordre à Munich, l'an 1347. Il avait atteint un âge avancé, et s'était vu absoudre des censures de Rome. Il a composé divers écrits qui procurent un esprit subtil, mais bizarre, écrits publiés de nos jours, et qui eurent alors un retentissement immense. Goldart a rassemblé dans le tome II de la *Monarchia sancti imperii romani* ceux qui traitent des droits des empereurs d'Allemagne. Brown en a recueilli quelques-uns sur le même sujet dans l'appendice du *Fasciculus rerum expetendarum*. On trouvera la liste de tous les ouvrages d'Occam dans la *Bibliotheca scriptorum ordinum minorum*, et dans les *Scriptores ecclesiastici* de Cave. Quant à la secte des *nominaux* (v.), dont ce moine fut le chef, on peut consulter la dissertation de J. Thomassius, de *Doctoribus scolasticis latinis* (Leipzig, 1670), et l'*Histoire critique de la philosophie*, par Brucker. E. G.

**OCCASION** (en latin *occasio*), signifie, dans un sens général, le moment le plus convenable pour faire ou pour entreprendre quelque chose : c'est ainsi qu'on dit manquer l'*occasion*, saisir l'*occasion*, profiter de l'*occasion*, etc. C'est par extension de cette acception

que le même mot est pris quelquefois pour circonstance, comme dans ce proverbe : *l'occasion fait le larron* ; ou bien pour sujet, matière, lieu, moyen, cause, etc., comme dans ces phrases : chercher l'occasion de rendre service ; occasion de troubles, de désordres : c'est à l'occasion de la guerre que cet homme s'est fait fournisseur ; on a profité de cette occasion pour le perdre, etc. Il y a souvent dans l'acception des mots *cause*, *moyen*, *occasion* et *prétexte*, quoi qu'ils puissent être parfois synonymes, ou à peu près les uns des autres, des rapports de similitude et des différences qui ne peuvent être bien saisies qu'avec beaucoup de tact. A l'occasion de... et à propos de..., sont deux locutions ayant fréquemment le même sens. *Occasion* était pris autrefois pour combat, rencontre de guerre, comme dans ces phrases : il s'est trouvé à toutes les occasions ; l'occasion a été chande, etc. : ce mot est non pas seulement vieilli, mais tout-à-fait passé dans ce sens. On voit des magasins entiers, comme ceux dits de *bric-à-brac*, de marchandises d'occasion, c'est-à-dire achetées et généralement vendues au-dessous du prix courant, parce qu'elles ont déjà servi, ou que les propriétaires tiennent à s'en défaire. — Les casuistes ont beaucoup et long-temps discuté sur les causes occasionnelles de péché qu'ils appelaient seulement *occasions prochaines* : cette matière, entre leurs mains, a fourni plus de vingt énormes in-folio de graves niaiseries, dignes de figurer à côté des *Dissertations sur le sexe de l'âne de Balaam*, sur la forme du nez de J.-C., le nombril du père Adam ou la barbe d'Esculape. — L'acte de savoir saisir à propos l'occasion est peut-être, après celui qui consiste à la faire naître, ce qui décide dans un homme le plus de moyens intellectuels, et même de génie. C'est à cela que Bonaparte a dû le gain de tant de batailles, cette immense fortune enfin dans laquelle il semblait maîtriser le monde et les événements, ces événements qui entraînent aujourd'hui l'Europe dans leurs

cours, et contre lesquels luttent en vain tant de pitoyables acteurs, parmi lesquels il ne s'en trouve peut-être pas un seul qui comprenne seulement bien l'esprit de la pièce, et à plus forte raison du rôle qu'il y semble volontairement jouer. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que les anciens, dans leur imagination toute poétique, ont divinisé l'occasion : ce ne pouvait être, suivant eux, qu'une influence surnaturelle toute divine, qui agissait sur l'homme assez intelligent, assez ingénieux, pour saisir dans les événements l'à-propos qui lui permettait de les diriger, de les plier à ses vues ou à celles de ses compatriotes. C'était, tantôt comme un Dieu, tantôt comme une déesse qu'ils représentaient l'occasion. Chez les Grecs, c'était un dieu qu'ils nommaient *kairos*, et qu'ils croyaient être le plus jeune fils de Jupiter. Les Éléens la représentaient sous la forme d'une femme nue, ayant un pied en l'air, l'autre sur une roue, un rasoir d'une main et un voile de l'autre. Lysippe l'avait figurée à Sicyone sous la forme d'un adolescent, avec des ailes aux pieds, dont la pointe portait sur un globe. Phidias l'avait également représentée sous la forme d'une femme, avec des ailes aux pieds, appuyée sur une roue, etc. Mais, dans toutes ces variétés d'attributs, qui indiquaient également combien l'occasion est rapide et fugitive, cette divinité ne portait qu'une touffe de cheveux sur le devant, et était chauve par derrière, sans doute pour indiquer qu'il n'y avait qu'un instant, et surtout qu'un point par où l'on pût la saisir au passage : de là sans doute est venue cette locution populaire qu'il faut saisir l'occasion aux cheveux. BILLOT.

**OCCIDENT** (en lat. *occasus*, *occidens*), le coucher, le lieu vers lequel le soleil et les astres descendent sous l'horizon : Le soleil, la lune, Mars, sont dans leur *occident*. — L'*occident* est aussi un des quatre points cardinaux du ciel ou de la terre, le lieu où le soleil se couche quand il est à l'équateur. On l'appelle l'*occident équinoxial*, ou le point



du *vrai occident*, pour le distinguer des autres points où le soleil se couche quand il n'est plus à l'équateur. L'*occident d'été* est le point de l'horizon où le soleil se couche quand il est dans le tropique du cancer; et l'*occident d'hiver*, celui où il se couche quand il est dans le tropique du capricorne; cela arrive quand le soleil est dans les points solsticiaux; chacun d'eux est éloigné de 23 degrés et demi du *vrai occident*. — L'*occident* s'appelle aussi l'*ouest* (v.) L'*occident d'été* se nomme *occident septentrional* ou nord-ouest; et l'*occident d'hiver*, *occident méridional* ou sud-ouest. — *Occident* se dit plus généralement, en géographie, des parties de la terre situées du côté où le soleil se couche. L'*empire d'Orient* (v. ORIENT) est celui de Constantinople. L'*empire d'Occident* (v. l'article qui suit) était autrefois celui de Rome; et maintenant celui d'Allemagne. L'*église d'Occident* (v. ÉGLISE) est celle de Rome. « Japhet, qui a peuplé la plus grande partie de l'*Occident*, dit Bossuet, y est demeuré célèbre sous le nom d'Apet. » — Dans l'histoire, soit ecclésiastique, soit profane ou civile, l'*Occident* signifie l'*église d'Occident* ou l'*empire d'Occident*. — *Occident* se disait autrefois, au figuré, comme synonyme de *vieillesse*, *décadence*: L'empire romain fut dans son *occident* dès le iv<sup>e</sup> siècle. Un des premiers membres de l'académie française (par ordre de date), l'évêque de Grasse, Godeau, ce commensal assidu du cardinal de Richelieu, cet écho pimpant et pincé de l'hôtel de Rambouillet, a dit assez poétiquement :

Plaintives ombres de non-ages, *Occident*

Rendez grâce, d'un cœur ardent,

Au Dieu dont les bontés suprêmes

Ont soin du gain marqué votre *occident*.

— En alchimie, *occident* signifiait, 1<sup>o</sup> la dissolution du soleil; 2<sup>o</sup> l'esprit du mercure des philosophes; 3<sup>o</sup> la noirceur, première couleur qui apparaissait dans le grand œuvre.

*Occidental*, terme servant à la comparaison des astres avec le soleil, ou entre-

eux, quand l'un d'eux en suit un autre qui se couche. La lune est *occidentale* au soleil dans son premier et son second quartier. Vénus, *occidentale* au soleil, s'appelle Vesper ou l'étoile du berger. Une comète est *occidentale* lorsqu'elle a une longue queue. — *Occidental* se dit aussi des parties du ciel et de la terre vers lesquelles les astres se couchent à notre égard. Les Persans et les Turcs nous appellent *peuples occidentaux*. Les Américains, à notre égard, sont des *nations occidentales*. — Un *cadran occidental* est celui qui est tracé sur un mur qui regarde l'*occident*.

**OCCIDENT** (Empire d'). Théodose-le-Grand, dernier souverain qui régna sur tout l'empire romain, voulut, peu de temps avant sa mort, par une disposition testamentaire, partager entre ses deux fils mineurs, Arcadius (âgé de 18 ans) et Honorius (de 11 ans), le vaste territoire sur lequel s'étendait sa puissance. Arcadius eut l'Orient (v. EMPIRE BYZANTIN), Honorius l'Occident, qui embrassait l'Italie, l'Afrique, la Gaule, la Grande-Bretagne, la moitié de l'Illyrie, ainsi que les deux villes principales, Rome et Milan. Plus tard, on y joignit la résidence de Ravenne. Suivant les dispositions du testament de Théodose, ces deux parties, quoique gouvernées par deux empereurs, devaient être considérées comme l'*ancien empire réuni*, et la réunion en restait toujours possible. Il n'avait pas échappé à la sagacité de Théodose que ces deux empires ne pourraient se soutenir dans les siècles à venir qu'au moyen d'une intime alliance. Lorsque l'empereur mourut (11 janvier 395 après J.-C.), les tuteurs de ses fils s'emparèrent de ces fonctions : le ministre Rufin, Gaulois, pour Arcadius; et Stilicon, général en chef, Vandale de nation, neveu, par alliance, de Théodose, pour Honorius. La puissance de Stilicon ne tarda pas à l'emporter sur la politique rusée du ministre; et les intrigues de la cour de Constantinople sur les projets du soldat. Stilicon partagea, il est vrai, sur

la demande de Rufin, l'armée, l'armée, et l'immense trésor de l'héritage de Théodose; mais il ne se souciait guère de confier la moitié du gouvernement des deux empires au ministre investi des fonctions de tuteur du jeune empereur d'Orient. Le général s'était mis à la tête des troupes d'Arcadius pour les présenter à ce prince, et s'assurer en même temps du commandement général de toutes les troupes d'Orient et d'Occident. Dans sa marche, il était déjà arrivé à Thessalonique, lorsque Rufin, craignant sa présence et son influence personnelle, lui envoya ordre de s'arrêter, lui faisant déclarer que chaque pas qu'il ferait pour se rapprocher de Byzance serait considéré comme une hostilité. Stilicon était trop habile pour ne pas obéir ostensiblement; mais aussi, il prit dès lors la résolution de ne plus souffrir qu'un pareil rival luttât contre lui, le champion de la maison impériale et le chef de l'armée. Gainas, général goth, qu'il avait appelé au commandement des troupes de l'empire d'Orient, reçut ses ordres, et Rufin fut assassiné au champ de Mars à Constantinople, en présence même d'Arcadius. Cependant ce crime éloigna Stilicon du but auquel il aspirait. Eutrope, favori de l'empereur, et surtout l'impératrice Eudoxie, aussi helle qu'habile, tenaient trop au pouvoir que leur donnait leur influence sur le faible Arcadius pour permettre que Stilicon obtint une faveur qui eût pu leur nuire à tous deux, Arcadius, lui-même, préféra peut-être se confier à son favori et à son épouse, qui savait flatter ses goûts, que s'abandonner à la rudesse sévère du soldat. On s'assura adroitement de la fidélité des troupes et de leur chef Gainas; et, après avoir tout fait pour perdre Stilicon dans l'opinion publique, on obtint du sénat de Constantinople un décret qui le déclarait ennemi de l'empire, et qui séquestrait ses grandes propriétés. Cependant, toutes les tentatives dirigées contre sa vie étaient déjouées. Ces actes hostiles contre le régent de l'empire d'Occident furent le premier signal de la sé-

paration des deux empires; et les passions ambitieuses de quelques hommes, la faiblesse et l'incapacité de ses deux fils, qui n'avaient point assez d'énergie pour les contenir, firent échouer les sages desseins du prudent Théodose. Stilicon, grand capitaine, eût pu, à l'aide de son épée, s'ouvrir un chemin au trône impérial; mais l'idée seule des horreurs d'une guerre civile enchaînait son bras et paralysait sa vengeance. Il se consacra tout entier à l'éducation de son pupille Honorius, et aux intérêts de l'empire d'Occident. Après la défaite du gouverneur rebelle d'Afrique, Gildo, vaincu par son propre frère, le prince maurice Mascezel, qui avait à tirer vengeance du lâche assassinat de ses deux enfants, Stilicon, ayant terminé une campagne en Grèce contre les Goths, maria sa fille Marie à l'empereur Honorius, alors âgé de 14 ans (393 après J.-C.); Marie devait mourir dix ans après, vierge encore, si l'on en croit les historiens. Deux ans après ce mariage, un orage éclata sur l'Italie, et Stilicon, avec tout son courage, ne put en détourner les désastreux effets. Alaric, roi des Visigoths, que Stilicon, en 397, avait empêché de soumettre la Grèce, se décida à s'en venger, en envahissant l'Italie trois ans après. Honorius s'enfuit en toute hâte de Milan sa résidence, et se réfugia dans le fort d'Asta, près de Tanarus (aujourd'hui Asti). Il y fut assiégé et obligé de signer une capitulation honteuse au moment où Stilicon, qui avait rassemblé les troupes de l'empire, traversait l'Adda à la nage, et venait sauver l'Italie. Le camp d'Alaric, à Pollentia, les trésors enlevés par les Visigoths en Grèce, l'épouse même d'Alaric, furent la proie du vainqueur. Le roi des Goths marcha sur Rome. En vain Stilicon lui offrit de lui restituer ses richesses et sa femme, pour l'obliger à rétrograder : Alaric rejeta toutes les propositions. Une nouvelle bataille fut livrée à Vérone, en 403, et Alaric, après une défaite complète, après avoir même couru les plus grands dangers personnels, fut enfin forcé d'évacuer l'Italie.

Honorius, ayant à ses côtés Stilicon, fit son entrée triomphale dans Rome, qui reçut son empereur avec acclamations. Il éternisa le souvenir de sa présence dans cette ville en promulguant un édit qui défendait les combats des gladiateurs dans les jeux publics. Après un séjour de quelques mois, Honorius quitta Rome pour se fixer à Ravenne, dont les fortifications lui présentaient plus de sécurité. Deux années s'étaient à peine écoulées que Rhadagaise, à la tête de 200,000 guerriers allemands et sarmates, passa les Alpes, et s'avança jusqu'à Florence. Stilicon marcha à sa rencontre avec 40,000 soldats seulement, car l'empire était trop épuisé pour pouvoir mettre sur pied des forces plus considérables. Il renferma l'armée de Rhadagaise dans une longue ceinture de retranchements, et ravitailla Florence, qui était assiégée, pendant que les Barbares eux-mêmes manquaient de tout. Enfin, il tenta une attaque générale si habilement conçue, si vaillamment exécutée, que le fer acheva ce qu'avaient déjà commencé la misère et la faim, la ruine de l'armée assiégeante : Rhadagaise, fait prisonnier, fut décapité. Les autres captifs se virent vendus comme esclaves. L'Italie était encore une fois sauvée; mais cet empire, ébranlé jusque dans ses fondements, se trouvait en butte à des périls sans cesse renaissants, à des secousses qui se succédaient sans relâche. Les restes de l'armée des Barbares envahirent la Gaule (407); les Germains, réunis aux Alains, aux Vandales et aux Suèves, se rendirent maîtres des sept provinces de cette contrée et de toute la ligne du Rhin, qui à cette époque se trouvait sans défense et dépourvue de troupes, parce que Stilicon les avait rappelées en Italie pour y sauver l'empire. A la même époque, l'armée romaine en Bretagne se révolta : elle voulait se donner un empereur; cependant ce ne fut que le troisième, appelé Constantin, simple soldat que ses camarades avaient élu à cause de son nom, qui put se maintenir : les deux autres proclamés avant lui, Marcus et Gratien, n'a-

vaient régné que quelques mois et étaient morts assassinés. Constantin débarqua à Boulogne; la Gaule, abandonnée par Honorius, livrée en quelque sorte par lui aux Barbares, se soumit avec joie. Le général goth, Sarus, qui avait reçu l'ordre de rapporter à Ravenne la tête de Constantin, dut s'estimer heureux de pouvoir se retirer avec les restes de son armée de l'autre côté des Alpes, après avoir pendant sept jours attaqué infructueusement le camp fortifié de l'empereur des Gaulois et des Bretons à Vienne en Dauphiné. Les Alpes, à dater de ce moment, servirent de limites à l'empire de Constantin et à celui d'Honorius. Peu de temps après, le premier réunit l'Espagne à ses états; il y trouva un grand nombre de partisans parmi le peuple, et fort peu de résistance de la part des cousins de Théodose. Pendant que ces événements s'accomplissaient entre les Alpes et les colonnes d'Hercule, la cour de Ravenne était le théâtre d'événements malheureux, d'actes de faiblesse, et de crimes qui devaient amener la ruine de l'empire d'Occident. Alaric, roi des Goths, avait gagné l'amitié de son adversaire Stilicon, et à la suite d'une alliance offensive et défensive contractée avec Honorius, il s'était fait nommer commandant en chef des forces de l'empire et préfet de la province d'Illyrie. Depuis long-temps Stilicon avait le projet de réunir à la moitié de cette préfecture qui appartenait à l'empire d'Occident celle qui faisait partie de l'empire d'Orient, afin d'occuper en même temps le dangereux Alaric en le mettant aux prises avec Constantinople et l'empêchant ainsi de rien entreprendre contre la sûreté de l'Italie. Il fit, il est vrai, quelques incursions en Épire et en Thessalie, mais, arrivé à Emona, Alaric envoya à la cour de Ravenne un député pour demander le paiement des avances qu'il avait faites pour Honorius. Il sollicitait en même temps la concession d'une province de l'empire d'Occident pour que son peuple pût s'y fixer, promettant en outre d'humilier Constantin. Après plusieurs

discussions animées dans le sénat, Stilicon obtint un subside de 4,000 livres d'or pour Alaric. Mais l'irritation excitée dans l'esprit de plusieurs sénateurs par cette concession, due à l'influence de Stilicon, qui, cependant, n'avait agi qu'à cause de la connaissance qu'il avait des forces d'Alaric, se répandit aussi dans les rangs de l'armée. Honorius commençait à craindre la puissance de ses anciens ministres; on lui fit accroire que Stilicon avait le projet de faire monter sur le trône son fils Eucherius; et le faible monarque ordonna la mort de ce grand homme, le seul soutien de l'empire. La tête de Stilicon tomba en 408; son fils et ses amis eurent le même sort. Honorius répudia sa seconde femme Thémantia, fille de l'infortuné ministre. Depuis ce moment, l'empereur s'abandonna à la direction de quelques favoris, qui ne comprirent pas l'importance du service qu'ils avaient rendu à Alaric en faisant mourir Stilicon. Les restes des troupes étrangères demeurées fidèles à leur ancien général vengèrent sa mort en passant au nombre de 30,000 sous les drapeaux d'Alaric. On délibérait encore à Ravenne que déjà Alaric avait traversé les Alpes et le Pô, et s'avancait vers Rimini. Il s'empara des défilés des Apennins, abandonna à ses soldats le laureau blanc triomphal qui avait été érigé sur les bords du Clitumnus et dressa ses tentes sous les murs de Rome (408), qu'il bloqua étroitement. Une épouvantable disette en fut la suite. Lorsque des députés romains arrivèrent dans le camp d'Alaric et osèrent lui déclarer que s'il refusait une capitulation honorable, toute la population se jetterait sur son armée, il ne répondit que ce peu de mots : « Plus l'herbe est grasse, plus la moisson est abondante. » Lorsqu'à la fin il demanda le paiement d'une somme immense, on lui demanda : « Si tu reçois cette somme, que nous laisseras-tu ? — La vie, répondit-il. » Cependant, il renonça à quelques-unes de ses prétentions et quitta les environs de Rome pour prendre ses quartiers d'hiver en Toscane. Bientôt ses forces s'accrurent

jusqu'à 100,000 hommes; son beau-père Adolphe (Astauff) vint le joindre avec une armée de Goths et de Huns arrivés des bords du Danube. Après d'inutiles négociations avec Honorius, Alaric se rendit maître du port et de la ville d'Ostia, marcha sur Rome, et, avec le consentement du peuple et du sénat, nomma empereur le préfet Attale (409). De là il se rendit devant Ravenne. Déjà Honorius était sur le point de se jeter dans les bras de son cousin, le jeune empereur Théodose de Constantinople, lorsqu'il vit son trône sauvé par l'attachement et la fidélité de son général Heraclius et le dévouement de sa garde, qu'il dut cependant récompenser à prix d'or. Alaric destitua lui-même Attale et envoya son manteau de pourpre à Ravenne. Sarus, général d'Honorius, le surprit, lui tua beaucoup de monde, le déclara ennemi de l'empire et indigné de traiter avec son maître. Alaric se dirigea aussitôt vers Rome et la prit d'assaut dans la nuit du 24 août 410, après que les portes lui eurent été ouvertes par trahison. L'ancienne capitale du monde fut livrée au pillage et en partie incendiée. Dans ce funeste événement, non seulement les richesses des particuliers, mais d'inappréciables trésors d'art grec et romain devinrent la proie des Barbares. Alaric ordonna seulement d'épargner les églises et tout ce qui leur appartenait. Cette calamité eut lieu 1163 ans après la fondation de Rome. Alaric la quitta, et porta la dévastation dans le sud de l'Italie. Il y mourut en 410. Deux ans plus tard, Ataulphe, successeur d'Alaric, quitta l'Italie, après avoir épousé Placidie, sœur d'Honorius. Il se rendit dans la Gaule et l'Espagne (412), où il fonda le royaume des Visigoths. L'Italie respira enfin; Rome sortit de ses ruines, et l'empire eût pu reprendre de nouvelles forces si son chef, qui vécut encore onze ans après le départ d'Ataulphe, eût eu quelque énergie. Il est vrai que par le courage du général romain Constance, qui vainquit Constantin, la Gaule reentra sous la domination impériale; en récompense, il reçut la

main de la veuve d'Ataulphe, qui avait été assassiné, et fut même nommé co-régent. Cependant la Gaule, comme l'Espagne, était en proie à des discordes intestines. La Bretagne et l'Afrique étaient perdues, et les dissensions les plus funestes divisaient la cour de Ravenne, où Placidie, veuve pour la seconde fois, voulait, après la mort de son mari, conserver le pouvoir. Au milieu de ces désordres, Honorius meurt après un règne de 28 ans (le 24 août 423). Placidie était à Constantinople quand elle apprit la nouvelle de cette mort. Elle s'y était réfugiée avec ses enfants pour éviter les suites des dissensions qu'avaient fait naître ses prétentions ambitieuses. Sous la protection de l'empereur d'Orient, Théodose II, le fils de Placidie et de Constance, Valentinien III, enfant de six ans, est proclamé empereur d'Occident. Placidie est nommée régente et se maintient comme telle pendant 25 ans. Depuis, l'empire marcha rapidement vers sa ruine. Sous le règne de Valentinien, Genséric fonda dans l'Afrique romaine le royaume des Vandales (428). La cession de l'Illyrie occidentale au prix de laquelle Placidie acheta une épouse à son fils (Eudoxie, fille de Théodose et d'Athénais), fut une seconde perte non moins importante pour l'empire romain. Il fallut en outre payer à la cour de Constantinople une indemnité pour les frais de la guerre qu'on avait eu à soutenir contre Jean (ancien secrétaire intime d'Honorius), qui avait eu l'audace, après la mort de celui-ci, de vouloir s'emparer de la couronne. Presqu'à la même époque, Attila, roi des Huns et allié de Genséric, demanda en mariage Honoria, sœur de Valentinien. Cette princesse, reléguée à Constantinople, où elle était exilée à cause d'une trop grande intimité avec son chambellan Eugène, avait elle-même offert à ce prince barbare sa main et ses droits sur l'Italie. La réponse négative de l'empereur fit éclater la guerre, Attila envahit les Gaules, mais il fut vaincu à la célèbre bataille de Châlons (450) par le général romain Aëtius, réuni

à Théodorie, roi des Ostrogoths. Aëtius eût pu l'anéantir, si des considérations politiques ne l'avaient engagé à conserver dans le roi des Huns un contre-poids à la puissance des Goths. Sur ces entrefaites, Attila (451) envahit l'Italie pour faire valoir ses prétentions à la main de la princesse Honoria. Il démolit Aquilée, Padoue, Vicence, Vérone et Bergame. Il était au point de dévaster Milan et Pavie, lorsque Valentinien, par une ambassade envoyée de Rome, lui demanda la paix. L'éloquence de l'évêque de Rome, Léon I<sup>er</sup>, qui était le chef de cette ambassade, et l'impression que produisit sa suite somptueuse, sur l'esprit du Barbare, le décidèrent à renoncer à la conquête de Rome, et à recevoir une somme d'argent en dédommagement de la dot d'Honoria. Après la mort d'Attila (453), Valentinien eût pu régner paisiblement s'il eût eu un caractère moins passionné. Mais, cédant aux conseils et aux instigations de l'eunuque Heraclius, il crut trouver dans la conduite glorieuse de son général Aëtius des traces de perfidie et de menées ambitieuses. Dans la chaleur d'une discussion à Rome, il le frappa lui-même mortellement de son épée. La mort de Valentinien ne fut pas moins tragique : ayant outragé l'épouse du sénateur Maximus, celui-ci s'en vengea en le faisant poignarder dans le Champ-de-Mars avec son favori Heraclius par deux amis d'Aëtius, qui faisaient partie de la garde impériale (15 mars 455). Le sénateur patricien Petronius Maximus fut proclamé empereur par le peuple et l'armée. Il maria son fils avec la fille aînée du dernier empereur, et contraignit la veuve de Valentinien, Eudoxie, d'accepter sa main. Trois mois après, il fut assassiné. Eudoxie, ne recevant aucun secours de Constantinople, appela à son aide le roi Genséric de Carthage, le suppliant de la délivrer d'un époux qui lui était odieux. Genséric débarqua dans le port d'Ostia. Maximus, qui cherchait à éviter son sort en s'enfuyant, fut lapidé dans les rues de Rome, et son cadavre jeté dans le Tibre,

La capitale fut encore une fois sauvée des flammes et du fer par l'éloquence de Léon I<sup>er</sup> : cependant, elle fut pendant 14 jours livrée au pillage. Tous les monuments antiques, tous les objets précieux que l'art y avait accumulés pendant 45 années, depuis l'invasion d'Alarie, devinrent la proie du conquérant, qui en outre emmena comme esclaves en Afrique des milliers de Romains des deux sexes. Pendant que cela se passait à Rome, Avitus, Gaulois d'origine, préfet de la Gaule sous Valentinien, puis nommé par l'empereur Maximus au commandement de l'armée dans les Gaules, fut, par l'influence du roi des Visigoths, Théodoric, couronné empereur d'Occident à Arles (15 août 455). Il fut reconnu par la cour de Constantinople, et aussi par le peuple et le sénat romain, non cependant sans un dépit secret. La première année de son règne en fut la dernière. Théodoric, qui, comme allié des Romains, voulait chasser les Suèves de l'Espagne, traita ce pays comme une conquête. Avitus se rendit méprisable par son luxe. Ricimer, l'un des généraux des armées étrangères destinées à la défense de l'Italie, Ricimer, qui récemment avait remporté une brillante victoire sur la flotte des Vandales, lui annonça la fin de son règne, le 16 octobre 457. Avitus, condamné à mort par le sénat, fut tué dans sa fuite. Majorien, jadis soldat sous les ordres d'Actius, monta sur le trône avec le consentement de Ricimer (457). Il en fut l'ornement par ses vertus et son génie. Ses sages ordonnances sur les impôts et leur mode de perception, ses lois sur les mœurs, rendirent son règne à l'intérieur fort remarquable; pendant qu'à l'extérieur il remportait des victoires sur Théodoric et sur Genséric, qui avaient de nouveau envahi l'Italie. L'anéantissement de sa flotte, qu'on ne peut lui reprocher du reste, l'empêcha seul de détruire le royaume des Vandales. Cependant, Rome n'était pas digne d'un tel empereur, et Majorien fut la victime de la dépravation du siècle. Ricimer lui enleva brusquement la couronne, et, cinq

jours après, le fit assassiner, répandant le bruit qu'il était mort de la dysenterie (7 août 461). On proclama empereur Livius Severus, qui fut tué en 465. Pendant ces cinq années et les deux qui suivirent, le pouvoir resta entre les mains de Ricimer, qui n'osait cependant revêtir la pourpre impériale. Menacé par les Vandales, il se vit enfin obligé de demander du secours à l'empire d'Orient : la cour de Constantinople conclut avec celle de Rome une alliance, à la condition qu'elle abandonnerait à l'empereur Léon le droit de nommer un empereur d'Occident. Son choix tomba sur le patricien grec Anthemius. Il fit son entrée dans la capitale avec beaucoup de pompe le 12 avril 467, donna à Ricimer sa fille en mariage, et l'on put croire un instant que tant d'intérêts, jusqu'alors divisés, se réunissaient enfin pour rétablir l'autorité impériale à Rome. Mais la guerre contre les Vandales était conduite avec des succès variés; elle coûtait des sommes énormes, et la discorde éclata entre l'empereur et son ambitieux général : celui-ci s'était retiré à Milan. Par la médiation d'Epiphanius, évêque de Pavie, une réconciliation eut lieu, mais elle ne fut pas de longue durée. Peu de temps après, Ricimer, à la tête d'une armée formidable, renforcée de Bourguignons et de Suèves, se présenta devant Rome, et proclama empereur le sénateur Olybrius, gendre de l'empereur Valentinien (23 mars 472). Il s'empara de Rome qu'avait défendue Anthemius pendant trois mois. Celui-ci tomba frappé par ordre de son gendre (11 juillet). La ville fut pillée et inondée du sang de ses plus nobles citoyens. Olybrius fit son entrée sur des cadavres. Ricimer ne survécut pas longtemps à sa victoire; il mourut un mois après (20 août). Le nouvel empereur le suivit dans la tombe le 23 octobre, et Rome se vit livrée, comme un jouet, au caprice des Barbares, à la tête desquels était un prince bourguignon, Gundobald, neveu de Ricimer. Ce prince nomma empereur d'Occident Glycerius, l'un de ses soldats. Celui-ci, abandonné à lui-

même, fut chassé par Julius Nepos, neveu de Marcellin, et prince de Dalmatie (474), que la cour de Byzance avait nommé empereur. Glycerius se contenta de l'évêché de Salone. Bientôt après son avènement au trône, Nepos conclut la paix avec les Visigoths; il leur céda l'Auvergne; mais une sédition de Barbares, commandés par Oreste, l'obligea de s'enfuir de Ravenne en Dalmatie. Il y vécut cinq ans dans l'exil, et fut assassiné à Salone par des émissaires de Glycerius, qui, en récompense de ce crime, reçut l'archevêché de Milan. Le fils d'Oreste; Romulus Augustulus, fut proclamé empereur d'Occident (476). Mais la fin de l'empire était arrivée. Les hordes réunies des Allemands, des Hérules, des Rugiens, se révoltèrent à l'instigation de leur chef Odoacre. Elles demandèrent qu'on leur donnât en partage un tiers de l'Italie; Oreste refusa, et voulut se défendre dans Pavie. Cette ville ayant été prise d'assaut, il fut décapité. Romulus Augustulus abdiqua, et Odoacre fut nommé roi par ses soldats. Les sénateurs de Rome envoyèrent une ambassade à l'empereur Zenon de Constantinople pour lui déclarer qu'ils ne désiraient pas que l'Italie eût à l'avenir un empereur; qu'ils renonçaient au droit d'en nommer un; que la république voulait se confier aux vertus et à l'habileté d'Odoacre. Ils le prièrent en conséquence de vouloir bien investir celui-ci du titre de patricien et d'administrateur de l'Italie. Voilà à quel point était tombée la grandeur romaine! Le sénat lui-même renonçait à son indépendance et à l'existence d'un empire qui jadis avait étreint tout le monde connu! L'empereur Zenon fit répondre au sénat que Nepos, qui vivait encore en Dalmatie, était empereur d'Occident légitime. Romulus Augustulus, dont le premier nom à Constantinople était Momyllus, et dont le second lui avait été donné par les Romains en mépris de son incapacité, fut exilé par Odoacre dans la villa de Lucullus en Campanie, avec un revenu de 6,000 pièces d'or. Bientôt après, les Francs fondèrent en Gaule

leur domination (486). Ainsi, les Barbares, dont la puissance s'élevait dans la même proportion que la grandeur de Rome s'abaissait, étaient devenus maîtres de la ville immortelle après en avoir été les mercenaires. Le roi Odoacre gouverna l'Italie 14 ans. Alors parut, en 491, le roi des Ostrogoths, Théodoric, qui vainquit Odoacre, et fonda l'an 493 en Italie le royaume des Ostrogoths. De tout l'empire romain, après une existence de 12 siècles, il ne resta que le nom de son ancienne capitale. L'histoire de la décadence de cet empire montre clairement les causes de sa chute. La dépravation des mœurs détruisit toute force morale; et on peut dire que, depuis l'avènement au trône d'Honorius jusqu'à la dissolution de cet empire, toute cette période ne fut qu'une longue agonie. Le système de partage de l'empire, introduit par Dioclétien (284), complété par Théodose, fut la première cause de son impuissance et de sa ruine. Un nouvel ordre de choses s'établit: le système féodal, apporté par les Ostrogoths, les Francs et les Lombards, changea toutes ces relations d'un peuple qui pendant des siècles s'était enorgueilli de ses institutions républicaines. Le nouvel esprit exerça surtout une influence irrésistible en détruisant la langue romaine, que remplacèrent les langues française, italienne, espagnole et anglaise.

G. L.

**OCCIPITAL** (anatomie). Ce nom est admis comme substantif et comme adjectif. Dans sa première acception, il désigne un os impair et symétrique, situé à la partie inférieure de la tête. C'est une des pièces fortes et solidement articulées qui forment le crâne. Il serait déplacé de décrire ici anatomiquement la figure et les rapports de cet os; il nous suffit d'indiquer sommairement son rôle dans l'ensemble de l'organisme. Après avoir concouru à renfermer et à défendre le cerveau, et principalement le cervelet, il livre passage, par une large ouverture ovale, à la moelle épinière, et il sert à unir la tête avec la colonne vertébrale, union qui permet divers mouvements.

La théorie de Gall, relativement aux fonctions du cerveau, appelle l'attention sur l'occipital : recouvrant le cervelet, dans lequel le célèbre physiologiste de ce nom place le siège de l'amour physique, cet os donne les moyens d'estimer l'énergie de ce penchant : on l'évalue par la largeur et par la saillie de la nuque. C'est la partie moyenne de la région inférieure et postérieure de la tête qu'il faut explorer et non les parties immédiatement situées derrière l'oreille. Dans cet examen, il ne faut pas non plus tenir compte d'une saillie osseuse et transversale qui correspond à un sinus. Quand le cervelet est énorme, on est vivement frappé par l'étendue de l'espace qui sépare les oreilles. Les articles *SQUAMATIS* et *TÊTE* nous rappelleront encore l'occipital et pourront nous suggérer d'autres informations sur ce sujet. — Le mot *occipital*, pris adjectivement, sert à désigner tout ce qui a rapport à cet os : ainsi, des artères, des muscles, des téguments, etc., qui y trouvent un passage, ou qui s'y attachent, en tirent des dénominations à l'usage des anatomistes.

CHABRONNIER.

**OCCIPUT** (anatomie). On désigne par ce nom la partie inférieure de la tête, celle qui correspond en grande partie à l'os dont nous venons de nous occuper et qu'on nomme aussi *région occipitale* : c'est le point opposé au sommet de la tête appelé *sinciput*. L'un et l'autre sont les deux pôles du crâne, qui est une espèce de sphère, et même un monde, puisque tout animal en est un petit, comparativement au grand, et que le système nerveux, dont le cerveau est le centre, présente l'essence de l'animalité ! Ca.

**OCCULTE** (*caché, qu'on ne voit pas*). On donne le nom de *sciences occultes* à la nécromantie, à la cabale, à la magie ; Agrippa a écrit des livres de la philosophie occulte. Les anciens attribuaient à des causes, à des vertus, propriétés ou qualités occultes, tous les effets dont ils n'étaient pas capables de trouver la raison, et c'était une grande ressource pour les philosophes ignorants,

—Lorsqu'on étudie l'antiquité, on voit que les sciences étaient conservées dans les temples comme un précieux dépôt, et toujours interdites au vulgaire ; on a recherché quelles étaient ces connaissances occultes qui, après avoir servi pendant des siècles à exciter l'admiration ou l'effroi, avaient dépéri avec le temps, pour s'évanouir enfin entièrement, ne laissant après elles que des traces informes, rangées depuis au nombre des fables ; l'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître que les anciens ont dû posséder des notions fort étendues sur les sciences physiques, et il n'est pas impossible d'expliquer pourquoi elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Aux causes générales de destruction qui ont opéré des vides immenses dans le domaine de l'intelligence humaine, se sont jointes deux causes particulières : l'une est le mystère dont la religion enveloppait les connaissances privilégiées ; l'autre, le défaut d'une liaison systématique qu'aurait pu seule établir entre elles une théorie raisonnée, liaison sans laquelle les faits isolés se perdent successivement, sans que ceux qui surnagent rendent possible de retrouver ceux qui disparaissent peu à peu dans l'oubli. Il n'existait autrefois qu'un empirisme capricieux dirigé par le hasard ; les Romains ne firent que copier les Grecs, qui eux-mêmes, sans tenter plus d'expériences, copiaient ce qu'ils trouvaient dans des livres plus anciens, ou dans les récits d'auteurs étrangers, qu'ils ne comprenaient pas toujours ; cependant, on commençait déjà à apprécier la magie à sa juste valeur, puisque Démocrite, qui avait eu des mages pour instituteurs, déclarait que cet art se renfermait tout entier dans l'application et l'imitation des lois et des créations de la nature. Il n'en est pas moins vrai que les idées les plus fausses se perpétuèrent dans tous les temps : c'est ainsi que les connaissances astronomiques, après avoir servi de base aux théogonies de la Chaldée et de l'ancienne Égypte, donnèrent naissance à l'astrologie ; l'homme, porté par les illusions des sens à se regarder comme centre de l'univers, se



persuada facilement que les astres influent sur sa destinée, et qu'il était possible de la prévoir par l'observation de leurs aspects au moment de sa naissance. Cette erreur, chère à son amour-propre, et nécessaire à son inquiète curiosité, est presque aussi ancienne que l'astronomie; elle s'est maintenue jusqu'à la fin de l'avant-dernier siècle, époque à laquelle la connaissance généralement répandue du vrai système du monde l'a détruite sans retour. — On a imprimé de gros volumes sur les sciences occultes, et tout récemment encore M. Salverte a résumé la matière dans un ouvrage de longue haleine; quoique nous ne partagions pas toujours les idées de l'auteur, nous devons dire que son livre est assurément ce qu'on a publié de plus curieux sur ce sujet. — *Occulte*, en géométrie, se dit d'une ligne qu'on aperçoit à peine, et qui a été tirée au crayon de manière qu'on puisse l'effacer ensuite. Les Arabes se servaient beaucoup de lignes *occultes*. Elles sont en usage dans une foule d'opérations; quand on lève des plans, qu'on dessine un bâtiment ou un morceau de perspective, etc. SÉDILLOT.

**OCCUPATION.** C'est, en général, dans le sens grammatical et dans le langage habituel, ou l'emploi qu'on est chargé de remplir, ou l'emploi que l'on fait de son temps, ou l'affaire à laquelle on le consacre: aussi, selon que les travaux ou les soins auxquels on se livrera, auxquels on donnera ses moments, seront graves et sérieux, frivoles et légers, pénibles et importants, on aura des *occupations* ou pénibles et importantes, ou frivoles et légères, ou graves et sérieuses. — *Occupation* est encore, dans un sens ordinaire et habituel, synonyme de *travail*, et il n'est pas rare d'entendre dire: il est sans *occupation*; tel ouvrier manque d'*occupation*; je désirerais lui voir encore plus d'*occupation*. Comme presque tous ceux de notre langue, ce mot a l'avantage (si c'en est un) d'exprimer et de rendre des idées quelque peu divergentes. Ainsi, il signifie également la peine, l'embaras, le tourment qu'on

cause à un tiers, soit moralement, soit matériellement: cet enfant me donne bien de l'*occupation*; ils m'ont, avec leur visite, donné bien de l'*occupation*. — *Occupation* se dit aussi quelquefois, mais rarement, en droit, pour habitation, et n'est guère d'usage que dans cette phrase, qui contient un principe général: on paie le loyer des lieux à proportion de l'*occupation* qu'on en a faite. Mais, dans son acception la plus usuelle, *occupation* signifie, en droit, l'acte par lequel on s'empare d'une chose dans le dessein de se l'approprier. C'est, en d'autres termes, un moyen d'acquérir la propriété de certaines choses en s'en emparant le premier, et en se conformant toutefois aux lois et réglemens. — Dans l'état de nature et avant l'établissement des sociétés, l'*occupation* n'était pas seulement le moyen de se rendre propriétaire, elle dut être aussi le signe et le titre unique de la propriété. En s'emparant le premier d'une chose, le premier occupant révélait: 1<sup>o</sup> le besoin qu'il en avait; 2<sup>o</sup> l'intention où il était de s'en approprier l'usage; en se laissant prévenir par lui, les autres membres de la communauté témoignaient assez que la chose leur était inutile, et qu'il n'entrait pas dans leurs intentions de s'en servir. Aussi résultait-il de ce fait d'*occupation* en faveur du premier qui l'avait accompli un droit de propriété absolu, mais qu'il ne conservait qu'autant qu'il occupait la chose: car, en l'abandonnant, il laissait apercevoir des idées contraires à celles qu'il avait manifestées par son *occupation*, et qui devaient dès lors produire une conséquence contraire ou plutôt destructive du premier résultat. — Ce mode d'acquérir, fondé peut-être sur le bon sens et le droit naturel, ne pouvait résister aux épurations que devaient infailliblement amener la réunion des hommes en société, le développement de leur intelligence et le progrès des lumières. D'un autre côté, les besoins toujours croissans de l'industrie et les opérations du commerce, qui paraît avoir précédé l'agriculture, révélèrent bientôt de nou-

veaux modes d'acquisition qu'il fut facile d'appliquer aux immeubles comme aux meubles : les échanges et les ventes des produits du commerce furent la source des ventes et des échanges de biens immobiliers : et ne pourrait-on, sans hérésie, admettre que l'esprit de bienveillance assez naturel à l'espèce humaine aura donné naissance aux donations ? Là sont aujourd'hui les premières sources de la translation de la propriété. Les principes sur l'occupation sont on ne peut plus simples dans notre législation française. L'occupation d'abord ne peut produire d'effets que sur les choses qui sont sans maître, sans propriétaire ; elle ne peut, en outre, porter que sur les choses mobilières, les immeubles ne pouvant être acquis que par l'un des modes prescrits par les articles 711 et 712 du code civil, et ceux de ces biens qui se trouvent sans maître devenant de plein droit la propriété de l'état (art. 713 du code civil). — L'occupation ne peut même produire d'effets qu'à l'égard de certaines choses mobilières, entre lesquelles il faut distinguer les choses animées et les choses inanimées. Parmi les choses animées dont on acquiert la propriété par l'occupation, les plus importantes sont les animaux sauvages et les poissons. Tous les animaux tués à la chasse, tous les poissons pris à la pêche, appartiennent à celui qui les a tués ou pris : mais pour pouvoir en être légalement propriétaire, il doit se conformer aux lois particulières qui régissent la faculté de chasser et de pêcher (v. les mots CHASSE et PÊCHE). — Parmi les choses inanimées dont on se rend propriétaire par occupation, on remarque les trésors, les effets jetés à la mer, ceux qu'elle rejette, de quelque nature qu'ils puissent être, les plantes et les herbages qui croissent sur ses rivages, les choses perdues dont le maître ne se représente pas, et enfin les choses abandonnées volontairement. On peut acquérir aussi de la même manière le droit de jouir des choses qui n'appartiennent à personne, et dont l'usage est commun à tous. Ce point est réglé par des lois de po-

lice. — Le code civil, de toutes ces choses, n'a réglé que ce qui concerne les trésors ; pour le surplus, il renvoie aux règlements particuliers : du reste, il entend par trésor toute chose cachée ou enfouie sur laquelle personne ne peut justifier sa propriété, et qui est découverte par le pur effet du hasard. La propriété, en pareil cas, appartient à celui qui a fait la découverte dans son propre fonds : si elle a été faite par un tiers dans le fonds d'autrui, la propriété résultant de l'occupation se divise par égales portions entre le propriétaire du fonds et celui qui a fait la découverte. Il est bon de remarquer ici que par trésor la loi n'entend pas seulement de l'argent ou des effets précieux, mais bien toute chose quelconque ; que des ouvriers qui, en creusant ou démolissant, trouvent par hasard un trésor, ont droit à la moitié, mais qu'il n'en serait pas de même s'ils avaient été appelés précisément pour faire la recherche d'un trésor soupçonné ; le hasard, dans cette circonstance, n'existerait pas en leur faveur. La rencontre fortuite d'une chose perdue ne constitue de droits en faveur du premier occupant qu'autant qu'elle n'est réclamée, après les mesures de publicité convenables, par personne ; s'en emparer clandestinement, ou refuser de la remettre au propriétaire, serait commettre un délit que la jurisprudence assimile au vol. Il est enfin une dernière espèce de choses inanimées dont on se rend propriétaire par l'occupation, ce sont les découvertes d'industrie, les procédés nouveaux, etc., etc. ; cette occupation prend plus spécialement, en droit, le nom d'*invention*, et les règles qui la régissent se trouvent au mot BREVET D'INVENTION.

GUILLENTEAU,

avocat aux conseils du roi et à la cour de cassation.

OCCUPATION (Armée d'). Terme de tactique. Lorsqu'une armée, conduite par la victoire, s'est rendue maîtresse d'un empire ou d'une portion de pays, le général en chef établit des garnisons dans les places conquises, et fait occuper militairement les provinces envahies. Ces troupes prennent le nom d'*armée d'oc-*

cupation et ne quittent les garnisons et le pays qu'après la conclusion d'une paix solide et honorable. — Pendant toute la durée des guerres de l'empire, des armées d'occupation résidèrent souvent et long-temps à l'étranger. L'Autriche et la Prusse surtout eurent beaucoup à souffrir du séjour des troupes françaises sur leur territoire, où elles étaient nourries, logées et habillées aux frais des habitants. Le traité de Paris du 20 novembre 1815 portait, entre autres clauses, que 16 places de guerre seraient livrées pendant cinq ans aux troupes alliées, et qu'une armée d'occupation de 150,000 hommes serait nourrie et entretenue par la France pendant le même temps. On se rappelle encore avec douleur tout ce que notre patrie dut faire de sacrifices pour sauver son bonheur et son indépendance. — On nomme aussi *armée d'occupation* celle qui, agissant dans l'intérêt d'une puissance amie ou alliée, occupe militairement ses provinces pour les garantir d'une surprise ou d'une invasion. Après l'expédition de Morée, de 1828 et 1829, la France laissa dans ce pays un corps d'occupation, en attendant l'arrangement des affaires de la Grèce. — Nous avons encore aujourd'hui une brigade d'occupation à Ancône, dont le but réel reste enveloppé d'obscurité, et un corps d'occupation d'Afrique. — Ce que nous avons dit du personnel des *corps d'observation* (v.) s'applique également aux armées d'occupation, sur une échelle plus ou moins grande, d'après les localités et en raison de l'effectif des troupes.

SICARD.

**OCÉAN.** C'est de ce nom qu'on appelle ce prodigieux amas d'eau salée et amère qui environne le globe et couvre de sa nappe oscillante à peu près les trois quarts de la surface terrestre, et dont tous les golfes, tous les détroits et toutes les méditerranées sans exception ne sont qu'un afflux, une expansion entre deux plages ou deux continents plus resserrés. Les anciens, qui avaient divisé cette masse d'eaux en océan supérieur et inférieur, ne connaissaient que le premier

et à peine le second. Ils prenaient l'océan supérieur pour les limites du monde; à l'occident, ils gravèrent sur ces bords, à la base de Calpé et d'Abyla: *Nec plus ultra* (rien au-delà), et ils nommèrent *Finis terre* (Finistère) la pointe orageuse de la Bretagne. Les soldats d'Alexandre furent frappés de stupeur en voyant leur flotte laissée à sec par les flots de l'océan indien, ignorants qu'ils étaient du phénomène déjà si vieux du flux et du reflux. Pareille chose arriva sous Tibère à une flotte romaine sur les plages de l'océan germanique; les plus braves pâlirent en regardant les vagues abandonner les carènes de leurs navires, et ils furent saisis d'étonnement lorsque, six heures après, ils les virent revenir et soulever leurs poupes à sec. Selon quelques étymologistes, l'océan tirerait son nom du mot hébraïco-phénicien *hog* (circuit, ceinture), selon d'autres d'*okéos* (rapidement) et de *nainein* (couler), association d'un adjectif et d'un verbe helléniques. Les Hébreux donnèrent à l'océan le grand nom collectif de *maïm* (les eaux). Toutefois, les poètes cosmologues, Hésiode et le voyageur Homère avaient une idée flottante de l'étendue de l'océan et de sa surface et niveau sphéroïdes. Le premier, dans son *Bouclier d'Hercule*, le second dans celui d'Achille, le peignent roulant sa ceinture bleue autour de la terre. Comment s'est formée, d'où est venue cette masse liquide, immense et mouvante? Par quels moyens s'est-elle creusé un lit ou plutôt un abîme dont elle ne franchit plus les bords, à quelques exceptions près, laissant à sec les vastes continents. Selon les plus savants géologues, primitivement l'océan couvrirait toute la surface du globe, hypothèse que justifient cette image de Moïse: « Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux, » ainsi que la certitude où nous sommes par les gisements des bancs coquilliers aux cimes des hautes montagnes, que l'Europe, dans un temps, fut convertie par la mer à plus de 9,000 pieds de hauteur. Selon eux, une lourde atmosphère, formée par les fluides volatilisés de la terre en

lucandescence décroissante , serait tombée sur elle par son propre poids , laissant en haut ses molécules les plus légères , et aurait produit l'océan universel ; puis , à la longue , çà et là , d'immenses croûtes du globe , ne posant que sur des abîmes , se seraient affaissées sous la masse des ondes , et là se serait encaissé , pour ne plus sortir de son lit , l'océan , laissant les continents à découvert. Depuis une grande catastrophe de la terre , l'effroyable cataclysme appelé *déluge de Noé* , l'océan s'étend du nord au midi , d'occident en-orient ; il paraît qu'il baigne même les points polaires , s'il n'y est point à l'état de cristal ou de congélation éternelle. La terre immense de Platon , l'Atlantide engloutie sous les flots de la mer de l'ouest , si elle n'est point un rêve , était une île ; elle ne pouvait que rompre les vagues océaniques et non intercepter leurs mouvements vers les pôles. L'hémisphère austral n'est presque qu'un océan ; c'est une polynésie ou un vaste archipel , ce qui ferait croire que les eaux primitivement sont venues et descendues du pôle sud au pôle nord. Tous les grands continents sont groupés autour du pôle boréal. Aujourd'hui que le globe , abstraction faite de quelques localités , a pris depuis un temps immémorial un équilibre qui paraît ne devoir être troublé de long-temps , nous allons tracer , par les grandes divisions que lui ont assignées les hommes , particulièrement les Européens , la station actuelle de cet immense lac d'eau salée que nous avons nommé *océan*. La fixation très approximative des limites que le célèbre géographe Malte-Brun a tracées à chaque océan jette trop de clarté et apporte trop de précision dans cette partie de la géographie générale pour que nous n'adoptions pas ses divisions. Il compte quatre océans principaux , trois dans le bassin austro-oriental , et un dans le bassin occidental. Ces deux bassins sont l'océan supérieur et l'océan inférieur des anciens. Ces quatre océans sont : l'océan Austral (mer Glaciale du sud) , l'océan Oriental (mer Pacifique , mer du Sud , grand Océan

équinoxial) , l'océan Indien et l'océan Occidental. Ces quatre océans sont encore subdivisés en océans moins considérables , et dont on va voir les noms. La frontière de l'océan Austral peut être fixée par une ligne tirée du cap Horn ou Terre-de-Feu au cap de Bonne-Espérance ; de là à la terre de Dicmen , extrémité méridionale de la Nouvelle-Hollande , et revenant par la Nouvelle-Zélande au cap Horn. L'océan oriental se compose , 1<sup>o</sup> du grand archipel , ou de la partie comprise entre la Nouvelle-Zélande au sud , les îles Marquesas à l'est , le Japon au nord , les détroits de la Sonde , de la Providence ou de Torrès et de Basse à l'ouest ; 2<sup>o</sup> de l'océan Oriental du nord , entre l'Asie et l'Amérique septentrionale ; 3<sup>o</sup> de l'océan Oriental du sud , depuis les îles du grand archipel jusqu'à l'Amérique méridionale. Quant à l'océan Indien , les limites désignées ci-dessus indiquent ce qui reste pour sa section. L'océan septentrional a sa frontière du sud formée par le Pas-de-Calais , la Grande-Bretagne , les îles de Féroë et l'Islande. Les méditerranées septentrionales en sont des branches. L'océan Atlantique s'étend depuis la frontière précédente jusqu'aux deux pointes les plus rapprochées du Brésil et de la Guinée. Ses branches sont la Méditerranée , et ses golfes , le golfe de Mexique , etc. , les baies Baffin et de Hudson , ou mer des Esquimaux. L'océan Éthiopien reste ensuite , qui a sa place entre le Brésil , l'Afrique , jusqu'à l'alignement du cap Horn et du cap de Bonne-Espérance. Ainsi , l'océan , stérile et sans fruits , comme le disaient les anciens , l'empire de tous , et que cependant l'homme dispute à l'homme , a ses noms , ses limites , ses départemens pour ainsi dire , comme les continents. Le ciel aussi n'a-t-il pas ses contrées , ses plages éthérées , ses chemins , où voyagent notre œil et notre imagination ? Toutefois , c'est une merveilleuse histoire que celle de l'océan : si les anciens revenaient à la vie , ils en demeureraient stupéfaits. Nous allons en retracer les faits principaux depuis les temps tra-

ditionnels jusqu'à nos jours. 1400 avant Jésus-Christ, les Phéniciens, ou Cananéens, peuple marchand, côtoient l'Espagne et longent une bande des côtes de l'Afrique. 400 ans avant J.-C., Himilcon rencontre sur sa route Albion, la Grande-Bretagne, comme s'il avait été donné à un Carthaginois de découvrir une nouvelle Carthage; 323 ans av. J.-C., Néarque, le lieutenant d'Alexandre, descend par l'Indus dans les eaux de l'Océan Indien; 200 ans av. J.-C. les flottes puissantes des Ptolémées parviennent jusque sur les côtes occidentales de la presqu'île en-deçà du Gange. Un long espace de temps s'écoule; les vaisseaux oublient presque les routes qu'ils s'étaient naguères frayées avec tant d'audace. Jésus-Christ naît en Galilée, et 872 ans après sa naissance les Norvégiens découvrent proche le pôle arctique une île de volcans, de glace et de neige, et inhabitée, qu'ils nommèrent de deux mots de leur idiome, *Island*, ou terre de glaces. Aujourd'hui elle a des évêchés, des académies célèbres, que leurs colonies y laissèrent. En 1302, la boussole, qu'on dit être d'invention chinoise, fut apportée en Italie. Sa merveilleuse aiguille scrivit de guide certain aux imaginations aventureuses de l'Europe, sur cet immense océan, qui devint sa conquête, et qu'elle convrit deux siècles après de ses formidables flottes. En 1450, les Portugais découvrent les Açores, gronpes d'îles délicieuses inhabitées; puis en 1471, ils passent la ligne équinoxiale, que les anciens et les hommes mêmes du moyen âge croyaient être une contrée incandescente où ne pouvait exister la race humaine. En 1497, Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance, que dans sa frayeur l'équipage nomma le *cap des Tourmentes*. Enfin, ô prodige! ô constance! ô merveilleuse découverte! Colomb, éherchant par l'ouest, à travers la mer Atlantique une route aux Indes, met le pied sur un continent inconnu, et d'une étendue immense. Là, nous nous arrêterons, car toutes les terres trouvées depuis dans l'océan ont des flots devant cette presqu'île plus vaste que l'Euro-

pe. Un intrigant florentin, Améric-Vesputce, arracha au bon, au brave, au pieux Cristophe Colomb la gloire ineffable d'avoir donné son nom à la quatrième partie du monde. Hélas! ce nouveau monde est déjà vieux! Enfin, le capitaine anglais Anson décrivit avec la proue de son navire un grand cercle à travers l'océan, et il se trouva avoir fait le tour du monde. Dès lors, il fut certain que la terre est un de ces globes célestes qui roulent et brillent dans l'espace. On n'a pu jusqu'ici trouver le fond de l'océan, on ne le trouvera jamais, et pour cela toute sonde sera à toujours insuffisante. Dans la mer septentrionale, elle n'est point parvenue à toucher terre à 4,080 pieds de profondeur. On suppose que la hauteur de nos pics les plus élevés est un peu moindre que la mesure de sa profondeur, qui aurait alors à ce calcul 20,000 pieds. En effet, ces plateaux verdoyants, ou granitiques ou volcanisés, qui surgissent du milieu des vagues, ne sont que les têtes des gigantesques montagnes sous-marines, entre lesquelles s'étendent de mugissantes et longues vallées de flots, où se jouent des troupeaux de monstrueux étacés. Quelques-uns disent hyperboliquement que l'océan n'a pas de fond, c'est-à-dire qu'il peut n'exister qu'à quelques centaines de lieues. Le fond qu'a pu toucher la sonde paraît être du sable, du gravier, des roches granitiques, des lits de coquillages et de testacés. Certaines plages de l'océan s'étendent en pente molle et sablonneuse, d'autres sont comme coupées à pic. L'océan, ainsi qu'on fort justement dit les poètes anciens, est le père des sources, des fontaines et des fleuves. Ses eaux salées et amères, que le soleil épure en les pompant, retombent en pluie douce sur la terre, qui les filtre encore dans ses entrailles, et la rend propre à désaltérer l'homme et à cuire ses aliments. La salure de l'océan vient de son fond, et son amertume de sa surface. La première doit être le résultat des détritres des plantes marines, et la seconde de ceux des débris terrestres que charrient les fleuves dans son sein. L'atmosphère, autre océan

plus léger, plus diaphane par sa pression sur l'océan marin, maintient presque égal, sur toute la surface du globe, le niveau de ce dernier, qui s'étend en nappe continue et sphéroïde autour du globe, dont nécessairement il est contraint de prendre la forme. L'océan, au nombre de ses phénomènes généraux, compte principalement le flux et le reflux et les courants. Le flux et le reflux distinguent particulièrement les mers océanes d'avec les méditerranées. Dans ces dernières, ce phénomène existe cependant, mais il est moins sensible. On pense que c'est un conte que cette mort volontaire d'Aristote, qui, ne pouvant expliquer le flux et le reflux de l'Euripe, se jeta dans les flots, disant : « Puisque je n'ai pu comprendre l'Euripe, que l'Euripe me comprenne ! » Pendant long-temps toutes les combinaisons de la chimie n'ont pu parvenir à rendre l'eau de la mer potable; ce n'est que vers la fin du dernier siècle que son principe élémentaire, a pu en être séparé. Le mouvement fluctuaire de l'océan s'opère de l'orient à l'occident, contrairement à la rotation du globe, qui tourne et gravite d'occident en orient. Les vents alizés suivent la même direction. L'océan, sans compter ses mouvements particuliers, est soumis à la puissance de deux mouvements principaux, celui qui porte ses lames des pôles vers l'équateur, et celui qui les porte de l'est à l'ouest. C'est ce mouvement perpétuel qui garde ces eaux salines de la corruption qu'entretient la végétation dans ces immenses et liquides abîmes, et qui emporte nos flottes d'une extrémité du globe à l'autre. L'océan doit être divisé en trois couches d'ondes : la première, bouleversée par les vents ou perturbations de l'atmosphère jusqu'à 15 toises de sa surface; la seconde dans un calme perpétuel, et la troisième dans une immobilité presque complète, pressée qu'elle est par le poids prodigieux de l'atmosphère et des couches supérieures des flots qui pèsent sur elle. Le nombre, la variété, les espèces d'animaux qui peuplent l'océan sont la plupart inconnus. Dans l'Atlanti-

que, près des bancs de Terre-Neuve, vivent les baleines, monstrueux cétacés qui, traqués par les barbonneurs, se sont réfugiés vers le pôle nord, dont les glaces flottantes, larges et hautes comme des villages, servent de navires à des troupeaux d'ours blancs. Dans les parages orientaux, les bas-fonds de la mer sont la résidence de ces mollusques qui fournissent ces grosses perles nacrées qui pendent aux oreilles des sultanes. Des bois de corail étendent leurs ramcaux sur les côtes de Barbarie. Des milliers de milliers de harengs encombrant les voisinages du Sund, au point d'y gêner la navigation. Dans l'océan austral mugissent les phoques, ou veaux marins; ils ont choisi de prédilection les eaux de Kerguelen, l'île de la *Désolation*, qu'ils font retentir de leurs horribles cris d'amour. Dans cette mer croît la gigantesque plante marine à laquelle sa prodigieuse hauteur a valu son nom. Les brillantes dorades se jouent dans les eaux de la zone torride, et les vaches et les lions marins ne se fourvoient que rarement au-delà du 50° parallèle. Dans les parages de l'Amérique septentrionale, des troupeaux de tortues paissent des prairies marines sous le cristal des flots. L'océan est plein de merveilles. Pendant six mois aux pôles, le soleil, suspendu à l'horizon, resplendit dans ses eaux; pendant six mois, la nuit ou le crépuscule les couvre, mais, par intervalles, des magnifiques aurores appelées *boréales* les réjouissent et les illuminent du jet de leurs rayons mystérieux. L'Esquimau chérit sa merveilleuse patrie à un point qu'il meurt de tristesse dans nos contrées de délices. Sous les tropiques, des trombes terribles et tournoyante de vent et d'eau broient des navires dans leur sein rugissant, ou il survient soudainement un calme plat; alors l'air et la vague immobiles glaçant le matelot d'effroi. Là, surgissent tout à coup des îles nouvelles; là, d'anciennes disparaissent; ici des volcans en feu, ici des oasis marines d'un aspect enchanteur. L'océan dans son flux jette parfois des trésors sur la plage, que reprend le reflux,

qui reprend tout. Un vers de Corneille peint admirablement ces deux puissants phénomènes : ce grand poète dit, en parlant des Maures mis en fuite par le Cid :

Le flux les apporte, le reflux les remporte.

— Parfois, la mer paraît tout en feu aux yeux des navigateurs, ou ruisselante d'étincelles, ou hérissée de gerbes lumineuses. Quant à sa couleur, elle varie comme celle de nos prés. Dans des parages célèbres et particuliers, elle est ou verte, ou bleue, ou blanche, ou noire, ou cramoisie. Plusieurs mers tirent leur nom de ces différentes teintes. C'est avec raison que les poètes ont appelé la mer l'élément infidèle. Le matelot ne peut voir sans amour ses vagues harmonieuses en plis de cristal se dérouler sur la molle arène : attiré par ces sirènes, il oublie maîtresse, femme et enfants, et se rembarque le cœur battant de joie, quand bientôt le fatal grain noir paraît au ciel. Alors, l'équilibre de l'atmosphère se rompt, les vents roulent en montagues menaçantes ces eaux tout à l'heure si paisibles et si caressantes. En ce moment, quelquefois c'est en vain qu'il tend les bras vers la rive, et appelle à son secours Dieu et les hommes; l'abîme furieux et sourd l'engloutit. Bien plus sage fut le berger trafiquant de La Fontaine :

Et comme un jour les vents retenaient leur haleine  
Laissoient paisiblement aborder les vauzeaux;  
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux,  
Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre ;  
Ma foi, vous n'aurez pas le mètre.

— L'océan si vaste a laissé dans l'imagination de l'homme une idée d'immensité, mais d'immensité bornée. Aussi les tropes de rhétorique s'emparent-ils souvent de ce mot au figuré, ainsi que les ames exaltées. Werther s'écrie dans Goethe : « Pas une haie, pas un arbre qui ne soit un bouquet de fleurs, et l'on voudrait être papillon pour nager dans cet océan de parfums. » On dit de la belle planète de Vénus, si voisine du soleil, qu'elle est baignée d'un océan de lumière. On dit d'un malheureux « qu'il périt abîmé dans un océan de maux. » Enfin, La Fontaine,

avec sa grâce ordinaire, a dit d'un mince filet d'eau en rapport avec une fourmi :

Et dans cet océan l'on eût vu la fourmi  
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.

DENNE-BASON.

Océan (myth.). Hésiode le fait fils d'Ouranos (le ciel) et de Ghé (la terre). Cet antique Titan (*argile* en grec), qui prit son nom, comme ses frères, de la nature de sa mère, passe pour être le générateur, non seulement des autres dieux, mais de tout ce qui respire. C'est la philosophie de Thalès qui veut que l'eau soit le principe de toutes choses : en effet, l'humidité est d'une grande puissance dans la génération et la reproduction. Homère donc l'appelait avec raison le fleuve-océan, parce que de lui découlent toutes choses, c'est le *maïm* de Moïse ou les eaux primordiales. Ce dieu, ancien comme le monde, se nommait aussi *Ogen* (le ceinturon, en hébreu-phénicien) ; il tenait sous sa juridiction le devin Nérée, né long-temps après lui. Sa puissance était celle de la simple nature ; elle était majestueuse et impassible : ce dieu n'avait ni les colères ni les passions de Neptune. Les poètes cosmologues disent que Junon (l'air) fut envoyée par Rhéa (la nature) chez Océan, pour la soustraire à la voracité de Saturne (le temps). On voit là cette combinaison étrange des vapeurs de la mer et de celles de l'atmosphère, qui entretient la vie et la végétation sur la terre, et sur laquelle, depuis l'équilibre de la création, les temps ne peuvent plus rien. Le poète Eschyle dit que l'Océan était l'intime ami de Prométhée (la prévoyance), frère d'Atlas. C'est la Providence qui alimente de son amour toutes les causes physiques, ces fleuves de vie, qui affluent de la masse des eaux. Homère veut que l'Océan ait pris sa source dans l'Éthiopie, comme le Nil, qui usurpa aussi ce grand nom d'Océan. Les habitants des bords des mers atlantiques l'honoraient particulièrement ; ils célébraient en son honneur de magnifiques fêtes annuelles. Ils ignoraient que le vaste séjour de ce dieu aurait été de prédilection

dans l'hémisphère austral, d'où primordialement sans doute ses flots découlent vers le pôle nord. L'épouse de l'Océan fut Téthys, selon quelques-uns Amphitrite, dont il eut 3,000 filles, appelées de son nom océanides. Le ciel nous garde d'en tracer ici la nomenclature. Les principales sont Asie, Europe, Libye, Thrace et Parthénopée. On reconnaît là deux grandes divisions, et trois autres moindres du globe connu des anciens. Un peu moins fameuses sont parmi elles Eurynome, l'amante de Jupiter et la mère des Grâces; Clymène, épouse de Japet; Métis, la prudence, la première épouse de Jupiter, dont il eut Minerve (la sagesse). On reconnaît dans ce dernier mythe une figure de l'essence divine, qui plane providentiellement sur l'univers, et une prescience de la naissance du fils de Dieu. L'antiquité ne nous a presque laissé parvenir qu'une seule représentation du vénérable Océan. C'est un hermès colossal trouvé il y a peu d'années dans les fouilles de Pouzol. Il offre un robuste vieillard assis sur les vagues, tenant une pique d'une main, symbole de puissance, et de l'autre une urne penchée, d'où s'écoule une onde emblème des mers, des fleuves et des fontaines, dont il est le père. Un énorme cétescé semble nager à ses côtés. Sa vaste poitrine, ses sourcils touffus et ses joues sont couverts de peaux de poissons écailleuses ou membraneuses; de vifs dauphins se jouent dans les ondes de sa longue et vénérable barbe. Ce qu'il y a de singulier, c'est que des pampres, attributs particuliers de Bacchus, le couronnent. De fortes pinces d'écrevisse de mer saillaient de son large front; c'est l'emblème et la forme circulaire des ports, que les Grecs nommaient *ormos* (collier). Autour de cet hermès gigantesque sont figurés des flots.

**OCÉANIDES.** Ces filles de l'Océan et de Téthys étaient, comme nous l'avons dit plus haut, au nombre de 3,000. Hésiode n'en nomme que 50, Homère 33 et Apollodore 45. On les confond avec les nymphes, les néréides même, quoique

les parages de celles-ci soient dans la mer Égée, l'empire de leur père. On représente ces charmantes déesses marines avec des tuniques volantes, bleues-acier ou verdâtres, comme leur chevelure et leurs yeux. Leur teint est d'une grande blancheur, ainsi que leur corps; enfin, on leur donne, si l'on veut, des couronnes de plantes marines, d'algues et des bouquets de coraux; on peut même semer quelques perles dans leurs tresses humides, puisque ces modestes trésors de la nature naissent dans leurs grottes et leurs palais. DENNK-BARON.

**OCÉANIE**, ou cinquième partie du monde. L'ancien monde nous offre trois parties ou divisions bien distinctes par leurs positions, leurs dimensions et leurs formes, ainsi que par leurs caractères physiques et moraux. Dans la double Amérique, l'une et l'autre ont leurs traits particuliers, et l'Océanie, ou cinquième partie du monde, présente également des divisions naturelles qu'on ne saurait confondre, bien qu'elles aient donné lieu à tant d'écrits et de propositions contradictoires. Les divisions de l'Océanie qui suivent, et que nous avons proposées le 16 décembre 1831 à la société de géographie de Paris (v. le *Bulletin* de cette société), ont été adoptées depuis par MM. Dumont d'Urville, Balbi, Malte-Brun, Iluot et les plus grands géographes, et c'est d'après cette base que nous avons classé les archipels et groupes de cette cinquième partie du monde dans notre ouvrage de l'*Océanie*, dont il sera question plus bas.—La 1<sup>re</sup> division est la *Malaisie* ou *Océanie occidentale*. Elle renferme les îles nommées improprement archipel indien par les Anglais, qui, au reste, paraissent avoir adopté le nom parfaitement convenable de Malaisie, puisqu'elle est habitée généralement par des peuples de race malaise. Kalémantan (Bornéo) est le centre et foyer de cette division; nous lui avons donné le surnom de *Mégalonésie* ou grande île, parce qu'elle est en effet la plus grande île du globe. Le nom de la rivière de Bornéo et de la sultanie dite de Bornéo est Yarouni, et



ce nom, qui nous paraît être d'origine sanskrite, tout mutilé qu'il est, n'appartient qu'à une des principautés de cette vaste terre. La Malaisie contient trois petites îles déconventes et décrites par l'auteur de cet article, et dont une porte le nom de *Rienzi*. La 2<sup>e</sup> division est la *Micronésie* ou Océanie septentrionale, qui n'embrasse que les très petites îles et rochers déserts, paraissant au sud, un peu au-dessous du tropique du cancer, et s'élevant au nord jusqu'auprès du 40<sup>e</sup> parallèle. Elles sont bornées à l'ouest par les îles Borodino, et à l'est par l'île Neker, vers le 167<sup>e</sup> degré de longitude occidentale. Le groupe de Mounin-Sima est le plus important de la Micronésie. Le Hâvre de Lloyd est le seul lien peuplé de cette division, et encore l'est-il depuis peu par les Anglais. — Nous n'avons pu nous résoudre à accepter la modification trop étendue de notre Micronésie, proposé, par M. d'Urville, qui y a compris les Mariannes et les Carolines, parce que, d'une part, nous ne voyons aucun rapport entre les îles Mounin-Sima et les Carolines; d'autre part, parce que j'ai cru voir dans les Carolins, et même dans les habitants des îles Guèdes ou Saint-David, ou Freewill, de véritables Polynésiens, chez la plupart desquels existe la trinité taïtienne, l'infâme société des Aritois, le tatouage et même le *tapou*, sous le nom de *penant* aux Carolines, et de *emo* aux îles Radak. Ces insulaires ressemblent, surtout par le caractère et la couleur, plus aux Taïtiens et aux Dayas qu'aux Bissayas et aux Malais. J'ai de plus, en ma faveur, l'opinion du savant M. de Chamisso, et celle de M. Lütke, navigateur distingué, qui ont si bien jugé les peuples des îles Carolines. — La 3<sup>e</sup> division est la *Polynésie* ou Océanie orientale, multitude d'îles consacrées par le *tapou* (interdiction religieuse que nous avons expliquée au chapitre de la religion dans notre ouvrage de l'Océanie). Elle renferme les îles occidentales des Guèdes ou Saint-David, ou Freewill, l'île Névil, le grand archipel des Carolines, y compris les îles Pelion et Ma-

telotes, celui de Gilbert et Marshall, le grand Cocal et les autres îles de cette chaîne, et enfin toutes les îles de la mer du Sud ou du grand océan, depuis l'archipel d'Haouaï ou de Sandwich, au nord, jusqu'aux îles de l'*Evêque et son Clerc* (ces deux petites îles sont situées au sud de la Nouvelle-Zélande), au midi, et depuis l'archipel du Tonga à l'ouest jusqu'à l'île Sala y Gomez à l'est. — La 4<sup>e</sup> division est la *Mélanésie* ou Océanie méridionale. Elle comprend le continent de l'Australie ou Nouvelle-Hollande, les îles Van-Diëmen, Nouvelle-Calédonie, Mallicolo, etc., habitées exclusivement par des noirs fort laids et à formes grêles, bien différents des Papouas. Je crois avoir déjà prouvé dans plusieurs écrits que les noirs de l'Australie ou Nouvelle-Hollande et de la plupart des îles de cette division, dont le nom est dû à M. d'Urville, sont originaires de la Papouasie ou Nouvelle-Guinée. — La Mélanésie, embrassant tous les pays exclusivement habités par des noirs océaniens, quoique appartenant aux deux races noires *papoua* et *andamène*, que j'ai dû distinguer, et ces deux races étant répandues et mêlées dans des îles quelquefois éloignées de leur centre, il était très difficile de les rattacher géographiquement à une de mes divisions primitives de la Papouasie et de l'Andaménié. En effet, les habitants de Mallicolo sont Andamènes ou Australiens, ainsi que ceux de la Nouvelle-Calédonie, tandis que les naturels de l'île Van-Diëmen ou Tasmanie, appartiennent à la race papoua. Pour éviter cette difficulté géographique et simplifier mon travail, j'adoptai entièrement la division de la Mélanésie de M. d'Urville, et je renonçai aux deux divisions de *Papouasie* ou *Océanie centrale*, et d'*Andaménié* ou *Océanie méridionale* qui m'avaient paru plus exactes, et par conséquent nécessaires. Trois premières divisions sont restées telles que je les ai expliquées au commencement de cet article. La Mélanésie a remplacé mes 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> divisions, et la Nouvelle-Guinée

seule a gardé le nom de Papouasie, que j'avais fait accepter au commencement de l'an 1826 par Malte-Brun. Le nom d'Australie a été conservé par nous au continent de la Nouvelle-Hollande, et celui de Tasmanie à l'île de Van-Diémen, car les Anglais, qui ont colonisé ces deux subdivisions, leur ont conservé ce nom. De plus, nous étendrons l'Océanie jusqu'aux îles Andaman ou plutôt Andamen d'une part, et l'île Kerguelen de l'autre. Les îles Nicobar, Pinang et Singhapoura, et les îles Saint-Pierre ou Amsterdam et Saint-Paul s'y trouveront comprises, ainsi que le groupe des îles Chagos ou Diego-Garcia, et l'île fuyante de Joan de Lisboa, si toutefois on la trouve. Nous avons considéré une partie de l'île de Madagascar et de Formose, et la presqu'île de Malakka, comme des colonies malaises. — L'Océanie est située entre l'Asie, l'Afrique, l'Amérique méridionale et l'océan glacial antarctique, sans avoir aucune relation entre les trois continents précités. — Sa surface, en suivant les bornes que nous lui avons imposées, forme plus de la moitié de la surface du globe. Elle a en largeur 2,375 lieues de 25 au degré, et 4,650 en longueur; nous lui avons donné pour limites astronomiques, au nord, les rochers qui existent aux approches du 40° parallèle; à l'est, l'île Sala au 107° degré de longitude occidentale, et l'île Copper par le 135° idem, en remontant au nord; à l'ouest, les îles Andamen, à l'entrée de la mer de Bengale; et, suivant une ligne flexueuse, au sud-ouest, ses limites s'étendront jusqu'à l'île Kerguelen, vers les 67° de longitude orientale; et au sud, elles se termineront aux îles de l'Évêque et de son Clere, vers les 55° de latit. méridionale. — Les quatre grandes divisions que nous avons déjà signalées donnent à l'Océanie, ou cinquième partie du monde, en compte rond, et en ne mentionnant que les terres, une surface d'environ 500,850 lieues carrées de 25 au degré, avec une population de plus de 25 millions, surface et population réparties comme il suit;

| SUPERFICIE.                   |          | POPULATION. |            |
|-------------------------------|----------|-------------|------------|
| Lieues carrées, de 25 au deg. |          | Habitants.  |            |
| Malaisie.                     | 100,000. |             | 21,600,000 |
| Micronésie.                   | 1,250.   |             | .....      |
| Polynésie.                    | 18,600.  |             | 1,150,000  |
| Mélanésie.                    | 381,000. |             | 2,400,000  |
| Tot..                         | 500,850  | Tot..       | 25,150,000 |

Ces estimations ne sont qu'approximatives; elles diffèrent de celles que notre honorable ami, M. Adrien Balbi, a consignées dans son savant *Abrégé de géographie*; mais nous avons étendu la surface de l'Océanie, et il n'est pas étonnant que nos estimations soient différentes: nous sommes loin, au reste, de les croire exagérées. — Le climat de l'Océanie est généralement tempéré par les brises de terre et de mer, malgré sa situation intertropicale, et on y trouve peu de lieux insalubres. — Les villes les plus importantes de l'Océanie sont: dans la Malaisie, Batavia et Manilla; dans la Polynésie, Agagna (îles Mariannes), Matavai et Hono-Rourou; dans la Mélanésie, Dori, la baie du bois de Sandal (île Yiti Levou), Sidney et Hobart-Town. — L'Océanie, ou cinquième partie du monde, a reçu de la nature une physionomie particulière. C'est, de toutes les grandes divisions du globe, celle dont la surface est le plus hérissée d'inégalités; c'est encore, sauf l'Amérique, celle dont les chaînes de montagnes ont une polarité ou direction du nord au sud, plus marquée; en même temps ces chaînes offrent généralement, vers le milieu, une grande courbure dirigée de l'ouest à l'est. — L'Océanie renferme environ 163 volcans, car la plupart des îles paraissent être d'origine volcanique. Quelques-unes sont dominées par des cratères depuis longtemps refroidis; d'autres sont fréquemment ravagées par des torrents de laves. Les plus grandes montrent des basaltes placés sur des calcaires anciens ou sur des plateaux granitiques, tandis que plus loin un érater menaçant vomit la flamme et la fumée. Ainsi, la grande île Kaléman-tan, mal à propos nommée Bornéo, offre une série de volcans éteints et des montagnes granitiques où l'on trouve de su-

perbes cristaux de roches, dont l'auteur de cet article possède quelques échantillons dans son cabinet. On recueille à Kaléman-tan de l'or et des diamants. Célèbes renferme des volcans actifs et d'autres éteints depuis long-temps, des montagnes où l'on trouve le granit, et d'autres roches anciennes au milieu desquelles l'or se montre en riches filons, ou disséminé dans des terrains d'alluvion. Louçon, Maïndanao et la plupart des autres îles du grand archipel des Philippines, présentent la même constitution physique et la même richesse. Nous avons découvert du cinabre et de l'or dans l'île Maïndanao, dont nous possédons également deux beaux fragments. — A Java, les *montagnes bleues* élèvent leurs sommets granitiques jusqu'à la hauteur de 12,000 pieds; leurs flancs recèlent l'or et l'émeraude, et leurs terrains d'alluvion sont mêlés de rubis et de diamants. Le trachyte et le basalte y annoncent aussi d'anciens volcans. A Timor et à Véguiou, tous les terrains reposent sur des schistes. Timor renferme des mines d'or et de cuivre. Banca est riche en étain de la plus belle qualité. — La Papouasie ou Nouvelle-Guinée, nous a paru être composée de roches et de terrains analogues à ceux des îles précédentes, et l'Australie ou Nouvelle-Hollande, offre dans sa vaste étendue des terrains et des montagnes de toute nature, depuis le granit jusqu'aux honillères qu'on y a observées. De nombreux volcans attestent l'influence que les feux souterrains ont eue sur ce petit continent. C'est à leur présence qu'on doit attribuer l'abondance des bois fossiles à l'état de lignite, qui existent même sur la terre d'Arnheim, et dont nous avons aussi rapporté des morceaux curieux. Mais sur cette terre des anomalies, le seul volcan actif qu'on ait observé ne présente ni lave ni cratère, c'est une espèce de gigantesque salse, c'est un *pseudo-volcan*. La plupart de ces îles, principalement celles de la Polynésie, paraissent être généralement des montagnes soulevées du sein de l'océan par l'action de la force volcanique. Quelques-unes offrent d'autres sub-

stances que des produits ignés, car, le calcaire entoure les pitons volcaniques des îles Mariannes, et les îles Palaos ou Pelew ont pour base des grès et d'autres roches. Les îles Basses ont pour base un récif de rochers de corail, disposé ordinairement en forme circulaire; l'espace du milieu est occupé assez souvent par une lagune; le sable de ces îles est mêlé de corail brisé et d'autres substances marines. Ces rochers ont été formés par les polypes qui les habitent, mais nous croyons, en opposition à l'opinion des savants voyageurs Forster, Péron, et Chamisso, que loin d'avoir créé les îles Basses, depuis les profondeurs de l'océan jusqu'au-dessus de son niveau, ces petits animaux constructeurs, dont les édifices calcaires s'élèvent en éventail, ou se ramifient en arbres ou s'arrondissent en boules, et dont le corps réfléchit les plus belles nuances de jaune, de rouge, de violet et de bleu, ne forment jamais leur demeure à une grande profondeur, parce qu'ils recherchent la lumière du soleil, lumière qui n'a plus assez d'action à la profondeur de 1,000 ou 1,200 pieds, où il faudrait supposer qu'ils peuvent s'établir, tandis qu'ils ne s'établissent qu'à quelques brasses de profondeur. Ces îles auront été vraisemblablement soulevées au milieu des flots, comme on a vu s'élever l'île Julia, en 1831, non loin de la Sicile. — Les récifs s'étendent souvent d'île en île; les habitants du groupe de Duff se rendent des visites, en passant sur un long récif, et ressemblent à des pelotons de soldats défilant sur la plaine liquide. On trouve sur ces récifs couverts d'eau des quantités de mollusques et de coquillages, des moules, des pintadines à perles, des pinces marines, et des millions de méduses et d'asturies. La végétation est admirable dans toute l'Océanie : on y compte plus de 8,000 plantes. La Malaisie est plus riche que les autres divisions. La zoologie de la Mélanésie est singulièrement bizarre. Les mers de toutes ces contrées sont fertiles en poissons. — Les détroits sont naturellement innombrables dans une

région ainsi constituée. Plusieurs parties de cet océan prennent des dénominations particulières. Ainsi, on dit, la mer de Célèbes, la mer de Corail, le golfe de Carpentarie, la mer de Java, la mer *Lauchidor* (probablement composé de deux mots malais, *laout*, mer, et *kidor*, sud). Cette mer sépare les îles de Java et de Timor des terres de l'Australie. Nous avons trouvé dans la race des Dayas et les autres races de la grande île de Kalemantan, le berceau des peuples malaisiens, polynésiens et mélanésiens. La race cuivrée des Malais est la plus étendue et la plus civilisée; la race jaune des Polynésiens vient au second rang; les Mélanésiens se distinguent en deux races noires fort opposées et mal à propos confondues par Malte-Brun et d'Urville, celle des Papouas et celle des Andamènes. L'auteur a retrouvé dans la Malaisie trois variétés d'hommes qu'il a nommés *Æthalo* Pygmées, *Pithékomorpkes* et *Mélano*-Pygmées, outre les *Biadjaks-Tzengaris*, issus de l'Inde, et établis dans le N.-E. de l'île de Bornéo. Le lecteur pourra avoir recours pour de plus amples détails sur les races et sur l'histoire naturelle de l'Océanie, sur les langues, les religions, les mœurs de ses peuples et les découvertes que l'auteur de cet article a faites dans ses voyages dans ces belles contrées, à son ouvrage intitulé *Océanie* (3 vol. in-8° à 2 colon., avec cartes géographiques, 304 gravures, etc. Paris, chez Firmin Didot, 1836). — Le gouvernement hollandais de Batavia a décrété naguère la prise de possession de la côte sud-ouest de la belle et vaste Papouasie. Le Portugal occupe la partie nord-est de l'île Timor et les deux petites îles de Sabrao et de Solor, avec 140,000 hab. L'Espagne, maîtresse de la plus grande partie de l'archipel des Philippines, avec trois millions de sujets chrétiens ou idolâtres, l'Espagne cherche à s'avancer dans l'intérieur de Leyte, de Samar et de Mindoro, de Maïndanao et de la Paragoua (Palawan). L'Angleterre possède Poullo Pinang et Singhapoura, l'île Norfolk à l'est et Van-Diemen ou la Tasma-

nie au sud de l'Australie. Elle possède toute la côte orientale (Nouvelle-Galles du sud), quelques points au sud, et à l'ouest de ce continent, presque aussi grand que l'Europe, et qu'un jour peut-être elle occupera tout entier. Ses possessions en Océanie comptent environ deux cents mille sujets dont le nombre croît chaque jour, grâce à une habile administration. — Toutes ces puissances profitent de nos préjugés, de notre maladresse et de notre coupable incurie en matière de colonisation, et la France n'a pas un pouce de terre dans cette immense Océanie. J'ai déjà indiqué au gouvernement les moyens de prendre possession, d'accord avec les chefs indigènes, d'une partie des îles de Véguiou et de Sainte-Isabelle dans l'archipel des îles Salomon, de la côte orientale de la Papouasie, et de la côte septentrionale de Kalemantan ou Bornéo, qui deviendraient pour nous un foyer de commerce et de civilisation pour l'Océanie, comme Alger pourrait l'être pour le nord et le centre de l'Afrique. — Dans aucune partie du globe, la France n'a fait autant de découvertes qu'en Océanie; dans aucune autre, la France n'a aussi bien mérité l'estime des peuples, et cependant, malgré cette prétendue ambition dont on ose l'accuser, il n'existe pas d'Océanie française, quoique l'on compte une Océanie anglaise, hollandaise, espagnole et portugaise. Nous avons pourtant sur ces contrées autant qu'aucune des puissances qui y règnent ce que la politique appelle des droits. Que le gouvernement français pèse dans sa sagesse tous les avantages de la colonisation que j'ai proposée dans le temps à M. le comte de Rigny, ministre de la marine, dans mon projet détaillé de colonisation océanienne, et puisse-t-il exaucer les vœux d'un citoyen, ami zélé de la justice et de l'humanité, et non moins ami de sa patrie !

G.-L.-D. DE RIENZI.

**OCCELLUS LUCANUS**, ou **OCCELLUS** de Lucanie, naquit dans cette province de la Grande-Grèce, peu de temps avant que Pythagore eût ouvert son école. Les

historiens de la philosophie le classent pour la plupart parmi les disciples de ce philosophe. Il florissait vers 496 avant J.-C. Une correspondance, que nous possédons encore, entre Platon et Archytas, témoigne que les descendants d'Ocellus furent visités en Lucanie par le dernier de ces deux sages. On apprend par la lettre d'Archytas qu'il y avait de lui des commentaires sur les lois, la royauté, la piété, et un autre ouvrage sur la génération des choses. Le dernier est parvenu jusqu'à nous; il ne reste qu'un fragment du premier. Platon fait connaître, dans sa réponse à Archytas, qu'Ocellus descendait d'une famille troyenne qui avait suivi Laomédon : ces titres de noblesse ne lui paraissent pas à dédaigner, même pour un philosophe. — L'opinion défendue par Ocellus dans son ouvrage sur la génération des choses est celle de l'éternité du monde. Elle y est quelquefois soutenue avec une subtilité de dialectique qui fait honneur à l'esprit de l'auteur. Sa méthode est purement logique. Il tire ses conclusions de principes connus, tels que le célèbre axiome de Lucrèce : *Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti*. Il n'est pas toujours facile de le réfuter, quoiqu'on sente qu'il a tort. Voici un exemple de ses raisonnements : « Si l'univers vient à être dissous, il faut qu'il soit dissous dans ce qui est ou dans ce qui n'est pas : il est impossible qu'il soit dissous dans ce qui est, puisque ce qui est est l'univers même, ou du moins une certaine partie de l'univers; il ne peut pas non plus être dissous dans ce qui n'est pas, etc... » Il est facile de voir par cette citation la nature des subtilités de l'auteur. Au reste, il admet, comme les alchimistes l'ont fait depuis, les quatre principes du sec, du chaud, du froid et de l'humide, et attribue l'éternité au monde parce qu'il est, dit-il, circulaire. Il y a très-peu d'utilité à tirer de l'étude d'un pareil système. Le quatrième chapitre de ce singulier livre a rapport à la morale, mais à la morale considérée uniquement dans le mariage. Les préceptes en sont purs, mais com-

muns. Malgré les soins que s'est donné Le Batteux pour prouver l'authenticité de cet ouvrage, la critique contemporaine ne le regarde pas comme d'une origine incontestable. Le dernier historien de la philosophie, Ritter, l'attribue à l'époque qui précéda immédiatement le christianisme, et se refuse dans tous les cas à y voir l'ouvrage d'un pythagoricien. Il en existe deux traductions, l'une du marquis d'Argens, l'autre de Le Batteux; la meilleure édition grecque de cet opuscule est celle de Guill. Rudolph, Leipzig, 1801.

H. BOUCHIER.

OCHOSIAS, roi d'Israel, fils et successeur d'Achab, monta sur le trône en l'an 898 avant J.-C., et fut aussi impie que son père. La deuxième année de son règne, il tomba d'une fenêtre et se froissa tout le corps. En proie à d'atroces douleurs, il envoya consulter Beelzébut, dieu d'Accaron, pour savoir si sa maladie serait mortelle. Le prophète Elie, par ordre du Seigneur, se porta à la rencontre des députés et les chargea de dire à leur maître que, puisqu'il avait mieux aimé s'adresser au dieu des Philistins qu'à celui d'Israel, il mourrait infailliblement. Les députés rebroussèrent chemin et racontèrent au prince ce qui leur était arrivé. Le prince envoya un capitaine avec cinquante hommes pour l'arrêter. Cet officier, impie comme son maître, ayant parlé au prophète d'un ton outrageant, celui-ci appela Dieu à son secours, et le feu du ciel dévora les cinquante hommes et leur chef. Un second émissaire ne fut pas plus heureux. Un troisième se jeta aux genoux d'Elie en lui demandant grâce. L'ange du Seigneur dit alors au prophète : « Va avec cet homme, et ne crains rien ! » Elie, sous cette escorte, se rend auprès d'Ochosias, et lui annonce sa mort, qui a lieu effectivement l'an 896 avant J.-C.

OCHOSIAS, roi de Juda, dernier fils de Joram et d'athalie, monta sur le trône à 22 ans. Il marcha, dit l'Ecriture, dans les voies d'Achab, dont il descendait par sa mère : ce fut la cause de sa perte; il allait à Ramoth de Galaad avec Joram,

roi d'Israël, pour combattre Hazael, roi de Syrie. Joram, ayant été blessé dans l'affaire, retourna à Jézraël, pour se faire traiter de ses blessures. Ochosias quitta l'armée pour l'aller voir ; mais Jéhu, général des troupes de Joram, s'étant soulevé contre son maître, courut pour les surprendre, sans leur donner le temps de se reconnaître. Joram et Ochosias, qui ignoraient son dessein, se portèrent à sa rencontre ; mais le premier ayant été tué d'un coup de flèche, le second prit la fuite, poursuivi par Jéhu, dont les troupes l'atteignirent à la montée de Ganer, près de Jebblaan, et le blessèrent mortellement. Il eut assez de force pour se transporter à Mageddo, où, ayant été découvert, il fut amené à Jéhu, qui le fit mourir l'an 884 av J.-C. ALS. DEVILLE.

**O'CONNELL** ( DANIEL ), né en 1774 près de Cabirsiveen, comté de Kerry, en Irlande, l'un des partisans les plus ardents et les plus enthousiastes de toutes les idées d'affranchissement et de progrès ; l'un des plus fervents et des plus éloquents apôtres de la cause populaire ; homme dont le nom brillera un jour dans l'histoire à côté de ceux des Chatham, des Fox, des Mirabeau et des La Fayette, ces puissants défenseurs des droits du peuple contre la caste nobiliaire à laquelle ils appartenaient cependant par leur naissance ; Daniel O'Connell, dis-je, qui semble aujourd'hui tenir dans ses mains les destinées de l'Angleterre, s'enorgueillit d'une origine toute plébéienne. Son père, Morgan O'Connell de Carhen, exploitait une terre qu'il tenait à bail du collège protestant de la Trinité de Dublin, institution qui possède en Irlande de vastes propriétés en fonds de terre. Homme de mœurs antiques, d'une probité sévère, Morgan O'Connell termina sa vie consacré tout entière au travail utile, en laissant à ses enfants une belle fortune noblement acquise à la sueur de son front. Daniel, l'aîné de la famille, eut pour sa part dans l'héritage paternel une terre d'un produit net d'environ 1,500 livres sterling (38,000 francs) par an.—Un obscur pré-

tre de campagne, homme à tous égards fort au-dessus de son état, tant à cause de la variété et de la solidité de ses connaissances que par l'élévation de son caractère, lui enseigna les premiers rudiments des lettres et des sciences ; leçons précieuses dont le jeune Daniel profita avec bonheur. A l'âge de seize ans, on l'envoya à Louvain, chez les pères dominicains, terminer des études si bien commencées ; mais son séjour dans cette studieuse retraite ne fut pas de longue durée, probablement par suite des troubles qui vinrent alors bouleverser les Pays-Bas. De Louvain, Daniel O'Connell se rendit à Saint-Omer, où les pères jésuites avaient un collège justement célèbre ; il y passa 2 années, mais ne brilla point au premier rang parmi les élèves des révérends pères. Les médiocres succès qu'il obtint dans cette école provenaient moins de la faiblesse de ses dispositions pour l'étude des lettres que de son caractère naturellement léger et inappliqué. On a dit que Morgan O'Connell avait d'abord destiné son fils à l'état ecclésiastique, mais je ne vois rien dans le talent ni dans l'esprit d'O'Connell qui justifie le projet qu'on prête à son père. 1793, cette année de fatale mémoire, venait de sonner. Éclairé sur les dangers qui le menaçaient, par la fermentation générale que produisaient les événements dont la France était alors le théâtre, le gouvernement anglais entraînait enfin dans la voie des concessions à l'égard de la malheureuse Irlande ; et le parlement rendait le mémorable acte 33 du règne de Georges III, ouvrant aux catholiques les portes du barreau, qui leur avait été jusqu'alors interdit. O'Connell revint à cette époque s'asseoir au foyer domestique ; et résolu de se livrer à l'étude du droit, il débuta à la fin de cette même année 1793 à Dublin dans la carrière où il devait faire une si grande fortune. En 1796, il devint membre du *Middle-Temple* à Londres, et en 1798, il fut reçu avocat. Son premier acte en cette qualité fut de signer une pétition du barreau irlandais contre l'union législative

des deux pays ; son premier discours fut prononcé dans une réunion de ses confrères convoquée à l'effet de protester contre l'acte d'union. — Il est bien rare qu'un jeune avocat, de quelque éclat que soient entourés ses débuts au barreau, se place du premier coup parmi ceux de ses confrères auxquels les causes ne manquent jamais ; tel ne fut pas non plus le sort d'O'Connell. Pendant quelques années, sa profession lui laissa de nombreux loisirs, qu'il sut mettre à profit pour pénétrer plus avant dans l'étude philosophique de la science à laquelle il s'était voué. Il se sentait d'ailleurs irrésistiblement entraîné vers la politique et la discussion des grands intérêts de la société ; mais lui il avait à triompher d'obstacles qui eussent effrayé tout autre que lui. La religion dans laquelle il était né, cette religion qui fut celle des Molé, des d'Aguesseau, des Pothier, des Desèze et des Malesherbes, était, aux yeux de la loi, une imprescriptible cause d'exclusion de l'arène parlementaire, ouverte à ceux-là seuls qui professaient la religion de l'état, la religion fille de Henri VIII. Il est impossible, à propos d'O'Connell, de ne point jeter un coup d'œil rétrospectif sur les incapacités de tout genre dont ses coreligionnaires étaient à cette époque frappés par la loi civile, en punition de leur attachement à la foi de leurs pères, incapacités dont la noble persévérance d'O'Connell dans sa lutte patriotique, les a enfin relevés. Le célèbre Grattan a dit avec justesse qu'on suivait pendant 300 ans l'histoire de l'Irlande dans les annales parlementaires, comme on suit un blessé à la trace du sang qu'il perd. La loi en effet avait fait du protestant un tyran et du catholique un esclave. Investi du privilège législatif, le protestant créait la loi dans le parlement, l'interprétait ensuite comme juge, puis l'exécutait comme shérif. Il déclarait donc le catholique indigne de toute fonction civile ou militaire, incapable de remplir les emplois les plus subalternes de l'administration, et ne lui reconnaissait d'autre droit que celui de payer des impôts aussi onéreux qu'humili-

ants. — C'est cet état de choses qu'il fallait réformer, c'est cette dégradation politique qu'il fallait faire cesser, pour pouvoir un jour entrer dans le parlement, et y défendre la cause de ses concitoyens et de ses coreligionnaires, noble tâche à laquelle O'Connell se voua avec une ardeur qui ne s'est jamais ralentie, et dans l'accomplissement de laquelle il s'est fait un nom qui ne périra pas. Son premier soin fut de réorganiser l'ancien comité catholique, *catholic board*, association patriotique dont le but était de défendre la liberté de conscience et d'obtenir le redressement de tous les griefs de l'Irlande. Avec un dévouement et une abnégation qu'on ne saurait trop louer, O'Connell consacra dès lors tous ses instants à la direction de ce comité, et y déploya le talent flexible et spontané, l'éloquence sensée et pressante, qui aujourd'hui distinguent si éminemment la manière de l'orateur le plus influent de la chambre basse. On ne s'étonnera donc pas si son nom jonit tout d'abord en Irlande d'une popularité dont l'histoire ancienne et moderne n'offre pas d'exemple. Il en est du talent de la tribune comme de la mémoire : l'un et l'autre se fortifient par la pratique ; aussi, quelques heureuses dispositions qu'O'Connell eût reçues de la nature, n'hésité-je pas à dire que c'est à cette habitude de manier la parole qu'il acquit forcément dans les incessantes discussions et les continuels débats du comité catholique qu'il doit cette puissance oratoire, cette facilité de tribune que chacun admire en lui. Sa réputation grandit de jour en jour, et, comme il arrive toujours aux hommes forts, plus il fut connu, plus on l'apprécia. En 1806, il était déjà l'avocat le plus occupé du barreau ; en 1809, sa réputation, son influence, semblaient avoir atteint leur apogée, et cependant une incommensurable distance sépare l'aigle du barreau de 1810, de l'homme qui est en 1837 le véritable arbitre de l'existence politique du cabinet de Saint-James. — La position sur la brèche, prise par O'Connell, si elle lui avait valu l'appui de tous

les catholiques et une clientèle de barreau de l'importance de laquelle on se ferait difficilement une idée, lui avait par contre attiré la haine de la minorité qui opprimait ses malheureux compatriotes. L'administration tout entière, depuis les fonctionnaires les plus haut placés dans la hiérarchie jusqu'aux plus misérables subalternes, lui déclara une guerre à outrance, et le poursuivit avec un acharnement qu'explique suffisamment l'habileté et le bonheur avec lequel il faisait chaque jour justice devant le tribunal de l'opinion publique de tous les gaspillages, de tous les abus de pouvoir, de toutes les infractions à la loi qui lui étaient signalées par les citoyens victimes de l'arbitraire ou du caprice administratif. L'animosité en vint à ce point qu'un membre de la corporation municipale de Dublin, nommé d'Esterre, et descendant d'une famille de protestants français réfugiés, résolut, en 1815, d'en finir avec l'homme qui chaque jour faisait tomber une pierre de l'édifice d'oppression et d'arbitraire sous lequel s'abritaient tant d'abus et vivaient grassement tant de sinécuristes. Il envoya un cartel à O'Connell, mais l'issue du duel qui s'ensuivit lui fut fatale. Il tomba blessé et expira le surlendemain. Cet incident était peu propre à calmer l'esprit de parti qui l'avait provoqué; il produisit au contraire une scission plus marquée et plus profonde que jamais entre les deux partis. On eut recours d'un côté à tous les moyens, à toutes les calomnies pour flétrir le caractère d'O'Connell, tandis que de l'autre, ce nom ne fut plus prononcé sans provoquer les plus délirantes expressions de l'enthousiasme et de l'admiration. — C'est à la dissolution du parlement, prononcé en 1818, et au mouvement général produit sur les esprits par cette grande mesure, que se rattache l'épithète d'*agitateur* qu'on a depuis lors ajouté au nom de Daniel O'Connell, et dont l'intrépide tribun s'est fait un titre de gloire. Il parut alors sur les *hustings* pour y soutenir la candidature de M. Fitz-Gérald : les énergiques exhorta-

tions qu'il adressa dans cette occasion aux électeurs eurent un effet prodigieux. Le retentissement produit en Irlande par cette éloquence austère et puissante fut tel, que les conseillers du prince eux-mêmes s'en émurent. La législature née de ces élections de 1818, n'apporta cependant aucun soulagement aux souffrances des catholiques, et les choses allèrent en empirant jusqu'à ce qu'un nouveau parlement eût été convoqué en 1823. Chacune des sessions qui eurent lieu dans cet intervalle de cinq années fut bien, il est vrai, signalée par une discussion plus ou moins brillante de ce qu'on appelait la question de l'émancipation; mais une majorité compacte et bien décidée d'avance à étouffer les vœux de la minorité repoussa constamment les motions présentées pour rendre aux catholiques leurs droits politiques. Les chefs de l'opposition, comme sir Francis Burdett, par exemple, comprirent à la fin ce qu'il y avait de dérisoire dans cette tactique du pouvoir. Ils refusèrent de figurer d'avantage dans ce qu'ils appelaient à bon droit la *comédie annuelle*, et s'abstinrent de prendre part à des discussions dont l'issue ne leur était que trop connue d'avance. O'Connell, convaincu que l'insuccès des efforts des partisans de l'émancipation provenait surtout du manque de ressources pécuniaires auquel les condamnait leur isolement, essaya de les réunir et de créer ces ressources au moyen d'une souscription dont le taux fut fixé à 1 shelling par an; mais ce premier essai de donner aux forces du parti catholique une organisation et une direction, échoua par suite du découragement universel dans lequel était tombé l'esprit public; découragement qui fut tel que, pendant près de deux années, il n'y eut plus de réunions politiques, et qu'aux plaintes et aux remontrances succéda tout à coup le plus morne silence, interrompu seulement de temps à autre par quelques pauvres et obscurs paysans qui en appelaient à la force et à l'insurrection pour se venger de leurs oppresseurs. A ces actes extra-légaux, le gouvernement et



la législature répondaient par l'emploi toujours rigoureux des moyens de répression mis à leur disposition par la loi, et, pour en prévenir le retour, ajoutaient encore aux clauses coëreitives et exceptionnelles de la législation qui régissait les catholiques. Tout autre qu'O'Connell, en présence de l'apathie générale, eût désespéré de sa cause. Il ne s'en sentit lui que plus puissamment aiguillonné à en assurer le succès final. Pénétré de cette vérité, que le parti populaire, pour triompher, demande avant tout de l'unité dans ses rangs et un même cri de ralliement, il abjura noblement les petites inimitiés de coterie qui l'éloignaient de M. Shiel, autre éloquent défenseur de la même cause; et ces deux hommes, bien faits pour se comprendre et s'estimer, réunis par les soins d'un ami commun, furent bientôt d'accord sur la marche qu'il fallait suivre. Le 25 mai 1823, ils fondèrent l'Association Catholique, destinée à devenir bientôt entre leurs mains, pour renverser le système d'oppression et de violence sous lequel gémissaient leurs coreligionnaires, le puissant moyen que vous savez; et qui, comme bien d'autres grandes et nobles choses, eut la plus obscure origine. Ce fut en effet à Dublin, dans la boutique d'un libraire de Capel-Street, que s'assemblèrent d'abord les treize individus qui formèrent le noyau de l'Association Catholique. Quelques semaines plus tard, elle faisait déjà trembler le gouvernement anglais, et laissait prévoir que l'heure de la délivrance ne tarderait pas à sonner pour le peuple irlandais; car, au moyen de la souscription annuelle payée par chacun des membres dont elle se recrutait chaque jour, elle eut bientôt son budget, son trésor; elle put avoir ses avocats, ses avoués, ses écrivains, ses journalistes; défrayer sa presse, ses pétitions au parlement, ses manifestes à l'Europe. Un deuxième gouvernement se trouva de la sorte créé dans l'état : le vice-roi continua bien à représenter la royauté anglaise dans le château de Dublin, mais la véritable force gouvernementale de l'Irlande fut dès

lors l'Association Catholique. Jamais résultat plus gigantesque ne fut obtenu avec des ressources en apparence plus insignifiantes. Le peuple, jusqu'alors considéré comme *tailable et corvéable à merci*, eut un constant et vigilant défenseur de ses droits, un puissant vengeur de tous les actes d'oppression dont il était victime. Un magistrat *orangiste* (v. ce mot), et il ne pouvait pas appartenir à un autre parti, venait-il dans la province la plus reculée le plus obscur citoyen, il y avait aussitôt lieu de la part de l'Association à une minutieuse enquête. Un avocat et un avoué se rendaient à ses fraissur les lieux, pour dresser une plainte qu'on soumettait à l'autorité supérieure; et tous les journaux de l'Association entonnaient de concert la malédiction du prévaricateur et la glorification de l'opprimé. Dans les comtés du nord, où la répression des désordres auxquels se livraient les paysans amenait quelquefois de sanglants conflits, les prévenus de voie de fait étaient-ils cités aux assises locales, l'Association leur envoyait des défenseurs; et des sténographes salariés par elle, s'y rendaient pour rendre compte des débats du procès, qui retentissaient ensuite, grâce à l'action de la presse, dans tout le pays. Si les clients de l'Association succombaient, elle avait des secours prêts pour eux et leurs familles. L'administration tout entière se trouva de la sorte constamment surveillée dans ses actes et dans ses paroles, par un contre-gouvernement, d'une inflexible sévérité; les oligarques exploitateurs de la fortune publique vécurent désormais dans une continuelle terreur de voir leurs méfaits dénoncés et vengés par la publicité; et l'épiscopat protestant, malgré sa morgue, comprit que sa suprématie religieuse n'aurait pas une longue durée. En effet, si un acte du parlement avait exclu les catholiques de la représentation nationale, les îlotes de l'Angleterre avaient enfin retrouvé un autre Westminster dans Capel-Street. Ce parlement à eux levait ses impôts comme celui de Saint-Stephens, avec cette différence toutefois, que l'im-

pôt voté dans *Capel-Street* n'était pas l'objet du moindre murmure, tandis qu'il arrivait fréquemment que le contribuable refusait d'acquitter l'impôt décréto à Westminster. Ainsi dépérissait de jour en jour le gouvernement officiel, et c'est le sort réservé à tout pouvoir assez inepte et assez injuste pour attenter aux droits imprescriptibles et sacrés de la conscience. Les choses en vinrent à ce point que les partisans du ministère devinrent eux-mêmes honteux de ses actes et en repudièrent la responsabilité. La conduite à la fois hardie et prudente de l'Association lui concilia les sympathies de l'étranger; les pays catholiques se ressouvirent que c'était leur religion, que c'étaient leurs frères qu'on opprimait en Irlande; ils voulurent à l'envi prendre leur part dans ces sacrifices pécuniaires que demandait l'Association à tous ses coreligionnaires pour obtenir enfin par les seules voies légales, et sans employer les moyens révolutionnaires, le redressement de griefs vieux de plusieurs siècles. — Au commencement de l'année 1825, les yeux du monde entier étaient fixés sur l'Association Catholique, qui résolut d'envoyer en Angleterre une députation de ses membres, y proclamer ses griefs contre l'administration. O'Connell se trouva naturellement le coryphée de cette députation, tant à cause de sa position personnelle dans le parti qu'elle représentait, qu'en raison de la puissance de son talent. Pour la première fois à cette occasion, O'Connell dut parler à un auditoire populaire anglais; il se tira avec bonheur de cette épreuve difficile, et la critique ne put que lui reprocher son geste un peu trop théâtral. L'accueil fait à l'agitateur irlandais en Angleterre fut en général cordial; l'aristocratie whig, et même quelques *tories*, lui prodiguèrent les fêtes et les invitations. Ce triomphe momentané d'O'Connell fut cependant bientôt suivi d'un échec grave : dupe des manœuvres adroites dont il fut entouré, convaincu que le ministère préparait déjà un bill d'émancipation, il divagua devant le comité de la chambre des

communes, et répondit peu à l'attente qu'on avait généralement conçue de sa mission. De retour en Irlande, il en fut puni par quelques moments d'impopularité. — Le gouvernement, pressé d'en finir avec une association dont la puissance et l'influence croissaient chaque jour, fit passer au parlement un projet de loi qui en prononçait la dissolution; mais ce projet de loi, mal conçu et maladroitement rédigé, fut bientôt éludé, et l'Association, après cette érise passagère, se trouva plus forte que jamais. — Sur ces entrefaites, le parlement vint à être dissous; les élections générales auxquelles donna lieu cette mesure, fournirent aux catholiques l'occasion de nombreux triomphes dans les comtés de Waterford, de Monaghan et de Westmeath, victoires qui ne furent que le prélude de la grande et mémorable lutte amenée par l'élection du comté de Clare, dont le siège au parlement était devenu vacant par suite de la nomination de M. Vesey-Fitz-Gérald aux fonctions de chancelier de l'échiquier. O'Connell, obéissant aux injonctions pressantes de l'opinion publique, consentit, dans une adresse aux électeurs, pleine de verve et de mordante franchise, à se poser le compétiteur du ministre; et alors s'ouvrit une des luttes électorales les plus remarquables dont fassent mention les annales parlementaires. D'un côté, se présentait un ministre du roi, homme d'un caractère modéré, qui dans tout le cours de sa carrière politique avait voté en faveur de l'émancipation, qui aux qualités de l'homme privé joignait toutes celles de l'homme public, impartial distributeur des grâces du gouvernement; de l'autre, un catholique, un simple plébéien, Daniel O'Connell, faisant valoir trente années et plus de constant dévouement à la cause populaire, et demandant au vote de ses coreligionnaires la réhabilitation dans sa personne du parti tout entier. Quand il arriva sur le théâtre même de l'élection, trente mille catholiques, avec leurs prêtres en tête, allèrent au-devant de lui, donnant partout l'exemple du plus religieux respect

pour l'ordre et la légalité. Les opérations électorales commencèrent le 30 juin 1828. M. Vesey-Fitz-Gérald, escorté par toute l'aristocratie du comté, était placé à la gauche du shérif; à sa droite se tenait O'Connell, n'ayant pour tout cortège que M. Shiel, et MM. Steel et Mabon, les seuls gentilshommes du comté qui votassent en sa faveur, mais au-dehors du prétoire on voyait une masse compacte de paysans et de prêtres, venus pour appuyer de leur vote le candidat catholique et populaire. Quand les deux candidats eurent été successivement présentés aux suffrages des électeurs par leurs amis politiques, M. Vesey-Fitz-Gérald prit la parole, et adressa à l'auditoire un discours empreint d'éloquence, de sensibilité et d'adresse. Il parla de ses services passés et invoqua le souvenir du patriotisme dont avait constamment fait preuve son vieux père, alors à l'agonie, avec tant d'éloquence et tant d'émotion, qu'il ne put retenir ses larmes; et toute l'assistance, nobles, prêtres et paysans, cédant à l'irrésistible impulsion d'une émotion profonde, se prit à sangloter et à couvrir de ses gemissements les dernières phrases de l'orateur. — O'Connell, à son tour, prit la parole; le moment était décisif, il fallait frapper fort et juste. Son discours, âpre et violent, brutal même, fit contraste avec celui de son redoutable adversaire. Son argumentation pressante ramena la question à son véritable point de vue, et le succès de son élection ne fut plus douteux. Ajoutez à cela que, par une bien rare abnégation, cette immense multitude, pendant tout le temps que dura l'élection, s'imposa l'obligation de ne boire ni eau-de-vie ni whiskey, pour rester maîtresse d'elle-même; et que pas un ne l'enfreignit. Le triomphe d'O'Connell fut éclatant; et son retour à Dublin, une véritable ovation. Au moment où il traversait Limerick, le hasard fit qu'il se passait une revue de troupes; et plusieurs des régiments sous les armes, contre les injonctions de leurs officiers, rendirent spontanément les honneurs militaires à l'Agitateur. Ce fait était d'une gravité

telles que le général commandant ne put se dispenser d'en faire immédiatement son rapport au gouvernement anglais, qui en fut vivement effrayé, et qui apprit presque en même temps que le parti-prêtre de France entretenait des agents secrets en Irlande, et cherchait à y susciter des embarras au cabinet de Saint-James. Pour en finir avec ces dangers, le cabinet se décida à frapper un coup décisif: le 5 février 1829, un message royal, arraché pour ainsi dire à la sanction du prince par les sollicitations de ses conseillers, fut adressé au parlement, à l'effet d'aviser aux mesures à prendre pour que les catholiques fussent affranchis des clauses restrictives qui les frappaient. En même temps O'Connell se rendait à Londres afin d'y prendre son siège à Westminster pour le comté de Clare. Il se présentait alors à décider une question grave, celle de la validité de l'élection de l'honorable compétiteur de M. Vesey-Fitz-Gérald, vivement contestée en vertu des actes rendus par le parlement sous les règnes d'Élisabeth et de Charles II, qui déclarèrent les catholiques incapables de siéger dans la représentation nationale. Le comité spécial nommé pour examiner le point de droit décida, à la fin du mois de mars 1829, qu'O'Connell avait été bien et dûment élu par ses commettants; dès le 13 avril, le bill d'émancipation des catholiques avait reçu la sanction des trois pouvoirs de l'état, et les amis d'O'Connell furent unanimes pour l'engager à aller occuper son siège dans le parlement. Le 15 mai suivant, il se présenta en conséquence à Westminster. La foule était immense dans l'intérieur de la chambre et au dehors. O'Connell entra dans la salle vers 4 heures, et fit un profond salut au président, qui, se levant aussitôt, dit, en s'adressant au nouveau membre: « La loi récemment passée n'a aucun rapport à l'élection de l'honorable gentleman pour le comté de Clare. Cette élection ayant eu lieu avant que l'acte d'émancipation des catholiques eût été proposé à la sanction du parlement, l'honorable gentleman doit se retirer de cette enceinte

s'il ne consent à prêter les serments de suprématie et d'abjuration, conformément à la loi non abrogée au moment où ses pouvoirs lui ont été conférés. » — Une longue discussion s'ensuivit, et après divers ajournements il fut décidé qu'O'Connell serait entendu dans la défense de son droit à siéger sans préalablement prêter les serments qu'on exigeait de lui. Le discours prononcé à cette occasion par O'Connell fut un véritable plaidoyer ; mais la chambre, à une majorité de 77 voix, décida la question dans le sens indiqué par son président. Sur le refus positif d'O'Connell de prêter les serments exigés, son élection par le comté de Clare fut annulée. Il se peut que la décision prise en cette occurrence par la chambre fut conforme à l'esprit et à la lettre de la loi, mais elle était évidemment d'une mauvaise politique. O'Connell s'adressa de nouveau aux électeurs du comté de Clare, et se présenta à leurs suffrages paré des palmes du martyr. Une somme de 5,000 liv. st., prise sur les fonds de la souscription de l'Association Catholique, fut mise à sa disposition pour le couvrir de ses dépenses d'élection, précaution assez inutile, car aucun candidat ne se présenta en concurrence avec lui sur les hustings, et sa réélection fut proclamée à l'unanimité dès le mois de juin. Le parlement, ayant été prorogé le 24 du même mois, ne reprit ses séances qu'en février 1830 ; et O'Connell ne vint prendre possession de son siège que dans les premiers jours de mars. Les bornes de cet article ne me permettent pas d'entrer dans le détail de toutes les mesures législatives auxquelles il s'associa, ni d'énumérer les différentes motions qu'il proposa. Il me suffira sans doute de dire que, fidèle à son programme politique, il prit en main la défense de tous les opprimés, et se chargea de porter la hache dans tous les abus qu'il lui fut possible d'atteindre. La dernière motion qu'il présenta dans le parlement de 1830 avait pour objet la réforme radicale des lois électorales ; elle ne fut appuyée que par 13 de ses collègues. Georges IV mourut le 26 juin, et le parlement fut dissous le

24 juillet suivant. — O'Connell se porta cette fois candidat aux élections du comté de Waterford. A peine son élection fut-elle prononcée qu'il fonda à Dublin une nouvelle Association dont le but était le rappel de l'union législative des deux pays ; mais une proclamation du vice-roi interdit les séances de cette association comme illégale. — L'ouverture du nouveau parlement eut lieu par le roi Guillaume IV en personne ; l'opposition dans la chambre des communes présentait une force compacte dont on n'avait pas encore d'exemple. Le 15 novembre, une motion, combattue par le cabinet, et votée par la chambre, amena la dissolution du ministère du duc de Wellington. Le 22, un nouveau cabinet fut installé sous la présidence de lord Grey, et le parlement prorogé du 23 décembre au 3 février 1831. La majeure partie de cette courte session fut employée à discuter le bill de réforme, qui ne passa à la deuxième lecture qu'à la majorité d'une voix, et le cabinet demanda alors à la couronne une nouvelle dissolution du parlement, afin que le peuple fût mis en demeure de se prononcer sur cette grave mesure. O'Connell revint en Irlande, et se porta cette fois candidat dans le comté de Kerry ; son élection ne fut pas un seul instant douteuse. — La session qui s'ouvrit ensuite lui fournit de nombreuses occasions de faire entendre sa voix puissante ; mais, le bill de réforme ayant été rejeté à la chambre haute par une majorité de 11 votes, force fut au cabinet de proroger le nouveau parlement du 20 octobre au 6 décembre. Le bill, objet de tant de critiques de la part des partisans du *statu-quo*, et cause de tant de terreurs feintes ou réelles, passa enfin à la chambre haute dans la session de 1832, et reçut tout aussitôt après la sanction royale. La première séance du parlement réformé eut lieu le 29 janvier 1833. On n'attend pas, sans doute, de moi que je suive ici pas à pas, dans sa lutte contre l'oligarchie, l'homme dont j'esquisse si rapidement la biographie ; il me suffira de dire que sa persévérance et

son courage lui méritèrent la confiance et le respect des radicaux anglais, pendant qu'ils lui assuraient à jamais la reconnaissance de sa patrie. En avril 1834, il présenta une motion pour le rappel de l'union législative de la Grande-Bretagne et de l'Irlande ; pour la première fois en lui, les forces physiques semblaient faillir à la force morale. L'orateur était visiblement abattu, sa voix faible et tremblante : c'est qu'il n'était pas soutenu par la sympathie de son auditoire. Il parla cinq heures de suite : c'était trop, sans doute, car son discours parut lourd au total, et beaucoup trop surchargé de détails historiques. En vain il rappela avec bonheur qu'il était aujourd'hui conséquent avec lui-même ; que, 35 ans auparavant, il avait débuté au barreau par combattre de toutes ses forces le projet de cette union législative des deux pays, dont il venait maintenant demander l'abolition formelle. Ses paroles, toujours chaleureuses, et quelquefois de la plus haute éloquence, n'émurent personne ; un silence glacial, rarement interrompu de temps à autre par les applaudissements presque honteux de quelques amis, lui fit comprendre qu'il avait perdu sa cause. M. Ricc, organe du gouvernement, repoussa la motion d'O'Connell, dans un discours qui dura plus de six heures, comme si la victoire dût être le lot de celui qui parlerait le plus long-temps. La réplique d'O'Connell fut âpre et semée de grossières invectives, de personnalités offensantes. Son discours s'adressait à la nation, sa réplique à la chambre. — Une majorité compacte repoussa finalement une motion qui aura toujours le malheur d'être antipopulaire en Angleterre. — C'est à cette époque que les amis politiques d'O'Connell organisèrent en Irlande, et même dans quelques villes de la Grande-Bretagne, une souscription destinée à le dédommager des pertes réelles qui résultaient pour sa fortune personnelle de son éloignement forcé du barreau : cet acte de reconnaissance publique, aussi honorable pour ceux dont il émanait que pour

celui qui en était l'objet, a soulevé les plus violentes attaques contre O'Connell, et lui a même valu de la part de lord Brougham l'épithète peu flatteuse de *mendiant*. En flétrissant ainsi un acte bien spontané de reconnaissance nationale, lord Brougham me paraît avoir été inconséquent, et avoir singulièrement perdu le souvenir de ses propres antécédents. Qui ne sait que lord Brougham était, il y a quelques années, un démagogue forcené, un agitateur dont l'importance ne le cédait guère à celle d'O'Connell ? Quand le noble lord avait l'honneur d'appartenir au barreau et d'être un simple avocat, personne s'avisa-t-il jamais de le traiter de mendiant, lorsqu'il recevait les honoraires que lui offraient ses clients ? — Le ministère de lord Grey fut dissous le 9 juillet 1834, à la suite de dissidences graves survenues entre ses membres, au sujet d'un bill coercitif pour l'Irlande, et remplacé par un cabinet présidé par lord Melbourne, cabinet que le roi Guillaume IV, par un caprice qu'on ne pouvait pardonner à son expérience des hommes et des affaires, congédia en novembre suivant pour le remplacer par une administration entièrement tory, et présidée par le duc de Wellington. Ce nouveau cabinet, frappé d'impopularité et, par suite, d'impuissance dès sa naissance, ne put, malgré la faveur royale, réussir qu'à exciter la défiance et à réunir en un seul corps les factions diverses de l'opposition. Toutes les dissidences d'opinion furent oubliées, toutes les nuances se confondirent en présence de l'ennemi commun ; et O'Connell, sympathisant complètement avec le système qui venait de succomber dans les conseils de la couronne, prêta au parti Melbourne et whig l'appui de son talent et l'influence de son nom, en même temps qu'il lui faisait dans l'intérêt commun le sacrifice de ses opinions les plus chères et les plus long-temps caressées. Cette union d'O'Connell avec lord Melbourne et ses amis, en amenant leur triomphe et leur rentrée au pouvoir, a commencé une ère nouvelle dans sa carrière politique. Le fougueux

tribun populaire a disparu pour ne plus laisser voir que l'homme parlementaire, allant sagement et avec modération au but qu'il se propose; on peut dire que son influence sur les masses s'en est encore accrue, et que la position qu'il occupe aujourd'hui dans l'opinion publique est un fait anormal qui accuse la déviation qu'a subie le gouvernement, puisque le pouvoir se trouve déplacé et réside véritablement entre les mains d'un individu isolé, et à l'abri de toute responsabilité. La prudence et la modération dont O'Connell a depuis lors constamment fait preuve ont porté ses adversaires à dire que son talent avait baissé, et que le temps avait à son tour triomphé de cette énergique organisation. C'est là peut-être une consolation pour des adversaires vaincus, mais ce n'est rien moins qu'une vérité démontrée. — Après une aussi courte appréciation de la carrière politique parcourue par O'Connell, qu'il me soit permis de résumer en quelques lignes les traits principaux de cette grande figure contemporaine. En butte depuis plus d'un quart de siècle à la haine et à l'animosité des partis, aucune voix que je sache ne s'est encore élevée pour attaquer en lui l'homme privé, le chef de famille tendre et affectueux, le père doux et indulgent. Ami dévoué, il s'est souvent sacrifié pour secourir une infortune qui éveillait ses sympathies, et les brèches faites à sa fortune prouvent qu'il ne s'est pas contenté d'accorder au malheur une stérile pitié. Depuis que j'ai l'honneur d'appartenir au barreau, il m'est plus d'une fois arrivé d'avoir à défendre des intérêts particuliers conjointement avec lui, et je dois dire que j'ai toujours été frappé de la profondeur de ses connaissances en jurisprudence, de sa rare expérience des hommes et des affaires, de son application au travail, de sa perspicacité, de sa sagacité, de l'étendue et de l'exactitude de sa mémoire. Il ne se contente pas d'être l'avocat d'un client et d'avoir sa confiance, il veut encore capter son amitié, et, grâce à son humeur gaie et ouverte, il y réussit toujours. On lui par-

donne sa brusquerie, sa rudesse, son inégalité, en faveur de sa solidité et de sa franchise. Il ne connaît pas de rival pour émouvoir un jury et lui arracher un verdict d'acquittalment, grâce à l'adresse avec laquelle il sait faire vibrer les fibres les plus secrètes dans les cœurs de la multitude. Orateur éminemment populaire, il parle aux jurés, hommes choisis dans le peuple, et qui en sont la plus intelligente expression, avec une clarté et une vigueur qui n'exclut ni la familiarité de ton, ni la simplicité de l'expression. Il se servira de termes bas et vulgaires, s'ils lui sont nécessaires, pour frapper fort et juste. On appelle cela manque de tenue, vulgarité; mais, comme l'a très bien dit dans ce livre mon honorable ami M. Capcfigue, en parlant de M. de Metternich: « Ne faut-il pas se mettre à la portée de toutes les intelligences et à la petitesse de tous les événements? » Ainsi pense, ainsi agit O'Connell. — L'avocat qui, aux assises, séduisait les uns en leur rappelant un vieux cri de ralliement national, et qui captivait les autres par un simple clin d'œil, parlait-il devant un tribunal plus élevé, *in banco regis*, comme nous disons, c'est-à-dire devant les quatre juges du banc du roi, l'orateur énergique et peu câtié que vous venez de voir subit tout aussitôt une complète transformation. Son argumentation est à la fois grave, savante et précise; sa diction élégante, et même recherchée. — En général, les juges aiment peu O'Connell, toujours impitoyable quand il en surprend un en flagrant délit d'ignorance comme jurisconsulte, ou de préjugés politiques et religieux comme homme public. Si je considère l'orateur parlementaire, je ne vois à la chambre des communes qu'un homme à lui comparer, lord Stanley; et, bien qu'il n'ait ni l'esprit fin, ni le goût exquis, ni la grâce, ni la clarté, ni la mordante ironie, ni les connaissances littéraires qui distinguent à un si haut degré le noble lord, je n'hésite pas à dire qu'il l'emporte encore de beaucoup sur lui par son génie, et par l'étendue et la promptitude de son esprit,

Quand O'Connell écrit, il a tous les défauts de l'école irlandaise, le pathos, la redondance et le goût faux; mais tout cela est si spontané et si heureusement entremêlé de brillants éclairs de raison et de génie qu'on lui pardonne des défauts qui tiennent plus à l'improvisation qu'au caractère même de son talent. — Après lui avoir rendu justice, je ferai la part de la critique : il est avide de tout savoir, de tout lire; mais aussi, il est avide de louange et d'excès de vanité. Il n'est pas exempt de petitesse d'esprit ni de jalousie; trop souvent sa brusquerie dégénère en grossièreté. La moindre contradiction le met hors de lui-même, et alors il oublie trop souvent, et la dignité de son état, et le respect qu'on se doit à soi-même et aux autres. Ses impressions sont trop soudaines et trop spontanées pour qu'il ait de la grâce. Ses idées ont moins d'ordre que d'abondance; il a de la peine à les classer, il les émet comme elles se présentent, heurtées et pressées. — Les succès qu'il a obtenus dans le parlement tiennent d'ailleurs du prodige. Il y est entré tard, à l'âge de 58 ans, précédé d'antécédents rien moins que favorables : Irlandais, catholique, démagogue, provincial, avocat, parlant plutôt patois qu'anglais, comme on parle dans son pays. Et cependant à force de génie il a captivé, et souvent même électrisé, une assemblée dans laquelle avait échoué Flood, le prince des orateurs irlandais, qui avait sur lui l'avantage de la naissance et de l'éducation; où Grattan, le Démosthène de notre époque, ne produisit jamais qu'un médiocre effet. La physionomie de cet homme extraordinaire est aussi mobile que son talent, sa figure ouverte, ses yeux fins et spirituels, sa voix mâle et retentissante. Il a les formes et les proportions d'un athlète; son visage exprime la gaieté et la bonhomie, l'intelligence et la bienveillance. A.-V. KIRWAN,

Avocat à la cour royale du bailli de la reine.

**OCRE.** L'ocre, ou plutôt les ocres (car il y en a plusieurs variétés), ont aujourd'hui perdu les vertus médicales que nos

pères leur attribuaient, et sont entièrement rejetées du domaine de la pharmacie; quelquefois cependant de vieux praticiens, plus confiants dans les lumières de leurs ancêtres que dans celles de leurs contemporains, prescrivent ces bols d'Arménie et cette terre sigillée, jadis la panacée universelle, et que l'on rencontrait à chaque pas dans les formulaires. Mais si la médecine s'est vue dépouillée d'un spécifique, en revanche l'industrie a gagné un produit intéressant pour les arts : presque toutes les ocres sont employées en peinture. On en connaît trois variétés principales, l'ocre rouge, l'ocre jaune et l'ocre brune. Toutes sont composées d'argile, c.-à-d. de silice et d'alumine, et d'oxyde de fer, qui leur communique la couleur qu'elles possèdent. Quoique les principes qui constituent les ocres soient les mêmes pour toutes les variétés, cependant il existe entre elles de grandes différences dans la quantité de chacun des composants : ainsi, les unes sont plus riches en silice, d'autres en alumine; quelques-unes contiennent des quantités d'oxyde de fer telles qu'on les considère comme des minerais de fer, et qu'on les exploite même avec avantage pour en retirer ce métal. — Le gisement des ocres est assez restreint; on les trouve ordinairement au-dessus du calcaireoolithique et recouvertes par des grès, des sables quartzeux et ferrugineux, accompagnées d'argiles plastiques, grises, blanchâtres ou jaunes. On a également trouvé des ocres dans les mines et les vieux travaux; il s'en forme toujours dans les dépôts d'eaux minérales ferrugineuses, surtout dans les eaux thermales, et M. Berthier a reconnu que les ocres qui se déposent près des sources sont plus riches en oxyde de fer que celles qui en sont éloignées, ces dernières contenant au contraire plus de matières siliceuses. — A la tête des principales variétés d'ocre rouge connues des minéralogistes, se trouve le bol d'Arménie, d'une couleur rouge pâle; il est très riche en argile, aussi fait-il bien pâte avec l'eau. Les autres variétés sont : l'ocre rouge de Bucaras, en

Portugal, dont la couleur est rouge orangée : on l'emploie en peinture et dans la fabrication des poteries fines ; l'*ocre rouge des Cafres*, d'un rouge foncé, se rapprochant beaucoup de la sanguine : on lui a donné le nom d'*ocre des Cafres*, parce qu'elle est très abondante dans leur pays, et que ces sauvages s'en peignent le corps ; cet ornement est pour eux d'un si grand prix qu'ils se livrent, pour en avoir, des combats sanglants ; l'*ocre rouge d'Ormuz*, ou *ocre indien*, très employée en peinture à cause de la beauté de sa teinte : on la trouve à l'île d'Ormuz, dans le golfe Persique ; enfin, l'*ocre orangée de Combal*, en Savoie, introduite dans le commerce il y a quelques années. Son extrême finesse, l'éclat de sa couleur, lui donnent un grand prix aux yeux des peintres, qui l'emploient fréquemment soit à l'huile, soit à la gomme. On la trouve sous forme d'amas adossé sur un banc de gypse de transition, près du pont de Combal, dans l'allée blanche, en Savoie. — Quant à l'ocre jaune, les petites quantités que l'on en trouve la rendent très précieuse : comme les ocres rouges, elle est employée en peinture, surtout par les peintres en bâtiments, et dans la fabrication des papiers peints. Tout le monde sait combien le jaune d'ocre est recherché, et l'énorme consommation qu'il en fait justifie les soins que l'on apporte dans sa exploitation. Les localités où se rencontrent les ocres jaunes sont : Vierzon, dans le département du Cher, où il existe un banc d'ocre très estimé, à vingt mètres au-dessous du sol ; Pourrain, près d'Auxerre ; mais l'ocre de ce pays est de qualité inférieure, aussi la transforme-t-on presque complètement en ocre rouge. On en trouve aussi à Bistry et à Saint-Amand, département de la Nièvre ; mais sa couleur est trop pâle pour être employée en peinture, elle ne sert que pour faire l'ocre rouge. Une des terres jaunes les plus estimées est celle que l'on désigne dans le commerce sous le nom de *terre de Sienne*. On l'y rencontre sous forme de petites masses susceptibles de se polir avec l'ongle, elle

est friable, et donne une poudre d'une finesse extrême. Sa surface est d'un jaune plus foncé que son intérieur. On la prépare aux environs de Sienne, en Italie. Lorsqu'on la calcine, elle donne une poudre d'un rouge particulier employé par les peintres en bâtiments sous le nom de *terre de Sienne brûlée*, pour imiter la nuance et les veines du bois d'acajou. Les ocres jaunes ne diffèrent des ocres rouges que par une certaine quantité d'eau qui entre dans leur composition, aussi est-il facile de transformer l'ocre jaune en ocre rouge, par la seule calcination ; et cependant, ce moyen, tout simple qu'il est, a long-temps été un secret pour nous, et les Hollandais, qui en étaient possesseurs, venaient acheter nos ocres jaunes, qu'ils nous revendaient ensuite à un prix très élevé après les avoir transformées en ocres rouges. C'est avec les ocres que l'on met les carreaux des appartements en couleur. — Nous n'avons qu'un mot à dire de l'ocre brune, ou terre d'ombre : elle ressemble aux ocres par sa texture, mais non par sa couleur, qui est brune ; soumise à l'action d'un feu violent, elle se fonce, durcit, et se change en un verre brun d'écaille. On l'emploie pour faire un verre feldspathique dont on se sert pour donner à la porcelaine la couleur de l'écaille. On ne connaît pas d'une manière certaine le gisement et la localité d'où vient la terre d'ombre, mais celle qui est la plus recherchée dans le commerce porte le nom de *terre fine de Turquie*.

C. FAVROT.

**OCTAÈDRE** (*octo*, huit, *edra*, siège), volume qui est terminé par huit faces. Lorsque ce volume est régulier, les huit faces sont des triangles équilatéraux égaux entre eux. Pour se faire une idée d'un tel volume, il faut se le figurer comme formée de deux pyramides quadrangulaires assemblées, base contre base. D'où il suit que, pour calculer la solidité d'un octaèdre régulier, il faut multiplier la base de l'une des pyramides composantes par le tiers de sa hauteur et doubler le résultat. Le carré du côté de



l'octaèdre est la moitié de celui du diamètre de la sphère circonscrite. *TRAYSTON.*

**OCTANT** (astron. navig.). On n'est pas bien d'accord sur l'origine de cet instrument, qui a succédé dans la marine à l'ancien astrolabe. Il paraît cependant qu'il a été construit sur quelques notes trouvées dans les papiers de Newton après la mort de ce grand mathématicien. L'octant est un instrument à réflexion, comprenant, comme son nom l'indique, un huitième de cercle, ce en quoi il diffère du sextant, qui en contient un sixième. Ils servent l'un et l'autre à prendre à la mer la hauteur des astres ou leur distance entre eux. L'astre, qu'on observe à travers une petite lunette, est ramené à l'horizon au moyen d'un système particulier de petits miroirs colorés pour en affaiblir l'éclat quand il est trop vif, comme cela arrive pour le soleil. Le limbe de l'instrument, gradué et garni d'un vernier, indique alors, au moyen d'une opération très simple, la distance zénithale de l'astre sur le vertical où on l'a observé, et l'opération pour laquelle ont été faites ces observations, comme la détermination d'une latitude, d'une longitude, d'un angle horaire, etc., s'achève à l'aide de calculs plus ou moins compliqués dont on trouve les éléments dans la *Connaissance des temps* pour l'année, livre dont le marin doit être toujours muni. Le cercle de Borda ne doit être guère considéré que comme un octant ou un sextant perfectionné. On a peut-être beaucoup trop vanté dans ce cercle la facilité de compenser les erreurs les unes par les autres en multipliant les observations autour de la circonférence du cercle. Quel que soit l'instrument avec lequel on observe, les avantages de ce système de compensation se réduisent toujours, selon nous, à bien peu de choses, en ce que l'erreur qu'on veut éviter peut s'accroître absolument autant qu'elle diminue, et absolument par la même raison : car si l'erreur, par exemple, était 1 dans la première observation et 3 dans la seconde, on aura pour erreur moyenne une quantité double de celle qu'eût seulement donnée la pre-

mière observation : de cette manière on risquera toujours autant de perdre que de gagner, et le résultat le plus clair de ce mode d'opération ne sera toujours pour l'observateur qu'un surcroît gratuit de travail.

BILLOT.

**OCTAVE**, nom porté par Auguste jusqu'à son avènement au trône romain (v. *AUGUSTE*).

**OCTAVE** (terme de bréviaire), intervalle de huit jours consacré au service, à la commémoration d'un saint ou de quelque fête solennelle. Durant chacun de ces huit jours, on répète une partie de l'office de la fête, comme hymnes, antiennes, versets, avec une ou plusieurs leçons relatives au sujet. Le huitième jour, qu'on nomme proprement l'*octave*, l'office est plus solennel que les jours précédents. D'ordinaire, les fêtes solennelles, telles que Noël, Pâques, la Pentecôte, la Fête-Dieu, la fête du patron, sont accompagnées d'une *octave*. On appelle encore *octave* la station d'un prédicateur qui prêche plusieurs sermons pendant l'*octave* de la Fête-Dieu. Cette coutume date de l'apparition du protestantisme, alors qu'il s'agissait pour le catholicisme d'instruire plus particulièrement le peuple sur l'Eucharistie et la foi dans ce mystère, afin de le prémunir contre le danger des nouvelles doctrines. Dans certaines paroisses, on fait encore une *octave* des morts. Le titre du psaume 6, qui est le premier des psaumes pénitentiels, porte *pro octavâ*. Les commentateurs sont partagés sur le sens de ce mot. Les uns croient qu'il désigne un psaume accompagné par un instrument à huit cordes; d'autres, un psaume à chanter pendant huit jours; d'autres, le ton plus élevé que les musiciens nomment *octave*; quelques-uns enfin, la huitième bande de musiciens. Rien de moins certain que ces diverses conjectures. X.

**OCTAVE** (musique). C'est l'intervalle de sept degrés, avec réplique au grave ou à l'aigu de celui qu'on a pris pour point de départ. Il est ainsi nommé, parce qu'en parcourant diatoniquement la distance comprise entre les deux notes ex-

trèmes de cet intervalle, on est obligé de faire entendre huit sons différents. L'*octave*, la première et la plus parfaite des consonnances, est presque généralement confondue dans la pratique avec l'unisson, dont elle est le renversement. Il existe cependant entre eux une différence assez remarquable : l'*octave* est bien réellement un intervalle, puisqu'il est composé de deux sons différents distants l'un de l'autre, tandis que l'unisson, qui est formé de deux sons identiques réunis sur le même degré, ne compte parmi les intervalles que comme point de comparaison, et dans des rapports analogues à ceux du zéro parmi les nombres. De plus, l'*octave* produit quelque harmonie, en raison de l'éloignement de ses deux notes; et l'unisson en est entièrement dépourvu, quelle que soit même la différence du timbre des sons qui le composent. — Toutes les cordes de notre système musical sont renfermées dans l'*octave*, de même que celles du système des Grecs étaient comprises dans le tétracorde. Or, pour établir une suite de sons dont l'étendue dépasse les limites de cet intervalle, on est contraint de répéter ou de reproduire au grave ou à l'aigu quelques-unes des notes déjà étendues dans la première octave : ainsi, l'ensemble de tous les sons que l'oreille peut distinguer, l'échelle générale de tous les tons et demi-tons appréciables, n'est tout simplement qu'une série d'*octaves* qui se reproduisent successivement dans le même ordre et les mêmes dispositions relatives. L'*octave* est l'intervalle générateur de tous les autres intervalles musicaux, qui n'en sont que des divisions ou des subdivisions. Par exemple, la moitié de l'*octave* donne d'une part la *quarte*, et de l'autre la *quinte*, qui en est le renversement; le tiers donne la *tierce* mineure, et son renversement la *sixte* majeure, et ainsi de suite. Une des propriétés les plus curieuses de l'*octave* est de pouvoir être ajoutée à elle-même autant de fois qu'on voudra, sans cependant cesser d'être toujours *octave* et consonnance, ce qui n'a lieu avec aucun

autre intervalle; car, si l'on ajoute une *tierce* à une autre, on aura pour résultat une *quinte* juste si les *tierces* sont majeures, et une *quinte* diminuée si elles sont mineures. En composition, l'on évite de faire deux *octaves* de suite entre plusieurs parties qui marchent par mouvement semblable; mais un plus grand nombre de ces mêmes *octaves*, faits à dessein, est quelquefois susceptible d'un grand effet (v. UNISSON). — Nous ne terminerons pas cet article sans dire un mot d'une ancienne formule d'accompagnement, connue sous le nom de *règle d'octave*. Cette formule, recommandée autrefois, et même encore aujourd'hui, par nos routiniers d'école, fut publiée vers le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle par un certain Delaire. Elle consiste à prendre des sixtes sur chaque degré de la gamme, à l'exception du premier et du cinquième, auxquels on fait porter accord parfait. Mais, pour s'en servir utilement, il faut d'abord que la basse marche diatoniquement par gamme ascendante ou descendante, et, de plus, que la mélodie ne sorte pas des cordes essentielles du ton. On voit tout de suite les faibles ressources qu'on peut tirer de ce moyen, même dans les circonstances restreintes que nous venons de retracer. Et, si l'on considère que la basse ne peut continuellement marcher par gamme diatonique; qu'un même degré peut recevoir plusieurs accords différents, on en conclura, avec raison, que cette fameuse *règle d'octave*, du reste fort improprement nommée, ne méritait peut-être pas d'occuper ici le peu d'espace que nous avons cru devoir lui consacrer pour l'acquit de notre conscience, et pour qu'on puisse l'apprécier à sa juste valeur. CH. BERNI.

OCTAVE se dit encore des stances de huit vers en usage dans les poésies italienne, espagnole et portugaise. Les poèmes d'Arioste, du Tasse, d'Alonzo de Ercilla, de Camoëns, sont écrits en *octaves*. On a essayé à plusieurs reprises de les introduire dans la poésie française. Ces tentatives ont échoué.

OCTAVIE, sœur d'Auguste, trol-

sième femme de Marc-Antoine. Née dans un siècle de corruption, cette princesse se distingua par des vertus qui la rendirent supérieure à ses contemporains, surtout par une douceur et une résignation dont on n'avait point encore vu d'exemple, et qui firent d'elle une espèce d'héroïne chrétienne, avant qu'il y eût des chrétiens. Octavie réunissait aux qualités morales, qu'elle devait autant à la nature qu'à l'éducation, toutes les grâces et tous les charmes de la beauté. Les auteurs latins disent qu'elle était plus belle que Cléopâtre, qui devait être un jour sa rivale. Jules-César, son grand-oncle, avait eu le projet de la marier à Pompée. Elle épousa en premières nocces Marcellus, personnage consulaire, vertueux comme elle, et capable d'apprécier tout son mérite. Ils vécurent heureux ; leur union offrit aux Romains un modèle de cette vertu antique qui avait fait autrefois la gloire et la force de la république. Mais cette union heureuse fut de courte durée. Marcellus mourut jeune. Octavie accoucha huit mois après sa mort d'un fils qui devait être aussi moissonné à la fleur de son âge. Elle vivait retirée, donnant tous ses soins à l'éducation de ses enfants, et paraissant peu occupée des divisions du triumvirat, qui déchiraient alors la république, lorsqu'Octave, son frère, lui proposa d'épouser Marc-Antoine, devenu veuf de Fulvie. Octavie avait l'âme toute romaine : on lui fit entrevoir que ce mariage pourrait ramener la paix entre les triumvirs, et rendre le repos à sa patrie. Elle connaissait les mœurs de Marc-Antoine, son amour pour Cléopâtre, la malheureuse facilité qu'il avait de céder à l'impression des objets qui l'environnaient. Elle n'hésita point ; elle sacrifia son repos au désir d'être utile. Elle n'était encore que dans le sixième mois de son deuil ; il en fallait dix avant qu'elle pût se remarier. Un décret du sénat abrégé ce terme, et elle épousa Marc-Antoine aux applaudissements de la ville et des deux partis qui se faisaient la guerre, et qui espéraient en voir la fin dans cette alliance. Antoine, plus guerrier que po-

litique, plus faible que corrompu, respectant la vertu, quoiqu'abandonné au vice, ne fut point insensible au mérite d'Octavie : celle-ci profita de l'empire qu'elle avait sur son frère et sur son mari pour entretenir leur bonne intelligence, et pour empêcher de nouvelles proscriptions. Le triumvir Lepidus ayant été dépossédé de l'autorité suprême par sa faiblesse et par sa nullité, l'empire fut partagé entre Octave et Antoine. Celui-ci eut l'Orient ; il se rendit avec Octavie à Athènes, où ils se firent tous deux aimer et admirer des Grecs. Antoine paraissait uniquement occupé d'Octavie, et ne suivait que ses conseils et ses exemples. Mais Cléopâtre, jalouse du pouvoir d'Octavie, et craignant que son amant ne lui échappât, mit tout en œuvre pour l'attirer en Égypte : le facile Antoine, séduit par les flatteries, par les présents et les manèges de toute espèce, s'en alla à Alexandrie, où il revint sa Cléopâtre pour ne plus la quitter. Octavie retourna à Rome, soigner l'éducation de ses enfants, et de ceux de Fulvie. Sans murmurer, sans se plaindre, elle remplit ses devoirs de mère, et n'opposa que la résignation et la patience aux censures que Rome et son frère faisaient de la conduite de son époux. Elle quitta même la maison d'Octave pour aller occuper celle d'Antoine, qui, dans l'ivresse de son aveugle passion pour Cléopâtre, lui envoya l'ordre d'en sortir. Quelque temps après, Antoine, méditant d'aller porter la guerre chez les Parthes, qui, malgré les victoires de son lieutenant Ventidius, remuaient toujours, Octavie, toujours fidèle à son mari, toujours intéressée à ses succès et à sa gloire, partit pour lui porter des secours et des vivres ; mais elle ne put aller plus loin qu'Athènes, Antoine et Cléopâtre redoutaient trop sa présence. On sait quelle fut la fin de ces deux amants. Octavie, veuve une seconde fois, porta le deuil de son époux avec toute la modestie qui l'avait toujours caractérisée, et dès lors rentra dans la vie privée, ne prenant plus de part aux affaires publiques, mettant tout son bonheur dans les espé-

rances que le jeune Marcellus, son fils, faisait concevoir à l'empereur et à Rome. Ce jeune prince était fiancé à Julie, fille d'Auguste, quand la mort vint l'enlever à la patrie, dont il faisait déjà les délices. Octavie ne put résister à ce coup funeste. Son courage parut l'abandonner. Elle devint sombre, misanthrope, porta envie à toutes les mères, et ne put souffrir qu'on prononçât le nom de son fils. Elle mourut l'an de Rome 744 (11 ans de l'ère chrétienne). Auguste prononça son éloge funèbre, et donna le nom d'*Octavie* à un portique, à une bibliothèque, et à une place publique. Elle fut mère des deux Antonia, l'une mariée à Drusus, et l'autre à Domitius Ahenobarbus.

DELBARE.

**OCTAVIEN**, antipape, élu, en 1159, après la mort d'Adrien IV; il prit le nom de Victor IV. Il réduisit Alexandre III, son compétiteur, à chercher un asile en France; il le fit déposer, en 1160, par un concile qu'il assembla à Pavie; mais Alexandre III fut reconnu au concile de Toulouse, en 1161, pour le véritable pape. Octavien mourut à Lucques en 1164. Il était de la famille des comtes de Frascati.

A. S.—r.

**OCTAVIN**, instrument de musique ainsi nommé de ce qu'il sonne l'*octave* de la grande flûte. On l'appelle aussi du nom italien *piccolo* (petit, court), et plus généralement *petite flûte*. L'*octavin*, dont on fait usage à l'orchestre, est diapasonné en *ré*, comme la grande flûte; il rend les notes une octave plus haut qu'elles ne sont écrites. On se sert aussi, dans la musique militaire, de deux autres *octavins* ou *petites flûtes*, l'un en *mi bémol*, qui rend les notes une neuvième mineure, et l'autre en *fa*, qui les rend une dixième mineure plus haut qu'elles ne sont écrites. Tous ces instruments sont généralement fort criards et peu justes. Ils exigent beaucoup d'adresse et de précaution de la part de l'artiste qui en joue. Les notes de l'octave inférieure sont peu usitées, parce qu'elles ne sont pas assez timbrées; et celles de l'extrémité supérieure sont excessivement per-

cantes. Cependant, la petite flûte peut quelquefois être employée à l'orchestre avec bonheur, et produire des effets très dramatiques. Nous en avons quelques exemples dans plusieurs opéras, et notamment dans les fameux couplets du *Freyschütz*; de C.-M. de Weber; dans l'ouverture de *Guillaume Tell*, de Rossini, etc. Mais c'est généralement lorsque la musique a pour but de peindre des scènes de désordre, comme un orage, une tempête, une révolte, que la petite flûte peut être employée avec un grand succès.

CH. BACHEN.

**OCTAVO** (In-), se dit, en imprimerie et en librairie, de la feuille de papier pliée en huit (v. *FORMAT*).

**OCTOBRE**. C'est dans le calendrier des modernes le dixième mois de l'année. Il correspond au huitième signe du zodiaque, le *scorpion*, dans lequel le soleil entre du 21 au 22 de ce même mois, raison qui lui a fait donner le nom d'*october*, *octo imbrum* (le huitième des pluies), en sous-entendant *mensis* (mois), et aussi parce qu'il était le huitième mois dans le calendrier de Romulus, dont l'année n'était composée que de dix. Il était le dixième dans celui de Numa, et s'est maintenu à cette place dans le nôtre. Il a 31 jours. Il est appelé le huitième mois des pluies, non parce que la mauvaise saison aurait commencé sept mois avant, mais parce que dès l'équinoxe de septembre dont l'étymologie vient de sa place dans le zodiaque, les vents et les tempêtes règnent sur notre hémisphère. L'ancien nom d'*octobre* tint bon contre la flatterie du sénat, le caprice de Commode et la vanité de Domitien. Le premier essaya vainement de changer son appellation antique en celle de *Faustinus*, en l'honneur de Faustine, femme de l'empereur Antonin; le second en celle d'*invictus* (l'invincible), sans doute en l'honneur de Mars, auquel ce mois était consacré; et le troisième en son propre nom *Domitianus*. Dans notre calendrier républicain, ce mois porta quelque temps celui très convenable de *pluviose*. — Le 15 de ce mois, mis sous la protection de

Mars, on immolait à Rome, un cheval appelé *october*, à ce dieu terrible. Enfin, chez les descendants de Romulus, le 4, le 12, le 13, le 15, le 19, le 28 et la fin d'octobre, étaient réservés à des fêtes et à des solennités nationales. Rome païenne eut plus de jours fériés que Rome chrétienne. Ce mois est celui des vendanges et de la franche joie : aussi les peintres le représentent-ils souriant, et couronné de pampres jaunissants, d'où pendent de belles grappes pourprées. Les Latins lui avaient consacré une fête sous l'appellation de *pater Dionysius*, surnom de Bacchus. Depuis, la fête de Saint-Denis, dans l'église chrétienne se célébra 2 jours avant celle-ci. Cette solennité, chez les païens, était une véritable bacchanale : on buvait jusqu'à l'ivresse complète. Les Grecs modernes ont une danse qu'ils appellent la *valaque* : elle imite les vendangeurs foulant le raisin dans le cuvier. Ils s'y livrent sans réserve au milieu de leurs vignes, où ils dressent des tables tous les dimanches et fêtes des mois de septembre et d'octobre. — Les Grecs et les Romains, dans l'antiquité, célébraient aussi une fête en octobre, en action de grâces de l'apparition des *grains levés*. Par un contraste bizarre, le joyeux mois de la vendange se trouvait attristé par la croyance où étaient les anciens que le génie du mal régnait à cette époque, où ils célébraient aussi la fête des morts ou des parents, sous le nom d'*Eleutheries*, et ils y invoquaient le Mercure infernal. La coupe annuelle des sapins sur les hautes montagnes de France se fait ordinairement en octobre, lorsque la sève est endormie. — Quant aux semences propres à ce mois et à ses influences, nous renvoyons le lecteur à l'almanach liégeois.

DENNE-BARON.

**OCTOGÉNAIRE**, qui a 80 ans : il ne se dit que de l'espèce humaine : homme, femme, vieillard *octogénaire*. On dit plutôt un *octogénaire*, une *octogénaire* (v. VIEILLARD).

**OCTOGONE** (du latin *octo*, huit, angle), figure qui a huit angles et huit cô-

tés : lorsque ces angles et ces côtés sont égaux entre eux, l'octogone est dit *régulier*. Connaissant le diamètre du cercle circonscrit, il est aisé de calculer la longueur du côté de l'octogone : en effet, la diagonale du carré inscrit est égale au diamètre du cercle circonscrit, et la moitié du carré de cette diagonale est égale à celui de l'un des côtés du carré inscrit, d'où l'on tire aisément la longueur de ce côté ; ce qui étant fait, on peut calculer la hauteur du triangle formé par deux rayons du cercle circonscrit, et qui a pour base le côté du carré. Cette hauteur étant connue, on retranche sa longueur de celle du rayon, et le reste exprime la hauteur d'un triangle formé par deux côtés consécutifs de l'octogone et le côté du carré. On considérerait ce triangle comme divisé en deux par la perpendiculaire qui représenterait sa hauteur, qui seraient l'un et l'autre rectangles, et dont les hypoténuses seraient des côtés de l'octogone, etc. — Cette méthode est à la portée des simples commençants, mais elle est un peu longue. Voici celle que lui préfèrent les géomètres : le côté de l'octogone sous-tend un arc de 45° ; si nous appelons 1 le rayon du cercle, le sinus de 45° sera  $\sqrt{\frac{1}{2}}$ , et la corde est  $\sqrt{(\frac{1}{2})^2 + (1 - \frac{1}{2})^2}$ ,  $2 = \sqrt{(2 - \sqrt{2})}$ . THESSIDORE.

**OCTROI**, concession de quelque grâce ou privilège faite par le prince : *concessio*, *donum*, *munus*. Ménage dérive ce mot de *auctorium* et *auctoriare*, dérivé lui-même de *auctor*, *auctoritas*, *auctorisare*. Du Cange est d'avis que dans la basse latinité on a dit *otorgare*, d'où les Espagnols ont fait *otorgar* et nous *octroyer*. *Octroi* était d'usage autrefois surtout dans les lettres de chancellerie et les affaires de finances. On disait, et l'on dit encore quelquefois *octroi* d'une grâce, d'un pardon, de lettres d'anoblissement, etc. Dieu *octroie* aux hommes ce qu'ils lui demandent de bon cœur et avec une fervente prière. Le roi *octroyait* jadis des récompenses à ceux qui l'avaient servi. Voiture a dit : « Vous

avez tous les biens et tous les plaisirs que l'amour octroie aux vrais amants », et Racine :

Quel est ce grand secours que son bras vous octroie ?

— En 1814, après la chute de Napoléon, le sénat adopta un projet de constitution proposé par le gouvernement provisoire, lequel portait que Louis XVIII ne serait reconnu *roi des Français* que lorsqu'il aurait juré et signé cet acte. Louis y répondit en prenant le titre de *roi de France*, datant ses actes de la 19<sup>e</sup> année de son règne, et faisant concession et *octroi* à ses sujets, pour lui, pour ses successeurs et à toujours, d'une charte constitutionnelle de sa façon. C'était une cruelle anomalie, une perdue anachronisme. La grande charte du roi Jean, qui date de 1256, avait une base plus nationale, plus populaire. En 1830, après la chute de Charles X, la chambre des députés, appelant au trône le duc d'Orléans, et révisant la charte octroyée de 1814, en supprima le préambule par trop absolutiste, et proclama le principe de la souveraineté du peuple. ALB. DEVILLE.

*Octroi de bienfaisance* ou *octroi des villes*. On nomme ainsi les contributions que les villes s'imposent pour faire face à leurs dépenses en augmentant leurs revenus. Cette locution dérive de ce que dans l'origine ces taxes ne pouvaient être établies que de l'autorité du roi, qui, par des lettres-patentes, octroyait aux villes la faculté de percevoir certaines taxes. Toutes ces lettres commençaient par la formule : *avons octroyé et octroyons*. Chaque ville forme un corps moral qui a son existence propre, et qui par conséquent a des droits à exercer et des charges à souffrir. Des biens laissés en commun pour l'avantage de tous les habitants forment une propriété commune : ce sont les biens de la ville, qui doivent être entretenus aux frais de la ville, et dont les revenus entrent dans la caisse municipale. Ces revenus doivent être employés à l'acquit des charges qui comprennent en première ligne les dépenses d'entretien, mais ils sont bientôt absorbés, et, si l'on ne mettait pas à la dis-

position de la corporation d'autres ressources, l'administration de la ville serait bientôt dans l'impossibilité de subvenir aux dépenses les plus nécessaires. Il a dû même arriver souvent que l'on n'avait pas eu la précaution de laisser en commun un fonds pour fournir aux dépenses publiques, ce qui a nécessité de recourir immédiatement à l'établissement de l'impôt. A l'égard des villes en particulier, outre les impôts destinés à former le revenu général de l'état, on a bientôt reconnu qu'il était de l'intérêt bien entendu de tous les habitants de créer des ressources locales pour des objets d'utilité publique, et même de nécessité sociale. C'est à ces besoins extraordinaires que s'applique plus particulièrement l'*octroi*, qui a pris la dénomination d'*octroi de bienfaisance*, parce que, dans le principe, les revenus fournis par ces taxes nouvelles devaient être employés en œuvres pies, et surtout en fondations d'hôpitaux pour les pauvres malades. Cependant, les taxes résultant de l'octroi ne furent pas d'abord permanentes; elles étaient temporairement autorisées et établies pour couvrir quelques dépenses extraordinaires, nécessitées par quelque fléau, comme l'invasion d'une maladie. La taxe disparaissait avec la cause qui l'avait fait naître. Au reste, tous ces droits, toutes ces taxes, variaient suivant les localités, et nombre de communes mettaient au rang de leurs privilèges le droit de s'imposer elles-mêmes pour remplir les coffres du roi, et alors elles réglaient leurs contributions en général, soit d'après d'anciennes coutumes, soit d'après les délibérations arrêtées en commun par les habitants. Mais dans la suite, on consacra plus spécialement certains droits à l'acquit de certaines charges, et c'est alors seulement que les octrois furent établis, en donnant à ce mot le sens dans lequel il doit aujourd'hui être pris. Les premiers droits d'octroi prirent même la dénomination d'*octroi des hôpitaux*, parce qu'en effet ils étaient exclusivement consacrés aux dépenses des hospices; plus tard, cette dénomination fut

changée contre celle d'*octroi municipal*, qui convenait mieux, parce que les revenus, résultant de ces taxes nouvelles, étaient employés indistinctement à l'acquit des charges communes. Cependant, le droit n'était pas uniforme à cet égard dans toute l'étendue de la France avant la révolution. Chaque province avait pour ainsi dire son gouvernement, ses coutumes, ses lois et ses contributions. C'est à partir seulement de l'an vii que, par une mesure générale, le principe des octrois fut rétabli dans la législation nouvelle. Depuis 1791, toutes les anciennes coutumes, ayant été abolies, les villes n'avaient d'autres revenus que ceux qui résultaient des biens qu'elles possédaient, et de l'application qui pouvait leur être faite du budget général de l'état. La loi du 11 frimaire an vii vint au secours des communes qui se trouvaient obérées, et il leur fut permis de nouveau de se former un budget particulier, en établissant des taxes locales qui durent être assises sur les objets de consommation. La loi du 27 frimaire an viii régla le mode de perception, qui fut bientôt généralement adopté, et la loi du 5 ventose affecta spécialement à l'entretien des hospices et hôpitaux le produit de ces taxes. Mais bientôt aussi le gouvernement s'immisca dans ces perceptions, et les octrois municipaux devinrent eux-mêmes une nouvelle base d'un nouvel impôt. Il fut établi pour règle qu'il serait fait un prélèvement au profit du trésor public sur tous les revenus donnés par les octrois. — Toute commune ou toute ville ne doit pas avoir nécessairement son octroi : comme il s'agit d'une ressource extraordinaire, il n'y a lieu à l'établissement d'un octroi dans une localité que lorsque les revenus ordinaires de la commune sont insuffisants pour couvrir les dépenses : alors le conseil municipal peut solliciter l'autorisation nécessaire, et en même temps il doit désigner les objets qui seront imposés, déterminer quel sera le montant du tarif, et régler le mode et les limites de la perception, qui se fait d'ailleurs dans tous les cas, sous la sur-

veillance du maire, du sous-préfet, du préfet et de la régie des contributions indirectes. Le mode de perception peut se faire de diverses manières, soit par *régie simple*, par *régie intéressée*, par *bail à ferme* ou par *abonnement*. On entend par *régie simple* la perception qui s'opère sous l'administration immédiate du maire, à l'aide d'employés chargés de compter de *clerc à maître*; par *régie intéressée* celle qui s'opère par l'intermédiaire d'un régisseur qui s'engage à payer à la commune un prix fixe, mais sous cette condition, qu'il y aura partage suivant une proportion déterminée dans les bénéfices résultant de l'excédent des recettes; la régie faite par *bail à ferme* est celle qui résulte d'une simple adjudication moyennant un prix fixe, arrêté à forfait; enfin, on dit que la régie se fait par *abonnement* lorsqu'il intervient un traité entre la commune et la régie des contributions indirectes, qui se charge, en son propre nom, de la perception et de la surveillance particulière de l'octroi. — Les droits d'octroi ne peuvent en général être imposés que sur des objets destinés à la consommation locale, qui doivent être compris dans les cinq divisions suivantes, savoir : 1° *boissons et liquides*; 2° *comestibles*; 3° *combustibles*; 4° *fourrages*; 5° *matériaux*. — Le point le plus important du service était d'assurer la perception de l'impôt : à cet égard, les précautions les plus minutieuses ont été prises, et l'on peut même reprocher au législateur d'avoir entièrement sacrifié la liberté individuelle à l'intérêt de la fiscalité. Tout porteur ou conducteur d'objets assujettis à l'octroi est tenu, avant d'avoir franchi les limites, de faire sa déclaration au bureau, et d'exhiber aux préposés de l'octroi les lettres de voiture, connaissements, chartes-parties, acquits à caution, congés, passavants, et toutes autres expéditions délivrées par la régie des contributions indirectes, et d'acquitter les droits sous peine d'une amende égale à la valeur de l'objet soumis au droit. A cet effet, les préposés pourront, après

l'interpellation, faire sur les bateaux, voitures et autres moyens de transport, toutes les visites, recherches et perquisitions nécessaires, soit pour s'assurer qu'il n'y existe rien qui soit sujet aux droits, soit pour reconnaître l'exactitude des déclarations. Les conducteurs sont tenus de faciliter toutes les opérations nécessaires aux dites vérifications. L'exécution trop rigoureuse des instructions qui sont données pour assurer le recouvrement de cet impôt dégenère trop souvent en vexations odieuses, parce que, en matière d'octroi, on a érigé en principe que la fraude se présumait toujours. Cependant, il fallait bien autoriser le *transit*, c.-à-d. le passage en franchise des objets destinés seulement à traverser les lieux soumis à l'octroi, mais alors on a redoublé de précautions; on exige du conducteur qui veut traverser seulement la localité ou y séjourner moins de 24 heures, qu'il fasse sa déclaration au bureau d'entrée; qu'il se munisse d'un *passé-debout*, qui ne lui est délivré que sur un cautionnement ou la consignation des droits. La restitution des sommes consignées, ainsi que la libération de la caution, s'opèrent au bureau de la sortie. Tous les objets qui séjournent sous la protection d'un *passé-debout* doivent être déposés dans un lieu déterminé par un règlement local; si l'autorité n'a pas pris la précaution de désigner ce lieu, on tombe dans des difficultés inextricables, qui sont toujours résolues au préjudice de la liberté du commerce. Mais, lorsque les marchandises se trouvent entreposées sous la protection de l'autorité publique, il y a au moins sécurité pour tous, et la garantie qui est alors donnée contre la fraude met le propriétaire ou le conducteur à l'abri de toute poursuite. — En ce qui concerne la procédure, elle est de la plus grande simplicité: les employés dressent procès-verbal du délit, et opèrent immédiatement la saisie des objets que l'on tente d'introduire en fraude: les procès-verbaux peuvent être rédigés par un seul employé, et la simple production de l'acte en justice, à moins

qu'il ne soit attaqué de faux, suffit pour motiver la condamnation, qui est prononcée par le juge de paix ou par les tribunaux correctionnels suivant l'importance de l'amende. TEULET, a.

**OCULAIRE**, se dit, en anatomie, de ce qui appartient à l'œil: *nerfs oculaires*. — On désigne, en optique, par *oculaire dioptrique*, une lunette d'approche ou un télescope. Dans l'*oculaire dioptrique*, on appelle *verre oculaire* celui où l'œil s'applique pour voir les objets au travers de la lunette. On nomme *oculaire simple* ou *monocle* celui avec lequel on ne considère les objets qu'avec un seul œil. Les télescopes communs sont de cette espèce. L'*oculaire binocle* on double est l'assemblage de deux *oculaires dioptriques* monocles, de même espèce et d'égale puissance, montés sur l'angle de deux axes de vision. — En jurisprudence, on appelle *témoin oculaire* celui qui rend témoignage d'une chose qu'il a vue de ses propres yeux.

**OCULISTE**, en latin *ocularius*, *ophthalmiater*, en grec *Οφθαλμιος ιατρος*. — On donne le nom d'*oculiste* à tout homme de l'art médical qui s'occupe spécialement de guérir les maladies des yeux, cette spécialité qui comprend aussi les opérations qui se pratiquent sur l'œil et ses annexes, ainsi que la prothèse, destinée à restaurer les parties manquantes ou mutilées. — Dès la plus haute antiquité, la médecine oculaire avait été pratiquée par des hommes spéciaux, qui acquirent une grande célébrité. Amasis, roi d'Égypte, ayant refusé à Cyrus l'envoi d'un célèbre médecin-oculiste, qu'il réclamait, ce refus occasionna une guerre sanglante dans laquelle les Égyptiens succombèrent. Chez eux, la médecine oculaire était exercée par des prêtres du troisième ordre; et, au rapport d'Hérodote, l'on trouve dans les livres d'Hermès-Trismégiste des règles et formules. Les Grecs puisèrent en Égypte leurs principales connaissances sur les maladies des yeux, et ils élevèrent même des autels à Minerve ophthalmique. En parcourant les ouvrages de Dioscoride,



l'on voit qu'ils connaissaient déjà un grand nombre de médicaments et de recettes, eucore employés de nos jours. Hippocrate a écrit de fort belles pages sur les maladies des yeux ; et quelques-uns de ses aphorismes démontrent que le père de la médecine avait étudié avec sa sagacité ordinaire les plus légères comme les plus complexes affections de l'œil. Ce furent les médecins grecs qui initièrent les Romains à l'étude et au traitement des maladies des yeux. Galien et Celse nous ont conservé le nom d'un grand nombre d'oculistes célèbres, parmi lesquels ceux d'Évelpidès, d'Euclipide, sont parvenus jusqu'à nous. — Les Romains, par la nature de leurs habitudes, par leurs guerres et leurs émigrations continuelles, étaient très sujets aux maladies des yeux ; aussi, la profession d'oculiste était-elle très lucrative et très considérée à Rome : on avait attaché des oculistes aux principaux corps d'armées : on peut s'en convaincre en lisant les ouvrages qui ont trait à l'histoire de la médecine. Alors, comme aujourd'hui, ceux qui possédaient des remèdes héroïques, des formules précieuses, s'en réservaient la propriété, en y apposant leur sceau, pierre particulière et gravée, connue sous le nom de *cachet*, ou de pierre sigillée des médecins oculistes. Les principaux musées d'antiquité conservent un grand nombre de ces sceaux oculaires. Saxius, Valchius, Locho, de la Vincelles, ont consacré à leur description des monographies remarquables. — Pendant longtemps, tout ce qui a rapport à la médecine oculaire fut abandonné à l'oubli le plus complet et à l'empirisme le plus aveugle. Cette partie intéressante de l'art de guérir fut tirée de l'oubli par les médecins français. C'est surtout à l'académie royale de chirurgie, qui jeta un grand lustre sur la chirurgie française, que l'on doit des travaux qui firent de l'ophtalmologie une science, et fut la source où puisèrent les ophtalmologistes allemands. Ceux-ci la cultivèrent avec soin, et c'est à eux que sont dus la plupart des perfectionnements moder-

nes, et des découvertes dans l'anatomie et le traitement des maladies des yeux. Pendant que chez eux cette branche intéressante de l'art de guérir était cultivée par des hommes du plus haut mérite ; pendant qu'ils avaient des hôpitaux, des chaires spéciales pour l'enseignement des affections oculaires, à peine pouvait-on compter en France deux ou trois personnes honorables s'occupant des maladies des yeux, tout le reste n'était que des gens sans aveu, sans science, livrés à l'empirisme le plus aveugle et au charlatanisme le plus déhonté, saltimbanques sillonnant la France dans toutes ses parties et marquant leurs traces par des sinistres, déplorable résultat de leur ignorance et de leur audace. Grâce à eux, la profession d'oculiste a été compromise, et il a fallu un certain courage aux hommes qui ont embrassé cette profession pour chercher à la relever : en effet, pour traiter avec fruit les maladies des yeux, il faut avoir des connaissances anatomiques et physiologiques profondes. Les maladies de l'œil se rattachent presque toutes à des affections générales. La médecine oculaire indépendante de toute autre connaissance ne serait qu'une amère dérision. L'oculiste doit donc être médecin avant tout, afin de saisir les sympathies de l'œil avec les autres organes, et *vice versa* ; il doit être chirurgien pour savoir choisir les procédés convenables, les modifier selon les occurrences et les complications, et afin surtout de combattre les accidents qui peuvent les suivre. Tous ses efforts doivent tendre à acquérir une grande habileté dans les mains, une excessive délicatesse dans le toucher, une ambidextrie parfaite, enfin, une grande justesse dans l'application des instruments. — Que dire maintenant de ces hommes sans connaissances anatomiques, dépourvus de toute science médicale, pour lesquels toute la science oculaire consiste à extraire ou à abaisser un cristallin, à introduire entre les paupières une pommade ou un collyre. *Je le pensai, et Dieu le guérit*, tel est leur devise, parodiant ainsi le naïf dicton du

père de la chirurgie, Ambroise Paré. Et en effet, combattaient-ils les accidents nombreux, graves, variés, qui accompagnent l'opération la mieux faite, et qui paraissait devoir être la plus heureuse ? Qu'attendaient d'hommes réduits à l'état de machines opérantes, et ne pouvant calculer les résultats de leur action. Lorsqu'en France l'on aura compris qu'il ne peut y avoir deux classes de médecins ; que tout individu qui veut, par goût ou par position, exercer une spécialité, doit être avant tout instruit, et pourvu d'un diplôme de docteur, alors l'abus criant contre lequel nous nous élevons cessera, et ne sera plus toléré à l'appui des certificats d'officiers de santé, institution hybride créée par les besoins de la république française, et qui aurait dû être supprimée dès l'instant que la paix de l'Europe lui a permis d'avoir assez de jeunes gens suffisamment instruits pour exercer l'art de guérir, et pour accomplir les études et les formalités réclamées pour une profession qui joue un si grand rôle dans l'ordre social.

GARRON DU VILLARDS.

**ODALISQUE.** La manie de vouloir tout poétiser est une pitoyable manie dont le moindre inconvénient est de se faire rire au nez. Allez à Constantinople et parlez des *odalisques* ! D'abord, vous ne serez pas compris, pas plus que vous ne le seriez à Londres en prononçant à la française le mot *fashionable*. Les Turcs ne connaissent que des *odaliks* ; et savez-vous ce que c'est qu'une *odalik* ? *Odalik* (d'*oda*, chambre), se traduit très exactement par *chambrière*. Or, voici les occupations de ces humbles filles dont vous tenez à faire autant de voluptueuses princesses. Aux ordres de chacune des femmes avouées du sultan, de ses sœurs, de ses filles et nièces, les nnes s'emploient au service de la table, les autres prennent soin des appartements. C'est fâcheux pour elles plus peut-être que pour vous ; mais c'est ainsi. X. X.

**ODE**, poème qui appartient au genre exclusivement lyrique, et dans lequel le poète exhale les sentiments les plus inti-

mes de son âme. Les Grecs donnaient le nom d'*ode* à tous les poèmes lyriques qui pouvaient être chantés, et qui se distinguaient en cela de l'épique. En odes grecques, nous ne connaissons que les chœurs des tragédies, les odes héroïques de Pindare, les chants érotiques de Sapho, d'Alcée et d'Anacréon. Les nombreux ouvrages des scolastes, les imitations des Romains, celles surtout d'Horace, peuvent encore nous aider à apprécier ce qu'était l'ode chez les anciens. Bien des poèmes, vraiment lyriques par le sujet et par les sentiments, n'ont pas droit à la qualification d'ode. Les hymnes adressées aux dieux (nous ne parlons pas de celles d'Homère, qui appartiennent au genre épique) peuvent néanmoins être rangées dans cette catégorie, bien qu'elles prennent différentes dénominations, du nom des divinités qu'elles célèbrent. Les odes des anciens se distinguent des poésies lyriques des modernes, en ce que d'après le caractère dominant de l'époque, elles s'attachent plutôt à la peinture des sentiments qu'à celle des objets. Un des traits principaux du caractère de l'art grec, c'est la plastique ou l'exaltation de l'intérieur à une contemplation extérieure. Les sensations du poète sont exprimées avec beaucoup d'actualité, et se traduisent en images palpitantes de vie et de charme, en rythmes variés et disposés artistement. Dans les temps modernes, on a distingué l'ode de la chanson ; la première a été considérée comme un poème lyrique destiné à reproduire les sentiments les plus intimes de l'âme, et à rendre avec tout l'élan chaleureux de l'enthousiasme, les mouvements les plus passionnés de la joie et de la douleur. Les sujets de l'ode sont donc de l'ordre le plus élevé ; et le poète nous apparaît inspiré par leur grandeur et leur puissance ; il se repose sur la conscience de son énergie ; et le sujet qu'il s'est choisi brûle son âme d'un feu céleste. Là se manifestent toute la richesse du sentiment, la force que rien n'intimide, la vie intellectuelle la plus intime. L'idéal est puisé dans ce sentiment, et entrevu

par l'imagination qu'exalte ce dernier. A cela, joignez la variété et la vivacité du rythme, le libre essor des pensées, le choix des images les plus hardies et des locutions les plus habiles. Un chef-d'œuvre n'est réellement tel que quand la forme est aussi travaillée que le fond. De notre temps, on a donné le nom de *chanson* à un poème lyrique, qui exprime un sentiment quelconque d'une manière plus simple et avec moins d'art. La chanson diffère donc de l'ode plutôt par la forme de l'expression que par le but. Nous devons faire mention d'une troisième personification de l'ode, qui n'est, au reste, qu'une dérivation de la première. On a donné le nom d'*ode* à des poèmes lyriques composés en vers usités dans les odes, ou qui leur ressemblent. Il en résulte que beaucoup de poésies des anciens, celles d'Anacréon, par exemple, un grand nombre de celles d'Horace, et même quelques-unes de celles de Klopstock, et de plusieurs autres poètes allemands, reçoivent la dénomination d'*odes*, à cause de leur rythme, tandis que, en n'ayant égard qu'au sujet qu'elles traitent, elles ne sont en réalité que des chansons. — On comprend, en général, sous cette dernière désignation les poèmes lyriques faits pour être chantés, par opposition aux odes rythmées, qui, rarement, peuvent être mises en musique. C'est surtout dans l'ode que doit briller l'enthousiasme poétique, et que son absence est un défaut. Ce défaut résulte, soit d'une expression outrée, soit d'une expression faible et vulgaire. Les sentiments élevés demandent des sujets et des pensées qui les appuient et les secondent; l'expression poétique est ridicule quand ces conditions ne se rencontrent pas. Tout ce qui est forcé ne sert qu'à prouver les vains efforts du poète pour agrandir un sujet médiocre. Lorsque le sujet est élevé, et que les sentiments du poète ne sont pas au même niveau, alors l'expression devient triviale, ignoble, et l'impuissance de l'auteur se trahit. Ainsi, il est impossible de faire naître ce qu'on appelle fort mal à propos le désordre lyrique en re-

courant à d'absurdes écarts, en s'abandonnant à une confusion de pensées que réprouve la raison. L'élan de l'ode, dit avec beaucoup de justesse *Schreiber*, est rapide, hardi, il n'est irrégulier que pour l'aveugle qui n'est pas en état de suivre le vol de l'enthousiasme. Les écarts lyriques ne sont pas, comme on l'a dit, *disjuncti membra poetæ*. L'ode ne doit jamais se montrer comme le résultat d'un froid calcul ou d'une composition artificielle. Dans toute ode vraiment digne de ce nom, le poète doit toujours paraître inspiré par son sujet. Mais, comme les puissantes émotions du sentiment ne peuvent jamais être de longue durée, l'ode doit, pour remplir son but, être courte, jamais verbeuse. Tous détours sont contraires à sa nature; il est pourtant bien convenu que dans l'ode on ne trouvera pas, comme dans les autres poèmes lyriques, la même connexion de pensée, la même clarté, la même reproduction d'images. Et c'est pour cela que le poète doit éviter soigneusement tout ce qui est obscur. Selon *Bouterivek*, l'ode est à la chanson ce que la poésie idéale est à la poésie de la nature. « Une ode, dit ce critique, ne peut pas être un poème populaire. Des pensées hardies, embrassant à la fois la vie intime de la nature, et celle de l'esprit, impriment à l'ode le plus haut élan lyrique, quand elles portent en elles le cachet de la vérité. Quoique l'ode suppose toujours chez un peuple la civilisation la plus avancée, elle n'exige pas du poète ces vastes lumières qu'on appelle *science* ou *savoir* : elle y perdrait son indépendance. » Les odes ont été divisées d'après la nature de leurs objets. Le plus élevé de tous, c'est la Divinité, célébrée par l'ode religieuse, par l'hymne. Dans cette spécialité, rentrent un grand nombre de psaumes hébraïques, le chant de Moïse et de Débora; quelques odes de Pindare, l'hymne de Cléanthe, plusieurs chœurs des tragédies grecques, certaines odes d'Horace, notamment le *Carmen seculare*, bien qu'il y ait dans ce dernier plus de perfection que d'élan. On doit aussi ranger dans

cette catégorie différentes hymnes des églises chrétiennes, celles de Prudence et quelques anciennes hymnes allemandes. En France, on peut citer aussi les poésies de J.-B. Rousseau; en Angleterre, les hymnes de Gray, d'Akenside, de Thompson et de Prior; en Allemagne, les poésies de Klopstock, de Herder, de Lavater, de Stolberg, etc. L'hymne se lie par le *dithyrambe* à l'ode mondaine. Après l'hymne, vient l'*ode héroïque*, qui chante les héros, les fils des dieux, ceux des rois, la gloire, les exploits belliqueux. A cette catégorie appartiennent la majeure partie des odes de Pindare et quelques-unes de celles d'Horace, les chants des bardes, les odes de Dryden et de Pope, celles de Glein, de Ramler, de Schiller et de Goethe. A l'ode héroïque se lie l'*ode didactique*, dont l'*ode philosophique* et l'*ode satirique* ne sont que des dépendances. Lorsque l'ode didactique a pour objets de grandes vérités qui enflamment l'esprit ou bien l'idéal de l'art et de la vie, dont le poète retrace l'enthousiasme, où la nomme *philosophique*, pourvu, toutefois, qu'elle soit entièrement abstraite, et ne fasse aucune allusion aux contemporains. Lorsqu'au contraire, elle se jette dans cette allusion sans perdre sa sévérité, elle devient *satirique*. C'est ainsi qu'Horace décrit en traits de feu la dépravation de son siècle. Il y a enfin une dernière espèce d'ode, l'*ode politique*, qui emprunte ses sujets aux grands événements de la nature ou de l'histoire, ou même de la vie d'un personnage marquant. — La littérature de toutes les nations ne serait pas aussi pauvre en odes véritablement dignes de ce nom, si partout on n'abusait pas de la forme de ce genre de poésie, pour célébrer des hommes et des événements particuliers. Du reste, les deux dernières espèces d'odes sont l'objet spécial de la prédilection des poètes modernes, dont la faute principale est de s'abandonner à une fausse mélancolie, qu'on nomme mal à propos *élégiaque*. Déjà, Horace lui-même avait eu le tort de se livrer à de vagues réflexions; et trop souvent les

images qu'il emploie ne sont que de froides productions d'une imagination malade. Les poètes modernes, tels que Lotichius, Balde, et les Italiens eux-mêmes, ont marché sur les traces des anciens. En France, J.-B. Rousseau, L. Racine, Gresset, Chénier, Le Franc de Pompignan, Lebrun, ont revêtu du charme des vers quelques belles pensées; mais on peut généralement leur reprocher un ton trop déclamatoire, et un luxe de sentences morales et d'images trop dépeülées de poésie. Bouterwek ne reconnaît d'odes vraiment dignes de ce nom que celles de Pindare, d'Horace et de Klopstock. C'est se montrer bien exclusif. Comment a-t-il oublié le malheureux, l'immortel Gilbert? S'il eût écrit de nos jours, il aurait ajouté à son étroite nomenclature des vers de Byron et de Moore, des méditations de Lamartine, des odes de Victor Hugo et quelques chansons de Béranger. C. L.

**ODÉON** (chant). On donnait dans l'antiquité ce nom à des bâtiments dans lesquels les poètes et les musiciens se faisaient entendre. Périclès, le tyran, fit bâtir le premier odéon d'Athènes, où devaient s'exercer les chœurs. Destiné encore à plusieurs autres usages, l'Odéon vit quelquefois les Athéniens se réunir dans son enceinte pour délibérer sur les affaires de la république. Le monument de Périclès, moins vaste que les théâtres, offrait aux assistants un toit protecteur. Il différait encore des salles de spectacle, en ce qu'il n'avait point de scène, mais seulement, à ce que l'on croit, un *proscenium*. Après la construction monumentale de Périclès, les Grecs en élevèrent trois autres : Pausanias n'en cite que deux, l'un situé à Patras, l'autre à Corinthe. Dans l'Asie-Mineure, l'histoire nous parle de celui de Smyrne, tout resplendissant du génie d'Appelles; et les voyageurs ont eu reconnaître, par la présence de nombreux débris, de pareilles salles de concert, jadis élevées à Ephèse et à Laodicée. — Rome eut aussi ses Odéons; l'un, fut construit par Domitien; l'autre, sous le beau règne de Trajan, fut l'ouvrage d'Apollodore. Ces

grands peuples artistes adoraient les jeux et les fêtes.

M. K.

Quant à notre Odéon, tout le monde sait que ce fut, originairement, le théâtre français, construit en 1783, au faubourg St.-Germain, par les architectes Peyre et Wailly, à peu près sur le modèle du grand théâtre de Bordeaux. — Après plusieurs vicissitudes dont l'histoire appartient plus spécialement à celle du *Théâtre-Français* (v. ce mot), cette belle salle restait inoccupée, lorsque, en 1798, une entreprise dramatique, à la tête de laquelle se trouvait un nommé Dorfeuille, obtint l'autorisation de l'exploiter. Ce fut alors qu'elle reçut le nom d'*Odéon*, parce que les opéras et pièces mêlées de chants devaient former le fond du répertoire; mais le nouveau théâtre se montra bientôt infidèle à cette promesse; la comédie revint y prendre la première place; et ce fut le lendemain d'une première représentation d'une comédie de caractère en 5 actes et en vers, *L'Envieux*, de M. Dorvo, qu'un premier incendie détruisit tout l'intérieur au mois de mars 1799. — Rouvert au bout de peu d'années, l'Odéon fut successivement le temple de la Polymnie italienne, puis, sous le nom de *Théâtre de l'Impératrice*, un nouveau temple de Thalie, tour à tour dirigé par MM. Alexandre Duval et Picard, et soutenu par leurs ouvrages. — Un second incendie vint le ravager en 1818; mais son enceinte, construite en pierres de taille, avait encore résisté à l'action du feu. En le relevant de nouveau, on y ajouta un rideau d'avant-scène fabriqué en tôle, qui, si un pareil désastre le menaçait encore, devait du moins prévenir toute chance de danger pour les spectateurs. — Après quelques directions, qui réussirent peu dans leurs essais, l'Odéon passa dans les mains plus heureuses de M. Bernard, qui y fit jouer des opéras parodiés sur des partitions étrangères : *Robin des bois*, surtout, fit la fortune du théâtre, ou, du moins, celle du directeur. — Après lui, ce théâtre changea souvent d'administrations sans pouvoir y ramener le pu-

blic; et, dans les derniers temps, il avait fini par ne plus s'ouvrir, de loin en loin, que pour des représentations à bénéfice, que d'autres spectacles venaient y donner. — Au moment où j'écris ces lignes, tout annonce que l'Odéon va renaître sous la direction de M. Védel, déjà chargé de celle du Théâtre-Français. Il sera la succursale de ce théâtre, et jouera aussi la tragédie, la comédie, mais surtout le drame moderne, le drame *échelonné*, sur lequel on compte pour y attirer les nombreux amateurs de ce genre. L'Odéon, où il n'y aura point de chant, serait donc maintenant mieux nommé *Second Théâtre-français*. Quel que soit, au surplus, le titre qu'il adopte, on doit désirer son succès, dans l'intérêt de l'art, dans celui de nos plaisirs, et, en outre, pour l'avantage d'un des plus beaux quartiers de notre capitale, auquel la prospérité de ce spectacle contribuera à rendre le mouvement et la vie.

ODRY.

**ODER** ( *hydrographie, commerce, stratégie* ). L'Oder ( *Viadrus*, du mot slave *Vjodr* ), l'un des principaux fleuves de l'Allemagne, prend sa source près du hameau de Haslicht, non loin du village de Liebau, à l'est d'Olmütz, en Moravie, au milieu des forêts et des rochers qui lient la chaîne des monts Krapacks à celle des monts Sudètes. Il entre dans le village d'Oderberg, dans la Silésie prussienne, et forme la limite entre le territoire de Prusse et celui d'Autriche. Il arrose dans son cours la Silésie, le Brandebourg et la Poméranie, longe la régence de Francfort au village de Glanehow, dans le cercle de Zulickau, et, quittant les frontières de Mark, entre Vierraden et Uchtdorf, entre à Fiddichow en Poméranie, où il reçoit les eaux de la Velse. A Gartz, non loin de Schwedt, il se divise en deux bras considérables: celui de l'ouest conserve le nom d'Oder, celui qui se dirige à l'est prend celui de grand *Regelitz*. Entre autres villes situées sur les rives de ce dernier, la plus importante est Greiffenlagen. Ces deux bras se réunis-

sent à peu de distance de Stettin dans le lac de *Damm* (*Dammsche-See*), et se jettent avec celui-ci dans le *Frische-Haff*, vaste lac de 15 milles carrés, en Poméranie, dont la partie occidentale s'appelle *Grosse-Haff* et la partie occidentale *Kleine-Haff*. De là, l'Oder, après un cours de 92 milles géographiques, dont 81 sur le territoire prussien, se décharge par trois bras, le Peene, la Suine et le Dwinow, dans la mer Baltique. L'Oder, à Kosel (forteresse de la Haute-Silésie, dans la régence d'Oppeln), a 510 pieds français au-dessus du niveau de la mer Baltique, à Breslau 370, aux frontières du Brandebourg 175 : ainsi, sa pente entre ses deux extrémités est de 335 pieds. Comme sa longueur, y compris ses sinuosités, est de 41 milles géographiques, cette pente est de 8 pieds par mille. Il a beaucoup d'affluents très considérables, avec lesquels il arrose un territoire de 8,000 milles carrés, qui, séparé par les monts Sudètes des bassins du Danube et de l'Elbe, est partagé en haut, moyen et bas. Depuis Ratibor, dans la Haute-Silésie, l'Oder est navigable pour les petits bâtiments, à Oppeln pour des bâtiments plus considérables, et à Breslau pour ceux dont le tonnage est de 1000 tonneaux. Sa largeur s'accroît bientôt de cent pieds, et à Stettin elle est de 800. Il est mis en communication avec le Havel par le Finow-Canal (dans la régence de Potsdam), et avec la Sprée par le canal de Frédéric-Guillaume, ou de *Mullroser* (à quelques milles S.-O. au-dessous de Francfort). Il existe un troisième canal qui porte le nom de *Nouvel-Oder*, et dont les travaux ont été achevés de 1746 à 1753. Ce canal est, à proprement parler, aujourd'hui le fleuve lui-même, car l'ancien lit de l'Oder s'ensable chaque année, à tel point que, dans les années où la température s'élève, il est presque à sec, et ne redevient navigable qu'au printemps et à l'automne. Les *oderbrücke* (marécages de l'Oder) commencent à Kustrin : on les distingue en hauts, moyens et bas. Ils sont célèbres par leurs excellents pâturages et par la beauté des

bestiaux qu'on y élève. On a pratiqué pour les dessécher des canaux d'écoulement. Cependant, la fréquence des inondations rend très dangereuses ces plaines basses et humides, et on a été forcé de construire des digues solides dont l'entretien est très coûteux, et qui sont confiées à une administration particulière dont le siège est à Francfort. Les ruptures de ces digues sont rares, mais, par suite de l'amoncellement des sables qu'entraîne le fleuve, elles peuvent être très préjudiciables. Sous le rapport de la pêche, l'Oder est plus important que l'Elbe : il alimente surtout le marché de Stettin. Les affluents de l'Oder qui contribuent le plus à son importance commerciale sont, sur la rive gauche : l'Oppa, qui vient de Moravie, la Neisse, l'Ocklau, la Weistritz, qui vient des Reisengebirge, le Katzbach, le Bober et la Neisse, qui descendent de la Lusace. Sur la rive droite : le Barthsch, qui arrose la Pologne; la Warta, qui reçoit la Netze, navigable elle-même, et en communication avec le canal de Bromberg; la Brabe et l'Inns. Parmi ces affluents, les plus remarquables et les plus utiles à la navigation sont la Warta et la Neisse, qui ouvrent au commerce de l'Oder des communications étendues. Le port de l'Oder, à Stettin, où arrivent et déposent leurs cargaisons les bâtiments dont le tonnage dépasse 50 lasts pour les transborder sur de plus petits bâtiments, est situé à Suinemunde, petite ville dans l'île de Usedom (régence de Stettin), au milieu des trois embouchures du Frische-Haff. C'est là qu'arrivent les denrées coloniales, les vins de Bordeaux et d'Espagne, pour l'approvisionnement de la Poméranie, de la Marck, de la Lusace, de la Prusse occidentale et d'une partie de la Pologne. En 1820, 649 vaisseaux de long cours et 378 plus petits sont entrés dans les ports de Stettin et de Suinemunde, et 527 en sont sortis. Comme les dunes rendaient autrefois très difficile l'accès du Swine, le gouvernement prussien y a fait exécuter de grands travaux qui ont eu de bons résultats, et qui ont fait de Suinemunde un des plus beaux

ports de la Baltique. Cependant la nécessité d'un transbord sur des bâtimens d'un tirant d'eau moins fort, l'élévation des droits de douane et les retours à vide sont cause que beaucoup de marchandises sont expédiées sur Hambourg : c'est là l'un des obstacles à l'importance du commerce sur l'Oder. L'exportation consiste surtout en céréales, draps de Silésie et en fruits. St-Petersbourg fait venir de Stettin une partie des pommes nécessaires à sa consommation. Le commerce le plus important est néanmoins celui des doutes et des bois de construction qui sont expédiés sur les ports de France, d'Espagne et de Portugal. Plus d'une fois le complot maritime de Berlin a envoyé des vaisseaux aux Indes, et même en Amérique avec des productions prussiennes pour essayer de ressusciter le commerce languissant. Les bois de chauffage pour Berlin sont amenés par l'Oder dans des bateaux nommés *oderkahn*. — Sous le rapport militaire, l'Oder est d'une grande importance tant pour le transport des convois que pour l'approvisionnement des forteresses qui couvrent les deux rives de ce fleuve. On y trouve les citadelles de Kosel, dans la Haute-Silésie, de Brieg, de Gross-Glogau, dans la Basse-Silésie, de Kustrin, dans le Neumarck. Les Français appelaient cette dernière la *forteresse imprenable*. Nous ne pouvons passer sous silence Stettin, qui n'est cependant qu'une citadelle de second ordre. Les principaux ponts sur l'Oder sont à Ratibor, Kosel, Oppeln, Brieg, Breslau, Gross-Glogau, Krossen et Francfort. L'Oder parcourt d'abord une vallée garnie de montagnes escarpées; mais en entrant à Oderberg, dans la Silésie prussienne, le sol cesse d'être montagneux, et l'Oder coule dans un pays plat. La contrée entre Sabor et Krossen présente un aspect fort remarquable. Au-dessus de Francfort, la plaine s'agrandit, et les marécages commencent à Kustrin. Sur la rive gauche, du côté de Stettin, s'élèvent quelques collines, mais sur la rive droite le terrain est entièrement plat. On peut en conclure que l'Oder, comme li-

gne stratégique et de défense, est de peu d'importance. C. L.

ODESSA. Quelques années ont suffi pour transformer un espace aride et désert du gouvernement de Kherson, dans la Russie méridionale, en un territoire converti de vergers et de villages populeux, au milieu desquels s'élève une des villes les plus florissantes de l'Europe. Fondée seulement en 1792, par un caprice de Catherine II, sur une hauteur, emplacement d'un chétif village tatar nommé Hadji-Bey, tout près d'un petit golfe, qui forme, sur la mer Noire, un port défendu par une citadelle et des batteries, elle doit en grande partie sa prospérité au dernier duc de Richelieu, notre compatriote, qui en fut long-temps gouverneur avant de devenir ministre en France sous la restauration. Rien n'a été épargné pour y attirer les étrangers. C'est aujourd'hui Saint-Petersbourg en miniature, pour la régularité et le style de l'architecture. On rampait la chétive demeure du pacha de la province, s'élève un magnifique théâtre, avec un péristyle à colonnes très élégant. Là, les artistes de toutes les nations viennent tour à tour faire admirer les chefs-d'œuvre de leur scène. Odessa est déjà la principale ville marchande de la mer Noire, et le débouché principal des produits de la Russie méridionale. Des rues larges et alignées, qui se coupent toutes à angles droits, et dont plusieurs ont de beaux trottoirs, des maisons bâties en pierre, généralement à deux étages et peintes de diverses couleurs; des places publiques ornées de superbes allées d'arbres, un beau jardin public, la cathédrale russe, construite en forme de croix, ornée de portiques et surmontée d'une coupole; le bâtiment de l'amirauté; le lazaret, la douane, la bourse, la banque, le bazar, l'hôpital, l'aqueduc, le lycée Richelieu, vulgairement nommé *gymnase du commerce*; l'école de droit, celle de navigation, le séminaire, l'école spéciale pour les langues orientales, la pension des demoiselles nobles, la société rurale, le jardin botanique, le musée, l'éca-

ment enrichi de médailles et d'antiquités découvertes à Sisopolis et dans d'autres villes de la Mésie-Inférieure, de la Thrace et de la Macédoine; des fabriques de poudre, de pommade, de savon, de drap, de soieries; des forges, des distilleries de grains, des brasseries, des chantiers de construction; un grand commerce de grains, bois, cire et autres productions des gouvernements de Poldsk, Volhynie, Kiew, Kherson, tout cela réuni fait d'Odessa une des villes les plus animées, les plus agréables de ces contrées. Son port a été déclaré franc pour 30 ans, à partir de 1817. Les exportations s'étaient élevées en 1816 à 40,304,700 fr. La population est de 40 mille individus, parmi lesquels on compte beaucoup de Grecs. Latitude nord 46° 30'; longitude est 28° 23'; Odessa est le siège du gouverneur-général militaire de la Russie méridionale. On y a ouvert deux puits artésiens; on se propose d'en ouvrir plusieurs autres dans la ville et aux environs, pour remédier autant que possible aux inconvénients de l'aridité du sol. (Voy. *art. 1.*) ALBERT DEVILLE.

**ODEUR**, du latin *odor*, qu'on dérive du grec *osô* (je sens); ou *odôdê* (odeur). D'autres étymologistes regardent ce mot comme l'onomatopée, l'imitation du bruit qu'on fait avec le nez pour attirer fortement l'odeur. C'est l'émanation des corps sensibles à l'odorat; la *senteur* est cette même émanation sentie par l'odorat. L'*odeur* peut absolument n'être pas sentie; il suffit qu'elle s'exhale; il faut que la *senteur* le soit; elle frappe le sens. L'*odeur* peut être assez légère, assez faible pour qu'elle soit insensible; la *senteur* est toujours assez forte, assez abondante, pour affecter l'odorat. L'*odeur* est commune à une infinité de corps; la *senteur* est propre à certains corps odoriférants; aux aromates, à certaines fleurs, à certains fruits. La *senteur* se répand au loin et absorbe les odeurs faibles ou délicates. *Odeur* est donc le terme générique; *senteur* ne se dit guère que d'une manière vague, indéterminée. — *Odeurs* se prend au pluriel pour parfums (v),

pour toutes sortes de bonnes odeurs. Ainsi, on dit: cet homme craint les odeurs, c.-à-d. il craint même celles qui sont agréables aux autres. — *Odeur* se dit aussi de certaines impressions que les corps laissent dans l'air, et que flairent les chiens ou autres animaux d'un odorat exquis. C'est ainsi que les chiens suivent la piste du gibier et les pas de leur maître. Les loups sentent, dit-on, l'odeur de la poudre, ainsi que les corbeaux. — *Odeur* se dit encore au moral. On entend par bonne ou mauvaise odeur une bonne ou mauvaise réputation. Mourir en odeur de sainteté, c'est, après avoir vécu saintement, mourir de même. Proverbialement, n'être pas en odeur de sainteté auprès de quelqu'un, c'est n'être pas bien dans son esprit. — On lit dans la *Genèse*: « Dieu reçut en bonne odeur le sacrifice de Noé; » et dans *Amos*: « Je n'accepterai plus l'odeur de vos assemblées. » Saint Paul dit que Jésus-Christ s'est offert à Dieu pour nous comme une victime de bonne odeur. Jacob dit à ses enfants dans la *Genèse*: « Vous m'avez mis en mauvaise odeur auprès de Pharaon et de ses ministres. » (V. ORFACTION et PARFUM.) X.

**ODILON-BARROT** (v. BARROT [Odilon-]).

**ODIN**, célèbre héros de l'antiquité danoise, à la fois prêtre, soldat, poète; législateur, monarque et conquérant (v. MYTHOLOGIE DU NORD).

**ODOACRE**, que mal à propos nombre d'historiens ont fait roi des Hérules, était fils d'Édéon, chef de la tribu des Scyrrs, et qui fut un des ministres d'Attila. A l'école de ce farouche guerrier, Odoacre acquit sans doute des talents militaires; mais il eut des vertus que ne posséda jamais son maître, la modération dans la victoire, la fermeté paternelle d'un administrateur prévoyant. Douze ans après la mort d'Attila, vers l'année 465, il perdit son père dans une bataille où la tribu des Scyrrs fut presque entière-



ment exterminée. Dès lors, il mena une vie errante dans le Noricum (Bavière); rassemblant autour de lui, et s'attachant, par l'attrait des périls et des profits de la guerre, quelques compagnons d'armes, jadis dévoués à son père Edéou. Tel fut le noyau de l'armée destinée plus tard à renverser l'empire d'Occident. Étrange destinée de Rome ! un brigand éleva son enfance, un brigand devait en finir avec sa dérépitude. Les successeurs des Césars ne recrutèrent plus leurs armées qu'avec des Barbares, qui, sous le nom de *fœderati*, faisaient payer leurs services bien chèrement. Odoacre, avec ses guerriers, vint en Italie grossir les rangs de ses mercenaires, et devint bientôt l'un des chefs de la garde impériale. Julius Nepos occupait alors le trône. Un anelen secrétaire d'Atilia, le patrice Oreste, Pannonien de naissance, se lassa d'obéir à ce fantôme d'empereur; il le chassa pour mettre à sa place un enfant; c'était le propre fils d'Oreste, Augustus Momyllus, plus connu par le surnom d'*Augustule* (476). Les Barbares *fœderés*, qui avaient concouru à cette révolution, réclamaient d'Oreste, pour prix de ce service important, l'abandon du tiers des terres de l'Italie. Sur le refus du patrice, ils se révoltèrent, et Odoacre, s'étant donné pour chef aux rebelles, vint accourir sous ses drapeaux les Hérules, les Rugiens, les Turselings, et autres soldats barbares répandus dans les camps et places de l'Italie. Il marcha contre Oreste, prit d'assaut Pavie, où le patrice s'était renfermé, et lui fit trancher la tête le 28 août 476. Quant à Augustule, il eut pitié de sa jeunesse et de sa beauté, et le laissa vivre. Proclamé roi par ses soldats, le vainqueur s'empara de Ravenne le premier septembre, et y établit le siège de son gouvernement, mais sans se parer à l'égard des Italiens de son titre de roi, qu'il ne consentit à prendre qu'à l'égard des Barbares. Ce fut ainsi que l'empire d'Occident fut aboli; mais cette révolution, qui forme une si grande époque dans l'histoire, fut, grâce à la modération politique d'Odoacre, si bien déguil-

sée aux yeux des contemporains qu'ils n'en aperçurent point les conséquences. Déclarant qu'un seul empereur suffisait à l'administration de l'Occident comme de l'Orient, il fit renvoyer à Zénon, empereur de Constantinople, les ornements impériaux par le sénat de Rome, qui demanda pour Odoacre le gouvernement du diocèse d'Italie avec le titre de patrice. On pense bien que Zénon accueillit avec satisfaction cette ouverture si satisfaisante pour l'orgueil et pour la dignité du despote d'Orient. Le gouvernement impérial subsista donc nominativement en Italie pendant toute la durée du règne d'Odoacre; le sénat de Rome s'assemblait comme de coutume; les anciennes lois impériales continuèrent d'être en vigueur; les nouvelles furent proclamées au nom de l'empereur d'Orient; aucune des magistratures, aucune des autorités provinciales ne fut changée; enfin, le consulat, interrompu depuis sept années, fut rétabli, et les deux consuls nommés chaque année, l'un par l'Orient, l'autre par l'Italie. On cherche en vain, dit Simonde-Sismondi, où étaient ces Romains, où étaient ces Italiens, qui avaient encore assez le sentiment de leur antique dignité ou de leurs anciens préjugés, pour ne pas permettre que leur maître prit le titre de roi de Rome ou de roi d'Italie. Odoacre reconnut cependant que cette puissance publique existait, et il ne la choqua pas; il fonda le nouveau royaume d'Italie, et il ne l'appela pas par son nom; il fut indépendant sans oser le paraître. La solution de cette difficulté ne se trouve pas en Italie, mais dans le monde barbare; Odoacre redoutait sans doute de s'attirer l'animosité des autres chefs de tribus germaniques, en prenant un titre qui les aurait offensés; il n'avait garde surtout de choquer la susceptibilité de ce Théodoric, qui, quelques années plus tard, devait lui ravir sa puissance et la vie. Quel qu'ait été le motif qui ait empêché Odoacre de revêtir les titres et les insignes de l'autorité impériale, la réalité du pouvoir était tout entière dans ses mains;

jamais empereur ne fut plus obéi. Pour contenter l'avidité des soldats *fédérés*, auxquels il devait sa puissance, il leur distribua le tiers des terres de l'Italie; et, comme on manquait de bras pour les cultiver, les habitants, auxquels laissa les deux autres tiers, n'auraient pas trouvé ce partage trop onéreux, si les vainqueurs n'avaient pas pris en même temps pour eux tous les esclaves. Par ce moyen, Odoacre ne laissa pas son armée se disperser et perdre sa discipline; et, comme il cessa d'appeler de chez les nations étrangères cette foule d'aventuriers qui accouraient chaque année pour chercher fortune sous les drapeaux de Rome, son armée ne se trouva pas trop forte pour qu'il ne pût la contenir; elle l'était assez pour qu'il pût faire respecter ses frontières. Il ne prétendait pas les étendre au-delà de l'Italie, dont la Sicile et la Sardaigne avaient été détachées par les Vandales. Toutefois, il porta ses armes en Illyrie, pour y contenir les Barbares qui s'y étaient établis, et pour s'assurer la possession du Noricum, qui établissait la communication entre l'Italie et les provinces illyriennes. En 487, il détruisit le royaume des Rugiens, qui occupaient alors la rive gauche du Danube, depuis la Haute-Autriche jusqu'à la Moravie. Les nombreux captifs de cette nation qu'il ramena en Italie furent réservés pour la culture des terres vagues alors si multiplies dans cette contrée. Les Visigoths, qui avaient formé une monarchie en Gaule, des rives de la Loire aux Pyrénées, avaient alors pour roi Euric. Odoacre s'attira l'amitié de ce prince, en lui confirmant la possession de tout ce qu'il avait enlevé en Gaule sous l'empire de Népos, et en lui cédant l'Auvergne et la Provence méridionale. Depuis 15 ans, le fils d'Édéon était l'arbitre de l'Occident, quand la Providence voulut qu'il succombât sous le bras d'un plus puissant. C'était le jeune Théodoric, roi des Ostrogoths, qui, depuis quelques années, humiliait, rançonnait à plaisir la cour de Constantinople. Trop heureux de se débarrasser d'un pareil auxiliaire,

Zénon prit le parti de lui céder l'Italie qu'occupait Odoacre. Théodoric, abandonnant la Thrace dévastée, se met en marche, et disperse sur son chemin les tribus gépides, slaves et bulgares, que la politique d'Odoacre avait placées sur son passage. Lorsqu'il eut franchi les Alpes Juliennes, Odoacre ne démentit point sa réputation d'activité, d'habileté et de bravoure; il défendit l'Italie comme elle n'avait de long-temps été défendue. Il se plaça sur les bords du Lizonso, près des ruines d'Aquilée, pour disputer l'entrée de ses états. Son armée, qui combattit mollement, fut défaite le 28 août 489. Une seconde armée, avec laquelle Odoacre espère défendre les passages de l'Adige, a le même sort près de Vérone. Odoacre veut d'abord se réfugier à Rome; mais elle lui ferme ses portes. Il rassemble des soldats dans le midi de l'Italie, et se renferme dans Ravenne, dont il fait réparer les fortifications. Milan, Pavie, se rendent à vainqueur, et Tufa, le plus renommé des généraux d'Odoacre, abandonne son maître pour passer à Théodoric. Le roi des Ostrogoths confie à ce transfuge un corps de troupes pour assiéger Ravenne; mais Tufa, par un stratagème, sans doute concerté d'avance avec Odoacre, se déclare de nouveau pour celui-ci, et lui fournit l'occasion de détruire à Faenza l'avant-garde des Ostrogoths. Théodoric, qui avait acheté par des pertes considérables les victoires d'Aquilée et de Vérone, se voyant hors d'état de tenir la campagne, va se renfermer dans Pavie; et son armée campe autour des murs. Odoacre marche par Crémone sur Milan, et châtie les habitants de cette ville, qui s'étaient montrés favorables à Théodoric. Peut-être aurait-il exterminé l'armée des Ostrogoths, sans un secours que Théodoric reçut d'Alaric II, roi des Visigoths. Une troisième bataille se livre sur les bords de l'Adda (11 août 490); Odoacre, une troisième fois vaincu, se renferma dans Ravenne; et Théodoric alla l'y assiéger. Pendant le blocus, qui dura près de trois ans, le roi des Ostrogoths parcourut l'Ita-

Né en vainqueur, et entra en maître dans Rome. Plus tard, il s'empara d'Ariminum (Rimini), d'où Odoacre recevait des subsistances. Théodoric reprit ensuite le siège de Ravenne; enfin, le brave Odoacre reconnaît qu'il n'a plus qu'à se rendre. Il capitule le 27 février 493. Théodoric, non content de lui laisser la vie et la liberté, promet de partager avec lui l'empire de l'Italie. Fallacieuse clémence! bientôt, Théodoric, accusant Odoacre de perfides desseins, tombe sur lui au milieu d'un repas, et le tue; tous les soldats fédérés qui avaient témoigné à ce vaillant chef le plus d'attachement sont massacrés; puis, Odoacre mort, on n'entendit plus parler des Hénales, des Scyrres ou des Turselings. — L'histoire nous représente ce prince sous les traits les plus nobles. Il était beau, courageux, libéral et doux; enfin, dans un temps où le fanatisme religieux égarait les plus belles âmes, Odoacre, bien qu'attaché à l'hérésie d'Arius, se montra tolérant envers les catholiques et le pontife de Rome. — Cn. Du Rozois.

**ODOMÈTRES** (du grec *odos*, chemin, *metron*, mesure), instruments qui comptent d'eux-mêmes le nombre de mètres, de lieues, etc., qu'un voyageur, soit à pied, soit en voiture, a parcourus. Il y a deux sortes principales d'odomètres: 1<sup>o</sup> ceux qui s'adaptent à une voiture, telle qu'un carrosse, une diligence, etc. Dans ce cas, l'instrument tient compte du nombre de tours que l'une des roues de la voiture a faits pendant le trajet qu'on a parcouru: or, connaissant la circonférence de cette roue, on n'a qu'à la multiplier par le nombre de tours indiqués par l'instrument pour avoir la longueur très approchée du chemin parcouru. On comprend bien que si l'on voyage sur une route sinueuse, comme sont presque toutes celles que l'on rencontre, l'instrument ne donnera point la distance directe qui sépare deux villes; la chose est facile à comprendre, cela ne pouvant avoir lieu que sur une voie horizontale et parfaitement droite. Pour comprendre la manière de fonctionner

d'un odomètre, représentez-vous un tourne-broche ordinaire que l'on a fixé dans une voiture, et que le tout est disposé de telle sorte que toutes les fois que l'une des roues de celle-ci fait un tour le volant en fait en même temps un sur lui-même. Si l'engrenage est combiné de manière que le volant soit obligé de faire 1,000 tours par exemple pour que la dernière roue de la machine avance d'un dixième de sa circonférence, on sera assuré que la roue de la voiture qui transmettra le mouvement au volant aura fait 10,000 tours quand la roue de la machine qui se meut le plus lentement en aura fait un: c'est ce dont on pourra s'assurer en appliquant sur cette roue un cadran divisé en dix parties égales. Il y a des experts-géomètres qui adaptent leur odomètre à une sorte de brouette dont la roue lui transmet le mouvement convenable; le tout est conduit par un seul homme. Cette machine opère avec célérité, mais elle a l'inconvénient de tenir compte de toutes les ondulations de terrain, aussi n'en fait-on pas souvent usage. — *Odomètres de poche.* Comme les pas d'un homme qui a l'habitude de voyager sont à peu près de la même longueur, on a imaginé un instrument qui, adapté à la jambe du voyageur, compte les pas qu'il fait en parcourant une certaine distance. Les résultats de ses fonctions se lisent sur un cercle divisé. Ces odomètres, ou compte-pas, avaient d'abord l'inconvénient de compter les pas que l'on faisait en retournant en arrière; on les a corrigés de ce défaut, et maintenant ils ne tiennent compte que du chemin que l'on fait en allant dans la même direction. Quoiqu'ils puissent être souvent d'un bon service, les odomètres sont peu usités. **TRYSSKUS.**

**ODON** (Saint), qui est si célèbre dans les martyrologes anglais, où son nom se trouve placé à l'époque du 4 juillet, naquit en Angleterre vers la fin du ix<sup>e</sup> siècle, de parents danois d'origine. Employé par les rois Alfred et Edouard dans les affaires les plus importantes, il devint tour à tour chapelain du roi Athelstan, évêque de Wilton, et archevêque de

Cantorbéry. Il mourut en 961. — Un autre saint Odon fut chanoine de St-Martin de Tours, sa patrie, en 899; moine à Baune, en Franche-Comté, en 909, et second abbé de Cluni en 927. Sa sainteté et ses lumières répandirent beaucoup d'éclat sur cet ordre, et il fut l'arbitre des princes séculiers et des princes de l'église. Son zèle pour la discipline monastique le fit appeler dans les monastères d'Aurillac en Auvergne, de Sarlat en Périgord, de Tulle en Limousin, de St-Pierre-le-Vif à Sens, de St-Julien à Tours, et il y introduisit une exacte réforme. Appelé en Italie, il y donna l'exemple de ses hautes vertus et y fonda plusieurs communautés religieuses. Ce saint abbé mourut en 918, auprès du tombeau de saint Martin. On a de lui un *Abrégé des Morales de saint Grégoire sur Job*, des *Hymnes en l'honneur de saint Martin*, *Trois livres du sacerdoce*, la *Vie de saint Gérard*, comte d'Aurillac, divers sermons, etc. G.

ODON, fils d'Herluin de Conteville, et frère utérin de Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie. Il était à peine âgé de 14 ans lorsqu'en 1049 il fut promu, grâce à l'influence de son frère et malgré l'autorité des canons, à l'épiscopat de Bayeux. Guillaume étant parti pour la conquête de l'Angleterre en 1066, Odon voulut sa part des périls dans cette grande entreprise, et fit équiper 100 navires à ses frais. Son dévouement ne resta pas sans récompense. Devenu, en l'absence du conquérant, gouverneur du royaume conquis, il ne mit plus de bornes à ses prodigalités; et, lorsque le peuple, écrasé d'impôts, voulut secouer le joug, il donna à son frère le conseil de dépouiller les Anglais de leurs terres et d'en faire le partage entre les Normands. Outre le château de Douvres et le comté de Kent, qu'il possédait déjà, Odon gagna dans ce partage, 253 fiefs disséminés dans différents cantons. Dès lors, il conçut la pensée de se faire élire pape, et, pour atteindre ce but, il se livra avec une audace inouïe à de nouvelles concussions qui dessillèrent enfin les yeux du roi. Conduit

à Rouen, l'indigne prélat y resta en prison jusqu'à la mort de Guillaume. Mais, ayant reparu à cette époque pour semer la discorde entre les princes ses neveux, et tenter d'arracher le sceptre à Guillaume-le-Roux en faveur de son frère Robert, il ne réussit qu'à être honteusement renvoyé en Normandie, après avoir perdu toutes ses possessions d'Angleterre. Ces échecs multipliés ne purent cependant calmer cet esprit inquiet et turbulent. Devenu premier ministre du duc Robert, Odon manqua encore de bouleverser ses états; enfin, il partit avec lui pour la Terre-Sainte en 1096, et l'année suivante il termina à Palerme son existence orageuse. La nouvelle de sa mort fut accueillie avec des transports de joie par les peuples dont il avait si long-temps exploité les infortunes au profit de son ambition et de sa cupidité.

ODON ou ODARD, évêque de Cambrai, né à Orléans, et mort en 1113, a donné une *Explication du canon de la messe* (Paris, 1640, in-4°), et d'autres traités imprimés dans la *Bibliothèque des Pères*. Sa vie fut remplie par le travail et les bonnes œuvres.

ODON ou Eudes de Deuil (*Odo de Diogilo*), ainsi nommé d'un village de la vallée de Montmorency, où il naquit dans le x<sup>e</sup> siècle, fut chapelain et secrétaire de Louis-le-Jeune, qu'il accompagna en Palestine. A son retour, il succéda au célèbre abbé Suger, dans le gouvernement de l'abbaye de St-Denis, et il y mourut vers 1162. — On a de lui un opuscule intitulé : *De Ludovici VII, Francorum regis, protectione in Orientem, ab anno 1146-48, opus septem libellis distinctum*, qui contient des détails assez curieux sur la seconde croisade. G. D.

ODON, quatrième comte de Savoie. La maison de Savoie était encore confinée dans l'étroite vallée de Maurienne quand Odon, l'un de ses premiers comtes, épousa, vers le milieu du x<sup>e</sup> siècle, Adélaïde, unique héritière de Mainfroi, marquis de Susse et de Turin, et seigneur de plusieurs autres contrées d'Italie.

C'est par cet héritage que commence la fortune de cette dynastie, qui compte huit siècles de progrès, Odon, devenu comte de Savoie et marquis d'Italie, n'a laissé d'autre trace de son règne que la signature qu'il a apposée à quelques donations pieuses. L'abbé RANOU.

**ODONTALGIE**, terme de chirurgie, douleur, mal de dents, du grec *odous* (dent) et de *algos* (douleur). — *Odontalgique* se dit des remèdes propres à calmer la douleur des dents : elixir poudre, *odontalgique*. — *Odontoïde*, terme d'anatomie, qui a la forme d'une dent; du grec *odous*, *odontos* (dent), et de *eidos* (forme). Il se dit de l'apophyse de la seconde vertèbre du cou. — *Odontologie*, partie de l'anatomie qui traite des dents; du grec *odous* (dent) et *logos* (discours) (v. l'art. *dent*).

**ODORAT**, le sens qui perçoit et discerne les odeurs (v. *OLFACITION*).

**ODYSSÉE**, du grec *Odyssëia*, du mot *Odusseus*, qui est le nom d'Ulysse en Grec. Tout le monde connaît ce poème épique d'Homère, consacré aux aventures de ce prince lorsqu'il faisait voile vers sa chère Ithaque après la prise de Troie. Un Hollandais, Gerardus Cressus, dans un livre intitulé *Omëros Ebraïos*, imprimé à Dordrecht en 1704, prétend que les sujets des deux poèmes d'Homère sont empruntés à l'Écriture, et que celui de l'*Odyssée* n'est autre chose que les aventures des Israélites jusqu'à la mort de Moïse. L'*Odyssée*, selon lui, aurait été faite avant l'*Iliade*, dont le sujet serait la prise de Jéricho. Quelles idées! — Le mot *odysée* s'applique par plaisanterie à tout voyage semé d'aventures variées, singulières; c'est une *odysée* tout entière. X.

**OECOLAMPADIUS** ou **OECOLAMPADE** (JEAN), l'un des principaux apôtres de la réforme religieuse en Suisse, naquit en 1482 au village de Weinsperg dans la Franconie. Il étudia avec succès les langues grecque et hébraïque, et acquit beaucoup d'autres connaissances. Son véritable nom était Hausschein, que, suivant l'usage de son temps, il traduisit

en grec. Ami de l'étude et de la retraite, il prit d'abord l'habit des religieux de Sainte-Brigitte, et entra dans le monastère de Saint-Laurent, près d'Augsbourg. Mais son inconstance naturelle lui fit bientôt quitter le cloître; il se rendit à Bâle, où il devint curé. Alors le fameux Zwingli faisait entendre ses prédications, et s'attirait grand nombre de prosélytes. OEcolumpade s'attacha à la doctrine qu'il professait. Il ne tarda pas à se distinguer dans la fameuse dispute dite des *sacramentaires*, à l'occasion de laquelle il publia un traité intitulé : *De l'exposition naturelle de ces paroles du Seigneur* : « Ceci est mon corps, etc. » Le parti luthérien lui répondit par un autre ouvrage dont le titre était : *Syngramma*, c'est-à-dire *écrit commun*, composé, dit-on, par Bentius. OEcolumpade répliqua par un second traité intitulé : *Antisyngramma*, à la suite duquel il en publia d'autres contre le libre-arbitre, l'invocation des saints, etc. A l'exemple de Luther et des autres réformateurs, il renonça au célibat religieux, et se maria avec une jeune fille dont la beauté l'avait touché. Le mordant Erasme se raille de ce mariage en ces termes : « OEcolumpade, dit-il, vient d'épouser une assez belle fille : apparemment que c'est ainsi qu'il veut mortifier sa chair. On a beau dire que le luthéranisme est une chose tragique; pour moi, je suis persuadé que rien n'est plus comique, car le dénouement de la pièce est toujours quelque mariage, et tout finit en se mariant, comme dans les comédies. » OEcolumpade fut le coopérateur le plus actif de Zwingli pour la réforme de la Suisse. Il mourut à Bâle le 1<sup>er</sup> décembre 1531, âgé de 49 ans. Il a laissé des commentaires in-folio sur plusieurs livres de la Bible, et d'autres ouvrages qui passent pour être écrits avec force. Sa vie, écrite par Wolfgang Capiton, se trouve dans les *Vita eruditiorum virorum* (Francfort, 1536, in-4<sup>o</sup>). Luther disait que le pauvre brigittain OEcolumpade était mort accablé des coups du diable. Bossuet, dans son *Histoire des variations*, donne

quelques détails intéressants sur ce réformateur. Si Zwingle, dans sa véhémence, dit-il, parut être en quelque façon un autre Luther, OEcولامپade ressembloit plus à Melancthon, dont aussi il étoit ami particulier. On voit dans une lettre qu'il écrit à Erasme dans sa jeunesse, avec beaucoup d'esprit et de politesse, des marques d'une piété aussi affectueuse qu'éclairée; des pieds d'un crucifix, devant lequel il avoit accoutumé de faire sa prière, il écrit à Erasme des choses si tendres sur les douceurs ineffables de Jésus-Christ qu'on ne peut s'empêcher d'en être touché..... Le même Erasme se plaint aussi, en d'autres endroits, que, depuis que son ami OEcولامپade eut quitté, avec l'église et le monastère, sa tendre dévotion pour embrasser cette sèche et dédaigneuse réforme, il ne le reconnaissait plus; et qu'au lieu de la candeur dont ce ministre faisoit profession tant qu'il agissoit par lui-même, il n'y trouva plus que dissimulation et artifice lorsqu'il fut entré dans les intérêts et dans les mouvements d'un parti. (Voy. l'Histoire de la réformation par W. Meiners, 1815, in-12).

CHAMPAGNAC.

**OECUMÉNIQUE** (théol.) signifie général, universel. Ce mot vient du grec *oikouménê* (la terre habitée ou habitable), conséquemment toute la terre. Nous disons un concile *oecuménique* pour désigner un concile général auquel tous les évêques de l'église catholique ont assisté, ou du moins ont été convoqués. On compte 18 conciles oecuméniques depuis celui de Nicée, en 325, jusqu'au concile de Trente, terminé l'an 1563 (v. CONCILE). — Plusieurs patriarches de Constantinople ont pris le titre de *patriarches oecuméniques*. En transférant le siège impérial à Byzance, qu'il nomma Constantinople, Constantin avoit décidé que cette ville jouirait de tous les honneurs, droits et privilèges accordés autrefois à l'ancienne capitale de l'empire. En conséquence, les évêques de la nouvelle Rome prétendirent à exercer sur tout l'Orient la même juridiction que

les évêques romains exerçaient sur l'Occident. En 381, le deuxième concile oecuménique, tenu à Constantinople, décida que l'évêque de cette ville aurait les prérogatives d'honneur après celui de Rome. Vainement les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche joignirent leurs remontrances à celles des papes pour réclamer contre ce changement de discipline. — Au concile de Chalcédoine, en 451, les prêtres et les diacres d'Alexandrie présentèrent au pape saint Léon une requête ainsi adressée : « Au très saint et très heureux patriarche oecuménique de la grande Rome, Léon. » Les évêques de Constantinople s'attribuèrent alors aussi la qualité de *patriarches oecuméniques*. Jean VI, dit le Jeûneur, s'en empara avec encore plus d'éclat que ses prédécesseurs : le pontife romain et saint Grégoire-le-Grand condamnèrent en vain ces nouveautés. Les successeurs de Jean-le-Jeûneur maintinrent une prétention qui devint bientôt funeste à l'église. Elle fit naître entre les patriarches de Constantinople et ceux d'Alexandrie la haine et la jalousie, qui enfantèrent leur fruit au v<sup>e</sup> siècle, par le schisme de Dioscore et des Eutychiens. Elle jeta les premières semences du schisme, consommé au xi<sup>e</sup> siècle entre l'église grecque et l'église latine. — Aujourd'hui, tous les patriarches grecs prennent le titre d'*oecuménique*; mais cette universalité n'embrasse en réalité que l'étendue de leur patriarcat. M.-L. BOUTEVILLE.

**OEDIPE**, très proche descendant en ligne directe de Cadmus le Phénicien, fondateur de Thèbes de Béotie, étoit fils de Laius, roi de cette cité célèbre, et de Jocaste, fille de Créon. Laius, impatient de connaître l'avenir, que la prudence des dieux, dit Horace, cache aux mortels, interrogea sur la destinée de sa récente union l'oracle de Delphes. La Pythie lui fit cette réponse : « Il en naîtra un fils qui donnera la mort à son père. » Bientôt Jocaste mit au jour un enfant mâle, malgré la précaution de Laius de ne point s'approcher d'une éponse dont le fruit lui devoit être si funeste. Mais un jour, étant

ivre, il s'était oublié dans les bras de la belle héroïne. C'était chose commune et permise chez les anciens d'exposer avec des reconnaissances les enfants nouveau-nés, si tel était le bon plaisir du père. Ces reconnaissances étaient ou des bracelets ou de petits bijoux qu'on suspendait à leur cou, on des stigmates qu'on imprimait sur leurs membres délicats. Laïus, lâchement intimidé de la prédiction de l'oracle, livra de suite à l'un de ses pères son nouveau-né, avec ordre de l'abandonner dans les solitudes du mont Cythéron. Le père, par une idée non moins bizarre que cruelle, perça les pieds si tendres de cet enfant, y passa un osier, et le suspendit à un arbre. Quelques heures après, le hasard amena à cet endroit même Phorbas, l'un des bergers du roi de Corinthe, qui paissait ses troupeaux sur le penchant de la montagne. Là, il entendit comme les vagissements d'un enfant. Conduit par ses chiens dans le fourré d'un bois, il y vit une jolie petite créature pendue à un rameau : il la détacha, l'emporta dans ses bras au palais de la reine de Corinthe, qui, charmée de la beauté de l'enfant, stérile qu'elle était, l'adopta. Elle l'appela *OEdipe*, nom composé de deux mots hellènes pour (pied) et *oidéin* (s'enfler). Cette enflure, qui n'eut sans doute point de suite, était le résultat de l'espèce de supplice si précoce qu'avait subi l'enfant. Toutefois, OEdipe, parvenu à l'âge où les héros se forment, fut, comme son père, follement curieux de ses destinées. Il consulta l'oracle dont l'épouvantable prédiction fut celle-ci : « Tu seras le meurtrier de ton père, l'époux de ta mère, et tu donneras le jour à une race exécrée. » OEdipe, troublé comme par les Furies des paroles de l'oracle, prit la fuite, laissant Corinthe, le palais de Polybe, ses délices et ses pompes ; et, vagabond, un bâton noueux à la main, il marcha à l'aventure, se dirigeant toutefois, par une fatalité inévitable, sur le cours de certains astres. Non loin de Delphes, sur la route de Daulis, dans la Phocide, était un sentier resserré entre deux rochers. C'est là

que se trouvait OEdipe, s'avançant machinalement vers la fatale prédiction de l'oracle, quand un étranger, dans la maturité de l'âge, monté sur un char et escorté de cinq hommes, lui barre le passage, lui ordonnant, d'une voix qui sent l'habitude du commandement, de vider la place. Saisir les rênes des chevaux, s'élançant sur l'insolent étranger, le frapper et l'étendre mort entre les pieds des chevaux cabrés de frayeur, fut l'espace d'un éclair : cet étranger, c'était Laïus son père. Un seul homme de l'escorte échappa encore vivant à ses coups : les quatre autres mordirent la poudre sous son bâton noueux. OEdipe poursuivait sa route, contrant aveuglément à l'inceste, où le poussaient l'oracle et les destins ; il entra dans cette Thèbes, son berceau, et y séjourne inconnu. En ce temps, un monstre affreux, au visage de fille, au corps de lion, aux ailes d'aigle, désolait les parages de cette cité, où l'avait jeté, disaient-on, la vindicative Junon, en haine de la race de Cadmus. Ce monstre s'appelait en grec, et non en copte, *Sphinx* ou l'*Étrangleur*, parce qu'il proposait une énigme à deviner aux passants, et les étranglait et les précipitait du haut d'un déuel dans la mer, s'ils restaient courts. Créon, qui occupait le trône depuis la mort sanglante de Laïus, désespéré de cette calamité, qui décimait son peuple, promit le trône et la veuve de Laïus sa fille à qui délivrerait le pays du monstre. OEdipe se présenta et résolut l'énigme du Sphinx, qui, déragé, se précipita dans la mer. Depuis, on appelle au figuré des *OEdipes* ceux qui déroulent le fil inextricable de questions jusqu'alors insolubles et les résolvent. Le *Mercur* de France, jadis si plein d'énigmes et de logoglyphes, avait ses OEdipes. Nul doute que ce monstre, cet oiseau si terrible, ne fût quelque pirate des côtes d'Égypte ou de Phénicie, dont la poupe ou la proue représentait une espèce de Sphinx, décoration architecturale commune à ces pays, et particulièrement aux plaines de Thèbes l'égyptienne. Ce pirate aurait porté la désolation dans les parages de

Thèbes béotienne, et OEdipe, jeune et bouillant, en aurait purgé les côtes. Toutefois, le vainqueur reçut la noble récompense promise à la valeur, et, à la grande joie des aveugles Thébains, qui présidaient sans le savoir par des fêtes à une horrible guerre civile, l'effroi de toute la Grèce, OEdipe conduisit au pied des autels Jocaste, qui devint son épouse. Cette veuve surannée, en contemplant la bonne mine du héros, en ressentait un plaisir secret, si ce n'est qu'elle s'effrayait de sentir bondir comme de fureur son fruit dans son sein. Elle donna le jour à Étéocle et Polynice, ce type assez peu rare au reste, des haines fraternelles. Quelque temps après, elle mit au monde deux filles, Antigone et Ismène, deux vertueuses et aimables sœurs, que les dieux donnèrent par pitié à l'ineffable infortune d'OEdipe. La première est à jamais restée le modèle de la piété filiale. Il fallait au malheureux roi de Thèbes cet ange païen pour verser un baume égal par sa vertu à ses horribles blessures. Cependant, une peste effroyable, fondant sur la Béotie, dépeuplait la belle cité de Cadmus. Le sinistre oracle de Delphes est encore consulté. Enfin, la cruelle Pythie, par une dernière réponse, va dénouer l'horrible drame : « Tant que la mort de Laïus, dit-elle, ne sera pas vengée, le fléau ne cessera pas. » OEdipe, comme roi et comme juge, est le premier à ordonner une enquête sur l'auteur du meurtre de Laïus, et, par cette enquête, il devient avéré qu'OEdipe, lui-même est l'assassin de son père et l'époux de sa mère. Celle-ci, dans l'horreur de son désespoir, saisit une épée et la plonge dans ses flancs incestueux ; et son époux s'arracha les yeux et les jeta loin de lui pour qu'ils ne souillassent point la lumière céleste. Ses indignes fils, Étéocle et Polynice, le chassèrent tout sanglant de son palais. Guidé par sa chère Antigone, quelques-uns y joignent Ismène, il traîna sa misère et ses malheurs jusqu'au bourg de Colone dans l'Attique, où il expira assis sur une pierre dans le bois redoutable des Euménides. Selon Homère,

OEdipe n'eut point d'enfants de Jocaste sa mère, que cependant il avait épousée. La veuve de Laïus se serait donné la mort dès qu'elle eut appris son incestueuse union ; les dieux et le temps auraient cicatrisé les plaies de l'âme de ce héros, et il aurait fini paisiblement ses jours sur le trône de Thèbes, époux d'une princesse du nom d'Euryganie, qui l'aurait rendu père de quatre enfants. C'est aussi l'opinion de Pausanias, auquel on montra le tombeau de ce roi à Athènes. « Probablement, dit cet historiographe, les os en auront été apportés postérieurement de Thèbes à Athènes. » Cette dernière cité regardait les cendres de cet infortuné roi comme un palladium contre les ennemis de l'Attique. Ainsi, nos rois de France, Louis XI surtout, portaient sur eux des prophylactères (reliques préservatrices). Sophocle, qui avait besoin d'un grand dénouement, d'un beau coup de théâtre, d'imposantes décorations, suivit, on plutôt inventa, une autre légende de la mort d'OEdipe. Dans son drame d'*OEdipe à Colone*, il représente ce roi fugitif recevant de Thésée, roi d'Athènes, un généreux asile, mais, en proie aux protestations, perfides de dévouement de la part de ses fils et de Créon, qui étaient accourus l'engager à revenir à Thèbes, dans l'intention qu'ils étaient, s'il cédait, de le reléguer dans une terre déserte et inconnue. OEdipe les repousse, et, courbé sous le poids de ses infortunes, s'offre de lui-même en sacrifice aux dieux infernaux : il invoque la foudre céleste, après avoir éloigné sous quelque prétexte ses deux pieuses filles, Antigone et Ismène. La foudre ne se laisse point attendre, elle tombe, elle entr'ouvre la terre jusqu'au Tartare, et, par cet abîme, OEdipe, satisfait et résigné, descend lentement chez les ombres aux yeux de Thésée, le seul témoin de cette mort mystérieuse. Poètes injustes de la Grèce, pourquoi avez-vous jeté au Tartare l'infortuné OEdipe, en compagnie des Danaïdes, des Ixion et des Tantale ? Sont-ce des crimes que des crimes involontaires ? il n'y a là qu'un indicible malheur. Plusieurs mo-



numents antiques représentent OEdipe avec le Sphinx à ses côtés sur un écuil ; parmi eux est une sardoine dont la gravure est de la plus haute antiquité. Eschyle passe pour avoir composé une tragédie d'*OEdipe* ; Sophocle en a composé deux, l'*OEdipe roi*, et l'*OEdipe à Colone*. Quelques fragments d'un drame sur ce terrible sujet nous sont restés d'Euripide ; Sénèque, tragique latin, l'a aussi traité ; puis, chez les Français, Corneille, Voltaire, Ducis et Guillard, dans un opéra célèbre par la musique grave, pleine de majesté et de sentiment du grand compositeur italien Sacchini. Le drame de Voltaire, quoique l'œuvre de sa jeunesse, est magnifique. Il faut dire aussi que le fatalisme porte en soi de grandes sources de pitié et de terreur ; le fatalisme a enfanté la *Phèdre* de Racine, l'un de ses trois chefs-d'œuvre. OEdipe est par excellence le type du fatalisme, croyance endémique chez les Grecs, dont ont hérité les Turcs, mais sans restriction aucune. Dans les plus profondes de leurs calamités, qu'ils n'ont voulu ni prévenir ni éviter, et auxquelles ils se gardent d'apporter aucun remède, ils s'écrient d'une voix grave et résignée : *Allah kerim !* (Dieu est miséricordieux !) Le fatalisme grec fut le père de la prédestination chrétienne, dogme de quelques Pères de l'église, entre autres de l'illustre saint Augustin, qui n'avait pas encore entièrement dépouillé sa jeunesse païenne. Croyons que Dieu en créant l'homme lui donna, en même temps que la raison, la liberté, la plus belle des *franchises* de l'ame.

DENNE-BADON.

OEHLenschlEGER (Apan), professeur à l'université de Copenhague. Le Danemark et la Suède possèdent deux poètes illustres, celui-là OEhlenschlEger, celle-ci Tegner ; tous deux ont régénéré la poésie nationale ; ils ont brisé les liens qui enchaînaient son essor. Le plus grand mérite d'OEhlenschlEger, c'est d'avoir produit des œuvres pleines de force et de vie, d'avoir compris la poésie du Nord, qu'Ewald n'avait fait qu'indiquer dans *Rolf-Krake* et *Baldurs-Dæd*.

OEhlenschlEger est né le 16 novembre 1779 à Fredriksberg, résidence d'été du roi de Danemark, séjour délicieux, situé tout en face de Copenhague. Son père était organiste, et plus tard administrateur du château (Slotsforvalter) ; on l'estimait pour sa probité et son intelligence. Cependant, ses ressources, fort bornées, ne lui permettaient pas de subvenir aux frais de l'éducation de son fils. Une vieille femme se chargea de lui enseigner à lire par des procédés pédagogiques un peu durs. Lui, profitant du voisinage d'un petit cabinet de lecture, lut avec avidité tous les romans qu'il renfermait. Dès ses premières années, il montra son goût pour la poésie, en composant un psaume et des pièces de théâtre. Dans l'hiver, lorsque la cour était absente, lui, un ami de son âge et sa sœur, jeune fille douée de qualités excellentes et d'un esprit plein de finesse (elle fut plus tard l'épouse du procureur-général OErsted), jouaient, dans les vastes salons du château, des pièces de sa composition. Un heureux hasard vint à son aide, et lui fournit les moyens d'achever son éducation. Un jour qu'il se promenait dans les jardins de Fredriksberg, il rencontra le poète Storm, auteur du *Chant de Sinclair*. Celui-ci crut remarquer dans ce beau jeune homme des dispositions extraordinaires, et le plaça dans une école dont il était le directeur. Il y fit de grands progrès, et se décida à suivre la carrière du théâtre. Cependant, quoiqu'il fut doué d'une heureuse physionomie, il ne put plaire au public, parce que, comme il le dit lui-même, *il n'était pas initié aux arcanes de la toilette*. Le ciel lui réservait une autre gloire. Il fit à cette époque la connaissance de deux jeunes étudiants qui exercèrent une grande influence sur son avenir, et dont l'un même devint son beau-frère. Tous trois devaient un jour illustrer leur patrie. Ces deux amis étaient Anders-Sande-OErsted, aujourd'hui procureur-général, et le plus grand légiste du Danemark, et Hans-Christian OErsted, le plus célèbre professeur de l'université de Copenhague.

Ils se firent les instituteurs de leur jeune ami, et le mirent à même d'être admis au nombre des étudiants, tâche peu facile, à cause des examens sévères qu'il fallait subir. Comme son ami Anders OErsted, il se destinait au barreau, mais les Muses l'emportèrent. Il fit la connaissance du professeur Rahbeck, poète danois fort estimé, et ses encouragements le décidèrent à publier quelques petits poèmes, qui furent accueillis avec faveur. OEhlenschläger comprit que l'ancienne mythologie scandinave était une mine abondante à exploiter, et qu'il réussirait d'autant mieux qu'elle était nationale. Il ne tarda pas à pénétrer dans l'esprit des traditions du Nord. Toutes les ballades qu'il composa à cette époque sont autant d'indices de ses conquêtes dans le vaste terrain de cette mythologie grandiose. En 1803, il publia un recueil de poésie qui eut beaucoup de succès : ce sont des chants de guerre et d'amour, des traditions, des contes populaires, et une espèce de drame intitulé *la Nuit de la Saint-Jean*. Un nouveau recueil, qui parut en 1804, lui valut du prince royal (roi aujourd'hui) une pension qui devait le mettre à même de voyager. Il vint à Paris, où il puisa dans les trésors que possède la Bibliothèque royale en ouvrages publiés dans le Nord. Ce fut pendant son séjour dans cette capitale qu'il composa une de ses meilleures tragédies, *Palnatoke*, où on retrouve un tableau animé de la vie des anciens wiking, et dans laquelle il n'y a pas un seul rôle de femme. Cette tragédie, ainsi que celle de *Hakon Jarl*, furent imprimées à Stuttgart par Cotta, éditeur des ouvrages de Goethe et protecteur des jeunes poètes. Cotta paya richement ces productions, et mit OEhlenschläger en état de continuer son voyage et de se rendre en Italie. En traversant la Suisse, il visita M<sup>me</sup> de Staël à Coppet, et y fit la connaissance de W. Schlegel, de Benjamin-Constant, de Simondi, et de plusieurs autres personnages remarquables. Après une absence de cinq ans, il revint dans sa patrie. *Hakon-Jarl*, dont le sujet est la lutte du

paganisme et du christianisme, avait accru sa réputation. En 1810, il fut nommé professeur à l'université de Copenhague. Déjà plusieurs années auparavant il s'était lié intimement avec Steffens, né dans les montagnes de Norwège, et l'un des plus grands philosophes de l'Allemagne. Cette intimité du poète et du philosophe fut très utile au premier, car Steffens le guida dans ses études philosophiques et esthétiques ; il est même certain que les meilleurs ouvrages d'OEhlenschläger parurent pendant le temps que dura cette liaison. Les plus remarquables, après ceux que nous avons cités, sont : *Axel et Walborg*, *Hagbert et Signé*, *Corregio*, *Starkodder*, *Forstbræderne*, *Aladin*, *Wæringarnei Myklegård*, *Carl-dens Store*, *Tordenschold*, *Dronning Margrethe*, *Langbarderne*. Dans son ouvrage sur les dieux du Walhalla, et dans son *Baldur-hin-Gode*, on trouve un tableau fidèle de la mythologie du Nord. Dans *Faulunders-Saga* et *Hroars-Saga*, il a atteint une élévation et une perfection de style jusqu'alors inconnues en Danemarck. La renommée qu'il s'était acquise, les réformes qu'il avait introduites, lui firent beaucoup d'ennemis. Il eut surtout à soutenir une vive et longue polémique contre le poète Baggesen, qui y mit beaucoup d'acharnement et d'amegntine. On doit cependant convenir qu'on a reproché avec droit à OEhlenschläger sa trop grande fécondité. Dans le nombre de ses productions, il en est quelques-unes dont la faiblesse est incontestable, mais il en est assez dont le mérite est au-dessus de toute critique pour rendre son nom immortel. — OEhlenschläger est chevalier du *Danebrog* et de l'*Etoile Polaire* de Suède. Il a reçu à l'université de Lund, dans une fête académique, une couronne de laurier des mains de son rival Tegner. La jeunesse suédoise a salué de ses acclamations le grand poète danois. Une nouvelle édition de ses œuvres complètes se publie en ce moment à Copenhague : plusieurs volumes ont déjà paru. OEhlenschläger a épousé M<sup>lle</sup> de Hæger, belle-sœur de Rahbeck : la nais-

sance de quatre enfants a cimenté cette heureuse union. — Peu d'hommes ont été donés d'un génie aussi fécond, aussi facile qu'Oehlenschläger. Trouvant son public trop restreint en Danemarck, il a lui-même traduit ses œuvres en allemand. Son style est gracieux, flexible et plein d'abandon. On s'accorde à regarder *Hakon-Jarl* comme son chef-d'œuvre. Bien qu'il touche à sa soixantième année, il travaille avec la même ardeur. M<sup>me</sup> de Staël disait de lui : « C'est un arbre sur lequel poussent les tragédies. » — Oehlenschläger est grand et fort; il a le front élevé, la figure noble et expressive. En société, il cause peu; il n'aime pas les conversations bruyantes, et paraît redouter les discussions. En revanche, dans les réunions de famille, au milieu d'un petit cercle d'amis, rien de plus aimable, de plus spirituel que les causeries auxquelles il s'abandonne. DE LUXEMBURG.

**OEIL**, en latin *oculus*, en grec *ophthalmos*, organe disposé pour apercevoir les rayons lumineux, les couleurs et les formes des corps; espèce de chambre obscure globuleuse et remplie de liqueurs limpides de diverse densité (voy. ce mot au supplément de la lettre O). Comme les passions de l'homme se peignent principalement dans ses yeux, le mot *œil* est souvent employé dans l'Écriture pour signifier les affections bonnes ou mauvaises. Dans notre langue, son usage est le même, et nous disons que l'*œil* est le miroir de l'âme. L'*œil bon*, l'*œil simple*, l'*œil attentif*, désignent la bienveillance, le dessein d'accorder des bienfaits; Dieu, est-il dit, voit, visite, considère ceux auxquels il veut faire du bien. L'*œil mauvais*, au contraire, l'*œil méchant*, exprime la colère, la haine, la jalousie, l'avarice. L'*Ecclésiaste* fait dire au sage que l'*œil mauvais* ne voit que du mal; il parle d'un avaré tourmenté par la prévoyance de maux imaginaires. *Oeil*, action de la vue, regard. On peut fixer le regard sur quelqu'un, ou par affection, ou par colère. Les yeux du Seigneur sont arrêtés sur les justes; mais ses regards sont fixés sur les pécheurs pour

effacer leur mémoire (psaume xxxiii, v. 16). Les yeux attribués à Dieu ne sont autre chose, comme on voit, que sa providence. « Mon *œil* ne pardonnera pas ! (Ézékiel) », c'est-à-dire ma justice saura vous atteindre. Dans la *Génèse*, Dieu dit à Jacob : « Joseph mettra sa main sur vos yeux; il vous fermera les yeux à votre mort » : c'était chez les anciens le dernier devoir de la tendresse filiale; Job, voulant exprimer qu'il a été le guide de l'aveugle et le soutien du boiteux, dit qu'il a été l'*œil* du premier et le pied de l'autre. Servir à l'*œil*, c'est ne servir un maître avec zèle que quand il nous regarde. Voulez-vous nous arracher les yeux? signifie : Nous prenez-vous pour des aveugles? *Oeil pour œil, dent pour dent*, telle est la locution qui désigne la peine du talion. — *Coup d'œil*, regard prompt et de peu de durée (v. OÉILLADE). Figurément, un homme a le *coup d'œil* excellent lorsqu'il voit promptement le parti qu'il doit prendre dans une circonstance inopinée, lorsqu'il discerne rapidement le bon côté, le côté faible d'une affaire. *Coup d'œil* se dit aussi de la vue d'un paysage, de l'aspect d'un édifice, d'une assemblée : un beau *coup d'œil*, un ravissant *coup d'œil*. Le premier *coup d'œil*, c'est ce qu'on voit d'abord, ce qui s'offre d'abord à la vue : au premier *coup d'œil*, certaines figures déplaisent, et ce premier *coup d'œil* passé, on s'accoutume à les voir. *Clin d'œil*, mouvement de la paupière qu'on baisse et qu'on relève aussitôt. On fait un *clin d'œil*, on se fait obéir par un *clin d'œil*, d'un *clin d'œil*. Disparaître en un *clin d'œil*, en moins d'un *clin d'œil*, c'est disparaître en un moment, en fort peu de temps. Familièrement, on dit d'une chose qui doit se faire ou qui a été faite très promptement : c'est l'affaire d'un *clin d'œil*, cela fut fait d'un *clin d'œil*. — Yeux, au pluriel, et dans le langage de la conversation, s'emploie comme synonyme de lunettes : porter ses yeux dans sa poche. — Nous voici arrivés à des détails plus fastidieux encore, s'il est possible, que ceux dans lesquels nous venons d'entrer; mais

cet article serait incomplet si nous ne disions pas un mot du grand nombre de manières de parler propres ou figurées dans lesquelles s'emploie le mot *œil* signifiant l'organe de la vue, l'action de la vue. Nous allons donc les signaler rapidement. Aimer quelqu'un comme ses *yeux*, plus que ses *yeux*, c'est l'aimer au-delà de toute expression. Un homme qui n'est pas dupe, qui s'aperçoit aisément de ce qui se passe, a des *yeux*; cette locution est figurée et familière. *Avoir de bons yeux*, au sens propre, figuré et moral, c'est voir promptement et distinctement certaines choses qui échappent aux autres; *avoir les yeux malades*, exprime l'idée contraire. *Avoir des yeux d'aigle*, de *lynx*, c'est les avoir vifs et perçants, c'est découvrir les objets de fort loin, et au sens moral, c'est avoir une grande pénétration d'esprit, c'est lire dans les pensées d'autrui. L'homme vigilant, l'observateur soigneux, celui qui exerce une active surveillance, a des *yeux d'Argus*; celui qui est doué d'un tact très fin, et qui fait avec habileté les ouvrages de la main les plus délicats, a les *yeux au bout des doigts*. On a les *yeux pochés*, en com-pote, au beurre noir, quand on les a livides et meurtris de quelque coup, ronges et malades de quelque fluxion. On a l'*œil à quelque chose*, sur quelqu'un, en y veillant, en prenant garde à sa conduite, en le regardant attentivement. Si vous êtes vigoureux, alerte, vigilant, vous avez bon pied, bon œil. Si vous mesurez presque aussi juste à l'œil que vous pourriez le faire avec le compas, vous avez le compas dans l'œil. Aveuglé par une passion, par une prévention quelconque, vous ne jugez pas sainement des choses et vous avez un bandeau sur les yeux. Figurément, et au sens moral, blesser les yeux, se traduit par déplaire, causer de l'ombrage, de la jalousie; couvrir des yeux une personne, une chose, c'est regarder cette personne, cette chose avec intérêt, avec amour, avec convoitise. Souvent nous cherchons une chose qui nous crève les yeux, c'est-à-dire qui est tellement en

vue qu'il est impossible de ne pas la voir. On rend service à quelqu'un en lui dessillant les yeux, en le désabusant, le détrompant. Une femme nous donne dans l'œil et nous lui faisons les yeux doux: traduction *ad libitum*. Les yeux fascinés d'un père se ferment sur les fautes de son enfant. Nous n'en finirions pas si nous voulions enregistrer en détail toutes les locutions dans lesquelles figure ce mot *œil*. Disons donc, pour en finir, qu'on se bat l'œil de quelque chose quand on n'en fait aucun cas; qu'on voit une paille dans l'œil de son voisin et qu'on n'aperçoit pas une poutre dans le sien; quand...., mais ce proverbe est assez connu pour se passer de commentaires... Restent encore quelques locutions adverbiales et prépositives: voir une chose à l'œil, c'est la regarder simplement et la connaître; à l'œil nu, terme d'optique signifiant, sans le secours d'une lunette, d'un microscope. A vue d'œil, autant qu'on en peut juger par la vue seule. Entre quatre yeux (prononcées par euphonie: entre quatre-*z*-yeux), tête-à-tête. Par-dessus les yeux, plus qu'on n'en peut faire ou supporter. Pas plus que dans mon œil, expression populaire qui correspond à point du tout.

OEIL, en terme de jardinage et de botanique, sert à désigner un petit bouton, une petite excroissance qui paraît sur une tige ou sur une branche d'arbre, et qui annonce une feuille, une branche, un fruit; c'est aussi l'endroit par où sort le bourgeon de la vigne et des arbres fruitiers. Les bonnes branches sont celles qui sont venues dans l'ordre de la nature, et pour lors elles ont les yeux gros et assez près les uns des autres (La Quint.). Enter à œil poussant, à œil dormant, c'est greffer en écusson, à la première, à la seconde sève.

OEIL D'ANMOX ou OEIL DE BOUC, coquille du genre *bulimé* de Bruguière (v.), qui se trouve dans les rivières de l'Inde et d'Amérique. On appelle également œil de bouc la camomille pyrèthre, la chrysanthème des prés (v.) et la patelle,

genre de mollusque gastéropode à coquille univalve.

OEIL BLANC, nom imposé par les habitants de l'île-de-France à un oiseau, petit oiseau indigène de Madagascar, de l'ordre des *passereaux*, du genre *fauvette*, et remarquable par une petite membrane blanche qui entoure ses yeux.

OEIL DE CHAT, nom vulgaire du fruit du *bondue* (v.). On l'envoie de Saint-Domingue pour le mouler en breloques de montre, pommes de cannes, etc.

L'œil de chat ou chatoyante, est encore une pierre dure, légèrement transparente, qui, étant taillée en cabochon, offre à sa surface et dans son intérieur une lumière ondoyante dont les reflets, quand on la fait tourner en divers sens en l'exposant au grand jour, produisent un effet agréable à l'œil. Ordinairement, sa couleur est d'un gris jaunâtre ou tirant sur le vert d'olive; parfois aussi on en trouve de rougeâtres et de plusieurs autres nuances. Elle est communément d'un petit volume, et il est rare qu'elle excède la grosseur d'une noisette. On l'emploie en bijouterie et l'on en fait de jolies bagues.

OEIL-D'OR, en anglais, *golden-eye*. C'est ainsi qu'en Angleterre on appelle le *garrot* (v.), qui a l'iris des yeux d'une belle couleur d'or. C'est aussi le nom spécifique d'un poisson du genre des *lutjans* (*Iutjanns chrysops*), lesquels offrent pour caractère une dentelure à une ou plusieurs pièces de chaque opercule; point de piquants à ces pièces; une seule nageoire dorsale, un seul barbillon au point de barbillons aux mâchoires.

OEIL DE PERDRIX. C'est l'*adonide* d'été, plante annuelle de nos climats, qui croît dans les champs et fleurit vers la fin de l'été. On la cultive dans quelques jardins, mais elle ne vient pas facilement dans ces villes. On appelle vin couleur d'œil de perdrix ou simplement vin d'œil de perdrix, un vin qui a une légère teinte de rouge.

OEIL DE ROISSON, pierre chatoyante dont les reflets sont blancs, mêlés de

bleu, et quelquefois d'une légère teinte verdâtre. On donne aujourd'hui ce nom à des morceaux d'*adulatre* dont les reflets sont colorés. L'*adulatre* est un feld-spath très pur, presque diaphane et sans couleur, que Pini a trouvé au mont Saint-Gothard. Avant sa découverte, on appelait *œil de poisson* des opales faibles; des calcédoines chatoyantes et même des quartz hauteurs.

OEIL DE SERPENT, OEIL DE LOUP, CRAPAUDINE, BÉTONITE, ou PIERRE DE CRAPAUD. On donne ces divers noms à des dents molaires fossiles de différents poissons du même genre que la dorade (v.). Ces dents ont une forme hémisphérique; leur surface convexe est lisse et polie, la partie inférieure est mate et un peu concave. Les *crapaudines* sont celles qui sont d'une seule couleur, ordinairement rousses ou brunes. Celles qui présentent des cercles concentriques de diverses couleurs portent le nom d'*œil de serpent* ou d'*œil de loup*, suivant leur grandeur, qui varie depuis deux lignes jusqu'à un pouce de diamètre.

OEIL, signifiant au figuré lustre des étoffes, éclat des pierreries, nuance d'une couleur, n'est d'usage qu'au singulier; ainsi, on dit très bien l'œil verdâtre et non pas les yeux verdâtres d'une étoffe, l'œil d'une perle, d'un diamant. — OEIL, en imprimerie, c'est le relief de la lettre, la partie de la lettre qui laisse son empreinte sur le papier, et qui varie souvent de dimension dans les caractères du même corps. L'œil de la lettre *cicéro* gros œil, petit œil, etc., etc. Dans le même art, il se dit aussi de l'ensemble que les caractères imprimés offrent à la vue. Tel caractère déplaît, parce que l'œil est trop gros ou trop petit.

OEIL se dit enfin des ouvertures pratiquées dans quelques outils ou instruments: l'œil d'un marteau, le trou par où il est emmanché; l'œil d'un étau, le trou par où passe la vis qui serre; l'œil d'une grue, d'une chèvre, d'un engin, le trou par où passent les câbles. X. X.

OEIL en dessin. C'est le premier détail de la figure humaine qu'on fasse copier

aux enfants. Lorsque, selon les principes de Mengs, ils savent tracer un cercle, un cube et les principales figures de la géométrie; ou bien lorsque, d'après la méthode de Gérard de Lairesse, ils se sont exercés à dessiner des ustensiles communs, des vases et des chandeliers, etc., on leur apprend à faire des yeux. Par rapport à l'ensemble de la figure, l'œil est toujours compris, comme le nez, la bouche, les oreilles, entre des lignes parallèles. Certains maîtres, sans s'arrêter à ce détail, l'un des plus difficiles à bien reproduire, procèdent du composé au simple et veulent qu'on place tout d'un coup dans l'ovale de la face les yeux, le nez, la bouche, etc. De la sorte, on arrive rapidement à exécuter des figures qui présentent des détails en harmonie avec les principaux contours de la tête. Dans les masses bien indiquées, on peut s'exercer tout à son aise à placer des études savantes et prononcées, mais il serait très difficile de composer une tête en ajustant les uns aux autres des yeux, des nez bien exécutés. Ainsi, il faudrait ne dessiner que des esquisses plus ou moins grossières avant de s'attacher à faire ressortir le modèle, à arrêter des contours. Les yeux sont plus éloquents que les autres parties du visage qui contribuent à exprimer les sentiments du cœur. Les passions qu'ils traduisent le plus particulièrement sont, le plaisir, la langueur, le dédain, la sévérité, la douceur, l'admiration et la colère; ils rendent aussi la joie et la tristesse, de concours avec la bouche et les sourcils. Les portraits surtout doivent s'attacher à bien peindre l'émail de l'œil, à comprendre tout ce qu'il peut exprimer. — Vandyck excellait à peindre les yeux, à leur donner un éclat plein d'assurance, de fierté et de noblesse. Ses beaux portraits portent dans leurs regards le sentiment et l'animation. A. F.

OEIL. Ce mot, employé dans le langage technique des architectes, s'applique à différentes espèces d'ouvertures ou fenêtres dont la forme ronde, ovale ou bombée, varie selon l'usage auquel on

les destine, ou l'emplacement qu'elles occupent. Le plus souvent elles sont pratiquées dans les combles d'un édifice, dans les dômes, les attiques, les entrecroisements, ou encore dans les reins d'une voûte. — Dans les monuments d'architecture grecque, on trouve de ces baies ou fenêtres circulaires que nous désignons aujourd'hui par le mot *œil*; toutefois, il faut remarquer que les anciens ne les employèrent qu'avec discernement et bon goût. D'ordinaire, on en voit au sommet de leurs édifices qui sont ainsi éclairés de haut en bas, d'une façon puissante, égale et harmonieuse. On peut citer en ce genre d'ouverture, celle que l'architecte Xénoclès pratiqua dans le comble du temple de Cérès à Eleusis, ou bien celle qui occupe le sommet de la voûte du panthéon d'Agrippa. Palladio a désigné plusieurs petits temples ouverts ainsi à leur faite. En Grèce, à Rome, à Pouzzol, existent des ruines de grandes et petites constructions telles que temples, palais, thermes, tombeaux, nymphées, salles circulaires dépendantes de vastes monuments, qui, selon toute apparence, recevaient le jour par des œils; Nous avons dans notre architecture moderne souvent reproduit avec succès cet élégant et ingénieux moyen de distribuer la lumière. Beaucoup de chapelles, la grande salle du palais de la chambre élective, la halle aux blés, en fournissent des exemples. Le système architectural de la renaissance prodigua les *œils* dans les attiques, et même dans les parties inférieures des façades, comme motifs à ornements riches et gracieux. Plus tard, on en fit un abus peu raisonnable dans le style contourné, prétentieux et fleuri du *xviii<sup>e</sup>* siècle. Nous allons énumérer les différents noms par lesquels on les désigne, et décrire leurs formes les plus usitées. — *L'œil de bœuf* est un petit jour circulaire pris dans une couverture pour éclairer un grenier, un faux comble, une mansarde ou un escalier en limaçon. Ce sont encore les petites lucarnes d'un dôme, comme celles du dôme de St-Pierre de Rome, où l'on

en compte 48 disposées en trois étages ; celles des dômes de l'Institut, de la Sorbonne, du Val-de-Grâce, des Invalides, etc. Dans ce cas, l'œil de bœuf, rond ou ovale, s'accompagne d'ornements, de moulures, de plinthes, de guirlandes, de consoles, comme les niches de bustes. — *L'œil de dôme* est quelquefois de très grande dimension ; les anciens en firent un fréquent usage dans leurs habitations particulières ou leurs temples ; il se place, comme nous l'avons dit, au point central des dômes. Dans les dômes modernes, il est recouvert le plus souvent d'une lanterne. — *L'œil de volute* est le petit cercle décrit au milieu de la volute du chapiteau ionique servant à déterminer les treize centres par le moyen desquels on trace ses circonvolutions. — *Oeil de pont* (en architecture hydraulique), est le nom que prennent certaines ouvertures rondes pratiquées au-dessus des piles d'un pont, au-dessus des avant et arrière-bercs et dans les reins des arches, soit pour leur donner un air de légèreté et en même temps plus de solidité, soit pour faciliter l'écoulement des eaux pendant les crues et les inondations : on voit de ces ouvertures au pont neuf de la ville de Toulouse, au pont de Bordeaux, et à quelques ponts sur l'Arno, à Florence.

A. FILLIEX.

OEIL-DE-BŒUF, dans le palais de Versailles, la noble demeure de Louis XIV, sauvé de sa ruine avec tant de persévérance et de bonheur par le roi Louis-Philippe I<sup>er</sup>. Avant d'entrer dans cette chambre où mourut le grand roi, vous vous trouvez dans une vaste salle sans fenêtre, éclairée par un *œil-de-bœuf*. Cette salle d'attente s'appelait en effet et s'appelle encore *l'œil-de-bœuf*. Tout le xviii<sup>e</sup> siècle, dans le plus pompeux appareil, a passé par cette salle. Là, dans une attente respectueuse, se tenaient les plus grands génies et les plus grands courages de cette époque, la plus belle de l'esprit humain. Turenne et Racine, Bossuet et le grand Condé, Molière et Fénelon, ont fait antichambre dans *l'œil-de-bœuf*. Ils se tenaient à cette porte qui les séparait

du grand roi. *L'œil-de-bœuf* annonce dignement la chambre de Louis XIV. Le plafond est de Van der Meulen ; sur les murs sont représentés les enfants de Louis XIV. Je ne sais quelle imposante majesté se fait sentir dans tout cet appareil de la grandeur royale. Quelle histoire et quelle belle histoire, touchante et terrible, religieuse et galante, sévère et folle, on écrirait sous ce titre : *Histoire de l'œil de bœuf*. J. JANIN.

OEILLADE. « *L'œillade*, dit le Dictionnaire de l'Académie, qui cette fois déroge à ses habitudes en donnant une bonne définition, est un coup d'œil ou un regard jeté comme furtivement, avec dessein et avec une expression marquée. » Or, le coup d'œil est un regard fugitif ou jeté comme en passant ; le regard est l'action de la vue qui se porte sur l'objet qu'on veut voir. — Dans l'œillade, il y a toujours une intention, un intérêt visible ; elle est amoureuse, animée, jalouse, favorable, etc. On donne un coup d'œil pour voir en gros ; on jette un coup d'œil à dessein ou par hasard, et il y a des coups d'œil d'une grande énergie. Les regards se portant, se jettant, se lançant, se fixent sur les objets ; ils sont, comme nous l'avons dit, l'action propre de la vue. L'œillade est oblique, dissimulée dans son allure ; le coup d'œil est franc dans la sienne, et il affiche sans façon la fierté, le mépris. Le regard, lui, prend indifféremment toute sorte de caractères, et on le voit tour à tour compatissant et dur, bienveillant et colère. L'intelligence qu'ils veulent cacher, les amants la trahissent par des œillades. Telle personne qui ne pense pas à ce qu'elle dit ne comprend pas toujours un coup d'œil d'avis. Le regard, la manière de regarder propre à chacun, suffit au physionomiste pour lui révéler tous les caractères. — *Oëillade* ne s'emploie qu'au propre et dans le style familier. Dans le style soutenu, il faut dire *coup d'œil* pour *œillade*, et *coup d'œil*, comme regard, son acception figurée. X. X.

OEILLET (*dianthus*), plante de la *décandrie digynie*, de la famille des

*caryophyllées*. Ce genre, qui renferme une soixantaine d'espèces, fournit plusieurs belles fleurs à nos jardins : 1° *l'œillet des fleuristes, des jardins* (*D. caryophyllus*), à racines vivaces et fibreuses, à tige élevée d'un à deux pieds, noueuse, branchue et glabre ; à feuilles amplexicaules, linéaires, lancéolées, glabres, scabieuses à la base ; à fleurs grandes et portées sur de longs pédoncules axillaires, est originaire du midi de l'Europe ; ses fleurs, simples et rouges primitivement, deviennent doubles par la culture et revêtent une foule de nuances. — Ses variétés, si multipliées, ont été rapportées à quatre classes principales : *l'œillet flamand, l'œillet jaune, le prolifère* et *l'œillet à ratafia* : dans chacune de ces grandes divisions rentrent les *piquetés*, les *panachés*, les *unicolores, bicolores, tricolores*, etc. Enfin, chacune des variétés a encore reçu un nom particulier ; mais ces détails de nomenclature ne peuvent trouver place que dans les traités spéciaux. — Une terre substantielle, pourvue d'un bon terreau de plante, est ce qui convient le mieux à leur culture ; l'engrais d'ailleurs doit être plus ou moins chaud, selon le pays, l'exposition et la nature du terrain. — Ces fleurs poussent de semis, de boutures et de marcottes. Les semis se font en plein air ou sous châssis, en terrine ou en caisse, vers le mois d'avril ; la semence, déposée sur une surface unie et meuble, doit être recouverte d'une couche de terre d'une ligne environ ; quelques légers arrosages, répétés selon le besoin, amènent le plant à terme. Mais, aussitôt qu'il est levé, il demande tous les soins du jardinier ; car les mauvaises herbes peuvent l'étouffer, les limaces et les cloportes le dévorer ; enfin, les variations brusques de température et les pluies trop long-temps prolongées le détruire. — L'œillet repiqué exige encore une grande surveillance. Trop d'humidité livre les racines à la pourriture, un abri de paillassons les en préserve ; les alternatives du chaud et du froid, du sec et de l'humide au printemps, donnent lieu au *blanc*, mala-

die qui exige une transplantation et un changement de terre. La gale provient encore des mêmes causes et cesse avec elles ; les limaces, les pucerons et les fourmis, qui viennent après ces derniers, doivent être éloignés. Les perce-oreilles, pénétrant au fond du calice, vont y porter la destruction. — Les premières *marcottes* (v.) se font à l'époque de la fleur. Les boutures, coupées sur un nœud un mois avant le temps des marcottes, se plantent à trois pouces environ de distance, dans de la terre préparée comme pour les semis, après avoir été fendues d'une incision cruciale ; recouvertes d'une cloche ou d'un châssis, elles restent à l'ombre et fraîches jusqu'à ce qu'elles commencent à pousser. On leur redonne ensuite l'air et la lumière par degrés. Le levant et le midi sont les meilleures expositions pour l'éducation des œillets. — 2° *L'œillet à bois* (*D. lignosus*) ne diffère du précédent que par ses dimensions plus grandes et ses tiges ligneuses. — 3° *L'œillet barbu, bouquet parfait* (*D. barbatus*), doit son nom vulgaire à la disposition de ses fleurs ; il se double facilement. 4° *L'œillet de poète* (*D. hispanicus*), naturel à l'Espagne, n'est guère qu'une variété du précédent. 5° *L'œillet des chartreux* (*D. carthusianorum*), à souche rameuse, à tige haute d'un pied, simple et grêle, à feuilles linéaires, glabres ; à fleurs réunies en tête, avec deux bractées lancéolées très pointues ; à fleurs pourpres ou blanches, forme avec les deux espèces précédentes un ornement remarquable par la beauté et la variété des couleurs ; les plates-bandes du Luxembourg en sont de beaux modèles. 6° *L'œillet mignonnette, mignardise, de plume* (*D. plumarius*), moins élevé que les précédents, a les racines vivaces, les tiges couchées à leur base, noueuses, les feuilles opposées amplexicaules, glauques, les fleurs odorantes, à pétales très découpés. On en compte un grand nombre de variétés qui doublent très facilement, de couleur blanche ou rose, avec une couronne intérieure pourpre ou brunâtre ; il est fort beau en touf-



fes et en bordures, et répand une odeur délicieuse. 7° *L'aillet en gazon* est encore une jolie fleur d'un pourpre violet, abondant aux Pyrénées et sur le Mont-d'Or. 8° *L'aillet de la Chine*, originaire de la Chine, et transporté en France sous Louis XV, est bisannuel lorsque l'hiver est doux. 9° *L'aillet prolifère* et *l'aillet velu* sont deux espèces moins cultivées : la première se rencontre sur les pelouses sèches, le second dans les bois et les buissons ; tous les deux fleurissent en été.

OILLET, trou de forme circulaire, entouré de soie, de fil ou de cordonnet, que l'on pratique dans les tissus de soie, de toile ou de laine pour y passer un lacet, une aiguillette, un cordon, etc.

P. GAUBERT.

OEILLETTE, nom vulgaire du pavot cultivé (v. PAVOT).

OERSTED (JEAN-CHRISTIAN), professeur de physique à l'université de Copenhague, conseiller d'état titulaire, directeur de l'école Polytechnique de cette capitale, commandeur de l'ordre de Dannebrog, naquit le 14 août 1777, à Rodkiöbing, dans l'île Langeland, où son père était pharmacien. Dès sa jeunesse, il se distingua par son ardeur pour l'étude, et il ne tarda pas, lorsqu'il fut arrivé à l'université, d'attirer l'attention des professeurs. Il fut plusieurs fois couronné. En 1800, il était déjà pharmacien-adjoint de la faculté de médecine. Depuis 1801 jusqu'en 1803, il fit plusieurs voyages en Allemagne et en France, et séjourna même un an à Paris. A son retour, il ouvrit des cours de physique qui furent très fréquentés ; en 1806, il était déjà professeur de l'université. En 1812 et 1813, il visita de nouveau les pays étrangers, et publia à Berlin un ouvrage connu sous le titre de *Recherches sur l'identité des forces électriques et chimiques*, qu'il traduisit ensuite à Paris, avec Marcel de Serres. A son retour, il publia *Tentamen nomenclaturæ chemicæ omnibus linguis scandinavico-germanicis communis* (1815). En 1822 et 1823, il entreprit un nouveau voyage en Angleterre et en Écosse. De retour dans

sa patrie, il fonda une société pour propager la chimie et la physique dans toutes les provinces du Danemarck. Cette société a des correspondants qui enseignent ces sciences dans les différentes villes. En 1829, il fut nommé directeur de l'école Polytechnique, à la formation de laquelle il contribua efficacement. Sa découverte de l'électro-magnétisme a sur tout fait sa réputation. Il l'a publiée dans un écrit intitulé *Experimenta circa effecaciam conflictus electrici in aciem magneticam*. — Son frère, André-Sandoe OERSTED, le plus grand jurisconsulte du Danemarck, est né le 21 décembre 1778. Il est procureur-général, et a assisté en qualité de commissaire du roi à la première assemblée des états à Roskild. Il a publié plusieurs ouvrages de jurisprudence. Ces deux frères, également célèbres dans leur spécialité, comptent au nombre des hommes les plus remarquables de leur pays et de leur époque. L'importance de leurs travaux a attiré sur eux l'attention de tous les Danois, et même des savants européens. C. L.

OESOPHAGE (anatomie et pathologie). On appelle de ce nom un canal musculo-membraneux, qui s'étend depuis le pharynx jusqu'à l'estomac. C'est le conduit par lequel les substances alimentaires, brisées et triturées dans la bouche, descendent pour être dissoutes et métamorphosées en une matière assimilable aux divers tissus dont le corps humain, comme celui de plusieurs animaux, est composé. Dans l'accomplissement de cette fonction, l'œsophage ne remplit point un rôle passif, ainsi qu'on pourrait le croire ; il favorise par des mouvements compressifs le passage du bol alimentaire, qui ne chemine pas par son seul poids ; aussi est-il doté de nerfs nombreux, et une large mesure d'irritabilité le rend passible de diverses affections que nous devons exposer rapidement, afin de faire comprendre l'importance de quelques attentions hygiéniques. Une de ces affections est communément causée par la présence d'un corps étranger dans cette voie, et ordinairement par des fragments de

matériaux alibiles. Plusieurs individus de notre espèce, mangent gloutonnement ainsi que les loups. Des quartiers de fruits, des morceaux de pain ou de viande, avalés précipitamment, s'engorgent, s'arrêtent dans le tube œsophagien et le distendent outre mesure; d'autres fois, ce sont des arêtes de poissons, des portions d'os qui le déchirent ou le perforent. Alors éclatent des accidents plus ou moins graves : d'abord des douleurs vives, des spasmes, des convulsions, des suffocations; ensuite l'inflammation avec ses résultats locaux et généraux; enfin la mort peut être le terme de souffrances extrêmes. — Des substances âcres, brûlantes, et quelquefois des acides minéraux, avalés involontairement ou comme moyen de suicide, sont encore au nombre des causes qui déterminent des affections graves dans la partie qui nous occupe. L'irritation et l'inflammation de l'œsophage, appelées *œsophagites*, surviennent aussi sans être causées par les corps étrangers que nous venons d'indiquer; elles peuvent être produites par l'action trop vive et trop longuement prolongée du froid de l'atmosphère ou des boissons; on l'appelle alors *angine œsophagienne*; elles se joignent fréquemment aux inflammations gutturales qui accompagnent la première période de la scarlatine, de la rougeole et de la variole; elles éclatent encore dans l'hydrophobie, et avec tant d'énergie qu'elles semblent être le principal moteur de cette épouvantable maladie. L'œsophagite, qui se divise en aiguë et en chronique, se lie encore avec la gastrite, dont les nuances sont si variées, et telle est la source fréquente de la dysphagie, ou difficulté d'avaler, soit les liquides, soit les solides, et du pyrosis, sensation de chaleur âcre et brûlante qu'on perçoit dans la gorge, et qui est ordinairement accompagnée d'une abondante sécrétion de salive. Dans l'hystérie, comme dans quelques cas d'entéro-gastrite, surtout dans la nuance appelée *hypochondrie*, on perçoit dans l'œsophage la sensation d'une boule qui semble remonter vers la gorge,

La contiguïté des blessures, des tumeurs sur le col, peut aussi affecter l'œsophage et produire l'ouverture ou l'occlusion de ce passage important. A cette liste de causes, il faut encore ajouter différents vices de conformation qui rappellent ceux du rectum; car, par une étrange loi de nature, la première et la dernière des voies alimentaires ont entre elles une grande analogie. — Les affections de l'œsophage se décèlent habituellement par une augmentation de chaleur qu'on éprouve dans ce conduit, ainsi que par un sentiment de douleur, principalement durant le trajet des aliments, et surtout par la dysphagie; mais les signes sont quelquefois obscurs: la douleur, au lieu d'être perçue directement sur l'organe affecté, éclate dans le pharynx, sur la nuque ou entre les épaules. — L'art chirurgical offre des ressources auxquelles on doit s'empres- ser de recourir dans ces affections. Il est urgent d'enlever aussitôt que possible les corps étrangers engagés et arrêtés dans l'œsophage: à cet effet, on tente de les extraire, soit avec les doigts, soit avec des pinces, soit avec une balle armée d'une éponge. M. Beniquet a soumis récemment à l'académie des sciences un instrument propre à opérer cette extraction: c'est une sonde fine, portant à son extrémité une vessie de baudruche qu'on fait glisser, étant vide, derrière le corps étranger, tandis qu'on en introduit une autre en devant plus volumineuse; cette introduction étant pratiquée, on distend les vessies en les soufflant; la postérieure sert à ramener au dehors le corps étranger, tandis que la dernière sert à élargir le conduit et à le protéger. Dans les cas extrêmes, on ne doit pas balancer à ouvrir extérieurement l'œsophage, afin d'extraire le corps engagé: cette opération, appelée *œsophagotomie*, est moins dangereuse que l'ouverture des voies aériennes, et, d'ailleurs, c'est l'unique ressource en certaines occurrences pour conserver la vie. — Les dangers auxquels la glotonnerie nous expose peuvent nous en garantir par la crainte; les cas où l'affection de l'œ-

soplage est produite par les autres causes indiquées exigent l'intervention d'un médecin digne de ce nom ; la fréquente liaison de l'œsophagite avec la gastrite montre combien il est dangereux de la combattre par les remèdes des charlatans, ainsi que par les substances irritantes qu'on appelle si improprement *remèdes antispasmodiques*. CHABONNIER.

**OESTRUE** (*æstrus*). On appelle ainsi un genre d'insectes de l'ordre des *diptères* et de la famille des *muscides* de Latreille, ayant pour caractères trois tubercules à la place des deux palpes et de la trompe. Ces insectes ressemblent beaucoup à nos mouches, mais leur corps est très velu et coloré plus ou moins de jaune, de fauve et de noir ; leur tête, arrondie, membraneuse et vésiculeuse en devant, est sans trompe apparente ; l'endroit qui répond à la bouche est fermé par une membrane sur laquelle se remarquent trois tubercules. L'existence d'un suçoir retiré entre des lèvres réunies et percées d'un trou, admise par Fabricius, n'a pas été confirmée par des observations postérieures. Les antennes sont courtes, insérées sur le milieu du front, chacune dans une cavité ; elles sont à palette ; le dernier article est presque globuleux et a une soie latérale, simple. Les ailes sont grandes, placées horizontalement, écartées, triangulaires ; les cuillerons sont grands et les pattes n'ont pas d'éperons. — Ces insectes ne vivent pas long-temps sous leur dernière forme, et, presque aussitôt après avoir quitté leur dépouille de nymphe, ils s'accouplent. Les femelles, après l'accouplement, déposent leurs œufs, les unes sous la peau des bêtes à cornes, les autres dans le nez des moutons ou dans le fondement des chevaux. On trouve aussi de leurs larves dans la tête des cerfs, près de la racine de la langue. — L'œstre des bœufs (*æstrus bovis*) a le corselet jaune avec une bande noire au milieu ; l'abdomen fauve avec le dernier anneau et le bord des autres noirs ; les ailes blanches, avec une large bande brune au milieu, et trois petits points de même couleur à l'extrémité. Les femelles de cette

espèce sont pourvues d'une sorte de tarière très composée, qui leur sert à percer le cuir épais des bestiaux ; elles ont le corps si rempli d'œufs qu'une seule suffit pour infecter tout le bétail d'un grand canton. Souvent une de ces femelles fait au même animal un assez grand nombre de petites plaies, et dépose un œuf dans chacune ; l'œuf, étant couvé par la chaleur de l'animal, ne tarde pas à éclore, et la larve qui en sort vit et croît dans cette plaie, où elle est à l'abri des injures de l'air, et où elle trouve des aliments en abondance. Il est très facile, à certaines époques, de reconnaître les endroits du corps des animaux qui servent de séjour à ces larves, parce que, au-dessus de chacune d'elles, il se lève une tumeur qui croît à mesure que la larve grandit. Avant l'hiver, ces tumeurs sont à peine sensibles ; mais, à la fin du printemps, il en est qui atteignent un ponce d'élévation et quinze à seize lignes de diamètre. Les jeunes vaches et les jeunes bœufs sont particulièrement attaqués ; les uns n'ont que trois ou quatre tumeurs, d'autres en ont trente et quarante. Elles sont ordinairement placées près de l'épine du dos, aux environs des cuisses et des épaules, et souvent si rapprochées qu'elles se touchent. Chose remarquable ! on n'en voit qu'aux vaches qui paissent dans les bois ; celles qui vivent ordinairement dans les prairies en sont exemptes. — Les larves de ces œstres sont sans pattes, et leur corps est aplati ; elles ont sur les bords de leurs anneaux des épines plates triangulaires, dont les pointes sont dirigées, les unes vers la tête, les autres vers l'extrémité du corps, et elles s'en servent pour se fixer et changer de place, en les appuyant contre les parois de la cavité qu'elles habitent. Une autre utilité peut être assignée à ces épines, qui font l'office de pattes ; leur frottement peut irriter la plaie, y causer un épanchement de suc et une suppuration nécessaire à la larve ; car elle ne se nourrit que du pus qui est au fond de la plaie. — La larve ne subit point sa métamorphose dans la plaie où

elle a vécu ; dès qu'elle a pris son accroissement, elle en sort à reculons, par une ouverture qui y a toujours existé, roule sur le corps de l'animal, tombe à terre, et va chercher dans le gazon un endroit où elle puisse se changer en nymphe. Ordinairement, c'est sous une pierre qu'elle se retire, et là, elle se tient tranquille ; peu à peu, sa peau, qui est molle, se durcit, et, au bout de vingt-quatre heures, elle a déjà une certaine consistance ; pendant ce temps, les auneaux s'effacent ; le corps de l'insecte se détache en tout ou en partie de cette peau, qui devient une coque égale, pour l'épaisseur et la solidité, à du maroquin ; la larve passe à l'état de nymphe sous sa coque, et l'insecte parfait en sort en détachant une pièce triangulaire qui se trouve à sa partie supérieure. — L'œstre des moutons (*æstrus ovis*) est un peu plus petit que les autres ; son corps est d'un brun noirâtre, mélangé et ponctué d'un blanc qui paraît brillant ; les ailes sont ponctuéées. Cette espèce place ses œufs dans les sinus frontaux des moutons, ce qui leur occasionne des vertiges, et quelquefois même la mort. — Quant à l'œstre du fondement des chevaux (*æstrus equi*), il a environ cinq lignes de long, le corselet ferrugineux, l'abdomen noir avec des poils jaunes, les ailes sans taches. Sa larve vit dans les intestins des chevaux. — Entre les larves des tumeurs des bœufs et les larves de ces deux dernières espèces, il existe une légère différence. Celles-ci ont deux crochets qui leur servent à se cramponner dans les intestins et dans la cavité du nez, et qui empêchent également qu'elles ne soient poussées au dehors par les matières qui passent dans ces endroits. Quand elles ont pris leur accroissement, elles sortent de leur retraite et subissent leur métamorphose dans les mêmes lieux et de la même manière que les larves des tumeurs des bœufs. Elles restent environ un mois sous la forme de nymphe, et deviennent ensuite insectes parfaits. Quoique des observations de plusieurs années aient fait croire à Réaumur que les che-

vaux qui nourrissent de ces larves se portent aussi bien que les autres, la cause de certaines maladies épidémiques, qui entraînent un grand nombre de ces animaux, ne leur en est pas moins attribuée. — On trouve dans les *Actes de la société linnéenne de Londres* un mémoire fort intéressant sur ces insectes. ISID. GAUJAC.

OEUF (lat. *ovum*). On désigne sous ce nom un corps qui se forme dans les ovaires des femelles des animaux : la fécondation qui a lieu par le rapprochement médiat ou immédiat du mâle y développe les éléments cachés d'un être semblable à celui qui le porte. *OEufs de poule, œufs de serpent, œufs de carpe, etc.* Tout œuf qui n'a pas reçu l'influence de la liqueur séminale est arrêté dans son développement, quelles que soient d'ailleurs les circonstances extérieures au milieu desquelles il se trouve. — *OEuf humain* est la *vésicule membraneuse*, de forme sphéroïdale, remplie d'un fluide au milieu duquel l'embryon se développe. Nous en verrons plus bas la composition. — *OEuf*, nom donné à l'ovule et aux différentes espèces du genre *oursin*. — *OEuf-à-l'encre*, l'agaric atramentaire. — *OEuf-marin*, l'oursin esculent. — *OEuf-papyracé*, coquille, l'ovule gibbeuse. — *Petit-œuf*, agaric de taille naine, qui a la forme d'un œuf. — *OEuf-de-van-neau*, coquille du genre bulle, etc. Le mot *œuf* est encore appliqué dans un sens figuré à différents objets qui en offrent la forme : ainsi, dans les moulins à sucre, on appelle *œuf* le bout du pivot du grand tambour. — On dit proverbialement : plein comme un *œuf* ; et d'un homme qui a confié toutes ses ressources aux ébauches d'une seule entreprise : il a mis tous ses *œufs* dans un panier. — Des considérations sur les œufs des oiseaux sont les seules qui puissent trouver place ici. Ces œufs, sous une enveloppe calcaire, renferment plusieurs membranes qui contiennent une liqueur albumineuse, transparente (le *blanc*), au milieu de laquelle est suspendu un globe de couleur jaune, de nuance variée (le *jaune*) ; sur ce globe est une tache gélatineuse-

avec des irradiations blanchâtres (la *ci-catricule*) ; tel est le corps qui aura besoin d'une chaleur de quelques semaines pour produire un oiseau (*v. Incubation*). Mais les  $\frac{3}{4}$  environ des œufs pondus par nos oiseaux domestiques sont enlevés à l'incubation et livrés à la consommation. Les œufs, en effet, sont un aliment agréable : ceux d'oie, de dinde, de cane, de pintade et de poule commune sont une ressource immense, mais trop négligée dans les fermes ; ils diffèrent les uns des autres pour la grosseur, la couleur et la qualité : 1° *L'œuf d'oie*, le plus gros, blanc, est inférieur en qualité : dans les pays où on élève des oies, il présente cependant un bénéfice considérable ; 2° *l'œuf de dinde*, un peu moins gros que le précédent, à coquille moins nuaie, parsemée de petits points rougeâtres mêlés de jaune, est d'un goût plus agréable ; 3° *l'œuf de cane*, à coquille plus lisse, plus mince, plus arrondie, est d'une couleur verdâtre, ou blanc-terne ; son jaune est plus gros et plus foncé que celui des autres œufs ; son blanc acquiert par la cuisson une consistance de colle transparente ; 4° *l'œuf de pintade*, le plus petit de tous ceux que nous considérons, a la coque épaisse et dure, de couleur de chair ; le jaune est proportionnellement plus considérable que le blanc ; 5° *l'œuf de poule* est l'œuf par excellence, le seul à peu près de quelque importance commerciale. Un excellent travail de M. le comte Legrand, inséré dans le *Journal de la société de statistique universelle*, nous montre toute l'attention qu'il mérite sous ce rapport. • En 1831, les produits de l'exportation se sont élevés à 3,239,431 francs ; en 1832 à 3,618,622 francs ; en 1833 à 3,666,728 francs ; en 1834 à 3,912,185 francs ; en 1835 à 3,829,284. • Maintenant, si l'on veut connaître le nombre d'œufs recueillis en France, on peut l'établir approximativement. D'après les états officiels, la consommation à Paris est en nombre général de 101,159,399 œufs, ce qui, d'après la population, donne à chaque individu 115 œufs  $\frac{1}{2}$ . En établissant une proportion

double pour chaque individu dans le reste de la France, on obtient :

|                                    |               |
|------------------------------------|---------------|
| 1° pour Paris. . . . .             | 101,159,399   |
| 2° pour le reste de la Fr. . . . . | 7,130,000,000 |
| 3° pour l'exportation. . . . .     | 76,585,680    |
| 4° pour l'incubation. . . . .      | 73,077,450    |

d'où l'on trouve pour le

total général des œufs

de la France. . . . . 7,380,822,529

— Les causes qui nous paraissent agir sur le volume des œufs sont : 1° l'âge : ceux de la première ponte se présentent toujours plus petits ; une poule n'est dans tout son produit qu'à la deuxième année ; 2° la race a une influence réelle : la poule de Normandie donne des œufs plus gros que celle de Picardie ; la poule russe, quoique plus forte de moitié, fait des œufs plus petits que ceux des deux précédentes. La quantité et la qualité de la nourriture, auxquelles on avait attribué à tort une influence sur le volume des œufs, en fait varier le nombre seulement : des poules bien nourries, avec une exposition convenable, un sol sec, pondent beaucoup plus que celles renfermées dans un lieu humide au nord, et alimentées faiblement. — Les œufs sont recherchés de toutes les classes de la société ; il est peu d'aliments dont l'assaisonnement et la préparation soient aussi variés : aussi, ce goût universel oblige d'en faire des approvisionnements pour l'hiver, temps où les poules pondent peu. Le moyen le plus sûr de les conserver long-temps frais est de les préserver du contact de l'air et des variations de la température : on atteint ce but en les mettant par couches dans le sable, la sciure de bois ou la petite paille. La cendre dans un baquet ou dans une barrique les conserve très bien aussi. — Les œufs servent aussi de médicament : le jaune, délayé dans de l'eau chaude et sucrée, forme ce qu'on appelle un *lait de poule*. Il entre dans des loocks, et devient l'intermédiaire de l'union des résines, soit sèches, soit liquides, avec les fluides aqueux. On en extrait, après lui avoir fait éprouver un certain degré de torréfaction, une huile recommandable dans plusieurs cir-

constances. Le blanc d'œuf est employé dans les collyres. Il a la propriété de clarifier les sirops, le petit-lait, les liqueurs vineuses, les boissons. Les coques, lavées, desséchées, porphyrisées, ont les mêmes vertus que les yeux d'écrevisse. — Les œufs sont aussi en usage dans les arts. Le jaune enlève les taches de graisse de dessus les habits. On peignait à l'œuf avant de peindre à l'huile. On fait encore avec le blanc un vernis pour les tableaux ; par le mélange du blanc d'œuf et de la chaux, on forme un excellent lut pour raccommoder les porcelaines, et pour assujettir le lut gras, qui réunit deux vaisseaux de rencontre. — L'abstinence du carême avait fait naître jadis l'usage de bénir le samedi-saint une grande quantité d'œufs mis en réserve pendant six semaines, et qu'on distribuait à ses amis le jour de Pâques. On les teignait en jaune, en violet et surtout en rouge : de là l'usage des œufs rouges ou des œufs de Pâques. Sous Louis XIV, et même sous Louis XV, on portait après la grand'messe du jour de Pâques des pyramides d'œufs peints en or dans le cabinet du roi, qui les distribuait à ses courtisans. — L'œuf humain, sur lequel nous avons promis quelques détails, étudié de dehors en dedans, présente trois membranes : 1<sup>o</sup> la membrane caduque (Hunter), chorion tomenteux (Haller), l'épichorion (Chaus sier), est la première ; 2<sup>o</sup> le chorion, endochorion de Dutrochet, épaisse et résistante d'abord, devient mince et transparente vers la fin de la gestation ; 3<sup>o</sup> l'amnios, qui vient ensuite, est la plus intérieure des membranes, et contient un liquide séreux, au milieu duquel se développe le fœtus. Une masse molle, spongieuse, formée par les vaisseaux du chorion, attache l'œuf à l'utérus : c'est le *placenta*. Il sert à établir entre la mère et son fruit une communication qui permet à ce dernier de puiser en elle les éléments propres à son accroissement. Le cordon ombilical se rend du placenta à l'abdomen de l'enfant ; il est formé de la veine et des artères ombilicales. Dans la longueur du cordon, entre le chorion et

l'amnios, sont situées deux membranes : l'*allantoïde* et la *vésicule ombilicale*. Le fœtus se développe au milieu de ce système organique (v. Fœtus, Embryon).

P. GAUSERT.

**ŒUVRE**, ce qui est fait, ce qui est produit par quelque agent, et qui subsiste après l'action : les œuvres de Dieu, les œuvres de la nature, les œuvres de la grâce ; l'homme est l'œuvre de Dieu ; l'œuvre de la création fut accomplie en six jours ; l'œuvre de la rédemption s'opéra sur la croix. — Dans le style soutenu, ce mot est quelquefois masculin. — On dit proverbialement, à l'œuvre on connaît l'ouvrier, pour exprimer que c'est par le mérite de l'ouvrage qu'on juge du mérite de celui qui l'a fait. X.

**ŒUVRE** (en droit), a diverses applications : œuvre nouvelle, main-d'œuvre, exécuter des hautes œuvres. — **Œuvre nouvelle**. Cette locution désigne tout fait qui peut être considéré comme un attentat à la propriété d'autrui, mais elle s'applique plus spécialement à tout ouvrage de main d'homme établi sur une portion de terrain dont la propriété est sujette à contestation. Lorsque les limites de deux champs ne sont pas bien précisées, chacun des propriétaires voisins n'en a pas moins une action pour préserver de toute atteinte l'étendue de sa propriété jusqu'à ses dernières limites, et même avant le bornage il peut se plaindre du trouble apporté à sa possession par les œuvres nouvelles qui pourraient lui porter préjudice. L'œuvre nouvelle rentre donc dans tous les faits qui donnent lieu aux actions possessoires, qui doivent être intentées dans l'année du trouble (v. Possession). — **Main-d'œuvre**, c'est le travail de l'ouvrier, ou façon qu'il donne à la chose mise en œuvre. Le prix de la main-d'œuvre doit être réglé de gré à gré, ou par experts lorsque les parties n'ont pas eu la précaution d'arrêter leurs conventions d'avance, ou que cela n'a pas été possible. A cet égard, tout ce qui se rapporte à la main-d'œuvre rentre dans la catégorie des contrats volontaires, et spécialement du bail

à *louage*. Mais il est une circonstance dans laquelle la main-d'œuvre est soumise à des règles toutes particulières, c'est lorsque l'ouvrier a mis en œuvre une matière qui ne lui appartenait pas : sur ce point, le code civil contient les dispositions suivantes, qui s'expliquent assez d'elles-mêmes. — Si un artisan ou une personne quelconque a employé une matière qui ne lui appartenait pas à former une chose d'une nouvelle espèce, soit que la matière puisse ou non reprendre sa première forme, celui qui en était le propriétaire a le droit de réclamer la chose qui en a été formée, en remboursant le prix de la main-d'œuvre (art. 570, c. civ.). Si cependant la main-d'œuvre était tellement importante qu'elle surpassât de beaucoup la valeur de la matière employée, l'industrie serait alors réputée la partie principale, et l'ouvrier aurait le droit de retenir la chose travaillée, en remboursant le prix de la matière au propriétaire (art. 571). — Lorsqu'une personne a employé en partie la matière qui lui appartenait, et en partie celle qui ne lui appartenait pas, à former une chose d'une espèce nouvelle, sans que ni l'une ni l'autre des deux matières soit entièrement détruite, mais de manière qu'elles ne puissent pas se séparer sans inconvénient, la chose est commune aux deux propriétaires, en raison, quant à l'un, de la matière qui lui appartenait, quant à l'autre, en raison à la fois, et de la matière qui lui appartenait, et du prix de sa main-d'œuvre (art. 572). — *Exécuteur des hautes œuvres*, dénomination légale adoptée par les décrets pour désigner l'officier chargé des exécutions de justice, communément appelé le *bourreau* (v.). On a voulu effacer ce que cette dernière dénomination avait d'odieux, et l'on a défendu, même sous une pénalité assez sévère, de l'employer ; mais l'usage, plus fort que la loi, a maintenu l'emploi du terme proscrit. *TEULET, a.*

*ŒUVRE DE MARÉE*, ou travail de marée. Dans un port, lorsque la mer est basse, on en profite pour travailler à tous les objets en construction ou à réparer, tels

que parties de quais, jetées, bâtiments échoués, etc., qui sont noyés à marée haute.

*ŒUVRES VIVES, Œuvres mortes*. D'après les règles de l'architecture navale, le corps d'un navire ne doit s'enfoncer dans l'eau que jusqu'à certaines limites, très petites dans leurs variations, déterminées par le calcul ; et lorsque le bâtiment complètement armé prend son assiette à la profondeur voulue, on appelle ligne de flottaison, et en général ligne d'eau, le grand contour décrit par la surface de la mer contre les faces de sa coque, qui se présente à l'œil comme coupée en deux portions : l'une, invisible par son immersion, devient les *œuvres vives* ou la carène ; l'autre, s'élevant hors de l'eau comme une muraille, se désigne sous le nom d'*œuvres mortes*. Les œuvres mortes sont percées à une élévation prudente au-dessus de la mer par des ouvertures, les unes d'agrément, comme les fenêtres, les autres d'utilité, comme les hublots, qui donnent de l'air dans les étages inférieurs, et les sabords pour les canons ; les œuvres vives, étant la partie vitale du navire, sont hermétiquement bouchées par des bordages qui deviennent plus épais à mesure qu'ils s'approchent de la quille. La moindre crevasse dans les œuvres vives produit une voie d'eau dangereuse lorsqu'elle en introduit une quantité plus grande que les pompes ne peuvent en retirer. Dans un combat où l'on tient à désenrayer son ennemi, on envoie des boulets dans sa mâture, afin de lui faire quelque avarie majeure qui l'oblige à se rendre à discrétion ; si on veut lui tuer des hommes, et le mettre hors d'état de combattre, on tire dans les œuvres mortes : c'est là que sont les batteries ; si enfin on veut le couler à fond, on pointe à la ligne de flottaison dans les œuvres vives, afin de déterminer plusieurs voies d'eau par les trouées des boulets. Hors le cas d'une bataille, les voies d'eau ne se déclarent guère dans un navire en bon état que par suite de chocs violents contre des corps durs et résistants ; la plus curieuse, sans contri-

dit, de toutes les voies d'eau de cette nature, est celle produite en 1828 par une balaine, qui, trois fois, se précipita furieuse contre les flancs d'un baleinier américain, et le coula : je ne donne point ce fait comme authentique, il m'a été raconté par un homme des États-Unis, et j'ai quelques raisons de douter de la véracité des marins de cette nation. A bord des vieux bâtimens, les voies d'eau se déclarent naturellement à travers les bordages pourris : ce sont les plus dangereuses et les plus difficiles à découvrir ; les charpentiers du port de Toulon en ont cherché vainement une de cette nature à bord de la goëlette *l'Estafette*, qui rentra pour la faire boucher cinq fois coup sur coup dans le bassin ; elle en sortit faisant toujours de l'eau, et appareilla peu de temps après ; on ne l'a pas revue depuis ; le directeur chargé des travaux du port en 1834 aurait pu prévenir ce malheur en la faisant désarmer. Le capitaine Cook, durant une de ses longues traversées dans le grand océan, se trouva dans un cas analogue à celui de *l'Estafette* : plusieurs voies d'eau s'étaient déclarées à l'avant de son navire, et les pompes ne pouvaient plus franchir : dans cette extrémité, son génie lui indiqua un moyen aussi simple qu'ingénieux pour le tirer d'affaire ; il fit couler extérieurement le long de son bâtiment vers la partie malade une grande voile paillassée d'étoupes ; la toile, retenue par les extrémités, se colla contre les fonds par l'effet de la pression de l'eau, et arrêta les voies. En 1830, le vaisseau la *Couronne* s'échoua sur la côte de Sicile ; il en fut retiré sans malheur apparent, et continua sa route ; arrivé à Toulon, on le mit au bassin : je laisse à penser quel fut l'étonnement des charpentiers en apercevant un quartier de roche gros comme une bombe engagé dans la membrure du vaisseau. Il avait été sauvé par cet expédient de la Providence. FONMARTIN DE LESPINASSE.

OEUVRE, en termes de joaillerie, signifie l'enchâssure d'une pierre, le chaton dans lequel une pierre est enchâssée : *L'œuvre* de ce diamant est fort délicate.

Un diamant qui est hors d'*œuvre*, hors de l'*œuvre*, c'est un diamant non encore monté, ou qui est sorti de sa sertissure.

OEUVRE, signifie aussi la fabrique d'une paroisse, le revenu affecté à la construction et à la réparation des bâtimens, à l'achat et à l'entretien des choses nécessaires au service divin. — Il se dit également du banc particulier que les marguilliers d'une paroisse occupent dans la nef de l'église. Il suffit d'ouvrir les histoires des anciennes constructions des églises, surtout en Italie, pour voir que ces grands ouvrages furent entrepris et exécutés par des corporations ou compagnies, qu'on appelait *magistri dell' opera*, les maîtres de l'ouvrage ou de l'*œuvre*. Ces grands édifices terminés avaient besoin d'être continuellement surveillés, réparés, entretenus. Des fonds plus ou moins considérables étaient affectés à cet entretien. L'administration de ces fonds, leur emploi, la police du lieu saint, et toutes les dépenses relatives au culte extérieur, continuèrent d'être dans les attributions des *maîtres de l'œuvre*, appelés depuis *fabriciens*. On leur donna une place d'honneur dans l'église ; et cet usage subsiste encore. Il paraît que le langage aura abrégé la dénomination. On aura dit : le banc des maîtres de l'*œuvre*, le banc de l'*œuvre*, et enfin l'*œuvre*. Ce banc d'honneur, où se placent les intendants de la fabrique, qu'on nomme aujourd'hui *marguilliers*, est devenu l'objet d'une décoration particulière dans certaines églises. On l'a souvent adossé à une cloison en bois plus ou moins ornée, on l'a décoré d'une espèce de dais ; enfin, on y a élevé des colonnes et ce simple banc primitif est devenu souvent une construction importante. L'*œuvre* de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, due à Le Brun, était une des plus belles de France.

OEUVRE, se dit souvent des productions de l'esprit, des ouvrages en prose et en vers, considérés relativement à celui qui en est l'auteur. Dans cette acception, il n'est usité qu'au pluriel, si ce



n'est en poésie : *œuvres* poétiques, morales, philosophiques, posthumes ; *œuvres* de Platon, d'Aristote, de Cicéron, de Saint-Thomas, de Corneille, de Racine, de Molière. — *Chef-d'œuvre*, ouvrage difficile que faisaient autrefois les ouvriers pour prouver leur capacité dans le métier où ils voulaient se faire passer maîtres. Il signifie figurément un ouvrage parfait ou très beau, en quelque genre que ce puisse être : Ce palais est un *chef-d'œuvre* d'architecture ; tous ces tableaux sont des *chefs-d'œuvre*. On dit par extension et familièrement : un *chef-d'œuvre* d'habileté, de malice, d'impertinence.

OEUVRE, se dit encore de toutes sortes d'actions morales, et particulièrement de celles qui ont rapport au salut : Chacun sera jugé selon ses *œuvres* ; la foi sans les *œuvres* est une foi morte. On entend par *œuvre pie* une œuvre de charité faite dans la vue de Dieu, et par *œuvre de surbrérogation* une bonne œuvre qu'on fait sans y être obligé.

OEUVRE, au masculin, signifie le recueil de toutes les estampes d'un même graveur : Avoir tout l'*œuvre* d'Albert Durer, de Callot, etc. Il se dit aussi des ouvrages des musiciens : Le premier, le second *œuvre* de tel compositeur.

OEUVRE, en métallurgie, se dit du plomb qui contient de l'argent. — En alchimie, le grand *œuvre*, c'était la pierre philosophale, l'art de fabriquer de l'or, la *benoîte*, qu'on a cherchée si longtemps sans la trouver.

OEUVRE s'emploie diversement dans plus d'une locution, en architecture : *Mettre en œuvre*, c'est employer une matière quelconque, lui donner par le travail, la place et la forme qu'elle doit avoir. Il se dit aussi au figuré. — *Dans œuvre* et *hors d'œuvre*. Le mot *œuvre*, synonyme d'*ouvrage*, se prenait autrefois d'une manière plus générale, dans la bâtisse, pour le bâtiment ou la fabrique. Les deux mots *dans œuvre* et *hors d'œuvre* s'appliquent aux mesures prises de l'intérieur ou de l'extérieur du bâtiment : Cet escalier est *dans œuvre*, on

l'a ménagé dans le corps de l'édifice ; il est *hors d'œuvre*, il est en saillie hors du bâtiment, hors de l'à-plomb des gros murs. La voûte de Saint-Eustache a 22 toises de haut *dans œuvre*, depuis le pavé jusqu'à la voûte. La façade du Louvre a 83 toises ; la cour *dans œuvre* en a seulement 63. — Par suite de cet usage, le mot *hors-d'œuvre* se dit de tout corps de bâtisse, de tout objet, de tout travail accessoire et étranger à l'ensemble, quel qu'il soit, du corps de l'objet ou du travail principal. Dans le langage figuré, il s'applique aux choses qui, étant dans un ouvrage de littérature ou d'art, ne font point partie essentielle du sujet, qu'on semble avoir ajoutées après coup, et qu'on pourrait retrancher sans nuire à l'ensemble : Cette description est un *hors-d'œuvre*. Il se dit encore de certains mets qu'on sert avec le potage : Les radis, le beurre, les olives, les anchois, etc., sont des *hors-d'œuvre*. — *Sous-œuvre* (Reprise en) se dit en bâtisse de l'opération par laquelle on rebâtit sous la partie supérieure d'une construction une construction nouvelle, soit qu'on veuille changer la disposition du rez-de-chaussée, soit que la partie inférieure de l'édifice dans ses fondations, et au-dessus du sol, menace ruine par l'effet d'un vice de construction, ou de la mauvaise qualité des matériaux. C'est ainsi qu'on a repris en *sous-œuvre*, et reconstruit dans l'église de l'Abbaye, à Paris, tous les piliers de la nef, dont les pierres, près de s'écrouler, menaçaient ruine de toute part. Cette opération de reprise en *sous-œuvre* a lieu par le moyen de forts étais, qu'on place de manière à supporter la construction supérieure sans qu'elle puisse éprouver ni tassement ni dérangement. On démolit alors la construction vicieuse, qu'il s'agit de remplacer, et on rebâtit jusqu'à ce qu'on arrive à la rejoindre à celle d'en haut, ce qui exige des soins, une exactitude et une précision extrêmes. — *A pied d'œuvre*, en maçonnerie, signifie à la proximité du bâtiment que l'on construit : Amener des matériaux *à pied d'œuvre*. E. G.

**OFFENSE**, injure de fait ou de paroles, affront, outrage, tort qu'on fait à quelqu'un en sa personne, en ses biens, en son honneur. Fléchier a dit : « Le prince, content de venger ses propres injures, laissait à Dieu le soin de la majesté de son nom et la poursuite de ses offenses ; » et Saint-Réal : « Des offenses qui ne mériteraient qu'un ressentiment ordinaire, si on les recevait de gens indifférents, sont des outrages mortels de la part de ce qu'on aime. — *Offense*, en style de dévotion, signifie *faute*, *péché* : *offense mortelle* ou *véniable*. Une des demandes de l'oraison dominicale est que Dieu nous pardonne nos *offenses* comme nous pardonnons à ceux qui nous ont *offensés*.

**OFFENSIF**, qui attaque, qui sert à attaquer. Il est corrélatif de *défensif*, et ne s'emploie guère que dans les locutions suivantes : *traité offensif*, *ligue offensive*, traité par lequel deux princes ou deux états s'obligent à entrer conjointement en guerre contre une autre prince ou un autre état ; *traité offensif et défensif*, *ligue offensive et défensive*, traité par lequel deux princes ou deux états conviennent de s'assister mutuellement, soit pour attaquer, soit pour se défendre ; *guerre offensive*, guerre dans laquelle on attaque l'ennemi, par opposition à *guerre défensive*, qui est celle par laquelle on ne fait que se défendre ; *armes offensives*, armes dont on se sert pour attaquer, par opposition à *armes défensives*, qui ne sont propres qu'à la défense. — *Offensive*, pris d'une manière absolue, signifie *attaque* : le général, après avoir été long-temps sur la *défensive*, a pris l'*offensive*.

**OFFERTE** (liturgie catholique), offrande, oblation, action du prêtre à l'autel lorsqu'il offre à Dieu, un peu avant la Préface, le pain et le vin qui doivent être consacrés. En Espagne, c'est la promesse de faire une bonne œuvre pendant un certain temps, afin d'obtenir de Dieu quelque bienfait spirituel ou temporel ; elle est différente du vœu, en ce qu'elle n'est point censée obliger sous peine de péché.

**OFFERTOIRE**, espèce d'antienne récitée par le prêtre, chantée par le chœur, ou jouée sur l'orgue dans le temps qu'on prépare le pain et le vin de la messe pour les offrir à Dieu, et que le peuple va à l'offrande. Autrefois, l'*offertoire* consistait en un psaume avec son antienne. Il est cependant douteux qu'on le chantât en entier. Saint Grégoire, dans son *Sacramentaire*, dit que, lorsqu'il en était temps, le pape regardait le chœur et faisait signe de cesser. Le père Le Brun, dans son *Explication des cérémonies de la messe*, a très bien décrit les divers changements qu'a éprouvés cette partie de la messe dans les différents siècles et les différentes églises. — On a encore nommé *offertoire* la nappe de toile dans laquelle les diacres recevaient les offrandes des fidèles. Harris soutient que c'était primitivement un morceau d'étoffe de soie ou de fin lin, dans lequel on recevait et enveloppait les offrandes de chaque église. E. G.

**OFFICE**. Dans son acception la plus générale, ce mot signifie les devoirs de la société civile. Ce sont ces devoirs sainement interprétés qui ont servi de thème au *Traité des offices* de Cicéron, et bel Évangile de la loi naturelle. Donc, l'idée propre d'*office* est d'obliger à rendre ces services dont la réciprocité peut seule affermir la paix entre les hommes, à faire une chose utile à la société ; *officium*, qui s'est dit pour *efficium*, du verbe *efficere*, faire. A cette idée essentielle, l'usage a rattaché, quoiqu'ans la moindre analogie, une foule d'autres significations que nous allons détailler par ordre.

**OFFICE** se disait autrefois de certains emplois, de certaines charges avec juridiction, et, comme le dit Loyseau, d'une dignité avec fonction publique : ainsi, il y avait des *offices* de président, de conseiller, de greffier, de procureur, de notaire. Les *offices* étaient *véniaux* et non *véniaux* : les premiers étaient vendus et aliénés par le roi, ils étaient réputés immeubles, et se désignaient en *domaniaux* et en *casuels*. On appelait *domaniaux* ceux qui avaient été démembrés d'un

domaine du roi , qui ne vaguaient point par la mort, et qui passaient aux héritiers comme une succession : tels étaient les greffes et les tabellionages. Les *offices casuels* au contraire étaient ceux dont l'*officier* était pourvu à vie, par des provisions du roi , et qui ne vaguaient point par la mort au profit de ce dernier, lorsque le pourvu mourait sans avoir résigné ou sans avoir payé la *pauvette* (v.), quand on la payait encore. En France , la vénalité des *offices* n'est pas fort ancienne. Ce fut Louis XII qui mit les charges dans le commerce, pour acquitter les dettes immenses de Charles VIII, son prédécesseur, et pour ne point charger le peuple de nouveaux impôts. François I<sup>er</sup> suivit le même système, et pratiqua ouvertement la vénalité des *offices*. Ce n'était au commencement qu'un prêt, mais le prêt n'était qu'un mot pour déguiser une vente effective. Le parlement, qui ne pouvait approuver cet ignoble trafic, faisait toujours prêter serment que l'on n'avait acheté son *office* ni directement ni indirectement; toutefois, on exceptait tacitement le prêt fait au roi pour être pourvu de l'*office*. — Ce ne fut qu'en 1597 que le parlement, ayant reconnu l'inutilité de ses oppositions, abolit le serment. — On a confondu souvent, mais à tort, *office* et *charge*; et en effet, tout *office* était une *charge*, mais toute *charge* n'était pas un *office*. Ainsi, les *charges* dans les parlements étaient de véritables *offices*; mais les places d'échevins, consuls et autres *charges* municipales n'étaient pas des *offices* en titre, quoique ce fussent des *charges*, parce que ceux qui les remplissaient ne les tenaient que pour un temps, sans autre titre que celui de leur élection, au lieu que les *offices* proprement dits étaient une qualité permanente, et prenaient aussi en conséquence le nom d'*états*. — L'*office de finance* était celui qui donnait pouvoir de manier et de recevoir les deniers du roi ou du public, à la charge d'en rendre compte. On appelait *office de ville* les charges dépendantes du bureau de la ville, établies pour faire la

police des ports et veiller aux marchandises. — *Office* se disait encore des charges de la maison du roi et des princes : les *offices* de la chambre, de la garde-robe, etc. Ces *offices*, au nombre de sept, se prenaient dans un sens plus particulier pour certaines fonctions qui étaient sous la juridiction et la direction du grand-maitre de la maison du roi. C'étaient alors choses de haute importance, fort recherchées de la gentilhommerie, qui préférait souvent cette domesticité dorée à la gloire bien plus honorable de continuer à rendre heureuse une obscure province. Dans l'*état de France*, le mot *office*, pris dans ce sens, est toujours du genre féminin. — Le *procureur d'office* ou le *procureur fiscal*, dans les juridictions seigneuriales, était celui qui remplissait les fonctions du ministère public. On disait aussi qu'un fermier, qu'un laboureur était *taxé d'office* quand la taille qu'il devait payer était réglée par l'intendant ou son subdélégué et non par les collecteurs. — De nos jours, en termes de palais, un juge informe d'*office* quand il informe sans en être requis et par le seul devoir de sa charge. L'avocat, l'expert nommé d'*office*, c'est l'avocat, l'expert nommé par le juge.

*OFFICE*. Dans les palais et les grands hôtels, on comprend sous ce nom l'ensemble de toutes les pièces qui forment ce qu'on appelle *département de la bouche*, comme cuisines, garde-manger, dépenses, sommelleries, salles du commun, etc. On désigne encore ainsi une pièce près de la salle à manger où l'on renferme tout ce qui dépend du service de la table et du dessert. Jadis, ce mot ne s'employait qu'au pluriel, et il était du genre féminin. AMÉLIE DE ST-MAURIS.

*OFFICE*, en droit canonique, était autrefois un bénéfice sans juridiction. On appelait *offices claustraux* ceux qu'on donnait à des religieux pour soin de l'infirmerie, de la sacristie, de la pannetierie, du cellier, des aumônes, etc., *præfecturæ claustrales*. A ces titres étaient annexés certains revenus; mais, dans la suite, ils furent, pour la plupart, réunis

aux menses des abbayes qui étaient en congrégation. L'office de grand-veneur de l'abbé de Saint-Denis était un *office claustral*. Dans les pays où règne l'*inquisition* (v.), on appelle *saint office* (*munus fidei quesitorum*), le tribunal de cette justice.

**OFFICE DIVIN.** Ce sont les prières publiques de l'église que les fidèles font en commun pour louer Dieu, le remercier de ses bienfaits, et lui présenter leurs vœux. L'office divin a été aussi nommé *liturgie*. — Saint Paul recommande aux fidèles de s'exciter et de s'édifier les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels. Jésus-Christ, selon saint Matthieu, après sa dernière cène, dit un hymne avec ses apôtres. Plin le jeune a écrit que les chrétiens, dans leurs assemblées, adressaient des louanges à Jésus-Christ comme à un Dieu. Dans le concile d'Antioche, tenu en 252, le chant des psaumes, introduit déjà dans l'église, est attribué à saint Ignace, disciple des apôtres. Saint Justin, saint Clément d'Alexandrie, Origène, saint Basile, saint Épiphane, et d'autres Pères, parlent de l'*office* ou de la prière publique de l'église. Saint Augustin assure que l'*office divin* n'a été établi par aucune loi ecclésiastique, mais par l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres. Saint Jérôme, à la prière du pape Damas, distribua les psaumes, les évangiles et les épîtres dans l'ordre où ils sont. Les papes Grégoire et Gélase y joignirent les oraisons, les répons, les versets. Saint Ambroise y ajouta les graduels, les traits et l'*Alleluia*, comme le prouvent Durandus et le cardinal Bona; mais ces grands hommes ne sont pas les premiers auteurs de l'office divin, le fond existait avant eux : cet office fut une des principales occupations des premiers moines, aussi bien que des clercs. — Plusieurs conciles tenus dans les Gaules, celui d'Agde, le deuxième de Tours, le second d'Orléans, règlent l'ordre et les heures de l'office, et prononcent des peines contre les ecclésiastiques qui manqueront d'y assister ou de le réciter. Il en a été de mê-

me des conciles d'Espagne. La distribution de l'office en différentes heures du jour et de la nuit a été partout à peu près la même; elle subsiste encore chez les différentes sectes de chrétiens orientaux, séparées de l'église romaine depuis le v<sup>e</sup> et le vi<sup>e</sup> siècle. — Cassien dit que, dans les monastères des Gaules, on partageait l'office en quatre heures : prime, tierce, sexte et none, et que la nuit qui précède le dimanche on chantait des psaumes et des leçons. Déjà, dans les *Constitutions apostoliques*, il est ordonné aux fidèles de prier le matin à l'heure de tierce, de sexte, de none et au chant du coq. Saint Benoît, qui composa sa règle au vi<sup>e</sup> siècle, entre dans de curieux détails sur les psaumes, les leçons, les oraisons qui doivent composer chaque partie de l'office. — La célébration de l'office varie chaque jour, selon le degré de solennité du dimanche, de la fête, du mystère ou du saint. On distingue des offices solennels majeurs, solennels mineurs, doubles, semi-doubles, simples, etc. Quand Rome canonise un saint personnage, on lui assigne un office propre, ou tiré du commun des martyrs, des pontifes, des confesseurs, des vierges. — Jadis, dans tout l'ordre de Saint-Benoît, l'office de Marie se disait tous les jours. Le pape Urbain II, au quatrième concile de Clermont tenu en 1095, avait obligé tous les ecclésiastiques à le réciter pour obtenir de Dieu l'heureux succès de la croisade. Les chartreux disaient l'office des morts tous les jours, hors les fêtes. — L'église impose à tous les clercs qui sont dans les ordres sacrés l'obligation de réciter l'office divin ou le bréviaire tous les jours; ils ne peuvent s'en dispenser en tout ou en partie sans pécher grièvement, excepté dans le cas de maladie, ou pour quelques motifs graves. Dans l'office public, dit l'abbé Fleury, chacun doit se conformer à l'usage de l'église dans laquelle il chante. Ceux qui le récitent en particulier ne sont pas aussi strictement obligés d'observer les heures et les postures du chœur; il suffit, à la rigueur, de réciter l'office entier dans les 24 heures; il vaut mieux

anticiper que retarder : ainsi, il est permis de dire dès le matin toutes les petites heures, les vêpres après midi, et les matines du lendemain dès 4 heures du soir. Chacun doit réciter le bréviaire du diocèse qu'il habite, ou le bréviaire latin, autorisé dans toute la catholicité.

L'abbé B. M.

**OFFICIAL**, juge ecclésiastique délégué par l'évêque pour exercer en son nom la juridiction contentieuse. Les évêques et particulièrement ceux des grands sièges, se voyant accablés d'affaires, s'en déchargèrent sur leurs archidiacres ou sur des prêtres à qui ils donnaient une commission révocable à leur gré. On les nommait vicaires, ou officiaux, *vicarii generales, officiales*. Comme l'on ne trouve ce nom que dans les constitutions de Sixte, il est à croire que cette institution ne date que de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Depuis, on partagea leurs fonctions et l'on nomma *officiaux* ceux à qui l'évêque commit l'exercice de la justice contentieuse, et vicaires-généraux ou grands-vicaires, ceux à qui il commit la juridiction volontaire. Les officiaux se multiplièrent bientôt : non seulement les évêques, mais les chapitres exempts et les archi-diacres voulurent avoir leurs officiaux. Bien peu, à l'époque de la révolution, avaient conservé ce privilège; ils avaient attiré à eux la connaissance de la plupart des affaires civiles, mais ils s'en étaient vu dépouiller par plusieurs appels comme d'abus, et en vertu d'une ordonnance de 1539. — L'official forain était un official que les évêques dont le diocèse avait beaucoup d'étendue établissaient hors du lieu de leur siège en leur assignant un certain district.

**OFFICIALITÉ**, cour ou justice d'église dont le chef était l'official; la partie publique se nommait le promoteur; le lieutenant, le vice-gérant. Les actions en promesse ou dissolution de mariage étaient les causes les plus ordinaires de l'officialité. — Il se disait aussi de la charge du juge qui exerçait cette juridiction. C'était un grand abus chez les prélats de vendre leurs officialités. —

Il signifie enfin le lieu où se tenait cette juridiction, la salle de l'officialité, les prisons de l'officialité.

**OFFICIAUT**, synonyme de célébrant. C'est le prêtre qui dit la messe principale dans une église, commence l'office au chœur, dit les oraisons, etc. Dans les églises cathédrales, il y a des jours solennels et marqués auxquels l'évêque lui-même doit officier à l'autel et au chœur. — *Officiant* se dit, dans les monastères des filles, de la religieuse qui est de semaine au chœur.

**OFFICIEL**, **OFFICIEUX**. En style de négociations, *officiel* est ce qui est déclaré, dit, proposé en vertu d'une commission expresse d'une autorité reconnue : des déclarations, des propositions, des réponses *officielles*. En style d'administration publique, c'est ce qui émane soit du chef d'une administration quelconque, soit du gouvernement; c'est ce qui est déclaré, publié par le pouvoir : une lettre *officielle*, un journal *officiel*. Il y a cette différence entre *officiel* et *officieux* (v. ORLIGANCE), que le premier s'applique, comme nous l'avons dit, à ce qui émane d'une administration, tandis que le second est l'œuvre du bon vouloir personnel d'un homme, administrateur ou non : ainsi, un chef de bureau qui craint la destitution d'un employé à qui il s'intéresse le fait prévenir *officieusement* et non *officiellement* qu'il ait à se mieux conduire. X.X.

**OFFICIER**. On donne, en général, ce nom à celui qui possède un *office* (v.), qui est revêtu d'une charge, qui exerce certaines fonctions. Il s'applique plus particulièrement maintenant à certains grades de la hiérarchie militaire.

**OFFICERS DE LA COURONNE** (Grands-), on donnait autrefois ce nom en France aux grands dignitaires qui approchaient personnellement le monarque et qui faisaient le service près de sa personne : ainsi, le *grand-chambellan*, le *grand-chancelier*, le *grand-maître des cérémonies*, le *connétable*, le *grand-aumônier* (v.), étaient les grands-officiers de la couronne. La trombe révolutionnaire, en

enlevant la royauté française, entraîna avec elle toutes les institutions qui s'y rattachaient. Les grands-officiers repartirent avec la monarchie, et l'empereur Napoléon, dans son sénatus-consulte organique du 28 floréal an xii (18 mai 1804), si remarquable par l'ensemble de ses dispositions et par le majestueux éclat dont il entourait le trône, rétablit les *grands-officiers* avec quelques modifications. Ils étaient au nombre de six : le grand-électeur, l'archi-chancelier de l'empire, l'archi-chancelier d'état, l'archi-trésorier, le connétable et le grand-amiral. Ils prirent le nom pompeux de *grands-dignitaires de l'empire*. L'art. 33 du sénatus-consulte leur attribuait les mêmes honneurs qu'aux princes français ; ils prenaient rang immédiatement après eux. Indépendamment des *grands-dignitaires*, Napoléon créa des *grands-officiers de l'empire*, c'étaient : 1° les maréchaux de l'empire ; 2° huit inspecteurs et colonels-généraux de l'artillerie, du génie, des troupes à cheval et de la marine ; 3° les *grands-officiers civils de la couronne*, tels qu'ils devaient être créés ensuite par l'empereur. Ces derniers furent, comme autrefois, le grand-chambellan, le grand-aumônier, le grand-veneur, et enfin le grand-maréchal du palais. Les Bourbons, que l'invasion avait ramenés, ne conservèrent de toutes les splendeurs du trône impérial que les dignités qui rappelaient les traditions de la monarchie absolue. Ainsi disparurent pour toujours les *grands-dignitaires* et les *grands-officiers de l'empire*, il ne resta que les *grands-officiers civils de la couronne*, et encore, soit désir de rattacher le présent au passé, soit crainte d'entretenir les souvenirs importuns de l'empire, les Bourbons eurent-ils grand soin de supprimer le mot d'*archi*, qui précédait les qualifications de certains *grands-dignitaires*. Une nouvelle et terrible leçon vint apprendre en juillet 1830, à ceux qui n'avaient rien appris et rien oublié, que la France, ainsi que l'avait dit Manuel à la tribune, avait vu avec répugnance le retour des Bourbons. Avec eux

tomba sans retour l'institution des *grands-officiers de la couronne*. Le roi des Français n'a conservé que des aides-de-camp. Aucun règlement n'en a fixé le nombre ; on en compte en ce moment quatorze du grade de lieutenant-général à celui de chef d'escadron. Ils font alternativement et par quartier le service près de la personne du roi.

**OFFICIERS DE BOUCHE.** Nom que l'on donnait autrefois, et que l'on conserve encore aujourd'hui à certains emplois de la maison du roi, affectés spécialement au service de la nourriture du roi (v. BOUCHE).

**OFFICIERS CIVILS.** Ce nom ne s'applique à aucun emploi particulier ; on le donne en général à un dépositaire, à un agent quelconque de l'autorité civile. Tels sont les *officiers de l'état civil*, les *officiers de police*, les *officiers de police judiciaire*, les *officiers ministériels*, les *officiers municipaux*, les *officiers publics*, etc. Dans chaque municipalité, le maire, ou l'un des adjoints spécialement délégué par lui, est chargé de recevoir et d'inscrire sur deux registres les déclarations relatives aux actes de l'état civil (v.) de la commune. Dans la constatation de ces actes, il prend la qualité d'*officier de l'état civil*. C'est à ce titre qu'il prononce les déclarations de mariage. A l'étranger, les secrétaires des légations et les chanceliers des consulats remplissent les fonctions d'*officier de l'état civil* à l'égard des nationaux qui ont conservé l'esprit de retour. En mer et sur les navires de l'état, les actes de l'état civil sont reçus par le préposé chargé en chef du service administratif à bord ; il fait en cette circonstance les fonctions d'*officier de l'état civil*. Lorsque les troupes entrent en campagne, un officier sous les ordres du lieutenant-colonel est désigné pour remplir les fonctions d'*officier de l'état civil*. Dans ce dernier cas, à l'arrivée dans un port de France, ou bien au retour de la campagne, les registres doivent être remis à l'autorité civile.

**OFFICIERS DE POLICE JUDICIAIRE.** La police judiciaire recherche les crimes, les délits et les contraventions, en rassemble les

preuves, et en livre les auteurs aux tribunaux chargés de les punir. — La police judiciaire est exercée sous l'autorité des cours royales, et suivant les distinctions qui sont établies par les agents ci-après, qui sont les officiers de police judiciaire : 1° les gardes-champêtres et les gardes-forestiers ; 2° les commissaires de police ; 3° les maires et adjoints ; 4° les procureurs du roi et leurs substituts ; 5° les juges de paix ; 6° les officiers de gendarmerie ; 7° les commissaires-généraux de police ; 8° les juges d'instruction.

**OFFICIERS MINISTÉRIELS.** Sont compris sous cette dénomination : les avoués, les greffiers, les huissiers, les notaires. Avant la révolution française de 1789, ces offices s'achetaient au gouvernement : l'assemblée nationale constituante, en les supprimant par ses lois de 1790 et 1791, déterminait le mode de leur liquidation. Les *officiers ministériels* existent encore dans notre législation, mais le gouvernement ne vend plus les offices, qui sont conférés suivant l'accomplissement de certaines conditions de présentation.

**OFFICIERS MUNICIPAUX.** Bien que cette dénomination se rapporte, dans le langage vulgaire, aux membres des municipalités, des conseils municipaux, cependant la loi ne donne spécialement ce titre qu'aux maires et aux adjoints des communes, c.-à-d. aux magistrats municipaux, à ceux qui exercent une part quelconque du pouvoir exécutif. Ainsi, l'art. 985 du *Code civil* dispose que les *officiers municipaux* peuvent recevoir un testament dans un lieu avec lequel toute communication est interceptée à cause de la peste. Par ces mots, *officiers municipaux*, il faut entendre uniquement les maires et les adjoints.

**OFFICIERS DE PAIX.** L'assemblée nationale constituante, en créant à Paris un tribunal municipal le 21 septembre 1791, attacha à cette institution, sous le nom d'*officiers de paix*, 24 officiers de police. Ils portaient pour marque distinctive un bâton blanc à la main, et disaient à ceux qu'ils arrêtaient : « Je vous ordonne, au nom de la loi, de me suivre

devant le juge de paix. » Ils étaient chargés de veiller à la tranquillité de la capitale, de se porter dans les endroits où elle serait troublée, d'arrêter les délinquants, et de les conduire devant le juge de paix ; leur traitement était de 3,000 francs : ils étaient nommés par les officiers municipaux de Paris, et pour 4 ans. Cette institution subit une nouvelle organisation le 6 décembre 1792, puis fut supprimée par l'art. 10 de la loi du 19 vendémiaire an iv (11 octobre 1795). Le directoire revint sur la suppression opérée par la convention, et la loi du 24 floréal an iv (12 mai 1796) rétablit de nouveau les 24 officiers de paix de la ville de Paris. Leur marque distinctive était toujours le bâton blanc, sur lequel étaient gravés les mots *Force à la loi* ; et sur la pomme était peinte la Surveillante sous la forme d'un œil. Leur traitement fut le même que ceux des commissaires de police. Un arrêté des consuls du 19 ventôse an viii attribua leur nomination au premier consul. Enfin, un nouvel arrêté des consuls, du 19 nivôse an viii, déterminait le costume des *officiers de paix*. Depuis cette époque, l'institution n'a subi aucune modification, mais l'obligation du costume est tombée en désuétude.

**OFFICIERS (militaires).** On donne ce nom aux militaires qui sont commissionnés par le souverain ; ceux qui tiennent leur titre du chef de corps sont des *sous-officiers*. Les premiers se divisent en *officiers généraux*, *officiers supérieurs*, *officiers subalternes* ou *officiers proprement dits*.

**OFFICIERS GÉNÉRAUX.** Ils sont ainsi appelés parce qu'ils ont ou peuvent avoir sous leur commandement des troupes de différentes armes. Les *lieutenants-généraux*, les *maréchaux-de-camp* (v. ces mots) sont des *officiers généraux* (v. GÉNÉRAL). Les *officiers supérieurs* commandent tout ou partie d'un corps de troupe. Ils appartiennent au corps, en font partie, en surveillent le service, l'administration, l'instruction, etc. Les *colonels*, les *lieutenants-colonels*, les

*chefs d'escadron ou de bataillon, les majors (v. ces mots), sont des officiers supérieurs. Il existe toutefois, dans le corps royal d'état-major des officiers supérieurs du grade de colonel, de lieutenant-colonel et de chef d'escadron, bien qu'ils soient sans troupe : c'est qu'il a été nécessaire de les assimiler, pour l'avancement, le commandement hiérarchique, aux officiers des corps de troupe. Les officiers proprement dits sont les capitaines, lieutenants et sous-lieutenants (v. ces mots), qui sont chargés en sous-ordre de portions plus petites de corps de troupes. Les grades analogues se retrouvent également dans le corps royal d'état-major. Il existait autrefois dans l'organisation des armées françaises des grades ou supprimés, ou dont les noms sont échangés. Tel sont les brigadiers, mestres de camp, enseignes, cornettes et cadets (v. ces mots). Plusieurs de ces dénominations sont encore conservées dans les armées étrangères. — Avant la révolution de 1790, les emplois d'officiers étaient exclusivement réservés aux gentils-hommes. Quelques sous-officiers, en petit nombre, devenaient officiers et ne pouvaient en aucun cas obtenir un grade supérieur à celui de capitaine. On les distinguait par le nom d'*officiers de fortune*. Un des premiers soins de l'assemblée constituante fut de fixer leur sort. Les pensions de ceux qui étaient âgés de 70 ans furent créées par un décret du 9-19 janvier 1791 ; un second décret du 30 avril-16 mai 1792 déterminait le grade dans lequel étaient admis ceux des autres qui reprenaient du service. Maintenant l'avancement dans les armées françaises est régi par la loi du 14 avril 1832. Tous les militaires qui en font partie, quel que soit le rang de leur naissance, concourent, suivant l'accomplissement de certaines conditions, à l'avancement à tous les grades d'officiers.*

**Sous-officiers.** On désigne sous ce nom les *adjudants-sous-officiers*, les *sergents-majors* et *maréchaux-des-logis-chefs*, les *sergents* et *maréchaux-des-logis*, et les *fourriers* (v.). Ainsi que

nous l'avons dit, ils sont à la nomination du chef de corps, qui du reste ne peut les choisir que parmi les sujets portés par l'inspecteur-général sur le tableau d'avancement. On les appelait anciennement *officiers à brevet*, *officiers à baquettes*, *bas-officiers*.

**Officiers de marine.** Le corps royal de la marine compte, comme l'armée de terre, des officiers généraux, des officiers supérieurs et des officiers subalternes. L'assimilation des grades est régulièrement établie. Ainsi, les *vice-amiraux*, les *contre-amiraux* (v.), correspondent aux lieutenants-généraux et maréchaux-de-camp. Le grade de *capitaine de vaisseau* (v.) correspond à celui de colonel. Il existait un grade correspondant à celui de lieutenant-colonel, c'était le *capitaine de frégate* (v.). Une loi du 14 mai 1837 l'a supprimé, par le motif principal que le commandement des frégates étant exclusivement dévolu aux capitaines de vaisseau de deuxième classe par les règlements, le grade de capitaine de frégate était une véritable superfétation. Le grade de *capitaine de corvette* (v.) répond à celui de chef de bataillon. Le grade de *lieutenant de vaisseau* (v.) à celui de capitaine, et enfin, le grade d'*enseigne de vaisseau* (v.) à celui de lieutenant. Une loi, du 20 avril 1832, avait donné à ce dernier grade le nom de *lieutenant de frégate*, qui paraissait mieux répondre aux idées modernes ; la loi du 14 mai 1837 a rétabli, sans motifs raisonnables, nous devons le dire, la qualification monarchique d'*enseigne de vaisseau*, qui ne se rattache plus maintenant à aucune institution. Ce retour aux anciennes traditions nous paraît fâcheuse, et, nous le répétons, elle n'est motivée par rien. Les officiers de la marine royale se recrutent pour les deux tiers parmi les élèves de la marine, autrefois *aspirants* (v.). Les officiers de la marine marchande pourvus du brevet de *capitaine au long cours* (v.) peuvent, s'ils ont été embarqués pendant deux ans sur un bâtiment de l'état en qualité d'enseigne auxiliaire, concourir au grade d'enseigne



entretenu. La loi du 20 avril 1832, modifiant en cela la législation précédente, admet également à concourir à ce dernier grade les *premiers maîtres* (v.) justifiant des conditions d'instruction suffisante. Un tiers des emplois d'enseigne de vaisseau est dévolu à ces deux dernières classes de marins.

**OFFICIERS MASINIERS.** Ce sont en général tous les *maîtres*, *contre-maîtres*, *quartiers-maîtres* (v.) : ce sont ceux enfin qui sont chargés des détails de l'exécution des ordres des officiers de vaisseaux. — **Officiers de port.** La loi du 9 août 1791 a créé pour la police des ports des capitaines et des lieutenants de port. Ils sont chargés de veiller à la liberté et sûreté des ports et rades de commerce, et de leur navigation, à la police sur les quais et chantiers du même port, au lestage et délestage, à l'enlèvement des cadavres, et à l'exécution des lois de police, des pêches et du service des pilotes. Un décret impérial du 10 mars 1807, non inséré au bulletin des lois, règle définitivement tout ce qui concerne l'institution des officiers de port et leurs relations avec les autorités supérieures. Un tableau annexé à ce décret indique le placement de ces officiers dans les divers ports de commerce de l'empire, et leur traitement. Ils sont nommés par le ministre des travaux publics et du commerce, sur la désignation du directeur général des ponts-et-chaussées.

**OFFICIERS D'ADMINISTRATION.** On donne ce nom aux membres de l'intendance militaire et du commissariat de la marine, dont tous les grades sont assimilés hiérarchiquement à ceux des officiers militaires de terre et de mer. Les membres de l'administration des subsistances militaires sont également assimilés aux grades des officiers de troupe.

**OFFICIERS DE SANTÉ.** Ils sont civils ou militaires. Les officiers de santé civils sont autorisés à exercer la médecine et la chirurgie, quoique n'étant pas pourvus du diplôme de *docteur* (v.). Mais l'exercice de leur ministère est limité à certains cas. Il est certaines opérations

qu'ils ne peuvent pratiquer hors la présence d'un docteur en médecine ou en chirurgie. Les officiers de santé militaires prennent tous ce nom, qu'ils soient docteurs ou non. Un règlement du 12 août 1836, inséré dans le *Journal militaire*, a réorganisé, dans toutes ses dispositions, le corps d'officiers de santé militaires. Il se compose de médecins, de chirurgiens et de pharmaciens. Les premiers et les derniers sont affectés seulement au service des hôpitaux. Les officiers de santé attachés aux corps de troupes ne peuvent être pris que parmi les chirurgiens. Ceux de ces officiers qui sont attachés aux armes spéciales sont tenus de justifier du diplôme de docteur. Les officiers de santé de la marine sont chargés du service des hôpitaux de la marine, et sont embarqués sur les bâtiments de l'état en nombre proportionné à l'effectif de l'équipage. Ils sont chargés aussi du service des hôpitaux dans les colonies. Les officiers de santé de terre et de mer sont assimilés pour les traitements, les honneurs militaires et les rétraitements aux grades correspondants indiqués par les règlements spéciaux.

**OFFICIERS DU POINT D'HONNEUR.** Un édit du 13 janvier 1771 avait réorganisé près de chaque sénéchaussée des conseils du point d'honneur, chargés de juger les différends et querelles survenus entre les gentilshommes. Les membres de ces conseils s'appelaient *officiers du point d'honneur*. Les décrets du 28 mai et du 27 septembre 1791, relatifs au remboursement des charges et offices militaires, assurèrent des pensions aux titulaires des offices du point d'honneur ; mais la convention, par la loi du 19 thermidor an 11 (6 août 1794), supprima inexorablement les pensions des officiers du point d'honneur, et rapporta les deux décrets précités. L'empereur ne jugea pas l'institution des conseils d'honneur nécessaire ; ils ne furent point rétablis, et tout porte à croire que le principe en a disparu sans retour.

MARTIAL MERLIN.

**OFFICINAL, OFFICINE.** La première de ces deux expressions sert à désigner

les médicaments qui se trouvent tout préparés dans les pharmacies, pour les distinguer de ceux que le médecin prescrit pour être préparés et administrés à l'instant même ou à une époque peu éloignée de la prescription. On considère comme préparations officinales toutes celles dont la formule se trouve dans le *Codex* ou dans les formulaires, et comme médicaments magistraux tous ceux qui sont préparés par le mélange des médicaments officinaux les uns avec les autres : parmi les premières se trouvent les onguents, les poudres, les sirops, les électuaires, les emplâtres, etc.; parmi les seconds, les potions, tisanes, décoctions, loochs, apozèmes, etc. On désigne également sous ce nom toutes les substances que la nature nous fournit, et qui sont employées dans l'art de guérir. Comme on le voit, cette acception appartient à une foule de produits, aussi variés dans leur nature que dans l'énergie de leurs propriétés; et cependant, combien de substances, au moins inertes, ont été rayées du domaine de la médecine! combien encore mériteraient une semblable proscription! Heureusement que, grâce aux études et aux efforts de ces hommes qui ont consacré leur vie à la science et à ses progrès, le charlatanisme s'éteint peu à peu, tandis que les vertus médicales de ces substances vraiment actives sont chaque jour dévoilées par leurs découvertes. La préparation, la conservation et la mixtion des substances officinales constituent tout l'art du pharmacien : c'est pour apprendre tout cela que la loi exige huit années d'études pharmaceutiques, précédées de celles du latin et du grec. Nous croyons ici que le législateur a trop négligé les intérêts du pharmacien pour ne pas compromettre ceux de l'humanité; c'est supposer à des hommes une intelligence bien bornée que de croire qu'il leur faut huit années de travail pour apprendre une science, sans doute bien vaste et difficile, mais qui l'est encore peu si on la compare à la médecine sa sœur, pour la connaissance de laquelle on n'exige que quatre années

d'études; et cependant, s'il est important que le pharmacien connaisse bien toutes les conséquences qui peuvent résulter de la bonne ou mauvaise préparation d'un médicament, il ne l'est pas moins que le médecin sache si ce médicament n'aura pas une action trop énergique, s'il a été bien préparé, s'il n'a pas quelque succédané moins actif et moins dangereux peut-être : ceci est, comme on le voit, de la pharmacie. Le médecin doit donc avoir des connaissances approfondies tant en pharmacie qu'en médecine, et comment veut-on qu'il ait le temps d'apprendre dans l'espace de quatre années une science qui demande huit années d'études au pharmacien, et outre cela, l'anatomie et tout ce qui se rattache à l'art de guérir? Mais ce vice dans la législation médicale ne tardera pas à en être effacé, et une loi nouvelle vivement attendue viendra, en diminuant le temps des études pharmaceutiques, donner aux jeunes élèves l'espoir d'obtenir plus tôt un titre honorable qu'ils sont obligés de désirer si long-temps. Les trois règnes de la nature fournissent à la pharmacie les substances officinales, mais de tous, celui qui est le plus riche en médicaments est sans contredit le règne végétal : en effet, tout porte à croire qu'il n'est pas de plantes inutiles sur la surface du globe; que toutes possèdent des propriétés quelconques qui peuvent recevoir des applications tant dans les arts que dans la médecine; mais, sur ces quatre-vingt mille espèces de végétaux, un très petit nombre est employé, le reste n'a pas été soumis aux expériences des praticiens. — Quant au règne minéral, il fournit dans ses nombreux composés une foule de substances officinales que les progrès toujours croissants de la chimie augmentent chaque jour : aussi ne saurait-on assigner la limite où s'arrêtera cet élan de la science, qui pénètre dans les arts aussi bien que dans la médecine et toutes les branches qui s'y rattachent. Les produits pharmaceutiques fournis par le règne animal sont au contraire très bornés, plusieurs même sont aujourd'hui

d'hui abandonnés, comme ne répondant pas aux espérances des médecins qui les prescrivent; et parmi le petit nombre de ceux qu'on emploie, il n'y a que la gélatine, l'osmazôme et les cantharides (qui même peuvent être avantageusement remplacées par le garou) qui possèdent des propriétés bien constatées. — L'examen des substances officinales nous amène naturellement à l'*officine*, c.-à-d. au lieu où l'on conserve et où l'on emploie ces substances: en effet l'*officine* des pharmaciens n'est autre chose que ce magasins, cet atelier où il manipule les médicaments officinaux pour les transformer en préparations magistrales. C'est là que doivent se trouver réunis l'ordre, la propreté, la clarté et toutes les commodités indispensables. C'est à la bonne tenue d'une officine que le public juge du soin apporté dans la préparation des médicaments, et souvent la négligence dans cette partie essentielle de l'art pharmaceutique a causé la perte des maisons qui paraissaient le mieux établies. Mais ce que le zèle seul n'aurait peut-être pu faire, la concurrence l'a obtenu facilement, et l'on peut dire que dans les grandes villes surtout, les bonnes pharmacies ne laissent rien à désirer sous ce rapport; le luxe même qui s'y est introduit rivalise avec celui des plus beaux et des plus riches magasins. Quant aux détails relatifs au service intérieur de l'*officine*, nous renvoyons nos lecteurs au mot PHARMACIE.

C. FAVROT.

**OFFRANDE** (antiq. et théol.), du latin *offerenda*, désigne l'action d'offrir à Dieu une chose que l'on destine à son culte, et la chose même que l'on offre. Il en est de même du terme *oblation*, avec cette différence que l'offrande se fait à Dieu, à ses saints, à ses ministres, tandis que l'oblation ne se fait qu'à Dieu seul. L'oblation est un sacrifice, l'offrande n'en est pas un. L'offrande du pain et du vin, dans le sacrifice de la messe, est une oblation. — L'usage d'offrir à Dieu des dons est aussi ancien que la religion. Nous voyons les enfants d'Adam offrir, l'un des fruits de la terre, les prémices

de son labourage; l'autre des prémices de ses troupeaux. — Les offrandes des fruits de la terre, de pain, de vin, d'huile, de sel, sont celles que nous trouvons le plus anciennement établies chez tous les peuples. — Les Hébreux avaient plusieurs sortes d'offrandes, qu'ils présentaient au temple. Les unes étaient volontaires, les autres d'obligation: les prémices, les dîmes, les hosties, pour le péché, étaient obligatoires; les sacrifices pacifiques, les vœux, les offrandes de pain, d'huile, de vin, de sel et autres, faites au temple ou aux ministres du Seigneur, étaient de simple dévotion. — Bien que Jésus-Christ ait ordonné moins de cérémonies que d'actes intérieurs de vertu, il n'a pas supprimé les offrandes; il a même prescrit dans quelles dispositions de cœur on doit les faire: « Si, lorsque vous présentez votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre don devant l'autel, et allez vous réconcilier avant tout avec votre frère; puis, vous reviendrez offrir votre don (Matth., ch. v, v. 23, 24). » Saint Paul portait à Jérusalem les aumônes qu'il avait recueillies dans les courses de son apostolat; il y faisait des offrandes (Act. apost., ch. xxiv, v. 16), et, dans sa première *Épître* aux Corinth., chap. ix, v. 13 et 14, il affirme que, à l'exemple des prêtres de l'ancienne loi, qui vivaient de l'autel, ceux qui annoncent l'Évangile ont droit de vivre de l'Évangile. — Les ministres de l'Évangile ont d'abord en effet vécu des dons que leur apportaient les fidèles, dont aucun ne participait au saint-sacrifice sans faire une offrande. Le produit de ses collectes fut bientôt abondant: trois parts en étaient faites, l'une pour les frais du culte divin, l'autre pour la subsistance des ministres, la troisième pour les pauvres. L'offrande du pain bénit, qui se fait le dimanche, est un faible reste de l'ancien usage. — Les révolutions survenues plus tard dans l'empire romain ont fait comprendre que la subsistance des ministres de l'église serait trop précaire si elle n'était fondée

que sur les offrandes journalières des fideles : c'est ce qui donna lieu à l'institution des bénéfices ecclésiastiques. — En France, dans ces derniers temps, les biens de l'église ayant été usurpés, il a fallu de nouveau recourir aux offraudes et aux droits casuels ; nécessité funeste à la dignité de la religion, et qui a jeté au cœur du clergé, dont les biens immenses étaient naguère généreusement partagés avec les pauvres, cette avidité du gain qui se manifeste aujourd'hui avec le plus dégoûtant scandale. M.-L. BOUTTAVILLE.

**OFFRE**, action d'offrir, offre de service. « Les courtisans font de grandes offres de service, de leur crédit, de leur épée, mais peu de leur bourse (La Rochefoucault) ; » les commis-voyageurs de commerce vous obéissent de leurs offres de service. Il signifie aussi ce que l'on offre en jurisprudence : les offres sont un moyen de libération offert au débiteur, lorsque le créancier ne veut pas ou ne peut recevoir ce qui lui est dû. On appelle *offres réelles* celles qui sont accompagnées de la représentation effective de la chose offerte ou de la somme due, avec l'intention de s'en dessaisir actuellement et irrévocablement ; elles doivent être faites par un officier ministériel ayant caractère pour ces sortes d'actes, c'est-à-dire par un huissier, ou par un notaire, si le procès-verbal ne contient pas assignation en validité. Les offres réelles ont pour effet de mettre le créancier en demeure de recevoir. Cependant, s'il s'y refuse, elles ne libèrent le débiteur qu'autant qu'elles sont suivies du dépôt de la somme ou de la chose offerte dans le lieu voulu par la loi. Ce dépôt se fait à Paris à la caisse des consignations. Le paiement devant être fait au lieu convenu par l'obligation, il semble que c'est aussi là que la chose devrait être offerte. Les offres doivent toujours, cependant, être faites à la personne ou au domicile du créancier. De là une question qui a été jugée en sens divers, et qu'on ne peut décider en effet que par l'appréciation des circonstances. Les offres réelles, lorsqu'il s'agit d'une somme

en espèce, ont encore pour effet de faire cesser les intérêts, du jour de leur réalisation, c'est-à-dire du jour du dépôt. Lorsque la dette est d'un corps certain, il doit être livré au lieu où il se trouve, il n'est pas besoin alors de faire des offres réelles ; il suffit de sommer le créancier d'enlever ; après quoi il peut y avoir lieu à consignation, mais seulement avec permission de justice. (Voy. Cod. civ., liv. III, chap. III, art. 1257 à 1264, et Cod. de procéd. civ., art. 812 à 819.) D.

**OGIER, OGIER-LE-DANOIS**, appelé aussi *Autcaire*, personnage fameux dans les romans de chevalerie : c'était un des preux de Charlemagne ; ses exploits guerriers, que les romanciers ont signalés comme des prodiges, lui avaient mérité l'estime du grand empereur. Il était aussi pieux que brave : c'était un modèle de courtoisie, de vaillance et d'éminentes vertus. « Quand le diable devint vieux il se fit ermite, » dit un ancien proverbe : ainsi fit Ogier-le-Danois. « Dieu et ma dame, » telle était la devise de tout bon chevalier. Ils oubliaient souvent leur serment, et tout en chevauchant avec leur mie en croupe, ils ne se refusaient point le passe-temps de mettre à mal les gentes jouvencelles, de tondre sur le vilain ; tout cela était de gros péchés, mais une dotation pieuse réparait tout. Ogier ne se borna pas à doter quelque *moustier* d'une partie de ses biens, il se donna tout entier à l'église. Désabusé des vanités du monde, il prit la robe monacale et changea sa cotte de maille pour un cilice, son haubert pour un capuchon, et entra au noviciat de l'abbaye de Saint-Faron de Meaux. Son frère d'armes et de plaisir, Benoît, suivit son exemple, et tous deux moururent dans le même couvent au 11<sup>e</sup> siècle, avec de grands sentiments de piété. Cette fin si édifiante ne serait-elle aussi que le dénouement obligé d'un roman ? Il ne faut pas demander à l'histoire la solution de ce problème. Ogier-le-Danois a donné son nom à l'un des quatre valets (voy. CARTES à jouer). D—v.

**OGIVE** (architecture). Sorte de voûte

te, différente de la voûte à plein cintre, et l'opposé de la voûte surbaissée. — L'ogive est composée de deux arcs de cercle qui se rencontrent en formant un angle au sommet, et qui se tirent des divisions de la corde de l'arc parfait en trois ou quatre parties, à volonté. De là était venue l'ancienne dénomination d'arcs *en tiers* et *quart point*. Toutefois, une étude plus attentive des monuments où l'ogive est employée a fait reconnaître que les anciens constructeurs ne se sont pas bornés à cette division de la corde de l'arc parfait, c.-à-d. de la demi-circconférence en trois ou quatre parties, mais qu'ils l'ont subdivisée, selon les caprices de leur goût, jusqu'à l'infini. C'est ce qui fait l'extrême variété d'aspect des voûtes dites *gothiques*. — On a beaucoup cherché l'étymologie du mot *ogive*. Deux opinions, seulement, paraissent plus ou moins plausibles. La première fait dériver ce mot du mot latin *ovum*, et établit à l'appui, que la voûte en ogive ressemble à peu près à la moitié d'un œuf coupée dans sa largeur. La seconde le fait dériver du mot allemand *aug*, que l'on peut prononcer *og*, et qui signifie *œil*; et cette opinion s'appuie sur ce que les arcs de la voûte en ogive forment des angles curvilignes semblables à ceux du coin de l'œil, quoique dans une position différente. Nous rapportons ces deux opinions sans en adopter aucune. — On a beaucoup discuté aussi sur le principe d'imitation qui a conduit les architectes à construire ces voûtes élevées et pointues, si différentes de la voûte à plein cintre employée à la belle époque de l'architecture romaine, et remplacée par l'architecture à ogive, après la chute de l'empire d'Orient. On s'est accordé, principalement les auteurs anglais et allemands, à penser que les voûtes, ordinairement aiguës, formées par les arbres des forêts, avaient dû servir de types à l'ogive; et l'on a rappelé, avec raison, que les principaux membres de l'architecture, et la plupart de ses ornements, ont été puisés dans les objets que nous présente la nature. Si, en effet, le

tronc d'arbre a donné l'idée de la colonne, son feuillage a pu donner l'idée de la voûte, par sa réunion avec la sommité des arbres voisins. Mais, dans ces recherches, on a trop oublié que les plus simples constructions amènent naturellement à la voûte aiguë, plus facile à exécuter que la voûte à plein cintre; que si une pierre plate, horizontalement posée sur deux autres dressées verticalement, forme l'architrave des Égyptiens et des Grecs, deux pierres dressées diagonalement, et s'appuyant l'une sur l'autre par le sommet, forment un angle qui a pu, tout aussi bien que les arbres des forêts, suggérer l'idée de la voûte aiguë ou angulaire. Au reste, on trouve cette voûte, plus ou moins grossière, à l'origine de l'architecture de presque tous les peuples: en Égypte, chez les Pélasges, au Mexique, partout où l'on reconnaît des traces de civilisation primitive. Les explications plus ou moins ingénieuses qu'on a données pour expliquer l'origine de l'ogive n'ont donc rien de bien concluant. — Enfin, comme si tout devait être obscur à cet égard, on ignore même l'époque positive de l'introduction de l'ogive dans l'Occident, et il est résulté de cette ignorance des idées fausses et des appellations mal fondées. On a cru, généralement, que l'architecture à ogive était due à l'invasion des Goths, et on lui a donné le nom d'architecture *gothique*. L'histoire était pourtant là pour enseigner que les Goths, venus de la Scandinavie et autres contrées boréales, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, n'ont rien construit, et n'ont fait que détruire. Au <sup>ii</sup>e siècle, ils avaient déjà passé le Danube. Les Ostrogoths, établis principalement en Allemagne et en Italie, disparurent vers le milieu du <sup>vi</sup>e siècle, sous Justinien, par suite des victoires décisives de Bélisaire et de Narsès. Les Visigoths, établis dans la Gaule narbonnaise, ou Provence, au <sup>iv</sup>e siècle, n'y restèrent que jusque au commencement du <sup>v</sup>e: ils passèrent alors en Espagne, où ils se maintinrent jusqu'au <sup>viii</sup>e siècle, époque où les Maures

les chassèrent. — C'est pendant le séjour des Goths dans le midi de l'Europe que l'architecture romaine périt, comme avait péri l'empire romain; mais l'architecture à laquelle on peut laisser le nom de *gothique*, et qui dura pendant cette période de quatre ou cinq cents ans, était lourde, massive, sans beauté de proportions, sans élégance, et les voûtes y étaient à plein cintre, ce qui contredit formellement l'opinion commune. — Quant à l'architecture à ogive, elle ne paraît qu'après l'expulsion des Goths de tout l'Occident. Elle ne commence en France que vers Charlemagne, et fleurit surtout depuis le *x<sup>e</sup>* siècle jusqu'au *xvii<sup>e</sup>*. Selon l'opinion, qui rejette toute influence des Goths sur cette architecture, elle est due aux Arabes et aux maures d'Espagne; et il faut convenir que cette opinion est mieux fondée. Les Maures, dont le goût en architecture et en sculpture est connu par les monuments qu'ils ont laissés en Espagne, portèrent leurs conquêtes jusqu'au centre de la France: ce fut Charles-Martel qui les en chassa. Les guerres de Charlemagne, long-temps continuées contre eux, durent, en outre, établir des communications dont le goût architectural se ressentit. Les croisades, au *xii<sup>e</sup>* et au *xiii<sup>e</sup>* siècle, où les Enropéens eurent encore affaire aux Sarrasins ou aux Maures, ont pu également avoir le même effet. Il faut ajouter, enfin, que les Maures, au temps de leur puissance, se répandirent aussi dans l'Allemagne et l'Angleterre: ce qui explique d'une manière assez plausible la commune origine des monuments à ogives de ces divers pays, comme de ceux qu'ils construisirent pendant leur domination en Espagne.

C. FARGY.

**OGRE, OGRESSE.** La littérature fantastique et les contes des longues veillées du moyen âge nous ont légué ces vénérables histoires des fées, des ogres, des ghoules, des vampires, etc., qui bercèrent notre enfance, et qui amusent encore nos vieux jours.

Si l'eau d'aucun médail conté, j'y prendrais un plaisir  
(extrême,

dit notre fabuliste. Certes, parmi toutes ces créations, celle des ogres n'est pas la moins célèbre, parce qu'elle est la plus terrifiante. Voyez la grand-mère racontant au coin de son feu, dans une soirée d'hiver, à cette jeune famille attentive, les aventures du *Petit-Chaperon rouge* ou du *Petit-Poucet*; et l'ogre *l'a mangé* est la redoutable péripétie du drame qui fait frissonner. — Or, savez-vous bien ce qu'est un ogre? De graves académiciens ont disserté sur la nature, l'origine, les diverses qualités de cette sorte de monstre. Il ne faut pas croire qu'il n'existe qu'en imagination; oui, il y a des ogres, et même des ogresses très inhumaines, s'il nous est permis ici de le prouver, quoi qu'en pense M. Walke-naer dans sa docte *Dissertation sur les contes des fées*, et ceux de Perrault. — D'abord, le nom d'*ogre* s'est répandu au *v<sup>e</sup>* siècle, à l'époque de l'irruption des Huns ou Oigours et Hongrois, Hongres, Hungari, etc., à la suite d'Attila, de Tamerlan, et autres conquérants tatars dans l'Europe orientale. Ainsi, dans les premières invasions des Hongrois, l'an 900, ils buvaient, disait-on, le sang des vaincus, selon les annales de cette époque, qui n'en parlent qu'avec horreur. Aussi fait-on dériver ce terme des noms de ces peuples. Aujourd'hui encore, les *Kalmouks* (v.) et autres mongols féroces de la Haute-Asie impriment la terreur à leurs ennemis, en laissant croire qu'ils dévorent les femmes et les enfants tout crus, car ils avalent même la chair de cheval encore saignante. Comme tous les hommes des climats froids, guerriers et chasseurs, de haute et large stature, leur faim paraît insatiable: de là le proverbe: *manger comme un ogre*. Noirs de cheveux et de barbe, tels étaient ces horribles Huns, couverts de sombres fourrures, de bonnets à poil d'ours (modèles de ceux de nos grenadiers), toujours le cimeterre ou la lance des cosaques au poing; leur voix hurlante et sauvage, leurs yeux étincelants, une poitrine noire et velue, jetèrent l'épouvante dans les populations asservies au temps

de la chute de l'empire romain. Les récits de leurs cruautés, défigurés par la peur, ont été transmis ainsi, de siècle en siècle jusqu'à nous par Jornandès, par Ammien-Marcellin, par Priscus et autres contemporains, depuis l'époque de leur défaite par Aëtius en 451 dans les Gaules. Des exemples d'anthropophagie purent également donner créance à ces légendes ou chroniques pieusement compilées par la crédulité, et conservées dans les monastères pendant les ténèbres du moyen âge, avec les faits et gestes de nos aïeux ou de la chevalerie contre ces barbares mécréants. Car la misère et le brigandage, en ces temps de dévastation et de rapines, faisaient commettre impunément des atrocités. — Avant le parfait établissement des sociétés et la division des propriétés, les hommes vivaient exposés à des famines, et la fable nous dépeint le vorace Erisichon tel qu'un ogre famélique. Les dieux mêmes ne s'apaisaient que par le sang des victimes humaines, puisque ces sacrifices affreux à Teutatès, à Irminsul, consommés par la main des druides dans les Gaules ou la Germanie, ne furent même abolis que par l'empereur Claude, long-temps après la conquête de Jules-César. Personne n'ignore que le festin de Lycaon s'est plusieurs fois renouvelé, je ne dis pas chez des Cannibales, mais jusque dans des siècles modernes en Europe. L'histoire du moyen âge cite des sorcières qui perpétrèrent leurs maléfices en mangeant un cœur de petit enfant, pratiques connues dans la Germanie, la Forêt-Noire, punie par les conciles et par les capitulaires de Charlemagne, etc. Il n'y a que peu d'années qu'on a puni du dernier supplice un berger des environs de Versailles, qui, après avoir assonvi sa lubricité sur une jeune fille, lui avait ouvert la poitrine pour sucer son sang : toutefois, de tels exemples sont le résultat d'une fureur maniaque, qu'on a rencontrée aussi chez des femmes tuant de petits enfants. On sait que des femelles d'animaux timides (les lapins, etc.), inquiétées, ont dévoré leurs petits. Par-

fois, la perversion du goût (dans la maladie du *pica* et du *malacia*), chez quelques femmes enceintes, leur ont donné le goût des ogresses, le désir de se repaître de chair vivante; elles la sentent comme cette femme d'un boucher qui mordait le bras de son mari. Un roi de Lydie, gros mangeur, nommé Camble dans l'histoire, dévora, dit-on, sa femme dans une nuit. — Nous ne rappellerons pas ici Gargantua ni le géant Polyphème, conte d'ogre si merveilleusement introduit par Homère dans l'*Odyssée*, et qui prouve que les anciens s'amusaient des mêmes narrations que nous. Toutefois, cet ogre est un berger pacifique, chantant ses amours sur la flûte, tandis que les nôtres tuent au contraire les femmes curieuses ou infidèles. On voit bien qu'elles ne les craignent plus néanmoins aujourd'hui : ce sont elles, bien plutôt, qui dévorent les hommes; elles se transforment en vampires, en goules, pour sucer le sang, tandis que l'ogre se contente de la chair fraîche. — Nous avons connu nous-même une espèce d'ogre. C'était un employé subalterne de la ménagerie du muséum de Paris, nommé Bijou, être difforme, sale et à moitié fou. Cet homme vorace, capable de boire un sceau de sang, pouvait, par gageure, manger de la chair crue des cadavres humains. Il lui est arrivé de se repaître, étant affamé, tant il se montrait insatiable, de chair de lion à demi putréfiée; il dévora une matrice d'éléphant, depuis longues années conservée dans de l'esprit-de-vin. Voyant qu'on tentait diverses classifications des animaux, il conçut l'idée d'en faire une d'après la diversité de leurs excréments, qu'il recueillit. Cet homme vécut assez vieux dans ses fonctions. — Tous les individus polyphages ou grands mangeurs, cités en foule par les auteurs en médecine, Scherck, Marcel Donat, Dan. Sennert, Beroviecius, Helwig, Brassavola, Boehmer, etc., étaient des hommes athlétiques, de robuste et haute taille; la plupart viennent des pays froids; il en est qui peuvent avaler des objets incapables de nourrir, et font en

ce genre des essais périlleux ; on les voit engloutir aussi des animaux vivants (souris, moineaux, anguilles, etc.). Mais ces faits rentrent dans les cas rares de la médecine. On a fait manger de la chair et du poisson à des bestiaux affamés. L'on cite comme *ogres animaux* des vaches alimentées de poisson cru dans les îles Féroë, ou des chevaux nourris pendant quelque temps de chair. J.-J. VIKRY.

OGYGÈS est généralement considéré, par les historiens, comme le plus ancien des rois de l'Attique, laquelle, à cette époque, se nommait *Acta*. On fait remonter son règne à 1700 ans avant J.-C. Les Athéniens prétendaient que ce roi était indigène. Suivant d'autres traditions, on le disait roi des Ilcétiens, peuple qui habitait la Béotie, contrée nommée alors *Ogygia*. On s'accorde même à lui attribuer la fondation de Thèbes, et une entrée de cette ville portait son nom. C'est sous son règne qu'eut lieu le cataclysme connu sous la dénomination de *déluge d'Ogygès*, et qui dévasta toute l'Attique, selon Larcher, 1759 ans avant J.-C. D'après une conjecture plus récente, Ogygès serait un roi égyptien, sous le règne duquel une colonie de prêtres aurait débarqué en Béotie, et de là se serait établie dans l'Attique. Enfin, on donne aussi le nom d'*Ogygia* à l'île de Calypso. C.-L.

OHIO, grande rivière des États-Unis, formée à Pittsburg par la jonction de l'Alleghany et de la Monongahela, qui coulent dans des directions tout-à-fait opposées, après être descendues des monts Alleghanys. L'une se dirige du N. au S., et l'autre du S. au N. L'Alleghany a un cours de 260 milles (97 lieues), d'une navigation assez difficile, à cause de la nature rocheuse de son fond. La Monongahela, qui traverse une contrée riche, renommée pour son whiskey, sa farine, son fer et ses fabriques, a 50 lieues d'étendue, dont 36 navigables pour des bateaux jusqu'à Brownsville, durant les grandes eaux. Il y a peu de rivières dans l'Union dont les bords soient aussi champêtres, aussi pittoresques et aussi riches

en points de vue délicieux. L'Ohio, à Pittsburg, a 600 yards (plus de 548 mètres) de largeur. De ce point, il se dirige vers le midi pendant 83 lieues, puis, au confluent de la Big-Sandy, il tourne vers l'orient en inclinant au S., jusqu'à son embouchure dans le Mississipi, où il parvient à travers une contrée marécageuse. Le développement total de son cours, en suivant les sinuosités, est de 1,148 milles ou 415 lieues de France (*Flint's Geography*, vol. 1, pag. 398). Ses principaux affluents sont : la Tennessee, qui a un cours de 220 lieues, la Cumberland (200 lieues d'étendue), la Wabash (180 lieues), la Kentucky (100 lieues), la Kenhawa, la Green, la Licking, la Scioto, la Muskingam et la Miami. Ces rivières offrent un grand parcours de navigation, qui, joint à celui du fleuve lui-même et des autres cours d'eau, que nous n'avons pas mentionnés, peut être de 5,000 milles ou 1,800 lieues. L'Ohio n'est pas beaucoup plus large à Cincinnati, placé sur la partie moyenne, qu'à Pittsburgh ; au-dessous de la Cumberland, sa largeur est de 1,000 yards ou 915 mètres. Sa vallée est profonde, très boisée, et offre à peine quelques prairies. Elle est dominée par une chaîne singulière de coteaux (*bluffs*), plus ou moins escarpés, s'élevant à une lieue et demie ou trois lieues de la rive, et connus généralement sous le nom de *collines de l'Ohio* (the Ohio hills). On a estimé très différemment la rapidité de ce fleuve, ce qui provient de la variation qu'elle éprouve ; elle est de un à trois milles par heures, suivant le volume des eaux. Ainsi, dans les plus basses eaux d'automne, un corps flottant ne fera pas plus d'un mille (1,000 mètres) à l'heure. Du reste, elles sont sujettes à un accroissement ou à une décroissance considérable ; la moyenne entre les hautes et basses eaux est de 50 pieds (*fifty feet*). C'est en septembre que l'on observe les plus basses eaux, et en mars les plus hautes. Au reste, l'Ohio est sujet à des crues subites durant toute l'année. On l'a vu s'élever en une nuit à 12 pieds. Lorsque ces crues subites ont lieu à l'époque des



débâcles, il s'ensuit de grands ravages. Tout ce que le torrent rencontre, embarcations, maisons, etc., est emporté par les eaux, auxquelles les glaçons sont venus prêter une puissance nouvelle. Sa pente moyenne n'est cependant guère de plus de six pouces (*inches*), ou 152 millimètres par mille, ou 1,609 mètres. A Cincinnati, la surface des basses eaux est supposée à 150 pieds ang. (45 mètr. 60) au-dessus du niveau du lac Érié, et de 430 (130 mètr. 72) au-dessus des eaux de l'Atlantique. L'embouchure se trouve de trois deg. et demi plus au S. que Pittsburgh. La cessation de la navigation, causée par les glaces, peut être annuellement de 6 semaines. Durant une bonne moitié de l'année, l'Ohio est praticable pour de grands bateaux à vapeur dans toute sa longueur; durant le reste, il est aisément navigable pour ceux qui tirent peu d'eau; et, depuis l'achèvement du canal de Louisville et Portland, ils peuvent aller de Pittsburgh au Mississipi. Les bateaux plats et à quilles le descendent dans toutes les saisons; mais, dans les basses eaux, ils s'ensablent fréquemment, ou sont souvent obligés d'alléger. — On peut, sous tous les rapports, aborder sans crainte la comparaison de l'Ohio avec le courant immense où il se perd. Si le Mississipi a plus de grandeur, celui-ci est décidément plus beau; si le Mississipi roule ses eaux tumultueuses et rapides avec plus de majesté, l'Ohio le surpasse par son calme et sa course paisible, où l'embarcation a rarement à craindre, si ce n'est par négligence ou dans les orages. Aucune rivière sur le globe ne présente sur une même étendue un courant aussi uniforme, aussi égal, aussi pacifique. Ses coteaux ou ses vallons ont un aspect extraordinaire d'amenité ou de grandeur. Quelquefois, la roche, haute de 300 pieds, se penche sur les eaux transparentes, et les couvre de sa grande ombre. Ailleurs, ce sont de belles vallées, au-dessous des hautes eaux, couvertes des magnifiques arbres de la forêt, parmi lesquels domine le vénérable sycomore, le roi de la solitude,

qui surmonte, en étendant ses bras blanchâtres, les autres végétaux. Du reste, il est difficile de décider à quelle époque ce fleuve présente le plus bel aspect. Mais, si vous descendez cette noble rivière au printemps, lorsque ses eaux ont atteint tout leur développement, lorsque le beau bouton rouge et le *cornus florida* couvrent le penchant des coteaux de la rive, ou s'élancent au fond de la vallée; ou en automne, lorsque la feuille jaunissante revêt sa robe de deuil, alors vous verrez combien était exacte et vraie cette expression des vieux colons français, qui l'appelaient *la belle rivière*.

OHIO, l'un des États-Unis de l'Amérique septentrionale, situé entre ceux de Pennsylvanie à l'est, et d'Indiana à l'ouest. Au nord, il est limité par le grand lac Érié, au midi par l'Ohio, qui lui a donné son nom. Son étendue est de 40,000 milles anglais ou 5,229 lieues carrées de France. Il s'étend entre le 38° et le 41° degré de latitude septentrionale. Sa surface se compose d'un plateau, généralement uni, varié par des prairies ou des forêts, et qui s'abaisse vers le lac Érié et l'Ohio. Il y a peu de régions de la même étendue qui offrent autant de terres cultivables; elles embrassent près des 9 dixièmes de la superficie entière. Celles non encore défrichées se vendent de 2 à 8 dollars (10 à 40 francs) l'acre (40 ares 46), suivant la qualité et la situation; les autres de 5 à 20 (de 25 à 100 francs). Leur mise en culture ne présente jamais de grandes difficultés. Les meilleures se trouvent entre les deux Miamis. Les forêts sont ordinairement épaisses, mais les arbres qui les ornent sont plutôt remarquables par leur taille élancée que par leur grosseur. Comme dans l'Indiana et l'Illinois, ce sont surtout des arbres à feuilles annuelles qui y dominent; l'arbre peccan, s'y trouve rarement. On y voit les chênes blanc, rouge et noir, trois ou quatre espèces de frêne (*ash*), tels que le blanc, le bleu et le noir; le peuplier jaune et blanc, les différentes sortes de noyers, et surtout les noyers noir et blanc; trois variétés d'aul-

nes, le *buck-eye* (l'œil-de-bouc) et l'arbre à café; l'érable blanc y est commun et l'érable à sucre d'une grande beauté et répandu partout. Cependant, le hêtre est le bois le plus ordinaire. — L'eau s'échappe du sol de tout côté en sources, en ruisseaux et en rivières. Celles-ci coulent presque toutes du centre vers les frontières, au nord ou au midi, pour aller se perdre dans l'Ohio ou le lac Érié. Les principales sont : le Scioto, navigable sur une étendue de 31 lieues dans les circonstances favorables; la Muskingum, que les bateaux peuvent remonter pendant 100 milles, et dont les sources sont près de celles de la Cuyahoga, qui coule dans un sens opposé vers le grand lac; le grand Miami, beau et large courant, aux rives fertiles, et qui reçoit la Mad (la Mauvaise), aux eaux bruyantes et rapides; la petite Miami, moins importante sous le rapport des communications que sous celui des nombreux moulins qu'elle met en mouvement; la Maumee, au nord-ouest, dont la moyenne largeur est de 150 à 200 yards (182 mètres), mais qui est embarrassée d'écueils; elle est très poissonneuse et parée d'une brillante végétation. La Cuyahoga est praticable pour les bateaux sur une longueur de 60 milles (12 lieues). Nous ne citerons pas cent autres courants qui, pendant sept mois de l'année, roulent une énorme masse d'eau; le soleil d'été les diminue, il est vrai, considérablement pendant les autres cinq mois. Le grand canal qui réunit le lac Érié à l'Ohio traverse l'état d'Ohio au milieu, et a 306 milles (63 l.) d'étendue; celui de Miami, qui réunit Cincinnati à Dayton, en a 67. Le climat répond parfaitement à la latitude. Dans la vallée immédiate de l'Ohio, il est plus tempéré qu'au centre, placé sous le parallèle de Philadelphie. La température moyenne de l'année dans cette ville est de 53 degrés Fahrenheit. On l'a trouvée ici de 55. Au nord, où la brise arrive chargée des froids du Canada et des lacs, la neige est beaucoup plus épaisse et plus durable qu'ailleurs. Dans les districts méridionaux, quoique les hivers ne soient guère

que le prolongement de l'automne, il y en a quelquefois de très durs, et on a vu à Cincinnati l'Ohio pris par les glaces pendant huit à neuf semaines. Au total, la végétation indique une température plus douce qu'à parité de latitude vers l'Atlantique. Les chaleurs sont quelquefois excessives; mais rien n'égale la beauté de l'automne, toujours tempéré et sec. Du reste, l'air est très sain. Le sol de cet état donne toutes les productions communes à son climat. On y recueille une grande quantité de maïs (moyenne de 50 bushels ou 1817 litres par acre, 110 ou 40 hectolitres dans les terres d'alluvion), du froment, du seigle, de l'avoine, de l'orge, tous les végétaux culinaires, des melons, des courges, des potirons; la terre y est particulièrement favorable au jardinage, et quant aux fruits, c'est véritablement l'empire de Pomone. Les marchés sont toujours amplement fournis de poires, pêches, prunes, groseilles, abricots, arbrusques, brugnons, coings, etc., etc. — Il y a de fort beaux vignobles. Un de ses nouveaux articles d'exportation est le tabac, qui est déjà recherché. Cependant, l'agriculture y est peu progressive. Une multitude de plantes médicinales croissent dans les lieux écartés; nous ne citerons que le *ginseng*, cette racine si estimée des Chinois. Le charbon de terre, de la meilleure qualité, abonde à l'est et au nord-est, sur le Muskingum, le Hocking et le Scioto, et c'est aussi dans cette partie qu'existent les plus riches dépôts de minerais de fer. La pierre à chaux, le marbre, la pierre de taille, s'offrent en couches aussi abondantes que faciles à exploiter; les terres utiles et les fossiles y sont communes. Il y a aussi de riches sources d'eau salée, qui donnent près d'un demi-million de bushels (181,700 hectolitres) par an. Entre Xenia et Springfield se trouvent les bains de Yellow-Spring, placés au milieu d'une nature sublime. L'état d'Ohio, le plus peuplé de ceux de l'ouest, est aussi le plus manufacturier. On y fabrique beaucoup de cotonnades et de lainages. Le produit annuel de l'industrie est évalué à 8 millions de dol-

lars ( 40 millions de francs ). Une seule commune a exporté en un an 175 tonnes de fromages , estimés 20,000 dollars (100,000 francs). La valeur des propriétés imposables est d'à peu près 62 millions de dollars (310 millions de francs). —A l'époque du recensement de 1830, la population de cet état s'élevait à 937,679 individus. Les sectaires les plus nombreux sont les presbytériens, les méthodistes et les luthériens allemands. Il possède un grand nombre d'établissements d'instruction publique , parmi lesquels nous citerons l'université de Miami, à Oxford; le collège Kenyon , à Gambier; le collège Franklin , à New - Athens; et le collège médical réformé de Worthington. La milice compte 150,000 hommes. On a établi un pénitencier à Columbus. —L'état d'Ohio a été admis dans la confédération en 1802. Le pouvoir législatif est entre les mains d'un sénat, composé de 33 membres au moins , âgés de trente ans, et élus pour deux ans, et d'une chambre des représentants, qui compte 69 membres : ces deux assemblées prennent le nom collectif d'*assemblée générale de l'Ohio*. Le pouvoir exécutif est exercé par un gouverneur, élu tous les deux ans par le peuple, comme les membres de l'assemblée.

*Topographie.* *Cincinnati*, le lieu le plus important de l'état, est une belle et grande ville située sur le bord septentrional de l'Ohio, et que l'on a surnommée la *Reine de l'Ouest*. On y remarque surtout plusieurs églises, la maison de justice, le principal marché, le collège de médecine, la maison des fous, l'hôpital du commerce et le moulin à vapeur, qui a neuf étages. Cette ville, devenue la rivale de Pittsburgh, est le siège d'une industrie fort étendue. Elle possède de nombreux ateliers à machines à vapeur, des manufactures de cotonnades, draps, savon, chandelles; des imprimeries et fonderies, des raffineries de sucre, des brasseries, et de vastes chantiers pour la construction des bateaux à vapeur. Du reste, Cincinnati est l'entrepôt du commerce de l'Ohio. La valeur de ses pro-

duits industriels s'élevait déjà en 1826 à 10 millions de francs. C'est la résidence d'un évêque catholique. — *Columbus*, au centre de l'état, est sa métropole politique. Elle s'élève sur une jolie déclivité, au confluent du Scioto et de la Whetstone-River. Au centre se trouve une belle place d'une étendue de dix acres ( quatre hectares), sur laquelle s'élèvent les principaux édifices publics. 2,500 habitants. — *Steubenville*, sur l'Ohio, a un joli marché, quelques fabriques et 3,000 habitants. — *Jamesville*, l'une des principales villes manufacturières de l'Ohio, est bâtie sur la Muskingum, au-dessous des cataractes. On y remarque l'hôtel-de-ville ( *court-house* ). 4,000 habitants. — *Chillicothe*, dans une plaine qu'arrose le Scioto : il possède des filatures de coton et plusieurs espèces de moulins. 3,000 habitants. — *Dayton*, agréablement situé sur le grand Miami, qui y reçoit la Mad-River et le canal de Miami. Il a des moulins à scies et à farine, ainsi que des filatures de coton. 3,000 habitants. — *Marietta, Lancaster, New-Lisbon, Gallipolis*, fondé par des émigrants français; *Portsmouth*, à l'embouchure du Scioto, et qui est très-avantageusement situé pour le commerce; *Circleville*, près des riches plaines de Packaway, sur le Scioto; *Urbana, Xenia, Lebanon, Athens, Cleaveland*, sur le lac Érié, à l'embouchure du canal de l'Ohio, ce qui en fait un lieu très-animé; *Sandusky*, le port le plus important du lac Érié, et le principal point de passage des marchandises qui se dirigent de New-York, Buffalo et Détroit vers le Mississipi; *Baltimore, Newark et Canton* sont des lieux qui comptaient il y a quelques années de 800 à 2,000 habitants, et qui prennent chaque jour un rapide accroissement, ainsi que cinquante villages que l'on pourrait nommer. En général, l'état d'Ohio présente le même aspect que la Nouvelle-Angleterre, quant à la petitesse des fermes, à la répartition égale de la population sur toute sa surface, et à sa compacité. A. DESMORIS.

OIE (du latin *anser*), de l'ordre des

palmpipèdes, de la famille des lamellirostres, genre canards. L'oie proprement dite a le bec aussi long que la tête; les bouts des lamelles en garnissent le bord. On en connaît quatre espèces principales : l'oie ordinaire (*A. cinereus*) est, à l'état sauvage, grise, avec le manteau brun, ondé de gris; son bec orange est noir à la base et au bout : c'est cette espèce dont le plumage offre tant de variétés dans nos basses-cours. — L'oie des moissons (*A. segetum*), très rapprochée de la précédente; elle en diffère par ses ailes, plus longues que la queue, par quelques taches blanches au front, et par le bec, qui est uniformément orange. — L'oie rieuse (*A. albifrons*) est grise, avec le ventre noir et le front blanc. L'oie de neige (*A. hyperboreus*) se distingue par son plumage blanc, son bec et ses pieds rouges, ses pennes des ailes qui sont noires au bout. — Deux espèces, l'oie de Guinée et l'oie de Gambie, se rapprochent plus des cygnes que des oiseaux dont ils portent le nom. — L'oie domestique, que nous devons à la première espèce décrite, malgré la réprobation injuste et presque malveillante dont elle est l'objet, mérite un des premiers rangs parmi les animaux que nous élevons pour la satisfaction de nos besoins; et puisque aucune voix forte et puissante, dans la défense du faible et de l'opprimé, ne s'est fait entendre en sa faveur, j'essaierai de consigner ici ses services anciens, ses nombreuses qualités et les jouissances qu'elle procure aux docteurs en gastronomie. Sans avoir besoin d'invoquer l'autorité si imposante des Romains, ces géants de l'art culinaire, je rappellerai que l'oie était si excellente à leur goût qu'ils la consacrèrent à Junon, et cet acte de justice les sauva d'une ruine entière, que *res saluti fuit* (Tite-Live, l. v, § 47). Lorsque, vers l'an de Rome 365, les Gaulois escadaient déjà les hauteurs du Capitole, *in summo constitèrant* (*ibid.*), les oies sacrées, par leurs cris et le battement de leurs ailes, *clangore, alarum que crepitu*, appelèrent aux armes les Romains endormis, et l'ennemi fut ren-

versé. Ce service fut payé d'un nouvel honneur; dans les cérémonies publiques, les oies allaient en voiture, *anser in lectica*. Je me borne à ces exemples; si je disais tout, nous aurions trop à rougir. — Les oies n'ont pas changé. Ne sont-ce pas elles qui nous élaborent une graisse dont le goût s'unit délicieusement à plusieurs légumes? Leurs cuisses et leurs ailes confites et gardées ne sont-elles pas les fêtes des gourmands gascons? N'a-t-on pas vu enfin plusieurs de nos habiles réunis en petit comité à huis-clos pour savourer une oie rôtie, farcie de pommes de rainettes? Les calomnies passeront, nous n'en doutons pas; l'oie brillera de nouveau sur nos tables, et le temps de sa réhabilitation n'est pas éloigné, car l'excès même de la laide aveugle qui pousse ses détracteurs jusqu'à vouloir substituer d'abominables petits morceaux de fer acérés à ses plumes si coulantes, hâtera ce retour à la justice. Que lui a-t-on laissé en effet de tant de qualités utiles? Les lits de plume qu'elle nous fournissait ont été remplacés par des sommiers élastiques. Enfin, ces expressions proverbiales : bête comme une oie, comme un oison, comme un oison bridé, qu'on applique à un homme simple et facile à abuser, ne sont-elles pas, de toutes les attaques la plus odieuse? L'oie, injustement attaquée en elle-même et dans ses affections les plus chères, reste pourtant sans défense. Et la défense est facile, même sous ce dernier rapport. L'oie n'est pas bête en effet, elle possède plusieurs facultés à un degré plus élevé que beaucoup de ses détracteurs : le sens géométrique qui lui fait tracer dans l'air ces figures que Pline admire en son ch. xxii, la mémoire des lieux, la prudence, la ruse, la distinguent parmi tous les êtres créés. L'amour de ses enfants est extrême chez elle; ses ennemis le savent bien, et c'est ce qui met le comble à la perfidie de leurs machinations.

P. GAUBERT.

OIGNON. Croirait-on que ce bulbe, si vanté dans l'antiquité, que les poètes ont chanté, auquel les Égyptiens ont

rendu des honneurs divins , est aujourd'hui dédaigneusement abandonné au bon peuple , et presque généralement repoussé de la table des grands ? Mais aussi , hâtons-nous de le dire , loin de jeter le mépris sur ces Égyptiens qui ont eu ces faiblesses , tout en faisant des prodiges , nous devrions plutôt les admirer , puisque c'était la reconnaissance qui guidait leurs hommages. En effet , les auteurs qui se sont livrés à des recherches sur l'Égypte assurent que l'oignon de scille ou oignon sacré des Égyptiens était employé avec beaucoup de succès comme le spécifique d'une hydropisie endémique , causée par l'humidité de ce pays marécageux. — Quoique la scille soit encore quelquefois employée en médecine , elle a cependant , ainsi que toutes les autres liliacées , perdu beaucoup de son ancienne réputation. — Il faut l'avouer , les personnes qui mangent des oignons crus ou enits exhalent souvent une haleine des plus fétides , et sont fatiguées par des renvois fort incommodes , car l'oignon est très indigeste , et ne saurait convenir à des estomacs débiles et paresseux. C'est surtout dans nos départements méridionaux que s'est conservé , chez les gens de la campagne , l'usage de manger des oignons , usage venu des Romains , qui en faisaient la nourriture essentielle des soldats pour augmenter leur force et leur courage , au rapport de Socrate. Mais avant eux , les Égyptiens en nourrissaient leurs esclaves , et les Hébreux eux-mêmes les ont souvent regrettés dans le désert. — Les oignons sont donc des plantes potagères bisannuelles , à racine bulbeuse , appartenant à la famille des liliacées. Le bulbe , qui en est la partie la plus importante , se compose de tuniques charnues , rouges ou blanches ; il pousse des feuilles simples , cylindriques , fistuleuses et pointues , au milieu desquelles s'élève une tige ou hampe nue , fistuleuse aussi , renflée dans son milieu , et haute d'environ trois pieds. — Les oignons varient autant dans leur forme que dans leur couleur : ainsi , il y en a de rouges , de blancs , de pâles , et

de rouges et blancs ; les uns sont ronds , les autres oblongs : parmi les premiers se trouve l'oignon rouge , qui se conserve très bien , et qui jouit d'une grande acreté. — Cette plante acquiert plus de développement dans les climats tempérés que dans les pays froids. Un sol argileux ne lui convient pas du tout , elle préfère une terre substantielle légère. — Les oignons se sèment en général au mois d'août et de septembre ; on les transpose en octobre , à deux ou trois pouces de distance , et on peut les récolter dans les derniers jours de juin : il est prudent de couvrir les planches d'oignons d'une couche de litière pendant les rigueurs de l'hiver. On peut faire augmenter d'une manière sensible le bulbe de l'oignon , en rompant sa tige lorsqu'il est près de sa maturité , ce que l'on reconnaît au changement de couleur de ses feuilles. Lorsque la récolte des oignons est terminée , on les expose au soleil pendant huit à dix jours , au bout desquels on les attache avec de la paille , et l'on en fait des chaînes , que l'on suspend dans un lieu sec pour leur faire passer l'hiver ; ils se conservent alors très bien. — Quand on veut avoir de la graine , on laisse monter les oignons , et lorsque le fruit s'ouvre , la graine est parvenue à sa maturité ; on la secoue sur un drap et on la conserve à l'abri de l'humidité. — Il est une variété d'oignons fort recherchés , que l'on nomme *oignons tapés* ; ils sont rouges ou blancs , gros comme une forte noisette , et ont un goût fort agréable. — On connaît également une variété d'oignons dits *bulbifères* , qui présentent cela de remarquable , qu'au lieu de fleurs ils portent au sommet de leur tige une sorte de *caïeux* ou petits oignons réunis en forme de bouquet : chacun de ces oignons est susceptible de donner naissance à un nouvel individu. Cette variété se rapproche de l'oignon rouge par son aspect extérieur , mais elle en diffère par son goût et par son mode de reproduction. — On peut encore considérer comme de véritables oignons l'*échalote* ou ail stérile , originaire de la Pa-

lestine , et employé pour relever la fa-  
 deur de certains aliments; la *ciboule*,  
 qui n'est qu'une variété de l'échalote , et  
 qui sert aux mêmes usages ; la *cive* ou  
*civette* , très abondante dans les monta-  
 gnes du Dauphiné et de la Provence : ses  
 feuilles hachées menu se mangent dans  
 la salade comme assaisonnement.—L'oig-  
 non contient , comme on le sait , un  
 principe volatil particulier , qui excite  
 le larmolement lorsqu'on le coupe : ce  
 principe disparaît entièrement par la  
 coction. — Le suc de l'oignon a été fré-  
 quemment employé en médecine dans  
 une foule de maladies , telles que la sur-  
 dité , les hydropisies , les maladies de la  
 vessie , etc. Les seules propriétés qu'on  
 lui attribue aujourd'hui à juste titre sont  
 d'être diurétique et anti-scorbutique.—  
 Autrefois , on vantait son action mer-  
 veilleuse sur le visage des femmes qui  
 en faisaient usage , et dont il ravivait  
 l'incarnat ; mais son odeur désagréable  
 doit seule empêcher d'avoir recours à un  
 pareil moyen. — Là ne se bornent point  
 les vertus des oignons. On connaît en-  
 core , sous le nom d'*oignons glacés* et  
 mieux d'*oignons brûlés*, une préparation  
 d'oignons usitée pour donner au pot-au-  
 feu une couleur et un fumet plus appé-  
 tissant. Les femmes de l'île de Scio don-  
 nent à la soie une belle couleur orangée  
 en faisant macérer dans de l'eau pendant  
 quatre ou cinq jours , et bouillir ensuite  
 avec de l'alun , les tuniques ou pelures de  
 l'oignon rouge.— Quant aux oignons des  
 fleurs , ce sont , sous le rapport botanique ,  
 des bulbes semblables à ceux que nous ve-  
 nons d'examiner ; comme eux , ils sont  
 charnus , formés de tuniques ou d'écailles.  
 Parmi les oignons charnus ou *solides* se  
 trouvent ceux de la tulipe , de cette plante  
 qui , lorsqu'elle parut pour la première  
 fois en Europe , excita presque une ré-  
 volution. On s'effraierait aujourd'hui des  
 prix énormes que l'on mettait à un oi-  
 gnon de tulipe , et maintenant , c'est à  
 peine si cette belle fleur , bien déchue  
 de sa grandeur passée , obtient un re-  
 gard de ceux qui l'admiraient autrefois.  
 Parmi les oignons à tunique , on remar-

que la scille , assez souvent employée en  
 médecine ; puis enfin , parmi ceux à écai-  
 les , se trouve l'oignon de lis , dont la  
 fleur est remarquable par son éclatante  
 blancheur , mais non par son parfum , qui  
 est loin d'être agréable. — Il y a encore  
 plusieurs plantes connues sous le nom  
 d'*oignons* : ainsi , on appelle *oignon de*  
*louple* potiron gris , *oignon marin* le bul-  
 be de la scille maritime , *oignon musqué* la  
 jacinthe musquée.—On se sert également  
 de la même expression pour désigner une  
 tumeur inflammatoire , très douloureuse ,  
 d'une forme plus ou moins semblable à  
 un oignon , produite aux articulations des  
 os du tarse par des souliers durs ou trop  
 étroits. L'oignon diffère essentiellement  
 des cors , durillons , poireaux , en ce que  
 ces derniers ne sont que le résultat d'un  
 durcissement de la peau , qui augmente  
 un peu de volume dans cette partie , tan-  
 dis qu'il y a toujours gonflement de l'os  
 dans l'oignon , et altération plus ou moins  
 grave du tarse : aussi est-il fort difficile  
 de guérir ces tumeurs ; le repos , les lo-  
 tions et les cataplasmes émollients sont  
 les seuls moyens à employer , encore ne  
 produisent-ils souvent qu'un soulage-  
 ment momentané. Quelquefois , la dou-  
 leur causée par ces excroissances , peu vo-  
 lumineuses cependant , est telle qu'il est  
 impossible au malade de marcher : c'est  
 alors qu'il regrette cet amour-propre et  
 cette coquetterie qui , dans sa jeunesse ,  
 l'ont porté à s'emprisonner les pieds dans  
 une petite chaussure , qui ne lui laisse  
 maintenant qu'un souvenir bien doulou-  
 reux et une incommodité bien grande.—  
*Oignon* se dit aussi d'une grosseur de la  
 sole du cheval qui se manifeste plus sou-  
 vent en dedans qu'en dehors , et qui ne  
 vient presque jamais aux pieds de der-  
 rière. — On dit au figuré regretter  
 les oignons d'*Egypte* pour regretter son  
 ancien état , quoi qu'on soit dans un  
 meilleur ; un *chapelet d'oignons* pour  
 une grande quantité d'oignons liés ; *mar-*  
*chand d'oignons* se connaît en ciboules  
 pour dire qu'on est difficilement trompé  
 dans les choses de son métier ; *se mettre*  
*en rang d'oignons* pour se ranger sur une

même ligne, ou prendre place dans une réunion où l'on n'est pas invité, dans une assemblée à laquelle on n'a pas le droit d'être admis. D'Oignon était le nom d'un maître de cérémonies. C. FAVROT.

**OIL** (Langue d'). Ce nom fut donné au roman *wallon*, langue qui s'était formée dans les provinces situées vers le nord de la France, où le latin avait été parlé plus tard qu'ailleurs. Dans ces contrées, long-temps occupées par des nations étrangères, la langue avait généralement une dureté que l'on ne retrouvait pas dans celle des peuples méridionaux. Mais cette langue d'*oil* ou d'*oui* offrait des sons plus composés, et, s'épurant à la longue par l'usage, elle servit à constituer la langue française. Toutefois, au commencement des croisades, la différence existant entre la langue d'*oc* et la langue d'*oil* n'était pas aussi marquée qu'elle le devint dans la suite; on peut même dire qu'alors on parlait à peu près le même langage dans toute la France. On appelait pays de la langue d'*oil* la Picardie, la Normandie, la Basse-Bretagne, et toutes les contrées septentrionales de la France qu'avaisine la Germanie (v. Oc [Langue d'] ).

CHAMPAGNAC.

**OINT**, frotté d'huile, de graisse, d'autre chose onctueuse. En termes de religion, il se dit premièrement et par excellence de Jésus-Christ, l'*oint* du Seigneur, et ensuite des prêtres et des rois (v. SACRE). Jésus-Christ a dit : Gardez-vous de toucher à mes *oints*, ce sont personnes sacrées. A-t-il voulu parler des prêtres et des rois en général ? N'est-ce pas plutôt des personnes vertueuses ? (v. ONCTION). — *Oint* fut le nom d'une secte d'hérétiques au xvi<sup>e</sup> siècle. Ils disaient qu'on ne pouvait commettre d'autre péché en ce monde que de ne pas embrasser leurs doctrines. Du reste, ils étaient calvinistes. Leur berceau fut le comté de Surrey, et leur chef un nommé Writ, qui soutenait que tout le Nouveau-Testament n'était qu'une prophétie, que Jésus-Christ reviendrait encore une fois avant la fin du monde, et

que celui à qui ses péchés ont été une fois pardonnés ne pèche plus. X.

**OISE**, rivière de France, l'un des principaux affluents de la Seine. Sa source est au nord-ouest de Rocroi, dans le département des Ardennes, peu éloignée de celle de la Sambre, et son embouchure à Conflans-Ste-Honorine, dans le département de Seine-et-Oise. Comme son cours est très sinueux, et par conséquent beaucoup plus long que ne semble l'indiquer la distance entre les points extrêmes, la pente est faible, et ses eaux coulent lentement, ce qui favorise la navigation sur cette rivière. On l'a jointe à l'Escaut par le canal de St-Quentin, en sorte qu'elle est une des principales voies du commerce entre la Belgique et Paris. Sa navigation deviendra plus importante encore, lorsque la France et la Belgique auront complété le système de canaux entre les rivières communes aux deux états. Ce système ne peut différer de celui que la France eût exécuté seule, si l'homme qui ne la trouvait pas assez grande pour son ambition lorsque le Rhin était sa limite n'avait point commis la faute de l'étendre au-delà de cette frontière naturelle. — Le bassin de l'Oise comprend une grande partie du département des Ardennes, le nord de celui de la Marne, et presque la totalité de ceux de l'Aisne et de l'Oise, outre l'espace qui lui appartient aussi dans le département de Seine-et-Oise. On peut constater facilement que cette superficie excède la vingt-huitième partie du territoire français; et comme les pluies qui alimentent les sources dans cette partie de la France atteignent à peu de chose près la quantité moyenne, on peut estimer, d'après cette superficie, le volume des eaux que l'Oise porte au fleuve dont elle est tributaire, car l'évaporation et l'infiltration sont aussi en raison de la surface. Il est à désirer que l'on fasse plus fréquemment usage de ce mode d'évaluation des courants d'eau, car il réunit les avantages de la facilité et de l'exactitude. — La vallée de l'Oise est presque partout agréable et fertile : cependant, peu de

villes ont été construites sur ses bords, et celles que l'on y voit sont peu remarquables, à l'exception de Compiègne (voy. l'article suivant et les notions sur les départements de l'Aisne et de Seine-et-Oise).

OISE (Département de l'). Cette division territoriale de la France est comprise entre 49° 4' et 49° 46' de latitude; en longitude, elle s'étend de 0° 45' à l'est du méridien de Paris, et à 0° 58' vers l'ouest. Elle confine aux départements de la Somme, de l'Aisne, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise, de l'Eure et de la Seine-Inférieure. Elle est séparée de ces deux derniers par la rivière d'Epte; le reste de son contour n'a point de limites naturelles. Sa surface est d'environ 608,250 hectares (101,221 lieues de poste carrées): une très petite partie de cet espace est dans le bassin de la Somme; deux autres, beaucoup moindres encore, appartiennent, l'une au bassin de l'Oureq, et par conséquent à celui de la Marne, et l'autre dirige ses eaux vers l'Epte. L'Oise, qui lui donne son nom, y entre un peu au-dessus de Noyon, et en sort à 4 lieues au-dessous de Creil. L'Aisne, son principal affluent sur la rive gauche, est navigable dans tout l'espace qu'elle parcourt dans ce département, et sa vallée n'a pas la mauvaise réputation d'insalubrité qu'une grande partie de cette rive semble mériter. M. de Monfalcon, dans ses observations sur les maladies causées par les eaux stagnantes, a fait une description effrayante des effets de ces eaux dans la vallée de la Nonette, ruisseau qui passe à Chantilly, et tombe dans l'Oise au-dessous de Gouvieux, village industriel, dont la population est exposée à de fréquentes épidémies. On impute une partie de ces maux à l'influence des pièces d'eau qui embellissent les jardins anglais d'Ermenonville et le parc de Chantilly: cependant, l'Automne, autre ruisseau qui va de Villers-Coterets à Verberie, coule dans une vallée non moins pernicieuse que celle de la Nonette, sans que le luxe des jardins d'agrément y mérite aucun reproche; on peut en dire au-

tant de la Thève, affluent à la même rivière, au-dessous des deux premiers. L'autre côté de l'Oise est dans une situation plus favorable; le terrain y a plus de relief, le pays est plus découvert, et les vallées sont plus larges, à l'exception de celle du Thiérain, dont le fond tourbeux est reserré entre des coteaux très rapprochés. Le bourg de Mello, sur cette petite rivière, passe pour un séjour aussi malsain que le village de Gouvieux. Au reste, les villageois secondent eux-mêmes les mauvaises qualités de leur pays, bien loin de s'attacher à les corriger. L'art des constructions rurales est presque entièrement inconnu dans ce département; des maisons sans fenêtres sur la voie publique, « de peur que l'on ne vienne observer ce qui se passe dans l'intérieur, ou écouter ce que l'on y dit »; des cours fétides, où l'on a soin de rassembler et d'entasser sans ordre tout ce qui peut augmenter la masse des engrais, etc.; des toits de chaume, des murs en torchis (argile mêlée de paille), tous ces objets déplaisent au philanthrope éclairé, quoique les peintres les placent volontiers dans leurs paysages. — L'aspect général de ce département satisfait le voyageur: c'est en l'observant avec plus d'attention et plus long-temps que l'on aperçoit ce qu'il faudrait y changer. La nature a beaucoup fait pour sa prospérité, quoi qu'elle lui ait refusé les mines de métaux et la houille; les pierres à bâtir y abondent partout, et les architectes de la capitale connaissent très bien celle de St-Leu sur le bord de l'Oise. Le grès calcaire y est aussi très commun, et quoique le plâtre ne s'y trouve que dans quelques lieux, on est dispensé d'en faire venir du dehors. Les tourbières n'y sont que trop étendues; mais leur exploitation fait des progrès assez rapides, et bientôt elles suffiront pour une grande consommation locale, et pourront être exportées. Les vides que leur extraction aura laissés se rempliront peu à peu: tandis que l'usage de ce combustible entretiendra l'activité des foyers domestiques et des fourneaux d'usines, les forêts se repeupleront



de grands arbres, et se mettront en état de fournir aux besoins des chantiers de la mariue et des constructions de bateaux. Mais ce qui est encore plus à désirer que ces progrès industriels, l'exploitation des tourbes, si elle est bien dirigée, dessèche des marais, procure l'écoulement des eaux d'où s'exhalaient des miasmes morbifiques, assainit la contrée, et le département de l'Oise est un de ceux où les travaux de cette sorte seront le plus de bien. Quelle que soit la ténacité de la routine, les villageois substitueront peu à peu la tourbe au bois de chauffage; quelques-uns en ont donné l'exemple, et c'est assez pour qu'ils ne manquent point d'imitateurs. — Le sol est généralement assez fertile dans le département de l'Oise, et l'agriculture y fait quelques progrès. Quelques cantons ont imité l'industrie agricole du département de l'Aisne, et les haricots de Liancourt ne redoutent plus l'éclatante et ancienne renommée de ceux de Soissons. Quelques villages du même canton contribuent à cette abondance d'artichauts que l'on remarque aujourd'hui sur les marchés et jusque dans les rues de Paris. Un autre, profitant de quelques positions bien abritées, envoie au commencement du printemps des petits pois pour la table des riches. Que l'instruction se répande, et les améliorations agricoles viendront à sa suite. Quelques agronomes ont mis le département de l'Oise hors des limites des vignobles français vers le nord : c'est une erreur qu'il faut rectifier, tout en convenant que les meilleurs vins de ce pays ne valent pas mieux que ceux des environs de Paris. Les ressources actuelles de l'œnologie parviendront sans doute à reculer encore plus vers le nord les limites de l'empire de Bacchus. Quant à celui de Pomone, on voit ici l'une de ses belles provinces. Mais le sens du goût y est moins satisfait que la vue; les cultivateurs n'ont point planté les meilleures variétés de chaque espèce de fruit, et profiteraient encore de l'instruction des Normands pour leurs pommiers à cidre et pour la fabrication de cette boisson, etc. On

n'obtient ici, avec beaucoup de fatigue, que des produits médiocres. Quant aux autres cultures, elles sont au niveau de celles des départements voisins. On remarque en tout et partout que le défaut d'instruction est le plus grand obstacle à tous les perfectionnements. Dans le département de l'Oise, le cultivateur est extrêmement laborieux; sa vie, trop souvent abrégée par un travail excessif, ne laisse pas au corps le temps et le repos nécessaires pour le développement des forces; dès que l'enfant peut rendre quelques faibles services, il partage les fatigues de ses parents. Ainsi, les écoles sont peu fréquentées, même par les riches : on n'apprendra peut-être pas sans étonnement que, dans une contrée aussi rapprochée de la capitale, plus que les 4/5<sup>es</sup> de la population ne savent pas lire, et que, dans un très grand nombre de communes, on ne sait comment composer un conseil municipal, car il faut que les membres de ce conseil sachent au moins écrire leur nom tant bien que mal. Pour comble de bizarrerie, quelques hommes parvenus à ce degré d'instruction dédaignent d'en faire jouir leurs enfants, et les vouent à l'ignorance la plus complète, quoique les moyens d'apprendre leur soient offerts durant toute l'année et à toutes les heures de la journée. Au milieu de cette population ignare, les dernières lois sur l'instruction primaire causent plus d'embarras qu'elles ne peuvent opérer de bien; les comités établis pour surveiller les instituteurs et l'enseignement ne comprennent point la mission qui leur est confiée : ils tracassent au lieu de surveiller, ou ne s'assemblent pas; les milliers d'inspecteurs communaux qui, dans le seul département de l'Oise, sont imposés à six cents maîtres d'école, pourraient être supprimés sans qu'il en résultât aucun dommage. — Le luxe d'état-major qui accable l'instruction primaire n'est pas moins onéreux à l'enseignement supérieur; mais, dans ce département, les maîtres d'école suffiraient pour répandre les connaissances dont l'enseignement leur est confié, au lieu qu'il n'y a pas

assez de professeurs de science applicables aux besoins actuels de l'industrie, et que les lettres mêmes sont traitées avec une extrême parcimonie. Point de cours de physique ni de chimie au collège de Beauvais, quoique cet enseignement y soit en quelque sorte provoqué par les arts chimiques exercés dans cette ville. Les écoles ecclésiastiques ont offert un asile à ces sciences exilées : introduites d'abord au petit séminaire de Noyon, elles sont maintenant admises au grand séminaire, dans le chef-lieu de préfecture. Point de mathématiques au collège de Clermont; à Compiègne, on se borne aux éléments de cette science; du latin, quelque peu de grec, et à Beauvais seulement, ce que l'on persiste à nommer *philosophie*, voilà tout ce que l'on offre à la jeunesse studieuse d'une population de 400,000 habitants. Rien pour les beaux-arts; l'histoire naturelle, si intéressante en elle-même et si recommandable par des applications de la plus haute importance, n'a point d'interprète dans le département de l'Oise. La littérature n'y est pas encouragée; pour tous les besoins intellectuels, on a l'habitude de se pourvoir à Paris, comme si la capitale était chargée de penser et d'écrire pour toutes les provinces environnantes. Heureusement, cette sorte d'apathie intellectuelle dont ce département paraît affecté ne peut être une maladie incurable; elle ne tient point au caractère picard ni à des causes locales. D'autres populations, placées, du moins en apparence, aussi désavantageusement que celle-ci, cultivent avec succès les lettres, les sciences et les arts : Beauvais aura son tour et saura faire oublier le temps de son repos trop prolongé. — Ainsi que dans toute la France, on observe dans ce département que la population augmente, mais l'accroissement ne suit pas une loi que l'on puisse assigner, et qui dirige utilement les calculs pour l'avenir. En 1791, le département de l'Oise avait 348,235 habitants; en 1801, 360,181, en 1806, 371,158, en 1820, 375,817, et en 1831, 397,675. Ainsi, de 1806 à 1820,

intervalle qui ne comprend qu'un petit nombre d'années de paix, l'augmentation moyenne ne fut que de 333 pour chaque année, et de 1820 à 1831, quelques guerres insignifiantes n'ont pas empêché que la population ne reçût un accroissement annuel de 1987 habitants. On peut affirmer qu'elle excède actuellement (1837) le nombre de 400,000, et que par conséquent cette division du territoire français contient plus que le nombre moyen d'habitants. Cet avantage n'est pas le résultat d'une plus grande fertilité du sol, d'une culture mieux dirigée, d'une grande activité industrielle; il est donc au moins très probable qu'on doit l'attribuer au voisinage de la capitale. Comme la santé et la vigueur du corps social exigent le développement complet de chacune des parties et l'équilibre entre toutes, nous ne féliciterons point le département de l'Oise de cette supériorité qu'il obtient sur plusieurs autres divisions de la France; nous nous bornerons à exprimer le vœu que ces parties encore faibles et languissantes recouvrent enfin les forces dont elles ont besoin pour contribuer comme toutes les autres à la prospérité publique. — En 1831, on comptait à Beauvais 12,867 habitants, à Clermont 3,108, à Compiègne 8,879, à Noyon 6,859, et à Senlis 5,066 : totale de la population urbaine 35,866. Ainsi, il y a, dans le département de l'Oise, dix villageois pour un citadin. Plus d'un philanthrope désirera que ce rapport diminue encore. Mais comment peser dans une balance dont la justice ne soit point soupçonnée, les avantages du séjour dans les villes contre les charmes d'une habitation champêtre ? Nous ferons seulement remarquer que le département de l'Oise est un de ceux qui ont enlevé le moins de bras à l'agriculture, et fixé le plus de citadins à la campagne. *Assez et pas trop* éloigné de Paris, il offre une agréable retraite aux hommes fatigués par des travaux assidus, l'embarras et le tumulte des affaires, et ces heureux réfugiés préfèrent les villages aux petites villes. — Quoique ce département soit plus agri-

cole qu'industriels, les arts mécaniques n'y sont pas négligés, et plusieurs manufactures y prospèrent. Chantilly et Creil ne laisseront pas oublier leurs fabriques de porcelaine, le bourg de Mouy et ses environs voient croître de jour en jour leurs fabriques d'étoffes de laines; à Montataire, le laminage du zinc est en grande activité; Liancourt conserve la manufacture de cartes et la filature de coton établies par le vénérable duc de Laroche-foucauld, dont la mémoire sera conservée précieusement dans ce pays qu'il a vivifié, etc. Il est à craindre que la fabrique de crayons Conté établie dans le canton de Creil ne puisse résister à la concurrence de ses nombreuses rivales. Quelques industries beaucoup plus anciennes sont demeurées stationnaires dans ce département, et n'ont point profité des progrès qu'elles ont faits ailleurs; presque toutes celles qui sont mises en activité pour la construction des édifices méritent ce reproche. Mais quel que intérêt que l'on prenne au perfectionnement de ces arts, on réclamera plus de soins encore pour l'agriculture, et la société formée dans l'arrondissement de Clermont, la seule qui existe dans ce département, et qui est encore à son début, répandra certainement dans les campagnes les lumières et l'émulation qui ont manqué jusqu'à présent. — La cour royale d'Amiens étend sa juridiction sur le département de l'Oise, dont les tribunaux de première instance sont placés dans les quatre chefs-lieux d'arrondissement (Beauvais, Clermont, Compiègne et Senlis). Six cent quatre-vingt-dix communes sont réparties entre 34 cantons. Le nombre des cures et succursales est de 468, mais il y manque plus d'une centaine de curés. La résidence de l'évêque est à Beauvais. Un seul ministre suffit pour les protestants épars dans le département. — Outre les villes de Beauvais, Clermont, Compiègne, Senlis et Noyon, on en compte plusieurs autres d'une moindre importance, si ce n'est pour l'histoire de la féodalité. Les détails qui les concernent seraient déplacés ici :

nous n'entrerons même dans aucun détail purement historique sur celles que nous avons nommées. Pour la statistique, nous dirons seulement que le vieux château de Clermont, qui jouissait d'une vue si magnifique, est maintenant un lieu de détention pour tout le département; que les cathédrales gothiques de Senlis et de Noyon sont toujours dignes de l'attention des voyageurs; quant à la maison natale de Calvin dans cette dernière ville, elle conserve aussi sa renommée. Compiègne sera passée sous silence, et pour cause : que les habitants de Paris, Français ou étrangers, viennent visiter cette ville, qu'ils parcourent son palais, qu'ils errent dans sa forêt, ces lieux inspirateurs leur procureront une ample récolte de souvenirs, et quoique la promenade soit un peu lointaine, ils n'en regretteront ni les frais ni les fatigues. Nul écrit, nul tableau ne peut suppléer aux impressions que l'on éprouve en présence de ces objets. FERRY.

OISEAUX. Voici l'une des classes à la fois les mieux établies et les plus intéressantes du règne animal. L'art ingénieux avec lequel les oiseaux construisent leurs nids, l'étonnante prévoyance qui leur fait deviner l'approche de l'hiver et les guide à travers l'océan vers des climats plus doux, l'admirable instinct des mères, la mélodie du chant dans plusieurs espèces, l'élégance des formes et l'éclat du plumage dans une foule d'autres, tout, en ces êtres privilégiés, appelle les méditations du philosophe, inspire au naturaliste le désir de les étudier. — Si nous jetons un coup d'œil sur la conformation, sur les mœurs et les instincts des oiseaux en général, nous trouverons, ici comme ailleurs, une si parfaite harmonie entre la fin que leur attribue la nature et les moyens qu'elle leur donna d'y atteindre que nous pourrions toujours aller de la connaissance de l'une à celle des autres, et réciproquement. — Et d'abord, les extrémités antérieures, propres au vol seulement, ne pouvant, comme chez les mammifères, servir à la station dans les oiseaux, il fal-

lait qu'ils fussent *bipèdes*. Ne pouvant non plus faire de ces ailes des organes de préhension, ils devaient prendre leurs aliments avec leur bouche. Aussi, voyez comme la nature a pris soin de pencher leur corps en avant de leurs pieds, en même temps qu'elle alongeait leurs doigts pour leur fournir une base suffisante de sustentation; voyez quelle mobilité elle a donné aux vertèbres de leur cou, de manière qu'il pût s'étendre pour ramasser la nourriture, ou se replier en arrière dans le repos, tandis que les vertèbres du tronc immobiles, comme soudées entre elles, et qu'un large *sternum*, surmonté d'une crête saillante (le *bréchet*), de fortes clavicules disposées en arc-boutants entre les épaules (la *fourchette*), offraient un point d'appui solide aux efforts musculaires qu'exige le vol. N'est-il pas admirablement construit pour fendre l'air, ce corps oblong, arrondi comme la carène d'un navire! Quel vêtement était mieux approprié à cette existence aérienne que ce plumage, à la fois si léger et si imperméable aux intempéries de l'atmosphère! — Examinons les extrémités inférieures, qui se composent d'une cuisse (toujours cachée sous la peau du ventre), d'une jambe plus ou moins longue selon les besoins de l'espèce, et d'un os long (le *tarse*); se mouvant verticalement sur les doigts : nous découvrirons que l'action des muscles est combinée de manière que le simple poids du corps fait fléchir les doigts, comme par un ressort; mécanisme ingénieux, qui permet à l'animal de dormir perché sur un ou sur deux pieds. — Selon les modifications que la nature a imprimées à leurs ailes et à leurs pattes, les oiseaux se sont partagé l'air, la terre ou les eaux : ils volent, marchent ou grimpent, courent, sautent ou nagent avec une merveilleuse facilité. En thèse générale, les meilleurs marcheurs sont les plus mauvais voiliers. L'*aigle*, qui peut défilier la plupart des animaux à la course, ne vole bas ; les *pies* marchent difficilement et grimpent très bien. Quelques espèces, condamnées à ne point quitter la rive

qui les a vus naître, attendent, dans l'immobilité, que les flots leur jettent une proie qu'elles se débattent avec peine à poursuivre : créatures imparfaites, qui, dans leur existence bornée, ne semblent être là que pour remplir les divers degrés de l'animalité, et offrir le passage à d'autres classes d'êtres ; tandis que les espèces plus favorisées peuvent franchir, sans se reposer, d'incroyables distances. Nos hirondelles arrivent au Sénégal dans une semaine (ADAMSON). Un faucon s'étant envolé de Fontainebleau fut repris le lendemain à Malte, et recondu à un anneau qu'on avait attaché à ses jambes. — Le vol est d'autant plus étendu que les ailes sont plus longues et plus aiguës. Par la vivacité avec laquelle les longues plumes qui s'y insèrent (*plumes rémiges*) frappent l'air, l'oiseau trouve un point d'appui dans ce fluide, qui ne peut se déplacer avec la même rapidité. Le vol peut donc être considéré comme une suite de bonds continus, ou, ainsi que le dit M. Lesson, comme la locomotion terrestre par sauts dans un milieu aérien. Les plumes de la queue (*plumes rectrices*) font, dans cette circonstance, l'office de gouvernail lorsque l'animal veut s'élever, s'abaisser ou changer de direction. Ce genre de locomotion, que nous croirions devoir lui être si fatigant, n'est qu'un jeu pour l'oiseau, qui, dans le moment même où il fend l'air, fait entendre les chants les plus forts et les plus soutenus. — Les espèces de haut vol sont le mieux plumées ; les espèces presque nues, comme le *cassou*, ne se trouvent que dans les pays chauds. — Une fois ou deux dans l'année, les oiseaux perdent leur plumage : c'est l'époque de la *mue*, qui a lieu ordinairement après la ponte, et laisse ces animaux dans un état de souffrance occasionné par le travail important qui s'opère pour la production de nouvelles plumes, et par la direction de tous les suc nutritifs vers l'appareil tégumentaire. Beaucoup même en meurent. — Le plumage diffère très souvent en été et en hiver. Les teintes sombres et rembranées sont, en général,

le partage des femelles; aux mâles seuls le privilège d'étaler sur leur robes élégantes ces reflets éclatants, ce mélange harmonieux de couleurs, pour l'immense variété desquels la langue manque d'expressions. C'est sur le plumage des oiseaux de l'Asie, de l'Amérique, de l'Afrique, que la nature a étalé toutes les richesses de sa palette. Mais aussi, par une juste compensation, elle leur a refusé les chants mélodieux, attribut des espèces moins belles qui peuplent nos climats. — La structure des organes internes dans l'oiseau n'est pas moins en harmonie avec son existence aérienne, que celle des organes externes. Ainsi, sa légèreté spécifique se trouve singulièrement augmentée par le volume considérable de ses poumons, par les cellules ou poches aérifères dans lesquelles se terminent les *bronches* (canaux de la respiration); et qui transmettent l'air dans toutes les parties du corps, y compris même les os et le tuyau des plumes. — Ce volume énorme d'air sert aussi à nous expliquer la force remarquable de la voix dans les plus frêles espèces. Quant à l'organe destiné à la production de ce phénomène, c'est une sorte de poche fermée par des membranes, ou un second *larynx*, situé au point où se bifurque la *trachée-artère* (canal aérifère), au-dessous du larynx ordinaire, placé au fond du gosier, et qui paraît ne contribuer que fort peu à la phonation. La voix de l'oiseau s'opère donc par un mécanisme analogue à celui qu'on emploie pour souffler dans une flûte, l'embouchure de cet instrument représentant le larynx inférieur, et les trous percés dans le tube la trachée-artère et le larynx supérieur. — Mais tout s'enchaîne par les plus admirables rapports dans cet ensemble harmonieux d'organes conspirant tous à une même fin : l'oxygène, qui, par suite du grand développement de l'appareil respiratoire, baigne tous les tissus, tous les fluides, communique au sang des propriétés plus stimulantes; et, dans la stimulation vive que produit sur la fibre locomotrice ce sang fortement oxygéné,

nous trouvons la source de cette immense force musculaire dont a besoin l'oiseau pour fendre les plaines de l'air. — L'appareil de la *digestion* se fait principalement remarquer dans cette classe de vertébrés par le triple renflement qu'on voit à sa partie supérieure. Le premier constitue cette poche qui saillit à l'extérieur quand elle est remplie, et que l'on désigne vulgairement sous le nom de *jabot*; la seconde paraît surtout destinée à verser un fluide propre à favoriser la macération de l'aliment; enfin, la troisième (le *gésier*) peut être considérée comme le véritable estomac. Ses parois, épaisses et cartilagineuses dans les espèces *granivores*, semblent destinées à remplacer la mastication qu'opèrent les dents chez les animaux qui en sont pourvus; action favorisée par les petites pierres que l'animal avale, comme moyen de broyer la substance alimentaire. « On a observé, dit Buffon, que le seul frottement du gésier avait rayé profondément et usé presque aux trois quarts plusieurs pièces de monnaie qu'on avait fait avaler à une autruche. » La nature, d'ailleurs, pourvu à l'absence de dents par le bec, revêtu d'un étui corné, et dont la forme varie selon le genre de nourriture, de sorte que l'oiseau peut, selon ses besoins, s'en servir pour couper ou déchirer, briser ou broyer. — On nomme *cire* une membrane colorée, qui s'élève dans beaucoup d'espèces, sur la base du bec; *cloaque*; une poche dans laquelle aboutissent à la fois le *rectum* (partie inférieure du canal intestinal) et les organes de la génération. — Les poumons adhèrent à la colonne vertébrale; les organes digestifs ne sont pas, comme chez les mammifères, séparés de la poitrine par un diaphragme, ou cloison charnue; comme, chez eux, la circulation se fait au moyen d'un cœur à deux ventricules et à deux oreillettes. Le cerveau a une grandeur proportionnellement très considérable. — Quant aux sens, la nature s'est surtout attachée à perfectionner chez l'oiseau celui de tous dont le développement lui était le plus nécessaire, la vue.

Aussi ses yeux sont-ils plus gros proportionnellement que dans les quadrupèdes, et d'une structure plus compliquée. L'oiseau de proie fond, du haut des airs, à une hauteur où nous l'apercevions à peine, sur le petit lézard qui glisse dans l'herbe, ou sur l'alouette, qui se distingue à peine de la motte de terre sur laquelle elle repose. Comment, sans cette admirable faculté de voir à la fois des objets très rapprochés et très éloignés, aurait-il pu, en aussi peu de temps, franchir d'immenses espaces dont-il n'aurait aperçu ni l'étendue ni les limites? « Supposez à l'oiseau qui vole le mieux, dit Buffon, une vue courte, et la crainte du choc, des résistances inaperçues, enchaînera constamment son essor; il ne pourra que voltiger lentement et avec défiance. » Ajoutons qu'une troisième panpière, à demi transparente, tempère, en s'étendant comme un rideau devant le globe de l'œil, l'action trop vive de la lumière sur la rétine. — Après la vue, l'ouïe paraît être le sens le plus fin chez les oiseaux, à en juger par les distances auxquelles ils se répondent, et par la facilité avec laquelle ils répètent des sons ou des suites de sons. D'ailleurs, point de conque extérieure pour l'oreille. — De la répugnance de ces bipèdes pour certains aliments et de leur préférence pour d'autres, peut-on conclure à un développement prononcé de l'organe du goût? À ne considérer que la consistance de leur bec et celle de leur langue, ordinairement membraneuse ou cartilagineuse, on serait porté pour la négative. Cependant, quelques espèces, les perroquets, par exemple (dont la langue, il est vrai, est charnue), semblent savourer leur nourriture. — L'odorat paraît plus subtil. On cite surtout les corbeaux, les vautours, attirés de si loin par l'odeur d'un cadavre, à moins qu'on aime mieux supposer qu'ils l'ont vu avant de le flairer. C'est à la base du bec qu'est percée l'ouverture des narines. — Le toucher doit être rendu à peu près nul par l'interposition des plumes et par les espèces de lames ou d'écailles qui revêtent les

pattes. — La saison des amours est l'époque la plus brillante dans la vie des oiseaux. Jamais leur existence n'est plus animée, leur gaité plus pétulante, leur gosier plus mélodieux; il en est même qui ne chantent que dans ce court moment. Leur plumage est alors dans tout son éclat, et les mâles, dans quelques espèces, prennent des plumes dites de *parure*, qu'ils perdent bientôt après. — Pendant l'accouplement, qui ne dure qu'un instant, le mâle, se cramponnant à l'aide de son bec et de ses ailes sur le dos de la femelle, lance, d'une sorte de tubercule placé sous le ventre, le fluide fécondant, que la femelle reçoit par l'orifice extérieur du cloaque. — Dans beaucoup d'espèces, une seule compagne suffit aux ardeurs du mâle, qui lui reste fidèle toute la vie; dans d'autres, c'est un sultan auquel il faut un sérail, qu'il renouvelle même chaque fois que se fait sentir l'impérieux besoin de la reproduction. Souvent la possession d'une femelle est, entre deux rivaux, l'occasion de luttes sanglantes. — À peine la femelle a-t-elle senti les premières influences de la fécondation qu'un instinct révélateur la pousse déjà à s'occuper avec sollicitude de la petite famille qu'elle doit mettre au jour. Bien qu'étranger aux impressions de cette maternité naissante, le mâle, chose remarquable, partage avec sa femelle les travaux de la nidification. Le plus souvent, le nid construit entre deux branches d'arbre ou à l'extrémité inaccessible d'une branche, se compose de petits brins de bois, de paille ou de jonc, entre-lacés à l'aide du bec et des pattes, et à l'intérieur desquels la prévoyance maternelle a ménagé un lit plus doux de mousse et d'un duvet emprunté à la bourre cotonneuse de certaines graines. Quelquefois, le nid, formé de terre ou de gravier gâché avec des débris de branches et de feuilles, est adossé à l'angle d'un mur ou d'une cheminée : véritable maçonnerie, dont l'exécution, la solidité, ne laisseraient jamais supposer quel frêle architecte, quels simples instrumens l'ont construit. Une hirondelle

nommée *salangane* pétrit son nid avec un *fucus* (plante marine), qu'elle a préalablement élaboré dans son gésier, et ce nid est recherché dans l'Asie méridionale comme un aliment très savoureux. — Certaines espèces moins soigneuses ou moins habiles se contentent de creuser dans le sol un trou où elles déposent leurs œufs, sans autres précautions; quelques-unes ne font même jamais de nid. Nous n'avons pas encore parlé de ces *aïres* que bâtissent au sommet des rocs les plus inaccessibles les grands oiseaux de proie, et dont la lourde charpente, formée de pièces de bois liées entre elles par des branches d'arbres, recevant chaque année du même couple de nouveaux accroissements, atteste la vigueur de l'architecte qui les a construits, et qui y brave l'impétuosité des vents. — Le nid est toujours construit sur le même plan dans les mêmes espèces, et, ce qui n'est pas moins remarquable, c'est l'instinct qui pousse la mère à choisir le lieu le plus sûr; ce sont les ruses qu'elle imagine pour dérober son gîte à la vue de ses ennemis. — Bientôt s'opère la ponte. L'ovule fécondé n'est qu'un globule jaune, qui, détaché de l'ovaire, grossit, sort de son enveloppe membraneuse, et tombe dans le canal de l'oviducte. Là, il se recouvre d'une matière albumineuse (le blanc de l'œuf), puis, parvenu plus bas, il s'incruste d'une couche mince de matière calcaire (la coquille). C'est seulement alors qu'il quitte l'oviducte et sort du corps de la mère. — Il est des espèces qui ne pondent qu'une fois dans l'année, d'autres qui réitérent cet acte. Les oiseaux domestiques seuls peuvent le faire toute l'année : faculté qu'ils doivent à une nourriture plus abondante, jointe à plus d'inaction. — Le nombre des œufs, qui n'est que d'un ou de deux dans les grandes espèces, s'élève jusqu'à vingt-quatre dans les petites. — La fécondation n'est pas indispensable à leur formation, puisque nous voyons pondre des oiseaux en cage et des poules sans coq; mais ces œufs ne donnent jamais de petits. — L'incubation, qui succède immédiatement à

la ponte, doit, pour en vivifier le produit, lui offrir une chaleur de 30° R., au moins. — On a remarqué qu'alors la mère éprouve une sorte de fièvre, qui élève la température de son sang de plusieurs degrés. Le mâle couve aussi, pendant que la femelle prend sa nourriture, dans les familles qui vivent par couples. Cette période se prolonge d'autant plus que le petit doit sortir de l'œuf plus développé. Ainsi, elle est de 20 à 40 jours chez les uns, tandis qu'elle n'est que de 10 à 15 chez les autres. Cependant, le germe, qui ne s'effraie d'abord que sous l'aspect d'une simple tache blanchâtre arrondie, d'une nature gélatineuse, a bientôt pris, sous l'influence vivifiante de l'incubation, la forme d'un fœtus, qui, ayant atteint son complet développement, perce la coquille, à l'aide d'une pointe cornée dont la prévoyante nature a armé son bec, pour le moment de sa naissance. — A cette époque, l'oiseau est ordinairement recouvert d'un duvet fin, implanté dans les bulbes des plumes, qui le repoussent à mesure qu'elles se développent. Rarement ce premier plumage est semblable à celui des parents. — Dans quelques espèces, le nouveau-né court, au sortir de la coquille, s'abriter sous l'aile de sa mère; le poussin apprend aussitôt d'elle à chercher sa nourriture; le caneton se plonge dans l'eau; mais, pour le plus grand nombre, la première période de l'existence se passe dans le nid, où de tendres parents veillent à la subsistance de la jeune couvée, lui apportent la nourriture, qu'ils dégorgeant parfois, à demi digérée, pour la mieux approprier à la faiblesse des organes. Quels exemples touchants d'instinct maternel, quelle admirable sollicitude, quels dévouements sublimes ne trouverait-on pas alors sous le plus humble buisson ! Voyez cette hirondelle traversant un édifice embrasé pour secourir ses petits, ou mourir avec eux; ou bien encore, ce timide oiseau des champs, venant s'offrir en holocauste à l'impitoyable oiseleur, pour lui faire perdre la trace de son nid ! — L'éducation est achevée. Après

quelques timides essais, le jeune oiseau, impatient de liberté, a pris son essor; et va continuer la chaîne des générations nouvelles. Mais d'avance, la nature a assigné à chaque être sa destination, qui découle invariablement, comme un corollaire de son principe, de l'organisation qu'elle lui a donnée. C'est ainsi qu'aux espèces dont les doigts réunis en nageoires par une large membrane font pour l'oiseau l'office de rames, elle a réservé la vie aquatique. Ces tarses élevés et ce long bec emmanché d'un long cou commandaient nécessairement la vie des marais et des plaines. A ces tribus dont les serres aiguës, le bec fort et crochu, dénotent la puissance, a été dévolu l'appétit carnassier. Ce n'est pas la soif du sang qui pousse le vautour à déchirer l'agneau, c'est la nécessité fatale de ces instincts pour lesquels il a été conformé. Ainsi, le régime granivore, préféré par les espèces qui ont un gésier épais et cartilagineux, était impossible aux oiseaux de proie; chez lesquels cet organe est très mince. Aux différences dans la manière de vivre correspond la même opposition dans le caractère de ces animaux. Ainsi, l'audace belliqueuse de l'aigle contraste avec la stupide indolence du héron; ou avec la pétulante gaîté de Phôte timide des bois. Il est des espèces qui, constamment isolées de leurs semblables, ne se plaisent que dans les ruines ou les fentes des rochers; il en est d'autres, au contraire, qui ne peuvent vivre qu'en société, et chez lesquelles l'instinct social est même très perfectionné. C'est aussi au besoin de trouver une nourriture suffisante, non moins qu'à l'appréhension des frimats; qu'il faut attribuer un des phénomènes les plus remarquables qu'offre cette classe d'animaux, les migrations. Au temps voulu, on voit des troupes nombreuses se réunir en un même point, puis, après quelques jours données pour s'attendre, prendre la volée d'un commun accord sous la conduite d'un chef placé ordinairement au sommet de deux files qui s'écartent en triangle : disposition la plus propre à sur-

monter, avec le moins d'efforts possible, la résistance de l'air. Le nombre des espèces qui voyagent isolément est beaucoup moins considérable. — La nouvelle patrie qu'abordent les bandes voyageuses est presque toujours la même chaque année, et, chose remarquable, ce n'est pas seulement la même contrée qu'elles savent retrouver, à travers les mers et après un an d'absence, c'est encore le même canton; c'est dans le même nid qu'elles viennent pondre, comme on a pu s'en assurer en attachant des signes particuliers au cou de quelques individus. Cependant, les plus jeunes reviennent rarement, selon Temminck, dans les lieux qui les ont vus naître. — L'époque de leur départ, comme celle de leur arrivée, paraît, jusqu'à un certain point, fixe et indépendante des vicissitudes atmosphériques. Un oiseau de passage, placé dans une température constante, et bien nourri, éprouve, à l'époque de la migration, une certaine agitation qu'il manifeste par le battement de ses ailes, et le plus souvent il périt si on ne lui rend la liberté. Il est cependant des retardataires que le froid surprend avant le départ. Les hirondelles dont on a détruit plusieurs fois les nids après la ponte, et qui ont perdu du temps à les réédifier, ne pouvant se faire suivre de leurs petits, encore trop faibles, siment mieux, dit Buffon, affronter les rigueurs de l'hiver que de les abandonner, et restent au pays pour mourir avec eux. — Quant au fait de l'hibernation, ou de la propriété qu'auraient quelques espèces de passer l'hiver dans une sorte d'engourdissement; bien qu'affirmé par plusieurs observateurs, il est contesté par le plus grand nombre; et demande d'être étudié de nouveau. — Les oiseaux ne manquent en général ni d'imagination; puisque, comme le remarque Cuvier, ils rêvent, ni de mémoire, puisque, apprivoisés, ils montrent le souvenir des soins qu'on leur donne, répètent les phrases ou les airs qu'on leur a appris, se laissent dresser à différents services, etc. Néanmoins, l'homme a moins d'influence sur cette



classe d'animaux que sur les mammifères, parce qu'il n'a que des rapports plus éloignés avec eux. Nous pouvons en faire des prisonniers, mais point de serviteurs ou des amis, hormis, du moins pour quelques espèces, comme le faucon, l'agami, le jacana. — C'est sans doute la propriété qu'ils possèdent de pressentir, en vertu de leur organisation, les perturbations de l'atmosphère, ou simplement d'apprécier mieux que l'homme tous les degrés de résistance de l'air, sa pesanteur, sa température et ses différentes couches, qui leur fut attribuer, dans la superstitieuse antiquité, une sorte d'instinct de divination. SAUSBOTTE.

En mythologie, l'*oiseau* de Jupiter, c'est l'aigle; celui de Junon, le paon; celui de Minerve, la chouette; celui de Vénus, le pigeon ou la colombe. Pour les *oiseaux sacrés* des Romains, voyez l'article AUGURES. On appelle populairement l'*oiseau* de saint Luc le hœuf qui accompagne cet évangéliste. On dit proverbiallement, c'est un *oiseau* de bon augure, de mauvais augure; c'est un homme dont l'arrivée fait prévoir une bonne ou une mauvaise nouvelle; il est comme l'*oiseau* sur la branche, c.-à-d. dans un état incertain, ne sachant ce qu'il deviendra; petit à petit l'*oiseau* fait son nid: on fait peu à peu sa fortune; à chaque *oiseau* son nid est beau: chacun trouve sa demeure, sa propriété belle; les *oiseaux* sont dénichés: l'homme qu'on cherche n'y est plus; voilà un bel *oiseau*, c'est un homme laid qui se pavane, un sot qui fait l'important. — En fauconnerie, un *oiseau* signifie toujours un *oiseau de proie*: *oiseau* niais, hagard, mué, de haut vol. L'*oiseau* branchier est celui qui n'a encore que la force de voler de branche en branche; l'*oiseau* dépêcheux, celui qui ne revient pas quand il a perdu sa proie. Les *oiseaux* de leurre sont les faucons, les gerfauts, en général tous ceux qui servent à la haute volerie, à la fauconnerie, et qui sont dressés à revenir au leurre, bien différents des *oiseaux* de poing, les autours, les éperviers, dressés à revenir sur le poing. — Tirer l'*oiseau* se dit

d'un certain exercice où l'on propose un prix pour celui qui abattra d'un coup de fusil ou avec une flèche la figure d'un oiseau fixée au haut d'une perche. — A vol d'*oiseau*, c'est en ligne directe: de Paris à Rouen, il n'y que vingt lieues à vol d'*oiseau*. A vue d'*oiseau*, dans le dessin et la peinture, c'est la manière dont un oiseau verrait l'objet dont il s'agit, s'il planait au dessus. — Les *oiseaux de leurre* en blason témoignaient de la haute noblesse d'une race: c'étaient des marques d'hommage et de redevance. Les anciens sceaux représentent les chevaliers une épée nue à la main droite, un oiseau de leurre à la gauche. — En alchimie, l'*oiseau des sages*, c'était le mercure philosophal; l'*oiseau d'Hermès*, les substances spiritualisées; l'*oiseau doré*, la matière hermétique cuite en partie; l'*oiseau vert*, la pierre dont la couleur devenait verte, signe de végétation.

OISSAU DE PASADIS, constellation de l'hémisphère austral, qui n'est pas visible dans les latitudes de l'Europe.

OISEAU, ou *épervier*, ou *oiseau* de Limousin, instrument dont les manœuvres se servent pour porter le mortier sur leurs épaules; il est composé de deux ais joints d'un côté en équerre, et arrondis de l'autre. On le porte au moyen de deux morceaux de bois qui débordent.

OISELEUR, celui qui fait métier de prendre des oiseaux à la pipée, aux filets, aux gluaux ou autrement; il se disait aussi jadis de celui qui avait un goût décidé pour la chasse à l'oiseau: *Henri l'Oiseleur*.

OISELIER, celui dont le métier est d'élever et de vendre des oiseaux. A la solennité de l'entrée des rois de France, le corps des oiseliens de Paris était obligé de lâcher cinq cents petits oiseaux, auxquels on rendait ainsi la liberté. Dans les ordonnances de police, ils sont appelés *oiseleurs* et non *oiseliens*: le peuple est souvent d'accord sur ce point avec les ordonnances. E. G.

OISIVETÉ, cessation complète de toute espèce de travail, soit qu'il dépende de l'intelligence, soit qu'il résulte d'un

métier. L'activité étant un des caractères propres à l'homme, il en résulte que s'il vit dans un repos continu, il ne remplit pas les devoirs de sa destinée. Mais comme ici le châtement est à côté de la faute, et que l'ennui se venge de l'oisiveté, on rencontre très peu d'individus s'éteignant dans une langueur qui pèse plus que toutes les fatigues réunies. On peut dire à l'éloge de notre siècle, si fécond en troubles publics, qu'il déclare une guerre continuelle à l'oisiveté : comme nul n'est sûr de sa position, qu'on passe tout à coup de l'aisance à la détresse, on se précautionne contre l'avenir ; puis, comme il y a une lutte qui ne s'arrête jamais, et où chacun aspire à posséder la première place, on acquiert, pour mieux réussir, une foule de connaissances ; elles sont mal digérées, mais elles donnent l'habitude d'un travail opiniâtre. Si la morale condamne l'oisiveté, source fréquente de désordres, il y a cependant des différences essentielles à saisir, car c'est un vice qui a des suites plus ou moins funestes, suivant les diverses classes qui en sont affectées. Les gens du monde peuvent soutenir l'absence du travail : ils ont des devoirs, des plaisirs de société qui remplissent leur vie ; les lettres, les arts, les occupent, et quelquefois même les passionnent. —

Chez les gens du peuple, en général, l'intelligence est inerte, déchuée de l'activité des bras ; il faut qu'ils cherchent des distractions au sein des sensations physiques, et, comme les ressources d'argent leur manquent, ils commettent, pour s'en procurer, des fautes, et quelquefois même des crimes. Il y a des génies supérieurs qui couvent long-temps les plus hautes pensées : absorbés dans leurs réflexions, ils n'ont rien qui indique l'activité, et, comme le monde juge toujours sur l'extérieur, il rejette ces hommes d'élite, il les tient pour inutiles ; au jour venu, cependant, ils réalisent les méditations de leur vie entière et agrandissent le domaine de l'intelligence. Depuis quelques années, certains hommes crient du matin au soir : *A bas les oisifs !* à les entendre, on devrait travailler jour et nuit dans toutes les classes. Ces hurleurs de travail ne réfléchissent pas que les produits perdent de leur valeur en se multipliant à l'infini, et que de cette surabondance naissent des crises effroyables où s'abîme le crédit. Les hommes, au reste, qui, parmi nous, déclament contre l'oisiveté, se composent en général de politiques de café, la plus fainéante espèce qui existe. Bref, il faut dans le travail, comme dans tout, mesure et à propos.

SAINT-PROSPER.

FIN DU QUARANTIÈME VOLUME.

5BN 644864



# TABLE DES MATIÈRES.

## N

|                                                                                                                                                            |    |                                                                                 |    |                                                                         |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|---------------------------------------------------------------------------------|----|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| <u>Navarre.</u>                                                                                                                                            | 1  | — (§ IV. De l'abolition de la traite et de l'affranchissement des noirs).       | 42 | <u>Nestorius, nestorien, nestorianisme.</u>                             | 80  |
| <u>Navet, renvoi à chou-navet.</u>                                                                                                                         | 3  | Négrepont.                                                                      | 44 | <u>Netscher (Gaspard).</u>                                              | 81  |
| Navette (botanique et acceptions diverses).                                                                                                                | »  | Neige.                                                                          | 45 | — (Théodore).                                                           | 85  |
| Navigateur, navigation.                                                                                                                                    | 4  | Nelson (Horace).                                                                | 46 | — (Constantin).                                                         | »   |
| — (naval, etc.).                                                                                                                                           | 6  | Némésis, renvoi à furies.                                                       | 47 | <u>Neuf, neuve.</u>                                                     | »   |
| — (archipel des), renvoi à Tonga.                                                                                                                          | »  | Nemrod.                                                                         | »  | <u>Neufchâtel (ville, principauté et lac de).</u>                       | 86  |
| <u>Navire.</u>                                                                                                                                             | »  | Nénufar.                                                                        | 48 | <u>Neuilly-sur-Seine.</u>                                               | 89  |
| <u>Naxos.</u>                                                                                                                                              | 9  | Néographe, néographie.                                                          | »  | <u>Neutralité, neutre (politique, sciences naturelles et grammair).</u> | 90  |
| <u>Nazaréen.</u>                                                                                                                                           | »  | Néologie.                                                                       | »  | <u>Neuvaines.</u>                                                       | 92  |
| <u>Nazareth.</u>                                                                                                                                           | 10 | Néologue.                                                                       | 49 | <u>Neva (la).</u>                                                       | »   |
| <u>Néant.</u>                                                                                                                                              | »  | Néophyte.                                                                       | »  | <u>Nevers.</u>                                                          | »   |
| <u>Nécessité.</u>                                                                                                                                          | 11 | Néoplatoniciens, néoplatonisme.                                                 | »  | <u>Neveu, nièce.</u>                                                    | 95  |
| <u>Necker (Jacques).</u>                                                                                                                                   | 12 | Néoptolème.                                                                     | 51 | <u>Névrotisme.</u>                                                      | »   |
| <u>Nécrologe, nécrologie.</u>                                                                                                                              | 25 | Népaul ou Népal.                                                                | 53 | <u>Newcastle.</u>                                                       | 97  |
| <u>Nécrose.</u>                                                                                                                                            | 26 | Nephtali.                                                                       | 54 | <u>Newton (Isaac).</u>                                                  | »   |
| <u>Nectar.</u>                                                                                                                                             | 31 | Nepos (Cornelius), renvoi à Cornelius                                           | 56 | <u>New-York (état de).</u>                                              | 101 |
| <u>Nef.</u>                                                                                                                                                | »  | Nepos.                                                                          | »  | — (ville de).                                                           | 103 |
| <u>Nèfle.</u>                                                                                                                                              | 32 | — (Flavius Julius).                                                             | »  | <u>Ney (Michel).</u>                                                    | 106 |
| Néfiler.                                                                                                                                                   | »  | Népotisme.                                                                      | »  | <u>Nex.</u>                                                             | 109 |
| Négation.                                                                                                                                                  | »  | Neptune.                                                                        | 57 | — (acceptions diverses).                                                | 111 |
| Négligence.                                                                                                                                                | 33 | Nérée.                                                                          | 60 | <u>Niagara.</u>                                                         | »   |
| Négoce, négociant, renv. à commerce.                                                                                                                       | »  | Nerfs, système nerveux.                                                         | 63 | <u>Nice.</u>                                                            | 113 |
| Négociateur.                                                                                                                                               | »  | — (idée sommaire de tout le système nerveux, de ses usages et de ses maladies). | 66 | <u>Nicée.</u>                                                           | 115 |
| Nègre, négresse, négroillon.                                                                                                                               | 24 | — névralgie.                                                                    | 68 | <u>Nicéphore (empereurs de ce nom).</u>                                 | 116 |
| — (§ I <sup>er</sup> . Caractères anatomiques de l'espèce nègre comparée aux autres races humaines).                                                       | »  | — (accept <sup>s</sup> diverses).                                               | 69 | — I <sup>er</sup> .                                                     | »   |
| — (§ II. De la coloration des diverses lignées nègres et de ses causes. Des castes ou mélanges avec d'autres races, mulâtres, métis, petits-blancs, etc.). | 36 | Néris (eaux de).                                                                | 70 | — Phocas, II <sup>e</sup> du nom.                                       | 117 |
| — (§ III. De l'esclavage et de la traite des nègres. Des négriers, etc.).                                                                                  | 39 | Néron (Nero Claudius Caesar Germanicus).                                        | 71 | <u>Niche.</u>                                                           | 118 |
|                                                                                                                                                            |    | Nerva.                                                                          | 73 | <u>Nickel.</u>                                                          | 120 |
|                                                                                                                                                            |    | Nesselrode (le comte Charles-Robert de).                                        | 74 | <u>Nicobar.</u>                                                         | 121 |
|                                                                                                                                                            |    | Nessus (le Centaure), renv. à Hercule.                                          | 77 | <u>Nicolas (papes de ce nom).</u>                                       | »   |
|                                                                                                                                                            |    | <u>Nestor.</u>                                                                  | »  | — I <sup>er</sup> .                                                     | »   |
|                                                                                                                                                            |    | — (le moine).                                                                   | 78 | — II.                                                                   | 123 |
|                                                                                                                                                            |    |                                                                                 |    | — III.                                                                  | »   |
|                                                                                                                                                            |    |                                                                                 |    | — IV.                                                                   | »   |
|                                                                                                                                                            |    |                                                                                 |    | — V.                                                                    | 124 |
|                                                                                                                                                            |    |                                                                                 |    | — Paulowitsch, empereur de toutes les Russies.                          | »   |

# TABLE.

|                                  |     |                                   |     |                                   |     |
|----------------------------------|-----|-----------------------------------|-----|-----------------------------------|-----|
| — (Roublouni).                   | 128 | — (accept <sup>e</sup> diverses). | 206 | — — (instruction pu-              |     |
| — de Pise.                       | 130 | Noces.                            | "   | blique, culture des               |     |
| Nicole.                          | 132 | Nocturne (office).                | "   | sciences, lettres et              |     |
| Nicolo (N <sup>ts</sup> Isouard, |     | — (musique).                      | "   | arts).                            | 243 |
| dit).                            | 133 | Noë.                              | 207 | Nordlingen.                       | 244 |
| Nicomède (rois de ee             |     | Noël.                             | 208 | Normal.                           | "   |
| nom).                            | 134 | Noëls.                            | 210 | Normand, Normands.                | 245 |
| — Ier.                           | "   | Noëmi.                            | "   | Normandie.                        | 251 |
| — II.                            | "   | Nœud.                             | 211 | — (histoire de la).               | 252 |
| — III.                           | "   | Noir, noire.                      | "   | — (concile de).                   | 253 |
| Nicoi (Jean).                    | "   | — animal.                         | 212 | — (gouvernement et                |     |
| Nid.                             | 135 | Noirceur.                         | 214 | législation).                     | 25  |
| Niebelungen (chant               |     | Noire (mer).                      | 215 | — (mœurs, coutumes                |     |
| des).                            | 136 | — (musique).                      | "   | singulières).                     | 256 |
| Nieburh (Berthold).              | 137 | — (Forêt), renvoi à               |     | — (agriculture, indus-            |     |
| Georges).                        | 137 | Forêt-Noire.                      | "   | trie).                            | 257 |
| Nièce, <i>renv.</i> à neveu.     | 139 | Noisetier, noisette.              | "   | Norwège.                          | 258 |
| Nielle (botanique).              | "   | Noir, noyer.                      | 216 | — (géographique).                 | 261 |
| — (beaux-arts).                  | 140 | Nolis, nolisier, <i>renv.</i> à   |     | — (constitution, état             |     |
| Niemcewitz (Julien               | 140 | fret, affréter.                   | 219 | administratif et mili-            |     |
| Ursin).                          | 142 | Nolissement.                      | 220 | taire).                           | 262 |
| Niemen.                          | 144 | Nollet (Fabbé Jean                |     | — (histoire).                     | 264 |
| Nièvre (départ de la).           | 147 | Antoine).                         | "   | Nosographie.                      | 265 |
| Niger.                           | 147 | Nom (grammaire).                  | 220 | Nosologie.                        | 266 |
| Nigritie.                        | 149 | — (accept <sup>e</sup> diverses). | 221 | Nostalgie.                        | "   |
| Nil.                             | "   | Nomade.                           | 222 | Nostradamus (Michel               |     |
| Nimègue.                         | 151 | Nombre.                           | "   | de Nostredame).                   | 267 |
| Nîmes (chef-lieu du              |     | — ordinal.                        | 225 | Notable.                          | 268 |
| départ du Gard).                 | 152 | — (grammaire).                    | "   | Notables.                         | "   |
| — (description de la             |     | — (éloquence).                    | "   | — (assemblées des).               | 269 |
| ville et de ses monu-            |     | — d'or.                           | 226 | Noûaire.                          | 276 |
| ments).                          | "   | — (livre des).                    | "   | Notc, notes, notation,            |     |
| — (monuments de l'an-            |     | Nome.                             | "   | notule, etc.                      | 280 |
| tiquité romaine).                | 153 | Nomenclature.                     | 227 | — (musique).                      | 282 |
| — (monum <sup>ts</sup> du moyen  |     | Nominal, nominatai-               |     | Notification.                     | 283 |
| âge).                            | 168 | re, nominateur, no-               |     | Notoriété (acte de).              | "   |
| — (monum <sup>ts</sup> moder-    |     | mination.                         | "   | Nôtre (Le), <i>renv.</i> à Le     |     |
| nes).                            | 172 | Nominatif.                        | "   | Nôtre.                            | 284 |
| Ninive.                          | 176 | Nominaux.                         | 228 | Noue (François de la).            | "   |
| Ninon ou Anne de Len-            |     | Nonce.                            | "   | — (Jean Sauvé, dit de             |     |
| clos.                            | 179 | — (en Pologne).                   | "   | la).                              | 285 |
| Niôbé.                           | 181 | Nonchalance.                      | 229 | Nouka-Hivah.                      | 286 |
| Niort.                           | 183 | None.                             | "   | Nourrice.                         | "   |
| Nippon, <i>renv.</i> à Japon.    | 184 | Nones (chronologie).              | "   | — (accept <sup>e</sup> diverses). | 289 |
| Nithard.                         | "   | Nonne, nonnain, <i>ren-</i>       |     | Nourriture.                       | "   |
| Nitrates.                        | 185 | voi à communauté,                 |     | Nouvantés.                        | "   |
| Nitre ou salpêtre.               | "   | congrégation, cou-                |     | Nouvelle.                         | 291 |
| Nitrique (acide).                | "   | vent, etc.                        | "   | Nouvelles à la main.              | "   |
| Niveau, nivellement.             | "   | Nonotte ou Nonnoite.              | "   | — (papiers-).                     | 293 |
| Nivernais (le).                  | 187 | Nopal.                            | 230 | Nouvelliste.                      | "   |
| — (ducs de Nevers ou             |     | Nord.                             | "   | Novalis.                          | "   |
| de Nivernais).                   | 188 | — (expédition au pôle             |     | Novarre.                          | 295 |
| Nivose.                          | 192 | du).                              | 231 | Novateur.                         | "   |
| Noailles (famille de).           | 193 | — (départ du).                    | 241 | Novation.                         | 296 |
| Nobilissime.                     | 198 | — — (population, di-              |     | Novation.                         | "   |
| Noble, noblesse.                 | "   | vision politique, cul-            |     | Novelles.                         | 297 |
| — noblement.                     | 205 | te).                              | "   | Novembre.                         | "   |
| — noblesse (quartier             |     | — — (agriculture, in-             |     | Novempopulanie, <i>ren-</i>       |     |
| de).                             | 206 | dustrie, commerce).               | 242 | voi à France.                     | 298 |

# TABLE.

|                       |     |                       |     |                                 |     |
|-----------------------|-----|-----------------------|-----|---------------------------------|-----|
| Novgorod.             | 298 | Nubie.                | 312 | Numéro, numérotage,             |     |
| Novi (bataille de).   | 300 | Nu, nudité.           | 315 | numéroter.                      | 326 |
| Novice, noviciat.     | 303 | Nuit (myth.).         | 317 | Numidie.                        | 327 |
| — (accept' diverses). | 304 | — (accept' diverses). | 320 | Numismate, numisma-             |     |
| Noyau.                | "   | Nullité (jurisprud.). | 321 | tiste.                          | 328 |
| — (accept' diverses). | "   | Numa-Pompilius.       | "   | Nummulite (hist. nat.).         | 331 |
| Noyés.                | 305 | Numance.              | 324 | Nuremberg.                      | 333 |
| — (secours à donner   |     | Numéraire.            | "   | Nutation ( <u>astronomie</u> ). | 334 |
| aux).                 | 306 | Numéral.              | 325 | Nutrition.                      | 336 |
| — (boite de secours   |     | Numérateur, numéra-   |     | Nyctalopie.                     | 337 |
| pour les).            | 309 | tion.                 | "   | Nymphes.                        | "   |
| Nuage, nuée, nue.     | 310 | Numérien (Marcus Au-  |     | — (hist. nat.).                 | 339 |
| Nuance.               | 311 | relius Numerianus),   | "   | Nymphée.                        | 340 |

## O

|                               |     |                         |     |                               |     |
|-------------------------------|-----|-------------------------|-----|-------------------------------|-----|
| O.                            | 343 | gie).                   | 379 | Octavie.                      | 420 |
| — (François, marquis          |     | Obsidienne.             | "   | Octavien.                     | 422 |
| d').                          | 344 | Obsidionale (couron-    |     | Octavin.                      | "   |
| Oasis.                        | 346 | ne ).                   | 380 | Octavo (in-).                 | "   |
| Obéissance.                   | 348 | — (monnaie).            | "   | Octobre.                      | "   |
| Obeïd-Allah-al-Mahdy.         | "   | Obstacle.               | 381 | Octogénaire.                  | 423 |
| Obéissance (philoso-          |     | Obstination.            | "   | Octogone.                     | "   |
| phie).                        | 350 | Obstruction.            | "   | Octroi.                       | "   |
| — (théologie).                | 351 | Obturateur.             | 382 | — de bienfaisance.            | 424 |
| Obélisques.                   | 352 | Obtus.                  | 383 | Oculaire.                     | 426 |
| Oberkampf (Christo-           |     | Obus (artillerie).      | "   | Oculiste.                     | "   |
| phe-Philippe).                | 354 | Obusier.                | 384 | Odalisque.                    | 428 |
| Oberlin (Jérémie-Jac-         |     | Oe (langue d').         | "   | Ode.                          | "   |
| ques).                        | 355 | Occam, Occham ou        |     | Odéon.                        | 430 |
| — (Jean-Frédéric).            | 356 | Ockham (Guillau-        |     | Oder (hydrographie,           |     |
| Obier ou viorne-obier.        | 357 | me ).                   | 385 | commerce, <u>stratégie</u> ). | 431 |
| Obit.                         | "   | Occasion.               | "   | Odessa.                       | 433 |
| Objection.                    | "   | Occident.               | 380 | Odeur.                        | 434 |
| Objet, objectif, objec-       |     | — occidental.           | 387 | Odilon-Barrot, <i>renv.</i> à |     |
| tiver, objectivement          |     | — (empire d').          | "   | Barrot (Odilon-).             | "   |
| et objectivité.               | 358 | Occipital (anatomie).   | 393 | Odin.                         | "   |
| Oblat.                        | 360 | Occiput (anatomie).     | 394 | Odoacre.                      | "   |
| Oblation.                     | 361 | Occulte.                | "   | Odomètres.                    | 437 |
| Obligation.                   | "   | Occupation.             | 395 | Odon (saint).                 | "   |
| Obligance, <u>obligeant</u> . | 368 | — (armée d').           | 396 | — fils d'Herluin.             | 438 |
| Oblique, obliquité.           | "   | Océan.                  | 397 | — ou Odard, évêque.           | "   |
| — (grammaire).                | 369 | — (mythologie).         | 401 | — ou Eudes de Deuil.          | "   |
| — (tactique).                 | 370 | Océanides.              | 402 | — quatrième comte de          |     |
| — (accept' diverses).         | "   | Océanie.                | "   | Savoie.                       | "   |
| Oblong, oblongue.             | "   | Ocellus Lucanus.        | 406 | Odontalgie.                   | 439 |
| Obole.                        | "   | Ochosias, roi d'Israel. | 407 | Odorat.                       | "   |
| Obreption.                    | 341 | — roi de Judas.         | "   | Odysée.                       | "   |
| Obscénité.                    | 372 | O'Connell (Daniel).     | 408 | OEcolumpius ou OECO-          |     |
| Obscur, obscurité.            | "   | Oerc.                   | 417 | lampade (Jean).               | "   |
| Obsèques.                     | 373 | Océandre.               | 418 | OEcuménique (théo-            |     |
| Observance.                   | "   | Oclant (astr., navig.). | 419 | logie).                       | 440 |
| Observation.                  | 374 | Octave.                 | "   | OEdipe.                       | "   |
| — astronomique.               | 375 | — (terme de bréviai-    |     | OEhlenschläger.               | 443 |
| — (tactique).                 | 377 | re).                    | "   | OEil (acceptions di-          |     |
| Observatoire.                 | "   | — (musique).            | "   | verses).                      | 445 |
| Obsession (démonolo-          |     | — (stances).            | 420 | — (botanique).                | 446 |

# TABLE.

|                                                                                  |     |                                     |     |                                 |     |
|----------------------------------------------------------------------------------|-----|-------------------------------------|-----|---------------------------------|-----|
| — d'ammon ou œil de<br>bouc.                                                     | 446 | — vives.                            | 457 | — généraux.                     | 465 |
| — blanc.                                                                         | 447 | — (joaillerie).                     | 458 | — (sous-).                      | 466 |
| — de chat.                                                                       | "   | — (fabrique d'une pa-<br>roisse).   | "   | — de marine.                    | "   |
| — d'or.                                                                          | "   | — (productions de l'es-<br>prit).   | "   | — d'administration.             | 467 |
| — de perdrix.                                                                    | "   | — (en morale).                      | 459 | — de santé.                     | "   |
| — de poisson.                                                                    | "   | — (estampes, etc.).                 | "   | — du point d'honneur.           | "   |
| — de serpent, œil de<br>loup, crapaudine, bu-<br>fonite ou pierre de<br>crapaud. | "   | — (en métallurgie).                 | "   | Officinal, officine.            | "   |
| — (au figuré).                                                                   | "   | — (accept <sup>e</sup> diverses).   | "   | Offrande (antiq. et th.).       | 469 |
| — (ouverture).                                                                   | "   | Offense.                            | 460 | Offres.                         | 470 |
| — en dessin.                                                                     | "   | Offensif.                           | "   | Ogcr, Ogier-le-Danois.          | "   |
| — (architecture).                                                                | 448 | Offerte (liturgie catho-<br>lique). | "   | Ogive (architecture).           | "   |
| — de-bœuf.                                                                       | 449 | Office.                             | "   | Ogre, ogresse.                  | 472 |
| OEillade.                                                                        | "   | — (accept <sup>e</sup> diverses).   | "   | Ogygès.                         | 474 |
| OEillet (bot.).                                                                  | "   | — divin.                            | 462 | Ohio.                           | "   |
| — (trou).                                                                        | 451 | Official.                           | 483 | — (États-Unis d'Amé-<br>rique). | 475 |
| OEillette, renvoi à pa-<br>vot.                                                  | "   | — officialité.                      | "   | — (topographie).                | 477 |
| OErsted (Jean-Christi-<br>an).                                                   | "   | — officiant.                        | "   | Oie.                            | "   |
| OEsoophage (anatomie<br>et pathologie).                                          | "   | Officiel, officieux.                | "   | Oignon.                         | 478 |
| OEstre.                                                                          | 453 | Officier.                           | "   | Oil (langue d').                | 481 |
| OEuf.                                                                            | 454 | — de la couronne.                   | "   | Oint.                           | "   |
| OEuvre.                                                                          | 456 | — de bouche.                        | 464 | Oise (rivière).                 | "   |
| — (en droit).                                                                    | "   | — civil.                            | "   | — (dép <sup>t</sup> de l').     | 482 |
| — de marée.                                                                      | 457 | — de police judic <sup>re</sup> .   | "   | Oiseaux.                        | 485 |
|                                                                                  |     | — ministériels.                     | 465 | — (mythologie).                 | 491 |
|                                                                                  |     | — municipaux.                       | "   | — de paradis.                   | "   |
|                                                                                  |     | — de paix.                          | "   | — ou épervier.                  | "   |
|                                                                                  |     | — (militaires).                     | "   | — oiseleur.                     | "   |
|                                                                                  |     |                                     |     | — oiselier.                     | "   |
|                                                                                  |     |                                     |     | Oisiveté.                       | "   |

FIN DE LA TABLE.